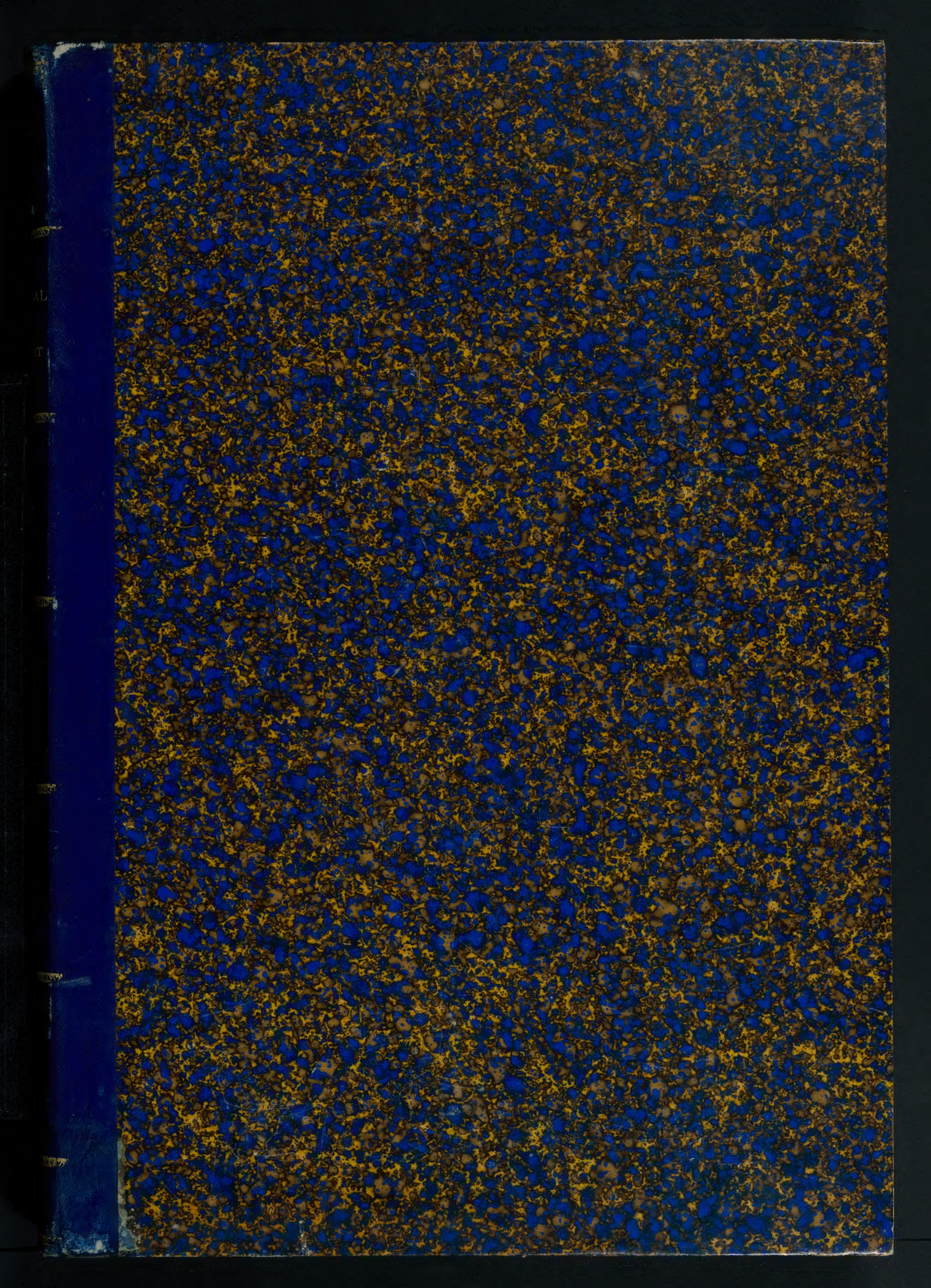


157 à 209

Nadar n° 179 couleurs.

N° 157. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 1er Janvier.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »



LA CURÉE, *CROQUIS DE PELCOQ.*

Avec le prochain numéro du JOURNAL AMUSANT nous adresserons à nos abonnés une très-grande et très-belle gravure de M. Bélin, représentant la Sortie du bal masqué de l'Opéra.

LE JOUR DE L'AN, — par CARLO GRIPP.



Présentation du nouvel an à la population enthousiaste des portiers, facteurs, tambours, porteurs d'eau.

NOUVELLES A LA MAIN.

« *A M. X..., rédacteur du* Journal amusant.

» Paris, le 25 décembre 1858.

» Monsieur,

» Faisant d'une pierre deux coups, je viens vous rendre » un service et vous jouer un vilain tour. Je vous envoie » douze nouvelles à la main aussi spirituelles que celles » de Nestor Roqueplan ou de Henry Murger, ces deux » princes du genre. C'est là, convenez-en, une fière au- » baine pour vous et pour vos lecteurs; mais je me con- » tenterai de vous dire qu'elles sont d'un des dix écrivains » les plus justement illustres de ce siècle, en vous met- » tant au défi de deviner le nom du véritable auteur.

» Cela dit, sans plus d'avant-propos, j'entre immédia- » tement en citations : »

***

« ..... Un officier de la garde (royale), dont le régiment

(*Voir la suite page 4.*

LE JOUR DE L'AN, — par Carlo Gripp (suite).



L'ENNEMI DANS LA PLACE. — C'est singulier! j'avais pourtant fait fermer toutes les portes avec le plus grand soin. 15691



— Mon capitaine, interprète des sentiments de mes tambours, je.....
— C'est bon, c'est bon. Avez-vous de la monnaie! 15692

LE JOUR DE L'AN, — par CARLO GRIPP (suite).

LE CHAPITRE DES SOUHAITS.



15693

A UN AMI DE CINQUANTE ANS.
Cher Anatole, que les dames te soient toujours fidèles!

A UNE JEUNE FEMME.
Chère madame, que votre cœur devienne moins cruel!

UN EMPLOYÉ A SON SUPÉRIEUR.
Mon dévouement, monsieur le directeur, plus encore: Ma vie tout entière!



Chef de bureau recevant les hommages de ses subordonnés.



15694

ENTRE GENS DE ROBE.
— Cher maître!
— Cher maître!!

a été en garnison à Rouen, me disait dernièrement qu'à leur arrivée dans cette ville, le corps des officiers fit sa première visite à M. le cardinal, qui leur adressa des questions militaires sur le nombre de leurs soldats, les jours de marche, etc., et qu'au sortir du palais épiscopal ils se rendirent chez le lieutenant général commandant la division, qui leur parla de l'état du diocèse, en gémissant sur le manque de prêtres! »

***

« *A un émule de Brillat-Savarin, prédécesseur de Charles Monselet.*

« Votre opinion sur les andouilles de Vire n'est pas entièrement formée, mais cela viendra sans doute; il ne faut pas vous décourager. Ce n'est qu'au sixième chapon de basse Normandie que j'ai su à quoi m'en tenir à leur égard, et que j'ai fixé mon jugement d'une manière irrévocable. Il faut beaucoup de réserve avec les andouilles et les gens de ce pays-là, sans quoi l'on serait trompé tous les jours... »

***

« Les discussions entre les allopathes et les homœopathes donnent de l'actualité à celle-ci : »

« Je passe ici mon temps à peu près à ne rien faire. M. Genoude fait un herbier, à ce qu'il dit; moi je crois que c'est une manière honnête de s'arranger pour ne pas manquer de tisane cet hiver.... Il continue de se traiter et moi d'en rire. Nous sommes contents tous les deux, mais je suis le mieux portant. »

***

« Dans celle qui suit, à la place de Ch..., lisez Chateaubriand, et prononcez Fiévée pour Fiév... : »

« Depuis quatre ans, je n'ai pas eu à me louer de M. de Ch...; mais j'avoue que je ne saurais me défendre

LE JOUR DE L'AN, — par CARLO GRIPP (suite).



15695

Ta, ta, ta. Hier, jour de la Saint-Sylvestre, je me pr.sente, et l'on m'appelle *cornichon*. Aujourd'hui, on m'accueille par les mots : *Mon ange, mon adoré!* Est-ce logique?



15696

— Hein! Clichot! nous voici sous la fenêtre de Justine, si nous lui donnions un *ra?*
— Allons-y! si ça te *sourit*.



15697

Concierge dressant la liste des locataires qui ont refusé des étrennes. — Les coupables sont bien à plaindre!

d'une grande pitié en voyant M. Fiév.... tendre d'en haut la main à l'auteur du *Génie du christianisme*. Oh! qu'un peu d'orgueil serait souvent utile à la vanité! »

***

« A l'occasion de la collaboration du même Chateau- » briand au *Journal des Débats* : »

« Si je voulais faire un jeu de mots, je dirais que M. de Ch... se *débat*. A force d'esprit, il est parvenu à jouer le rôle de l'homme qui en aurait le moins, et par

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



15698

N° 2.



15699

N° 3.



15700

malheur il le joue en maître. Des opinions fausses l'ont conduit dans une position fausse, et pour en sortir il fausse encore les opinions. Cela me paraît un cercle terriblement vicieux. »

***

« Un graveur me racontait que son père lui avait fait faire sa *première* communion *deux fois*. — « C'est une fois de plus que de coutume, lui dis-je. — Oui, reprit-il, mais comme c'était pendant la Révolution, il me fit recommencer deux ans après. »

***

« Manière originale de comprendre le charme des » voyages : »

« Le plus grand agrément des voyages, à mon avis, c'est qu'on est toujours à peu près sûr de quitter promptement l'endroit où on est. Rien n'est doux comme de se dire : « Voici un lieu où je ne resterai pas. »

***

« A propos de l'affaiblissement intellectuel de M. de » Bonald : »

« ...C'est l'esprit qui se matérialise, et cela fait peine. Quand l'âme plie, tout s'écroule. Chose admirable, que la vigueur de la conscience soit aussi la vigueur du génie! Il y a une image de cela même dans le mal. J'entends dire que la frénésie des plaisirs n'a jamais été portée si loin qu'elle l'est en ce moment à Paris. Le fils d'un banquier hollandais nommé Hope, jeune homme de vingt-cinq ans, maladif, cacochyme, s'est mis dans la tête de dépenser 120,000 francs dans une soirée. — Si ce n'est pas là un crime nouveau, c'est au moins un crime rare. »

***

« ... Nos écrivains politiques ne se font pas faute des attributs du bon Dieu : *Infaillibilité*, *immutabilité*, voire, le cas échéant, la *toute-puissance*. Il y en a pourtant un quatrième, l'*éternité*, qui leur manque et leur manquera toujours. Je crois en découvrir la raison : c'est qu'ils sont trop impatients pour être éternels. Quand on est ministre, il ne serait pas mal d'avoir lu saint Augustin. »

***

« ... Il y a quelques mois, lorsque la *Quotidienne* était encore flottante, je ne sais quel article s'y était glissé qui déplut beaucoup au ministère. Le lendemain, Piet rencontre Michaud, et, du plus loin qu'il l'aperçoit, levant ses longs bras : *Ah! dit-il*, *vous voilà, grand coupable! — Pas si coupable*, répond Michaud, *que vous êtes innocent.* »

***

« Une prédiction qui date de 1829 : »

« Le roi (Charles X) est à plaindre; il fait grand' pitié. C'est une houlette qu'il lui fallait, et il l'aura peut-être; mais il est triste, à son âge, de devenir berger. »

***

« Vous avez entendu parler de cette croix lumineuse (la croix de Migné) qui a tout à coup paru dans le ciel, au moment même où on faisait la plantation de la croix, à la fin d'une mission, près de Poitiers. Des procès-verbaux de cet événement extraordinaire ont été envoyés par le préfet au ministère, qui s'est bien gardé de les publier. M. le Dauphin a paru surpris que Dieu montrât si peu de prudence dans ce moment-ci : — Cependant, a-t-il ajouté, il est bien le maître. »

***

« Eh bien, monsieur le rédacteur, devinez-vous? Non. » Cherchez encore; à la Noël prochaine, je vous enverrai » le nom de l'énigme.

» Votre très-humble serviteur,

» Nobody. »

***

Courte réponse : Je remercie M. Nobody de son envoi, mais j'aurais fort mauvaise grâce à lui garder rancune pour ce qu'il lui plaît d'appeler un vilain tour. — Notre sphinx-correspondant s'exagère vraiment l'ignorance des petits journalistes. Dès les premières lignes, j'avais deviné. Les nouvelles à la main qu'il m'envoie ont été copiées mot pour mot dans les *Œuvres posthumes de F. Lamennais*, publiées chez MM. Paulin et Lechevallier, par M. E. D. Forgues.

Est-ce bien cela?

Gustave Bourdin.

COSARELLES.

Parmi les feuilles légères que nous avons vues voltiger tout récemment à l'horizon de la publicité, se trouvait un produit d'une nouvelle espèce. Il paraissait ou tâchait de paraître en deux petits feuillets autographiés. Il s'intitulait le Carnet, *recueil de notes, d'anecdotes, de cancans, de nouvelles du monde et de la littérature;* on l'adressait, ou on espérait l'adresser aux abonnés, tous les samedis, sous enveloppe affranchie. Le rédacteur en chef se mettait à son bureau, s'il en avait un, ou s'installait dans un café, et là il composait un salmis de tous les *faits Paris*, de toutes les nouvelles étrangères, de toutes les réclames théâtrales, de tous les canards entassés dans les journaux; faisait mijoter le tout sous la presse autographique, et servait chaud.

Nous ignorons si ce journal, si simple et si sans façon, est encore de ce monde, ou s'il est mort d'un abonnement rentré. Ce qui est certain, c'est que le Carnet a disparu. Nous le regrettons sincèrement, car la combinaison était économique. Non-seulement ce n'était pas imprimé, ce n'était pas même écrit, et les nouvelles s'y présentaient sous une forme à peine suffisante pour la conversation. Heureusement, au point de vue de la calligraphie, cela ne laissait rien à désirer.

***

A propos de correspondances autographiées, voici une nouvelle qui portera le coup de grâce à nos bureaux de traduction.

Juste retour des choses d'ici-bas!

Les traductions à la mécanique de MM. Duckett et Havas avaient évincé dans ces dernières années nos honnêtes polyglottes attachés naguère à chaque journal politique; voici les *traductions à la vapeur* qui vont détrôner les bureaux de M. Havas, *e tutti quanti*.... et démolir du même coup nos traducteurs assermentés près les cours et tribunaux. Lisez plutôt cette correspondance de Berlin, publiée par un journal d'Anvers:

« Je suis heureux, monsieur, de pouvoir vous donner la primeur d'une nouvelle découverte qui est appelée à bouleverser entièrement le langage humain.

» Certains rêveurs ont cherché à inventer une langue universelle; ils n'ont pas réussi. Des milliers de volumes ont été écrits sur ce sujet, et sont restés chez les bibliomanes à l'état de curiosité.

» Or, ce que les plus grands savants n'ont pu faire, un simple contre-maître de fabrique, un mécanicien, M. Pferzer, vient de le tenter avec succès, en employant uniquement le fer, le feu et l'eau. Tout Berlin est dans la joie.

» Permettez-moi de vous donner quelques renseignements, qui ne pourront être que très-incomplets encore, car je n'ai pu voir cette singulière machine que pendant une heure. La semaine prochaine je pourrai donner à vos lecteurs de nouvelles explications.

» Cette machine, que l'on a baptisée déjà du nom de *Linguistique*, a cinquante centimètres de longueur sur vingt de hauteur. Un cornet acoustique et une embouchure sont placés aux deux extrémités; l'une sert à parler, l'autre à faire entendre les mots. L'intérieur est rempli de tuyaux: les uns contiennent de l'eau, chauffée par un petit foyer placé dans le bas de l'appareil; les autres reçoivent les sons après qu'ils ont passé dans les premiers. Il suffit de dix minutes pour mettre la machine en état de fonctionner. Comme je vous le dis plus haut, il m'est impossible de vous donner des détails bien circonstanciés, — il me faudrait employer des termes techniques que je ne connais pas. Je vais finir ma lettre en vous rapportant les faits tels que je les ai vus de mes propres yeux.

» Un Anglais, un Français et un Russe se trouvaient en présence, — ces trois messieurs comprenaient tous le français, mais pour expérimenter l'appareil, il fut convenu que chacun d'eux emploierait sa langue maternelle.

» L'Anglais se mit à l'embouchure, le Français au cornet acoustique. L'inventeur poussa un ressort, et l'Anglais s'étant mis à parler, ce fut avec un étonnement inexprimable que nous entendîmes les mots dits par l'insulaire se changer, se transformer, et produire en français la phrase qui avait été dite en anglais.

» Devant un résultat aussi inattendu, chacun de nous voulut expérimenter par lui-même. Nous fîmes donc, à tour de rôle et dans des langues différentes, la répétition de l'essai fait par la France et l'Angleterre, et chaque fois, aussitôt que l'inventeur faisait jouer un ressort spécial, à chaque langue le même effet se reproduisait.

» Vous dire, monsieur, la stupeur dont nous fûmes saisis est impossible. La pensée humaine reproduite dans toutes les langues à l'aide de moyens mécaniques, c'est véritablement une chose à laquelle l'imagination ne saurait s'arrêter. »

N'en déplaise au correspondant de Berlin, il y a quelque chose que la machine de M. Pferzer ne pourra traduire dans aucune langue : c'est notre profonde admiration pour l'inventeur de ce canard.

J. Lovy.

PROPHÉTIES POUR L'AN DE GRACE 1859.

Dans le but d'être agréable à nos lecteurs, nous avons couvert d'or feu Nostradamus, qui a bien voulu, pour un instant, soulever à notre intention le voile mystérieux qui cache les destins de l'année prochaine. A notre tour, nous donnons ici un aperçu général des faits mémorables qui nous attendent.

La vérité parle par notre bouche; que les sceptiques se coupent la langue.

JANVIER.

La température descend à quinze deg... Réaumur au-dessous de zéro; on trouve une famille tout entière gelée dans une loge de l'Odéon.

Un Anglais splénétique, du nom de *Macadam*, invente la boue, et en fait le premier essai à Paris, sur les boulevards, avec un étonnant succès. On lui élève une statue *debout*. (Je vous demande pardon, mais c'est plus fort que moi.)

L'industrie prend un nouvel essor. Robert-Macaire et Bertrand fondent une société pour l'exploitation des peaux de lapin appliquées à la confection des chapeaux de soie. Tous les Auvergnats prennent des actions.

FÉVRIER.

D'Ennery fait recevoir au Théâtre-Français une comédie en vers : *Trucs et ficelles, où l'art mélodramatique au boulevard et au dix-neuvième siècle.*

Cinquante-six habitants de Brives-la-Gaillarde viennent à Paris pour entendre *exécuter* Weber aux Concerts-Parisiens; puis ils demandent à visiter l'intérieur du nez d'Hyacinthe (théâtre du Palais-Royal); Hyacinthe, vexé, les envoie à l'ours... du jardin des plantes.

Privat d'Anglemont hérite d'une tante d'Australie, et, devenu millionnaire, fonde un asile pour les *Jeans* de lettres nécessiteux, et un prix annuel, sous la dénomination de : *Prix de la chope*, destiné au littérateur pneumatique qui dans l'année aura absorbé le nombre le plus considérable de choppes de bière.

Grassot retrouve sa *voie*... Il devient commis voyageur en punch. (Rien de Daroles.)

Jupiter en Chicard est arrêté au bal de l'Opéra pour un jeté-battu olympien un peu risqué. Il se fait réclamer par sa fille (ci-devant Vénus), Breda Street, 64, avec un paillasson et une patte de biche à la porte. Essuyez vos pieds, S. V. P.

MARS.

Cet ancien dieu, abreuvé de dégoûts, invente la bière et les lauriers qui portent son nom. Il ouvre une brasserie rue des Martyrs, où il n'admet que des bohêmes de lettres, familiers, mais insolvables; son débit est énorme... au bout de deux mois il fait faillite.

On crée un immense établissement de bouillon, ses fondateurs le boivent.

AVRIL.

Plus que jamais les propriétaires sont en de mauvais *termes* avec leurs locataires. Ces derniers, poussés à bout, émigrent, et vont camper dans la plaine Saint-Denis.

On signale le serpent de mer à la hauteur du pont Neuf. Une députation d'ex-rédacteurs du *Constitutionnel* arrive éperdue, et ne trouve... qu'un poisson d'avril.

MAI.

Ce joli mois, qui fait pousser tant de choses, fait pousser une rosière à Belleville. Rapport curieux adressé à l'Académie des sciences sur ce phénomène par M. Prudhomme, membre d'une foule de sociétés toutes plus savantes les unes que les autres. A la lecture de ce rapport, un membre de l'Institut, sourd comme un pot, rougit comme une jeune fille.

On invente les bottes hygiéniques à soupape de dégagement.

JUIN.

Alexandre Dumas père découvre la Sibérie, et lutte avec trois ours. Il les étouffe, et s'en fait des biftecks et un bonnet d'Astrakan.

Il va voir Schamyl, et lui tape sur le ventre. Schamyl, ce héros invincible, lui demande des nouvelles du trois pour cent.

Champfleury fait paraître un nouveau roman intitulé : *Grandeur et décadence de la maison Quarteron, ou amour et pommes sautées, études de mœurs contemporaines et de dîners à 18 sous.*

JUILLET.

Courbet, l'apôtre du réalisme dans l'art, expose un tableau qui représente un *intérieur d'abattoir*, l'égorgillement d'un mouton. Les garçons bouchers lui votent un couteau d'honneur. En le recevant, *l'élève de la nature* répond que ce couteau est le plus beau jour de sa vie.

AOUT.

Meyerbeer donne enfin son *Africaine*. Le bey de Maroc envoie à l'auteur un porte-monnaie en cuir de Russie.

L'illustre maestro, pour être plus sûr du succès, convertit la salle entière de l'Opéra en orchestre, ni hommes ni femmes : tous musiciens. On écrit sur la porte : *Le public n'entre pas ici.*

SEPTEMBRE.

Rossini joue dans la rue un air de *Guillaume Tell* avec l'orgue de Barbarie d'un aveugle; un passant lui donne deux sous. Ce passant, qui n'est autre que Méry, le fanatique admirateur de son talent, reconnaît sa méprise, et se pend de désespoir.

Le veau à deux têtes reparaît à la fête de Montmartre. Le jardin des plantes, qui en a tant entendu parler, veut l'acheter à tout prix; mais on découvre que ce veau n'est qu'un canard à l'usage des serins. Le jardin des plantes n'insiste pas.

OCTOBRE.

On découvre dans la boîte à violon de Vieuxtemps une araignée mélomane. Discussion des savants à ce sujet. Les uns soutiennent que c'est l'araignée de Pélisson, les autres prétendent que c'est simplement l'archet du grand artiste qui est appelé *à régner* sur tous ses rivaux. (Prenez ma tête!)

NOVEMBRE.

Nanterre surpris perd sa rosière; il la fait réclamer dans les petites affiches. On la retrouve à la salle Barthélemy en train d'effeuiller une tulipe orageuse.

Le *Journal pour rire* devient si amusant, si amusant, que l'autorité prend des mesures pour mettre un frein à la verve désopilante de ses rédacteurs. On s'arrache le journal. Comme le *Siècle*, il fait *primes*. — Voir les annonces.

DÉCEMBRE.

Une grande dame russe..... par ses fourrures, devient éperdument amoureuse de Vavasseur des Folies-Dramatiques. Elle l'enlève... au théâtre et veut l'épouser. Vavasseur hésite; mais apprenant qu'elle est sans le sou, il refuse noblement. La grande dame se fait *périr*.

Alphonse Karr publie un recueil nouveau sous ce titre piquant : *les Guêpes*. (Vieux habits, vieux galons!)

Jouvin consent enfin, pour écrire ses articles, à ôter la robe et la toque de régent de cinquième dont il s'obstine à s'affubler, depuis qu'il a lu que M. de Buffon ne prenait jamais la plume sans avoir mis au préalable des manchettes de dentelle.

Le Temps tire le rideau.

Pour copie conforme.

Hippolyte Maxance.

A PROPOS D'UN NOUVEAU LIVRE.

Voici un livre tout à fait amusant malgré sa rare distinction, et, si peu de place que nous donnions habituellement à la bibliographie, nous ne pouvons pas le laisser passer sans lui adresser un salut fraternel. Le frontispice de M. Louis Duveau, gravé par Adrien Lavieille, les vignettes et les lettres ornées qui s'harmonisent si bien avec les élégances typographiques de MM. Malassis et de Broise, seraient déjà pour nous des raisons suffisantes de signaler le nouveau volume de la *Bibliothèque moderne*, mais nous en avons une autre plus étroite et plus impérieuse.

La *Double vie* (1) est l'histoire, vraie à la fois et poétique, de ce petit monde parisien qui est notre univers, et auquel nous avons consacré notre crayon et notre plume. C'est nous tous, le lecteur, le dessinateur et l'écrivain de ces feuilles volantes, qui sommes les héros ou plutôt le héros du *Cabaret des Sabliers*, de l'Auberge, de l'Enfer, du Musicien et des *Promesses de Timothée;* car, en dépit de leurs noms divers, tous ces amants de nuées ne sont qu'un seul et même homme, dont nous pouvons tous dire: C'est moi-même, et je me souviens d'avoir vécu tout

(1) 1 vol. in-12, chez les éditeurs, 9, rue des Beaux-Arts.

cela! Et ce roman aux mille chapitres, tant de fois essayé, n'a jamais été écrit avec un sens plus délicat des souffrances de l'âme; jamais il n'a contenu tant d'observation intime et tant de sensibilité ironique.

Oh! comme elles sont sincères, ces quelques pages de nos mémoires! Oui, poursuivis par les épouvantes de la vie matérielle, nous avons tous rencontré quelque part au bord du fleuve une maison sans maître, un *Cabaret des Sabliers*, où nous avons pu trouver le repos d'une heure. — Marche, nous criait la voix même de notre destinée, marche à l'oubli, à la célébrité, aux luttes stériles! Va-t'en essayer de surpasser Paganini sans avoir appris à jouer du violon! Marche, déchire-toi les pieds; je te consolerai, je te soutiendrai, je te guérirai, je te tuerai, je te ressusciterai : je suis la Poésie et je suis le Rêve!

Je voudrais signaler la *Jambe*, le *Roman d'une dévote*, des contes poignants dans leur vérité idéale, et en tête desquels on peut écrire : Le théâtre représente l'intérieur d'un cœur humain! Mais ici comme toujours, la nécessité compte les lignes. Le volume de la *Double vie* est précédé d'une préface alerte et incisive. Ici le conteur de nouvelles cède la plume à l'*homme de lettres* si digne de ce beau titre qui a signé dans l'*Athenæum* et ailleurs tant d'articles érudits, et qui, hier même, louait en si bons termes M. Sylvestre de Sacy dans le *Bulletin du bibliophile*. Car ai-je besoin de rappeler que l'éditeur du *Roman bourgeois* est un travailleur de la bonne école, un de ces écrivains à la fois robustes et indulgents qui nous forcent à aimer la critique actuelle, malgré les violences de M. Veuillot, les colères démodées de M. Barbey d'Aurevilly et les niaiseries enfantines de M. Lataye?

THÉODORE DE BANVILLE.

ENCORE VIDOCQ!

Les histoires de voleurs, les récits d'exploits des héros de la police, sont amusants comme des contes. Ali-Baba et les Quarante voleurs intéressent autant que les amours du prince Bedreddin ou du prince Percinet. Les hommes les plus sérieux sont enfants sur ce point, et trouvent un intérêt fiévreux à observer les mœurs sauvages qui gardent une redoutable et distincte physionomie au milieu des caractères effacés des sociétés civilisées.

A ce titre, la *Vie de Vidocq*, que vient de publier M. B. Maurice, chez M. Jules Laisné, sera lue avec une curiosité que justifie tout d'abord le talent de l'auteur.

Ce talent est des plus variés et prend toutes les formes; quand on a connu les travaux historiques et statistiques de M. B. Maurice, et particulièrement son *Histoire des prisons de la Seine* pendant la période révolutionnaire, on a peine à comprendre que la même plume ait tracé ces charmants récits de la police correctionnelle, qui font aujourd'hui la fortune de l'*Audience*, après avoir fait celle du *Droit* et du *Bulletin des Tribunaux*.

L'histoire de Vidocq n'est ni une diatribe ni un panégyrique, c'est un jugement porté, pièces en main, sur cet homme dont la vie a été si extraordinaire, et qui a rendu de si grands services à la société, sans jamais conquérir son estime.

L'auteur a condensé dans ce petit volume une foule d'anecdotes piquantes et peu connues.

En voici une :

Après avoir raconté la part que prit Vidocq aux événements de juin 1832, M. B. Maurice ajoute :

« Le calme rétabli, désireux d'amuser les rares loisirs de son préfet, il se fit annoncer dans son cabinet sous un nom de vieille duchesse, nom qui sentait d'une lieue la plus fine fleur du faubourg Saint-Germain; il en avait pris dans la perfection le costume et les allures. A peine l'huissier a-t-il jeté ce nom aristocratique, que, flatté d'une telle visite comme un parvenu qu'il était, M. Gisquet se lève, prend la visiteuse par la main et lui présente un fauteuil.

» Une fois assis, Vidocq commença par débiter à son chef je ne sais quel amphigouri dans lequel le diable n'eût pas reconnu sa tête d'avec sa queue, puis, changeant tout à coup de style, il coud à ce récit fantastique un rapport de la brigade de sûreté sur une expédition dont son chef avait été directement et secrètement chargé la veille; si bien que M. Gisquet, qui fut bien forcé de le reconnaître au bout de cinq minutes, se jeta à la renverse dans son fauteuil et faillit mourir de rire. Aussitôt il sonna, demanda ses chevaux, et conduisit Vidocq à Neuilly, où il l'introduisit à son tour dans le cabinet du roi pour y recommencer la même comédie. Louis-Philippe s'en amusa beaucoup; il appela la reine et ses enfants; ce fut un jour de fou rire pour toute cette excellente famille, et ma foi, Vidocq eut comme un autre l'honneur de la fameuse poignée de main. Notez qu'il avait alors cinquante-sept ans, cinq pieds cinq pouces, des épaules d'Hercule, et jugez quelle ravissante duchesse il devait faire! »

J'ai pris au hasard : il faudrait tout citer.

BOUSSUAT.

THÉATRES.

1858 va mourir! Aussi la vieille année se dépêche-t-elle de vivre. Elle retrouve toute l'activité de la jeunesse pour nous adresser ses adieux. Elle fait ceci, elle montre cela, et puis elle joue encore ceci, et puis elle fait encore applaudir cela.

La première revue de l'an de grâce 1858 est née au théâtre des Folies-Dramatiques. Elle se nomme *Tout Paris y passera*, et je suis tout à fait de l'avis de l'affiche. On y fait des calembours énormes, on y parle morale en couplets carrés; on y professe la philosophie et l'histoire avec accompagnement de *flon flon flon larira dondaine*.

Le n° 1 (accessit d'activité) est donc à la jeune administration des Folies-Dramatiques et à MM. Guénée et Charles Potier, ses auteurs.

Le n° 2 est obtenu par le théâtre du Palais-Royal et sa revue, *En avant les Chinois!* (Auteurs : Labiche, Delacour et Lambert-Thiboust.) Joli succès!

Le même soir, les Délassements donnaient *Allez-vous asseoir*, et les Funambules, *Voyons ce que c'est!*

Puis est venue la revue de MM. Coignard et Clairville aux Variétés. Toujours un succès! Et celle de Beaumarchais, due à Roger de Beauvoir et Masson. J'espère que si l'an 1858 n'a pas marché droit, ce n'a pas été faute d'être passé en revue.

Il aura aussi donné la lumière, ce pauvre an, à un nouveau ténor, M. Montaubry. A la bonne heure, c'est un vrai ténor, celui-là!

Je n'adore pas la pièce des *Trois Nicolas*, dans laquelle il a fait sa première apparition. Ça m'est bien permis, n'est-ce pas?

L'intrigue de ces *Trois Nicolas*, qui dure trois grands actes, aurait gagné à n'avoir qu'un tout petit acte. On n'allonge si longuement un tel sujet d'opéra-comique qu'aux dépens de la vérité, de la logique et du sens commun.

Personne n'admire plus que nous le prodigieux talent de M. Scribe, et c'est pour cela que nous voudrions voir le premier auteur comique de notre époque, l'illustre président de la Société des auteurs dramatiques, commencer par respecter sa propre gloire, afin que les autres la respectent comme elle le mérite.

M. Louis Ratisbonne, — un nom encore inconnu au théâtre, — nous a offert à la Comédie française une étude *antique* et *en vers* sur les amours de *Héro et Léandre*.

Cette fable est une des plus touchantes de l'antiquité; elle a successivement inspiré les poëtes grecs, latins et français, qui, sous diverses formes, ont chanté les malheurs des deux amants. Au point de vue du théâtre, la situation est monotone et semble ne devoir offrir qu'une seule scène, celle de la catastrophe consacrée par la légende; un amoureux qui se noie en se rendant à la nage à un rendez-vous d'amour. Cependant, M. Louis Ratisbonne a su faire sinon une pièce de théâtre, du moins une élégie dialoguée avec des vers heureux remplis de sentiments délicats et tendres. Le charme de l'expression, l'inspiration poétique et l'étude intelligente du génie antique recouvrent habilement une trame monocorde, et cette honorable tentative a été couronnée de succès.

Le théâtre des Folies-Nouvelles a bien voulu finir l'année, et il a joué les *Filles du Lac*, paroles de M. E. Lambert (lisez Eugène Moreau), musique de M. Nibelle. Oh! oh! ce n'est pas de la petite musique que la partition de M. Nibelle; c'est peut-être son plus grand tort. Il s'agit d'une véritable partition d'opéra-comique, et M. Nibelle a oublié qu'il travaillait pour les Folies-Nouvelles! Sur ce joli petit théâtricule, une telle œuvre me produit l'effet d'un faux nez grec sur un joli minois chiffonné : il le dénature.

ALBERT MONNIER.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 158. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 8 Janvier.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère, 20*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

PRIX :
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.

ODEON

Nadar

HIPPOLYTE LUCAS.

18701

(Voir la biographie, ci-contre.)

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON.



15702

Pauvres petites créatures!... le ciel m'est témoin que c'est bien à contre-cœur que je les tourmente, mais le devoir a parfois des exigences bien cruelles!



[illegible]

Je suis roux, Flora est blonde, et nous avons des bruns..... si je n'étais pas aussi sûr d'elle. . .

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par **NADAR** et **RIOU**,

Texte par **NADAR**.

X.

A MON AMI LOUIS DESNOYERS

HIPPOLYTE LUCAS

— dit l'*homme à la trompe* (Tribu des Proboscidiens).

Ce n'est pas un homme en effet, c'est un nez, — ah! mes amis, quel nez! — un nez à biceps, un nez exaspéré, Cyclopéen, un de ces nez qui vous donnent tout de suite le mot du proverbe : — A quoi pensent les jeunes filles. — Cyrano, voyant ce nez, y eût fait entrer sans hésiter « tous les fidèles que porte aux Limbes le sein » d'Abraham, avec sainte Ursule qui tient les onze mille » vierges en son manteau, ou le cheval de Troie farci de » quarante mille hommes. » A moins que « sa raison » n'eût trouvé bien plus d'apparence à croire que ce nez « est une loupe aux entrailles de la Nature qui rend la » Terre jumelle. » — Et en faisant la part de l'exagération naturelle à Cyrano, qui nous dit que cette comparaison, au moins spécieuse, soit dénuée de toute justesse? Qui nous dit que ce nez soit réellement un nez, — et pourquoi ne serait-ce pas un promontoire?

Loupe, promontoire ou monument Celtique, ce nez violent est *né* (assez!) à Rennes, en pleine patrie du beurre de Bretagne, en 1807. Il n'y eut rien de particulier à cette naissance, si ce n'est qu'en venant au monde l'enfant se mit à rugir en lion et à se débattre dans ses langes comme un caïman dans une guérite. Plusieurs personnages importants et même de distinction, étrangers d'ailleurs à l'événement auquel ils assistaient, apprécièrent facilement à ces symptômes que l'enfant aurait par la suite l'humeur violente, les instincts féroces et les passions vitrioliques.

Ce jugement, à vue de nez, ne s'est que trop réalisé.

L'enfant fut indomptable. Sur cette nature acerbe et terrible, le beurre de Bretagne ne put rien. Jetez-moi vingt livres d'Isigny dans le Vésuve : ce sera comme si vous proposiez à Baudelaire de corriger les épreuves d'Octave Feuillet. — Que de pans d'habits arrachés, que d'oreilles endommagées, que de nez mordus et d'yeux pochés! Les murs du collége de Rennes en frémissent encore.

C'était là pourtant que Chateaubriand, ce père Franconi de la période planante, avait fait ses premiers essais de Haute École : c'était là que Parny avait bégayé les premiers vers de ses tendres élégies; mais c'était là aussi que cet abominable pion qui s'appela Geoffroy avait sucé l'encre acide qu'il distilla ensuite dans le *Journal de l'Empire*.

Il faut suivre sa destinée. Lucas, à l'âge où l'on fait son droit, exprima en termes si énergiques son désir de venir passer ses examens à Paris que sa famille s'empressa de ne point s'y opposer, charmée sans doute de se débarrasser d'un aussi turbulent personnage. Il se fit recevoir avocat, par intimidation vraisemblablement (1), et se lança à corps perdu, et coiffé du chapeau de bousingot que vous lui connaissez encore aujourd'hui, dans les réunions tumultueuses précurseurs de la chute de la Restauration. Ne parlez ni de Mirabeau ni de Danton : des figures de M. Hamon seraient moins pâles à côté du jeune et véhément tribun qui détermina la révolution de juillet.

Charles X parti, Lucas, qui n'avait jamais été enchanté d'un métier où il était contraint de remplacer sur sa tête le chapeau tromblon par la toque pacifique, jeta carrément la robe aux orties, et entra au journal le *Bon sens* comme critique.

— Que vous avez le nez grand, grand'maman! — C'est pour mieux flairer ta chair fraîche, mon enfant! — Que vous avez de grandes dents, mère grand'! — C'est pour mieux te croquer, mon enfant! Le farouche Lucas a pris pour devise : *Quærens quem devoret*, et le voilà parti! — Une fois enfourché sur le cheval sauvage de la critique, et emporté comme Mazeppa dans sa course échevelée, il traversa les broussailles et les steppes du *Bon sens*, du *Charivari*, du *National*, de l'*Artiste*, du *Siècle* et d'une foule d'autres journaux, toujours âpre, toujours rude, toujours féroce et véhément. Cet être hargneux et inapprivoisable, ce bourreau des crânes, méprise les critiques bénins : — Du navet bouilli dans de la guimauve! dit-il. — Et pourtant il avait sous les yeux des exemples si touchants d'urbanité et d'élégance, de grâce et d'esprit bienveillant : j'ai nommé M. Louis Veuillot. —Mais on ne se refait pas : Lucas avait rugi en naissant.

Que vous dirai-je encore? Il a travaillé pour le théâtre. L'Opéra, le Théâtre-Français, l'Odéon, l'Odéon surtout! lui ont dû de magnifiques recettes. On lui a même offert la direction de ce dernier, mais il a refusé, craignant d'y mettre le feu en jouant trop souvent ses pièces. Et pour que rien ne manquât à toutes ses gloires, le bonnetier qui fait le coin de la rue d'Amsterdam et de la rue Saint-Nadare, comme disait un cocher, a pris pour enseigne : *Au tisserand de Ségovie*, ce qui lui a valu la clientèle de — la famille Lucas.

Il aura passé dans la littérature comme une trombe, comme un torrent des montagnes, comme une avalanche.

Mais avec tout cela il n'est pas encore de l'Académie.

Y a des injustices!...

NADAR.

(1) Quelques biographes affirment qu'il portait une paire de pistolets et un parapluie armés sous sa robe. Demander ça à monsieur Vapereau.

DUMAS EN ROUTE.

C'est toute une odyssée que le voyage de notre grand Dumas au Caucase. Tous les jours de nouveaux renseignements viennent confirmer ce qu'on savait par lui-même de l'immensité de son renom et de la prodigieuse expansion de ses ouvrages. Nous recevons directement des avant-postes russes l'émouvant récit qui va suivre.

Supposez que le théâtre représente un site sauvage; à droite du spectateur, une steppe immense; à gauche, des pics gigantesques. Un silence de mort règne sur toute la nature. Plus calme, plus gigantesque et plus immense encore, s'avance, au pas d'un noir coursier, Alexandre Dumas père.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON (suite).



15704

— Quand monsieur voudra n'être plus si grognon....
— Quand madame voudra n'être plus si... légère...



15705

Tas de roquets! si vous me faites descendre, gare à vous!

Sur l'encolure de son cheval, transformée momentanément en pupitre, il écrit, et le grincement de sa plume fait seul retentir les échos; les feuillets de ses tablettes se succèdent plus nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer. C'est que le *Monte-Cristo* attend la *copie*.

Puisque l'empereur avait daté de Moscou l'acte constitutif du Théâtre-Français, ne fallait-il pas que le Napoléon de la littérature cosmopolite allât faire son journal à mille lieues de la boutique de Delain?

De temps en temps, les hurlements d'une bande de loups affamés éclatent au milieu du silence de la solitude. Mais Dumas ne détourne seulement pas la tête, il en a vu bien d'autres; il n'en est pas à sa première impression; tous les bruits de la nature lui sont familiers; et, si le monde venait à crouler, on le verrait faire de la *copie* sur ses ruines, pour raconter ce grand désastre à l'humanité suivante.

D'ailleurs le sorcier Home ne lui a-t-il pas prédit qu'il vivrait cent sept ans, comme ses œuvres complètes cent sept mille? Non, le loup qui doit le dévorer n'est pas encore fondu.

Mais quels sont ces hommes, qu'à leur ressemblance avec des figurants de l'Ambigu-Comique on reconnaît pour des Kalmoucks? Sont-ce d'hospitaliers *moujicks*, qui attendent le bienfaiteur de l'humanité lisante pour lui offrir la tranche d'ours de l'amitié, arrosée de l'hydromel de l'enthousiasme?

Non, ces hommes sont de hideux brigands; ils ont vu venir de loin ce voyageur, qu'à sa haute mine ils ont reconnu pour un seigneur puissant, et, cachés au détour du chemin, ils se préparent à le dépouiller.

Et l'univers n'est pas là pour défendre celui à qui il doit les *Trois mousquetaires*.

Dumas approche : les brigands retroussent leurs manches et tirent leurs sabres.

Grand Dieu! que va-t-il arriver?

Il double l'angle de la roche qui lui cache ses ennemis; ceux-ci se précipitent sur lui en brandissant leurs armes et en criant : *Hourra!*

Fermons les yeux...

— Arrêtez, s'écrie en tartare (il sait toutes les langues de la terre) cet homme que rien n'a jamais effrayé, que voulez-vous? ma tête : la voilà; c'est la même dont la ressemblance figure dans tous les musées des deux mondes. Mais d'abord faites-moi le plaisir de jeter dans la boîte ce paquet de manuscrits pour Paris, rue Coq-Héron, 5. En me perdant, qu'ils ne perdent pas au moins les dernières lignes que j'aurai écrites!

Tant de calme étonne d'abord les barbares : le courage est admiré partout. Dumas profite de ce moment d'hésitation pour décrire en quelques pages ces visages affreux; il insiste sur le pittoresque délabrement des costumes. — C'est que la littérature est un sacerdoce, et que c'est un crime pour un écrivain qui a conscience de sa haute mission de manquer une occasion d'instruire les peuples.

— Quel est cet homme? se demandent l'un à l'autre les brigands déconcertés; non, depuis d'Artagnan, le secret d'un pareil sang-froid était perdu.

— Je le savais bien, dit simplement Dumas; ces hommes sont mes amis : où n'en ai-je pas? Vous les avez donc lus?

— Quoi?
— Les *Trois mousquetaires*.
— Parbleu!
— Eh bien.....
— Eh bien, quoi?
— Je suis.....
— Qui?
— Lui.....
— D'Artagnan!
— Mieux que cela.....
— Porthos?
— Mieux que cela.
— Ciel! serait-ce?...
— Eh bien, oui : c'est.....
— Dumas?
— Dumas.
— Seul?
— Non : père. Il y a aussi le fils : connaissez-vous?
— Non.
— Pauvre Alexandre!

Les Kalmoucks tombent à genoux comme un seul adorateur; la tête de Dumas domine le paysage : tableau.

Une fois de plus, il en fut quitte pour un autographe, une mèche de ses cheveux et une poignée de main par tête de brigand.

Il ne put, malgré les instances de ses nouveaux amis, leur donner une des plumes avec lesquelles il avait tracé la physionomie imposante d'Athos; des deux qui restaient en magasin, l'une lui sert à lui-même, A. Maquet a gardé l'autre.

E. GUILLOT.

MON AMI CASTAGNO.

Mon ami Castagno vient de mourir. C'est le moment de faire une oraison funèbre, — dans les prix doux. Ça contrariera peut-être Bossuet, qui en avait autrefois la spécialité, mais ça réjouira certainement le père Bridaine, qui ne haïssait pas le calembour, et qui s'en permettait de temps en temps — pour le tuer.

Castagno n'est pas un nom de chien, comme on pourrait se l'imaginer au premier abord, c'est un nom d'homme. Le caniche à poil ras de Toussenel l'a porté, c'est vrai; mais ce n'est pas une raison pour que mon ancien copin de Sainte-Barbe ne l'ait pas porté aussi.

Nous ne nous quittions jamais, Castagno et moi, jamais, — excepté quand le besoin l'exigeait; et encore! ..

Castagno était pauvre, j'étais pauvre, nous étions pauvres! Oh! les bons pauvres que nous faisions! On aurait juré que nous sortions de Bicêtre!... Le fait est que nous en avions furieusement l'air. Il m'en est même resté quelque chose dans les yeux... Quant à Castagno, qui ne savait pas faire d'économies, il ne lui en était rien resté.

Pauvre Castagno! Nom d'un chien! je le regrette! Mais enfin, nous sommes tous mortels, n'est-ce pas? Tous, — ou presque tous.

Sa dernière idée, et sa dernière folie, ce fut le *Casse-Tête*. Vous rappelez-vous le *Casse-Tête?* Non? alors, cherchez!

Un jour, n'ayant pas un sou, — et l'étant un peu, — Castagno eut l'idée de fonder un journal à lui tout seul, comme Alexandre Dumas père. Il avait ses idées sur

(*Voir la suite page 6.*



LES BOULEVARDS DE PARIS DANS LES



ÉMIERS JOURS DE JANVIER, — par RIOU.

LES PAYSANS, — par Baric.



— La grippe?... ça tombe généralement c't'année, y paraît!... d'après c' temps-là, vous dites que c'est la grippe, je le veux ben! mais c'est pas mortalité, c'est p'utôt un rhume de force!...



— Eh ben! quoi donc, mon gars?
— Ah! je n' vaux guère!
— Faut pas t' toquer comme ça!... si t'es malade, tant mieux, c'est que ta santé se repose!

l'art, sur la littérature et sur la femme. C'était un peu vert, un peu ronde-bosse, ses idées! On n'en voulait nulle part, et, comme il voulait dire cela partout, il songea à se construire une petite tribune du haut de laquelle il sémerait généreusement l'*éreintement* sur ses ennemis littéraires, et sur les maîtresses qu'il avait eu... envie d'avoir!

Il fonda le Casse-Tête!

Ne riez pas! Ce projet, j'y songe maintenant, n'était pas aussi chinois que vous en avez peut-être l'air. Non! non! non!

Le premier numéro du *Casse-Tête* parut avec la vignette de rigueur : — un sauvage faisant le moulinet avec une forte plume.

Tolle général parmi la gent artistique et littéraire du divan et des brasseries.

Que dis-je? *Tolle* général! Je me trompe : c'est *tolle* maréchal que je dois dire, pour mieux rendre mon sentiment; c'est plus fort!

Mais Castagno était un *impavidum* antique et solennel; rien ne pouvait l'émouvoir. La crainte lui était aussi inconnue que les billets de banque. Il n'avait peur que d'une seule chose au monde, qui était de se brûler quand il avalait ce potage un peu trop chaud qu'on appelle la femme... Le mot est de feu Molière, messieurs.

Le soir de ce premier numéro du *Casse-Tête*, il loue un cuirassier en congé; — un gaillard haut comme deux tambours-majors superposés, et taillés dans les rognures de l'Hercule Farnèse, — et, ainsi accompagné, il fait son entrée dans la brasserie où venaient d'ordinaire les gens qu'il avait éreintés dans son *Casse-Tête*.

Une entrée superbe! On ne reverra jamais cela, jamais! C'était pur de lignes et splendide de couleur! Et ça vous avait un pouce, mais un pouce! Dieux! quel pouce!

On se lève, on murmure, on gronde; Castagno sourit. Il sourit devant ces tigres! Quel homme, décidément, quel homme que ce Castagno, — nom d'un chien!

Son cuirassier le protégeait de toute sa hauteur. Mais il y avait là cinquante hommes que Castagno avait bâtonnés avec une plume de houx dans son premier numéro. Ces cinquante hommes se levèrent comme un seul homme et vinrent, en grinçant des dents, jusque sous le nez de Castagno, — qui recula... Il recula, — je me hâte de l'ajouter, parce que quelques-uns de ces cinquante hommes avaient mangé de l'ail à leur dîner!

— « Ah! tu nous promets des coups de bâton!... » — dirent-ils d'une commune voix ou d'une voix commune, *ad libitum*. — « Eh bien, nous allons t'en donner, nous!... »

— « Pardon! » — répondit tranquillement Castagno avec son sourire, et en désignant son cuirassier toujours silencieux. — « Pardon!... mais j'ai amené quelqu'un avec moi pour recevoir ces sortes d'ordures... Tendez votre panier, cuirassier!... »

Le cuirassier s'avança et se campa les poings sur les hanches.

— « Alors, nous nous reverrons ailleurs, l'épée à la main!... » — dirent quelques-unes des cinquante voix.

— « Ah! ça, je l'accepte!... » — répondit Castagno en s'inclinant et en tendant sa main, dans laquelle tombèrent cinquante cartes.

Il y eut un silence terrible dans la brasserie... C'était beau à voir, — pour ceux qui étaient bien placés...

Castagno fit un geste à son cuirassier, qui s'attabla, puis il dit d'une voix calme et sonore :

— « Garçon! une bouteille d'eau-de-vie et deux verres!... »

Je n'ai pas besoin de vous dire que plus Castagno buvait moins il se grisait. C'est l'effet que produit quelquefois l'ivresse... J'ai dit « quelquefois, » je n'ai pas dit souvent. » Plus souvent!...

Le lendemain, on alla à Saint-Mandé — de très-bonne heure. Castagno tua son adversaire; mais celui-ci irrité, — il y avait de quoi! — se releva, reprit son épée et l'introduisit dans le cœur de Castagno jusqu'à la garde, — qu'on alla chercher, car cela ressemblait assez à un meurtre...

Le lendemain de ce lendemain, ce fut le tour d'un autre; puis, le surlendemain de ce lendemain, le tour d'un autre autre, — si bien qu'au bout de six semaines Castagno s'était débarrassé de ses cinquante adversaires, qui, depuis ce moment-là, l'ont laissé tranquille...

Et dire que des hommes comme Castagno meurent! C'est à n'y rien comprendre.

Alfred Delvau.

LE LIVRE DES MERVEILLES.

J'ai là, sur ma table, un livre admirable que je ne puis m'empêcher de faire connaître à la foule avide de s'instruire.

C'est un trésor, un *vrai trésor*, son titre l'annonce; mais si ce livre est un trésor, c'est aussi un *Dictionnaire des merveilleux secrets de la nature, de la médecine, de l'industrie, des sciences et des arts*. Est-ce assez? Non. C'est de plus un *Recueil de* 880 *secrets les plus admirables et les plus infaillibles pour se récréer, s'instruire, se guérir soi-même et s'enrichir!*

Quel livre! C'est le livre de la vie! Et quel homme que le professeur Victor, son auteur! Pour lui, la nature s'est dévoilée, le sphinx a parlé, il lui a arraché son secret.

La *médecine* n'a plus rien de caché pour lui, il est au mieux avec les *sciences et les arts*. Quels services il va rendre à l'humanité! Il ne se propose rien moins que de *la récréer, l'instruire, la guérir* au besoin, et *l'enrichir*.

Qu'on dresse des statues au professeur Victor! Homme universel et profond, il a tout prévu pour assurer le bonheur de ses contemporains; analyste délicat, il a étudié les besoins de l'homme, ses faiblesses, ses passions, et il a trouvé le moyen de contenter tout le monde.

L'âge d'or va enfin renaître; pour ma part, je n'en suis pas fâché. Les petits moutons blancs avec des faveurs roses et... beaucoup de pommes de terre autour, les bergères en robe de satin et en maillot chair, les bergers enrubanés et les chalumeaux (les chalumeaux surtout, c'est un instrument de l'âge d'or que je brûle d'entendre), tout cela, avec des vignettes, sera très-agréable à voir.

Que faut-il donc pour arriver à cette idéalité de jouissances? Ce qu'il faut? une formule, une simple formule du professeur Victor; rien de plus.

Ouvrons ce dictionnaire mystérieux, et jetons un regard profane sur les maximes qu'il renferme. Le dieu va se révéler.

Vous, madame, qui avez le cœur trop tendre, et qui souffrez du mal d'amour, voici d'abord un remède souverain pour vous guérir :

FAMILLE DES INNOCENTS, — par Grévin.



15709

— Vous le connaissez-t'y, mon cousin Vernouillet, qui doit venir au-devant de moi?
— Non.
— Eh ben! nous vons marchais chacun d'un côté d' la rue, et si vous l' rencontrais, comme vous n' l'avais jamais vu, vous m'appellerais... pas vrai?



15710

— Dites-moi, la bourgeoise, voudreriez-vous nous donner (en payant) pour deux sous de cette marchandise-là Englispoken? c'est pas pour moi, j' connais ça; c'est Picot qui voudrait savoir es que c'est...

Éloignez-vous, dit la Sagesse par la plume du professeur Victor, *éloignez-vous de l'objet de votre passion.*

Comme c'est bien imaginé! Vous êtes à Paris, par exemple, l'amour vous empoigne, crac! vous partez pour Saint-Pétersbourg avec la presque certitude de perdre votre amour en route; mais ce n'est pas tout : il faut aussi vous occuper de travaux pénibles, scier du bois, faire la chasse aux punaises, lire le *Constitutionnel*, etc. *Veillez, suez*, c'est le professeur qui parle, *et purgez-vous deux ou trois fois!*

Purgez-vous! Comme c'est joli, comme c'est ingénieux! Il est certain qu'on n'a jamais vu d'amour résister à une bouteille d'eau de Sedlitz.

Ainsi, madame, à l'avenir, vous voilà prémunie contre les douleurs de la passion méconnue: quelques grains d'émétique, et... tout sera dit.

Pends-toi, Purgon, tu n'aurais pas trouvé celle-là.

Ah! M. le professeur Victor a bien raison de dire que ses secrets sont *les plus admirables et les plus infaillibles*. Ils le sont tous plus les uns que les autres. Ouvrez et lisez : partout des enseignements précieux, à chaque page des découvertes qui vous renversent, qui vous pétrifient.

Tenez, j'ouvre le volume au hasard, et je lis : *Secret merveilleux* (toujours merveilleux) *pour acquérir la puissance de guérir toutes les douleurs en général.*

Ah! vous voici tous attentionnés, et brûlant du désir de posséder ce *merveilleux* secret? Patience, M. le professeur Victor va vous satisfaire.

Au mois de septembre, dit-il, *prenez une taupe vivante;* j'imagine que si on la prenait au mois d'octobre, ce serait absolument la même chose: *étouffez-la dans vos mains*, continue le professeur, *ouvrez-la en deux, et frottez-vous les mains de son sang; mettez ensuite des gants de peau, que vous conserverez pendant vingt-quatre heures. Par ce moyen, vous aurez acquis la puissance de guérir toutes sortes de douleurs en appliquant la main dessus.*

Ce n'est pas plus difficile que cela. Ce qui prouve clairement que le sang de taupe a une vertu curative et transmissible inconnue jusqu'ici; c'est de plus fort en plus fort, vous en conviendrez, mais avec M. le professeur Victor on marche de surprises en surprises; vous en verrez bien d'autres!

Qu'est-ce encore? *Pour reconnaître si une femme est fardée.*

Le moyen est décisif et ingénieux : vous êtes dans un salon, c'est une hypothèse, et vous faites la cour à une jeune et jolie femme, je vous le souhaite, dont l'incarnat brillant ne vous semble pas être bon teint; que faire pour vous en assurer? M. le professeur Victor vient encore à votre aide : vous prenez tranquillement dans la poche de votre habit une gousse d'ail que vous mâchez sans en avoir l'air, — tous les jours, on porte dans le monde des gousses d'ail, c'est très-commun, — puis vous vous approchez de la femme, *comme pour lui parler à l'oreille*, et si ses couleurs sont factices, elles disparaîtront aussitôt..... à moins que votre haleine parfumée ne l'ait asphyxiée auparavant.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'après un pareil exploit, il est inutile de venir le lendemain prendre des nouvelles de la dame au rouge végétal, et que la porte vous sera impitoyablement refusée? Non. Vous manquez peut-être un mariage superbe, mais vous avez joué un bon tour à l'ange de vos rêves.

C'est de cette façon que le professeur Victor passe du plaisant au sévère, et mêle l'utile à l'agréable. Ici, *une recette pour faire prendre à un concombre ou à une citrouille la forme d'un serpent*, chose très-utile en ménage; là, le moyen de *conserver les petits pois*, ce qui n'est pas à dédaigner.

Êtes-vous chasseur? ne le soyez pas, c'est inutile; le même Victor vous enseigne à prendre des perdrix sans fusil Lefaucheux. Pour cela, vous faites simplement des boulettes de farine avec du vin, puis vous allez vous promener dans les guérets, et quand vous apercevez une perdrix, vous l'appelez, et vous lui jetez une boulette; elle y goûte, et se met aussitôt à tituber; vous avez alors une perdrix *grise* et prise.

Même procédé à l'endroit des lièvres; mais le lièvre est défiant, et il est difficile de lier conversation avec lui. Il faudra y mettre beaucoup de douceur et d'adresse, sans quoi vous ne ferez réellement que des boulettes.

Êtes-vous dameret, petit maître? voulez-vous avoir des moustaches formidables? frictionnez-vous avec de la graisse d'anguille, et vous aurez des moustaches qui en imposeront à votre portier lui-même.

Mais je m'aperçois qu'il faut fermer le livre; je le regrette, mais je vous y renvoie; vous y trouverez des centaines de secrets aussi étonnants que ceux que j'ai eu l'indiscrétion de vous livrer, et le moyen entre autres de pouvoir faire des saphyrs, des améthystes, et toute la collection des pierres précieuses. Ce moyen ne peut man-

quer de vous bien poser dans le monde, dans tous les mondes possibles.

Et c'est au professeur Victor que vous devrez cela; homme modeste, je suis sûr que personne n'a encore songé à lui élever une statue en pain d'épice. Il faudra qu'on s'en occupe.

HIPPOLYTE MAXANCE.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Mon ami Paul a failli apprendre à ses dépens ce qu'il peut en coûter de coucher une nuit sur un billard.

Voici le fait :

Paul entre dans un hôtel garni dont le rez-de-chaussée est occupé par un billard. On lui dit qu'il n'y a plus de lit. Comme il fait un temps à ne pas mettre un créancier à la porte, il insiste pour ne pas aller chercher fortune ailleurs.

— Ce ne sont pas, lui dit le maître d'hôtel, les matelas qui me manquent, mais les bois de lit.

— A quoi bon s'inquiéter pour si peu, réplique Paul; jetez-moi un matelas sur le billard.

— Vous le voulez?

— Absolument.

Et le matelas est soudain dressé sur le billard. Mon ami y dort admirablement. Le lendemain matin il se lève et demande combien il doit pour son lit?

— Huit francs, répond l'hôtelier en souriant.

— Vous faites erreur! s'écrie Paul stupéfait.

— Non pas, monsieur. Lisez cette pancarte : *La location du billard est fixée à un franc l'heure*... Vous l'avez occupé de minuit à huit heures du matin, cela fait bien huit francs.

— Un instant, monsieur l'aubergiste, répond Paul; la pancarte porte : *Un franc l'heure à la lumière et gratis le jour*. Je ne me suis servi de la lumière qu'un quart d'heure pour me coucher. Donc, voici cinq sous!

Il y avait matière à des discussions sans fin, l'hôtelier baissa pavillon et se contenta du prix ordinaire.

⁂ L'un des anciens derniers ministres de Charles X aurait volontiers passé ses journées au lit; le lit lui semblait préférable à la table, au jeu et à tous les amusements possibles; dormir était pour lui le plus charmant de ses plaisirs. Malheureusement les affaires ne lui permettaient guère d'y songer, et l'on a beau être ministre d'un roi, il faut travailler.

Un certain matin on l'avait arraché de son lit pour donner des signatures, et comme de sa fenêtre il regardait couler la Seine, son secrétaire lui dit :

— Si les eaux sont basses en ce moment, c'est que la rivière n'est pas sortie de son lit cet hiver.

— Elle n'est pas sortie de son lit! murmura M. de Corbière en soupirant, elle est bien heureuse.

⁂ Avez-vous remarqué avec quel soin les vaudevillistes cachent les manuscrits de leurs pièces lorsqu'ils les portent à un directeur quelconque? Les uns se les appliquent sur l'estomac en guise de cuirasse; les autres les cachent dans les manches larges de leur paletot. Ceux-ci les aplatissent sur leur cœur, ceux-là les roulent dans leur chapeau. Les plus riches les font porter par leur domestique avec une lettre à l'appui.

On demandait à l'un de ces négociants en flonflon les motifs de cette discrétion sournoise. Il répondit :

— Je n'aime pas à être vu un manuscrit à la main aux abords d'un théâtre, voici pourquoi : en y montant j'ai l'air d'y porter un *ours;* en en descendant j'ai l'air de remporter une *veste*.

⁂ On disait devant M. Carlier, l'ex-préfet de police de Paris :

— Qu'est-ce que le général Lafayette?

Il répondit :

— Un prétexte à cheval.

⁂ Êtes-vous comme moi?

J'ai remarqué que chez les femmes spirituelles l'esprit ne sert presque toujours qu'à faire des sottises.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Puisque 1858 n'est plus, et que désormais son nom n'appartient qu'à l'histoire, liquidons son passif. D'ailleurs 1859 ne vit que par ce que lui a légué sa bonne mère nourrice 1858. L'héritage n'est pas à dédaigner. Ne lui laisse-t-elle pas des succès d'argent en plein rapport?

Et d'abord toutes les revues : *En avant les Chinois! As-tu vu la comète, mon gars? Allez vous asseoir! Tout Paris y passera! Madame la comète!* Ensuite *Hélène Peyron* à l'Odéon, *Fanfan la Tulipe* à l'Ambigu, le *Roman d'un jeune homme pauvre* au Vaudeville, les *Noces de Figaro* au Théâtre-Lyrique, les *Trois Montaubry*... non, les *Trois Nicolas* à l'Opéra-Comique, *Cendrillon* au Gymnase, *Cartouche* à la Gaîté, *Orphée aux Enfers* chez Offenbach, les *Filles du lac* aux Folies-Nouvelles. J'en oublie probablement... mais ce ne sont pas les meilleures.

Vous savez la grande querelle qui dure depuis quelques années entre Barrière et la critique? On lui reprochait de faire plutôt des mots que des pièces. Barrière a répondu aux critiques comme tout homme de talent devrait le faire. On lui a reproché l'irrégularité de ses plans, où il sacrifiait l'idée principale de son œuvre aux détails, afin d'y faire parade d'un esprit toujours étincelant, souvent inutile. Il a composé une comédie remplie d'un esprit doux et charmant, une *Cendrillon* toute simple, écrite sans amertume, sans colère, sans fièvre, un drame intime vivant par la seule force des sentiments et des situations. On dirait une gageure de l'auteur pour confondre ses ennemis. Ses caractères sont tracés avec une légèreté de main, et peut-être avec une précaution étonnante de la part d'un gaillard qui n'y va pas ordinairement de main morte.

Quant au *Cartouche* de la Gaîté, ce n'est pas un succès volé. C'est peut-être la seule chose que cette illustre canaille n'aura pas chipée, voire même son renom; car, au fond, la réputation des Mandrin, des Poulailler, des Lacenaire et des Cartouche nous semble énormément surfaite.

Que voulez-vous? Le populaire est admirateur de la force brutale sous toutes ses formes, et c'est lui qui a érigé ces brigands célèbres en demi-dieux du Panthéon des voleurs.

Cartouche a tenté souvent l'imagination des auteurs dramatiques. Cependant le nouvel ouvrage de MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué n'est pas une biographie du fameux voleur (ce dont je ne me plains pas), c'est l'odyssée d'un Cartouche de fantaisie, très-aimable, très-gentilhomme, très-séduisant. Il aime les beaux habits, les belles filles, la bonne chère et le bon vin. S'il vole, c'est parce que ses rapines lui donnent ce que le travail lui refuse.

Les huit tableaux de *Cartouche* sont essentiellement amusants, et ils sont montés avec un luxe des plus splendides par M. Harmant.

Parmi les décors superbes qui illustrent ce drame, il y en a un fort original. C'est Paris en l'air. Voilà un Pellion sur un Ossa de toits. Ici les cheminées fument comme des cratères de volcan; là, des lucarnes regardent curieusement les horizons qui s'estompent au lointain; partout, des rues, des cours, des places s'ouvrant en abîmes sous les pas de Cartouche et du guet, rivalisant avec les chats et les couvreurs.

Ah! mon cher d'Ennery, pourquoi ne nous avoir pas montré de vrais chats sur ces jolis toits-là?

ALBERT MONNIER.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Les intrigants et les chevaliers d'industrie font cause commune.

Laies intriguant aux ailés, cheval lié dinde, us, stries — fond cause comme bune.

N° 2. L'argent est le moteur de toutes les affaires.

Lard, Jean — Tell, mottos, heures, Dethou, te, laies à faire.

N° 3. L'air est embaumé quand tout fleurit ou s'épanouit sur la terre.

L'R est embaumé, Kan, toue — fleurie, toue — cep — paone, ouïe sur la terre.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 159. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 15 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1858, — par NADAR et DARJOU.



15711

Agrandissement de Paris.



15712

Grande fusion des laitiers. Pourvu qu'ils défusionnent d'avec les porteurs d'eau !



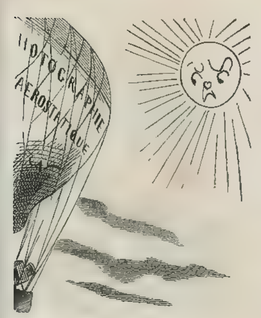
15713

Les arbres en voiture.



15714

— Rien qu'un petit paletot comm' ça, ça ferait mon affaire.



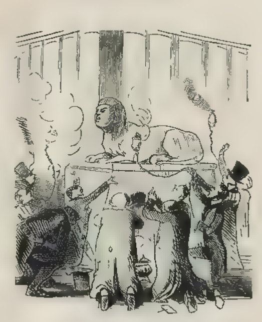
15715

Le soleil commençant à regretter d'avoir trop fait pour la photographie qui devient indiscrète.



15716

On va lui percer le flanc!!! Chœur des joyeux actionnaires du Percement de l'Isthme de Suez.



15717

L'Isthme de Suez remplaçant le veau d'or.



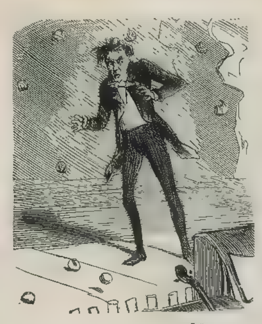
15718

Grassot gagnant avec son célèbre punch de quoi fonder une abbaye pour le bon moine qui lui a donné la recette.



15719

— En voilà un petit charmant bonhomme qui a mis du temps à grandir !



15720

Ce qui peut arriver demain à l'auteur dramatique qui paraîtra de sa personne sur la scène. Avis !



15721

La banlieue dans Paris ou les nouveaux Parisiens. Il ne leur manque que des gants



15722

La banlieue dans Paris. Suite.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1858, — par NADAR (suite).


15723
La banlieue dans Paris Suite.


15724
La banlieue dans Paris, Suite.



15725
La banlieue dans Paris Suite.



15726
A une autre!


15727
Gare là-dessous!


15728
Étrennes à la mode pour cette année, en France et en Angleterre.



15729
Méditant sur le moyen de se procurer avec son argent une livre de marrons glacés...


15730
La voilà !!!



15731
Le seul avantage de rester tard à la campagne.


15732
— Papa, les compliments de bonne année c'est devenu bien rococo ; j'aime mieux t'apporter cette bouffarde, que j'ai culottée à ton intention.


15733
Avant.


15734
Après.


15735
Préparatifs sur toute la *ligne* et même sur la couleur pour l'Exposition de 1859.


15736
Le **télégraphe électrique** servant de passe-temps au sieur Neptune.


15737
Arrivée de l'hiver et de sa sœur la grippe.


15738
A la campagne. Profitant des derniers beaux jours.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1858, — par NADAR (suite).



15739

— Qu'est-ce qu'ils ont donc à crier comme ça après l'hiver?



15740

Toujours les concerts!



15741

Les bains de boue de Saint-Amand remplacés par le macadam de nos boulevards.



15742

— Eh! qu'est-ce que vous faites là! — Mais, docteur, puisque vous m'avez ordonné les bains *debout!*



15743

Souvenir des eaux des Pyrénées.



15744

Réouverture des bals de l'Opéra Enfin!!!



15745

Au bal de l'Opéra. Les bébés de l'an dernier n'ont fait que croître et embellir.



15746

Aux dîners du Figaro. De Villemessant, restaurateur... des lettres.



15747

Great attraction in Library!!!



15748

L'Amour répondant tout seul à ses détracteurs.



15749

La saison du plaisir... pour les maîtres de danse.



15750

Ce que c'est que le livre de M. Jourdan. — Il y a des mauvais ménages, tapons dessus pour tout pacifier!



15751

— J'ai envie, mon cher éditeur, puisque mon livre des *Mauvais ménages* a du succès, de faire les *Bons ménages!* — Mauvais titre, cher monsieur Jourdan; qui diable voulez-vous que ça intéresse!



15752

Où nous allons!



15753

— Entrons au café de la Régence! — Pour que M. Murphy me souffle ma dame! merci.



15754

— Sont-ils assez ennuyeux, ces journaux, avec leurs articles qui n'en finissent plus sur la *propriété intellectuelle!* Est-ce que ça me regarde!

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1858, — par NADAR (suite).



15755

Deux propriétaires... intellectuels. (Voir le congrès de Bruxelles.)



15756

Les rédacteurs du Réveil. Et les lecteurs, donc!!!



15757

— Docteur, j'ai perdu le sommeil! — Lisez le *Réveil!*



15758

L'économie au sérail. — Tiens, voilà cent sous pour ta semaine, rends-moi cinq francs, et ne te presse pas de dépenser le reste, parce que l'argent coûte cher



15759

La chasse gardée. — Oui, mais si je le tue cette année, je ne pourrai plus le tirer l'année prochaine.



15760

— Comment, vous me rapportez de la chasse un homard! — Ah! mon Dieu! c'est que le marchand se sera trompé!



15761

— Oh! mon Dieu..... mille pardons..... je vous avais pris .. pour un canard... sauvage .. — Sauvage, vous-même!



15762

La chasse au marais. — As-tu pris quelque chose de sec pour m'essuyer en sortant? — Oui, mon ami, j'ai mis une serviette dans ta poche.



15763

Mariez-vous donc avec un chasseur



15764

A chaque sexe ses plaisirs.



15765

Les chasseresses. Aujourd'hui.



15766

Demain.



15767

Après-demain.



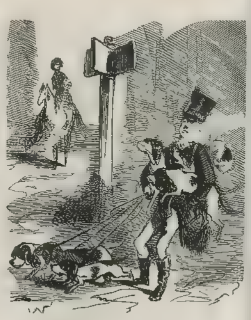
15768

Conséquences.



15769

Les bottes de madame et le chapeau de monsieur.



15770

— J'aimerais mieux être resté au service du colonel!

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1858, — par NADAR (suite).



15771

Le caissier du Théâtre-Français. Quel LUXE !



15772

Le diable *s'affiche* tellement partout, que personne à la fin ne voudra plus avoir de rapports avec lui, même pour le tirer par la queue !



15773

— Ma foi, mon cher, voilà bien des fois que je fais prendre de ces *Diables de Pilules* à ma famille et à moi, et nous nous en trouvons si bien, que nous y revenons toujours



15774

— *Le roman d'un jeune homme pauvre!* Voilà-t-il pas du curieux ! l'auteur aurait bien mieux fait de nous donner l'*Histoire d'un vieux monsieur riche.*



15775

Un succès du diable à la Porte-Saint-Martin.



15776

Entre le vrai *Faust* et le faux *Faust*.



15777

Grand succès de MM. Édouard Martin et Albert Monnier
Chez une petite dame.



15778

Les *Doublons de la ceinture* de Darcier.



15779

Offer *Bache-Orphée* apprivoisant mieux que des bêtes dans sa trop petite salle des Bouffes-Parisiens.



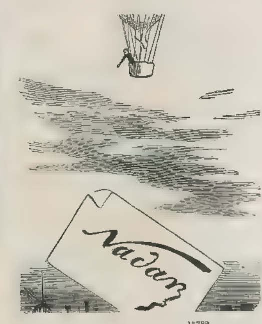
15780

Qui nous délivrera de cet assommant échange de bons procédés!



15781

Une *carte* qu'on ne se soucie jamais de recevoir, même au 1er janvier.



15782

Ma foi, voici tout de même la mienne, pour faire comme tout le monde.

Avec le présent numéro nous envoyons à tous nos abonnés LA SORTIE DU BAL DE L'OPÉRA, grande composition de M. Auguste Bélin, — gravée par le procédé paniconographique de M. Gillot.

DANS UN PLACARD.

Voici la liste des objets trouvés du — au — courant, etc.
(Tous les journaux du mardi.)

La scène se passe à la préfecture de police dans l'armoire où sont renfermés soigneusement tous les objets trouvés (par d'honnêtes gens) dans les voitures, dans les salles de spectacle et dans tous les endroits publics.

CHŒUR DE PORTE-MONNAIE (polka des *Louis d'or*).

Tin! tin!

UN MÉDAILLON EN RUOLZ.

Mon Dieu! mon Dieu! que je m'ennuie donc!

UN BILLET DE MILLE FRANCS.

Déjà! mais vous n'êtes ici que d'hier.

Que diriez-vous si, comme moi, vous deviez à l'ancienneté la qualité de président des objets perdus?

LE MÉDAILLON.

Vous, monseigneur le billet de mille, vous notre doyen? voilà qui me surprend. On ne vous a pas réclamé? Vous apparteniez sans doute à un homme de lettres qui aura craint de compromettre son crédit?

LE BILLET DE MILLE.

Je n'ai pas dit qu'on ne m'avait pas réclamé. Je l'ai été, mais à faux, par des gens que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam.

UNE ACTION DU CRÉDIT MOBILIER.

Il y a vraiment des drôles bien effrontés : oser se présenter à la préfecture pour tenter un pareil tour, c'est jouer gros jeu.

LE BILLET DE MILLE.

Quand on n'a rien à perdre! Il ne se passe pas d'heure qu'on ne tente une démarche pour me rendre à la circulation. Oh! les billets de banque sont les orphelins les moins à plaindre de tous : ils ne manquent jamais de bienfaiteurs disposés à leur faire un sort.

LE MÉDAILLON.

Et votre propriétaire légitime ne s'est pas présenté, lui?...

LE BILLET DE MILLE.

Légitime!... Il m'avait gagné à la baisse, et s'il y avait eu hausse, jamais il ne m'aurait donné de frère.

LE MÉDAILLON.

Comment un homme si..... prudent a-t-il pu vous perdre?

LE BILLET DE MILLE.

Je n'ai pas encore pu deviner quel intérêt il a eu à cela.

L'ACTION DU CRÉDIT MOBILIER.

Mais enfin, que disent les gens qui viennent vous réclamer, quand on leur demande où ils vous ont perdu?

LE BILLET DE MILLE.

L'un dit qu'ayant fait ce jour beaucoup de courses, il ne se rappelle qu'une chose : c'est qu'il m'a perdu à Paris ou dans la banlieue; un autre, poussé dans ses derniers retranchements, est allé jusqu'à déclarer qu'il m'avait perdu au baccarat.

CHŒUR DE PORTE-MONNAIE (toujours sur l'air de *Marco*)

Tin! tin!

UNE MONTRE EN ARGENT.

Est-ce que je vais rester aussi longtemps ici que la dernière fois chez *sa* tante?

UN BRACELET DE CORAIL.

Tiens, c'est toi, Jules!

LA MONTRE EN ARGENT.

Titine ici! (*Chantant*).

Quelle heureuse rencontre,
Pour moi, pauvre montre!

LE BRACELET DE CORAIL.

Quel chemin as-tu pris, mon pauvre Jules, pour arriver dans ce placard?

LA MONTRE EN ARGENT.

Dam, la rue Lepelletier!

LE BRACELET DE CORAIL.

Le bal de l'Opéra! Tiens, c'est comme moi; j'étais en hussard, et toi?

LA MONTRE.

En gros-petit prodige. Mais toi, avec qui donc?

LE BRACELET.

Avec Édouard.

LA MONTRE

Avec un blond! ô Titine, ta perte est inexcusable!

LE BRACELET.

Eh, bêta! c'est en dansant le menuet.

LA MONTRE.

Et moi, en me débattant pour ne pas aller au violon.

LE BRACELET.

Le violon! gageons que tu avais mazurké avec Corinne. Moi qui t'ai connu timide...

LA MONTRE.

Et moi, toi sobre pas longtemps, l'histoire de danser un avant-deux; mais c'était toujours ça.

LE MÉDAILLON.

Dire que d'Ennery ne viendra pas me réclamer! A quoi pense-t-il?

CHŒUR DE PORTE-MONNAIE (*même air*).

Tin! tin!

UNE BAGUE CHEVALIÈRE.

Quel d'Ennery?

LE MÉDAILLON.

Il n'y a pas deux d'Ennery.

UNE LORGNETTE (*avec vibration*).

Mais alorrrs, qui donc serrrais-tu, sinon le médaillon de ma mèrrre?...

LE MÉDAILLON.

Parbleu! le frère jumeau de *Merci, mon Dieu!* qui ne se perdra jamais, lui; à quoi bon? On le retrouverait si vite dans tous les drames d'Adolphe. Le perfide, vous verrez qu'il ne me réclamera qu'après-demain matin!

LA LORGNETTE.

Oh bien alors, pourquoi te plaindre?

LE MÉDAILLON.

Je l'aime dans ce rôle-là! Et la première de *Richard* qui *va* ce soir. Moi qui ai *un cheveu* pour Laferrière.

LA LORGNETTE.

Ah! du moment que le cœur est en jeu...

LA BAGUE CHEVALIÈRE.

Il y a donc encore des âmes poétiques?

DEUX PAIRES DE BOTTES NEUVES.

Nous en sommes la preuve en cuir.

LA BAGUE CHEVALIÈRE *dédaigneusement*.

Vous?

LES DEUX PAIRES DE BOTTES.

Mais!...

L'ACTION DU CRÉDIT MOBILIER.

Je voudrais bien savoir comment.

LES DEUX PAIRES

Vous voulez le savoir?...

UN PORTE-MONNAIE *sans embonpoint*.

Oui, mais pas de tartine.

LES DEUX PAIRES

Qui donc êtes-vous pour le prendre si haut?

LE PORTE-MONNAIE.

J'ai appartenu à Alexandre Privat d'Anglemont.

LE BILLET DE MILLE.

Je le connais, je le connais beaucoup de réputation. C'est un garçon d'esprit; il a bien des défauts, et quand la vérité le quitte, elle a fièrement soif.

LES DEUX PAIRES EN QUESTION.

Où en étions-nous?...

LA LORGNETTE.

A rien! Si nous supposions que vous avez fini?

LES DEUX PAIRES.

Ah! nous y voici! Charlemagne venait de rendre le dernier soupir...

LA BAGUE CHEVALIÈRE.

Voilà des bottes qui remontent un peu haut.

LES DEUX PAIRES *avec énergie*.

Nous suivons l'exemple des maîtres. A notre place, M. Dumas père remonterait au moins au déluge. — Mais, pour peu que vous y teniez, nous allons brusquer notre récit. Savez-vous à quel sentiment nous devons le jour qui nous éclaire?... A l'amour.

LA BAGUE CHEVALIÈRE *se rapprochant*.

Continuez, paires intéressantes; vous me charmez.

LES DEUX PAIRES *avec des larmes dans la voix*.

A l'amour qui fait roucouler les pigeons, rugir les lions, frissonner les poissons, hurler les chacals, fleurir les roses, maigrir les papillons, hennir les cavales indomptées, ruer les juments civilisées et rider les ondes limpides. C'est l'amour qui nous a donné l'être.

UNE CHAÎNE DE MONTRE.

Jamais le rédacteur en chef du *Moniteur de la cordonnerie* ne consentira à préconiser ce nouveau système pour la confection de la chaussure.

LES DEUX PAIRES, *froides, mais dignes*.

Vos interruptions n'atteindront jamais à la hauteur de notre dédain. Nous avons dit que nous étions des enfants de l'amour; nous pourrions nous dispenser de le prouver.

LA BAGUE CHEVALIÈRE *avec passion*.

Oh! non. Prouvez, prouvez. Je suis tout oreilles.

LES DEUX PAIRES.

Un fils de famille se trouvait à la fois à la tête d'une grande passion et de pas du tout d'argent. Son père lui avait coupé les vivres sous toutes les formes. Que fit notre jeune homme? Il alla trouver le cordonnier de sa famille, et lui commanda douze douzaines de paires de bottes.

LA LORGNETTE.

Quelle consommation de cuirs! Quelle concurrence pour le feuilleton de M. de Biéville!

LES DEUX PAIRES *avec conviction*.

M. de Biéville est un écrivain tout aussi distingué que M. Ponson du Terrail.

LA LORGNETTE, *après avoir interrogé du regard tous les assistants*.

Qui donc oserait soutenir le contraire?

LES DEUX PAIRES.

Les douze douzaines de paires furent faites; le jeune homme avait prétexté un envoi dans l'Amérique du Sud. Elles furent livrées, et immédiatement échangées contre un cachemire français de cent cinquante francs.

LA BAGUE.

Ce que c'est que le crédit! Mais comment êtes-vous ici, vous?

LES DEUX PAIRES.

L'honnête intermédiaire de l'échange a un apprenti d'une intelligence et surtout d'une probité au-dessus de son âge. Voyant son patron faire une bonne affaire, il a cru de son devoir de prélever une commission, et il nous a cachées dans la paillasse qui lui sert de matelas, de lit de plume, d'oreiller, de couverture et de draps. Mais le patron s'étant relevé la nuit pour compter ses bottes, a eu des soupçons; il est venu troubler le sommeil du jeune homme. Celui-ci, entendant frapper à sa porte, a compris le danger, et, avec une prudence admirable, s'est empressé de nous jeter par la fenêtre. Et voilà pourquoi nous sommes ici.

LA BAGUE CHEVALIÈRE.

Il n'est pas probable que vous soyez réclamées de sitôt.

UN EMPLOYÉ *ouvrant la porte du placard*.

M. Adolphe d'Ennery demande le médaillon de ma mère.

LE MÉDAILLON

Je verrai Laferrière dans *Richard*. — Sauvé, mon Dieu!

GUSTAVE BOURDIN.

SYMPHONIE DE L'HIVER.

Paris pendant l'hiver est un Eldora. . . . . . . *do*,
Paris est le séjour bruyant et préfé. . . . . . . *ré*
Où règne à l'Opéra le carnaval a . . . . *mi*,
Que Musard si longtemps de sa verve échauf. . . *fa*.
On s'amuse, dût-on être après sans le . . . . . . *sol*,
Pourtant plus d'un regard de larmes se voi. . . . *la*,
Quand vint le lendemain du bal, sombre et tran . *si*,
Et que de la misère apparut le far. . . . . *do*.

Je n'aime pas l'hiver que nous fait Pilo . . . . . *do*.
Je vais au bois, plaintif comme un *misere*. . . . *ré*,
Où le chant des oiseaux, hélas! s'est endor. . . . *mi*,
Où l'herbe du talus ne sert plus de so. . . . . . *fa*;
La feuille morte court tristement sur le. . . . . *sol*,
Le squelette de l'arbre étend ses bras..... Mais. . *la*,
Les dentelles de givre ont bien leur charme aus. . *si*,
Et j'aime sous la glace à puiser un peu. . . . . . *do*.

Ou bien, au coin du feu, je relis de San . . . . . *do*
Un roman par l'amour doucement éclai. . . . . . *ré*,
Ou je fume une pipe auprès d'un vieil a . . . . . *mi*
Qui chante à pleine gorge un air de Cara. . . . . *fa*,

D'une voix rappelant le timbre de Mas. . . . . . *sol;*
Ou bien, improvisant un splendide ga . . . . . . *la,*
Lentement je savoure un bon perdreau far. . . . *si*
De truffes, que gaiement arrose le bor. . . . . . *do.*

Cela ne vaut-il pas, entre nous, le ca. . . . . . *do*
Que décembre nous fait d'un carnaval ta. . . . . *ré?*
De costumes loués quel absurde sal . . . . *mi!*
L'un se met en Chinois et l'autre en Musta. . . . *fa,*
La débardeuse saute à quatre pieds du. . . . . . *sol,*
Un gros garçon s'habille en robe à falba. . . . . *la,*
Un autre est en poupard. — Enfin, le plus ras. . *si,*
Se promène en gants paille, un habit noir au. . . *do.*

Bienheureux est l'enfant! paisible, il fait do. . *do*
Au moment où bondit le quadrille effa. . . . . . *ré,*
Un ange est là, c'est Dieu qui l'a choisi par . . . *mi*
Ceux qu'un nimbe étoilé de perles d'or coif. . . . *fa,*
Son aile est pour l'enfant comme un doux para. . *sol,*
Et, tandis que Satan donne à danser, voi. . . . . *la*
Que l'enfant voit le ciel s'ouvrir. Et, radou. . . . *si,*
Le souffle du Seigneur agite son ri. . . . . *do.*

L'hiver, que la fortune ôte un peu son ban. . . . *do,*
Qu'elle soit moins aveugle, et, le cœur inspi. . . *ré,*
Trouve le malheureux déjà mort à de . . . . *mi,*
Vertu sans force alors que le mal triom. . . . . . *fa.*
Riches, quittez un peu votre riche entre. . . . . *sol,*
Montez jusqu'au grenier où l'on vous appe. . . . *la,*
Et la voix de l'espoir, qui vous dira mer. . . . . *si,*
Couvrira les clameurs des chicards du Pra. . . . *do.*

ALEXANDRE FLAN.

Notre ami et infatigable collaborateur Nadar vient de publier chez Michel Lévy un nouveau volume, *le Miroir aux alouettes*. Ce petit livre reçoit du public un si bon accueil, qu'il atteindra sous peu le chiffre extraordinaire des éditions successives du volume précédent, *Quand j'étais étudiant*.

Il est impossible, en effet, de mettre plus d'esprit et plus d'humour dans un livre, et, — ce que nous aimons encore mieux, — plus de cœur et plus d'honnêteté. *Clichy en* 1850 (Nadar n'était pas photographe ni capitaliste dans ce temps-là!) et les *Zigzags dans Londres*, qui complètent le volume du *Miroir aux alouettes*, sont une série d'anecdotes et d'observations tantôt comiques, tantôt sentimentales. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur donnant la primeur de quelques pages de ces deux études.

CH. PHILIPON.

A part l'effet — infailliblement produit sur un *nouveau* — par le nombre et l'épaisseur des portes à traverser, l'énormité théâtrale et niaise des serrures qui s'ouvrent et se referment sur votre passage, — l'impression la plus désagréable en entrant dans la maison de Clichy, c'est l'odorat qui la perçoit. Vous vous sentez aussitôt imprégné de cette odeur moite, moisie, que l'on retrouve dans toutes les communautés. Il y a dans cette odeur permanente et toujours la même, contre laquelle le ventilateur est impuissant, et avec qui le calorifère s'entend à merveille, toutes les odeurs humides, fades, nauséabondes, — pomme, chien mouillé, drap, colle de pâte, vieilles douves, peinture de M. Ingres. C'est l'odeur de la salle basse où on mettait nos paniers à l'école, c'est le réfectoire du collége, les couloirs de l'hôpital, la caserne, l'atelier du tailleur. J'ai éprouvé au matin des deux premières nuits de ma captivité des douleurs de tête contre lesquelles je n'ai trouvé qu'un remède : dormir la fenêtre ouverte, — prophylactique universellement employé d'ailleurs dans la maison tant que durent les nuits d'été. Mais pendant l'hiver, comment ces pauvres gens font-ils?

***

J'ai vu dans la cour deux inscriptions. La première manque tout à fait de gaieté :

« IL Y A DANS CETTE COUR 3,998 PAVÉS. »

Tout simplement. C'est bref, et cela dit beaucoup de choses. J'en tombai tout triste : cette inscription sent son prisonnier. Ce besoin d'une occupation, fût-ce la plus puérile, cet appel aux ressources les plus idiotes contre l'inaction, me donnaient froid au dos. J'aimais mieux l'araignée de Pélisson; mais les araignées de feu la Bastille étaient peut-être moins rétives à l'enseignement primaire que les araignées pour dettes.

Seconde inscription. Celle-ci stigmatise un séparé disciplinaire :

ROBERT, INSURGÉ, CONDAMNÉ PAR LE JURY A DIX ANS DE FERS, AU PAIN ET A L'EAU, ET A DORMIR QUINZE HEURES PAR JOUR.

SIGNÉ : LE PRÉSIDENT A MORT.
(*Le nom — effacé.*)

J'aime mieux celle-là. Les quinze heures par jour de sommeil forcé sont terribles; mais cela se sent vivre, cela a envie de bouger, cela manque de résignation, celle des vertus négatives — et sujette à horions — qui m'est le plus antipathique.

Il y a encore quelques croquis : — un monsieur, — très-laid et qui a des favoris en collier, que je soupçonne beaucoup de personnifier l'incarcération. — Ce monsieur-mythe est accroché à quelque chose qui a bonne envie de ressembler à une potence. — Deux profils peu flattés de ***. — Ceci rentre dans la politique.

C'est tout.

***

La tradition de la prison raconte, au sujet des cannes et des bâtons, une histoire que je vais vous dire :

Les gardes du commerce amènent un jour un Anglais prisonnier. Il répond de fort mauvaise humeur aux questions du greffe, et se met surtout en très-grosse colère lorsqu'on veut lui faire déposer la canne qu'il tient à la main.

— Je veux garder ma canne! dit-il.

— Mais le règlement ne le veut pas! répond-on.

— Mais si je reste ici les cinq années de ma contrainte, vous aurez tout le temps, jusque-là, de perdre ma canne.

— Votre canne ne sera pas perdue. Voici un numéro qui la représente. Conservez-le; elle vous sera rendue en échange à votre sortie.

Il faut bien se soumettre. L'Anglais est écroué, bon gré mal gré, sans canne. Il passe dix-huit mois dans la maison, où il fait de grandes dépenses et s'entoure d'un luxe princier. On savait que sa fortune lui permettait de payer vingt fois la somme pour laquelle il était retenu; mais il s'entêtait. Un Anglais!...

Au bout de dix-huit mois, cependant, jour pour jour, mais par une belle nuit, à deux heures du matin, voilà que l'Anglais est pris subitement de l'envie de s'en aller, — de s'en aller tout de suite, à la minute. Il appelle, il cogne, il fait un vacarme de tous les diables. Toute la maison est réveillée; les gardiens accourent.

— Je veux m'en aller! Menez-moi au greffe!

Le détenu qui paye peut s'en aller à l'heure qu'il veut. Vous payez, vous êtes libre. On conduit l'Anglais au greffe; on éveille le greffier, qui arrive en bonnet de nuit.

— Faites-moi ouvrir la porte; je m'en vais!

— Rien de plus juste; — voici votre dossier : nous avons un principal de 28,000 fr., plus 7,874 fr. 80 c. Total, 35,874 fr. 80 c.

— Très-bien! très-bien! — Allons, ma canne!

— Mais pour sortir, il faut que vous payiez!

— Très-bien! je payerai. Ma canne, vite! Je suis pressé de m'en aller. Voici le numéro que vous m'avez dit de garder.

— Mais, mylord, on vous dit qu'il faut que vous payiez avant de sortir.

— Parfaitement; ma canne?

— Payez!

— Ma canne?

Une scène : le greffier se refuse à rendre la canne que l'Anglais ne doit reprendre que s'il sort de la prison; l'Anglais s'obstine à rentrer dans sa canne avant tout; l'Anglais est furieux; le greffier est exaspéré d'avoir été réveillé pour rien : disputes, cris, injures...

Vous voyez d'ici la fin : on apporte la canne, l'Anglais en dévisse la poignée, en extirpe les banknotes demandées, paye et s'en va.

Et le greffier va se recoucher.

***

Les goûts et les passions s'agrandissent ou se rapetissent, selon leur milieu. Ainsi, une observation générale constate que les hommes atteints dans leur liberté, c'est-à-dire dans le développement de leurs facultés, redeviennent enfants; à la caserne, dans la prison, sur les pontons, vous retrouvez les jeux du collége. A Clichy, on joue aux barres, à saute-mouton, à *zut-au-berger*. J'ai vu une grosse querelle entre un pair de France, aujourd'hui sans ouvrage, et un vieil éditeur de musique, à propos d'un coup douteux au *chat-coupé*. Depuis cette affaire, qu'on eut du mal à arranger, les deux têtes grises ne se sont jamais reparlé.

NADAR. (*Suite prochainement.*)

THÉATRES.

Il nous faut du nouveau *quand même*. Lorsque le nouveau *tout neuf* nous manque, nous retournons à l'ancien, afin de justifier cet aphorisme :

« Le nouveau, c'est ce qui a vieilli. »

A l'Opéra, le nouveau, en ce moment, c'est : le *Comte Ory*, les *Huguenots*, la *Sylphide*, *Marco Spada*, la *Xacarilla*, *Guillaume Tell* et la *Magicienne*, qui paraît déjà plus vieille que tout le reste.

A l'Opéra-Comique, le nouveau c'est : les *Diamants de la couronne*, *Joconde*, le *Pré aux clers*, la *Dame blanche*, tout le vieux répertoire; ce n'est pas les *Trois Nicolas*.

Au Théâtre-Français, le nouveau le plus digne d'être entendu pour la centième fois, c'est Molière, c'est Corneille, c'est Racine.

Aux Italiens, tout ce qu'il y a de plus nouveau, c'est la *Semiramide* de Rossini. *Semiramide* est, comme *Guillaume Tell*, une partition admirable, depuis la première note jusqu'à la dernière. L'ouverture seule suffirait à la gloire d'un homme.

Depuis le commencement de la saison, le public était froid, il venait, mais il n'applaudissait qu'avec modération. Le soir de la reprise de *Semiramide*, l'enthousiasme a commencé dès l'ouverture, et s'est continué toute la soirée. La glace était fondue. Parterre, orchestre, loges, tout s'unissait dans la même ardeur. Jamais plus éclatant hommage n'a été rendu au génie d'un grand homme.

Mademoiselle Penco, dont la beauté égale le talent, s'était chargée du personnage de Semiramide, et certes, on comprenait que beaucoup de prétendants se disputassent sa main.

Après le duo du second acte (aujourd'hui le troisième), entre mademoiselle Penco et madame Alboni, les deux artistes ont été rappelées cinq fois, forcées de redire la *stretta*, et un sixième rappel les a récompensées de la magie de cette exécution.

Le nouveau à l'Odéon, c'est *Hélène Peyron*, qui deviendra centenaire, ainsi que le *Roman d'un jeune homme pauvre*, qui le sera bientôt au Vaudeville.

Le nouveau à la Porte-Saint-Martin, c'est la reprise de *Richard d'Arlington*, avec Laferrière, un des rares artistes de ce temps-ci dont le nom placé sur une affiche est synonyme de grosse recette; c'est encore la reprise des *Petites Danaïdes*, cette parodie fameuse qui a survécu au grand opéra parodié, et déjà oublié par deux générations.

Le nouveau, ce sont ces immortelles *Pilules du diable*, qui font toujours aller le public... au bureau de location. Les voici devenues pour la huitième fois centenaires. Si la valeur d'un ouvrage se mesurait au nombre des représentations, les *Pilules du diable* vaudraient mieux que tout le répertoire de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, de Scribe, de Musset, de Rossini, de Meyerbeer, d'Hérold, de Boïeldieu, etc., etc. Aucun n'a atteint le chiffre de 800 représentations à Paris.

Le nouveau aux Folies-Nouvelles, c'est la reprise de l'amusante pantomime du *Petit Cendrillon*, ou le *Triomphe des bottes vernies*.

Le nouveau..... ah! ma foi, je tiens une vraie nouveauté. C'est une revue à ajouter à la liste déjà longue des revues de 1858. Elle est jouée au Luxembourg, et se nomme : *Hanneton, vole, vole, vole*. On la dit très-amusante. On dit aussi que si le hanneton *vole*, le public n'est pas volé.

ALBERT MONNIER.

LE MUSÉE FRANÇAIS

REVUE ARTISTIQUE

PAR ET D'APRÈS

MM. VICTOR ADAM, — BELIN, — ROSA BONHEUR, — DOCTEUR BORDONE, — BRACQUEMOND, — COLETTE, — COMPTE-CALIX, — CURSON, — JULES DAVID, — DECAMPS, — ALF. DEDREUX, — EUGÈNE DELACROIX, — DEVEDEUX, — GUSTAVE DORÉ, — DUBUISSON, — DUVEAU, — ÉLÉMORE, — FORTIN, — FRITZ, — PRINCE GALITZIN, — GAVARNI, — GLUCK, — HAMON, — HUMBERT, — IMILOFF, — JACQUAND, — JADIN, — GUSTAVE JANET, — KREUTZBERGER, — LANCELOT, — LAUGÉE, — LAURENS, — LAVILLE, — LESLIE, — E. LORSAY, — LUMINAIS, — MAYER, — MULLER, — C. NANTEUIL, — PELCOCQ, — PIRODON, — PONROY, — PROVOST, — REDGRAVE, — RIOU, — ROBERT FLEURY, — STEVENS, — TROYON, — VARIN, — ÉMILE VERNIER, — WEBSTER, ETC., ETC.

Le *Musée français* forme aujourd'hui deux beaux volumes, ou, si l'on veut, deux Albums, composés chacun de deux années, ou vingt-quatre livraisons.

C'est un ouvrage intéressant à divers points de vue, on y rencontre une très-grande variété de sujets : des compositions originales, des scènes de mœurs, des sujets de batailles, des vues, des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, copiés les uns dans les grandes expositions des Beaux-arts, les autres au musée du Luxembourg et dans les galeries particulières.

On y suit les progrès d'un genre de gravure qui serait probablement mort inconnu dans les mains de son inventeur, si le *Musée français* ne lui avait fourni le moyen de se faire connaître et l'occasion de se développer et de progresser. Nous voulons parler de la *paniconographie*, qui met en relief les dessins lithographiés et permet de les tirer à la presse typographique mécanique.

Mais ce qui rend surtout le *Musée français* précieux aux artistes et aux amateurs, c'est qu'il est en grande partie l'œuvre de ce jeune peintre que nous sommes fier d'avoir deviné avant tout le monde; — GUSTAVE DORÉ a exécuté un grand nombre des planches du *Musée français*, c'est dans le *Musée français* qu'il s'est essayé aux grandes compositions sur bois, — c'est là qu'il a fait ses premiers dessins de batailles, et il est curieux de voir le mouvement, l'effet, l'aspect saisissant de ces premiers essais Dans le *Musée français* il a donné des scènes de tout genre et prouvé qu'il peut réussir dans tous les genres.

Chaque volume forme un tout complet et peut s'acheter séparément.

Prix des deux volumes au bureau, 40 fr. — Rendu *franco*, 45 fr.

POUR LES ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT CE PRIX EST RÉDUIT A

12 fr. les deux volumes pris au bureau.
16 fr. les deux volumes rendus *franco*.
8 fr. chaque volume rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT.

Le propriétaire du *Journal amusant* a fait imprimer les dessins de ce journal sur des rouleaux de papier chamois; — chaque rouleau a 84 centimètres de large sur 8 mètres de long, — c'est-à-dire le double de largeur des rouleaux de tenture ordinaires, en sorte que la même surface, qui exigerait pour être couverte dix rouleaux de papier peint, serait couverte par cinq rouleaux de dessins du *Journal amusant*.

Il existe cinq rouleaux entièrement différents et dans lesquels pas un seul sujet ne se trouve répété.

Ces rouleaux sont achetés par des personnes qui les coupent et en forment des albums, — par d'autres qui les font coller sur des paravents, sur les murs de leur salle à manger, de leur antichambre et de tous autres LIEUX.

Prix de chaque rouleau, **3** fr. **50**. — Les cinq rouleaux sont envoyés *francs de port*, en France, à toute personne qui nous adresse un bon de poste de **17** fr. **50**.

Pour la vente en gros, s'adresser à M. DUMAS, fabricant de papiers peints, Grande rue de Reuilly.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 160. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 22 Janvier.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois, 5 fr. 6 mois, 10. 12 mois, 17.

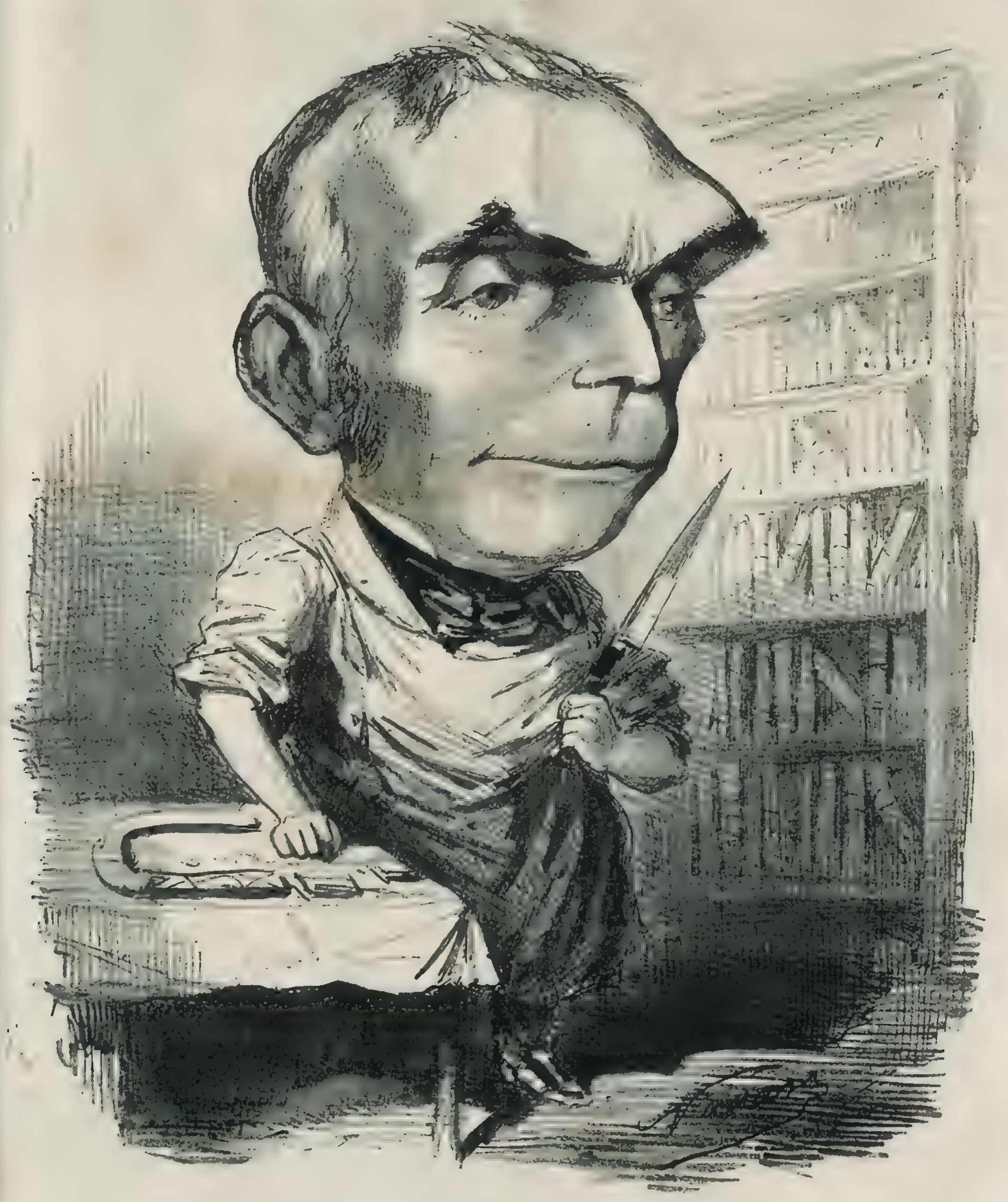
JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois, 5 fr. 6 mois, 10. 12 mois, 17.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



E. SCRIBE.

(Voir la biographie, ci-contre.)

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR et RIOU,

Texte par NADAR.

XI.

A MON AMI AUGUSTE LEFRANC.

E. SCRIBE.

Voulez vous, pour aujourd'hui, que nous marchions au hasard, par anecdotes, sans souci d'ordre ni de chronologie et au hasard de la plume? L'anecdote a son bon côté elle est souvent caractéristique, et un petit fait isolé va parfois vous en apprendre plus long sur un homme que dix volumes d'appréciation raisonnée.

Commençons :

Deux jours après l'insurrection de juin 1832, un homme de petite taille, vêtu d'une redingote verte boutonnée, l'allure inquiète et l'œil hagard, se présentait le matin chez Eugène Scribe. Il s'excusa d'abord d'une démarche auprès d'un homme dont il n'avait pas l'honneur d'être connu, et donnant à entendre qu'il craignait d'être poursuivi pour avoir pris part aux événements de la veille (le fait était faux), il pria Scribe de lui fournir les moyens de fuir à l'étranger. Le prix de sa place dans la diligence était de soixante francs.

Scribe ouvrit un secrétaire : il y avait plusieurs sacs d'argent. Je ne saurais dire, ni lui non plus, si les yeux de l'inconnu s'animèrent à cette vue. Il mit cent francs dans la main tendue, ajouta quelques paroles cordiales, souhaita bonne route, et l'homme partit.

Trois ans après seulement, Scribe savait le nom de son obligé. C'était Lacenaire, qui tint essentiellement, après sa condamnation, à lui écrire une fort belle lettre, ma foi, et que j'ai vue :

« Conciergerie, 24 décembre 1835.

» Jusqu'au moment de mon arrestation, dit-il textuellement, vous êtes la » seule personne, mais je dis *la seule* à » qui je m'imagine devoir de la reconnaissance. » Et plus bas : « .. Si j'avais » rencontré plusieurs hommes comme vous, » ils m'auraient réconcilié avec l'espèce » humaine, et m'auraient fait tomber le » poignard des mains. »

C'était une opinion qui pouvait être consciencieuse de la part de M. Lacenaire, et il me semblerait vain de la discuter. Lacenaire n'hésitait pas à avouer d'ailleurs qu'en l'obligeant de si bonne grâce, Scribe avait sauvé sa vie. Le tirepoint était dans le gilet.....

L'anecdote fit du bruit. Lacenaire avait donné à Scribe une patente d'homme serviable. Les lettres commencèrent à pleuvoir. Scribe avait beau se lever à quatre heures du matin pour travailler, il n'aurait jamais gagné assez pour répondre oui à toutes.

Parmi ces lettres, une était signée d'un nom fort peu intéressant. Refus, — et grande colère du pétitionnaire en une seconde missive assez provocante : « Comment! » vous avez donné de l'argent à un Lacenaire que vous » ne connaissiez pas, et vous en refusez à moi que vous » connaissez! » Scribe était piqué : « C'est justement, » répondit-il, parce que je ne connaissais pas Lacenaire » que je lui ai donné, comme c'est justement parce que » je vous connais que je vous refuse. » La correspondance en resta là.

Il prête un jour cinq cents francs à un ami journaliste, — qui ne l'avait pourtant guère ménagé à l'occasion. L'emprunteur fait un billet à échéance assez longue : jusqu'à l'échéance, force démonstrations amicales. — Le billet échu n'est pas payé. Scribe rencontre plusieurs fois son débiteur, qui l'évite. A la fin, il court à lui : « Pour » les cinq cents francs, soit, et n'en parlons plus; mais » s'ils doivent de plus me coûter un ami, je m'y refuse! »

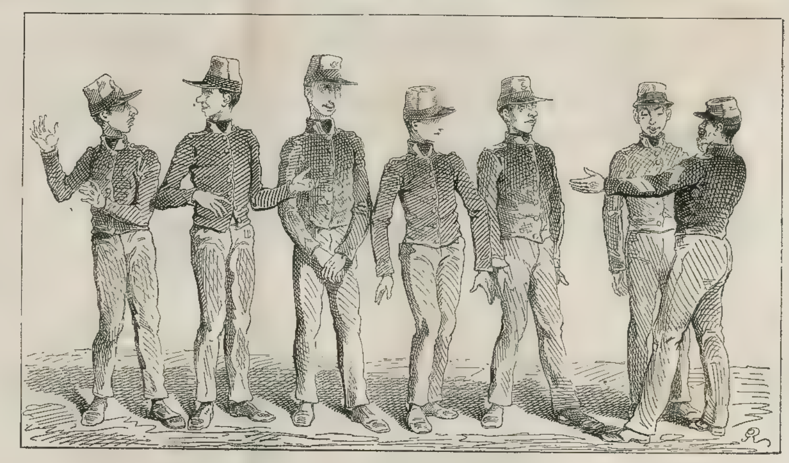
Il voit une ancienne — bien ancienne jeune première — du Gymnase, madame Th...e, sortant un matin de chez l'épicier, la boîte au lait à la main. La pauvre dame n'a rien gardé des splendeurs passées. Scribe entre chez l'épicier, fait une énorme commande d'épiceries diverses qu'on porte au domicile de l'ancienne actrice.

Si ce numéro de journal tombe entre les mains de madame Th...e, elle saura enfin de qui lui est venue cette provision d'une année ce beau matin-là.

Autre :

Madame R... P...e, — encore une étoile qui avait brillé il y avait bien des années parmi les constellations du Gymnase, — lui écrit un jour : « Il ne me manque » rien, et je suis heureuse. Je suis rentrée à l'hospice Saint-» Louis depuis quinze mois, et on me fait espérer mon ad-

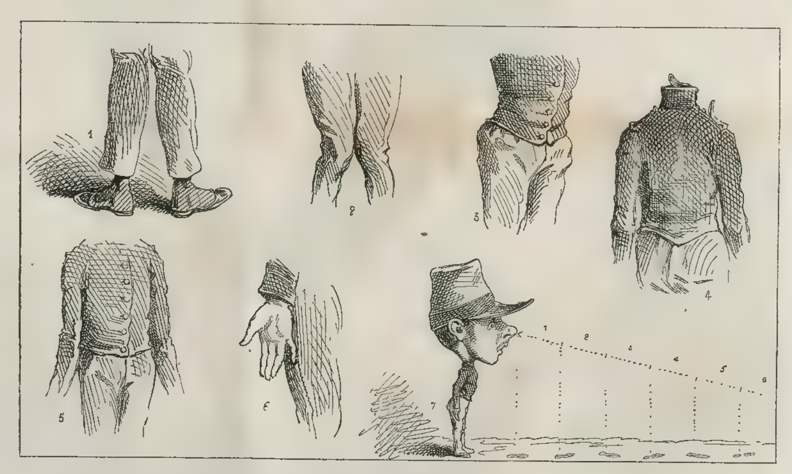
L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON.



15784

L'ÉCOLE DU SOLDAT.

La première partie de l'école du soldat sera toujours enseignée homme par homme, et au plus à deux ou trois hommes réunis : on les placera sur un rang à un pas de distance l'un de l'autre. Le soldat sera sans armes.

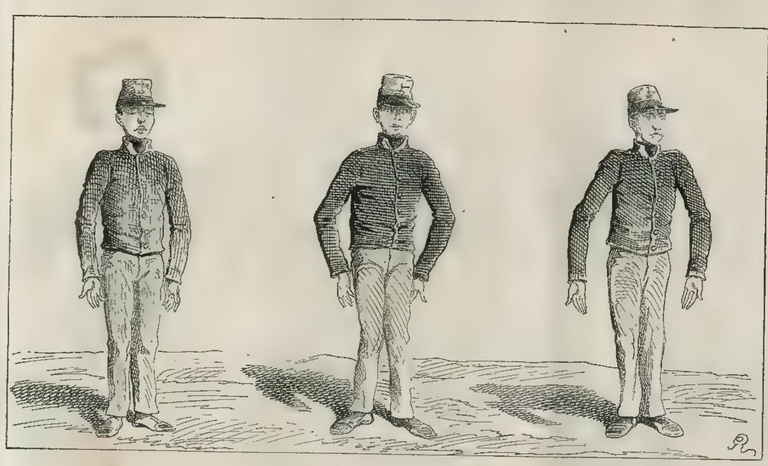


15785

PREMIÈRE LEÇON. *Position du soldat sans armes* détaillée par l'instructeur :

1. Les talons sur la même ligne et rapprochés autant que la formation de l'homme le permet. — 2. Les genoux tendus sans les raidir. — 3. Le corps d'aplomb sur les-z-hanches et penché-z-en avant. — 4. Les épaules effacées et également pendantes. — 5. Les bras tombant naturellement, les coudes près du corps. — 6. La pomme de la main légèrement retournée-z-en dehors; le petit doigt sur la couture du pantalon. — 7. La tête à droite sans s'être gênée; — le menton rapproché du col sans le couvrir; les yeux par terre, fixes et mobiles à quinze pas en avant soi.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



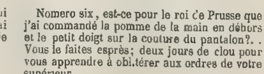
Observations du caporal instructeur. 15786

Nomero un : les talons sur la même ligne, pourquoi si n'y en aurait un qui fusse plus en érrière que les autres, l'épaule du même côté? elle ne serait gênée.... subséquemment.

Et vous, nomero deusse, quand je commande les talons rapprochés, ce n'est pas une raison pour ce que vous êtes cagneux d'avoir un air de vous ficher de votre supérieur.... Tâchez moyen d'obéir, et ouvrez l'œil!

Allons donc, nomero troisse, et cette poitrine? et ces épaules? et ce petit doigt?... Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain? Oui, c'est à vous dont je parle, je m'explique français, que je suppose; à moins que ça ne fusse du hébreux.





Suite des observations du caporal instructeur. 15787

Ah ça! dites donc, nomero quatre, tâche-voir moyen de finir d'éternuer et de rectifier votre position, ou je vous flanque deux jours de consine.

Nomero cinq, est-ce que vous auriez celui d'avoir de la garnison?.... Il me semble que j'ai commandé fixe et mobile.... prenez garde que je ne vous en flanque idem autant.

Nomero six, est-ce pour le roi de Prusse que j'ai commandé la pomme de la main en dehors et le petit doigt sur la couture du pantalon?. . Vous le faites esprès; deux jours de clou pour vous apprendre à oblitérer aux ordres de votre supérieur.

» mission prochaine à la Salpêtrière, grâce aux bontés » de M. le baron Taylor et de l'Association dramatique. » Mon fils est un bon garçon qui fait encore pour moi ce » qu'il peut.

» Mais... mais voilà qu'il m'est venu, pour me troubler » ma tranquillité, une idée folle, une de ces idées endiablées comme j'en avais dans le temps, et qui ne me sort » plus de la tête. Est-ce le printemps qui me l'apporte? » Je n'en sais rien. Mais, pauvre recluse infirme depuis » si longtemps, à voir encore ce retour de soleil qui sera » peut-être mon dernier, à voir le vert qui commence à » revenir aux arbres, il me semble que la lumière hors » d'ici doit être plus chaude et plus brillante, que les branches verdissent mieux de l'autre côté des murs de l'hôpital... Et j'ai une envie, une envie démesurée de me » voir monter comme autrefois dans une belle voiture... » découverte, s'il vous plaît! sans autre souci du lendemain, — comme autrefois, toujours! — et d'aller me » promener loin, pendant deux heures au moins, et ensuite... de faire un bon dîner!... Mais, afin de réaliser » mon beau rêve, il est indispensable que la Providence » s'en mêle... et, ma foi, je n'en vois pas de meilleure » que vous. J'ai l'espoir que vous aurez compris mon rêve, » que vous aurez ri, et qu'alors vous m'excuserez.

» Je suis bien folle, n'est-il pas vrai? Aussi je réclame » toute votre indulgence... »

« *Seconde lettre.* — « Faut-il que vous » soyez bon de m'avoir écoutée! Oh! certes » oui, je boirai à votre santé...

» J'attendrai, comme vous me le dites, » que le temps soit moins variable, mais » l'attente a dès à présent son charme, » maintenant que je tiens *mon bonheur*, — » je dis bien *mon bonheur*, car il me semble que c'est le plus vif que j'aie eu jamais. Cela fait que je serai heureuse » *Avant*, — *Pendant* — et *Après*... par » souvenir!

» Que Dieu vous conserve de longues » années, et merci, merci de tout cœur.

» R... P...E. »

Scribe prête dix mille francs à un ami.

Quatorze ans après, l'ami, dont la fortune n'est pas encore faite, arrive pourtant un jour, tenant à la main vingt billets de mille francs. « Je ne suis pas devenu riche, » dit-il à Scribe, et loin de là, puisque je » n'ai rien encore; mais je suis heureux de » pouvoir au moins m'acquitter envers » vous. »

Et il sort laissant le portefeuille.

Deux jours après, Scribe le lui renvoie, contenant les dix mille francs laissés pour intérêts, et convertis par lui en rente 3 %. : « J'ai été assez heureux, dit le billet » d'envoi, pour vous avoir aidé à votre » départ. Vous voilà à moitié route aujourd'hui : gardez ces dix mille francs, qui » doivent être le commencement de votre » fortune, et ne parlons pas d'intérêt entre » nous.... »

C'est le fournisseur non patenté de dénoûments pour les auteurs et directeurs dans l'embarras. Il a donné *in extremis* le dénoûment de la *Révolte au sérail*, et c'est lui qui a trouvé, entre mille autres, sans droits d'auteur ni nomination, le dénoûment — un succès à lui seul, ce dénoûment-là! — de la pièce des *Mémoires du diable*. — Un simple coup de sonnette, le génie de la simplicité.

Le critique M... se mourait. Jeune, il avait été lié avec Scribe, qu'il poursuivait depuis plusieurs années d'une critique acerbe et impitoyable. Au lit de mort, souvenirs, regrets : « Que je voudrais lui » presser la main avant de mourir! Mais » il ne voudra jamais revoir l'ancien ami « qui lui a fait tant de mal! » — Scribe est averti : il monte aux Batignolles, dans un misérable petit logement; il embrasse l'homme qui avait été son ami, le console, et laisse derrière lui de quoi adoucir les dernières heures du mourant.

« Je suis un vieux *canus*, bon pour la » réforme. J'ai travaillé honnêtement toute » ma vie, et je n'ai pas mis d'argent de » côté : j'aimais trop à aller voir jouer vos pièces au » théâtre des Célestins. Je les ai achetées toutes... (Ici des » citations à n'en plus finir.) .. Aujourd'hui, l'âge avancé » me met hors d'état de gagner ma vie, et je suis sans » ressources, etc. »

Informations prises à Lyon. — Scribe fait à ce pauvre homme une petite rente annuelle qui dure depuis quelques années. Il lui envoyait sa rente au mois de juin : cette année, il a avancé l'échéance d'un semestre — pour que l'envoi tombât en hiver, au moment où la vie est plus rigoureuse.. .

Il vend à l'éditeur Michel Lévy le manuscrit des *Doigts*

(*Voir la suite page 6.*)

LES COULISSES, — par E. Riou.



15788

AVANT!.....



15789

PENDANT.
Maman, passe-moi donc mon mollet droit qui est resté dans le cabas auprès du saucisson.

15790

APRÈS.
Et voilà ce que c'est.



15791

Vestris n'était que de la Saint-Jean.



Le page aimé de la reine, vu de loin.



15792

Le même, vu de près et en négligé.

Les jolis petits amours de la piè
d'hier soir.

LES COULISSES, — par E. Riou (suite).



15793

Une petite qui a de l'avenir.

15794

UN MALIN.

Ne jamais se presser. On aura son tour.



15795

Ce que ces dames nomment des *hommes chics*.



15796

Ce que ces demoiselles appellent des messieurs sérieux.

de fée au prix de . . un fort prix, ma foi! Mais je ne le dirai pas, pour n'humilier personne! — Le prix est convenu, mais on n'a pas le temps de signer de traité.

Le soir a lieu la première. Quelques sifflets.

Arrive Michel Lévy le lendemain matin. Il tire de sa poche les billets de banque.

« Non, dit Scribe. Mon collaborateur Legouvé et moi nous avons compté vous vendre un succès. Ce n'est pas un succès : rien de fait entre nous. D'ailleurs, nous n'avons rien signé.

— Pardon, dit l'éditeur, la main était touchée! »

Et Scribe a beau se défendre, Lévy gagne la partie et paye.

La direction de l'Opéra-Comique lui achète, après le succès de la *Neige*, son répertoire, — qui n'était pas gros alors, — moyennant une rente de 6,000 fr. — La commission des auteurs dramatiques lui fait quelques observations : « Votre traité va porter préjudice à vos confrères, etc. » Au premier mot, Scribe déchire son traité.

Et pourtant il était en droit de s'y tenir, puisque Auber, qui n'est pas homme à faire la chose qui ne doit pas être faite, a conservé le sien jusqu'en 1848, — et Auber n'a pas été le seul.

Qu'est-ce encore? L'histoire trop historique de l'académicien T....., — qui avait bien mérité surtout de l'Académie des sciences, section de botanique, puisqu'il avait réussi à élever la carotte, plante *annuelle*, au rang des *vivaces*, avec une foule de variétés, — et qui n'a vécu, pendant ses quelques dix dernières années, que des dons de Scribe.

L'achat de la ruelle qui coupait le bois de Séricourt, qui valait bien deux cents francs, qu'il paya quatre mille, et ses secours à une commune endettée lorsqu'il y vint, riche aujourd'hui, rentière, et dont l'arrondissement ne connaît plus de pauvres.

Des remplaçants achetés à des jeunes gens pauvres et de mérite; — une foule de pièces *rarrangées*, sans droits d'auteur d'aucune sorte, la première de MM. Cormon et Grangé au Gymnase, entre autres; — ses conseils excellents et toujours désintéressés à la disposition de tous les jeunes auteurs; — une facilité infinie dans les affaires proprement dites; — une serviabilité sans bornes, toujours prête à agir pour les autres; — une loyauté parfaite dans les rapports de la vie; — une modestie qui s'efface toujours, qui n'a jamais demandé de croix, — que pour des collaborateurs, — qui les a toujours nommés tous, ces collaborateurs, et qui s'est tenu souvent à l'écart devant de grands succès (la *Favorite*, etc.), — qui le faisait fuir, ces jours derniers, l'ovation de l'inauguration du Théâtre Scribe à Turin, et qui ne lui a jamais permis de répondre un seul mot aux journaux, où je l'ai vu une fois traiter simplement de *scélérat!*... Une abnégation et un désir d'être utile qui lui ont fait donner plus que de l'argent, qui lui ont fait exposer sa réputation pour aider à celle de jeunes compositeurs de talent, mais à leurs débuts, en confiant la *Chanteuse voilée* à Victor Massé, le *Diable à l'école* à Ernest Boulanger. « Scribe, à qui j'allai conter ma misère, dit Ad. Adam dans ses souvenirs, me donna *Giralda;* c'était un véritable cadeau, » etc. — Est-ce enfin, puisqu'il faut en revenir toujours là, le nombre de gens pensionnés par lui, de familles qui ne vivent que par lui, et qui lui coûtent plus d'un tiers de ses revenus?

Or, qu'est-ce que ces revenus? Le lecteur en certains cas aime les chiffres, en voici :

Eugène Scribe a gagné par son travail près de cinq millions. Il ne lui en reste pas deux, mal placés à deux ou à trois au plus pour cent. — C'est de quoi vivre, et bien vivre assurément, mais je connais des artistes qui savent mieux faire leurs affaires que ce *bourgeois*-là.

Il a épousé une veuve, — charmante et très-honorable assurément, mais sans fortune, — et il a épousé avec elle deux fils, toute une famille nombreuse et des amis nouveaux.

Il a fait jouer près de quatre cents pièces, dont une centaine, les plus importantes, sans collaborateurs.

Il a fondé, lui premier, la Société des auteurs dramatiques, en constituant les droits proportionnels des auteurs aux recettes, au lieu des rémunérations facultatives.

On lui reproche bien des choses :

On lui reproche d'être avare. — Répondu.

On lui reproche d'être avide. — Répondu.

On lui reproche de toucher ses droits d'auteur. — Qui veut-on qui les touche pour lui?

On lui reproche de prendre la place des autres, — sans savoir que Scribe, qui travaille du matin (4 heures l'été, 5 heures l'hiver) au soir, tous les jours depuis quarante ans, n'a pas eu à offrir une pièce à un théâtre depuis vingt ans, les directeurs venant les lui demander.

On lui reproche de... travailler, en un mot : s'il travaille et fait bien, tant mieux pour nous; s'il fait mal, tant pis pour lui. — Après?

Cet homme, qui a enrichi tant de directions de théâtre, n'a jamais, — où est le second auteur qui en ait fait autant? — n'a jamais, en toute sa vie, demandé gratuitement une loge. Il dit que le théâtre lui payant ses droits n'a rien de plus à lui donner, et quand on lui demande une loge, il l'achète.

Seulement, il ne trouve pas juste de la payer au *prix de location*, et il l'achète au *prix de bureau*. On ne le lui refuse pas.

Tout un côté de l'homme est là.

J'en suis venu à ce dernier reproche : que M. Scribe aime la peinture à bon marché, ce qui n'est pas une raison pour qu'elle soit mauvaise, non plus pour qu'elle soit bonne, — et à propos de je ne sais quelle sotte querelle, qu'il eût mieux fait, selon moi, d'arrêter dès le début, les petits journaux de ces jours-ci font pleuvoir quotidiennement une grêle de horions sur lui. Si bien que quelqu'un, étranger à cette histoire moitié publique, moitié intime, des hommes de notre temps que nous savons, venant à lire cette litanie de *haro*, ne pourrait manquer de se dire : « Voilà un méchant homme qui » a dû faire bien du mal dans sa vie, pour exciter » contre lui pareil acharnement à propos d'une difficulté » non vidée, où il n'y a peut-être qu'un malentendu, » et avant même qu'il ait eu le temps de donner ses rai» sons, bonnes ou mauvaises! »

Il ne saurait me convenir d'imiter ceux que je blâme pour se trop presser, en me prononçant dans une question de passage qu'il eût mieux valu ne pas laisser soulever assurément. J'attendrai d'en connaître les termes. Je pourrai d'ici-là croire peut-être à quelque obstination dont je n'ai pas le mot, mais penser à la lésinerie me semble mais.

Mais j'ai trouvé les attaques prématurées et violentes, partant injustes, — et comme je cherche ce qui est juste et que je n'ai pas l'habitude de me ranger du côté des gros bataillons, j'ai été content de dire d'un homme que j'estime le bien que j'en sais à ceux qui l'attaquent.

J'ai fini.

Augustin-Eugène Scribe a eu ses soixante-sept ans sonnés le 25 décembre dernier.

Les biographes mes prédécesseurs ont suffisamment raconté qu'il est né rue Saint-Denis, près du marché des Innocents, chez son père, marchand de draperies à l'enseigne du *Chat noir*. Ce qu'ils n'ont pas dit peut-être, c'est que sa mère, peu riche, avait grand'peine à compléter la demi-bourse grâce à laquelle il fit ses études à Sainte-Barbe, et que le premier argent qu'il gagna fut employé par lui à l'achat d'une pendule pour sa mère, pendule longtemps désirée, pendule Bonaparte, que je vois encore, de 200 francs, en marbre blanc

---

Aux jours de congé, il allait s'asseoir avec sa mère devant le Ranelagh, sur le gazon, — par économie, — et la mère, élevée autrefois dans l'honnête aisance, et dont les désirs avaient parfois dépassé la position, regardait en rêvant les belles voitures avec son Eugène, — et soupirait...

Quand Scribe eut sa voiture, ses cheveux avaient blanchi. On amenait la voiture : il pensa que sa mère n'était plus là pour y monter avec lui... et il se mit à pleurer...

Le vilain homme!

NADAR.

CAUSERIE.

— Eh bien, soit, causons.

— De quoi? sur quoi?

— N'importe, causons toujours.

— Parlons des variations de la bourse.

— Non, laissons ce tracas aux capitalistes.

— Disons du mal de la crinoline.

— On en a tant dit!

— Médisons de l'Académie.

— A quoi bon, nous n'avons pas la prétention d'en être jamais?

— Examinons un peu la question de l'annexion des communes de la banlieue.

— Ma foi, oui, commençons par là; cela ne saurait nous compromettre si nous sommes prudents. Cinq cent mille âmes et je ne sais combien de mille carrés de plus, c'est un fier arrondissement pour Paris.

— Oui, mais certaines personnes prétendent que cet arrondissement rentre un peu dans le système de la crinoline. Ils disent que Vaugirard et Charonne auront beau être dans la ville, ils seront toujours de la banlieue.

— Parbleu! si vous les écoutez... j'en connais moi qui pleurent à chaudes larmes le vin à quatre sous, qui depuis dix ans ne s'est jamais vendu moins de huit.

— C'est possible, mais voulez-vous me faire le plaisir de me dire où l'on pourra désormais trouver un refuge contre la rapacité des propriétaires parisiens et la tyrannie de leurs portiers? Hier nous avions la banlieue, mais demain, quand la banlieue sera Paris, que restera-t-il?

— Les départements.

— Les départements, et encore on sera toujours sous le coup d'une nouvelle annexion. Pourquoi un beau matin la France tout entière ne se réveillerait-elle pas Paris?

— Ce serait un fameux moyen d'imposer silence aux partisans de la décentralisation. Malheureusement il présenterait de grandes difficultés d'exécution. Voulez-vous que je dise ma pensée franchement? Il y a dans ces récriminations des plaintes bien mal fondées. Un employé de mes amis, lequel habite depuis vingt ans les Batignolles, comprend la question d'une façon un peu naïve, mais essentiellement philosophique : « Quand j'allai habiter les Batignolles, me disait-il l'autre jour, j'avais chaque matin et chaque soir une lieue à faire pour aller à mon bureau et pour retourner chez moi; à cette époque, une course semblable n'était rien pour moi, en comparaison de l'économie sur les entrées; aujourd'hui c'est différent : j'ai été augmenté, et mes jambes sont devenues roides, j'aime donc mieux payer des entrées, et avoir mon bureau plus près de moi. — Vous allez donc changer de logement? lui ai-je dit. — Non. — Votre bureau n'est donc plus au même endroit? — Non; mais j'étais à la campagne, et je suis dans Paris, c'est bien simple. » En effet, c'est tout ce qu'il y a de plus simple, et j'aurais regardé comme un crime de détruire l'illusion de ce brave homme.

— Vous avez raison, mais savez-vous qu'à cette mesure Paris va gagner une série de magnifiques boulevards?

— Oui, les ex-boulevards extérieurs. On parle aussi très-sérieusement de nouvelles salles pour nos grands théâtres : l'Opéra, les Italiens, les Français.

— Et le Conservatoire?

— Oh! le Conservatoire, si j'en crois des renseignements très-dignes de foi, non-seulement on le reconstruirait ailleurs, mais encore on apporterait de profondes modifications dans son organisation. On prétend qu'il n'y serait plus admis d'externes; on espérerait écarter ainsi des élèves toutes sortes de préoccupations nuisibles à leur avenir.

— Qui sait? le diable est si fin! — Je lisais hier un roman...

— Intitulé?...

— Je ne vous le dirai pas; j'ai de fortes raisons pour le taire; vous allez les comprendre. Ce roman est la reproduction d'une histoire très-vraie, trop vraie, dont la victime n'est autre qu'un des plus spirituels contemporains de Nadar, sous le crayon de qui il passera tôt ou tard. — Je disais que le diable est fin... et les demoiselles à marier sont au moins de sa force, mon cher! Un beau jour M. X..., contemporain en question, arrive d'un département en faisant à tous ses amis un portrait étourdissant de sa fiancée: il allait se marier. — Il invite tout le monde à sa noce, qui devait avoir lieu à — mettons à Cracovie pour rompre les chiens. — Les tailleurs de Paris dans la quinzaine augmentent de dix la moyenne des habits noirs. Mais voilà que la veille du départ pour Cracovie on reçoit une circulaire qui annonce le renvoi du mariage aux calendes grecques. — Grande surprise et grosse curiosité. — X... arrive enfin. Il avait vieilli de dix ans. — On lui demande ce qui s'est passé, et pourquoi il a déserté le champ de bataille conjugal. — Il raconte alors une effrayante histoire. On le trompait; on se moquait de lui; la demoiselle était une mijaurée. Quant à la belle-mère, c'était un monstre de dissimulation, etc X... a de la passion; il était exaspéré. Son récit était si mouvementé, les détails si excentriques, que B... finit par lui dire :

— Mais c'est magnifique de complications, c'est superbe de détails; il y a là un roman.

— C'est vrai, dit X..., tu as raison.

— Tu devrais le faire.

— Moi? jamais de la vie, il n'est pas dans mes cordes, et puis je ne demande qu'à oublier ces deux femmes.

— Eh bien, je le ferai, moi!

— A ton aise, mon cher, à ton aise. Mais j'ai oublié une chose... Et X... donne à B... de nouveaux détails.

Trois mois après X... arrive chez B..., qui lui demande ce qu'il est devenu depuis si longtemps. X..., un peu rouge, déclare qu'il a eu beaucoup d'affaires, puis on cause de choses et d'autres. X... finit par dire à B... :

— As-tu beaucoup travaillé dans ces derniers temps?

— J'ai fini au *Constitutionnel*, et j'ai publié les premiers feuilletons d'un autre roman dans le *Siècle*. Mais pourquoi me demandes-tu ça?

— Tu as peut-être oublié une histoire dont je t'ai parlé dans le temps?

— Quelle histoire?

— Une demoiselle à marier et sa mère; un tas d'enfantillages. Tu avais eu un moment l'idée de faire un roman là-dessus, et je t'y avais autorisé, mais...

— Mais quoi?

— Je viens te demander de me rendre cette autorisation.

— Il est trop tard.

— Comment, trop tard?

— Eh oui! c'est le roman que je publie dans ce moment... Mais, quel inconvénient cela peut-il avoir?

— Quel inconvénient? Mais cette demoiselle est ma femme depuis huit jours!

Que restait-il à faire? Rien. Le roman fut continué; seulement B... retoucha quelque peu le portrait de la demoiselle, et surtout celui de la belle-mère.

— Vous avez raison, le diable est bien fin; mais si les demoiselles à marier, et surtout leurs mères, ne sont pas trop malhabiles non plus, il n'en est pas toujours de même des fabricants de chroniques, et la preuve la voici.

On parle beaucoup, depuis quelques jours, du mariage du fils d'un financier célèbre avec une jeune personne d'une excellente famille. On dit que le fiancé a par devers lui dix millions d'économie sur ses *menus* plaisirs. La demoiselle, elle, aurait cinquante mille francs de dot. Vous voyez que l'union n'est pas trop mal assortie du côté de la fortune.

— Ma foi, oui.

— Mais là n'est pas le plus drôle de l'affaire : on raconte que ce mariage se serait conclu à la suite d'un avis donné par une célébrité médicale, M. T..., qui aurait dit au père du jeune homme : « Il est grand temps que les Israélites songent à croiser leur race. Voilà trop de siècles qu'ils s'obstinent à se marier entre eux, aussi tournent-ils déjà au mouton; encore cinquante ans de ce système déplorable, et ils passeront au singe. » Cette menace aurait, au dire de gens bien informés, décidé le mariage.

— Dame, c'était effrayant.

— Oui, mais ces gens bien informés n'ignorent qu'une chose, il est vrai qu'elle a son importance, c'est que la demoiselle, elle aussi, est Israélite.

— Alors les paroles de M. T... et les combinaisons du mouton et du singe rentreraient dans l'ordre du canard.

— Précisément.

— Mais l'imposture ne respecte donc plus rien dans notre beau pays, pas même les millions!

— Mon cher ami, lisez le *Moniteur vinicole*, et vous serez encore fier d'être Français, en voyant qu'en Angleterre tout se falsifie : le café, la chicorée, le pain, le lait, le poivre, le genièvre, la graisse, la bière, les confitures, les bonbons, le cacao, l'opium et le tabac. Ce journal ajoute que cependant la chimie n'est pas encore parvenue à falsifier le rosbif traditionnel.

— C'est que le boucher n'a pas besoin d'être chimiste pour vendre de la vache pour du bœuf.

GUSTAVE BOURDIN.

VARIA.

Au dernier déraillement qui eut lieu sur le chemin de fer de ***, le chef de train demandait à tous les échos un cric pour relever les wagons.

— Parbleu, dit l'ingénieur survenant sur ces entrefaites, il est bien temps de pousser des *crics*, quand on a perdu la *voie*.

***

« Il pleut, mon ami, écrivait mademoiselle N... des Folies-Nouvelles, mon cœur est triste comme le temps; la mélancolie me tuera. Chaussez vos *bautles*, bravez l'intempérie de la saison, et allons chez Bonvallet nous distraire de la vie. »

A quoi l'ami répondit :

« Ma chère ***,

» Impossible pour le moment : mes bottes prennent l'o. »

***

— Monsieur Oscar? demandait Ed. M... à la portière d'une maison du boulevard des Batignolles.

— Connais pas.

— Pourtant, c'est bien là son adresse, il me l'a donnée hier soir.

— Nous n'avons que des dames ici.....; il y a bien aussi des messieurs, mais nous ne savons pas leur nom. »

Ed. M... se retira convaincu.

***

Il ne tiendrait qu'à X... de grisonner; mais il préfère avoir les cheveux bruns.

Seulement il ne les a pas encore le matin, et il ne les a plus le soir.

Son ami L... avait remarqué ce détail.

— Quelle chance vous avez, mon cher X...! lui disait le perfide hier au café des Variétés; d'autres vieillissent à vue d'œil; vous, vous rajeunissez tous les jours.

E. GUILLOT.

THÉATRES.

En dépit des attaques de MM. Louis Veuillot, Venet, Granier de Cassagnac et consorts, les théâtres vivent, et ils vivent même très-bien. La preuve la plus éloquente de cette vérité est dans les chiffres de recette.

Si l'on compare 1858 aux dernières années qui l'ont précédé, on trouve les résultats suivants :

La recette totale de 1858 s'élève à 13,878,499 francs 60 centimes.

1854 a produit 12,409,061 fr. 81 c.

1858 a donc fait en plus 1,469,437 fr. 80 c.

1855, année de l'Exposition, a donné un total de 16,103,835 fr. 80 c.; mais les causes exceptionnelles qui ont amené ce résultat ne permettent pas d'établir un terme de comparaison.

1856 a fourni 13,181,438 fr. 95 c., et 1858 l'emporte encore de 697,060 fr. 65 c.

1857 a eu un budget de recettes de 13,746,264 fr. 20 c., et celui de 1858 est encore supérieur pour une somme de 132,235 fr. 40 c.

Enfin, le mois de décembre de 1857 n'avait donné qu'un total de 1,309,836 fr. 95 c., et le mois de décembre 1858, écartant la fatalité qui pèse annuellement sur le dernier pilier de l'almanach, est plus fort d'une somme de 174,986 fr. 96 c. Il l'a même emporté sur novembre 1858 (qui est cependant regardé comme un bon mois) d'une somme de 117,452 fr.

On voit que les recettes, d'année en année, suivent une progression constante.

Qu'en disent messieurs les chevaliers de l'éteignoir?

On vient de reprendre *Marta*, de M. de Floton, aux Italiens. Chacun sait que c'est la traduction en italien du livret de ballet intitulé : *Lady Henriette*. La musique de *Marta* contient de jolis morceaux, et plaît par son étrangeté même. M. de Floton, et c'était son droit, s'est servi des inspirations méthodiques qu'il avait eues pour le ballet. Il en résulte que parfois on est tout étonné de voir les bouches s'ouvrir et les jambes rester tranquilles. On s'attend à une pirouette et l'on entend des vocalises.

Le Palais-Royal ouvre son compte d'année avec deux petites pièces : l'*Anguille sous roche* est un calembour; M. Roche est un pharmacien qui se fait appeler de la Roche; l'*Avocat d'un grec*, comédie de MM. Labiche et Lefranc, est un œuvre fort gaie. Il s'agit d'un avocat dont le métier est de blanchir les nègres, de faire acquitter les filous. Il retrouve dans une soirée certain coiffeur accusé du vol d'une montre, qu'il a fait acquitter. Notre avocat se révolte et veut faire expulser son client. Mais son futur beau-père a déclaré que s'il a jamais prostitué la parole, don du ciel, à la défense du crime, il ne sera pas son gendre. Grande perplexité de l'avocat surveillant l'argenterie. Heureusement le coiffeur était réellement innocent.

Dans une vive et charmante saynète, M. Clairville a passé en revue, aux Folies-Nouvelles, les *Chansons populaires*. Le public aime toujours à entendre les airs qui ont bercé son enfance, et M. Clairville possède l'art de les souder en pot-pourri et de les ciseler en rondeaux. Il en forme mille arabesques musicales, dont les capricieux contours flattent les oreilles des plus naïfs et des plus savants.

ALBERT MONNIER.

LE MUSÉE FRANÇAIS

REVUE ARTISTIQUE

PAR ET D'APRÈS

MM. VICTOR ADAM, — BELIN, — ROSA BONHEUR, — DOCTEUR BORDONE, — BRACQUEMOND, — COLETTE, — COMPTE-CALIX, — CURSON, — JULES DAVID, — DECAMPS, — ALF. DEDREUX, — EUGÈNE DELACROIX, — DEVEDEUX, — GUSTAVE DORÉ, — DUBUISSON, — DUVEAU, — ÉLÉMORE, — FORTIN, — FRITZ, — PRINCE GALITZIN, — GAVARNI, — GLUCK, — HAMON, — HUMBERT, — IMILOFF, — JACQUAND, — JADIN, — GUSTAVE JANET, — KREUTZBERGER, — LANCELOT, — LAUGÉE, — LAURENS, — LAVILLE, — LESLIE, — E. LORSAY, — LUMINAIS, — MAYER, — MULLER, — C. NANTEUIL, — PELCOCQ, — PIRODON, — PONROY, — PROVOST, — REDGRAVE, — RIOU, — ROBERT FLEURY, — STEVENS, — TROYON, — VARIN, — ÉMILE VERNIER, — WEBSTER, ETC., ETC.

Le *Musée français* forme aujourd'hui deux beaux volumes, ou, si l'on veut, deux Albums, composés chacun de deux années, ou vingt-quatre livraisons.

C'est un ouvrage intéressant à divers points de vue, on y rencontre une très-grande variété de sujets : des compositions originales, des scènes de mœurs, des sujets de batailles, des vues, des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, copiés les uns dans les grandes expositions des Beaux-arts, les autres au musée du Luxembourg et dans les galeries particulières.

On y suit les progrès d'un genre de gravure qui serait probablement mort inconnu dans les mains de son inventeur, si le *Musée français* ne lui avait fourni le moyen de se faire connaître et l'occasion de se développer et de progresser. Nous voulons parler de la *paniconographie*, qui met en relief les dessins lithographiés et permet de les tirer à la presse typographique mécanique.

Mais ce qui rend surtout le *Musée français* précieux aux artistes et aux amateurs, c'est qu'il est en grande partie l'œuvre de ce jeune peintre que nous sommes fier d'avoir deviné avant tout le monde; — GUSTAVE DORÉ a exécuté un grand nombre des planches du *Musée français*, c'est dans le *Musée français* qu'il s'est essayé aux grandes compositions sur bois, — c'est là qu'il a fait ses premiers dessins de batailles, et il est curieux de voir le mouvement, l'effet, l'aspect saisissant de ces premiers essais. Dans le *Musée français* il a donné des scènes de tout genre et prouvé qu'il peut réussir dans tous les genres.

Chaque volume forme un tout complet et peut s'acheter séparément.

Prix des deux volumes au bureau, 40 fr. — Rendu *franco*, 45 fr.

POUR LES ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT CE PRIX EST RÉDUIT A

12 fr. les deux volumes pris au bureau.
16 fr. les deux volumes rendus *franco*.
8 fr. chaque volume rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.



Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 161. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 29 Janvier.

Rue Bergère, 20. Rue Bergère, 20.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois — 5 fr
6 mois — 10 »
12 mois — 17 »

PRIX
3 mois — 5 fr
6 mois — 10 »
12 mois — 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



ALEXANDRE DUMAS FILS.

10797

(Voir la biographie, ci-contre.)

LES GENS DE SALON, — par CARLO GRIPP.


15798
La dame qui reçoit.


15799
Le maître de la maison.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XII.

A MON AMI CHARLES MARCHAL, *peintre*.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

Il est né heureux, dans des conditions qui semblaient lui rendre le bonheur difficile, et il a su aider à la chance en arrangeant merveilleusement sa vie.

Quand il publia son roman de la *Dame aux camélias*, Alexandre Dumas fils, qui avait été entraîné, comme tant d'autres, à se constituer par la dette le patrimoine qui lui manquait, devait quarante-cinq mille francs.

Il s'arrêta roide devant son succès, — et ne fit plus que payer. *Diane de Lys* éteignit son déficit : au *Demi-Monde* il mit de l'argent de côté.

Il avait alors une de ces liaisons intimes que le monde n'accepte pas et que nul n'est assez fort pour lui imposer, — il l'avait bien vu...

Cette relation bien chère, mais trop officielle, une gêne pour l'heure, pouvait devenir un embarras sérieux pour le lendemain : Alexandre attendit un prétexte, et le prétexte venu, — il partit un matin avec sa malle, sans même regarder derrière lui, laissant là le mobilier et la moitié de l'argent qu'il possédait ce jour-là.

?.........

Maintenant vous connaissez l'homme, et je n'ai plus que des détails à vous donner.

C'est essentiellement un homme de parole, et d'une indépendance de caractère des plus honorables. Il poussera l'honnêteté jusqu'à la pruderie et la dignité jusqu'à la roideur. Il s'est toujours gardé de faire passer le public par son cabinet, non plus que par son alcôve.

Il a commencé, comme tout le monde commençait dans ce temps-là, par des vers ; — un volume : *Péchés de jeunesse*. C'était moins de la poésie que de la galanterie. — En homme *sérieux*, il courut bien vite à la prose. Ses romans eurent du succès : il publia plus de deux cents volumes, — et s'arrêta tout court le jour où il s'aperçut que le théâtre était de meilleur rapport.

Antony Béraud lui donna l'idée de faire un drame avec la *Dame aux camélias*. Alexandre n'y croyait guère : Béraud lui apporta un plan si mauvais, qu'Alexandre voulut en faire un autre. Vous connaissez le résultat. — Dumas fils eut à laisser toucher à Béraud, pour son apport, la moitié des droits d'auteur, soit une cinquantaine de mille francs. C'était son père qui avait *arrangé* cette affaire-là. — Qu'il me *dérange* la prochaine, alors! soupira Alexandre.

Il lui est resté de là une horreur profonde de la collaboration et des collaborateurs. La collaboration n'est généralement qu'un prétexte que la paresse se donne à elle-même, et le collaborateur n'est le plus souvent qu'un mur contre lequel l'esprit jette sa balle. Alexandre joue tout seul, et il fait bien.

Les *mots* qu'on colporte dans le public ne sauraient prouver grand'chose, surtout quand on les attribue à un homme auquel ils ne coûtent rien. Quoi qu'on ait pu dire de ses rapports avec son père, il l'aime profondément, et il garde le ressentiment éternel contre ceux qui y ont touché, car il est de ceux qui n'oublient pas, et je l'en loue. Son admiration est véhémente comme sa tendresse : il aime citer son père, derrière lequel il s'efface toujours avec une modestie touchante et sincère. — Vis-à-vis de sa mère, il a toujours été bon fils sans ostentation filiale, avec la délicatesse et la discrétion d'un amoureux.

Je ne répéterai qu'un de ces mots de fils terrible qu'on lui attribue, parce que le mot est vrai et qu'il a été dit : « Mon père est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit. »

Quant à leur manière de voir à tous deux, elle est aussi différente que leur manière d'agir. « Alexandre, dit une fine étude de madame la comtesse Dash, si je ne me trompe, sait donner à propos et va de lui-même chercher des infortunes intéressantes et honorables pour les soulager; mais il ne fait pas de sa maison un bureau de bienfaisance. Il n'a pas le laisser-aller généreux de son père : il sait refuser enfin, ce que celui-ci n'a jamais pu prendre sur lui.... Les enfants des confiseurs et des pâtissiers ne sont pas gourmands. »

Cette nature du père, expansive jusqu'au débordement, insouciante par sa force et confiante jusqu'au miracle, aussi incapable de calculer ce qu'elle donne que de compter ce qu'elle reçoit, et envahissante dans sa puissance jusqu'à absorber dix autres existences autour d'elle; cette nature n'est pas du tout celle d'Alexandre. « Je ne peux pas aller une fois chez mon père, disait-il avec une irritation comique, sans qu'il me charge au moins d'une commission! »

Dumas fils compte de plus près avec lui-même et avec les autres. Je crois qu'il aime ses amis, mais il n'en use jamais. Le dicton : « Il sacrifie un ami à un bon mot, » pourrait peut-être lui être appliqué, si Alexandre, en ne se privant pas du bon mot, ne s'arrangeait toujours pour conserver l'ami.

Sur certaines matières et entre gens d'un certain ordre, la conversation n'est guère qu'une suite d'exagérations et de sous-entendus. C'est ce qui fait que les esprits rapides tutoient facilement, non pas que *tu* soit plus leste à dire que *vous*, mais il y a les suites : *tu as*, *vous avez*, etc. — Alexandre ne tutoie plus depuis longtemps et il ne tutoiera jamais personne, même celui qui lui sauvera la vie; non que son discours soit moins pressé qu'un autre, mais il a horreur de toute promiscuité, et il se gare de la familiarité comme une chatte de la crotte.

Il n'est pas banal, donc, et il laisse tomber par terre ceux qui se jettent à sa tête. Mais il ne nuit à personne. Dans les prêts d'argent, il sait faire la part du feu, mais cette part faite, il a conservé la naïveté de croire que l'argent qu'il prête doit lui être rendu.

C'est une des victimes de la sonnette. Il reçoit chaque jour sa bonne part des quelques milliers de lettres que ceux qui n'ont rien écrivent à ceux qu'ils pensent avoir quelque chose, et, dussé-je lui envoyer des clientes, je dois dire, en biographe fidèle et à sa louange, qu'il donne plutôt à un sexe qu'à l'autre, — à celui qui a le plus de droits à invoquer la pitié.

Une préoccupation profonde de sa production préside d'ailleurs à la disposition de sa vie. Jeune, il a failli succomber à une fièvre cérébrale, et il a pour sa santé des soins presque superstitieux. Il se refuse avec une obstination froide et raisonnée aux entraînements de la table comme à toutes les séductions qu'expliquent suffisamment sa figure, sa taille, son âge et sa réputation dans les let-

LES GENS DE SALON, — par CARLO GRIPP (suite).



13800

Le mari de la dame brune qui fait un peu parler d'elle.



13801

La dame qui fait un peu parler d'elle.

tres, — et, — sage avant l'heure, — il passe les années de sa force à mettre de la cendre sur le feu.

Honnête en tout et jusqu'au bout, il a trouvé bien des mariages magnifiques — même pour lui. Il s'est toujours dérobé, et, quelquefois dans des circonstances difficiles, avec une délicatesse exquise. — Je ne connais pas une femme, dit-il beaucoup trop modestement pour être sincère, à qui j'en veuille assez pour l'épouser.

Il est de sang juif par sa mère, je crois. Je verrais là l'explication de la ressemblance vague et comme de race que je lui ai toujours trouvée avec M. de Rothschild.

Il habite, rue de Boulogne, un si petit hôtel, maison et jardin, que son père lui disait un jour, en déjeunant avec lui dans la salle à manger du rez-de-chaussée : — « Alexandre, ouvre donc un peu la fenêtre pour faire prendre l'air à ton jardin. »

Il aime les tableaux, croit les connaître, et les achète trop cher quand il les désire. Il est gymnaste enthousiaste et bon cavalier; blond, l'œil bleu, le teint pâle.

De l'esprit autant que son père, et ses mots portent. — Tiens! lui dis-je un jour, je ne vois plus chez vous cet « animal de ..... (un parasite). — Ma foi, me dit-il, je « l'ai consigné : il venait régulièrement tous les matins à « l'heure juste du déjeuner. Depuis deux mois passés! Je « veux bien qu'il croie que je suis un imbécile, mais je ne « veux pas le croire moi-même. »

On lui parlait d'une femme deux fois déchue : — Et quand on pense, disait quelqu'un, qu'elle a tenu le haut du pavé! — « Sans doute, dit Alexandre, parce qu'il « n'y avait pas de trottoir! »

Etc., etc., etc.

Sa manière d'écrire est facile et coulante. Sainte-Beuve n'y saurait trouver une arête. — On lui a reproché de trop s'occuper du *demi-monde*, qu'il a baptisé, et madame la comtesse Dash, qu'il faudrait citer toujours, l'excuse en expliquant que ce demi-monde s'est aujourd'hui mêlé à tout, et que la bohême s'est inféodée à la société. — J'avais cru que c'était la société d'aujourd'hui qui s'était inféodée à la bohême.

Bien que ce bon Mirecourt, qui doit marquer en saine logique un bon point pour chaque « Merci, mon Dieu! » à M. d'Ennery, affirme sérieusement que « la plume de Dumas fils est chrétienne, et que tout annonce en lui l'écrivain profondément imbu du sentiment religieux, » — j'admets, si on y tient, que sa littérature ne conclut pas.

Mais je demande à compter les écrivains de notre époque qui cherchent à prouver quelque chose.

Plus qu'un mot — de blâme : — Pourquoi Alexandre Dumas fils, qui a si vivement le sentiment de sa dignité personnelle et qui n'a pas l'excuse de biceps avariés, se laisse-t-il entraîner de force sur la scène après chacune de ses premières représentations? Mauvais exemple, qui finira par valoir une pomme cuite sur l'œil d'un de ses imitateurs.

Né le 29 juillet 1824.

NADAR.

LES BOTT'S DE BASTIEN.

Il a des bott's,
Bastien;
Il a des bott's, bott's, bott's,
Il a des bott's,
Bastien.

En vérité, je vous le dis, c'en est fait de notre littérature. L'esprit français est à l'agonie, la poésie râle, le journalisme se meurt, la peinture est morte, la sculpture est enterrée, la tragédie ne ressuscitera pas. — Pourquoi? — Bastien a des bottes.

Ne vous étonnez donc pas :

Si M. de Biéville est le premier de nos feuilletonistes;

Si M. Ponson du Terrail met peu à peu garnison dans toutes les places fortifiées par Alexandre Dumas, — ce Vauban du roman-feuilleton;

Si M. Gustave Aimard a pris la suite des Indiens de Cooper;

Si M. Sarcey de Suttières efface d'un trait de plume tout ce qui a précédé et tout ce qui a suivi Voltaire;

Si M. Bonaventure Soulas dédaigne l'orthographe et méprise la syntaxe;

Si pour certains élèves de l'École normale, Rabelais, Montaigne, Pascal, La Fontaine, tous les écrivains du seizième et du dix-septième siècle ne sont que des Veuillot et des Coquille;

Si pour eux Lamennais, Balzac, Alfred de Musset, Victor Hugo, Michelet, Louis Blanc, Guizot, Mérimée, ne sont que des piliers de brasserie et des videurs de chopes;

Si le dernier ouvrage de M. Edmond About ne tient pas les promesses de *Tolla*, du *Roi des Montagnes* et de *Guillery*, — une comédie condamnée, mais non jugée.

Si *Fanny* est un succès de coterie;

Si la Bourse est en baisse;

Si les ingénues de vaudeville sont en hausse;

Si le discours de réception de M. Jules Sandeau est renvoyé à Pâques;

Si l'on ne peut guère l'espérer pour la Trinité;

Si M. Francis Ponsard n'est décidément pas l'héritier de Corneille;

S'il n'est pas davantage l'héritier de Molière;

S'il n'a eu qu'un petit legs dans la succession de Colin d'Harleville;

Si les frères Escudier oublient d'annoncer avec les collections du *Réveil* de M. Barbey de Cassagnac celles du *Nouveau monde* de Louis Blanc;

Si beaucoup de Sicambres de lettres brûlent ce qu'ils ont adoré et adorent ce qu'ils ont brûlé;

Si la publication des œuvres posthumes d'Alfred de Musset est avantageuse au Magasin de librairie de M. Charpentier plus qu'à la mémoire du poëte;

Si le plus fécond de nos romanciers signe plus de livres qu'il n'en écrit, ou en écrit moins qu'il n'en signe;

Si les *Lesbiennes* de M. Méry ont pour le lecteur moins de charmes que les éléphants d'*Héva* et de la *Floride;*

Si Alphonse Karr s'obstine à planter de la salade à Nice au lieu de tailler à vif les ridicules parisiens;
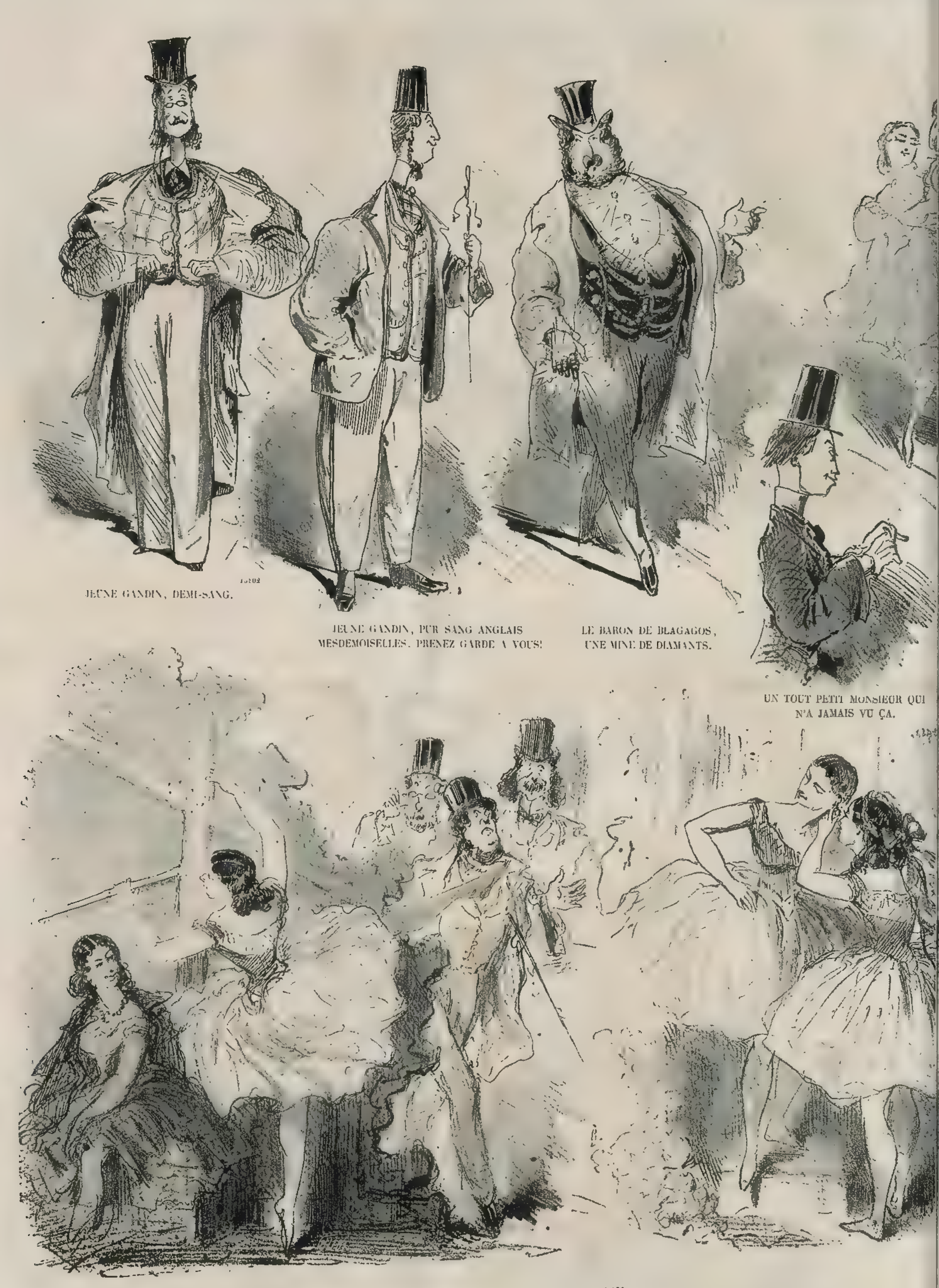
Si Eugène Scribe fournit des rôles aux avoués;

Si Frédérick s'en va, et si M. Laferrière ne le remplace pas;

Si Nadar le photographe a assassiné Félix Tournachon

(*Voir la suite page 6.*)

LES COULISS



JEUNE GANDIN, DEMI-SANG.

JEUNE GANDIN, PUR SANG ANGLAIS
MESDEMOISELLES. PRENEZ GARDE A VOUS!

LE BARON DE BLAGAGOS,
UNE MINE DE DIAMANTS.

UN TOUT PETIT MONSIEUR QUI
N'A JAMAIS VU ÇA.

RIEN N'EST BON COMME DE SE FAIRE UN PEU LES JAMBES!

— Dieu! que tu as là de jolis brillants!
— Ah! dame! il m'a joliment fallu travailler pour gagner ça



UN TRÈS-MÉCHANT JOURNALISTE.

LE SPIRITUEL ET HABILE DIRECTEUR.



ENTRE DEUX PIROUETTES. ATTENTION MATERNELLE.

LE MAITRE DES BALLETS.

UN PHILOSOPHE.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par RANDON.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



15804

Pourquoi ce monsieur, à qui l'on offre un cadeau, fait-il une aussi laide grimace?

N° 2.



15805

Savez-vous pourquoi les sermons des prédicateurs auraient plus de succès sur un champ de manœuvre que partout ailleurs?

N° 3.



15806

Devinez pourquoi la vérité ne fait pas peur aux aveugles.

le romancier, et s'il a caché le cadavre de sa victime dans le jardin du n° 113 de la rue Saint-Lazare,

Si mademoiselle Grisi chante toujours,

Si Guémard crie du nez;

Si Roger soupire;

Si Renard n'est qu'une voix;

Si Diaz n'est qu'une palette;

Si M. Ingres n'est qu'un porte-crayon;

Si M. Couture n'est qu'une vanité;

Si M. de Rothschild a trop d'argent;

Si Privat d'Anglemont, notre ami, n'en a jamais assez;

C'est, n'en doutez pas, la faute à Bastien, c'est surtout la faute à ses bott's, bott's, bott's!

Car, vous le savez,

Il a des bott's,
Bastien,
Il a des bott's, bott's, bott's,
Il a des bott's,
Bastien.

Voilà son crime, s'il faut en croire une légion de journalistes. Ce refrain, répété par les échos de toutes les rues, de tous les ateliers, de toutes les arrière-boutiques, de toutes les antichambres, les agace et les enrage. Il produit sur eux l'effet du rouge sur le taureau, — et ce disant, si je suis malveillant, ce n'est pas pour mes confrères; aurait-il vu passer une armée de pantalons rouges, le taureau ne pousserait jamais la fureur jusqu'à en tirer un prétexte de copie. Mais un journaliste à qui il manque dix lignes est cent fois plus farouche qu'un taureau; à côté de lui, le monstre bondissant du récit de Théramène paraîtrait doux comme un bas-bleu couronné par l'Institut. Ah! il a des bott's, bott's, bott's. Et notre plumitif écrit sous la dictée de Némésis.

« Il a des bottes, Bastien, il a des bottes! » quand tant d'hommes de génie n'ont pas de paletots; chanter un refrain semblable, c'est confesser l'égoïsme, c'est attester la vilenie d'une époque. « Il a des bottes, Bastien! » tant mieux, il fera son chemin, et si j'ai un conseil à lui donner, c'est de mettre du foin dedans. Quand il sera arrivé, ce qui ne tardera pas, il s'en servira pour traiter les va-nu-pieds, qui, par avance, proclament et chantent son triomphe!

Ou bien :

« Il a des bottes! » Vraiment, c'est à soulever le cœur de dégoût. Est-il rien de stupide comme cette chanson, dont le succès a été plus rapide que l'explosion d'un baril de poudre? Entendez-vous le peuple parisien, et quand je dis le peuple, c'est tout le monde, chantant à gorge déployée le poëme des Bottes de M. Bastien? O France! ô ma belle patrie! pays de l'esprit, de la poésie, des grandes idées et des vins généreux; toi, célèbre entre tous par la beauté de tes femmes, par l'héroïsme de tes guerriers, par le génie de tes poëtes; toi, reine des nations, es-tu donc tombée si bas? Te voilà juste à la hauteur des bottes que tu chantes! — Ne nous y trompons pas, c'est ainsi que les civilisations finissent. — Caton, jusqu'ici ta vie seule était donnée en exemple; ta mort en serait-elle donc un?

Est-ce que vraiment les Bottes de Bastien sont aussi coupables qu'on cherche à le faire croire? Il me serait désagréable de l'avouer, car il y a longtemps que je les connais; j'avais quatre ans, je remonte un peu, on chantait déjà les bottes de Bastien, seulement c'était sur un autre air, avec d'autres paroles.

Ce sont les filles des faubourgs
Qui portent des jupons courts.

Je m'arrête là. Il y avait encore deux vers, mais tout Paris chantait et rechantait le quatrain en entier.

Quinze ou vingt ans auparavant la France, et alors c'était à peu près la moitié de l'Europe, répétait à tue-tête :

Il y a de l'ognon,
De l'ognette,
Il y a de l'ognon.

N'était-ce pas déjà les bottes de Bastien?

Lors de l'émission de mes dents de sept ans, je les retrouve encore sous ce refrain :

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Qui fait le monde
A la ronde! etc.

Trois ans plus tard, c'est :

En avant, marchons
Contre leurs canons.

Puis :

Jeune fille aux yeux noirs,
Tu règnes sur mon âme.

Et *les cinq sous* de la dot d'Auvergne!

J'allais ajouter, et le *Chant des Girondins;* mais il ne faut jamais plaisanter avec ce que des gens de cœur ont pris au sérieux.

Et l'affreux air du Tra, la, la?

Et les reines de Mabille :

Pomaré, Maria!
Mogador et Clara!

Et ce maudit, trois fois maudit air des *Fraises*, n'était-ce pas toujours les Bott's de Bastien?

Mais hier encore, l'air des *Filles de Marbre?*

Si l'on cherchait bien, on retrouverait les *Bott's de Bastien* dans l'arche de Noé, et je ne serais pas surpris qu'Abel les eût fredonnées, quelques secondes avant son malentendu avec Caïn.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Balthazar les chantait au moment où les trois chroniqueurs de l'*Indépendance belge* déposèrent leur carte sur les murs de sa salle à manger.

Que conclure de là? que les Bott's de Bastien sont ravissantes d'esprit, de finesse et de poésie? Non; mais qu'à tout prendre elles valent mieux que la romance de Madame Camus, ou la mélodie de la Mère Michel. Et surtout pénétrons-nous bien de ceci, c'est que la moitié de ceux qui chantent les Bott's de Bastien, tant que dure la chanson, oublient qu'ils n'ont guère de souliers.

GUSTAVE BOURDIN.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** L'autre soir je traversais la place Maubert; un homme misérablement vêtu, et qui pouvait bien avoir quarante-cinq ans, s'approche de moi et murmure :

— Donnez-moi dix sous, s'il vous plaît, monsieur, j'ai bien faim.

— Tiens! vous taxez les personnes, vous? Serait-ce votre spécialité?

— J'ai faim!... C'est peu de chose que dix sous pour un homme qui a un paletot, et vous me rendrez un grand, un vrai service.

La figure de mon partenaire était assez mauvaise, je ne me sentais pas prévenu en sa faveur, je continuai mon chemin sans lui répondre.

— Eh bien, je me retire, fit-il avec un sourire amer, mais ces 50 centimes m'auraient sauvé de faire ce à quoi je vais me trouver contraint.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



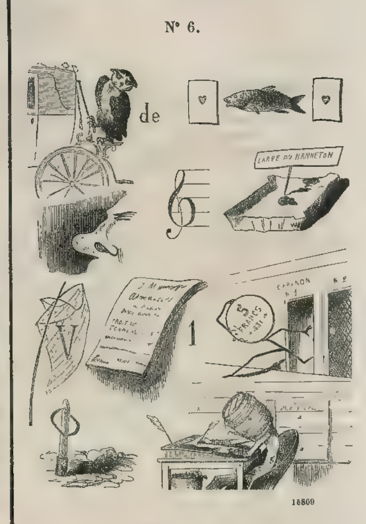
1580

N° 5.



15808

N° 6.



15809

Là-dessus mon mendiant poussa un profond soupir, et s'éloigna en secouant la tête.

Pauvre diable, pensai-je, le besoin le pousse peut-être véritablement au désespoir, au suicide! Je le rappelai.

— Tenez, lui dis-je, voici vingt sous, mais dites-moi, je vous en prie, quel est le sens de vos dernières paroles?

L'individu mit le franc que je lui offrais dans son gousset, et me répondit :

— Ma foi! il y avait deux heures que je tendais ma *demi-aune* sans pincer un *radis*, si votre charité n'avait pas été émoustillée, j'allais au pont d'Austerlitz...

— Pour vous y précipiter, malheureux!

— Non, pour y chercher de l'ouvrage... Et, voyez-vous, l'idée d'être obligé de travailler ne me souriait pas du tout!

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Il y a quelques années, M. Henri Boisseaux était un Parisien de la province. Un beau matin, il quitta son étude d'avoué et vint à Paris pour y courir les aventures de la vie des lettres. Son portefeuille était garni de drames, de comédies, d'opéras-comiques et de romances (il n'y avait pas de tragédies). Il entra au *Messager des Théâtres*, sous la direction intelligente d'Achille Denis, et s'y fit remarquer surtout par d'excellents articles sur madame A. Ristori, dont le talent se révélait alors à Paris.

Henri Boisseaux frappa à la porte des théâtres : quelques-unes s'entr'ouvrirent, beaucoup restèrent fermées, c'est l'usage. L'Odéon lui reçut *la Nuit de la Saint-Hubert*... et ne la mit pas au jour. Le Théâtre-Lyrique lui joua successivement *le Secret de l'oncle Vincent* et *le Duel du commandeur;* les Bouffes-Parisiens, *Après la pluie;* l'Opéra-Comique, *la Clef des champs*. Puis enfin il eut, en collaboration avec M. Scribe, *Broscovano* au Théâtre-Lyrique, et *les Trois Maupins* au Gymnase.

Ces deux grands succès firent songer à l'administration de l'Odéon qu'elle avait dans ses cartons une œuvre de ce jeune homme si bien disposé à faire son chemin, et voici comment il se fait que sa première pièce reçue à Paris n'arrive que la dernière. Ne demandons donc pas à cet ouvrage ce que nous serions en droit d'exiger maintenant du collaborateur de M. Scribe, de l'un des auteurs des *Trois Maupins*.

Le sujet de *la Nuit de la Saint-Hubert* est tiré d'une tragédie allemande de Mullner, *la Faute, ou la Dette* (die Schuld). Elle a déjà été arrangée pour la scène française en 1835, par MM. Anicet Bourgeois et Lockroy, sous le titre de *Karl ou le Châtiment;* c'est l'idée de la fatalité antique dans le crime, et du châtiment inexorable qui la suit.

Resserrée dans les étroites limites d'un acte, cette tragédie lugubre a grandement réussi.

Signalons une nouvelle bizarrerie de la mode en matière théâtrale. Depuis quelque temps, on assommait littérairement tous les faiseurs de drames actuels avec quelques auteurs du dix-huitième siècle, et entre autres Diderot : Ah! *le Père de famille*, quel chef-d'œuvre! quelle couleur! quelle action! quelle vigueur! quelle netteté! quelle concision! quelle élégance!

Ainsi parlait dame Critique.

Le directeur de l'Odéon se dit : « Le vent tourne au Diderot! » et il reprit *le Père de famille* du célèbre encyclopédiste.

Crac! la girouette a tourné de nouveau. Dame Critique lance à la tête de son ancien amant tous les projectiles qu'elle avait amassés à l'intention des auteurs modernes. Si on l'en croyait, il faudrait jeter tout le théâtre de Diderot au panier.

Patience! la girouette n'est pas rouillée : elle tournera encore.

La tentative de Laferrière, dans *Richard d'Arlington*, jugée si hardie, si téméraire, n'est maintenant qu'un fait tout simple et tout naturel. L'artiste consommé dans son art n'a fait qu'ajouter à son riche répertoire un magnifique rôle de plus. La critique aussi a été sévère pour lui comme pour Diderot; mais le public payant a rendu son arrêt en apportant quotidiennement à la Porte-Saint-Martin un tribut de cinq à six mille francs de recettes.

ALBERT MONNIER.

LE MUSÉE FRANÇAIS

REVUE ARTISTIQUE

PAR ET D'APRÈS

MM. VICTOR ADAM, — BELIN, — ROSA BONHEUR, — DOCTEUR BORDONE, — BRACQUEMOND, — COLETTE, — COMPTE-CALIX, — CURSON, — JULES DAVID, — DECAMPS, — ALF. DEDREUX, — EUGÈNE DELACROIX, — DEVEDEUX, — GUSTAVE DORÉ, — DUBUISSON, — DUVEAU, — ÉLÉMORE, — FORTIN, — FRITZ, — PRINCE GALITZIN, — GAVARNI, — GLUCK, — HAMON, — HUMBERT, — IMILOFF, — JACQUAND, — JADIN, — GUSTAVE JANET, — KREUTZBERGER, — LANCELOT, — LAUGÉE, — LAURENS, — LAVILLE, — LESLIE, — E. LORSAY, — LUMINAIS, — MAYER, — MULLER, — C. NANTEUIL, — PELCOQ, — PIRODON, — PONROY, — PROVOST, — REDGRAVE, — RIOU, — ROBERT FLEURY, — STEVENS, — TROYON, — VARIN, — ÉMILE VERNIER, — WEBSTER, ETC., ETC.

Le *Musée français* forme aujourd'hui deux beaux volumes, ou, si l'on veut, deux Albums, composés chacun de deux années, ou vingt-quatre livraisons.

C'est un ouvrage intéressant à divers points de vue, on y rencontre une très-grande variété de sujets : des compositions originales, des scènes de mœurs, des sujets de batailles, des vue[illegible] tableaux d'histoire, des tableaux de genre, copiés les uns dans les grandes expositions des Beaux-arts, les autres au musée du Luxembourg et dans les galeries particulières.

On y suit les progrès d'un genre de gravure qui serait probablement mort inconnu dans les mains de son inventeur, si le *Musée français* ne lui avait fourni le moyen de se faire connaître et l'occasion de se développer et de progresser. Nous voulons parler de la *paniconographie*, qui met en relief les dessins lithographiés et permet de les tirer à la presse typographique mécanique.

Mais ce qui rend surtout le *Musée français* précieux aux artistes et aux amateurs, c'est qu'il est en grande partie l'œuvre de ce jeune peintre que nous sommes fier d'avoir deviné avant tout le monde; — GUSTAVE DORÉ a exécuté un grand nombre des planches du *Musée français*, c'est dans le *Musée français* qu'il s'est essayé aux grandes compositions sur bois, — c'est là qu'il a fait ses premiers dessins de batailles, et il est curieux de voir le mouvement, l'effet, l'aspect saisissant de ces premiers essais. Dans le *Musée français* il a donné des scènes de tout genre et prouvé qu'il peut réussir dans tous les genres.

Chaque volume forme un tout complet et peut s'acheter séparément.

Prix des deux volumes au bureau, 40 fr. — Rendu *franco*, 45 fr.

POUR LES ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT CE PRIX EST RÉDUIT A

12 fr. les deux volumes pris au bureau.
16 fr. les deux volumes rendus *franco*.
8 fr. chaque volume rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR Mme CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 4 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LA CHICANE ET L'AMOUR

Deux vertus du même prix, par LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

Trente caricatures lithographiées; Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente. — *Franco*, pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 fr. au lieu de 10. — Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

LA TOILETTE DE PARIS.

Le journal la *Toilette de Paris* est un tour de force de bon marché.

Il parait deux fois par mois (vingt-quatre fois par an), et ne coûte d'abonnement que 5 fr. par an pour les départements, 4 fr. pour Paris.

Les numéros se trouvent chez tous les marchands de livraisons pittoresques, et ne se vendent que 15 centimes pièce.

Les modèles publiés par la *Toilette de Paris* sont tous élégants et de bonne société, mais ils sont moins riches que ceux du journal les *Modes parisiennes*, et par conséquent moins coûteux à établir.

On s'abonne pour un an au moins à la *Toilette de Paris*, et les abonnements doivent tous partir du 1er janvier.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE

Par ***M. Borel d'Hauterive.***

1859, seizième année. Un vol. in-18. Prix : 5 fr.; avec blasons coloriés, 8 fr.

La France possède depuis seize ans un livre qui est à la fois son Peerage et son Almanach de Gotha. La loi du 28 mai dernier, sur les titres, donne à ce recueil plus d'actualité que jamais. Le nouveau volume contient, outre les matières ordinaires : 1° un article sur la noblesse de France aux assemblées électorales de 1789; 2° l'armorial de l'échevinage de Paris, encore inédit, et un article sur le prétendu anoblissement des bourgeois de cette ville; 3° une liste des chevaliers de Saint-Louis, des dames de Sainte-Anne et de Thérèse de Bavière; 4° une revue complète de la jurisprudence et de la législation actuelles en matière de noms et de titres. — Il reste quelques collections complètes des quinze premières années au prix de 100 francs.

Pour recevoir un ou plusieurs volumes de l'ANNUAIRE DE LA NOBLESSE, à domicile *franco*, il suffit d'envoyer un bon de la poste, pour le payement du prix, à M. BOREL D'HAUTERIVE, rue Richer, 50.

GRAND SUCCÈS DES BOUFFES-DEBUREAU.
I PIFFERARI
OPÉRETTE-BOUFFE
POEME DE DE JALLAIS
MUSIQUE DE J. NARJEOT.
EN VENTE : CHEZ ALF. IKELMER ET Cie,
11, *rue Rougemont*, 11, *à Paris.*

Le traité de *Prothèse dentaire*, par Georges Fattet, continue à jouir d'un grand et légitime succès : près de 1,200 exemplaires de la cinquième édition de cet important ouvrage viennent, en effet, d'être vendus en quelques mois. Un pareil succès s'explique tout à la fois par la nature et la variété des documents que ce livre renferme, et par les avantages que les DENTS à succion présentent pour la *santé*, la prononciation et la mastication. Un vol. in-18. Prix, 5 fr., au cabinet de l'auteur, 255, rue Saint-Honoré.

SANTÉ. Dictionnaire de médecine, d'hygiène et de pharmacie pratique, suivi d'observations, de guérisons, avec 160 formules. Prix : 60 c., rendu *franco* à domicile. On paye par trois timbres-poste qu'on adresse au Dr Giraudeau de Saint-Gervais, rue Richer, 12, à Paris.

LE DESSIN SANS MAITRE,
Par Mme CAVÉ.
Prix de la méthode, 3 fr.; franche de port, 4 fr. — Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LE MONORGANORAMA; par **GRÉVIN.** Album cartonné, prix : 6 fr. Chez Hautecœur, Martinet, rue Vivienne, 41.

M. Grévin, dans une série de compositions très-bizarres, s'est amusé à mettre en scène des personnages dont la tête est formée par un œil, par une bouche, par une oreille. Son album est curieux, original, et il obtient, nous dit-on, beaucoup de succès parmi les amateurs d'excentricités.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 162. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 5 Février

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES GENS DE SALON, — par CARLO GRIPP (suite).



15810

Monsieur Jules, valseur intrépide, la coqueluche de ces dames.



15811

L'amateur forcené de wisth.



15812

Le vieux monsieur qu'on appelle *major*.



15813

L'artiste qui doit chanter la derniere romance de Louis Abadie.

CHRONIQUE DE BELLEVILLE.

Sommaire. — Où le gazetier ajoute à sa lyre une corde d'airain. — L'annexion. — Conseils à suivre. — Écueils à éviter. — Ce qui a causé la ruine de Thèbes. — Inconvénient des trompettes. — La soirée de la vicomtesse de C... — Sa noblesse. — Sa devise. — Son fils Clovis XXXVII. — Le besoin se fait sentir d'une loi somptuaire. — Une danse de caractère. — Les fureurs du jeu. — La vengeance d'un vaudevilliste. — Sport. — Une histoire de cheval. — Il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints. — Les origines de Belleville. — Les bals masqués de la Courtille.

On parle toujours beaucoup de l'agrandissement prochain de notre charmante ville par l'adjonction de la partie de sa banlieue comprenant les douze arrondissements de Paris et les quelques communes moins importantes : Montmartre, Vaugirard, les Batignolles, Neuilly, Charonne, Bercy, etc., etc., etc. — Cet agrandissement nous impose de grands devoirs. La majorité des citoyens éclairés saura les comprendre, nous en avons la ferme espérance; mais, hélas! on le sait, les instincts petits et mesquins l'emportent souvent sur les inspirations de la sagesse, sur les conseils de la modération, et leur victoire amène la ruine des capitales les plus florissantes. Où sont aujourd'hui Babylone et Memphis? Le voyageur cherche vainement où fut Ilion. Je le mets au défi de retrouver l'endroit précis où le pieux Énée perdit la bru d'Anchise; et le désert n'a pas gardé un seul caillou du macadam où s'embourbaient les omnibus de Carthage.

***

Je vous fais grâce de Thèbes aux cent portes. J'ai cependant là, sur mon bureau, un mémoire d'un locataire de la rue des Moulins sur l'augmentation des loyers. — L'auteur, un bénédictin qui n'est autre que le spirituel et très-savant M. de S..., établit par des raisonnements fort ingénieux et sur des inscriptions tout à fait illisibles, que la ruine de Thèbes eut pour cause principale, sinon unique, les exigences et les prétentions toujours croissantes de ses cent portiers.

***

Nous ne voudrions pas incarner en notre personne le pédantisme d'un imparfait du subjonctif, mais il nous sera bien permis de recommander à nos concitoyens une grande réserve dans la jouissance du triomphe qui se prépare. Loin de nous la pensée impie de leur interdire un légitime orgueil; mais pas de sotte vanité, pas de morgue envers ceux qui demain seront les ex-habitants de l'ex-Paris. Pas de Beauvillains de la veille et de Beauvillains du lendemain. N'imposons à ces derniers aucun tribut onéreux. Pas de violence inutile. Que la position précaire des Anglais dans l'Inde nous serve de leçon. Pas d'autres distinctions entre les nouveaux venus et nous que celles que nous assurent forcément une philosophie plus douce, une civilisation plus avancée, des mœurs plus délicates, une littérature plus sérieuse, des chroniqueurs mieux informés, des journaux plus indépendants, un théâtre plus moral, un sol plus accidenté, des monuments plus imposants, des épiciers plus littéraires, enfin des arts mieux inspirés. Prouvons à l'Europe étonnée, mais attentive, la supériorité de Belleville sur Sparte; en deux mots, dans les nouveaux annexés, quelle que soit leur origine, ne voyons que des frères; que Dieu nous préserve d'y voir des ilotes.

***

On me pardonnera, j'espère, cette excursion dans un domaine qui n'est pas le mien. Tout écrivain, même le plus frivole, doit savoir à un moment donné échanger l'acier finement trempé de sa plume contre la trompette d'airain de la chaste Clio. — Mais comme une trompette est, avec un clocher, tout ce qu'il y a de plus incommode pour écrire, mon devoir accompli, je dépose mon saxophone et je reprends mon porte-plume ordinaire.

***

Tout Belleville assistait hier au bal donné par la vicomtesse de G... dans son ravissant hôtel de la rue X... — Quand je dis tout Belleville, je sais avoir affaire à un public intelligent et qui ne va pas plus loin que ma pensée — il est bien évident que j'entends par là seulement l'élite de notre population, c'est-à-dire les sommités de la banque, du haut commerce, des arts et de la presse, du *turf* et de la haute aristocratie. — On sait que madame la vicomtesse de G... descend en ligne droite, par les femmes, de Brunehaut, la rivale de Frédégonde, et en ligne courbe, c'est-à-dire par les hommes, de *Francus*,

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par Randon.



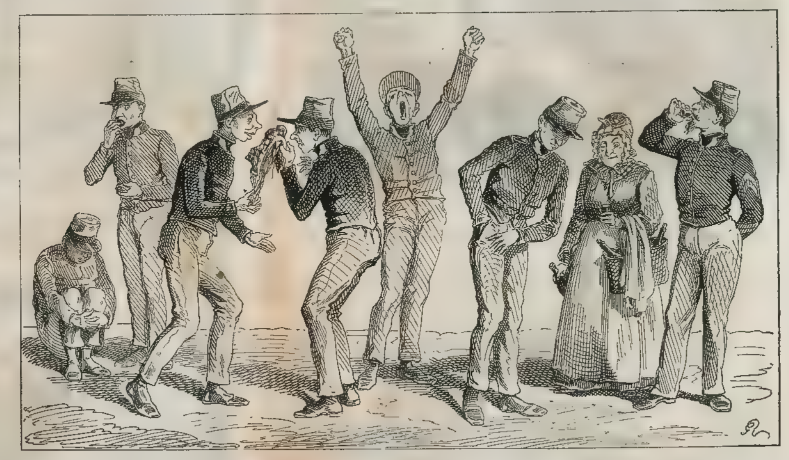
15814

Garde à vo's. — Tête — droite, — fixe.

A la fin de la seconde partie du commandement le soldat retournera la tête à droite sans que le mouvement soit brusqué à celle fin que le coin de l'œil gauche à côté du nez il réponde à l'alignement des boutons de la veste des yeux fixés sur ceusses de la ligne des hommes du même rang.

Au deuxième commandement il remplacera la tête dans la position directe qu'elle doit toujours être celle de la position habituelle du soldat.

Le mouvement de *tête — gauche*, il s'ézécute par les moyens à l'enverse; c'est absolument la même chose, escepté que c'est tout à fait le contraire.



15815

Lorsque l'instructeur voudra ensuite faire passer de l'état d'attention à celui de repos, il commandera : *En place*, — *repos*. A ce commandement le soldat ne sera plus tenu à garder l'immobilité ni la position; il lui sera permis de bâiller, d'éternuer, de se moucher, etc. Il aura même le droit, si sa fortune le lui permet, de faire une politesse à son instructeur.

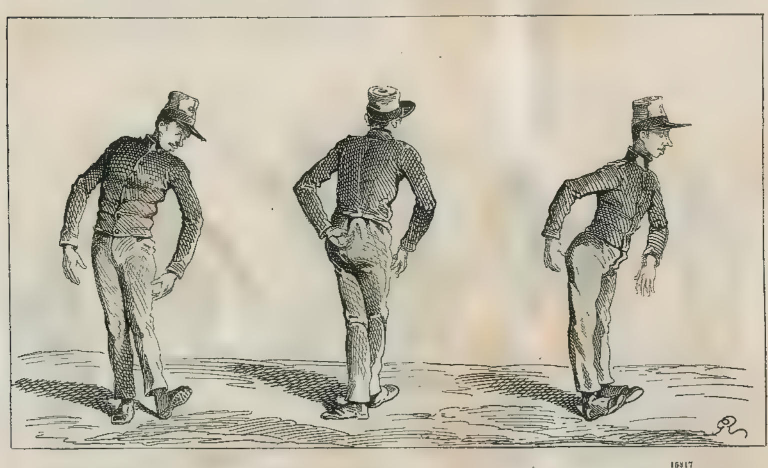
L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



15816

L'instructeur voulant faire reprendre à ses recrues la position et l'immobili'é, saisira le moment où ils s'y attendent le moins pour faire de sa voix la plus retentissante le commandement suivant : Garde à vo's! — 'peloton.

Au premier commandement le soldat fixera son attention, — au deuxième il tâchera de reprendre la position et l'immobi.ité.



15817

DEUXIÈME LEÇON. — *A droite, — à gauche.*

L'instructeur : *Peloton pour le flanc droit — droit.*

Au deuxième commandement le soldat tournera sur le talon gauche, en levant un peu la pointe du pied gauche, et rapportera en même temps le talon droit à côté du gauche sur la même ligne.

Peloton — demi-tour — droit.

Au commandement demi-tour faire une demi à droite en partant du pied droit-z-en érrière vis-à-vis du talon gauche. — Saisir en même temps la giberne pour le coin n'avec la main droite.

Au commandement *droite*, tournère sur les deux talons en levant z'un peu la pointe du pied, les jarrets étendus faire face en érrière reportère vivement le talon droit-z-à côté de celui du gauche et lâcher la giberne dont à laquelle n'en oyant pas, vous en ferez nonobstant la simulacre comme si qu'il y en aurait une.

arrière-petit-fils d'Énée. Ce *Francus*, homme très-énergique, a donné son nom aux Francs, plus tard Français, lesquels reconquirent la Gaule sur les successeurs efféminés des Césars. — On voit que la noblesse de madame la vicomtesse de G... est bien antérieure à celle si vantée des Bourbons. Eh bien, cette charmante créature n'est pas le moins du monde entichée de sa naissance, et elle nous disait, parlant à notre personne, à son bal, dans le boudoir, au coin du poêle, entre deux grogs, que si son fils Clovis XXXVII éprouvait jamais par hasard un véritable amour pour une Montmorency, elle fermerait les yeux sur la mésalliance, et que, ses aïeux dussent-ils la venir tirer par les pieds toutes les nuits, elle n'hésiterait pas à donner son consentement à une union aussi disproportionnée. — Du reste, en cela elle serait fidèle à la devise de Brunehaut, qui naturellement est la sienne, et qui porte :

Cot! Cot! Cot!

en français mot à mot : « Quand j'aime, j'aime! Foin des préjugés! »

***

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur l'ameublement, cela sent sa province. Qu'il vous suffise de savoir que le meuble du salon est en damas de laine bleu, et que le boudoir est enrichi de rideaux en une nouvelle étoffe appelée algérienne, d'une richesse de tons vraiment étourdissante. — Les plafonds sont peints en blanc avec des ornements en carton-pierre. Cette décoration simple, mais riche, est d'un aspect splendide. — Quant aux rafraîchissements, c'était l'hospitalité multipliée par la profusion : la bière et le cidre coulaient à pleins bords pour les dames, et les messieurs sablaient à foison les rubis d'un petit cachet vert retour d'Argenteuil. — En fermant les yeux, j'en respire encore le bouquet embaumé. — Les personnes indisposées ont été très-peu nombreuses.

***

On a dansé jusqu'à sept heures du matin. — Il est impossible d'être plus agile et plus gracieux que le baron Clovis XXXVII; c'est lui qui a conduit la boulangère, mais une boulangère tout à fait originale. — Chaque danseur brandit de la main droite une bouteille de cidre, ce qui est, vous le comprenez, d'un charmant effet; mais ce qu'il y a de plus joli, c'est qu'à un signal donné par l'orchestre, et tout en gardant la mesure, le danseur doit faire boire sa dame à la régalade. Si par maladresse il répand une seule goutte du nectar neustrien, il est condamné à ne pas boire d'une heure. — C'est charmant!

Je ne regrette plus le menuet.

***

Des tables de jeu avaient été dressées dans la chambre de la bonne. — L'or étincelait sur les tapis verts. On a joué des bezi fiévreux, et des piquets plus orageux que la mer Baltique. — Cinq artistes du grand théâtre ont essayé d'organiser *une mouche* dans la partie lambrissée de la salle de jeu, mais madame la vicomtesse s'y est formellement opposée. — Ces messieurs en ont été pour leur honteuse tentative.

***

On assure que M. P..., le riche propriétaire de la rue Z..., a réalisé près de trente-sept francs de bénéfice à *la tierce*. — « L'eau va toujours à la rivière, » disait méchamment, mais fort spirituellement à ce sujet le vaudevilliste C..., à qui M. P... a refusé dernièrement de prêter cinquante francs.

***

Le *sport* ne fournira pas cette fois des aliments bien substantiels à notre chronique; cependant il ne la mettra pas tout à fait au pain sec. — La semaine dernière M. R..., emballeur de la rue V..., acheta de confiance un coursier au maquignon X... — Ce dernier avait garanti que le noble animal ne comptait guère qu'une olympiade. — R... attelle l'alezan brûlé à son camion, et se met en mesure de porter des caisses à ses pratiques, mais à peine la pauvre bête a-t-elle fait vingt pas qu'elle tombe. — R..., tout surpris, va chercher un maréchal, qui, ayant examiné la bête, dit :

« — Dame! c'est vieillesse...

» — Comment vieillesse! il a quatre ans et deux nuits!

» — Quatre ans!... Regardez à la bouche, et trente avec. — Si jamais vous ne séduisez de *jeunesses* plus jeunes, vous ne serez pas condamné pour détournement de mineure. »

***

Peu de nouvelles de théâtre, si ce n'est que M. P. N...,

à qui le Théâtre-Français, — de Paris, — a refusé dernièrement une pièce en cinq actes, aurait, dit-on, demandé une lecture au comité de notre théâtre. — Nous souhaitons sincèrement la réussite de cette tentative un peu osée. — Pourquoi M. P. N... n'a-t-il pas commencé par là? — Nous n'encouragerons jamais la jeunesse à être présomptueuse, mais il ne faut pas non plus qu'elle s'habitue à prendre les petits sentiers quand la grande route est ouverte devant elle. — Il ne faut frapper aux petites portes qu'après avoir vainement sonné aux grandes.

*
* *

L'illustre Tigelet corrige en ce moment les épreuves de son grand ouvrage sur les origines de Belleville. Pour cette œuvre magistrale, notre grand historien a mis largement à contribution les nouveaux historiens de l'Allemagne. — Il paraît certain qu'à l'époque où la colombe rapportait une branche d'olivier à Noé, Belleville n'était qu'un simple volcan dont le cratère principal était en activité sur l'emplacement actuel de la maison du papa Desnoyers.

*
* *

Cela nous est une transition toute naturelle pour parler des fêtes masquées et non masquées, mais toujours si suivies, de ce traiteur, dont la renommée a fait le tour du monde à la suite de nos armées triomphantes. — La dernière a été ravissante de verve expansive et d'entrain communicatif. — Le jour où l'on m'indiquera des réunions où l'on trouve plus de gaieté franche, de rêverie douce et de poésie vraie, je consens à perdre mon nom de

SATANAS.

Pour copie conforme :

GUSTAVE BOURDIN.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



TROISIÈME LEÇON. — *Principes du pas ordinaire et direct.* 15818

L'instructeur : *En avant — marche.*

Au premier commandement le soldat portera le poids du corps sur la jambe de droite, le jarret tendu.

Au deuxième commandement il portera vivement le pied gauche en avant le jarret tendu la pointe du pied un peu baissée et légèrement tournée-z-en déhors ainsi que les genoux.

Il portera ensuite le poids du corps en avant et posera sans frapper le pied gauche à plat précisement à la distance dont qu'il se trouve du pied droit tant le poids du corps s'emportant sur le pied qui pose à terre.

Le soldat passera vivement mais sans secousse la jambe droite en avant le pied passant près de terre, le posera à la même distance et de la même manière que j'y viens de l'espliquère pour le pied gauche — et ainsi de suite.



La soupe!!!... — Rompez vos rangs — marche. 15819

Que le tambour l'appelle à la corvée ou à la parade, à la gloire ou à la soupe, le soldat doit toujours marcher calme et stoïque. Il n'appartient qu'à des recrues de montrer une lenteur répréhensible ou un bestial empressement. Attrape!

LA MUSIQUE POUR RIRE.

Vialon vient de publier son album 1859, et déjà le rire éclate aux quatre coins de Paris.

Piano et *vialon*, orgue barbare et ballon trompette répètent à l'envi ses mélodies désopilantes.

Il appartient au *Journal amusant* de constater les nouveaux succès du père de *la Musique en chiffres*, de *la Musique pour tous* et de *la Musique pour rire*.

Et d'abord, présentons au lecteur les trois filles de Vialon, l'architecte du Panthéon... comique, le directeur du Conservatoire... de la gaieté française.

La Musique en chiffres est la fille aînée de Vialon; cette drôlesse, *en chiffres née*, est assez mal *notée* dans le monde musical, et manque de *portée*. Mais comme le maestro-comico Vialon a pour sa première née, malgré les torts d'icelle, des entrailles de père gâteau, parlons-en avec une certaine déférence; ayons même l'air d'apprécier son genre de notation mathématique, en chiffrant notre style... dût-on ne pouvoir pas le déchiffrer.

« 7 méthode 6 imple, — qui fait 20 cre 6 ubtilement le 10 ficultés que chac 1 éprouve à lire *Vive Henri 4* ou les 3 *Nicolas* avec les 7 notes de la musique, — n'a rien de 9.

» 7 à Galin, 1 chef d'école hasar 2, que sont dus 7 méthode et 16 exer 6.

» Se trouvant 13 à l'é 3 dans la notation routinière, cette notation, ennuyeuse comme une tragédie de Du 6, Galin se 1,000 esprit à la torture, et, par cas fort 8, trouva la re 7 de la musique chiffrée, qu'il enseigna à 16 amis.

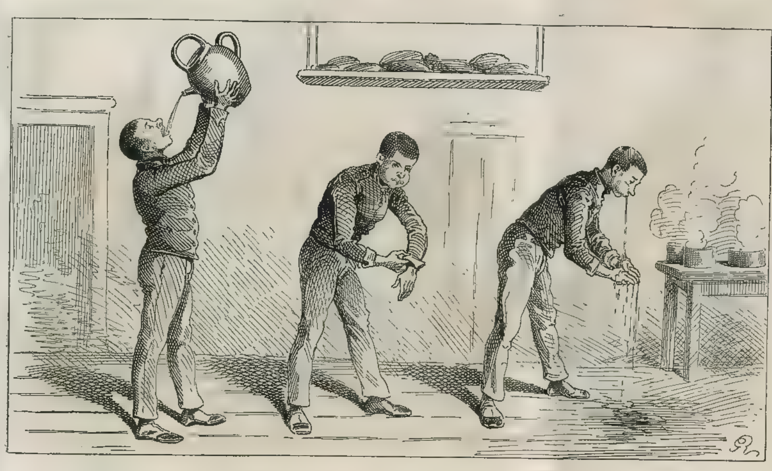
» Alors, bien qu'on se moquât 2, ceux 6 imaginèrent d'introduire 7 invention à 3 (Aube), à 40 an (Manche), à Cas 6 (Bouches-du-Rhône), à 7 (Hérault) et dans la ville 2 (Seine-Inférieure), sans oublier Aut 1, Verd 1, Loud 1, Mel 1, et autres villes pleines de 100 comm 1. Je tiens ce fait de Colbr 1.

» C'est 7 re 7 que Vialon a perfectionnée, et, bien que les éditeurs aient chanté 6 ouvent son *De profun* 10, et dit qu'il n'y avait plus à 5 iéter d'elle, Vialon espère que 7 méthode (dont le succès alla crois 100, et qui 1,000 intrigue hors d'état de lui nuire) fera le tour du monde, et sera adoptée en Chine par les B 11, et dans l'Inde par les Hin 12.

» 7 en 20 qu'on veut arrêter le progrès! le succès se pres 100, et je ne doute pas que Vialon et sa fille aînée ne réus 6; ce qui permettra enfin à 7 éditeur courageux, après s'être tant de fois mis en 4 pour aboutir à 0, de dire en regardant sa cas 7 : Nous sommes à nos 13. »

La Musique pour tous, fille cadette du sus-nommé, a

L'ECOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



Un ancien a dit que la propreté est une demi-vertu, en conséquence le soldat ne doit jamais se mettre à table sans s'être lavé les mains. — Un temps et trois mouvements.



La soupe mangée, le soldat doit vaquer aux soins journaliers d'intérieur, c'est-à-dire nettoyer, ranger, épousseter le ménage;



puis aller au marché avec le caporal d'ordinaire, qu'il devra suivre discrètement et à distance respectueuse.

été plus adroite que sa sœur : elle a su ménager la chèvre progressiste et le chou rétrograde.

Elle publie deux éditions : la première en chiffres, la seconde en notation usuelle. Elle a eu de plus le bon esprit de se mettre à la portée... de tous; de là son nom et son succès populaires.

La Musique pour tous sera un jour la gloire de grand-papa Galin, comme elle est aujourd'hui la poule aux œufs d'or de petit papa Vialon.

C'est un habile trait d'union entre les conservateurs de l'antique grimoire des croque-notes et les révolutionnaires de l'arithmétique musicale.

La Musique pour rire, la plus jeune des demoiselles Vialon, est un tantinet parente du *Journal amusant;* elle fréquente les cafés-concerts, et fait de ses chansons les quadrilles en vogue.

Elle trône à l'Eldorado comme au passage Colbert (grrrrande rotonde, escalier E), et à son album illustré ni plus ni moins que les rois de la romance.

Mademoiselle Vialon jeune, la Benjamine de son père, n'a encore que deux ans, mais elle a déjà bien fait parler d'elle, et c'est justice. Elle est vive, accorte, sémillante. Sourire aux lèvres, gaieté au front, fleurs au bourrelet, elle a fait de son hochet une marotte, et, filleule de la joie franche, elle a pour amis tous ceux qui aiment à chanter et à rire.

Et ceux-là ont le choix. Les *Tapoteuses de Pianopolis*, lamentations ébouriffantes de Jules Lovy; l'*Amour des bêtes*, une très-divertissante pochade; le *Roi de la rampe*, une abracadabrante parodie d'Adolphe Joly; un *Mari à la tartare*, *J'ai si bien dîné*, *Plus d'accidents!* les *Toqués*, la *Chemise d'un homme heureux* (il faudrait tout citer). Le tout traduit et commenté par le spirituel crayon de Stop, avec ce chic, cette verve, ce réussi, que les amateurs de dessin ont tant de fois appréciés.

Et maintenant, espérons que Vialon se contentera de sa triple progéniture; car, fanatique comme il l'est du gymnase Triat, s'il avait une quatrième fille, nous aurions forcément *la Musique gymnastique*.

En attendant, bonne chance à *la Musique pour rire!*

ALEXANDRE FLAN.

LA HUITIÈME PLAIE D'ÉGYPTE.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est, ô lecteurs? Eh bien, adressez-vous aux artistes, ils vous répondront sans hésiter : « La huitième plaie d'Égypte, c'est l'amateur. »

Oh! l'amateur, monsieur, l'amateur! cet animal, au dire de M. de Buffon et autres autorités, est essentiellement tatillon, fureteur, indiscret, curieux et questionneur. Questionneur surtout! Le supplice de la question est celui qu'il vous applique avec le plus de facilité. Le misérable!

« On n'a qu'à ne pas le recevoir! » direz-vous. Ne pas le recevoir, ô naïf lecteur! ne pas recevoir cette huitième plaie, y songez-vous? Non, au fait, vous n'y songez pas!

Car enfin, un artiste est un artiste, d'abord, c'est-à-dire un homme qui fait des tableaux pour les autres. Les autres, c'est tout le monde : vous, moi, l'amateur, l'imbécile, le premier venu. Il vend de l'art comme l'herboriste du coin vend des sangsues. Un monsieur entre, ce monsieur est peut-être un acheteur. Il faut le tolérer.

Et puis, l'artiste est ordinairement un homme bien élevé; son atelier est un salon; il est tenu à de la politesse et même à de l'amabilité envers les personnes généralement quelconques qui l'honorent de leur visite.

Double raison pour être doublement importuné!

O l'amateur, monsieur, l'amateur!

Il vient le matin et ne s'en va que le soir, après vous avoir mis à la question pendant tout ce laps. J'ai dit « laps, » ami lecteur; arrangez-vous pour le reste avec le Dictionnaire de l'Académie.

« Ah! vous êtes déjà à l'ouvrage! » dit l'amateur en entrant; « vous tenez déjà en main la palette et les pinceaux!... »

Le bourreau! il appelle des brosses des « pinceaux! » Il appelle un tableau « de l'ouvrage! »

Il dit, et s'installe, l'amateur, après vous avoir demandé pardon de la liberté grande.

Au bout d'un instant, il vient regarder sous votre nez, aussi près que possible, votre œuvre commencée, sans se douter un seul instant que l'enfantement exige le mystère, et qu'un tableau, comme un livre, comme une statue, ne doit être montré qu'après son entier achèvement.

« Tiens! » dit-il d'un air connaisseur, « tiens! tiens! tiens! c'est un peu cru de ton, cette petite machine-là!... De l'effet, beaucoup d'effet, mais un peu cru, un peu cru... Avouez, cher monsieur, avouez!... Beaucoup d'effet, en vérité, mais un peu cru!... »

Vous avouez, pour faire plaisir à l'amateur, et pour qu'il vous laisse tranquille. Ah! bien oui! s'il vous laissait tranquille, il ne serait pas une plaie, — et c'est une plaie, l'amateur, une plaie! La huitième en entrant, à gauche des sauterelles!... »

« Maître, » reprend tout à coup l'amateur, qui croit vous être très-agréable en se montrant de plus en plus impertinent, « maître, pourquoi ce glacis d'huile et de bleu sur vos rochers? Pourquoi pas une pointe de noir? la pointe de noir ferait très-bien sur ce glacis... »

Pendant qu'il pousse sa pointe, vous fredonnez la complainte des *Quatre jeunes gens du quartier*, que l'amateur déclare charmante, et dont il vous demande copie pour faire de l'effet dans quelques salons. Comme vous êtes encore un peintre inconnu, et que vous ne refusez pas les *copies*, vous faites celle que vous demande l'amateur.

« Merci, maître! » répond l'amateur, en continuant à vous questionner sur les procédés employés par vous, afin de pouvoir jargonner peinture dans les réunions de bourgeois.

« Il n'y a pas assez d'air là-dessous!... Cela a du pouce!... beaucoup de pouce!... Vous avez de la patte, jeune homme, beaucoup de patte!... De la science, du brio, du dessin et de la couleur! Parfait! parfait! parfait! Comment donc arrivez-vous à ces empâtements-là?... C'est étonnant, on dirait du beurre frit!... Ça me donne envie de manger!... Heureux artiste!... Beaucoup de patte, décidément, beaucoup de patte!... J'aime mieux vos petites machines que les grosses machines d'Horace Vernet!... Vernet n'est qu'un badigeonneur... vous êtes un artiste!... » etc., etc., etc.

Cela dure quatre et cinq heures. Vous êtes fatigué de l'entendre, il n'est pas fatigué de parler, le bourreau! Les bourreaux se fatiguent moins que leurs victimes, c'est connu!...

L'amateur s'imagine vous rendre heureux en vous comblant d'éloges, dont il serait moins prodigue si chacun d'eux coûtait un sou, et il ne fait que vous écœurer en vous faisant ainsi *manger du sucre!*

Il n'y a ordinairement pour vous qu'un moyen de sortir de cet ennui, c'est de sortir de chez vous, ou tout au moins de simuler une sortie.

« Pardon, monsieur, » dites-vous en faisant semblant d'enlever votre vareuse et de quitter votre appuie-main, « j'aigo ungo rendezgo-vousgo avecgo unego petitego bonnego amiego quelquego partgo... »

« Pardon!... je ne comprends pas bien!... » fait l'amateur étonné.

« Je dis, » reprenez-vous gravement, « je dis, vousguê m'enguêbêguêtezguê crânementguê..... Siguê vousguê neguê vousguê enguê allezguê pasguê, jeguê vaisguê vousguê flanquerguê parguê laguê feguênequêtreguê!... »

« C'est très-gai, voilà tout ce que je vois de plus clair là-dedans, » répond l'amateur en riant comme un fou. « Mais je ne veux pas abuser de vos moments!... Un quart d'heure encore, et je sens que je deviendrais indiscret!... Je vous remercie d'avoir bien voulu m'initier aux arcanes de l'art, moi profane!... Adieu, maître!... Vous irez loin, je ne vous dis que cela, vous irez loin!... »

Hélas! pourquoi l'amateur n'y va-t-il pas, loin, lui? On ne le reverrait peut-être plus!

Mais il revient, cet homme-radis, il revient!

Encore, s'il achetait!... On lui pardonnerait presque ses importunités! Mais il n'achète pas, il achètote! Quand il vous a ennuyé pour mille francs, il vous achète une toile de cinquante!

Que le ciel vous préserve des roues d'omnibus, des tuiles, de la petite vérole et des amateurs!

ALFRED DELVAU.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).

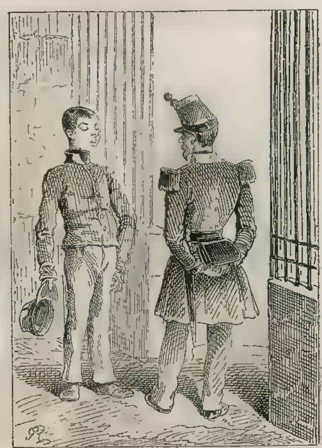


Rentré au quartier, le soldat pourra procéder aux soins de sa toilette personnelle;





puis, après s'être, par un coup d'œil au miroir, assuré de la régularité de sa tenue,



il se présentera à l'inspection du caporal de sa chambre, puis à celle du sergent de planton, et sera — si ce sous-officier le juge convenable — mis en liberté jusqu'au prochain appel, s'il n'est retenu pour autre cause.

CLICHY *.

Avec les jeux de l'enfance, les sobriquets. J'ai connu à Clichy un maréchal *Ney*, à cause de la longueur de son nez : je vous donne cette facétie pour ce qu'elle ne vaut pas ; — *Confessionnal*, — *la Cocotte*, — *Benazet*; celui-ci avait affermé les jeux du jardin : j'expliquerai cela ; — *Grappo*, — le *Nouveau*, ainsi intitulé obstinément depuis tout à l'heure deux ans qu'il est entré à Clichy, dont il est aujourd'hui le doyen ; — l'*Ambassadeur* : c'était un attaché de la légation turque; — *Levassor*, un Anglais qui parlait difficilement français; — l'*abbé Faria*, un homme de lettres bien connu par sa manie de vous raconter toujours les dix mille francs qu'il va toucher lundi; — un jeune Haïtien baptisé *Soulouque*, — *Topinambour*, — *Casse-Carreaux*, — *Marolles*.

Ce — *Marolles* — est un marchand de fromages ambulant. Brave et digne garçon, doux, serviable, poli, Marolles n'a pas eu de chance; une chute a paralysé sa jambe droite, qu'il traîne difficilement; de plus, il est borgne; enfin il se trouve à Clichy pour une somme de — TRENTE-SIX FRANCS!!! — Attendez.

Trente-six francs de fromages, que toute la bonne volonté possible et des efforts surhumains, pour un marchand de fromages borgne et boiteux — il faut lui entendre raconter cela — n'ont pu lui faire trouver à l'échéance. Son créancier a fait des frais, frais sur frais. Marolles, un jour, pour arrêter les poursuites et calmer son homme, pour bien faire enfin, a reconnu les frais capitalisés et signé une reconnaissance. Marolles ne soupçonnait pas tout ce que le cœur d'un marchand de fromages en gros, patenté, vinaigrier et garde national, pouvait recéler de noirceur, et il ne vit pas, sous la fleur du compromis et le gazon de l'arrangement, le serpent de la contrainte par corps, — et Marolles a été mordu : il fait ses trois mois.

La vengeance a germé dans son sein. Il a donné deux francs à un peintre en lettres, — autre pauvre homme qu'on a arrêté un matin dans la rue, travaillant sur son échelle, — et le peintre en lettres a transporté sur le grand mur, à l'adresse de la postérité, en manière de stigmate contre le créancier de Marolles, cette inscription en style lapidaire rédigée par Marolles dans le silence du cabinet.

Je la transcris ici dans son orthographe native et sa disposition textuelle :

...... M. D. DE FROMAGE. RUE.
DE. LA. COSSONNERIE. N° .... ESCROT.
POUR 36 FR. DE. DIFERAN. UNE. ABSANCE.
DE 40. JOUR. LE 4. FÉVRIER AU 15.
7 TEMBRE. IL. A. FAIT. 400 FR. DE.
FRAIS. ET. 367. QUE. JE. VOULOIT. LUI.
PAYER. CONTENT. IL MON SERVIE.
POUR. PASSER. 90. JOUR. A. CLICHY.
PAR. SA. ROURIE. IL. A. FAIT. VOIR. LE.
TOUR. A. UN. AGAN. DE. CHANGE.

Les deux dernières lignes sont écrasantes. — Je ne voudrais pas que Marolles me dût de l'argent.

* *

Les inscriptions sur les murs sont défendues par le règlement, ce qui n'empêche pas les murs d'en être émaillés dans le préau, dans les escaliers, dans les — *water closet* — partout et sur tout le grand mur du jardin.

La forme en est généralement peu variée, et sans grands frais d'imagination :

UN TEL, — RUE — N° — INCARCÉRATEUR — RUE — N° —
INCARCÉRATEUR, VOLEUR. A BAS LES INCARCÉRATEURS!

De même que, dans les *faits divers* des journaux, lorsqu'il s'agit d'un loup, d'un tigre ou de quelque autre bête non domestiquée, le journaliste ne manque jamais d'accabler d'injures ladite bête : « *Cette bête aussi lâche que cruelle*, » ou bien : « *Cet animal dont la férocité n'a d'égale que sa poltronnerie.* » — De même, ici, le mot INCARCÉRATEUR a toujours son cortége obligé d'épithètes désobligeantes.

Quelquefois on y rencontre en annexe, et pour compléter l'indication, une particularité biographique ou autre sur l'incarcérateur, mais c'est toujours très-concis, — l'inscription en creux étant de sa nature pénible et difficultueuse, surtout sans outils spéciaux.

Voici un exemple de ce genre :

TEL (toujours l'adresse) — INCARCÉRATEUR, USURIER. — SON FILS, ESCROC, FAIT DES DETTES.

O Molière!

J'ai lu celle-ci :

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE, INCARCÉRATEUR.

En vers :

Fiez-vous à ce M...
Qui dirige la C.....e,
Fiez-vous à ce M.....
Le plus honnête homme de France.
Il m'a volé dix mille francs,
C'est très-vrai; mais en récompense,
A Clichy, douce résidence,
Il m'a nourri pendant deux ans.

Admirez de B... l'extrême complaisance.
Pendant deux ans entiers il m'habilla pour rien,
Et pour rien maintenant il me remplit la panse.
Que B... est un bon chrétien!

En voici une qui procède *ab irato :*

MAIS QUELLE CANAILLE QUE CE N —, CHEMISIER, RUE —.

De la même main, un peu plus loin :

J'ÉPROUVE LE BESOIN DE DÉCLARER QUE MON CHEMISIER N... EST UN FRIPON ET DE PLUS UN IMBÉCILE.

Il ne fait pas bon tailler des chemises pour cet incarcéré-là.

Voici encore quelques inscriptions. Je regrette de ne pouvoir y laisser les noms propres :

DÉFIEZ-VOUS D'ÊTRE MORDU PAR —, RUE —, INCARCÉRATEUR! — INCARCÉRATEUR, EST UN AFFREUX FILOU. IL A ÉTÉ CONDAMNÉ A DEUX ANS DE PRISON POUR USURE. (VOIR LA GAZETTE DES TRIBUNAUX DU —).

* Extrait d'un volume le *Miroir aux alouettes*, par Nadar, chez Michel Lévy.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



Le soldat devra toujours, autant que possible, sortir en compagnie d'un camarade; il observera en ville une démarche assurée et un maintien militaire,



et saluera idèmement chaque supérieur qu'il rencontrera sur son passage.

— USURPATEUR DES DROITS D'UN BON VIVAN, QU'ON LE PEND TOUT VIVAN, QU'IL N'A PAS DROIT DE GARDÉ UN BON VIVAN DANS CETTE MAISON DE CLICHY.
— INCARCÉRATEUR. SA FEMME EST UNE — (le mot y est).
JE VOUDROIS BIEN M'EN ALLER.
SIGNÉ LEPEINTRE JEUNE.

NADAR. (*Suite prochainement.*)

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un petit filou vient de trouver un assez ingénieux moyen de détruire des pièces de conviction.

Le drôle avait acheté deux œufs frais chez une fruitière, et il en avait dérobé six chez une autre, en marchandant du persil.

Sa casquette servait de réceptacle à son achat et à son larcin; deux agents de police qui le guettaient l'arrêtent. A ce moment le jeune larron enfonce sa coiffure sur sa tête, mais il l'enfonce si bien que ses œufs trop pressés se changent en omelette. De plus son visage disparaît soudain sous un si épais glacis de jaune d'œuf qu'il est impossible de constater son identité.

— Quel dommage, dit-il en montrant alternativement sa casquette tachée et les agents de police l'empoignant, j'allais résoudre un problème difficile; j'allais manger une omelette *sans eux*.

Où le calembour va-t-il se nicher?

*** Lors de l'assaut de Malakoff, un vieux capitaine, priseur forcené, demande une prise de tabac à son lieutenant. Patatras! un boulet passe et emporte le bras du lieutenant et sa tabatière. Le capitaine, qui tenait autant à sa prise de tabac qu'à la prise de Malakoff, se tourne vers un vieux sous-officier qui reniflait paisiblement :

— C'est donc toi qui m'en offriras, dit-il, puisque ce bêta-là s'est laissé enlever sa tabatière.

Et après avoir pris du tabac ils prirent le mamelon Vert.

*** C'était à la consultation d'un hôpital. Un ouvrier s'approche du docteur en se tenant les reins et en faisant mille grimaces.

Le docteur lui demande :

— Qu'avez-vous, mon ami?

— J'ai bien mal à l'épine *torsale*.

— Vous dites?

— L'épine *torsale*.

— Dites *dorsale*.

— Allons donc, répond l'ouvrier en souriant de pitié, puisqu'on dit un *torse*, il faut dire *torsale*.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Après une série de cent vingt nouvelles représentations (ce qui porte à plus de huit cents son chiffre total), la féerie des *Pilules du diable* a déguerpi de l'affiche du Cirque. C'est *Maurice de Saxe* qui lui succède; il ne la remplacera pas.

La pièce de *Maurice de Saxe* est plutôt un drame où il y a des militaires qu'un drame militaire. Le combat sert d'accessoire à l'action principale, et en fait de bataille, il n'y a guère que la bataille de *Fontenoy*.

Le nouvel ouvrage de M. Paul Foucher pourrait être intitulé : *Victoires et conquêtes amoureuses du maréchal de Saxe*.

Au premier acte, au lieu de prendre, selon les us et coutumes du Cirque, un bastion garni de grenadiers autrichiens, c'est la vertu d'une grisette allemande qu'il emporte à la baïonnette.

Au second acte, il fait le siége du cœur de la comédienne Adrienne Lecouvreur.

Au troisième, il trace des lignes de circonvallation autour des beaux yeux de l'actrice madame Favart.

Au quatrième, la Favart fait une sortie vigoureuse. Scène de tir à ricochet et à boulets rouges.

Au cinquième acte, Maurice pénètre dans la place.

Apothéose : *Bataille de Fontenoy* d'après Horace Vernet; triomphe du vieux Saxe. A ses pieds, on voit tous les instruments de Sax. Pluie de coups de sabre, grêle de coups de fusil et de coups de canon, avalanche de tourbillons de fumée. Rien n'a été épargné par l'administration, qui a monté cette œuvre de littérature avec son soin ordinaire. Avis aux amateurs de poudre..... et il y en a toujours en France.

Jamais les bals de nuit n'ont été plus en vogue que cette année. L'archet magique de Strauss fait merveille à l'Opéra; dès qu'il l'agite en signe de commandement, on voit les débardeurs, les pierrots et les bébés se trémousser avec frénésie.

Aux danseurs du samedi, le bal de l'Opéra; aux danseurs du dimanche (et ils sont nombreux), le bal de Pilodo, au Vauxhall. Pilodo a le diable au corps, et, semblable à la torpille, il atteint de son fluide tout ce qui l'approche. Son bal est le refuge de la gaieté qui frôle la folie. On y rit, on s'y roule, on y cabriole, on y danse de la façon la plus extravagante et la plus originale. Cette joie-là, c'est le point milieu entre la raison et l'aliénation mentale.

A propos de folie, on peut parler des Folies-Nouvelles. Diversité, telle est la devise de cette charmante maison de fous, où l'on ne sait pas quel est le plus *toqué*, de la troupe ou du public qui rit si fort

Il y a là trois comiques qui sont passés maîtres-fous : c'est Joseph Kelm, Dupuis et Tissier, et si je n'ajoute pas à cette liste notre ami Pierrot, c'est que je ne connais pas d'acteur plus logique dans sa gaieté, de mime plus vrai dans son excentricité, que Paul Legrand, le premier mime de notre époque.

A l'occasion du bénéfice de cet excellent comique enfariné, on a joué *Pierrot épicier* et une opérette : *A huis clos*.

Soyez calmes, messieurs les directeurs, tant que vous aurez Pierrot et votre amusant répertoire d'opérettes, on ne jouera jamais chez vous *à huis clos* : le public enfoncerait les portes.

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pourquoi ce monsieur à qui l'on offre un cadeau fait-il une aussi laide grimace?
C'est parce qu'on lui donne une pile.

N° 2. Savez-vous pourquoi les sermons des prédicateurs auraient plus de succès sur un champ de manœuvres que partout ailleurs?
Parce que c'est le lieu le plus propice aux *conversions*.

N° 3. Devinez pourquoi la vérité ne fait pas peur aux aveugles?
C'est parce qu'ils n'ont pas à craindre qu'elle leur saute aux yeux.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Trop souvent une femme modèle son mari à sa guise.
Trot, sous vente, une femme-modèle son — mari à sas, Guise.

N° 5. Un homme à la merci de son ennemi passera un mauvais quart d'heure si celui-ci est cruel.
Un homme à la mer, Cid sonne, N mi passe rat, un mauvais cardeur, 6 luit, scie, ec, ruelle.

N° 6. L'aqueduc de Carpentras n'est pas romain. Clément V en fit les frais : un argent fou y fut employé.
Laquais-duc de, carpe entre as, nez pas romain, clé, man, 5 en filet frêt, 1, argent fou, hie, fut — employé.

LE MUSÉE FRANÇAIS

REVUE ARTISTIQUE

PAR ET D'APRÈS

MM. VICTOR ADAM, — BELIN, — ROSA BONHEUR, — DOCTEUR BORDONE, — BRACQUEMOND, — COLETTE, — COMPTE-CALIX, — CURSON, — JULES DAVID, — DECAMPS, — ALF. DEDREUX, — EUGÈNE DELACROIX, — DEVEDEUX, — GUSTAVE DORÉ, — DUBUISSON, — DUVEAU, — ÉLÉMORE, — FORTIN, — FRITZ, — PRINCE GALITZIN, — GAVARNI, — GLUCK, — HAMON, — HUMBERT, — IMILOFF, — JACQUAND, — JADIN, — GUSTAVE JANET, — KREUTZBERGER, — LANCELOT, — — LAUGÉE, — LAURENS, — LAVILLE, — LESLIE, — E. LORSAY, — LUMINAIS, — MAYER, — MULLER, — C. NANTEUIL, — PELCOCQ, — PIRODON, — PONROY, — PROVOST, — REDGRAVE, — RIOU, — ROBERT FLEURY, — STEVENS, — TROYON, — VARIN, — ÉMILE VERNIER, — WEBSTER, ETC., ETC.

Le *Musée français* forme aujourd'hui deux beaux volumes, ou, si l'on veut, deux Albums, composés chacun de deux années, ou vingt-quatre livraisons.

C'est un ouvrage intéressant à divers points de vue, on y rencontre une très-grande variété de sujets : des compositions originales, des scènes de mœurs, des sujets de batailles, des vues, des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, copiés les uns dans les grandes expositions des Beaux-arts, les autres au musée du Luxembourg et dans les galeries particulières.

On y suit les progrès d'un genre de gravure qui serait probablement mort inconnu dans les mains de son inventeur, si le *Musée français* ne lui avait fourni le moyen de se faire connaître et l'occasion de se développer et de progresser. Nous voulons parler de la *paniconographie*, qui met en relief les dessins lithographiés et permet de les tirer à la presse typographique mécanique.

Mais ce qui rend surtout le *Musée français* précieux aux artistes et aux amateurs, c'est qu'il est en grande partie l'œuvre de ce jeune peintre que nous sommes fier d'avoir deviné avant tout le monde; — GUSTAVE DORÉ a exécuté un grand nombre des planches du *Musée français*, c'est dans le *Musée français* qu'il s'est essayé aux grandes compositions sur bois, — c'est là qu'il a fait ses premiers dessins de batailles, et il est curieux de voir le mouvement, l'effet, l'aspect saisissant de ces premiers essais. Dans le *Musée français* il a donné des scènes de tout genre et prouvé qu'il peut réussir dans tous les genres.

Chaque volume forme un tout complet et peut s'acheter séparément.

Prix des deux volumes au bureau, 40 fr. — Rendu *franco*, 45 fr.

POUR LES ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT CE PRIX EST RÉDUIT A

12 fr. les deux volumes pris au bureau.
16 fr. les deux volumes rendus *franco*.
8 fr. chaque volume rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR Mme CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 4 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LA CHICANE ET L'AMOUR

Deux vertus du même prix, par LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

Trente caricatures lithographiées; Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente. — *Franco*, pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 fr. au lieu de 10. — Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

LA TOILETTE DE PARIS.

Le journal la *Toilette de Paris* est un tour de force de bon marché.

Il paraît deux fois par mois (vingt-quatre fois par an), et ne coûte d'abonnement que 5 fr. par an pour les départements, 4 fr. pour Paris.

Les numéros se trouvent chez tous les marchands de livraisons pittoresques, et ne se vendent que 15 centimes pièce.

Les modèles publiés par la *Toilette de Paris* sont tous élégants et de bonne société, mais ils sont moins riches que ceux du journal les *Modes parisiennes*, et par conséquent moins coûteux à établir.

On s'abonne pour un an au moins à la *Toilette de Paris*, et les abonnements doivent tous partir du 1er janvier.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LE TABAC ET LES FUMEURS

ALBUM COMIQUE NOUVEAU PAR M. MARCELIN.

Prix, 10 fr. — Pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 fr., rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

GRAND SUCCÈS DES BOUFFES-DEBUREAU.

I PIFFERARI

OPÉRETTE-BOUFFE
POEME DE DE JALLAIS
MUSIQUE DE J. NARJEOT.
EN VENTE : CHEZ ALF. IKELMER ET Cie, 44, *rue Rougemont*, 44, *à Paris*.

Le traité de *Prothèse dentaire*, par Georges Fattet, continue à jouir d'un grand et légitime succès : près de 1,200 exemplaires de la cinquième édition de cet important ouvrage viennent, en effet, d'être vendus en quelques mois. Un pareil succès s'explique tout à la fois par la nature et la variété des documents que ce livre renferme, et par les avantages que les DENTS à succion présentent pour la *santé*, la prononciation et la mastication. Un vol. in-18. Prix, 5 fr., au cabinet de l'auteur, 255, rue Saint-Honoré.

SANTÉ. Dictionnaire de médecine, d'hygiène et de pharmacie pratique, suivi d'observations, de guérisons, avec 160 formules. Prix : 60 c., rendu *franco* à domicile. On paye par trois timbres-poste qu'on adresse au Dr Giraudeau de Saint-Gervais, rue Richer, 12, à Paris.

LE DESSIN SANS MAITRE,
Par Mme CAVÉ.
Prix de la méthode, 3 fr.; franche de port, 4 fr. — Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LE MONORGANORAMA; par GRÉVIN. Album cartonné, prix : 6 fr. Chez Hautecœur, Martinet, rue Vivienne, 41.

M. Grévin, dans une série de compositions très-bizarres, s'est amusé à mettre en scène des personnages dont la tête est formée par un œil, par une bouche, par une oreille. Son album est curieux, original, et il obtient, nous dit-on, beaucoup de succès parmi les amateurs d'excentricités.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 163. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 12 Février.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



PAUL DE SAINT-VICTOR.

(Voir la biographie ci-contre.)

EN CARNAVAL, — par DAMOURETTE.



AVANT LE BAL.

— Qu'est-ce que je vas mettre sur mes épaules?
— Mets un rideau de fenêtre, tu seras déguisé en croisé....e.



AU BAL.

— Bergère, veux-tu épouser un roi?
— De cœur? non : y a pas gras. Si c'était de trèfle je ne dis pas : c'est signe d'argent.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XIII.

A MON AMI THEOPHILE GAUTIER.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

Son père, le Dulaure de la légitimité, a publié des travaux remarquables sur l'histoire de l'édilité parisienne.

Il est né, lui, en 1826, à Paris Sa famille l'envoyait à l'âge de six ans, c'est de bonne heure! au collége des jésuites de Fribourg, puis à Rome, au collége Romain, toujours sous les jésuites, qui le gardèrent jusqu'à sa vingtième année. Je me hâte de dire que l'élève n'a gardé de ses maîtres qu'une éducation excellente et sérieuse, une tenue pleine de réserve et de distinction.

Nous n'avons pas à faire entrer dans sa vie privée le public, auquel il n'en a jamais entre-bâillé la porte. Nous pouvons dire seulement qu'il y a là le travail, la simplicité, le calme, et toutes les douces et simples vertus de la famille.

Pendant ces longues années passées à Rome, Paul de Saint-Victor apprit à connaître et à aimer la peinture, et sa manière s'en ressent trop, a-t-on dit, un avis que je ne partage pas. Paul de Saint-Victor n'est pas seulement pour moi un *formiste*, le plus brillant de tous et le seul qui sache toujours, je dis — toujours — comme j'ai dit — le seul, — ne pas se laisser aller à la fatigue et à l'ennui d'une semblable besogne hebdomadaire et faire lire dix colonnes écrites trop souvent à propos d'insignifiances sans nom. Sa manière imagée et pittoresque ne l'empêche pas d'avoir la profondeur d'appréciation, et, lettré s'il en fut, mais sans pédantisme, il n'a que le tort de s'amuser parfois à jouer des difficultés sur le charmant instrument qu'il possède si bien, et de peindre avec la même palette, avec les mêmes couleurs et sur la même toile un enthousiasme siamois impossible pour Eug. Delacroix et M. Ingres. Ce sont là jeux de prince — de la plume, je le veux bien, mais ce n'est que cela, et c'est trop.

De retour de Rome à Paris, Paul de Saint-Victor suivit les cours de l'École de droit, et ne fut pas reçu avocat par cette première raison qu'il ne se présenta pas à l'examen. Les préoccupations littéraires le tenaient déjà. Il avait rencontré Th. Gauthier, avec lequel il s'était lié d'une amitié suivie, et dont l'influence devait avoir sur lui une action décisive.

1848 éclate : Paul de Saint-Victor entre au cabinet des Affaires Étrangères, avec le jeune Charles Hugo, sous M. de Lamartine. Je ne sais pas s'il a été pour quelque chose dans le trop fameux manifeste qui prit tant de précautions pour ne pas réveiller les traités de 1815. — Il quitte le ministère pour le feuilleton des théâtres au *Pays*, puis Émile de Girardin l'appelle, en 1855, à la *Presse*, où nous le trouvons aujourd'hui.

Mais à quoi diable vais-je m'amuser en ce moment!

J'oubliais que c'est aujourd'hui lundi!

Courons vite — et pourvu que nous trouvions encore une petite place pour regarder derrière les autres!

Un trait de feu s'élance comme une flèche des profondeurs de l'ombre et coupe la nuit sans la dissiper. A mesure qu'il s'élève, il se presse moins, sûr de son effet à présent, et décrivant la majestueuse lenteur de sa parabole, il se décide enfin à éclater en épandant une pluie d'or lumineux....

La batterie tout entière s'est éveillée du coup. D'autres jets partent aussitôt, et incisent leur sillon brillant dans le champ des ténèbres, cherchant à crever de leur pointe enflammée le voile noir qui couvre l'horizon inconnu. Les fusées furieuses s'entrecoupent comme des couleuvres lancées; les pots à feu violents abandonnent leurs culots à la poutrelle, le salpêtre et l'antimoine s'allument en étoiles, qui brillent, s'éteignent, et cèdent la place à d'autres, tandis que le pulvérin et le chlorate de potasse éclatent en marrons brutaux et en bombes fulminantes. Toute la famille des serpenteaux s'en donne à cœur-joie, et heurte avec fracas la brusque cohue de ses vols capricieux. Sur le rhythme crépitant des pétroles, les lardons donnent le *la* de cette symphonie étourdissante, que les rockets stridents percent, et le canon lointain frappe et

EN CARNAVAL, — par DAMOURETTE (suite).



SORTIE FORCÉE.
Il faut prendre les enfants par la douceur...



A SOUPER.
(*A part.*) Allons bon, c'est ma tante! Saperlotte! je ne veux pas devenir mon oncle.

pince l'air, marquant de sa basse grave une mesure particulière. ..

Qu'y a-t-il donc, et est-ce fini déjà? Pas du tout; une lueur nouvelle et subite éclaire l'ombre; sur une charpente invisible s'allume en courant un édifice lumineux, dessiné par le mystérieux architecte. Les feux bas jaillissent en colonnes torses, les spirales se déroulent et s'épanouissent dans les acanthes des chapiteaux enflammés. Les portiques étincelants se cintrent, l'eau de feu jaillit des fontaines pyriques, les soleils tournent éperdus, les vis sans fin lancent avec une prodigalité de millionnaire les oiseaux de paradis, les caducées, les girandoles, les feux guillochés et les mosaïques à tourbillons, et brochant sur le tout, entre les feux croisés des dragons et les tourbillons insensés, les courantins exaspérés, ivres de lumière et de bruit, vont et viennent avec une fougue vertigineuse.

Mais le tapage augmente: une lumière éclate plus vive encore que toutes ces lumières, qui n'étaient que la nuit devant elle. C'est le bouquet! Le phosphore victorieux s'enflamme sur le soufre et le naphte; les mortiers, — *tutti!* — se hâtant dans ce finale monstre, lancent la flamme et le bruit et étouffent le canon; la girande éclate, et son cratère éblouissant se vomit sur nous avec fracas, en une masse menaçante de piques de feu..... La foule recule : l'air est embrasé et, dans l'incendie universel, le nitrate de strontiane verse sur nos têtes la pourpre éclatante du Titien, le bleu sombre et brillant, cher à Delacroix, s'allume, pendant que le baryte et le mercure distillent en gouttes lumineuses sur l'immense palette le vert que baptisa Véronèse....

C'est fini. Paul de Saint-Victor a terminé son feuilleton. Tout s'est éteint.

Il n'y a plus que quelque chose qui fume; nous sommes à mardi....

— c'est *les Bourgeois de Molinchard* de M. Champfleury qui commencent.

NADAR.

DIALOGUES PERDUS

RETROUVÉS ET CONSERVÉS PAR LA STÉNOGRAPHIE.

I.

DEUX PETITS JEUNES GENS.

— Oui, mon cher, cinquante et un francs, tout compris!

— C'est salé!... et tu as beaucoup dansé?

— Pas manqué une! J'en ai mal jusque dans les épaules les plus reculées. Oh! me suis-je amusé!...

— C'était bien composé?

— Tout ce qu'il y a de plus *chic.*

— As-tu été intrigué?

— Si je l'ai été?... Dès le vestibule, il y a une femme qui m'a emprunté le bras pour passer au contrôle.

— Te l'a-t-elle rendu?

— Es-tu bête!

— C'était donc une femme honnête?

— Tu crois rire; eh bien, ça ne m'étonnerait pas.

— Ni moi non plus; au bal de l'Opéra, la société est si mélangée!

— Ce n'est pas comme aux *Concerts de Paris.* Et qu'est-elle devenue, ta cigale, ton emprunteuse?

— Je l'ai perdue dès l'escalier.

— C'est ennuyeux; elle m'intéressait fortement. Est-ce tout?

— Quand je te dis que je n'en ai pas manqué une. Ah! dis donc, tu sais, Cambriol?...

— Le grand blond qui est dans les Assurances?

— Oui; il y était en *fille de la nuit.*

— En voilà un qui a du ressort!

— Oui; au premier quadrille il s'est fait reconduire par les inspecteurs.

— C'est qu'il danse un peu crânement.

— Pas assez de tenue; mon avant-deux n'est pas trop déjeté non plus, et jamais je ne l'ai cuvé au violon.

— Tu as de la chance et Cambriol a de la déveine....

LES AMIS, — par TATARO.



15829

— De tous mes amis je n'ai conservé que la mi-carême, et cet animal-là me coûte aussi cher que les autres.



15830

— Polyte! c'est ça un ami qui a du courage en face des canons.... que je lui paye.

c'est la vie. Comment, tu as dépensé cinquante et un francs! Mais comment?

— C'est bien simple : dix francs de costume; quarante sous de gants, douze; sept francs d'entrée, dix-neuf; trente sous de voiture et dix sous de paletot...

(*Le reste manque.*)

II.

TROIS BOURGEOIS.

UN PALETOT. — Mais à quel théâtre aller?..... Aux Variétés?

UN COACHMAN. — Non, c'est trop gai; il n'y a rien qui m'ennuie comme un théâtre où je ris.

LE PALETOT. — A l'Ambigu?

UNE PELISSE. — Ce n'est pas assez comme il faut.

LE PALETOT. — Au Gymnase?

LE COACHMAN. — Jamais! Ma femme aime tant ce théâtre-là, qu'il me semblerait qu'elle y est; ça me gênerait pour écouter.

LE PALETOT. — Une idée!..... allons aux Folies-Nouvelles.

LA PELISSE. — On y chante trop.

LE PALETOT. — A l'Opéra?

LA PELISSE. — On n'y chante pas assez.

LE COACHMAN — J'aime assez le Cirque, moi.

LA PELISSE. — Moi aussi.

LE PALETOT. — Oh! les *Pilules!* toujours les *Pilules!*

LA PELISSE. — Mais non, à présent c'est le *Maréchal de Saxe.*

LE PALETOT. — C'est toujours les *Pilules*, mais sans les changements à vue et avec un autre dialogue. Je ne mangerai jamais mes économies à voir ça!

LA PELISSE. — Nous avons encore le Vaudeville

LE COACHMAN. — Dans le temps, je ne dis pas, quand on y jouait des pièces; mais à présent, c'est des romans.

LE PALETOT. — Que dites-vous de la Gaîté?

LA PELISSE. — Encore un théâtre commun.

LE COACHMAN. — Si nous allions chez Robert-Houdin?

LE PALETOT. — Ou plutôt voir danser dans un petit bal?

LA PELISSE. — Non, non, j'ai trouvé, moi! Les Français, c'est un théâtre, ça! un vrai, avec un académicien à la tête, et une statue derrière le contrôle pour surveiller les employés.

LE PALETOT. — J'y consens, mais à une condition : c'est qu'on ne joue pas du Molière.

LE COACHMAN. — Oh! oui, par exemple.

(*Ils consultent l'affiche.*)

LA PELISSE. — C'est notre affaire, le titre est court, mais il est riche et très-distingué.

LE COACHMAN. — On dit que c'est très-bien écrit.

LE PALETOT. — Cependant ce n'est pas de M. Scribe.

LA PELISSE. — Il y a des degrés dans tout.

III.

DEUX SPÉCULATEURS.

UN CHAUVE. — Quelqu'un dont l'habileté avancerait de trois mois sur les événements ferait de très-belles affaires.

UN TEINT. — Trois mois... je me contenterais bien de trois semaines

LE CHAUVE. — Ah! qui me dira si je dois acheter cinquante mille de rente, ou en vendre deux cent mille?

LE TEINT. — Ce n'est pas moi.

LE CHAUVE. — Si vous me le disiez, et que je vous crusse exactement renseigné, je ferais bien vite le contraire.

LE TEINT. — Pourquoi donc ça?

LE CHAUVE. — Tiens, pour faire comme vous, donc.

LE TEINT. — Vous n'avez pas confiance en moi?

LE CHAUVE. — Pourquoi me donneriez-vous gratuitement un bon conseil, quand un mauvais vous ferait gagner tout ce que je perdrais?

LE TEINT, *riant.* — Vous commencez à comprendre les affaires.

LE CHAUVE. — Il est temps. Ah! l'expérience coûte cher!

LE TEINT. — A nos clients, oui!

IV.

DEUX ARTISTES

— Tu sais la nouvelle?...

— Quand tu me l'auras dite, peut-être bien.

— Pictor a une commande de trois mille francs.

— Ça ne m'étonne pas.

— Un garçon qui n'a ni couleur, ni dessin, ni composition, ni poésie, ni science, ni patte, ni rien, ni autre chose!

UNE SÉANCE CHEZ L'ENCHANTEUR MACALUSO, — par MARCELIN.



15832

MONSIEUR PRUDHOMME INTERRUPTEUR.

— Permettez, permettez, monsieur Macaluso. De deux choses l'une : ou le mouchoir que vous venez de brûler n'est pas le mien, et alors votre tour n'a rien d'étonnant; ou c'est bien réellement mon mouchoir que vous avez brûlé, et dans ce cas je trouve cette action fort inconvenante.



5831

MONSIEUR L'ENCHANTEUR.

UNE DEMANDE INDISCRÈTE. — Quelqu'un de la société voudrait-il prêter cent sous?



15833

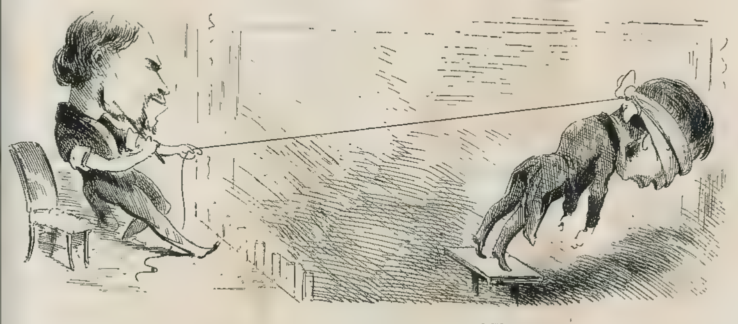


15834

IL Y A AUSSI DE LA MUSIQUE.

N'oublions pas la charmante personne qui nous a chanté quelque chose sur son PETIT N'OISEAU,

Ni le monsieur qui nous a annoncé la *Venue du Messie*, sur un air inconnu.



15835

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE POUR FAIRE DEVINER TOUS LES OBJETS.

Rien de plus simple : on n'a qu'à tirer 999 fois la corde pour une montre en or marquant 10 heures et demie, le double pour une pièce de dix sous au millésime de 1860, et ainsi de suite.



15836

LE PLUS BEAU TOUR DE LA SÉANCE.

Au lieu de placer des fonds sur les bougies du Phénix, on ferait bien mieux d'en placer sur les bougies de Macaluso : avec ces dernières, les pièces de cent sous vous tombent littéralement du ciel.

— Oui, mais intrigant comme un maquignon.
— Si encore il était bon garçon!
— Il n'est que bête.
— Et jaloux.

— Et mauvaise langue. Je le connais de longue date; nous avons demeuré trois ans ensemble. En voilà un que les succès des camarades font maigrir. Lui ai-je assez prêté de pièces de cent sous!

— Il t'a bien rendu quelques pièces de vingt francs... Le voilà lancé.

— C'est à se faire épicier.

— Oui, si on avait un commanditaire.

LES PAYSANS, — par BARIC.



15837

— C'est drôle tout d'même! nout' maître revient tous les ans p'us laid et avec une autre femme... plus jolie?... Ça m' paraît guère *explicatif*! ça!



15838

— S'i' vous plaît... vous dites que c'est six francs pour *nout' bourrique?...* est-ce que n'y aurait point moyen... en montant dessur... de n' rien payer, pour n's autres?

— Et les portraits, ça va-t-il?

— Nadar les a tous tués. Il n'y a plus guère que le père Ingres à qui on en demande.

— Je crois bien, il n'en veut plus faire!

V.

DEUX NÉGOCIANTS.

— Ah çà! et le commerce?

— Oh! vous savez?

— C'est comme moi.

— Ne m'en parlez pas....

— Et les rentrées?

— Pas un sou!

— Absolument comme moi; ce qui me rentre, ce sont des billets protestés.

— Dites donc, j'ai acheté la maison de campagne en question.

— Combien?

— Soixante mille francs.

— Ce n'est pas cher.

— Il faut ajouter vingt mille francs de réparations et trente mille francs de mobilier au moins; mais ça nous fera, à ma femme et à moi, un petit vide-bouteille pour recevoir le dimanche quelques personnes sans façon. Le premier mai, nous l'inaugurons en famille par une petite crémaillère; vous en serez? Chevet fournira le repas.

— Merci. Eh bien, moi aussi, j'ai fait une acquisition. J'ai acheté la maison où sont mes magasins. J'étais à fin de bail; mon propriétaire a voulu m'augmenter de trois mille francs; ma foi, je n'ai fait ni une ni deux, je la lui ai achetée moyennant trois cent mille francs.

— Une belle affaire; elle vaut plus que cela.

— Il m'a diminué vingt-cinq mille francs parce que j'ai traité écus sur table. Pardon! je vous quitte pour aller chez mon huissier mettre *les fers au feu* à l'intention d'un client qui se fait tirer l'oreille.

— Voilà les affaires d'aujourd'hui. Mon Dieu, que les gens de commerce sont à plaindre! Adieu.

VI.

DEUX RENTIERS.

— En définitive, qu'en pensez-vous?

— Je ne sais pas bien au juste, mon journal me laisse en suspens.... Et vous-même?...

— J'en ai autant à votre service. Cependant il faudrait voir....

— Certainement.... Mais, en réfléchissant, il n'est pas interdit de préjuger.

— D'un autre côté, il faut tout considérer.

— A qui le dites-vous?

— D'autant plus qu'il est un autre point de vue sous lequel vous n'avez peut-être pas examiné longuement et consciencieusement les conséquences d'un état de choses dont les résultats imminents ou tout au moins probables pourraient, dans un avenir plus ou moins éloigné, ou même rapproché, conduire inévitablement....

— Sans doute... Néanmoins je crois que, dans certaines situations, le devoir d'un homme sage est de laisser aux événements le soin de déterminer ses espérances ou de motiver ses appréhensions.

— Vous avez raison; cette opinion a toujours été la base de ma conduite. Pour rien au monde, fût-ce au prix de ma vie ou de mes jours, je ne la déserterai.

Pour sténographie conforme:

GUSTAVE BOURDIN.

CHOPPES ET CANETTES,

OU INFLUENCE DE LA BIÈRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

ÉTUDE PNEUMATICO-PHYSIOLOGICO-BACHIQUE.

Ravel en permettra la lecture à Grassot.
(*La sagesse des nations.*)

Il faut en prendre son parti, la bière a conquis chez nous ses lettres de grande naturalisation. Ce produit, d'origine germanique, trop longtemps négligé en France, est aujourd'hui l'objet de la faveur publique, et nous impose sa loi à grand renfort de *choppes* mousseuses et de *moos* écumants.

Evohé! que les bourgmestres pansus de Rembrandt sortent de leurs cadres; que la foule trognonnante des Kermesses descende de ses toiles, et que tous, — Silènes bedon-bedonnants à face empourprée, et mise en fête par un de ces rires dont les ex-dieux de l'Olympe avaient seuls le secret, — accourent à notre voix, on les attend ici pour boire fraternellement la *canette* de l'amitié.

Qu'ils accourent : la table est prête, la bière sort des foudres, et vient d'elle-même en bouillonnant remplir les coupes des bohèmes altérés.

Une musique enivrante fait entendre ses accords d'un bout de la salle à l'autre; c'est l'entraînant glouglou des bouteilles qui vous met la bouche en feu et le verre à la main.

Evohé! que les bières de Lille, de Strasbourg, de Bavière, que le *pale-ale*, le *stock-ale*, le *bock-ale* mêlent leurs flots ruisselants, et forment un fleuve immense pour la plus grande joie de l'humanité. Chantons, c'est le moment... Evohé!... ou plutôt, taisons-nous : *sat prata biberunt* (assez bu comme ça), ce ton épique me conduirait à l'épopée, et je ne vois pas pourquoi je ferais de la peine à Homère.

Quoi qu'il en soit, venus d'Allemagne un jour d'été qu'il faisait *soif*, les cafés-brasseries se sont installés au milieu de nous, sans bruit, presque subrepticement, entre-bâillant leurs portes çà et là pour quelques buveurs attardés, jusqu'au moment où, après avoir fondé de nombreuses succursales, ils se sont mis, d'un commun accord, à faire si bien mousser leur marchandise aux yeux des Parisiens, toujours altérés comme des rivières espagnoles, qu'elle est devenue peu à peu leur boisson favorite.

A l'heure qu'il est, ces établissements spéciaux regorgent de consommateurs, tous plus intrépides les uns que les autres, et montés à un diapason tel qu'ils pourraient sans crainte, pour opérer le vide, entrer en lutte avec la première machine pneumatique venue. La machine y renoncerait.

Une mouche, au dire d'un observateur ingénieux, courrait plutôt le risque de se casser les pattes dans leur verre que de s'y noyer.

Aussi les étudiants de Nuremberg, les premiers *schoppen-mann* du monde, seraient-ils jaloux et surpris du spectacle qu'offrent chaque soir quelques-unes de nos brasseries à la mode; ils pâliraient, ces jeunes et spongieux Allemands, en voyant le champ de bataille jonché d'un nombre considérable de *moos* en train de rendre le dernier soupir; le glas des *choppes* expirantes leur donnerait le frisson.

Quand on entre dans une brasserie parisienne, on ne

LES PAYSANS, — par BARIC (suite).



15839

— Te v'là encore là!
— Ça n' va point, la bourgeoise! j' sommes malade.
— T'as la maladie du renard, tu mangerais ben *n'eune* poule!



15840

— M'man, j'ons faim, *itout* moi!
— Quéqu' tu veux?
— Une *beurrée* de raisiné, quoi donc!
— Pa'c'que t'en vois à c'te petiote,... *goule sucrée.* Eh ben! mon gars, t'auras une beurrée de pain sec.

distingue rien d'abord; la fumée s'y oppose; mais on se fait insensiblement à cette atmosphère, et on finit par apercevoir une longue file de tables surchargées de *canettes* de bière, les unes pleines, les autres vides; les unes rangées savamment par pelotons, les autres placées au hasard, dans un pêle-mêle poétique; à ces tables, et vis-à-vis de ces canettes, une foule bigarrée pleine de contraste et d'imprévu, éclatant en rires et en éclats de voix, qui se mêlent et se perdent dans le grand chœur des verres entre-choqués.

Ces brasseries sont à la mode; je ne veux pas dire pour cela qu'elles soient du meilleur ton. La société qu'on y rencontre est quelque peu panachée. Mais que voulez-vous, on ne boit de bonne bière que là! argument *ad bibendum* irréfutable.

Qu'importe, après tout, qu'après la sixième canette un marchand de peaux de lapin vienne vous étreindre sur son cœur d'Auvergnat, ou que vous vous laissiez tutoyer par votre coiffeur? devant la *choppe*, tous les buveurs sont égaux. Il s'agit de boire encore, de boire toujours. Un véritable amateur de bière sacrifie tout à ce principe auguste.

Bien plus, semblable au numismate sans cesse en quête de médailles antiques, il est constamment à la recherche des établissements qui passent pour débiter une bière nouvelle de qualité supérieure. Rien ne lui coûte pour satisfaire sa passion : ni la distance ni le lieu, il descendrait dans les catacombes, s'il était assuré d'y trouver son liquide de prédilection, couronné d'une mousse plus épaisse et plus onctueuse.

Étonnez-vous, après cela, que la bière ait ses poëtes. On la boit, on la chante. Jean Raisin lui-même, ce vieux cep gaulois fait homme, la loue hautement. Aussi va-t-on pour elle jusqu'au dithyrambe, jusqu'à la pompe de l'ode, ainsi qu'on va le voir par les vers qui suivent.

Ces vers inédits sont d'un poëte rabelaisien, imbu des saines doctrines d'Épicure; cela respire un parfum du bon vieux temps, et montre une verdeur d'expression et un choix d'audacieuses épithètes, à vous en faire venir... la bière à la bouche.

Lisez plutôt, et vous serez convaincu qu'une canette n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Ce sera le dernier mot de la question.

ODE A LA CANETTE.

I.

Toi, dont la courbe au loin par le gaz éclairée
S'emplit de bonne bière, ô canette adorée!
Toi, qui lèves si haut ton goulot babillard,
Fait pour chanter glouglou six heures dans nos verres;
Toi, qui sais dérider les fronts les plus austères,
Et les illuminer d'un rire grenouillard :

O colonne élevée au Bacchus d'Allemagne,
Clocher de notre église, urne, mât de cocagne
Qu'étreignent les buveurs,
Toi, qui brodes le verre avec la mousse blanche,
Toi, qui verses la bière avec la gaieté franche,
Et qui nous rend causeurs!

Non, tu n'es pas encor ce que notre esprit rêve;
Non, puisque d'une haleine un grand gosier enlève
Le breuvage qui grouille en ton ventre efflanqué,
Tandis que, grande, forte, ample, ventripotente,
La dame-jeanne met sa mamelle puissante
Aux lèvres du buveur que la soif a piqué.

A ta beauté, canette, il manque quelque chose :
Deviens moos, accomplis cette métamorphose,
De toi nous serons fous!
Mais que cela se fasse en silence, en cachette,
Que pour le maître, ici, tu sois toujours canette,
Canette à douze sous.

II.

Oh! le café sera superbe
Quand resplendira ce grand jour.
Oh! plus alors d'humeur acerbe!
Plus de froideur, plus d'ennui lourd!
La bière coule dans les verres,
Le rire éclate par tonnerres,
Nous ne croyons plus aux misères;
Vive le bon docteur Pangloss!
Chacun des buveurs en goguette
Célebre sur une musette
La choppe qui devient canette,
La canette qui devient moos.

O joie! ô paradis terrestre!
On entend résonner sans fin
La symphonie à grand orchestre
Des verres qui trinquent : Tin tin!
Les joyeux propos caracolent,
Les choppes aux lèvres se collent,
Les tristes buveurs d'eau s'isolent,
En s'écriant : Bon Dieu! quels trous!
Mais au diable qui se courrouce!
Buvons, buvons, tout nous y pousse,
La bière jaune, avec sa mousse
Et le solo de ses glouglous.

III.

Ainsi, quand ma pensée exagérant tes formes,
Se plaît à te dépeindre avec des flancs énormes,
Alors sous ton ampleur je me courbe effaré;
J'aime, buveur pieux, ta taille gigantesque,
Et ne regrette rien, dans mon goût romanesque,
Que Rabelais absent et Falstaff enterré.

G. ANTIGNAC.

Pour copie conforme :

HIPPOLYTE MAXANCE.

LES BAINS DE MER A PARIS.

Oui, les bains de mer à Paris!

C'est à dessein que je répète les mêmes *thermes*, à propos de bains.

Et si vous riez, j'ajoute : *Les bains de mer à domicile.*

Ce projet avait d'abord quelque chose de *vague*, mais c'est maintenant un fait accompli; le capitaine Delaunay a dans sa poche le privilége des bains de mer sur Seine.

Avant peu, la frégate-école (école de quoi? — on n'a jamais pu le savoir) remontera la rivière, et viendra s'amarrer, toutes voiles dehors, dans le bassin du pont Royal.

Alors aura lieu son aménagement en cabinets destinés à recevoir des baignoires; plus de bains d'eau douce, vivent les bains d'eau salée!

Soit. Mais comment avoir de l'eau salée? Ce n'est pas la mer à boire, rien de plus facile. Déjà le capitaine de la frégate-bain a passé un traité avec le chemin de fer pour amener *l'eau céans.*

Jusqu'à ce jour, les Parisiens n'avaient que l'eau de Seine, l'eau d'Arcueil, l'eau du canal et l'eau du ciel; dorénavant, ils auront de l'eau de mer prise au Havre.— C'est une autre paire de *Manche*.

Rien que de songer aux bains d'eau salée, je suis altéré; il me semble que je boirais la mer et ses poissons.

N'importe, la chose est en voie d'exécution, soyez sûr qu'elle ne fera pas naufrage au port.

Le public sera tellement alléché par l'attrait de la nouveauté, qu'il y aura foule à la frégate-baignoire; ce sera une véritable maladie, les Parisiens auront le mal de mer. On sera obligé d'user de la force armée pour contenir les flots d'amateurs d'eau de mer portative.

Ce sera le moment, ou jamais, de revenir à l'emploi de la *marée-chaussée*.

Mais, dira-t-on, si le Vigier maritime est un capitaine de frégate, il voudra commander la manœuvre du bain; c'est juste. Dans ce cas, les choses se passeront forcément comme il suit, entre le baigneur qui se présentera et le loup de mer planté sur la dunette, porte-voix aux lèvres et longue-vue à l'œil.

— Bonjour, capitaine; j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Bonjour.

— Je voudrais prendre un bain de mer.

— De quelle mer?

— De la mer Noire, de la mer Blanche, de la mer Rouge, comme vous voudrez; la couleur m'est indifférente.

— C'est bien. Oh! de la frégate, on gouverne sur nous! bas les hamacs!... Soyez parés à l'abordage! Une cabine à monsieur dans l'entre-pont! c'est un baigneur *calé!*

— Je vous suis infiniment obligé.

— Leste! amenez la pelure du triton!

Et le monsieur sera déshabillé en un clin d'œil.

— Un homme à la mer!

Et, de gré ou de force, le patient sera plongé, tête en bas, dans sa baignoire.

Et si l'eau de mer ouvre l'appétit de l'amateur ainsi mariné, s'il demande un potage, le capitaine lui criera nécessairement : Oh! de la cabine, venez prendre un *riz* dans les huniers.

Mais que deviendront les bains d'eau douce? les bains sur place? Leurs propriétaires n'auront-ils plus qu'à déserter une profession où il n'y aura plus d'eau à boire? n'auront-ils plus qu'à se jeter à l'eau?

Du tout, ils s'arrangeront pour lutter d'innovation avec la frégate-bain. A cet effet, et afin de satisfaire l'orgueil national ou départemental de leurs abonnés des deux sexes, français ou étrangers, ils feront venir de l'eau de la Garonne pour les Gascons, de l'eau du Manzanarès pour les Espagnols, de l'eau du Lot pour les natifs de Cahors, de l'eau de Portugal... non, de l'eau du Tage pour les Portugais.

Mon porteur d'eau espère déjà se plonger, à Paris, dans les flots de la Jordanne, la rivière d'Aurillac, — Fouchtrrra!

Pour en revenir aux bains de mer sur Seine, ne me demandez pas quel en sera le prix, je l'ignore; mais il y a tout à parier que ce prix sera *salé*...

ALEXANDRE FLAN.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Défunt le président Séguier prenait plaisir à malmener les avocats. Un jour, Me Gicquel s'étant fait un peu attendre par la Cour, est vivement apostrophé par son président :

— Me Gicquel, pourquoi arrivez-vous si tard?

— Monsieur le président, j'ose croire que j'ai une bonne excuse.

— On n'est jamais excusable quand on fait attendre la Cour.

— Je plaidais devant la Cour suprême.

— Il n'y a pas de Cour suprême.

— Je défendais un de vos arrêts.

— Avocat, sachez que les arrêts de la Cour n'ont besoin de personne... Ils se défendent eux-mêmes.

— Pardon, monsieur le président, l'arrêt de la Cour vient d'être cassé.

*** On a beau crier contre la centralisation parisienne, tous les littérateurs départementaux finissent toujours, tôt ou tard, par venir se fixer à Paris. L'un de ces écrivains me disait à ce propos :

— Aujourd'hui, il n'y a plus de grands hommes dans une petite ville. Un aigle en province ne vaut pas un serin à Paris; c'est la cage qui fait l'oiseau.

*** On disait devant un bohême de ma connaissance :

« Si Peau d'âne m'était conté,
» J'y prendrais un plaisir extrême. »

— Moi, c'est bien différent, dit-il :

Si mille écus m'étaient comptés,
J'y prendrais un plaisir extrême.

*** La pièce d'un auteur trop fantaisiste est lourdement tombée il y a peu de temps.

— Ah! s'écria-t-il, le public ne nous comprend plus, nous autres esprits coureurs d'aventures. Au théâtre, c'est la légalité inventée par M. Scribe qui nous tue.

*** Calino demandait l'été dernier : Pourquoi fait-il si chaud à Paris?

— Parce que, lui répondit un rapin, tous les gens qui sont à la porte des cafés y prennent le frais.... de façon qu'il n'en reste plus pour ceux qui se promènent.

*** Un jeune provincial, tout frais débarqué dans Lutèce, demandait poétiquement à un banquier le vrai chemin pour arriver au temple de la Fortune.

— Prenez à droite, dit le fils d'Israël, prenez à gauche, prenez de tous les côtés, et vous y arriverez en ligne directe.

Le jeune provincial prit tant, qu'il fut obligé, pour n'être pas pris, de prendre la fuite.

*** On demandait à Mercier pour quel motif mystérieux il y a tant de femmes malades à Paris.

— Être malade à Paris, s'écria-t-il, c'est un état; les femmes le choisissent de préférence, comme le plus intéressant!

Ne croirait-on pas que cette boutade date d'hier soir?

*** On a donné cet été à Bade un opéra-comique intitulé *le Moulin du roi*, dont la musique est due au fils de l'illustre auteur de la *Dame blanche* et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

La représentation fut bonne, et, après le succès constaté, Méry tendit la main à Adrien Boïeldieu fils, et lui dit :

— Vous avez fait honneur à votre signature.

*** On construit aux Champs-Élysées une vaste rotonde où le peintre Durand-Brager va exhiber de nombreux bâtiments se livrant des combats maritimes.

— Pourquoi, dit quelqu'un, est-ce M. Durand-Brager qui a obtenu ce privilége?

— Parce que tout le monde sait depuis longtemps que M. Durand-Brager est un vrai peintre.... en bâtiments.

*** Je connais un auteur dramatique qui aime à céder à ses créanciers des tiers, des quarts, des sixièmes, des douzièmes dans tous ses ouvrages. Je n'en comprenais pas bien les motifs.

— J'ai refait un mot de Louis XI, dit-il :
Diviser pour chiper.

*** Chose bizarre! plus les traiteurs augmentent les prix sur leurs cartes, plus leurs plats diminuent en qualité. Un vieux conseiller à la cour, qui se connaît dans l'art chanté par son ex-collègue Brillat-Savarin, me disait en sortant de chez un restaurateur fameux du boulevard... (je ne dirai pas lequel; vous aurez le choix).

— Ah! mon enfant, entre le cuisinier de cet établissement et les empoisonneurs que nous avons souvent condamnés, il n'y a de différence que dans l'intention.

*** Une place de caissier était vacante chez un agent de change. Un grand gaillard, dont les jambes rappellent assez celles de Nadar (113, rue Saint-Lazare; pas de succursale), vint la demander.

— Avec vos jambes?... fit le patron après avoir bien examiné le solliciteur. Mais, mon cher monsieur, s'il vous prenait fantaisie de vous sauver avec ma caisse, je ne pourrais jamais vous rattraper.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Il paraît que le métier d'auteur dramatique a bien des charmes, puisque voici les millionnaires qui s'en mêlent. Quand le succès du *Roman d'un jeune homme pauvre* sera épuisé, le millionnaire Solar fera jouer le *Paradoxe*; en attendant, son collègue en millions, le financier Millaud, vient de donner au Palais-Royal *Ma nièce et mon ours*, bouffonnerie en trois actes, en compagnie de Clairville, un millionnaire en fait de succès.

On ne prête qu'aux riches, dit le proverbe; aussi les directeurs du Palais-Royal ont-ils mis à la disposition du banquier la fleur du panier de leur troupe de comiques : Ravel, Hyacinthe, Pradeau, etc., etc. D'ailleurs la pièce est fort amusante. Les quiproquo y sont maniés, préparés, escamotés, jonglés, élucidés avec une grande puissance scénique, et Clairville les a émaillés de ces couplets qu'il tourne si bien.

Pradeau a une nièce pleine de grâces et un ours plein de billets de banque. Un amoureux veut emporter sa nièce dans une malle, et le hasard y campe un ours empaillé. Au lieu de lui prendre sa nièce, on lui prend son ours. Après les carambolages exigés, Pradeau rentre en possession de sa nièce et de son ours. La nièce rentre dans sa cage (acier et crinoline), l'ours restitue les billets de banque qu'il recélait sous sa peau, et Pradeau donne à Ravel, en échange des pattes de son ours, la main de sa nièce.

M. Millaud s'est dérobé aux acclamations de la salle, qui le redemandait lui et son *ours*. Sa modestie a même revêtu le faux nez du pseudonyme. On a nommé *Frascati*. *Frascati* est un jeu d'esprit; c'est le nom de la maison habitée par le banquier homme de lettres.

Voici le carnaval! Le théâtre des Folies-Dramatiques se respecte trop pour ne pas le fêter jusqu'à la mi-carême. Sa traditionnelle épopée carnavalesque se nomme le *Carnaval des blanchisseuses*. Elle a pour auteurs MM. Paul Boisselot et Eugène Hugot, qui donnèrent au carnaval de 1858 les *Nourrissons en carnaval*, une folie qui méritait de devenir centenaire.

Cette année, ils ont remplacé les poupons qui se promenaient de main en main par un corset de femme et un caleçon d'homme, auxquels il arrive des aventures et des pérégrinations du même genre. En avant le quiproquo! Prenez ma *nièce!* prenez mon *ours!* Parlez-moi de ma femme! voici un caleçon! Rendez-moi mon mari! voilà un corset!

Ce steeple-chase désopilant est conduit par M. et madame Gargot; M. Gruyère, un homme-fromage qui fait des vers; la petite Crépinette, qui adore les aunes de boudin; l'affriolante Savonnette, le premier baquet de France; un garçon charcutier dont la hure est des plus cocasses; un charbonnier de fantaisie qui a fait ses classes, tout un monde de personnages étranges, extravagants, supercoquentieux.

La cohorte sacrée des revues voit ses rangs s'éclaircir. *Hanneton vole! vole!* est tombé le premier sur le champ de bataille du Luxembourg; *Madame la comète* est morte en brave aux pieds de la colonne de la Bastille; *Voyons c' que c'est!* est décédé aux Funambules; le cri *En avant les Chinois!* est expiré sur les lèvres du Palais-Royal; aux Folies-Dramatiques, *Tout le monde y passera*, est passé et trépassé; restent encore fermes sur les jarrets et la lance au poing : *As-tu vu la comète?* aux Variétés, et *Allez-vous asseoir*, aux Délassements.

ALBERT MONNIER.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 164. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 19 Février.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



PHILARÈTE CHASLES.

(Voir la biographie page 3.)

UNE SOIRÉE DU PETIT MONDE, — par A. GRÉVIN.



UN GRAND MORCEAU D'ENSEMBLE.

Nous n'irons plus au bois. . . . . Les lauriers sont coupés.	Dites donc..... c'est y Dieu possible d' faire une vie pareille?
* * *	* * *
La bergère que voici. . . . . Ira les ramasser.	Oui... c'est vous que j' vas vous faire ramasser, et par la garde, tas de brigands.
* * *	* * *
Entrez dans la danse. . . . . Voyez comme on danse.	Moi! à une heure aussi indue, jamais! jamais! c'est une abomination!...
* * *	* * *
Sau....tez, dan....sez. . . . . Embrassez qui vous aimez.	Au secours! a-t-on jamais vu me manquer de respect à moi mame Galilée... au secours...

Au dehors, chœurs enragés d'Anacotas
avec accompagnement de n'importe quoi.

TABLEAU!

LES GENS DU MONDE, — par CARLO GRIPP.


15843

Venu pour poser.


15814

La dame qui médit du prochain.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XIV.

A MON AMI CHARLES ASSELINEAU.

PHILARÈTE CHASLES.

... *Quid pulvere? Nihil.* — De l'autre côté de la porte, vous l'entendez vous crier bonjour! tant il est toujours pressé et empressé. Il entre et s'assied et se lève et se rassied, car il ne saurait tenir en place. Il parle toujours, mais qui s'en plaindrait? et il appartient à l'espèce qui ne sait pas écouter, — comme ce doux et charmant Gérard de Nerval.

Il est distrait comme Ménalque, d'une malice endiablée, plein de boutades, pétulant, et on l'adore, mais un lourdaud le trouvera insupportable. Il aime les *houspillages* — (laissez-moi tranquille avec votre Dictionnaire!) et est toujours prêt à aller à la bataille.

Il est le plus agréable des obligeants, le plus charmant des prometteurs, et s'il oublie de tenir ce qu'il vous a promis, c'est uniquement qu'il est très-affairé à vous promettre d'autres choses, tant il est occupé de vous faire plaisir. Câlin comme tout!

C'est Swift, c'est Chamfort, c'est Rivarol, c'est Sterne, c'est Heine; je dirais encore c'est Marivaux, si on n'avait abusé de celui-ci jusqu'à le descendre dans les vaudevillistes. Il fait tout et bien d'autres choses encore, et si ce savant, le plus brouillon de tous, s'avisait d'être pédant, il ne pourrait s'empêcher d'y mettre encore de la grâce.

Il a ses colères, car il est nerveux comme la chanterelle, et il est persuadé d'avoir des ennemis qu'il n'oublie jamais et harcèle toujours. Il leur donne des noms qu'il fait semblant d'emprunter aux Grecs, à l'ancienne manière, et il traite volontiers Trouillagor d'usurier et Picotin de scélérat. Il vous racontera sans hésiter des histoires à faire frémir sur ces coquins-là, et personne ne prouvera mieux que lui qu'elles sont vraies, puisqu'il y croit. Du beau milieu d'une conversation avec les belles dames, il part au repos contre Vadius ou court donner un coup de patte à Trissotin, et revient bien vite se rasseoir dans les roses; puis il voit passer à distance maître Blasius (pas de Bury, celui de — *On ne badine pas avec l'amour*) — et il saute dessus.

Mon cher ami Asselineau le compare à un petit chat. C'est un petit chat, oui; mais j'apprécie qu'il tient aussi beaucoup du papillon de ver à soie, toujours en mouvement, toujours frémissant des ailes, toujours en quête de quelque chose.

Ce personnage frétillant, qui est né vieux et qui mourra jeune, est le fils d'un général conventionnel et régicide et d'une mère protestante, ce qui n'implique aucunes opinions révolutionnaires de sa part, car il se gare de la politique comme du feu. Je ne fais que constater.

Le père raffolait des anciens, Philopœmen et Brutus compris. Le fils eut des noms grecs — Victor-Euphémon-Philarète — et pas de baptême. Il se ravisa depuis de lui-même, et se fit baptiser aux Missions étrangères à vingt-six ans, sans en trop rien dire à personne. J'accorde qu'il n'en a pas profité pour être cardinal.

Son frère Alcindor, — toujours les Grecs! — engagé volontaire, se fit tuer à seize ans à la bataille de Dresde.

Disons bien vite, pour ne pas l'oublier, et parce qu'on ne le croira pas, que Chasles Philarète est né le 8 octobre 1799, — à Mainvilliers, près de Chartres.

Le vieux général voulait faire un soldat du second fils, pour remplacer le premier. Mais les circonstances changèrent : la République, qui pouvait seule soutenir l'écrasante coalition de l'Europe, n'existait plus, et l'Empire s'abîma dans la fatale capitulation de Paris....

L'*Émile* de Jean-Jacques, bréviaire du père, indiquait une profession manuelle pour l'enfant. Philarète se trouva donc poussé dans une petite imprimerie borgne du quartier du Panthéon, chez un vieux jacobin qui s'appelait Jacques, et qui lui apprit durement le métier de compositeur. Il se trouva qu'un jour la police blanche vint faire une descente chez l'imprimeur, soupçonné d'avoir fait servir son unique presse à quelque chose comme une proclamation de Marie-Louise. Le patron fut arrêté et l'apprenti aussi. Philarète fut conduit au dépôt de la préfecture, puis écroué au secret à la Conciergerie. Il avait douze ans et demi.

L'intervention de Chateaubriand le fit mettre en liberté. Il s'empressa d'aller rejoindre son père en Angleterre, où il entra comme correcteur pour les ouvrages grecs et latins à la célèbre imprimerie de Valpy.

Il y resta sept ans, et trouva moyen de connaître et de pratiquer les hommes les plus illustres de l'Angleterre.

De retour en France, après avoir vu tous les éditeurs fermer la porte au nez des romans étrangers qu'il apportait, il entra au *Drapeau blanc* comme secrétaire du baron d'Eckstein, puis, au même titre et avec la même indifférence politique, chez M. de Jouy, au *Constitutionnel;* collabora à la *Revue philosophique,* et précéda, avec Lesourd, Jules Janin, au feuilleton dramatique des *Débats.* — Il a épousé en 1836 madame la baronne de Presles, et son fils, Émile Chasles, est un écrivain de revue déjà très-estimé. Philarète Chasles a donné sa part des terres paternelles pour l'établissement de sa sœur.

Il a évité un bien grand danger, le danger que courent les enfants précoces et les petits prodiges, car on sait ce que deviennent les petits monstres de ce genre. Il savait le latin trop tôt, et, à sept ans, M. Daru lui faisait expliquer Horace.

M. Aucelot n'a jamais pu parvenir à le comprendre (Philarète). C'était la bête noire de M. Baour et de M. Dupaty; mais Saint-Marc lui serre la main et Gautier le tient en estime. M. Guizot en a raffolé. Mme de Girardin disait de lui : « Il est Français, Anglais, Allemand, on ne sait lequel! » — et il a même donné l'occasion d'un mot à M. Véron : « Chasles est du seizième et du vingtième siècle; pas du dix-neuvième. »

Mais le Français domine, et il a plus d'affinité en effet avec le seizième siècle qu'avec le dix-septième et même le dix-huitième.

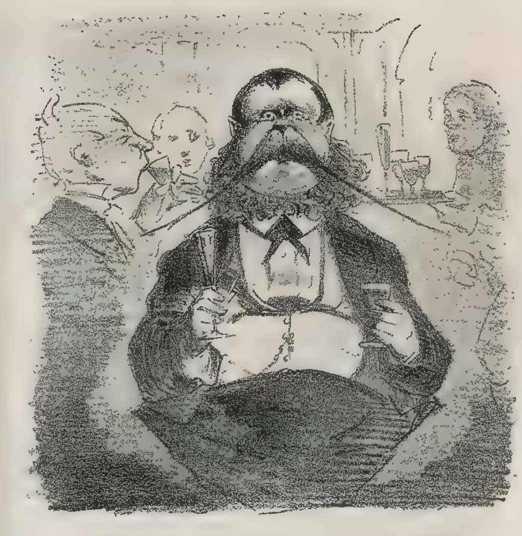
Il en est à son sept cent soixante-deux ou troisième article dans le *Journal des Débats.*

Il a écrit une centaine d'articles pour la *Revue des Deux-Mondes*, articles que M. Buloz trouvait fort beaux quand il les imprimait, comme pour Balzac et madame Sand. Maintenant M. Buloz critique fort tous ces gens-là qui ne valent plus rien; et on en fait un gros crime à M. Buloz. Je ne suis pas de cet avis, trouvant cela assez naturel pour ma part, et j'avoue même que c'est

LES GENS DU MONDE, — par Carlo Gripp (suite).



14845
La dame pour laquelle la maîtresse de la maison se met si souvent en quête de danseurs.



15846
Trouvant tout mauvais, détestable, sauf la brioche et les verres de punch et de champagne.

surtout pour ce défaut-là, qu'on lui reproche tant, que j'aime ce M. Buloz que je n'ai jamais vu. De la passion, morbleu! quand même — et à tort et à travers!

Treize fois en soixante ans, la France a changé de gouvernement. Dans — et non par — un de ces changements, Philarète Chasles a été nommé bibliothécaire à Mazarine, ce qui lui vaut 4,700 francs par an et le logement. Si jamais un homme fut à sa place parmi les livres, c'est assurément lui. En 1841, il est nommé professeur de Littératures Germaniques au Collége de France. Mais dans sa vie d'études et de voyages, il n'avait jamais pensé à se faire recevoir bachelier : il va de lui-même à cet autre baptême et obtient de passer en un seul jour son baccalauréat, sa licence et son doctorat. Il fait régulièrement son cours deux fois par semaine devant cinq ou six cents personnes toujours exactes, car on sait qu'il ne se fait pas remplacer. Beaucoup de jolies femmes s'y disputent les premières places.

Le soir, vous le rencontrez dans le monde, aux Italiens.

Philarète Chasles est un des hommes qui ont le plus servi en somme à l'instruction de ce siècle, en nous mettant sur la piste des littératures étrangères jusqu'à lui dédaignées et inconnues. C'est grâce à lui qu'à vingt ans notre génération a connu autrement que par ouï-dire Jean Paul, Charles Lamb et tant d'autres; et on peut dire qu'il a été pour beaucoup dans la direction de ce grand courant de notre époque qui, mettant en rapports plus intimes ou même tout à fait nouveaux les nations du globe, ont préparé les voies au mouvement industriel général par la communion des voies de fer.

C'est assurément une des physionomies les plus originales de ces temps, et, chaque fois que ma pensée évoque son souvenir, je m'imagine toujours voir ce littérateur cosmopolite tantôt descendant sur quelque immense steamer le Meschacébé ou l'Ohio, ou bien traversant le lac Érié, mais toujours dans l'irréprochable tenue du touriste actuel, l'illustre commis voyageur en idées modernes qu'il est, guêtré à l'imperméable, serrant son corps sec et nerveux sous le caoutchouc, portant le parapluie dans son étui ciré, et ceint de la courroie qui supporte l'étui de l'énorme jumelle à longue vue; — ou bien encore, drapé sous le manteau espagnol, lorgnant de son monocle les mystères d'une jalousie de la *calla della Sierpe;* — ou furetant les titres à l'étalage de quelque boutique de la grande place de Leipzig au mois de mai; — ou cassant en se retournant trop brusquement un magnifique service à la manufacture de porcelaines de Dresde.

Mais c'est surtout dans le canal Saint-Georges, le cap sur Dublin, que je l'aperçois, debout sur le pont, par une brume froide, et à travers les mille réseaux d'une pluie fine et grise qui estompe les côtes de la vieille Érin, — le cœur toujours chaud, l'esprit toujours alerte, et le cerveau toujours jeune...

Nadar.

MALDONNE.

I.

A M. PAUL DUPIN, A PARIS

Troyes, le

« Grande nouvelle, mon cher Paul! je serai demain à Paris, la capitale de l'intelligence. — Cet excellent père Duchat, qu'on disait un usurier, n'a pas hésité à me prêter mille francs sur ma signature. Je pars ce soir par le dernier convoi.

» Je viens de ranger au fond de ma malle :

» 1° Un drame en vers en huit actes, avec prologue et épilogue : *Jocelyn, ou le Curé savoyard.* — Le double patronage de Lamartine et de Jean-Jacques doit me porter bonheur;

» 2° Les dix premiers volumes d'un roman historique, *Brunehaut et Frédégonde*, ou *le Bon Vieux Temps*, j'hésite entre ces deux titres. — J'en ai bien un troisième, mais je crains qu'il choque le vulgaire : c'est *l'Équitation au septième siècle.* Enfin nous verrons, je ne récuse pas ton avis.

» 3° Cinq plans de comédies, onze idées de vaudeville, plusieurs tirades pour tragédies, cinq acrostiches, une centaine de triolets, une foule de pensées philosophiques, et trois volumes et demi de mes *Mémoires*, — j'en suis à ma treizième année.

» Tout ça en huit mois, étant forcé de passer douze heures par jour derrière un comptoir. — Par exemple, je ne suis pas sans avoir fait par mégarde des quiproquo d'apothicaire; ainsi, à madame Lory, qui demandait du *philocôme régénérateur* contre la chute des nattes, j'ai livré un épilatoire des plus énergiques. Ce qu'il a de pis, c'est qu'il a agi. Je le regrette et elle aussi.

» N'importe! — Un avenir magnifique s'ouvre devant moi; je ne lui ferai pas faillite.

» Viens au débarcadère.

» Ce qui m'ennuie, c'est de quitter ma mère sans lui dire adieu; — je la connais, elle pleurera longtemps. — Mon père sera furieux et la disputera. Pauvre mère!... Mais je me dois à ma vocation. Ce ne sera pas en vain que j'aurai senti la flamme de l'intelligence brûler mon front; et puis je ne veux pas être parfumeur.

» A demain.

» Jules Marbois

» *P. S.* Et puis tu connais papa? — il a l'air d'un homme de granit; mais que je sois seulement de l'Académie ou que j'aie la croix, il me pardonnera, — et comme le cœur de maman jouera du violon en voyant mon nom cité dans le feuilleton du *Siècle!*

» Viens au débarcadère. »

J. M.

II.

DANS UN REZ-DE-CHAUSSÉE DE LA RUE BASSE-DU-TEMPLE.

UN JEUNE HOMME DE VINGT ANS. — M. le directeur?

LE CONCIERGE. — Il n'y est pas.

LE JEUNE HOMME. — Voilà sept fois que je viens.

LE CONCIERGE *chantant.*

Allons, les filles deee là nuit!...

LE JEUNE HOMME. — Vous m'avez dit qu'il y était toujours de dix heures à trois heures; il est onze heures.

LE CONCIERGE *chantant.*

Leeeees filles deee là nuit.

LE JEUNE HOMME. — Dites donc, mais je vous parle.

LE CONCIERGE. — Et moi je chante :

Aaallons, les filles....

LES ARTISTES ET LES BOURGEOIS, — par Mlle Octavie Rossignon.



5857

— Messieurs, je vous en prie, accélérez un peu le mouvement de ce magnifique quatuor de la *Lucia;* les demoiselles grillent de danser.



15848

— Je désire une pose simple, monsieur. Celle-ci, par exemple : je suis dans la montagne cueillant des fleurs sur un rocher et je les regarde d'un air triste. Je tiens beaucoup à l'air très-triste.



15849

— Comme vous m'avez demandé, madame, de vous chanter quelque chose, voici mon père qui m'apporte un peu de musique....



15850

— Mais vous me faites, monsieur, la taille beaucoup trop grosse. Je sais qu'il est affreux d'être aussi mince que je le suis; mais si c'est une difformité, je ne veux pas qu'on la dissimule.

le jeune homme — Vous êtes un maraud, et vous mériteriez....

une actrice, *entrant dans la loge.* — Qu'est-ce que c'est, des insolences?...

le jeune homme. — Mademoiselle, ou madame?...

l'actrice.— Comme vous voudrez. Eh bien, quoi donc? on fait de la mise en scène ici. — Je parie les dix francs de mon amende de demain que c'est le suisse qui a commencé.

le concierge. — Lâchez-moi donc, vous!

le jeune homme, *levant sa canne.* — Tu insultes une femme!. . misérable.

l'actrice, *rabattant la canne.* — Mon p'tit, ne vous mêlez donc pas de ça! Dites donc, père chose, qu'est-ce que vous lui avez dit, à ce jeune homme?

le concierge. — Il veut qu'on lui serve le directeur!

l'actrice. — Eh bien, pourquoi pas? Il y est, Mithridate; j'en sors.

le concierge, *montrant un rouleau de papier que le jeune homme a sous le bras.* — Eh bien, et la consigne?...

l'actrice. — Ah! il a un *ours*, et un gros, bigre! (*Au jeune homme.*) Mon p'tit, t'es fautif.

le jeune homme. — Madame, c'est un drame en huit actes, et en vers.

l'actrice. — En vers!.. Une question : Etes-vous un homme célèbre?

le jeune homme, *modestement.* Pas encore, mais....

l'actrice. — Alors, pourquoi des vers? Vous êtes sans excuse.

le jeune homme. — Cependant....

l'actrice. — Assez!... Et puis, ce serait en prose que ce serait tout de même.

le jeune homme. — Que faire?

l'actrice. — Vous vous appelez?

le jeune homme. — Jules Marbois, madame.

l'actrice. — Vous êtes riche?

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par RANDON.


15851
Les ruines de *Palmyre*.



15852
Les vieux *partis*.


15853
Dépouiller le vieil homme.

JULES. — Mon père est à son aise, mais je suis brouillé avec lui.

L'ACTRICE. —Eh je vois ça d'ici : nous sommes en train de tortiller du bifteck enragé. (*Montrant le rouleau.*) Tant pis pour l'animal ! Si vous aviez eu le sac, je vous aurais présentés tous les trois à Mithridate. Dans ce moment-ci, il vous aurait joliment reçus.

JULES. — Croyez que je regrette....

L'ACTRICE. — *Naturablement!*

JULES. — Cependant il faut bien commencer....

L'ACTRICE. — Ça se dit. Par malheur, voyez-vous, y a une chose, c'est que les petits nouveaux, ils sont encore plus rengaine que les vieux. De sorte qu'il n'y a guère que des risques à courir avec eux ; c'est pas tentant. Mettez-vous à la place des directeurs.

JULES. — Mais enfin, si j'ai fait un chef-d'œuvre?

L'ACTRICE. — Des gens bien informés disent que le moule est cassé.

JULES. — Des envieux ! des impuissants !

L'ACTRICE. — Y a-t-il un joli premier rôle de femme dans votre *machin?*

JULES. — Tous les rôles sont beaux !

L'ACTRICE. — Alors c'est comme s'il n'y en avait pas. Comment, il n'y en a pas un *d'épatant*.

JULES. — Pardon, vous dites?

L'ACTRICE. — Enfin, un rôle beaucoup plus beau.

JULES. — Il y a Laurence.

L'ACTRICE. — Ah !

JULES. — Et puis Joceleyn.

L'ACTRICE. — On coupera Joceleyn.

JULES. — C'est impossible, c'est le héros !

L'ACTRICE. — Eh bien, vous en ferez un travesti, et on coupera Laurence.

JULES. — Il n'y a plus de pièce alors.

L'ACTRICE. — Donnez-moi-la toujours : si elle nous va, ça n'est rien à arranger ; on mettra un vaisseau à la place du Joceleyn, c'est pas malin.

JULES. — Je doute beaucoup...

L'ACTRICE. — A votre âge, on ne doit douter de rien. (*Elle prend le manuscrit.*) Au revoir.

JULES, *donnant de l'argent au concierge.* — Cette dame s'appelle?

LE CONCIERGE. — Coralie de Sablonville.

JULES, *à lui-même.* — Un beau nom !

LE CONCIERGE. — Oh ! ce n'est pas le seul. (*Il chante.*)

Aaaallons, les filles deeeee là nuit,
Les filles de là nuit,
Ti, la, la, la, la, lère !

III.

MONSIEUR JULES MARBOIS,
Hôtel des Quatre-Vents,
Rue de Seine, n° ...
En ville.

« Monsieur,

» Chargé par M. le directeur du théâtre de *** d'examiner le drame de *Joceleyn, ou le Curé savoyard*, c'est avec un profond sentiment d'admiration et de respect que je vous transmets mon opinion enthousiaste sur le mérite transcendant de cette œuvre hors ligne. Intrigue originale, situations émouvantes, intérêt puissant, moralité profonde, pensées sublimes, vers harmonieux, votre drame a tout cela, et bien d'autres qualités éminentes. Malheureusement, on ne permettra jamais de mettre un ecclésiastique sur la scène.

» Croyez, monsieur, à mes regrets et à ceux de M. le directeur, qui ne voit pas sans douleur lui échapper un ouvrage qui aurait fait votre gloire, celle de notre commune patrie, et la fortune de notre théâtre.

» *P. S.* Mademoiselle Coralie de Sablonville pense qu'avec un peu de travail vous arriverez facilement à tirer parti de ce drame. Il suffirait de le transformer en une pièce à spectacle et de circonstance, sur l'annexion prochaine des communes de la banlieue. Dans le cas où cette idée vous sourirait, elle retient les rôles du treizième arrondissement au premier tableau et du vingt et unième arrondissement au dénoûment. »

IV.

UN BUREAU DE JOURNAL.

JULES. — Monsieur le rédacteur en chef?

UN GARÇON DE BUREAU. — Il n'y est pas encore.

JULES. — Le directeur de la partie littéraire?

LE GARÇON. — Il n'y est plus.

JULES. — A quelle heure faut-il revenir pour avoir la réponse que j'attends depuis si longtemps?

LE GARÇON. — Quelle réponse?

JULES. — J'ai remis, il y a trois mois, un roman historique en plusieurs volumes.

LE GARÇON. — C'est vous le jeune homme aux vingt-quatre volumes? Eh bien, ces messieurs ont joliment ri.

JULES. — Comment, ils ont ri?

LE GARÇON. —Seront-ils fâchés de ne pas s'être trouvés là pour vous voir !

JULES. — Eh bien, vous leur direz de ma part qu'à défaut de talent, ils devraient au moins avoir un peu de bienveillance pour les débutants.

LE GARÇON. — On leur dira.

JULES. — Et mon manuscrit?

LE GARÇON, *après avoir longtemps cherché.* — Ah ! vous avez de la chance, vous ! le voilà. Faut-il aller vous chercher un commissionnaire?

JULES. — C'est inutile. (*Examinant son manuscrit.*) Mais on ne l'a même pas ouvert !

LE GARÇON. — Tiens !

JULES. — De quoi riaient-ils donc?

LE GARÇON. — Des vingt-quatre volumes.

JULES. — Alexandre Dumas père fait bien des romans de quarante-trois volumes !

LE GARÇON. — Faut croire qu'il a pris un brevet.

JULES. — C'est bien ; je remporte mon roman ; et vous direz à ces messieurs que j'ai jugé inutile de laisser ici un poëme épique que j'apportais, croyant à des juges sérieux.

LE GARÇON. — Oh ! des vers : j'ai ordre de n'en jamais laisser déposer.

JULES, *en sortant.* — On les imprimerait immédiatement s'ils étaient de M. Victor Hugo.

LE GARÇON. — Peut-être qu'ils le connaissent?

V.

MONSIEUR JULES MARBOIS,
Homme de lettres, etc.

« Mon ami,

» Ton père est toujours exaspéré contre toi. Il est d'autant plus en colère que, dans ce moment-ci, il se présente un très-beau mariage pour toi. La fille de notre voisin M. Pompier a fini son éducation ; elle est jolie, raisonnable, point coquette ; c'est un parti de plus de deux cent mille francs, et quoiqu'il ne faille jamais compter sur les souliers des morts pour faire son chemin, elle a des oncles sans enfants qui certainement ne lui feront pas tort de leur héritage. Mais M. Pompier ne donnera jamais sa fille à un va-nu-pieds de *poite*. C'est comme ça qu'il prononce poëte, tu dois te le rappeler.

» Ton père vieillit, ça l'ennuie bien, son caractère s'aigrit ; sa colère contre toi, c'est moi qui en pâtis. Il dit

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par RANDON (suite).



La conquête des Gaules.



Les *Maures* vont vite.

que je t'ai toujours gâté, et il n'a peut-être pas tout à fait tort. Ce qui l'ennuie surtout, c'est qu'il commence à se fatiguer, et comme tu n'es pas là pour reprendre son fonds, il dit qu'il n'a plus de fils, mais il t'aime bien tout de même dans le fond, et si tu réussissais, il ne demanderait qu'à être fier de toi.

« Tu m'avais dit que tu allais avoir une grande pièce de jouée, peut-être l'a-t-elle été? Cependant le *Siècle* n'en a pas parlé, et sachant que nous sommes abonnés, on aurait craint certainement de nous désobliger en la passant sous silence. Il a bien du talent, ce M. de Biéville! Si seulement tu avais une position comme la sienne, M. Pompier se laisserait peut-être attendrir.

« Mon cher Jules, la vie coûte cher à Paris, et quoique notre pharmacien, M. Château, m'assure que de son temps on y dînait parfaitement pour dix-huit sous, tu es un peu prodigue, et je crains que les deux cents francs que je t'ai envoyés il y a trois mois ne soient bien entamés. Je profite d'une occasion sûre, M. Chaland, pour t'envoyer cent francs et trois paires de bons bas de laine tricotés à la maison par *la* Marguerite. Elle t'embrasse bien.

« Mon ami, tu sais comme ton père serre de près son argent : économise donc bien cette somme de cent francs. Je t'envoie aussi par M. Chaland six andouillettes pour tes déjeuners, un pot de miel et deux paires de draps. Quand ils commenceront à s'user, aie soin de les faire retourner. Soigne-toi bien; tu as la poitrine très-délicate, et tu dois t'enrhumer souvent, depuis que je ne suis plus là pour border ton lit chaque soir.

« Écris-moi souvent, très-souvent, et dis-moi où tu en es, en définitive, vois-tu. — Là-bas, à Paris, l'avenir promet souvent plus de beurre que de pain. — Être auteur, c'est plus séduisant que la parfumerie, je le comprends bien; mais quand je pense que ton père met, bon an mal an, ses six mille francs de côté, crois-tu, entre nous, qu'il y ait beaucoup de romanciers ou de faiseurs de comédies qui en gagnent autant?

« Réfléchis, je t'en prie, pendant qu'il en est temps encore; ça ferait tant de plaisir à ton père si tu revenais!

« Ta mère.

« La petite Pompier est bien jolie, et elle joue du piano comme un ange. »

VI.

UN BUREAU DU MONT-DE-PIÉTÉ.

JULES. — Allons, il le faut. (*Il déroule un paquet et présente deux paires de draps au commissionnaire.*)

LE COMMISSIONNAIRE, *après avoir examiné.* — C'est gros, ça ne vaut pas cher.

JULES. — Comment, ça ne vaut pas cher! Des draps de ma m..... Insolent!

LE COMMISSIONNAIRE. — Quand on mange ses draps, on n'a pas le droit de parler si haut.

JULES. — Malheureux! insulter à ma misère. (*Il va franchir la balustrade pour se jeter sur le commissionnaire; les commis le prennent au corps.*)

LE COMMISSIONNAIRE. — Mon petit jeune homme, si je parlais ainsi à la femme d'un ouvrier sans ouvrage, je commettrais une infamie; mais j'ai du coup d'œil : ce n'est pas la misère qui vous amène ici, c'est l'inconduite. (*A ses commis.*) Laissez-le aller.

JULES *renfonce son chapeau et sort sans rien dire*). — Il a raison. Pauvre mère! (*Après avoir réfléchi.*) Allons dans un autre bureau.

VII.

UN CABINET A HUIT FRANCS PAR MOIS DANS UN HÔTEL GARNI A MONTMARTRE.

JULES, *couché, entendant frapper.* — Qui est là?...

UNE VOIX. — C'est moi.

JULES. — Qui donc?

UNE VOIX. — Ami.

(*Jules se lève, va ouvrir et se recouche. — Entre un homme rondelet, de physionomie douteuse, suivi de deux gentilshommes de fort mauvaise mine.*)

JULES. — Tiens! je ne vous connais pas. Fermez la porte.

LE MONSIEUR A LA VOIX. — Ce n'est pas la peine; il faudra la rouvrir tout à l'heure.

JULES. — Pour vous en aller, je l'espère bien.

LE MONSIEUR. — Oh! les amis ne se séparent pas comme ça. Habillez-vous donc.

JULES. — Comment, m'habiller!

LE MONSIEUR. — Oui, vous nous faites la conduite. (*Examinant le cabinet.*) Sacristi! le bocal n'est pas huppé. — Par exemple, vous avez une jolie vue. — Quelle armée de cheminées!

JULES. — Ah çà! monsieur, qui êtes-vous?

LE MONSIEUR. — J'ai l'honneur d'être garde du commerce... (*Montrant ses compagnons*) et ces messieurs, vous comprenez. — Je suis porteur d'une lettre de change impayée de deux mille quatre cents francs, plus les frais. Comme je n'aperçois pas de caisse ici, je crois que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous lever et de venir avec nous.

JULES. — Avec vous... où donc?

LE MONSIEUR. — A Clichy!

JULES. — Cette canaille de Duchat, se conduire ainsi avec moi!

LE MONSIEUR. — Oh! il a renouvelé quatre fois; il y a mis du sien.

JULES *s'habillant.* — Pour mille francs, il m'a fait signer une lettre de change de deux mille quatre cents; vous appelez ça y mettre du sien!

LE MONSIEUR. — Il en a mis pour mille francs, quoi! — Vous voilà prêt; allons, filons. — La voiture attend.

JULES. — C'est une infamie!

LE MONSIEUR. — Ma foi, vous serez mieux logé qu'ici.

JULES. — Quand je sortirai, je tuerai votre Duchat!

LE MONSIEUR. — Non, mais papa payera.

VIII.

TROIS MOIS APRÈS.

A monsieur et madame X.

A Troyes.

« Monsieur et madame Marbois ont l'honneur de vous faire part du mariage de M. Jules Marbois, *parfumeur*, leur fils, avec mademoiselle Émilie Pompier, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le samedi 17 courant, dans l'église de la Madeleine. »

GUSTAVE BOURDIN.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Un aimable filou vient d'inventer un assez agréable moyen de voler son prochain. Il avait remarqué que les garçons de bureau de certaines maisons de banque ne jetaient, en cette époque de l'année, leurs lettres à la poste qu'après la tombée du jour.

Les lettres de banquiers sont assez ordinairement chargées de valeurs. Or comment les faire passer des mains des garçons entre les siennes? Voici ce qu'il imagina.

Il glissa un dos de registre dans l'orifice des quelques boîtes à lettres qu'il voulait dévaliser.

Les garçons de bureau, sans défiance, y jetèrent selon l'habitude la correspondance chargée de leurs maisons. Quand la souricière aux lettres fut jugée suffisamment pourvue, notre coquin tira à l'aise ses dos de registre, et rentra chez lui avec un colis de lettres et de poulets.

Ce ne furent pas les poulets parfumés qui attirèrent son attention; cependant il se comporta en galant homme à leur endroit, et bien lui en prit; sinon que de rendez-vous d'amour manqués, que de maris importuns restant à leurs domiciles, que de beaux messieurs demeurant fidèles malgré eux!

Les jours suivants, d'habiles émissaires agissaient, grâce aux chemins de fer, sur divers points de la France et de l'étranger.

Morale de la chose : dix jours après, tous nos voleurs, arrêtés par la dénonciation de l'un d'eux, expiaient sous les verrous le quart d'heure de Rabelais.

⁂ J'ai pour ami un Espagnol très-impressionnable,

qui laisse des parcelles de son cœur à toutes les amourettes mabilliennes où il se fourvoie.

— Ah! me disait-il hier, à Paris, il faut se défier de passer derrière un cheval, à côté d'une roue et devant une lorette.

*** Depuis que, grâce au délicieux *Punch-Grassot*, l'amusant comédien du Palais-Royal est contraint de parcourir le chemin de la fortune, il lance des calembours à bout portant à ceux qui viennent acheter son punch.

— Pourrais-tu me dire, mon petit trognon, disait-il à un jeune gandin qui se grise à son comptoir régulièrement une fois par jour, afin d'avoir l'ivresse de causer avec lui, pourrais-tu me dire quelle analogie il y a entre un maréchal de France qui a beaucoup, mais beaucoup de décorations sur l'estomac, et un aide de camp qui n'en a pas du tout, mais qui est monté sur un cheval qui court au grandissime galop?

— Je ne sais pas, mon vieux.

— On n'est pas plus aimable. Eh bien, cet homme aux croix et cet aide de camp qui court au grand galop sont également *porteurs d'ordres*. Gnouf! gnouf! gnouf!

Faible! faible!

Autre guitare.

— Quelles notes de musique de madame Cabel faut-il envoyer chez le dégraisseur, après chacune de ses représentations? Cherche, gandin.

— Je ne sais pas.

— Ce sont les notes piquées.

— Pourquoi?

— Parce qu'elles ont besoin d'être *détachées*. Gnouf! gnouf! gnouf!

*** Ceci n'est point un extrait des *Pensées de Pascal* ni de son successeur Commerson.

« A 20 ans la vie est une locomotive, à 40 ans c'est une diligence, à 60 ans c'est un coucou, après... c'est un corbillard. »

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Il fut un temps où les directeurs de théâtre montraient à qui mieux mieux des phénomènes de toutes sortes. Celui-ci exhibait deux jeunes messieurs soudés ensemble par le thorax; celui-là prêtait la scène littéraire de l'Odéon à des éléphants, à des hercules du Nord; cet autre montrait des chiens savants, des oiseaux escamoteurs, des puces travailleuses; partout la curiosité était surexcitée par des annonces de danseurs de corde, de clowns anglais, de mimes aux membres désarticulés, d'avaleurs d'étoupes enflammées et de sabres de cavalerie; de veau à deux têtes et de poule à quatre pattes.

Aujourd'hui, tout est bien changé. Autre temps, autres phénomènes. Ce n'est plus aux auteurs qu'on demande des pièces de théâtre, c'est aux jeunes gens qui n'ont jamais fait de pièces. Il n'est pas mauvais d'avoir sur son affiche un nom de duc ou de prince. Cela attire le faubourg Saint-Germain. Jouons *Don Desiderio* du prince Poniatowski, de préférence à Mozart. Un nom a-t-il été souvent répété à propos d'un procès scandaleux, payons-nous le luxe de ce nom-là. A nous les financiers! Bonnes gens, on croyait que vous étiez simplement des hommes de chiffres, prouvez que cette plume, qui fait si bien des additions et des soustractions, sait aussi diviser un vaudeville en plusieurs actes. Que dis-je : un vaudeville? vous en aurez dix, vous en aurez vingt, vous en aurez cent!

La foule oisive n'accourt-elle pas avec acharnement aux représentations de *Ma nièce et mon ours* du banquier Millaud, comme elle accourra bientôt pour écouter le *Paradoxe* du banquier Solar? On dit même (mais tout bas encore) que MM. Solar, Millaud et Mirès font des démarches auprès de MM. Péreire et Rothschild, pour les entraîner dans la collaboration d'un mélodrame en huit actes destiné au théâtre de la Gaîté; ce théâtre qui fait, depuis quelque temps, un accueil si distingué aux auteurs-amateurs du grand monde.

Après les Folies-Nouvelles, qui ne demandent leurs pantomimes qu'aux peintres, sculpteurs et caricaturistes, voici le Gymnase qui vient de commander à un musicien, — une partition? allez-vous dire, — non pas : une comédie.

Qui ne connaît pas Vivier? ce cor dégénéré qui est aussi un drôle de corps. Vivier est un des derniers rieurs du dix-neuvième siècle, il est aussi le dernier grand prêtre de la mystification; et la preuve, c'est que son vaudeville *Un Mariage dans un chapeau* est une simple mystification, comme intrigue et comme résultat.

Un amoureux rebuté oublie son chapeau dans un bal. Un mystificateur, — M. Vivier sans doute, — jette ce petit billet dans la coiffe : « Quand vous trouverez ce chapeau, j'aurai cessé de vivre. » Évanouissement de la jeune première, désespoir du père. On ramène le jeune monsieur décoiffé, et alors sa future se charge de lui donner une autre coiffure. Et voilà comment le papa beau-père, les acteurs, le directeur, la critique et les spectateurs sont mystifiés.

Un nouveau temple, destiné à la mystification des gens trop ardents à la pourchasse des dominos roses et des beaux yeux qui flamboient derrière un loup de velours, vient d'ouvrir son sanctuaire, rue Cadet, 16.

Comme salle, le Casino est encore une œuvre architecturale à classer parmi les merveilles du Paris moderne. On y reconnaît l'habile main de l'architecte Charles Duval. Comme concert, il ne laisse rien à désirer. Comme bal, et surtout comme bal masqué, ses vendredis sont déjà aussi recherchés que les samedis de l'Opéra. Qui n'a pas vu les bals masqués du Casino doit éprouver le besoin de les voir. Qui les a vus les reverra.

Malgré notre indifférence en matière de concert, il n'est pas possible de passer sous silence le concert d'Émile Prudent, qui doit avoir lieu le 22 courant. Entre autres merveilles, on y entendra Gardoni, et tout naturellement Prudent. Prudent! ce nom seul suffirait pour emplir une salle grande comme le palais de l'Exposition aux Champs-Élysées.

Avis aux gens prudents lorsqu'il s'agit de Prudent : prenez vos billets à l'avance!

ALBERT MONNIER.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 165. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 26 Février.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois.... 5 fr. 6 mois..... 10 12 mois..... 17

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



LÉON GOZLAN.

14856

(Voir la biographie page 2.)

Avec la présente livraison paraît le numéro 5 du **MUSÉE FRANÇAIS**, livraison de février 1859.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. RANDON.



Malheureux !... tu ne connais donc pas le chien du colonel !...

..... Nous font tirer des niméros
Pour faire de nous des-z-héros.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XV.

A MON AMI MÉRY.

LÉON GOZLAN.

Né le 21 septembre 1806, à Marseille, — dans la patrie de Méry, de Taxile Delord, — et même d'Eugène Guinot et de Louis Reybaud-Pâturot.

Son père était armateur, et l'envoya à dix-sept ans *cabotiner*, comme dit mademoiselle Boisgontier — les marins disent *caboter* — sur les côtes d'Afrique et ailleurs.

Ici l'aventure de l'embuscade des nègres sur la côte du Sénégal, terminée par le coup de couteau dont le front de Gozlan porte encore la cicatrice dans toutes ses biographies.

Il revient à Marseille se faire professeur, puis tombe à Paris en 1828, avec un volume de poésies que les libraires lui refusent. — Nous sommes en plein, vous le voyez, dans l'histoire générale de tous les commencements de littérateurs.

— Méry le fait entrer à l'*Incorruptible*, puis au *Figaro*, — alors dirigé avec une vivacité et une âcreté sans pareilles par le même Roqueplan qui fait à l'heure qu'il est un procès au *Figaro* d'aujourd'hui pour attaques bien autrement bénignes que les siennes d'alors.

Puis des nouvelles dans la *Revue de Paris*, Véron étant consul, — et dans l'*Europe littéraire*.

Enfin, en 1836, le *Notaire de Chantilly*, suivi du *Médecin du Pecq*, deux immenses succès et mérités, suivis de cinquante autres. — Puis au théâtre *la Main droite et la main gauche*, pour commencer la série de ses œuvres dramatiques, de succès inégaux.

Comme bien des gens, je connais beaucoup Léon Gozlan, et je ne le connais pas du tout. Sa conversation affable, enjouée et extrêmement brillante, se tient toujours, comme sa vie privée, en deçà de l'intimité, et sa défiance est toujours au guet, même contre la bienveillance la plus sympathique. Je ne me hasarderai donc pas à donner le moindre aperçu sur son caractère, que j'entrevois pourtant un peu fantasque, et je me crois tout juste aussi avancé ici que les biographes précédents, qui n'ont pu entr'ouvrir ce livre fermé.

On a fait courir sur les premières années de Gozlan des bruits bizarres et extraordinaires, auquel il répond quelquefois par un éclat de rire en écrivant au-dessous de sa signature : *Ancien pirate*.

Quelqu'un l'accusa même une fois d'avoir fait la traite des nègres : — « Ce monsieur a raison, en effet, répon- » dit Gozlan. Il est vrai que j'ai fait la traite des nègres, » et il n'est pas moins certain que, ce faisant, j'ai tué » mon capitaine, comme il est dit. Mais mon adversaire » oublie une chose : c'est qu'après avoir tué mon capi- » taine, je l'ai mangé ! »

De tout ainsi.

J'aurais plaint la Bruyère devant cette étude-là.

NADAR.

Un de nos confrères en petit journal, dont la modération et la bienveillance habituelles sont proverbiales, — j'ai nommé M. Philibert Audebrand, — annonce qu'il quitte la rédaction en chef de la *Gazette de Paris*.

M. Philibert Audebrand avait pris part à cette malheureuse *Affaire des Tableaux* de M. Scribe, affaire qu'on a fini par baptiser, tant elle a fait de tintamarre et de procès.

En défendant le caractère de M. Scribe contre des attaques générales qui étaient selon nous injustes, nous avons donné sur cette affaire notre opinion — qui était de n'en pas avoir, le procès au fond étant pendant et non encore instruit ; nous n'avions pas à aller plus loin que là où nous nous sommes arrêté.

D'autres, plus pressés, se sont trouvés entraînés par les préoccupations littéraires — dont nous reconnaissons pleinement, partout ailleurs, la liberté entière et la légitimité, — à oublier que la littérature était, comme on dit, absolument étrangère à l'événement.

M. Scribe a cru devoir faire deux procès. S'il est fâcheusement tombé sur deux journaux dont la profonde honnêteté n'est contestée par personne, c'est sans doute parce qu'il n'y avait pas de choix.

Quoi qu'il en soit, M. Scribe ne faisait qu'user de la

PROMENADES AU MUSÉE DU LOUVRE, — par CH. SCHLOESSER.



Un coin du salon carré.

liberté d'action que nous reconnaissons à tous, tout en répudiant pour nous ces procès dans la circonstance, si nous avions l'honneur de nous appeler Scribe. Il nous semble en effet que l'opinion publique, dans sa générosité, se prononce contre le recours à cette arme, réellement trop sûre et trop facile aujourd'hui, du procès en diffamation ou attaques passionnées intenté à un journal, à moins qu'il ne s'agisse de circonstances réellement exceptionnelles. M. Scribe nous paraissait plus que suffisamment défendu contre toute attaque par sa vie tout entière et par l'unanimité des amis qui l entourent.

L'intervention d'amis — de vrais amis de M. Scribe — n'a pu empêcher les deux procès jugés à l'heure qu'il est et présentés à l'appel, me dit-on.

Cette intervention n'a pu même obtenir de l'avocat de M. Scribe, dans le second procès, une simple remise à huitaine, qui laissait à la *Gazette de Paris* le temps de donner à M. Scribe une satisfaction pleine et entière — et au delà.

C'est à la suite de ces faits que M. Philibert Audebrand croit devoir résigner sa rédaction.

Nous ne dirons pas que les bons s'en vont, de peur que quelques gens charitables ne complètent notre phrase malgré nous qui restons avec tant d'autres, mais nous exprimons bien sincèrement notre regret de voir se retirer de la petite presse, ne fût-ce que pour un temps, un homme qui y apportait pour sa part, avec une valeur littéraire réelle, des habitudes d'urbanité innée, le sentiment profond des convenances, et celui au moins aussi précieux de la confraternité littéraire.

NADAR.

PROMENADES AU MUSÉE DU LOUVRE, — par Ch. Shloesser (suite).



15860

Jeune collégien cherchant en vain des inspirations pour une composition française devant le *Naufrage de la Méduse*. ...
Il paraît être médusé.



15861

L'ASSOMPTION DE MURILLO.

Ma chère, où en êtes-vous de votre Vierge?

NOUVELLES DE DEMAIN.

M. Ponson du Terrail, membre du comité de la Société des gens de lettres, fait partie depuis hier de l'Académie française. Il a été nommé par vingt-neuf voix. Ses deux concurrents, MM. Edmond About et Taine, ont obtenu, le premier quatre voix, et le second une seule. — Un trente-cinquième bulletin portant M. *Noël et Chapsal* a été annulé comme dérisoire. Était-ce par hasard une protestation contre le vote de la majorité? — On le craint.

***

Le Gymnase répète activement une comédie en cinq actes de M. de Jallais. On compte sur un immense succès. Voici la distribution de cette œuvre, qui, sur l'affiche, s'appellera la *Mère Gaspard* ou *Encore un coup de picton*.

Un garçon *mindzingue*,	MM. Lagrange.
Le fils Gaspard,	Dupuis.
L'oncle Gaspard,	Lesueur.
Le père Gaspard,	Geoffroy.
Un caporal,	Priston.
Une patrouille,	Numa fils, Dieudonné, Landrol, Blaisot.
Un petit clerc,	Ferville.
La mère Gaspard,	Mmes Rose Chéri
Titine,	Victoria.
Buveurs et buveuses,	Le reste de la troupe.

***

Il s'est passé hier, au salon, une scène des plus attendrissantes devant le splendide tableau de M. Courbet : *Les laveuses de vaisselle aux bains à quatre sous*. M. Ingres s'est jeté en pleurant dans les bras du maître peintre, en criant :

« — Je t'ai connu jadis, tu t'appelais Raphaël. »

***

La librairie Didot mettra en vente la semaine prochaine la dix-septième édition de la *Jambe noire* de Ferdinand Desnoyers, le poëme épique que la France attendait depuis quatorze cents ans. Cette édition est enrichie de notes et d'un magnifique travail de M. Francis Ponsard sur l'Homère de la rue des Martyrs.

***

Nous avons enfin des nouvelles de la hasardeuse entreprise aérienne tentée si audacieusement par Nadar. Ses concurrents faisaient courir le bruit que Jupiter, désirant le portrait des petites dames de l'Olympe, avait attaché notre ami à sa personne, en créant spécialement pour lui une place de dieu. Il n'en est rien. La vérité est que Nadar, qui, du haut de son ballon, ne cherchait que matière à photographie, a découvert le passage au nord-ouest et retrouvé lord Franklin et ses compagnons, qui ne songeaient guère à l'Europe, et vivaient là-bas le plus gaiement du monde. Il paraît que les géographes nous avaient inculqué des idées absurdes sur les pays arctiques. Si Nadar dit vrai, et pourquoi nous tromperait-il? c'est un séjour délicieux. Il y règne le printemps éternel rêvé par madame Collet-Révoil. Nadar nous assure qu'il ne serait jamais revenu en France s'il n'avait craint de mécontenter sa nombreuse clientèle.

***

On prétend que, profitant de cette occasion pour satisfaire un désir qui remonte loin, la rue Saint-Lazare est en instance près monseigneur le garde des sceaux pour échanger son nom contre celui de Saint-Nadare, sous lequel elle est plus généralement connue.

***

Encore une inondation causée par l'abus de la pisciculture. Au moment où j'écris, le douzième arrondissement est entièrement inondé par les eaux de la Bièvre. Il y a deux ans, un tanneur de la rue Pascal avait, par étourderie, jeté dans les ondes de la petite rivière qui coule dans la cour de sa fabrique un vieux corset de sa femme. La fatalité a voulu que, par des circonstances que la science expliquera tôt ou tard, les baleines, remises en contact avec leur élément vital, ont si bien profité et se sont tellement multipliées, qu'elles ont accaparé tout l'espace compris entre les deux rives de la Bièvre; de là débordement et toutes les calamités qui s'ensuivent. Le désastre ne sera que faiblement compensé par les profits de la pêche qui s'organise en ce moment.

***

Certes la crinoline avait des inconvénients, et quand elle était toute-puissante, nous ne lui avons ménagé ni les avertissements utiles ni les vérités dures; on ne nous accusera donc pas de chanter la palinodie, si nous déclarons à la face du ciel que nous regrettons sincèrement les paniers et les cages en acier en présence du rétrécissement vraiment inouï des ajustements féminins. Ce n'est pas seulement la question de goût qui nous préoccupe, mais il nous semble que la décence est compromise par une manie aussi ridicule. Les robes actuelles sont de vrais fourreaux de parapluies.

Les femmes, qui ont toujours d'excellents prétextes pour exagérer les absurdités de la mode, prétendent que c'est l'économie qui les guide. On n'emploie plus, disent-elles, que cinq mètres pour une robe, quand jadis il en fallait seize. C'est vrai; mais les maris n'y gagnent rien. Au dernier bal de la marquise de ***, on a vu aux pieds de la vicomtesse de B... dix bagues en diamants dont la moindre valait au moins douze cents francs.

***

L'Académie impériale de musique prépare la reprise de l'*Africaine*, pour les débuts d'un ténor vraiment exceptionnel. Il donne le *fa dièse* avec tant de facilité et de puissance que tous ceux qui ont eu le privilège de l'entendre aux répétitions en sont devenus sourds. Il y a plus de cinq millions de recette dans ce *fa* inespéré.

PROMENADES AU MUSÉE DU LOUVRE, — par Ch. Schloesser (suite).



15862

L'amateur classique.

LES DEUX AMATEURS.



15863

L'amateur à la mode.



15864

TYPE D'ARTISTE. — GENRE FEMME.

Si elle ménageait ses poses autant que sa robe?



15865

AUTRE TYPE. — GENRE VIRGINAL.

Commande du gouvernement. . sans garantie. Attentat contre la pudeur artistique d'une église de province..., perpétré par mademoiselle X...

***

Avec de la persévérance et du travail, la jeunesse finit toujours par arriver.

La Comédie française ouvre enfin ses portes à M. Scribe. Le mois prochain notre premier théâtre représentera le *Mariage enfantin*, joué dans l'origine au Gymnase par Léontine Fay, alors âgée de dix ans. M. Laferrière et mademoiselle Déjazet rempliront les deux rôles principaux. Ils se grimeront.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, – par E. Riou.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



15866

Pourquoi ce monsieur, dans cette position critique, doit-il faire son testament?

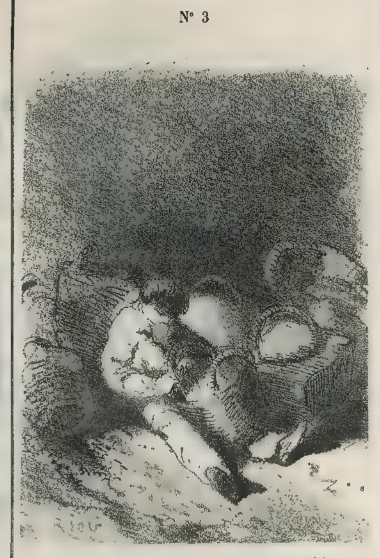
N° 2.



15867

Pourquoi peut-on placer cette hutte de douanier parmi les végétaux?

N° 3



15868

Pourquoi, malgré sa misère apparente, cet homme se trouve-t-il heureux de sa position?

***

Il s'est établi l'an dernier, à Paris, le plus habile des médecins — on l'a surnommé le *docteur vert*, à cause de la couleur de son visage, qui a la teinte de l'émeraude. On vient le chercher de tous les côtés, et si les choses vont toujours de même, il fera bien de s'en tenir toute sa vie à la médecine. Ce métier est le meilleur de tous, car, soit qu'on fasse bien, soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur le dos des médecins, et ils taillent comme il leur plaît sur l'étoffe où ils travaillent. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien; les bévues ne sont point pour eux, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion les plus grandes du monde, et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

***

Le *docteur vert* a des secrets admirables, de certains remèdes particuliers qui font le plus souvent ce que les autres n'ont pu faire. C'est un homme extraordinaire, fantasque, bizarre, quinteux, et qu'on ne prendroit jamais pour ce qu'il est : un homme qui fait des miracles.

***

Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenoit pour morte il y avoit déjà six heures, et on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force le *docteur vert*. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche, et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

***

Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut d'un clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené le *docteur vert* qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds et courut jouer à la fossette.

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

Gustave Bourdin.

LES JEUNES GENS PAUVRES.

Chaque type est tour à tour de mode au théâtre. Nous avons eu les muets, les aveugles, les bâtards, les lorettes, le diable... tous, après un moment de vogue, ont disparu de l'affiche, à l'exception toutefois du diable; car on joue encore, et l'on jouera toujours *Robert le Diable*, les *Pilules du Diable* et autres diableries.

Paris est voué au diable, et le diable ne quittera jamais Paris; il y a tant de gens qui le tirent par la queue!

Le tour du jeune pauvre est à la fin venu.

On en a mis partout. Sans parler du *Jeune homme pauvre* du Vaudeville, nous trouvons le même jeune homme pauvre dans l'*Honneur et l'argent*, sous le nom de Georges; dans la *Bourse*, — qui n'est qu'un second bouillon de l'*Honneur et l'argent*, — il s'appelle Léon; dans la *Jeunesse*, Cyprien; dans *Hélène Peyron*, Flavignac; dans *Cendrillon*, Claude Parizot, etc. J'en passe, et des plus pauvres.

Du reste, le théâtre se trouve très-bien de ce pauvre régime, car les œuvres susnommées sont les grands succès du jour. C'est le talisman certain du triomphe. Avez-vous quelques malheureuses pièces en portefeuille (qui n'a pas ses ours?), mettez-y un jeune homme pauvre, et votre ouvrage, reçu avec empressement, aura cent représentations.

Boileau ne dirait plus aujourd'hui :

Mais tout devient affreux avec la pauvreté!

Il dirait :

Mais tout devient recette avec la pauvreté!

Toutefois, si les jeunes gens pauvres sont fêtés au théâtre, il ne faudrait pas en conclure trop légèrement qu'il en est ainsi dans le monde. Hélas! ils y font toujours triste figure! Les gros négociants, les riches boursiers, les forts notaires, s'intéressent énormément au jeune homme pauvre des drames et des comédies, ils sympathisent à tous ses chagrins, ils applaudissent avec ardeur à ses doléances contre la société, à ses tirades contre le père cruel qui lui refuse sa fille; mais que le pauvre diable qui les voit du parterre ne se fie pas trop à cette sensiblerie, et n'aille pas le lendemain chez eux demander la demoiselle de la maison, car, de leurs mains encore gonflées des applaudissements de la veille, ils le mettraient bel et bien à la porte.

On a toujours un excellent cœur — au théâtre, — on y prodigue ses bravos à tous les sentiments d'égalité, d'affection, de dévouement, — il en coûte si peu! — mais on se réserve de ne se dévouer qu'à ses intérêts.

Quoi qu'il en soit, c'est grâce à leurs jeunes gens pauvres que Ponsard, Émile Augier, Bouilhet, Octave Feuillet, etc., deviennent des jeunes gens riches. Espérons qu'après avoir aussi largement exploité ce sillon dramatique, ils finiront par nous montrer autre chose.

S'ils essayaient des *vieilles filles riches?*

Achille Lafont.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Arthur est un petit imbécile de vingt-deux ans qui fait la cour à la cassette d'une dame mûre et peu conservée. Elle répond au doux nom d'Eugénie, et habite les

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT,
par G. Randon et Maurisset.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



N° 5.



N° 6.



bois de Ville-d'Avray. Ne pouvant se promener un bouquet à la main jusque-là, Arthur, qui loge à Montmartre, prie un de ses amis d'acheter un gros bouquet au quai aux Fleurs (c'est moins cher), et de le lui expédier dans un panier d'osier.

L'ami fait l'acquisition desdites fleurs, les emballe, et les envoie à Arthur avec un petit mot intime.

Arthur, préoccupé, jette un coup d'œil distrait sur les fleurs, ne voit pas le billet, et fait porter le tout à Ville-d'Avray.

La dame mûre ouvre le panier, sourit au bouquet, puis devient blême de fureur en lisant le petit papier. Il y avait : *Que penses-tu de mes fleurs, vieille bête?*

La dame aux écus a jeté le bouquet par la fenêtre et Arthur à la porte.

⁂ On vient, dit-on, de retrouver le tableau qui ornait autrefois la grande salle du parlement d'Aix. Ce tableau, qui déplaisait fort aux procureurs des temps passés, représente deux plaideurs :

Le premier a perdu son procès;
Le second l'a gagné.
Le premier est tout nu;
Le second est en chemise.

On devrait faire autant de copies de cette épigramme qu'il y a de tribunaux en France. Les avoués s'en plaindraient, mais les plaideurs y puiseraient un salutaire avis.

⁂ A UN EXAMINATEUR QUI A BIEN BESOIN D'ÊTRE EXAMINÉ.

Ce professeur sans esprit,
Passé maître en ignorance,
Quoique docteur ès science
Par brevet fort bien écrit,
Me fait penser à Moïse,
Qui jadis fit pénétrer
Les juifs en Terre promise,
Et n'y put jamais entrer.

⁂ Dans un café du boulevard, où l'on joue en tapinois le lansquenet, un monsieur que la chance favorisait plus que de raison est surpris tirant des cartes de la manche de son paletot. Clameurs d'indignation et de mépris. Des joueurs, peut-être aussi athéniens que lui, enjoignent à ce nouveau grec de sortir au plus vite.

— Eh! mon Dieu, s'écrie-t-il, pourquoi tant de colère?... J'ai des principes plus que vous, moi!... j'évite les jeux de *hasard*.

⁂ Un de ces coquins qui ont tout naturellement leur biographie inscrite sur les sommiers de la préfecture de police, s'écriait, dans un endroit public, à propos de la manie de biographier qui s'est emparée de certains journaux :

— Moi, si quelqu'un s'avisait jamais de fouiller dans mon existence, gare à lui!

— Ne vous inquiétez pas, lui répliqua un assistant.... si l'on fouille dans votre vie, ce ne sera pas avec une plume....

— Je ne saisis pas.

— C'est un crochet qu'il faudra prendre.

Luc Bardas.

THÉATRES.

L'Odéon est le pays de l'imprévu. Le soir de la première représentation des *Grands Vassaux*, le public impressionnable des écoles du quartier sifflait atrocement le drame nouveau. Le lendemain, le même public n'avait pas assez de mains pour l'applaudir.

En jurisprudence ordinaire, c'est toujours la dernière sentence prononcée par le dernier tribunal qui est la bonne. Or donc, la nouvelle œuvre de Victor Séjour, maltraitée à sa première audition, et applaudie en dernier ressort, peut être considérée comme une réussite.

Qu'est-ce après tout que les *Grands Vassaux?* une étude sérieuse du règne de Louis XI, un paradoxe politique développé avec beaucoup de talent, et en somme une pièce estimable qui mérite mieux que les clameurs ironiques et les sifflets de la première soirée.

A quoi sert d'être jeune dans ses œuvres, si c'est la jeunesse qui vous hue?

Victor Séjour n'a songé au *Louis XI* de Casimir Delavigne que pour ne pas l'imiter. Son *Louis XI*, à lui, a le défaut de n'être pas le Louis XI de la tradition. Il s'est senti plein d'admiration pour ce despote énergique et rusé. Il a voulu le montrer aux prises avec la féodalité, et préparant une chute qui était réservée aux efforts de Richelieu.

On a reproché au drame de Victor Séjour d'être un grand monologue en cinq actes débité par Ligier. Peut-être n'a-t-on pas tout à fait tort. Faut du *Louis XI*, pas trop n'en faut; l'excès dans tout est un défaut.

Victor Séjour fait beaucoup trop d'honneur au tyran de Plessis-lez-Tours, en lui attribuant la pensée d'inventer *l'unité* nationale française. Le hasard a tout fait. Louis XI, en frappant ses grands vassaux et en sapant la féodalité, agissait dans son propre intérêt de conservation. S'il n'avait pas frappé, il eût été frappé.

En proclamant cela, la tradition est conforme à l'histoire.

On a dit assez drôlement que les *Grands Vassaux* de Séjour ne lui rapporteraient pas autant que ses grands *vaisseaux*... du *Fils de la Nuit*.

Passons à une autre espèce de tribunal. Il siége aux Folies-Nouvelles, et il est présidé par le berger Pâris, qui rend en gaie musique son fameux jugement à l'endroit des trois déesses.

Le *Jugement de Pâris*, commenté par Commerson et fioriture par M. Laurent de Rillé (un maestro qui fait son chemin), vous devez bien penser que la chose est plus amusante à voir et à entendre, qu'à être racontée piètrement par un pauvre journaliste, n'osant pas se livrer aux écarts de plume *tintamarresques* à la suite de ce grand polisson de Commerson.

Cette page de la mythologie, travestie et burlesque, est illustrée de décors ravissants, de costumes splendidides, de quolibets pharamineux, de danses abracadabrantes et de délicieuse musique. La postérité mêlera dans une même gloire les noms d'Homère et de Commerson.

Albert Monnier.

La livraison de février des chansons de Gustave Nadaud adresse de piquantes flèches au *Macadam*, qui n'avait pas encore été chansonné. Les deux précédentes livraisons contenaient la *Bûche de Noël* et la délicieuse *Chanson napolitaine*, recueillie en Italie par notre poëte-musicien.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

COSTUMES FRANÇAIS

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouesec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.
49. Femme de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysan de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossau.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. March. de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché.
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes.
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer).
87. Paysanne de Biscarosse (Landes).
88. Présidente des matelotes (Boulogne-sur-Mer).
89. Douanier des côtes.
90. Artisane de Faou, près Landerneau (Finistère).
91. Mde de poissons (Boulogne-sur-Mer).
92. Mde d'huîtres (Boulogne-sur-Mer).
93. Femme de Saverne (Alsace).
94. Costume des environs de Colmar.
95. Costume des environs de Strasbourg.
96. Mde de crevettes (Boulogne-sur-Mer).
97. Paysanne de Tauves (Auvergne).
98. Paysanne des environs du Vigan (Gard).
99. Laitière des environs de Mâcon.
100. Costume de Pont-de-Buis (Finistère).

ALGÉRIE ET COLONIES FRANÇAISES.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.
25. Moresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.
27. Insulaire malgache, tribu des Houvas (Madagascar).
28. La signare du Sénégal.
29. Malga he de la tribu des Betsimtsavaks.
30. Jeune fille Wolof (Sénégal).
31. Matelot pêcheur (Madagascar).
32. Astrologue médecin (id.).
33. Mulâtresse esclave de l'île Bourbon.
34. Jeunes Mauresques (Algérie).
35. Femme du Sahel (id.).

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).
36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale).

N° 37. Maître d'école de Saint Pétersbourg.

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaig.
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (Etats romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano, terre de Labour (royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.
16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21. Laitier bernois.
22. Jeune fille d'Unterwalden.
23. Laitier de Loberhasli (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gougisberg.
25. Laitier des environs de Berne.
26. Jeune fille du canton de Soleure.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).
16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre de Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Confed. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).
59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.
17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).
21. Paysan slovaque du comitat de Moson (Hongrie).
22. Gardeur de porcs magyar (h. Hongrie).
23. Bourgeois, maître tanneur de Jasberény (basse Hongrie).
24. Bourgeoise de Jasberény (id.).
25. Paysan de Schwarzenberg (Forêt-Noire).
26. Paysan d'Elzach (id.).
27. Gardeur de bœufs, comitat de Biher (basse Hongrie).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.
17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Tromar (environs de Lisbonne).
26. Femme des envir. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).
29. Marchand de tapis de Lisbonne (Portugal).
30. Habitant de la Navarre.
31. Contrebandier de la Serrania de Ronda (Grenade).
32. Torero, avant la course.
33. Femme de la Catalogne.
34. Femme de Madère.
35. Habitant de la Biscaye.
36. Batelier conducteur de genêts d'Alcochète (Portugal).
37. Paysan de l'île de Madère.

HOLLANDE.

N° 1. Paysanne de l'île de Walcheren (province de Zélande).
2. Laitière des environs d'Amsterdam.
3. Pêcheur de l'île de Schokland (Zuyderzée).
4. Femme de Vollendam (nord Hollande).
5. Costume de mariage de l'île de Marken (Zuyderzée).
6. Pêcheur de l'île de Marken (id.).
7. Femme de Zaandam (nord Hollande).
8. Pêcheur de Scheveningen (Hollande).
9. Femme de Hertogenbosch (nord Brabant).
10. Paysan de Vollendam (nord Hollande).
11. Orphelin réformé (Amsterdam).
12. Paysanne de Noord-Beveland (Zuyderzée).
13. Patineur de la Frise.
14. Pêcheur de Katmijk-Aon-Jee (Hollande méridionale).

SUÈDE ET NORVÉGE.

N° 1. Habitant de Flesberg dans Nummedal (Norvége).
2. Femme d'Aal dans Hallingdal (id.).
3. Paysan d'Hitterdal dans Tellmarken (id.).
4. Paysanne de Moranger et Oster près Bergen (id.).
5. Habitant d'Aal dans Hallingdal (id.).
6. Femme d'Hitterdal dans Tellmarken (id.).
7. Costume de noces dans Hallingdal (id.).
8. Paysan de Moranger près Bergen (id).
9. Paysan d'Hgerdal (id.).
10. Paysanne de Flesberg dans Nummedal (Norvége).

Adresser un bon de poste pour la valeur des Costumes qu'on désire, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère, à Paris.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 166. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 5 Mars.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère, 20.*

JOURNAL AMUSANT

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



CHAMPFLEURY.

(*Voir la biographie page 2.*)

EN CARNAVAL, — par DAMOURETTE.



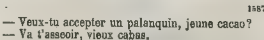
15873

— Veux-tu accepter un palanquin, jeune cacao?
— Va t'asseoir, vieux cabas.



15874

— Beau magicien, dis-moi ma bonne aventure?...
— Voilà : tu cherches à souper, et ce n'est pas moi qui te le payerai.



LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par **NADAR ET RIOU**,

Texte par **NADAR.**

XVI.

A MON AMI HENRY MURGER.

CHAMPFLEURY (FLEURY, dit).

Les abonnés du *Moniteur* — le *Moniteur* a des abonnés — s'entre-regardent encore tout ahuris et hagards sous le coup des *Amants de la nature* — une douzaine de feuilletons pour ne rien dire du tout — que le journal officiel vient de leur servir.

Pendant qu'ils sont à chercher le mot de cette plaisanterie assez considérable, nous avons tout le temps de raconter l'espièglerie d'un homme de beaucoup d'esprit, Jules Fleury de son nom, lequel tient depuis plusieurs années une partie de la population sous une mystification des plus réjouissantes, bien qu'un peu monstrueuse.

Nous ne courons plus risque d'être indiscret, puisque le secret que nous savions va cesser d'être un secret. Champfleury, au *Moniteur*, c'est l'apogée de Champfleury. — Fleury s'en tient les côtes, et il éclate; Fleury jette son faux nez dont il n'a plus que faire. Ramassons le faux nez de Fleury, et disons cette invraisemblable histoire.

Fleury est un élégant et riche garçon, spirituel et bien élevé, et l'héritier unique d'une de nos plus anciennes familles de France, une de ces familles proverbiales comme les Mortemart pour l'esprit, et les Guiche pour la beauté.

Je ne saurais dire si ce charmant cavalier avait une idée bien arrêtée de ce qu'il allait faire quand il vint à Paris; rien ne le pressait d'ailleurs de choisir : sa fortune, ses talents, son esprit, son âge, sa figure, faisant sien à l'avance tout ce qu'il lui plairait de toucher.

Qu'arriva-t-il donc? et quelles causes amenèrent cet esprit fin et accompli à tourner bride tout à coup, à renoncer dans la carrière, et à appliquer (le croira-t-on!) tant de qualités si rares et précieuses à l'unique perpétration de la comédie la plus invraisemblable et même la plus ridicule, comédie permanente, sans but ni sens commun, à laquelle il consacra pendant plusieurs années ses jours et même ses nuits? — Je l'ignore, comme les quelques-uns, très-rares, qui se trouvèrent être du secret, et d'ailleurs je n'ai pas à expliquer, je raconte

Fleury s'était donc dit : Il s'agit de prouver qu'un lourdaud quelconque, sans esprit, sans goût, sans élévation de sentiments, sans orthographe, banal et trivial, peut arriver par l'obstination et l'affectation de gravité à occuper *une position*, comme on dit, dans ce qu'on appelle la littérature française au dix-neuvième siècle — et pour ne pas tricher, c'est moi qui serai ce personnage-là!

A quel intérêt, à quelle idée pouvait servir cette démonstration biscornue? je me le demande encore; mais ce qui est certain, c'est que Jules Fleury eut en effet le singulier courage de poursuivre pendant des années, et, ce qui est le plus curieux, d'amener à réussite complète cette impertinente mystification qui eût fait pâlir feu Masson et reculer Henri Monnier, n'hésitant devant rien, étonnant même la surprise, affrontant le ridicule, défiant les quolibets, entassant le niais sur le malpropre, amoncelant derrière lui des volumes de *pataquès*, et défilant pendant quelques ans de suite au milieu d'un feu croisé de pommes cuites, sans jamais se démentir ni même se retourner.

Il avait reconnu tout d'abord, pour sa réussite, la nécessité première d'une extrême gravité, indispensable ne fût-ce que pour s'empêcher d'éclater de rire à son propre nez. Fleury savait jusqu'où on peut atteindre avec la gravité, et son esprit était trop perspicace pour n'avoir pas deviné par exemple que MM. Heim, Hesse, Couder, Picot, et tant d'autres contemporains de M. Ingres qui ont tout autant de talent que lui, avaient dès le principe consacré leur infériorité vis-à-vis de celui qui le premier d'entre eux eut l'idée lumineuse de signer ses toiles en grandes majuscules romaines : INGRES PINGEBAT ROMA MVCCC, etc. PINGEBAT en majuscules romaines, c'est la victoire, c'est la renommée, c'est l'argent! PINGEBAT dit tout, PINGEBAT veut tout, PINGEBAT a tout! Gravité dans le port de tête, gravité dans la démarche, gravité dans la parole, soyons graves partout et toujours, dans cette France trop spirituelle où tout le monde a raison de ne prendre au sérieux personne, et n'oublions jamais que si le proverbe a dit : « L'empire du monde est aux flegmatiques, » le proverbe aurait fait mieux encore de dire : « aux solennels. »

Étant grave donc, et bien déterminé, comme un dieu hindou, à ne jamais contempler son nombril qu'avec vénération, Champfleury, — j'oubliais de vous dire que Fleury s'était ainsi baptisé pour la comédie, — Champfleury s'avança résolûment par les petits journaux, ne négligeant aucune occasion de persuader aux lecteurs qu'il était venu pour découvrir la lune. Un nom, le nom du grand Balzac qui venait de mourir, était en grande mode à ce moment, comme il l'est encore aujourd'hui. Chacun se pressait autour de l'œuvre énorme pour avoir

EN CARNAVAL, — par DAMOURETTE (suite).





15875

Madame Plumachon prend les enfants en sevrage...



15876

Deux pierrots en cage.

sa part d'héritage, et tâchant d'attraper le plus gros lopin, quitte à ne pouvoir le porter et à le laisser tomber en route. Champfleury avait pris la queue; mais voyant bien que la presse était trop forte, et qu'il n'y avait là rien pour lui, il se ravisa, et courut bien vite à la maison à jamais abandonnée du grand mort. Il se mit à ramasser précipitamment toutes les vieilles ferrailles, tous les pots cassés, tous les bouts de cigares délaissés dans les coins, et il fit même rencontre d'une vieille paire de souliers du défunt, qu'il se mit aux pieds incontinent, puis il se répandit dans la ville, son tablier plein. Les souliers, trop grands ou trop petits, à votre volonté, pour son pied, le faisaient bien trébucher et cogner du nez contre tous les coins; mais comme c'était avec gravité, personne n'y trouvait rien à dire. Au contraire, cet entêtement à trébucher avec une chaussure impossible intéressa quelques bonnes âmes, qui virent là une marque de volonté ferme et applaudirent.

Champfleury tenait sa galerie.

Inutile de dire que pour se compléter comme homme de lettres Champfleury avait pris la *pose au chat*.

Mais qu'est-ce que la *pose au chat?*

A cette heure où la société est entrée dans la bohème, comme dit Jean Raynaud, où la bohème est entrée dans la société, si vous aimez mieux, je ne vous ferai pas l'injure de vous traduire le mot *pose*, un des vocables les plus familiers de l'argot des ateliers, dont les petits journaux vous ouvrent chaque matin le dictionnaire.—Reste le chat, qui n'est qu'un chat.

Or, après Hoffmann, Edgar Poë et Gautier, il est devenu de mode dans ce petit coin-là d'aimer trop les chats.

Celui-ci, qui va pour la première fois et pour affaires dans une maison, est mal à l'aise et inquiet jusqu'à ce qu'il ait vu le chat du logis. Mais il l'a aperçu, il se précipite, le caresse, le baise; dans son transport, il ne répond plus à rien de ce qu'on lui dit, et est à cent lieues avec son chat. On regarde, on s'étonne de l'inconvenance; mais c'est un homme de lettres, un original, et la maîtresse de la maison le regarde désormais avec curiosité. Le tour est fait. — Étonnons! étonnons!

Même jeu partout. Au café, ils se demandent entre eux : « Monsieur, après vous le chat? » ou bien : « Garçon, le chat est-il en main? » Un chat est aussi nécessaire pour la fondation d'une brasserie que le premier quartaut de bière.

Rien des chiens. Ils méprisent le chien ou l'exècrent, disent-ils. Je connais un de ces braves garçons-là qui fait semblant d'avoir une peur atroce, et qui vous force de passer de l'autre côté de la rue quand il rencontre un roquet sur un trottoir.

Champfleury, avec les chats et les coqs qu'il admirait extatiquement dans le fond des saladiers de campagne, était désormais sacré homme de lettres. Il se mit à toucher à tout et à Jean-Paul, fit semblant de traduire Hoffmann; décrivit en plusieurs volumes tous les accidents qui peuvent arriver à une anche de clarinette, et préconisa Diderot comme s'il avait jamais été reçu dans cette maison-là. De temps en temps il s'absentait pour aller faire des étamages pseudo-littéraires en province, comme cette fois où il se députa à Bayeux pour attraper des puces derrière la procession, puces qu'il revint écraser en grande cérémonie dans le feuilleton de la *Presse*. Car les journaux de haut format avaient fini par ouvrir leurs portes devant la puissance de cette gravité, devant la force de cette persévérance, et on vit alors ce qu'on n'avait jamais vu : la littérature des marchands de peaux de lapin.

Je ne suis pas superstitieux pour ce qu'on appelle notre belle langue française, et je crois que le premier venu comme le dernier peut y toucher, s'il a réellement quelque chose à lui faire dire; je l'aime parce qu'elle est mienne, mais comme j'aimerais toute autre qui fournirait à l'idée le mot juste, et j'estime que les gens comme M. Viennet n'affectent tant de respect pour cette belle fille-là que parce qu'ils savent bien ne pas en avoir un enfant. Mais en vérité, et sans bégueulerie, toute chose a sa limite, et il n'est pas nécessaire que la main qui prend une plume soit absolument une patte. Ignorons les mystères de l'orthographe, je le veux bien, puisqu'il faut faire des concessions, mais tâchons de savoir le français.

Ce farceur de Fleury, — pardon, de Champfleury, — se moquait pas mal de cela — et de nous autres. Mais si malicieux que je le connaisse, et tout en appréciant l'infaillibilité de ses procédés, je me demande comment il a pu faire digérer à son public cette incommensurable quantité de solécismes, d'âneries, de bourdes et de cuirs. — Si encore, dans ce langage ineffable dont il a le secret, il avait traité de matières agréables ou galantes, s'il avait enfourché la Rossinante mi-partie sentimentale, mi-partie poético-religieuse, que ce bon M. Saintine avait fourbue sous lui, ou bien le dada de l'*intérêt*, — comme ils appellent cela, — le feuilleton à surprises que cet homme de grand style qui a nom Ponson du Terrail manœuvre si suffisamment pour l'usage des abonnés de la *Patrie*, on s'expliquerait peut-être un peu le succès de Champfleury auprès des *picciolistes* et des lecteurs patriotesques. La littérature *charogne* même, qu'on a tant et à tort reprochée à Gautier, lui était encore ouverte, l'horrible n'étant exclu d'aucune Poétique. Mais non : pour attirer son public, il choisit de préférence les choses repoussantes et nauséabondes; il décrit avec amour les pituites des chanoines, les roupies du vieux musicien, les cataplasmes et les cautères de Sainte-Périne... Je m'arrête : excusez-moi.

Tout est inexplicable et insensé dans la réussite de cette

(*Voir la suite page* 6.)



Ces *irrésistibles* petites danseuses.

— Monsieur connaît donc mademoiselle Amanda?
— Et vous donc, monsieur?
— Moi, c'est différent
— Moi aussi.
— C'est ce que nous verrons.
— C'est ce que nous verrons.

Mademoiselle Amanda est sur le point de se trouver mal.

— O mademoiselle,
mon cœur brûle...
— Un pompier à mo

Le farouche garde suisse.

par E. Riou.
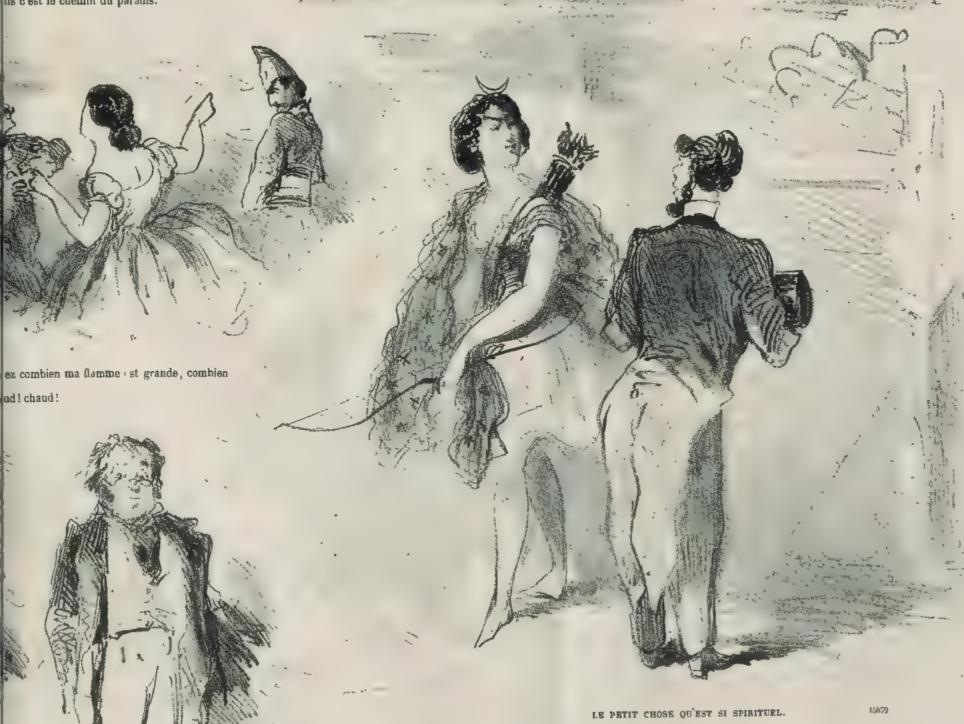


CALIER QUI CONDUIT AUX LOGES DE CES DEMOISELLES
is c'est le chemin du paradis.



O bonheur, nous sommes arrivés!



MESDAMES LES HABILLEUSES.
Et on disait que la soubrette était un type perdu.



ez combien ma flamme est grande, combien
ud! chaud!

UNE ENTRÉE DE FAVEUR A PERPÉTUITÉ.
Le père du fils de l'ami du cousin du concierge du théâtre.

LE PETIT CHOSE QU'EST SI SPIRITUEL.
Ah! chère, que tu es jolie ainsi! c'est à ne pas te reconnaître!

LES PAYSANS, — par BARIC.



15880

— Pendant mon absence, vous viendrez voir si monsieur n'a besoin de rien !
— Oh ! n'y a pas d' danger que j' venions quand madame ne sera pas là !... les *fillaudes* n'entront point comme ça dans les chambres aux monsieurs, dah !



15881

— Ça ma portraiture ? c' méchant affutiau-là ! d'abord on m'avait dit qu'i' serait p'us grand qu' ça.
— C'est plus cher !
— Oui ! mais on m'avait dit que j' serais en habit !... j'ons l'air d'un paysan là dessus !!

inouïe plaisanterie-là. Champfleury rencontre un Savoyard et un Auvergnat sans occupation : il en fait ses sous-diacres et ses caudataires, et il fonde bravement la religion nouvelle du *réalichme*. Les *réalichtes* font des petits : les petits ont beau être morts-nés, tout cela n'est pas gai. — Champfleury a des croyants, Champfleury a des amis, Champfleury a des biographes, Champfleury a même un critique, qui l'appelle *Choufleuri*, ô finesses ! L'autre lui répond en le nommant *Potmartin :* le chou et le pot vont bien ensemble. — Enfin Champfleury rédige le *Moniteur !*

Voulez-vous savoir comment ?

Ah ! si vous saviez ce qu'il m'en coûte de ne pas vous transcrire tout simplement ici, dans sa naïve et héroïque insouciance de la grammaire, la curieuse autobiographie que ce Champfleury m'a envoyée de sa propre main, et sans même lui renvoyer les épreuves à revoir, puisqu'il ne saurait y ajouter une faute de français ! — Et dire qu'elle est là, sous mes yeux, cette synthèse du chef d'école, l'encadreur me l'ayant renvoyée ce matin !

Que ferais-je autre chose pourtant que de rendre à Champfleury ce que Champfleury a fait tant de fois aux autres, et de lui donner une bonne leçon qu'il comprendrait peut-être, étant cette fois la victime ? Combien de fois, en effet, n'a-t-on pas justement reproché au réalisme, qui ne se pique pas d'imagination, et qui n'en a pas besoin, comme on sait, de suppléer à cette lacune par la peinture rétrospective un peu trop exacte des gens qui se sont livrés à lui dans la confiance de l'intimité et toute littérature en dehors ! De braves gens, de bons amis, qui avaient reçu le réalisme dans leur intérieur, à leur table, sans mégarde et à la bonne franquette, se sont vus ensuite, à leur gros mécontentement, caricaturés et bafoués dans le plus méchant français du monde, ce qui ajoute à la gravité du dommage. Je ne veux pas ouvrir les *Aventures de mademoiselle Mariette*, ni appeler en témoignage M. B... ni d'autres, ni en dernier lieu ce digne et excellent homme que nous aimons et respectons tous, et que l'eustache réaliste de Champfleury a disséqué ces jours-ci en nombreuse compagnie dans les douze feuilletons des *Amants de la nature*. L'art n'a pas d'amis ! direz-vous. — Tant pis pour l'art !

Mais est-il permis de se conduire comme un réaliste ? Toute la question est là : je suis attaqué la nuit par un voleur (soit dit sans comparaison). Je suis plus fort que le voleur, et je le renverse. Ai-je le droit de le voler ? — Oui, dit la loi sauvage.

Restons civilisé, — puisqu'il le faut, — et honnête, et bornons-nous à conserver pour nous seuls la légende de Champfleury par Champfleury. Je la montrerai plus tard à mes petits-enfants, selon la mode des Spartiates...

Et maintenant, mon cher Fleury, finissez la comédie en laissant là ce Champfleury ridicule, votre fantastique création.

Vous avez gagné votre invraisemblable pari, d'accord ; passons maintenant à quelque chose de sérieux.

NADAR.

L'HEURE DE L'ABSINTHE.

PREMIÈRE TABLE. — DEUX MILITAIRES.

— A ta santé !

— A la tienne ! Alors te voilà à la veille de passer pékin ?

— Que veux-tu ? Mon père le veut absolument.

— C'est dur ! Tu renonces peut-être à un bel avenir.

— A qui le dis-tu ?

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais reprendre le rabot. C'est comme ça !

— Garçon ! deux autres verres d'absinthe ! (— Boum !)

— Moi avec un peu d'anisette. (— Voilà ! voilà !)

— Moi avec de l'orgeat. (— Voilà ! voilà !) Mon pauvre vieux, je marronne ; toi, le plus beau sous-officier de la ligne, mourir pot-à-colle !

— Je ne te dis pas... Mais tu ne sais pas tout, je me marie...

— Ah ! brigand ! Je me disais aussi... Est-elle jolie ?

— Des yeux à faire sauter une poudrière, et une taille ! autant pas.

— Tu auras des bataillons d'enfants.

— Dam ! tu sais la chanson :

Quand on a dépeuplé la terre,
Il faut la repeupler après !

— Tu feras un superbe garde national.

— Ne dis donc pas de ces choses-là, j'enverrais la fiancée et le rabot en l'air !... Ce que je regrette surtout, c'est l'hôtel des Invalides.

— Je te crois bien. Allons, à ta santé et à celle de ta future !

— A la tienne, et à celle de la tienne de future, à ta croix !

DEUXIÈME TABLE. — DEUX ACTEURS.

— Garçon ! deux absinthes dont un vermout et un bitter ! (— Boum !) Et tu disais ?

— Je dis que ce soir, sans plus tarder, je te vous lui flanque mon engagement par le nez.

— On t'a donc collé une *panne ?*

— Mon petit, tu sais si je me mets peu *le doigt dans l'œil ;* mais on sent ce qu'on vaut. J'ai de l'intelligence, et je crois posséder quelques kilomètres de planches. Si je te disais qu'on me fourre un garde du commerce.

— Et ça n'a rien ?

— Pas un effet, pas une attitude, pas même un collant. Un simple repoussoir pour M. Lélio !

— Crrrrédié ! Mais c'est bien fait, nous sommes trop faibles avec les auteurs ; ils en abusent, je l'ai toujours dit.

— Ils s'imaginent que ce sont leurs pièces qui font de l'argent.

— Parfaitement. Mais plus fort : tu sais bien Lorage ?

— Quoi donc ?

— Tu te rappelles l'effet que je produis au cinquième acte du drame en faisant un pied de nez à Zoé la soubrette, pendant que le père recouvre la raison en retrouvant dans une fiole de poison la croix de la mère de sa fille ; tu sais comme je faisais rire le public ? Voilà M. Lorage qui à l'instant même me somme de supprimer cet effet, trouvé, créé et mis en scène par moi.

— Jalousie !

— Juge comme je l'ai reçu !

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il m'a menacé.

— Eh bien, quoi ? Ne va-t-il pas te faire mettre au Fort-l'Évêque ?

— Je ne pense pas ; mais si le baron Taylor faisait son devoir, la Société des artistes mettrait la Société des auteurs en interdit. Ils seraient bien forcés de mettre les pouces.

— Les pouces... dis donc les huit doigts et les pouces.

TROISIÈME TABLE. — TROIS NÉGOCIANTS.

— Eh bien, que dites-vous de cette liqueur-là ?

— J'aime mieux le cassis.

— C'est pourtant la mode.

— Et vous ?

— Je préfère le ratafia.

— Parlez plus bas, je ne tiens pas à être compromis.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous y trouvez donc de bon à votre liqueur? C'est fort, c'est *rêche*, ça donne la petite mort.

— Si je ne la trouvais pas bonne, vous comprenez que j'ai une position qui me permettrait de m'affranchir de la boire; si je l'apprécie, ce n'est pas la misère qui m'y contraint; mais je la trouverais mauvaise, que j'en boirais encore avec plaisir, quand ce ne serait que pour avoir un sujet de conversation. On dit : « J'ai rencontré un tel, il était très-pressé, nous avons pris l'absinthe ensemble. » Ou bien : « Comment, Rouget a fait faillite! que dites-vous là? Mais nous avons pris l'absinthe ensemble il n'y a pas huit jours; il était gai comme pinson. A qui se fier? » etc., etc. Ça pose un commerçant.

— Je ne dis pas; mais je ne l'aime pas, votre absinthe.

— Ni moi.

— Je vous plains sincèrement; voilà tout ce que je peux dire, je vous plains.

QUATRIÈME TABLE. — UN DIRECTEUR, UN AUTEUR.

— Oui, certainement, mais il y a des coupures à faire dans le quatrième acte.

— A la lecture vous disiez que c'était le meilleur.

— Je ne me dédis pas.

— L'autre jour encore, à la répétition, vous vous êtes écrié à ce même quatrième acte : « Il y a cent représentations dans cette situation! »

— Je ne vous dis pas de couper la situation; oh! non, j'aimerais mieux renoncer à la pièce.

— C'est que je ne vois pas ce qu'on pourrait couper: c'est l'acte le mieux écrit.

— C'est vrai : je l'ai même remarqué, et ma femme aussi. Ce matin encore elle me disait : « C'est drôle, Lorage, qui passe généralement pour écrire un français de la petite vertu, a joliment soigné le style de son quatrième acte. Il a probablement un nouveau collaborateur. »

— Madame est bien bonne! Alors, quoi couper?

— Voulez-vous que je vous parle franchement? C'est le décor qui m'embête.

— Ma forêt vierge? Jamais.

— Mon cher, mon décorateur me demande trois cents francs rien que pour votre fichue forêt, et dame! si on était encore sûr du succès!

— Vous avez dit vous-même que ma pièce était grosse de cent représentations.

— Encore une fois, je ne me dédis pas, la pièce les mérite; mais ce qui me fait peur, c'est que votre situation est neuve. Le public peut mal la prendre; il ne comprend pas tous les soirs, le public.

— Elle est bonne, celle-là; c'est parce que ma situation est neuve que vous voulez me faire avaler un vieux décor?

— Certainement, le public sera moins dépaysé.

— Que m'offrez-vous en place de ma forêt?

— Mon cher, j'ai une salle de spectacle qui n'a pas servi depuis quinze ans; qu'en dites-vous?

— Comment voulez-vous que je fourre dans une salle de spectacle une situation dont le cadre naturel était une forêt du nouveau monde?

— Dans une salle de spectacle le monde se renouvelle tous les soirs.

— Ah! joli!... Vous n'avez rien de mieux?

— J'ai une vue du vieux Paris qui est en magasin depuis 1837.

— J'aimerais autant la salle de spectacle.

— Prenez-la.

— Je vous dis que c'est impossible.

— J'ai un bien beau *tapis franc*, qui n'a jamais servi que pour deux ou trois pièces; j'ai un dessous de pont dont le dessus est praticable.

— Y a-t-il de l'eau?

— De l'eau magnifique à faire rêver truites.

— Je prends votre pont; j'ai mon idée. Ah! pardon, y a-t-il un anneau sous une arche, pour attacher un bateau?

— Je ne me rappelle pas; mais on peut se fendre de ça, ce n'est pas la ruine d'un homme.

— Je prends votre pont.

CINQUIÈME TABLE. — DEUX JOUEURS

— Oui, mon cher, quatorze d'as en main, trois rois et une seizième. Je ne prends qu'une carte; j'en laisse quatre. Qu'est-ce que je lève? le roi de cœur. J'entre : seize et six vingt-deux, et quatorze quatre-vingt-seize, et quatorze cent dix, et treize de joué cent vingt-trois, et quarante de capote cent soixante-trois. En voilà un coup!

— Et l'autre, quelle tête faisait-il?

— Il avait l'air *capot*.

— Je crois bien! Moi l'autre jour, au bezi, j'ai eu un coup dans ce genre-là, mais je n'en ai pas profité. Je jouais pour mille soixante, remarquez bien. J'ouvre mon jeu; j'avais les quatre dames de pique et les quatre valets de carreau, ce qui faisait les deux cinq cents, c'est-à-dire mille; ma neuvième carte était le dix d'atout. Je joue le dix, j'étais premier; le second, qui jouait pour cent quatre-vingt-dix, prend avec l'as et annonce quatre-vingts de rois. — Très-bien. Il prend dessus l'as d'atout, l'as qui m'aurait servi, si mon dix avait passé, à annoncer soixante de dames et à me faire gagner. Il joue le roi d'atout; avec quoi voulez-vous que je prenne? je laisse passer, il annonce cent d'as. Il jouait encore pour dix, qu'est-ce qu'il relève? juste un sept de change. Il joue l'as d'atout, naturellement, et je meurs avec onze cents points en main, quand il ne m'en fallait que mille soixante. Est-ce dur?

— C'est à renoncer aux cartes.

— Oui, mais on serait plus attrapé qu'elles

— Sans ça!

TABLE SIXIÈME. — DEUX ENVIEUX.

— Comment trouvez-vous cette absinthe?

— Comme ci, comme ça. Le garçon vous en a plus versé qu'à moi.

— Je ne pense pas, mais la vôtre doit être meilleure, parce qu'ayant pris la carafe après moi, l'eau devait être mieux frappée. Où avez-vous acheté votre paletot?

— Sur le boulevard, là en face.

— Ah! c'est comme moi. Je l'ai payé quatre-vingt-dix francs.

— Moi aussi.

— Ah! il me semble que votre doublure est mieux.

— C'est une idée; je crois au contraire que la vôtre... — Je ne me trompe pas, vous avez une poche de plus, là, sur le côté droit.

— Oui!

— Mais elle n'est doublée qu'en percaline; toutes les miennes sont en finette.

— Ce sont des filous. Dites-donc, vous avez dû pas mal perdre sur vos actions?

— Non, j'ai gagné; j'ai vendu au bon moment.

— Ah! vous avez de la chance.

— Oh! pas toujours; c'est vous qui en avez une fière, votre femme n'est pas dépensière.

— Oui, malheureusement elle est souvent malade, et le médecin me ruine.

— Savez-vous qu'elle a de superbes cheveux noirs!

— Ceux de la vôtre sont d'un bien beau blond.

— J'aime mieux les noirs.

— C'est comme moi, je préfère les blonds. Cependant j'ai remarqué qu'elles étaient moins sensibles.

— Vous avez bien raison. — Cependant la Madeleine était blonde.

— Oui, mais madame Lafarge était brune.

— Enfin où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.

— Il ne lui est pas interdit d'envier l'herbage d'alentour.

GUSTAVE BOURDIN.

THÉATRES.

Un beau succès à enregistrer! une vraie fête intellectuelle pour le public d'élite qui assistait à la première représentation de l'*Outrage*, drame en cinq actes de MM. Théodore Barrière et Édouard Plouvier, donné à la Porte-Saint-Martin.

Je ne crois pas que le public aime autant les rengaines scéniques que veulent bien le faire accroire ceux qui lui en offrent du premier de l'an à la Saint-Sylvestre. Il les tolère faute de mieux. Mais, comme il saisit avec empressement l'occasion de battre des mains à tout ce qui est jeune, généreux, en dehors des routines boueuses et des ornières banales de l'esprit!

L'œuvre nouvelle de MM. Barrière et Plouvier ne ressemble pas à la pièce de tout le monde. Ce n'est pas le pastiche d'un mélodrame quelconque représenté jadis, tandis que la génération actuelle était en nourrice. C'est l'heureux développement d'une situation poignante, avec toutes les émotions, toutes les terreurs qui en découlent.

Une ravissante jeune personne, la fille d'honnêtes négociants, est devenue folle au milieu de la nuit, on ne sait pourquoi ni comment. Un jeune médecin la fait revenir à la raison et l'épouse. Après le bal des noces, tous les invités se retirent, et les deux mariés restent seuls. Jacques approche ses lèvres du front de la pauvre enfant. O terreur! Le contact de cette bouche lui rend ses souvenirs. Une nuit, un homme qui la suivait partout s'est introduit dans sa chambre virginale, et l'a outragée. Jacques jure de n'être le mari de sa femme que lorsqu'il aura tué l'assassin de l'honneur de la jeune fille.

La recherche du criminel amène des péripéties très-dramatiques. Enfin Jacques retrouve le coupable dans la personne du mari de sa sœur. Les épées se croisent dans la chambre même où fut commis l'attentat, et en présence de la jeune femme éperdue. « Pour qui tremble-t-elle? se dit Jacques; est-ce pour lui ou pour moi?

Et l'épée lui tombe des mains, et Raoul va le frapper. Mais sa femme a ramassé son arme, et elle la lui rend en s'écriant : « Jacques! tue-le! » Ma foi, Jacques ne se le fait pas dire deux fois. Il le tue bel et bien.

Ce qu'il y a de mots charmants, d'expressions bien senties, de situations envisagées autrement qu'avec l'esprit vulgaire, d'effets inattendus et poignants, d'autres le diront mieux que moi, mais personne n'en ressentira plus de joie; car je vois dans ce drame, comme dans les œuvres de Dumas fils et d'Émile Augier, l'avénement d'un théâtre nouveau qui bannira le poncif, qui agrandira les limites de la convention théâtrale, qui apprendra aux acteurs à parler comme tout le monde, et leur fera rechercher le simple et le naturel, comme ils recherchent aujourd'hui l'apprêté et le pompeux.

Maintenant que nous avons fait une part d'éloges aux auteurs, puisons à pleines mains dans nos réserves, et soyons large avec Laferrière; nous ne serons que juste.

Laferrière est l'un de ces rares artistes doués de la puissance attractive; son nom sur l'affiche amène les grosses recettes, sa présence sur la scène amène les bravos enthousiastes. Ce qu'il y a de surprenant dans le génie théâtral de Laferrière, c'est que ses plus gros effets ne sont pas là où la situation brille de tout son éclat. Il se laisse emporter par elle, et il ne cherche pas son succès d'acteur où il pourrait nuire en la faisant oublier. Il garde toutes les coquetteries de sa puissance sur la foule pour le moment plus calme où le comédien tient ses auditeurs sous le charme de sa parole. Alors, avec un mot, avec un regard, avec un rien, mais un rien qui dénote toute la finesse et toute la force de son talent, il étonne, il fascine, il entraîne toute la salle.

L'*Outrage* est un grand succès d'argent pour la Porte-Saint-Martin; c'est un vrai triomphe pour Laferrière.

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pourquoi ce monsieur, dans cette position critique, doit-il faire son testament?

Parce qu'il est dans un cas de mort sûre (*morsure*).

N° 2. Pourquoi peut-on classer cette hutte de douanier parmi les végétaux?

Parce que c'est un abri côtier (*abricotier*).

N° 3. Pourquoi, malgré sa misère apparente, cet homme se trouve-t-il heureux de sa position?

Parce qu'il travaille dans les anses (*l'aisance*).

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. La servante chez un vieux garçon est souvent bonne et maîtresse.

Lacs, Cervantes chez un vieux, gare, son, ais saoûl, vent, bonne aimée tresse.

N° 5. Fin contre fin ne vaut rien pour doublure.

Faim contre faim — neuf 0 ou 05 — rien — pour double hure.

N° 6. Maintenant que le feu est aux logements, où se logeront les pauvres diables?

Main tenant queue, le feu est aux loges, man, housse, loge, rond, laie pauvre, diable.

PETIT JOURNAL POUR RIRE.

TROIS VOLUMES.

Le *Petit Journal pour rire* paraît par livraisons de 10 centimes chacune. — Il ne se vend pas par abonnement, mais seulement au numéro.

L'année forme un volume composé de 52 numéros.

Trois volumes sont en vente.

Ces volumes forment de très-amusants albums de salon, et ne coûtent chacun que 5 fr. 50 c. brochés, et 6 fr. cartonnés.

Les trois volumes, brochés, à Paris. . . . 16 fr. 50 c.; rendus franco. . . 20 fr.
Les trois volumes, cartonnés, à Paris. . . 18 fr.; — rendus franco. . . 22 fr.

PAR FAVEUR SPÉCIALE

Les abonnés du *Journal amusant* ne payeront les trois volumes brochés, rendus franco, que. . . . 17 fr.
— — les trois volumes cartonnés, rendus franco, que. . . . 18 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. Ce journal de modes est connu comme le plus fidèle représentant du goût de la société distinguée de Paris, c'est le journal de la grande élégance et le plus répandu dans les classes aristocratiques de l'Europe. Il ne publie aucune toilette hasardée, aucune mode qui ne soit portée, acceptée par le monde *comme il faut*. Son succès, qui date de seize années, lui permet de prélever, tous les ans, sur ses bénéfices, la somme nécessaire pour faire présent à toutes ses abonnées à l'année d'un Album dessiné et gravé spécialement pour cet usage.

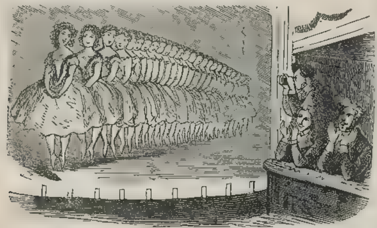
Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches, et donnent chaque fois un beau dessin de modes, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle avec beaucoup de soin.

Tous les mois ce journal publie une feuille de broderies nouvelles et à la mode, et des patrons de grandeur naturelle.

Prix, pour 3 mois, 7 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — un an, 28 fr. — On souscrit en envoyant un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



HISTOIRE DU BEAU NICK. Un artiste allemand a composé un album bizarre plein de figures comiques, de costumes charmants ou baroques, de fantaisies, de féeries, de folies, — enfin un album qui amuse beaucoup les enfants — et les poëtes. Cette création originale a pour titre HISTOIRE DU BEAU NICK; elle est peu connue, parce qu'elle se vendait cher. Nous en baissons le prix pour nos abonnés, au lieu de 8 fr. en noir, nous la leur enverrons *franco* pour 6 fr.; — au lieu de 15 fr. en couleur, prise au bureau, nous l'expédierons *franco* pour 12 fr. — Adresser un bon de 8 fr. ou de 12 fr. à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



Les rats de l'Opera.

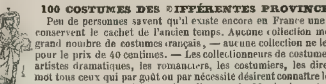
LA MÉNAGERIE PARISIENNE, par GUSTAVE DORE. — *Lions*, — *Lionnes*, *Lions-sots*, — *Paons*, — *Rats d'Opéra*, — *Rats d'égout*. — *Rats peints*, — *Rats de jardins*, — *Loups*, — *Loups-cerviers*, — *Vautours*, — *Dindons*, — *Oies*, — *Serpents*, — *Pies*, — *Crapauds*, — *Coqs de barrière*, — *Tigres*, — *Serins*, — *Panthères*, — *Chouettes*, — *Buses*. — *Merlans*. — *Oiseaux de proie*.

Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 8 fr. à Paris; — 10 fr. rendu *franco*; mais toute personne qui s'abonne au *Journal pour rire* pour un an a droit de recevoir la MÉNAGERIE PARISIENNE *franche de port sur tous les points de la France*, moyennant 7 fr. au lieu de 10. — Il faut dans ce cas-là envoyer au directeur du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20, à Paris, 24 fr., savoir : 17 fr. pour l'abonnement d'un an, et 7 fr. pour la MÉNAGERIE PARISIENNE.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 15 fr. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

100 COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.



Peu de personnes savent qu'il existe encore en France une centaine de costumes qui conservent le cachet de l'ancien temps. Aucune collection moderne ne donne un aussi grand nombre de costumes français, — aucune collection ne les donne gravés et coloriés pour le prix de 40 centimes. — Les collectionneurs de costumes, les artistes peintres, les artistes dramatiques, les romanciers, les costumiers, les directeurs de théâtres, en un mot tous ceux qui par goût ou par nécessité désirent connaître les costumes de notre pays, apprendront avec plaisir que la collection du Musée de costumes a poussé la série des costumes français jusqu'au chiffre de 100. Chaque costume, gravé sur acier, imprimé sur in-4° carré, et colorié avec retouches, se vend 40 centimes. Les personnes qui nous adresseront un bon de 40 fr. recevront les 100 costumes *francs* de port.

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



ALBUM AMUSANT, composé de 20 numéros du *Journal pour rire*, réunis et brochés sous une couverture glacée, à titre doré. C'est un amusant recueil pour exposer sur la table d'un salon. Le prix rendu *franco* en France, est de 6 fr.; — 4 fr. pour les abonnés des *Modes parisiennes*. — Il leur suffira donc, pour recevoir cet Album *franco* sur tous les points desservis par les messageries ou les chemins de fer, d'envoyer un bon de poste de 4 fr. à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



DÉCOUPURES DE PATIENCE.

Des dessins noirs sont imprimés sur un papier glacé, noir par derrière; de sorte que le dessin étant découpé se trouve noir des deux côtés; ce qui ne permet pas de reconnaître par quel moyen facile il a été exécuté. C'est un travail de patience, un amusement pour les personnes adroites, et un passe-temps pour les soirées de la ville ou les journées de mauvais temps à la campagne. Le cahier, qui contient plus de 40 dessins grands et petits, ne se vend que 4 fr. rendu *franco* sur tous les points de la France. Envoyer un bon de poste ou 20 timbres-poste de 20 centimes à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 167. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 12 Mars.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



ÉMILE PRUDENT.

(Voir la biographie page 2.)

JOCRISSIANA, — par BARIC.



15883

— Tous les journalistes sont des pantins sans aucune consistance!
— Vous me permettrez de vous dire qu'il y a des exceptions, quand il n'y aurait que les rédacteurs du journal ***.
— C'est le seul, aussi j'y suis abonné.
— Ah! très-bien ; alors vous avez lu le numéro d'hier?
— Oh! non, je ne le lis jamais; — ma femme me fait la lecture au lit pour m'endormir, mais je n'y fais pas attention.



15884

— Comprenez-vous cela?... mon fils est refusé, et celui de mon cordonnier reçu!... je vais être obligé de me faire chausser ailleurs!... car enfin il n'est pas convenable que mon bottier puisse me dire que son fils en sait plus que le mien.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par **NADAR ET RIOU**,

Texte par **NADAR**.

XVII.

A MON AMI MERMET.

ÉMILE PRUDENT.

S'il est permis de révéler l'âge d'un pianiste adoré des dames, je dirai qu'Émile Prudent naquit en 1817, à Angoulême.

Considérant qu'Angoulême possédait alors une école de marine très-florissante, le père de Prudent se décida à faire de son fils un musicien.

A l'âge de cinq ans, le jeune Émile fut donc attaché à un piano, et condamné à faire quatre heures de gamme par jour... Heureux âge!

Les voisins — les voisins n'aiment pas la musique — se plaignirent avec amertume. Le propriétaire, au lieu de saisir avec empressement cette occasion d'augmenter les loyers de tout le monde, eut la faiblesse de donner congé au petit Prudent et à sa dynastie, par une pluie battante, un temps à ne pas mettre un pianiste dehors.

Ne trouvant plus dans Angoulême une pierre pour reposer leurs têtes ni leurs gammes, le père et l'enfant dirent adieu à l'ingrate patrie, et dirigèrent la proue de leur piano sur Paris.

Angoulême illumina ce soir-là.

Une seule maison resta sombre, morne et unique protestation : c'était le toit précieux sous lequel grandissait, à l'ombre du rudiment de Lhomond et de la géographie de l'abbé Gauthier, le nez d'Albéric Second. Ce nez de cœur, que Nisus n'eût pas dédaigné pour Euryale, se changea en une rigole de pleurs amers, et porta le piano jusqu'à la diligence. Il a trouvé depuis sa récompense, et les palmes littéraires, comme quelques-uns disent encore à Angoulême, ont couronné sa vertu; car s'il n'est pas encore décoré parce qu'il y a des injustices, il resplendit au premier rang parmi les constellations du journalisme parisien, et trouble les nuits du *Figaro-Programme*.

C'est bien fait!

Mais puisque nous sommes à Paris, restons-y en revenant à Prudent.

Le jour de son arrivée, et pour le consoler de la perte de sa patrie, son père, qui était pour lui aux petits soins, et pas du tout regardant d'ailleurs pour certaines dépenses, lui avoua être dans l'intention, s'il n'était pas reçu d'emblée au Conservatoire, de lui décerner une série de *raclées* somptueuses.

Ces encouragements pleins d'une douce cordialité émurent vivement le jeune Émile, qui fut admis par acclamation à suivre les cours.

Il remporta successivement tous les prix. — Je suppose que celui de dissertation latine n'en était pas.

Jeune, ardent, très-joli garçon et libre de lui-même, Émile Prudent rencontra alors..... Mais ici je m'arrête. — Siméon! apportez-moi le *Voile de la vie privée!* Je m'en sers si souvent pour mes biographiés, qu'il commence à s'user un peu et qu'il y a des trous. Vous le porterez tout à l'heure chez la couturière de Villemessant pour qu'elle y fasse des reprises.

A cette époque, le futur grand artiste gagnait sa vie à jouer des quadrilles et des valses chez les bourgeois qui donnent des petits bals et des petits rafraîchissements.

Un beau jour il disparaît.

Il était retourné à Angoulême, et y avait trouvé, à l'extrémité perdue d'un faubourg, une petite maison isolée dans laquelle il s'installa. Les deux volets donnant sur la route restèrent fermés pendant quatre ans. Pendant quatre ans, Prudent ne sortit pas une fois. — Le malheureux piochait l'ivoire à raison de dix heures par jour. J'ignore s'il était nourri.

Il ne pouvait manquer, à ce jeu-là, de devenir très-fort et très-malade. Les articulations des poignets et des phalanges ne savaient plus quoi se dire. Une consultation sérieuse eut lieu : Prudent dut prendre des manuluves de sang de bœuf. Malheureusement ces bains prolongés amenèrent une dépopulation si considérable dans l'espèce bovine destinée à la nourriture de l'Angoumois, que les habitants s'en émurent, fiers et indignés tout à la fois d'avoir découvert un nouvel inconvénient des pianistes. Des rassemblements se formèrent, la gendarmerie se trouva impuissante à les dissiper. Une dépêche télégraphique de M. le préfet, qui avait le désir de réprimer comme tout bon préfet, demanda des renforts; mais avant que ces renforts eussent pu arriver, la vile multitude cerna la maison, arracha les deux volets et fit irruption à l'intérieur.....

Horreur! C'était bien un nid de pianiste, — et dans ce nid, c'était lui, c'était le petit Prudent!

Il courrait encore pour se dérober à cette ovation spontanée de ses compatriotes, s'il ne s'était arrêté à Nantes. Comme il n'était pas né dans cette ville, on l'y accueillit à merveille. Triomphes de toutes sortes, leçons bien payées, concerts très-suivis.

Il reprit à Nantes, et tout à son aise, des forces pour revenir à Paris, où il apporta dans sa malle la fantaisie variée sur *Lucie de Lammermoor*, le plus grand succès de piano qu'on cite depuis l'invention de cet instrument moins agréable qu'utile.

A Paris, il fallait se faire entendre. Mais où? Les masses comme les individus ont un instinct merveilleux qui les défend contre la propagation des espèces nuisibles, et se montrent toujours hostiles à l'éclosion des joueurs de piano. Toutes les portes se fermaient devant le nouveau. Il parvient enfin à enfoncer celles de la salle Valentino : le voilà célèbre.

Il parcourt successivement l'Espagne, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne et le reste, jouant devant les oreilles couronnées et autres, et charmant tout le monde. Couronnes, rappels, etc.

Enfin le gouvernement français, appréciant que c'est par le croisement des espèces que la beauté de la race se perpétue, décore la famille des pianistes dans la personne de son plus illustre représentant.

Que vous dirai-je de plus de cet homme célèbre? — Prudent, c'est Prudent, voilà tout.

Maintenant, réglons notre vieux compte avec le piano.

N'ayez pas peur : quoique le piano ait bien des torts, je ne veux pas reprendre, pour cette nouvelle édition,

EN SOIRÉE, — par MARCELIN.

(1re SÉRIE).



15885

« Recevoir, c'est s'ennuyer une fois par semaine avec ses amis, pour en être débarrassé le reste du temps. »

MADAME DE C....



15886



15887



.888



15889

DANS L'ANTICHAMBRE, N'OUBLIEZ PAS :

1° De vous passer la main dans les cheveux ; 2° De rajuster votre nœud de cravate ; 3° De rabattre les revers de votre habit ; Puis entrez, soutenez le feu, et hanchez.

toutes les plaisanteries à la plume et au crayon que j'ai semées partout, avec tout le monde, contre les pianos et les pianistes. Les plaisanteries contre le piano commencent à devenir aussi ennuyeuses que le piano lui-même.

Il est bon cependant de protester contre un outil dont toute l'habileté des meilleurs exécutants ne saura jamais faire un instrument réellement harmonique.

Il sera utile pour le compositeur, il sera même précieux pour l'auditeur comme moyen mnémotechnique, la musique tenant du souvenir la plus grosse moitié de son charme. Mais ce qu'il peut s'arrête là. Les virtuoses, prestidigitateurs, équlibristes, qui font des tours de force, même sur un Érard, pourront m'étonner, mais ils ne m'intéresseront jamais (puisque *émeuvront* ne se dit) par leur exécution, que comme toute difficulté vaincue, toute inaccessibilité atteinte, et je ne leur donnerai jamais que la récompense d'Alexandre à l'homme qui faisait passer des pois par le trou d'une grosse aiguille.

Maintenant, que les pianistes purs prennent ma tête, — à la condition de me laisser mes oreilles!

Vous appréciez maintenant que je n'aurais pas du tout fait place ici à mon ami Prudent, s'il était seulement le plus merveilleux exécutant du monde.

Prudent est avant tout compositeur et le plus habile de tous pour tirer d'un instrument ingrat au delà même de ce qu'il peut donner. La mélodie lui est facile et l'harmonie lui a dit ses plus cachés secrets. L'auteur de la *Prairie*, du *Chant du Ruisseau* et d'*Adieu, printemps!* est un poëte, — le poëte du piano. Histoire de prouver que la poésie peut être partout.

Je ne veux pas finir en laissant la ville d'Angoulême sous l'accusation d'avoir malmené un de ses plus glorieux enfants. Prudent est retourné une fois dans sa ville natale : on l'a embrassé et on s'est prosterné. Il fut même question d'y donner son nom à une rue.

Il est vrai que cette fois Prudent était décoré.

Toujours la même histoire!

NADAR.

CORRESPONDANCE.

Nos lecteurs connaissent de longue date déjà les habitudes inoffensives de notre *Journal amusant*. Plein de mansuétude et d'onction, le *Journal amusant* tâche du mieux qu'il peut de justifier son titre et de faire rire tout le monde sans faire pleurer personne.

La besogne, pour être moins brillante, n'en est pas plus facile; mais telle qu'elle est nous l'avons acceptée pour le passé comme nous l'acceptons pour l'avenir, et ce n'est pas un mince orgueil pour nous personnellement de nous vanter de n'avoir froissé aucune susceptibilité légitime et de n'avoir jamais même frôlé les débats judiciaires, en quelques vingt années de petit journal, et dans un temps surtout où les procès de presse sont devenus d'une facilité à la portée de tout le monde (1).

Nous avons donc reçu avec chagrin la lettre suivante de notre très-charmant et honorable ami M. Philarète Chasles. Si amical et bienveillant qu'en soit le ton, nous

(1) Voir M. Roqueplan. — J'avoue pourtant quelques torts vis-à-vis du Réalisme, mais on ne fait pas tous les jours cette rencontre de Mardi Gras. N.

EN SOIRÉE, — par MARCELIN (suite).



UN QUADRILLE-MAZURKE.

Pauvres messieurs! Au moment où nous commencions à nous tirer passablement du quadrille des *Lanciers*, voilà que ces dames préfèrent le quadrille-mazurke.

avons un sincère regret d'avoir pu éveiller de sa part, et bien sans le vouloir, une réclamation. Tout en cherchant encore nos torts dans notre article, nous voulons les reconnaître du moment que M. Chasles les y a vus, et, ce qui nous console dans ce cas-là, c'est de ne ménager ni nos regrets ni nos excuses vis-à-vis d'un homme pour lequel nous avons considération et amitié vives.

NADAR.

A NADAR, AUTEUR DES CONTEMPORAINS.

Mon cher humoriste,

J'ai autrefois mis en français quelques pages allemandes de M. le baron d'Eckstein, qui les a signées; ce n'est pas une raison pour croire que je sois *entré chez lui*. J'ai fait avec M. de Jouy quelques vers d'opéra destinés à Rossini, ce n'est pas un motif pour me confondre avec l'auteur de la *Vestale*. J'ai collaboré à la *Renommée*, au *Miroir*, à la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Débats*, tous journaux et revues de la même nuance; ce n'est pas signe d'indifférence morale ou politique. Ce que j'imprimais en 1830 dans la *Renommée* de Benjamin Constant, sur l'expansion de l'Europe, l'honneur des lettres, et le droit, et le juste, et l'indépendance de la pensée, je le répétais en 1859, tout haut, dans mon cours de mercredi dernier; ce n'est pas un symptôme d'âme versatile. Dans une longue vie de critique, pas une polémique personnelle n'a été suscitée par moi, qui n'ai cessé ni de me prononcer fortement sur les doctrines ni de signaler les jeunes et nouveaux talents : Musset, Barbier, Brizeux, Balzac, Pelletan, Taine, mille autres; ce n'est pas la marque d'une âme querelleuse. N'auriez-vous pas confondu les allures du style avec le fond de l'esprit, la gravité apparente avec le sérieux, la hardiesse quant aux idées avec la querelle faite aux hommes, et le libre exercice d'une pensée *une* avec les contradictions d'un esprit incertain? Quel merveilleux hippogriffe vous faites de moi! Que de talent et de verve folle dépensées pour votre œuvre prodigieuse! Quelle immense bienveillance ne vous a-t-il pas fallu pour me transformer en chimère, en dieu Indien et en télégraphe électrique universel! Devant la spirituelle splendeur de cet Avatar, devant le lyrisme infini de cette apothéose, je me serais renfermé tout confus dans un silence modeste et pudique, si, en deux ou trois points de votre article et malgré vos intentions trop favorables à mon égard, les conséquences que l'on peut tirer même d'une caricature, ne touchaient à ce qui est au-dessus de toute vanité littéraire, blessée ou satisfaite : l'honneur de l'homme.

PHILARÈTE CHASLES.

18 février 1859.
Paris, Institut.

LES FUMISTES.

J'appelle fumiste tout individu qui à un moment donné agit ou parle en savoyard.

∴

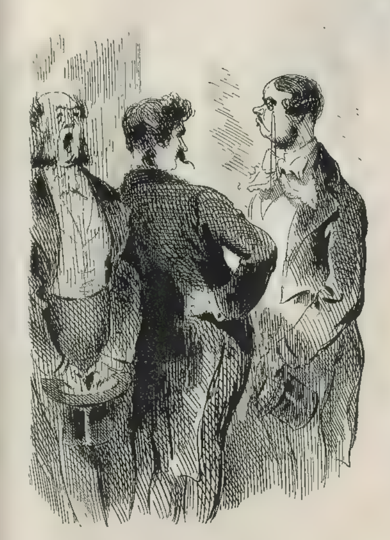
Ceux qui savent combien il est malaisé d'exprimer même ce que l'on conçoit bien, ne me chicaneront pas, je l'espère, sur les termes de cette définition.

Qu'on ne vienne pas surtout me jeter à la tête le fameux vers de Boileau. Il peut être juste métriquement parlant, mais la pensée en est absurde : tout le monde conçoit parfaitement la ligne droite, et je ne sache pas un mathématicien qui l'ait définie.

∴

Mais revenons à nos fumistes. — Si je ne me trompe, ils ont échappé à tous les classificateurs. C'est ma conquête, et, si j'avais un capitaliste sous la main, je ne manquerais pas de prendre un brevet d'invention pour l'exploitation exclusive de ma découverte; à défaut de commanditaire, je me confie à la probité de mes *contemporains*, y compris ceux dont il est parlé dans le dictionnaire de M. Vapereau — un livre qui passe pour être quelque peu entaché de *fumisterie* — pardon! mais à

EN SOIRÉE, — par MARCELIN (suite).



15891

— Regarde donc cette jolie personne.
— Attends un peu que j'ôte mon lorgnon pour mieux voir.



15892

Quos ego!...
Qui donc a osé parler d'abolir la crinoline?...



15893

L'AMI DE LA MAISON.
— Je t'en prie, mon pauvre Clopinot, danse encore cette scottish avec notre grosse cousine.... ce n'est pas pour moi, c'est pour ma famille.



15894

UN BON VALSEUR.
Inconsolable au quadrille!



15895

UN INTRIGANT
qui invite pour la polka la tante de celle qu'il aime.

science nouvelle il faut de nouveaux mots — Monge, Fourier, Proudhon, ne se sont pas fait faute d'en créer quand ils en ont eu besoin. — Ce sont là de si grands noms, que je ne serais que sage en restant en deçà du droit constaté par eux. Pour les besoins de mes démonstrations, je me contenterai donc, pour le moment, de détourner du chemin académique les quatre syllabes du substantif *fu-mis-te-rie* et les trois du verbe *ra-mo-ner*, mais je n'engage pas l'avenir, étant tout prêt à de nouveaux délits si de nouveaux besoins se manifestent. — Est-ce entendu!

***

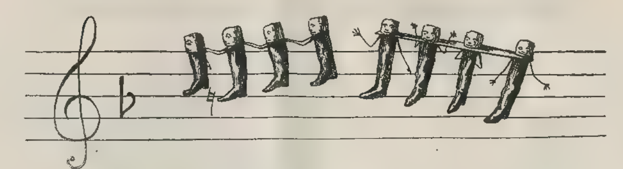
Lecteur, avant d'aller plus loin, — si par hasard tu ne m'as pas déjà laissé en route, — écoute un avis. La pelle ne doit pas dire au fourgon : « Ote-toi de là, noir par le feu. » Ne va pas lever les épaules à la description de certaines variétés de fumistes. Prends garde, si mon étude se complète, ton tour viendra tôt ou tard, car, sache-le, l'âge, le rang, la fortune, le tempérament, même l'esprit, rien ne préserve de la fumisterie. — Si je n'avais craint de compromettre près de toi mon crédit futur par des allures paradoxales, et pour dire plus vrai, si la tournure de ma phrase l'eût permis, j'aurais écrit *surtout l'esprit*, et, c'est le cas de le dire, « les exemples fameux ne m'eussent pas manqué. »

***

Je l'entends : ce n'est pas tout d'énumérer, mieux vaudrait prouver. — Je te vois venir, tu demandes des mots, des anecdotes et des personnalités. Ah vraiment! — des anecdotes, on en trouvera. — Des mots, on n'en

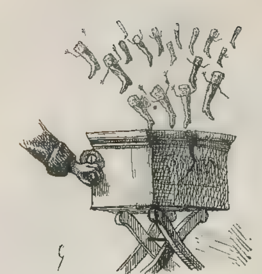
(*Voir la suite page 7.*)

A PROPOS DE BOTTES, — par GIL.



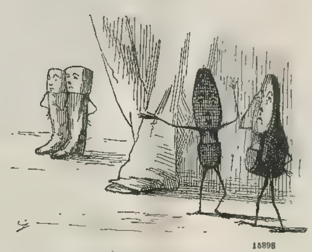
15896

Ah! il a des bottes, il a des bottes
Bastien,
Il a des bottes, bottes, bottes...



15897

Plus que les bottes de Bastien, rien que les bottes de Bastien.



15898

Aussi les souliers jasent, faut voir!
SOULIER MALE. — Ont-elles de la chance, cré nom!
SOULIER FEMELLE. — Posent-elles, font-elles leurs tiges!



15899

Le moyen d'amasser honnêtement un joli capital : — Les gros sous tombent du ciel à tel point que le parapluie devient indispensable.



15900

UN MONSIEUR QUI N'AIME PAS LA MUSIQUE.

— « Vous arrivez au bon moment; M. Bocquet va nous chanter les bottes. »

(*A part.*) Ah! diable! (*Haut*) Les bottes!.., Ah! oui,... pardon,... je me sens indisposé; j'aurai le plaisir de revenir vous voir.



15901

CE QUI PROUVE QU'IL N'Y A PAS DE SOT MÉTIER.

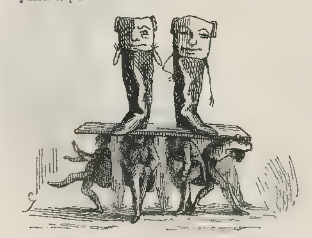
La Renommée couronne le monsieur qui a fait les bottes. Dessiné d'après une photographie.

N. B. — Le monsieur s'est retourné par modestie.



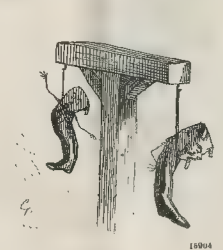
15902

A vous ceci, *Grâce de Dieu, Fraises, Framboisy, Petits agneaux, Follichons,* et autres victimes de ces bottes terribles.



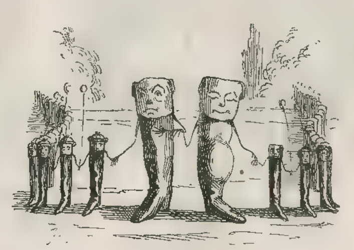
15903

— Pour moi, il me semble que ces bottes-là ont été assez portées,



15904

Et je voudrais bien les voir comme ça...



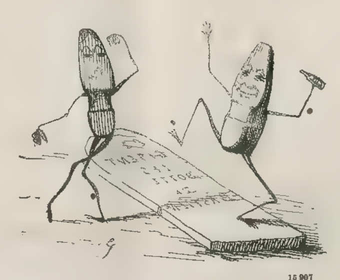
15905

Ce qui serait à craindre dans le cas contraire.



15906

Autre qui serait à craindre :
Car il a des bottes.... (l'égoutier.)



15907

CHATEAU EN ESPAGNE :
Si elles étaient mortes et enterrées, les souliers seraient bien contents, et moi aussi...



15908

Aïe! je crois les entendre!!!...

cherchera pas, — des personnalités, il faudra t'en passer, la maison n'en tient pas.

***

Avant d'aller plus loin, réparons une omission. Je n'ai pas dit comment, nouveau Colomb, j'ai découvert une Amérique dans l'univers de la sottise, et à quel propos, autre Newton, j'ai constaté la force invincible qui, à certains moments, attire toutes les organisations vers un point unique, que nous appellerons, si tu n'y vois pas d'inconvénient, le centre de la bêtise humaine.

Voici :

***

J'étais sur le boulevard, et je causais avec un ami. Nommons-le Pierre, pour la facilité du récit. Passe un troisième flâneur, que nous baptiserons Paul pour le même motif. Paul s'arrête, il connaissait Pierre, et tous trois nous causons. — Est-ce net, est-ce clair? Je crois que oui. Jusque-là, vous en conviendrez, rien d'extraordinaire; M. d'Ennery lui-même y trouverait difficilement la matière d'une féerie en vingt-quatre tableaux, et M. Clairville pourrait tout au plus la matière d'un couplet de facture en *if*.

Par exemple :

Pierre a l'intellect incisif,
Paul est rieur au superlatif,
Moi, tout rêveur et tout pensif,
J'avais la tristesse d'un if;
Las! j'avais perdu mon canif.
C'est bien dur pour un plumitif!
Cependant j'étais attentif,
Ayant mangé force *roast beef*.
Etc., etc.

Mais négligeant le détail, entrons en pleine situation. Tout à coup Pierre éternue, il tire son mouchoir et le porte à son nez; c'est palpitant de réalisme. Mais au moment où Pierre va presser ses deux narines entre le pouce et l'indicateur de sa dextre, Paul escamote vivement le mouchoir, et... tableau. — Où étiez-vous, maître Courbet?

On dira : Cette plaisanterie remonte à l'invention des nez, des mouchoirs, et des imbéciles. Ai-je dit qu'elle fût nouvelle? mais, jusqu'à Newton, combien de reinettes les humains avaient-ils vu tomber sans formuler la loi de la gravitation.

***

Pierre reprit son mouchoir, se moucha, et dit avec calme :

« — Plaisanterie de *fumiste!* »

***

Un brouillard me passa devant les yeux, et tout mon corps tressaillit sous le frisson de la conception. « Plaisanterie de fumiste! » Quel homme que ce Pierre, s'il avait eu la conscience de sa parole, s'il en eût compris la portée! Mais Pierre est un esprit lourd, un être sans philosophie, une intelligence inféconde. Éreintons Pierre, foulons-le aux pieds : à qui sait la vie, un ami est un bon piédestal. « Plaisanterie de fumiste! » Je n'ai pas entendu ce que Paul répondit à Pierre : ça m'est égal; si vous tenez à le savoir, allez aux renseignements. Pour ma part, je m'en moque comme d'une *Patrie* du matin ou du soir. Je pris la fuite en tenant ma tête à deux mains; elle me semblait si pleine, que je craignais une explosion.

***

Le fumiste m'apparut successivement sous toutes ses formes, sous tous ses aspects.

Je le vis :

Baby crevassant entre ses gencives cruelles le sein de sa nourrice;

Écolier, faisant son *patiras* du pion, rossant les *petits*, flattant les *grands*, et riant platement des calembours de *monsieur;*

Jeune homme, ayant des manies de vieillard, ne dansant *plus* à vingt ans, buvant sans soif, jouant sans passion, insolent sans rancune, se battant sans haine, s'amusant sans joie, et prodigue sans générosité;

A l'âge viril, se mariant sans amour, infidèle sans tempérament, artiste sans conscience, négociant sans délicatesse, ami sans dévouement, dévot sans foi, citoyen sans conviction;

Vieillard, je l'entendis attribuer les bons procédés de ses proches à un ignoble intérêt.

***

Mais heureusement je m'aperçus qu'on avait changé les verres de la lanterne magique. Où l'odieux commence, le fumiste disparaît. Il n'est que ridicule, et encore ne l'est-il que momentanément. La fumisterie passée à l'état chronique devient la sottise.

***

Si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc?

Renvoyant à une autre fois les cas particuliers, et n'envisageant mon sujet qu'au point de vue général, je répondrai :

Cet artiste qui se croit le plus grand peintre de son époque, n'en est que le premier fumiste;

Ce monsieur sans orthographe qui attaque le français de tel académicien, fumiste;

Cette femme qui fait à son mari des scènes de jalousie devant le monde, fumiste;

Ce mari qui vante la beauté de sa femme à ses amis et leur déclare qu'elle est folle de lui, fumiste, fumiste et demi;

Cet autre qui raconte à son épouse les bonnes fortunes qu'il lui sacrifie, double fumiste;

Et celui qui lui narre complaisamment les infidélités dont il s'est rendu coupable l'an passé, fumiste de la pire espèce, fumiste-Dandin;

Le millionnaire de fraîche liquidation qui crie contre l'agiotage,

Le propriétaire qui en 1848 échangeait, le sourire aux lèvres, ses quittances contre des drapeaux, et qui aujourd'hui met ses locataires en état de siége,

La calomnie d'hier poursuivant la médisance d'aujourd'hui,

L'avocat qui dit : Je crois que le tribunal y regardera à deux fois avant de condamner un client à moi,

L'homme de quarante ans qui croit inspirer une passion à une femme de vingt,

Le monsieur qui ne croit qu'aux auteurs morts,

Celui qui n'aime que les nouveautés,

Tous les gens à système,

Fumistes, fumistes, fumistes!

GUSTAVE BOURDIN.

L'EMPLOYÉ.

Être employé! quel brevet misérable
De béotisme et d'incapacité!
Etre employé, c'est rester pauvre diable;
C'est remporter un prix de nullité.
D'un employé le rôle est très-facile,
Et son mérite est tarifé, je crois :
Un employé doit être un imbécile, } *bis.*
S'il veut avoir l'esprit de son emploi.

Lorsque du temps chacun craint la vitesse,
L'employé voudrait toujours voir venir
Les jours de paye; hélas! pour sa détresse,
Ils lui font trop désirer l'avenir.
Le bureaucrate, ô triste destinée!
Attend la fin, en comptant sur ses doigts,
Des douze mois qui composent l'année, } *bis.*
Des trente jours qui composent le mois.

Mais que le vent de la faveur lui vienne,
Il fera bien d'en profiter, ma foi!
Il dit : « Pourvu que l'emploi me convienne,
Je saurai bien convenir à l'emploi. »
C'est très-bien vu, j'approuve cette audace;
J'estime fort ce principe excellent :
Si l'on n'a pas le talent de la place, } *bis.*
On a toujours la place du talent.

Qu'un jour, poussé par un besoin extrême,
Et désirant une augmentation,
Il tente, auprès du directeur lui-même,
Un noble effort de résolution.
L'autre répond : « Mon regret est sincère;
Mais je n'ai pas d'argent pour les bureaux.
Ce que je puis maintenant pour vous plaire, } *bis.*
C'est de vous faire augmenter... vos travaux. »

Ou bien encor, voici l'autre formule
Que l'on emploie en même occasion :
« Votre demande est par trop ridicule,
Vous désirez une augmentation!
Vous vous plaignez, quelle étrange incartade!
N'êtes-vous pas, Monsieur, très-honoré :
Votre sous-chef vient d'avancer en grade, } *bis.*
Et votre chef vient d'être décoré.

Mais l'employé, que le destin convie
Aux jours mêlés d'amertume et de fiel,
S'il n'a pu rien gagner pendant sa vie,
Après sa mort pourra gagner le ciel.
Dieu, tout au moins, lui doit cette justice;
Et nous croyons à ce qu'il nous apprit :
Car il a dit, dans sa bonté propice : } *bis.*
« Les bienheureux sont les pauvres d'esprit. »

***

THÉATRES.

Le Théâtre-Français a grandement fait parler de lui cette semaine. D'abord madame Guyon y a eu une rentrée triomphale. Jeune fille, elle a savouré les harmonies les plus douces et les plus éclatantes des vieux poëtes protecteurs de la maison : Corneille et Racine. Un jour, la fièvre de la jeunesse l'a emportée au théâtre de drame. Elle a bien fait. Le drame, c'était le combat, c'était la lutte ardente. On sait quels services elle n'a pas marchandés à la littérature contemporaine, quelles batailles elle a gagnées.

Le Théâtre-Français l'a rappelée, c'était son devoir, il a bien fait aussi. Maintenant il ne laissera plus emporter le trésor qu'il a reconquis. Madame Guyon lui rendra d'éclatants services dans la comédie, le drame et la tragédie.

Le second événement, ç'a été la première représentation d'une comédie nouvelle de MM. Scribe et de Biéville, intitulée : *Rêves d'amour*.

C'est une attaque spirituelle contre les puérilités romanesques qui parfois troublent le cœur des plus honnêtes femmes. Peut-être le cadre du Théâtre-Français est-il un peu vaste pour cette petite aquarelle; mais comme on examine avec plaisir ses jolis détails, on oublie bien vite le cadre et les défauts de proportion. On se croit au Gymnase, et l'on s'amuse beaucoup... ce qui n'est pas sans exemple au Théâtre-Français, quoi qu'en disent certains esprits chagrins.

Il paraît d'ailleurs que la charmante comédie de MM. Scribe et de Biéville avait été primitivement faite pour le Gymnase. Un soir, M. Scribe, un rouleau sous le bras, entre au théâtre Bonne-Nouvelle. M. Montigny, le directeur, ne se trouvant pas encore dans son cabinet, et afin d'attendre son arrivée, M. Scribe pénètre dans la salle de spectacle. On jouait la *Balançoire*, comédie de M. Dumanoir.

Enfin M. Montigny rentre chez lui; il s'empresse de faire prévenir M. Scribe qu'il est à ses ordres. « Je vous » apportais une pièce, dit l'auteur de *Bertrand et Raton* et de tant de petits chefs-d'œuvre, mais je la remporte. Le sujet de la *Balançoire* et quelques-unes de » ses situations ressemblent beaucoup aux *Rêves d'a-*

» mour, que je vous apportais. A défaut du Gymnase, » j'ai le Théâtre-Français. »

Et comme M. Montigny se plaignait de perdre une œuvre de M. Scribe, celui-ci promit de lui remettre bientôt un autre ouvrage. En effet, il tint parole, et lui apporta les *Trois Maupins*.

Et voilà comment le Théâtre-Français eut le succès des *Rêves d'amour*, grâce à la *Balançoire* du Gymnase, et comment le Gymnase eut le succès des *Trois Maupins*, grâce à la perte des *Rêves d'amour*.

Le Théâtre-Lyrique a enfin donné sa *Fée Carabosse*. Grâce à la baguette des auteurs, MM. Lockroy, Cogniard et Victor Massé, et à la voix magique de madame Ugalde, il est sorti un succès de cet opéra-comique *trucqué*.

La fée Carabosse est une sorte de *Riquet à la houpe* féminin. Elle ne peut se débarrasser de sa vieillesse et de sa bosse qu'en les donnant à deux hommes qui lui ravi-ront chacun un baiser. La chose devient facile à une fée qui a la voix et la méthode de madame Ugalde.

Quant à la partition de M. Victor Massé, elle brille plus par l'habileté et le savoir-faire du compositeur, qui possède bien son art, que par l'originalité des idées mélodiques; elle ne peut rien ajouter à la réputation de l'auteur de *Galatée*, des *Noces de Jeannette*, des *Saisons*, de la *Reine Topaze*, etc., etc.

Si je parlais d'*Herculanum*, grand opéra de Méry, musique de Félicien David? Non, j'ai besoin d'avoir mes coudées franches. A huitaine.

Albert Monnier.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

Nº 168. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 19 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

dirigé par

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



MÉRY.

(*Voir la biographie page 2.*)

LA GRAMMAIRE LATINE (suite), — par TATARO.



15910

Multum aquæ, parum vino, qui se traduit dans le grand monde par : Passez-moi donc le cognac.



15911

Implere dolium vino. Traduisez : Boire entre ses repas.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par **NADAR ET RIOU**,

Texte par **NADAR**.

XVIII.

A MON AMI P. MILLAUD.

MÉRY.

Lucius Méry — *Massiliensis* — est né aux Aygalades, l'an deux mille cinq cent cinquante-six de la fondation de Rome — en mil huit cent deux — la veille des calendes de messidor, Bonaparte étant consul.

Sa nourrice fut une Arlésienne très-belle. Elle demanda un jour à Méry, âgé de quatorze mois : — Aimes-tu mon lait? — Je préfère la tasse! répondit le nourrisson en provençal.

Ceux qui entouraient le berceau prédirent que Méry aurait une passion d'amateur pour les belles porcelaines, et qu'il serait prompt à la riposte comme un écho à jeun.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, Méry vécut à la campagne pour apprendre de la nature la science heureuse nommée ignorance. Il excellait à imiter le chant de la fauvette et mystifiait volontiers les coqs en les devançant, avant l'aube, par une gamme ascendante et criarde, qui aurait fait honneur à un professeur du conservatoire des basses-cours.

Telles étaient ses occupations, lorsqu'un curé assez étourdi, et ne sachant trop ce qu'il faisait, apprit le latin, le grec et l'italien à Méry, âgé de quinze ans. C'est de là que datent tous les malheurs d'un homme né pour donner à la terre des moissons joyeuses et pour marier la vigne à l'ormeau.

Muni de ces trois langues, il quitta la campagne et vint à Marseille pour s'initier aux jeux des hautes combinaisons.

Il apprit en quinze jours trois jeux : les échecs, les dames, le whist.

A l'âge de dix-sept ans il se décida, d'après le conseil d'un ami, à apprendre enfin la langue française, l'écriture et même un peu de lecture. Ses succès furent rapides, grâce à sa facilité naturelle et au Télémaque de Fénelon.

Il emprunta le lendemain quatre louis à son oncle avec promesse de ne jamais les lui rendre, et il se rendit à Paris, où il arriva par les pataches du Bourbonnais, lesquelles condamnaient les voyageurs au supplice de la roue, les écartelaient, et les distribuaient par livraisons à la barrière d'Enfer.

Méry recueillit ses membres, et, se trouvant à peu près complet, il se rendit au café Manoury, quai de l'École, devant le pont Neuf.

C'était alors le quartier général des joueurs de dames; la mise d'enjeu s'élevait de cinquante centimes à deux francs.

Méry était de la force des fameux joueurs de ce temps, Châlons et Blonde. Il pouvait donc se faire à ce noble jeu un revenu de six francs pour son pain quotidien. Le bonheur était enfin venu le visiter : il ne demandait plus rien aux dieux immortels.

Ainsi s'écoulèrent ses plus belles années. Un événement changea ce destin si prospère, et lança Méry dans le grand monde parisien, séjour des soucis.

Il se lia d'amitié avec l'illustre de la Bourdonnais, le Napoléon des échecs.

Le club de l'échiquier a connu plusieurs localités. Il s'ouvrit pour la première fois au passage des Panoramas.

Méry s'associa aux grandes batailles de cette époque, mais, toujours vainqueur au jeu de Dames, il fut souvent battu sur le terrain des Échecs, et ces défaites infusèrent en lui ce principe de mélancolie qui plus tard devait porter ses fruits et altérer la sérénité de ses jours.

Le whist le consolait un peu. Personne ne joue ce jeu comme lui. Il n'hésite jamais, il ne calcule pas, il cause avec ses voisins, et lance sa carte avec une prestesse merveilleuse et sans faire la moindre faute. Il n'a qu'un seul défaut, assez grand au whist : il perd toujours.

Dans les entr'actes des échecs et du whist, il a étudié dix ans la fameuse progression montante et descendante de d'Alembert. C'est un procédé qui assure au martingaleur du trente et quarante un bénéfice annuel de soixante mille sept cent quatre-vingts francs quarante-cinq centimes. D'Alembert, l'inventeur de cette progression, aurait donné pour elle sa préface de l'Encyclopédie, laquelle ne garantit au lecteur qu'un simple revenu d'ennui mortel.

Rempli du génie aléatoire de d'Alembert, Méry commença ses voyages en Allemagne, et visita successivement Hombourg, Wiesbaden, Baden, Aix, Spa, villes où la fortune verse ses trésors sur le genre humain voyageur.

Dans le cours de onze années, Méry a consacré onze belles saisons, y compris les automnes, à attaquer les banques avec la progression de d'Alembert.

Il est rentré onze fois à Paris avec une pièce de deux francs isolée dans sa bourse. Elle sert providentiellement à payer la course du cocher.

Au mois de mai prochain, Méry passera le Rhin pour essayer une douzième fois le procédé de d'Alembert. Noble obstination!

A la roulette, il ne joue que sur le numéro 14. — Un jour, sir John Russell fils lui demanda le motif de cette préférence.

— Parce que je déteste le 13, répondit Méry gravement.

— Mais, répliqua sir John, vous pouvez encore choisir trente-quatre numéros qui ne sont pas le 13.

— Les autres numéros, s'écria Méry indigné, sont des lâches, et je les méprise!

— Ah! des lâches, fit l'Anglais; je comprends... A la roulette ils prennent tous la fuite devant la boule. Je comprends.

— Vous ne comprenez pas! réplique Méry. Le 14 seul a le courage de mettre le pied sur l'infâme 13 et de l'écraser. Tous les autres se sont tenus à l'écart, les misérables!

Sir John Russell sortit pour méditer dans le parc voisin, mais il ne comprit pas, selon l'usage des hommes d'État de l'Angleterre quand ils sont sur le continent.

Méry, dans son intérieur, mène la vie d'un philosophe de l'antiquité. Il ne fait rien, il ne lit pas, il n'écrit jamais. — La plume, dit-il, est le plus lourd des fardeaux.

Quand il a trouvé une pensée, il la donne au premier ami venu, avec autorisation de s'en servir en société.

Un seul tableau décore son salon. Il représente un guerrier coiffé d'un casque romain, et doué d'un nez aquilin respectable. C'est le portrait de Romulus, fondateur de Rome, un chef-d'œuvre de Vien, le restaurateur de l'école française et des vénérables nez romains.

Ce portrait de Romulus étonne toujours ceux qui le voient pour la première fois. Un visiteur curieux et hardi

LA GRAMMAIRE LATINE, — par TATARO (suite).



5912

Imitor patrem.



15913

Licet omnibus ire Corinthum. On peut aller à Corinthe en omnibus.
Ce qui prouve bien que les Romains se servaient de voitures publiques quand ils y trouvaient de la place.



15914

Puer interrogatus respondit. L'enfant interrogé répondit : Tu m'embêtes.



15915

Étude sur le gérondif en *do. Ambulat legendo.*

osa demander un jour à Méry une explication sur ce portrait.

— Je m'acquitte ainsi d'un devoir de reconnaissance! répondit le joueur de whist en essuyant deux larmes.

Le visiteur regardait toujours Romulus et le plafond, et ne comprenait pas. Méry lui prit violemment la main, et, d'un ton pénétré, lui dit :

— Romulus m'a sauvé la vie!

— Romulus! le frère de Rémus? dit le visiteur effrayé.

— Oui, oui, monsieur; si j'ai l'honneur de vous parler en ce moment, c'est à Romulus que je le dois.

— Et quand vous a-t-il sauvé la vie? demanda le voyageur.

— En 1838! dit Méry étouffant ses sanglots.

— Pardon, monsieur, reprit le visiteur, Romulus est mort, je crois, 714 ans avant Jésus-Christ.

— Qu'importe! s'écria Méry; cela diminue-t-il le prix du service rendu? Une date doit-elle nous induire en ingratitude?... Écoutez, monsieur :

« En 1838, j'allais de Florence à Rome, un bâton à la main, en suivant la crête des Apennins. J'arrive à Sienne, à l'auberge de Sainte-Catherine, et je déjeune assez mal avec un *brodo* et un morceau de *presciuto* salé. Le lendemain, j'arrive à Poggi-Bonzi : une auberge et pas d'aubergiste. A Torrinieri, un aubergiste et pas d'auberge. A Riccorsi, une auberge, un aubergiste, et pas de dîner. A Radicoffani, un œuf et pas de pain. A Ponte-Centino, pas de pain, mais pas d'œuf. A Viterbe, une forêt et pas de voleurs. A Ronciglione, un voleur et pas de cuisine. A Baccano, je tombe d'inanition, et je me dispose à expirer dans mes bras...

» En ce moment suprême, je fais un signe à un berger, un signe expressif de détresse. Le Tityre me répond : « Ah! Excellence, dans les Apennins, les voyageurs sont obligés de nourrir les aubergistes. » Une vive colère éclate en moi et me galvanise. Je me remets sur mes pieds, et je m'achemine vers la Storta. Là, je vois des cavaliers pontificaux, à cheval sur un mur de jardin, et déjeunant avec des figues conquises sur le figuier d'autrui. Je passe à l'état de Tantale, et je demande une auberge; on me la désigne, je me traîne jusqu'au seuil....

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. RANDON.



15916

— La voilà encore à coqueter avec ce maudit officier! Ah! si M. Balthazar savait tout ce que sa femme me fait souffrir!



15917

— Dites donc vot' prix, madame en chapeau! j' vous ai ben dit le mien; av'ous peur qu' j' vous avale?

elle était fermée pour cause de destruction! Heureusement on a trois soupirs à rendre avant de mourir tout à fait. J'en avais dépensé deux : je retenais le troisième en rampant vers le Tibre. L'ombre d'Horatius Coclès me fit rouvrir les yeux à demi fermés; d'un suprême effort, je franchis le pont. J'avais le troisième et dernier soupir sur la lèvre, et je me la mordais pour ne pas le rendre. L'obélisque de la place du Peuple me remit sur ma ligne verticale, et une impulsion automatique me poussa vers la *Via di condotti*, où le restaurateur Lepri, — *me prit*, veux-je dire, dans ses bras, et m'assit devant un guéridon chargé de mets exquis. — Oui, si Romulus eût bâti Rome un quart de mille plus loin, il me tuait. En la bâtissant sur le périmètre actuel, il m'a sauvé la vie. Gloire à ce bienfaiteur! »

Le visiteur avait compris, — enfin! — et il pleurait abondamment.

Voilà tout ce que nous connaissons de la vie de ce voyageur marseillais, dont le nom subsistera dans les fastes du whist, des dames et des échecs.

Soyons sérieux. — J'ai bien voulu m'empresser d'ouvrir notre hospitalité à cette boutade fantaisiste d'une de nos plumes les plus célèbres, mais je ne saurais, moi, petit, traiter avec ce sans-façon l'éminent écrivain dont il s'agit.

Que dirai-je pourtant sur cet infatigable esprit, sur cette imagination toujours en éveil, sur ce génie de l'improvisation, que dirai-je qui ne soit connu de tous ceux qui ont ouvert un livre, sur cet écrivain qui a fait assez pour la gloire de dix noms?

Que dirai-je maintenant de cet homme de cœur qui ne soit su de tous ceux qui le connaissent, — je veux dire de tous ses amis?

NADAR.

LES FUMISTES.

II.

Mais voilà une bien longue préface; commençons au plus vite, il n'est pas trop tôt, et tâchons de prendre nos sujets en flagrante fumisterie.

DEUX AMIS DONT UN.

L'AUTRE. — Alors ta position est fort belle.

L'UN. — Hum! il y a bien à dire; tout compris je me fais une quinzaine de mille francs, c'est vrai, mais je ne suis pas toujours payé comptant, et puis il m'arrive de perdre de temps à autre une centaine de francs. Je sais bien qu'en outre j'ai des gratifications, mais je suis forcé d'avoir un loyer assez cher; j'ai du monde à dîner; enfin il faut que je compte, et au bout de l'année si j'arrive à mettre de côté trois ou quatre billets de mille francs, c'est tout le bout du monde.

L'AUTRE. — C'est égal, je changerais bien de position avec toi.

L'UN. — Tu te l'imagines; mais si tu étais à ma place, tu verrais.

L'AUTRE. — Si tu étais à la mienne, que dirais-tu donc?

L'UN. — Où en es-tu, toi?

L'AUTRE. — Je gagne deux cents francs par mois, voilà mon actif. Crois-tu que je puisse acheter des Troyon?

L'UN. — Deux cents francs par mois, c'est gentil.

L'AUTRE. — Comment, c'est gentil!

L'UN. — Dame! ça fait deux mille quatre cents francs par an; avec de l'ordre et de la tenue, on peut très-bien marcher.

L'AUTRE. — Songe que j'ai deux enfants, et toi, qui n'en as pas, tu te plains de ne gagner que quinze mille francs!

L'UN. — Moi, c'est différent, j'ai des goûts, des habitudes... Tes enfants plus tard te soutiendront. — Les enfants sont la richesse d'un agriculteur.

L'AUTRE. — Je suis employé chez un banquier, et tu me parles agriculture; tu veux donc que je fasse du drainage dans la caisse de mon patron?

L'UN — Enfin mon cher, tu peux très-bien marcher, et tout est relatif : deux mille quatre cents francs pour toi sont plus certainement que quinze mille pour moi!

LE FUMISTE CRÉANCIER.

UN HOMME BIENVEILLANT. — Pourquoi lui faire des frais, qui augmentent la dette et ne profitent qu'aux huissiers?

LE CRÉANCIER. — Je le sais bien; mais, soyez tranquille, je sais ce que je fais.

L'HOMME BIENVEILLANT. — Dumont est un honnête homme, vous ne perdrez rien avec lui. Ce qu'il vous doit est une misère. Un peu de patience, que diable!

LE CRÉANCIER. — J'ai des raisons d'agir comme je fais.

L'HOMME BIENVEILLANT. — Lesquelles?

LE CRÉANCIER. — M. Dumont est un farceur qui se moque de moi. Je suis allé hier à l'Opéra voir l'*Herculanum* de M. David Félicien. — Savez-vous qui j'ai vu à l'orchestre, dans un très-beau fauteuil? M. Dumont en personne. Il s'est même permis de me saluer de la main.

L'HOMME BIENVEILLANT. — Qu'y a-t-il là de scandaleux?

LE CRÉANCIER. — Savez-vous ce que coûte un fauteuil à l'Opéra?

L'HOMME BIENVEILLANT. — Il a ses entrées.

LE CRÉANCIER. — Ah! il a ses entrées! Eh bien, moi, je ne les ai pas, et je ne voudrais pas les avoir si j'avais des dettes. — J'ai payé quarante francs une loge pour ma famille, moi, — et je ne dois rien à personne, — et M. Dumont payera jusqu'au dernier sou. Ah! il va à l'Opéra! Mon huissier lui en va faire de la musique, et de la drôle! — Un sauteur comme ça! Quand je pense qu'il applaudissait madame Lauters à tout rompre! Je lui apprendrai à applaudir l'épouse de M. Gueymard! — On fait honneur à sa signature; je ne connais que ça.

L'ENVERS DU PRÉCÉDENT.

UN DÉBITEUR. — Monsieur, je viens régler avec vous. Combien vous dois-je?

LE CRÉANCIER. — Monsieur!... Il y a d'abord cinq cents francs prêtés il y a trois ans, quand nous étions amis.

LE DÉBITEUR. — Oui, quand j'étais votre ami.

LE CRÉANCIER. — Mais il me semble qu'à cette époque j'étais aussi le vôtre, puisque vous me demandiez un service et que je vous le rendais avec empressement.

LE DÉBITEUR. — En fait d'empressement, vous en avez beaucoup montré pour rentrer dans vos fonds...

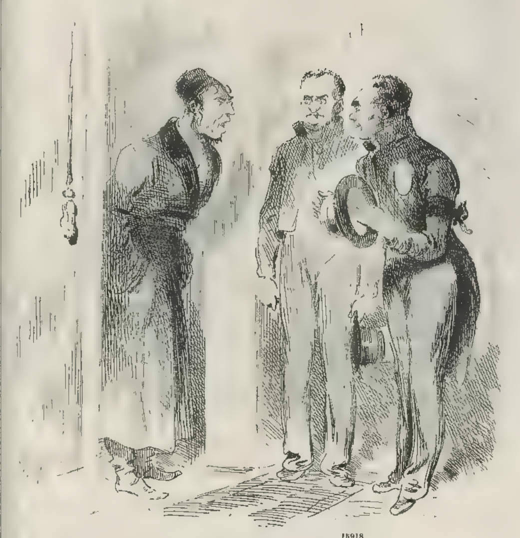
LE CRÉANCIER. — Je ne suis pas millionnaire. — Vous m'aviez donné votre parole de me rembourser sous quinzaine; au bout d'un mois vous m'avez apporté un billet qui a été renouvelé quatorze fois, et...

LE DÉBITEUR. — Enfin, monsieur, combien vous dois-je?

LE CRÉANCIER. — Voilà le dossier : principal, escomptes, poursuites, etc., huit cent cinquante-sept francs trente centimes.

UNE ENTREPRISE DE POMPES FUNÈBRES ET NON FUNÈBRES.

(SERVICES ET BALS DE 1re, 2e ET 3e CLASSES.)



15918

— Il n'y a personne de mort chez moi, vous faites erreur.
— Non, monsieur; nous venons prendre les ordres de monsieur pour son grand bal de ce soir.



15919

— Comment! tu n'es pas encore habillé? tu oublies donc que nous sommes huissiers ce soir au bal de monsieur de X..?
— Ne m'en parle pas, je viens d'enterrer trois clients! mais je suis à toi.



15920

— Huissier, il me semble que je vous ai vu quelque part avant-hier?
— C'est probablement au convoi de monsieur N....



15921

— Mon Dieu! que font donc ces gens-là à ma porte?... Ah! j'y suis : ils viennent enlever la marquise d'entrée qui a servi pour mon bal.

LE DÉBITEUR. — Huit cent cinquante-sept francs!

LE CRÉANCIER. — Oui, monsieur, et trente centimes.

LE DÉBITEUR. — Oh!

LE CRÉANCIER. — Croyez-vous donc que l'affaire ait été brillante pour moi? Loin de mettre les frais dans ma poche, il a fallu que je les paye à l'huissier, et voilà trois ans que j'attends mon argent, ou, pour mieux dire, que je ne l'attends plus.

LE DÉBITEUR. — Voici votre argent, voici. Mais je sais ce qui me reste à faire. Il y a des lois contre l'usure.

LE CRÉANCIER. — Je vous en supplie, monsieur, ne me faites pas guillotiner pour m'être fié à votre parole. Je ne le ferai plus!

AUTRE FUMISTE.

Entre dans un cabinet littéraire une personne désireuse de combattre ses ennuis par une lecture attachante. Elle s'adresse à la maîtresse de la maison.

— Madame, je voudrais lire quelque chose d'amusant.

LA MAITRESSE. — Dans quel genre?

LA PERSONNE. — Dans le genre amusant. Vous me donneriez un livre ennuyeux, ça m'embêterait.

LA MAITRESSE. — C'est que nous avons beaucoup de livres et beaucoup d'auteurs différents : tout dépend des goûts. Voulez-vous le chef-d'œuvre de M. Feydeau?

LA PERSONNE. — Quel titre?

LA MAITRESSE. — *Fanny*.

LA PERSONNE. — Non... oh non! Ma bonne s'appelle comme ça.

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par G. Randon.


15922
Un attaché d'ambassade.



15923
Le siècle d'Auguste.


15924
La mort de César.

la maitresse. — Voulez-vous un roman de Paul de Kock?

la personne. — Paul de Kock, qui a fait le..... Non, c'est trop gai; je voudrais quelque chose d'amusant, mais dans un autre genre; qu'il y ait des larmes et puis de grands coups d'épée.

la maitresse. — Nous avons M. Ponson du Terrail.

la personne. — Non, c'est trop bien écrit... J'aime assez les cadavres qu'on dérobe au clair de la lune. En avez-vous?

la maitresse. — Le commandeur Léo Lespès en tenait dans un temps, mais il a été tellement lu et relu, qu'il en est à sa troisième reliure. Il rentrera demain.

la personne. — Avez-vous, j'aime encore bien ça, des amours de reines ou de maîtresses de roi? C'est très-palpitant.

la maitresse. — Prenez le *Vicomte de Bragelonne*, il y a mademoiselle de la Vallière.

la personne. — Je l'ai lu, c'est charmant; je voudrais quelque chose dans ce genre-là.

la maitresse. — La *Reine Margot*, c'est du même auteur, M. Alexandre Dumas.

la personne. — Je l'ai encore lu, pardi. Dites-moi donc, Alexandre Dumas c'est le fils de la *Dame aux Camélias*?

la maitresse. — Oui, oui; il a même écrit ses mémoires dans *Monte-Cristo*. Il a été prisonnier des Anglais au château d'If, et il s'est échappé à la nage en cadavre.

la personne. — En cadavre?...

la maitresse. — Censé! Bien entendu, une fois sur le rivage, il s'est déterré lui-même. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant : c'est rempli de diamants.

la personne. — Je m'en vais le prendre. Y a-t-il beaucoup de volumes?

la maitresse. — Pas mal, mais pas assez. S'il y en avait toujours, notre fortune serait faite; malheureusement ces auteurs sont si paresseux qu'ils ne songent qu'à sabler le champagne, et celui-là est si riche qu'il ne travaille que tous les six mois.

la personne. — Si j'étais gouvernement, je fourrerais tous les gens de talent dans un cachot; ils seraient bien forcés de travailler.

la maitresse. — Laissez donc, y crieraient.

la personne. — Ce serait pourtant pour leur bien.

la maitresse. — Pardi!

la manière de donner vaut mieux...

un monsieur généreux. — Madame, vous me ferez honneur et plaisir en acceptant ce bracelet.

la dame. — Oh! mais, c'est une folie!

le monsieur. — J'ai pris ce qu'il y avait de mieux, et je vous prie de croire qu'il est complétement en or et pas soufflé. — Il m'a coûté cinq cent soixante francs, — escompte déduit.

autre fumiste.

La scène se passe dans un wagon qui glisse sur les rails du chemin de fer du Nord. — Les personnages sont un Anglais, sa femme, et un Français. — L'Anglais tire de son sac de nuit une pipe énorme, la bourre, l'allume, et pousse des pif! pouf! paf! à enfumer tout le convoi. Voyant cela, le Français, qui depuis deux heures rêvait cigarette, tire de sa poche un cahier de *papier Job*, en détache une feuille, y insère une pincée de maryland et demande du feu à l'Anglais; mais l'insulaire, scandalisé, refuse sur toute la ligne en poussant un :

— *No* et *medéme!* et, très-irrité, il désigne sa compagne en clignant ses gros yeux bleu-faïence.

— Vous riez! dit le Français; vous fumez bien la pipe, vous!

— *Aoh! moâ*, très-bien! mais *vo* et *moâ* ensemble trop de *fioumai!*

Gustave Bourdin.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ La scène se passe dans un café militaire, près d'une caserne.

un lieutenant. — Dites donc, capitaine, avez-vous remarqué à la revue notre général?

le capitaine. — Pardine! oui, celui qui a pris perruque?

un badaud. — Ah! il a pris.... Où donc est située cette ville-là?

le lieutenant. — Sur la nuque, monsieur.

⁂ Un certain boursicotier, en dépit de la loi sur les titres de noblesse, orne encore ses cartes de visite de la couronne de comte.

Quelqu'un remarqua cependant que ses fameuses armes ne se trouvaient pas sur son coupé.

— C'est que sa voiture est plus ancienne que sa noblesse, répondit en riant Nestor Roqueplan.

⁂ Édouard entre chez Sarrazin pour se faire raser. Vous savez, Sarrazin, le barbier homme de lettres du quartier du Temple, le correspondant amusant du *Figaro?*

Le menton d'Édouard est livré à la savonnette d'un garçon novice, qui, tout ébloui de la verve moqueuse de son patron, s'occupe beaucoup plus de la conversation de Sarrazin guerroyant avec Gil-Perez que du ratissage barbiculaire du client.

Crac! tout à coup le rasoir tourne, et voici le susdit menton battu en brèche.

Le nouveau frater, confus, cherche à s'excuser. Il prétend que son rasoir a rencontré un bouton.

— Parbleu! jeune homme, tout s'explique, s'écrie Sarrazin. Vous n'avez pas voulu que le bouton de monsieur restât sans boutonnière.

⁂ — Qu'est-ce qu'Alfred de Musset?
— C'est Byron monté en épingle.

⁂ Par le temps de pluie de biographies qui court, chaque écrivain craint les éclaboussures.

M. Eugène Scribe, qui n'a pas beaucoup lieu d'être satisfait de la critique sévère dont on l'abreuve, disait à ce sujet :

— La célébrité littéraire est une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant d'inconvénients que le bagne; mais cela viendra.

⁂ Il y a quelques semaines, j'entre au théâtre Beaumarchais. La grosse Léontine, une ex-célébrité du boulevard du Temple, y chantait la chanson du *Gamin de Paris* et le vaudeville de Clairville : la *Petite Margot*. Le curieux de la chose, c'est que Léontine, grosse comme une tour et avec son opulente poitrine, s'amuse encore à jouer les petits gamins folichons.

— Elle ne se voit donc pas? dit mon voisin de gauche.

— Elle a la vue si basse? répondit mon voisin de droite.

⁂ Défiez-vous de votre interlocuteur lorsqu'il vous lance un jeu de mots à la face, escorté de cette phrase traditionnelle : *Sans calembour.*

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par G. RANDON (suite).


15925
Un secret d'état.


15926
Le conseil des prises.


15927
Treize à table.

C'est le calembour avec préméditation et sans circonstances atténuantes.

⁂ Un académicien vieux et malade voit arriver chez lui, l'autre jour, M. X..., qui s'est déjà porté plusieurs fois comme aspirant au fauteuil académique. Il interroge avec aménité le vieillard sur ses affections littéraires, sur ses œuvres, et sur les détails de sa jeunesse et de sa vie.

— Hé! l'ami, je crois que vous me prenez mesure d'une bière, dit l'académicien en souriant; vous cherchez des matériaux pour faire mon éloge funèbre à l'Académie!

⁂ Je rencontre souvent en soirée un grand individu, toujours roidement cravaté de blanc, qui me fait l'effet d'une oie majestueuse. Il parle peu, et laisse tomber doucement ses paroles, comme s'il lâchait des perles précieuses.

C'est de ce personnage gourmé que mademoiselle A. Brohan, la piquante soubrette de la Comédie française, a dit :

— Il a de l'esprit juste ce qu'il en faut pour cacher ce qu'il n'en a pas.

⁂ Après la révolution de février 1848, il y eut un vaudeville-pamphlet de MM. de Leuven et Brunswick : la *Foire aux idées*, qui obtint un succès de scandale politique au Vaudeville.

On en parlait devant Alexandre Dumas, et l'on se demandait quelle pouvait être la part de collaboration des deux auteurs.

Alexandre Dumas fit le partage de cette façon :

— Les *idées* sont de Leuven, le reste est de son collaborateur.

⁂ C'était devant Arago; la conversation roulait sur l'électricité, le magnétisme, le somnambulisme, et l'un des causeurs s'écriait après chaque fait raconté : Impossible! impossible! impossible!

— En dehors des mathématiques pures, dit Arago, celui qui prononce le mot *impossible* commet une imprudence.

Bonne leçon de modestie donnée à tous ces faux savants, qui ne savent même pas qu'ils ne savent rien.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Nous pouvons dire que nous avons assisté à la chute d'*Herculanum*, et que cette chute a été un succès. Cela ne surprendra personne, quand nous aurons ajouté que le poëme est de Méry, ce musicien de la rime, et la partition de Félicien David, ce poëte de la musique.

Les habitants d'Herculanum, la courtisane Olympia en tête, se conduisent très-mal à l'endroit des chrétiens. On les massacre un peu par-ci, on les torture un peu par-là. L'ermite du Vésuve annonce à Herculanum sa fin prochaine, comme le prophète l'avait annoncée aux villes maudites : Sodome et Gomorrhe. Bref, quand le calice des iniquités est trop plein, Dieu le renverse, et le volcan vient enfouir sous ses laves et ses bitumes la cité damnée et condamnée.

Tel est le canevas du drame lyrique que Méry a couvert de ses plus jolies rimes, et sur lequel Félicien David a tracé une musique rayonnante de beautés de premier ordre, où l'on remarque cependant çà et là quelques taches, mais qui n'en a pas? Le soleil lui-même, — semblable à tant de jolis visages, — n'a-t-il pas ses éphélides?

Si madame Lauters-Gueymard ne possédait pas un talent de cantatrice de premier ordre, elle obtiendrait encore un grand succès par le charme enivrant de son admirable voix de soprano.

Roger s'est montré comédien intelligent et chanteur expressif. Madame Borghi-Mamo a déployé toutes les magies de sa belle voix, de sa méthode excellente et de son style superbe. La danseuse Emma Livry est en plein passée à l'état d'étoile. Elle a fait sur les *pointes* des choses d'une précision adorable, et cela sans effort apparent, sans roideur, avec cette aisance naturelle qui double le prix de la difficulté vaincue.

Faut-il louer la mise en scène splendide, les décorations magnifiques? Disons simplement que l'Opéra s'est montré digne de sa réputation, qui, pour n'être pas catholique, n'en est pas moins universelle.

Vous savez ce qu'on appelle faire *un beau mariage?* Un jeune homme pauvre épouse une demoiselle riche, fût-elle laide, sotte et méchante, peu importe! Le bohème d'hier devient aujourd'hui un personnage distingué. Il a fait un *beau mariage!* et l'estime des gens sérieux lui est acquise. Est-il toujours heureux, ce mari digne d'envie? Hélas! s'il est sincère, il avouera souvent qu'il a fait une grosse sottise. Il était libre dans sa mansarde; pour un peu d'argent il s'est fait esclave. Être pauvre n'empêche pas d'être fier; mais l'argent est un insolent despote : l'argent aime à rabaisser ceux qu'il oblige; il éprouve un plaisir bête et cruel à les outrager. Tant pis pour l'homme pauvre qui se laisse tenter par l'argent de la femme riche!

La nouvelle pièce du Gymnase, de MM. Émile Augier et Foussier, est spirituelle, honnête, amusante. Peut-être manque-t-elle de vigueur et de relief; peut-être le jeune homme pauvre n'a-t-il pas toujours raison, et sa faiblesse n'a-t-elle que ce qu'elle mérite. Tout ceci demande à être pesé, et nous n'en avons ni le loisir ni la place. Il y a là un certain bruyant *docteur Tam-tam* qui agite son chapeau chinois, fustige sa grosse caisse et frotte ses cymbales. Il veut absolument qu'on parle de lui, comme s'il était ce fameux docteur noir qui ressuscite les morts, et fait des opérations végétales aux instruments de Sax.

Ce *docteur Tam-tam* donne ses carillonnantes consultations aux Folies-Nouvelles. Il traite ses malades par le *son*, à l'aide de la *musicopathie*. Il fait le contraire des autres. Un coup de grosse caisse rend l'ouïe aux sourds, un air de clarinette restitue la vue aux aveugles, quelques gammes sur le piano calment les irritations nerveuses. Il pénètre dans les mystères de la maladie avec la clef de *sol*, la clef de *fa* et la clef d'*ut*, et tous ses clients ont de l'ancienne médication plein le dos. Bonne fantaisie bouffe.

La voici venue, cette fête annuelle, donnée dans la salle de l'Opéra-Comique par les comédiens de Paris, au profit de l'Association des artistes dramatiques, cette belle association qui a tant d'infortunes honorables à soulager. C'est samedi, 26 mars, que le public, — qui aime tant à contempler les gracieuses actrices au bout de sa lorgnette, — pourra se donner le plaisir de les voir de près, belles et parées. Ce n'est pas tout : si le cœur en dit aux amateurs, ils danseront avec Dorine, polkeront avec Célimène, schotischeront avec Frétillon, valseront avec l'abbesse de *Robert le Diable*, frottesqueront avec Lucrèce Borgia, cotillonneront avec Rodogune et prendront des glaces avec la Brinvilliers.

Enfin, pour se remettre des fatigues chorégraphiques, ils boiront le punch Grassot avec Richard d'Arlington, Jocrisse, Guillaume Tell, Cassandre, Fanfan la Tulipe, Cartouche et notre blanc ami Pierrot.

ALBERT MONNIER.

VINGT GRANDES LITHOGRAPHIES
PAR GUSTAVE DORÉ,
TIREES A PART POUR FORMER UN ALBUM.

Les dessins de Gustave Doré que nous publions dans le *Journal amusant* et dans le *Musée francais* sont faits d'abord sur pierre lithographique et ensuite mis en relief par le procédé Gilot, pour être tirés, avec les caractères, par la presse typographique. On comprend que ce tirage mécanique, fournissant mille exemplaires à l'heure, ne peut, malgré tout le soin qu'on y apporte, donner des épreuves aussi belles que le tirage à la main opéré sur la pierre lithographique elle-même.

Pour satisfaire les amis de Gustave Doré et les nombreux admirateurs de son talent, nous avons fait imprimer vingt grands dessins de cet artiste sur les pierres originales, et nous les mettons en vente en accordant — comme d'habitude — une faveur particulière à nos abonnés.

LE PRIX DE CES VINGT FEUILLES EST DE 20 FR. — POUR NOS ABONNÉS IL N'EST QUE DE 10 FR. — 12 FR. FRANC DE PORT.

LES VINGT SUJETS MIS EN VENTE SONT :

LA MESSE DES MORTS A SAINT-JEAN DE LUZ.
LES CADEAUX DE L'ENFANT JÉSUS.
LA MESSE DE MINUIT EN ALSACE.
CHASSEURS TYROLIENS A L'AFFUT DU CHEVREUIL.
LA GELÉE.
LA GLACE ROMPUE (SOUVENIR DE NORVÉGE).
LA CHASSE A L'OURS.
COSAQUES BASKIRS POURSUIVIS PAR DES LOUPS.
PAYSANS LAPONS POURSUIVIS PAR DES LOUPS.
BAL DE LA MI-CARÊME.
LES CHIENS DU MONT SAINT-BERNARD.
DÉPART DES CONSCRITS.
LA GLISSADE.
ESCALIER DE L'OPÉRA A LA MI-CARÊME.
CHASSEURS D'OURS.
LES SCHELTERS EN ALSACE.
LES DÉNICHEURS D'AIGLES.
LE MÉNÉTRIER DE BÉRANGER.
CHEF DES INSURGÉS A DEHLI.
TROUPES ANGLAISES SE RENDANT A DEHLI.

Adresser un bon de poste de 10 fr. ou de 12 fr. au directeur du *Journal amusant*, rue Bergère, 20.

UN AMUSEMENT DE SALON.

Parmi les métiers inconnus qui nourrissent à Paris une foule d'industriels, — disons plutôt d'industrieux, — tout le monde a remarqué le métier de ce brave homme qui, tous les soirs, une chandelle à la main, projette sur la muraille des ombres figurant le portrait de Napoléon. La scène se passe sur le boulevard, et ces ombres fantasmagoriques sont produites par un morceau de papier découpé.

Le spectacle est peu varié : c'est Napoléon, et puis Napoléon, et toujours Napoléon; certes ceux qui aiment cette note-là doivent être bien satisfaits! Mais notre homme ne varie pas assez les plaisirs de son public idolâtre.

Ce que sans doute il ne sait pas faire, un artiste, M. Plattel, s'est amusé à l'exécuter; il a composé différents dessins fantasmagoriques à l'aide desquels chacun peut se donner le plaisir d'étonner les enfants.

La partie qui doit être découpée à jour est indiquée sur chaque feuille

Ce découpage est très-facile.

A voir la feuille découpée, on ne se douterait pas de l'effet qu'elle va produire.

Quand le découpage est terminé, on place le papier découpé entre une bougie et la muraille, — entre une bougie et une surface quelconque, pourvu que cette surface soit perpendiculaire; et sur la muraille, sur cette surface quelconque, se projettent les ombres du papier découpé, qui forment des têtes, des portraits, des groupes.

Les découpures de M. Plattel sont au nombre de 13; elles donnent :

Une tête de Christ;
Le portrait de César;
Le portrait de Henri IV;
Un capucin;
Un homme qui baille;
Deux chantres de village;
Un homme incommodé par les mouches;
L'horreur;
L'attention;
Un goulu;
Un auteur sifflé;
Un voleur;
Un plaideur qui a gagné son procès.



Ces 13 découpures ne se vendent ensemble que 4 fr rendues *franco* aux abonnés du *Journal amusant*. Elles forment un très-agréable passe-temps pour les soirées d'hiver à la ville. — C'est un joujou pour les grands et les petits enfants, un amusement pour les soirs, à la campagne, alors qu'il fait mauvais temps, et qu'on est embarrassé pour occuper ses hôtes.

Envoyer un bon de 4 fr. à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE.

Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes.

Cet Album se vend **12** fr. à Paris, **14** fr. rendu *franco*. — Pour les abonnés du *Journal pour rire* et des *Modes parisiennes*, le prix est réduit à **6** fr. rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau.

Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de **6** fr., rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 169. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 26 Mars.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



FELICIEN DAVID.

(Voir la biographie page 2.)

LES MUSICIENS AMBULANTS, — par.....



15929
Prends, mon enfant, il faut bien s'aider entre artistes; je sais ce qu'il m'en a coûté pour arriver.

15930
Toute mon ambition, à moi, se serait bornée à chanter l'opéra italien.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XIX.

A MON AMI SYLVAIN SAINT-ÉTIENNE.

FÉLICIEN DAVID.

Je ne m'attendris que le moins possible, d'ordinaire, et je retrouve surtout et régulièrement en moi une réaction instinctive contre les idées générales et accréditées, qui laissent toujours quelque chose à dire.

Quand je ne m'y heurte pas contre l'odieux, je me choque contre l'absurde ou je me rattrape sur le niais. La convention me pèse autant que la déclamation m'ennuie. Ma révolte contre l'opinion imposée est éternelle comme ma soif de justice, et je vois bien que je m'appellerai toujours minorité. Les sentiments faux, la passion affectée m'irritent presque comme une offense personnelle. Aussi pardonnerais-je tout, excepté le manque de sincérité. Je me défie de l'exagération, de l'enflure, de la manière et de la *pose*, et le lieu commun m'exaspère. J'ai l'horreur du théâtre.

Aussi, pour compatir aux malheurs de ceux qui s'appellent et qu'on appelle les martyrs de l'art, ai-je un peu besoin de me rappeler ces belles paroles qu'un des hommes les plus honorables que je connaisse, le vénérable comte de Soyecourt, m'écrivait un jour : « La compassion » est-elle donc si limitée dans notre âme qu'il ne puisse » s'en trouver pour tout ce qui souffre? N'est-ce pas au » contraire un de ces fonds dont plus on dépense plus on » en est riche? » Non que toute souffrance ne me touche et que l'art ne m'intéresse; mais les martyrs de l'art sont-ils bien des martyrs, et surtout sont-ils bien des martyrs malgré eux?

Je ne veux pas sourire après tout le monde aux plaintes *poncif* du feuilletonniste attaché à sa glèbe. Je considère cependant cette foule qui grouille et se bouscule à l'entrée de toutes les carrières artistiques : littérature, peinture, statuaire, musique; je vois toutes ces ambitions jeunes — et, hélas! vieilles quelquefois — s'entre-heurter du coude pour arriver au grand jour, et je me demande combien, dans le nombre, visent l'art, et combien — pour dire tout de suite le gros mot — la publicité : la publicité, c'est-à-dire l'orgueil à bon marché, la vanité mise à la portée de tout le monde! Que j'en ai reçu de ces confidences de vocations fixes et inébranlables, et combien j'en ai compté de belles occasions de ne rien dire perdues! Et pourquoi, lorsque nous écoutons tant de voix répondre, disent-elles, à l'appel intérieur, dans les professions libérales, pourquoi trouve-t-on si peu de *vocations* pour le métier d'épicier ou de bandagiste?

S'ils sont sincères, alors c'est eux qu'ils trompent. Mais alors encore quels droits ont à notre sympathique pitié ces chagrins voulus, ces douleurs demandées, ces souffrances placées à intérêt d'amour-propre?

Le martyrologe ne va-t-il pas ressembler quelque peu à une liste d'usuriers, et trop souvent d'usuriers maladroits?

Non, vous ne ferez jamais que Chatterton m'intéresse beaucoup plus vivement que Jacquard des métiers, Sauvage de l'hélice, ni même que le dernier et humble ouvrier qui travaille dans son coin sombre que le soleil de gloire n'illuminera jamais, — qui souffre comme vous de ses chétifs espoirs déçus par le chômage, du froid et de la misère, — qui ne se repose pas dans le rêve des avenirs brillants, — et n'a pas même, dans son aride et ingrat labeur, le temps de s'interroger sur ce que Dieu lui réserve, unique et dernier recours, au bout de cette lutte obscure, vaillante et résignée, pour le temps où la vieillesse sera venue, et quand l'âge de la force sera parti emportant toute ressource et tout espoir, muscles, courage, ardeur et volonté!

Allez donc et souffrez sans vous plaindre, martyrs de l'art, puisque tout s'achète et se paye en ce monde de peine. La pire part n'est pas la vôtre.

Encore est-il qu'il y a des degrés dans ces difficultés matérielles des commencements de la vie artistique.

L'homme de lettres, lui, n'a besoin que de papier, de plume et d'encre Son œuvre est en lui, et, qu'il imprime ou qu'il lise, elle va trouver son public.

Au peintre il faut l'atelier, les toiles, les couleurs, les modèles. La question se complique d'autant plus que ce n'est plus ici l'œuvre qui va vers le public, mais le public qui doit venir vers l'œuvre.

Pour le sculpteur, mêmes difficultés, plus graves encore pour d'autres causes.

Le musicien — le compositeur s'entend — n'a rien fait quand son œuvre est terminée. Elle a beau être née, elle n'existe pas, comme, dans le dogme catholique, les enfants sans baptême. Il lui faut trouver, de confiance pour ainsi dire, l'exécution, c'est-à-dire une salle, l'orchestre, les paroles, que sais-je? tout ce qui lui est impersonnel, en un mot : concours des hommes, concours des choses. Et maintenant qu'il a trouvé tout cela, l'auditeur — c'est-à-dire la consécration — viendra-t-il?

EN SOIRÉE, — par MARCELIN.

(2e SÉRIE).



— Tiens! voilà Jules et sa femme qui passent là-bas.
— Ah le malheureux!... Elle est affreuse!
— Aussi a-t-il obtenu de la famille six cent mille francs de dommages et intérêts.



UNE DEMOISELLE.
Que sais-je? ..



SA MAMAN.
Que ne sais-je pas!!!



UNE PAUVRE PETITE FEMME BIEN A PLAINDRE.

— Comment! vous nous quittez au moment du cotillon! êtes-vous souffrante?
— Non, mais mon mari trouve qu'il n'est pas convenable que nous restions, parce qu'on va commencer à s'amuser.

La profession du musicien est la plus déchirée d'épines dans toutes ces douloureuses épopées de l'artiste.

Félicien David a traversé ces longues et cruelles épreuves. Il a attendu ses quarante-neuf ans, atteints le 8 de ce mois, pour voir son opéra d'*Herculanum* exécuté sur notre première scène lyrique. Au moins est-il récompensé par un succès réel — et mérité.

Il est né à Cadenet (Vaucluse); son père, musicien, le faisait chanter au chœur de l'église Saint-Sauveur, à Aix. On obtint pour l'enfant une bourse au collége des Jésuites, où il se perfectionna sur le violon. — Orphelin à dix-huit ans, il quitte le collége et se fait clerc d'huissier, puis second chef d'orchestre au théâtre d'Aix, et maître de chapelle à Saint-Sauveur.

Arrivée à Paris en 1830 et entrée au Conservatoire. — Il compose les chants des Simoniens, dans les rangs desquels il a pris sa place, émigre avec eux en Orient, et revient en France en 1835. Il donne au public ses *Mélodies orientales*, puis la grande symphonie du *Désert*. Je ne rappelle qu'en courant l'immense succès de cette œuvre. Puis viennent *Moïse au Sinaï*, *Christophe Colomb*, et enfin la *Perle du Brésil*, au Théâtre-Lyrique.

Dans cette existence retirée et modeste, concentrée dans le travail et la solitude, commencée dans la lutte obscure de la jeunesse et continuée dans la lutte virile, non moins pénible et sans fin, à peine se détache-t-il dans la lumière l'épisode militant du saint-simonisme de Félicien David.

Les années, qui mûrissent la réflexion, lui ont-elles tout enlevé de ses croyances Saint-Simoniennes, qu'il associa depuis aux espérances du Phalanstère? Je ne veux pas le croire tout à fait, mais, sans me prononcer en rien sur ces religions, qui dorment à cette heure après avoir éveillé tant de grands esprits, je saurais encore gré à David de cet élan de jeunesse vers les rêves du mieux, et la figure du jeune compositeur chantant sa foi jusque dans l'exil africain, est une de celles que j'aime le plus contempler derrière moi dans cette clarté lointaine et chaude encore qui éclaire la généreuse pléiade de 1830.

Allez chercher les fils de ces pères! Vous trouverez la génération nouvelle autour de la corbeille de la Bourse.

Je ne suis certainement pas le premier à dire que David est surtout un paysagiste. Il y a peut-être à voir un rapprochement remarquable entre la donnée de ce talent musical et l'œuvre de notre glorieuse école française de paysage, à son apogée ascensionnelle aujourd'hui, et je trouverais facile de signer des noms propres de nos grands peintres toutes les mélodies du compositeur.

Il est surtout symphonique. Il a tout pour la symphonie : le sentiment, la fraîcheur, le calme, la rêverie, comme aussi bien la grandeur, le magistral et l'épique. En musique descriptive, il possède essentiellement le mot juste.

Est-ce à dire que le dramatique lui manque?

Il y a dans la critique un homme auquel on n'a pas encore fait la place qu'il mérite, — la première. S'il est vrai que l'éloge qu'on accorde à un écrivain n'est autre chose qu'un certificat de similitude avec soi-même, je dois avouer que j'ai eu à remercier bien des fois celui dont je parle, en trouvant formulé sous sa plume ce que je pensais.

Jouvin a écrit : — « David et Gounod sont deux grands » symphonistes qui doivent tôt ou tard s'acclimater au » théâtre. Ils n'ont besoin d'y acquérir que la chose qui » s'apprend : le métier; et ils y apporteront ce qui consa- » cre et fait durer les œuvres d'art : un style individuel. »

Tôt ou tard seulement est pour moi de trop. L'heure me semble avoir très-définitivement sonné pour tous les deux, à la première de *Faust* et à la première d'*Herculanum*.

NADAR.

EN SOIRÉE, — par MARCELIN (suite).



15935

LADY B....
Un vrai Rubens!



15936

UN JEUNE HOMME A MARIER.
Rien que trois poils au menton, mais d'une belle venue!



15937

DU THÉ ET DE LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR.
— Il y a des gens qui prennent leur thé avec ou sans sucre, avec ou sans crème, avec ou sans rhum. Moi, je le prends avec beaucoup de rhum et sans thé.



15938

PENSEROSITA.
Ce n'est pas une femme, c'est un motif de valse.



15939

UN MARI.
La danse n'est pas ce qu'il aime.

TRÈS-PETITE CORRESPONDANCE.

Il y a des gens heureux qui ont du temps à perdre,

— et qui, pour remercier la Providence, écrivent des lettres anonymes à cette fin de voir à chagriner leur prochain.

Un de ces correspondants à faux-nez prend la peine de m'apprendre qu'il faut dire *mnémonique* et non *mnémotechnique*, et dans quels cas on doit écrire *durant* au lieu de *pendant*, et *de* au lieu de *des*.

C'est fort juste, et je l'en remercierais encore plus, — *ou* davantage, à sa préférence, — si ces bons conseils venaient bien de lui-même, qui, dans un double adressé par lui à un journal qui me le renvoie amicalement, assure « *n'avoir jamais vu ni entendu parler* DE *moi*, »

— et s'il ne profitait de l'occasion pour m'appeler « *Cabochard!* » pseudonyme que je n'ai jamais ambitionné.

Comme la lettre vise à être un peu injurieuse, je donne ici la signature de mon correspondant — anonyme, puisqu'il néglige d'y joindre son adresse :

VÉRY, *qui n'appartient pas à la presse ni à la Société des gens de lettres*, — ce dont je les félicite toutes deux (*ou* toutes les deux).

Quelqu'un auprès de lui le reconnaîtra peut-être, et lui frottera le nez sur — ou *dans* — sa lettre,

— puisque je n'ose espérer pour ma consolation qu'il aura le courage de m'apporter à tirer ses oreilles, — qu'on lui a peut-être déjà coupées.

N — R

LES FUMISTES.

III.

CORRESPONDANCE.

Aujourd'hui notre tâche sera facile, elle consistera à reproduire quatre lettres qui nous ont été adressées au sujet de l'étude entreprise par nous. — Ce ne sont pas les seules que nous ayons reçues. Si nous passons les autres sous silence, n'en accusez pas notre modestie; ce n'est pas sur des éloges que nous mettons le boisseau, au contraire. Mais quoique nous admettions la critique dans toutes ses vivacités, nous croyons que ce serait pousser la complaisance jusqu'à la duperie que de donner l'hospitalité à de la malveillance systématique et à du parti pris.

Cela dit, nous ne faisons plus que transcrire.

1.

« Monsieur,

» J'aime assez votre série des *fumistes*, mais si on ne vient à votre aide elle ne se complétera jamais. Il faudrait, pour bien faire, que chacun de vos lecteurs apportât pour sa part quelques matériaux. Si vous me le permettez, je vais prêcher d'exemple.

» J'habite aujourd'hui la campagne, mais j'ai été longtemps avocat; pendant plus de trente années j'ai suivi attentivement le Palais. Or, fouillant bien loin, bien loin, dans mes souvenirs, j'y trouve plusieurs traits qui, de toute nécessité, doivent prendre place dans votre collection.

» Le premier remonte au règne de Charles X. Un pauvre diable comparaissait devant la septième chambre sous la prévention de mendicité.

» — Prévenu, lui dit le président, vous avez mendié.

» — Hélas! oui, monsieur!

» — Pourquoi ne travailliez-vous pas?

» — Je n'avais pas de travail, et j'avais faim.

» — Il fallait travailler d'abord.

» — J'avais faim tout de suite, et quand le loup a faim...

» — Quand le loup a faim, *le loup doit travailler*.

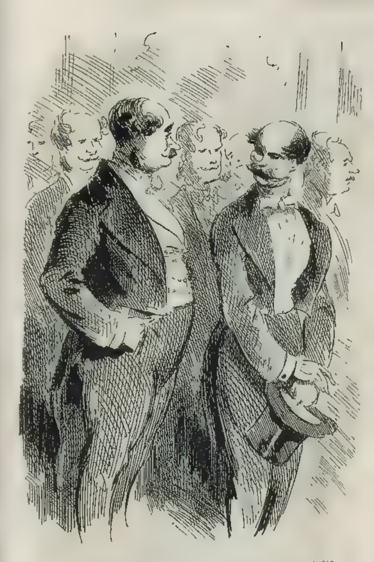
» Si je ne me trompe, cette réplique avait un arrière-goût de *fumée*. — N'êtes-vous pas de mon avis?

» Une autre fois (c'était encore avant 1830) on jugeait d'ignobles prévenus, si ignobles que le huis clos avait été ordonné. — Le président — homme très-distingué sous tous les rapports, mais un peu vif — interrogeait un des individus les plus gravement compromis et le pressait de questions. L'autre niait quand même. Le président, impatienté, finit par lui dire, faisant allusion au huis clos et sans prendre garde au double sens.

» — Allons, un tel, pas de mensonge inutile, nous sommes en famille. Vous êtes... un misérable.

» Enfin, un jour je plaidais devant la première une affaire d'auteur à éditeur. Je fus amené, par les nécessités de ma cause, à dire du client de mon adversaire : « Cet

EN SOIRÉE, — par MARCELIN (suite).



OH! LA MUSIQUE D'AMATEURS! !!

— C'est à dormir debout.
— Vous êtes bien sévère.
— C'est à dormir assis, si vous l'aimez mieux.



MUSICA NON ME JUVAT *ou* DELECTAT.

— Vous verra-t-on demain chez madame de Charansonnay?
— Je ne sais pas trop encore...
— Venez-y donc : on y fera de la bonne musique.
— Décidément je n'irai pas.



BONNES AMES!

— Voyez donc, ma chère, cette singulière jupe avec ce grillage.
— Pauvre petite dame! elle a oublié d'y faire grimper du chèvrefeuille.



— Elle est toujours très-bien, cette grosse madame de C.... Quel âge pourrait-elle bien avoir?
— Madame de C....? Elle pourrait bien avoir... la médaille de Sainte-Hélène.

homme dont l'intelligence n'est pas des plus développées. » Je fus vivement interrompu par mon collègue, qui s'écria :

« — Mon cher confrère, pas de personnalités! Votre client est un double crétin!

« Mais en voilà bien long. Si je ne craignais de faire de la bouillie pour les chats, je ne m'arrêterais pourtant pas encore; mais les prés ont assez bu, n'est-ce pas?

« Bon courage, et à vous.

« UN VIEIL AVOCAT. »

2.

« Monsieur l'homme de lettres,

« On nous abîme beaucoup dans les petits journaux, nous autres concierges, et ce n'est pas étonnant, vu que

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT,

par G. Randon et Maurisset.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



15944

Qu'est-ce qui fait croire que cette bonne pourrait travailler chez un opticien?

N° 2.



15945

Devinez à quel jeu ce galant emplumé serait certain d'être toujours victorieux?

N° 3.



15946

Savez-vous pourquoi cette vénérable caqueteuse serait mieux employée dans un comptoir de vente que le meilleur commis?

vous êtes tous ou presque tous, vous autres, des meurt-de-faim, rentrant tard, et payant encore plus tard vos loyers. Ah! si nous avions des journaux à nous, nous pourrions en dire des drôles, et sur les locataires, et sur les propriétaires, et sur les architectes, et sur tous!

» Par exemple, j'ai dans ma maison au cinquième, un individu qui a une réputation très-grande; il paraît que c'est un malin dans votre partie. Eh bien! toutes les fois que je lui donne une lettre, savez-vous ce qu'il fait? Il la prend du bout des doigts, en hésitant et en tremblant, comme si elle était chargée et si elle allait partir, et c'est ça qui m'étonnerait, vu qu'en palpant ses lettres je n'y ai jamais senti de billet; mais ça n'est pas tout. Après l'avoir longtemps tâtée et retâtée, des yeux, avec son nez, car il est myope, il me dit d'un air inquiet :

» — Que diable y a-t-il dedans, savez-vous?...

» Et ça gagne sa vie à être homme d'esprit!!

» N'y aurait pas trop à se plaindre du propriétaire s'il était garçon; mais dans sa jeunesse il s'est marié, et ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Sa femme est jalouse de mon épouse, de sorte qu'elle trouve toujours que ma loge sent mauvais, parce que j'aime les harengs et que, dans leur primeur, j'en fais cuire le matin et le soir sur le gril. Aussi quand elle vient, elle me dit que je me nourris mal, et ça vous donne deux cents francs par an tout sec. Croit-elle pas qu'il y a de quoi se fourrer du saumon truffé à l'heure ou au mètre? — Mais la mort n'a pas faim....

» Pour ce qui est de l'architecte, il faut vous dire qu'il va déjeuner avec le fumiste chez Brébant. C'est là qu'ils vérifient le mémoire, et, au dessert, je crois qu'on en ajoute plus qu'on n'en ôte; ce qui me fait dire moi, sauf respect, qu'un architecte comme ça et un fumiste ça en fait deux... de fumistes. — C'est bien fait pour la propriétaire!

» J'ai l'honneur, etc.

» Un concierge. »

3.

« Mon cher monsieur,

» Il y aura ici une fière lacune dans vos fumistes, si vous oubliez d'y incorporer les chevaliers de la *copie*, vos charmants confrères qui, depuis l'invention des caractères mobiles, ne cessent de rejeter sur notre dos toutes les boulettes qui passent sous leur plume.

» Je suis compositeur, vous l'avez deviné à mon préambule, et je crains fort que vous n'ayez pas le courage d'insérer ma lettre, car il ne me semble guère probable que dans l'exercice de votre métier, vous n'ayez pas plus d'une fois rejeté sur nous autres une erreur qui vous était toute personnelle... »

(J'interromps ici mon correspondant pour reconnaître loyalement qu'en certaine circonstance j'ai eu la lâcheté de renier un *hors* écrit pour un *or*, et de l'attribuer à une erreur d'imprimerie; c'est le seul délit de ce genre que me reproche ma mémoire : mais n'en oublie-t-elle pas d'autres? je ne réponds de rien.)

« .....On écrit Pharsale pour Actium : — Les compositeurs, ah! les brigands!... On confond autour avec alentour, Pharaon avec Pharamond : — Les typographes, ah! les misérables! On attribue à Trajan les méfaits de Séjan : — Crétins de compositeurs! On peint Brutus galant et Caton dameret : — Ah! les filous, les assassins! On place après Jésus-Christ ce qui était avant, et *vice versa* : — Et l'on prêche l'abolition de la peine de mort : il faut tous les guillotiner!

» Si ce n'est pas là de la *fumisterie* et de la plus déloyale, je consens à ne jamais réchauffer mes doigts à une cheminée.

» Nous verrons si vous insérerez ma réclamation.

» Un compositeur.

» *P. S.* — Mentionnez aussi les journalistes qui n'écrivent que la moitié des mots; qui oublient la ponctuation, faute de la savoir peut-être; qui envoient leur *copie* trop tard, surchargent les épreuves de *fusillades*, et qui, après l'impression, hurlent après le correcteur, déclarant la mise en pages pitoyable. Écrivez devant une glace, et vous n'oublierez rien. »

4.

« Monsieur,

» Vous avez parlé du fumiste qui vous retire votre mouchoir au moment le plus délicat. Vous n'oublierez pas non plus, j'espère, cet autre qui enlève votre chaise au moment où vous allez vous asseoir, ni tous les témoins de cette affreuse plaisanterie, qui s'empressent de rire follement tandis que vous vous relevez à grand'peine, aussi souffrant qu'humilié.

» Et le plaisant qui, s'avançant en tapinois et plaçant son index derrière une de vos joues, vous interpelle vivement; vous vous retournez : son ongle vous meurtrit la chair, et... vous êtes *ramoné*.

» Nous avons encore la poudre à gratter : c'est délicieux.

» Les cheveux dans la soupe ont bien aussi leur poésie.

» Le coup de poing dans le ventre a du charme.

» Et le monsieur qui vous casse une assiette sur la tête, c'est renouvelé de Deburau l'ancien, mais c'est toujours bien porté.

» J'indique en passant la *farce* du chapeau atrocement détourné de sa mission normale. Ici, les détails ne sont plus possibles.

» Et le gourmet qui fait semblant de cracher dans la salade, afin de l'accaparer à son bénéfice.

» Ceci nous amène tout naturellement aux délicieuses plaisanteries de table, à propos du fromage, des piétons, et autres fantassins.

» Et en forçant le pas, aux *fumisteries* égrillardes des repas de noce.

» Un fumiste moins désagréable, mais, hélas! trop répandu, est celui qui, au moment où l'on raconte une

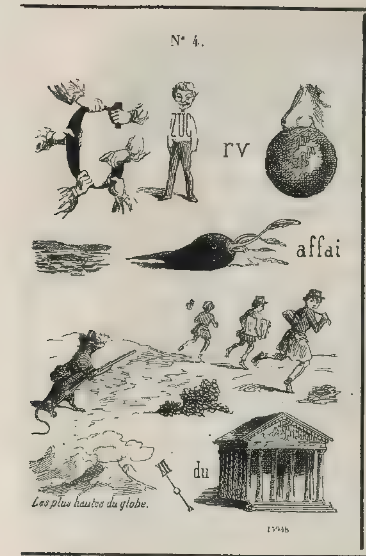
(*Voir la suite page* 8.)



UN BAL MASQUÉ AU CASINO, RUE CADET, A PARIS.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par RANDON.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.







anecdote, l'interrompt brutalement pour dire le mot de la fin.

« Quand la personne à qui l'on coupe ainsi la parole est un vieillard ou une femme, il n'y aurait pas de châtiment trop dur pour le fumiste interrupteur.

« Et le fumiste qui chante plus de trois couplets d'une romance, quelque jolie qu'elle soit!

« Mais ici prenons garde, nous tomberions vite les fumistes chantants et exécutants, c'est une grosse question; car la seule chose qui pourrait consoler les gens de goût de la destruction de Paris, c'est qu'une fois détruite, la capitale de l'intelligence et du piano n'aurait plus de salles de concerts.

« Agréez, monsieur, etc.

« UN SAVOISIEN. »

Pour copie conforme.

GUSTAVE BOURDIN.

THÉATRES.

Le *Maître d'école*, qui vient de remplacer *Fanfan la Tulipe*, à l'Ambigu, n'appartient pas à la même école, quoiqu'il appartienne au même auteur, M. Paul Meurice. Le *Maître d'école* a été écrit il y a quatre ou cinq ans, et M. Meurice a suivi le torrent qui l'emportait dans ce temps-là vers le drame un peu trop noir. M. Meurice était encore à son insu légèrement imitateur de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. Depuis cette époque son originalité propre s'est dégagée, elle est sortie de ses langes, et elle est devenue une belle grande fille qui ne demande qu'à émerveiller le monde. Dans *Fanfan la Tulipe*, il y a du drame juste ce qu'il en faut pour soutenir un échafaudage de cinq actes, mais c'est la comédie, c'est la gaieté des personnages qui ont fait le succès de cette amusante pièce.

Le *Maître d'école* est un mélodrame tel qu'on les aimera encore quelque temps au boulevard : il est sombre, il est pathétique, il est émouvant. On y voit, marchant côte à côte, une faillite, un souterrain, des contrebandiers, un enlèvement, un duel, un coquin orné d'une affreuse peau de bête, un empoisonnement, des gamins, un grand poignard, des rouages puissants, des ressorts éprouvés par l'usage, et pas mal de ficelles théâtrales.

Mais la partie splendide du spectacle, c'est Frédérick-Lemaître dans son placide personnage du maître d'école. Il y a une scène où il interprète admirablement la fable de la Fontaine *la Cigale et la Fourmi*. Cette scène sera, pour le succès de vogue, le digne pendant de la ravissante scène des *Pommes* de *Fanfan la Tulipe*.

Un livre dont on a beaucoup parlé, et qui a trouvé autant de détracteurs que d'admirateurs (ce n'est pas peu dire), c'est l'*Amour* de Michelet. Le Palais-Royal ne pouvait laisser passer le succès triomphal du célèbre professeur sans lui crier, à la façon de l'esclave dans les cortéges antiques : « Michelet, souviens-toi que tu es un homme! »

Ce cri traditionnel a pris forme de vaudeville sous les joyeuses plumes de Labiche et d'Édouard Martin. Il se révèle sur l'affiche par cette flamboyante annonce : l'*Amour, un fort volume. Prix : 3 francs 50 centimes.* Je souhaite à ce gai à-propos d'avoir autant de représentations que l'ouvrage de M. Michelet a eu d'exemplaires vendus. MM. Labiche et Martin iraient tout droit au temple de la Fortune sur les ailes de l'*Amour*.

Le Cirque a donné les *Ducs de Normandie*, un drame destiné à réjouir le cœur de tous les Normands. C'est une sorte d'abrégé de l'histoire de la patrie du cidre et des tripes à la mode de Caen. « Je suis Normand! tu es « Normand! nous sommes tous Normands! malheur à « qui n'est pas Normand! » Ainsi parlent les personnages de ce drame de camp et de Caen.

Seulement le public du Cirque est dépaysé quand il n'entend pas de coups de fusil dans une pièce militaire. Son oreille est habituée aux grognements de l'artillerie, aux éclats de la fusillade; alors il rit en écoutant le bruit ridicule produit par des sabres de fer et des haches de tôle heurtant des boucliers de fer-blanc. Il ne se croit plus au théâtre, mais dans un atelier de chaudronniers.

Pourtant, si son oreille se plaint, ses yeux peuvent être satisfaits, ils ont à contempler quelques beaux costumes, quelques beaux décors et quelques tableaux de mise en scène. Il y a un ballet armé tel que nos pères les aimaient du temps de la Restauration. Mars et Bellone doivent se frotter les mains dans leur Empyrée classique.

ALBERT MONNIER.

LE CASINO.

Établissement public de bals et concerts, rue Cadet, 16, faubourg Montmartre, à Paris,

CONSTRUIT PAR L'ARCHITECTE CH. DUVAL.

De tous les établissements créés depuis plusieurs années à Paris, il n'en est aucun qui ait acquis une vogue aussi rapide et aussi constante que le *Casino* de la rue Cadet. Du reste, rendons-lui justice, cette vogue est méritée.

Nulle part en Europe il n'existe de salons aussi intelligemment disposés que ceux du Casino pour l'usage auquel ils étaient destinés; nulle part on n'avait encore déployé tout à la fois le luxe et le bon goût qui ont présidé à leur décoration.

La foule se porte aux bals aussi bien qu'aux concerts, qui ont lieu, chaque soir, sous la direction d'Arban, dans ce splendide établissement.

Aux bals on vient rire aux danses joyeuses des célébrités du jour : *Alice* la Provençale, *Marguerite* la Huguenote, etc., etc.

Aux concerts, c'est un public sérieux, amateur de bonne musique, qui vient applaudir *Arban* et son excellent orchestre.

En somme, le *Casino* a rendu pâles cette année les bals classiques de l'Opéra, et il ne redoute aucune comparaison avec les soirées de la salle Herz.

Jeudi, jour de la Mi-Carême, dernier bal masqué de l'année au *Casino*. Nous y convions tous ceux qui ne connaissent pas encore ses somptueux salons : ceux qui les connaissent ne manqueront pas d'y retourner.

Les steeple-chases de Lamarche auront lieu les 27 mars, 3 et 7 avril. Bonne nouvelle pour les amateurs! On nous dit que l'administration a pris d'excellentes mesures pour encourager les débuts des jeunes chevaux destinés aux steeple-chases, en faisant de bonnes et faciles conditions pour les poids et pour l'âge.

Cette série de courses remplacera avantageusement les courses de gentlemen. Les propriétaires apprendront également avec plaisir que l'amélioration de la piste, aux abords de la rivière, a été réalisée, et que dorénavant il n'existe aucun empêchement pour éloigner les jeunes chevaux peu familiarisés avec les obstacles trop difficiles.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 170. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 2 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. RANDON.



15951

... Je demande à passer dans la gendarmerie pour être plus tranquille, et je vous épouse..., vrai comme je tiens ce petit verre!



15952

..... Des calottes! à moi!! essayez voir!



15953

— Te v'la, ma vieille! il y a un siècle qu'on ne t'a vu!



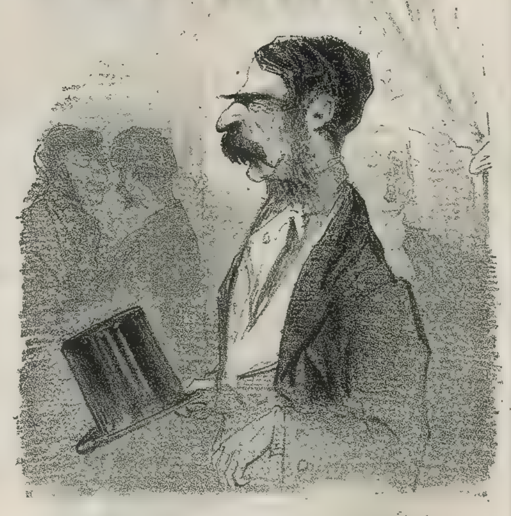
15954

— Vous direz tout simplement à cette dame que c'est de la part d'un jeune homme..., un ami de son mari.

LES GENS DU MONDE, — par Carlo Gripp (suite et fin).



Fidèle à la valse classique, il prétend que la valse à deux temps n'aura — qu'un temps.



Disant toujours : « Quel ennui! décidément je n'irai plus dans le monde... »

LES FUMISTES.

IV.

MENUS PROPOS.

SUR LE BOULEVARD.

— Bonjour, comment ça va-t-il?

— Pas mal, et vous?

— Très-bien, et la santé?

— Excellente, et la vôtre?

— Je me porte comme le pont Neuf, et vous-même?

— Mais ça ne va pas trop mal. Comment, vous êtes à Paris? moi qui vous croyais à Lizieux!

— Non, je suis à Paris.

— Tiens, tiens, tiens, et vous allez bien?...

(Le reste manque, et je ne le regrette pas.)

CHEZ UN PHOTOGRAPHE (1).

UN MARIN. — Monsieur, je voudrais avoir mon portrait.

LE CAISSIER DE LA MAISON. — Quel genre de portrait désirez-vous, monsieur?

LE MARIN. — Comme le marin qui est à la porte en uniforme; il est superbe!

LE CAISSIER. — C'est facile. Quel jour voulez-vous prendre séance?

LE MARIN. — Quel jour? mais tout de suite, tonnerre! Je n'ai pas de temps à perdre, je prends dans une demi-heure le convoi du Havre.

LE CAISSIER. — Alors, monsieur, c'est impossible, nous n'avons pas le temps.

LE MARIN. — C'te bêtise! donnez-moi le camarade de la porte. C'est pour ma mère, et la pauvre vieille m'aime tant, qu'elle me reconnaîtra toujours.

CHEZ UNE PETITE DAME.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. — Si vous étiez bien aimable, monsieur Vulcain, vous écririez quelque chose de gentil sur mon album.

(1) J'ajouterais bien : 113, rue Saint-Lazare; mais je connais Nadar : si par hasard il voyait les épreuves, il enlèverait son adresse.

M. VULCAIN. — Que diable voulez-vous que j'écrive, moi? je ne sais pas; demandez à Antinoüs, voilà un gaillard qui ne sera pas embarrassé.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ *souriant.* — Vous êtes méchant!... Eh bien, commencez, et vous lui passerez la plume.

(M. Vulcain écrit : *Ah! si j'avais la figure d'Antinoüs, avec mon esprit!*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ *riant aux éclats.* — Ah! ah! c'est délicieux. A vous, monsieur Antinoüs.

(Antinoüs écrit : *Je donnerais volontiers ma figure et tout l'esprit de M. Vulcain pour un peu de bon sens.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ *à part.* — Le plus fumiste des deux n'est pas celui que je pensais.

RUE LAFFITTE.

UN MILLIONNAIRE *entrant chez un marchand de tableaux.* — Je voudrais quelque chose de joli, je ne regarderais pas au prix.

LE MARCHAND. — J'ai là un très-beau Troyon. Voyez...

LE MILLIONNAIRE. — C'est bien râpeux! Est-ce que c'est vraiment joli, ça?

LE MARCHAND. — C'est superbe!

LE MILLIONNAIRE. — Je ne trouve pas, moi; ça ne m'a pas l'air d'être fait avec trop de soin. Qu'est-ce que vous voulez le vendre?

LE MARCHAND. — Quatre mille francs.

LE MILLIONNAIRE. — Eh bien, là, franchement, ça n'est pas aussi drôle à l'œil que quatre billets de mille francs; d'ailleurs, le cadre est mal doré.

LE MARCHAND. — Voulez-vous ce Besson?

LE MILLIONNAIRE. — Ce n'est pas trop mal : le rose est joli, les couleurs sont fines. Combien?

LE MARCHAND. — Quinze cents francs.

LE MILLIONNAIRE. — Je voudrais quelque chose de mieux, de plus cher.

LE MARCHAND. — Voici un Meissonnier qui va à trois mille cinq cents.

LE MILLIONNAIRE. — Oh! que c'est petit! Ah! il n'est pas comme M. Halévy, il ne fait pas grand!

LE MARCHAND. — Voulez-vous ce de Camps?

LE MILLIONNAIRE. — C'est bien pâteux. Est-ce que c'est cher?

LE MARCHAND. — Cinq mille.

LE MILLIONNAIRE. — C'est donc bien? (*Mesurant le tableau avec le pouce et l'index.*) Comme largeur, il est bien; mais il est trop haut de quatre doigts.

LE MARCHAND. — Vous tenez donc à une mesure?

LE MILLIONNAIRE. — Certainement; moi je suis pour la symétrie avant tout. Je suis comme Louis XIV : j'ai le compas dans l'œil. C'est pour mettre dans le boudoir de ma femme, pour faire pendant à un tableau à musique, vous savez : une horloge dans un clocher de village, qui joue aux heures l'air des *Puritains*, aux demies la marche du *Prophète* et aux quarts l'air des *Lanciers*.

LE MARCHAND. — Je comprends ça, et vous êtes sûr de votre mesure?

LE MILLIONNAIRE *après avoir remesuré.* — Pardi, il a sept mains de large sur cinq de haut, et votre... Comment l'appelez-vous?

LE MARCHAND. — De Camps.

LE MILLIONNAIRE. — Et votre de Camps a cinq mains et quatre doigts de haut. Je le ferais bien rogner, mais ça abîmerait le cadre.

LE MARCHAND. — Ce serait fâcheux aussi pour la toile.

LE MILLIONNAIRE. — Oh! une fois payée, qu'est-ce que ça vous fait? Voyons, laissez-le-moi pour quatre mille, et je me décide.

LE MARCHAND. — Impossible; des tableaux comme ça, on n'en est pas embarrassé, c'est du pain!

LE MILLIONNAIRE. — Oh! du pain! du pain! un tableau qui n'est pas de mesure! Mon Dieu, que les artistes ont peu le génie des affaires! faire un tableau qui a quatre doigts de trop, c'est autant de perdu. Voulez-vous quatre mille cinq cents francs?

LE MARCHAND. — Encore une fois, c'est impossible. Du reste, je n'en suis pas inquiet; M. de Rotschild l'a marchandé ce matin.

LE MILLIONNAIRE. — M. de Rotschild! et combien en a-t-il offert?

LE MARCHAND. — Quatre mille huit cents.

LE MILLIONNAIRE. — Parole d'honneur?

LE MARCHAND. — Parole!

LE MILLIONNAIRE. — Eh bien, je le prends. Si le baron vous en reparle, vous lui direz que c'est moi qui l'ai acheté. Voici ma carte.

AVEC LES SUBALTERNES.

UN AUTRE ENRICHI. — Jean, quel temps fait-il?

LES GENS DU MONDE, — par CARLO GRIPP (suite).





A la recherche d'un héritage.



La célébrité annoncée sur le programme.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, il fait très-beau.

L'ENRICHI. — Eh bien, qu'est-ce que c'est que ce genre-là?

LE DOMESTIQUE. — Comment, monsieur?

L'ENRICHI. — De mal en pis; voilà maintenant que vous me questionnez. — Qu'est-ce que je vous ai dit quand vous êtes entré chez moi? « — Jean, j'entends que vous ne me parliez qu'à la troisième personne. » Quand je vous demande : Quel temps fait-il? croyez-vous que ce soit une riposte convenable de me dire brutalement : « Monsieur, il fait très-beau. » Est-ce que vous vous croyez dans une écurie avec vos pareils ou avec des bestiaux?

LE DOMESTIQUE. — Dame, monsieur, je réponds : Il fait très-beau parce qu'il fait très-beau ; si j'avais su, j'aurais répondu : Il pleut.

L'ENRICHI. — Quelle cruche vous faites, mon ami! Si je vous fais une question, c'est pour éclairer ma religion. Vous m'auriez dit : « il pleut, » vous auriez ajouté le mensonge à la malhonnêteté. Ce n'est pas le fond, c'est la forme de la réponse que je blâme. Je vous demande : « Quel temps fait-il? » Il fallait me répondre exactement d'abord, et ensuite à la troisième personne. Par exemple : « Monsieur fait l'honneur de demander à son valet de chambre le temps qu'il fait : il fait beau. » Allez, et une autre fois tâchez de ne pas l'oublier.

LE DOMESTIQUE. — C'est bien, monsieur.

L'ENRICHI. — Voilà maintenant que vous vous permettez d'approuver mes paroles; c'est vraiment insupportable. Mon garçon, nous ne ferons pas ensemble de vieux os.

LE DOMESTIQUE. — Mais, monsieur, comment diable voulez-vous que je dise?...

L'ENRICHI. — Vous jurez, à présent. Mettons que je suis le domestique et que vous êtes le maître.

LE DOMESTIQUE. — C'est moi qui veux bien; il y a assez longtemps que vous *m'embêtez*. Ah! c'est vous le domestique; eh bien, alors, je vous colle votre compte et pas vos huit jours. Ah! sapristi, c'est ça qui me va!

L'ENRICHI. — Comment! comment! Qu'entends-je, Jean?

LE DOMESTIQUE. — Allons, zut!

L'ENRICHI. — Sortez, malheureux! sortez!

LE DOMESTIQUE. — On s'en va. Eh, carcan!

L'ENRICHI. — Sortez, misérable! sortez!

LE DOMESTIQUE. — Je *m'esbigne*. Eh! mufe! tu veux de la troisième personne? en v'là!

DANS LA RUE.

UN MONSIEUR TRÈS-PRESSÉ. — Cocher! cocher!

UN COCHER DE REMISE. — V'là, m'sieur! v'là!

LE MONSIEUR. — Il faut que je sois à dix heures au chemin de Lyon; il est neuf heures quarante. Avons-nous le temps d'arriver?

LE COCHER *se grattant l'oreille*. — Dame, c'est loin.

LE MONSIEUR. — Je ne serai pas ingrat. Crevez votre cheval, mais arrivez.

LE COCHER. — On va essayer.

(Le cocher casse son fouet sur le dos de sa bête et fait tant qu'on arrive à l'embarcadère cinq minutes avant l'heure du départ.)

LE MONSIEUR, *regardant l'horloge*. — Sauvé, mon Dieu! sauvé! Tenez, mon ami...

LE COCHER. — Quarante-deux sous! deux sous de pourboire! Oh! oh! dites donc...

LE MONSIEUR. — Le reste est pour vous.

LE COCHER. — Deux sous! Ah çà, mais si j'étais parvenu à crever mon cheval, j'aurais été gentil!

LE MONSIEUR. — Alors, mon ami, je vous aurais donné cent sous.

(Le cocher, furieux et se faisant un poignard des restes de son fouet, allonge un vigoureux coup de pointe dans les flancs de son coursier et crie : « Hue! » — Pauvre bête! tu es victime de deux fumistes!)

GUSTAVE BOURDIN.

DE L'IMPARTIALITÉ

ET DE LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR.

M. Prudhomme a raison : la critique est aisée, et l'art est difficile, — très-aisée la critique, très-difficile l'art.

Peut-être n'est-ce pas M. Prudhomme qui a dit cela. Peut-être est-ce vous ou moi; peut-être est-ce Boileau; peut-être est-ce M. Édouard Fournier. Qu'importe? C'est quelqu'un, et cela suffit.

L'art, c'est la vie; la critique, c'est la pluie et le soleil. Cette fois, ce n'est pas M. Prudhomme, pas Boileau, pas M. Édouard Fournier, qui ont dit cette énormité : c'est moi. Frappez, mais écoutez.

Il y a à Paris un public, une foule, un total d'illettrés et d'indifférents qui lisent le lundi le feuilleton de M. X..., — ou celui de M. Z..., ou celui de M. K..., ou celui de M. ***, — pour savoir le bien ou le mal qu'ils devront penser du drame, du vaudeville ou de la comédie qu'ils verront le mardi ou le mercredi.

J'admire ces braves gens-là comme j'admire l'hébreu, le syriaque et le sanscrit, — sans les comprendre. Mais enfin, je les admire! Ils croient à l'infaillibilité de la critique et à l'impartialité des critiques! C'est merveilleux! L'infaillibilité de la critique! l'impartialité des critiques! Oh! la la! la! la! ..

Je le répète : l'art, c'est la vie; la critique, c'est la pluie et le soleil! Vous avez fait une œuvre quelconque, bonne ou mauvaise, une œuvre enfin, et elle est jouée au théâtre de l'Ambigu, de l'Odéon ou des Délassements (le théâtre ne fait rien à la chose); M. X..., l'impartial M. X... est là, dans sa stalle à l'orchestre, prêt à faire la pluie ou le soleil sur votre œuvre...

Il faut vous dire que M. X... a eu une pièce refusée l'hiver précédent à ce théâtre où l'on joue votre drame, votre comédie ou votre vaudeville; M. X... est impartial, — son métier l'exige, — et voici le compte rendu qu'il fait de votre œuvre :

« Nous aimons les inepties, mais lorsqu'elles sont d'une digestion moins pénible. Le théâtre de....... nous a forcé l'autre soir d'avaler un drame en cinq actes, — *Gavots et dévorants*, — qui est peut-être en vers, mais qui, bien certainement, n'est dans aucune prose connue... On parle peut-être ainsi chez les Hurons ou chez les Samoïèdes; chez nous, on parle une autre langue : la belle et noble langue de Bossuet et de Chateaubriand.... L'auteur doit être né dans le Piémont, dans l'Auvergne ou dans le Valais... nous penchons même pour le Valais. Qu'il suive alors un traitement, et peut-être guérira-t-il. Peut-être, d'ici neuf ou dix ans, pourra-t-il écrire et parler correctement. Il ne faut désespérer de rien ni de personne en ce monde!...

(*Voir la suite page 6.*)

AVANT L'OUVERTURE



— C'est-y a vous, celui-ci, monsieur l'artisse?

Le tableau du maître.

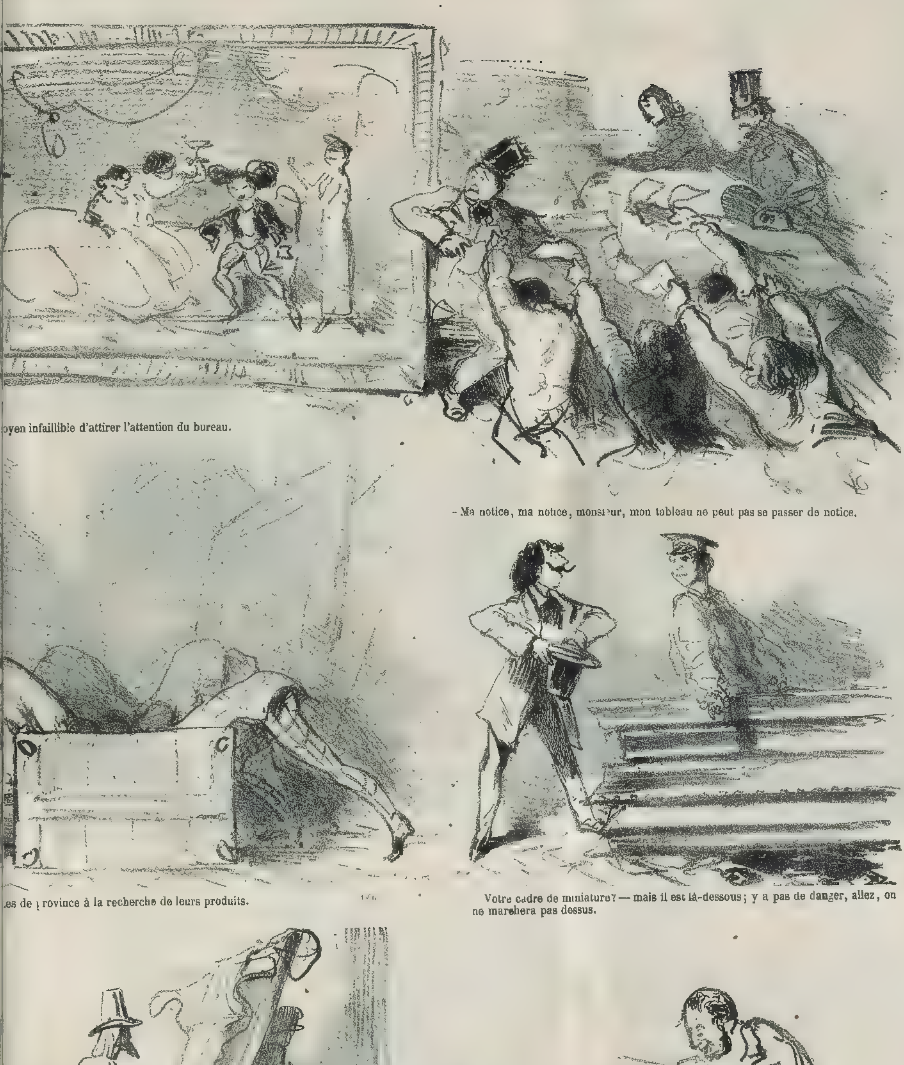
Un avant-goût de l'appréciation du jury.

MEMBRE DE L'ECOLE DE MEISSONNIER.

Encore un petit reflet sur quelques petits cheveux de ma petite figure...

Avant le départ.

ALON, — par E. Riou.



oyen infaillible d'attirer l'attention du bureau.

— Ma notice, ma notice, monsieur, mon tableau ne peut pas se passer de notice.

es de province à la recherche de leurs produits.

Votre cadre de miniature? — mais il est là-dessous; y a pas de danger, allez, on ne marchera pas dessus.

Pendant le trajet.

INCONVÉNIENTS DU VENT SUR LA PEINTURE FRAÎCHE.
Horreur! ma sainte qui a changé de sexe!!

CROQUIS, — par DAMOURETTE.





13962

Décidément, je ferai bien de me ranger...



13963

— Les lettres!... j'aime pas ça, dites-moi ce qu'y a dedans.

« Du reste, avouons-le à la décharge de l'auteur, sa pièce a été jouée avec un rare ensemble : tous les artistes de ce théâtre ont lutté de mauvais goût, de trivialité et de défauts. C'était à qui dirait le plus mal son rôle. Ils ont tous réussi..... à être exécrables! Mauvaise pièce, mauvais artistes, mauvais théâtre!... La direction de ce théâtre est confiée nous ne savons à quel... » etc., etc.

Il y en a comme cela pendant une colonne, — que vous n'êtes pas du tout fier de contempler. La critique a plu sur votre drame; votre drame est mouillé, — faites-le sécher, et qu'on n'en parle plus!

L'art, c'est la vie; la critique, c'est la pluie et le soleil.

Attendons un peu.

Le directeur du théâtre ainsi arrangé par l'impartial M. X... sourit en lisant l'article, et, comme il connaît le cœur humain, il attend patiemment.

Quelques mois après, en effet, l'impartial M. X... va lui porter une pièce en cinq actes, destinée, prétend-il, à faire *florès*, — à moins cependant qu'elle ne fasse *fiasco*.

On répète la pièce de l'impartial M. X...

Pendant ce temps, les comptes rendus de l'impartial M. X... sont tout miel et tout sucre.

Par exemple, il rend compte d'une pièce qu'on vient de jouer sur le théâtre qui jouera bientôt sa pièce :

« Nous venons de passer une bonne soirée au théâtre de...... (le même que plus haut). On a donné un charmant lever de rideau, où l'esprit est semé à pleines mains par un prodigue qui sera toujours millionnaire, quoi qu'il fasse pour se ruiner... Ce vaudeville amusant accompagnait *Gavots et dévorants*, un drame d'un bon style et d'un grand intérêt. Deux pièces, deux succès!... Il est vrai d'ajouter que ce vaudeville, comme ce drame, est joué avec infiniment de talent par mesdames Louise, Claire et Ida, Ida surtout (Ida est celle que l'impartial M. X... a choisie pour jouer le principal rôle de sa pièce), et par MM. Léon, Eugène, Philippe et Gustave, Gustave surtout (Gustave est celui que l'impartial M. X... a choisi pour jouer l'amoureux de sa pièce). Avec de pareils artistes, l'intelligent directeur du théâtre de...... est sûr d'avoir une longue série de recettes fructueuses. Ce ne sera que justice .. » etc., etc., etc.

L'art, c'est la vie; la critique, c'est la pluie et le soleil.

L'impartial M. X... a versé des torrents de lumière et de compliments sur le théâtre de..... (vous savez lequel). Donc, M. X... fait la pluie et le soleil!

Je pourrais multiplier mes preuves de l'impartialité de la critique et des critiques. Je crois que c'est inutile : *Ab uno disce omnes*. C'est comme les tuiles : qui en a reçu une en a reçu mille!...

Personne au monde n'est infaillible, et il est très-peu d'hommes impartiaux. On juge les choses et les gens au travers de cette paire de lunettes qu'on appelle l'intérêt et la passion.

C'est ainsi!

J'adjure, en terminant, les braves gens dont je parlais en commençant de ne plus lire le lundi les comptes rendus des pièces qu'ils iront voir jouer le mardi. Si j'osais même, je les adjurerais de ne plus les lire du tout. Toute réflexion faite, il vaut encore mieux voir bien avec ses propres yeux, que de voir mal avec les yeux des autres.

L'art, c'est la vie; la critique, c'est la pluie et le soleil.

Prenez votre parapluie, jeune homme; prenez votre ombrelle, madame. C'est le conseil que vous donne

ALFRED DELVAU.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** La prochaine annexion de la banlieue dans Paris va faire perdre à certaines localités leur burlesque originalité.

Entre autres, les naturels de Ménilmontant sont très-facétieux..... sur leurs enseignes. Dans cette commune d'un ordre assez élevé (je ne sais plus à combien de mètres au-dessus du niveau de la mer), on pratique avec fureur le rébus sur les enseignes de marchands de vin.

C'est surtout aux abords des fortifications que ces gais montagnards se livrent à la fougue de leur verve allégorique.

Chanu indique courtoisement le chemin de sa guinguette sur les murs, buissons et haies de la route. On y lit : *Voulez-vous rigoler? allez chez...* (ici l'image d'un *chat nu*); ou bien : *On ne s'amuse pas à la ferme à.....* (toujours le *chat nu*), *non, c'est le...* (encore un chat).

Un autre vendeur de piquette a pour enseigne : *A la bonne femme*. C'est une femme sans tête.

Allez toujours! vous trouverez rébus sur rébus. En rébus, on vous dit de manger de la galette; en rébus, on vous prie d'essuyer vos pieds; en rébus, on vous apprend qu'il y a un tir au pistolet. Ménilmontant est la patrie du rébus.

Parmi tous ces rébus, j'ai trouvé un tableau symbolique empreint d'une certaine joyeuseté rabelaisienne.

L'enseigne porte : *Aux quatre à craindre*, et le barbouillage du peintre de l'endroit montre en effet quatre choses qui sont souvent assez dangereuses.

C'est : 1° un singe;
2° un puits;
3° une femme;
4° un juge.

⁂ C'était à table d'hôte, en province, au moment des débuts de la troupe de comédie.

— Connaissez-vous notre nouvelle soubrette? dit à travers table un vieux teneur de livres à un commis voyageur, qui faisait l'important parce qu'il va à Paris une fois par an.

— Un peu, mon cher, répond en souriant le petit monsieur; je pourrais même dire... beaucoup. Nous avons soupé bien des fois ensemble à la Maison d'or.

— Vous, monsieur? demande un grand gaillard à longues moustaches noires, au regard goguenard et à la voix sardonique.

— Cette chère petite! que de danses folles et échevelées chez Mabille!... Et puis, l'été, quelles belles promenades à Montmorency, à âne!...

— Vous en êtes un autre! crie l'homme aux moustaches. Je vous dis que vous mentez!

— Monsieur, permettez... De quel droit?

— C'est juste. Vous, son amant?... Sachez que je suis son frère.

— Son frère!

— Rétractez-vous, ou sinon je vous perfore.

— Du moment que vous êtes son frère, je me rétracte... c'était une simple plaisanterie. Je jure même que je ne connais pas la demoiselle en question.

— Eh parbleu! ni moi non plus, répond triomphalement le militaire.

Ai-je besoin de dire que ces mots furent accueillis par un long éclat de rire universel.

— Alors c'est une mystification?

— Complète, jeune homme.

— Je vous en demande raison!

— J'y compte bien.

— Demain, à dix heures du matin. Voici, ma carte, je vous attends à mon hôtel.

Le lendemain, ce fut le militaire qui fut mystifié à son tour : le commis était parti la veille par le convoi de dix heures du soir.

⁂ — Connaissez-vous le petit écrivaillon *un tel*, qui dit tant de mal de vous?

— Si je le connais? c'est un aimable cornichon!

— Un cornichon empoisonné.

⁂ Tout le monde connaît à Paris la laide figure de certain financier très-fêté des dames du demi et même du quart de monde. Il entre dans l'avant-scène occupée par une jolie lorette, fort attentive aux déclarations passionnées débitées par l'acteur Fechter. Le gros banquier s'approche de l'oreille de la belle distraite, et y glisse ces mots :

— Chère petite, vous serait-il agréable de me recevoir demain matin chez vous, pour y porter dix billets de mille francs?

— Cher monsieur, répond-elle en désignant l'acteur en scène, je vous offre le double si vous venez demain chez moi avec cette figure-là.

⁂ Parmi les aéronautes qui ont émerveillé le public à l'Hippodrome, il en est un qui est possédé de l'affreuse manie d'écrire des lettres ridicules dans les journaux.

— Avec cet esprit-là, dit un lecteur, cet aéronaute doit bien s'ennuyer en l'air!

⁂ On proposait un mariage avantageux au docteur ***.

— A quoi bon me marier? dit-il; je suis assez riche pour n'avoir pas besoin de la dot de ma femme. Le mieux qui puisse m'arriver, c'est de n'être pas... trompé, n'est-ce pas?

— A coup sûr.

— Eh bien, cet avantage, je l'obtiendrai encore plus facilement en ne me mariant pas. Il y a deux choses que j'ai toujours aimées : les femmes et le célibat. Le temps m'a enlevé ma première passion, il faut que je conserve ma seconde.

⁂ Deux feuilletonistes se rencontrent dans un foyer de théâtre.

LE PREMIER — Ah bien! merci! tu éreintes un peu le vaudeville de machin dans ton feuilleton!

LE SECOND. — Oui, assez comme ça.

LE PREMIER. — Pourquoi chercher à lui faire du mal? Que t'a-t-il fait?

LE SECOND. — Rien; mais il faut bien que quelqu'un commence.

⁂ Un examinateur demandait à un étudiant en médecine la définition du canard.

— Genre d'oiseau *plumifère*, répondit le candidat, de la famille des *grands formats*. On le sert indifféremment aux navets et aux abonnés du *Constitutionnel*.

J'ignore si cette définition fut du goût de l'examinateur.

⁂ Chateaubriand voyant une nuée de pairs de France, de députés, de courtisans, entourer le roi, disait :

— Ce sont les gardes du corps de la Fortune!

LUC BARDAS.

THÉATRES.

La vieille guerre du *spiritualisme* et du *sensualisme* en musique semble devoir se rallumer à propos du *Faust* de Gounod, représenté avec un immense succès au Théâtre-Lyrique.

J'admire la symphonie en *ut* mineur, la symphonie en *la*, la *Pastorale*, et presque toutes les créations gigantesques de Beethoven; mais j'adore Rossini et Grétry. Voilà ma tête : je la livre à la hache musicale et au billot symphonique des *spiritualistes*. Oui...

J'aime mieux la mélodie,
O gué!
J'aime mieux la mélodie!

Le *Faust* de M. Gounod est plutôt une symphonie qu'un opéra, et il faut l'admirer en bloc, tant elle est serrée, compacte, homogène. Son aspect est colossal comme les pyramides d'Égypte. La moindre note, les dièses, les bémols, ont une ampleur magistrale, et l'on croirait voir se promener sur les feuilles de la partition, montant les degrés d'un temple grec, des vieillards maigres à barbe blanche, en compagnie d'esclaves à la face noire; que de majesté dans leurs *soupirs* et dans leurs *pauses*!

A quoi bon raconter le poëme de MM. Carré et Barbier? Qui ne connaît pas le sujet de *Faust?* et puis d'ailleurs, ce *Faust*-ci a déjà été joué au Gymnase par Bressant et Rose Chéri.

Le poëme est rehaussé cette fois de la plus éblouissante mise en scène qu'on puisse rêver. L'Allemagne du quinzième siècle y dresse la silhouette de ses cathédrales et de ses coteaux; elle y montre ses villes, ses légendes, son esprit et sa poésie.

Que dire de madame Miolan-Carvalho, sinon qu'elle a révélé la face dramatique de son adorable talent, si varié, si complet?

Son entourage, c'est Barbot, Balanqué, mademoiselle Faivre et Raynal (un débutant de grand mérite). Tous se sont montrés dignes d'elle et de M. Gounod. C'est à rendre fou de la symphonie!

Le Vaudeville semble vouloir en revenir aux œuvres de petite dimension et de digestion facile. Il nous a offert un spectacle en trois bouchées.

Première bouchée. Une distraction, de M. Jules Barbier. Un monsieur écrit une déclaration d'amour à une lorette, et par distraction l'envoie à une grande dame. Parade, qui devait épouser la dame, est éconduit; l'impertinent distrait l'épouse

Deuxième bouchée. Feu le capitaine Octave, de MM. Plouvier et Jules Adenis. Mêmes personnages que la pièce précédente. Un galant aimable, un amoureux ridicule (le même Parade), une jeune veuve et une soubrette. Rien qu'à voir la classification vous devinez le dénoûment? La jeune veuve épouse le galant au milieu d'un feu d'artifice de mots charmants.

Troisième bouchée. Les Comédiens de salon, de MM. Anicet-Bourgeois et A. Durantin. C'est le tableau amusant des folies, des ridicules et des extravagances que peut produire la comédie de société jouée par des amateurs.

Essuyons-nous la bouche, et parlons de l'*Amour* de Michelet. Mais le Palais-Royal nous en a déjà parlé?... — Oui; mais cette fois c'est le tour des Variétés et de M. Dumanoir.

C'est l'amour, l'amour, l'amour! est une charmante petite comédie inspirée par les théories présentées dans ce livre, si honnête, qu'il fait rougir à force de candeur. Encore deux ménages qui renoncent à prendre l'*amour* pour code conjugal. Est-ce que l'*amour* et le *mariage* sont toujours ennemis?

Il paraît qu'un conte publié par moi dans le *Voleur*, il y a quelques années, a inspiré à M. Maxime Delor, — l'Alexandre Dumas de la pantomime des Funambules, — une pièce mimée et dialoguée en vingt tableaux. Eh quoi! M. Delor, ce sont mes pauvres *Enfants de la mère Gigogne* qui vous ont donné l'idée de ces beaux décors, de ces magiques costumes, de cette *furia* de gaieté et de belle humeur? C'est grâce à ce conte que vous avez réjoui mes yeux de ces *trucs* prodigieux, éblouissants, abracadabrants? Mais vous allez me rendre fier, et dans mon orgueil, j'irai jusqu'à me croire pour quelque chose dans les splendides recettes que vous encaissez! J'irai jusqu'à rêver mon nom dans vos apothéoses! Ah! si je savais écrire une pantomime!

ALBERT MONNIER.

Nous ne nous soucions pas trop de faire des réclames, mais nous venons de lire un livre amusant et bien fait, et nous ne voyons pas pourquoi nous ne dirions pas à nos lecteurs de jouir comme nous.

Ce livre s'appelle *Souvenirs d'un chasseur d'Afrique*, et M. Gandon, son auteur, a dépensé là plus d'esprit, de verve, d'humour et de sensibilité qu'il n'en faudrait à d'autres pour faire dix volumes. V. G.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Qu'est-ce qui fait croire que cette bonne pourrait travailler chez un opticien?

C'est parce qu'elle fait des *conserves*.

N° 2. Devinez à quel jeu ce galant emplumé serait certain d'être toujours victorieux?

C'est à la *poule*, attendu que nul ne saurait la gagner aussi bien que lui.

N° 3. Savez-vous pourquoi cette vénérable caqueteuse serait mieux employée dans un comptoir de vente que le meilleur commis!

Parce qu'elle s'entendrait toujours mieux que lui à faire les *paquets*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Si maintenant Jésus-Christ revenait sur terre, il aurait fort à faire à chasser les vendeurs du Temple.

Six mains tenant G — Zuc rit — rv — nez sur terre — flot — raifort — affai — rat chasse élèves — andes — heure — du — Temple.

N° 5. Les insurgés indiens n'ont pas de journaux à eux en Europe, c'est pour cela peut-être que les Anglais les battent si facilement.

Laies insurgés — indiens — nom — pas — 2 journaux — à — œufs en nœud — rope — cep — ours lape — eut — hêtre — clefs — angle ailé — batte — six face — île Man.

N° 6. De mémoire d'homme la sécheresse des cours d'eau n'avait été aussi générale et aussi persistante en Europe.

Deux mémoires — d — homme lacé — che — raie — S d'é — rivières — navet — tête — eos — i général — eos — i père — 6 tante en 9 rop.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

COSTUMES FRANÇAIS

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costûme de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.
49. Femme de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (H^te-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysan de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossau.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. March. de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché.
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes.
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer).
87. Paysanne de Biscarosse (Landes).
88. Présidente des matelotes (Boulogne-sur-Mer).
89. Douanier des côtes.
90. Artisane de Faou, près Landerneau (Finistère).
91. M^de de poissons (Boulogne-sur-Mer).
92. M^de d'huîtres (Boulogne-sur-Mer).
93. Femme de Saverne (Alsace).
94. Costume des environs de Colmar.
95. Costume des environs de Strasbourg.
96. M^de de crevettes (Boulogne-sur-Mer).
97. Paysanne de Tauves (Auvergne).
98. Paysanne des environs du Vigan (Gard).
99. Laitière des environs de Mâcon.
100. Costume de Pont-de-Buis (Finistère).

ALGÉRIE ET COLONIES FRANÇAISES.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.
25. Moresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.
27. Insulaire malgache, tribu des Houvas (Madagascar).
28. La signare du Sénégal.
29. Malgache de la tribu des Betsimtsavaks.
30. Jeune fille Wolof (Sénégal).
31. Matelot pêcheur (Madagascar).
32. Astrologue médecin (id.).
33. Mulâtresse esclave de l'île Bourbon.
34. Jeunes Mauresques (Algérie).
35. Femme du Sahel (id.).

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (*ib.*).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).
36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale).
N° 37. Maître d'école de Saint-Pétersbourg.

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaig[illegible]).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (Etats romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano, terre de Labour (royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.
16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21. Laitier bernois.
22. Jeune fille d'Unterwalden.
23. Laitier de Loberbasti (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gougisberg.
25. Laitier des environs de Berne.
26. Jeune fille du canton de Soleure.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).
16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre de Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Conféd. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).
59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople)

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg
16. Paysan des environs de Laybach.
17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).
21. Paysan slovaque du comitat de Moson (Hongrie).
22. Gardeur de porcs magyar (h. Hongrie).
23. Bourgeois, maître tanneur de Jasberény (basse Hongrie).
24. Bourgeoise de Jasberény (id.).
25. Paysan de Schwarzenberg (Forêt-Noire).
26. Paysan d'Elzach (id.).
27. Gardeur de bœufs, comitat de Biher (basse Hongrie).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid.
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.
17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Tromar (environs de Lisbonne).
26. Femme des envir. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).
29. Marchand de tapis de Lisbonne (Portugal).
30. Habitant de la Navarre.
31. Contrebandier de la Serrania de Ronda (Grenade).
32. Torero, avant la course.
33. Femme de la Catalogne.
34. Femme de Madère.
35. Habitant de la Biscaye.
36. Batelier conducteur de genêts d'Alcochète (Portugal).
37. Paysan de l'île de Madère.

HOLLANDE.

N° 1. Paysanne de l'île de Walcheren (province de Zélande).
2. Laitière des environs d'Amsterdam.
3. Pêcheur de l'île de Schokland (Zuyderzée).
4. Femme de Vollendam (nord Hollande).
5. Costume de mariage de l'île de Marken (Zuyderzée).
6. Pêcheur de l'île de Marken (id.).
7. Femme de Zaandam (nord Hollande).
8. Pêcheur de Scheveningen (Hollande).
9. Femme de Hertogenbosch (nord Brabant).
10. Paysan de Vollendam (nord Hollande).
11. Orphelin réformé (Amsterdam).
12. Paysanne de Noord-Beveland (Zuyderzée).
13. Patineur de la Frise.
14. Pêcheur de Katmijk-Aon-Jee (Hollande méridionale).

SUÈDE ET NORVÉGE.

N° 1. Habitant de Flesberg dans Nummedal (Norvége).
2. Femme d'Aal dans Hallingdal (id.).
3. Paysan d'Hitterdal dans Tellmarken (id.).
4. Paysanne de Moranger et Oster près Bergen (id.).
5. Habitant d'Aal dans Hallingdal (id.).
6. Femme d'Hittertal dans Tellmarken (id.).
7. Costume de naes dans Hallingdal (id.).
8. Paysan de Moranger près Bergen (id).
9. Paysan d'Hgerdal (id.).
10. Paysanne de Flesberg dans Nummedal (Norvége).

Adresser un bon de poste pour la valeur des Costumes qu'on désire, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère, à Paris.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 171. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 9 Avril.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

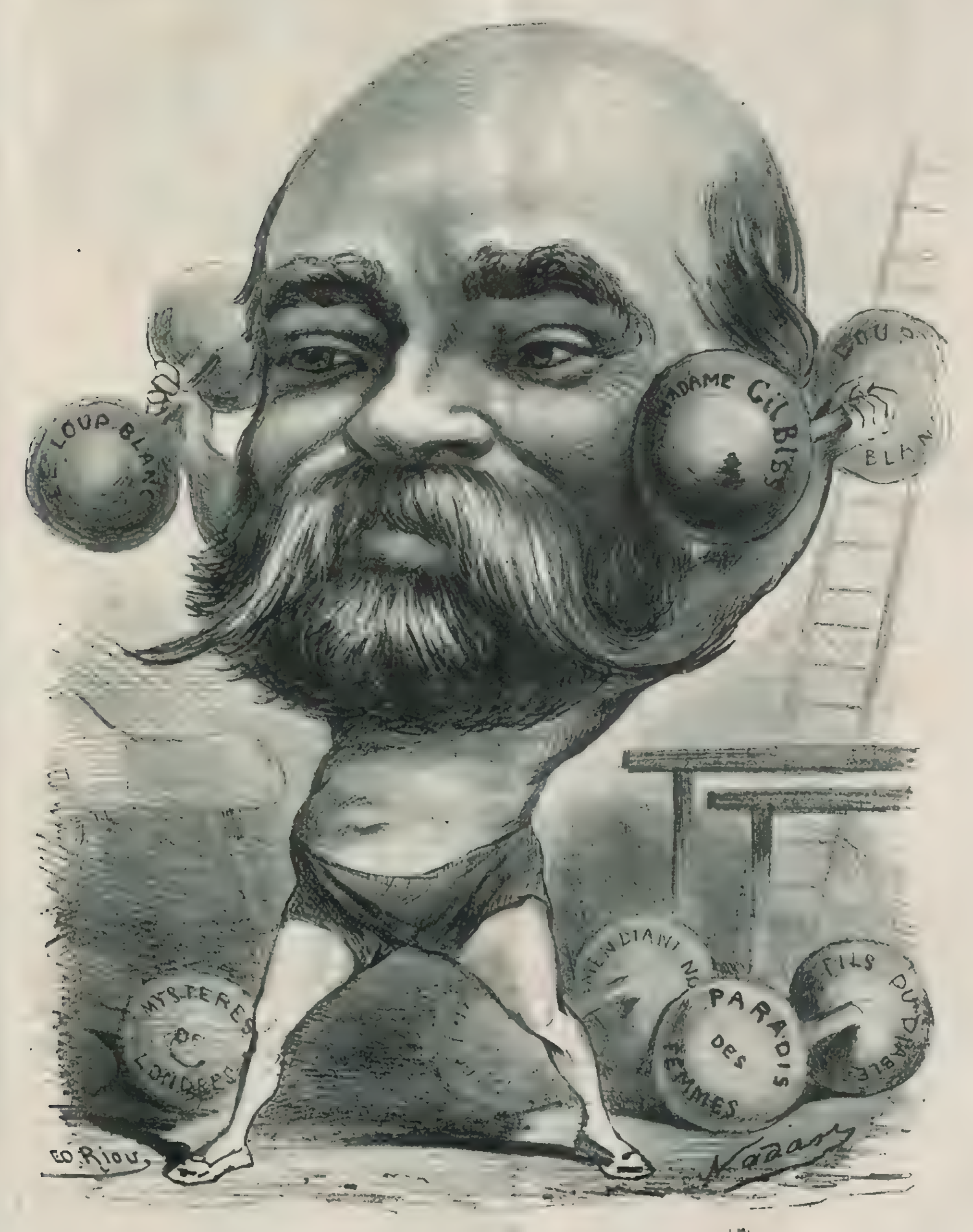
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX 3 mois.... 5 fr. 6 mois.... 10 12 mois.... 17

PRIX 3 mois.... 5 fr. 6 mois.... 10. 12 mois.... 17.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



PAUL FÉVAL.

(Voir la biographie page 2.)

VOYAGES A LA VAPEUR, — par LEDRAD.



15965

— Attention, voyageur, ça va partir.
— Ah! fichtre!



ENTRE ENRHUMÉS. 15966

— Croyez-vous à la baix?
— Quel abbé, monsieur?
— Mais barbleu, la baix, la baix à dout brix.
— L'abbé Adoubri, connais pas.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XX.

A MON AMI STANISLAS GODEFROY,

PAUL FÉVAL.

Dès que celui-ci fait un roman, — et il a juré de n'en jamais publier moins de quatre à la fois, — les chacals du boulevard du Crime flairent au vent. Il y a curée. L'un prend une situation à la force de la mâchoire, l'autre, à belles griffes, écorche un dénoûment. Notre ami d'Ennery, non sans apostrophe, a fait avec les seuls *Mystères de Londres* deux incommensurables mécaniques : le *Marché de Londres* et les *Chevaliers du brouillard*. Il n'en est pas plus fier, et dit, *comme Virgile :* Je chippe mon bien où je le trouve.

Mais connaissez-vous Triat, et connaissez-vous le gymnase de Triat? Triat est un grand homme : il est pour la force, dédaigne le reste, méprise les philosophes et fait peu de cas des idéologues. On parlait un jour devant lui de Jésus-Christ : « Ah! oui, dit-il, je sais! Il a du bon. *J'ai lu son livre :* ce n'est pas mal! »

Eh bien, si Féval voulait, il nettoierait les parages de ce qu'il appelle la piraterie dramatique comme Hercule un jour balaya les étables d'Augias. Il est l'élève favori, le fils, le Benjamin de Triat : il vit chez Triat. Arpin l'estime, Rabasson le prise, et les connaisseurs déclarent que son biceps a de belles qualités. Trois ou quatre temps de hanches, quelques jambes passées, un léger nuage de coups de pied aux yeux, et depuis la Porte-Saint-Martin jusqu'à l'Ambigu, depuis l'Ambigu jusqu'à la Gaîté, toutes les familles bedouines seraient en deuil.

Il ne daigne!

Je gage que vous n'avez jamais vu Féval? C'est l'homme qu'on ne rencontre pas. Il n'a jamais mis le pied à l'Opéra, il ne sait pas où est le Théâtre-Français; pour aller de la Madeleine à la Bastille, il prend le boulevard extérieur. Ce n'est pas un sauvage, ses livres l'attestent, et sa conversation est des plus agréables; mais c'est un marcheur, un nageur, un sauteur, un frénétique amant des exercices du corps. Il n'a pas le temps. Quand il a fait ses six ou huit lieues à pied, grimpé dans ses cordages, franchi ses chevaux, tourmenté ses barres parallèles, et livré son dos en sueur à l'eau glacée, c'est à peine s'il lui reste un peu de loisir pour écrire trop vite et trop facilement le *Fils du Diable*, ou le *Bossu*, ou *Madame Gil Blas*..... grands succès assurément, et plus grands encore si Féval avait le temps d'écrire plus court. Mais son imagination a pris son vol, il va, il va, éparpillant des trésors d'observation et de style, — oui, ma foi, de style! — et ne pense plus au Turc sage qui concentrait son jardin de rosiers en une goutte d'essence dans une larme de cristal. C'est la maladie de la plume folle, la plume de Saint-Guy. Il en est puni cruellement parfois : j'ai entendu un jour un monsieur qui ne s'y connaissait pas, prononcer à côté du nom de Féval celui du vicomte Ponson, ce cure-dent dérangé...

Quelle leçon!

Et si vous saviez comme ce gaillard-là fait bien le petit journal! Mais vous ne le savez pas. Qui irait chercher dans les collections non signées de la *Silhouette*, du *Corsaire* et du *Pamphlet*, ces mille et un petits chefs-d'œuvre de petite critique, que n'eussent désavoués ni de Latouche, ni Méry, ni Gozlan, ni Roqueplan qui depuis... mais alors il ne faisait pas de procès aux petits journaux.

Féval a des ennemis comme tous les gens qui travaillent et qui réussissent, et il n'a jamais songé à pratiquer la camaraderie pour s'en défendre. Mais il a des amis, des amis chauds et cordiaux comme son brave cœur, et sa réputation d'inflexible loyauté le fait un des preux de feu la Société des gens de lettres (aujourd'hui *Institution Wey, Boarding school*, etc.). Il y eut là récemment un faible à protéger, une femme et des enfants à défendre. Dans ce champ clos, tristement ouvert par une dénonciation anonyme, l'ennemi était redoutable : le chef du terrible parti des artilleurs de la garde nationale au divan Lepelletier en 1848, rien que cela! Féval, l'invisible, se fit voir et entendre cette fois. Nous fûmes battus, tout de même, et tout fut perdu, madame, — fors l'honneur!

Mais nous sommes de ceux qui n'oublient rien, et qui retrouvent tout...

Faut-il vous raconter son histoire, et comme quoi, né à Rennes le 27 septembre 1817, et d'une ancienne famille de robe, il fit ses études et son droit dans sa ville natale. Reçu avocat, Paul-Henri-Corentin, — pourquoi Corentin? — Féval quitta le barreau pour venir à Paris, léger d'argent, mais cousu d'espoir. Un très-riche financier, son cousin, entreprit de faire de lui un banquier. Féval prit la clef des champs, et fit de la misère, comme on dit, mais avec dignité, ce qui est difficile. Il était correcteur d'imprimerie, et s'essayait à écrire. Anténor Joly le découvrit et M. Véron le nia : sa fortune était faite.

Le Club des phoques, *les Chevaliers du firmament*, *le Loup blanc*, *les Mystères de Londres* (signés Francis Trolopp), *le Fils du diable*, *la Quittance de minuit*, *les Amours de Paris*, *les Belles de nuit*, *les Parvenus*, *le Paradis des femmes*, *les Compagnons du silence*, *l'Homme de fer*, *le Bossu*, *les Errants de nuit*, *les Couteaux d'or*, *le Tueur de tigres*, *le Mendiant noir*, *la Louve*, *l'Histoire des tribunaux secrets*, etc., etc., sans parler de ses œuvres dramatiques, lui constituent un bagage d'environ trois cents volumes.

Cette fécondité est d'autant plus remarquable, que Féval se passe rigoureusement de collaborateurs. Cet écrivain, qui s'est fait feuilletoniste, a d'ailleurs tout l'esprit qu'il faut pour regretter sincèrement cette production exagérée, et est essentiellement l'homme qui ne parle point de ses livres et ne va pas aux représentations de ses pièces.

Mais pour Dieu! ne lui dites pas qu'il est chauve! La gymnastique lui fera quelque jour repousser les cheveux,

VOYAGES A LA VAPEUR, — par Ledrad (suite).



15967

— Vous permettez, mademoiselle?
— Oui.



15968

— Conducteur! faites donc lever le pied à ce gentleman.

---

puisque Triat le lui a promis, et que Triat lève 200 livres à bout de bras.

D'ailleurs il n'a pas encore essayé l'eau de Lob, qu'il garde pour la bonne bouche. Il a sur son bureau de travail une énorme brosse à tête; il a des peignes sur ses consoles, sur ses bahuts, sur sa cheminée. Son beau-père, le célèbre docteur Penoyée, le nourrit de cardons à la moelle de bœuf; madame Paul Féval fait en secret des neuvaines. Mais d'ailleurs, est-il bien chauve? Et si notre dessin lui donne un genou pour sinciput, n'est-ce pas que le crâne du père du *Fils du diable* est nouvellement rasé, rasé magnétiquement, en vue d'une abondante reproduction qu'on ne peut tarder à apercevoir?

Féval écrit les pieds chaussés de sabots. Ce sont les sabots d'un homme qui avait beaucoup de cheveux.

Lors du congrès de la propriété littéraire, à Bruxelles, le roi des Belges, sachant que Féval était une des plus notables victimes de la contrefaçon, eut l'obligeance de lui demander si l'anéantissement de ce déloyal commerce avait déjà eu pour lui de grands avantages.

— Sire, — répondit le romancier, qui croyait voir le regard royal fixé sur son crâne,—Sire, c'est transitoire... il m'en revient beaucoup de petits... A la loupe, Votre Majesté en apercevrait une forêt.

Voilà tous les documents que Féval apporta à l'importante question de la propriété intellectuelle.

La dernière fois que nous l'avons rencontré aux bains froids, il a promené notre main sur son cuir non chevelu en disant :

— Tâte-moi ça! c'est comme une brosse!

Douce folie!

Nadar.

LES FUMISTES.

V.

ENTRE PARENTHÈSES.

Il y a peu de temps, le vert faisait prime comme papier de tenture : cabinet de travail, salon, boudoir, mur ou cloison, tout se tapissait de vert. Le vert était doux, le vert était sérieux, le vert était riche, le vert était sobre, le vert reposait la vue, le vert s'alliait admirablement aux tons du vieux chêne et du bois de rose, le vert était le repoussoir obligé des bibelots; hors le vert, il n'y avait ni salut ni harmonie; sans vert, l'or lui-même n'était qu'un pauvre diable de métal; enfin le vert était à la mode. Mais aujourd'hui!... interrogez les fabricants de papiers peints, ils vous répondront que le vert n'a plus sur la place ni crédit ni amis, et je vous dirai entre nous que, — M. Babinet aidant, — on espère bien que cette couleur, désormais proscrite, perdra prochainement la place usurpée par elle dans l'arc-en-ciel depuis le lendemain du déluge.

***

Proscrite, pourquoi? Il paraît, — je ne garantis rien, n'étant savant ni peu ni prou, — que les tons verts ne sont obtenus qu'à l'aide de substances en *ure*, en *ate* ou en *ide* de la famille des poisons; lesquelles substances, même après la préparation nécessaire pour la coloration du papier, conserveraient une très-maligne influence sur la santé du monde. Un Allemand a découvert, en appliquant l'électricité à l'étude de l'antiquité, que la salle à manger de Mithridate, — le Charles Monselet des poisons, — était tendue de papyrus vert; c'est ce qui a mis la puce à l'oreille de nos savants. Ah! nous l'avons échappé belle! Mais il y a eu presque des victimes, entre autres une des plus jolies fractions du « tout Paris des premières » (boulevard du Mélodrame, section des avant-scène de droite); la situation de cette dame était désespérée. Pour elle, les cinquièmes actes perdaient leurs surprises, le médaillon de ma mère se décolorait de plus en plus, et chaque soir, — après le spectacle, — elle pâlissait à vue de femme de chambre. Je passe sous silence les coliques, comme entachées de prosaïsme. Les princes du séné, convaincus d'impuissance, songeaient sérieusement à se faire nègres; on brûlait des cierges dans les synagogues, et le mal empirait toujours. « C'était à se briser la tête contre les murailles, » et c'eût été maladroit, car les murailles étaient précisément couvertes de papier vert. — Ne l'aviez-vous pas deviné? — Il était temps que le citoyen de Leipzig entrât dans la vie privée de Mithridate. Si la loi de 1819 sur la diffamation eût arrêté notre Allemand, c'en était fait de la charmante Parisienne.

***

En voilà long, et je ne suis pas arrivé encore à ce que je voulais, c'est-à-dire à vous fournir un nouvel exemple des faiblesses où se laissent aller dans la pratique, les esprits qui, en théorie, se targuent le plus de force. J'y arrive.

On causait dans un salon de la *viridite* de madame ***, et chacun de rire de la fatale influence attribuée au papier vert et de la crédulité de la jolie malade; M. R..... surtout était inépuisable en spirituelles facéties. Un mercredi, deux, trois mercredis se passent, et notre M. R..., l'un des plus aimables et des plus assidus habitués de la maison, ne vient pas; on était sur le point de s'inquiéter, quand arrivent le quatrième mercredi et le déserteur.

— Ah! c'est vous! Qu'étiez-vous donc devenu?

— J'ai été malade, des coliques, des vomissements.

— Il fallait nous prévenir.

— Je n'ai pas été malade tout le temps; mais j'ai fait arranger mon appartement, changer quelques papiers.

— Oh! oh! dit par une inspiration subite M. A..., est-ce que par hasard vous aviez du papier vert?

— Oui.

Jugez si on rit.

— Oui! répète courageusement M. R..., et j'ai fait mettre du papier rouge à la place. Ce n'est pas que je croie... non! mais le rouge est une superbe couleur, et ma foi, si le vert ne fait pas de mal, il ne peut pas faire de bien, c'est sûr.

Oh! fumiste!

***

La scène se passe à Palerme (*Panormus*, 200,000 habitants, archevêché, port, avec un môle et un château fort; tribunal d'appel et cour de cassation, académie de médecine, *académie du bon goût;* commerce : soieries, gants, passementeries, tanneries, etc. (*Dictionnaire de Bouillet*). Un prince sicilien vient dans l'atelier du Nadar local se faire *tirer* en photographie, et *tirer* est le mot, vous allez bien le voir.

Le prince s'assied, et le Nadar braque sur lui son instrument. Le prince cligne des yeux et grince des dents. Le photographe surpris s'arrête, puis rebraque; le prince recligne et regrince.

— Il a un tic, se dit le *photo :* tant pis, ça fera un vilain prospectus; enfin, allons-y tout de même de sa *binette*.

Mais la plaque se faisant attendre, le Nadar passe dans le laboratoire pour en presser la préparation; il en-

tend alors l'altesse dire à demi-voix à un de ses aides de camp en montrant le daguerréotype :

— Est-ce qu'il n'y a pas de danger que ça éclate?

*
* *

Passons dans l'autre Sicile, je vous prie. C'est une belle ville que Naples (*Parthénope*, puis *Néapolis*, 390,000 habitants; archevêché, beaucoup de couvents et de catacombes, académie *borbonique*. Produits : cordes d'instruments, sucreries, macaronis, etc. ; mont-de-piété *très-riche* et pauvres *très-pauvres*, etc.), mais on prétend que dans un temps certaines personnes appartenant aux nobles classes se livraient à des jeux de mains qui partout ailleurs semblent dévolus aux *vilains*, et voici ce qu'on m'a raconté au sujet d'une aussi singulière manie.

Un Français de très-haut rang, assistant à une fête chez un grand personnage, s'aperçut qu'on lui avait pris sa tabatière; il va trouver le maître de la maison et lui dit :

— Etes-vous bien sûr de tous vos invités?

— Comment l'entendez-vous? est-ce qu'un roturier se serait glissé ici?

— Je n'en sais rien; mais vous voyez bien ce monsieur, appuyé sur la cheminée, celui qui a toutes ces décorations...

— Le duc de....

— Eh bien, votre duc vient de me prendre ma tabatière, à laquelle je tiens beaucoup. Je suis sûr que c'est lui; je n'ai pas voulu faire de scandale.

— Vous avez eu raison, je vais arranger ça. Passez dans un autre salon, je vous y retrouverai tout à l'heure.

Quelques minutes après la tabatière était restituée.

— Ah ça, dit le Français, en quels termes la lui avez-vous redemandée?

— Redemandée! allons donc, c'eût été malhonnête. Je la lui ai *reprise*.

*
* *

Les artistes n'ont pas toujours autant de tact que de talent. A la suite d'un grand concert donné à la cour d'Angleterre, la reine Victoria eut l'excellente idée d'aller elle-même féliciter les exécutants. Elle exprima en termes très-gracieux le plaisir qu'elle avait éprouvé.

— Vous, monsieur, dit-elle en finissant à un chanteur justement célèbre, vous avez une voix ravissante.

— Je ne dis pas, répondit le baryton, mais je ne suis pas content de vous.

Tout le monde frissonna.

— Vous dites, monsieur? fit la reine.

— Non, vous allez toutes les semaines à Drury-Lane, et c'est tout au plus si vous venez nous entendre une fois par mois. Vous n'êtes pas gentille. Nonooon!... c'est pas gentil!

Tout ce qu'il y a de plus historique. — Avez-vous besoin d'un fumiste, d'un vrai, je vous recommande celui-là.

*
* *

Les femmes ont toujours raison, c'est entendu; aussi quelle satisfaction pour un époux quand au prix des plus grands sacrifices il peut arriver à prouver qu'une fois dans sa vie il n'a pas eu tort!

(Je prie les délicats de sauter les cinquante-cinq lignes suivantes. Si malgré cet avertissement ils les lisent, ils seront mal venus à faire les dégoûtés.)

Un commis-voyageur arrive dans un hôtel un jour de foire. Plus de chambres disponibles. Il a beau jurer, tempêter, il n'y en a pas.

— Comment, moi, s'écrie-t-il, moi qui descends ici dix fois par an, vous ne me trouvez pas un lit pour reposer ma tête?

— Puisqu'il n'y a rien.

— C'est bien; alors je vais au *Lion d'argent*, et jamais le *Cheval rouge* ne m e reverra.

— Il n'y en a pas plus au *Lion* qu'ici, tout est retenu depuis huit jours.

— Comment faire, alors?

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON.



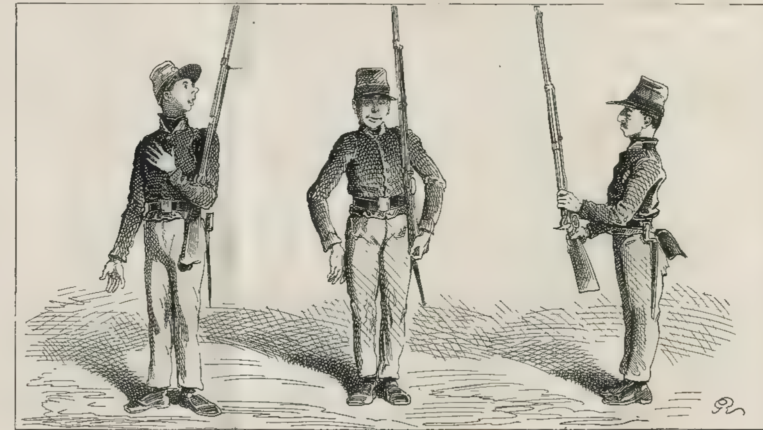
15969

QUATRIÈME LEÇON. — *Principes du pas oblique.*

Porter le pied droit-z-obliquement n'a droite et en avant à environ à peu pres 65 centimetres du gauche; attention de faire tourner-z-un peu la pointe du pied droit en dedans, à seule fin pour empêcher l'épaule gauche d'avancer et rester dedans cette position.

Au commandement *deuss*, porter le pied gauche pour la ligne la plus courte à environ 46 centimètres en avant le talon de droite, et restère idem dedans cette position.

Continuer-z à-marcher de cette manière aux commandements *un*, *deuss*, en arrêtant à chaque pas; attention pour maintenir les épaules carrément et la tête directe.



15970

MANIEMENT DES ARMES.

L'arme — BRAS.

Un temps et trois mouvements.

— Empoigner brusquement l'arme à onze cents mètres au-dessus de la platine sans retourner l'arme et en l'enlevant-z'un peu.

— Quitter la crosse dans la main gauche, placer l'avant-bras gauche étendu dessur la poitrine contre le chien, la main sur le sein droite.

— Laisser retomber vivement la main directe à sa position.

Portez — ARMES.

Un temps et trois mouvements.

— Porter brusquement la main à la poignée de l'arme.

— Placer brusquement la main gauche sous la crosse

— Laisser retomber vivement la main droite dans sa position, descendre au même temps l'arme avec la main gauche a celle de la position du port d'armes.

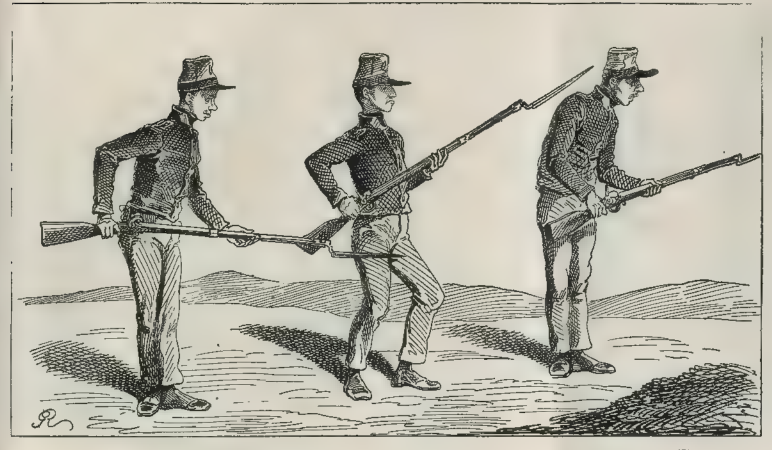
Presentez — ARMES.

Un temps et deux mouvements.

— Retourner l'arme avec la main gauche, saisir au même temps la poignée de l'arme du fusil avec la main droite, l'arme d'aplomb-z-et détachée de l'épaule, continuer la main gauche sous la crosse.

— Achever de retourner l'arme avec la main droite pour l'emporter d'aplomb au vis-à-vis du milieu du corps, la baguette en avant, la main droite restant contre la sous-garde, le petit doigt rejoignant le vuidement du bois, en avant la platine, du pouce allongé le long du canon, l'avant-bras collé-z-au corps sans l'être gêné, la main à la hauteur du coude. Ouf!!!

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



15971

Croisez — 'ETTE. — Un temps et deux mouvements.

Premier mouvement.

Faire une demi-à-droite sur le talon gauche, placer en même temps le pied droit-z-en équerre derrière le talon gauche au milieu du pied vis-à-vis à vuitt centimètres du talon, retourner l'arme avec la main gauche, la platine en dessus et la saisir en même temps-n-à la pognée-z-avec la main droite détachée de l'épaule — laisser la main gauche sous la crosse.

Second mouvement.

Rabattre l'arme avec la main droite dans la main gauche, un peu-z-en avant de la capucine du canon-n-en dessus le coude gauche près du corps, la main droite appuyée-z-à la hanche idem, la pointe de la baïonnette à l'hauteur de l'œil des hommes du deuxième et troisième rangs dont qu'ils feront-n-attention que leurs baïonnettes respectifs elles ne touchent pas leurs chefs de file.



15972

Réposez — vo's — ARMES. — Un temps et deux mouvements.

Prémier mouvement.

Descendre l'arme en l'allongeant vivement du bras gauche, la saisir en même temps-n-avec la main droite en dessus près de la capucine, lâcher l'arme dans la main gauche et l'emporter vivement vis-à-vis de l'épaule droite, la baguette en avant du petit doigt dernière le canon n'appuyé-z-à la hanche, la crosse à environ vuitt centimètres de terre, l'arme à plomb de la main gauche pendante sur le côté.

Second mouvement.

Laisser glisser l'arme dans la main, la tomber sans frapper ni reprendre la position qu'elle va-t-être andiquer.

Position du soldat réposé sur l'arme.

La main basse le canon-z-allongé entre le pouce et le premier doigt de la monture des trois autres allongés et ci-joints le bout du canon-z-environ cinque centimètres de l'épaule droite, la baguette en avant le talon de la crosse à côté contre la pointe du pied droit de l'arme d'à plomb.

— Écoutez, dit l'hôte, j'ai bien quelque chose, mais c'est au grenier; ce n'est vraiment pas présentable?

— Enfin, y a-t-il un lit?

— Oui, oh! pour ça, oui, et un bon lit encore; mais il n'y a pas de rideaux, pas de meubles, deux chaises tout au plus.

— Ça m'est égal, je m'en vais bien souper; je boirai une bonne bouteille de Chambertin en supplément; une nuit est sitôt passée! — Les rideaux ne font pas le sommeil, et je pars demain matin de très-bonne heure.

Le voyageur soupe longuement, copieusement, très-copieusement, et va se coucher. — Dans la nuit il a le cauchemar, se lève, cherche, et s'aperçoit que l'hôte ne l'a pas trompé en lui disant que le mobilier est incomplet; il y avait bien les deux chaises en question, mais le voyageur en rêvait une troisième; il la cherche en vain. — Il entreprend un voyage de découverte dans le corridor : — Rien. — Enfin, à bout de patience, il rencontre dans l'obscurité, sous un escalier, un confident dans le sein de qui il épanche ses peines.

Le lendemain, suivant son programme, il part de grand matin. — Il revient dans la ville six semaines après.

— Eh bien, dit-il, avons-nous une chambre aujourd'hui?

— Hélas! dit l'hôte, j'en ai plus que vous n'en voudrez.

— Ma foi, tant mieux, dit le voyageur, car l'autre fois j'ai été joliment *embêté*.

Et il raconte son odyssée à travers les couloirs.

— Ah! sapristi! répond l'hôte joyeux, que vous me faites plaisir! Dis donc, ma femme, s'écrie-t-il, dis donc!

— Quoi!

— Et toi qui prétendais que le boudin n'avait pas un petit goût!

*
* *

C'était une femme qui vendait ou louait, — au choix, — une prune à l'eau-de-vie. Elle avait écrit sur un écriteau :

Un liard pour la sucer! un sou pour l'avaler!

*
* *

Un homme d'ordre par excellence s'était avisé, à partir de l'âge de vingt ans, d'écrire sur un livre *ad hoc* le nom de ses amis. Jusqu'à trente ans, il les inscrivit par vingtaines; plus tard, il n'eut plus d'autre besogne que d'effacer : *celui-ci* pour refus de service, *cet autre* pour ingratitude, *celui-là* pour trahison, etc., etc. Notre teneur de livres mourut à quatre-vingts ans : il ne restait plus qu'un nom sur son registre, et ses dernières paroles furent celles-ci :

« Mon Dieu! je vous remercie de me faire mourir *assez jeune* pour que je n'aie pas le temps de m'apercevoir que Guillaumin est une canaille. »

Je tire l'échelle.

GUSTAVE BOURDIN.

LA BUVETTE DE LA BOURSE.

Oui, la Bourse a maintenant sa buvette, son café, son buffet.

La buvette de la Bourse est installée dans les caves du palais de l'agio.

J'ai payé un franc de tourniquet et dix centimes de dépôt pour ma canne, afin de pouvoir m'offrir une choppe de sept sous dans le sous-sol du temple de Plutus.

Moyennant cette rétribution, il m'a été permis de contempler des tiers, des quarts, des huitièmes, des seizièmes d'agent de change, mangeant des côtelettes de veau d'or dans des plats d'argent; des coulissiers ingurgitant des petits verres d'eau-de-vie de Dantzick pailletée d'or; des clients chantant le gloria de la hausse en prenant leur demi-tasse dans des tasses dorées.

Mais n'y a-t-il pas danger pour les affaires à voir les

LES PAYSANS, — par Baric.



15973

— Dit' donc, l'ami, y a assez longtemps que vous regardez là! faudrait faire de la place aux autres.
— Attendez donc un peu... il passe beaucoup de monde, j' vas p't-être ben voir passer ma fille qui est à Paris!



15974

— You' auriez point la monnaie blanche d'une pièce ed' cent sous, à m' *sanger?*
— Où qu'est vout' pièce?
— Où qu'est donc vout' monnaie à vous?

agents quitter la corbeille du parquet pour la corbeille des croquets? la cote officielle pour la jupe de la limonadière? le comptoir d'escompte pour le comptoir du café?

Et le sérieux des grandes opérations financières ne souffrira-t-il pas, lorsqu'on entendra les agents les plus posés, menant de pair la buvette et la corbeille, réclamer comme suit les objets de consommation?

— Garçon, du saucisson de Lyon... à Genève.

— Une bouteille de bordeaux... à la Teste.

— Une côtelette de port... de Marseille.

— Une glace... de Montluçon.

Riez, riez!... gens du parquet et de la coulisse; buvez de la limonade, abreuvez-vous de bière, de vermout et d'absinthe...

Vous ne savez pas ce que vous garde la buvette de la Bourse.

Les choppes dans le palais, c'est la mort de l'agiotage!

La bière amènera les cartes, les dés, les échecs, les dames même, si impitoyablement bannies jusqu'à ce jour.

Au lieu de jouer sur telle ou telle valeur, le public jouera au piquet, au bézi, aux dominos...

Petit café deviendra grand.

La buvette ne se contente plus d'un caveau, elle envahit les souterrains de la Bourse, elle éparpille ses tables sous les marronniers, elle les dresse sous la colonnade, elle prend d'assaut le premier étage, et finit par chasser les acheteurs et les vendeurs du temple...

Alors la Bourse n'est plus qu'un immense café, un estaminet monumental...

Le café des soixante-six colonnes.

A moins que le fameux Duval, ce restaurateur consommé, n'y installe un établissement de bouillon.

Pourquoi pas?

Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait bu des bouillons à la Bourse.

Alexandre Flan.

VOYAGE AUX BOULEVARDS PARISIENS.

ESQUISSE PHYSIOLOGIQUE DÉDIÉE AUX FLANEURS DE TOUS LES PAYS.

Les boulevards intérieurs, immense artère du Paris de la rive droite, qui relient la place de la Concorde à la place de la Bastille, deux pages de notre histoire, sont sans contredit l'un des côtés les plus pittoresques et les plus curieux de la capitale.

Ornés de maisons monumentales, de brillants magasins, et plantés d'arbres au maillot qui pourraient avoir des feuilles, les boulevards offrent sur leur trottoir bitumé le spectacle incessant de la comédie humaine dans ses manifestations les plus diverses.

Dans une *flânerie* qui ne finit jamais passent tour à tour des types intéressants, pris à tous les degrés de l'échelle sociale.

Le boulevard est un terrain neutre où la pauvreté coudoie la richesse, où le vice se montre à côté de la vertu, où l'honnête homme marche près du fripon, où la pipe s'allume au cigare, où tous les idiomes se parlent, où tous les peuples se donnent rendez-vous. C'est une macédoine de visages et de costumes omniformes, un méli-mélo d'expressions empruntées à tous les vocables, un cortége d'exclamations, de cris et de rires à plonger dans un hébêtement parfait l'étranger ou le provincial subitement transporté dans ce milieu bizarre et imprévu.

LE BOULEVARD DES ITALIENS.

A tout seigneur tout honneur. Ce boulevard est le plus célèbre, et sa réputation a fait le tour du monde.

Il n'est pas un roman bien né qui n'en fasse fouler l'asphalte par quelques-uns de ses personnages; cela les pose, et le procédé est ingénieux. Un exemple entre mille.

« *La marquise était négligemment étendue sur les coussins capitonnés de sa voiture, et laissait tomber des regards dédaigneux sur la foule émerveillée de sa souveraine beauté, quand tout à coup elle aperçut le vicomte de Lucenay en train de faire décrotter ses bottes au coin du boulevard des Italiens.* »

D'un trait voici un vicomte qui s'élève dans l'estime du lecteur; on reconnaît tout de suite l'homme distingué qui se fait décrotter au boulevard des Italiens et non ailleurs.

C'est donc sur ce boulevard que la fashion, reliée en bottes vernies et en gants jaunes, vient chaque soir, en été surtout, dépenser deux ou trois heures de ses loisirs.

Des chaises échelonnées devant l'ex-café de Paris (encore un café où mangeaient tous les héros de roman, c'est peut-être ce qui l'a tué), permettent à un chapelet de femmes à l'œil vif et quêteur de passer la revue des gandins qui circulent, la tête cachée dans les nuages d'un panatella quelconque.

A huit heures, la foule devient compacte. Le boulevard ressemble à une mer agitée et houleuse, avec des têtes humaines en guise de vagues. Chaque promeneur, pénétré de la plus entière confiance envers son voisin, tient obstinément la main sur son gousset. Les interpellations courent dans l'air, les éclats de voix se croisent, les chiens se font écraser la patte, et les femmes se font voir.

C'est un superbe tohu-bohu, noyé dans l'illumination féerique des magasins.

A la hauteur du passage de l'Opéra, la *petite bourse*, il n'y a pas longtemps encore, tenait ses bruyantes assises. C'était là qu'avait lieu le *tripotage* illégal des effets publics, et surtout des effets véreux qui se négociaient à voix basse dans l'encoignure d'une porte.

Au premier pas qu'on hasardait dans cette forêt de Bondy animée, des *chemins* se jetaient dans vos jambes, une *action* en baisse vous sautait à la gorge; le boulevard était infesté de valeurs faisandées qu'on appelait discrètement le papier-bois, l'agriculture ou le gouvernail Fouques, toutes valeurs qui depuis se sont fusionnées avec le poivre et la cannelle; on respirait des *primes dont deux sous*, mais pour peu qu'on voulût séjourner sur ce domaine fertile de la spéculation, comme on s'occupait de bourse, on voyait plus d'une fois la sienne disparaître comme par enchantement.

Ces heureux temps ne sont plus.

BOULEVARD MONTMARTRE.

Ce boulevard n'a pas les prétentions d'élégance de son voisin, que nous venons de quitter; il est limonadier avant tout, et il n'offre aux promeneurs qu'une hospitalité confortable dans des cafés ruisselants de dorures et d'arabesques. C'est bien quelque chose, mais les garçons de ces cafés ne sont pas en harmonie avec leur encadrement; on voudrait les voir servir une absinthe avec des bas de soie, des souliers à boucle et une perruque poudrée. Nous prédisons une fortune au hardi spéculateur qui tentera cette innovation.

LES PAYSANS, — par BARIC (suite).



15975

— Mais!... n'en v'là-t-i' un gros vio'on! comment qui peut faire donc, celui qui joue de c'te musique-là, pour el' mettre sous s' menton!...
— C'est queuqu' faiseu' d' tours d' force!



15976

— Deux ans? il est aussi fort que le mien qui en a quatre! Oh! le bel enfant!
— Ah! dame! monsieu, c'est que c'est fait dans le ménage, ça, voyez-vous?

Les passages Jouffroy et des Panoramas, qui s'ouvrent de chaque côté du boulevard Montmartre, ont été exclusivement créés pour les badauds surpris par une averse et dénués de parapluie.

C'est au coin du passage Jouffroy que florissait naguère le *Lingot d'or*, célèbre bocal de prunes à l'eau-de-vie débitées par la main des grâces.

Cet établissement demeurait ouvert jusqu'à une heure du matin, et était le rendez-vous de tous les pochards attardés.

Ils avaient fini, étrangers d'abord les uns aux autres, par ne former qu'une seule phalange, composée chaque soir des mêmes nez violets, des mêmes figures couperosées et des mêmes jambes titubantes. Ils ne savaient pas leurs noms respectifs, mais ils se tutoyaient, et, collés au comptoir, ils s'offraient mutuellement des *tournées* de punch en essayant de *saliver* un compliment aux divinités chargées de les servir.

L'heure de la fermeture sonnée, il ne fallait pas moins de trois sergents de ville pour les contraindre à sortir.

Vous pensez qu'alors ces buveurs méritants étaient vaincus! Erreur : ils s'en allaient de ci de là au café Leblond, ouvert toute la nuit, et se plongeaient de nouveau dans des libations qui les menaient jusqu'au jour ou au corps de garde. Et ces viveurs d'un si haut goût étaient tous Français, majeurs et vaccinés!

HIPPOLYTE MAXANCE.

THÉATRES.

Le succès de Tamberlick, rentrant dans *Il Trovatore*, a été des plus étourdissants. Cette fois-ci nous n'avons pas eu un *ut dièze*, mais un *ut* de poitrine, donné avec une facilité sans égale. Tamberlick est d'origine slave, mais il est né à Milan. Sa voix est charmante, nette, pleine, sonore; il prononce bien, et ne chante pas seulement avec talent, avec goût, avec méthode, il chante aussi avec infiniment d'esprit. On sent tout de suite qu'on a devant soi un artiste supérieur. Il lui manquait la consécration de la France, et la France la lui a donnée sans réserve. Le brevet signé par la France vaut mieux que les brevets du Nord, quoique ceux-là aient pour principal mérite d'être entourés de diamants. Tamberlick a le titre de chanteur de l'empereur de Russie. Rubini, Lablache et Tamburini ont seuls reçu ce titre avant lui; il lui donne le droit de porter au cou le portrait de l'empereur Alexandre, enrichi de diamants, et suspendu au ruban bleu de l'ordre de Saint-André.

Tamberlick est désormais le chanteur à la mode.

Je ne crois pas que l'œuvre nouvelle de M. Latour (de Saint-Ybars) soit jamais la pièce à la mode. M. Latour (de Saint-Ybars) est un écrivain consciencieux, honnête, et sachant respecter la plume, qu'il manie avec plus de raison que d'inspiration; mais... (il y a un terrible *mais*) c'est un talent *frappé* ou à la *glace*, si vous l'aimez mieux. Les œuvres de M. Latour (toujours de Saint-Ybars) ne peuvent déplaire, mais elles ne charment pas. Elles manquent de mouvement, d'agitation, de passion, de tout ce qui constitue la vie. Si vous ne me croyez pas, lisez *Virginie*, le *Syrien*, *Rosemonde*. Allez même voir le *Droit chemin*, à l'Odéon, et vous serez tout à fait convaincu.

Le *Droit chemin* vient nous répéter après tout le monde, que l'*honneur* est préférable à l'*argent*, et qu'il vaut mieux travailler et garder son bien, plutôt que de le risquer à la *Bourse* en compagnie d'escrocs. Franchement, n'est-ce pas perdre son temps en redites inutiles?

Le Vaudeville a joué un essai de marivaudage parfaitement réussi. Le costume gracieux du dernier siècle, la poudre si coquette, le mobilier (et quel mobilier! M. Lurine, le nouveau directeur, a fait les choses en prodigue), le style à facettes, l'élégance du mot, le charme du beau langage, il y a tout cela dans la jolie comédie du *Jeu de Sylvia*.

Sylvia, la comédienne, flotte entre un marquis et un chevalier. Sylvia aime le paradoxe, elle veut bien aimer l'un des deux amoureux, mais celui qu'elle aimera n'obtiendra rien d'elle que la faveur d'être mis à la porte. Il aura le cœur. L'autre... Ah! ma foi! l'autre sera plus satisfait. Le marquis et le chevalier s'efforcent à qui mieux mieux de se faire prendre en grippe. Heureux chevalier! plus il est impertinent, plus il est brutal, plus on l'adore! Au dénoûment, Sylvia jette son paradoxe par-dessus les moulins, et se donne à celui qu'elle aime.

On a nommé M. Amédée Achard tout seul. Pourquoi? M. Solar devrait bien nous le dire.

MM. Clairville et de Jallais ont aussi fêté le *Droit chemin* aux Folies-Dramatiques, mais d'une façon plus amusante qu'à l'Odéon. La leçon est gaie, et cependant morale; elle se nomme les *Enfants du travail*, vaudeville en neuf tableaux.

La moralité finale est celle-ci :

« Aide-toi, le ciel t'aidera. Tôt ou tard le travail » trouve sa récompense, et l'inconduite sa punition. »

Le tout est assaisonné de décors ravissants, de couplets spirituels et de situations joviales.

MM. Clairville et de Jallais ont prouvé, eux, que le *droit chemin* pour arriver au succès, c'est d'amuser son public.

Il y a un nouveau théâtre à Paris. Vous en doutiez-vous? C'est un théâtre d'artistes amateurs, édifié rue Fontaine-Saint-Georges.

Un peintre en renom en est le chef d'orchestre, un sculpteur bien connu est son garçon d'accessoires, des littérateurs distingués sont ses machinistes, lampistes, régisseurs et acteurs.

Marcelin dessine les costumes.

Pour l'inauguration, on a joué deux œuvres inédites : *la Belle Impéria*, de M. Émile Lamé, où l'on a beaucoup applaudi mademoiselle Laure, ex-artiste du Vaudeville; puis une pantomime : *Pierrot en Andalousie*, dont le héros enfariné a été fort bien interprété par M. Abel Lurat

On remarquait dans l'auditoire Henri Murger, Taine, Reyer, Gérome, Préault, Gustave Doré, E. Fournier, Bourdin, Droz, etc., etc.

Après le spectacle, il y a eu un bal et un souper splendides aux lueurs des flammes de Bengale.

ALBERT MONNIER.

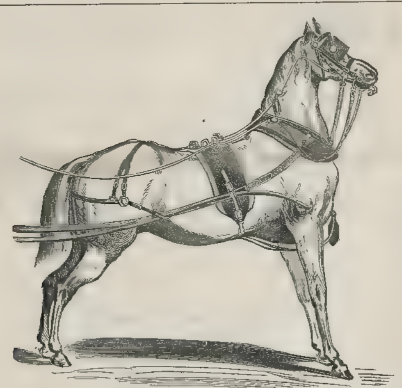
DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.





GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 15 fr. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE

DE

JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE

EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE,

FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.



DÉCOUPURES DE PATIENCE.

Des dessins noirs sont imprimés sur un papier glacé, noir par derrière; de sorte que le dessin étant découpé se trouve noir des deux côtés; ce qui ne permet pas de reconnaître par quel moyen facile il a été exécuté. C'est un travail de patience, un amusement pour les personnes adroites, et un passe-temps pour les soirées de la ville ou les journées de mauvais temps à la campagne. Le cahier, qui contient plus de 40 dessins grands et petits, ne se vend que 4 fr. rendu *franco* sur tous les points de la France. Envoyer un bon de poste ou 20 timbres-poste de 20 centimes à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album comique dessiné par CHAM, sous le titre de : LES TORTURES DE LA MODE. — Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE. — Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes. Cet Album se vend 12 fr. à Paris, 14 fr. rendu *franco*. Pour les abonnés du *Journal amusant* et des *Modes parisiennes*, le prix, rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, est réduit à 6 fr. — Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de 6 fr., rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE, par madame CAVÉ. Méthode approuvée par MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET et autres. La méthode de madame Cavé est d'une simplicité merveilleuse, toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de madame Cavé aussi bien que le meilleur professeur. — Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui chaque jour se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille. — Prix de la méthode, 3 fr. — Pour la recevoir franche de port, 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE. (Méthode de madame CAVÉ.) Les 1er, 2e et 3e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les trois cahiers coûtent donc 30 francs. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Les parents qui voudraient juger des progrès des élèves sont invités à visiter l'atelier de madame Cavé. — Madame Cavé se fera de plus un plaisir de leur indiquer verbalement comment ils doivent s'y prendre pour enseigner *eux-mêmes* le dessin à leurs enfants. On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner. — Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Comp., rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 172. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 16 Avril

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

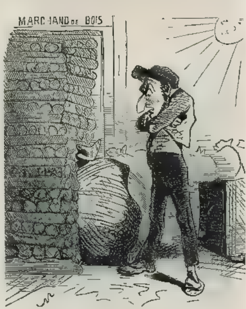
L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1859. — par NADAR et DARJOU.



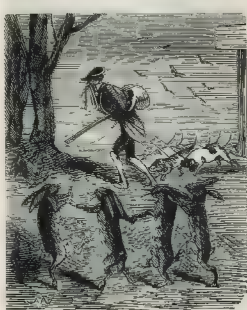
15977

L'hiver de 1858. — Que sera l'été de 1859!



15978

Quelle chance pour les marchands de bois qui ont eu foi dans M. Babinet!



15979

Fermeture de la chasse.



15980

Précautions bavaroises et autres pour la conservation des chevaux nationaux.



15981

Malheureusement on ne s'avise jamais de tout!



15982

— On s'en fiche pas mal de leurs chevaux allemands! comme si on ne pouvait pas s'en passer avec des tibias ficelés comme les nôtres!



15983

Les réclamations et M. Vapereau, ou du danger de faire un livre utile devant certaines vanités.



15984

— Eh! que diable faites vous là à attendre devant votre porte! — Ne m'en parlez pas! je n'ose pas rentrer. Je ne suis pas dans le dictionnaire Vapereau, où on trouve tout le monde, et j'ai peur d'être mal reçu par mon portier



15985

Ce que va devenir le journalisme si on n'y prend garde.



15984

Simple question. L'ancien bureau de désabonnement au *Constitutionnel* est-il encore à louer!...



15987

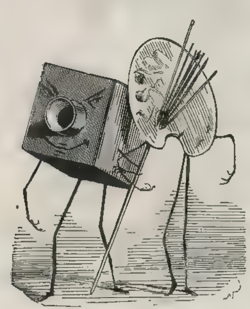
Achat de la *Presse*. — Changement de mains et changement de front.



14988

M. Michelet défendant son *Amour* contre les tentatives impertinentes des vaudevillistes.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



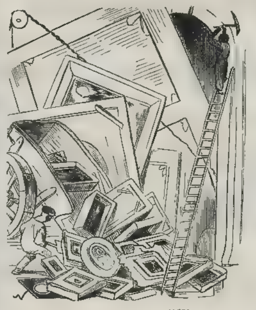
15989

La Peinture offrant à la Photographie une toute petite place à l'exposition des beaux-arts. Enfin!...



15990

Les peintres sont en retard pour le Salon. C'est tout naturel, puisqu'ils ont été prévenus il y a deux ans.



15991

Le nombre des tableaux n'en sera pas moins suffisant.



15992

Rien de mauvais pour un peintre comme de se trouver entre deux R. Je ne sais pas si celui-ci est refusé, mais il en a bien l'*air*.



15993

Une pression sur le jury. — Ne refusez pas, ou je lâche!!! ..



15994

Il paraît que nous allons enfin jouir de la fameuse *Vierge au cochon*, tant annoncée. Les réalistes assurent que le cochon est *aux petits oignons!*



15995

— J'aime encore mieux ça que trop haut.



15996

Inconvénient des tableaux trop frais.



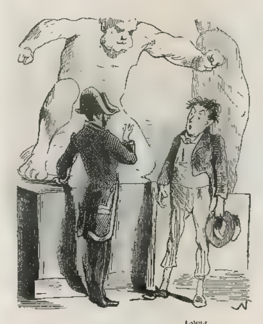
15997

Inconvénients des empâtements en peinture



15998

Un gagnant à la loterie de l'Exposition. — Faut que vous nous enleviez votre lot tout de suite!



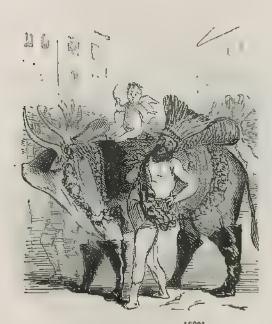
15999

Autre gagnant. (Sculpture) ..



16000

Monsieur s'habille comme les cochers, et conduit lui-même; mais il se fait encore mieux mener.



16001

Il n'était pas content d'avoir sa *culotte*. Il lui a fallu des *bottes, bottes, bottes*.



16002

Où le carnaval parisien est réduit à aller chercher de l'*esprit*.



16003

Un genre de *danse* qui continue à être de mode parmi les gens mal élevés.



16004

A la recherche d'un nourrisson

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16005

— Et dire qu'ils m'ont laissé tout seul... avec deux enfants sur les bras !



16006

— Garçon ! un biberon... frappé !



16007

Reveil de l'ami-Carême.



16008

A revoir ! à l'année prochaine



16009

— Mais qui nous délivrera des bottes à Bastien !



16010

Longchamps. — Côté des hommes.



16011

Longchamps. — Côté des dames.



16012

— Voyons, est-ce bien fini cette fois-ci, votre Longchamps !



16013

— Croyez-vous que *Sax-o-fon* (d., il soit bien guéri !



16014

La renommée du *docteur noir* est saxophonisée partout. N'en sortirait-il que du vent !



16015

Arrivée de Soulouque. — Concurrence inattendue pour le docteur noir.



16016

De doux loisirs attendent Soulouque à Paris.



16017

Autres.



16018

— Comment va M. Velpeau ! — Pas trop bien. — Et ce docteur Noir ! — Mieux que jamais. — Alors c'est les malades que je ne vois pas blancs !



16019

Les steeple-chases de la Marche. — Premier obstacle.



16020

Les *sauts* de rivière.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1859. — par NADAR (suite).



16021

Différentes manières d'apprécier l'obstacle du mur. Numero 1



16022

Numéro 2.



16023

Numéro 3.



16024

Deux mariés au 13e inquiets pour se loger désormais.



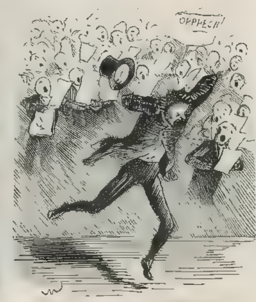
16025

Un monsieur de la banlieue trop pressé à jouir de son *droit* à ne plus payer de *droits*



16026

Une famille d'orphéonistes.



16027

Pas partisan de l'Orphéon!



16028

Sévérité légitime du chef des orphéons. — M'sieu, j' suis cordon bleu! — Que m'importe! Solfiez-vous!



16029

J'avoue que je ne partage pas tout à fait cette opinion pour mon domestique



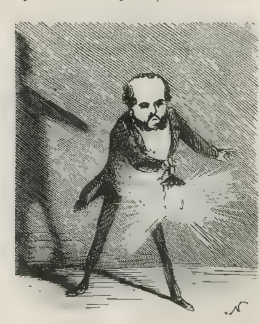
16030

Alexandre Dumas, 1re qualité, retour de Russie.



16031

Herculanum grand succès de Félicien David, Méry et Ce.



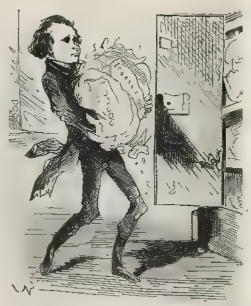
16032

M. Calzado cherchant une salle pour le Théâtre Italien



16033

Après avoir paru avec succès sur toutes les scènes, *Faust* s'aperçoit qu'il a oublié des bravos sur la scène du Théâtre-Lyrique. En avant la musique!



16034

Ce qu'un bon *Jeune homme pauvre* peut gagner bon an mal an.



16035

Offenbach et Crémieux tout fiers d'avoir bien mieux réussi que les Menades à mettre Orphée en *pièce*.



16036

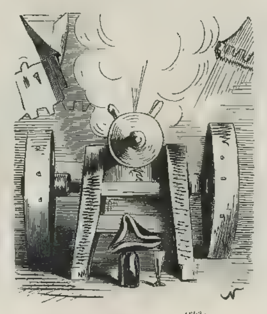
Jacques Offenbach, devenu septuagénaire et père de deux générations, attend encore la dernière représentation de son interminable succès d'*Orphée*.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16037

Moralisons par le théâtre! — Un billet moins cher qu'au bureau, mon bourgeois!



16038

Ce que c'est que *Fanfan la Tulipe*.



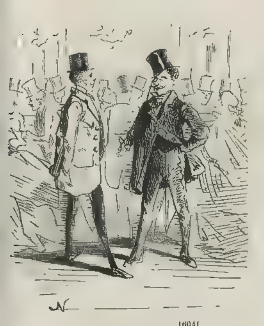
16039

Danger de passer avec sa femme au bras, — quand on y tient! — devant le magicien Manicardi.



16040

Au bruit de la symphonie de l'*Océan*, Amphitrite n'hésite pas un instant à quitter Neptune pour venir se jeter dans les bras du compositeur E.bel.



16041

— Toujours au Casino! — Que veux-tu! je suis si *casinier!*



16042

Plaisirs du pré Catelan — La pêche.



16043

Plaisirs du pré Catelan.—Avez-vous vu l'*aquarium?*...



16044

— Mais vous mangez à vous rendre malade! — Qu'importe! c'est de la boucherie par actions. Plus je mange, plus je me fais de dividendes. Il faut penser à ses enfants!



16045

A l'occasion de la centième représentation de..... n'importe quoi. Que sera-ce à la deux centième!



16046

L'*Eldorado*, modèle des cafés-concerts. Tous les garçons sortent du Conservatoire.



16047

Vermout Lassagne et punch Grassot — A quand le *riquiqui* Scriwaneck?



16048

Les patineurs continuent à attendre une petite gelée....

VOYAGE AUX BOULEVARDS PARISIENS.

ESQUISSE PHYSIOLOGIQUE DÉDIÉE AUX FLANEURS DE TOUS LES PAYS.

BOULEVARD POISSONNIÈRE.

Sur ce boulevard, on circule, on ne se promène pas. On rencontre bien quelques passants qui, arrêtés devant l'étalage de Barbedienne, le fabricant de bronzes, enveloppent d'un regard électrique *la Femme piquée par un serpent*, de Clésinger, ou le groupe des *Trois Grâces*, mais c'est tout.

Le propre de ce coin de Paris, c'est le commerce. On peut y placer le sanctuaire du camelot, le tabernacle de la cotonnade, le temple de l'indienne et du ruban.

Une petite rue d'apparence asthmatique, la rue du Sentier, qui vient prendre l'air sur le boulevard Poissonnière, est formée de maisons de commerce dont les capitaux réunis, m'a-t-on assuré, ne seraient pas éloignés d'atteindre le chiffre modeste de deux cents millions!

Ce *sentier* est tout simplement le chemin de la fortune.

C'est sur ce même boulevard que s'élève la manufacture de vêtements du Prophète, monument élevé au paletot sans coutures, et à une foule de choses toutes plus indécousables les unes que les autres.

N'oublions pas, avant de le quitter, deux restaurants en renom : le restaurant Vachette, où, pendant le carnaval, les chicards viennent de préférence déposer leur faux nez et pleurer dans leurs bottes, et le restaurant Beaurain, où dînent un certain nombre d'hommes de lettres. Je n'y ai jamais rencontré Privat-d'Anglemont.

BOULEVARD BONNE-NOUVELLE.

Saluons d'abord la galette classique du Gymnase. Les grisettes, du temps qu'il y avait encore des grisettes, ont fait sa réputation. Elle continue à faire la fortune de ses propriétaires.

Un grand bâtiment de forme hétéroclite se dresse un peu plus loin; quand on est muni d'une longue vue, on peut lire sur la façade : *Palais Bonne-Nouvelle*.

Rassurez-vous, il n'y a de palais que dans le titre.

Dans la cave, jadis, on montrait des tableaux vivants.

Les invalides du sentiment y descendaient avec des télescopes.

Le rez-de-chaussée de ce soi-disant palais est un bazar. On prétend qu'il y a des marchandises et des marchands, mais je tiens d'un voyageur hardi qui l'a visité que rien n'est moins certain. Une seule boutique s'élevait l'année dernière sur les ruines des autres, et, dérision du sort! c'était une de ces boutiques discrètes où l'on n'achète rien, quoiqu'on y laisse trois sous.

Entre la galette du Gymnase et le palais en question, le boulevard forme une espèce de triangle qui est comme la petite Provence de l'endroit.

Toutes les bonnes du quartier, armées de leurs *babies*, s'y rendent exactement. En tout temps vous y verrez des tribus de flâneurs, péniblement occupés, pendant des heures entières, à regarder des petites filles sauter à la corde.

C'est là qu'en 1847 M. B..., député de l'opposition, rencontrant un poëte de sa connaissance abîmé dans la contemplation de ce spectacle, lui demanda curieusement ce qu'il faisait.

— Je regarde sauter l'avenir, fit rêveusement le poëte.

— Ah! que j'aimerais mieux voir sauter le présent! répliqua le député.

BOULEVARD SAINT-DENIS.

C'est le boulevard sans prétention qui ne met du linge blanc que le dimanche.

Le marchand de vin y fleurit.

A quelque distance, l'Eldorado, le plus grand café-concert de Paris, vous fait une *invite* par ses refrains et l'aspect affriolant de sa façade. Ses ornements sont en or, mais ses chanteurs sont en chrysocale. La forme emporte le fond.

Pourquoi les impresari de cafés-concerts ne remplaceraient-ils pas tout simplement leur troupe de voix éraillées, de soprani étiques et de farceurs larmoyants, par des orgues de Barbarie et des pianos mécaniques? Tout le monde y gagnerait.

Un mirliton bien organisé vaut la plupart des ténors qu'on rencontre dans ces établissements antilyriques, où tout est mauvais, la consommation et la musique, la bière et les chanteurs.

BOULEVARD SAINT-MARTIN.

Le boulevard Saint-Martin a l'honneur de posséder le fameux établissement du Petit-Pot.

A ceux qui me demanderont de leur expliquer les mystères du Petit-Pot, je répondrai par ce couplet d'un Désaugiers inconnu :

Un épicier que l'on réputo,
Près de la porte Saint-Martin,
Quand tant d'autres font la culbute,
Fait tout doucement son chemin;
Mais on verrait fuir la pratique,
Et de Bacchus les gais suppôts
Abandonneraient sa boutique,
S'il n'avait pas ses petits pots.
Courons vite,
Tout nous invite
A fêter du soir au matin
Le petit pot de la porte Saint-Martin.

Ce Petit-Pot étonnant, il faut bien le dire, est un fruit confit dans l'eau-de-vie. Il tire son nom du *petit pot* en porcelaine dans lequel on le sert. Voilà le mystère dévoilé.

Nous tombons ici en plein mélodrame. A l'une des extrémités de ce boulevard s'élève le théâtre de l'Ambigu, à l'autre se dresse le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Dans tous les deux, à onze heures précises, on prononce le même *Sauvé!... Merci, mon Dieu!* et à minuit, la vertu qui, sur chaque scène, vient d'être poignardée, enlève tranquillement son rouge, prend ses socques et son parapluie, et regagne bourgeoise de son pied léger son logis, comme une personne naturelle.

Un savant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a calculé que la somme des larmes qui se répandent chaque année dans ces deux théâtres suffirait pour remplir le grand bassin des Tuileries.

Certains drames sont tellement lacrymatoires, en effet, que plus d'une fois la circulation a été sur le point d'être interdite pour cause d'inondation.

La fontaine du Château-d'Eau, l'une des curiosités du boulevard Saint-Martin, était il y a quelques années le centre d'une fête foraine permanente.

C'était le rendez-vous de tout ce que la nature produisait d'incohérent dans ses jours d'hilarité. Depuis le bœuf qui fume (on ne connaissait jusqu'à présent que le bœuf fumé) jusqu'à la femme géante qui avalait des couleuvres et en faisait avaler au public, on y voyait tour à tour les choses du monde les plus surprenantes.

Et le sorcier qui ameutait les passants en plein boulevard? Ce sorcier était intimement lié avec l'avenir; chaque jour, ils prenaient ensemble une foule de *canons* chez le marchand de vin du coin.

Quand on avait besoin d'un héritage, on allait le trouver; ses poches en étaient pleines, et il en avait toujours au service de ceux qui lui faisaient l'honneur de le consulter, et cela ne coûtait que deux sous.

Il ne fallait réellement pas les avoir, pour se priver du plaisir d'être millionnaire à si bon compte.

Les constructions de la gigantesque caserne du Château-d'Eau ont interrompu les prédictions du sorcier, et les spectacles forains ont émigré en province et dans les fêtes patronales des environs de Paris.

L'art est dans le marasme.

BOULEVARD DU TEMPLE.

Ce boulevard, vulgairement appelé boulevard du *Crime*, à cause des attentats dramatiques qui se commettent sur les planches des nombreux théâtres qui s'y trouvent réunis, présente, à partir de six heures du soir, un tableau d'une fiévreuse animation.

Au premier plan, on trouve d'abord le titi parisien; il n'est sortes de bassesses qu'il n'emploie pour obtenir de votre munificence trois sous, qui lui permettent d'aller aux Funambules ou au Petit-Lazary.

Le gamin parisien est cousin germain du lazzarone. L'un se nourrit de macaroni, l'autre de pommes de terre frites; tous deux sont avides de spectacles.

Au second plan, on aperçoit une nuée de marchands de coco. Rangés militairement devant la façade des théâtres, ils appellent au grand bruit de leurs sonnettes les spectateurs qui, pendant un entr'acte, viennent se remettre au grand air des émotions que leur cause la pièce.

Ajoutez à cela les vendeurs de contre-marques, qui poursuivent les passants de leurs offres généreuses; le bruit de la foule qui encombre les cafés, les nombreux promeneurs qui se pressent, et dans la pénombre, l'étalage en plein vent des marchands d'oranges, de bière, de limonade à la glace, mêlant leur note criarde au concert général, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite du tableau.

C'est dans les petits théâtres du boulevard du Temple que la secte ridicule des gandins et autres bébés vient chaque soir faire une imposante manifestation d'idiotisme et de sucres d'orge à l'absinthe.

Quand nous délivrera-t-on de ces Faublas en chapeau poignard et en pantalon sac, dont rien n'égale la fatuité, si ce n'est la sottise, et qui mettent orgueilleusement tous leurs soins à faire la conquête de quelque ancienne femme de chambre, passée sylphide aux Folies-Nouvelles? Qu'on leur donne à tous des brevets de *ganachemann*, et qu'on n'en parle plus.

Donnons en passant un souvenir au café Turc. C'était autrefois Paphos, Idalie et Cythère réunies, à l'époque où Julien, à la tête d'un orchestre formidable, trônait comme un demi-dieu, et remplaçait la grosse caisse par des décharges de mousqueterie. Il y avait des bosquets ombreux et des lilas en fleurs; on y venait à deux, et, près du feuillage, entre deux bouffées d'harmonies, on se disait à l'oreille de ces mots bêtes, si spirituels dans la langue du cœur; mais le temps, cet ironique et éternel escamoteur, a tout fait disparaître. On a construit une maison sur les bosquets, et Julien a transporté son artillerie à Londres. On m'a assuré qu'il avait encore fait faire un pas à la grosse caisse. Ce n'est plus une grosse caisse aujourd'hui, c'est un canon!

BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE.

Ce boulevard tire son nom du couvent de religieuses fondé par le célèbre capucin du Tremblay, l'ombre mystérieuse du cardinal de Richelieu, couvent qui fut démoli en 1793.

Le boulevard des Filles-du-Calvaire était au siècle dernier une sorte de cour des Miracles, où les Zingari, les tsiganes, le saltimbanques de toute espèce, avaient fait élection de domicile et exploitaient le badaud parisien, soit en s'adressant à sa curiosité, soit en s'adressant plus directement à sa bourse.

Aujourd'hui, ce boulevard n'offre rien de bien particulier. Ses maisons sont blanches et jolies, mais le voisinage du Marais lui donne un air ennuyé et ennuyeux, qui fait qu'on s'arrête à peine aux nombreux étalages de ses marchands de meubles en chêne sculpté.

C'est le domaine du vieux petit rentier du Marais, ce type de l'épicier en retraite, sentencieux et doctoral, plein d'amour-propre et de stupidité. Or, rien n'est assommant comme un vieux petit rentier du Marais, si ce n'est deux vieux petits rentiers. Ce sera bien pire si vous en comptez plusieurs centaines agglomérés sur un même point.

Le vieux petit rentier du Marais, qui a gagné quelques vieilles petites rentes à vendre de la chicorée pour du café, ou de la teinture de bois de Campêche pour du vin de Mâcon, est pénétré de son omnipotence en toute chose et de la profondeur de son jugement. Les occasions seules lui ont manqué pour devenir célèbre. Aussi faut-il le voir discuter une question politique ou d'économie sociale; du bout de sa canne il refait en un quart d'heure la carte de l'Europe. Il coupe, divise, prend et donne des couronnes avec la gravité d'un diplomate dans l'exercice de ses fonctions. C'est un Prudhomme rapetissé, mesquin, dont la bêtise n'est même pas amusante.

Figurez-vous tout un quartier habité par de semblables Philistins, et jugez de l'apparence renfrognée, quinteuse et désagréable qu'il doit avoir.

Pourtant, comme la grisette, depuis quelques années le bourgeois du Marais s'en va, depuis l'époque des embellissements!

BOULEVARD BEAUMARCHAIS.

L'auteur de *Figaro* était, à la fin du siècle dernier, propriétaire des terrains occupés actuellement par ce boulevard, et sur lesquels il avait fait construire une maison magnifique, qui devint l'une des curiosités de Paris.

Des jardins superbes s'étendaient jusqu'à la place de la Bastille, et offraient à chaque pas des traces de la spirituelle fantaisie du maître.

Voltaire était le dieu de ce riant séjour. On trouvait sa statue à l'entrée de l'habitation, on la retrouvait ensuite dans un temple grec construit à son intention, et dans toutes les pièces on avait, en entrant, son buste devant les yeux.

Beaumarchais, en effet, était bien le fils de Voltaire : spirituel, mordant, ayant de ces mots à l'emporte-pièce qui valent un coup de poignard; il procédait directement du prophète de Ferney, et travaillait comme lui à l'affranchissement de l'humanité; à la liberté, sinon à l'égalité des hommes.

Le petit théâtre qui porte son nom est bien peu digne d'un tel honneur. On y représente des ombres de pièces, jouées par des ombres d'acteurs, qui n'ont pas l'ombre d'un succès.

La place de la Bastille termine et encadre ce boulevard, qui n'a que le souvenir d'un grand nom.

BOULEVARD DE LA MADELEINE.

Nous ne pouvons terminer cette esquisse sans dire un mot du boulevard de la Madeleine, l'une des extrémités de la ligne.

Il doit son appellation à la Madeleine, ce Parthénon antique devenu orthodoxe.

Église aujourd'hui, cet édifice, décrété par Napoléon Ier, était destiné à immortaliser les noms des héros de la grande armée. C'était un temple à la Gloire.

Quoi qu'il en soit, pour avoir été détourné de sa destination première, ce monument n'en reste pas moins l'un des plus beaux de la capitale.

Le boulevard de la Madeleine est bordé de maisons magnifiques, sculptées et dorées comme des palais.

C'est là que se trouve le bazar Provençal du père Ay-

mès, un épicier méridional et mystique, connu par l'originalité de ses réclames, et illustré par le journal le *Tintamarre*.

Puis on y remarque encore d'étincelantes boutiques de bijoutiers, à la vitrine desquelles on voit tout le long du jour des filles d'Ève, de toute catégorie, dévorer des yeux les parures et les diamants exposés en montre.

Que de faiblesses morales, que de lâchetés intérieures, que d'envies secrètes produisent chaque jour les étalages éblouissants des orfèvres! Le diamant, on peut le dire ici, est certainement l'écueil le plus dangereux de la vertu. (Cette pensée n'est pas de la Rochefoucauld.)

Et puis, quoi? Comme sur tous les boulevards, du macadam et des promeneurs, des omnibus et des équipages, du bruit et du mouvement, et des arbres invalides, et mille choses trop longues à décrire.

Aussi bien, les limites du journal me forcent-elles à borner là cette rapide monographie, qui demanderait un volume. Je me résume en disant que les boulevards sont l'une des curiosités les plus intéressantes et les plus remarquables non-seulement de Paris, mais du monde entier.

Point d'exclamation!

HIPPOLYTE MAXANCE.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ — Connaissez-vous *un tel?*

— Pardienne, ce monsieur qui envahit le rez-de-chaussée de plusieurs journaux avec des feuilletons qu'il fait confectionner par trois ou quatre apprentis de lettres, et qu'il signe audacieusement de son nom.

— C'est cela même. L'autre soir, il rencontre quelqu'un sur le boulevard, et lui dit avec emphase : « Cher petit, avez-vous lu mon dernier feuilleton? »

— Et vous?... répondit malicieusement le promeneur.

⁂ X... est un avocat irascible, que les présidents de tribunaux ne voient jamais arriver sans effroi à la barre. Il crie, il tempête, il fait un bruit infernal. En vain les présidents essayent-ils de jeter un peu d'eau sur ce tison ardent, il les incommode avec les fumées de son éloquence braillarde.

L'autre semaine, à propos d'un mur mitoyen, il trouva moyen de vociférer d'une telle façon, que le mal de tête obligea le tribunal de remettre l'affaire à huitaine parce qu'il annonçait l'intention de répliquer.

Le délai expiré, les parties se retrouvèrent en présence, et l'avocat impétueux commença son discours d'une façon plus impétueuse encore.

Dès les premiers mots, le président s'accouda sur son bureau pour mieux l'écouter. Il l'applaudissait de l'œil et semblait sous l'influence magnétique de ses gestes éloquents. Son silence et son attitude étaient des encouragements. C'était un complice muet.

Peu à peu, l'avocat, sûr de son affaire, éteint les foudres de sa faconde. Il parle tranquillement. A quoi bon s'époumonner? sa cause est gagnée! Le président saisit ce moment pour lancer la phrase sacramentelle : *La cause est entendue.*

Le Cicéron hurleur essuie son front et regarde narquoisement la partie adverse.

La Cour rentre en-séance. O surprise! Cicéron est condamné, archicondamné.

Le malin président avait obtenu la paix de l'audience au prix de son adhésion simulée.

Innocent comme un vieux juge, a dit Beaumarchais.

⁂ Un affreux coquin est condamné à mort pour avoir assassiné son oncle et sa tante. Le président des assises lui dit :

— Accusé, vous avez trois jours pour vous pourvoir.

— Mon président, répond-il, je demande à les passer librement dans ma famille.

⁂ Vous connaissez l'embonpoint formidable de l'Alboni, la ravissante cantatrice des Italiens? On cite un joli mot de madame Émile de Girardin, première du nom, la concernant :

« C'est un éléphant qui a avalé un rossignol. »

⁂ Le cachet dont se servait le musicien Hérold portait une devise qui bien souvent m'a fait rêver à cause de sa profondeur et de sa vérité. La voici :

« *Rien de beau sans hasard.* »

⁂ J'ai lu les récents *Mémoires* publiés par M. Guizot (l'ancien ministre de la monarchie de juillet), et j'approuve plus que jamais l'analyse que M. Thiers en a faite :

— M. Guizot, a-t-il dit, c'est un Gascon de Genève.

⁂ Un monsieur possède une verrue sur le nez. Cette verrue le fait loucher, et ses amis l'exhortent sans cesse à se la laisser enlever par les nouveaux procédés chirurgicaux, qui extirpent les loupes sans douleur.

Au fond, notre homme est très-peureux; il invente mille raisons pour éloigner l'opération. Enfin, à bout de faux fuyants, il a trouvé une réponse à ses bourreaux intimes. Quand on le presse pour faire enlever sa verrue, il répond sentimentalement, avec des larmes dans la voix :

— M'en séparer, jamais!

— Et pourquoi?

— Elle me vient de ma mère.

⁂ M. Scribe, notre maître à tous en fait d'art théâtral, donnait ce conseil profond à un de nos jeunes confrères qui le consultait sur une petite comédie :

— Jeune homme, ne faites jamais d'absurdités... (et après une pause)... tant que vous ne serez pas arrivé.

⁂ Une vieille femme accusait un jeune drôle qu'elle avait épousé d'avoir tenté de l'empoisonner à l'aide d'allumettes chimiques jetées dans sa soupe.

— Le fait est faux! s'écrie l'accusé, et je somme l'autorité de démontrer immédiatement mon innocence. Elle en a les moyens!

— Comment?

— Qu'on fasse faire, tout de suite, l'autopsie de ma femme... on verra la calomnie.

⁂ M..... (mettons Plumasseau) est le bibliothécaire de... (mettons de l'obélisque de Louqsor). Sa principale occupation est de pêcher à la ligne. Il pêche le matin, il pêche le soir, et quitte rarement les asticots pour sa bibliothèque, si ce n'est les jours d'émargement à la caisse.

Un compagnon de pêche lui apprend qu'une place de receveur est vacante dans un pays très-poissonneux.

— Si je la sollicitais? s'écrie Plumasseau.

— Impossible, réplique le pêcheur n° 2. N'avez-vous pas déjà une place de bibliothécaire? Celle de receveur réclamerait tout votre temps.

— Justement. Je ne vais jamais à ma bibliothèque. On croira que je pêche toujours à la ligne.

Et il obtint la place.

⁂ C'est au bois de Boulogne. Le marquis de F..., protecteur des beaux-arts, et cultivateur *discret* de l'art des Delacroix et des Ingres, monte un fort beau cheval qu'il mène en écuyer accompli. Passe par là un de nos meilleurs paysagistes, beaucoup plus fort sur la palette que sur le cheval. Le paysagiste, voulant rendre le salut à l'homme du monde, abandonne les rênes de son alezan, qui profite de la circonstance pour le jeter à terre.

Le marquis rit très-fort en voyant l'artiste couvert de poussière. Celui-ci, pique, redresse la tête, se secoue, et dit au mauvais plaisant :

— Monsieur le marquis, chacun son métier! Je vous ai vu peindre!

⁂ Une des rares actrices mariées de Paris, aussi connue par son talent que par son peu de goût pour concourir aux prix de vertu, répétait froidement, mollement une pièce de comédie.

En vain l'auteur sollicitait de sa bonne volonté plus de feu, plus d'énergie, plus de passion.

— Comprenez bien la situation, disait-il, elle est fort dramatique. Soyez nature. Un homme vous déclare qu'il vous aime, vous l'aimez aussi. Tout à coup, supposez que votre mari entre... que lui diriez-vous?

— Je lui dirais de s'en aller, répond froidement l'actrice.

⁂ Le journalisme parisien possède dans ses rangs plusieurs bossus de lettres. L'un d'eux est dévoré du désir de passer pour un homme d'esprit. Malheureusement pour les gens qui lisent les journaux, il ne justifie guère cette prétention. Aussi M. X..., également bossu, et qui a quelque mérite, dit de lui avec indignation :

— Cet animal-là déshonore le corps des bossus!

LUC BARDAS

THÉATRES.

Quel audacieux a osé dire qu'il fallait quinze ou vingt ans à M. Meyerbeer pour conduire à bonne fin une partition d'opéra? Il vient d'accoucher du *Pardon de Ploërmel*, et n'a pas mis plus de cinq années à l'écrire.

M. Meyerbeer n'est pas un musicien comme un autre. Il est si modeste, qu'il ne croit pas que l'attrait seul de sa musique soit suffisant pour attirer la foule. Il lui faut les meilleurs librettistes, les meilleurs chanteurs, les meilleurs peintres de décorations, les meilleurs metteurs en scène, les meilleurs choristes, les meilleurs chevaliers du lustre, et ce n'est pas tout ce qu'il y a de meilleur. Il lui faut des chèvres vivantes, des ponts qui se cassent, des torrents qui débordent et des cascades d'eau naturelle qui rafraîchissent l'atmosphère d'une salle de spectacle.

M. Meyerbeer n'est pas simplement un musicien de génie, c'est encore un adroit homme d'affaires. Il conduit les siennes avec une habileté magistrale, et le succès le plus net, le succès le plus vif, le succès incontestable, vient toujours le récompenser de ses pénibles labeurs.

On retrouve dans le *Pardon de Ploërmel* toutes les qualités de ses sœurs aînées : l'inspiration mélodique de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, le penchant aux formules scientifiques du *Prophète* et de l'*Étoile du Nord*. On y retrouve la puissance dans la conception, la fierté de volonté, la vérité de couleur, la variété dans l'unité, l'ingéniosité du rhythme, la fraîcheur et l'abondance dans les idées.

Le *Pardon de Ploërmel* devait d'abord n'avoir qu'un acte. Le génie de Meyerbeer, en se promenant sur cette idylle bretonne, lui a communiqué un tel caractère de grandeur et de beauté, qu'il en a fait une œuvre colossale.

Le sujet de cette pièce est des plus simples. Hoël abandonne sa fiancée pour se mettre à la recherche d'un trésor que la tradition suppose enfoui dans le roc. Dinorah devient folle, et ne recouvre la raison qu'en traversant un pont qui se brise sous ses pas. Ce bain froid, d'où Hoël la tire, lui rend et la raison et son amoureux.

L'exécution du *Pardon de Ploërmel* ferait le succès d'une œuvre ordinaire. Madame Cabel, MM. Faure et Sainte-Foy, ont été au-dessus de tout éloge. La partition de Meyerbeer se range, dès aujourd'hui, en tête des chefs-d'œuvre classiques. Elle honorera le répertoire tant que vivra en France le sentiment des belles choses.

Nous avons à dresser l'acte de baptême de deux vaudevilles jumeaux, nés le même soir aux Variétés.

Le premier se nomme *Amoureux de la bourgeoise*. Auteurs : Siraudin et Choler. On l'avait répété sous le titre de *Un ver de terre amoureux d'une étoile*. C'est un Ruy-Blas bourgeois, qui est devenu amoureux de la jeune dame qu'il sert. Il éloigne d'elle tous les galants en semant d'anicroches leurs visites.

Le second nouveau-né, c'est le *Pays des échasses*, une sorte d'imitation d'un vieux vaudeville de Sewrin, les *Habitants des Landes*. On y remarque de jolis couplets de MM. Clairville et Théodore Coignard.

Le principal attrait de cette pièce est surtout dans la façon dont on l'a montée : elle est montée sur des échasses. Il y a dix-sept personnes qui vont et viennent, parlent d'amour, dînent, dansent et font mille exercices, juchées sur des échasses. Heuzey n'est pas seulement un acteur gai, c'est un vrai clown, capable de donner des insomnies à Bosswel (du Cirque Napoléon).

Le théâtre des Délassements arrive un peu tard avec sa pièce de carnaval en carême, mais c'est la faute de sa revue centenaire. Les gens qui aiment à rire même lorsque le carnaval est fini iront se réjouir aux facéties des nouveaux *Bébés*.

ALBERT MONNIER.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 173. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 23 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :

3 mois	5 fr
6 mois	10 »
12 mois	17 »

ETRANGER
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

EN QUEL CORTÉGE, AU BON VIEUX TEMPS, UNE PERSONNE DE QUALITÉ S'EN ALLAIT A LONGCHAMPS, — par MARCELIN.



Le Suisse. Les Coureurs et les Estafiers. Le Suisse.

EN QUEL CORTÉGE, AU BON VIEUX TEMPS, UNE PERSONNE DE QUALITÉ S'EN ALLAIT A LONGCHAMPS, — par MARCELIN (suite).



Les Porte-Flambeaux. Les Jockeys.

Le PORTRAIT-CHARGE de M. Jules Sandeau qui devait paraître dans le numéro de ce jour se trouve ajourné à la semaine prochaine, à cause de l'importance de nos dessins.

CH. PH — N.

L'ART D'ÉLEVER LES CANARDS

ET DE S'EN FAIRE CENT MILLE LIVRES DE RENTE.

Comme il y a fagot et fagot, il y a canard et canard.

De celui qui se plaît dans la vase et recherche les olives, il ne sera pas question ici.

Pourquoi ce vocable, primitivement appelé à désigner un des individus de la série des palmipèdes, sert-il aujourd'hui à caractériser un genre littéraire? c'est ce que toutes nos recherches archéologiques n'ont pu nous découvrir.

Quoi qu'il en soit de ce problème étymologique, le canard est devenu, grâce aux singuliers progrès de la badauderie publique, et aussi pour d'autres motifs, l'objet d'étude le plus intéressant pour la critique désœuvrée.

Tel journal que nous nous garderons bien de nommer, — parce que nous n'apprendrions rien à nos lecteurs, — doit sa supériorité de tirage à l'abondance et au choix de ses canards. L'esprit de concurrence aidant, toute la presse rivalise de son mieux avec ce journal; — et si

EN QUEL CORTÉGE, AU BON VIEUX TEMPS, UNE PERSONNE DE QUALITÉ S'EN ALLAIT A LONGCHAMPS, — par MARCELIN (suite).



Le Chasseur. Le Heyduck. Le Houzard.

Aristote revenait, — ce qui n'est pas à souhaiter, — il ajouterait un chapitre à sa *Rhétorique*, — pour faire pendant à celui des *Chapeaux*.

Un peu de méthode :

Comme le canard prend l'homme au berceau pour le conduire jusqu'à la tombe, une première classification apparaît tout armée.

LE CANARD-NAISSANCE.

Le mécanisme de ce procédé consiste à rechercher toutes les manières dont on peut naître, et à choisir les autres pour en faire l'objet d'autant de *faits divers*.

Il est d'usage de naître avec une seule tête pour les hommes, — et une seule queue pour les chats. Il devient donc indispensable que tous les hommes qui naîtront dans vos colonnes aient au moins deux têtes, — et les chats trois queues (indiquer ici, pour éviter toute confusion, qu'il ne s'agit point de *pachas ;* ce sera double bénéfice).

Si vous apprenez qu'il soit venu au monde dans le département deux jumeaux, vous vous empresserez de raconter qu'une femme vient d'accoucher de sept enfants — S'il s'élève une réclamation, vous rectifierez le lendemain votre assertion première : il n'en aura vécu que cinq sur la portée.

LE CANARD-MARIAGE.

Il y a les héritières du faubourg Saint-Germain qui enlèvent des conducteurs d'omnibus; les *médiums* qui séduisent les princesses russes; les rois qui épousent des

(*Voir la suite page 6.*)

EN QUEL CORTÉGE, AU BON VIEUX TEMPS, UNE PERSONNE DE



Le Postillon. Les Pages portant des flambeaux. Le Cocher.

ALITÉ S'EN ALLAIT A LONGCHAMPS, — par MARCELIN (suite et fin).



Le Nègre. Le Négrillon. Les Valets de pied.

bergères; les maris qui ont plusieurs femmes, et les femmes qui ont plusieurs maris. On peut vivre quelque temps avec cela, mais cela ne suffit pas toujours.

On ne peut plus marier le Grand Turc avec la république de Venise, — parce qu'il a déjà un grand nombre d'épouses, — mais qui empêche d'unir d'un lien sacré le prince de Monaco avec la fille de l'empereur de la Chine, surtout si elle est déjà mariée ou si elle n'a pas encore sept mois? — On revient ensuite sur l'erreur, on était mal informé; mais l'Europe s'est disputé vos numéros pendant quelques jours : c'est autant de pris sur l'ennemi.

LE CANARD-MORT OU CANARD FUNÈBRE.

Soignez le style dans ces récits-là : le sujet n'étant pas gai, il importe de ménager la sensibilité de ses lectrices.

Qu'un homme, en tombant du haut des tours de Notre-Dame, aplatisse un passant bossu, qui, en tombant, casse la patte d'un chien, qui, en tombant, écrase une de ses puces, il y a là quelque chose de pénible. Aussi, ajoutez toujours une phrase comme celle-ci : « On a perdu toute espérance pour les victimes de cet affreux accident. »

DE QUELQUES AUTRES VARIÉTÉS DE CANARDS.

Ouvrons les classiques, — vous les connaissez, — et nous trouverons des modèles :

« S'il est un animal qui pousse l'instinct jusqu'au point où il joint l'intelligence humaine, c'est incontestablement le chameau.

» Le célèbre voyageur Cracanoff raconte, dans le livre qu'il vient de publier, un trait qui semblera évidemment extraordinaire.

» Un bateleur tunisien avait un chameau de quatre ans; cet animal, — le même qui a gagné dernièrement par le télégraphe trois parties d'échecs contre le célèbre M. Murphy, — nous donna plusieurs fois le spectacle d'une agilité surprenante.

» Après avoir franchi des barrières, traversé des cerceaux, et s'être livré, une demi-heure durant, à tous les exercices de haute école, il termina la représentation en passant trois fois, sans seulement la remuer, par le trou d'une aiguille ordinaire. »

C'est peut-être plus fort que le serpent de la rue Lacépède et le cheval qui monte à un cinquième étage.

Les *esprits* peuvent aussi fournir des ressources énormes.

On lit dans le *Canardiste d'outre-tombe*, qui se publie à la Nouvelle-Orléans :

« Le docteur Jobson, esq., avait une gouvernante d'un dévouement sans bornes, qui habitait avec lui depuis vingt ans. Il eut le chagrin de la perdre il y a un mois.

» Le lendemain de sa mort, quel ne fut pas son étonnement de trouver, — quoiqu'il n'eût pas eu encore le temps de remplacer la regrettée Déborah, — sur sa table de nuit son thé prêt à être versé, ses rôties fumantes, ses journaux et ses lettres; sur un meuble était déposée sa tabatière pleine de tabac frais; tout enfin comme du vivant de sa servante.

» Quel que fût le scepticisme du docteur, il ne put se préserver d'un sentiment d'effroi, qui redoubla les jours suivants, lorsqu'il vit son service continuer à se faire seul ainsi.

» Aujourd'hui, qu'affilié à la *Société des spiritualistes de l'Est*, il a reçu l'initiation nécessaire, il s'explique ce singulier phénomène.

» Sa servante ne l'a pas abandonné; de l'autre monde elle revient en *esprit* pour cirer les bottes de son maître, et lui préparer son pudding.

» En face de faits pareils, qui osera nier encore? »

(Rien de Delaage.)

Ces quelques exemples auront peut-être suffi pour initier nos lecteurs à la marche qu'il faut suivre pour obtenir le résultat annoncé dans notre titre.

Pour plus amples renseignements, s'adresser aux hommes spéciaux : l'énorme progrès du canard a déterminé l'apparition d'une catégorie nombreuse d'écrivains qui se sont dévoués à cette littérature.

E. GUILLOT.

LE DERNIER JOUR DU PRADO.

Le Prado n'est plus! *Fuit Prado!* Il vient de rendre son dernier soupir et sa dernière redowa, puis on lui a pieusement fermé les portes pour jamais.

Oui, pour jamais! Il gênait le boulevard de Sébastopol, et le boulevard de Sébastopol l'a tué, en attendant qu'il le fasse disparaître d'un coup de pioche. Ce Guzman des boulevards ne connaît point d'obstacles.

Pauvre Prado! nous lui devons bien un article nécrologique!

Il ne fut pas toujours un bal. C'était jadis un couvent de génovéfains, qui se signalèrent par leur fanatisme le jour de la Saint-Barthélemy et par la rigide sévérité de leur discipline, voulant sans doute expier ainsi tous les péchés qui se commettraient plus tard dans leur cloître. Le corridor d'entrée porte encore des traces d'architecture monastique. Étrange vestibule pour les danses et les libations païennes de l'endroit!

Après les moines vinrent des comédiens (le contraste n'est peut-être pas aussi grand qu'on pourrait le croire). Le théâtre des *Variétés de la Cité* s'établit dans le couvent; et c'est là que se firent applaudir les célébrités comiques de l'empire : Brunet, Potier et Tiercelin.

Enfin, aux mornes psalmodies des moines et aux lazzis des acteurs succédèrent les quadrilles, les valses, les polkas, et le sceptre du Prado tomba entre les mains patriarcales et bienveillantes de M. Bullier, qui l'a tenu avec bonheur jusqu'au dernier moment.

Le bal se composait de deux salles : l'une plus élevée où se réunissaient les grisettes coiffées en cheveux et vêtues d'une toilette simple; l'autre, que choisissaient les femmes les plus habillées de soie et les plus gonflées de crinoline : Maria les yeux bleus, Colomba la brune, Brunette, Pomponnette, Pochardinette... en un mot, toute l'aristocratie du quartier latin. Ces deux sociétés féminines ne fusionnaient jamais, et l'escalier de quatre ou cinq marches qui existait entre leurs salles respectives valait, comme séparation, le fossé le plus grand et la muraille chinoise la plus épaisse. Hélas! l'égalité n'existe nulle part, pas même entre étudiantes!

Mais ce qu'en revanche on trouvait partout, c'était la gaieté, l'entrain, et dans la danse une verve chorégraphique pleine d'ardeur et de fantaisie.

Qui redira toutes les passions légères ou profondes qu'a fait naître le Prado? toutes les scènes de tendresse, de dépit, de jalousie dont il a été le théâtre? Il y aurait de quoi faire au moins trente tragédies. (Espérons qu'on ne les fera pas.)

Nul doute que cette fin prématurée du Prado n'éveille en France de nombreuses sympathies. C'est là que presque tout le barreau et le corps médical français ont fait leurs premières armes, et qu'ils ont passé les heures les plus joyeuses de leur vie. Tel magistrat, aujourd'hui bien et dûment empaqueté dans une haute cravate blanche et une longue toge noire, s'y montrait jadis le béret sur l'oreille, le col rabattu, le cigare aux lèvres, et se livrait au cancan le plus excentrique. Après tout, il n'a fait que changer de *parquet*.

— O ma jeunesse, c'est vous qu'on enterre! dit Rodolphe, dans la *Vie de bohème*, en se voyant enlever par la mort sa pauvre Mimi.

— O ma jeunesse, c'est vous qu'on démolit! s'écrieront bien des jeunes gens, le jour où la pioche détruira le Prado.

Cependant, quels sont ces airs qui s'échappent à travers le feuillage naissant d'un vaste jardin, voisin de l'Observatoire? Ce sont encore les airs du Prado, et ce jardin c'est la *Closerie des lilas*, qui, faisant aux étudiants les honneurs de ses premières feuilles et de ses premières fleurs, vient de recommencer ses joyeuses fêtes d'été.

Le Prado est mort, vive la *Closerie des lilas!*

ACHILLE LAFONT.

CAUSES AMUSANTES.

IV.

UN MARCHAND.

M. LE PRÉSIDENT. — On vous a arrêté, le 1[er] janvier, à deux heures du matin, sur le boulevard.

VIRELET. — Je me promenais.

— A deux heures du matin?

— Il n'y a pas d'article de Code qui dise : « Tu ne te promèneras pas à deux heures du matin. »

— Oui, mais il y en a un qui déclare que les gens sans domicile sont des vagabonds. Où demeurez-vous?

— C'est de l'inquisition, ça! Si je ne veux pas donner mon adresse, si j'ai des créanciers, moi!

— Tâchez de ne pas prendre ce ton-là et de répondre sérieusement.

— Eh bien! je demeure rue de la Huchette, chez un logeur.

— Vous avez déjà dit cela dans l'instruction; mais le logeur désigné par vous a déclaré, et son livre l'a prouvé, qu'à partir du 23 décembre vous n'avez pas couché chez lui. Où avez-vous couché pendant sept jours?

— Je gagne ma vie; qu'est-ce qu'on a à me dire? Si j'ai volé, si j'ai assassiné, qu'on me le prouve, qu'on me condamne, qu'on me guillotine!... mais on ne peut pas me le prouver. De quel droit qu'on vient se mêler de mes affaires?... est-ce que je me mêle des affaires des autres, moi?... c'est de l'inquisition! Comment, je n'aurais pas le droit de me promener sur le boulevard? Mais cette nuit-là il y avait une foule de gens qui se promenaient comme moi; on ne les a pas arrêtés, parce qu'ils ont de l'argent, eux; moi j'avais pas le sou, c'est là mon crime! Si j'avais le moyen de passer la nuit au restaurant avec des huîtres et des farçeuses, on ne me dirait rien.

— Quand on a des antécédents comme les vôtres, on ne doit pas parler si haut; vous avez été condamné plusieurs fois pour vol.

— On a eu raison : en volant je faisais du tort; mais en me promenant, non. Est-ce que le gouvernement a peur que je lui use son macadam? Alors qu'on me condamne franchement pour délit d'*usure;* mais franchement...

— Encore une fois, quels sont vos moyens d'existence?

— *Je vends des cure-dents d'occasion.*

Le tribunal condamne Virelet à six mois de prison et à cinq ans de surveillance.

VIRELET. — J'en appelle pas; on serait capable d'en ajouter, et je m'en trouve assez.

V.

UN SPÉCULATEUR.

Louisard a été arrêté à deux heures du matin; il était couché sur un banc en fer creux dans une des contre-allées du boulevard des Italiens, près du passage de l'Opéra. C'est un homme de cinquante ans, au front dévasté, à l'œil éteint, aux lèvres pâles et crevassées : une cravate d'un noir rouge lui ceint le cou; une redingote boutonnée cache son linge... s'il en a.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez pas de domicile?

LOUISARD. — Non, monsieur.

— Vous n'avez pas de profession?

— Je suis spéculateur... *je spécule à vide.*

— C'est là votre profession?

— Monsieur, depuis deux ans j'ai perdu plus de cent mille francs... peut-être plus!

— Vous aviez donc de la fortune?

— Si j'avais eu de la fortune j'aurais gagné de l'argent, énormément d'argent; mais, n'en ayant pas, j'en ai perdu beaucoup, c'est ce qui m'a ruiné.

M. LE PRÉSIDENT. — Monsieur le substitut, quelles sont les notes des sommiers?

M. LE SUBSTITUT. — Pas d'antécédents judiciaires.

— L'état mental de cet homme n'est l'objet d'aucune observation?

— Aucune.

LE PRÉVENU. — Mon état mental... mais j'ai toute ma raison!

M. LE PRÉSIDENT. — Que signifie donc cette prétendue perte de cent mille francs?

— C'est bien simple. Tout le monde sait que la rente a été à 50. Ce jour-là j'étais à la bourse; j'y vais tous les jours, et tous les soirs au passage de l'Opéra. Je sentais bien que cela ne pouvait durer, et qu'il y avait là une magnifique opération financière. Je la proposai à tous les spéculateurs. Ils ne comprenaient pas la situation; ils songeaient bien plus à vendre qu'à acheter, les crétins! Eh bien! savez-vous à combien est la rente à présent?

— Il ne s'agit pas du taux de la rente; vous êtes prévenu de vagabondage.

— Mais si, c'est de la rente qu'il s'agit. Elle est maintenant à 94; avant peu elle sera peut-être au pair. Calculez un peu ce que j'ai perdu. (*Avec désespoir.*) C'est incalculable!

— Vous n'avez pas de parents qui vous réclament?

— Des parents... j'en aurais de reste si j'avais mes cent mille francs!

— Comment vivez-vous?

— De ce que me donnent les joueurs heureux qui me connaissent de longue date.

Louisard est condamné à huit jours de prison.

— Cent mille francs! s'écrie-t-il en se retirant, cent mille francs! Jamais je ne les retrouverai; c'est autant de perdu!

VI.

UNE ÉCOSSEUSE.

L'état de celle-ci n'est impossible que dix mois sur douze. Pauvre créature! Elle est femme, et elle est laide; elle est laide, et elle est vieille; elle est vieille, et elle est misérable. Pauvre créature!

M. LE PRÉSIDENT. — Vous avez soixante-trois ans, fille Langlois?

LA PRÉVENUE. — Je ne les aurai que dans un mois, sans vous démentir.

— Vous êtes en état de vagabondage.

— Je n'ai plus de ressources; je n'en ai jamais eu beaucoup, mais au jour d'aujourd'hui me v'là au bout de mon rouleau!

— Vous avez déjà été condamnée pour vagabondage à un mois de prison, et il y a peu de temps.

— C'est vrai. Vous me direz : Cela ne vous a pas servi de leçon. Mais le seul remède à la misère ce serait la fortune, et en prison je n'ai pas fait d'héritage.

— Quel est votre état?

— *J'écosse.*

— Personne ne vous réclame?

— Personne; mais laissez venir les petits pois, je ne serai pas embarrassée de me faire mes petits quarante sous par jour.

— De façon que, si vous étiez en liberté, vous n'auriez aucune espèce de ressource?

— J'écosserais si c'était le moment.

— Le tribunal condamne la fille Langlois à deux mois de prison.

LA PRÉVENUE *comptant sur ses doigts.* — Février, un; mars, deux : je sortirai en avril. Si l'année est précoce, à ma sortie j'écosserai. Je vas prier le bon Dieu qu'il nous donne beaucoup de pluie et beaucoup de soleil.

Pauvre créature! en t'écoutant, en te regardant, je me prenais à regretter que les petits pois ne fussent pas toujours verts, et, je vous jure, — me croirez-vous? — que ce n'était pas par gourmandise; j'aime si peu les petits pois, que j'exècre jusqu'aux lentilles!

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ On demandait à M. Scribe pourquoi il avait fait jouer au Théâtre-Français *Rêves d'amour.*

— Pourquoi? s'écria le spirituel académicien. Pour me venger de la presse parisienne en masse, elle qui m'ennuie tant en détail. J'ai saisi cette occasion pour rassembler tous mes ennemis littéraires, et j'ai pris ma revanche d'ennui pendant cinq actes.

⁂ Un faiseur de romans, qui inonde de sa prose à jet continu le feuilleton d'un grand journal, parlait de sa facilité à rédiger quatre ou cinq cents lignes par jour :

— Jamais je ne fais de rature, disait-il au café des Variétés, jamais je ne relis ce que j'ai écrit.

— Eh bien, je fais quelque chose de plus fort que vous! s'écria H. Murger.

— Quoi donc?

— Vous ne vous relisez pas... Eh bien, moi, je ne vous lis pas du tout.

⁂ Un de ces rapins de lettres qui assiégent le cabinet de travail de tous les auteurs qui ont un nom ennuyait de sa visite quotidienne cet excellent Méry. Il voulait, à toute force, lui lire deux libretti d'opéra. « Vous » choisirez, disait-il, celui qui vous plaira le mieux pour » le faire mettre en musique par Félicien David. »

Pour en finir, Méry se décide à écouter la lecture du premier livret. C'était de l'ennui à haute pression. Alors, voyant le jeune homme qui se disposait à tirer le second manuscrit de son paletot, il lui dit :

— J'aime mieux l'autre! (*A part.*) Du moins, je ne le connais pas.

Et l'on prétend qu'il en fera *Pompéi*, pour donner un pendant à *Herculanum.*

⁂ Quand nos soldats vont en campagne, ils sont, comme tous les troupiers du monde, mieux pourvus en fer et en plomb qu'en argent et en or.

La première fois qu'un chasseur à pied fit son apparition au marché de Lagouhat, il avait mis par mégarde, en compagnie des gros sous qui habitaient sa bourse, deux ou trois boutons blancs marqués au chiffre de son bataillon. Les boutons frappèrent la vue des marchandes, encore peu expertes en monnaie française. Notre troupier, qui avait bien du mal à passer sa monnaie de cuivre, plaça dans de bonnes conditions ses boutons luisants. On les prenait pour de l'argent.

Au comble de la joie, il raconta l'aventure à un zouave de ses amis. O regrets! les zouaves n'ont pas le moindre bouton de métal plat à leur uniforme. Notre *zouzou* campait à côté d'une tente recélant des troubadours de la troupe de ligne. Or, la nuit, il fit une razzia sur leurs boutons de capote.

Le lendemain, le chasseur à pied et le zouave se rendirent, chacun de son côté, au marché. Le chasseur tira ses boutons blancs pour acheter une bouteille d'eau-de-vie. Le zouave, qui la voulait aussi, exhiba ses boutons jaunes. O surprise! les Africaines dédaignèrent les boutons blancs, qu'elles croyaient simplement de l'argent, tandis qu'elles offrirent l'alcool au zouave, dont elles prenaient les boutons pour de l'or.

A trompeur, trompeur *trois quarts.*

⁂ Un enfant, montrant le volume de prédictions annuelles de Matthieu Lænsberg, demandait pourquoi on le nommait le double liégeois.

La maman lui répondit :

— Parce que Matthieu Lænsberg y voit double, mon enfant.

⁂ Ah! la science! la science! disait M. Ampère en fourrageant sa perruque, la plupart du temps c'est le hasard!

⁂ A propos de perruque, j'ai entendu parler d'un professeur de dessin, très-connu, dont la manie est de supposer que ses élèves ne s'aperçoivent pas de sa calvitie. Quand arrive la fin du mois, il revêt une perruque à longues mèches, et dit dans son atelier :

— Maudits cheveux, poussent-ils vite! Il faut que j'aille les faire tailler.

Le lendemain, c'est inévitable, il reparaît avec son gazon écourté.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Athalie n'obtint pas, à sa première apparition, le succès qu'en espérait son illustre auteur. Ce fut seulement en 1716, sous la régence du duc d'Orléans, qu'elle fut jouée avec un succès prodigieux. La conformité d'âge de l'enfant juif miraculeusement sauvé avec celui du jeune roi Louis XV prêtait à des allusions politiques saisies avec empressement.

Chose étrange! les beautés nobles et sévères de cette œuvre religieuse, niées et méconnues sous le règne dévot de Louis XIV, n'obtinrent une éclatante justice que sous la Régence, époque de mœurs relâchées!

Ce qui n'empêche pas de répéter à satiété : « Le théâ- » tre est l'expression des mœurs, le miroir de la société. »

En remettant au répertoire *Athalie* dans son intégrité, et avec une pompe inusitée; en demandant pour les chœurs une musique nouvelle à un jeune compositeur d'avenir, M. Jules Cohen, la Comédie française obéit au sentiment de respect pour les gloires consacrées, et fait une bonne affaire, car sa prospérité matérielle est un fait incontestable, et son répertoire actuel (pour emprunter un argument au langage des spéculateurs), son répertoire fait de l'argent.

Un des attraits de cette solennité était madame Émilie Guyon dans le rôle d'Athalie. La victoire a été brillante et décisive. Elle a admirablement personnifié cette terrible reine, qui fait trembler tout autour d'elle, et que Dieu seul peut arrêter dans sa marche.

Tandis que le Théâtre-Français fête ses classiques, la Porte-Saint-Martin fête les siens. Là-bas, il s'agit de Racine; ici, il s'agit de Frédéric Soulié, dont la *Closerie des genêts* est l'*Athalie.*

La *Closerie des genêts* date du mois d'octobre 1846; elle fut représentée à l'Ambigu avec un succès dont les amateurs du genre n'ont pas perdu le souvenir.

Huit ans plus tard, le théâtre de la Gaîté s'emparait, à son tour, du drame de Soulié, le 1er juin 1854. Aujourd'hui, pour sa troisième étape, il arrive à la Porte-Saint-Martin, et là non plus le succès ne lui a pas faussé compagnie.

Laferrière a joué avec une simplicité noble et sévère le beau rôle de Montéclain, créé par Montdidier, et déjà repris par Lacressonnière. On prétend qu'il vient de renouveler pour trente ans son pacte avec la Jeunesse et le Succès.

Le *Capitaine Chérubin* (aux Variétés) est une sorte de trait d'union entre le *Mariage de Figaro* et la *Mère coupable.* Cependant nous ne dirons pas qu'il est tracé dans la manière de Beaumarchais.

Cette bluette ne vit que par la présence de Déjazet, mais enfin elle vit. Elle a été faite pour donner à la spirituelle et charmante comédienne l'occasion de chanter la chanson si populaire du page, sur l'air de *Malbrough :*

J'avais une marraine,
Que mon cœur (*bis*) a de peine.....

Ajoutons que Déjazet la rendrait célèbre, si elle ne l'était déjà.

L'odyssée de *Ma nièce et mon ours* est terminée... pour cette saison. Hyacinthe a pris son congé. Il va exhiber en province sa *nièce* et son *ours.* Pour réparer la brèche faite à son répertoire, le Palais-Royal a d'abord joué une folie légèrement croustilleuse de MM. Siraudin et Victor Bernard : *Elle était à l'Ambigu!* comédie très-spirituelle, très-amusante, et adorablement jouée par Arnal, qui est toujours un des rois de la comédie excentrique. Son rôle est excellent, et il y est superbe.

Ensuite est venu le *Dada de Paimbœuf*, délicieusement joué par Ravel, Pellerin, Gil Perez, mesdemoiselles Élisa Deschamps et Laure Lambert. Nous ne dirons rien de la pièce, les auteurs étant MM. Édouard Martin et

ALBERT MONNIER.

On disait qu'une expropriation, nécessitée par le percement d'une rue, allait emporter le Château des Fleurs. — C'eût été une véritable perte pour le quartier des Champs-Élysées. Il n'en est rien heureusement, et nous apprenons que le Château des Fleurs va très-prochainement ouvrir ses portes au public.

Mabille se prépare également à une splendide réouverture, et le public de ces deux établissements frémit d'impatience.

PRIMES DU JOURNAL AMUSANT.

L'**ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE**, composé de 110 pages toutes remplies de dessins imprimés en format d'album à l'italienne, et qui s'est vendu 12 francs, sera envoyé *franco*, moyennant 3 francs, à toute personne qui s'abonne ou qui est abonnée pour un an.

MONSIEUR VERJUS — OU LES DÉSAGRÉMENTS D'UN CARACTÈRE TROP SUSCEPTIBLE, — album comique par RANDON, sera envoyé *franco*, moyennant 4 francs, à tout abonné du *Journal amusant.*

Le **MUSÉE FRANÇAIS**, deux volumes grand in-4° jésus, remplis de dessins sérieux, dessins originaux, copies de tableaux du Luxembourg et des collections particulières. — Prix pour nos abonnés, 8 francs le volume rendu *franco*, au lieu de 20 francs. — Chaque volume forme un tout complet et peut s'acheter isolément.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



LES ROBERT MACAIRE

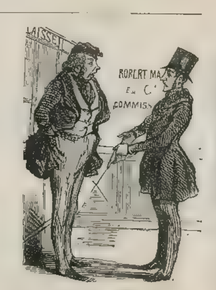
ALBUM DE CENT DESSINS

COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.

PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, **11 fr. SEULEMENT** rendu *franco* par la poste.

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.





GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais ; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 15 fr. — Envoyer un bon de poste à M Philipon fils, 20, rue Bergère.



100 COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.

Peu de personnes savent qu'il existe encore en France une centaine de costumes qui conservent le cachet de l'ancien temps. Aucune collection moderne ne donne un aussi grand nombre de costumes français, — aucune collection ne les donne gravés et coloriés pour le prix de 40 centimes. — Les collectionneurs de costumes, les artistes peintres, les artistes dramatiques, les romanciers, les costumiers, les directeurs de théâtres, en un mot tous ceux qui par goût ou par nécessité désirent connaître les costumes de notre pays, apprendront avec plaisir que la collection du Musée de costumes a poussé la série des costumes français jusqu'au chiffre de 100. Chaque costume, gravé sur acier, imprimé sur in-4° carré, et colorié avec retouches, se vend 40 centimes. Les personnes qui nous adresseront un bon de 40 fr. recevront les 100 costumes *francs* de port.

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LA CHICANE ET L'AMOUR

Deux vertus du même prix, par LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

Trente caricatures lithographiées; Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente. — *Franco*, pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 fr. au lieu de 10. — Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu franco pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 40 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.



DESSINS DU JOURNAL AMUSANT

EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant.* Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux.*

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

SANTÉ. Dictionnaire de médecine, d'hygiène et de pharmacie pratique, suivi d'observations, de guérisons, avec 160 formules. Prix . 60 c., rendu *franco* à domicile. On paye par trois timbres-poste qu'on adresse au Dr Giraudeau, rue Richer, 12, à Paris.

PETIT JOURNAL POUR RIRE.

TROIS VOLUMES.

Le *Petit Journal pour rire* paraît par livraisons de 10 centimes chacune. — Il ne se vend pas par abonnement, mais seulement au numéro.

L'année forme un volume composé de 52 numéros.

Trois volumes sont en vente.

Ces volumes forment de très-amusants albums de salon, et ne coûtent chacun que 5 fr. 50 c. brochés, et 6 fr. cartonnés.

Les trois volumes, brochés, à Paris. . . . 16 fr. 50 c.; rendus franco. . . 20 fr.
Les trois volumes, cartonnés, à Paris. . . 18 fr.; — rendus franco. . . 22 fr.

PAR FAVEUR SPÉCIALE

Les abonnés du *Journal amusant* et des *Modes parisiennes* ne payeront les trois vol. brochés, rendus franco, que 17 fr.
— — les trois vol. cartonnés, rendus franco, que 18 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 174. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 30 Avril.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

PRIX :
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



16053

JULES SANDEAU. (Voir la biographie page 2.)

Avec le numéro de ce jour, et sous la même bande, nos abonnés recevront le n° 52 du **MUSÉE FRANÇAIS**, contenant **UN DINER D'ENFANTS**, tableau de **CHARDIN**. — **LE BAC**, tableau d'Achille **GIROUX**. — **LA BONNE AVENTURE** (scène bretonne), tableau de **GUÉRARD**. — **LA COLONNE DE JUILLET**, dessin de **KREUTZBERGER**.

A PROPOS DE BOURSE, — par Damourette.



16054

— Pourquoi les femmes n'entrent-elles pas à la Bourse?
— Parce que leur robe pourrait influencer la cote.



16055

— Monsieur Diogène, sur quel chemin me conseillez-vous de prendre des actions?
— Sur celui de la vertu, ma belle.

Fidèle à ses vieilles habitudes, le *Journal amusant*, qui, le premier, a publié des comptes rendus coloriés des expositions de peinture, préparait cette année à ses abonnés une surprise dont le moment de dire le mot est venu.

Notre première page seule contenait jusqu'ici quelques charges coloriées sur le Salon, et plus des trois quarts des tableaux caricaturés se trouvant ainsi nécessairement sacrifiés, nos abonnés ne pouvaient en avoir qu'une idée incomplète.

Cette fois, par un procédé nouveau dont le *Journal amusant* a encore l'initiative, TOUTES nos caricatures sur le Salon seront coloriées. Nos lecteurs apprécieront par le résultat les difficultés que nous avons eu à vaincre et devant lesquelles nous n'avons pas reculé.

Les nécessités de ce travail considérable ne nous empêcheront cependant pas de faire paraître le 6 mai prochain, pour continuer sans interruption, le premier numéro de

NADAR JURY

AU

SALON DE 1859.

Dessins par NADAR et DARJOU.
Texte par NADAR.

L'accueil empressé fait par le public aux NADAR JURY, que notre ami et fidèle collaborateur publie depuis plusieurs années et dont les éditions successives se sont si rapidement enlevées, est une garantie plus que suffisante quant à l'esprit et à la verve inépuisable d'un artiste que son nom universel oblige et dont l'intelligente et active collaboration de M. Darjou complète les éléments de succès.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XXI.

A MON AMI BOUSSUAT

JULES SANDEAU.

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! » a dit quelqu'un.

Pour peu que les écrivains soient un peu comme les peuples à cet endroit-là, Jules Sandeau a dû couler des jours filés d'or et de soie.

Sauf une première liaison, qui fit trop de bruit dans son temps pour que nous puissions aujourd'hui en étouffer complétement l'écho, la vie de Sandeau n'offre d'autres faits saillants que les travaux qui lui ont valu une réputation littéraire méritée.

Une preuve de plus que les biographes ne sauraient trouver de plus chétive pitance que chez les bibliothécaires.

Nous ne saurions pourtant sans mauvaise grâce, pour oublier le nom célèbre de Sandeau dans nos *Contemporains*, nous excuser sur ce qu'il n'a pas tiré sur Courbet, ni tenté de mettre le feu à l'obélisque, ni fait passer les anciens préfets et les gens de lettres en sa personne pardevant la police correctionnelle, pour escroquerie en matière de salpêtre.

Saint monsieur Vapereau, patron des biographes dans l'embarras, assistez-nous!

Jules Sandeau est né à Niort en 1810. Il vint à Paris pour faire son droit, qu'il abandonna, comme ont fait tant d'autres, pour le métier littéraire, en apparence plus facile, ou qui semble au moins promettre des résultats plus immédiats.

Une grosse erreur, trop souvent!

Son premier roman, en collaboration avec George Sand, — et signé *Jules Sand*, parut en 1831 sous le titre de *Rose et Blanche*.

Madame de Sommerville, les *Revenants*, *Marianna*, le *Docteur Herbeau*, *Vaillance et Richard*, *Fernand*, *Catherine*, *Valcreuse*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *Madeleine*, la *Chasse au roman*, *Un héritage*, *Sacs et parchemins*, le *Château de Montsabrey*, *Olivier*, etc., en librairie; et au théâtre : *Mademoiselle de la Seiglière*, le *Gendre de M. Poirier*, la *Pierre de Touche*, la *Ceinture dorée*, etc., attestent de la part de leur auteur un talent fin, élégant, spirituel, du sentiment et de la passion.

Employé de longue date à la bibliothèque Richelieu, Jules Sandeau est aujourd'hui conservateur à la bibliothèque Mazarine.

A PROPOS DE BOURSE, — par DAMOURETTE (suite).



16056

— C'est la réponse du petit baron, qui m'a offert trois actions du mobilier.
— Réponds-lui qu'il reste maître de ses actions, et qu'il te donne le mobilier.



16057

— Puisque l'on crie tant sur la Bourse, on devrait en faire un théâtre.
— Dans les deux endroits la coulisse est très-dangereuse, belle Fortune.

Il a été décoré en 1847, et il vient d'être reçu à l'Académie. — Nous ne pouvons plus rien faire pour lui.

Merci, monsieur Vapereau!

NADAR.

Et, puisqu'il me reste un peu de champ devant moi aujourd'hui, je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas deux mots d'un de mes contemporains qui n'aura très-probablement pas d'ici quelque temps, pour plusieurs raisons inutiles à dire, sa place dans nos célébrités parisiennes, et qui n'en est pas moins un des esprits les plus réellement originaux que j'aie rencontrés.

Ce Polonais se nomme Ceslaw Karski. Il a publié à côté des beaux dessins de Rops, le Doré de la Belgique, plusieurs articles remarqués dans un petit journal belge, qu'on ne saurait faire plus spirituel à Paris, en dépit de son titre baroque, *Uylispiegel*. Aujourd'hui, c'est un petit volume de vers, la *Crise*, que Karski envoie de Londres à la librairie Parent de Bruxelles, et chez notre éditeur parisien Michel Lévy.

Écrit en dépit de la césure et de l'orthographe prosodique, ce livre, dédié, dit la préface, *à tous les élèves de toutes les écoles anormales*, affiche à cet endroit une indifférence insolente qui choquera bien des gens, mais qui ne nous empêche pas d'en goûter l'arome sauvage et amer.

Le grand mérite, ou, si vous voulez, la première excuse de ce livre, est de ne pas ressembler à ce qui s'écrit d'ordinaire, et il fera volontiers l'effet d'une émeute aux lecteurs de M. Saintine.

Par plus d'un côté, il appartient à cette littérature que le maître Gautier, père et parrain, baptisa un jour crûment : littérature charogne. Ce n'est pas positivement de la becquée pour les délicats, et on y retrouve surtout une préoccupation, si singulièrement permanente qu'elle finit par inquiéter, de la mort par la guillotine ou la potence, le cosmopolitisme de l'auteur lui laissant l'embarras du choix. Mais, de par Baudelaire! et sans parler du réalisme pimenté, si vous cherchez un esprit bizarre et amant des coquesigrues, lisez *Vita*, — *Tes traits, ô voyageur*, etc., — *Chanteur et chanson*, — *Maïa*, — *Béatrix Cenci*, etc., et vous me direz merci.

A moins que vous ne ramassiez des pierres pour me les jeter.

N — R.

LES FUMISTES.

VI.

QUELQUES LIGNES DE HALTE.

O lecteur persévérant qui as eu l'entêtement de me suivre jusqu'ici, si jamais tu as voyagé à pied, il t'est forcément arrivé de t'égarer. Alors tu as demandé ta route à un paysan; mais si la fumisterie a des palais à la ville, elle a aussi bien des champs au soleil, et le rustre t'a répondu en riant d'un rire de quarante-huit :

« — Vout ch'min? oh! oh! vout ch'min! J'croyons ben qu'vous l'savez ben vout ch'min. Oh! oh! »

Tu as insisté, son rire t'a bombardé de plus belle; enfin d'artillerie las, et mettant les pouces, tu t'es borné à demander à quelle distance tu te trouvais de ton point d'arrivée.

« — Oh! oh! à un tout p'tit quart d'heure, deux ou trois portées de fusil, » t'a-t-il répondu, le traître, et cinq lieues plus tard tu avais encore deux heures de marche à ton débit.

T'entends-tu encore :

« — Cristi! plus je marche et moins j'avance! »

Mon ami, c'est ma situation relativement à mon sujet: plus je creuse le fumiste et moins j'arrive au tuf. Je finirai — si je finis — par faire jouer la mine. — Gare l'explosion!

EN MARCHE!

UN INCONNU. — Monsieur, voici un manuscrit.

UN ÉDITEUR. — Ah! hum!

L'INCONNU. — Je...

L'ÉDITEUR. — Vous n'avez pas de nom, monsieur?

L'INCONNU. — Je vous demande pardon, j'ai un nom et même des prénoms. Je m'appelle Jean-Édouard-Marie Durand.

L'ÉDITEUR. — C'est ce que je voulais dire... et c'est votre premier ouvrage sans doute?

L'INCONNU. — Non, monsieur, j'en ai fait quatre autres.

L'ÉDITEUR. — Ah! et qui vous les a publiés?

L'INCONNU. — Personne, je n'ai pas encore pu trouver...

L'ÉDITEUR. — Naturellement!... Monsieur, la maison se fait un devoir pénible, mais un devoir sacré, de ne jamais imprimer le premier ouvrage de qui que ce soit, à moins qu'il n'émane d'un monsieur trop connu ou d'un camélia en retraite.

L'INCONNU. — Mais alors, monsieur, comment se fait-il?...

L'ÉDITEUR. — Oh! je sais que vous allez me dire : « Il faut donc commencer par le second? » Connu, mon cher, connu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a une manière

(Voir la suite page 6.)



BOURSE DE PARIS. — CORBEILLE



AGENTS DE CHANGE, — par J. Pelcocq.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT,

par G. Randon et Maurisset.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



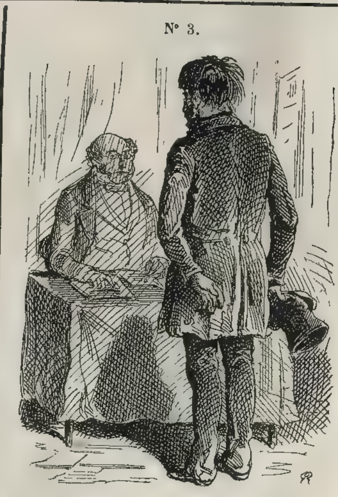
16059
Devinez à quelles ouvrières fait concurrence cet ivrogne qui bat les murailles?

N° 2.



16060
Devinez quelle est la nourriture qui convient le mieux au Temps quand il se fait beau?

N° 3.



16061
Quel prétexte spécieux pourrait invoquer cet individu pour ne pas répondre au magistrat qui l'interroge?

d'arriver; ce n'est pas à moi de vous l'indiquer. Que voulez-vous que je vous dise? Tous les gens de mérite finissent par percer : voyez plutôt M. Capefigue!

L'INCONNU. — Adieu, monsieur; je reviendrai vous voir plus tard.

L'ÉDITEUR. — Non, non, ce n'est pas la peine. Quand vous serez célèbre je passerai chez vous.

***

Oui, cet éditeur est fumiste, mais pas autant que le croit le jeune homme au manuscrit. Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, le chef-d'œuvre inédit ne renferme rien ou ne contient que bien peu de chose; et le public payerait cher la jouissance du millième s'il fallait l'acheter par la lecture de tous les autres.

LE JEUNE HOMME. — Qu'il n'imprime que le millième! on ne lui en demande pas plus, à l'éditeur.

— D'autant plus, n'est-ce pas, que celui-là c'est le vôtre. — Je n'en suis pas aussi sûr que vous; mais enfin imprimer le millième est évidemment son devoir, et c'est en ne le remplissant pas qu'il a mérité la place que je lui ai gardée dans le Panthéon des fumistes.

LE JEUNE HOMME. — A la bonne heure!

— Attendez!... Donnez à notre éditeur assez de courage pour entreprendre la lecture des mille manuscrits, assez de persévérance pour aller jusqu'au bout, assez de tact pour choisir le bon, pensez-vous que vos codébutants lui rendront justice?

LE JEUNE HOMME. — Parbleu!

— Eh bien, vous vous trompez!... Les exclus après examen hurleront cent fois plus fort que s'ils avaient été refusés tout d'abord.

LE JEUNE HOMME. — Peu importe, il se sera fait un ami de l'homme de talent par lui mis en lumière.

— Prenez garde! presque un alexandrin! — Vous croyez ça? grave erreur. Je parie tout ce que vous voudrez que le second ouvrage de votre débutant de talent sera vendu à un autre éditeur, et que, pour excuser son ingratitude, l'édité dira partout que son premier libraire l'a indignement exploité.

Pour nous résumer, sur mille débutants, beaucoup d'incapacités, plusieurs organisations incomplètes, et un ingrat — total : mille fumistes!

***

Je comprends parfaitement que le jeune homme repoussé par un éditeur se pose en génie incompris, et déclare son livre un chef-d'œuvre. S'il n'était pétri d'orgueil, il n'aurait aucune excuse pour se jeter dans un métier qui repose tout entier sur la vanité. Mais où il devient absurde, c'est quand il s'imagine, — et il se l'imagine toujours, — que l'éditeur le repousse, non pas pour manque, mais pour excès de talent. « On ne veut pas me laisser arriver! crie notre Charles-Quint; on veut écraser dans l'œuf mon aigle impériale!... »

Eh! mes pauvres amis, en cassant tous vos œufs, on ne réaliserait qu'une bien petite omelette!

***

Vous ignorez donc qu'à défaut de la plus vulgaire probité, l'intérêt de l'éditeur répondrait de sa sympathie pour tout auteur de talent. Mais à quoi bon insister, pour n'être compris que de ceux qu'une vocation véritable place au-dessus de toutes les petites calomnies avec lesquelles l'impuissance et la sottise pansent leurs échecs?

UN FUMISTE DE GÉNIE.

Je demandais à un médecin le nom de la maladie dont est mort Balzac.

— N'est ce pas, lui dis-je, la même qui nous avait déjà pris Frédéric Soulié? une hypertrophie du cœur? Hypertrophie ou hypertrophobie?..... Je vous demande pardon, je ne sais pas du tout le grec.

— Hypertrophie; du moins on l'a raconté.

— Si on l'a dit, c'est que c'était vrai.

— Non, la vérité était trop triste.

— Il est donc mort d'une maladie bien terrible? Le *tétanos*, peut-être?

— Non... d'une simple fluxion de poitrine.

— Oh!... vous êtes sur?

— Enfin, il est mort faute de soins.

— C'est impossible, il était entouré de dévouements...

— Eh! mon Dieu, ce n'est pas la faute de son entourage; c'est la sienne. Aussitôt qu'il se sentit atteint, il voulut un médecin, et tenant à avoir le premier de tous, il ordonna de lui amener Horace Bianchon.

— Bianchon!... vous plaisantez?

— Que voulez-vous, il était arrivé à croire la *Comédie humaine* plus vraie que l'histoire de France; il n'avait pas tout à fait tort quant à cette dernière, mais il allait trop loin pour l'autre. On chercha Bianchon de tous côtés, on ne put jamais le trouver, et au bout de trois jours Balzac mourut faute de soins.

REVENONS A NOS FUMISTES.

Le propriétaire, ou le *fumiste-colimaçon*, nous fournirait bien des lignes si nous ne craignions de tomber dans des redites. Nous l'avons sincèrement plaint en 1848, lorsqu'il acceptait, le sourire aux lèvres, le payement de ses termes en drapeaux. Mais, depuis nous avons souvent regretté que les locataires, en mettant les flammes tricolores de côté, n'aient pas eu la prudence de conserver soigneusement les manches desdites flammes pour les représenter en temps opportun, non plus comme assignats, mais comme arguments péremptoires, aux agneaux transformés en loups de l'augmentation, en chacals du pot-de-vin.

***

Je sais un propriétaire qui n'habite pas son immeuble pour trois excellentes raisons : « Les loyers, dit-il, sont au double de leur valeur réelle; la maison est mal tenue, et le portier n'est pas sûr. »

***

J'en connais aussi un autre, — je ne le nommerai pas, j'aurais l'air de vouloir me faire diminuer! — celui-là, en cette même année 1848, diminua tous ses locataires d'un tiers; cela dura trois ans, et les loyers sont, à l'heure qu'il est, dans la maison, au même taux qu'en mil huit cent vingt-neuf.

***

On a beaucoup médit du représentant immédiat du propriétaire, je veux dire le *concierge*. Vaines menaces,

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par RANDON.

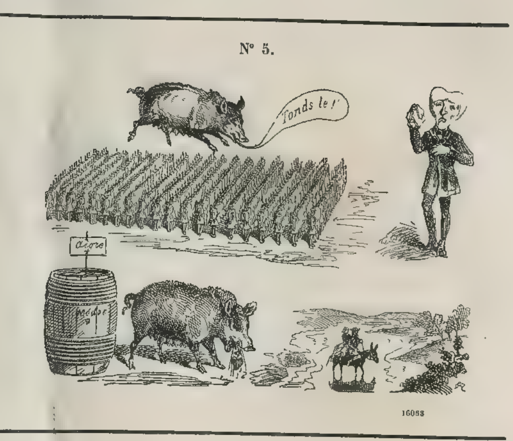
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4



16062

N° 5.



16083

...disances perdues! Dans ces dernières années, le con...rge a continuellement grandi; il y a dix ans, il n'était ... portier; tout nous fait espérer qu'avant une olym...de on lira sur sa loge : *Demandez une audience au ...sul.*

***

...Un journaliste venait de visiter un appartement rue ...umale. La distribution était convenable, le prix n'était ...excessif. C'était presque une occasion. Le journaliste ...l vingt francs de denier à Dieu.

— Minute! dit le plénipotentiaire de la propriété; mi...e! faudrait savoir votre partie. Qué que vous faites?

— Journaliste.

— Ah! journaliste... hum! Et le jour?

GUSTAVE BOURDIN.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** On demandait à Charles Maurice (un des doyens ...a petite presse qui florissait (1) sous la Restauration et ...la monarchie de Juillet) pourquoi dans son *Courrier ...théâtres* il attaquait si vertement les comédiens. Il ...ondit :

— Quand je fondai mon journal, je disais du bien de ...les artistes : aucun d'eux ne me saluait. Depuis que ...s abîme, ils me saluent jusqu'à terre et ils s'abonnent ...a feuille.

— Allons, avouez que vous les flagellez avec un peu ...de malice.

— Un petit journal sans malice, c'est un vaisseau ...âté à qui les corsaires mêmes refusent le salut.

...ANS UN SALON DU GRAND MONDE. — *Une dame qui res...ble à un treillage garni de clématites et de haricots ...spagne.* — Quelle est donc cette dame qui se tient si ...e en dansant? On dirait qu'elle a peur de se casser.

...ne dame à plumes et à panaches semblable à un cor...rd de première classe. — C'est madame de B***. ...s savez bien?

...remière dame. — Je ne la connais pas.

...euxième dame. — Comment! vous ne vous souvenez ...le tout le mal que nous en avons dit hier au soir?

(1) Cette opinion est toute personnelle à notre collaborateur ...ardas. Ce genre de petite presse ne saurait pour nous *florir* ...aucun régime.

(LA RÉDACTION.)

*** Paul, viens-tu avec nous à la *Closerie des lilas?* Il y aura des chopes, des pipes et des danseuses à discrétion.

— Je préfère aller courir le bois de Meudon avec Zizine.

— Tu es donc condamné à la traîner comme un boulet.. à perpétuité?

— Je l'aime, cette petite.

— Dieu! que tu es bête avec ta fidélité!...

— Ce n'est pas ma faute... Mais, vrai, je le dis avec naïveté, j'aime mieux les femmes que j'aime que les femmes que je n'aime pas.

*** Vous avez un portier bien malhonnête, disait un opulent monsieur à une actrice de théâtre de genre qui a son hôtel à elle, vous devriez le chasser.

— J'y ai bien pensé, dit la dame, mais ce portier.... c'est mon père!

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Madame Ristori a fait sa rentrée à Paris par *Fedra*. Ce n'est pas sans hésitation que l'année dernière elle joua ce chef-d'œuvre classique de notre première scène. Non pas qu'elle doutât d'elle-même : elle s'était placée trop haut pour n'avoir pas le sentiment de sa valeur. Mais en présence de la mort récente de Rachel, elle craignait de paraître trop impatiente de recueillir sa succession. Il fallut que le vœu du public forçât sa volonté, et le succès qu'on lui avait prédit à l'avance est venu la récompenser de ses études sérieuses.

Madame Ristori a composé le rôle de *Phèdre* avec le sentiment méridional. Si ce n'est pas la Phèdre française, si ce n'est pas la Phèdre grecque, c'est du moins une Phèdre italienne sortie des hésitations de la pudeur.

Madame Ristori a toujours le charme de la diction, l'énergie de la passion, une grande mobilité de traits qui reflète bien ce qu'elle pense, l'ampleur du geste et l'élégance qui convient aux personnages qu'elle représente. Elle est Italienne par la naissance; elle est Française par le génie.

L'Odéon, pratiquant toujours chevaleresquement l'hospitalité, a ouvert ses bras et ses portes à la seconde pièce d'un jeune poëte, M. Léopold Laluyé. Son premier ouvrage, *Au printemps*, est resté dans toutes les mémoires. Espérons qu'on n'oubliera pas tout à fait sa sœur en poésie, le *Poëme de Claude.*

Cette œuvre en vers est une leçon donnée par le bonhomme Claude (une sorte de Béranger de province) à son jeune neveu, qui, trop occupé d'affaires réputées sérieuses, néglige sa jolie femme.

Peu d'invention comme pièce, beaucoup de jolis vers.

Le silence dans les arts, c'est la mort. Pour la masse du public, la réapparition du nom de M. Bouchardy sur l'affiche de la Gaîté, n'est pas un retour, c'est une exhumation.

Il y a deux manières de faire le drame. La première, c'est d'obéir à l'idée; la seconde, c'est de se laisser régenter par les faits.

L'école de l'idée a produit *Ruy Blas*, *Marion Delorme*, tout le théâtre de Victor Hugo; *Angèle*, *Richard d'Arlington*, une partie du répertoire d'Alexandre Dumas, et bon nombre d'œuvres de divers auteurs dont les titres sont dans toutes les bouches.

L'école du fait, où le mouvement de scène est tout et l'idée rien, a fourni la majorité du répertoire actuel.

Dans le temple où M. Bouchardy est le grand prêtre, on adore le *dieu Ficelle*. Cette fois, dans *Micaël l'esclave*, le fil est devenu un câble.

Nouvel Épiménide, M. Bouchardy semble s'être endormi pendant l'ère ultra-romantique, qui fit de lui un des héros du drame violent. Il vient de s'éveiller avec une œuvre de ce temps-là, oubliée dans la poche de son pourpoint. (M. Bouchardy doit se vêtir d'un pourpoint.)

Dire que les soixante-douze récits qui forment les cinq actes de *Micaël l'esclave* seront l'objet des cajoleries d'un public de goût, nous semblerait une monstruosité. Mais est-ce bien pour ce public-là que M. Bouchardy amalgame ses mélodrames?

Peut-être est-il dans le vrai quand il dit que voilà ce qu'il faut au boulevard du Crime pour faire de l'argent. Peut-être sommes-nous dans le faux en n'admirant pas assez *Micaël l'esclave*, qui attire à la Gaîté tous les fanatiques du talent de l'auteur de *Gaspardo le pêcheur*, de *Lazare le pâtre*, de *Longue-Épée le Normand*, drames où les muets parlaient, où les aveugles voyaient clair, où les manchots avaient des bras, où les culs-de-jatte possédaient des jambes, où les torturés couraient la pretentaine, et où les morts ressuscitaient à la grande jubilation de la foule.

ALBERT MONNIER.

L'Hippodrome ouvrira samedi prochain, 30 avril, par une grande féerie équestre intitulée *Riquet à la houppe*. On dit la mise en scène splendide.

Dimanche, 1er mai, deuxième journée des courses de Longchamps.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

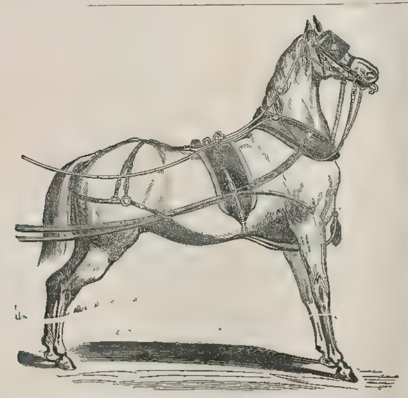
Il est dans l'usage des journaux de modes que les marchands payent une contribution de tant par an pour tel nombre de recommandations qui seront fait dans l'année pour ces maisons-là. Le journal *les Modes parisiennes* fait exception à cet usage. Non-seulement aucun marchand ne paye pour être recommandé pa e journal, mais s'il arrivait qu'une personne quelconque collaborant aux *Modes parisiennes* acceptât, — même à titre de présent, — une rétribution, un obj quelconque d'une maison dont le journal aurait parlé ou devrait parler, cette personne cesserait aussitôt de travailler au journal.

Une pareille mesure n'a pas seulement pour but de donner une garantie aux abonnés, qui sont intéressés à ce que les renseignements fournis par leur journ soient justes et dépouillés d'intérêt personnel, elle était indispensable pour arriver à faire un journal qui fût la véritable représentation du goût parisien. Com ment, en effet, pourrait-on représenter sincèrement le goût du jour, si l'on est obligé de vanter avant tout les modes de telles ou telles maisons, les produits telles ou telles autres?

Les Modes parisiennes ont voulu être le vrai journal de la bonne compagnie, elles sont parvenues à leurs fins, et toutes les femmes qui savent reconnaître genre et le goût de la classe élégante du monde parisien ont adopté ce journal. Ce n'est pas lui que vous trouverez chez toutes les couturières; il ne convie qu'aux couturières du style parisien, — aux femmes du monde distingué, — aux grandes dames, — en un mot à cette classe à part qui ne s'habille pas comm la foule, et n'accepte que ce qui est accepté dans son *monde*.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches; — ses gravures sur acier sont dessinées par Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal de mode — Tous les mois le journal publie une planche de patrons et de broderies à la mode, — et à tous ses abonnés d'un an il donne en prime un magnifique albu gravé sur acier exprès pour cet usage. Prix, en France : 12 mois, 28 francs; — 6 mois, 14 francs; — 3 mois, 7 francs.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 15 fr. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE

DE

JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE

EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE,

FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.



DÉCOUPURES DE PATIENCE.

Des dessins noirs sont imprimés sur un pap glacé, noir par derrière; de sorte que le des étant découpé se trouve noir des deux côtés; qui ne permet pas de reconnaître par quel moy facile il a été exécuté. C'est un travail de patien un amusement pour les personnes adroites, et passe-temps pour les soirées de la ville ou journées de mauvais temps à la campagne. cahier, qui contient plus de 40 dessins grand petits, ne se vend que 4 fr. rendu *franco* tous les points de la France. Envoyer un bon poste ou 20 timbres-poste de 20 centime M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 175. — 1859. Prix du numéro : 15 centimes. 7 Mai.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois... 5 fr. 6 mois.... 10 • 12 mois.... 17 •

PRIX 3 mois... 5 fr. 6 mois.... 10 • 12 mois.... 17 •

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSIN PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



HENRI DE PÈNE.

(Voir la biographie page 2.)

VOYAGES A LA VAPEUR, — par LEDRAD.



16065

Deux premières, dont une militaire.



16066

Ohé! voyageur! avez-vous d'autres déclarations à faire?...

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XXII.

A MON AMI CHARLES BATAILLE.

HENRI DE PÈNE.

Vous vous rappelez encore l'émotion profonde que causa ce duel trop fameux de l'été dernier. Les circonstances exceptionnelles d'une double rencontre consécutive entre deux officiers d'une part et un journaliste de l'autre, l'intervention immédiate de la justice, la double blessure mortelle, disaient les uns, la mort, disaient les autres, du journaliste, son nom, le nom de son second adversaire, la cause première née d'un journal souvent cité dans les querelles, d'autres détails plus intimes sur l'âge du blessé, sur son caractère, son mariage entouré d'*on dit* plus ou moins romanesques, tout cela donnait à cette déplorable affaire les proportions d'un de ces événements publics qui occupent exclusivement toutes les conversations, et je ne sais vraiment si une population tout entière suivit jamais avec plus d'anxiété les bulletins de la maladie d'un roi que celle du blessé du Pecq.

J'ai dit — l'intérêt public. Cet intérêt était si profond en effet qu'il a survécu, chose bien rare chez nous, à l'événement qui le motivait, si bien qu'aujourd'hui encore vous ne prononcerez pas le nom de Henri de Pène sans qu'une voix vous demande : s'il est complétement rétabli des suites de ses blessures. — Cette sympathie universelle et touchante, qui se manifesta par un pèlerinage sans fin à la rue d'Astorg et au chemin de fer de Saint-Germain, s'indignait chez quelques-uns jusqu'à l'exaspération violente, et nous-mêmes qui les premiers, confiants dans la sévérité des juges, demandâmes à cette place une enquête immédiate et énergique, nous eûmes à supprimer l'article d'un collaborateur trop ardent à se jeter au premier rang d'une mêlée déjà sanglante.

L'opinion publique, appréciant la cause première, blâmait assurément l'article du journal; mais, en pesant la provocation non réfléchie et je dirai même non intentionnelle de la part d'un jeune homme dont les deux plus proches parents appartiennent au corps des officiers, elle n'y trouvait qu'une plaisanterie générale, d'un goût appréciable, blessante peut-être pour l'amour-propre d'hommes qui portent l'épée, mais qui n'attentait en rien à la loyauté ni à l'honneur — c'est-à-dire n'atteignant pas le seul terrain sur lequel un homme de cœur et de raison puisse risquer la vie d'un de ses semblables contre la sienne.

Quelles que soient les impressions qui soient restées des circonstances de ce double duel, il ne peut y avoir, de part et d'autre, aujourd'hui, qu'une opinion sur le courage chevaleresque qu'Henri de Pène y montra, et s'il a tout oublié le premier, avec cette modération et cette bienveillance qui sont le fond de son caractère, ses meilleurs amis eux-mêmes auraient mauvaise grâce à rappeler des souvenirs douloureux et irritants.

Les circonstances présentes dans la gravité desquelles se perdent les dissentiments particuliers nous imposaient d'ailleurs le devoir élémentaire de modifier les réflexions qui précédaient notre article biographique d'aujourd'hui.

Laissons donc de côté des souvenirs pénibles; voyons si l'homme qui inspira tant d'intérêt le méritait — et reprenons notre ton ordinaire.

Quoique chauve, ou peu s'en faut, Henri de Pène est né à Paris, le 25 avril 1830.

Il a fait de jolies études à Rollin, et il fut même un peu lauréat en Sorbonne. Il ne pensait pas plus à se faire homme de lettres que charbonnier quand il sortit du collége au mois d'août 1847.

Il pensait à apprendre à valser, à faire tourner des têtes et à se donner un tailleur anglais. Quant à un état, à quoi bon? Son père, engagé dans d'immenses affaires, semblait depuis vingt ans à la veille de faire une grande fortune, et de Pène ne doutait pas que ce précieux lendemain attendu ne dût luire tout juste pour illuminer sa sortie du collége.

Au lieu de cela, la révolution de février vint, qui fit casser le nez à ces rêves — comme à bien d'autres.

De naissance, de Pène était sans opinion. C'est donc par accident qu'il devint légitimiste. — Professionnellement, le père, comme tous les pères sous Louis-Philippe, avait rêvé faire de son fils un polytechnicien. Or, de Pène n'a jamais pu pratiquer couramment les quatre règles de l'arithmétique. Il fallut renoncer à faire de lui un homme de chiffres. Si on l'eût laissé libre de disposer de lui, il s'engageait en 1848, et, s'il n'était capitaine, il serait peut-être aujourd'hui lieutenant....

En ces temps-là, on vivait beaucoup dehors et on liait facilement connaissance avec les passants. Je ne sais où M. de Pène père rencontra Paul Meurice, qui venait de fonder *l'Événement*. On se lia, et Henri fut amené un jour dans les bureaux. Il s'écria : Et moi aussi je suis journaliste! — en voyant à la besogne Vacquerie, Meurice, les deux fils d'Hugo et Mahler.

Il pondit là ses trois premiers articles. Le succès du premier l'enivra : la *Presse* de Girardin le répétait tout au long le lendemain, et le grand Bareste le discutait dans sa *République*. On dit dans les bureaux de *l'Événement* que le père Hugo avait attribué ledit entrefilets à Vacquerie. Quelle gloire!

De Pène avait mordu à l'arbre du journalisme, et n'en voulait plus démordre. Il commença son droit avec distraction, et en tournant autour de l'*Assemblée nationale*, le journal de M. de Lavalette, beaucoup plus qu'autour de la chaire de M. Du Caurroy. M. de Pène père mit quelque argent dans le journal, où son fils n'écrivit pourtant pas un mot. En revanche, comme les salons se rouvraient, Henri se mit à aller dans le monde et à commencer sa carrière de valseur, qui fut courte, mais bien remplie.

Son véritable début en journalisme eut lieu à l'*Opinion publique* d'Alfred Nettement, en octobre 1849. Il fut accepté comme secrétaire de la rédaction, aux appointements de cent francs par mois, qu'il touchait quelquefois. Je ne sais si dans le journal on avait grande opinion de lui au début. Il fallut cependant s'incliner devant son mérite à l'occasion de la rédaction du voyage d'un grainetier fidèle à la bonne cause, qui arrivait du pèlerinage de Wiesbaden. De Pène fit à ce sujet deux colonnes dont on fut très-satisfait, le grainetier surtout. Pour témoigner sa reconnaissance à son habile teinturier, le grainetier *oublia* quinze francs sur sa table, en lui disant à demi-voix : « Pour boire à la santé du roi! » — C'est la seule fois que de Pène ait eu à repousser les présents d'Artaxerxès.

Il resta à l'*Opinion publique* jusqu'à sa suppression par le coup d'État, y rédigeant toute espèce de choses.

VOYAGES A LA VAPEUR, — par LEDRAD (suite).



— Arrêtez! mais arrêtez donc! je veux la monnaie de mes vingt francs!

Il courait le monde la nuit, et sa vie de bohème se passait à aller au bal à pied, sautant de pavé en pavé, comme Rastignac à la porte de madame de Beauséant.

Ici un accident, qui touche de trop près à certaines cordes délicates pour que je ne demande pas pardon au lecteur de passer outre.

L'*Opinion publique* supprimée, Henri de Pène débuta comme chroniqueur, sous le nom de Frédérick, sur le théâtre de la *Revue contemporaine*. Le marquis de Belleval y tenait l'emploi des financiers, Alfred Nettement celui de premier rôle : M. de Calonne se chargeait de l'intrigue. — De Pène quitta le journal pour un voyage en Angleterre et en Portugal, afin de chasser les idées de mariage qui commençaient à l'occuper... Il publia à son retour, dans la *Revue contemporaine*, une série remarquable sous le titre d'*Esquisses portugaises*.

Il travailla aussi à la *Chronique*, et n'abandonna la *Revue contemporaine* qu'au moment de la défection de M. de Calonne. — Il trouva à travers les incidents du journalisme le temps de reprendre son droit, tout juste assez pour se faire recevoir licencié.

Son début au *Nord*, sous le pseudonyme de *Nemo*, eut un plein succès. Nemo amusait beaucoup et intriguait encore davantage. Nemo fut une des plus grosses causes de la réussite du journal. — *Figaro*, à l'affût de bons chroniqueurs, s'empressa d'enlever au *Nord* ce rédacteur important.

Henri de Pène s'était marié en 1855, malgré nombre d'obstacles de famille contre lesquels il luttait depuis plusieurs années. Pour en finir avec ces résistances et échapper au joug paternel, il voulut vivre par sa plume, et s'improvisa chroniqueur. Vous connaissez l'événement qui vint l'interrompre.

Après deux mois passés entre la mort et la vie, de Pène alla demander sa guérison aux eaux de Nauheim, qui la lui donnèrent complète. Pour ne pas se perdre la main, il écrivit à Nauheim un volume et quelques feuilletons. — Son livre *Paris intime* a déjà plusieurs éditions.

« On peut, je crois, m'écrivait un jour de Pène, me » rendre cette justice que, malgré la notoriété facile que » m'ont value mes coups d'épée et mes escarmouches de » plume, personne ne comprend mieux que moi le néant » de mes titres littéraires. Je ne me prends pas pour un » personnage, bien que j'ambitionne peut-être un peu d'en » devenir un.

» Personne n'est moins sensible que moi aux épigram» mes et aux railleries. J'aime cependant beaucoup la » louange, mais la critique ne me déplaît pas, en raison » de la très-sincère opinion que j'ai du peu de mérite que » j'ai montré jusqu'à présent et de mon espoir d'aller plus » loin.

» On m'a trouvé quelquefois la plume un peu agres» sive : cela vient précisément de mon peu de sensibilité » aux agressions. Je fais aux autres ce qui m'est indiffé» rent que les autres me fassent. »

Cette indifférence un peu dédaigneuse des choses qui ne sauraient le toucher se rencontre chez Henri de Pène avec le sentiment le plus élevé de sa dignité personnelle. De Pène est le type du galant homme dans toute l'acception du mot. Étranger aux petites histoires, aux petites querelles, aux petites rancunes, il méprise, mais il ne daignerait prendre la peine de haïr. Il fuit le bruit, craint le tapage, et se gare des promiscuités par une réserve naturelle et sans pédantisme que l'on pourrait prendre pour de la froideur. Le calme imperturbable et la douceur de son âme, qui se peignent sur sa belle et noble figure, ne l'empêchent pas, ses rares intimes le savent, d'être accessible aux sentiments profonds.

Je ne puis négliger un détail familier sans lequel mon portrait ne me paraîtrait pas complet. Sans autre fortune que son travail et les propriétés sans rapport que lui a données son mariage, Henri de Pène n'a jamais eu même l'idée que sa position de chroniqueur lui ouvrît certaines ressources extérieures, et il a toujours passé à côté des facilités légitimes qu'elle lui offrait. Où tout chroniqueur passe gratis de droit, de Pène paye....

NADAR.

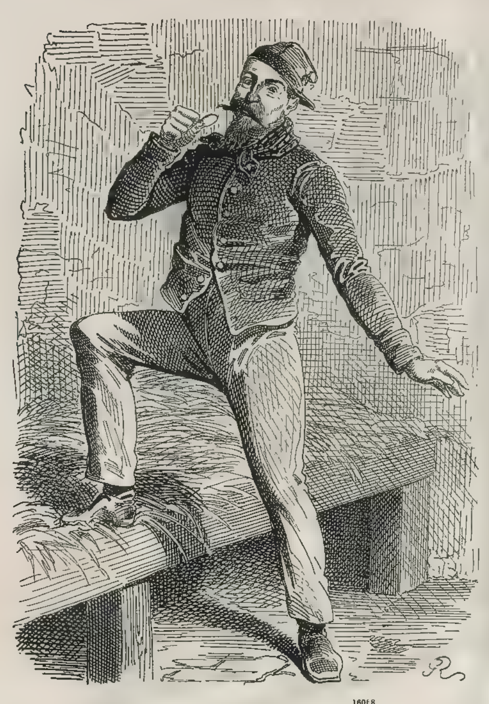
LES FUMISTES.

VII.

TOUJOURS MESSIEURS NOS LOGEURS.

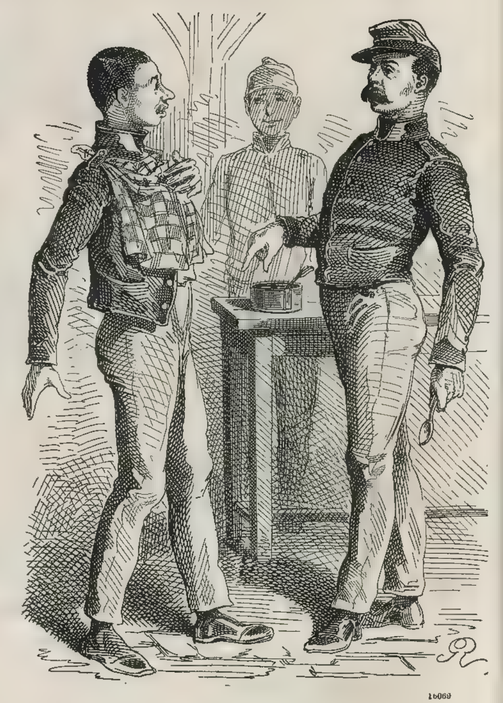
C'était l'autre semaine ; il s'agissait d'un chat dont la mort était résolue : mais au bénéfice de qui la bête devait-elle passer de vie à trépas? La question était pen-

LES TROUPIERS, — par G. Randon.



16018

— Là où la pipe est proscrite, là chique a été donnée à l'homme pour déguiser sa fumée.



16069

— Pardon, caporal, je ne savais pas que c'était la vôtre....
— Je vous afflige deux jours de consine pour s'avoir permis de méconnaître la cuillère de votre suporrieur.

dante entre le propriétaire et la concierge. Celle-ci, pour la faire décider en sa faveur, invoquait les soins donnés pendant sept ans au lapin de gouttière.

— Pauvre minet, disait-elle, à peine au sortir de l'enfance, ma boîte à lait lui a donné le sein; sa peau me revient.

— Pas du tout, répondit M. Vautour, chair et peau, tout m'appartient, car depuis six ans et demi c'est moi qui le nourris.

— Vous!

— Dame! est-ce qu'il ne mange pas mes souris?...

⁂

M. le duc de B... avait arrêté un appartement sis au n° 29 d'une rue très-opulente du quartier de la Madeleine. — Le prix de la location annuelle était de 8,000 francs. — Le locataire et le propriétaire étaient tous deux en présence, — le champ de bataille était l'étude de Mᵉ D .. — On lut le bail, l'article 157 *bis* portait que le preneur ne pourrait, sous aucun prétexte, faire danser chez lui; l'article 158 ajoutait que, passé minuit, la porte cochère serait impitoyablement fermée soit pour rentrer dans la maison, soit pour sortir d'icelle.

Sur cette clause, M. le duc de B... demande la parole.

— Pardon, dit-il, je veux bien m'engager à ne pas donner de bal, je n'en ai jamais donné, et je ne pense pas que jamais l'idée me vienne d'en donner; — mais l'article 158, — je ne peux pas l'accepter. Comment! si je donne un thé chez moi, il faudra que je mette tous mes invités à la porte à onze heures cinquante minutes!

— Si vous aviez eu la patience d'attendre la lecture de l'article 159, répondit le propriétaire, vous vous seriez épargné cette observation, qui est complétement inutile, puisque l'article 159 vous interdit, en droit, toute espèce de réunion.

— Mais c'est de la démence!

— Il est bien entendu que si de loin en loin, et pour des motifs respectables, vous avez à réunir quelques amis raisonnables, vous n'aurez qu'à m'en donner avis huit jours à l'avance, et si je n'y vois pas d'inconvénient, l'autorisation ne vous sera que très-rarement refusée.

— Vous me le promettez!

— Je ne m'engage à rien, mais enfin j'interpréterai largement nos conventions en ce qui me concerne — et pourvu que vos réunions ne dégénèrent jamais en habitude....

M. le duc de B.... s'est décidé à chercher un autre tyran.

HARPAGON, RÉDACTEUR EN CHEF.

Le trait suivant appartient à la très-haute comédie.

On parlait devant M. X..., directeur d'un journal à feuilleton, d'un jeune homme de lettres, M. Alinéa, et l'on en faisait presque l'éloge.

— Oui, il a de l'esprit, de l'imagination, dit M. X. ., mais ce garçon ne fera jamais son chemin — il n'a pas d'ordre, d'économie.

— Pour un romancier l'économie n'est pas une vertu bien essentielle.

— Vous vous trompez étrangement, répondit M. X...; ainsi l'autre jour, sans moi, Alinéa faisait une folie qui n'a pas de nom : il donnait quinze cent mille francs de dot à l'héroïne de son dernier roman. Je lui ai prouvé clair comme le jour que dans la position de cette demoiselle, et avec sa beauté, on pouvait parfaitement la marier avec deux cent mille francs. Il perdait donc là, de gaieté de cœur, treize cents bons mille francs. — Et vous croyez qu'un gaillard qui jette ainsi l'argent par les fenêtres fera jamais son affaire? — Il aurait trois millions de fortune, monsieur, que je ne lui donnerais pas ma fille si j'en avais une : il la mettrait sur la paille.

AUTRE FUMISTE EN CHEF.

Les petits journaux ont beaucoup ri, il y a quelques mois, d'une phrase ainsi tournée :

« Infâme! MURMURA *** d'une voix TONNANTE. »

Les petits journaux avaient raison de rire; — le signataire était dans son tort, mais pas tant qu'il en avait l'air : car il avait écrit sur sa *copie* :

« Infâme! *s'exclama* *** d'une voix tonnante. »

Mais le propriétaire en chef du journal professe pour le verbe *s'exclamer* un mépris profond. Loin de lui faire un crime de sa haine, je suis bien près de la partager. Mais il la pousse trop loin : si loin, que partout où il rencontre ce hideux *s'exclamer*, sans rien examiner, rien entendre, rien raisonner, il le remplace de fondation par *murmurer*.

Et voilà comment vint au jour le *murmura* d'une voix *tonnante*.

D'UNE PIERRE DEUX COUPS.

On demandera peut-être pourquoi le correcteur n'a pas ôté *tonnante*, qui devait hurler de se trouver dans la même ligne que *murmura*.

Cette question m'embarrasse fort, car je voudrais bien ne pas être désagréable à un auteur qui, littérature à part, est un des plus gentils garçons que je connaisse. Mais voici la vérité : ce romancier a donné pour consigne au correcteur de ne jamais retrancher une syllabe. Une syllabe de moins peut lui faire perdre une ligne, et

LES TROUPIERS, — par G. RANDON (suite).



16070

Honneur à la payse!



16071

LE TAMBOUR-MAJOR.

Roi ne puis,
Pékin ne daigne,
Major suis.

notre homme tient autant à ses lignes qu'un ramoneur à ses cheminées.

Et voilà pourquoi, quoique à regret, je suis forcé d'inscrire M. X... sur la liste de mes fumistes. *Mille et trois*, comme les conquêtes de don Juan.

LEVÉE EN MASSE.

Pour des motifs à moi connus, et qu'il serait trop long d'expliquer, j'avais accordé un congé de semestre à une grande quantité de sujets; mais l'heure du *far niente* est passée, le moment est venu de payer de sa personne : allons! allons! en marche!

***

Si je n'étais pas si pressé, légion des Dandins, mes pauvres Georges, la corvée serait longue pour vous; mais j'ai juste le temps de passer en revue votre front de bataille.

Et d'abord, constatons que ce n'est pas, comme le prétend la mythologie, l'Amour qui est aveugle, mais le *dandinage*, sa victime.

Certains philosophes assurent que cette cécité est une grâce d'état. Je ne le crois pas. J'inclinerais plutôt à penser que c'est une prédisposition, une cause, et non un effet.

***

Je voudrais bien savoir pourquoi, lorsque dans une comédie ou un vaudeville on plaisante plus ou moins grossièrement le mariage, les rires les plus éclatants sont poussés par des Dandins de la comète.

***

Autre question : pourquoi, dans la vie réelle, Dandin s'essouffle-t-il à faire l'éloge de Clitandre?

***

Étant donné un Dandin jaloux de naissance, pourquoi se méfiera-t-il de tout le monde, excepté du susdit Clitandre?

***

La vertu d'Angélique étant au moment de triompher des attaques de Clitandre, pourquoi Dandin, autre Blucher, vient-il souvent faire changer le sort des armes?

***

Mais le plus triste des Dandins n'est-il pas celui qui, combattant devant la justice pour établir ce qu'il devrait cacher à tous les yeux, termine le récit de sa mésaventure en disant d'un ton triomphal :

— Voilà, monsieur le président, comment j'ai *obtenu* la lumière!

***

On entend aussi des Dandins dire devant Angélique, en parlant d'une femme qui s'est *dérobée :*

« — Oh! ma foi, elle est bien excusable, son mari est si laid! » — Et ils sont affreux.

Ou :

« — Son mari est si bête! » — Et ils sont si stupides!

Ou :

« — Son mari est si désagréable! » — Et ils sont odieux.

***

Et puis ils seraient beaux comme M. Gaiffe, spirituels comme M. Toussenel, aimables comme votre époux, madame, que leurs paroles n'en seraient pas moins de la fumisterie à la troisième puissance, car où est l'article de la Constitution qui oblige les femmes de ces messieurs à avoir du goût?

***

A une autre légion.

Celle-ci est divisée en cinq bataillons : 1° les maîtres; 2° les valets; 3° les maîtresses de maison; 4° les femmes de chambre; 5° les bonnes pour tout faire. Un échantillon de chacun.

***

1° UN MAITRE. — Pourquoi j'ai renvoyé ce drôle-là? Vous savez que je suis au mieux avec mademoiselle ***, la danseuse : l'animal s'est avisé d'en conter à sa caméristе. — Oh! le peuple est maintenant d'une immoralité!

***

2° UN VALET. — C'était une barraque! On vérifiait mon livre de dépenses, et monsieur réclamait les louis oubliés dans son gilet. Si ça ne fait pas suer!

UN AMI. — Des parvenus!

LE VALET. — Noblesse de Bourse! Il n'y a rien à gagner avec la canaille.

***

3° UNE MAITRESSE DE MAISON. — Ne m'en parlez pas : la beauté du diable! Mais tous ces messieurs la regar

VIVE LA RÉFORME... DES PETITES VOITURES, — par ***.



Autrefois les directeurs étaient maigres, et les chevaux étaient gras.

daient, et puis elle s'obstinait à porter du rose. — Il y a quinze ans que j'ai cette nuance en horreur.

UNE AMIE *à part*. — Oui, depuis qu'elle en est à l'orange.

⁂

4° UNE FEMME DE CHAMBRE. — Je ne ferai pas de vieux os dans cette maison-là. — Madame fait remettre des manches à ses robes, et monsieur ne me regarde pas plus qu'un chien. Une honnête fille n'a pas le moyen de se faire une dot chez ces gens-là.

⁂

5° UNE BONNE POUR TOUT FAIRE. — Madame trouve *drôle* qu'avec cent écus de gages j'aie mis en six mois deux cent trente francs à la caisse d'épargne. Comme si ça la regarderait!

GUSTAVE BOURDIN.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ L'autre jour, on discutait à la brasserie de la rue des Martyrs sur les chefs de l'école réaliste. Trente voix mettaient Champfleury à la queue, deux voix le mettaient dans le rang du commun des martyrs; une audacieuse voix voulait le placer à la tête du mouvement.

De là clameurs, haros, jurons, trépignements; tout le monde criait à qui mieux mieux.

Un jeune rapin, dominant le tumulte, réclame la parole et fait la proposition suivante :

— Mes chers amis, dit-il, dans l'intérêt de l'ordre, si nous ne parlions que cinq à la fois?

⁂ Cela me rappelle un tohu-bohu du même genre, auquel j'assistai après la révolution de Février. C'était dans le parterre de l'Odéon, où nous nous trouvions réunis une cinquantaine de jeunes gens. Tout le reste de la salle était vide. On discutait dans un entr'acte de tragédie sur les futures élections à l'Assemblée constituante. La discussion était chaude, le lever du rideau ne la calma pas.

Le confident de tragédie entre et psalmodie un récit plus ou moins de Théramène. Ce débordement d'alexandrins gênait nos orateurs improvisés. L'un de nous cria au malheureux artiste qui se démenait sur les planches :

— Monsieur Théramène, ayez donc l'obligeance de parler moins haut, vous nous empêchez d'entendre l'orateur.

Et l'acteur attendit que la discussion fût close pour se remettre aux *vers*.

⁂ Mademoiselle *une telle* est une actrice médiocre dont les prétentions sont plus grandes que le talent. Elle ne permet pas la moindre observation aux auteurs des pièces dans lesquelles elle joue, sous prétexte qu'avec son talent « on n'a plus besoin de recevoir des leçons, mais » qu'on en peut donner. »

A la sortie d'une répétition, on demandait à un auteur ce qu'il pensait d'elle.

Il s'écria : — C'est une sotte sur laquelle il n'y a pas de prise.

— Eh quoi! vraiment! serait-ce une cruche?

— Sans anse.

⁂ On disait au docteur noir :

— Vous avez donc laissé mourir madame X..., malgré la promesse que vous aviez faite de la guérir de son cancer?

— Hélas! si vous aviez été là, vous auriez vu beaux progrès de cure, à moi. Petite madame est morte guérie. Mais Faculté de médecine en veut à moi, elle n'en conviendra pas, et tient à mettre moi en prison bien sombre.

— Allons donc, docteur, ne voyez pas tout en noir. Vous vous faites des cachots en Espagne.

LUC BARDAS.

Un abonné nous envoie cette annonce, qui a paru dans le *Journal de Saint-Quentin*. Elle nous semble rentrer dans le domaine du *Journal amusant*.

A VENDRE,

Une grande porte en chêne, avec guichets, de 4 mètres de haut sur 4 mètres 25 cent. de large, ayant une très-forte ferrure;

Plusieurs fortes charrettes à deux et trois chevaux.

M. MARLIER ne s'occupant spécialement que de la fabrication et de la vente des meubles en tous genres, avec un détail de bois de menuiserie, ses magasins en sont toujours bien assortis.

Il demande un bon *ouvrier ébéniste* pour débiter le bois et réparer les meubles au besoin, et un *domestique pour conduire les chevaux*, et qui sache faire les déménagements.

M. MARLIER ne s'occupe spécialement que de la fabrication et de la vente des meubles en tous genres et en détail de bois de menuiserie, qu'il fera pour son amusement avec ses enfants.

THÉATRES.

Si le public parisien se plaint de ses œufs de Pâques, il ne sera pas raisonnable. On lui en a donné des rouges,

VIVE LA RÉFORME... DES PETITES VOITURES, — par *** (suite).



Aujourd'hui les chevaux sont bien maigres, mais comme les directeurs sont gras!

on lui en a donné des blancs, des jaunes, des bleus, on lui en a fait voir de toutes les couleurs.

Pâques est un ogre en fait de spectacles. Il dévore avec avidité tout ce qu'on lui donne, dût-il ne pas digérer tout ce qu'il a englouti.

Pâques attire dans les théâtres une population flottante de collégiens en vacances et de provinciaux en congé. Quoi qu'on en dise, le Parisien pur sang se contente assez de son ordinaire, mais au Parisien passager

Il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

C'est pour lui que la ville de Paris se fait belle, c'est pour lui qu'elle s'agrandit, c'est pour lui que les théâtres prennent leur air le plus agaçant, afin de lui présenter leur marchandise.

L'Opéra lui offre *Herculanum* et toutes ses séductions bibliques et volcaniques; le Théâtre-Français lui montre *Athalie* entourée de toutes les féeries de la mise en scène moderne; les Italiens lui exhibent *Poliuto*, tantôt chanté par Tamberlick, tantôt déclamé par madame Ristori; l'Opéra-Comique a *le Pardon de Ploërmel* avec accompagnement de pont cassé, de chèvres agiles et de musique de Meyerbeer. L'Odéon lui enseigne *le Droit Chemin*, mais on aime mieux autre chose, *le Poëme de Claude*, par exemple, ou la pièce nouvelle qu'on jouera demain.

La corbeille d'œufs frais des théâtres de genre présente Déjazet dans *Chérubin*, Ravel, Arnal, Grassot et l'escouade sacrée de rieurs qui égaye chaque représentation du Palais-Royal. Le Gymnase et le vaudeville ont des œufs fraîchement pondus : *Marguerite de Sainte-Gemme*, un œuf qui manque de sel (pas gemme), et *la Seconde jeunesse*, qui est le second succès de Mario Uchard.

Les théâtres de drame affectionnent les œufs durs. Ceux de l'Ambigu ont écrit sur leur ventre : *Le Maître d'École* ou *la Fille du Tintoret*. La Porte-Saint-Martin quitte l'œuf dur de *la Closerie des Genêts* pour *le Naufrage de La Peyrouse*, orné de glaces, un véritable œuf à la neige.

Quant à la Gaîté, elle a son œuf sur le plat : *Micaël l'esclave*, du célèbre M. Bouchardy.

L'œuf à la coque servi au Cirque impérial n'est pas de la première ni même de la *seconde jeunesse*, puisqu'il date de l'Empire et des Cent-Jours. Cet œuf contient un cheval nommé *Fanfare*. Je souhaite que sa bonne renommée fasse autant de bruit que son nom.

Les œufs brouillés des Folies-Dramatiques et des Délassements : *les Enfants du travail et les Bébés*, sont épuisés par le succès. Ils demandent des remplaçants.

L'affiche des Folies-Nouvelles ressemble à une omelette, tant il y a d'œufs dans son assiette. A Beaumarchais, là-bas, là-bas, le bruit d'un succès.... au beurre noir, est venu jusqu'à nous. *L'Orgueil*, de M. Dunan-Mousseux, n'est pas un péché qu'il aura sur la conscience; il a le droit d'être orgueilleux de son *Orgueil*.

Le retour du *Cirque de l'Impératrice* aux Champs-Élysées coïncide toujours avec le retour des hirondelles à leur quartier général de la place Vendôme. Il annonce que le chevalier Printemps fait son entrée ailleurs que sur l'almanach.

Offenbach, lui aussi, apparaît aux Champs-Élysées; il revient dans cette salle, grande comme un œuf à surprises, d'où il a vu surgir les premiers succès des Bouffes-Parisiens.

Et tandis que la douce chaleur nous rend allègres et dispos, montons à Belleville. — Belleville qui bientôt sera Paris. — On y joue *les Souvenirs de Belleville*, cinq actes et dix tableaux, de deux auteurs de mérite : MM. Alex. Flan et Delteil. Dans cette revue *extra-muros*, ils ont prouvé que si l'esprit se vendait non falsifié et meilleur marché hors barrière, il n'était pas défendu à des auteurs de barrière d'avoir autant d'esprit que Barrière.

(Ce jeu de mots est mauvais, mais je le cède par-dessus le marché. Si vous n'êtes pas content, vous avez le droit de battre mes œufs; ça fera des yeux.... non, des œufs pochés.)

Et j'ose signer :

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Devinez à quelles ouvrières fait concurrence cet ivrogne qui bat les murailles?

Aux brodeuses, puisqu'il fait des *festons*.

N° 2. Devinez quelle est la nourriture qui convient le mieux au Temps quand il se fait beau?

C'est la nourriture du *serein*.

N° 3. Quel prétexte spécieux pourrait invoquer cet individu pour ne pas répondre au magistrat qui l'interroge?

Il pourrait arguer de ce que la *question* est abolie.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. L'homme malheureux, en tombant sur le dos, se casse le nez.

N° 5. Lait sur vin rend, dit-on, le cœur chagrin; vin sur lait rend le cœur gai.

Laie sur vingt rangs dit : tonds-le! — cœur chagrin vin sûr — laie rend le cœur — gué.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.



Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

---

42 COSTUMES ITALIENS ET PIÉMONTAIS.

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, — coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 42 costumes seront envoyés francs de port sur tous les points de la France aux personnes qui nous adresseront 8 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

---

28 COSTUMES ALLEMANDS ET AUTRICHIENS.

Ces 28 costumes, ainsi que les 42 costumes ci-dessus annoncés, font partie de la belle et intéressante collection le *Musée de costumes*, qui est arrivé à 415 costumes différents, et qui va faire paraître très-prochainement 10 nouveaux costumes algériens.

Les 28 costumes ALLEMANDS et AUTRICHIENS seront adressés francs de port, en France, à toute personne qui nous enverra 5 francs 60 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste au directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.



LES ROBERT MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS

COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.

PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, 11 fr. SEULEMENT, rendu *franco* par la poste.

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE.

Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes.

Cet Album se vend **12** fr. à Paris, **14** fr. rendu *franco*. — Pour les abonnés du *Journal pour rire* et des *Modes parisiennes*, le prix est réduit à **6** fr. rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau.

Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de **6** fr., rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 176. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 14 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, **fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



16074

— A genoux, môssieu!
— Non, m'sieu, je n'y mettrai pas! . un homme ne doit s'agenouiller que devant Dieu ou sa maîtresse.



16075

— Allez devant, papa, les trottoirs sont si étroits!... Ce n'est pas que je le méprise, le pauvre homme! mais il est si drôlement ficelé!....



16076

— Regarde-toi un peu, et dis-moi s'il est permis d'avoir une tenue aussi négligée que la tienne!
— Un détail, p'pa... quand on a l'imagination occupée de choses sérieuses... D'ailleurs tu m'as dit assez souvent que ce n'est pas la mise qui fait l'homme.



16077

— Cré nom! vive la guerre! quels bons coups de sabre!... il me semble que j'y suis déjà!!

LES PROSPECTUS AUX HANNETONS, — par GRÉVIN.



16078
L'abolition du timbre sur les prospectus et avis du commerce fournit le moyen d'utiliser les hannetons. — Où donc s'arrêtera la science?

C'est le 21 mai sans remise que paraîtra dans le *Journal amusant* le premier numéro de NADAR JURY *au Salon de 1859*.

Les préparatifs de ce travail considérable, dont la première partie ne contient pas moins de quarante-trois grands dessins *entièrement coloriés*, ne nous ont pas permis d'abréger ce retard.

Nos abonnés, nos abonnés de province surtout, apprécieront les difficultés de cette tentative que n'a jamais essayée aucun journal, et qui, réunissant la couleur au dessin, leur donnera enfin une idée réellement complète des principaux tableaux de notre Exposition.

LES FUMISTES.

VIII.

UNE GROSSE QUESTION.

Est-il vrai qu'il faille de toute nécessité être peintre pour avoir une opinion sur un tableau, musicien pour apprécier une mélodie, écrivain pour décider si un livre est intéressant ou ennuyeux?

Je ne le crois pas, et à ceux qui se disent d'un avis contraire, je me contenterai de demander s'il est nécessaire d'être cuisinier pour prononcer sur le mérite d'une fricassée de poulets, tailleur pour décider si un habit est trop juste ou une redingote trop large, maréchal de France pour déclarer César un grand capitaine et Charles XII un brouillon.

Et la meilleure preuve, c'est que tous les jours les artistes appellent du jugement intéressé de leurs rivaux à l'impartialité du public. — Sans ce public, dont certains fumistes essayent de décliner la compétence, les arts resteraient toujours stationnaires.

⁂

Ce n'est pas M. Ingres, par exemple, qui jamais aurait admiré M. Delacroix, et madame Dorval devait forcément trouver mademoiselle Rachel sans âme et sans élan. Non, toute étude spéciale combinée avec la pratique d'un art et le tempérament de l'artiste finit fatalement par lui imposer certaines manières de voir, de sentir, de comprendre, qui sont à son intelligence ce qu'est à la conscience du magistrat la doctrine de « sa compagnie. » — Au contraire, l'ignorance du public serait quelque chose comme le sentiment d'équité, compagnon ordinaire du gros bon sens du juré qui n'a jamais étudié les mille combinaisons du pour et du contre. Mais, dira-t-on, le jury acquitte souvent d'infâmes drôles! C'est possible; j'ai vu des livres infects être placés par le public au rang des chefs-d'œuvre, mais ceux-ci sont redescendus chez l'épicier, et le bagne a retrouvé ceux-là, tandis que... — Arrêtons-nous ici, je ne veux me brouiller ni avec les conseillers du feuilleton ni avec les critiques du considérant.

⁂

Mais où je crie au fumiste, c'est quand j'entends mes cobourgeois essayer d'expliquer leurs sensations, et de motiver leur jugement dans des langues dont ils ne savent pas le premier mot. — Qu'ils disent : « Cet opéra est ennuyeux, cette chanteuse est antipathique, ce tableau est froid, ce drame est sans intérêt, cette comédie est triste, » ils en ont le droit; mais quand ces *dilettanti* de sous-sol se permettent d'ajouter : « — L'*andante* est mauvais parce qu'il est trop triste; la romance du *soprano* est en *ut*, je l'eusse préférée en *ré;* il y a deux bémols de trop à la clef du quatuor, » je lève les épaules, et je ne les baisse pas quand une demoiselle qui a étudié pour être pianiste trouve que M. Delacroix dessine mal, que M. Ingres manque de *flou*, M. Diaz de *galbe*, et que M. Decamps *tripote* trop sa *pâte*. Enfin, pour en revenir à ma comparaison de tout à l'heure, je me permets bien de trouver la fricassée de poulet fade, et mon habit trop large; mais entre cela et dire que la cuisinière n'a pas mis assez de farine dans son *roux*, ou que le tailleur a fait deux *suçons* où il en fallait trois, il y a un abîme : celui qui sépare le sens commun du ridicule.

⁂

Le *dilettantisme*, ce ridicule d'origine ultramontaine, fournit naturellement bien des fumistes. Il serait bien long de les prendre tous à partie, j'essayerai pourtant dans la dix-huitième édition de cette étude, — celle qui sera faite à l'imprimerie impériale. — Pour aujourd'hui, contentons-nous de rappeler un mot que j'ai déjà, je crois, raconté ailleurs : Tamberlick chantait pour la pre-

LES PAYSANS, — par BARIC.



16079

— Dit' donc, mait' *Mitoufflet?*
— Quéqu'y a, gas *Goulupiau?*
— Payez-vous chopine? j' sommes *vout'* homme...
— Marci,... j'ai point le temps.
— Venez donc, allez,... c'est moi qui paye!
— Ben vrai?



16080

— Ces monsieurs demandent une omelette au préalable... Quoi donc c'est qu' ça, des préalables?
— Ma fine, je n'en sais ren, c'est queuqu' légume! dis-leur-z-y qu'elles ont manqué c't' année



16081

— Si vous mangiez de la viande, ça vous soutiendrait mieux.
— Et des *achetoirs*... pour en acheter?



16082

— J' peux ben t'appeler *gamin*, puisque j'étais à la noce de feu ton grand p'pa?
— En c' cas, père Lentimèche, j'aimerais mieux être vout' filleu que vout' parrain!

mière fois à Paris; après le premier acte d'*Otello*, quelqu'un demanda à son voisin de fauteuil ce qu'il pensait du célèbre Romain :

— Put! put!

— Comment! vous ne lui trouvez pas une magnifique méthode et beaucoup de charme?

— Oh! je vais vous dire, moi je l'attends aux *Chevaliers de ma patrie!*

N. B. pour les jeunes gens de quatre à dix-huit. — C'est une phrase de *Robert*, qui servait de critère aux vieux amateurs de l'Opéra pour repousser à l'unanimité tous les présomptueux aspirants à la succession de Nourrit.

⁂

Le musicien de salon aurait droit aussi à un long paragraphe. — Le fumiste qui porte le diable en terre sous prétexte de chansonnette comique devrait être banni de tout État policé comme ennemi du repos public. — Sur la même liste de proscription, j'inscrirais aussi tout ténor qui chante plus de deux couplets de la romance en vogue, cette fameuse romance qui se termine inévitablement par

Dites-moi pourquoi,
Dites-moi pourquoi
Je l'aime, etc.

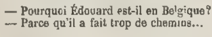
⁂

Les fumistes littéraires sont aussi nombreux que les grains de sable au bord de la mer, les étoiles au ciel, les mollusques dans la rue Montorgueil, les *gandins* sur le boulevard, les clients chez Nadar, les oublis dans le Dictionnaire de l'Académie, et les inconnus dans la société des gens de lettres.

Le cas de fumisterie le plus grave, et malheureusement le plus répandu parmi ces messieurs, est ce qu'un feuilletoniste de la première catégorie n'a pas craint d'appeler le *débina-morbus*. Ce fléau est épidémique et contagieux; tout ce qui touche à une plume en ressent les atteintes, et le remède est encore à trouver. — Chaque homme qui arrive, ou qui est censé arriver, devient le point de mire des petites cabales et des petites calomnies de ses confrères :
— La comédie d'un *tel* a réussi, on ne peut le contester. Immédiatement le public est averti que un tel est un avare et qu'il prête au denier cinq. Le poëme de *chose* s'est vendu à dix mille. C'est une bien faible compensation à ses ennuis de famille. — Comment? — Eh oui! le

A PROPOS DE BOURSE, — par DAMOURETTE.





16083

— Pourquoi Édouard est-il en Belgique?
— Parce qu'il a fait trop de chemins...



16084

Une dame 1/4 de monde.
Un monsieur 1/4 de coulissier.

Total. . 1/2 monde.

père de chose a été guillotiné. — *Machin* fait des vers charmants, qui le nie? personne; mais tout le monde sait pourquoi machin porte des cravates si hautes.

Je continuerais bien, mais j'ai peur à mon tour de tomber dans la médisance en requérant contre la calomnie, — et la médisance, n'est-ce pas l'arme à deux tranchants des auteurs? n'est-ce pas aussi la lance d'Achille? — la vraie — avec le manche de cette arme antique et solennelle, on assomme les gens qu'on n'a pu transpercer de la pointe. — N'oublions jamais ce précepte du poëte :

« N'apportons pas à rire aux hommes
« En nous disant nos vérités. »

***

Laissons là le *débina-morbus;* je voudrais seulement signaler de petites grippes qui sévissent à chaque renouvellement de saison sur les organisations débiles.

Par exemple, le calembour. — Cette épidémie est plus dangereuse qu'on ne le croit; quelquefois elle choisit ses victimes, et parmi elles on pourrait citer des génies : Balzac et Hugo, pas moins.

Puis le calembour par à peu près. — Si le calembour est la bêtise des gens d'esprit, l'à peu près est l'esprit des imbéciles.

Il y a encore le rébus, ressuscité jadis en France par Etienne Arago — un homme de cœur, un esprit distingué, qui a expié durant cette exhumation.

Et le triolet :

Le triolet est assommant!
Et pour soutenir le contraire
Il faut bien peu de jugement.
Le triolet est assommant!
Du moins tel est mon sentiment,
N'en déplaise à certain confrère.
Le triolet est assommant!
Je lui ferai toujours la guerre.



J'avais encore à parler du fumiste-prétendu et du fumiste-demoiselle à marier, du fumiste-belle-mère, du fumiste-spadassin, du fumiste-écolier, du fumiste-avocat, du fumiste-plaideur. mais je n'ai plus que trois feuillets sur la planche. — Renvoyé à l'édition de l'imprimerie impériale.



Je voulais aussi parler du fumiste-actionnaire, et j'avais des choses curieuses à en dire, car je l'ai beaucoup pratiqué. Je l'ai vu pendant dix ans apporter régulièrement chaque année une nouvelle mise de fonds, et ce n'était alors que le gogo trouvé par notre ami Charles Philipon. Mais à la onzième année, l'attente de notre fumiste fut déçue; il était venu en société d'un sac qu'il se préparait à vider ès mains du gérant, quand ce dernier lui déclara que l'affaire rapportait cette fois trente-cinq pour cent de dividende. Savez-vous comment notre fumiste reçut cette communication? Son visage rougit, ses yeux s'injectèrent, et il demanda à grands cris la destitution des membres du conseil de surveillance et la nomination d'une commission pour examiner les comptes, soutenant que dans une aussi belle affaire, en présence de résultats aussi inespérés, il était impossible qu'il n'y eût pas eu de *gabegie*.



Je termine en indiquant le fumiste correspondant, le fumiste ami des artistes, le fumiste enrichi, le fumiste amphitryon, etc., etc. Si je n'entreprends pas de les décrire, c'est que je crois que le moment est venu de mettre un point et d'écrire à la ligne

FIN,

car je crains que vous ne finissiez à trouver, le soleil aidant, que les fumistes ont assez ramoné. *Sat prata biberunt*, aurait écrit Virgile.

GUSTAVE BOURDIN.

POST-SCRIPTUM.

Encore un fumiste, le fumiste-abonné. Un homme de beaucoup d'esprit, que je ne désignerai pas nominativement pour ne pas avoir l'air de flatter les puissances, créa, il y a vingt-huit ans, un journal dans le genre de celui-ci, mais assez politique pour avoir fait passer de bien mauvaises nuits au vieux roi Louis-Philippe. Il était très-lié avec Balzac, et le pria de se charger de la rédaction. Balzac accepta, et pendant tout un trimestre il rédigea en entier le.... la.... le journal en question. Seulement, pour que cela parût plus varié, il signait de quatre ou cinq noms différents : DURAND, BERNARD, GILLOT, DUVIVIER, ARDAN, etc. Or, à cette époque-là les abonnés avaient déjà la manie d'écrire des lettres aux fondateurs de journaux pour leur donner leur opinion sur la rédaction, et notre directeur reçut dans les trois mois de règne de Balzac plus de cinq cents lettres dont le fond pouvait toujours se résumer ainsi :

A PROPOS DE BOURSE, — par DAMOURETTE (suite).



1608.

Une liquidation....



16086

Vous dites toujours que vous avez perdu dix mille francs dans les petites voitures.
Moi, hier, un cocher m'a rapporté ma jumelle que j'avais laissée dans son coupé.

« Je n'aime pas le style de M. Durand; il a de l'observation, mais il est un peu léger. Cependant je le préfère beaucoup à M. Gillot, qui est lourd, pédant et par trop *prude*. Ne me parlez pas de M. Bernard, il ne sait pas un mot de français. Quant à M. Duvivier, en voilà un écrivain! Je crains que vous ne le gardiez pas longtemps, les *Débats* vous l'arracheront à prix d'or. Votre Ardan est un imbécile; je ne comprends pas comment vous avez pu imprimer une seule ligne de lui. Vous ne lisez donc pas ses articles? Cela est au-dessous de rien, etc., etc. »

Tout ce qu'il y a de plus historique.

G. B.

DES NOMS MALHEUREUX.

Il en est des mots comme des hommes : il y en a qui ont de la chance; d'autres se noieraient dans une phrase d'une demi-ligne.

« Abracadabra, » comme l'a prouvé l'abbé Constant, ouvre les portes de l'enfer mieux que le *rossignol* le plus exercé; « allons chez Vachette, » fait galoper le cœur de la plus cruelle au bal de l'Opéra; arrivé là, « je t'aime, » vide le porte-monnaie du plus économe.

Mais il ne s'agit ni d'amour ni d'hermétisme.

Ne trouvez-vous pas que l'aspect et le son de certains vocables ont une puissance singulière d'exhilaration? Pour mon compte, celui de « bottes » a le secret de me réjouir démesurément, aussitôt que je le lis écrit ou que je l'entends prononcer; est-ce l'idée qui s'y rattache? est-ce la réunion des lettres qui le composent qui produisent ma joie? Je l'ignore complétement, et je suis d'autant plus porté à attribuer à cette alliance de syllabes une valeur cabalistique, que j'en vois l'influence subie par tout un chacun. Sans cela, je serais obligé de penser que celle qu'elle exerce sur moi tient à un goût dépravé, comme celui de mâcher des tuyaux de pipe, de porter un lorgnon ou de faire des déclarations d'amour en vers.

Alphonse Karr a constaté que le succès d'un de ses romans tenait presque exclusivement à ce qu'il y était trop souvent question de bottes.

La fortune de celles de Bastien est une éclatante confirmation de cet apparent paradoxe, et faites-moi le plaisir de me dire ce que vous trouvez de drôle dans cette inanité du génie.

Avez-vous vu des chameaux? C'est incontestablement un animal fort ridicule, quoique plein de vertus domestiques. Je ne souhaiterais pas sa bosse à mon plus cruel ennemi. Eh bien, — je ne vous surferai pas mon opinion, vous la payerez ce que vous voudrez, — selon moi, l'énorme déconsidération dans laquelle le chameau se trouve en France provient plutôt d'une raison d'euphonie et de configuration de nom que de la déviation de son épine dorsale. La preuve en est que les Orientaux manifestent pour lui l'estime en toute espèce d'occasion; je ne sais pas l'arabe, mais je suis convaincu que le chameau a dans cette langue-là un nom plein de mélodie.

Et l'âne donc! un âne, — né français, qui aurait la fibre de l'amour-propre tant soit peu délicate, quel que fût d'ailleurs son mérite personnel, n'aurait pas d'autre ressource que de s'expatrier. Ces trois lettres et cet accent circonflexe réunis suffiraient, en France, à mettre en fuite une faculté de médecine tout entière. On sait au contraire que le surnom d'*âne de la Mésopotamie* était le titre dont le prophète Ali se montrait le plus glorieux. Essayez donc, chez nous, d'anoblir quelqu'un en l'appelant l'âne de quelque département que ce soit, et vous verrez comme il vous recevra.

Je passe sur le mot de *grenouille*, parce que la langue française ne s'est pas montrée plus marâtre pour l'animal qu'il représente que les langues mortes; il n'était que médiocrement en faveur dans l'opinion antique, puisqu'un apologue républicain lui attribua le projet subversif de se donner des rois.

Mais l'huître a été plus maltraitée. Parmi les douceurs que soupirait Tibulle, il en est une qui ne contribua pas peu à lui assurer le cœur de sa Délie : « Tu es, » lui écrivait le poëte, « plus fraîche qu'une huître du lac Lucrin. »

A notre époque, il semblerait risqué au plus aventureux des amants, de comparer l'objet de sa passion à une huître, — même d'Ostende. La disgrâce dont gémit aujourd'hui ce mollusque me paraît de nature à appeler l'attention des grammairiens; il y a peut-être lieu à une réhabilitation.

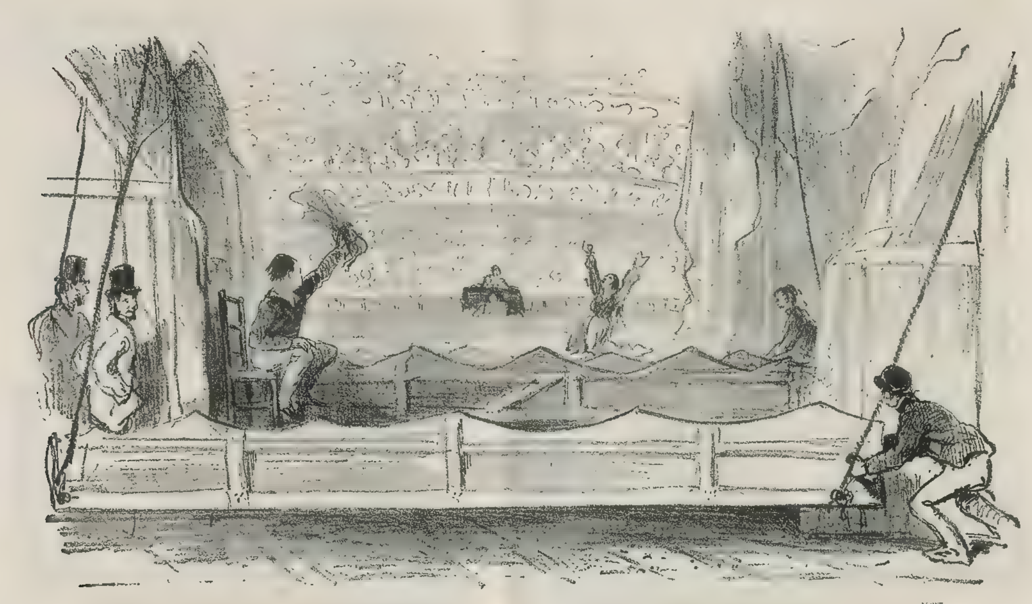
Méditez un peu là-dessus.

E. Guillot.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un vieux chanoine du chapitre de Notre-Dame avait près de lui un neveu qui faisait des études médicales dans le quartier latin. L'oncle s'aperçut que le neveu devenait triste et voulut savoir les causes de son chagrin.

LES DÉCORATIONS ET EFFETS DE THÉATRE VUS PAR DERRIÈRE,
par RIOU.



Sauvé! sauvé des flots! merci, mon Dieu!!!!



Doux zéphir, sois-lui fidèle
Pour conduire sa nacelle.....

Après bien des sollicitations d'une part et des hésitations de l'autre, le jeune homme, qui était assez dépensier de sa nature, avoua qu'il lui manquait trente louis pour avoir une cafetière.

— Elle est donc bien belle?

— Oui, bien belle.

— Je te les donne, à la condition que lorsque tu auras acheté ce bijou tu me le montreras.

— Quoi, vous voulez...

— Je l'exige, sinon pas d'argent.

Quelques jours se passent. L'oncle réclame la promesse du neveu. Celui-ci se fait un peu tirer l'oreille et dit :

— Vous l'exigez? Je vais vous la montrer dans sa boutique.

— Elle y est encore! Pourquoi ne l'as-tu pas apportée chez toi?

— O mon oncle!... Enfin, puisque je dois être esclave de ma parole donnée, venez.

Et il conduisit le bonhomme au quartier latin et se disposa à l'introduire dans un café.

— Je n'entre pas là-dedans, fit le vieillard. D'ailleurs la cafetière doit être en étalage.

— Oui, dans son comptoir.

— Assez, s'écria l'oncle, en s'enfuyant aussi vite que ses pauvres vieilles jambes le lui permettaient. Il venait de comprendre qu'il y avait cafetière et cafetière, comme il y a fagot et fagot.

*** Un académicien avait un domestique qu'il aimait à malmener en paroles. A propos du moindre méfait : une porte ouverte trop brusquement, une lettre apportée trop tard, le collègue des Hugo et des Lamartine prodiguait à son laquais des injures très-peu poétiques.

Un jour, après l'avoir accablé des mots de : *brute*, *idiot*, *bélître*, *âne*, *animal*, *goinfre*, etc., etc., notre homme remarqua un sourire sur les grosses lèvres de son valet.

— Pourquoi, dit-il, souris-tu, double buse?

— Je me disais à part moi : On voit bien que monsieur est de l'Académie, les épithètes ne lui coûtent rien.

*** J'ai lu une farce italienne dans laquelle Arlequin

LES DÉCORATIONS ET EFFETS DE THÉATRE VUS PAR DERRIÈRE,

par Riou (suite).



Une vue prise au fond de la mer.

s'écrie, à propos des vices et des travers de chaque sexe : « Nous serions tous parfaits, si nous n'étions ni hommes » ni femmes. »

Arlequin n'avait pas prévu les Auvergnats.

⁂ J'aime assez cette peinture de caractère faite par un paysan voisin d'un égoïste.

— Ce grigou, disait-il, serait capable de brûler ma maison pour se faire cuire un œuf.

⁂ Mademoiselle Alice Ozy a de l'esprit. Un jour elle s'en servit, au foyer des Variétés, pour victimer mademoiselle Boisgontier sur toutes sortes de choses, et entre autres sur son nez si bien cambré. Boisgontier n'avait pas brillé jusque-là dans ses répliques. Tout à coup la pluie tombe à verse, et mademoiselle Ozy, qui se préparait à gagner la rue, rentre au foyer en annonçant l'averse.

— C'est prudent de ta part, s'écrie Boisgontier.

— Pourquoi cela?

— Dame! avec un nez retroussé comme le tien, il te pleuvrait dedans.

⁂ Un petit filou, déjà trois fois repris de justice, refusait d'avouer le vol d'une paire de souliers pour lequel il avait été arrêté en flagrant délit. Le président du tribunal l'interpellait vivement et le tançait avec vigueur.

Le galopin, mécontent, remet sa casquette sur sa tête, et s'assied d'un air boudeur en murmurant :

— Eh bien, merci! on refuse de me croire quand je donne ma parole d'honneur... J'veux m'en aller... C'est dégoûtant!... J'veux un autre président!... Je n'ai jamais été présidé comme cela.

⁂ Philippe, roi de Macédoine, avait de singulières maximes à l'usage de la stratégie guerrière.

« — Aucune forteresse n'est imprenable, disait-il, » pourvu qu'un mulet chargé d'or puisse y monter. »

Luc Bardas.

THÉATRES.

Parlez à quelque bon bourgeois d'Auguste Vacquerie, il vous répondra *porc aux choux* et *Tragaldabas*. La crânerie avec laquelle il exposera son horreur de la tragédie, son mépris pour le poncif, le banal, l'étriqué, ont fait crier contre lui à l'extravagance et au parti pris d'être absurde. Et cependant jamais reproche ne fut moins bien fondé. Vacquerie est un esprit plein d'originalité et de verve; mais personne n'unit à un sentiment littéraire plus éclairé, un bon sens plus droit, une raison plus élevée.

Dans son exil volontaire, Vacquerie s'est rappelé qu'il avait une petite comédie en vers enfouie dans les cartons de la Comédie française. Il est venu faire valoir ses droits. Il a fait jouer son œuvre. Il n'aura pas lieu de s'en repentir.

Simple histoire que *Souvent homme varie*, mais que de vers charmants et de jolis détails! Beppo est amoureux comme Alceste. Fidéline est coquette comme Célimène. On conseille à Beppo de faire la cour à une femme quelconque, pour ranimer la jalousie de la coquette. Beppo obéit; mais en jouant avec le feu, il se brûle. Il tombe amoureux de son plastron. Lorsque Fidéline revient à lui, c'est Lydia qu'il aime et qu'il épouse.

A certaines époques, les procédés matériels de l'art théâtral se fanent et passent de mode. Alors de nouveaux auteurs apparaissent, et font, si non de l'art nouveau, du moins de l'art rajeuni. Barrière, Alexandre Dumas fils, Augier, Mario Uchard, sont les nouveaux venus dans le panthéon des contemporains. Voici deux jeunes gens, MM. Bataille et Amédée Roland, qui pourraient bien y prendre place avant peu, en même temps que certains autres que l'espace et le temps nous empêchent de citer. Leur comédie, l'*Usurier de village*, jouée à l'Odéon, est une excellente étude. Le public l'a comprise et acclamée.

Il y aussi une idée de comédie sérieuse dans l'*École des Arthurs*, représentée aux Variétés. Son auteur, M. Eugène Labiche, est coutumier du fait. Dans presque toutes ses pièces, — même les plus bouffonnes, — il laisse toujours apercevoir un sentiment très-vif de la comédie de caractère.

« On ne doit pas épouser sa maîtresse. »

Telle est la moralité finale de l'*École des Arthurs*. Qu'est-ce qu'un Arthur? C'est l'amant aux bouquets d'une lorette, son valet de cœur, quelquefois son parasite amoureux.

Il n'est pas permis de traiter plus gaiement une idée triste et décevante. C'est la glorification d'un préjugé social aux dépens de l'amour et de la jeunesse dans ce qu'elle a de sain et de généreux.

Ah! la critique se plaignait parfois de n'avoir plus un bon gros vieux mélodrame, genre Pixérécourt, à se mettre sous la dent. MM. Ferdinand Dugué et Jaime fils ont répondu à cet appel par la *Fille du Tintoret*. Et M. de Chilly, le directeur de l'Ambigu, se frotte joyeusement les mains.

La *Fille du Tintoret* nous a ramené le bon vieux mélodrame, avec ses trappes, ses hommes masqués, ses apparitions foudroyantes, son blanc spectre, son tyran abominable, son amoureux mélancolique, et sa jeune première, qui ne meurt du poison qu'afin de ressusciter au dénoûment. Tout y est!

L'Hippodrome a fait sa réouverture avec *Riquet à la houppe*, grande féerie à pied et à cheval comme on n'en voit guère. Le terrain énorme sur lequel cet ouvrage équestre étale ses merveilles, est semé de trappes comme le plancher du grand Opéra. Il n'a manqué qu'une chose au grand succès mimique de l'Hippodrome, c'est la présence d'un rayon de soleil bien sec. Il s'est déjà fait annoncer : on l'attend d'un moment à l'autre.

Et tandis que le pré Catelan, le cirque des Champs-Élysées et l'Hippodrome appellent un chaud rayon, les théâtres le redoutent. Afin de conjurer ses déplorables ravages sur les recettes, les théâtres entassent nouveautés sur nouveautés, et le gentil théâtre des Folies-Dramatiques fait comme les autres. Il a remplacé le gigantesque vaudeville en neuf actes des *Enfants du travail* par trois nouveautés : 1° un *Divorce dans la loge*, drôlerie fort amusante; 2° *On n'est jamais trahi que par les siens*, vaudeville musqué, vulgairement appelé *genre Gymnase;* 3° la *Jarretière rose*, une vraie pièce du terroir : où l'on rit suffisamment, où l'on s'attendrit même un peu. Deux degrés de plus au baromètre théâtral, et l'émotion se traduirait en pluie.

Albert Monnier.



STATUETTE DE

JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE

EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE,

FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, au Journal, rue Bergère, 20.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 15 fr. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



DÉCOUPURES DE PATIENCE.

Des dessins noirs sont imprimés sur un papier glacé, noir par derrière; de sorte que le dessin étant découpé se trouve noir des deux côtés; ce qui ne permet pas de reconnaître par quel moyen facile il a été exécuté. C'est un travail de patience, un amusement pour les personnes adroites, et un passe-temps pour les soirées de la ville ou les journées de mauvais temps à la campagne. Le cahier, qui contient plus de **40** dessins grands et petits, ne se vend que 4 fr. rendu *franco* sur tous les points de la France. Envoyer un bon de poste ou 20 timbres-poste de 20 centimes à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr ; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt jolis costumes de différents pays. Ces costumes sont coloriés et ils représentent une valeur de plus de 20 fr.

On souscrit au bureau, 20, rue Bergère.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE. Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes. Cet Album se vend 12 fr. à Paris, 14 fr. rendu *franco*. Pour les abonnés du *Journal amusant* et des *Modes parisiennes*, le prix, rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, est réduit à 6 fr. — Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de 6 fr., rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE, par madame CAVÉ. Méthode approuvée par MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET et autres. La méthode de madame Cavé est d'une simplicité merveilleuse, toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de madame Cavé aussi bien que le meilleur professeur. — Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui chaque jour se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille. — Prix de la méthode, 3 fr. — Pour la recevoir franche de port, 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE. (Méthode de madame CAVÉ) Les 1er, 2e et 3e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr — Les trois cahiers coûtent donc 30 francs. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Les parents qui voudraient juger des progrès des élèves sont invités à visiter l'atelier de madame Cavé. — Madame Cavé se fera de plus un plaisir de leur indiquer verbalement comment ils doivent s'y prendre pour enseigner *eux-mêmes* le dessin à leurs enfants. On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner. — Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Comp., rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 177. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 21 Mai.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois 5 fr. 6 mois 10 . 12 mois 17 .

PRIX : 3 mois 5 fr. 6 mois 10 . 12 mois 17 .

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSINS PAR NADAR ET BAYARD. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



HENRI MONNIER.

16000

(Voir la biographie page 2.)

PARIS AGRANDI, — par RANDON.



16091

— Comment! vous seriez cette Lutèce que j'ai vue si petite!!
— Mais oui, papa Saturne; vous voyez que j'ai pas mal profité depuis ma première ceinture.

Notre prochain numéro contiendra la première partie de NADAR JURY *à l'Exposition de 1859.*

Ce numéro sera composé tout entier de dessins.

Tous ces dessins seront coloriés.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessins par NADAR ET BAYARD,

Texte par NADAR.

XXIII.

A MON AMI GAVARNI.

HENRI MONNIER.

— Monnier, reprends-tu du potage?
— Et toi?
— Oui.
— Alors moi aussi. Nous serons comme les deux frères! — Tiens! vous avez de la bonne viande ici Nous aussi. nous avons un boucher qui nous donne de la viande excellente. C'est plutôt un ami qu'un boucher!

Voilà pour la conversation génerale. C'est toujours ce même Monnier, si divers et multiple qu'il se montre, le Monnier professeur de calligraphie, élève de Brard et Saint-Omer, qui jure que « *ce sabre est le plus beau jour de sa vie,* » et le Monnier *Guguste*, grimpé au bec de gaz pour voir l'exécution, et le Monnier Gibou, et le Monnier qui lit *le roman* chez la portière : —

« ..... Malheureuse mère, dit-elle, tu es le bourreau de ta propre enfant, par les sentiments que tu lui as *inculquéz...*

UN GARÇON ÉPICIER, *passant sa tête par le carreau.* — Mon cousin est-il chez eux?

LA PORTIÈRE. — Nous n'avons pas de ces gens-là ici.

Le garçon épicier s'en va. »

!!!.. .

Tout simplement. Pas un mot de plus — et dites-le avec un mot de moins! C'est bref et c'est profond comme la mer et sans bornes comme l'horizon, cette sainte et immaculée bêtise humaine, de laquelle chaque fois qu'il y plonge, c'est-à-dire à chaque instant de sa vie, Monnier rapporte comme perles ces trésors de stupeur et d'ahurissement.

Le garçon épicier s'en va!

La permanence d'observation dans un esprit naturellement comique et servi par des aptitudes heureuses, est le caractère distinctif et essentiel d'Henri Monnier. C'est le réalisme pur, bien avant que M. Champfleury l'ait inventé, et ce réalisme-ci a encore l'avantage de se passer de pédantisme et de s'offrir à nous en une langue intelligible. Les personnes qui demandent au cheval de faire la besogne du bœuf et aux dessinateurs d'être coloristes, font un reproche à Henri Monnier de ne leur donner que cela. Je défie ceux-là mêmes de ne pas ressentir la satisfaction qu'éprouvera devant ces calques fidèles toute intelligence qui cherche à se rendre compte et à constater. Sinon, cassons les miroirs!

Pour moi, j'ai essayé d'écrire, et j'ai aimé dans Monnier écrivain cette investigation imperturbable et acharnée, toujours à la piste et la plume en joue. J'ai esquissé quelques *bonshommes*, et j'aime ce crayon de Monnier, exact, sincère, qui n'enseigne pas à la manière de celui d'Hogarth, si on veut, et s'en tient à marquer les points de cette partie sans fin que jouent la sottise et la niaiserie. Comme photographe, enfin, j'ai la plus vive admiration pour Monnier, que je retrouve photographe partout avec

PARIS AGRANDI, — par RANDON (suite).



16092
L'octroi est mort! vive l'octroi!!!



16093
— Je vous ramène votre fille, qui s'amuse à sauter par-dessus les murs... Tenez, la voilà qui les renverse à présent! c'est un diable, il n'y a plus moyen de la tenir!



16094
— Moi qui trouvais déjà la barrière si loin .. pour revenir!!

le crayon ou avec la plume, à la ville comme au théâtre. Ne me parlez plus de Daguerre, quand Monnier est là. Un homme de grande patience et d'érudition profonde a passé sa vie à faire renaître un siècle lointain : il a évoqué tous ces morts, et, les galvanisant par sa persistante volonté, il a fait défiler devant nous, dans les mille scènes de la comédie variée de leur vie, avec leurs travaux, leurs chagrins et leurs plaisirs, toute la société d'un autre âge endormie dans le tombeau. Monnier fait autre chose qu'Amans Alexis Monteil : avec son objectif, qui, sans rien déformer, ne prend que le grotesque des choses, il stéréotype les ridicules, les travers et les âneries de notre société contemporaine. Il cloue d'une main sûre, dans sa galerie sans fin, chacun de ces oiseaux indigènes, si étranges qu'ils nous paraissent tomber de je ne sais quel autre monde, recueille tout ce qu'il voit en collectionneur amoureux, et ne laisse rien à ramasser à personne derrière lui.

Est-il vieux? est-il jeune? Je n'en sais rien du tout, bien que je connaisse sa date de naissance : 1805, Paris, 31, rue de la Madeleine. Ce que je vois, c'est qu'il a bon pied, bon œil, un appétit de caïman ou de gérant de société en commandite, autant d'égalité d'humeur que s'il avait vingt ans, entrait dans la vie et n'avait jamais souffert ni vu souffrir, jouant son rôle de mystificateur et de plaisant en gardant toujours toute sa dignité personnelle, ce qui est peut-être la plus difficile chose du monde, toujours alerte devant le ridicule à faire lever, laissant d'ailleurs les choses aller leur vilain petit bonhomme de chemin et ne sourcillant pas au succès des autres. Bien qu'un peu commère, il est pour ses amis bon en paroles, et c'est déjà beaucoup en un temps où personne n'est trop disposé à aller aux galères pour son prochain, et contre ses ennemis rancunier comme une vieille femme; ce dont je ne le puis blâmer. En somme, se trouvant parfaitement heureux de son sort, ce qui est pour moi son meilleur certificat de jeunesse.

Il connaît tout le monde comme il est connu de tous. Il a vu les princes, les ministres, l'armée, la magistrature, la banque à tous ses étages, les arts, la littérature, les Anglais, les épiciers, les quincailliers, les portiers, et — *ces dames!* Il a son couvert chez Rossini, il était l'intime de Nourrit, il a dîné avec Malibran et madame Damoreau, il a vécu vingt ans dans l'intimité de mademoiselle Mars, et pendant sa captivité à Sainte-Pélagie avec Béranger et Chateaubriand, il déridait l'austère figure de Lamennais, ce patriarche de la Bible de l'avenir.

Il parle de Louis XV, de Louis XVI, de la Convention, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration à faire croire qu'il a coudoyé tous les acteurs de ces époques.

Il a été tour à tour clerc de notaire, employé comme expéditionnaire à la comptabilité du ministère de la justice, où il lia connaissance avec les exécuteurs des hautes œuvres et messieurs leurs aides. Il cessa de les cultiver en quittant l'administration. — Puis il entra chez Girodet, puis chez Gros.

Plus tard, en 1831, il débuta au Vaudeville dans deux pièces où il avait réuni les principaux personnages de ses *Scènes populaires*, publiées deux années auparavant, un des plus grands succès de librairie connus.

Il possède une galerie immense de croquis faits avec le soin et l'exactitude qui lui sont particuliers de tous les personnages qu'il a connus dans ses longues pérégrinations. Madame Lafarge et le cardinal Antonelli, M. de Humboldt et le déplorable H. Heine, Wilkie, Constable, Dupuytren, Perlet, l'abbé Montès, Lacenaire, Papavoine, etc.

Il fut le camarade de Charlet, de Pigale, de Johannot, de Gavarni, de Granville, de Daumier, de Philipon, de Ch. Dickens, de Cruischank, de Méry, de Reboul, de Madou, de Nodier.

Il a illustré les *Chansons* de Béranger et les *Fables* de la Fontaine, ses *Scènes populaires* et bien d'autres choses. Il a écrit les *Scènes de la ville et de la campagne*, les *Bourgeois de Paris* et les *Mémoires de Joseph Prudhomme*, etc.

Au théâtre, la *Famille improvisée*, les *Mendiants*, les *Compatriotes*, le *Roman chez la portière*, le *Bonheur de vivre aux champs*, *Peintres et bourgeois*, son immortel *Prudhomme*, etc., etc.

Le cordon, s'il vous plaît! — Et à un autre!

NADAR.

M. Duzy, à Strasbourg, est prié de me faire savoir à quelle adresse je puis lui répondre directement et personnellement.

N—R.

LES RASEURS.

Guerre aux *raseurs*,
Jamais, jamais en France,
Jamais raseur n'amusera (*bis*).
(*Voir le livret de* Charles VI *pour plus ample parodie.*)

DÉFINITION.

Le *raseur* est le causeur prolixe et malsain qui, vous tenant par le nez comme le perruquier (le prototype de l'espèce), ou par le bouton de l'habit comme mon excellent ami G..., promène lentement sur le menton de votre patience (ô Murger! que de crimes on commet en ton nom!) le rasoir ébréché de son bavardage effréné, mais impitoyable.

AVIS IMPORTANT.

Évitez surtout, et fuyez à l'égal du choléra et des feuilletons de M. de Biéville, le *raseur à la Daumont;* chacune de ses syllabes, semblable à Vénus, sort du sein de l'onde. C'est pour le raseur à la Daumont qu'a été écrit le couplet qui commence par ce vers fameux :

Ces postillons sont d'une maladresse!...

L'AGE D'OR DES RASEURS.

Hélas! c'est notre époque : toutes les rives laissées à sec par la retraite du journalisme ont été immédiatement envahies par un océan dont des raseurs innombrables sont les flots.

C'est ainsi qu'est né

LE NOUVELLISTE.

Il vous accoste sur le boulevard de la Madeleine, et vous raconte jusqu'à la Bastille, sous le sceau du secret, des nouvelles d'une importance capitale (ne le trahissez pas). Il est certain :

1° Que le prince de Monaco vient d'ordonner dans ses États une levée de vingt mille marins;

2° Que l'Angleterre a signé hier soir à huit heures trente-six minutes une alliance avec l'Autriche; c'est Marlborough (des gens mal informés le donnaient pour mort) qui, de compte à demi avec Barberousse, commandera les forces anglo-autrichiennes. L'armée française triomphera, personne n'en doute, mais elle aura bien du fil à retordre.

PARIS AGRANDI, — par BANDON (suite).

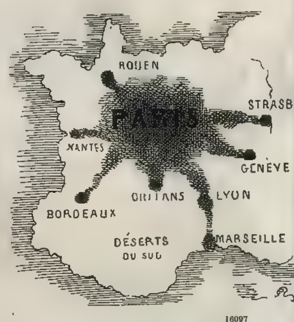


— Certes, ma femme et moi nous nous plaisions beaucoup à Auteuil, mais du moment où cette localité doit faire partie du treizième arrondissement, vous devez comprendre que les convenances ne nous permettent plus d'y demeurer.



16096

— De quel côté est la route de Marseille, s'il vous plaît?
— Vous allez passer la barrière de Fontainebleau et suivre le faubourg jusqu'à Lyon; là, vous prenez l'omnibus de la Canebière... et vous y êtes.



16097

Le plan de Paris considéré dans ses rapports avec la carte de France en 1900. — Une tache d'huile!



16098

L'enceinte des fortifications n'étant pas très-facile à reculer, il faudra bien, si l'on veut continuer de bâtir dans Paris, qu'on en vienne à quelque chose dans ce genre-là.



16099

M. LE MAIRE DU TREIZIÈME.

(Costume de cérémonie.)



16100

— Au moins, si en agrandissant Paris, l'administration pouvait trouver le moyen d'allonger un peu nos pauvres jambes?

Vainement vous hasardez un :

— C'est bien improbable.

Il vous répond :

— Je le tiens d'un chambellan.

— Vous connaissez un chambellan, vous?

— Si je le connais! je le tutoie.

— Il s'appelle?...

— Si c'était mon secret, je vous dirais son nom, mais c'est le sien, et je ne peux pas trahir sa confiance. Vous en feriez autant à ma place.

— Certainement!... Mais me voilà arrivé. Adieu... Bonjour.

— Au revoir... Ah! dites donc!... Ce n'est pas tout.

— Je suis pressé.

— Deux mots seulement.

Et il vous raconte à la hâte, pendant une heure, qu'un sien ami vient de trouver une machine qui *enfonce* vapeur, électricité, etc., etc. Il dessine cette machine sur le bitume avec sa canne. — L'inventeur va gagner des milliards et des mille. Il lui a prêté cent sous il y a une heure. Enfin un homme de génie, mais il faut espérer qu'il ne finira pas comme Salomon de Caus.

Vous tirez votre montre. — « Vous avez un rendez-vous, vous êtes désespéré de quitter si bonne compagnie... mais... » — Ne vous gênez donc pas! à votre aise, mon cher, j'irai vous voir pour recauser de tout ça! Ah! j'oubliais. L'empereur de Chine s'est fait faire l'opération de la cataracte par un jésuite; l'opération a réussi, et par reconnaissance, S. M. C. a pris un abonnement de trois mois à l'*Univers*. Veuillot est ravi.

— Qu'est-ce que vous me dites? Vous moquez-vous de moi?

— Mon cher, j'ai vu la quittance, elle est tout entière de la main de Veuillot. — C'est About qui sera vexé quand il le saura! Il est capable de se brouiller avec Suttières.

— Est-ce que c'est Suttières qui a apporté l'abonnement?

— Non, mais, vous savez, avec tout son esprit, About n'est pas commode; il a encore ça de Voltaire...

Etc., etc.

Et

LE VIEUX DE LA VIEILLE

qui, abusant de sa médaille et des événements actuels, vous raconte toutes les campagnes d'Italie, en prenant pour point de départ de ses *souvenirs intimes* le combat des trois Horaces et des trois Curiaces, ce qui est de la modération, car enfin il pourrait remonter jusqu'au duel d'Énée et de Turnus.

On s'instruit encore à écouter celui-là, mais

L'AMOUREUX!

Voilà un raseur rasant de raserie. — Jusqu'à présent il avait cru aimer. Cinq ou six fois il en a été persuadé. Quelle erreur était la sienne! — Une demi-heure pour décrire ses sensations, — une heure pour vous apprendre comment il l'a connue, — une heure pour analyser la correspondance échangée entre lui et elle, — deux heures de plaintes, de lamentations, de *Te Deum* à Cupido, d'hymnes à Vénus et de malédictions à Vulcain.

Huit jours après vous le rencontrez, — non, vous ne le rencontrez pas, car vous prenez l'autre côté du boulevard pour ne pas le reconnaître : — il vous rencontre. — Ce n'est plus l'amoureux, c'est Némésis — c'est

LE TROMPÉ.

Mais il paraît qu'à sa naissance sa mère l'a voué au *rasoir* à perpétuité. Vous avez à subir quatre heures de gémissements et de projets de vengeance. L'endroit de l'étoffe n'était pas beau; l'envers est encore plus désagréable.

Tâchez de lui échapper. — Je doute que vous réussissiez, si vous avez cette chance... mais prenez garde alors de tomber sous les lèvres du

FONDATEUR D'UN NOUVEAU JOURNAL.

VOYAGES A LA VAPEUR, — par LEDRAD.



Vos billets, messieurs! 16101



Changement de train. 16102

Écoutez le futur directeur d'une feuille toujours à paraître — vous en entendrez de belles.

— D'abord, mon cher, pas de demi-mesures. Je veux vingt mille abonnés. Je dépense cent mille francs d'annonces..... pas d'économies de bouts de chandelles.

— Vous aurez beaucoup de bons articles pour cent mille francs... C'est une somme, cent mille francs. Vous avez donc beaucoup d'argent?

— J'en aurai... J'illustre mon journal : quelque chose dans le genre du *Journal amusant* et de *l'Illustration*. Je pince à chacun de ces journaux cinq ou six mille abonnés. — Je leur laisse de quoi vivre, voilà tout. Douze

CROQUIS, — par Baric.



16103

A L'EXPOSITION.

Oh! p'pa, des hommes et des femmes sans chemise!...



16104

Nos tailleurs d'aujourd'hui ont, ma foi, un joli goût! Ne dirait-on pas que ce gandin s'est fait habiller par la Belle jardinière?

mille abonnés pour mes dessins, et une dizaine de mille pour mon texte : je n'exagère rien. Qu'en pensez-vous?

— Mon cher, les journaux dont vous me parlez sont aimés du public, et je doute...

— Vous doutez! Savez-vous qui j'aurai pour faire mes dessins? D'abord Gavarni : c'est un crayon, j'espère? Je l'aurai.

— Vous croyez?

— Je l'aurai... J'aurai aussi Cham; il est amusant.

— Oui, mais il a un traité avec le *Charivari.*

— Je l'aurai.

— Par quel moyen?

— C'est mon affaire. — J'aurai des dessins de Delacroix.

— Oh! oh!

— Nous signons demain matin un traité.

— Mazette!

— J'aurai encore Nadar, Marcellin, Doré.

— Mais ils sont au *Journal amusant.*

— Enfin, si je dis que je les aurai, c'est que je les aurai.

— Il y a deux artistes qui vous seraient bien utiles aussi; le public les aime.

— Qui donc?

— Callot et Rembrandt.

— Je leur écrirai.

— Et le texte?

— O mon ami, je ne suis pas embarrassé, et je prépare une petite rédaction qui se portera bien. Dès à présent j'ai en ma possession des séries de Proudhon....

— P. J.?

— Oui, mon petit, P. J. lui-même. J'ai des séries de Proudhon, de Taine, de Veuillot.

— Ils ne sont pourtant pas cousins ces trois-là!

— Tant mieux, ça donnera du ressort au journal. — J'ai deux articles de J. J. — Laurent Jan m'a promis de m'en promettre. — Il a du talent, Laurent Jan.

— Diable oui, il en a!

— Qu'est-ce vous pensez de Toussenel? Il a bien envie de faire quelque chose chez nous. Il est venu ce matin chez moi....

— Vous pouvez sans vous compromettre prendre ce qu'il vous apportera. Et le rédacteur en chef, qui sera-ce?

— About. Il a du trait, du style, de la dent, des relations. Est-ce que vous trouvez que j'ai tort de le prendre comme rédacteur en chef?

— Non, vous ne le payerez jamais trop cher.

— Mais ils ne sont pas exigeants, ces garçons; ils sont si intelligents! ils sentent que le *Micromégas* EST une puissance. Proudhon, Veuillot, Taine, About, comptent que mon journal les fera connaître. — Pour inaugurer mon feuilleton j'ai une *petite muchine* inédite de Balzac, un roman en huit volumes, *la Pierre philosophale.* C'est un titre. Vous sentez bien que les annonces auront une grande valeur, une Australie. — Panis m'en offre deux cent mille francs. J'en veux trois cent mille.

— A votre place j'accepterais l'offre.

— Ce serait gâcher l'affaire, je la régirai plutôt moi-même. C'est un renard, il passera par les trois cent mille.

***

Suivent les combinaisons financiaires, l'administration, les détails sur le papier, le tirage, etc., etc. Si vous l'aviez rencontré le jour où l'administration a rendu le timbre obligatoire des journaux littéraires à annonces, il vous aurait fait peine à voir. — Songez que le timbre *lui enlevait* cent cinquante mille francs sur ses bénéfices annuels.

***

Et le duelliste,
Et l'auteur dramatique,
Et le romancier,
Et le médisant,
Et le questionneur,

ce sont là encore de rudes raseurs. Si je ne les décris pas en détail, c'est que je ne veux pas — pour cette fois du moins — jouer le rôle du plus terrible des raseurs, celui du journaliste qui ne lâche pas une idée sans l'avoir épuisée jusqu'à la lassitude du lecteur.

Gustave Bourdin.

CUISINE ET JOURNALISME.

Je viens de me trouver avec un gentleman qui a énormément voyagé.

J'ai tenu à profiter de cette circonstance pour connaître la situation générale du journalisme amusant.

Malheureusement le monsieur en question est tout bonnement le juif errant de la cuisine; ses gants beurre frais auraient dû m'ouvrir les yeux : un chef qui, pour compléter ses études culinaires et se faire recevoir bachelier ès sauces, a longtemps parcouru le monde, faisant filer le macaroni à Naples, salant le caviar à Moscou, marinant le beefsteack d'homme à Tombouctou.

De sorte que sa conversation, entremêlée de *waterzode* (soupe aux arêtes) et de *tstchi* (pot-au-feu cosaque) n'a offert que peu d'aliments... à ma curiosité.

Voici cependant les principaux renseignements qu'a pu me donner cet officier... de bouche, décoré de l'ordre... du cordon bleu.

Seulement, pour arriver à la question journal, il faut avaler la question cuisine.

Puisse la sauce faire passer le poisson!

La Grande-Bretagne brille par le roastbeef, le beefsteack et le pudding, que nous avons nationalisés français; elle est célèbre encore par ses *apple-cakes*, ses *plum-cakes*, ses *pan-cakes*, ses *swett-cakes*, et autres *cakes* qui ne sentent pas le hareng, mais qui sentent infiniment trop la farine.

Comme journal amusant, l'Angleterre a le *Punch*, le Guignol du journalisme grand-breton.

La Russie a les œufs d'esturgeon salés; le *kolbac*, pâté saint-pétersbourgeois, qui a pris son nom de la coiffure tambour-major dont il rappelle la forme; le *babki*, le *kluski*, le *naleski*, le *srazi*, le *piroski-serniki*, et autres mets en *ki* inventés par les cuisiniers polonais, dans le seul but de donner des indigestions aux Russes.

De plus, la Russie est fière, à injuste titre, de sa sauce enragée... — *brszçzyrscz* (épelez si vous pouvez) — une sauce qui, avec ses dix gousses de piment, ses cinq cents grammes de poivre et ses deux litres de vinaigre de bois, vous altère un homme pour le restant de ses jours... quand elle ne le dessèche pas sur pied.

La Russie ne possède pas de journal amusant, à l'exception de l'*Invalide russe*, sorte de Constitutionnel moscovite.

La Prusse est en réputation pour la choucroute, les *aschküchenkugelhoffs* (je m'étrangle rien qu'à écrire un pareil mot; si je le prononçais, grand Dieu!) le *kastchaal*, les *dampsfundelns*, les *kloës* et les gigots de cheval.

Comme journal pour rire, Berlin est abonné au *Kladerradatsch*, le Figaro prussien.

L'Espagne garde encore sa vieille renommée de l'*olla podrida*, du *gaspacho* et du ragoût aux grenades, qui ne se mange qu'avec accompagnement de castagnettes obligé.

Les cuisines civiles ont emprunté à la gastrosophie monastique la *soupe des anges*, grand succès de potage!

A Madrid, on fume la cigarette avant le dîner, on fume la cigarette au milieu du dîner, on fume la cigarette après le dîner.

Le journal amusant de Madrid, c'est le *Padre cobos*, le Charivari d'avant les lois de septembre.

La Belgique fait une cuisine anglo-franco-hollandaise au gaz et au charbon de terre.

Le journal amusant de Bruxelles est le *Uylenspiegel*.

L'Italie ne sort pas du macaroni, des *risotti*, des *zuchetti*, des *ravioli*, des *tagliati*, des *tagliatelli*, des *tagliatellinettini*...

Rome a eu un instant pour journal amusant *Don Pirlone*, un sarcastique petit journal qui avait hérité de toutes les malices de Pasquin.

Pour le moment, l'Italie ne lit que les journaux français.

Cependant Turin s'amuse des saillies et des coups de patte du *Fischietto*, sorte de Tintamarre piémontais interdit à Vienne, où la censure lui coupe *le sifflet*.

Les Persans se régalent de *postola*, de *pilaw*, de *shorba*; ils adorent les *karpouz*, le *sirkie* glacé et le *gaimak*.

Téhéran n'a qu'un seul journal : le *Rouz-namez-i-Vékaïé*; pour juger de son degré d'amusement, il suffit de dire que c'est le Moniteur persan.

Il y a bien encore, dans le Khorassan, le journal d'Hérat, mais il est mal avec le schah.

Le *Ka-hæ-hawii* est le journal plus ou moins amusant des îles Sandwich. Le nom de ces îles pourrait donner lieu à une tartine... culinaire, je m'abstiens.

Les Chinois boivent du vin de riz, mangent des nageoires de requin à l'ail, de la vinaigrette de bambou, et se régalent de salangane — sorte de guano d'hirondelle — fi!... à l'huile de ricin — pouah!...

Ils ont pour journal le *Youen-mun-paou*, amusant... comme tous les journaux officiels.

L'Amérique ne comprend pas plus la cuisine que la tragédie; l'eau chaude est la base de tous ses aliments, le sel et le poivre sont à l'index. Parlez de Dijon aux Yankees, et la moutarde leur monte au nez. La soupe aux huîtres, le jambon de bison, la tarte aux pommes, forment à peu près le menu de tous les repas.

Les journaux sérieux sont des journaux amusants... sans le savoir.

Conclusion gastro-littéraire : — Il n'y a de bonne cuisine et de journaux amusants qu'à Paris.

ALEXANDRE FLAN.

NOUVELLES A LA MAIN.

Il y a quelques semaines, un jeune lycéen d'une douzaine d'années entrait, par mesure exceptionnelle, dans la salle de lecture de la bibliothèque impériale. Il venait soi-disant chercher le secret des équations, et approfondir les mystérieuses combinaisons des tables de logarithmes.

Il écrit en conséquence son bulletin de demande, et le porte à M. Ratry. Ce dernier, qui s'attend à trouver le titre de quelque savant ouvrage sur les sciences exactes, prend le bulletin, le lit, se frotte les yeux, le lit de nouveau, et, stupéfait, le passe à son voisin, qui se met à rire.

En guise de racines algébriques, notre lycéen avait demandé *Cartouche, sa vie et ses amours*.

C'était là son but : se lier avec Cartouche, et faire la connaissance intime de ce voleur célèbre, devenu probablement le héros de ses rêves.

Un autre lycéen, *ejusdem farinæ*, avait, deux ou trois mois auparavant, demandé simplement, lui, les contes de la Fontaine.

Cet âge est sans... pitié.

***

Chacun sait qu'à la suite du procès de Calas, immortalisé par Voltaire, l'opinion publique, à la suite du grand philosophe, s'éleva avec force contre l'iniquité de la sentence. Tout le monde accusait les juges de s'être laissé dominer par des préventions injustes et des influences intéressées.

A Toulouse, dans une maison où l'on discutait sur ce sujet, l'un des magistrats qui avaient condamné Calas et qui se trouvait présent, essayait en vain de justifier le tribunal. Écrasé par l'évidence, et à bout d'arguments :

— Eh! madame, dit-il à une femme qui lui reprochait en termes très-vifs d'avoir coopéré à cet assassinat juridique, il n'est si bon cheval qui ne bronche.

— Oui, monsieur, répondit la dame, mais toute une écurie!

***

La race des Calino sera éternelle comme la bêtise humaine. L'un des membres de cette intéressante catégorie racontait l'autre jour les péripéties palpitantes d'un voyage en Espagne. Il avait failli être arrêté cinq ou six fois par des bandits castillans; vous savez, ces honnêtes bandits qui détroussent les voyageurs en invoquant Notre-Dame del Pilar.

— Mais vous n'aviez donc pas d'armes? demanda l'un des auditeurs.

— Moi, par exemple! j'avais un revolver tout chargé... au fond de ma malle!

***

Un cousin germain du Calino dont nous venons de parler était malade; son médecin lui ordonne de prendre une bouteille d'eau de Sedlitz; le malade fait la grimace, et le médecin, qui s'en aperçoit, lui dit en souriant :

— Bah! il n'y a que le premier verre qui coûte.

— En ce cas, docteur, répondit le Calino avec une candeur primordiale, je commencerai par le second.

***

Une actrice de l'un des théâtres du boulevard du Temple, qui est revenue depuis longtemps des illusions de la jeunesse, sermonnait l'autre soir, entre deux *portants*, une jeune débutante qui ne voulait pas suivre ses conseils.

— Vois-tu, disait l'actrice désillusionnée à l'autre, tu es une sotte; avec tes principes de pot-au-feu, tu n'arriveras à rien.

— C'est possible, mais je tiens à ma réputation.

— Oh! alors, si tu t'attaches à de pareilles petitesses, tu es perdue, tu ne feras jamais qu'une femme honnête.

Rien du prix Monthyon.

***

Bernard, qui sous l'empire fut directeur du théâtre de Toulon, a laissé dans les annales dramatiques une grande réputation d'originalité d'esprit. Il est passé à l'état de type, de même que l'illustre Rosambeau, devenu ce comédien légendaire que vous savez.

Un jour que Bernard allait de Toulon à Marseille, la diligence fut arrêtée dans les gorges d'Ollioule par trois forçats évadés. On ne fit aucune résistance en face des arguments prêts à faire feu des bandits, et chacun se hâta de vider ses poches, Bernard comme les autres.

Au moment où la diligence allait se remettre en route, l'un des forçats aperçut la montre mal dissimulée de notre directeur, et lui intima aussitôt l'ordre de la lui donner.

Bernard fit de nécessité vertu, s'exécuta de bonne grâce, et remettant le bijou au voleur, il lui dit en bégayant, c'était un de ses défauts :

— Tenez, mon a...a...ami, vous fai...aites-là une bo...onne affaire; ma montre ne se dé...é....érange pas de cinq mi...minutes, et il me fa...a...lait une pa...a...-reille occasion pour m'en sé...éparer.

Tout le monde, malgré la gravité de la situation, se mit à rire, et les forçats ne furent pas en reste. Ce que voyant Bernard :

— Vous de...evriez bien, dit-il à ces derniers, me prê...êter à votre tour un louis, car je vais a...arriver à Marseille sans un sou. Je vous le ren...endrai à Toulon, foi de Bernard.

La légende ajoute que l'un des forçats lui donna ce qu'il demandait, et, — pour que l'aventure soit complète, — vint à quelque temps de là lui en réclamer le remboursement, lequel, bien entendu, fut fait sans difficulté.

Ce dénoûment est renouvelé d'une aventure arrivée au maréchal de Turenne, mais il est indispensable pour la morale de l'anecdote.

HIPPOLYTE MAXANCE.

THÉATRES.

L'attrait de l'inconnu a tenté MM. d'Ennery, de Jallais et Thiéry; ils ont voulu deviner comment avait fini la Pérouse, cette énigme terrible dont le mot est enfoui sous les glaces éternelles. Ils ont mêlé une fable romanesque à l'histoire authentique avec son dénoûment inflexible. Ils ont usé de leur droit, tout en conservant au héros historique et légendaire de cette grande catastrophe sa physionomie noble et simple.

Le fil principal du drame est celui-ci :

Akahiva la sauvagesse a été enlevée à sa famille. Elle en a conçu une haine violente contre ses oppresseurs. Ramenée par la Pérouse dans son île, elle y retrouve Maté Oumo, son frère, devenu chef de tribu. Alors elle excite les siens contre les Européens, et les force à abandonner cette côte inhospitalière. Les malheureux se rembarquent, et sont poussés dans des mers inconnues où ils périssent.

L'élément comique ne peut-être qu'accidentel dans un pareil sujet; il est heureusement représenté par un garçon tailleur, qui, chargé de porter un habit à la Pérouse, le suit vainement de Paris à Brest, et de Brest à Versailles, et ne parvient à rejoindre son illustre client que sur le vaisseau qui l'emmène, malgré lui, dans un voyage autour du monde.

La pièce est mise en scène comme M. Marc Fournier, le hardi directeur de la Porte-Saint-Martin, sait monter ses ouvrages. En fait de décorations grandioses nous citerons : *la rade de Brest*, une *vue de l'île*, avec des rochers qui surplombent le rivage; une *forêt vierge* chaudement éclairée, et enfin le tableau final dans les *glaces* d'abord, puis avec la *mer libre*.

Voilà la Porte-Saint-Martin pourvue jusqu'à l'automne.

Ce chaud soleil, tant désiré du pré Catelan, est enfin arrivé à toute vapeur, et la foule accourt à ses fêtes quotidiennes de musique et de fleurs. Nos élégantes ne vont pas simplement au pré Catelan pour y faire admirer leurs toilettes, elles y viennent aussi pour entendre les concerts exécutés par un orchestre d'élite; elles y viennent également, — le croiriez-vous? — pour y étudier les phénomènes de la pisciculture. Aussi que de monde autour des anciens bassins et des nouveaux aquarium.

Le théâtre du Palais-Royal a aussi sa musique comme le Pré Catelan. Voyez son affiche, elle porte : *Six mille orphéonistes*. Tout un monde grotesque y chante le septuor des *Huguenots* à pleins poumons, et de manière à donner le frisson à M. Meyerbeer. Et c'est Grassot qui donne le ton en soufflant dans un mirliton! Le public a beaucoup applaudi une jolie ronde des orphéonistes composée par le chef d'orchestre Sylvain Mangeant, un compositeur ingénieux et charmant, et, — chose rare, — aussi savant que modeste.

Le gentil vaudeville d'une *Jambe anonyme*, nous montre un photographe (ne pas confondre avec Nadar, 113, rue Saint-Lazare, pas de succursale) à la recherche d'une *jambe* qu'il a croquée dans la campagne, à l'aide de son objectif. Enfin, il la découvre, et pudiquement il l'épouse. Auteur : M. Adrien-Robert.

A l'Odéon, le succès de l'*Usurier de village* est tout à fait lancé. MM. Rolland et Bataille ont heureusement fondu dans leur œuvre les deux genres illustrés par Balzac et George Sand. Ils ont parfois la naïveté un peu apprêtée de l'auteur de la *Petite Fadette*, parfois aussi le puissant talent d'analyse du chantre du *Père Goriot*. En combattant sous de telles enseignes, la victoire doit être au terme de la lutte.

ALBERT MONNIER.

42 COSTUMES ITALIENS ET PIÉMONTAIS.

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, — coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 42 costumes seront envoyés francs de port sur tous les points de la France aux personnes qui nous adresseront 16 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes. *(C'est par erreur que l'annonce précédente indiquait un autre prix.)*

Adresser les timbres-poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

---

27 COSTUMES ALLEMANDS ET AUTRICHIENS.

Ces 27 costumes, ainsi que les 42 costumes ci-dessus annoncés, font partie de la belle et intéressante collection le *Musée de costumes*, qui est arrivé à 415 costumes différents, et qui va faire paraître très-prochainement 10 nouveaux costumes algériens.

Les 27 costumes ALLEMANDS et AUTRICHIENS seront adressés francs de port, en France, à toute personne qui nous enverra 10 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes. *(C'est par erreur que l'annonce précédente indiquait un autre prix.)*

Adresser les timbres-poste au directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Il est dans l'usage des journaux de modes que les marchands payent une contribution de tant par an pour tel nombre de recommandations qui seront faites dans l'année pour ces maisons-là. Le journal *les Modes parisiennes* fait exception à cet usage. Non-seulement aucun marchand ne paye pour être recommandé par le journal, mais s'il arrivait qu'une personne quelconque collaborant aux *Modes parisiennes* acceptât, — même à titre de présent, — une rétribution, un objet quelconque d'une maison dont le journal aurait parlé ou devrait parler, cette personne cesserait aussitôt de travailler au journal.

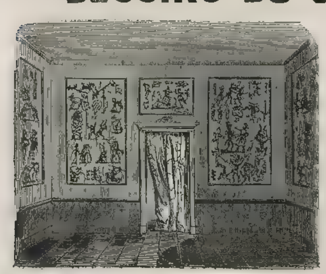
Une pareille mesure n'a pas seulement pour but de donner une garantie aux abonnés, qui sont intéressés à ce que les renseignements fournis par leur journal soient justes et dépouillés d'intérêt personnel, elle était indispensable pour arriver à faire un journal qui fût la véritable représentation du goût parisien. Comment, en effet, pourrait-on représenter sincèrement le goût du jour, si l'on est obligé de vanter avant tout les modes de telles ou telles maisons, les produits de telles ou telles autres?

Les Modes parisiennes ont voulu être le vrai journal de la bonne compagnie, elles sont parvenues à leurs fins, et toutes les femmes qui savent reconnaître le genre et le goût de la classe élégante du monde parisien ont adopté ce journal. Ce n'est pas lui que vous trouverez chez toutes les couturières; il ne convient qu'aux couturières du style parisien, — aux femmes du monde distingué, — aux grandes dames, — en un mot à cette classe à part qui ne s'habille pas comme la foule, et n'accepte que ce qui est accepté dans son *monde*.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches; — ses gravures sur acier sont dessinées par Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal de modes. — Tous les mois le journal publie une planche de patrons et de broderies à la mode, — et à tous ses abonnés d'un an il donne en prime un magnifique album gravé sur acier exprès pour cet usage. Prix, en France : 12 mois, 28 francs; — 6 mois, 14 francs; — 3 mois, 7 francs.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.





Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 173. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 28 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du Charivari, de la Caricature politique, du Musée Philipon, des Modes Parisiennes, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois. . . . . . 5 fr. 6 mois. . . . . . 10 » 12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur Paris est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetse et Miericsch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON.



16105

— On ne peut donc pas toucher ce petit cœur?
— Faudra-t-i' vous le faire cuire?



16106

— N'oubliez pas un pauvre père de famille sans ouvrage.



16107

— Maman est sortie, mais si vous voulez l'attendre un instant...



16108

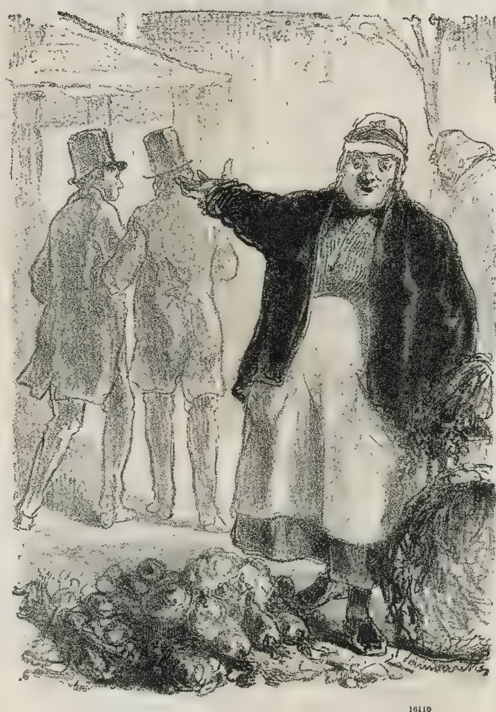
— Je me suis souvent demandé si toutes ces petites machines en biscuit de Sèvres étaient bonnes à manger...
— Quelle simplicité!... du moment où c'est du biscuit!...

Nous sommes menacés d'un retard dans le tirage du *Musée Français*. S'il ne pouvait être expédié aux abonnés avec le présent numéro, nous ne l'enverrions que dans quinze jours, c'est-à-dire avec le numéro qui suivra le *Salon colorié*.

AUX HALLES, — par DAMOURETTE.



— C'est-y moi qui va vous vendre vos légumes aujourd'hui, mon petit chou?



— Dans l' carnaval, il' ont fait une vie de polichinelle! ça va manger des arlequins maintenant...

Nous sommes forcés de remettre encore à notre prochain numéro la première partie du NADAR JURY AU SALON DE 1859, plusieurs fois annoncée.

Malgré toutes ces remises successives, nous espérons que nos abonnés nous connaissent assez bien pour ne pas croire un instant de notre part à rien qui ressemble de si loin que ce soit à une plaisanterie que n'excuserait même pas le titre pour rire de notre journal.

Le premier numéro de NADAR JURY *colorié* paraîtra sans faute le 4 juin.

Nos abonnés apprécieront, en recevant cet essai, le premier qu'aucun journal ait jamais tenté, la cause de nos retards très-involontaires.

CH. PH.

Nous sommes forcés de porter à 75 centimes le prix du numéro colorié; c'est exactement le prix auquel nous revient ce numéro. Cependant ceux de nos abonnés qui auront perdu ou donné leur exemplaire, et qui voudront le remplacer, ne payeront que 50 centimes à Paris, — 55 centimes par la poste.

Le service du *Journal amusant* est fait avec la plus parfaite régularité. — Avant chaque départ nous nous assurons, par deux vérifications qui se contrôlent l'une l'autre, que tous les abonnés sont servis, et si quelques-uns ne reçoivent pas leur numéro, c'est qu'une erreur de direction a été commise à la poste, — ou bien que le numéro a été retenu ou détourné par un domestique, — un voisin, — un habitué de la maison, etc., etc., ce dont nous ne sommes pas responsables.

Il nous arrive souvent de faire droit à des réclamations qui ne sont pas justes; on comprendra que nous ne pouvons pas donner en double le numéro colorié; nous prévenons donc que toute réclamation qui ne sera pas accompagnée de 55 centimes en timbres poste restera sans réponse.

THÉATRE DE LA CAMPAGNE.

PREMIÈRE DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Touraine, le 22 mai.

Petits pois commencent à se montrer; — laitue monte en graine; — artichauts se disposent à sortir, — asperges se mangent à vue d'œil; — il pleut.

(*Publiée S. G. D. G.*)

TOUT LE LONG D'UNE HAIE.

« — Bonjour, père François, quoique vous dites du temps? Finira-t-il par faire beau, aujourd'hui?

» — Je te dirai ça à ce soir, mon garçon.

» — Je l'croyons!... Eh ben, et les *Autres chiens*, quoi que vous en dites, vous?

» D'mon temps y n'valiont pas gros; mais c'est-y vrai qu'la *Roumanie* s'en mêle?

» — Qué *Roumanie*?...

» — Mais la *Roumanie*, quoi!

» — C'est-y sûr?

» — Dam! on l'dit.

» — Si c'est vrai, on te lui flanquera des *rouffles* à la *Roumanie*, v'là tout!

» — D'quoi qu'a s'mêle, aussi!... mais où donc qu'c'est la *Roumanie*, sans vous commander?

» — C'est ben loin!... c'est à l'étranger, comme qui dirait entre l'Espagne, l'Grand Turc, l'*Ongrie*, s'il faut que j'en dise la parole, et la Picardie.

» — Mais pourquoi qu'alle fourre son nez dans not' récolte, la *Roumanie?*...

» — Y a des gens qu'aiment les *Français*... Oh ça! et ton p'tit, en as-tu des nouvelles?

» — Y m'a écrit de Turin, un *fiar* pays, qu'il dit, et des femmes *superbes*.

» — Qu'il aille point s'*mariai* par là, au moins!...

» — Oh! il est ben malin, not' garçon!... allez.

» — Oh! oui, histoire de rire! S'il parie y n'mettra pas au jeu. — C'est toi tout *crachai*.

» — Pour lors alors vous pensez que les *Autres chiens* y n'brilleront point.

» — Pardi! l'maire m'a dit que nous avons des canons qui tuent les hommes à *septante lieues* à la ronde. Il l'a lu sur les papiers.

» — *Septante lieues*, c'est joliment des portées de fusil. — Dites donc, l'ancien, si de vot' temps on avait eu des outils comme ça?...

» — Nous ne serions pas encore r'venus!... ah ben!... Nous aurions été dix kilomètres plus loin que l'bout du monde... Ah ben!... »

AUX HALLES, — par DAMOURETTE (suite).



16111

— Excusez! c'est la fille à la mère Dufour l'écallière; faut-y qu'elle en ait trouvé une belle huître pour être nippée comme ça!...



16112

— Dis donc, Augusse, laquelle bête qui pond des œufs rouges, hein?
— C'est des œufs d'homard, bécile, demande putôt à madame.

DEUXIÈME DÉPÊCHE.

Bourgogne, le 23 mai.

Vigne superbe; — bourgeons en pleine convalescence; — gelée du 18 avril n'avoir eu d'autre résultat que de faire monter vins à Bercy; — en aurait été de même si Seine avait tari du jour au lendemain; — vieux regretter passé; — jeune aspirer à avenir. Il pleut.

(*Publiée, etc.*)

AU CATÉCHISME.

LE VICAIRE. — Pierre, combien y a-t-il de péchés capitaux?

PIERRE *comptant sur ses doigts.* — Trois, m'sieu.

LE VICAIRE. — Comment, trois!... petit païen, trois! Et quels sont-ils?

PIERRE. — La foi, l'espérance et la... la paresse.

LE VICAIRE *indigné.* — Et la charité au moins... Mais ce sont les vertus théologales, ça. Tu ferais bien mieux, mon ami, de repasser tes péchés capitaux que d'aller continuellement dans les buissons dénicher les nids et tourmenter les petits oiseaux du bon Dieu. Va t'asseoir, Pierre, et dimanche tâche de mieux répondre. Alphonse, viens un peu ici. — Comment faut-il aimer son prochain?

ALPHONSE *chantant.* — Comme soi-même, (*de sa voix naturelle*), m'sieu.

LE VICAIRE. — Qu'est-ce que c'est que notre prochain?

ALPHONSE *chantant.* — « C'est les autres. »

LE VICAIRE. — Quels autres?

ALPHONSE *chantant.* — « Tout le monde. » (*De sa vraie voix.*) M'sieu, les Autrichiens, c'est-il not' prochain?

LE VICAIRE. — Certainement.

ALPHONSE. — Alors pourquoi que nous leur-z-y fichons des coups d'fusil?

LE VICAIRE *embarrassé.* — Pourquoi?... pourquoi?... parce que... — Mais ça n'empêche pas de les aimer, mon ami.

ALPHONSE. — Ah oui! c'est comme papa quand il flanque une *tripotée* à maman quand elle lui fait faire maigre l'samedi.

LE VICAIRE *de plus en plus embarrassé.* — Va t'asseoir, Alphonse, va t'asseoir, mon ami.

TROISIÈME DÉPÊCHE.

Cidre aigre; — beurre fort; — pâtés de canards chers; — tourbières humides; — froment superbe; — avoine ne laisse rien à désirer; — coqs vivent en assez mauvaise intelligence entre eux. — Il pleut.

(*Publiée idem.*)

DEVANT LA PORTE DE LA MAIRIE.

UN VIEUX PAYSAN *à un enfant.* — Dis donc, p'tiot, pis que tu sais lire, lis-moi donc un peu l'journal.

L'ENFANT. — Quoi que vous m'donnerez?

LE PAYSAN. — Des noix quand a viendront. (*A part.*) Mes noyers sont gelés.

L'ENFANT *lisant sur toute la largeur du journal sans se préoccuper de la division en quatre colonnes.* — « Lesdits habitants pourront pêcher avec toute espèce de discussion du » projet de loi relatif à un emprunt et à la loterie... »

LE PAYSAN *surpris.* — Une louterie!... al' est donc rétablie?

L'ENFANT *continuant.* « ... de l'exposition des Beaux- » Arts en 1859. Quant à l'armée française, elle est » on ne peut plus heureuse du progrès du Delta, et a » ajouté que ces deux systèmes avaient été fiers de leur » inscription sur les matricules maritimes des imposi- » tions... »

LE PAYSAN *soucieux.* — Des impositions!...

L'ENFANT *continuant.* — « ... extraordinaires pour le » département de la commission... »

LE PAYSAN *respirant.* — L' département d' la commission!... c'est pas d' cheux nous. Ah! tant mieux!

L'ENFANT *continuant.* — « ... de la loterie instituée par » S. Exc. en chef tout le monde fera son devoir je vous » assure... »

LE PAYSAN *avec enthousiasme.* — Ah oui! comme d' mon temps Va, p'tiot... va, je t' donnerai des pommes! d'la reinette. Va, j' te dis.

L'ENFANT *continuant.* — « ... aussi les Autrichiens... »

LE PAYSAN *furieux.* — Les canailles!...

L'ENFANT *continuant.* — « ... dans la direction Est par » Sud, en continuité de Kédrillis... »

LE PAYSAN *avec mépris.* — Kédriquoi! qué chien d'nom, on voit bien que c'est pas un pays chrétien!...

L'ENFANT *continuant.* — « ... leur pays respectif, à » exercer sur tous les points de l'Aisne (150 — 1255)... »

LE PAYSAN *enchanté.* — Cinquante, c'est les blessés français; 1255, c'est les morts autrichiens. Ils ont reçu une pile, ils ne l'ont pas volée. C'est assez, p'tiot, nous sommes victorieux; tiens, v'là un sou pour toi, un vrai, il est marqué. J' vas me payer bouteille et acheter un ruban neuf pour ma croix.

QUATRIÈME DÉPÊCHE.

Angoumois, le 24 mai.

Pauvres travaillent — riches se plaignent — femmes

(*Voir la suite pages 6.*)

A QUOI SERT UN PARAPLUIE, — par RIOU.



La moitié de ton cœur pour la moitié de mon parapluie.



— Dis donc, Charles, couvre donc mieux ta cousine; et toi, Lolo, ne regarde donc pas toujours en arrière comme ça, tu vois bien que tu éclabousses ton père, mon ami.



Abritant l'art et la liberté.



Ce n'est pas un parapluie, c'est un paracréancier.



Subséquemment que si j'aurais comme ça le droit fallacieux de vous abriter successivement en ce jour, à seule fin de vous peindre l'amour la plus t'innocente et la plus pure.

A QUOI SERT UN PARAPLUIE, — par Riou (suite).



Le vrai talent sait affronter les inconstances du sort.

Il se cache toujours sous les apparences les plus modestes.

Un jour de baisse vous rencontrez votre agent de change.

Ouf! que j'ai bien fait de prendre mon parapluie.

Ma fine, je crai qu'i' va pleuvoir, j'allons le remettre dans s'n' étui.

LA GRAMMAIRE LATINE (suite), — par TATARO.



16119

Cornu, le soupçon.
Cornu, du soupçon.
Cornu, au soupçon.



16120

Xerxes præmium proposuit cui invenisset novam voluptatem. Xerxès proposa une récompense à celui qui trouverait un nouveau plaisir. — Le *Journal amusant* espere avoir répondu au désir du grand roi, et attend la récompense.

bavardent — maris grognent — fermiers engraissent — chevaux maigrissent — feuilles poussent — terre produit — coucou prélude — rossignol *gueule* — taupe terrasse — corbeaux absents — pour occupations dans le Midi. — Il pleut.

(*Publiée idem.*)

DANS LA FORÊT.

UN PARISIEN. — Oh! la jolie mousse!... c'est plus doux à l'œil qu'un sallandrouze médaille d'or de l'Exposition universelle.

UN PROVINCIAL. — Oui, mais c'est plus humide.

LE PARISIEN. — Qu'est-ce que c'est que ce gros arbre là — c'est un sapin?

LE PROVINCIAL. — Non!... c'est un chêne.

LE PARISIEN. — Allons donc!... vous en êtes sûr?...

LE PROVINCIAL. — Quand je vous le dis.

LE PARISIEN. — La feuille est drôle... Comme elle est travaillée!...

LE PROVINCIAL. — La nature ne craint pas ses peines.

LE PARISIEN. — Tiens, c'est vrai, vous avez peut-être raison, voilà un gland; c'est décidément un chêne, il y a plus de dix ans que j'avais envie de voir un chêne, mais je ne me les figurais pas du tout comme ça. (*Il tire son agenda et écrit:*) « 25 *mai* 1859, *vu un chêne. On m'en avait tant parlé qu'au premier abord il ne m'a pas fait grand effet. Cependant, réflexion faite, cet arbre ne manque pas de* caractère, *et son tronc a du* chic; *en somme, il n'a pas l'air très*-nature. » (*Au provincial.*) Qu'est-ce qu'il a bien votre chêne?

LE PROVINCIAL *examinant le chêne.* — Environ une centaine d'années.

LE PARISIEN *écrivant.* — « *Celui que j'ai sous les yeux a cent cinquante et un ans, et son feuillage est magnifique. Quelle leçon pour les Parisiens, qui sont chauves avant trente ans! — Influence du régime.* » Un peu de philosophie ne gâte rien. C'est le sel dans le potage.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE DÉPÊCHE.

De partout.

Les bouvreuils publient leurs bans; — les rouges-gorges assiégent les portes de leur mairie; — la madame messager des fauvettes est sur les dents; — on pose du papier dans les nids. — Il fait du soleil.

(*Publié dans les mêmes conditions.*)

Pour copie conforme :

GUSTAVE BOURDIN.

DE LA RÉCLAME ARTISTIQUE.

Pourquoi les artistes en général sont-ils plus que le commun des mortels atteints de cette maladie morale qu'on nomme l'égotisme, l'amour du moi?

Je l'ignore, et je demande qu'une société savante mette cette question au concours, car il est temps de faire tomber le rideau sur cette comédie de la foire aux vanités.

Il n'est guère de jour où l'on ne rencontre des exemples de cette chasse à la réputation, et ce sont principalement les petits journaux qui se font les complaisants, sinon les complices de ces réclames audacieuses.

N'avez-vous pas lu vingt fois des lettres dans le goût de celle-ci?

« Monsieur le rédacteur,

« Un accident dont les conséquences vont être funestes pour l'art vient d'arriver à notre célèbre chanteur Canardini. Comme il admirait, il y a trois jours, la cataracte du Rhin à Laufen, et que, pour mieux suivre la marche capricieuse du fleuve, il se penchait imprudemment sur le garde-fou élevé sur les bords, il laissa par inadvertance tomber dans le gouffre son *ut* de poitrine.

» Vous peindre son désespoir est impossible. Dans le premier moment il voulait suivre sa malheureuse note, qu'on voyait s'enfoncer, reparaître, pour s'enfoncer encore. Des amis, par bonheur, l'empêchèrent de commettre cette folie, et on organisa immédiatement des moyens de sauvetage qui, jusqu'à ce moment, n'ont eu aucun résultat. A quoi tiennent, monsieur le rédacteur, les destinées d'un *ut* de poitrine? Celui-ci laisse une femme et quatre petits enfants. »

Vous vous apitoyez sur le sort de ce chanteur aussi infortuné qu'imprévoyant, et quelle n'est pas votre surprise lorsque vous lisez le lendemain :

« Nous sommes heureux d'avoir à annoncer que ce n'est pas son *ut* de poitrine qu'a perdu notre célèbre (toujours) Canardini; c'est simplement sa pantoufle qu'il avait abandonnée au courant du fleuve pour savoir si elle descendrait la chute sans accident. Canardini a donc conservé sa merveilleuse note, et il la met de nouveau au service des *impresari* qui voudraient faire des recettes fabuleuses.

» Il est actuellement libre de tout engagement. »

Bien, bien, direz-vous : canards! réclames! Canard! sans doute, mais réclame qui a sa valeur par l'excès même de son outrecuidance.

Et cet acteur en tournée qui éprouvait le besoin, sous le couvert du *Figaro*, de raconter au monde l'odyssée fantastique de son voyage, ses tribulations d'auberge et ses impressions de diligence. Que ne le renvoyait-on en *diligence*, pour le punir de ses prétentions non justifiées au Roman comique de Scarron, ou aux Dialogues fantaisistes de Henri Monnier.

Et l'aventure en chemin de fer des deux sœurs F.... qui ne l'a pas lue?

« Un malheur qu'on ne saurait trop regretter vient d'arriver sur le chemin de fer de Turin à l'une des deux intéressantes violonistes, les sœurs F... Dans le wagon, mademoiselle Térésa avait placé auprès d'elle une boîte renfermant un stradivarius d'un prix inestimable. On touchait presque au terme du voyage quand tout à coup la portière s'ouvrit, et le stradivarius s'empressa d'en profiter pour glisser sous les roues des voitures.

Éperdue, hors d'elle-même, et ne réfléchissant pas au danger, mademoiselle Térésa n'écoute que son cœur d'artiste, se précipite et veut sauver son instrument de prédilection. Mais il était trop tard. Elle remonta donc en wagon et demeura consternée; il lui semblait qu'outre son violon elle avait encore perdu quelque chose. En effet, en arrivant à la gare elle s'aperçut qu'elle n'avait plus qu'un bras, le bras gauche, le droit avait été coupé par la même roue meurtrière qui avait passé sur le ventre du stradivarius. Son bras et son violon, elle perd tout à la fois, et le bras droit encore! Il est est vrai que si c'eût été le gauche ce serait exactement la même chose. Quelle perte pour l'art et pour l'artiste! »

Réponse du malheur :

« Monsieur,

» C'est avec mon *bras droit* que je vous écris, pour démentir l'aventure larmoyante qu'un chroniqueur à bout de nouvelles a bien voulu mettre sur mon compte. Le fait est que mon bras se porte comme un charme et qu'il n'a jamais été plus souple et plus alerte ; si vous en doutez, je me fais un devoir de vous annoncer que je donnerai le mois prochain plusieurs concerts à la salle Herz!!! »

Et dzinn et boum! Ne ménageons pas les cymbales.

***

Un corniste bien connu abuse aussi un peu de ce genre de popularité. Il pourrait s'en passer cependant, mais des amis... maladroits ne manquent jamais de s'ébaudir sur les excentricités dès qu'il montre le bout de son nez à Paris, ou même quand il ne le montre pas.

Et ils se tiennent les côtes, et ils se foulent la rate, et entre deux spasmes ils écrivent :

« Machin, vous savez, l'illustre Machin, cet artiste de tant de *cor* et d'originalité, il est toujours le même, spirituel et gamin, plein d'humour et d'imprévu, charmant en somme. Il y a trois jours il était en soirée chez la jolie comtesse Blagueska, vous savez, cette comtesse qui.... lorsqu'au milieu d'un morceau il s'arrête, se frappe le front avec un geste fatidique, prend son chapeau et disparaît. Étonnement général. Un ami inquiet le suit. Machin saute dans une voiture; l'ami saute à son tour; et tous les deux descendent à une gare de chemin de fer. L'artiste se précipite alors au guichet et demande un billet pour Tombouctou; puis il monte tranquillement en wagon avec des gants jaunes, un habit noir et une cravate blanche, le tout pour la plus grande stupéfaction de son ami.

Cette farce est-elle assez spirituelle? reconnaît-on bien en elle la marque de fabrique de Machin, et avez-vous jamais rencontré dans le monde des *excentricman* d'une pareille force? Non, n'est-ce pas? Eh bien, avec Machin, c'est tous les jours comme ça. Il est assommant de drôleries.

On annonce qu'il va donner une *seule* séance le 15 courant à la salle Pleyel. Tout Paris y sera.

Et allez la musique!

***

Et puis quoi encore? Un musicastre qui a modestement fait graver, après le titre d'une composition de son cru : Morceau *brillant* et *original*. A la bonne heure, j'aime cette noble franchise, et j'admire les gens qui viennent vous dire : Prenez mon œuvre, elle est brillante et originale : si brillante et si orginale que je l'ai constaté moi-même, afin que l'on ne s'y trompe pas. « Prenez! prenez mon ours! » Ce dont je me garderai bien. Je me défie trop de l'inspiration d'un homme si mal inspiré, et je me contente de rire de la bouffonnerie de cette vanité aux abois.

Nota. — Cette production brillante et originale est visible tous les jours chez le marchand de musique du passage des Panoramas. Elle y sera longtemps encore, espérons-le.

Est-ce assez? C'est trop! Et que d'exemples nous aurions cependant encore à citer; mais ceux-là suffisent, et quand vous rencontrerez de ces réclames menteuses, qui tendent la main pour avoir un petit sou de réputation, ne vous laissez pas émouvoir et renvoyez-les aux nouvelles diverses de la *Patrie*, section des canards.

Hippolyte Maxance.

STEEPLE-CHASE AU BÉBÉ.

On parle si souvent de la rigidité des mœurs allemandes, que je ne suis pas fâché de vous en donner un échantillon. C'est une histoire arrivée presque sous mes yeux, dans la pudique Germanie.

J'avais pour voisin un vieux savant qui oubliait souvent sa femme pour ses livres. A côté de lui logeait un jeune peintre qui n'était pas savant du tout et qui détestait les vieux livres autant qu'il aimait les jeunes femmes. Bref, un beau soir, le mari fut convaincu de l'étendue de son malheur conjugal. Il ramena sa femme chez sa belle-mère et s'écria :

— Madame, vous ne pouvez plus partager mon toit; je serai le père de l'enfant que vous portez; il aura mon nom, et je l'éloignerai de vous. Telle sera ma vengeance!

La dame, qui tenait à garder son enfant, s'enfuit secrètement à Francfort, et y accoucha dans un hôtel garni. Elle était là lorsque la police — la police, c'est le cerveau de l'Allemagne — vint lui demander ses papiers. La dame se hâta d'écrire à une amie de pension de lui prêter son contrat de mariage. L'amie ignorant quel usage elle en voulait faire, le lui envoya sur-le-champ.

Le moment terrible se passe à merveille : la mère et l'enfant se portent bien. Le nouveau-né est inscrit à l'état civil et mis en nourrice sous le nom de l'obligeante amie. Hélas! complication nouvelle, les journaux de Francfort publient chaque jour les naissances, comme en France on publie les mariages et les décès.

Or le dimanche, en pleine brasserie, le mari de la dame au contrat prêté, qui voyageait pour affaires, lit dans un journal que sa femme vient de lui donner un fils. Éperdu, bouleversé, il se jette dans une voiture publique qui se rendait à Francfort, afin d'y prendre des renseignements.

En voiture notre voyageur remarque un vieux monsieur, son vis-à-vis, qui poussait des soupirs à renverser une muraille. Le malheur rend communicatif. Entre gens qui soupirent les confidences vont bon train.

Le vieux savant minotaurisé (car c'était lui) suspendant ses soupirs de soufflet de forge, dit au mari voyageur :

— Monsieur, je vais à Francfort pour y chercher mon fils qui n'est pas mon fils.

— Moi, dit l'autre, je vais à Francfort parce que je ne veux pas d'un fils qui n'est pas mon fils et qu'on veut qui soit mon fils!

Et les deux maris infortunés, à force de boire de la bière et du kirsch à chaque station, finirent par se dire leurs noms. Ils couraient tous les deux après le même moutard. Cri de surprise d'un jeune homme enveloppé d'un grand manteau dans la salle d'auberge. C'était le peintre, qui se disait :

— Et moi aussi je suis à la recherche d'un enfant qui est mon fils, et qu'on ne veut pas qui soit mon fils. Trois pères pour un enfant! ça ne s'est jamais vu!

Voici donc le mari, qui était le père légal, le faux père malgré lui, et le vrai père qui commencent un steeple-chase au bébé. Une plainte est portée à la police, cette grande coupeuse de nœuds gordiens. On va poursuivre la dame mariée pour avoir dissimulé l'identité de son fils; on va poursuivre aussi la femme complaisante pour avoir prêté son contrat; on va poursuivre en plus le peintre comme complice d'adultère. Heureusement ce fut le bébé qui se chargea du dénoûment.

« Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?
...il mourut! »

Et nos trois Allemands s'en retournèrent chez eux : le peintre désolé de n'être plus père naturel; le savant navré de n'être plus père légal; le mari voyageur enchanté de n'être plus papa légitime.

Au retour les deux époux pardonnèrent. Le peintre s'efforça de faire oublier secrètement aux deux femmes les tracas qu'elles avaient endurés pour lui ou par lui.

Alors... mais non... Qu'il vous suffise de savoir que Boccace, La Fontaine, Molière et Paul de Kock eussent été heureux de connaître la suite de cette histoire. Je la garde pour eux... et pour moi.

Henri Henriot.

THÉATRES.

Prenons notre courage à deux mains! Il s'agit de faire pousser les hauts cris à tous les musicophobes qui auront l'imprudence de nous lire. Nous n'aimons guère les deux partitions de Weber et de Mozart qu'on vient d'exhumer au Théâtre-Lyrique. Voici le grand mot lâché Il nous eût été bien plus facile de chanter sur le ton de tant d'autres : « O Mozart! ô Weber! ô le génie musical! » ô l'harmonie! ô la mélodie! ô les triples croches! ô les » gammes chromatiques! »

Abou-Hassan remonte à 1810, c'est un des premiers essais du maître qui devait — plus tard — donner *Euryanthe, Freyschütz* et *Oberon*.

Mozart n'attachait qu'une importance assez médiocre à *l'Enlèvement au sérail*, c'était pour lui, comme *Abou-Hassan* pour Weber, une œuvre de jeunes années, de ces œuvres qu'on aime comme un doux souvenir, comme l'amour de la gloire.

Au surplus, nous ne sommes pas seul à préférer *Robin des bois* et *les Noces de Figaro* à *Abou-Hassan* et *l'Enlèvement au Sérail*, Hector Berlioz a dit nettement son opinion dans le feuilleton musical du *Journal des Débats*. Donc nous avons un bouclier.

Autre exhumation. M. Viennet a tiré de ses cartons-sarcophages, pour le jeter sur l'Odéon, un drame en un acte (et en vers!!) intitulé *Selma*. La scène se passe en Crimée. Le jeune premier ose s'appeler Nadir. Il y en a un autre qui répond au nom d'Akbar. Puis viennent Fatmé, Idamé et Selma. Quant au fond de la pièce, c'est le mélodrame *Il y a seize ans*, de Victor Ducange, réduit en un acte. Quel malheur! M. Viennet est un homme estimable dans la vie privée et politique, tout le monde est d'accord sur ce point. Pourquoi tient-il tant à se faire moquer de lui, en farfouillant encore parfois dans la vie littéraire?

Tenez-vous donc tranquille, monsieur Viennet, nous vous en estimerons davantage, nous qui avons le respect des cheveux blancs. Respectez-vous, vous serez respecté.

Autre petite exhumation littéraire. *Le Diable au moulin*, représenté à l'Opéra-Comique, paroles de MM. Carré et Cormon, musique de M. Gevaërt, n'est autre chose que *la Jeune femme colère*. Il n'y a de changé que le sexe des principaux personnages : c'est *le Jeune homme colère*.

Les Ménages de Paris ont obtenu un vrai succès à la Gaîté; il serait plus grand encore si le public ne sortait pas de la salle le cœur serré, navré. La leçon donnée par MM. Brisebarre et Eug. Nus est utile, salutaire, morale; mais pourquoi n'est-elle pas un peu plus consolante, un peu plus sympathique?

Ce qui manque aux *Ménages de Paris*, c'est une contre-partie. On n'y voit que des ménages d'enfer. Pourquoi n'avoir pas consolé nos regards par la vue d'un de ces jolis petits ménages de tourtereaux comme nous pouvons en citer tous quelques-uns?

M. Brisebarre a les choses communes en horreur, et, pour éviter le commun, il tombe parfois dans l'étrange. Il faut lui savoir gré de son désir de sortir des rengaînes banales du mélodrame. Mais, dans son amour du vrai, il se laisse trop souvent entraîner à la pourchasse des choses antipathiques.

La guerre est déclarée! la guerre est le grand événement du jour! Presque tous les théâtres vont avoir leur pièce de circonstance à propos de la guerre.

Aux Délassements décernons le premier prix. Lui le premier il a atteint le poteau de la course de vitesse avec *Sur la frontière*; Beaumarchais a eu le n° 2 avec *les Zouaves en Italie*, les Folies-Dramatiques le n° 3 avec *En Italie!* grand drame mimique, lyrique et militaire. Voici les Variétés avec *la Question d'Italie*; le Palais-Royal avec *Sur le Pô*. A bientôt *les Autrichiens en Italie*. A la Gaîté un autre ouvrage militaire, à la Porte-Saint-Martin un autre, au Cirque, etc., etc.

« Quand nous serons à dix, on donnera des croix. »

Albert Monnier.

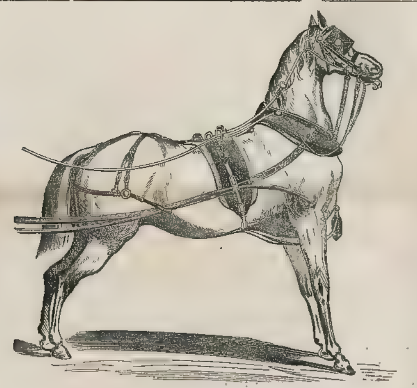
DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.





GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais ; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier. 15 fr. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

STATUETTE DE JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION

DE LA BELLE STATUE EXÉCUTÉE

PAR

LA PRINCESSE MARIE

(Fille de Louis-Philippe)



Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 francs.

20 francs bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, 20, rue Bergère.

42 COSTUMES ITALIENS ET PIÉMONTAIS.

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, — coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 42 costumes seront envoyés francs de port sur tous les points de la France aux personnes qui nous adresseront 16 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

27 COSTUMES ALLEMANDS ET AUTRICHIENS.

Ces 27 costumes, ainsi que les 42 costumes ci-dessus annoncés, font partie de la belle et intéressante collection le *Musée de costumes*, qui est arrivé à 415 costumes différents, et qui va faire paraître très-prochainement 10 nouveaux costumes algériens.

Les 27 costumes ALLEMANDS et AUTRICHIENS seront adressés francs de port, en France, à toute personne qui nous enverra 10 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste au directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 179. — 1859. **Prix du Numéro colorié : 75 centimes.** 4 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

***CH. PHILIPON*, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — À Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce 1, Finch Lane, Cornhill, London. — À Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — À Leipzig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

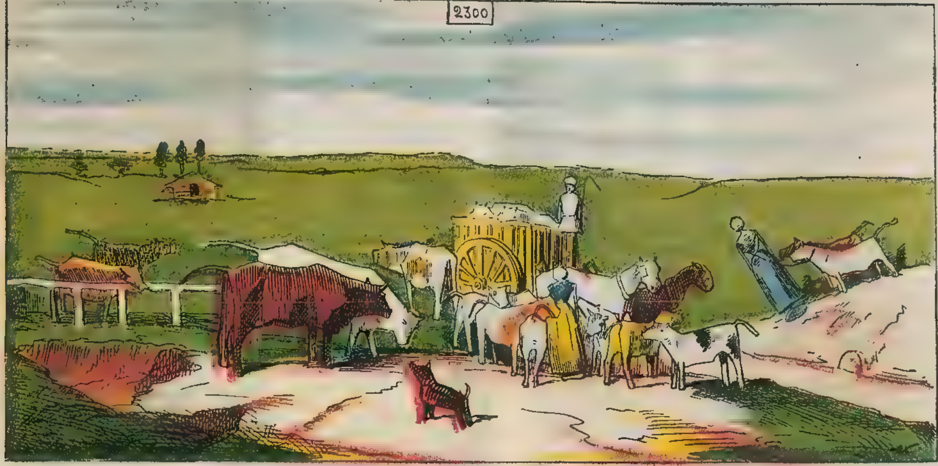
NADAR JURY

AU SALON DE 1859.

DESSINS PAR **NADAR et DARJOU.**

TEXTE PAR **NADAR.**





LA TRAITE DES VEAUX, par Palizzi.

M. Palizzi est le roi des éleveurs et le fondateur de la célèbre boucherie Duval. Poissy l'adore, et il a toujours *plu à Sceaux* (je ne poursuivrai pas les contrefacteurs). — Des personnes difficiles à contenter reprochent à ce tableau des tons un peu *crus*, critique qui tombe d'elle-même devant des bestiaux qu'il s'agit de faire cuire. Nous trouvons, nous, qu'il y a beaucoup de talent dans cette grande toile de M. Palizzi, et nous laissons les détracteurs chercher s'il n'y a pas trop de *Bonheur*.



— Y A QUÉQU'UN! par M. Hamon,

Ou — *Ma sœur y est!* pour faire pendant à — *Ma sœur n'y est pas!* Une barre que j'appellerai volontiers la *Barre du Bec*, empêche de voir complétement la surprise et le menton de la sœur. — Rien n'y manque, pas même le bâton en cas d'obstruction des conduits..... — *Shocking!*...



CÉSAR, ou LE JOUR DE LA BLANCHISSEUSE, par M. Gérome.

J'espère que quand la blanchisseuse sera partie avec ce paquet de linge, on tirera les rideaux pour nous permettre de mieux admirer ce tableau, ou l'œil ne distingue pas grand'chose à l'heure qu'il est.

NADAR JURY.



LES CERVAROLLES.

Éloquente protestation de M. Hébert contre les envahissements inquiétants de la crinoline.

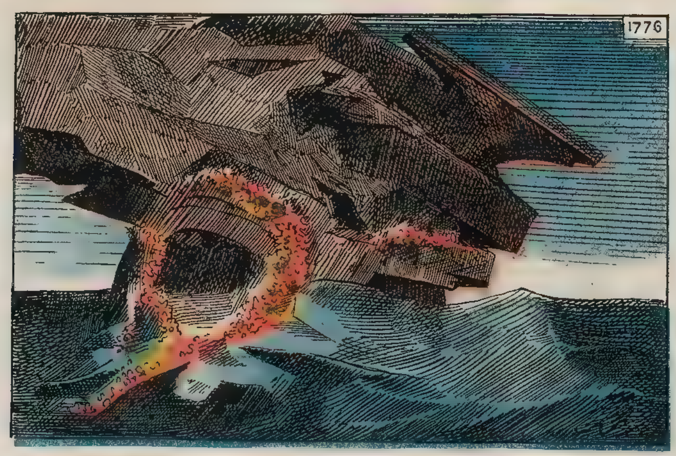


Simple réponse de M. Winterhalter à la protestation de M. Hébert.



UN PATRE DES ALPES, par M. Meuron.

Mauvais pays pour les marchands de parapluies, paraît-il; mais d'après leurs fonds de chapeaux, les fonds de chapeliers doivent y être excellents.



Quelque chose qui pourrait bien être un vaisseau écrasé par quelque chose comme un rocher. — Le livret m'annonce qu'il s'agit de l'Incendie de l'Austria, et un ami de M. Isabey m'assure que le tableau n'a pu être achevé. A la bonne heure! Je ne retrouvais pas le talent si brillant et si élevé de M. Isabey.



UNE DAME AU CITRON, par M. Ange Tissier.

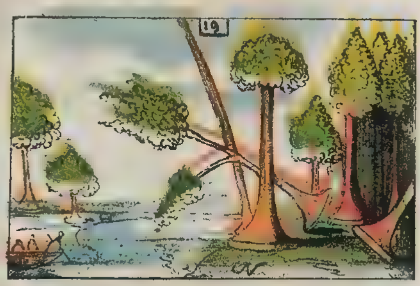
NADAR JURY.



DÉCOUVERTE DU GALVANISME, par M. MAZEROLLE.



M. Lanfredini assure que LA LECTURE DU DÉCAMERON fait grossir la tête. Ça ne m'a pas fait cet effet-là.



Je me demande toujours pourquoi M. Aligny, qui s'obstine à ce genre de paysage-là, ne s'appelle pas plutôt M. Aligné.



UN HUGUENOT, par M. LABOUCHÈRE, dit le livret. Je ne m'y oppose pas, quoiqu'il me semble bien avoir rencontré cette figure-là ailleurs que sur un fromage à la pie.

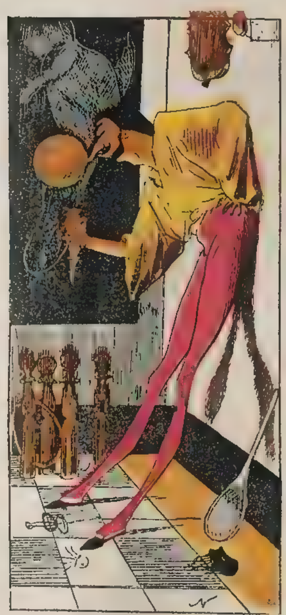


LA BACCHANTE de M. CHAMBARD peut danser tant qu'elle voudra, ce n'est pas la graisse qui pourra l'en empêcher.



LE DERNIER BAISER, par M. CHARLES MARCHAL, ou simple procédé pour se débarrasser d'un enfant qui gêne. Je souhaite que M. Marchal n'ait pas fait *four*.

NADAR JURY.



UN FLANEUR, par M. LAMBRON.

M. Lambron a sans doute flâné un peu aussi, puisqu'il ne nous donne pas la paire. Espérons-la pour le salon prochain, afin qu'ils fassent beaucoup de petits.



LE SERMON SUR LA MONTAGNE, ou *les Poussahs convaincus*, par M. MEYNIER.

Heureux habitants d'un pays fortuné où chacun fait sa pelote!



M. Gigoux a rajeuni par une facture essentiellement originale le sujet qui n'est peut-être pas complètement nouveau d'une ARRESTATION SOUS LA TERREUR. Une dame est si effrayée des figures extraordinaires que M. Gigoux lui présente, qu'elle en tombe roide. Heureusement sa petite fille, qui a le torse d'un Arpin, l'enlève aussitôt. — « Horrible époque où la hideuse anarchie prenant le masque trompeur du civisme, enfantait des monstres, etc., etc. » (Voir la *Patrie*, quand elle n'a rien de mieux à dire.)



FEMMES PASSÉES AU BLEU, par M. COMPTE-CALIX.



LA TRANCHÉE, par M. PILS, dit le livret

Parbleu! ça se voit bien!

NADAR JURY.



Mauvaise farce exécutée par deux tire-bouchons contre le patron de Landerneau au moment où il prenait un bain de pieds, par M. Yandargent.



Un cerf s'ennuie tant de porter un fromage sur le dos, ce qui est contraire à ses habitudes, qu'il bâille à s'en dévisser la mâchoire; et comme le bâillement se gagne, deux chiens avec qui il est lié en font autant. — *Jadin fecit.*

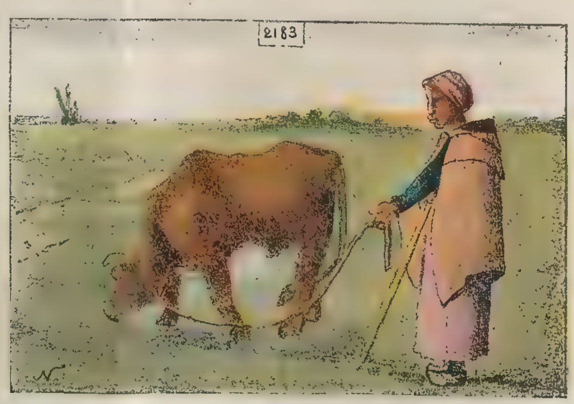


LE RETOUR, par M. de Dreux.

Au premier plan, des chiens, aussi beaux que si M. de Dreux les avait empruntés à Jadin. Au second plan, un cheval qui se découpe dans le bois.



LA QUESTION DE CUBA. — Jusqu'où la couleur n'aurait-elle pas monté si la question avait été prise de plus haut?



Je n'ai jamais tant regretté mon métier si inoffensif qu'il soit de caricaturiste forcé qu'en ce moment où je ne puis témoigner de mon admiration enthousiaste pour ce poëme et de toute ma sympathie fervente pour le talent de M. Millet. — Qu'on pardonne pour cette fois à ma plume qui a si souvent envie de démentir mon crayon!

NADAR JURY.



RACINES DE GUIMAUVE, par M. Français. — C'est bien petit pour être si grand!



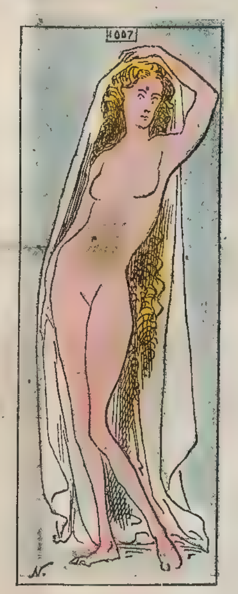
LE FRILEUX, par M. Charles Marchal.
M. Marchal s'est évidemment servi d'une photographie imparfaite qui déformait les premiers plans.



UN POT A TABAC, par M. Debras.



CHARLES IX *indispos*, assure M. Dotouche, remercie sa mère d'une attention dont il n'a pas besoin. — Quels droles de chiens on avait dans ce temps-la!



UNE FEMME NUE, de M. Etex, est si désagréablement surprise de s'apercevoir qu'elle a le ventre vert, qu'elle se retourne aussitôt. .



... et en devient toute noire.

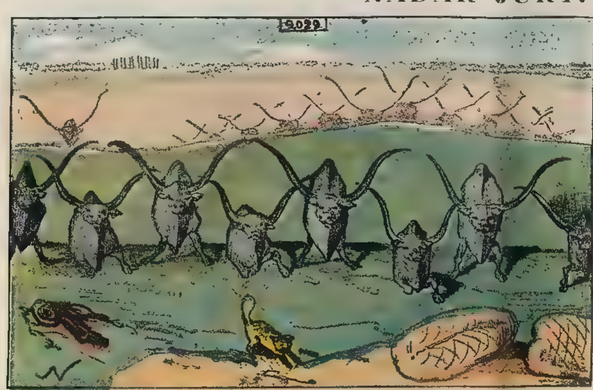


2° POT A TABAC, par M. Hersent.



Pourquoi n'y a-t-il au salon que trois portraits de ce joli personnage?
Et qui nous délivrera de ce tas de pianistes?

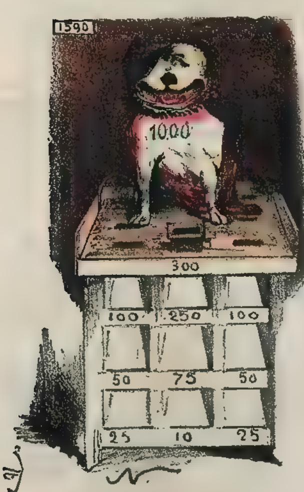
NADAR JURY.



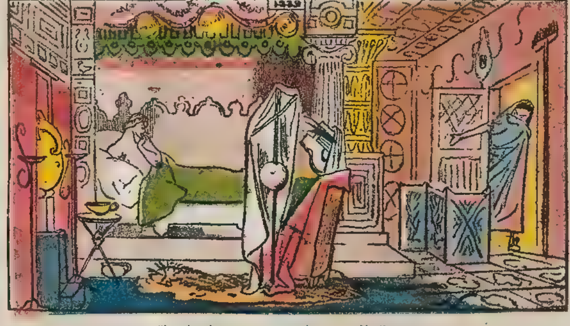
SOUVENIR DE LA CAMPAGNE DE ROME, par M. Loubon.
Notre armée va-t-elle être heureuse de voir des choses aussi extraordinaires que cela!



Une bonne personne, assurement, par M. Rodakowski.



Ou M. Jadin a atteint dans le mille!



Plan d'architecture romaine lave, par M. Gerome.



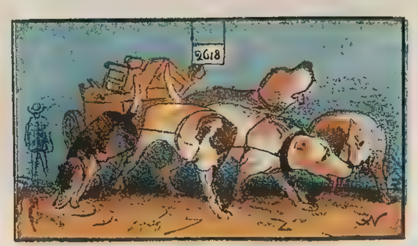
L'intelligente et zélée direction de l'Exposition a installé un pompier à côte de ce flamboyant tableau. Si M. Anastasi nous présente un soleil si chaud en Hollande, que nous rapportera-t-il donc de Constantinople?



LE RÉVEIL! par M. Louis Boulanger.
Requiescat!...



UNE FEMME GRILLÉE, par M. Chibourg, treillageur de première classe, breveté s. g. d. g.



UN DÉMÉNAGEMENT, dit Mme Ronner. — Il paraît que les choses se passent ainsi dans ce pays où les chiens font un métier de cheval.

NADAR JURY.



Quelques tableaux assez étranges dans le salon des étrangers. — DES CHEVAUX HONGROIS ont eu, selon M. Schmitson, l'idée originale de s'adapter des grosses têtes pour faire peur à deux betes extraordinaires que je n'ai jamais vues dans aucun muséum, et les poursuivre sur un damier vert.



PROMENADE DU MATIN, dit M. de Krokow dans le livret. C'est une *Laie* avec ses marcassins. (Le compositeur est prié de ne pas intercaler un *d*.)



Suite des bètes curieuses. — CIGOGNES à la coque, par M. Dubois, de Bruxelles.

AVIS.

Nous sommes forcé de porter à 75 centimes le prix de ce numéro : c'est exactement le prix qu'il nous coûte. Cependant ceux de nos abonnés qui auront perdu ou donné leur exemplaire, et qui voudront le remplacer, ne le payeront que 50 centimes à Paris, — 55 centimes par la poste.

Le service du *Journal amusant* est fait avec la plus parfaite régularité. — Avant chaque départ nous nous assurons, par deux vérifications qui se contrôlent l'une l'autre, que tous les abonnés sont servis, et si quelques-uns ne reçoivent pas leur numéro, c'est qu'une erreur de direction a été commise à la poste, — ou bien le numéro a été retenu ou détourné par un domestique, — un voisin, — un habitué de la maison, etc., etc., ce dont nous ne sommes pas responsable.

Il nous arrive souvent de faire droit à des réclamations qui ne sont pas justes; on comprendra que nous ne pouvons pas donner en double le numéro d'aujourd'hui; nous prévenons donc que toute réclamation qui ne sera pas accompagnée de 55 centimes en timbres-poste restera sans réponse.

Le Directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gerant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Imprimé en couleurs à la presse typographique, Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 180. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 11 Juin.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère, 20.*

JOURNAL AMUSANT

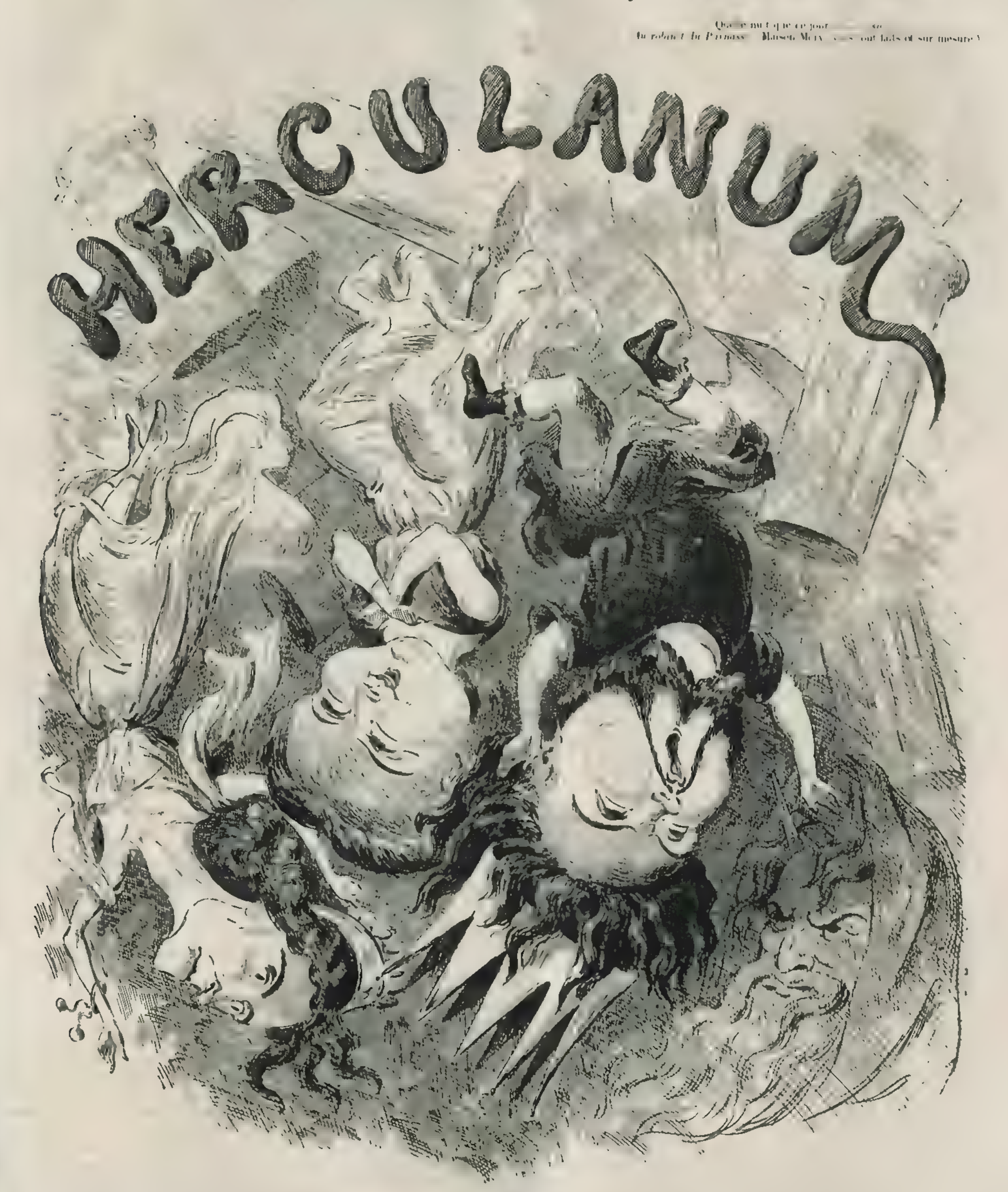
JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois . . . 10 » 12 mois. . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

HERCULANUM A L'OPÉRA, — par MARCELIN.



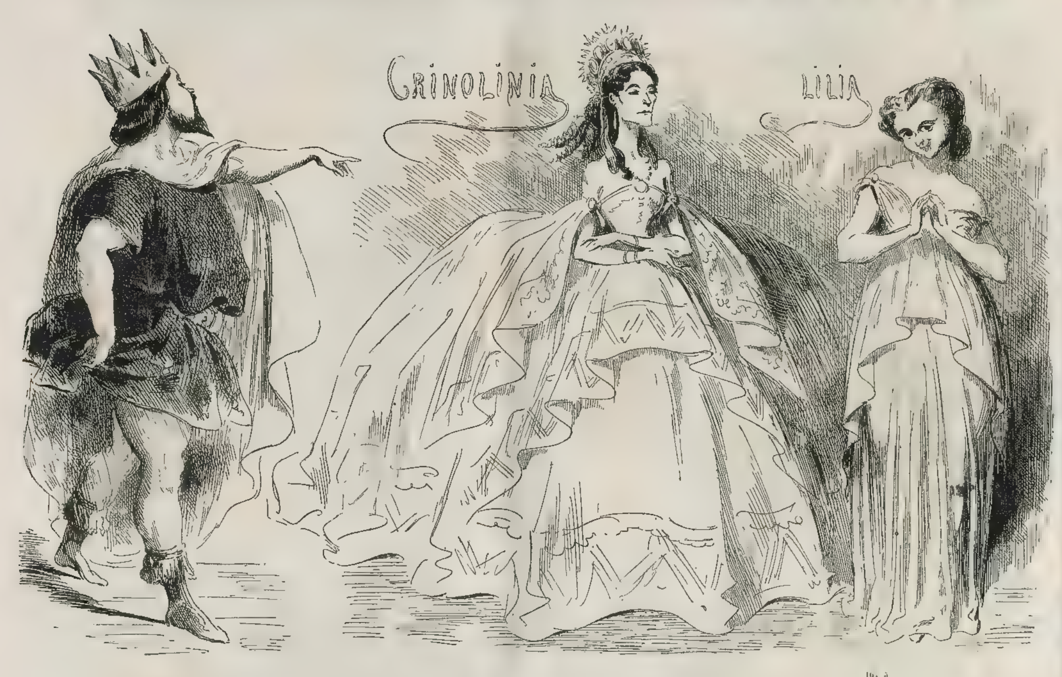
18164

LA CHUTE D'HERCULANUM.

Une magnifique situation dont on n'a pas su tirer parti ! ce finale du dernier acte aurait dû être chanté par tous les acteurs la tête en bas et les jambes en l'air.

Avec le présent numéro est envoyé le MUSÉE FRANÇAIS de mai, retardé par notre numéro colorié de l'Exposition.

HERCULANUM A L'OPÉRA, — par MARCELIN (suite)



HÉLIOS.
Avez-vous remarqué quand Roger se lève, comme il sait bien faire bouffer sa jupe, sans avoir l'air d'avoir l'air?

LE VICE ET LA VERTU.
Je préfère la vertu : une fois n'est pas coutume.

ID.

SCÈNES DE LA VIE FERRÉE.

AU LOGIS.

M. DUVAL. — Voilà qu'il est sept heures trente-cinq, et le convoi part à huit heures et quart. Marie?

LA BONNE. — M'sieu!

M. DUVAL. — Tous mes colis sont-ils prêts?

LA BONNE. — Oui, m'sieu.

M. DUVAL. — Mais, je n'ai pas mon pince-nez.

LA BONNE. — Dam', m'sieu, vous l'aviez avant-hier.

M. DUVAL. — Avant-hier, est-ce là une raison? Il faut me le trouver.

LA BONNE *à part*. — Vieille bête! (*Haut.*) Je ne sais pas ous qu'il se promène.

M. DUVAL *à part*. — Brute! (*Haut.*) Allons! allons! il faut le trouver.

LA BONNE. — Ah! m'sieu, je me rappelle, il est emballé.

M. DUVAL *furieux*. — C'est trop fort! Et comment voulez-vous alors que j'admire le paysage! Emballer mon pince-nez! a-t-on idée de ça?

LA BONNE. — Pourquoi aussi criez-vous toujours?

M. DUVAL. — Est-il dans mon sac de nuit, au moins?

LA BONNE. — Non, non; il est dans la troisième caisse.

M. DUVAL. Avec les livres?

LA BONNE. — Non, dans celle au pâté.

M. DUVAL. — Ciel! mon pince-nez va sentir la venaison.

LA BONNE. — Je me suis trompée, je voulais le mettre dans la caisse au fromage.

M. DUVAL. — Je suis trop bon avec vous, Marie; je suis trop bon, et vous en abusez. La voiture est là?

LA BONNE. — Le portier n'en a pas trouvé à un cheval.

M. DUVAL. — Il fallait en prendre une à deux, à trois, à quatre chevaux.

LA BONNE. — L'autre fois vous avez crié.

M. DUVAL. — Tenez, taisez-vous, sans cela je pourrais oublier votre sexe et votre faiblesse. Alors vous pensez que je vais aller à pied d'ici à la gare?

LA BONNE. — Dam', m'sieu!

M. DUVAL. — Pourquoi pas en faisant la roue?

LA BONNE. — Oh! par exemple! vous êtes ben trop vieux pour ça.

M. DUVAL. — Je descends, car il me prend des envies de vous casser les reins. (*Fausse sortie.*) Ah! vous saurez qu'en mon absence je vous défends formellement de recevoir personne, d'aucun sexe et d'aucune arme.

LA BONNE. — M'sieu, puisque son régiment est à Turin, où on les comble d'oranges, ainsi...

M. DUVAL. — Je pars. (*Il se décide à quitter la place.*)

LA BONNE. — Va donc, vieux Chinois, j'voudrais que la vapeur te serve de poison!

DANS LA RUE.

M. DUVAL *faisant des avances aux cochers*. — Psitt! psitt! cocher! Ah! enfin, en voici un. Mon ami?

LE COCHER. — Quoi qu'il y a!

M. DUVAL, *tout ce qu'il y a de plus œil-de-bœuf*. — Serait-ce un effet de votre bonté de me conduire à la gare d'Orléans?

LE COCHER *avec de l'eau-de-vie dans la voix*. — Montez dans ma *boîte*.

M. DUVAL. — Prenez garde à mes bagages, c'est fragile; j'ai mon pince-nez dans la troisième à droite, et vous savez, la miroiterie, c'est une sensitive pour la casse.

LE COCHER. — Si on le démolit on l'verra bien.

M. DUVAL. — Pensez-vous arriver pour le départ?

LE COCHER. — Ça dépend.

M. DUVAL. — De quoi ça dépend-il?

LE COCHER. — C'est bon! c'est bon! Fermez l'œil, on tâchera. (*La voiture roule.*)

L'EMBARCADÈRE.

M. DUVAL. — Cocher, quelle heure est-il?

LE COCHER. — Il est l'heure de me payer ma course.

M. DUVAL. — Je ne vous demande pas ça.

LE COCHER. — Oui, mais, moi, je le demande.

M. DUVAL. — Voilà, mon ami, voilà. (*Un employé décharge les colis.*) Que faites-vous, militaire?

L'EMPLOYÉ. — Monsieur, je ne suis pas militaire, j'appartiens à l'administration.

M. DUVAL. — C'est juste; mais moi, quand je vois un uniforme, je crois toujours avoir affaire à un soldat ou à un académicien.

L'EMPLOYÉ. — Il n'y a pas d'affront. D'ailleurs je l'ai été sept ans.

M. DUVAL *surpris*. — Académicien!

L'EMPLOYÉ. — Dans le train.

LE COCHER. — Et le pourboire!

M. DUVAL. — Voici vingt-cinq centimes. Êtes-vous content?

LE COCHER. — Mâtin! il n'y a pas de quoi prendre de l'emprunt. (*Fouettant son cheval.*) Hue! Gribiche.

M. DUVAL *à l'employé*. — Mon ami, je vous recommande la troisième caisse d'une façon toute spéciale; ne la renversez pas surtout, elle contient mon pince-nez. Combien vous dois-je?

L'EMPLOYÉ. — Il faut d'abord que vous preniez votre billet, vous reviendrez ensuite aux bagages.

M. DUVAL *inquiet*. — Et je retrouverai mes colis, vous me le jurez sur votre honneur?

L'EMPLOYÉ. — Soyez tranquille, monsieur.

M. DUVAL. — C'est que je tiens énormément à mon

HERCULANUM A L'OPÉRA, — par MARCELIN (suite).



UNE LICENCE POETIQUE.

Un alexandrin de soixante-quinze pieds! Plus long que le serpent de la rue Lacépède!

SATAN.

Un personnage bien usé : on ne le voit plus qu'à l'Opéra et chez Guignol.

16166

LE PROCONSUL OBIN.

On est beau, on est fort, mais ce n'est pas une raison pour chanter comme si l'on soulevait des poids.



16167

LES BACCHANTES-BREDA.

— Ces imbéciles d'auteurs qui ne voulaient pas nous laisser mettre de crinoline, parce que ce n'est pas assez antique! Antiques vous-mêmes, que je leur ai dit! et je m'en suis mis! mais je m'en suis mis!.....



16168

LE DIVERTISSEMENT.

« Adoncques estoit le patient tenu haut par les pieds et la teste par le bas, jusques à entière suffocation... »
— Chacun prend son plaisir où il le trouve!

pince-nez; et de quel côté prenez-vous le bureau des places?

L'EMPLOYÉ. — Là-bas, à gauche.

M. DUVAL. — Merci, mon ami. Voyez-vous, un homme qui a la vue faible sans pince-nez, c'est une perdrix sans oranges. Là-bas, à gauche?

L'EMPLOYÉ. — Oui, monsieur, oui.

M. DUVAL *insistant.* — A tout à l'heure!

LE BUREAU DES PLACES.

M. DUVAL *à un sergent de ville.* — Monsieur, y aurait-il de l'indiscrétion de ma part à vous prier de m'indiquer les moyens légaux pour me procurer une première pour Tours?

LE SERGENT DE VILLE *indiquant la queue.* — Veuillez prendre la file.

M. DUVAL. — Monsieur, je vous suis très-reconnaissant de votre urbanité. L'urbanité, monsieur, indique le degré

HERCULANUM A L'OPÉRA, — par MARCELIN (suite).



16169

LA BACCHANALE.

« En Égypte, on adorait l'ibis; à l'Opéra, on adore mademoiselle Emma Livry. »



16170

A L'AVANT-SCÈNE.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette espèce de tasse qu'elle tient à la main?
— C'est la coupe des voluptés.



16171

L'OPINION D'UN SCULPTEUR.

— La nouvelle danseuse est légère, aérienne, tout ce que vous voudrez; mais j'aime toujours mieux madame Rosati.
— Pourquoi ça?
— Parce que j'aime mieux un bas-relief qu'une planche.

de civilisation conquis par une nation vraiment digne de ce nom. Des rapports dignes de foi établissent d'une façon certaine que les anthropophages manquent généralement d'urbanité.

LE SERGENT DE VILLE. — Prenez donc la file, monsieur.

M. DUVAL. — C'est pour vous obéir. (*A un de ses voisins.*) Quelle belle invention que les chemins de fer, monsieur! (*Le voisin ne répond pas.*) M. de Buffon parle du cheval : comme conquête, certes c'est un bel animal, mais les chemins de fer ne le lui cèdent en rien, (*appuyant*) et ils ne consomment pas d'avoine. (*Le voisin lui tourne le dos.*) (*A part.*) C'est un ancien actionnaire des Messageries, je l'ai froissé dans ses intérêts. Après ça, c'est peut-être un espion autrichien envoyé ici par son gouvernement et qui ne sait pas le français; mais alors comment peut-il gagner son argent? L'Autriche est vraiment bien maladroite!

LE BURALISTE. — Que désirez-vous, monsieur?

M. DUVAL. — Le bonheur de mon pays, monsieur, je ne vous le cache pas.

LE BURALISTE. — Je vous demande quelle place vous voulez?

M. DUVAL. — Oh! pardon! pardon! je n'y étais plus; je m'étais laissé emporter sur les ailes de feu de mon imagination; la folle du logis, a dit un beau poëte, et....

LE BURALISTE. — Dépêchez-vous donc; dépêchez-vous, on attend.

M. DUVAL. — Tout vient à point à qui sait attendre. Une première pour Tours, je vous prie.

LE BURALISTE. — Voilà.

M. DUVAL. — En vous remerciant (*il prend sa monnaie*), et j'arriverai?...

LE BURALISTE. — Regardez le tableau, monsieur.

M. DUVAL. — Je ne demanderais pas mieux, mais je ne me connais pas en peinture, et d'ailleurs je n'ai pas mon pince-nez, Marie l'a emballé dans la troisième caisse.

LE BURALISTE *impatienté*. — A un autre!

M. DUVAL. — Ce fonctionnaire est discourtois. — Retournons à mes bagages; Dieu fasse que je les retrouve!

AUX BAGAGES.

M. DUVAL. — Ah! voici déjà mon homme de tout à l'heure, il n'a donc pas pris la fuite, et je reconnais mes colis. Mon ami, c'est moi. — Voici mon billet.

L'EMPLOYÉ. — Monsieur, vous avez à payer un supplément de trente-trois francs.

M. DUVAL. — Oh! vous me passerez bien ça à trente francs?

L'EMPLOYÉ. — On ne marchande pas ici.

M. DUVAL. — On a tort, d'autant plus tort que c'est fort cher.

L'EMPLOYÉ. — C'est trente-trois francs.

M. DUVAL. — En voici quarante; mais à ce prix-là vos actionnaires doivent faire des affaires d'or. Trente-trois francs!

L'EMPLOYÉ. — En voici sept.

M. DUVAL *poussant un soupir*. — C'est moi qui suis le vôtre.

(*La fin au prochain numéro.*)

GUSTAVE BOURDIN.

ACTUALITÉS.

LE ROMAN AMNISTIÉ.

L'Académie française me fait toujours rire.

Eh bien, oui, l'Académie française fait encore des siennes!

On a pu le voir par le discours qu'a prononcé M. Vitet lors de la réception de M. Jules Sandeau, écrivain berrichon, mais romancier.

A cette occasion, ledit M. Vitet a cru devoir déclamer contre le roman et contre les romanciers du jour un demi-kilomètre de style bas-normand.

HERCULANUM A L'OPÉRA, — par MARCELIN (suite).



16172

L'ESCLAVE AUX MOLLETS-PHÉNOMÈNES.

Ils sont vivants.



16173

LILIA *sur la scène.*

« *Je veux dans ce palais savoir ce qui se passe.* »
— Et vous croyez, monsieur, que ce vers-là est de Méry?
— Ou de sa portière.

16174

VILS COURTISANS DU PROCONSUL.



16175

UN FIGURANT CONVAINCU,
Qui croit que tout ça est arrivé.



16176

UNE RESSOURCE PENDANT LES GRANDS AIRS

Amusez-vous à lorgner fixement chaque figurant : au bout de cinq minutes, vous les verrez tous se gratter le nez.

Tenez, cueillons au moins une phrase du susdit M. Vitet : « Le roman, monsieur, jusqu'ici, monsieur, s'était bien » introduit, monsieur, dans nos rangs, monsieur, mais » toujours à la suite, monsieur, et sous l'abri, monsieur, » d'autres œuvres, monsieur, estimées moins légères, » monsieur. »

Personne n'ignore, en effet, qu'ils considèrent le roman comme un drôle, un casseur d'assiettes, un livre de mauvais ton et de cabaret qui mettrait tout sens dessus dessous au palais Mazarin si l'on avait le malheur de l'y laisser entrer vingt minutes.

C'est sous ce prétexte-là qu'ils ont refusé d'élire Balzac.

— Parbleu ! leur criait Léon Gozlan, vos aînés ont bien refusé d'élire Molière !

Mais, voyons, entrons un peu dans l'analyse, et voyons si ce vaurien de roman est un sacripant si pendable.

Un critique qui n'était pas très-clément à la forme du roman (c'était Gustave Planche) formulait un jour une opinion assez curieuse. Cela se passait au Divan de la rue le Peletier. On vidait des chopes en faisant de la littérature parlée comme on en fait de temps en temps à l'Académie française sans rien vider du tout.

Et Gustave Planche, un peu poussé par la bière blonde de Bavière, de dire tout haut :

— Toute réflexion faite, il n'y a guère que trois formes littéraires dans tous les temps et dans tous les pays : la tragédie, l'élégie et le roman. C'est le roman qu'on doit préférer et qu'on préférera dans l'avenir. A la rigueur, le roman renferme les deux autres formes ; le roman est l'alpha et l'oméga de toute civilisation. Il n'y a que les têtes caduques qui ne comprennent pas le roman.

M. Vitet en donne aujourd'hui la preuve. Depuis le cardinal de Richelieu jusqu'à l'auteur de *Ninus II*, l'Académie française se faisait un point d'honneur de fermer ses portes au nez du roman.

Ce que Gustave Planche n'a fait qu'indiquer, c'est qu'il n'y a de réellement grand et de sérieusement impérissable dans les littératures que le roman.

Qu'est-ce que l'*Iliade?* — Un roman qui commence par les amours d'un petit capitaine grec aux pieds légers pour une petite esclave aux yeux bleus.

Qu'est-ce que l'*Odyssée?* — Le roman des romans, où l'on voit le roi d'une petite île tondue de l'Archipel rouler sa bosse à travers le monde antique, à travers des aventures que n'ont certainement pas égalées, en fait de blague, les *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas père.

Qu'est-ce que l'*Enéide?* — Encore un roman d'amour, une élégie : Énée, Didon, Ascagne, Camille; mais tout cela accommodé en vers, ce qui en fait un roman rimé ; voilà tout.

Les grands poëmes sacrés des Hindous, romans !

Dans un récent et remarquable travail, M. Jean Reynaud a prouvé par A plus B que l'épisode de Tobie dans la Bible n'était autre chose qu'un roman chaldéen attaché au livre saint par quelque rabbin qui aimait l'agrément en fait de littérature.

Il n'y a point d'âne bâté qui osât soutenir que la *Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux* ne sont pas des romans.

N'est-ce pas encore un roman que ce *Paradis perdu* où le divin Milton nous montre des légions d'anges tournant de l'artillerie contre le diable, et lui tirant des coups de canon?

Balzac, déjà nommé, disait que *Pantagruel* et *Gargantua* étaient deux épopées dont Rabelais était l'Homère. — D'accord, mais nous savons qu'il disait aussi dans la conversation :

— Rabelais, messieurs ! quel grand romancier !

Dans ce casseur d'assiettes de roman, dans ce tapageur, dans ce maudit, dans ce bohème, dans ce va-nu-pieds de roman, je vois encore *Don Quichotte, Gil Blas* et *Candide.*

Otez donc pour un moment votre chapeau à ramages, messieurs de l'Académie.

Depuis 1789, c'est-à-dire depuis que la société européenne s'est rajeunie dans le fond et dans la forme, il n'y a de persistant que le roman. Chose assez bizarre ! l'Académie française, qui se gendarme contre le nom, a tou-

jours admis la chose. Elle a reçu des romanciers sans le vouloir, et elle n'a presque reçu que de cela.

Victor Hugo, romancier;
Lamartine, romancier;
Alfred de Vigny, romancier;
Gaspard-Pons Viennet, romancier;
Ernest Legouvé, romancier;
Eugène Scribe, romancier;
F. Guizot, romancier (il a fait l'*Amour dans le mariage*);
Sainte-Beuve, romancier;
P. Mérimée, romancier;
Ch. de Montalembert, romancier (*Histoire de sainte Élisabeth*, légende);
Victor Cousin, romancier (*Madame de Longueville*);
Abel Villemain, romancier (*Lascaris*).

J'en saute et des pires.

Par exemple, M. L. Vitet, auteur de la *Ligue* et des *États de Blois*, romans dialogués.

L'Académie française me fait toujours rire.

F. Rogdonoff.

BANQUET DES PROPAGATEURS DU FLUIDE MAGNÉTIQUE.

Torpeur du quartier du Temple. — Avant, pendant, après. — Perte d'un homme de lettres. — Physionomie générale.

Mon cher Directeur,

A l'heure où j'écris ces lignes, le quartier du Temple est plongé dans une profonde consternation.

Ses habitants ne se sont pas éveillés depuis quatre jours.

Il a fallu amener et se servir du canon pour tirer... les soldats de la caserne du prince Eugène du décubitus dorsal léthargique qui les accable depuis le même laps de temps.

Les superbes animaux de la fontaine du Château-d'Eau ont la bouche en catalepsie, et ne laissent plus échapper le moindre filet d'eau.

Bref, ce sommeil de pierre est indescriptible.. *C'est que mardi dernier une centaine de magnétiseurs, assistés de quelques extra-lucides*, première catégorie, ont fêté chez Chapard l'anniversaire de leur patron Mesmer. Ils ont bien voulu daigner manger naturellement comme cent personnes, mais ce qu'ils ont projeté de fluide défie toute analyse.

Il m'en reste encore un peu sur mon habit.

Fermez les yeux et ne lisez pas ces deux lignes, mon cher directeur. — Vous pouvez ouvrir. — Bien...

Voici quelle a été la physionomie de la fête et celle des principaux convives.

Avant. — Poignées de mains fluidiques, félicitations à *grands courants*. Jules Lovy, l'un de vos aimés collaborateurs, Jules Lovy, toujours sérieux hors l'exercice de ses fonctions de journaliste, discute clairvoyance, *passes* et contre-passes, paratonnerre et voyage aérien (rien de Nadaud); deux ou trois prophètes plaisantent; Henri Delaage (fermez les yeux, — bien, ouvrez) sourit à tout le monde et se salue dans une glace en se prenant pour un autre; deux ou trois journalistes dont j'ignore les pseudonymes rédigent leurs chroniques du lendemain, une dizaine de médecins se plaignent d'une pénurie de malades; les rentiers qui n'ont aucune position sociale cherchent leur place, et voudraient être posés... au milieu de la table en guise de surtout; les commissaires, ne pouvant donner raison à tous, prennent le parti de ne satisfaire personne. Enfin le dîner se fait attendre, uniquement pour aiguiser l'appétit des convives, qui n'ont rien pris... ensemble depuis l'an dernier.

Pendant. — La séance est ouverte, les bouches se disposent à en faire autant. Le docteur du Planty, président, chamarré comme ses voisins de croix et de médailles, a agité la sonnette présidentielle en frappant son couteau sur un verre. Il donne connaissance des règlements du banquet.

Art. 1er. Il n'y a pas de règlement.

Art. 2. Les convives sont chargés de veiller à la stricte exécution de l'article premier.

Le potage est servi; quand il est bon, on le trouve mauvais; mais, quand il est mauvais, il est d'usage de le trouver bon. Les conversations s'établissent, les rires s'émancipent et le bruit des fourchettes accompagne, une octave au-dessus, à l'aigu, la sonate exécutée par les bouches de cette centaine de présents. Un fluidiste forcené cherche querelle au réchaud placé devant lui; une jeune somnambule veut monter sur une coupe, prétendant qu'elle lui représente un trépied antique; Jules Lovy envoie des *mots* dans les jambes de ses voisins; Henri Delaage, qui a assisté au dernier dîner donné par Lucullus il y a quelque mille ans, raconte le menu de ce dîner; le jeune Guillot s'agite, Dieu le mène auprès des dames; les magnétiseurs Marcillet et Portier rient et mangent comme quatre.

1er tableau. — Le gaz baisse, la clarté de la salle s'assombrit, l'esprit des convives se débauche : c'est un chassé-croisé de mots, d'impromptus, de calembours; et quels calembours que ceux venus au monde dans l'obscurité! Je me venge de mes adversaires en leur en décochant une demi-douzaine d'affreux. En revanche, l'on m'en adresse un bon, que je raconterai à d'autres en disant qu'il est de moi. Henri Delaage seul est sombre; il vient de recevoir une lettre du médium Home, auquel il court serrer la main par le télégraphe.

2e tableau. — Série de tostes : le président en porte un superbe. Je distingue France! Patrie! Italie! Autrichiens! etc. L'enthousiasme se répand dans la salle et faillit renverser deux vieux officiers de l'empire... premier, qui, montrant l'un une jambe, l'autre un œil de moins, expliquent aux dames « que l'Autriche ce n'est rien qui vaille, et que l'on en revient; » et ils portent la main à leur croix au ruban rouge. Le président boit ensuite à la santé de son collègue le baron du Potet, qui, à la tête d'une autre phalange d'admirateurs du fluide, porte « sans doute notre santé, » ajoute le marquis du Planty. (La vérité m'oblige à déclarer que cette assertion est complétement dénuée de fondement.) Le docteur termine en buvant aux dames. Je crois comprendre qu'il s'agit de l'œil vif, mutin de la femme, laquelle est un ange! etc., etc. — Protestations de la part d'un garçon du restaurant et de deux dames, persuadés que le président boit à la santé des borgnes. Enfin, après plusieurs tostes aussi sérieux que très-gais, Delaage, revenu de Saint-Pétersbourg, reparaît par le haut d'un bouquet de tulipes orageuses; il apporte des nouvelles de Home, lequel vient de prédire le succès de l'armée française en Italie.

Jules Lovy et Guillot ont aussi la parole, mais ils ne s'en servent que pour chanter de spirituelles chansons bruyamment applaudies. Je signale la voix de ténor de Guillot à l'honorable directeur de l'Opéra; quant à la basse-taille de Lovy, c'est tout simplement du Lablache des bons jours

Malheureusement, et comme d'usage, notre collaborateur disparaît sous une ovation de fleurs. Il n'a pas encore été retrouvé, et je ne puis donner ici un échantillon de cette *vox populi*.

D'autres orateurs prennent successivement leurs fourchettes, la parole et le parti de s'en aller. Il est onze heures, tout le monde les imite.

Après. — On va humer le moka au café Turc. Une atmosphère de fluide se répand sur le boulevard; les boutiques se ferment, les mitrons se déshabillent et *geignent*, les passants attardés sont pris d'une somnolence indescriptible, le gaz bruit et blafarde... Seuls, sans rougir, magnétistes et somnambules, spirites et magnétopathes, prophètes et sibylles, rient et jabotent au grand *esbaudissement* des garçons du café qui chancellent. On discute le mérite des orateurs; les fourchettes du banquet veulent recommencer à dîner, les gens raisonnables et les nouveaux mariés rentrent tranquillement chez eux. « Puissent ces agapes magnétiques donner à la France quelques soldats de plus! » murmure silencieusement un invalide qui garde une maison en construction. — On demande Lovy à tous les échos d'alentour, et c'est après avoir pris une dernière *chope* de douleur que l'on se sépare, la moustache à l'œil.

Si l'un de nos lecteurs avait été plus heureux, je le prierais de me prévenir immédiatement, afin d'expédier Delaage en *nombre suffisant*, pour rassurer tous nos amis.

Une récompense honnête, consistant en un portrait de Garibaldi par Nadar, est offerte par le *Journal amusant*, et l'on est, en outre, autorisé à égarer Delaage, qui, toujours ondoyant et divers, se retrouvera bien tout seul. — *Amen!* et qu'on se le dise.

Alexis Dureau.

LE MOT BENJAMIN.

Le chapitre des chapeaux, que Molière met sur le compte d'Aristote, n'est pas aussi impossible à écrire qu'on le suppose. J'ai été toujours frappé, pour ma part, de l'harmonie mystérieuse et presque cabalistique qui existe entre un homme, sa manière d'être et son chapeau, pour peu que ce chapeau ait été porté quelque temps.

J'ai là-dessus en réserve quelques notes prises au jour le jour qui me serviront peut-être à trouver la clef de cette analogie. En attendant, je pense toujours à mon terrible chapitre des chapeaux, cette pierre philosophale de l'observation, et je suis arrivé, à force de comparaisons, à établir d'autres rapports et à me fixer sur d'autres points.

Et d'abord, il est un fait incontestable. Tout homme, vous ou moi, votre voisin d'en face ou la première femme venue, a son expression favorite, son *mot benjamin*, qu'il ou elle prononce en toute espèce d'occasion, dans les banalités de la vie, et plus encore dans les circonstances solennelles.

Soyez sûr que ce mot benjamin n'est pas autre chose qu'un trompe-oreille, ou, si vous l'aimez mieux, un trompe-l'œil, et qu'il annonce tout le contraire du caractère de l'individu qui affecte de s'en servir. Il est le signe certain de l'anomalie qui lui est dévolue, car chaque être humain a son anomalie; chacun de nous veut paraître tout le contraire de ce que la nature l'a fait.

C'est l'histoire de ce braillard perpétuel, de ce tyran d'estaminet qui se coiffe en casseur d'assiettes pour mieux cacher ses oreilles et son cœur de lièvre.

Ce bossu, qui s'applique à avoir tant d'esprit, et qui finit par en montrer, veut nous faire oublier sa bosse, et racheter par le charme de sa conversation la séduction qui lui manque physiquement.

Dans le pays des bossus
Il faut l'être
Ou le paraître...

Cette petite dame si vive et si sémillante ne joue de la prunelle avec tant de science, elle n'est parvenue à un chatoiement aussi perfectionné du regard, que par désespoir de se voir des dents jaunes et striées. Elle cherche à donner à ses yeux l'éclat et les diamants qui manquent à sa bouche.

Ainsi du *mot benjamin*, qui est toujours le symptôme prédominant de notre faiblesse, de notre ver rongeur.

L'interlocuteur qui vous arrête quand vous êtes pressé et qui vous dit : *Enfin?* dès la première phrase, n'est pas près de vous laisser partir. Il répète vingt fois cet *enfin* dans son discours, et vous tient deux heures durant sous le poids de ses réflexions, au beau milieu de la rue ou en plein boulevard, juste à l'endroit où il passe le plus de voitures. Cet *enfin*, qui vous a d'abord rassuré dans l'espoir d'une délivrance, finit par vous représenter le fatal dilemme dans lequel vous vous trouvez enserré : consentir à être assommé par la conversation d'un monsieur aussi fâcheux, ou risquer d'être écrasé par un véhicule quelconque : omnibus, diligence, fiacre, haquet, tapissière ou américaine, au choix.

Parole d'honneur! est l'expression favorite des gens qui éprouvent le besoin d'être crus sur parole, parce qu'ils sentent qu'ils n'inspirent pas assez de confiance pour qu'on leur accorde ce crédit.

Le débiteur est assez disposé à l'employer vis-à-vis du créancier qu'il rencontre inopinément; ce à quoi le créancier répond imperturbablement : « Je fais honneur à mes affaires, moâ, monsieur! » Ce mot d'*honneur*, le benjamin des benjamins, joue un grand rôle dans la société; c'est un passe-port si commode à prendre et qui ne coûte rien! Je suis un peu de l'avis de Talleyrand, quand il disait : « Si quelqu'un vous répète trop souvent qu'il est honnête homme, gare à votre foulard!... tenez bien vos mains sur vos poches!... »

L'improvisateur de chroniques et de nouvelles, celui qui

trouve un roman à chaque pas de son existence, et qui le raconte au lieu de l'écrire, celui-là coupe son récit aux endroits les plus scabreux par un : *Parole d'honneur!* — Je sais un garçon d'imagination qui a trouvé plus commode et plus économique de remplacer ce mot par un geste éloquent. Ce geste consiste à porter la main sur son cœur quand la situation devient trop tendue ou trop palpitante. Les auditeurs ont quelquefois besoin de ce rappel à la crédulité.

Franchement est un mot souvent employé par les personnes qui croient, après Louis XI, que la dissimulation est le meilleur filet pour prendre le cœur et même la bourse de ses semblables.

Le mot benjamin de l'homme méticuleux est : *Parlons net!* Il sert d'invite au Normand qui veut vous entraîner dans quelque mauvais marché où tout le profit sera pour lui. Rien de moins net que la langue anglaise, dont la prononciation sert à manger la moitié des syllabes. Elle a été inventée par deux marchands qui voulaient en tromper un troisième sur un rocher isolé.

L'homme pointilleux vous dit toujours : *Qu'importe?* Soyez sûrs que les plus tristes minuties de l'existence sont pour lui des affaires d'État.

Le courtisan et le flatteur disent à tout propos et hors de propos : *On peut me croire*... (Relire la fable du Renard et du Corbeau.)

L'homme exigeant n'a rien de plus pressé que de vous parler de *sans-façon*. Il met des gants jaunes pour manger des œufs à la coque, comme Buffon mettait des manchettes pour écrire.

C'est pontif! est le vocable favori des gens qui ne sont jamais dans la réalité. Demandez plutôt aux nouvellistes, aux poëtes et aux romanesques, s'il en existe encore par ce temps d'ultra-réalisme.

C'est évident! est un poncif à l'usage de tous les menteurs et de la grande majorité qui s'entortille dans les feux de file de la phrase sans pouvoir jamais en sortir. *C'est évident!* thème invariable du Gascon qui se trouve souvent au rebours de l'évidence.

Les Gascons vous disent encore *adieu* pour *bonjour*, ce qui signifie, « Allez au diable! »

Parlons peu, mais parlons bien! Locution chérie des bavards ou des taciturnes à qui l'ivresse délie par trop la langue.

J'ai connu un abbé qui tremblait devant son ombre, et qui répétait sans cesse : « *N'ayez pas peur!* Aussi ne l'appelait-on que l'abbé N'ayez-pas-peur.

Les hommes de peine, ceux qui exercent la force brutale ou qui sont en lutte avec la nature, les marins et les soldats, cultivent volontiers les euphémismes. *On va se donner un fameux coup de torchon*, pour : on va se battre. *Il y aura un rude dégel* (il mourra beaucoup de monde). *Quel bouillon nous allons gober!* traduisez : Le bâtiment va faire naufrage. *Tremper une soupe à quelqu'un*, pour : lui administrer une correction dans le goût de celle que Scapin laissa tomber sur les épaules de Géronte.

On leur z-y va donner du tabac... bezef!!! Locution à l'usage des troupiers d'Afrique (demandez plutôt à Randon) et particulièrement du zouave qui demande à connaître l'Autrichien de près. Le patois des Beni-Mouffetard s'y mêle trop à celui des Beni-Zoug-Zoug pour que nous n'en éclairions pas le sens par un mot-à-mot.

Ouvrons donc ensemble le dictionnaire extra-académique :

Donner du tabac, expression d'argot parisien dont la traduction libre est : flanquer une pile.

Bezef (style arabe), beaucoup.

Mais ce n'est plus ici le mot benjamin d'un individu; c'est celui d'une collectivité. Le but est dépassé; il est donc temps de s'arrêter.

J'ai donné la clef du mot benjamin avec la manière de s'en servir. C'est un passe-partout de sûreté que chacun peut essayer à la serrure ou au caractère du premier venu, quand bien même cette serrure ou ce caractère serait à secret.

ANTONIO WATRIPON.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Mon ami Gustave, un élève du Conservatoire, a de singulières manies en fait de dettes. Il prétend qu'elles se divisent en deux catégories : les nouvelles et les anciennes.

« Les anciennes, dit-il, je ne les paye pas. Quant aux nouvelles, je les laisse vieillir. »

Vous comprenez que de telles maximes ne peuvent être du goût de ses créanciers : tailleurs, bottiers, restaurateurs, limonadiers sont continuellement pendus au cordon de sa sonnette.

(Il préférerait les voir pendus... d'une autre façon.)

Tant que ces messieurs se sont contentés de bonnes raisons, ils ont été servis à souhait; mais depuis qu'ils font les récalcitrants, Gustave écoute leurs doléances avec le stoïcisme de Marius se frottant le nez sur les ruines de Carthage.

Ce calme a enhardi à un tel point son gargotier, qu'il osa crier et vociférer comme un premier ténor d'opéra.

Gustave, sortant de son flegme habituel, poussa rudement le débitant de fricandeaux dans l'escalier.

Jusqu'à présent, dit le traiteur au jeune homme, je ne vous avais pas trouvé si susceptible.

— Votre ton m'a déplu.

— Cependant c'est toujours le même.

— Possible, mais votre ton est trop haut, surtout depuis que le diapason a été abaissé

⁂ *Deux boursicotiers se rendant à la Bourse, passent devant la maison de banque d'un fils d'Israël.*

PREMIER BOURSICOTIER. — Tiens, Polyphème qui fait couvrir de vitres la cour de sa maison. Pourquoi?

DEUXIÈME BOURSICOTIER. — Il prétend que c'est dans l'intérêt de ses souscripteurs à ses actions sur les *sous-pieds hygiéniques*

PREMIER BOURSICOTIER. — Le fait est que pour sa dernière affaire il a eu beaucoup de monde. Le public est si bête!

DEUXIÈME BOURSICOTIER. — Et à ce propos-là, Pereyre lui disait l'autre jour « A quoi bon un vitrage sur votre » cour? A votre premier emprunt un parapluie aurait » suffi. »

⁂ Arnal avait ajouté une plaisanterie à l'un de ses rôles. Son directeur, pour se donner un peu d'importance, fit la moue en l'entendant prononcer à la répétition.

— Je n'aime pas ce mot-là, dit-il.

— Et pour quelle raison? demanda Arnal.

— Je le trouve lourd... il ne passera pas.

— Les boulets sont lourds aussi, et c'est pour cela qu'ils passent partout.

En effet, à la représentation, le mot produisit un effet énorme.

⁂ Il y a en ce moment-ci, dans une petite ville de province, un monsieur qui a trouvé un excellent moyen pour obtenir un autographe de chacune de nos célébrités artistiques, moyennant le faible déboursé de vingt centimes.

Voici comment il opère :

Il écrit, à l'individu sur lequel il tire, une lettre pleine de louanges qui dit à peu près ceci en résumé :

« Une personne portant votre nom m'a proposé une af- » faire. Cette lettre est-elle de vous? Réponse, s'il vous » plaît. »

Et à cette demande est joint un timbre de vingt centimes.

La célébrité répond qu'elle ne sait pas de quoi il s'agit et signe.

Le tour est fait, notre homme a son autographe moyennant quatre sous.

Avis aux intéressés.

⁂ Je viens de lire sur l'album d'une dame du quart de monde une maxime assez juste écrite par une autre dame du même monde.

« En galanterie amoureuse, une femme ne doit jamais » avouer que ce qu'elle ne peut pas nier. »

⁂ Il y a au Palais de justice, au-dessus d'une cheminée, deux sculptures représentant la Justice et la Paix s'embrassant.

— Voyez-vous (dit un plaideur battu à son avoué,) avant d'entrer au tribunal elles s'embrassent : elles se disent adieu pour ne se revoir jamais.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Voici la scène des adieux qui commence. Les chanteurs italiens se sont envolés en poussant leur dernière gamme. Tamberlick est parti bardé de son *ut dièse*. C'est le tour de la tragédie personnifiée par madame Ristori; *Medea*, cette œuvre dédaignée par mademoiselle Rachel, et réhabilitée par elle, a été son chant du départ.

Voici le gentil théâtre des Folies-Nouvelles qui aussi nous dit : « Au revoir! » Sa dernière nouveauté a été le *Docteur blanc*, admirablement mimé par Paul Legrand. Le docteur blanc est le contraire du docteur noir : il guérit ses malades. Fût-on spleenique au trentième degré, il faut rire. Et si l'on parle de la mort de quelques-uns de ses clients, c'est qu'ils ont crevé de rire.

Bizarre docteur noir! Encore un excentrique bien vite passé de mode! Mais que voulez-vous? il faut à Paris sa bêtise favorite! Il a été remplacé par les *Bottes à Bastien*, dont la tige a subi une légère variante :

Ah! le v'là parti, le v'là parti, Bastien
Pour battre l'Autrichien!

M. le comte de Sollohub est un *auteur russe*, a dit l'acteur Dupuis l'autre soir au public du Gymnase en venant annoncer l'auteur d'*Une preuve d'amitié*, comédie en trois actes. *Auteur russe!* C'est parfait! Était-il bien utile de nous le faire savoir? Tout écrivain qui écrit français est Français devant la littérature. On ne lui demande pas d'autre passe-port. Le Russe qui comprend la force, la grâce, la finesse, les ressources de la langue de Voltaire, est plus Français que le rapin de lettres qui l'outrage dans un mauvais style.

Mais entendez-vous nommer J. J. Rousseau auteur *suisse*, Balzac auteur *tourangeau*, Méry auteur *marseillais*, Altaroche auteur *auvergnat*, Paul de Kock auteur de *Belleville*, et Clairville auteur d'*Enghien-les-Bains?* Pour peu que ce système prenne faveur, on dira M. Siraudin, auteur de la rue de Choiseul, n° 3; M. Delacour, auteur de la rue de la Paix, n° 28; M. D'ennery, auteur du boulevard Saint-Martin, etc., etc.

Le plus grand tort de la comédie de M. le comte de Sollohub, c'est de n'être qu'un vaudeville sans couplets. On y trouve de l'esprit, mais de l'esprit de petit vaudeville, que le grand seigneur s'est assimilé avec une facilité peut-être regrettable. Un essai de vraie comédie aurait plus flatté le public français que ce pastiche de sa petite littérature. Où est la nécessité qu'il y ait un Russe de plus parmi le troupeau des vaudevillistes?

Nous n'avons pas la prétention de raconter la folichonnerie turbulente éclose aux Délassements-Comiques. *Folilichons et folichonnettes* est une revue des bals d'été qui se soutient en s'appuyant sur les épaules dodues et les jambes rebondies de ses actrices gigotteuses.

Amateurs du *cancan français* (cette danse nationale proscrite par les sergents de ville), vous pouvez le voir pratiquer en toute sécurité au boulevard par Marguerite la *Huguenote*, ainsi nommée parce que sa danse est peu orthodoxe et pas du tout catholique. Regardez-la se démener! Ses bras sont des télégraphes toujours en mouvement et écrivant des dépêches fort compromettantes. Comme elle jette bien ses jambes par-dessus les moulins! Taglioni, Fanny Essler, Cerrito, Ferraris et la Rosati, n'ont jamais dansé comme cela... de peur d'aller coucher au violon du corps de garde.

Ami public, vous croyez sans doute les *Pilules du Diable* endormies pour quelques années avec leurs huit cents représentations en guise d'oreiller? Pas du tout. On vient encore de les reprendre au Cirque, et ce théâtre, qui ne faisait pas le sou, fait derechef de l'argent. Nous conseillons au Cirque de ne plus jouer autre chose que les immortelles *Pilules du Diable*.

ALBERT MONNIER.

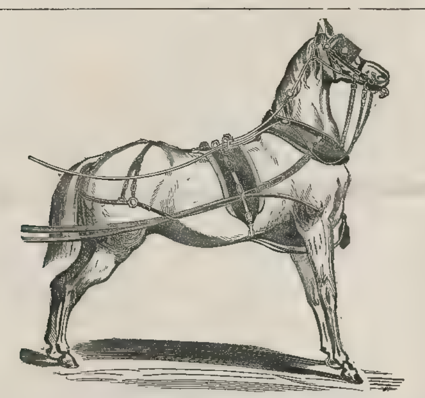
DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais ; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 15 fr. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

STATUETTE DE JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION

DE LA BELLE STATUE EXÉCUTÉE

PAR

LA PRINCESSE MARIE

(Fille de Louis-Philippe).



Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 francs.

20 francs bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, 20, rue Bergère.

42 COSTUMES ITALIENS ET PIÉMONTAIS.

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, — coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 42 costumes seront envoyés francs de port sur tous les points de la France aux personnes qui nous adresseront 16 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

27 COSTUMES ALLEMANDS ET AUTRICHIENS.

Ces 27 costumes, ainsi que les 42 costumes ci-dessus annoncés, font partie de la belle et intéressante collection le *Musée de costumes*, qui est arrivé à 415 costumes différents, et qui va faire paraître très-prochainement 10 nouveaux costumes algériens.

Les 27 costumes ALLEMANDS et AUTRICHIENS seront adressés francs de port, en France, à toute personne qui nous enverra 10 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste au directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 181. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 18 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois . . . . 10 »
12 mois . . . . 17 »

ÉTRANGER.
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit

LE SALON DE 1859.



16157

2155 — DÉFILÉ DES ZOUAVES DANS LA TRANCHÉE (SIÈGE DE SÉBASTOPOL). *Peint par* PILS, *lithographié par* DAMOURETTE.



16178

2902. — LE DEPART POUR LE MARCHÉ. *Peint par* TROYON, *lithographié par* DAMOURETTE.



16179

1395. — L'AMOUR EN VISITE. *Peint par* HAMON, *lithographié par* DAMOURETTE.

LE SALON DE 1859.



44. — LE WAAL ET LA MEUSE, PRÈS DE DORDRECHT (HOLLANDE); SOLEIL COUCHANT.
Peint par Anastasi, *lithographie par* Damourette.

PETITES SCÈNES DE LA VIE MATRIMONIALE.

I.

..... A peine levé, Fernand se dit :

— C'est aujourd'hui que je me suis engagé à voir l'homme qui marie les autres. Ne fût-ce que par curiosité, je vais me rendre chez lui.

Il fit une demi-toilette, posa son chapeau sur le coin de l'oreille, alluma un cigare, mit des gants, et partit pour un des quartiers élégants de Paris.

Au deuxième étage d'une maison qui n'avait pas l'air malhonnête, Fernand tira le cordon de soie d'une sonnette. Un valet aux yeux de rat vint ouvrir la porte.

— Monsieur de Sainte-Bobine?

— C'est ici, monsieur. Donnez-vous la peine d'entrer.

II.

— Un moment, dit Fernand au groom; monsieur de Sainte-Bobine est-il visible?

— Oui et non, monsieur.

— Il faut que ce soit l'un ou l'autre. J'ai promis de songer à me marier aujourd'hui. Si je devais repasser demain, ma résolution se serait sans doute envolée, et je ne reviendrais plus. Voyez s'il peut me recevoir.

— Monsieur, je vais vous dire. Monsieur de Sainte-Bobine est en ce moment en conférence avec des dames.

— Eh bien, des dames, c'est ce qu'il me faut, ou, pour le moins, j'en viens chercher une

— Monsieur, celles-là sont retenues par un monsieur Chinchilla, à ce que je crois; on pose les conditions. Cela retiendra bien monsieur de Sainte-Bobine pendant dix minutes. Ce n'est pas la mer à boire. Si monsieur voulait, il passerait ce temps-là dans le petit cabinet.

— Soit : j'y achèverai mon cigare.

— Oh! monsieur, un cigare dans ce sanctuaire! Songez qu'il y vient des duchesses.

Mais Fernand ne l'écoutait plus, et était déjà entré.

III.

Ce cabinet était, à vrai dire, une sorte de boudoir. Des potiches du Japon, des fleurs rares, des bronzes, des tapis de la Savonnerie, sur une table en palissandre sculpté des livres et des journaux. Les livres, moitié séraphiques, moitié romanesques; par exemple, certains romans de George Sand; les journaux moitié bégueules et moitié décolletés; par exemple, le *** et le ***.

Fernand trouva aussi un bilboquet en bois des îles, et s'amusa à en jouer.

Du moment qu'on veut se marier, il ne faut reculer devant rien. S'il y avait eu une guitare dans cet endroit, il en aurait pincé.

Tout à coup une silhouette de jeune femme se montra à une fenêtre voisine.

— Ah! s'écria Fernand transporté.

Parenthèse. — M. de Senancour prétend que l'interjection « Ah! » est toujours le cri précurseur de l'amour.

IV.

Fernand sourit à la jeune femme; la jeune femme répondit au sourire.

Fernand prononça une parole laudative; la jeune femme détourna la tête pour donner à comprendre qu'elle n'avait pas entendu, mais en laissant voir qu'elle avait écouté.

Fernand courut à une des potiches, prit une rose jaune et la lui jeta; la jeune femme sourit et reçut la rose jaune.

Fernand arracha une page à son carnet, et y écrivit à la hâte trois mots au crayon : « Demain, à trois heures » de l'après-midi, sur la terrasse des Feuillants. » La jeune femme fit un signe de tête. Voulait-il dire oui? Voulait-il dire non? Dans le doute, Fernand pensa qu'il voulait dire oui.

V.

Un léger bruit.

— Ah! voilà M. de Sainte-Bobine, dit Fernand.

Imaginez un bel homme, gros, haut en couleur, pareil à ceux qu'on voit en cire chez les coiffeurs.

— Monsieur, je sais pour quel motif délicat vous me faites l'honneur de venir me trouver. Vous voudriez serrer les nœuds de l'hymen?

— Le plus tôt possible, dit Fernand; je suis fatigué de m'ennuyer à un; je veux voir si ce sera plus amusant de s'ennuyer à deux.

— Monsieur, il ne faut pas rire avec le mariage.

(M. de Sainte-Bobine n'a jamais rien dit de si vrai.)

Ils venaient de passer dans une espèce de salon, pièce bien meublée et maussade, comme la plupart des salons de Paris.

— J'ai en ce moment plusieurs sujets précieux dans mes cartons, dit M. de Sainte-Bobine. Tenez, carton B; voulez-vous une brune avec des yeux bleus; huit mille livres de rente et des espérances pour le double?

— Je n'aime que les yeux noirs.

— Eh bien, carton R, une blonde avec des yeux noirs; dix mille livres..

— Je vous arrête : je ne peux pas souffrir les blondes; donnez moi une châtaine, si vous voulez.

— Non, reprit M. de Sainte-Bobine en se remettant à un autre carton; revenons aux brunes. En voilà une, Anglaise et fort belle, qui se nomme Charlotte?

— Ah! monsieur, je ne consentirai jamais à aimer une Charlotte. Quand je serais en tête-à-tête avec elle, je craindrais toujours qu'on ne vînt la prendre pour la mettre au four.

Et voyant qu'il courait le risque de passer en revue tous les cartons, il dit :

— Tenez, monsieur, il ne faut pas aller chercher midi

LE SALON DE 1859.



913 — LE DERNIER RELAIS, ROUTE DE LYON A GRENOBLE. *Peint et lithographié par* A. DUBUISSON.

à quatorze heures. Il y a dix minutes, dans la pièce où j'attendais, j'ai vu, à la fenêtre voisine, une femme charmante, brune, blanche, grands yeux noirs, une lentille naturelle sur le front. Je l'ai saluée, je lui ai souri, je lui ai donné une rose jaune et un rendez-vous; ce serait la pantoufle qu'il faudrait à mon pied.

— Monsieur, répondit M. de Sainte-Bobine d'un ton rogue, la personne dont vous parlez ne peut contracter aucuns liens : c'est ma femme.

— Sacrebleu! je n'ai pas de chance, dit Fernand en se retirant. — Et sur l'escalier :

— C'est égal, j'irai demain faire un petit tour sur la terrasse des Feuillants.

F. BOGDANOFF.

LES LÉZARDS SANS QUEUE.

Dieu a livré le monde aux discussions, et les savants aux mystifications. Elles pleuvent sur eux comme la grêle sur la vigne et les créanciers sur les bohèmes.

Ici, c'est un savant qui, après avoir découvert dans un champ une coquille d'huître, — reste de quelque déjeuner en plein air, — rédige bien vite un mémoire pour démontrer que la mer a passé par là.

Un autre, trouvant sur une pierre une inscription composée d'un F, d'un O, d'un U et d'un R, la traduit par

Fabricio Omnis Urbs Rememor.
A Fabricius toute la ville reconnaissante.

Plusieurs de ses collègues donnent des interprétations différentes; on échange de nombreux mémoires .. Puis un monsieur, qui n'est pas du tout savant de profession, découvre un beau jour que ladite inscription est tout simplement l'enseigne d'un ancien four de village.

Du reste, il n'est rien comme une inscription pour susciter des controverses à perte de vue et de sens commun : témoin certaine ville du Midi, où les savants et les prêtres se disputent depuis quatre ans au sujet d'une inscription romaine, avec cet acharnement qui est proverbial chez les deux partis.

On se rappelle encore, en fait de mystifications, celle des *rats à trompe*, qu'un naturaliste achetait à des prix fous d'un individu qui les fabriquait en insérant dans le museau de chaque rat la queue d'un autre.

Que de vieux fragments de tuiles et de morceaux de saladiers n'a-t-on pas religieusement recueillis comme débris de vases étrusques!

Enfin, il n'y a pas quinze jours qu'un autre savant vient de découvrir le lézard sans queue, — pour faire pendant sans doute au rat à trompe.

Le fait s'est accompli aux eaux de Bagnères, où se trouvait un des meilleurs prédicateurs de Paris, l'abbé C.

Que faire aux eaux, à moins qu'on n'y joue ou qu'on ne s'y livre à des promenades sentimentales, — toutes choses que ne peut faire ostensiblement un ecclésiastique? Aussi l'abbé C. était-il assez embarrassé de son temps, et cherchait-il à se créer le plus de distractions possibles dans ses excursions solitaires.

Un matin, comme il s'était un peu éloigné de Bagnères, il vit sur une muraille un grand nombre de lézards, et, du bout de sa canne, il se divertit à leur faire tomber la queue, qui est, on le sait, très-fragile chez ce reptile : — c'est comme le cœur chez la femme.

Futile occupation! direz vous. — Pourquoi donc? Tarquin ne s'amusait-il pas à abattre les plus grands pavots de ses jardins pour indiquer qu'il fallait frapper les grands et les superbes? En sévissant contre les lézards, l'abbé C. voulait probablement exercer sa haine et son mépris envers tous ceux qui font leur chemin en rampant, et qui s'enfuient au premier bruit qui les menace. — Leçon morale qui vaut bien l'autre.

Vers la fin du jour, notre Tarquin en soutane rencontra au salon de conversation un naturaliste, — vénérable perruque entourée d'un grand faux col, — qui était dans l'extase pour une découverte qu'il venait de faire, et qu'il montrait à tout le monde, dans la personne d'un lézard sans queue.

— C'est un grand phénomène! s'écriait-il. J'ai lu vingt fois Aristote, Pline, Buffon, Lacépède, Cuvier, Milne-Edwards et tous les naturalistes allemands, qui sont in-

LE SALON DE 1859.



16182
2234. — LA VISITE DU CURÉ. *Peint par* Van-Muyden, *lithographié par* Damourette.



16183
4108. — LA DEMANDE EN MARIAGE. *Peint par* Fortin, *lithographié par* Damourette.

nombrables, nulle part je n'ai vu mentionner l'existence du lézard sans queue, et pourtant j'en ai aperçu peut-être trente à une lieue d'ici! Comment expliquer cette bizarrerie de la nature? J'y ai réfléchi toute la journée, et je crois devoir l'attribuer aux émanations des eaux sulfureuses, qui forment un acide réduisant en matière gélatineuse la queue de ce saurien.

Deux confrères, également remarquables par leur perruque et leur faux col, — s'extasièrent devant le phénomène, qu'ils expliquèrent (les savants expliquent tout) par d'autres raisons chimico-météorologiques.

Comme ils demandèrent au naturaliste le lieu de sa merveilleuse découverte, il indiqua justement la muraille où tant de queues étaient tombées sous la badine sacerdotale. L'auteur de cet abatis sourit sournoisement, et se garda bien de dégriser l'heureux savant, qui est encore dans l'ivresse de la joie et du triomphe.

Nous qui n'avons pas les mêmes scrupules pour les doctes illusions, nous souhaitons que cet article tombe sous les yeux du naturaliste de Bagnères, et l'empêche d'envoyer à l'Institut le mémoire qu'il élabore sur son nouveau lézard; — car, chez le savant, tout finit, non par des chansons, mais par des mémoires; — ce qui est infiniment moins gai.

Achille Lafont.

UNE PHRASE DE ROMAN.

Ce jour-là, comme les bulletins de la guerre ne parlaient pas de Garibaldi, qui est mon héros du jour, je me dis :

— En voilà assez pour les papiers publics; essayons d'autre chose.

Je pris un roman.

— Mon Dieu! le roman le premier venu, de Pierre ou de Paul, de M. G. de la Landelle, ou de M. Champfleury, ou de madame Hermance Lesguillon.

Tout cela, c'est littérature de même farine.

Le livre ouvert au hasard, ce fut au hasard que je me mis à lire :

« Arabelle se fit un front d'airain; elle prit la lettre » que Lucien lui avait écrite en l'inondant de ses larmes, » et elle dit :

» — Je vais me retirer dans mon boudoir. »

— Bon! m'écriai-je, à mon tour, j'ai ma dose de roman pour aujourd'hui!

Sublimes auteurs du temps, cette seule phrase me suffit!

Là-dessus je fermai le volume, — un volume de Michel Lévy! — et je me dis :

— Réfléchissons un peu à ce que je viens de lire.

En général, je le sais bien, réfléchir n'est point le fait des lecteurs d'à-présent. Ils ne sont pas dressés à cet exercice. On les a stylés à *s'amuser*, et point à réfléchir. Le grand Alexandre Dumas m'expliquait un jour cette proposition mirifique. Nous étions à table. Le vin aidant, je reconnus que l'illustre auteur de *Monte-Cristo* disait vrai. Ce nonobstant, je m'opiniâtre à obéir à la vieille méthode. Lecteur de tel ou tel, je réfléchis toujours un peu, et j'y perds mon latin les trois quarts du temps. J'y perdrais mon grec si je pouvais me le rappeler.

« Arabelle se fit un front d'airain. »

— Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça, se faire un front d'airain? Pure métaphore, répondra-t-on. Cela signifie qu'une femme s'arrange pour ne pas rougir. — Mais pourquoi ne pas l'exprimer tout simplement? Oui, mais ce ne serait plus une phrase de romancier.

Et puis, un front d'airain! Croyez-vous à l'airain, vous? Je crois au bronze, au plomb, au fer, au zinc, à l'argent, à l'or; à l'airain, non, je n'y crois pas. C'est bon dans les poëmes, dans l'histoire et dans les romans, l'airain. Ainsi, monsieur ou madame qui faites des livres pour la maison Michel Lévy, ne dites plus, je vous en conjure : Un front d'airain.

En 1830, quand le vieux classique, coiffé de la perruque des antiques figures, allait expirer, on écrivait encore : Bouclier d'airain, porte d'airain, cœur d'airain, front d'airain.

Aujourd'hui, il n'y a plus que M. François Ponsard qui tienne à l'airain.

Passons.

« Elle prit la lettre que Lucien lui avait écrite en l'inon» dant de ses larmes. »

— Comment! encore l'inondation des larmes, et en 1859 encore! Je croyais que c'était fini depuis Ducray-Duminil, auteur de *Cœlina ou l'enfant du mystère*. Mais point. Vous voyez que cela sert encore. Cependant figurez-vous ce que c'est qu'une lettre qu'on écrit à une femme aimée, une lettre inondée de larmes d'homme. Ce n'est ni propre, ni portable, ni supportable, ni décachetable. Y en a-t-il une, blonde, brune ou rousse, romantique, romanesque, rêveuse à l'excès, y en a-t-il une seule qui osât recevoir dans sa main d'albâtre « une lettre *inondée de larmes?* Un papier mouillé, juste ciel! et qui vient de loin; y songez-vous, monsieur? N'y revenez plus, madame.

Passons encore, et passons vite.

« Et elle dit :

» — Je vais me retirer dans mon boudoir. »

Allons, elle est encore bonne celle-là, *se retirer dans son boudoir!* Voilà du rococo, pour le coup! Phrase de 1824, et déjà déplumée en 1823. Un boudoir, qui est-ce qui en connaît? Le dernier a disparu avec le dernier dessin d'Achille Dévéria. Un boudoir! Il faut être bien fat pour oser parler d'un boudoir!

Je sais bien, sous la Restauration, c'était de mode. Alors on pressait amoureusement une femme dans le dernier retranchement d'un boudoir. Ah! le boudoir parfumé d'obscurité et de mystère, le boudoir où s'élèvent en colonnes diaphanes l'aloès arabique et les pastilles de l'oda-

LE SALON DE 1859.



1618

2906 — ÉTUDE DE CHIEN. *Peint par* Troyon, *lithographié par* Damourette.



1618

2080. — LE DERNIER BAISER. *Peint par* Marchal, *lithographié par* Damourette.

lisque, M. Ingres en faisait un et le Gymnase en voulait avoir dans ses décors; mais sérieusement, la main sur la conscience, devant Dieu et devant les hommes, personne n'y croyait.

Romanciers du jour, biffez-moi aussi le boudoir.

F. Bogdanoff.

L'ÉCHO D'UN FOYER.

Un bon bourgeois rentrait dans sa maison, après avoir passé sa soirée dehors.

La servante pensa se trouver mal, tant elle le trouvait changé.

— Ah! monsieur, qu'avez-vous?

— Brigitte, j'étouffe!

— Monsieur, je vais ouvrir la croisée.

— Ça ne fait rien. J'étouffe de colère.

— Y aurait-il une émeute de Gogos à la Bourse du soir, sur les boulevards?

— Pis que cela. Je viens du Théâtre-Français.

— Voilà comme vous êtes, monsieur. Le médecin vous l'a pourtant bien défendu : « N'allez plus au Théâtre-Français, puisque ça vous échauffe tant la bile. » Et que s'est-il passé, à ce Théâtre-Français?

— Brigitte, tu n'y comprendrais rien.

— Ça ne regarde donc pas les femmes?

— Si fait. Les femmes sont perdues et les hommes aussi

— Ah! tant mieux, si les hommes en sont! — eh bien, qu'est-ce que je dis donc là, moi! Voilà que je déraisonne.

— C'est que ça se gagne, Brigitte

— Mais enfin qu'est-ce qu'il y a donc de si horrible, monsieur?

— Un critique a dit des infamies dans le foyer. Il se promenait avec un auteur en se chamaillant. C'est leur usage, à ces tigres. Voilà qu'en passant auprès du buste de Picard, il a pris sa canne, le critique, et qu'il a dit tout haut : — « Vous voyez bien ce *muffle-là*. — (Picard, » un *muffle!*) Vous le voyez bien? — Sans doute. — Eh » bien, il a fait à l'heure qu'il est plus de vingt petits Au » teurs d'à présent, vous êtes tous des Picards, des Pi- » cardins et des Picardillons; c'est à abrutir dix généra- » tions; et cela ne changera pas tant que vous persisterez » à mettre dans les veines de vos personnages du jus de » poulet au lieu d'y verser du vitriol. — L'auteur a répli- » qué : — Un instant! un instant! je réclame; j'y verse » du vitriol, moi! — Et moi aussi! Et moi aussi! Et moi » aussi! ont répliqué dix autres qui se promenaient par » là. » — Or, voilà comment, Brigitte, le Théâtre-Français et l'art contemporain sont perdus. Nous voilà sous le coup d'une inondation et d'un incendie de vitriol.

Excellent et naïf bourgeois! Il ajoute foi aux choses qu'il entend dire par des auteurs!

En 1825, ils disaient : — Nous sommes trop colombes, devenons vautours

En 1829, ils chantaient : — Tous les poëtes sont agneaux, qu'ils soient lions!

En 1849, ils criaient : — Il n'y a que des vieux, soyons tous jeunes!

En 1859, ils chuchotent : — Notre sang est trop pâle, mêlons-y du vitriol.

C'est toujours la même chanson, — pour changer.

F. Bogdanoff.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Une petite dame de la rue Breda va se faire photographier chez Nadar. Jusqu'ici rien que de très-naturel. Le portrait terminé, elle en demande vingt et une copies.

UN GANDIN, *qui attend son tour pour poser, dit au deuxième gandin qui l'accompagne.* — Pourquoi donc Amélia fait-elle tirer tant de copies?

LE GANDIN N° 2. — Tu ne sais donc pas?... Elle les vend dix louis la pièce à chacun de ses admirateurs.

LE GANDIN N° 1. — Dix louis la copie? merci! L'original ne vaut pas ça.

*** DANS UN WAGON DE CHEMIN DE FER. — UNE FEMME, *à son mari qui ronfle.* — Ne dors donc pas, c'est ennuyeux.

LE MARI. — Je ne dors pas, je réfléchis.

LA FEMME. — Tu ferais bien mieux de regarder la campagne, on paye assez cher ses places pour la voir.

LE MARI. — Je te dis que je réfléchis.

LA FEMME. — La preuve que tu dors, c'est que nous avons fait beaucoup de chemin pendant ton sommeil.

LE MARI. — Et combien donc?

LA FEMME. — Nous sommes à plus de deux lieues d'ici.

LE MARI. — Je parie pour trois lieues.

Et il se remet à ronfler comme un canon sur le bord du Pô.

*** En furetant chez un collectionneur d'affiches, j'ai découvert celle-ci; elle date de la première république, et était affichée sur la porte des loges du théâtre des Associés (emplacement actuel du théâtre des Délassements-Comiques).

LE SALON DE 1859.



1229. — FUNÉRAILLES D'UNE JEUNE FILLE A VENISE.
Peint par Gendron, *lithographié par* Damourette.

« Vous êtes priés d'ôter vos bonnets et de ne pas déposer des ordures dans les loges. »

Qui diable allait là?

*** Voici une lettre-prospectus que j'ai reçue. Si elle n'était pas signée de son auteur, et imprimée chez Brière et compagnie, je croirais qu'il s'agit d'une farce.

Lisez... je copie *textuellement*.

« Monsieur,

» Avant de me lire, convenons d'une chose, c'est que nul n'a le droit de s'enorgueillir des dons qu'il tient de la nature. On ne se fait pas grand ou petit, bon ou brave, à son choix. Ceci dit pour servir de loup à ma modestie, je commence.

» Après avoir longtemps vécu pauvre d'esprit et d'argent, je me suis un matin éveillé riche d'intelligence; les inspirations de la nuit m'avaient fait ingénieur comme Vaucanson (quel canard!); sur quoi je me signe, pour en reporter tout le mérite à Dieu. Alors je me suis mis à l'œuvre, et pendant trois ans j'ai dépensé 1,095 jours, presque autant de nuits, et plus de 30,000 francs que je n'avais pas, ce qui est plus fort que ma mécanique.

» Enfin je viens d'enfanter une œuvre capitale, qui sera, je crois, le motif d'une immense fortune, et je viens très-bravement vous proposer de prendre de compte à demi des brevets dans tous les pays étrangers. Trop heureux si je trouvais en cela l'occasion de vous rendre en un seul jour toute la bienveillance dont vous me comblez depuis tant d'années.

(*Je ne connais pas du tout ce monsieur.*)

» Une commission de votre choix vous dira que les brevets coûteront 12,000 francs environ, pour en rapporter 500,000. C'est le langage que vos ingénieurs vous tiendraient, du moins je l'espère.

» Prenez, monsieur, prenez; pas de fausse honte; pourquoi ne seriez-vous pas aussi riche d'argent que d'esprit? Faut-il que l'escabeau reste toujours à celui qui écrit, tandis que le fauteuil sert à celui qui chiffre?

» Hommages et respects,

» Chéradame,

» 47, rue Rochechouart. »

— Quelqu'un m'a dit, assuré, qu'il s'agissait de boucles de bretelles!

*** Le vicomte Ponson du Terrail n'ayant trouvé qu'une seule faute dans un de ses interminables feuilletons de *la Patrie*, demandait au prote s'il fallait mettre *errata* ou *erratum*.

Le prote lui répondit :

— Passez-le-moi, j'en trouverai encore une, et on mettra *errata*.

*** J'aime beaucoup cette réflexion humoristique d'Alphonse Karr :

— Les événements politiques, plus ça change, plus c'est la même chose.

*** Un sportmann, roulé aux dernières courses, et ayant besoin de quereller quelqu'un, entre dans son écurie et voit son palefrenier entrain d'étriller un cheval.

— Mes chevaux sont mal nourris, crie-t-il; ce foin n'est pas bon.

— Monsieur me permettra de ne pas partager son opinion, ce foin est excellent.

— Vous êtes un drôle... je le répète, il ne vaut rien.

Le palefrenier en prend une poignée et l'offre aux chevaux.

— Vos chevaux s'y connaissent mieux que vous, dit-il, voyez comme ils mangent.

*** J'ai un ami qui a pour habitude, lorsqu'il veut exprimer le mépris qu'il ressent contre quelqu'un, de s'écrier : — C'est l'avant dernier des hommes!

— Pourquoi l'avant-dernier? lui dis-je un jour.

— Il ne faut décourager personne. Je laisse une place vacante.

*** Larfayoux, un bohème de lettres âgé de vingt-trois printemps, vient d'épouser une femme qui le logeait en garni et qui compte près de soixante automnes.

— C'est le mariage de Pyrame et de Baucis.

*** — Comment se fait-il que la vicomtesse de *** soit si sévère à l'égard des femmes légères? On dit que si son passé ne fut pas exempt de fautes, son présent n'est point non plus fort intact.

— Que voulez-vous, ma chère? elle a usé toute son indulgence, et quant au peu qu'il lui en reste : Charité bien ordonnée commence par soi-même.

*** Vous bâillez? disait une femme à son mari.

— Ma chère amie, lui répondit celui-ci, le mari et la femme ne font qu'un, et quand je suis seul j'ai le droit de m'ennuyer.

— Tenez, vous ne savez dire que des sottises.

— Madame, j'en entends quelquefois, et vous me prenez sur le fait.

*** Un galant sollicitait une jolie veuve pour qu'elle se remariât à son bénéfice.

— Non pas, dit-elle. Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises!

*** Un général de l'armée d'Afrique avait une phrase favorite qu'il faisait fréquemment revenir dans ses ordres du jour.

« Soldats, répétait-il sans cesse, il faut apprendre à » mourir! »

— A quoi bon? s'écria au bivouac un zouave. Pourquoi apprendre à mourir?... Je vois qu'on y réussit très-bien dès la première fois.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Laissons entre-bâillée la porte où viennent s'engouffrer les pièces de circonstance. Le Palais-Royal, devançant les *Croates* de la Gaîté, les *Barbares* de la Porte-Saint-Martin, et la *Question d'Italie* des Variétés, en a offert deux dans la même soirée : un à-propos militaire et un à-propos musical.

L'à-propos militaire se nomme *Tant va l'Autruche à l'eau...* Les personnages sont deux Autrichiens (dont un caporal extraordinaire), quatre Français, une Autrichienne et six Italiennes. L'ennemi n'est pas en force, comme on voit.

L'à-propos musical est une parodie de l'œuvre de Meyerbeer, la *Chèvre de Ploërmel*. La parodie est la conséquence forcée de tout grand succès. Il s'agit d'une répétition du *Pardon* ou plutôt de la *Chèvre de Ploërmel* au théâtre de Château-Chinon. C'est une charge pleine de bonnes bêtises et de calembours formidables.

LE SALON DE 1859.



PAYSAGE *peint par* Jeanron, *lithographié par* Damourette.

16187

Ah! les coquins de vaudevillistes parisiens! comme ils pratiquent le culte de l'à-propos! C'est surtout lorsqu'il s'agit des Autrichiens qu'ils sont *indécroatables*.

Cette représentation extraordinaire a été donnée au bénéfice de Grassot. Le célèbre comique quitte le théâtre à partir du 1er août prochain, afin de soigner son *ut dièze*. Ne laissons pas s'éloigner sans un salut amical les vieux comédiens qui nous quittent, ce serait manquer au devoir imposé par la reconnaissance, cette mémoire du cœur. Un comédien populaire est un homme qui occupe, bon gré, mal gré, une place dans notre vie, et qui plus tard en occupera une dans nos souvenirs, si nous lui survivons. Qu'il s'appelle Talma, Nourrit, mademoiselle Mars, Rachel, ou bien Odry, Vernet, Bouffé, Arnal, Grassot; qu'il déclame ou qu'il chante, qu'il fasse rire ou pleurer, l'artiste n'est pas un étranger pour nous, et nous ne pouvons, avec indifférence, le voir mourir… ou s'éloigner, ce qui est la mort civile dans les arts.

Le drame militaire de circonstance de la Gaîté, qui devait être intitulé d'abord les *Autrichiens en Italie*, puis les *Croates*, se nomme définitivement la *Veille de Marengo*. C'est un ouvrage taillé à la façon des *Cosaques*, et qui est dû aux mêmes auteurs, MM. Arnault et Judicis.

Nous n'avons pas à apprécier le plus ou moins de convenance qu'il y a, en ce moment, à traiter si mal des soldats ennemis qui se battent bien, après tout, nos pertes glorieuses le prouvent. Constatons seulement les bravos enthousiastes des spectateurs, et le chaleureux succès de ce drame de circonstance.

L'administration a fait des merveilles de mise en scène dans les tableaux du *passage du mont Saint-Bernard* et d'une *émeute italienne* défendant ses barricades contre les Autrichiens : c'est le pendant du café de la Victoire dans les *Cosaques*.

Les *Chauffeurs*, obéissant aux habitudes violentes et sournoises du métier, ont pris à l'improviste possession de l'affiche de la Porte-Saint-Martin : c'est une œuvre vigoureuse, comme tout ce qui est sorti de la plume d'Eugène Sue. Il y a bientôt dix-sept ans que nous avons vu ce drame tendre ses embûches les plus ténébreuses, et commettre ses crimes les plus noirs au théâtre de la Gaîté. C'est un ouvrage bien fait, bien accentué, qui a le don des larmes, du rire et de la terreur.

Bientôt l'Opéra va nous offrir du nouveau tout *neuf*. D'abord un ballet Louis XV du célèbre chorégraphe italien Rota, un gaillard qui, dit-on, entend furieusement bien le règlement des masses chorégraphiques. Puis viendra un grand opéra du prince Poniatowski.

Les Champs-Élysées se garnissent de plus en plus d'établissements publics. Ce n'était pas assez pour l'empressement de la foule, du Cirque de l'Impératrice, du théâtre d'Offenbach, du palais de l'Industrie, du bal Mabille et du Château des Fleurs, des marionnettes de Guignol, des chevaux de bois et des navires voguant dans l'air, des concerts en plein vent et des chèvres (non de *Ploërmel*) traînant les petits enfants dans de microscopiques calèches, voici Musard, le grand Musard, le fameux Musard qui, à son retour triomphal d'Amérique, vient d'inaugurer, de la façon la plus grandiose et la plus brillante, un magnifique jardin-concert, où six mille personnes battent des mains à ses quadrilles, à ses valses, à ses polkas, à tout son répertoire.

Voilà pour les oreilles. Bientôt les yeux seront réjouis à leur tour. Le panorama maritime de M. Durand-Brager annoncera bientôt son ouverture.

Quant à l'Hippodrome et au pré Catelan, qui ne sont que le prolongement des Champs-Élysées, les amis des chevaux et les amies des fleurs y ont élu leur domicile politique : c'est là qu'on cause bien de la question d'Italie.

Albert Monnier.

Tous les soirs, de huit à onze heures, la foule se porte au CONCERT-MUSARD, où elle trouve concert, promenade; un orchestre nombreux, composé d'artistes d'élite et dirigé par *Musard*, un éclairage splendide, un excellent café-glacier, des jeux de toute espèce, en voilà assez pour attirer la foule.



LES ROBERT MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS

COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.

PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, **11 fr.** SEULEMENT, rendu *franco* par la poste.

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



42 COSTUMES ITALIENS ET PIÉMONTAIS.

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, — coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 42 costumes seront envoyés francs de port sur tous les points de la France aux personnes qui nous adresseront 16 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

27 COSTUMES ALLEMANDS ET AUTRICHIENS.

Ces 27 costumes, ainsi que les 42 costumes annoncés ci-contre, font partie de la belle et intéressante collection le *Musée de costumes*, qui est arrivée à 415 costumes différents, et qui va faire paraître très-prochainement 10 nouveaux costumes algériens.

Les 27 costumes ALLEMANDS et AUTRICHIENS seront adressés francs de port, en France, à toute personne qui nous enverra 10 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste au directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu franco pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt jolis costumes de différents pays. Ces costumes sont coloriés et ils représentent une valeur de plus de 20 fr.

On souscrit au bureau, 20, rue Bergère.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE. — Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 140 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes. Cet Album se vend 12 fr. à Paris, 14 fr. rendu *franco*. Pour les abonnés du *Journal amusant* et des *Modes parisiennes*, le prix, rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, est réduit à 6 fr. — Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de 6 fr., rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE, par madame CAVÉ. Méthode approuvée par MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET et autres. La méthode de madame Cavé est d'une simplicité merveilleuse, toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de madame Cavé aussi bien que le meilleur professeur. — Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui chaque jour se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille. — Prix de la méthode, 3 fr. — Pour la recevoir franche de port, 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE. (Méthode de madame CAVÉ.) Les 1er, 2e et 3e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les trois cahiers coûtent donc 30 francs. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Les parents qui voudraient juger des progrès des élèves sont invités à visiter l'atelier de madame Cavé. — Madame Cavé se fera de plus un plaisir de leur indiquer verbalement comment ils doivent s'y prendre pour enseigner *eux-mêmes* le dessin à leurs enfants. On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner. — Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Comp., rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 182. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 25 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, **fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . 5 fr
6 mois . 10 »
12 mois . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur

On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE PARDON DE PLOERMEL, — par MARCELIN.



16188

LA CASCADE INFERNALE. — EN JOUE : ..... EAU !

Cette musique de Meyerbeer est une machine infernale et hydraulique.

LE PARDON DE PLOERMEL, — par MARCELIN (suite).



16189

DINORAH (*Madame Cabel*)

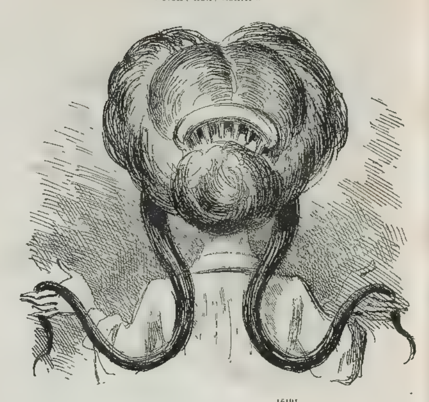
Que Meyerbeer ait fait changer les décors, la pièce et les costumes, c'est bien; mais pourquoi avoir fait changer madame Cabel?



16190

L'OMBRE DE DINORAH, PERSONNAGE MUET.

« Ombre chinoise,
» Par trop sournoise,
» Ne t'en va pas.
» Non, non, non... »



16191

LES MÈCHES DE DINORAH.

— Aux premiers actes à quoi voit-on qu'elle est folle; elle porte une crinoline fort raisonnable et est coiffée comme pour aller en soirée?
— C'est vrai, mais elle a une mèche!
— Et au dernier acte à quoi voit-on qu'elle vient de se noyer : sa crinoline n'a pas un faux pli, et ses bandeaux sont toujours aussi lisses?
— C'est vrai, mais elle a deux mèches!

SCÈNES DE LA VIE FERRÉE.

II.

LA SALLE D'ATTENTE.

M. DUVAL, *posant son sac de nuit sur un fauteuil.* — Ah! enfin! (*Examinant l'ameublement.*) C'est somptueux! (*A l'espion autrichien, avec beaucoup d'intention.*) C'est Adriatique? (*L'espion va s'asseoir plus loin.*) Oh! tu as beau lever les épaules, infâme sicaire! l'Ausonie va vous échapper. Les plombs vont être fondus par les fils de Brennus. Puissent-ils arriver assez à temps pour délivrer le pieux Pellico, ce Latude subalpin! (*Il regarde à son chronomètre.*) Huit heures dix; je suis en avance, à moins que ce ne soit mon chronomètre. (*Inquiet.*) Mon Dieu que les anciens devaient avoir de peine à faire tenir un sablier dans le gousset de leur gilet. (*Il se promène majestueusement dans la salle et arrive devant le consul de la maison Hachette.*)

LE CONSUL. — Voulez-vous un livre nouveau, monsieur?

M. DUVAL *sentencieux.* — Nouveau! Non, madame, non, je ne lis plus, je *relis*.

LE CONSUL. — Nous avons de très-jolies choses : *Le trente et quarante* de M. Edmond About.

M. DUVAL. — Avez-vous les oraisons funèbres de Bossuet?

LE CONSUL. — Non, monsieur.

M. DUVAL. — Avez-vous au moins le *Cours de littérature* de Laharpe?

LE CONSUL. — Ce n'est pas encore paru.

M. DUVAL. — Vous avez *Télémaque?*

LE CONSUL. — C'est épuisé.

M. DUVAL *insistant.* — *Télémaque,* madame, du vertueux Fénelon, l'archevêque de Cambrai! vous ne l'avez pas! Mais, alors, qu'avez-vous donc?

LE CONSUL. — Nous avons des romans délicieux de Charles Dickens.

M. DUVAL *indigné.* — De qui?

LE CONSUL. — De Charles Dickens.

M. DUVAL. — J'ai bien entendu; d'un *mylord* anglais!... O honte! c'est dans un chemin de fer français, construit par des Français, fréquenté par des Français, que vous me proposez des produits anglais!

LE CONSUL. — Mais, monsieur, ils sont traduits.

M. DUVAL. — C'est bien le pire, traduits en français, quand c'est devant les tribunaux qu'ils devraient l'être... traduits.

LE CONSUL. — Voici *Maurice de Treuil*, de M. Amédée Achard, le correspondant des *Débats* en Italie.

M. DUVAL. — Pitié! un journal respectable choisi pour correspondant au romantisme!

LE CONSUL. — Voici les *Ames mortes*, de Gogol.

M. DUVAL. — Encore un étranger! Madame, je n'encourage que les œuvres nationales.

LE CONSUL. — J'en ai, monsieur. Voici *Picciola*, de M. Saintine.

M. DUVAL. — Est-ce qu'il vit, ce M. Saintine?

LE CONSUL. — On le dit.

M. DUVAL *indigné.* — Ça ne m'étonne pas. (*Coup de cloche.*) Adieu, madame, adieu; moi je n'achète que les morts illustres.

LE CONSUL. — C'est encourageant pour les vivants.

M. DUVAL. — Qu'ils soient tranquilles, leur tour viendra.

LE CONSUL. — Vous ne voulez pas *Elle à lui,* de madame Sand?

M. DUVAL. — Madame Sand! Une femme qui porte des sous-pieds!

LE CONSUL. — *Lui,* est mort!

LE PARDON DE PLOERMEL, — par MARCELIN (suite).



16192

HOEL (*Faure*).
Que Faure y prenne garde! Il commence à chanter trop bien.

16193

CORENTIN (*Sainte-Foy*).
Quel bon comique, depuis le bout du nez jusque dans les jambes!

M. DUVAL. — Mais *Elle* a sapé les fondements du mariage et miné la soc été. Laissez-moi.

UN EMPLOYÉ *faisant glisser les portes dans leurs rainures.* — Les voyageurs pour Orléans, Blois, Tours, Rennes!

M. DUVAL. — Voilà! voilà! (*Continuant son dialogue sous la forme de monologue.*) Madame Sand. Il y a des instants où, si je ne me retenais, je ferais brûler sa plume empoisonnée, et j'en jetterais les cendres au vent, en ayant soin de choisir, pour cette émission, le moment où soufflerait le plus impétueux des aquilons.

DE PARIS A ÉTAMPES.

M. DUVAL, *s'installant dans un coin, à une dame.* — Madame! (*A une femme de chambre.*) Jolie caméristé! (*A deux voisins.*) Messieurs, c'est un beau jour pour moi que celui qui nous réunit. (*Après quelques minutes de silence.*) Nous ne marchons pas, nous dévorons l'espace. Eh bien, madame et messieurs, tel que vous me voyez, je me rappelle parfaitement avoir mis quatre jours et trois nuits pour faire la route de Paris à Tours.

UN VOYAGEUR BLOND. — Vous pêchiez à la ligne dans les fossés de la route?

UN VOYAGEUR BRUN. — Ou monsieur allait à cloche-pied?

M. DUVAL. — Vous êtes dans une erreur profonde, c'était dans les accélérées

LE BRUN. — Alors vous avez été arrêté par les voleurs pendant trois jours?

M. DUVAL. — Nous échappâmes à cette catastrophe, mais nous versâmes trois fois, et nous fûmes dans la pénible nécessité de nous arrêter à trois reprises pour faire reprendre en sous-œuvre les éléments constitutifs de notre véhicule. Je dois dire que la vapeur n'était pas encore en exercice.

LE BLOND. — Je m'en doutais.

M. DUVAL. — Le paysage doit être charmant; oh! que je regrette mon pince-nez! (*A la dame.*) Figurez-vous, chère madame, que ma bonne a emballé mon pince-nez dans ma troisième caisse, de sorte que je suis comme un corps sans âme ou plutôt sans yeux, et si vous aviez une glace devant vous vous apprécieriez combien je suis à plaindre, je n'en sais rien moi-même! (*Chantant.*)

> Jugez s'il est à plaindre,
> Elll ne peut plus vous voir (*bis*).

Actéon, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber, voix de M. Couderc. Ouf! quelle poussière! (*A la dame.*) Cela ne vous gênerait pas, madame, si j'ouvrais la portière de droite?

LA DAME. — Non, monsieur.

M. DUVAL *après avoir fermé la portière.* — Mille remercîments pour votre aimable condescendance. Mais il fait bien chaud maintenant. (*Au blond.*) Est-ce que cela vous molesterait si je fermais la portière de gauche?

LE BLOND. — Au contraire, monsieur.

LE BRUN. — Je connais le cœur de mon ami, il allait se jeter à vos pieds pour vous supplier de fermer cette misérable portière.

M. DUVAL. — Je suis très-heureux d'avoir, par une heureuse initiative, prévenu la manifestation de ce désir. (*Il regarde la portière de droite.*)

LE BRUN. — Est-ce que maintenant vous avez envie de refermer celle-là?

M. DUVAL. — Ce sera pour plus tard. (*Ouvrant sa tabatière.*) En usez-vous?

LE BRUN. — Je vous remercie.

(*M. Duval présente sa tabatière à tous les voyageurs.*)

M. DUVAL. — Ah! personne de vous n'a de défaut! Ma foi, je vous en félicite! Quant à moi, je n'ai que celui-là; je suis de l'avis de Molière. Oui, messieurs :

> Quoi qu'en dise Aristote...

Vous savez le reste probablement; quant à moi, je l'ai oublié, et je m'en afflige.

(*Le convoi arrive à Étampes.*)

UN EMPLOYÉ. — Étampes, huit minutes d'arrêt.

M. DUVAL. — J'en profite. (*Il descend, ainsi que ses deux voisins.*) Ma foi, il était temps!

LE BRUN. — Vous avez soif?

M. DUVAL. — En général l'humanité a ses faiblesses, et moi, spécialement en particulier, j'ai des habitudes d'enfant qui me tyrannisent. Oh! si j'ai jamais un fils!... (*Il prend un chemin qui ne conduit pas à la buvette.*)

LE BLOND *criant.* — Vous nous écrirez?

M. DUVAL *pressant le pas.* — Que veut-il dire?

UN EMPLOYÉ. — En voiture, messieurs, en voiture!

M. DUVAL *à la cantonnade.* — Voilà, voilà! (*Coup de cloche.*)

L'EMPLOYÉ. — En voiture, messieurs, on part!

M. DUVAL *en désordre.* — Me voici! On n'a pas d'égards. J'en écrirai à l'administration. (*Il remonte.*)

LE PARDON DE PLOERMEL, — par MARCELIN (suite).



LE CHASSEUR, LE MOISSONNEUR ET LES DEUX PATRES.

On demande la morale de cette fable.

D'ÉTAMPES A LA TABLE D'HÔTE.

LE BLOND. — Laissez donc, vous n'écrirez rien.

M. DUVAL. — Ce doute est un outrage.

LE BLOND. — Vous m'aviez promis de m'écrire, et vous avez trahi vos serments.

M. DUVAL. — Monsieur, j'ai cru à une plaisanterie; notre séparation était si éphémère!

LE BLOND. — Il n'y a pas de petites absences pour les grands cœurs.

M. DUVAL *saluant*. — Mon cher collègue, croyez que je suis sensible à cet acte de bonne confraternité. — Avec qui ai-je l'honneur de converser?

LE BLOND. — Ursule Mirouët, ferblantier en faux.

M. DUVAL *surpris*.—Hum! (*au Brun*) et vous, monsieur?

LE BRUN. — Clarisse Harlowe, charron en chambre.

M. DUVAL *de plus en plus surpris et à part*. — Les singulières professions! Mais les carrières libérales sont si encombrées. (*Haut*). C'est à moi maintenant de décliner mes nom, prénoms, qualité ou profession. Alexandre-Jacques-Timothée Duval, rentier, quarante-cinq ans, ayant fait de fortes études pour être herboriste. Ma bonne s'appelle Marie; c'est une excellente fille, elle n'a qu'un vice, c'est celui d'avoir emballé mon pince-nez; du reste, je suis à la veille de passer mon premier examen. Dès à présent mon portier m'appelle docteur.

LE BLOND. — Vous réussirez, je le lis dans les traits de votre physionomie.

M. DUVAL. — Dieu vous entende; mais attendez, monsieur Mirouët, ne seriez-vous pas d'Amiens, par hasard?

LE BLOND. — Je suis de Vaugirard.

M. DUVAL. — C'est extraordinaire, j'aurais juré que vous étiez d'Amiens.

LE BLOND. — Et pourquoi, cher docteur, pourquoi?

M. DUVAL. — C'est que voyageant un jour de Paris à Boulogne, à la gare d'Amiens, il est monté dans mon wagon un monsieur qui vous ressemblait trait pour trait. — Votre mère aura eu un regard.

LE BRUN. — Ou bien son père.

M. DUVAL. — Généralement c'est la mère. — Et votre profession de ferblantier en faux est-elle lucrative?

LE BLOND. — Nous avons des mortes saisons.

M. DUVAL *avec intérêt*. — Beaucoup?

LE BLOND. — Quatre par an, quand la besogne donne.

M. DUVAL. — C'est terrible, surtout quand elle ne donne pas. Combien gagnez-vous par jour sur vos hommes? car je suppose, d'après votre air, votre costume et votre attitude, que vous êtes fabricant?

LE BLOND. — C'est ce qui vous trompe; je suis apprenti.

M. DUVAL. — A votre âge!

LE BRUN. — Dans ma partie l'apprentissage dure vingt ans.

M. DUVAL. — Vous feriez bien mieux d'aller à la bourse, il paraît qu'on y gagne des sommes fabuleuses en rien de temps, sans rien risquer. C'est bien simple, il ne s'agit que de jouer du bon côté.

(*La fin au prochain numéro.*)

GUSTAVE BOURDIN.

LE CALENDRIER DU ROMAN.

En amour, les noms propres ont une importance énorme: on peut être bossu, borgne, ou bancal, — et même tous les trois à la fois, — sans laisser d'être un parfait amant; mais il ne faut pas s'appeler Andoche ou Babylas. Nous avons connu un couple fiancé auquel tout semblait présager le plus pur bonheur. Les choses étaient très-avancées: les papas avaient échangé leur parole, le notaire et son collègue du papier griffonné, les futurs plusieurs baisers d'âme, et même quelques soupirs entrecoupés; toutes les convenances étaient réunies... lorsque l'indiscrétion d'un faux ami découvrit à la jeune fille que le jeune homme avait reçu sur les fonts baptismaux le prénom de Médard. Elle s'évanouit, — comme il est de droit, — et tout fut rompu. Le faux ami épousa: — il se nommait Théodore.

Aussi les romanciers, — auxquels le sacerdoce qu'ils ont reçu des muses impose de si graves devoirs, — ne sauraient-ils apporter dans le choix des noms propres un soin trop scrupuleux. Le grand Balzac gardait ce travail pour le dernier; il commençait par machiner son œuvre en numérotant ses personnages: le n° 1, — noble cœur, — aimera le n° 2, — blonde très-impressionnable; — le n° 3, — un Don Juan, — fera tout ce qui concerne son état de rival; — le n° 4, — un perfide, — inspirera d'amers soupçons au n° 1, qui blessera le n° 2 dans son amour-propre de femme irréprochable: scène de dépit. Duel entre le n° 3 et le n° 2, qui se tuent l'un l'autre par un coup fourré. Dénoûment: le crime, dans la personne du n° 4, triomphe et mène l'innocence à l'autel, dans la personne du n°, 1. Moralité: à quoi le bon Dieu passe-t-il donc son temps? Accessoires: meubles *renaissance*, cigares de la Havane

Il écrivait ensuite le livre en entier. Puis, — mais seulement alors, il envoyait chercher L. Gozlan, et tous deux, à la faveur d'une nuit obscure et silencieuse, méditaient ensemble le calendrier jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé les noms les plus appropriés aux physionomies pour remplacer les chiffres. Quelquefois, — quand on avait besoin de noms de famille, — ils exploraient Paris en regardant les enseignes chacun d'un côté de la rue. C'est là que l'immortel auteur des *Parents pauvres* a découvert, pour personnifier un génie incompris et méconnu, le vocable inouï de J. Marcaz, qui avait jusque-là désigné un tailleur sans prétention.

Un génie incompris et méconnu ne peut évidemment pas s'appeler Ildefonse, Épaphrodite, Fructueux, Polycarpe, Pancrace, Caprais, Serge ou Babolein. Que penser d'un amoureux qui aurait nom Rigobert, Gordien, Ignace, Pamphile, Bonaventure, Pantaléon, Amour, Côme, Tranquille, Fiacre, Luc, Roch, Gall, Cloud,

LE PARDON DE PLOERMEL, — par MARCELIN (suite).



16195

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, que la pièce manque tout à fait d'intérêt?
— Meyerbeer l'a fait supprimer : il nuirait à sa musique.



16196

— Une musique trop compliquée, trop calculée, trop machinée, ce n'est plus une partition, c'est un complot.

Leu, Loup, Ovide, Népomucène, Sidonie, Eustache, Nicomède, Hilarion, Magloire, Éloi, Basile, ou seulement Séraphin? D'une jeune première adorée, Cunégonde, Scolastique, ou Apolline? Nous rendons hommage aux mérites des bienheureux et bienheureuses qui portent ces différents noms; on les a canonisés, et l'on a bien fait. Mais nous aimerions mieux une mort violente que de les accepter pour patrons des personnages chéris que nous engendrons chaque jour avec passion pour l'éditeur rêvé.

Parmi les noms possibles, il faut distinguer encore des nuances en nombre infini : n'imaginez pas qu'Ernest et Paul se ressemblent, et qu'on puisse indifféremment appeler une héroïne Amélie ou Mathilde. Il s'en faut! Stéphanie et Clotilde sont jeunes toutes deux, toutes deux belles. — Mais quelle différence de beauté, — et surtout de caractère!... — L'une est blonde, l'autre brune : voyez déjà quel avenir de conséquences! Clotilde a je ne sais quoi dans l'expression du regard, dans le son de la voix, dans la pose, qui arrête et attache; Stéphanie a également je ne sais quoi, mais qui saisit et impose. On aime Stéphanie du premier coup : c'est la secousse électrique. On adorera Clotilde peu à peu : qui sait mieux qu'elle vous faire rêver ce bonheur calme que?... Pour l'homme qui les connaît toutes deux, il n'y a que deux partis à prendre : haïr l'une des deux, ou se distraire de Clotilde par Stéphanie, — sauf à se reposer de Stéphanie par Clotilde.

Jules est de ces jeunes gens pour lesquels l'amour n'a plus de secrets, la vie plus d'imprévu, l'avenir plus de promesses. Arthur entre dans le monde en y apportant un cœur tout neuf, une âme naïve, une intelligence ouverte à tout ce qu'il y a de beau. Comme c'est tranché! Quant à Stéphen, toutes ses passions sont extrêmes : s'il aime, il en mourra, à moins qu'il ne tue; peut-être fera-t-il les deux.

Je voudrais à Éléonore plus de grâce, à Isabelle moins de légèreté. La première sera heureuse, — si elle peut l'être! — avec le sérieux Lucien de ...; la seconde ne saurait convenir qu'au prudent Anatole.

Quant à Charles, il ressemble à tous les hommes, — de même que Sophie à toutes les femmes.

Il y a encore Oscar, Adrien, Édouard, Émile, etc.; Agathe, Zoé, Blanche, etc. Mais la trop grande disproportion qui existe entre les cadres de ce journal et ceux du calendrier nous force à nous en remettre pour leurs portraits à la réflexion de nos lecteurs et de nos lectrices.

E. Guillot.

LE DERNIER DES CALINO.

Nous avons eu le *Dernier des Abencerrages*, par M. le vicomte de Chateaubriand, qui était lui-même le dernier des royalistes;

Puis le *Dernier des Mohicans*, — par Fenimore Cooper;

Puis le *Dernier des Beaumanoir*, par M. de Kératry, — ou le *Dernier des Kératry*, par M. de Beaumanoir.

Pourquoi n'aurions-nous pas le *Dernier des Calino?* Vous ne vous y opposez pas, n'est-ce pas? ni moi non plus. Par ainsi, nous pouvons en causer.

Le premier des Calino se perd dans la nuit des temps et des bourgeois de Molinchart. Vous le rappelez-vous? Tantôt il était fifre dans la garde nationale, et se faisait dégrader de ces fonctions importantes par sa persistance à vouloir jouer la *Marche d'Ancône* et le *Pas de Calais*, — qui n'ont pas encore été notés jusqu'ici, à ce qu'il me semble. Tantôt Calino était voyageur, touriste, excursionniste, je ne sais plus quoi en *iste*, et il s'obstinait à vouloir descendre dans le *puits de Dôme* et à escalader le *pic de la Mirandole*, après avoir escaladé le *pic de Ténériffe*. Tantôt enfin il voulait coudre un bouton à son pantalon avec l'*Aiguille de Cléopâtre*, et il soumissionnait auprès du gouvernement la fourniture des *Échelles du Levant* pour les appliquer aux travaux de bâtiment et les substituer aux échelles ordinaires.

Je n'ai ni la prétention ni l'envie de vous raconter en détail les faits et gestes du premier Calino, — ou plutôt des premiers Calino, car il y en a eu autant que de faux Louis XVII. Il y a eu des vrais et des faux Calino, des Calino en bronze et des Calino en chocolat, des Calino du *Tintamarre* et des Calino du *Figaro*, des Calino domestiques et des Calino grands seigneurs. Calino est un type qui tend à s'effacer et à disparaître de la civilisation, comme le cocher de cabriolet et le conducteur de diligence, comme le carlin et l'homme de génie. Calino descend de M. de La Palisse, — par les femmes. Ce n'est pas un imbécile, mais ça en approche : c'est un naïf qui prend le Pirée pour un homme et M. Champfleury pour un écrivain, qui croit volontiers que tous les bouchons viennent de Liége et que tous les horlogers sont originaires du département de l'Eure, qui manque toujours le convoi de cinq minutes, et qui finira par manquer le sien, quand le moment de partir sera venu, etc., etc., etc. Un être indéfinissable, en somme, que ce Calino!...

Mais je n'entends pas vous parler ici des Calino passés; je veux seulement vous parler d'un Calino de province, qui est très-certainement le dernier de cette race charmante.

Ce Calino provincial habitait sur les bords de la Loire, et faisait le commerce des échalas.

Ne souriez pas trop : le commerce des échalas est un commerce comme un autre, dans lequel on peut faire fortune — et faillite. Un échalas, ce n'est rien, assurément, mais dix échalas, mais cent, mais mille, mais cent mille!...

Notre Calino était à la tête de plusieurs centaines de mille d'échalas, ce qui lui constituait, en temps ordinaire, une somme assez ventripotente. En temps ordinaire, — mais non en temps extraordinaire. Il y a, paraît-il, une Bourse aux échalas, et suivant qu'il y a hausse ou baisse dans le cours, on achète ou l'on vend cette denrée pointue par les deux bouts. Dans les cas où cette valeur est fortement dépréciée, on peut perdre beaucoup à la vendre, et alors faut des échalas, mais pas trop n'en faut, — comme de la vertu et du réalisme.

Ainsi, en temps ordinaire, le millier d'échalas varie de 80 à 100 francs, — soit 10,000 francs les cent mille, — soit 100,000 francs le million. Mais une baisse étant survenue dans le prix de ce tuteur des vignes mineures, il ne valait plus que 70 francs le mille, soit 7,000 francs les cent mille, soit 70,000 francs le million. Notre Calino était désespéré, c'était une perte sèche de 30,000 francs.

(*Voir la suite page* 7.)

COMMENT ON FAIT UN TABLEAU DE PAYSAGE, — par GIL.



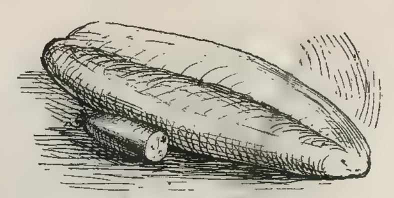
16197

Si la fatalité vous a créé paysagiste, il peut se faire que vous vous réveilliez avec l'idée de faire un paysage.



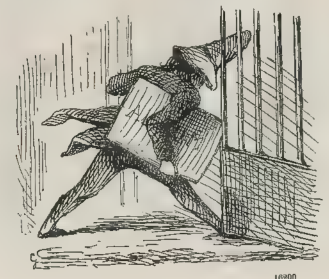
16198

Alors vous saisirez immédiatement les quelques objets indispensables à l'exécution d'un tableau de paysage d'après nature,



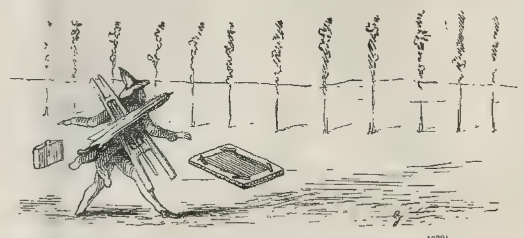
16199

et vous y joindrez de quoi casser une croûte.



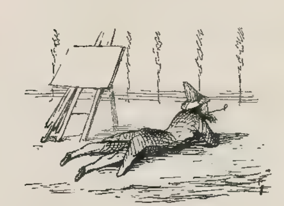
16200

Puis, sortant par une des 60 ou 80 barrières de Paris, vous allez droit devant vous,



16201

tout droit devant vous, jusqu'à ce qu'un site pittoresque parle à votre âme étonnée et ravie.



16202

Alors, comme vous êtes arrivé de bon matin, et que vous avez du temps devant vous, vous fumez une pipe à seule fin de bien vous pénétrer de la poésie du lieu.



16203

Et, tout en cassant une croûte pour faire passer le goût de la pipe, vous réfléchissez que les effets du matin sont usés, et que le soleil de midi donne des effets brillants bien plus en rapport avec la nature de votre talent.



16204

Mais, à midi, une circonstance fortuite vous inspire l'idée de déployer votre ombrelle;



16205

et vous réfléchissez que le soleil couchant a une poésie et des effets vigoureux bien en rapport avec la nature de votre talent.



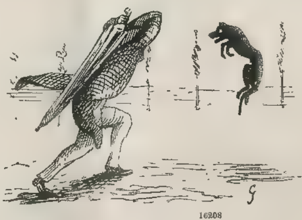
16206

O heure poétique du soleil couchant!... vous voyez passer, dans la demi-teinte, de blondes jeunes filles qui reviennent des champs,..... et, bercé par de douces rêveries, vous vous laissez aller à un sommeil plein de charmes.



16207

Mais un effet de lune vous réveille et vous fait songer aux douceurs du chez soi,



16208

et apprécier une seconde fois l'utilité de l'instrument dit ombrelle de paysagiste.



16209

Et, le lendemain, un rhume de cerveau que vous constatez avoir attrapé la veille vous fait remarquer que le paysage d'après nature a bien ses inconvénients, et que faire un paysage, de *chic*, serait bien plus en rapport avec la nature de votre talent.

Sur ces entrefaites, le prix des échalas baissant toujours, voilà que la Loire se met à monter, à monter, à monter, bien au-dessus de son cours ordinaire, — et, en montant ainsi, elle déborde, et en débordant ainsi, elle enlève environ trois cent mille échalas appartenant à notre Calino.

Un autre eût été désolé! Oui, mais cet autre n'eût pas été un Calino! Notre Calino, qui était un Calino de première force, se frotta les mains d'un air joyeux et s'écria :

— Voilà neuf mille francs de gagnés!...

Au fait, il avait raison, puisque, par suite de la baisse des échalas, *il perdait* 3,000 francs par cent mille, il devait, par suite de la hausse de la Loire, qui lui en enlevait trois cent mille, *gagner* la différence!...

Calcul énorme, prodigieux, antédiluvien, comme jamais n'en a amené et n'en amènera le lithotriteur du docteur Leroy!...

ALFRED DELVAU.

ORAISON FUNÈBRE DU ROI DES CLOWNS.

Nous ne le verrons plus!... Il est parti, sans que j'aie pu lui serrer une dernière fois la main à cet ami d'un jour, roi sans couronne, roi des clowns, empereur des équilibristes, Jupiter des Alcides, Hercule des Hercules, le dieu de l'art mimique!...

Voilà tout ce qu'était Boswel, le clown du Cirque Napoléon; et pourtant Paris n'a connu que la moitié de son talent, car il était encore dompteur d'animaux (*in partibus infidelium*)... A New-York, il était parvenu à se faire traîner par une douzaine de chats sauvages qu'il avait apprivoisés et qu'il a vendus à un Anglais, son compatriote, cent livres sterling la paire. A Paris, il n'a montré que ses chiens savants, qui étaient arrivés à exécuter, sous sa direction, tous les exercices de haute école de messieurs les chevaux, qui en étaient jaloux autant qu'un académicien peut l'être d'un folliculaire de petit journal.

La dernière fois que je rencontrai Boswel, c'était au Palais. Il venait y rendre compte des faits et gestes d'un grand diable de chien barbet qui avait une robe noire et des yeux verts. Ce chien, qui répondait au nom de Faust, avait joué longtemps à Londres le rôle d'Arlequin dans une pantomime composée par Boswel, qui y remplissait le rôle de Pierrot. Faust avait été tellement applaudi par les cokneys de la Cité, habitués du théâtre Adelphi, que chaque fois qu'il apercevait un costume blanc, il était pris de toucades insensées.

Boswel, oublieux de ce détail, sortit un dimanche avec lui sur le boulevard Beaumarchais, quand un pâtissier revêtu du costume de sa profession et portant sur la tête une grandissime tourte vint à passer. Faust, se rappelant son ancien rôle, croit retrouver Pierrot, et, pour renouveler connaissance avec lui, il saute de ses quatre pattes sur le dos et les épaules de l'infortuné mitron, qui tombe à la renverse et pique une tête dans sa tourte. Faust, revenant à sa nature de chien, se précipite sur la délicieuse sauce à la financière, dévore les boulettes et rapporte triomphalement à son maître, avec un frétillement de queue, une magnifique paire d'écrevisses que Boswel ne peut s'empêcher d'accepter. De là, plainte du pâtissier, puis procès. Boswel en fut quitte pour une amende de 50 francs. Il y joignit un billet de cent francs à l'adresse du pâtissier, en lui écrivant qu'il lui était encore redevable, puisque Faust valait, depuis cette équipée, mille francs de plus.

Pauvre Faust!... il ne veut plus manger depuis la mort de son maître!...

Boswel montrait autant de *cant* et de dignité dans les coulisses de la vie qu'il avait de comique et de brio en représentation. Après l'avoir vu créer le miracle de *tête en bas* et danser l'impossible *valenciana*, je fus tellement empoigné (c'est le mot), que je lui adressai le lendemain une ode symphonique en prose. Il me répondit par l'envoi de son portrait en costume du vieux Punch, traîné dans son char de triomphe par six chats-tigres.

Je retrouve dans mes papiers cette ode avec le croquis de Boswel saisi sur le vif; le voici tel quel :

Il s'avance...; je me trompe, il surgit dans le Cirque comme une apparition de l'enfer, il s'y glisse avec un certain *déhanchage* ironique, qui est comme le ricanement de la démarche. Les princes des ténèbres doivent marcher ainsi à la tête de leurs légions. Les membres de Boswel ont de tels caprices dans leurs évolutions, qu'on craint de les voir crever le pauvre petit maillot qui leur sert de pelure, une pelure zébrée d'une foule de couleurs sur lesquelles tranche le vert du lézard d'eau. Ce maillot doit être la défroque de Beelzébuth; Boswel doit l'avoir achetée à quelque marchand d'habits qui avait fait de son âme quelque trafic occulte. L'arrangement de la tête est encore plus baroque : elle est rouge par derrière et blanche par devant jusqu'au front. Le derrière du crâne est surmonté d'une paire de cornes assez débonnaires de leur nature, puisqu'elles sont flexibles. Boswel me représente, avec sa moitié de tête de homard cuit, un de ces cardinaux dissolus, voués à la damnation, et tels que Michel-Ange en a placés dans son *Jugement dernier*... La bouche écarquillée rit à la manière du caïman; c'est le transparent du sarcasme avec des illuminations derrière; le nez, plein de l'audace du coq, remue malicieusement comme celui de Polichinelle; les yeux sont pourvus de tous les ressorts de la fascination. Au-dessus, en guise de sourcils, deux terribles accents circonflexes qui viennent compléter l'orthographe de cette page vivante dont le grimoire est plein de mystères... Et ce n'est pas seulement sa figure, c'est le corps tout entier qui est une expression vivante et parlante, une pantomime ailée, l'harmonie de la pantomime.

... O faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes!...

Un soir... — c'était dans le Cirque, en pleine représentation, Boswel rêvait en tournoyant derrière Franconi, le maître qui tient sa chambrière comme un sceptre; il songeait à augmenter d'une olympiade son poëme de Titan. Le *french-brandy*, source dans laquelle il s'était retrempé, lui montait au cerveau et lui soufflait l'inspiration des grandeurs infinies.

Tout à coup un éblouissement d'archange rayonne à travers son cœur, qu'il sent mouillé d'attendrissement en même temps que ses yeux... L'écuyère qui *travaillait* dans le Cirque avait du feu partout; du feu dans le regard, du feu sur sa robe lamée d'argent. Les dix mille yeux du public, attachés sur elle, faisaient eux-mêmes comme un cercle de feu... L'écuyère prenait, dans la vision de Boswel, des proportions épiques; elle lui apparaissait comme la bonne fée qui l'avait protégé depuis son berceau, et qui l'invitait à la gloire... Il se sentait poussé vers elle, attiré par un vertige; il galopait avec sa monture, se cabrait et haletait avec elle.

Boswel se passe la main sur le front pour en écarter cette fascination, et pousse un grognement formidable afin de se rappeler à la réalité. L'écuyère envoyait en ce moment son sourire le plus charmant vers les gradins de l'amphithéâtre. Le clown suit d'un œil curieux la direction de ce sourire... Miséricorde! il allait aboutir aux verres enchâssés d'or d'une superbe lorgnette, d'une vraie lorgnette de rentier... Ophélia magnétisée par l'exubérance bourgeoise de Mons Prudhomme!...

Pour le coup, Boswel partit d'un ricanement guttural auquel les applaudissements de la foule répondirent comme un écho.

L'écuyère accomplissait son dernier tour de manége. Boswel eut envie de la recevoir dans ses bras, de manière que ses lèvres à lui vinssent communier avec son front à elle... Mais il lui prit une idée diabolique, un vertigo sans pareil; il fit lui-même le saut du tremplin, de telle sorte que la pauvre écuyère, au lieu de tomber dans ses bras, vint donner du nez contre l'envers de Boswel...

Les galeries du haut claquèrent à outrance... Le propriétaire de la lorgnette était cramoisi de fureur.

Le triomphe de Boswel était l'exercice de *tête en bas*, qu'il exécutait au sommet d'une échelle haute de dix mètres dont il démolissait un des montants avec les échelons. Miracle d'équilibre!... Sans l'aide de ses membres, le roi des clowns trouvait moyen, dans cette atroce position, de faire de sa tête un pivot qui tournait comme le monde, sur lui-même. On plaçait un verre de *brandy french* à la hauteur d'une de ses mains, et, ainsi renversé, il trouvait moyen de l'approcher de ses lèvres et de le boire... Puis il tirait un coup de pistolet de chaque main.

On raconte qu'un soir, Boswel fut saisi, au moment de son triomphe, d'un accès de spleen... Ainsi renversé, la tête en bas, ses peines de cœur lui étaient peut-être tombées dans la tête... Ce soir-là donc, on ne sait comment, une chevrotine s'était glissée dans un des pistolets... Boswel le savait probablement, puisqu'il céda à une tentation infernale. Il en dirigea la gueule vers son front... et lâcha le coup!... Par un miracle du sort, la chevrotine contourna le front!...

Quand Boswel sauta à bas de son mât, il avait un filet de sang qui encadrait sa tête comme une couronne...

Eh bien, ce que n'a pas osé faire une balle, une goutte de sang a suffi pour le faire l'autre soir, jour néfaste, date funeste!... Une goutte de sang tombée sur le cœur ou suintant à travers le cerveau a suffi pour tuer le roi des clowns; elle a été pour lui aussi fatale que le fameux grain de sable qui a causé la mort de Cromwell.

Avec lui est tombé peut-être le dernier des grands clowns comiques.

ANTONIO WATRIPON.

THÉATRES.

Reprises par-ci, reprises par-là, reprises sur toute la ligne! — Au moment où le soleil reprend ses droits sur le bitume parisien, les citadins reprennent la route des champs, et les provinciaux le chemin de Paris. On reprend le panama et la casaque blanche. L'ombrelle reprend sa mission protectrice, la bottine claire reprend ses pérégrinations dans les bois. Le Parisien se reprend à aimer les arbres, les fleurs et les gazons émaillés. Alors, pour se mettre au goût du jour, les théâtres se prennent d'une belle passion pour les reprises.

A l'Opéra, on reprend le répertoire de Rossini, de Meyerbeer, de Donizetti. A l'exception d'*Herculanum*, on n'y entend plus que des vieux refrains chantés par de jeunes voix.

Le Théâtre-Français est dans son élément favori en pratiquant la reprise. Voici la *Belle-Mère et le Gendre*, une des rares comédies de la Restauration qu'on peut encore écouter. Voici *Adrienne Lecouvreur*, drame consciencieusement interprété par madame Plessy : c'est la monnaie de Rachel.

Pour faire des lendemains splendides au *Pardon de Ploërmel*, l'Opéra-Comique reprend *Fra Diavolo*, adorablement chanté par Montaubry.

Le Vaudeville reprend la *Vie de bohème*, cette adorable comédie de Théodore Barrière et de Henry Murger, qui n'aurait jamais dû quitter le répertoire, pas plus que la *Dame aux camélias* et les *Filles de marbre*.

Aux Variétés, on reprend un *Petit Poucet*, originaire du Vaudeville, afin de célébrer les débuts du géant *Tissier*, un excellent bouffe des Folies-Nouvelles, et l'exhibition d'un *nain connu*.

Le Gymnase, pour conjurer les ardeurs de la canicule, reprend le *Demi-Monde*, *Mathias l'invalide*, le *Bourgeois de Paris*, et tout son répertoire heureux.

Le Palais-Royal reprend la *Montre perdue*, où Delaunay est si plaisant, et le *Caporal et la Payse*, où Ravel nous montre le type de soldat, qu'il a créé, et que l'on a toujours copié depuis sa création du *Tourlourou*. Avant Ravel, le soldat de théâtre se taillait sur trois types : le grognard, le Chauvin et le Dumanet. Ravel a inventé le quatrième type, qui fleurit aujourd'hui.

La Porte-Saint-Martin a représenté les *Chauffeurs*. Les *Chauffeurs* en été! C'est de circonstance.

L'Ambigu a repris les *Mousquetaires*, avec leurs grosses recettes d'autrefois. Des recettes à rompre les larges épaules de Porthos.

Avec les *Pilules du Diable*, prises et reprises comme les retranchements de Magenta, le Cirque va bientôt inscrire sur ses affiches le chiffre 900!

Offenbach a repris le chemin des Champs-Élysées. On se gaudit dans sa salle d'été aux aventures de l'*Omelette à la Follemouche*, une omelette capable de surpasser en ingrédients saugrenus le fameux thé de la mère Gibou. Son plus agréable condiment, c'est la fort jolie musique de M. Léo Delibes, un de ceux qui, parmi les mélodiques successeurs d'Adam, se rapprochent le plus du maître.

Maintenant que j'ai constaté tant de reprises, permettez-moi d'en opérer une à mon tour. Je reprends le chemin de fer, afin d'aller reprendre l'air des bords de la Marne.

ALBERT MONNIER.

Les amateurs de courses se porteront dimanche, 26 courant, à la Marche, où l'on verra vingt-huit chevaux engagés, et, à cinq heures, une course de gentlemen riders.

MUSÉE COSMOPOLITE. 10 COSTUMES NOUVEAUX.

N° 416. Arabe du Sahara.
417. Baigneur en costume (Alger).
418. Femme de Constantine.
419. Paysanne slovaque du comitat de Modon (haute Hongrie).
420. Négociant grec (Alger).
421. Enfants du Sahara.
422. Nègre badigeonneur (Alger).
423. Juive chez elle.
424. Mendiants d'Alger.
425. Femme mezabite (Sahara).

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 10 costumes ci-dessus annoncés font partie de la belle et intéressante collection du MUSÉE DE COSTUMES, qui est arrivée à 425 costumes différents.

Le catalogue est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie et nous adresse un timbre-poste de 20 centimes.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des millions de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT

EN COULEUR ET EN BLANC.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins. — Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal pour rire*. Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port sur tous les points de la France desservis par les chemins de fer ou les Messageries.

Adresser un bon de poste de 6 francs à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

Nº 183. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 2 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebrück. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

EN PROVINCE, — par STOP.



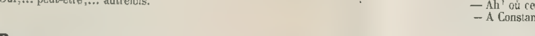
16210

Ah! ne me parlez pas des provinciaux!
Mais, cher, je croyais que vous habitiez la province.
— Moi, cher? Oui,... peut-être,... autrefois.



16211

— Monsieur Durand, s'il vous plaît?
— Il est parti... en province.
— Ah! où cela?
— A Constantinople....





16212

UN PARISIEN SORTANT D'UN DINER DE PROVINCE. — Décidément, pour des sauvages, ces gens-là se nourrissent assez bien!



16213

Physionomie que les gens de Paris prêtent, généralement aux gens de la province.



16214

UN PROVINCIAL SORTANT D'UN DINER EN VILLE, A PARIS. — Les restaurants sont-ils encore ouverts?

EN PROVINCE, — par STOP (suite).



16215

— Moi, jé suis dé la capitale...
— Farceur, t'es de Marseille!
— Eh bien! qu'est-ce que jé dis donc?...



11.216

Le don Juan de sa localité.

SCÈNES DE LA VIE FERRÉE.

(*Fin.*)

III.

LA TABLE D'HOTE.

UNE VOIX ANGÉLIQUE. — Orléans! vingt-cinq minutes d'arrêt!

M. DUVAL. — Ah! enfin!

CHŒUR. — Ah! enfin!

(*Les voyageurs descendent avec une vitesse de soixante-quinze kilomètres à l'heure.*)

LE BRUN *sur le marchepied.* — Ici on *becte.*

M. DUVAL *se retournant dans l'espace.* — Vous dites?

LE BLOND *après avoir réalisé le plancher des vaches.* — En d'autres termes, ici on déjeune, ô Nestor de l'herboristerie!

M. DUVAL. — C'est une idée qui a l'assentiment de mes voies digestives. (*Ils entrent dans le réfectoire.*) Personne pour nous faire les honneurs!... (*Indulgent.*) Mais à la guerre comme à la guerre! (*Il se décide à imiter ses compagnons de voyage, qui en sont déjà à leur second plat.*) Garçon! garçon!

LE GARÇON. — Voilà! voilà!

M. DUVAL *patient* — (*Hélas! il est éternel!*) *s'adressant à son vis-à-vis.* Nous sommes bien à Orléans?

LE VIS-A-VIS *la bouche pleine.* — Pas précisément. Nous ne sommes qu'aux *Aubrays.*

M. DUVAL. — Alors l'administration trompe sciemment la religion des voyageurs. Garçon! garçon! vous laissez mon estomac en souffrance.

LE GARÇON. — Une côtelette; acceptez-vous?

M. DUVAL. — Oui, mais *incrue,* la viande saignante est le fait d'une âme vulgaire; c'est le premier degré de l'*anthropophagie.* (*Au garçon.*) Où prenez-vous, mon ami, le monument de Jehanne d'Arc?

LE GARÇON. — A Orléans, sur la place.... Du fricandeau, acceptez-vous?...

M. DUVAL. — Parbleu! des deux mains : une pour le veau et l'autre pour l'oseille. (*Au blond.*) Je solliciterai de votre bienveillance un peu d'eau limpide pour tempérer les rubis de ce bourgogne de Beaugency. — Merci, assez! (*Confidentiellement et non sans une certaine inquiétude.*) Qu'est-ce qu'on va nous prendre pour ce repas?

LE BLOND. — Mais, vingt-cinq sous, je crois.

M. DUVAL. — C'est salé!

LE BLOND. — Vous trouvez!... Dans le fait, qu'est-ce qu'on a? du vin à discrétion, une dizaine de plats, du café et des liqueurs. On est écorché, mais ils ont le monopole, ils en abusent. C'est bien naturel, vous en feriez autant à leur place.

M. DUVAL. — Vous dites que le café est compris?

LE BLOND. — Je l'ai lu quelque part.

M. DUVAL. — Vous me permettrez alors de vous l'offrir.

LE BLOND. — Je ne voudrais pas vous mettre en dépense...

M. DUVAL. — Et moi donc!... Mais puisque...

LE BLOND. — D'ailleurs, je n'en prends jamais.

M. DUVAL. — Moi, il me fait mal, mais du moment qu'il est gratis... (*Au garçon.*) Versez, et n'oubliez pas le bain de pied. (*A ses voisins avec expansion.*) C'est le lait de l'esprit, la crème du génie. (*Au blond.*) Vous ne me refuserez pas de trinquer avec moi à la mémoire de *Jehanne* d'Arc? (*Élevant la voix*) Mesdames et messieurs! je porte un *toast* à la vierge pieuse, chaste et valeureuse qui expulsa Albion de nos foyers!... à *Jehanne* d'Arc!... (*Tous les déjeuneurs se regardent avec anxiété.*)

LE BLOND. — Oui, oui, et à Xaintrailles aussi!

LE BRUN. — N'oublions pas Lahire!

M. DUVAL *déclamant.* —

Richemond, Lahire et Xaintrailles,
Dunois et vous, preux chevaliers!...

UN SERGENT *entrain de rejoindre.* — Oui! oui! à l'armée d'Italie! Au maréchal Mac-Mahon! (*Trinquement général.*)

M. DUVAL *saluant avec une douce modestie.* — Mesdames et messieurs! Ah!... (*Il essuie une larme avec la nappe.*) Je n'oublierai jamais... ces marques de sympathie... Oh! c'est un beau repas!... (*Il essaye d'embrasser le garçon qui lui tend une assiette en guise de sébile.*)

UNE VOIX INEXORABLE. — En voiture! messieurs, en voiture!

M. DUVAL. — Garçon! voilà trente sous; rendez-moi quinze centimes; il y a deux sous pour vous établir.

LE GARÇON. — Non, monsieur, c'est encore cinquante sous.

M. DUVAL. — Par exemple!... (*Au blond.*) Que me disiez-vous donc?...

LE BLOND. — La vérité; ce n'est que vingt-cinq sous pour le déjeuner et le café, mais il y a trente sous pour la nappe et vingt-cinq sous pour la serviette.

M. DUVAL. — C'est énorme!

LE BLOND. — Le blanchissage est hors de prix dans ces parages, c'est un reste des vieilles coutumes féodales.

M. DUVAL. — En 1859, à la fin du dix-neuvième siècle, c'est affligeant pour l'humanité! (*Coup de cloche.*) Mais précipitons nos pas.

D'ORLÉANS A BLOIS.

(*Durée du trajet, une heure et quart. — Tout le monde dort, à l'exception de M. Duval, que l'absorption anormale d'une demi-tasse de café a mis hors de lui.*)

M. DUVAL *à lui-même.* — Ils dorment tous! Faiblesse humaine!... Le sommeil est l'image de la mort, qui n'est elle-même que l'image du sommeil. Oui, mais lequel des deux est la photographie de l'autre? Grave question!... (*Il bâille.*) Ah! ah! je mourrais bien une heure ou deux, je sens que cela me reposerait; mais j'ai les idées en émoi... Diable de café! moi qui ne peux pas le souffrir! Si j'avais là un feuilleton de M. de Biéville ou un roman de M. Ponson, je crois que je les lirais sans débrider... (*Il bâille.*) Que diable fait ma bonne dans ce moment?... Com-

EN PROVINCE, — par STOP (suite).



16217

— Je pars pour la campagne; mais je ne suis pas de ceux qui s'imaginent être à la campagne à deux kilomètres de Paris...
— Où allez vous donc?
— A Bordeaux!...

16218

Ce qui finira par devenir une rareté.



16219

Ce qui met Paris et les départements sur la même *ligne*.

ment Dourdan va-t-il me recevoir? Il est jaloux, Dourdan, pis qu'un tigre, et d'un dur à vivre! Si on parle à sa femme, il dit qu'on lui fait la cour; si on ne la regarde pas, il prétend qu'on dissimule. Il est bien difficile de ne pas le mécontenter. Enfin cela me distraira toujours. (*Il regarde par la portière.*) Toute ma vie je regretterai mon pince-nez... Tiens, voilà mon cor qui me fait mal, je me le ferai tailler à Tours, si toutefois il y a des pédicures dans cette métropole de la Touraine... Il y avait longtemps que ce cor ne m'avait tourmenté... Serait-ce le café qui l'aurait réveillé? Je regretterais d'autant plus de m'y être livré. (*Regardant ses compagnons.*) Est-ce qu'ils vont dormir comme ça tout le temps? ce serait ennuyeux!... (*Le blond lui fait un pied de nez.*) Ce jeune ferblantier a des positions fatigantes en dormant; il a peut-être le cauchemar. (*Il lui prend le bras et crie.*) Jeune homme! jeune homme!

LE BLOND *lui détachant un énorme coup de poing sur le nez.* — Qu'est-ce qu'il y a?

M. DUVAL. — Holà! (*Il cherche à se calmer les narines.*)

LE BLOND. — Quoi donc!

M. DUVAL *se tenant toujours le nez.* — Vous m'avez crevé le nez.

LE BLOND. — Est-il possible!... mon Dieu! mon Dieu! figurez-vous que je rêvais que les Autrichiens me faisaient prisonnier, et dame! je me défendais!

M. DUVAL. — Sacristi! vous auriez pu vous défendre avec plus de douceur.

LE BLOND. — Mettez-vous à ma place, je croyais avoir affaire à Giulay.

M. DUVAL. — Enfin! c'est tout de même bien malheureux pour moi.

LE BLOND. — Pourquoi diable aussi me réveiller!...

M. DUVAL. — Soyez tranquille, une autre fois je vous laisserai dormir. (*Se retâtant le nez.*) Quel coup de poing! mon nez en est rentré.

LE BLOND. — Il y a un moyen bien simple de le faire ressortir, c'est de vous donner un bon coup de poing sur la nuque. (*Il se met en devoir d'administrer le remède proposé par lui.*)

M. DUVAL. — Non, non, non!

LE BLOND. — A votre aise cependant.

M. DUVAL. — Mon nez est bien où il est.

LE BLOND. — Alors ne vous plaignez pas.

M. DUVAL. — Je me tais.

DE BLOIS A TOURS.

(*A la station de Blois, M. Duval dédaigne de profiter des douze minutes d'arrêt, et, autre Marius, reste dans son coin à méditer sur les ruines de son aquilin; — le convoi repart, M. Duval demeure silencieux.*)

LE BRUN. — Oserai-je, monsieur le docteur, vous demander des nouvelles de votre nez?

M. DUVAL. — Je vous remercie en son nom pour cette marque de sympathie; il va aussi bien que possible, mais il est souffrant.

LE BRUN. — Je regrette que vous n'ayez pu descendre avec nous à Blois, nous aurions pu causer de l'assassinat du duc de Guise.

M. DUVAL. — Tous les regrets sont pour moi, monsieur. Je crois, en effet, avoir entendu dire que la ville de Blois fut à une époque déjà reculée le théâtre d'un terrible assassinat. Mais, en fait de crimes, je vous dirai franchement que les assassinats qui me font le plus d'effet, ce sont ceux qui me touchent le plus près. Le duc de Guise pouvait être un brave homme, je ne vais pas à l'encontre, mais je ne suis pas duc, et sa mort me laisse froid. Ce qui me met tout sens dessus dessous, c'est par exemple quand je lis dans le *Droit* qu'un homme de mon âge, de ma fortune, demeurant dans mon quartier, au même étage que moi, a été assassiné par l'amoureux de sa bonne. Oh! alors, monsieur, c'est pour le coup que ça me fait de l'effet; car qui peut répondre de la vertu de sa bonne et de l'honnêteté de son prétendu? Voilà ma manière de voir en matière d'assassinat; c'est, j'en suis persuadé, celle de tout juré probe et intelligent.

LE BLOND. — Eh bien, monsieur Duval, ce que vous dites là, pour être une déclaration naïve d'égoïsme, n'en est pas moins très-vrai; d'autant plus vrai que j'ai remarqué souvent que les jurés de Paris ou des départements ne sont jamais sévères que pour les crimes dont ils peuvent tous les jours être victimes. Les vols domestiques les trouvent inexorables, tandis que d'un autre côté un mari qui se venge est toujours sûr de leur indulgence.

LE BRUN. — Va! va! prends garde, mon petit, c'est de la copie perdue.

M. DUVAL. — Eh bien, monsieur, quoi de plus légitime?

LE BLOND. — Et vous allez loin comme ça, monsieur Duval?

M. DUVAL. — Oh! je m'arrête à Tours.

LE BRUN. — Est-ce que vous allez en remonte de pruneaux?

M. DUVAL. — Non, monsieur, non, je descends chez M. Dourdan, un vieil ami de trente ans.

LE BLOND. — M. Dourdan!

LE BRUN. — Mais alors!

M. DUVAL. — Quoi donc?

LE BLOND *montrant une de ses breloques.* — Ce médaillon! et les cheveux y inclus!

M. DUVAL. — Que dites-vous? que dis-tu?

LE BRUN. — Oui!

LE BLOND. — A vos pieds, (*sans bouger de sa place*) c'est à vos pieds que votre filleul...

M. DUVAL. — Tu serais Dourdan fils aîné?

LE BRUN. — C'est vous qui l'avez dit.

M. DUVAL. — Dans mes bras! dans mes bras! Prends garde à mon nez.

LE BLOND. — Les paroles me manquent pour exprimer ma joie.

M. DUVAL. — Ah! laissez-moi pleurer!

LE BLOND. — Ne vous gênez pas!... Pleurez, mon parrain!... Si les larmes sont le baume de l'affliction, elles sont la soupape de la joie. — Figurez-vous que vous allez nous sauver la vie, car nous avons emprunté au conducteur du train de quoi payer nos deux places. Vous allez me prêter immédiatement de quoi rembourser ce travailleur obligeant; sans cela mon père va me *débiter* d'une malédiction!

M. DUVAL, *triste.* — Combien est-ce?

LE BRUN. — En tout trois louis!

M. DUVAL. — A votre place, moi, j'aurais pris des troisièmes.

(*Coups de cloche! on est à Tours. — M. Duval trouve au débarcadère le tigre Dourdan et tombe dans ses bras. — Tableau.*)

GUSTAVE BOURDIN.

EN PROVINCE, — par STOP (suite).



Élégante de la petite ville de Mistenflûte (chef-lieu de sous-préfecture) en toilette du matin.



La même au Cours, en tenue de promenade.



Mossieu le capitaine des pompiers.



M. de Saint-Perlimpinpin, le nouvel homéopathe qui soigne toutes ces dames...



... Ce qui fait sourire d'une amère pitié l'excellent docteur Croutonneau

ACTUALITÉS.

TROP DE GRAINES.

Eh bien, décidément, lecteurs, j'en veux à la quatrième page des grands journaux.

Il n'y est plus question que de graines.

Pour qui nous prennent-ils, les industriels qui vendent tant de drogues à l'univers? On dit de nous : — « Les Français sont le peuple le plus spirituel du monde. » Cependant cette opiniâtreté que l'industrie parisienne met à annoncer des graines dérange un peu cette belle opinion que nous avons de nous-mêmes.

Je prends une quatrième page quelconque.

Voici ce que j'y lis :

« *Graine pour pisciculture.* »

Nous tous qui avons lu Lacépède, nous croyions naïvement que les poissons faisaient des œufs. — On change tout cela, comme le disait Sganarelle, en parlant du cœur à gauche.

Il n'y a plus que des graines.

Oui, messieurs, graines de carpes; oui, mesdames, graines de saumons. Le goujon des rivières douces se sème à pleines graines, comme le chènevis et la petite rave.

Prodige de la science et de l'industrie!

Je prends une autre quatrième page :

« *Graine de moutarde.* »

Un instant!

Il y en a de rose, il y en a de noire, il y en a de grise. On en vend de toutes les couleurs.

Cependant c'est la graine de moutarde blanche qu'on annonce le plus. Si l'on voulait s'en rapporter aux quatrièmes pages, celle-là supprimerait tout d'un coup les médecins, les juges, les acteurs, les poëtes, les prêtres, et, en

VOYAGES A LA VAPEUR, — par LEDRAD.



— Les cigares sont défendus dans les wagons, donc, monsieur...
— Les chiens y sont prohibés également, ainsi, madame...



Il y a encore une place.



— Monsieur, votre journal ne m'amuse pas du tout.



Suffit, monsieur, vous pouvez refermer votre sac.

général tout ce qui passe pour guérir le corps et l'esprit. Elle guérirait à leur place et sans brevet de la Faculté de Paris.

Précieuse graine de moutarde! Elle a plus de qualités qu'une jeune première du Gymnase. Elle empêche de lire les romans de M. Champfleury; elle n'est nullement insipide; elle monte au nez; ce n'est pas après dîner qu'elle se prend d'ordinaire. Je ne dirai pas où elle se vend ni le prix qu'elle coûte, attendu que je ne suis pas quatrième page; mais je cherche de tous côtés une lyre, un téorbe, un luth, une cithare ou un accordéon pour célébrer ses mérites. Une graine de moutarde qui détourne des vers de M. Sainte-Beuve, qui combat les bâillements excités au Théâtre-Français par les vieilles et trop vieilles comédies de certains modernes. Quelle panacée!

Nota. Entre autres propriétés remarquables, elle nous guérit de l'envie d'en acheter.

Autre quatrième page.

Graine de pavot.

Saluons, s'il vous plaît, la graine de pavot. Celle-là est, comme dans la mythologie, pour administrer un épais et prompt sommeil. Les médecins la prescrivent aux malades que travaille l'insomnie, et qui n'ont pas le moyen de se procurer la *Revue des Deux-Mondes*. Ce remède a d'ailleurs perdu beaucoup de sa vogue depuis l'invention des petits journaux militaires, et ne saurait soutenir le parallèle avec les vaudevilles mêlés d'argot. Cependant quelques docteurs homéopathes, combattant, selon leur système, l'ennui par l'ennui, l'ont fait prendre, un jour, à trois admirateurs des tragédies de M. François Ponsard. Les trois malades ont succombé.

Graine d'épinards.

Otons notre chapeau.

Cette graine-là est la plus recherchée à l'heure qu'il est, grâce à la grande et admirable campagne d'Italie. Elle est en usage au ministère de la guerre; on ne l'emploie qu'à faire des épinards, et encore pour certaines épaulettes seulement. Cependant, depuis les combats de Montebello, de Magenta, de Palestro et de Marignan, deuxième du nom, elle commence à se répandre dans les rangs des sous-officiers et même des simples soldats. La France a toujours pris beaucoup de plaisir à la cultiver.

Toujours une autre quatrième page.

Graine de niais.

Chapeau bas, lecteur, sur toute la ligne!

La graine de niais a beaucoup d'analogie avec la pierre que Deucalion lançait derrière lui, après le déluge païen, quand il s'agissait de repeupler la terre.

Honneur à la graine de niais!

Cette curieuse production est de nos jours dans son plein développement; elle est d'un bon rapport, germe aisé-

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT,
par Ed. Riou.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



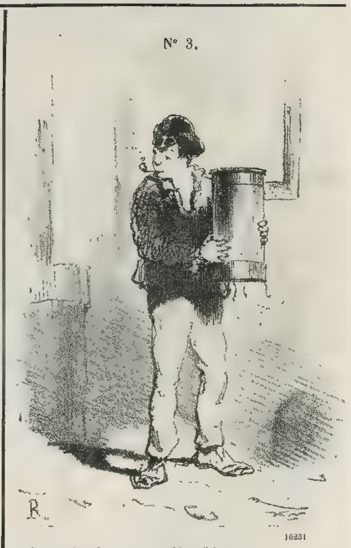
16229
Pourquoi dans ce costume cet acteur ne pourra-t-il chanter convenablement?

N° 2.



16230
Pourquoi malgré son air jovial cet homme ressemble-t-il au plus malheureux des prisonniers?

N° 3.



16231
Pourquoi cet homme ressemble-t-il à un garçon d'honneur dans la plus importante de ses fonctions?

ment, et finira par couvrir le sol de la patrie. On la sème souvent, le soir, sur les boulevards, pour la récolter le lendemain matin à l'ouverture de la Bourse. On en fait tous les jours, à Paris et dans les quatre-vingt-six départements, une consommation effrayante, à propos de sociétés par actions, de mariages, de ventes, d'achats, d'arrangements, de querelles, de raccommodements, de démarches, de voyages et d'échanges.

Nota. Ceux qui en ont croient toujours posséder un trésor.

Une dernière quatrième page.

Graine de millionnaire.

Celle-là est de nouvelle invention, ce qui fait que très-peu savent s'en servir. Elle est si subtile que ceux mêmes qui l'ont dans les mains la laissent souvent tomber ou s'éparpiller. Tout le monde prétend en avoir, et beaucoup s'y cassent le nez. Cependant les belîtres arrivent à mettre la main dessus.

Je vous en souhaite.

F. Bogdanoff.

LES APACHES DE PARIS.

— « Tzuttmpf, Buplottmprdk, ruzzbblpk! »
— « Ruzpprdt adrpkojjmnq; tzuttmpf!... »

(Dialogue comanche, tiré — par les cheveux — du dernier roman de M. Gustave Aimard.)

Et moi aussi, je sais parler le comanche! Il ne faut pas que M. Gustave Aimard s'imagine le connaître seul. A Polonais, Polonais et demi! Il comanche, je comanche, — et tout le monde à Paris comanche à présent. Je puis désormais chausser mes mocassins de voyage et aller parcourir sans guide les prairies de l'Amérique du Nord, où les buffalos broutent les cyclamens en fleurs. Je connais la langue du pays : Montagnes Rocheuses! Vertes savanes! Farouches Sioux! Braves Apaches! Terribles Peaux-Rouges! Je vous sais par cœur, maintenant! Maintenant que j'ai lu les romans de Gustave Aimard, je suis *ferry* à glace sur les mœurs extraordinaires de ces diables de sauvages, et je parle comanche comme père *et mare.* Qu'on me fasse passer mon examen! Pourquoi ne le passerais-je pas, après tout? Les canards l'ont bien passé!. .

Plaisanterie à part, cela devient inquiétant. On ne s'aborde plus maintenant qu'en employant le langage pittoresque et imagé en usage dans les romans de Gustave Cooper et de Fenimore Aimard. On ne marche plus dans des souliers, mais bien dans des mocassins. On ne fume plus le cigare, — mais bien le calumet de paix. On ne loge plus dans un appartement, — mais bien dans un wigwam. On n'a plus une maîtresse, — mais bien une squaw. On ne boit plus de la fine-champagne, — mais bien de la fine eau-de-feu. On ne dit plus : « Je vais me donner un coup d'épée avec mon rival, » — mais bien : « J'ai déterré le tomahawk, et nous allons marcher dans le sentier de la guerre. »

Ce n'est rien encore! non, ce n'est rien! L'engouement est devenu si général qu'on a trouvé trop vulgaire d'appeler par leurs noms connus les gens illustres dans la littérature et dans les arts qui font partie du Panthéon-Nadar, et qu'après les avoir débaptisés on leur a donné les noms imagés, colorés, expressifs, symboliques de qualités ou de défauts, — à l'instar des noms des Arabes, des Gaulois et des personnages des romans de Cooper-Aimard.

Ainsi j'ai entendu appeler Alexandre Dumas, le *bison-gris-des-pampas-du-roman;* son fils, le *Manitou-des-ceintures-dorées;* Lamartine, le *saule-pleureur-de-la-politique;* Victor Hugo, le *grand-esprit-de-la-montagne;* Nadar, le *grand-cent-treize-de-la-rue-Saint-Lazare;* George Sand, le *yak-aux-yeux-rêveurs;* Privat d'Anglemont, le *juif-errant-de-la-ville-maudite;* etc., etc., etc.

C'est à n'y plus rien comprendre! Après avoir été en proie aux divers patois littéraires et aux divers jargons philosophiques, le romantisme, l'éclectisme, le réalisme et l'auvergnatisme, en être réduit à avaler le comanchisme! C'est dur, très-dur à digérer, n'est-ce pas?

Qu'on me ramène aux carrières, — c'est-à-dire à Champfleury, — ainsi que le dirait un ancien!

A bas les Apaches, le comanche et les romans américains!

Alfred Delvau.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Quiconque, parmi les gens de lettres ou les artistes, arrive à la célébrité, ne s'appartient plus. Sa vie privée perd tout à coup ses murailles. Le premier venu a le droit de forcer le sanctuaire dans lequel il veut s'enfermer pour travailler, et cela sous le prétexte le plus frivole. Celui-ci pour lui dire qu'il aime beaucoup son talent; celui-là pour lui reprocher de s'être servi trois fois du mot *cependant,* et quatre fois de *nonobstant* dans son dernier volume. L'un veut lui offrir un sujet rebattu qui traîne dans tous les carrefours du vaudeville; l'autre lui conseille un roman politique et chiromancien sur ce qui se passe dans la lune et les étoiles.

C'est ce qui faisait crier à A. Dumas, assiégé de visiteurs à son retour du Caucase :

— La célébrité, c'est le châtiment du mérite et la punition du talent.

⁂ Dans une avant-scène des Folies-Nouvelles, *un petit monsieur frisé, embusqué derrière une lorgnette.*

— Dis donc, Naïda, quelle est donc cette fille si noire de peau, de cheveux et de dents qui vient nous faire vis-à-vis avec ce coulissier israélite?

— C'est une je ne sais quoi qu'il veut lancer...

— Où?

— Dans le monde.

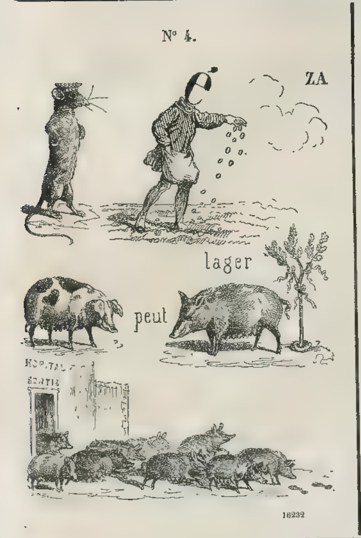
— Ah! oui... le tien.

— Malhonnête... Ce monsieur est plus aimable que toi. Il fait, dit-on, des folies pour cette mauricaude.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



N° 5.



N° 6.



— Ça ne m'étonne pas. Telle fille trouve à se vendre et ne trouverait pas à se donner.

*** Le chevalier Bayard disait à Ludovic Sforce, le lendemain de la bataille de Fornoue :

— La poudre est l'arme des lâches!

Autre temps, autre proverbe guerrier. Cependant Souwaroff semble avoir mis cet autre à la mode :

— La balle est folle; la baïonnette est sage.

*** Dans sa préface de *Cromwell*, Victor Hugo s'est moqué de La Harpe qui écrivait, avec son assurance naïve :

— Imaginer, ce n'est au fond que se souvenir.

Lorsque j'examine de près les produits littéraires contemporains, je ne crois pas que la pensée de La Harpe soit plus fausse aujourd'hui que dans son temps.

*** Marie-toi donc, Alexandre.

— Ma foi, non! La vie de bamboche me plaît bien mieux que l'existence posée et le pot-au-feu.

— Mais, enfin, pourquoi?

— Bêta, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

*** M. de J... accourt tout ébouriffé chez la comédienne... supposons qu'elle se nomme Sylvia.

— Qu'avez-vous, cher ami? s'écrie-t-elle.

— Nous sommes perdus!... Votre mari sait tout. J'ai profité du moment où il était forcément à la répétition générale pour venir vous en avertir.

— Qui vous fait supposer qu'il sait... ce que vous ne voulez pas qu'il sache? une indiscrétion, une méchanceté de camarade de théâtre?

— Point du tout.

— Qu'est-ce?

— Votre mari est venu, d'un ton d'autorité, m'emprunter 500 francs.

— Les lui avez-vous prêtés?

— Immédiatement.

— Oh! alors, il n'y a pas de mal.... Il ne sait plus rien.

*** Après une représentation de *Zaïre*, on faisait cercle autour de mademoiselle Rachel pour la complimenter. Elle repoussait aussi modestement que possible les hommages et disait :

— Ce qu'il faudrait dans Zaïre, c'est la jeunesse, c'est la beauté!

— Ah! mademoiselle, s'écria un de ces complimenteurs idiots comme il y en a tant, vous êtes bien la preuve du contraire.

Et il croyait la flatter!

Luc Bardas.

THÉATRES.

Voici l'instant où Paris se dépeuple. Les concerts en plein vent, les bals publics, les fêtes de village aux alentours, la station aux portes des cafés du boulevard, le bois de Boulogne, le pré Catelan, détournent des théâtres les infortunés qui n'ont pas de maison aux champs.

Autrefois, quand les chemins de fer n'avaient pas encore détrôné les coucous, Paris recélait dans son sein une population condamnée à ne pas s'éloigner des barrières. C'étaient des commerçants retenus par leurs affaires, des commis obligés de se trouver de bonne heure à leur bureau, etc., etc.

Aujourd'hui, le commerçant, le commis, prennent le chemin de fer à cinq heures du soir et se rendent en vingt minutes à leur *villa*.

Autrefois, tout ce monde-là restait à Paris, et la pluie, l'orage, un refroidissement de la température, les poussait dans les théâtres en plein juillet.

Aujourd'hui, il serait difficile d'aller les relancer à Saint-Maur, à Chatou, à Enghien, à Asnières, à Ville-d'Avray, à Bougival, dans toutes les localités où ils se réfugient pour désespérer les directeurs de spectacles.

Il faut donc que les directeurs se contentent de la population qu'ils ont sous la main, et que les auteurs de pièces nouvelles acceptent le public qui leur reste. Au moins ce public-là est amateur. S'il paye pour aller cuire à l'étuvée au théâtre, c'est qu'il aime le théâtre, et l'on est sûr de son attention.

Honneur aux spectateurs courageux! C'est pour eux que le Palais-Royal a donné le *Banquet des Barbettes;* c'est pour eux que le Gymnase a joué le *Baron de Fourchevif;* c'est pour leur joie que les Variétés ont exhibé le nain *Tom Pouce* dans le *Petit Poucet;* c'est pour leur grande jubilation que les Folies-Dramatiques ont représenté la *Clarinette mystérieuse*, et que le Vaudeville a repris cette ravissante *Vie de bohème* de Murger et Barrière.

A propos de cet ouvrage, quelques critiques ont dit que la pièce avait vieilli; nous sommes loin de partager cette opinion. « C'est nous qui avons vieilli! » s'est écrié M. Fiorentino dans le *Constitutionnel*, et c'est lui qui a raison.

Le *Banquet des Barbettes* est un gai vaudeville de MM. Clairville et Jules Cordier. Les *Barbettes* sont des amies de magasin tout à fait dignes du prix Monthyon. Le sort les a séparées; mais elles se réunissent une fois par an chez un restaurateur pour se raconter réciproquement leurs petites histoires, renouveler le serment d'une amitié éternelle et faire de bonnes actions, en dévorant du homard arrosé de champagne.

Le *Baron de Fourchevif*, qui donne son nom à la comédie de MM. Labiche et Jolly, est un digne descendant de M. Jourdain, le *Bourgeois gentilhomme*. Ce bon bourgeois se nommait Potard; il a fait fortune dans la porcelaine; il a acheté le manoir de Fourchevif et s'en est créé baron. Un jour un jeune peintre qui veut s'amuser aux dépens du noble de fantaisie se fait passer un moment pour le véritable héritier des Fourchevif, et lui cause mille tribulations amusantes.

Quant à la pièce du *Petit Poucet*, elle nous montre un nain aussi curieux par sa petitesse que par son intelligence. Lorsqu'elle fut jouée pour la première fois au Vaudeville, en 1845, cette œuvre était une sorte de parodie de la guerre avec ses bulletins emphatiques, ses luttes terribles où l'on ne perdait qu'un homme, ses trophées de victoire qui consistaient dans la prise d'un âne.

Autre temps, autre pièce. On a supprimé tout ce qui aurait pu ressembler à une moquerie de choses trop sérieuses. Néanmoins, il est resté beaucoup de gaieté de bon aloi, de charmants couplets et de farces joviales.

MM. Jules Moineaux et Commerson sont les auteurs de la *Clarinette mystérieuse*, vaudeville musical, dans lequel mademoiselle Leroyer se fait remarquer par un joli talent sur la clarinette. C'est une pièce à trois personnages, pleine de mots plaisants, de coq-à-l'âne et de calembredaines drôlatiques.

Je n'ose pas vous parler de la brillante représentation que Maître Soleil donne en ce moment en pleine campagne, au bénéfice des blés, des raisins, des fruits et des amateurs de pleine eau. Paris n'aurait plus un spectateur dans ses théâtres.

Albert Monnier.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 184. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 9 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

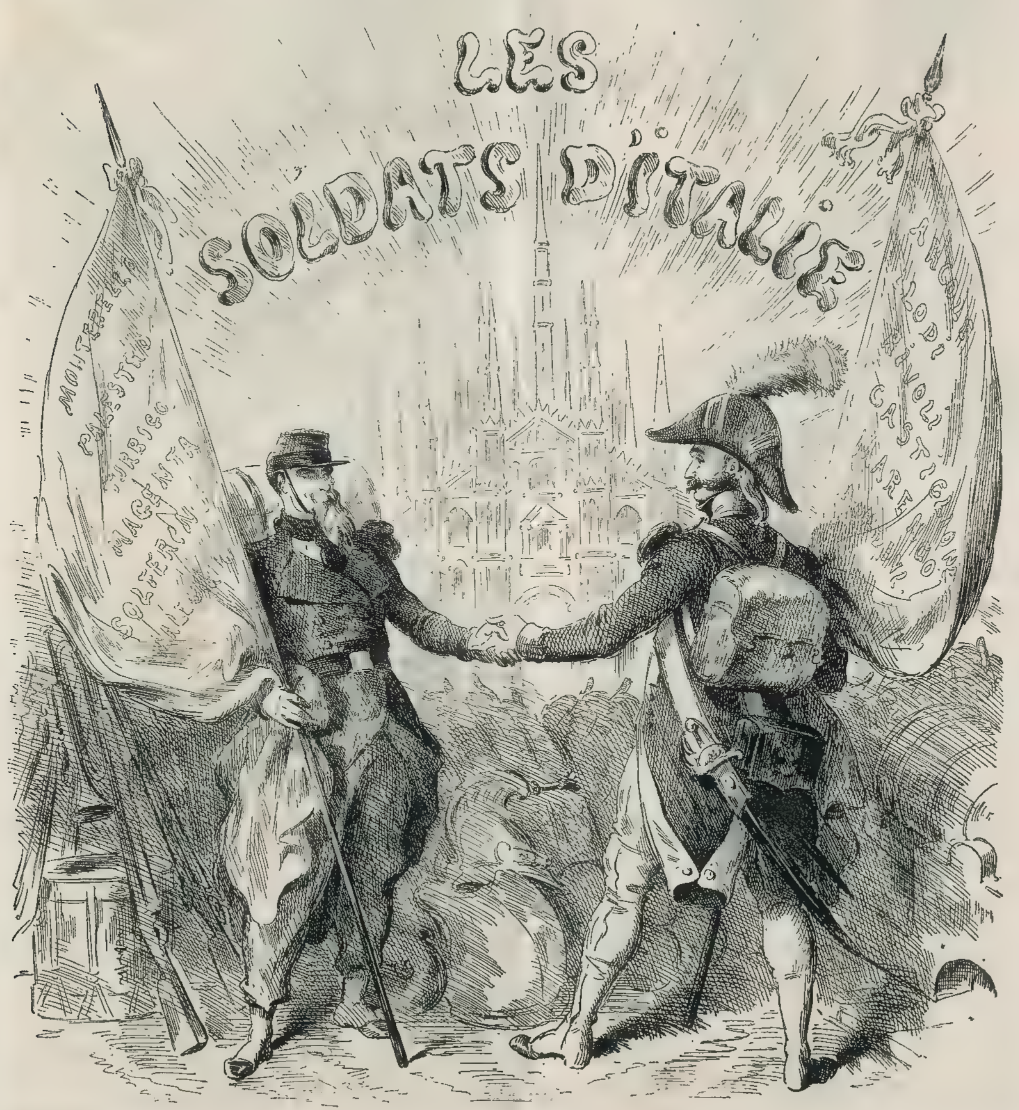
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieresch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES SOLDATS D'ITALIE (1re série), — par MARCELIN.



Êtes-vous content de nous, l'ancien ?

16235

LES SOLDATS D'ITALIE (1re série), — par MARCELIN (suite).



16236

LES SOUS-LIEUTENANTS.
Les plus ardents défenseurs de l'indépendance des Italiennes.



16237

LE SAPEUR.
« ..... Sa hache et son honneur! »
(Chateaubriand, *Dernier des Abencerrages.*)



16238

LE PRISONNIER.
— Sans rancune, au moins!

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES.

HISTOIRE D'UN NEZ.

I.

PROLÉGOMÈNES.

En ce qui touche les nez, les hommes n'ont jamais été d'accord.

Salomon disait à la reine de Saba : « Ton nez est beau comme le mont Carmel. »

Or, la reine de Saba avait le nez pointu.

Le genre humain s'est toujours beaucoup occupé des nez.

— Pourquoi? — Scarron dit : « Pour être sagace. »

Blaise Pascal a écrit :

« Si le nez de Cléopâtre eût été moins long de deux lignes, la face du monde n'aurait pas changé à Actium. »

En 93, un poëte incarcéré disait à un philosophe incarcéré avec lui à l'Abbaye :

— Le plus grand malheur est d'être enrhumé du cerveau.

Et le philosophe de répondre par ce distique :

Quand ils m'auront guillotiné,
Je n'aurai plus besoin de nez.

Sous le premier empire, pendant la troisième campagne d'Italie, Paul-Louis Courier rencontra Canova à Rome, et l'illustre sculpteur dit à l'helléniste :

— Il n'y a de réellement supportable que le nez grec.

Canova trouvait encore que Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, avait le plus beau nez grec du monde; c'est pour cette raison qu'il a taillé ce nez-là dans le marbre de Carrare. Vous pouvez l'aller visiter au musée du Louvre, où il est rangé, avec raison, parmi les merveilles de la statuaire moderne.

II.

CE QU'UN CONSUL PEUT TROUVER AU BOUT DU MONDE.

Un nez met à l'heure qu'il est le haut monde des artistes sens dessus dessous.

Sachez comment.

Il y a de cela six mois; dans l'entr'acte de la grande insurrection des cipayes, le consul français à Lahore se promenait à cheval dans la campagne.

En revenant à sa résidence, il parcourait un peu de cette vieille terre asiatique qui est, disent les légendes, le berceau du genre humain et le premier séminaire de la civilisation. Voilà que le sabot du cheval donne tout à coup contre une pierre; le sol s'entr'ouvre, et le consul, sautant à bas de sa monture, trouve un morceau de bronze.

— Qu'est-ce que c'est que ce morceau de bronze? se demande-t-il.

A force de frotter avec un bout de son foulard, notre compatriote distingue une effigie.

— Qu'est-ce que cette effigie?

Grave question, lecteur.

— Est-ce un bouton de la culotte du roi Porus ou un jeton de l'ex-royale compagnie des Indes?

Le consul français hésite à dire oui ou non, et continue à frotter.

A la fin, il voit poindre un nez retroussé.

— Point de doute, c'est un portrait de femme, reprit-il, et il serre précieusement sa trouvaille au fond de son porte-monnaie à fermoir d'or.

Mais vous pensez bien que cette quasi-solution ne l'a pas encore tout à fait tiré d'embarras. De quelle femme s'agit-il? Tel est le point d'interrogation qui lui trotte par la tête. Le consul français ne connaît point personnellement de nez retroussé dont il soit question dans l'*Histoire politique des Indes* de l'abbé Raynal, ni dans les *Lettres* de Victor Jacquemont, ni dans les cinq cents volumes de la *Revue britannique*, ni ailleurs.

— Rentrons en ville, pense-t-il; ne pensons à rien de diplomatique, dînons bien, buvons du bordeaux et méditons. Un bon dîner porte conseil.

III.

OU L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES INTERVIENT.

Tout bien examiné, le consul se dit :

— Au fait, ce n'est pas mon lot; il y a en France des

LES SOLDATS D'ITALIE (1re série), — par MARCELIN (suite).



16239

AU FEU.

— Vite à plat ventre, sergent, voilà un obus!
— Des bassesses? plus souvent!



16240

PAS PLUS FIER POUR ÇA!

La belle conduite du sapeur Laridon ayant été citée à l'ordre du jour, Laridon se décerne une pipe d'honneur.



16241

DILETTANTI.

— Eh bien, lieutenant, que dis-tu de la voix du canon?
— Ça me rappelle Lablache.

gens que le budget paye pour voir à déraisonner sur ces *machines-là*.

Dès le lendemain, il envoyait sa trouvaille en France par la malle de Calcutta. Le colis était à l'adresse de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à Paris. Jugez de la joie des savants! M. Naudet bondit d'allégresse, M. Victor Leclerc danse une pyrrhique dans la grande salle du palais Mazarin. Une médaille de bronze qui arrive des Grandes Indes! L'Orient, le primitif Orient! on n'avait pas vu pareille fête depuis la grande momie de Memphis, envoyée sous bande au quai Voltaire, par feu Champollion Ier.

On exhibe l'objet, on le lorgne, on l'examine, on l'étudie.

— Eh bien, le consul a raison; voilà bien un nez retroussé.

— Il est hors de doute que ce nez retroussé appartient à une femme, mais encore à quelle femme?

Ils se cognent tous le front. Ils interrogent les livres grecs, syriaques, sanskrits, chaldéens, persans. Ils y perdent leur latin. Ils y auraient perdu leur hindoustani, s'ils l'avaient su.

Au plus fort de la discussion, l'un d'eux s'écrie :

— Collègues, je soutiens que ce nez n'est pas d'une femme; c'est celui du blond et imberbe Bacchus, premier conquérant des Indes.

— Du tout, collègues; c'est plutôt le nez si agaçant de l'irrésistible Campaspe.

— Campaspe! où prenez-vous Campaspe?

— Eh! quoi, *ignorantus, ignorantissimus*, vous ne connaissez pas Campaspe, la maîtresse d'Alexandre le Grand, celle qui le suivit, dit Quinte-Curce, dans son expédition des Indes? Retournez donc lire Quinte-Curce, en cinquième. Ignorez-vous aussi comment le héros qui montait le cheval à tête de bœuf fit cadeau de cette femme à Apelles, l'Ingres de son temps? Il avait voulu avoir les traits de Campaspe, la reproduction de ce nez, et le peintre officiel venait de répondre, dit l'histoire, par un chef-d'œuvre. Il y a même un Baour-Lormian quelconque qui a accommodé cette aventure en vers.

> Alexandre, charmé du portrait gracieux,
> Reconnut de l'amour les traits ingénieux.
> Et d'Apelles d'abord soupçonna la tendresse...
> Mais bien loin d'en être irrité,
> Ce monarque fit voir sa générosité,
> Et pour prix du tableau lui céda sa maîtresse.

De nos jours, dans notre Europe, un prince qui agirait de cette sorte serait fessé partout, en prose et en vers; mais dans l'antiquité, venant d'Alexandre le Grand, fils de Jupiter et d'Olympias (Philippe de Macédoine y était bien aussi pour quelque chose), un pareil trait paraît sublime et charmant.

— Eh bien, voyons, dit l'Académie subjuguée par ce récit; concluons : c'est le nez de Campaspe.

— Va pour le nez de Campaspe!

Procès-verbal fut dressé en forme. Quarante signatures approuvèrent le nez historique, *ne varietur*.

IV.

OU L'ON DÉCOUVRE LA VRAIE VÉRITÉ.

Cependant, à la fin du jour, le conservateur du lieu faisait appeler un ouvrier étameur qui passait dans la rue.

L'ouvrier, ayant mission de décrasser les antiques, frottait le morceau de bronze avec énergie.

Au bout de dix minutes, on ne voyait plus seulement un nez retroussé, mais un front, des cheveux, une bouche, un menton, des oreilles.

On lisait, en outre, autour de la figure, la légende qui suit :

Mademoiselle Léocadie, élève de Palmyre, couturière des femmes de Runjet-Sing, 1833.

C'était un jeton industriel tout simplement, un prospectus, une annonce!

Tout l'Institut en fera une maladie.

P. A — D.

DU PETIT JOURNALISME EN FRANCE.

Jamais peut-être à aucune époque la lèpre du petit journalisme n'a causé autant de ravages en France que depuis quelques années.

Jamais la manie d'écrire n'a fait gémir aussi profondément la presse et les lecteurs.

LES SOLDATS D'ITALIE (1re série), — par MARCELIN (suite).



16242

A CÉDER A L'AMIABLE :
Un bon fonds de philosophie.



16243

LA RECONNAISSANCE.
— Avançons toujours; avec notre colonel on ne saurait pousser trop loin la reconnaissance.



16244

POLITIQUE.
— Au fait, puisque tu es Hongrois, pourquoi es-tu Autrichien?



16245

LE CAPITAINE.
Hier sous-lieutenant, demain général.

Est-ce un symptôme de progrès? — Il me semble plutôt que c'est un signe de décadence. — Je n'en veux pour preuve que les élucubrations perpétrées par les bonshommes de lettres qui rédigent ces intéressantes feuilles de chou.

Il faut voir avec quel sérieux comique ces myrmidons de la plume font claquer le fouet de la critique, et jettent leur jugement dans la balance de l'opinion. Ils pourfendent les réputations les mieux établies avec une ignorance convaincue qui fait plaisir à constater, et n'empêche nullement, — comme bien vous pensez, — leurs adversaires de dormir tranquilles sur les deux oreilles.

***

C'est en général au sortir des bancs du collége que cette maladie antilittéraire se déclare. Tout imprégné encore des parfums de la rhétorique, le lycéen fait homme rêve volontiers de la gloire que donnent les arts et les lettres, et il se réveille un beau matin en constatant que le besoin d'un nouveau journal se fait sentir.

L'idée communiquée à quelques amis est trouvée lumineuse. On discute sans retard les bases du journal, puis on va frapper à la porte de quelque Gobseck, qui, — sur de bonnes garanties, — consent à avancer les premiers fonds : — 500 fr. liquides et douze pièces de vin de Bordeaux à liquider. — On vend le vin de Bordeaux le tiers de sa valeur. — Gobseck le fait racheter par un prête-nom, et le tour est fait. — Mais le fondateur du futur journal se trouve à la tête d'une somme de 2,000 fr. — 2,000 fr., le levier d'Archimède!

LE SALON DE 1859.



2160. — PATRE DES ALPES CHANGEANT D'ESTIVAGE, *par* Meuron, *lithographié par* Damourette.



671. — LE CARDINAL RICHELIEU, *par* Comte, *lithographié par* Damourette. Appartient à M. Flotard (de Lyon).

***

A peine l'argent est-il touché, que la rédaction, comme un seul homme, sent que le moment est venu de célébrer dans un dîner fraternel la naissance du *Canard, écho des cancans de la semaine;* — puis vient le baptême; — autres agapes encore plus fraternelles. Bref, les festins se succèdent sans interruption sous les prétextes les plus ingénieux, — et le journal ne paraît pas.

— Dans une brasserie bien connue, où se sont fondés et fondus un certain nombre de petits journaux poitrinaires, nous avons vu cette exploitation du rédacteur en chef par ses collaborateurs opérée avec une audace merveilleuse

Bohèmes patentés, licenciés ès choppes, ces collaborateurs faméliques avaient le talent de plumer la bête sans la faire crier; — mais, en revanche, au dessert, ils couronnaient de roses l'amphitryon, et s'extasiaient sur la finesse de chacune de ses paroles.

— Ce *Follembuche,* cet abracadabrant, disait l'un à demi-voix.

— Qui donc a fait courir le bruit que Rivarol était mort, reprenait un autre?

Et Follembuche de se passer la main dans les cheveux avec la sérénité d'un demi-dieu mythologique. — Il se laissait immortaliser préventivement, et se croyait digne de cet à-compte sur l'avenir.

Tous les jeunes Follembuche sont à peu près taillés sur ce modèle, — et l'histoire de la création de l'une de ces feuilles éphémères est l'histoire de toutes.

***

Enfin le premier numéro du *Canard* paraît, pâle, souffreteux, incolore, et quelque peu phthisique, mais qu'importe! Follembuche considère son nouveau-né avec la tendresse d'un père; — il s'admire dans son œuvre et baisse les yeux dans la rue, tant il craint de rencontrer fixés sur lui les regards d'une foule idolâtre.

S'il entre dans un café, il prend un air indifférent, et examine du coin de l'œil quelle sensation produit le nouveau journal sur l'esprit des consommateurs.

On doit se l'arracher.

— Garçon! une demi-tasse et le journal le *Canard.*

— Une demi-tasse! — Voilà, monsieur.

— Et le *Canard?*

— Nous n'avons pas ça ici, monsieur.

— Ah! — Pourtant les cafés qui se respectent ont tous *ça*, et l'établissement qui n'a pas *ça* n'est qu'une échoppe de bas étage, vous pouvez le dire de ma part à votre patron.

— Une échoppe! Sans crème, très-bien, boum!

***

Rarement le *Canard* a deux numéros. — Les frais de tirage du premier, ajoutés au total des sommes dépensées précédemment, absorbent à peu près tous les capitaux de l'entreprise.

Mais Follembuche a toujours le front serein; il compte sur l'abonné, sur l'abonné qui va se précipiter en masse et briller par le nombre. Il l'attend; mais, en fin de compte, il est bien forcé de s'apercevoir que l'abonné brille, il est vrai, mais seulement par son absence.

Navré, Follembuche va à la brasserie, et convoque à une table le ban et l'arrière-ban de ses dévoués collaborateurs. Nul doute qu'ils ne se cotisent à leur tour pour payer les frais de couvée du jeune et intéressant *Canard.* Ce candide volatile les a nourris pendant un mois, il est bien juste qu'à présent ils lui donnent la becquée.

Cependant les *canettes* circulent; la bohème altérée chante encore à grand renfort de *choppes* les louanges de *Follembuche-Mécène.* Elle trouve son premier article écrasant, et lui prédit que le *Canard* deviendra centenaire.

Follembuche partage cette conviction, mais il est contraint d'avouer que si on ne lui vient pas en aide, il lui sera impossible de faire paraître le second numéro.

Étonnement; exclamations prolongées; silence général; le glas du *Canard* sonne! Un ami intime de Follembuche quitte furtivement la table; un autre se rappelle qu'il n'a pas encore donné ses quatre faux-cols à sa blanchisseuse; un troisième se disperse, puis un quatrième. Bref, au bout de dix minutes, *alaas poor Yorick!* le progéniteur du *Canard* reste seul... avec son déshonneur et quinze canettes à payer.

Cette comédie n'est pas une fiction, nous l'avons vu jouer sous nos yeux avec des détails et des incidents caractéristiques que nous voudrions pouvoir raconter ici.

Et le Follembuche de cette comédie, honteux et confus, jure, mais trop tard...

***

Telle est en somme l'histoire de ces journaux mort-nés. Ceux qui essayent de vivre, végètent misérablement. Ils ont beau crier, casser les vitres, déposer le long des illustrations en vogue leurs petites diatribes mesquinement vipérines, nul ne daigne les remarquer et les lire, et ils finissent par succomber à la chlorose de l'indifférence publique. Ils meurent, comme ils ont vécu, dans l'obscurité et l'isolement.

Il est regrettable néanmoins de voir une foule de bons petits jeunes gens, qui auraient pu faire d'excellents bottiers et des épiciers modèles, prendre la plume pour guider vers le *beau* et le *bien* leurs contemporains, qui s'obstinent à ne pas les suivre.

Hippolyte Maxance.

RÉHABILITATION DU CALEMBOUR.

« Le calembour est l'esprit de ceux qui n'en ont pas. »

Qui a dit cela? Probablement quelque cuistre qui n'avait pas d'esprit et qui ne savait pas faire de calembours, — voilà tout[1].

Le calembour est le revolver avec lequel les hommes tuent cet anthropophage qui s'appelle l'ennui. Quand le revolver rate, c'est qu'il est mal chargé; quand il tue les passants au lieu de tuer l'ennui, c'est qu'il est manié par un maladroit. Il faut savoir se servir de cette arme-là comme de toutes les armes possibles : il y a des tirs spé-

[1] Guichardet, qui lit par-dessus mon épaule (l'imprudent!), me souffle dans le tuyau de l'oreille que cette hérésie a été soutenue par Rivarol ou par Chamfort. Eh bien! Chamfort était un cuistre, alors! un cuistre qui avait de l'esprit, *abs!*...

LE SALON DE 1859.



1270. — PRAIRIE DU BORD DE L'AAR (OBERLAND BERNOIS), *par* KARL GIRARDET, *lith. par* DAMOURETTE. 16248



63. — LA DESCENTE, *par* ANTIGNA, *lithographié par* DAMOURETTE. 16249

ciaux où l'on vous enseigne à peu de frais à viser juste et à porter loin. Parmi les professeurs célèbres de l'antiquité, il y avait Socrate, Ésope, Diogène et quelques autres; parmi les modernes, je citerai au hasard, dans le nombre, Michel de Montaigne, François Rabelais, Piron, Désaugiers, Guatimozin, Nadar, Méry, Paul de Kock, Alphonse Duchesne, Auguste Villemot et Jean Hiroux.

On comprend bien que, pour prouver ce que j'avance à propos des trois professeurs de calembours anciens nommés plus haut, je ne peux pas faire ici de citation, ce serait faire un vain étalage d'érudition, — d'autant plus vain que l'imprimerie du *Journal amusant* n'a pas de caractères grecs. Je ne pourrais faire que des citations françaises, — et alors ce ne seraient plus des citations grecques : elles manqueraient complétement de sel attique. Lisez, pour vous distraire et pour vous convaincre, la vie d'Ésope par Planude, la vie de Socrate par Platon, la vie de Diogène par Plutarque. Si vous n'êtes pas convaincus, c'est que vous serez bien distraits — par autre chose.

Quant à Michel de Montaigne, il suffit de parcourir ses *Essais*, qui sont farcis de calembours dans le genre de celui-ci : « Socrate, ce sage homme, était fils d'une sage-femme. »

Quant à François Rabelais, il suffit de le nommer pour que l'eau, c'est-à-dire le calembour, vous en vienne à la bouche. Si le calembour n'eût pas existé alors, Panurge l'aurait inventé. C'est un peu gaillard; mais, où est le mal?

Quant à Guatimozin, il suffit de rappeler la réponse qu'il fit, sur le gril ardent où l'avaient placé les soldats de Fernand Cortez, à l'un de ses ministres qui se plaignait à lui d'avoir un peu trop chaud : « Et moi, suis-je donc sur un lit de roses?... »

Quant à Désaugiers, il suffit d'évoquer la demande qu'il fit à son médecin, qui lui extrayait de la vessie pierre sur pierre : « Suis-je enfin au bout de ma carrière?... »

Quant à Nadar, il n'est pas encore passé, fort heureusement pour nous, à l'état d'immortel, — malgré qu'il se soit placé dans son Panthéon, — et il ne m'est pas permis d'écrire sa biographie. Je le regrette, car il a fait assez d'effets de poche envers moi pour que je n'hésitasse pas à faire un effet de cœur à son endroit, si l'occasion s'en présentait. Espérons qu'elle ne se présentera pas de sitôt, cette occasion affligée de calvitie!...

Quant aux autres contemporains, Méry, Alphonse Duchesne, Paul de Kock, Auguste Villemot et Jean Hiroux, je ne veux pas les exposer à souffrir dans leur modestie, en citant leurs mots, je le regrette beaucoup, parce qu'ils réjouiraient beaucoup, — et me rapporteraient beaucoup de lignes... de fond. Seul, peut-être, Jean Hiroux ne souffrirait pas dans sa modestie, pour deux raisons, dont l'une est *capitale* : il n'avait pas de modestie — et il a été exécuté!...

Permettez-moi d'ajouter, à propos de Jean Hiroux, un mot sinistre et jovial prononcé il y a quelques années, au bagne de Rochefort, par un forçat condamné à mort pour avoir donné un coup de poinçon à un garde-chiourme : « Je m'appelle aujourd'hui Rognon, disait-il à ses camarades; demain je m'appellerai Rogné!... »

Tous ces mots *in articulo mortis* (l'article le plus difficile à faire!) font oublier le moment inévitable, et l'on passe ainsi sans s'en apercevoir. La gaieté est une sorte de chloroforme moral qui permet au grand Manitou de vous faire subir, sans douleur, l'opération douloureuse de la vie.

On ne vous empêche pas de faire des livres sérieux et des bouquins ennuyeux, ô savants! Ne nous empêchez pas de faire des livres frivoles et des brochures amusantes. Les calembours vous déplaisent, comme les raisins déplaisaient au renard du Bonhomme : vous les trouvez trop

LE SALON DE 1859.



2904. — LA VACHE QUI SE GRATTE, *par* Troyon, *lithographié par* Damourette.

verts ! N'en mangez pas, — mais n'en dégoûtez pas les autres. Un calembour vaut une bataille ; un calembour vaut une fortune ; calembour passe richesse ; un calembour est une bonne action. Le populaire le sait bien, puisqu'il remplace le pain qui lui manque parfois, par le rire qui ne lui manque jamais. Il n'a qu'un livre dans sa bibliothèque en sapin : c'est le recueil des bons mots du marquis de Bièvre — qui ne sont pas du marquis de Bièvre. Il n'a qu'une chanson sur les lèvres, c'est un refrain :

Nous n'avons qu'un temps à vivre ;
Amis, passons-le gaiement.

Quoi que vous disiez et fassiez, ô savantasses rechigneux et marmiteux, jamais la gaieté ne nous fera faillite ; jamais le calembour ne fera banqueroute : c'est pour cela que je demande sa réhabilitation !...

C'est illogique, — mais c'est mon idée.

Alfred Delvau.

Maîtres ès calembours oubliés par moi :

Montesquieu (Lettres persanes, *passim*) ; lord Byron (Don Juan) ; Shakspeare (partout) ; Sterne (Tristram Shandy) ; Guichardet (Brasserie des martyrs) ; Adolphe Dumas (le Camp des Croisés) :

Et j'en saurai sortir comme *un vieillard en sort*...).

Milton (*Paradis lost*) ; Racine (Athalie :

La foule, à flots pressés, inondait les portiques...) ;

Azaïs (Système des compensations, *passim*) ; Champfleury (les Bourgeois de Saint-Flour, *passim*).

Le reste ne *veut* pas l'honneur d'être cité.

THÉATRES.

Il y a trois théâtres qui possèdent le privilége des grandes et belles reprises : ce sont le Théâtre-Français, l'Opéra et l'Opéra-Comique. Leurs scènes, alimentées par le talent de ceux qui ont fait leurs preuves, finissent, après une sorte de triage dont le public est le juge suprême, par garder les meilleurs ouvrages qu'elles ont représentés. De là un répertoire que notre admiration ne se lasse ni d'étudier ni d'applaudir.

Parmi les ouvrages heureux qu'un succès constant n'a cessé d'exalter, les *Mousquetaires de la Reine*, d'Halévy, doivent être cités sans réserve. Cette gentille comédie, doublée d'une partition qui renferme tant de beautés de premier ordre, voit son succès se consolider à chaque nouvelle épreuve.

Montaubry faisait son *troisième début* (au dire de l'affiche) dans le rôle d'Olivier. Nous avions entendu avancer qu'il se surpassait dans le bel opéra d'Halévy. Nous sommes heureux de constater que ce bruit n'avait rien d'exagéré.

Si des théâtres de chant nous passons aux spectacles du boulevard, nous allons voir l'agitation succéder à la bonne harmonie, la fièvre chasser le calme. Ici tout est en feu. Entre huit heures et minuit, sur toute la ligne, on respire l'odeur de la poudre. On livre des batailles, on célèbre la gloire de la France à la Porte-Saint-Martin, dans une magnifique épopée comme en donnait autrefois le Cirque : la *Voie sacrée, ou les étapes de la gloire*. On la célèbre aussi à coups de fusil à la Gaîté, dans la *Veille de Marengo* ; dans *En Italie*, aux Folies-Dramatiques ; dans *Sur la frontière*, aux Délassements ; dans les *Zouaves*, à Beaumarchais. Bientôt le Cirque va s'en mêler. Quant à l'Ambigu, ce sera quand l'immense succès de la reprise des *Mousquetaires* le lui permettra.

L'armée d'Italie est la muse qu'invoquent en ce moment nos dramaturges et nos vaudevillistes populaires. Elle leur livre ses hauts faits, ses actions héroïques, ses élans sublimes, et son esprit et sa gaieté, et ses chansons. A notre avis, on ne peut guère qu'amoindrir les soldats que nous voyons si grands. Il n'y a pas de drame qui vaille le bulletin de la bataille de Magenta. Mais enfin, cette littérature à coups de baïonnette répond aux aspirations du public, flatte ses instincts, fait tressaillir toutes ses fibres. Derrière le drame de convention, il y a le drame sanglant et glorieux. Derrière le comparse, il y a le soldat, il y a la patrie.

La *Voie sacrée*, surtout, a été montée avec un luxe inouï. Les combats y sont splendides, et madame Laurent y déploie un talent qui fait de chacune de ses créations une nouvelle victoire.

A côté de son œuvre anti-autrichienne, le théâtre des Folies-Dramatiques fait une guerre aux réclames de la quatrième page des journaux sous le titre de *Chasse aux Canards*. C'est gai, vif, amusant.

En attendant qu'il joue aussi sa pièce guerrière, les *Vivandières de la garde*, le théâtre d'Offenbach montre *Un mari à la porte*, livret spirituel, enjolivé de gracieuse musique due au maëstro du logis.

L'ouverture contient un délicieux motif de valse qui sera joué dans tous les bals de l'hiver prochain, et deviendra populaire.

Le Théâtre des Fleurs (du Pré-Catelan) est ouvert ; c'est un théâtre où l'on respire, et auquel le firmament sert de coupole. Là jaillissent les cascades d'eau vive, là les décors de verdure se balancent au souffle du vent ; c'est un Éden enivrant où s'ébattent les jolies ballerines armées de castagnettes.

Il y a aussi un acrobate qui est un être passablement merveilleux dans son genre. Le gaillard a l'air d'être né sur la corde roide. Il y est à son aise comme le poisson dans l'eau.

Le Pré-Catelan est une des merveilles du Paris nouveau.

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pourquoi dans ce costume cet acteur ne pourra-t-il chanter convenablement?

Parce qu'il est en roué (*enroué*).

N° 2. Pourquoi malgré son air jovial cet homme ressemble-t-il au plus malheureux des prisonniers?

Parce qu'il est chargé de fers.

N° 4. Pourquoi cet homme ressemble-t-il à un garçon d'honneur dans la plus importante de ses fonctions?

Parce qu'il tient le poêle.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Raconter ses maux à autrui peut les soulager, mais ne les guérit pas.

Rat comte — é seme o — ZA haut — truie — peut — laie sous lager — mais — neuf laies guéries — pas.

N° 5. On sera d'accord entre la Turquie et le Monténégro quand la poudre aura dit son dernier mot.

Once — rats d'accord entre lattes — hure — qui aile monte É — nez gres — camp — la poudre O — rat dit son dernier mot.

N° 6. Lever à cinq, dîner à neuf, souper à cinq, coucher à neuf, font vivre dans nonante-neuf.

Le — verrat ceint — Q d'i — nez rat — IX — sous P rat ceint — q — cou — cher âne — œuf font vivre dans 99.



LES ROBERT MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS

COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.

PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, **11 fr. SEULEMENT**, rendu *franco* par la poste.

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



42 COSTUMES

ITALIENS ET PIÉMONTAIS.

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, — coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 42 costumes seront envoyés francs de port sur tous les points de la France aux personnes qui nous adresseront 16 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

27 COSTUMES

ALLEMANDS ET AUTRICHIENS.

Ces 27 costumes, ainsi que les 42 costumes annoncés ci-contre, font partie de la belle et intéressante collection le *Musée de costumes*, qui est arrivée à 415 costumes différents, et qui va faire paraître très-prochainement 10 nouveaux costumes algériens.

Les 27 costumes ALLEMANDS et AUTRICHIENS seront adressés francs de port, en France, à toute personne qui nous enverra 10 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste au directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.





Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu franco pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr. ; — pour 6 mois, 14 fr. ; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt jolis costumes de différents pays. Ces costumes sont coloriés et ils représentent une valeur de plus de 20 fr.

On souscrit au bureau, 20, rue Bergère.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE. — Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d Album 140 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes. Cet Album se vend 12 fr. à Paris, 14 fr. rendu *franco*. Pour les abonnés du *Journal amusant* et des *Modes parisiennes*, le prix, rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, est réduit à 6 fr. — Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de 6 fr., rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE, par madame CAVÉ. Méthode approuvée par MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET et autres. La méthode de madame Cavé est d'une simplicité merveilleuse, toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de madame Cavé aussi bien que le meilleur professeur. — Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui chaque jour se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille. — Prix de la méthode, 3 fr. — Pour la recevoir franche de port, 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE. (Méthode de madame CAVÉ.) Les 1er, 2e et 3e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les trois cahiers coûtent donc 30 francs. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner. — Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Comp., rue Bergère, 20.

En vente chez MALLET-BACHELIER, 12, rue du Jardinet.

RECHERCHES SUR LES ÉTOILES FILANTES.

INTRODUCTION HISTORIQUE, par MM. COULVIER-GRAVIER et SAIGEY.

Grand in-8°, 1847. — Prix : 5 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 185. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 16 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

NADAR JURY

AU SALON DE 1859.

DESSINS PAR NADAR et DARJOU.

TEXTE PAR NADAR.



16251

ALAIN CHARTIER EMBRASSÉ PAR MARGUERITE D'ÉCOSSE. — C'est du moins ce que dit le livret; mais M. Comte a reculé devant l'audace de la légende historique, et a préféré faire prendre une puce sur le nez du poëte par la reine. Ce que je trouve de mieux dans ce tableau de M. Comte, qui ne nous gâte pas cette année, c'est le portrait du comédien Bache dans son costume d'*Orphée aux enfers*.



16252

SAPHO

A l'usage des confiseurs, par M. Clesinger.



16253

Paysages siamois de MM. César de Cock et Charles de Cock.

« Le même *vert* nous a nourris tous deux. »
(*N'importe qui.*)

NADAR JURY.



Effet produit sur un visiteur du salon par l'eau des merveilleux tableaux de M. Daubigny.



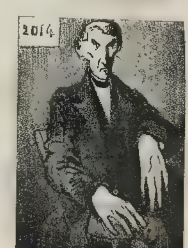
Quel malheur que dans cette *Conception* si heureuse de M. Foyatier, on craigne toujours que la femme ne laisse tomber ce bijou d'enfant!



L'OGRE ET LE PETIT POUCET, légende dorée par M. Michel.



Pourquoi M. Jean Bard a-t-il pris la peine de faire deux fois la même figure? Une suffisait! et largement.



Je ne sais pas si ce monsieur peint par M. Martin a le bras long, mais je garantis les mains.

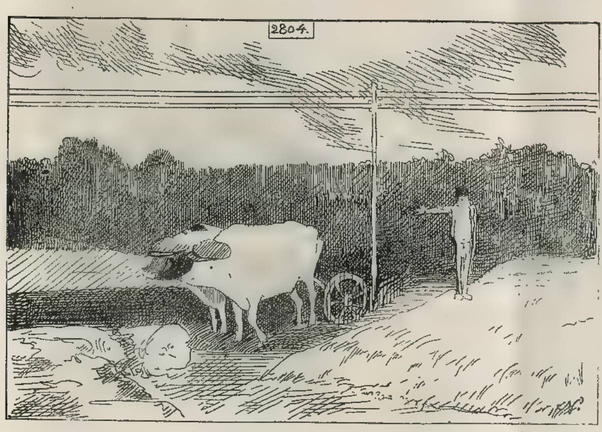


AI-JE DU PAPIER SUR MOI? par M. Besenval.



LA FEMME DU PEINTRE, par M. Correns. — Gueux de peintre, va!

NADAR JURY.



16261

LES BOEUFS, par les de Pierre Dupont, peinture de M. Joseph Stevens. — Le poëme de Dupont ne parle pas d'un cantonnier ni du télégraphe électrique que M. Stevens a introduits dans sa composition, en *diezant* de casquettes les têtes des deux bœufs.



16262

LE PATRON DES POCHARDS, par M. Girard.



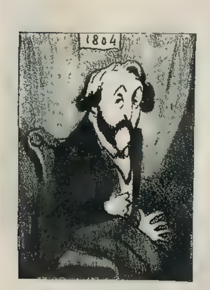
16263

M. Reverchon a trouvé le moyen bien simple de rajeunir par des coiffures modernes un sujet déjà un peu ancien.



16264

M. Casey (élève de Brart et Saint-Omer) calligraphie les cruautés des Thurings d'Attila.



16265

IL ÉTAIT TEMPS!
par M. Laugier.



16266

UN PORTRAIT UN PEU CHOUETTE,
par M. Marquerie.



16267

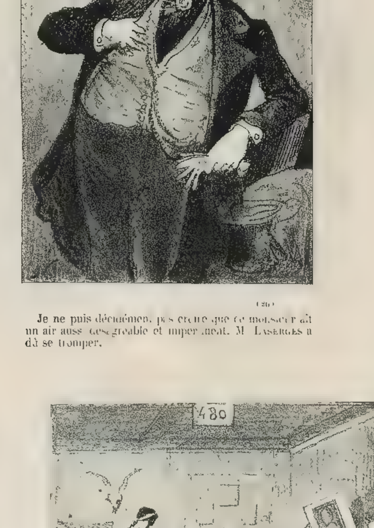
JEUNE MULATRESSE, espèce nouvelle découverte par M. Vial.

NADAR JURY.



16268

Taureau romain par le peintre CLESINGER.



Je ne puis décidément pas croire que ce monsieur ait un air aussi désagréable et impertinent. M. LASERGUES a dû se tromper.

16270

M. RICARD a beau faire avec tout son talent, il ne me raccommodera jamais avec les blondes.



16271

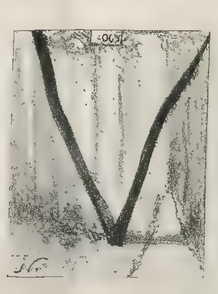
La peinture de M. GUILBERT-DANELLE est si éclatante qu'elle nécessite quelques précautions. Avis!

Une dame montre à un monsieur une chemise tachée de sang. Ce tableau de M. CAMINADE fait rêver...



16273

Effet singulier produit sur la jambe droite par la Malaria. Ce sujet médical est traité d'ailleurs avec tout le talent de M. LUDOVIC DURAND.



16274

Épinards sans croûtons avec le chiffre de l'auteur, par M. WALLET.



1627.

HO DU CANOT! Ou, pour parler comme le livret, l'*Echo du ravin*, par M. DE RUDDER.

NADAR JURY.



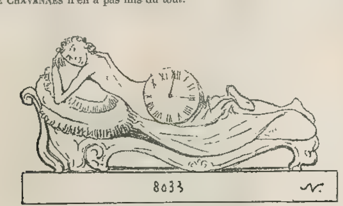
16276

Je regrette vivement que ce second numéro du Salon ne soit pas enluminé comme le premier, cela m'aurait permis de donner un peu de couleur au RETOUR DE CHASSE, où M. Puvis de Chavannes n'en a pas mis du tout.



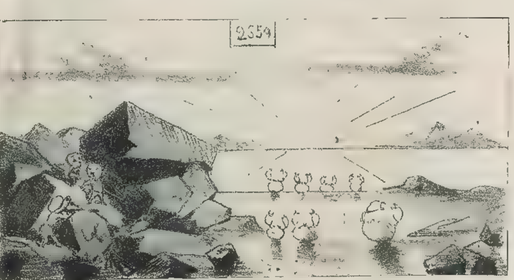
16277

LIÈVRE SAUTÉ, cuisiné par M. Henneberg. M. Henneberg est un enragé de mouvement, plein de fougue, qui doit inquiéter monsieur Thomas Couture, son maître.



16278

MODÈLE DE PENDULE, par M. Huguenin.



16279

LE PAS DES CRABES, réglé par M. Saal.

Personne ne sait mieux que M. Charles Giraud mettre en ordre un appartement. Les meubles sont époussetés, les jardinières arrosées, le parquet bien frotté, et M. Charles Giraud n'est pas de ces imbéciles qui choisissent mal leurs bourgeois : il croirait déchoir s'il n'était pas toujours dans de bonnes maisons, chez des gens huppés ! — Bien vite un plumeau d'honneur à M. Charles Giraud !



16280

Voici, messieurs, mesdames, le fameux Gorille de M. Fremiet; il emporte dans les bois une petite dame pour la manger. M. Fremiet n'ayant pu dire à quelle sauce, le jury a saisi ce prétexte pour refuser cette œuvre intéressante.



16281

NADAR JURY.



16282
On a refusé le singe de M. Fremiet et on reçoit ce portrait-là. Y a des injustices !



16283
UN BUSTE pincé par M. Lequesne.



16284
Portrait de M. V..., architecte paysagiste, et de sa redingote, par M. Richomme.



16285
Les chevaux de M. Bayard sont si forts qu'ils emportent la Conciergerie. M. Bayard pourrait-il leur ajouter le Palais de Justice?



16286
MÉDÉE ÉGORGE SES ENFANTS. Cette composition fait beaucoup de *Prouhaha.*



16287
PAN CONSOLE PSYCHÉ, dit le livret. A la bonne heure! J'avais cru qu'il s'agissait de toute autre chose.



16288
BONJOUR! par M. Baury. — Pourquoi pas bonsoir?

NADAR JURY.



16289

Un nommé Bouchard, dit M. Dobbelaere, est si mécontent de voir Charles le Bon assis dans une pelote, qu'il lui donne *un va te faire panser* numéro 1 sur la tête.



16290

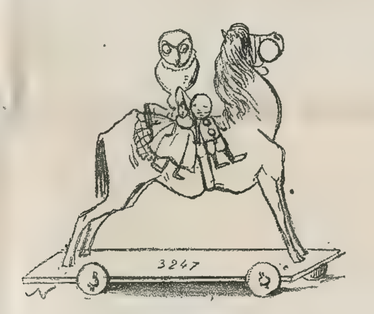
Le Zéphyr, par M. Voillemot-Watteau.



16291

UN JEUNE PÊCHEUR extrêmement bossu, dit M. Lehmann, reçoit les consolations d'une jeune personne assez décolletée, qui veut lui persuader par son propre exemple qu'une académie parfaite ne fait pas le bonheur.

Signe particulier : ils ont des cheveux verts.



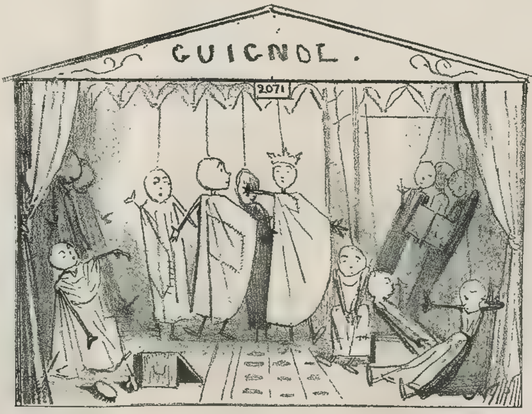
16292

Cheval de saltimbanque, par l'infatigable M. Fremiet.



16293

M. Lobrichon a beau faire, je ne m'accoutumerai jamais à cette figure-là !



16294

Héroïsme de l'impératrice Théodora. Je ne trouve pas M. Maison moins héroïque de nous offrir une peinture aussi saugrenue que celle-là.

Je ne puis cependant dire adieu au Salon de 1859 sans parler de quelques tableaux qui n'ont pu trouver leur place dans notre galerie *pour rire*. Au risque de tomber dans le catalogue, je mentionne donc à la hâte l'admirable portrait de la *Jeune fille à l'œillet* de M. H. Flandrin, le chef-d'œuvre du Salon, — et les paysages de M. P. Flandrin. Ce double éloge ne saurait être de ma part suspect de partialité. Puis un excellent portrait d'homme jeune, par M. Baudry; l'exposition tout entière de M. Penguilly-Lharidon, qui a pris une revanche éclatante; la *Cinquantaine* de M. Knaus; les marines de M. Berthelemy, l'homme de notre temps qui sache le mieux peindre la mer; les *Religieuses* de M. Amand Gautier; un tableau très-remarquable de M. Rothermel (Homme assis); les toiles de Troyon, de Tabar, de Veyrassat (2943 surtout); l'immense *Lac de Trasimène* de M. Bénédict Masson; les Corot et les Daubigny, — au-dessus de tout éloge; — les Jadin, Jeanron, Dauzats et Louis Boulanger, ces maîtres de la génération d'hier qui restent à la tête de la génération d'aujourd'hui; les ravissantes aquarelles d'Eugène Lami pour les poésies d'Alfred de Musset; les moutonneries de M. Brendel et les paysanneries de M. Breton (j'aime encore mieux le *Lundi* que les autres); les toiles brillantes de M. Heilde buth, les dessins de Bida, une grande peinture, *Eve*, du sculpteur Clesinger; les de Curzon, à l'apogée de leur force; deux petites toiles très-remarquables de M. Carraud, un Lyonnais pourtant! un petit chien noir de M. Leygue, aussi fort qu'un Jadin; les deux Leleux, un *Angelus* de M. Legros, qui rappelle les Cranach et Emmeling; un excellent portrait par mademoiselle T. de Kerolan (je ne passe pas pour être galant en peinture), le *Départ des muletiers* de M. Antoine Dumas, les Durand Brager, les Cals, les *Funérailles de Buon del Monte*, par madame Bertaut; les portraits si galamment troussés de M. Faustin Besson, qui aurait pu nous donner autre chose encore; les sympathiques Bonvin; les miracles de M. Desgoffe (le neveu, entendons-nous bien!); deux très-intéressants tableaux de M. Worms; la *Course bretonne* et les *Giboyeurs de mer* de mes amis et collaborateurs Darjou et Riou; un premier essai remarquable de M. Lepec; les aquarelles et les miniatures de M. Camino et de madame Isbert, sans oublier un dessin de M. Maurice Sand, ni trois portraits par madame la princesse Mathilde, qui pourraient être signés par un roturier, bien qu'ils soient un peu au beurre noir; ni la marine de M. Pastelot, ni l'épisode militaire de M. Paternostre, ni les Pils, ni les Monginot, ni la position très-intéressante de M. Patrois, ni les deux toiles de M. Paul Palizzi, qui ne pâlissent point à côté de l'immense tableau de son frère Joseph, etc., etc.

Si nous passons au paysage, c'est tout un glorieux calendrier qu'il me faut enregistrer. Passons donc rapidement la revue de cette armée de capitaines, et saluons MM. Fromentin, Berchère, Hédouin, Lavieille, Blin, Villevieille, Ch. Leroux, de Châtillon, Anastasi, Bernier, L. Desbrosses, Antiq, Brissot de Warville, Brion, Chintreuil, Cabat, Rosier, Deshayes, Flahaut, Gourlier, Grandsire, Knyff, Lambinet, Harspignies, P. Huet, Potemont, Lapierre, Legentile, Marck, etc., etc.

G. Doré n'a rien envoyé. — Préault non plus.

On me dit que Daubigny est décoré. Mieux vaut tard...

Ce grand et sympathique artiste, qui a créé la lithographie, — un homme qui n'a jamais su demander, — j'ai nommé Célestin Nanteuil, la plus noble poitrine sur laquelle une croix d'honneur puisse être attachée, — n'a pas même, m'assure-t-on, une troisième médaille cette année

En revanche, M. Soulange-Teissier, qui a lithographié le Malakoff de M. Yvon et le portrait de M. le sénateur la Rochejaquelein, est décoré.

La commission de la loterie instituée pour des achats aux jeunes peintres qui ont besoin d'être encouragés a cru devoir dépenser douze mille francs pour acheter un assez bon tableau, mais qui ne vaut pas cela, de madame H. Brown, qui n'attend pas du tout après ces douze mille francs-là. J'aurais préféré de beaucoup qu'on achetât douze tableau de mille francs à douze peintres que je pourrais dire....

NADAR.

P. S. Une petite observation qui m'est un peu personnelle. Pourquoi MM. ...., qui exposent des gravures exécutées d'après nos photographies, ne l'indiquent-ils pas? Et comment quelques-uns d'entre eux se permettent-ils d'ajouter *del.* au *sculps.* pour des compositions qu'ils n'ont eu qu'à décalquer?

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 186. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 23 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . . 10 »
12 mois . . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

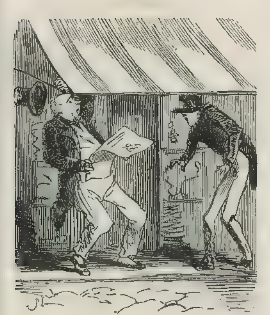
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR et DARJOU.



16295

Je saisis pour la vingtième fois cette occasion d'appeler l'attention de M. le préfet de police sur les auvents trop bas des boutiques



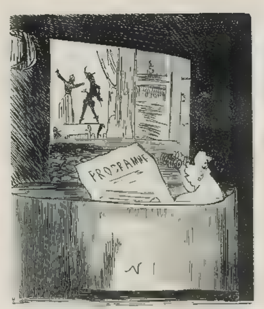
16296

Les premières chaleurs! — Ouf!



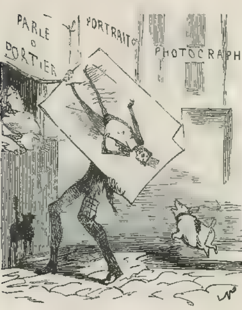
16297

— L'été! filons comme des lapins!



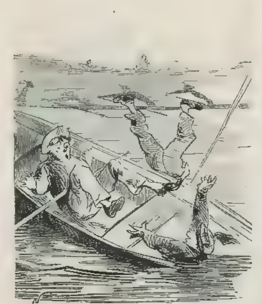
16298

Baignoires. — Les seules places qu'on puisse prendre au théâtre par ce temps-ci.



16299

Invasion des nouvelles cartes de visite.



16300

Les canotiers continuent à s'amuser sur et dans la Seine.



16301

Trop arrosé!



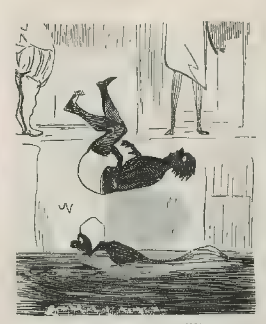
16302

Avez-vous entendu dire que nous allions avoir de l'eau dans toutes les maisons?



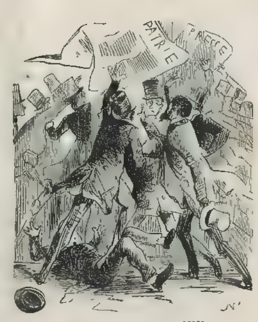
16303

Trop bonne! Elle est bouillante!



16304

Et trop de monde! ça ne filtre pas l'eau, non!



16305

Paris à cinq heures du soir. — Malgré les feuilletons du vicomte Ponson du Terrail.



16306

A la Bourse. — Une dépêche!

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16307

Des nouvelles! des nouvelles.



16308

Départ de tous les Savoyards de Paris pour l'armée de Garibaldi. Penurie de ramoneurs



16309

Des journaux partout.



16310

Un chroniqueur consciencieux qui est à l'armée — sans l'être *alarmé* !) — Toujours la chaleur!



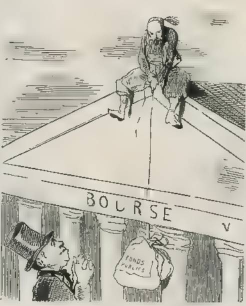
16311

Plusieurs peintres suivent l'armée française voir *les grands journaux*,



16312

Ah! la malheureuse, qui s'empare de mes épingles! Comment vais-je prendre Peschiera, maintenant!



16313

Le saint en faveur pour le moment



16314

On parle de l'organisation des trains de plaisir pour l'armée d'Italie.



16315

— Dam! mon commissaire, y m'a appelé muff, j'y ai flanqué une tripotee, mais c'est fini, je l'y en veux plus.



16316

— Un bouchon de paille sur la trompette! Combien qu'vous valez donc, madame!



16317

Les nouveaux chapeaux *gris*. (Excusez le calembour : il fait si chaud!)



16318

Maudit printemps



16319

Au salon. — Le dimanche.



16320

Salle des étrangers. — On demande des interprètes.



16321

— Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire où est le meilleur tableau d'ici? — Chez moi, monsieur.



16322

Effet de la salle des *Pieta* sur les spectateurs nerveux.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16323

Au salon — Entrée, huit heures du matin. Prix, 5 fr.



16324

Ce que je trouve surtout de bien à l'exposition de sculpture, c'est l'exposition d'horticulture.



16325

A l'exposition de sculpture et d'horticulture mêlées. — Cristi! la belle pomme de terre!



16326

Je prendrais bien un billet, puisqu'ils m'ont pris un tableau; mais si j'allais gagner justement celui-là!...



16327

Voulant à toute force obtenir un petit morceau de la statue en sucre de M. Clesinger.



16328

Salon des étrangers. — Préparatifs pour la fermeture.



16329

Le soleil rendant sa petite visite à sa fille la photographie, admise enfin à l'*Exposition des Beaux-Arts*.



16330

Cafés chantants des Champs Élysées, ou la musique à *contre-temps*.



16331

Monsieur est bien embarrassé de savoir à quelle roulette il ira perdre son argent cette année.



16332

Au lieu d'aller tout bonnement à Marlotte, où on fait des économies.



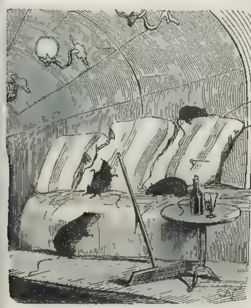
16333

C'est monsieur qui nous embellit!



16334

— C'est-y tenu!...



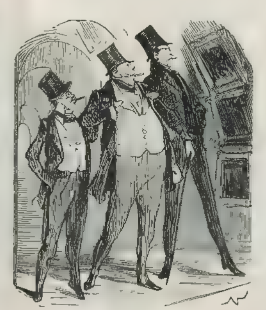
16335

Plus d'un locataire parisien enviera les heureux habitants de ces splendides retraites, qui ne payent même pas de loyer.



16336

On parle d'y installer des gondoles vénitiennes.



16337

En tout cas, ça pourra toujours servir pour le salon prochain.



16338

Mon ami, je vous ai fait venir pour remplacer ma bonne, qui ne nettoie pas suffisamment mes appartements.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16339

Au sortir de l'audience. Moralité. — L'agent de change au coulissier : Faites-moi donc le plaisir de me prendre six m... e dont deux sous!



16340

— Allons donc! de notre temps, jamais Robert Macaire n'aurait fait condamner son ami Bertrand!



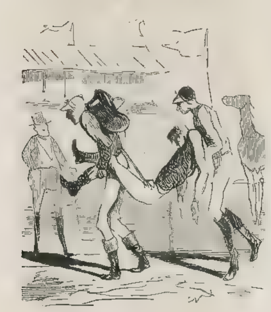
16341

Les agents de change désormais repoussés avec perte par toute *la coulisse*.



16342

Histoire d'améliorer, toujours!



16343

La Marche. — Steeple-chase pour chevaux entiers : Les jockeys ne le sont pas toujours.



16344

Tout ça n'empêche pas la meilleure société de s'y trouver chaque fois.



16345

Les théâtres d'été. — Il ne s'agit que d'aller à celui où il y a le moins de monde. Embarras du choix.



16346

Se défier des avant-scène à *Herculanum*.



16347

Spectateurs de la *Seconde jeunesse* se promettant bien de venir à la troisième, quand M. Mario Uchard la donnera.



16348

Qu'est-ce que vous aimez le mieux! Vous ennuyer à Paris, ou vous amuser comme ça à la campagne?



16349

Le printemps de 1859. — Ça commençait si bien!



16350

Le pendu de l'Hippodrome. — Succès facile à prévoir dans un théâtre qui en avait déjà la corde.



16351

Le théâtre des Fleurs au pré Catelan.



16352

Belle misère! je ne puis plus être coulissier, je vais me faire agent de change.



16353

La glacière du bois de Boulogne.



16354

Fin de la revue du deuxième trimestre. Ouf!!!

ARTISTES ET BOURGEOIS, — par PENAVILLE.



16355

Vous appelez ça des peintres, ça des artistes, des gens dont toute l'intelligence consiste à grouper sur une toile deux choux et trois carottes! Alors, quel qualificatif me donnerez-vous donc, à moi qui peins l'histoire?



16356

— Tenez, voici un paysage suisse, on peut dire : C'est la nature dans un cadre.
— Le fait est que c'est bien cela...
— Vous connaissez la Suisse?
— Non, monsieur, mais j'ai vu les sapins au bois de Boulogne!

CE QU'IL Y AVAIT DIMANCHE

DANS LA BOITE DE MON FACTEUR.

1. — M. BRECHMANN A M. ALFRED, HOMME DE LETTRES.

Monsieur,

Votre billet de fr. 40 m'arrive encore impayé, avec fr. 14 de frais; total fr. 54, frais et principal. Je vous préviens que je ne puis attendre plus longtemps. — Vous manquez à vos promesses les plus sacrées. Ne comptez plus sur l'habit que vous m'avez commandé. — J'attends avec impatience votre visite. Je suis vraiment bien puni de la confiance que j'ai eue en votre signature.

Votre serviteur,

BRECHMANN, *tailleur*.

2. — M. ALFRED A M. BRECHMANN.

Mon cher monsieur Brechmann,

A quoi donc pensez-vous de ne pas m'envoyer mon habit noir? J'ai besoin de M. Montigny, chevalier de la Légion d'honneur et directeur du Gymnase, mais le moyen de lire mon grand ouvrage en cinq actes sans habit noir, à lui le Baucher de la tenue? — Vous trouverez ci-inclus un billet de deux places pour la réouverture du théâtre Saint-Marcel, sous la direction de M. Bocage. — C'est moi qui fais la pièce d'inauguration. Je pense que ces deux fauteuils feront plaisir à madame Brechmann. — Il y aura des danseurs espagnols. — Soignez et pressez mon habit noir.

Je suis toujours à votre disposition relativement aux coulisses des Funambules; je vous y présenterai quand vous voudrez. — N'en dites rien à madame Brechmann, gaillard!

Avez-vous lu mon feuilleton dans le *Micromégas?* Je le crois écrit.

Le plus dévoué et le plus fidèle de vos clients,

ALFRED.

3. — MADAME X... A M. Z...

Y pensez-vous? le bois de Boulogne! Pourquoi pas à la Bourse de midi à trois heures? J'ai des ménagements à garder. Que vous êtes imprudent! — Non, demain soir, à huit heures et demie, aux premières galeries du Gymnase

Fidélité, prudence et discrétion!

4. — M. GASTER A SON MEILLEUR AMI.

Mon vieux,

Ta lettre m'a bien contrarié; tu sais si j'aimerais à t'obliger, mais le moment est bien mal choisi. J'ai gagné, c'est vrai, trois cent mille francs à la hausse de la semaine dernière; mais tu connais ma femme, c'est elle qui tient les cordons du portefeuille, et elle s'est mis en tête d'acheter une propriété qui lui tire l'œil depuis deux ans à Clamart. — Jamais elle ne consentirait à retarder cette acquisition. — Je sais bien que dix mille francs ne sont pas la mort d'un homme, mais ma femme a des manies que je dois respecter. — Tu me comprends, n'est-ce pas? et tu me connais trop pour ne pas être persuadé que dans cette circonstance je suis plus à plaindre que toi. — En effet, tu n'as qu'un ennui, toi : c'est d'avoir à t'adresser ailleurs; tandis que moi j'en ai deux : celui de te refuser un service, et celui de ne pas te le rendre.

Ton ami quand même,

GASTER.

P. S. — Quand viendras-tu manger la soupe avec nous? — Ne crains pas de nous voir faire des cérémonies, tu sais que nous ne nous gênons pas avec toi.

Ah! à propos, tu m'as dit que tu étais au mieux avec le secrétaire du chemin de l'Est, tâche donc de lui soutirer trois *laissez-passer* pour Bade (aller et retour), j'aimerais assez y conduire ma femme et sa petite cousine. — Fais des bassesses pour les obtenir, ça m'obligera. — Tâche d'avoir des *coupés*. — C'est bien plus confortable.

5. — MADEMOISELLE G... A M. Y...

Si nous n'avions la paix, je vous croirais prisonnier en Autriche; mais le canon des Invalides ne vous laisse

même pas cette excuse. — Je vous attends en vain depuis le 7, et mon propriétaire s'impatiente depuis le 8.

Votre

AMÉLIE.

6. — M. JULES A M. ALFRED.

Mon petit,

Je pars demain pour Bade avec Charles et Léon. Nous allons faire sauter le *citoyen* Benazet. Viens-tu nous aider? nous reviendrons par Hombourg. Je ne voudrais pas être dans la caisse du *sieur* Blanc.

Nous avons une marche qui en rendrait dix de trente à *celle* du *Prophète*.

Allons, voyons, allons-y gaiement!

Je t'embrasse en Voltaire,

JULES.

7. — M. BOURGET A M. LIBERT, EX-COULISSIER.

Monsieur,

J'attends impatiemment le payement de votre petite note. — Elle monte à 107 francs. En la soldant, vous obligerez

Votre serviteur,

BOURGET, bottier.

8. — M. DURAND, BOULANGER, AU MÊME.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous adresser le montant de mes fournitures jusqu'à ce jour. Total, 45 francs. J'ai bien besoin d'argent.

J'ai l'honneur de vous saluer,

DURAND.

9. — M. PHÉNIX, MÉDECIN, AU MÊME.

Monsieur,

Vous me devez deux cent cinquante francs pour visites, consultations et saignées; je vous serais fort obligé de penser promptement à moi.

PHÉNIX, D.-M.

10. — M. HORTICOLE, PROPRIÉTAIRE, AU MÊME.

Monsieur,

Dans le cas probable où votre appartement serait trop grand pour vos occupations actuelles, il se présente une excellente occasion de rompre votre bail. Veuillez me faire savoir si cette proposition vous agrée.

Agréez aussi, etc.,

HORTICOLE.

11. — M. COGNAC, PÉDICURE, AU MÊME.

La dernière fois que j'ai eu l'honneur d'avoir affaire à vous, sans l'arrivée d'un fâcheux vous me demandiez certainement ma note. Je crois donc aller au-devant de vos désirs les plus intenses en vous l'envoyant. Elle monte à dix-huit francs. En me les soldant dans le plus bref délai, vous me mettriez à même d'acheter des *autrichiens*.

J'ai l'honneur, etc.

COGNAC.

12. — MADAME DE SAINT-AMOUR AU MÊME.

Monsieur et *ami*,

Ne soyez nullement vexé de cette qualification; de mauvaises langues ayant osé attribuer à l'intérêt la sympathie que je laissais voir pour vous, je me vois dans la cruelle nécessité de sacrifier aux soins de ma réputation des relations fondées sur une estime réciproque.

Adieu pour toujours,

L...

P. S. — Un conseil d'*amie*. Faites-vous défendre devant la Cour impériale par un prince de la parole.

13. — M. LOUIS B..., VAUDEVILLISTE, A M. CHARLES D..., DRAMATURGE.

J'ai trouvé!

J'ai pioché longtemps, mais enfin je crois que nous y sommes. Il faut faire de notre agent de change un commandant de zouaves, ce sera bien plus sympathique; — pour la même raison, notre vieille marquise aura été vivandière dans la grande armée, et *coller* notre dénoûment en Italie, la veille de Solferino. Tu me diras peut-être que c'est sortir de notre titre, les *Plaisirs de l'été*, mais pas du tout, puisque nous le changeons et que désormais nous *nous* appelons *Une moisson de lauriers*. — J'étais vivement tenté de faire de notre *queue rouge* un Autrichien; mais aujourd'hui que le vent souffle au tact et à la convenance, elle serait de mauvais goût. J'en ferais bien un Italien, mais ce serait peut-être trop se presser. — Le couplet final devra forcément se chanter sur l'air de la *Casquette au père Bugeaud*. — Je t'attends demain soir; ne manque pas, je te prie; il faut que nous enlevions cela tout de suite.

Je crois que nous tenons un fier succès.

Ton

LOUIS B.

Pour copie conforme :

GUSTAVE BOURDIN.

CHRONIQUE

DES EAUX DE BOUGIVAL-SUR-SEINE.

Je le dis, la main sur la conscience, mais je suis navré par une lacune que je constate à regret dans les colonnes des journaux du grand format.

Comment! les hirondelles sont revenues, le rossignol donne son ut dièse dans les bois, l'été est arrivé, les *heureux de la terre* (1), pour échapper à une chaleur tropicale, sont partis, les uns dans leurs châteaux, les autres aux bains de mer, et pas un courrier aquatique, pas une chronique des casinos européens!

Que font donc les tritons de lettres qui tous les ans nous informaient avec une si tendre sollicitude des moindres faits et gestes des personnages marquants qui fréquentaient les eaux?

Ont-ils donc supposé que le monde pourrait demeurer indifférent à l'attitude de Joseph Prudhomme, aux excentricités de Cadet Roussel, aux bons mots rajeunis de feu M. de Talleyrand, et à l'histoire mystérieuse de la comtesse ou du marquis de Trois-Etoiles? Vous savez cette comtesse et ce marquis que fait si bien manœuvrer Eugène Guinot, et qui reviennent périodiquement dans ses feuilletons avec une persistance digne d'un meilleur sort.

Non, les masses ne peuvent rester dans l'ignorance à l'endroit d'une foule de héros anonymes qui, pour l'ordinaire, sortent armés de pied en cap du cerveau de nos chroniqueurs; il faut combler cette lacune, il le faut, et en attendant que ces messieurs viennent à résipiscence, nous allons faire, pour calmer l'impatience de nos lecteurs, un petit courrier des eaux de Bougival.

Le besoin s'en fait sentir.

***

Quelques hommes de lettres qui ont mal fini, ce sont présentement des millionnaires, ont jadis, sur leurs pipeaux, chanté les délices de Bougival et les beautés enchanteresses de l'île de Croissy.

C'était un lieu paradisiaque, un Éden plein d'ombre, de fraîcheur, de mystère et de poésie, un Eldorado inconnu du vulgaire, et qui ne prodiguait ses trésors qu'au rêveur ou au philosophe.

Soit.

Aujourd'hui Bougival est un bourg échelonné sur les bords de la Seine et qui ressemble à tous les bourgs possibles. Il est vrai qu'il possède la mère Souvent, la providence des canotiers et la terreur de la carpe et du lapin; c'est vous dire que la mère Souvent est à la tête d'un restaurant à la mode qui est la Maison d'or de l'endroit.

Quant à l'île de Croissy, elle a bien encore des saules et des peupliers, mais la manie de la spéculation l'a mise aux enchères. On l'a déchiquetée en lots, et il lui est poussé çà et là des chalets plus ou moins suisses.

(1) Les riches.

Je ne sais vraiment pas ce que nous avons fait à la patrie de Guillaume Tell pour que, sous prétexte de maisons de campagne, elle nous accable de ses joujoux en sapin aussi incommodes que dépourvus de couleur locale; mais je commence à trouver que cette plaisanterie helvétique dure trop longtemps

C'est en vain que pour donner plus de ton au paysage on a placé dans les pâturages de l'île une vache avec sa *clochette argentine*; je l'ai rencontrée un jour, hélas! et elle m'a fendu l'âme tant elle était maigre, triste, étiolée, un instant même j'ai cru que c'était une vache mécanique, car elle paissait trop consciencieusement une herbe imaginaire.

L'île de Croissy a donc perdu toute son originalité première, il ne lui reste plus que le souvenir, des chalets et la vache à la clochette argentine.

***

L'établissement des bains, toujours pour l'harmonie générale, est formé de cabanes, diminutifs des chalets, qui attiennent les unes aux autres, et forment un ensemble à l'aspect plutôt misérable que champêtre.

La société qui le fréquente est fort mélangée; le canotier y domine. Pour les femmes, elles appartiennent à tous les mondes inconnus découverts par les psychologistes; mais en général au monde des pêches à quinze sous

Bougival pourrait passer à bon droit pour une annexe de feu le treizième arrondissement, mais je constate que cet état de choses ne révolte personne.

***

J'ai aperçu il y a trois jours, dans une barque conduite par un indigène, notre immuable Joseph Prudhomme, doublé de Philoxène, son fils.

Il admirait le coucher du soleil.

« — Voyez, mon fils, disait cet esprit profond comme » le puits de Grenelle, voyez le spectacle magique de » l'orient embrasé par les derniers feux du jour, et cette » nature resplendissante éclairée par les rayons écarlates » du soleil couchant! Ce tableau féerique ne vous démon- » tre-t-il pas d'une manière lumineuse l'existence de la » Divinité?

» — P'pa, j'ai faim! » dit l'enfant prodige en résumant la situation; et la barque s'éloigna au milieu des flots de la Seine et du courroux que souleva chez Prudhomme la réponse prosaïque de son jeune résultat.

***

Passons du grave au doux.

X. ., ce corniste de tant d'imprévu et de souffle, s'est montré un moment, et vous pensez bien qu'il n'est pas parti sans faire acte d'excentricité.

Comme il se promenait un soir en canot et en costume de baigneur, il grimpa à l'arrière du canot, et, debout, se mit à jouer d'une conque marine en cuivre qui, de près, ressemblait beaucoup à un cor d'harmonie. Tout le monde était dans l'extase, et une foule de naïades le suivaient à la nage, escortées de tritons à barbe limoneuse et à lorgnons collés dans l'œil; on applaudissait, quand sur un point d'orgue les sons s'éteignent brusquement, et X... disparaît dans la Seine.

Vous jugez des cris, des exclamations, on va, on s'empresse, on se désespère, lorsque tout à coup, ô merveille! ô prodige! on entend, mais tamisées par l'onde, les modulations tendres et moelleuses de la conque marine citée plus haut.

Homme fantastique à l'instar du père Olifus d'Alexandre Dumas, il jouait sous la vague comme dans un salon.

Cette anecdote semblera fabuleuse, incroyable; mais rien n'est incroyable lorsqu'il s'agit de X....

Qu'on se le dise.

***

Il vient de se passer une aventure assez scandaleuse qu'il faut que je raconte, car c'est le piment obligé de toute chronique qui se respecte.

Donc, le jeune Sosthène Ducantal, cet amoureux patenté de toutes les ballerines qu'il rencontre, avait enlevé dernièrement et caché sous les ombrages de l'île de Croissy un jeune camélia attaché à l'un de nos petits théâtres.

Il paraît que depuis quinze jours les amants vivaient

dans le platonisme le plus pur, lorsque Ducantal père, cet homme si enrhumé, tomba un beau matin comme un trouble-fête dans le nid de nos deux tourtereaux.

Sosthène, qui avait reconnu de loin l'éternument paternel, s'était esquivé sans bruit, et le nouveau venu se trouva en présence d'une jeune fille aux cheveux noirs et aux regards assassins qui le reçut avec une grâce charmante. (Rien de Ponson du Terrail.)

Il voulut se fâcher, mais en vain, et au lieu d'éditer des sentences de morale, il tira de son vieux répertoire des galanteries rocaille, genre Mathilde et Malek-Adel, qui n'en furent pas moins reçues comme des choses éminemment spirituelles.

Bref, fasciné, séduit, plus enrhumé que jamais, Ducantal père écrivit séance tenante une lettre à son coquin de fils, dans laquelle se trouvait un billet de retour pour Paris et l'ordre de s'y rendre sans retard, pour acheter une boîte de pâte de Regnault, avec menace de malédiction s'il s'avisait jamais de la rapporter.

Depuis lors, nouveau Cerbère, Ducantal garde nuit et jour la jeune fille pour soustraire sa vertu, prétend-il, aux embûches de Sosthène.

Honni soit qui mal y pense!

***

Un mot corsé pour finir, car l'espace me manque.

La baronne de Follencœur, qui est d'une maigreur famélique et pourrait servir, dit-on, d'étude ostéologique, se promenait hier sur la plage dans un décolleté plus que galant, lorsqu'elle se trouva face à face avec le vidame de la Palisse.

Le vidame, qui avait eu à se plaindre d'elle, voulut l'éviter, mais la baronne de sa voix vipérine l'arrêta au passage, et s'apprêta à lui adresser quelques bonnes méchancetés de circonstance; mais elle fut prévenue par la Palisse.

— Eh! quoi, vous ici, madame la baronne? dit-il avec la plus exquise politesse; je vois que décidément vous voulez mettre les *eaux* à la mode!

Il paraît que cette pointe a encore fait maigrir la baronne de plusieurs lignes; elle tourne au fantôme.

Je m'arrête sur cette réponse piquante; dans mon prochain courrier nous causerons, lecteur, *de omni re scibili et de quibusdam aliis*, c'est-à-dire (traduction libre) de tous les cancans imaginables et de beaucoup d'autres encore.

Hippolyte Maxance.

P. S. Les quatre fils Aymon, revus par Alfred Delvau, viennent d'arriver.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Chateaubriant était célèbre par sa prodigalité.

— Mon cher, lui dit un jour Charles X, vous êtes un vrai panier percé.

— C'est vrai, Sire, seulement ce n'est pas moi qui ai fait les trous.

*** Dans un bureau de commission a l'Académie. *A droite, de vieux académiciens qui dorment avec le calme du juste; à gauche, des membres chauves qui parlent de la question d'Italie; au centre, les plus jeunes membres qui écoutent respectueusement un rapport de M. Viennet.*

L'orateur *interrompant sa lecture.* — Si ces messieurs qui causent avaient l'obligeance de ne pas faire plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela ferait peut-être l'affaire de ces messieurs qui m'écoutent.

*** M. Billion, le directeur du Cirque, rencontre, dans un couloir du théâtre, Lebel, un acteur chéri au boulevard.

— Ah! Lebel! Lebel! lui dit-il d'un ton de reproche, vous aimez trop la bonne chère et le bon vin...

— Ah! patron, je fais toujours mon devoir...

— Vous êtes de temps en temps indisposé...

— Ça ne paraît pas dans la salle.

— Vous êtes capable de m'arrêter les *Pilules du Diable.*

— Ce serait la première fois, et nous touchons à la neuf centième!

— Ah! Lebel! Lebel! à qui sera-ce la faute?

— A moi, patron? Le fait est que sans moi je me porterais à merveille.

*** On amène un journaliste en police correctionnelle pour avoir osé imprimer ce que tout le monde dit; par exemple que MM. *un tel et un tel*, banquiers, sont des gredins.

(Si je ne pilorise pas leurs noms, c'est de peur de commettre le même délit. De notre temps, il n'est pas bon de dire qu'un *chat est un chat et Rollet un fripon.* Lisez Boileau.)

En terminant sa péroraison, qui demandait la condamnation du journaliste, le ministère public s'écrie :

— Écrivains! tonnez tant qu'il vous plaira contre les vices! mais ménagez les personnalités.

— Ménagez les vicieux, n'est-ce pas? interrompt l'accusé. C'est bien la doctrine à la mode. Vous voulez que je condamne les cartes et que je donne l'absolution aux escrocs qui s'en servent.

*** Il y a dans une farce italienne une charge assez plaisante

Arlequin veut vendre sa maison à Cassandre. Ce podagre, ne pouvant quitter son fauteuil, refuse de l'acheter sans l'avoir vue.

Que fait le héros à face noire?

Il sort un instant et revient un gros moellon sur les bras.

— Père Cassandre, dit-il, vous ne prétendrez pas que je ne vous ai pas montré ma maison! En voici un échantillon.

*** — Sais-tu, ma vieille, disait Grassot à Sarazin, son coiffeur, tandis que celui-ci lui frictionnait coquettement les tubes capillaires; sais-tu quel est l'acteur le plus courageux de Paris?

— C'est Charles Hoster, le comique de l'Ambigu.

— Ah! oui... un grand maigre... c'est pas ce que je voulais dire... mais, va toujours... Et pourquoi, jeune imprudent, le trouves-tu courageux?

— Parce qu'ayant de tels tibias, il ose marcher avec ses jambes. C'est de l'héroïsme!

Grassot a promis à Sarazin de le coucher sur son testament.

*** Que dites-vous de la portée de ce mot de Voisenon?

« Henri IV fut un grand roi; Louis XIV fut le roi d'un » beau règne. »

*** On discutait sur les différentes manières de faire la chasse au bonheur, ce merle blanc après lequel nous courons sans relâche du berceau à la tombe.

— Pourquoi donc, dit une jeune fille, est-ce un oiseau si farouche?

— Parce que, répliqua un vieux papa, il est très-difficile de trouver en nous le bonheur, et impossible de le trouver ailleurs.

Luc Bardas.

THÉATRES.

« *Ah! qu'il fait donc chaud!* » Telle est la phrase favorite qui se chante sur tous les tons de la gamme en ce moment. Le cultivateur la dit en bêchant la terre; le soldat la répète en combattant. Le comédien qui se barbouille de rouge, la danseuse qui se couvre de blanc, le musicien qui souffle dans le cuivre, le directeur devant sa caisse éventrée, le spectateur passant dédaigneusement devant les affiches de théâtre, tout le monde s'écrie : « *Ah! qu'il fait donc chaud!* »

On a compté qu'en moyenne chaque Français ou Française répétait cette expression, tant que durait juillet, près de cent onze fois par jour.

Il a été impossible de chiffrer combien de fois on la disait la nuit.

Eh bien, malgré la chaleur, il y a des gens qui vont au spectacle. Je demande à voir mon nom inscrit parmi ces braves. Le devoir avant tout.

Ouvrons une nouvelle colonne à la série des reprises, déjà si longue cette année.

Au Théâtre-Français, pour les débuts fort remarquables d'Eugène Provost (le fils du célèbre comédien), on a repris les *Héritiers*, la *Famille Poisson* et *Georges Dandin.* Ensuite la *Joie fait peur*, où madame Émilie Guyon a dignement remplacé madame Allan, dans le personnage de cette mère si durement éprouvée, qui se courbe sous la main de Dieu, et dont l'âme et le corps brisés du même coup, semblent n'avoir plus la force de supporter la joie du retour.

A l'Opéra, reprise sur reprise.

A l'Opéra-Comique, reprise des *Désespérés*, reprise des *Chaises à porteur*, reprise de *Quentin Durward.*

Au Vaudeville, reprise des *Filles de marbre*, cette contre-partie de la *Dame aux Camélias*, dont elle n'a pas, cependant, la valeur littéraire et morale. On abusait des lorettes, et le public tournait à la réaction. Barrière et Thiboust ont flairé le vent, et ils ont profité habilement de la réaction. La pièce manque un peu par la base et pas mal par le dénoûment; elle manque surtout par la logique.

Au Gymnase, reprise de *Paméla Giraud*, de Balzac, ouvrage représenté jadis à la Gaîté. C'est un bon et honnête petit drame, plein d'émotions bourgeoises et greffé d'un notaire à surprises comme le Morisseau de la fameuse *Duchesse de la Vaubalière.* La pièce intéresse, attache, amuse; mais on n'y retrouve pas les côtés éminemment saillants de l'individualité littéraire si violente de Balzac. Peut-être l'absence de cette qualité ou ce défaut — comme on voudra — est-elle le résultat de la collaboration anonyme de M. Jaime père.

A la Gaîté, reprise de *Madeleine.* On y retrouve le traître, l'abîme, le pont du torrent, l'innocence calomniée et réhabilitée, les cris, les phrases terribles, tous les ingrédients usités depuis Guilbert de Pixérécourt, le Shakspeare des boulevards, jusqu'à MM. Dennery et Anicet Bourgeois, ses successeurs.

1° Quant au bilan du nouveau, il se compose d'un petit acte très-gai, très-spirituel au Gymnase : *Rosalinde*, de MM. Aurélien Scholl et Lambert-Thiboust.

2° De la *Fête des Loups*, au Palais-Royal, œuvre délicieusement jouée par Ravel. Un mari qui fait des siennes, une femme curieuse et imprudente s'aventurant au milieu des bacchanales chorégraphiques d'un bal public, et retrouvant son libertin d'époux en société des drôlesses et des gandins de l'endroit. Telle est la donnée de ce vaudeville chaloupeur.

3° Exhibition des *Vivandières de la garde*, au théâtre d'Offenbach aux Champs-Élysées, enjolivée d'une partition enivrante du directeur de cette bonbonnière à musique. Péché d habitude.

Et je termine comme j'ai commencé : « *Ah! qu'il fait donc chaud!* »

Albert Monnier.

La livraison de juillet d'*Une chanson par mois* de notre poëte-musicien Gustave Nadaud, contient paroles et musique de fort belles stances à l'Italie, dont voici la dernière et remarquable strophe :

Libre, tu vas donc être libre!
Rien ne viendra souiller ton air,
Des Alpes aux sources du Tibre,
Et d'une mer à l'autre mer.
Fils du Corrège et de Bramante,
Votre soleil n'est plus terni;
Chantez donc les versets de Dante
Et les hymnes de Rossini!

Ajoutons que le musicien s'est montré aussi inspiré que le poëte français, auquel l'Italie va devoir ce nouveau chant de gloire et de liberté.

Les concerts Musard, aux Champs-Élysées, attirent tous les soirs une foule élégante et distinguée qui ne se lasse pas d'applaudir les artistes d'élite qui composent cet excellent orchestre. Au premier rang, nous devons citer Demersseman, Moreau, Hubans, Soler et François, qui chaque soir se font applaudir dans des morceaux de leur composition. L'orchestre, si habilement dirigé par la baguette magique de Musard, ne laisse rien à désirer, tant par le choix des morceaux que par leur exécution brillante.

MUSÉE COSMOPOLITE. 10 COSTUMES NOUVEAUX.

Nº 416. Arabe du Sahara.
417. Baigneur en costume (Alger).
418. Femme de Constantine.
419. Paysanne slovaque du comitat de Modon (haute Hongrie).
420. Négociant grec (Alger).
421. Enfants du Sahara.
422. Nègre badigeonneur (Alger).
423. Juive chez elle.
424. Mendiants d'Alger.
425. Femme mezabite (Sahara).

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4º carré, coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 10 costumes ci-dessus annoncés font partie de la belle et intéressante collection du MUSÉE DE COSTUMES, qui est arrivée à 425 costumes différents.

Le catalogue est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, et nous adresse un timbre-poste de 20 centimes.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



PETIT JOURNAL POUR RIRE.

TROIS VOLUMES.

Le *Petit Journal pour rire* paraît par livraisons de 10 centimes chacune. — Il ne se vend pas par abonnement, mais seulement au numéro.

L'année forme un volume composé de 52 numéros.

Trois volumes sont en vente.

Ces volumes forment de très-amusants albums de salon, et ne coûtent chacun que 5 fr. 50 c. brochés, et 6 fr. cartonnés.

Les trois volumes, brochés, à Paris. . . . 16 fr. 50 c.; rendus franco. . . 20 fr.
Les trois volumes, cartonnés, à Paris. . . 18 fr.; — rendus franco. . . 22 fr.

PAR FAVEUR SPÉCIALE

Les abonnés du *Journal amusant* et des *Modes parisiennes* ne payeront les trois vol. brochés, rendus franco, que 17 fr.
— — les trois vol. cartonnés, rendus franco, que 18 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

VIVE LA PAIX! — par A. Grévin (suite).



16361

— La gloire, vois-tu, Picot, c'est une chose... Comprends ça, Picot... qu' si t'es tué t'es-t'immortalisé à perpétuité!!!



16362

— Voui, on leur-z'y donnera cette Lombardie, à ces petits amours!

ce titre seulement, ce qui, ajouté au talent de M. Anicet et à l'habileté de M. Hostein, pourrait bien renouveler les six cents représentations des *Pilules*. Je laisse à chacun de ces messieurs le soin de faire sa part dans les quatre cent cinquante représentations attribuées au talent et à l'habileté. Je ne suis pas inquiet, ils savent retirer leur modestie du jeu.

Arrivons à la légende; mais non, pas encore, un préambule est de toute nécessité; une légende sans préambule, c'est un appartement sans antichambre. Toutes ces pièces se commandent : il faut passer par la salle à manger pour arriver au salon, et rien n'est plus incommode par ce temps de dîners mesquins et d'ameublements somptueux. Voici mon antichambre :

Étretat, il faut vous le dire, puisque vous n'y êtes jamais venu, est encadré par deux magnifiques falaises. Or, de mémoire d'homme, et à quelque heure, par quelque temps qu'il fasse, on aperçoit sur la falaise de droite, à mi-côte, un cheval étique, la queue tournée du côté de la mer, rongeant une herbe fantastique. Depuis de longues années ce cheval m'inquiétait, et, si je l'avais vu une seule fois de face, je me serais dit : C'est un cheval au vert, et j'aurais pensé à autre chose. Mais cette persistance de profil m'agaçait, et sentant que je touchais au domaine du surnaturel, je me demandais si par hasard ce cheval n'avait pas vendu au démon sa face et son trois quarts.

En arrivant sur le galet, j'ai cherché le cheval de la falaise, et cette fois encore j'ai retrouvé cheval et falaise à la même place, et ce matin même j'ai tout appris.

Vous êtes intrigué, vous brûlez de connaître la vraie légende du vrai cheval de la vraie falaise, eh bien, ce n'est ni long ni difficile. Prenez le chemin de fer et accourez, je vous attends les bras ouverts. A vous,

Gustave Bourdin.

LES DOMESTIQUES DE PARIS.

I.

LA FAUTE DES MAITRES.

Dans une de ses lettres familières, M. Joseph de Maistre disait que la révolution de 89 avait tout changé en France. « Tout, jusqu'aux domestiques, » s'écriait-il. Cela revient à un cri déjà connu : « Les domestiques s'en vont. »

Eh bien, soit, l'observation s'appuie sur des faits d'une exactitude incontestable, les domestiques s'en vont, mais n'est-ce pas pour beaucoup la faute des maîtres? Il est bien vrai que le premier coup de canon tiré par Camille Desmoulins contre la Bastille des Carlovingiens a renouvelé toutes choses en France. Il résulte de là un grand point de vue historique à préciser, et un magnifique *alleluia* à chanter; mais, pour ne pas sortir de la question des domestiques, est-ce uniquement à cette secousse du 14 juillet 1789 qu'on doit leur émancipation? Jetez un rapide coup d'œil sur les romans, sur les comédies et sur les pamphlets d'avant la première république, et vous verrez que c'est surtout par la familiarité des maîtres que les domestiques ont été libérés.

Je ne veux prendre qu'une figure, qui servira de point de comparaison à toutes les autres. Dans le *Joueur*, de Regnard, Hector, le valet du jeune fou, traite constamment avec son maître de pair à compagnon.

Il en est de même pour cent comédies de Lesage, de Marivaux, de Piron et de Beaumarchais. « La comédie est un miroir, » écrivait la Harpe dans les mêmes temps.

Cette familiarité entre maîtres et valets dépassait les limites du dialogue. Il serait puéril de noter combien l'aristocratie du dix-huitième siècle a admis les domestiques dans l'action de la vie commune. Il faut n'avoir jamais mis les yeux dans les *Mémoires* d'alors pour ignorer la part que les valets et les soubrettes prenaient aux mystères d'alcôve.

On connaît ce trait d'un gentilhomme de race. Je parle du marquis d'H..., cassé, boiteux, presque bossu, très-disgracié de la nature. Il entrait dans son antichambre en compagnie d'un de ses amis. Sur un fauteuil, un grand et beau garçon en livrée dormait d'un bon somme.

— Qu'est-ce que c'est que ce bélître? demandait l'ami.

— C'est mon coureur, répondit le marquis. Et en montrant le dormeur du doigt :

— Ces coquins-là! voilà comme nous les faisons!

Et en se montrant lui-même,

— Et voilà comment ils nous le rendent!

*
* *

Au dix-neuvième siècle, la familiarité entre maîtres et domestiques n'a pas les mêmes causes qu'il y a cent ans. Elle tire son origine de la gêne ou d'une absence de dignité de la part de celui qui paye les gages. Vous voyez qu'elle n'est guère plus noble.

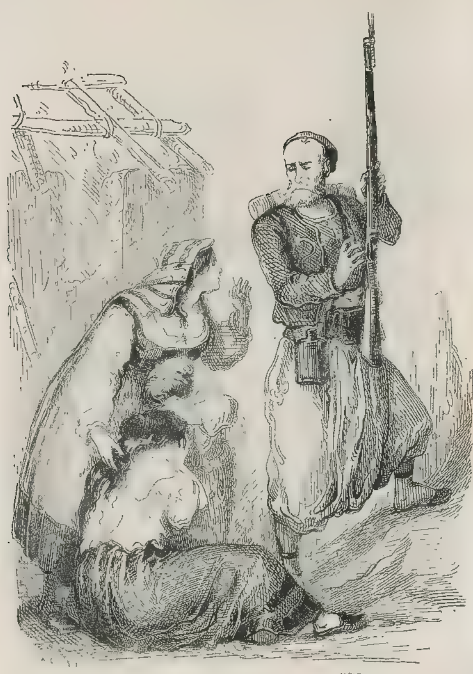
J'en veux citer quelques exemples.

M. Jules de Prémarey raconte le trait suivant, qui est personnel à un de ses amis, homme de talent qui vit de sa plume.

Ce dernier lui disait :

Depuis deux ans, j'ai pour domestique un brave et honnête garçon, nommé Baptiste, qui m'est tout dévoué, qui m'adore et qui me met à la torture sans s'en douter. Je n'ai pas un sou de rente, et, avec le peu d'argent que je gagne, je parviens, bon an, mal an, à joindre les deux bouts. C'est de l'ordre, ou je ne m'y connais pas; oui, mais c'est de l'ordre avec du désordre.

VIVE LA PAIX! — par A. Grévin (suite).



16363

— As pas peur, la pt'ite mère, v'la coco l' minıss' des affair' étrangères qui va z'arranger les choses.



16364

— Eh ben, sergent, vous ne venez pas?
— Non, j' viens de recevoir une dépêche electrique qui me dit de passer à l'ambulance.

Chez un poëte, l'argent ne rentre pas à des heures régulières, il prend ses aises. Quand il s'agit d'en sortir, c'est autre chose : l'argent a des ailes. Mes six mille francs de revenu entrent donc dans mon escarcelle par petites fractions et à pas de tortue.

C'est ce qui explique pourquoi je dois souvent trois ou quatre mois à mon domestique. Au bout de l'année, il est parfaitement payé, et de plus, je lui donne des étrennes magnifiques. Mais, pendant les mois où je lui dois, j'arrive à une timidité incroyable devant lui.

De son côté, et remarquez que ceci est humain, tout honnête garçon qu'est Baptiste, il me méprise légèrement et à son propre insu, quand je lui dois deux ou trois mois. Alors, ô mon ami! j'ai des grâces félines pour mon domestique. Je lui demande des nouvelles de sa santé, je cause avec lui des événements du jour, je lui fais mille agaceries.

Baptiste, froid et digne, me répond avec une extrême réserve. Il ne devient pas familier, non; mais il ne répond pas à mes tendresses.

Il y a quelques jours ma sœur vint me voir. Elle demanda à lire le dernier numéro de la *Patrie*. Je le cherchai sur mon bureau et ne le trouvai pas. J'eus l'idée que Baptiste l'avait pris. Je ne me trompais pas.

— Baptiste, dis-je en entrant dans la cuisine, vous lisez la *Patrie?*

— Oui, monsieur, j'achève le dernier feuilleton.

J'aurais dû lui prendre tout simplement le journal des mains. Eh bien, non, je lui répondis lâchement :

— Finissez votre feuilleton, Baptiste, et quand vous l'aurez fini, vous me rapporterez le journal. Ma sœur le demande.

— Oui, monsieur.

Et il continua gravement sa lecture.

Et pourtant ce garçon est payé, bien payé, j'ose dire grassement payé, mais pas à l'*échéance;* et voilà pourquoi je suis souvent le domestique de mon domestique!

***

Comme il est admis qu'on ne se gêne pas devant ses domestiques, il est dans les usages de la vie parisienne de leur laisser voir tous les petits défauts qu'on a, tous les petits travers dont on est doué, tous les vices mêmes qui déparent notre nature. La gravité des temps leur a appris à se servir de l'analyse. En peu de jours ils apprennent à vous mépriser. Qui sera indiscret si ce n'est un homme qui a charge de vous servir, et qui le plus souvent rougit d'être obligé de le faire?

C'est par l'indiscrétion d'un domestique trop peu ménagé que le trait suivant est parvenu à la connaissance de la petite presse.

Le marquis de G... possède trois grandes qualités : il est extrêmement riche, fort avare et très-gourmand; ah! mais gourmand comme trois Monselet.

Cet honorable gentilhomme habite la campagne; non qu'il déteste la ville, grand Dieu! au contraire; mais, pour venir à Paris, il faudrait qu'il se levât de table, et il n'y a jamais songé.

Il y a gros à parier qu'il n'y songera jamais.

Cet illustre héritier d'un grand nom dîne depuis bientôt dix ans.

Quand je dis dîne, c'est une manière de parler, comme vous allez voir.

Le marquis se lève à onze heures et demie; à midi, il se met à table seul et savoure lentement poissons, gibiers et autres menues victuailles.

Autrefois, à cinq heures, son maître d'hôtel s'approchait et lui disait .

— Si monsieur le marquis voulait se lever cinq minutes, afin qu'il y ait un intervalle entre les repas?

Le marquis se levait, prenait une prise, faisait le tour de la table et se mettait à dîner.

Mais le fidèle serviteur s'aperçut bien vite que ce dérangement contrariait son maître; aussi maintenant, pour allier le respect aux convenances, il se contente d'ouvrir à deux battants la porte de la salle à manger, et au moment où la pendule sonne cinq heures, il crie majestueusement :

— Monsieur le marquis est servi.

***

Fontan disait : « Mon portier est le plus insolent des » valets, parce que mon propriétaire lui laisse la faculté » de ressembler à son maître. »

Dans l'orbe immense de Paris, le portier pousse sans cesse, et notamment chez les riches, l'amour de la familiarité jusqu'au dernier degré de l'impudence. « Quand » vous serez gêné de manière à ne pouvoir pas payer votre » terme, disait un portier du quartier Notre-Dame de Lorette à R... de B..., écrivez-moi un petit mot au crayon, » c'est mon affaire. Le propriétaire et moi nous ne faisons » qu'un. »

Tout le long de la rue Castiglione, de la place Vendôme, de la rue de la Paix et autres quartiers de cette zone dorée, la loge des concierges est mieux meublée qu'un salon de la petite bourgeoisie.

Il arrive souvent, mais très-souvent, à la femme, à la fille ou à la bru du propriétaire d'être de beaucoup éclipsée, en fait de toilette, par cette marquise du cordon qu'on appelle la portière.

Un monsieur se présente l'autre matin dans une maison de la rue de Provence, au n° ...

— Est-ce ici, demande-t-il, que demeure M. de B...?

— Je n'en sais rien, répond un individu allongé dans un vaste voltaire.

N° 187. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 30 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER. selon les droits de poste

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

VIVE LA PAIX! — par A. Grévin.



16337

— Voyons, voyons, Dumanet, c'est un ami à présent; embrasse-le, et qu' ça finisse...
— Oui, mais il n'oppressera plus la Lombardie?...



16338

— Allons, bon!!... une caisse toute neuve! c'était peut-être tant seulement pour voir c' qu'y avait dedans, bien sûr.

Monsieur Eugène Philipon,
Bureau du *Journal amusant*,
Rue Bergère, 20.
PARIS (Seine).

Étretat, le 24 juillet.

Mon cher ami,

Ma foi, oui, je suis sur la plage découverte et illustrée par Castor Karr et Pollux Gatayes, et vous me croirez si vous pouvez, mais, malgré des flots de boutiquiers et des trombes de millionnaires, la vie y est fort agréable; il y fait frais dix-huit heures sur vingt-quatre, et faim — toujours. Prisez-vous les galets? On en trouve partout sous les pieds en guise de point de Hongrie, dans les murs en manière de moellons. Ah! le bon, l'excellent pays! La vareuse, le pantalon à pied, le berret rouge ou bleu, y règnent sans partage, et la courroie de cuir, sanglée autour de la taille ou du ventre de ceux qui n'ont plus de taille, a détrôné les bretelles. — Vive l'Italie!

Oui, charmant pays, et cependant il n'est plus ce qu'il a été; l'air y est toujours aussi vif et la mer aussi belle, mais les baigneurs! Il y a quatre ans encore on n'y rencontrait que des artistes, tandis qu'aujourd'hui la Chaussée d'Antin et la rue Grenétat y comptent de nombreux représentants; le fruit est encore appétissant à l'œil, mais un ver en ronge l'intérieur. Ce ver, les étudiants allemands l'appellent *philistin*; à Paris, nous l'avons flétri du nom de bourgeois. Pendant longtemps il n'y a eu à Étretat qu'un seul piano, celui du Casino. Aujourd'hui, on en compte plus de cent; c'est à faire frémir, car trop souvent les pianos entraînent des pianistes à leur suite. Dépêchez-vous donc d'arriver, mon ami, si vous voulez avoir le droit de parler un jour d'Étretat à vos nombreux enfants. Mettez un faux col dans votre poche et hâtez-vous d'accourir, il n'est que temps. Si vous tardiez, vous risqueriez de trouver une manufacture d'orgues Alexandre installée sur la falaise de droite, et une fabrique d'harmoniums Debain en activité sur la falaise de gauche. — Ne criez pas à l'exagération! Dans ces derniers temps, on a construit ici, sous prétexte de maisons, des palais sculptés sur toutes les façades, qui en magnificence le cèdent à regret au nouveau Louvre. A les voir, il est évident que dès à présent les citoyens d'Étretat se préoccupent de l'annexion inévitable de leur cité à la ville de Paris. Mais,

Le numéro 55 du Musée français paraîtra avec le prochain numéro du Journal amusant.

VIVE LA PAIX! — par A. Grévin (suite).



16359

— Suffit, Dupancoat, quand l'ennemi demande à capituler, l'honneur est satisfaite !...



16360

— Mouchaqueux ! tu mettras un couvert de pluss', v'là mossieu que j'ai invité sans façon à dîner avec nous... J'ai eu assez de peine à l'décider, va!

j'y pense, aimez-vous les huîtres? (Dites oui.) Ici elles sont fraîches en tout temps. Moi qui vous écris, ce matin j'en ai ingurgité deux douzaines sans débrider, et, si le calendrier est bien informé, nous sommes au 24 juillet, un mois sans *r* s'il en fut, et ce n'est pas un songe trompeur, puisque d'ici j'aperçois les écailles sous ma fenêtre.

J'ai fait le voyage en compagnie d'un journaliste fort connu. Je ne le nommerai pas, parce qu'il m'appartient moins qu'à tout autre de lui faire des réclames. — On lui avait préparé une entrée drôlatique, mais le coup a manqué, non pas grâce à nos canonniers, nous n'en avons pas ici, mais par suite d'une hallucination du père Blanquet notez ce nom, j'y reviendrai tout à l'heure, si j'y pense). On avait préparé des jeunes filles en blanc, des pétards, des clefs d'Étretat sur un plat d'argent en faïence; mais l'homme s'agite et Dieu le mène, et les organisateurs de l'entrée triomphale, déçus dans leurs préparatifs, n'ont retrouvé leur gaieté que vingt-quatre heures plus tard; à quel propos? je vais vous le dire.

En sortant de dîner, nous apercevons un saltimbanque qui s'apprêtait à jongler avec des poids de quarante. (Entre parenthèse, apprenez pour votre gouverne que ce saltimbanque, taillé sur le modèle de Quasimodo, a pour épouse légitime une dame qui emploie son automne à se faire poser sur le ventre cent cinquante kilogrammes de poids. J'ajouterai que pendant l'opération elle distille des calembours qui, s'ils ne sont pas plus neufs, à coup sûr ne sont pas plus vieux que ceux de tels ou tels vaudevillistes. Cela m'a inspiré une idée dont j'abandonne l'application à qui de droit : ce serait d'obliger, sous les peines les plus terribles, tout faiseur de calembours à n'en débiter que renversé sur le dos et arc-bouté sur les quatre membres. Cela serait fatigant pour eux, je ne vais pas à l'encontre, mais cela n'aggraverait certainement en rien la position des écouteurs. On y viendra plus tard. Vous le verrez, vous qui êtes jeune; mais, hélas! je ne serai plus, et personne ne songera à m'élever une statue équestre. — Je crois qu'il est temps de fermer ma parenthèse.)

Revenons à notre Bilboquet. Il allait commencer son travail, quand le journaliste que je n'ai pas voulu nommer s'approche et lui propose tout bas d'acheter à l'avance sa recette trois francs. Cette ouverture est acceptée avec enthousiasme, et le spectacle commence.

Ravi d'avoir du pain sur la planche pour deux jours au moins, l'Alcide accomplit des prodiges de force et d'adresse; il déracine des poids de cinquante et soulève des quintaux à la pointe des cheveux; enfin il réalise des miracles pour assurer et augmenter une recette qui n'est plus la sienne. Ah! c'est une belle chose que la conscience chez un artiste, n'en déplaise aux illustres signatures qui endossent des œuvres de dernier ordre! — Les voitures s'arrêtent, les chevaux hennissent, les bravos éclatent et les pièces de cent sous tombent comme grêle aux pieds de l'Hercule de la Seine-Inférieure. — Oui, les pièces de cent sous. Le journaliste avait donné le mot à ses amis. Lui, qui voit des charges partout, s'était avisé de préparer celle-là au pauvre diable, d'autant plus à plaindre dans ce moment qu'il était dans l'obligation de ramasser pour le compte d'un autre la plus belle recette qu'il eût jamais entrevue dans ses rêveries australiennes ou californiennes. Aussi quelle figure piteuse! Quant à madame la saltimbanque, elle écumait et *sottisait* à mi-voix son malheureux époux. Enfin ce dernier se résigna à remettre la recette au spéculateur, qui lui dit en riant :

« Mon garçon, je vous ai fait une mauvaise plaisanterie, mais je vais en faire une bonne à ces messieurs, qui s'imaginent que je vais leur rendre leur argent. Gardez tout, mon garçon, car je ne pense pas que personne réclame. »

En effet tout le monde approuva M. X..., et l'homme à millions que vous savez n'osa rien dire. Par ostentation, il avait enveloppé sa pièce de cent sous dans un billet de cent francs. Il supporta assez bien sa mésaventure, mais il pourrait bien ne plus plaisanter de compte à demi avec les journalistes.

Je vous ai promis de vous parler du père Blanquet, j'y reviens. Le père Blanquet est tout simplement le roi d'Étretat, mais par modestie il se contente pour le moment du titre d'aubergiste. Son hôtel occupe les trois quarts de la *vieille ville*. — A qui ce splendide café? A Blanquet. — A qui ces vastes remises? A Blanquet. — A qui ces immenses écuries? A Blanquet. — A qui ceci? A Blanquet. — A qui cela? Toujours au marquis de Blanquet. Il signera de Carabas quand il voudra, et personne ne le trouvera mauvais; la Prusse même y regardera à deux fois avant d'intervenir. Ce qu'il faut dire surtout, c'est que c'est le père de ses voyageurs, à qui il fournit coucher, déjeuners et dîners à raison de cinq francs par jour, et le linge est éblouissant de propreté, la chair est suffisamment fine et le cidre a été pommé. Je ne lui reproche qu'une chose, c'est de mettre obstinément du poisson à la crème à la clef de chaque repas. Le poisson est frais, la crème est pure; mais toujours du poisson, toujours de la crème : c'est aussi fatigant que l'inévitable mariage qui dénoue toutes les pièces de M. Scribe, ce Blanquet du théâtre contemporain.

Je vous demandais tout à l'heure si vous aimiez les huîtres, en vous enjoignant de me répondre affirmativement. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous aimez les légendes, j'en suis sûr d'avance. On vient de m'en dire une sur laquelle M. Anicet Bourgeois, le plus riche propriétaire terrier d'ici, prépare, m'assure-t-on, un drame en vingt-cinq tableaux pour le cirque de M. Hostein : cela s'appelle le *Cheval de la falaise*. Voyez-vous l'affiche d'ici? Il y a cent cinquante représentations dans

très-beau et très-grand livre publié par la maison L. Hachette.

Mais quoi! c'est une impression de voyages; personne n'y fait attention, pensant que ce sont des fables, et j'estime, au contraire, que c'est de la plus scrupuleuse vérité.

Je vais vous dire pourquoi.

C'est qu'avant d'être écrivain, M. le docteur David Livingston est un voyageur pour tout de bon.

P. A.

ROIS ET TABATIÈRES.

Un homme d'esprit, fort homme du monde, le comte d'Orsay, mort en 1852, était le plus intrépide fumeur de cigares qu'il y eût en France

Six mois avant de mourir, il disait naïvement qu'il ne comprenait pas le tabac mis en poudre.

— Est-ce qu'on a l'impudence de priser encore en Europe? demandait-il.

Cette question n'était, après tout, qu'un dérivatif de la fameuse proposition de Voltaire :

« Le nez a-t-il été fait pour le tabac, ou le tabac pour le nez? »

Voltaire concluait en disant que le tabac en poudre est une chose malpropre.

Ce n'est pas précisément l'avis de ce Polichinelle au *pif* rubicond que nos fils vont applaudir chaque soir sous les arbres des Champs-Élysées, au théâtre de Guignole; Polichinelle chante en 1859 la cavatine fameuse qu'il chantait déjà du temps de la prise de Berg-op-Zoom, c'est-à-dire sous le règne de Voltaire; et cette cavatine, il la chantera jusqu'à la consommation des siècles.

J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac,
Tu n'en auras pas.

Il est juste d'ajouter que tous les perroquets, perruches, aras, kakatoès et autres oiseaux chanteurs du Brésil et d'ailleurs, exécutent journellement la même cantate avec un accompagnement de magnifiques fioritures.

Cela, vous le voyez, réduit à néant la conclusion de Voltaire.

Il n'y a pas que Polichinelle et les perruches pour anéantir la philosophie du patriarche de Ferney à propos de la nicotine qu'on s'infuse dans les narines par petites pincées.

Presque tous les rois de l'Europe aussi s'en mêlent.

Ils professent hautement le culte du tabac, et l'usage du tabac en poudre plus particulièrement.

On vient d'en trouver une preuve notable en relevant les actions d'éclat du dernier roi de Naples.

François II, roi des Deux-Siciles, régnait, vous ne l'ignorez pas, sur le plus beau pays du monde.

Il pouvait cueillir à son gré les roses qui fleurissent à Pæstum et le laurier qui verdoie sur le tombeau de Virgile.

Il mangeait le meilleur poisson de la Méditerranée.

Il avait sous la main le musée d'antiques le plus curieux qui ait jamais existé

Il avait le loisir de se promener dans le golfe de Naples ou bien au milieu des forêts historiques de l'angulaire Sicile.

Il assistait tous les ans au miracle de la liquéfaction du sang de saint Janvier.

Il pouvait faire allumer son cigare à un volcan, quand la fantaisie lui en prenait.

Il avait des *pifferari*, des filles brunes au sein d'albâtre qui sont les descendantes des danseuses d'Herculanum.

Il avait le vin de Marsalla, le vin de Syracuse et le vin d'Agrigente.

Il avait enfin mille bonheurs.

Le roi de Naples, dit le roi *Bomba*, n'aimait réellement que deux choses :

Faire bombarder de temps en temps sa capitale, et donner des tabatières en or aux musiciens en renom.

On a trouvé dans les papiers du feu roi qu'il avait donné en dix ans six cent tabatières en or à des musiciens.

Les nez des musiciens sont donc bien insatiables!

D'après M. Hector Berlioz, auteur du grand festival et feuilletoniste, « l'instrumentation musicale est l'art de se « procurer ces petits instruments en or connus sous le « nom de tabatières. »

Eh bien, ce n'est pas seulement l'ancien roi de Naples, ce sont aussi les autres têtes couronnées de l'Europe qui ont pris et qui prennent encore plaisir à décerner des tabatières en or aux musiciens.

Le roi de Prusse, aujourd'hui malade, a donné des tabatières en or à Meyerbeer, à Rossini, à Donizetti et à mademoiselle Loïsa Pujet.

Le roi de Hollande a toujours trois ou quatre de ces tabatières pour le cas où il viendrait à rencontrer M. Félicien David ou tout autre Clapisson.

Le czar Alexandre II, du reste très-libéral, aime tant à distribuer des tabatières, qu'il a eu un moment la pensée de créer un ministère spécial, le ministère des tabatières nationales et étrangères.

En feuilletant l'*Almanach de Gotha*, je ne vois réellement que Léopold Ier, roi des Belges, qui ne s'occupe point de cet auguste passe-temps.

Il est vrai que ses moyens ne le lui permettent pas.

Mais pourquoi les monarques prennent-ils un si grand plaisir à donner des tabatières aux artistes?

Un économiste frondeur, du genre de mon ami P. J. Proudhon, répondrait peut-être

— Mais c'est parce que les rois aiment à entretenir la culture du tabac, qui est une des sources les plus abondantes des budgets.

Peut-être l'économiste aurait-il raison.

J'en conclus donc que la cavatine de Polichinelle l'emporte sur la prose de Voltaire.

F. Bogdanoff.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** On lit dans un ouvrage assez saugrenu, les *Aventures de mademoiselle Mariette*, signé Champfleury :

« La distinction, c'est la décoration des gens médiocres. »

Alors pourquoi M. Champfleury n'a-t-il pas l'air distingué!

*** — Germain, madame la baronne est-elle chez elle?

— Oui et non!

— J'ignore par quel procédé elle peut à la fois être chez elle et n'y être pas.

— Madame y est, mais...

— Ce louis que je t'offre me vaudra-t-il une révélation?

— Madame ne peut pas recevoir avant trois quarts d'heure. Madame vient de se peindre, et il faut que madame sèche.

*** Sarazin, l'illustre coiffeur de la dynastie du système Patin, vient de trouver un nouveau moyen de faire la chasse à l'ours. Il a pris un brevet d'invention (s. g. d. g.). En voici la description, jointe au brevet, selon le vœu de la loi.

« Se munir d'un casque de pompier, d'une fiole de « vitriol et d'un billet de chemin de fer. A l'aide du billet « on se rend dans les Pyrénées. On met le casque sur sa « tête et la fiole sous son bras droit. L'inventeur Sarazin « sait un couplet de revue de M. Guénée qui attire les « ours. Il le chante, l'ours paraît. C'est infaillible. Ce « quadrupède, qui n'aime pas à faire crier sa victime, a « pour habitude de commencer son petit repas par la tête. « Crac! le voici qui mord à belles dents dans le cuivre en « maugréant contre les pompiers, qui ont la tête si dure. « Ce casque possède un trou à son cimier. Sarazin, tou« jours malin comme un singe, conseille au chasseur de « retirer sa tête du casque. C'est alors que la fiole de « vitriol fait son entrée brillante. On en verse lestement « le contenu dans le couvercle à pompier. Le trou donne « passage au terrible acide. L'ours, qui croit que le casque « est juteux comme une pêche, l'avale. Le tour est fait; « il expire bientôt dans des tortures abominables.

« *Post-scriptum.* Seulement, à partir de l'empoisonne« ment, le sieur Sarazin ne répond plus des jours du « chasseur s'il ne se retire pas avec célérité. »

Luc Bardas.

THÉATRES.

Le théâtre d'été prime le théâtre d'hiver, surtout depuis la conclusion de la paix, qui a porté le terrible *coup de la fin* célébré par Rodolphe (des *Mystères de Paris*) aux pièces de circonstance. Du jour au lendemain, il a fallu que la Porte-Saint-Martin, la Gaîté, le Palais-Royal, les Bouffes-Parisiens, etc., etc., retirent de l'affiche leurs ouvrages antiautrichiens.

Il n'est pas probable que la paix fasse naître de nouvelles œuvres de circonstance. Comment célébrer la gloire triomphante des armes françaises sans constater les revers des soldats de l'empereur d'Autriche?

La reprise, ce retour des directeurs vers les succès du passé, se pratique donc de plus en plus sur une large échelle.

A l'Opéra, *Sacountala;* aux Français, le *Philosophe sans le savoir;* à l'Opéra-Comique, l'*Ambassadrice;* à la Porte-Saint-Martin, les *Chauffeurs;* puis les *Chevaliers du brouillard,* etc., etc. Nous nous arrêtons, afin que notre article ne soit pas une froide nomenclature.

Le théâtre d'été du Parisien contraint d'habiter Paris, c'est le *bain froid,* l'*Hippodrome,* le *Cirque de l'Impératrice,* les *cafés-concerts* en plein vent, *Mabille,* le *pré Catelan,* le *jardin des Fleurs,* les *concerts Musard,* la *porte* des cafés, les théâtres aérés de *Guignol* et de *Guignolet,* en face du palais de l'Industrie, et surtout la promenade nocturne, en voiture découverte, le long des boulevards, des Champs-Élysées et à travers les allées du bois de Boulogne.

Au bain froid, il y a des gens qui deviennent des héros en quelques secondes. Ce grand monsieur maigre, qui pique si admirablement des *têtes,* c'est un avocat quasi illustré au palais de justice. Il vient se délasser entre deux causes au bain Henri IV. Ce gros père, qui aime à se donner des *plats-reins* qui font rire l'auditoire et éclaboussent les nouveaux venus encore en toilette, c'est un financier bien connu à la Bourse. Ce baigneur chauve, si renommé pour ses *passades,* c'est un homme politique. Le petit qui va chercher du *fond,* c'est un apprenti banquier.

Ce n'est pas au bain froid qu'il faut voir certains jeunes premiers de théâtre. Adieu les faux mollets, les fausses cuisses, les fausses poitrines, les faux cheveux et la fausse fraîcheur prêtée par la poudre de riz et le carmin! Le héros s'évanouit, — l'homme reste! et, ma foi, ce qui en reste est triste à contempler.

Les soirées du *pré Catelan* sont plus délicieuses que jamais. L'air frais et balsamique qu'on respire au milieu de ses parterres embaumés, la musique choisie que joue la gendarmerie de la garde, les tours prodigieux qu'exécute le nouveau physicien Victor de Lille, et surtout l'escamotage de sa charmante petite fille, prodige d'adresse inexplicable, tout cela, joint aux ballets des *ménestrels pyrénéens* et aux ascensions de ballons lumineux avec feu d'artifice aérien, explique la vogue méritée de ce charmant Eldorado.

Quand le Parisien de Paris abandonne la Lutèce moderne régénérée, les Parisiens de la province y accourent en foule des quatre points cardinaux, et cela suffit pour emplir chaque soir le pré Catelan, les concerts Musard, le château des Fleurs, le Cirque et le jardin Mabille, absolument comme s'il s'agissait de représentations gratuites.

Albert Monnier.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.



Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

42 COSTUMES
ITALIENS ET PIÉMONTAIS.

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, — coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 42 costumes seront envoyés francs de port sur tous les points de la France aux personnes qui nous adresseront 16 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

27 COSTUMES
ALLEMANDS ET AUTRICHIENS.

Ces 27 costumes, ainsi que les 42 costumes annoncés ci-contre, font partie de la belle et intéressante collection le *Musée de costumes*, qui est arrivée à 415 costumes différents, et qui va faire paraître très-prochainement 10 nouveaux costumes algériens.

Les 27 costumes ALLEMANDS et AUTRICHIENS seront adressés francs de port, en France, à toute personne qui nous enverra 10 francs 80 centimes en timbres-poste de 20 centimes.

Adresser les timbres-poste au directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère.



LES ROBERT MACAIRE
ALBUM DE CENT DESSINS
COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.
PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, 11 fr. SEULEMENT, rendu *franco* par la poste.

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LES MODES PARISIENNES.

Les *Modes parisiennes* sont le journal de la grande élégance et des toilettes les plus riches. —C'est le journal le plus répandu dans toutes les cours de l'Europe. Il parait tous les dimanches (52 fois dans l'année), donne tous les mois un patron de grandeur naturelle et les dessins de broderie les plus nouveaux. A ses abonnés d'un an il fait présent d'un fort bel Album, — celui de l'année 1859 se compose de 20 charmants costumes italiens, espagnols, portugais, etc., — coloriés et retouchés; ils sont réunis sous une couverture glacée à titre doré.

Prix d'abonnement : un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LA TOILETTE DE PARIS.

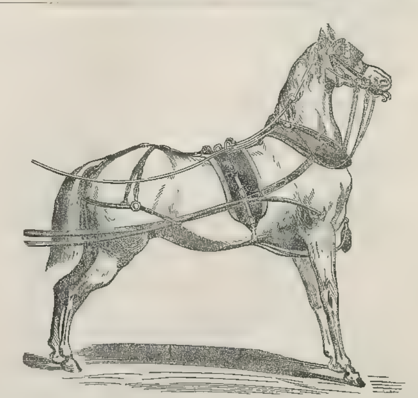
La Toilette de Paris paraît deux fois par mois, le 1er et le 15, et elle ne coûte que 5 fr. par an.

Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises.

On ne souscrit pas pour moins d'une année, et les abonnements partent tous du mois de janvier ou de JUILLET.

PRIX : 5 FRANCS POUR L'ANNÉE.

Le journal se vend aussi au numéro, — 15 centimes chaque livraison, à Paris, chez MM. Martinon, — Havard, — Schultz, — Dutertre, — Ballay et Conchon, et chez les autres marchands de publications pittoresques.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 15 fr. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

VIVE LA PAIX! — par A. Grévin (suite).



16365

— Pour nous autres, comprends. V'là c' que c'est : un Autruchien blessé, c'est comme sensément qu'il aye changé d' sexe... C'est plus un Autruchien, c'est une connaissance... tu peux m' tutéyer....



16366

— Si on peut arranger une veste comme ça !....

— Comment, vous n'en savez rien?

— Ma foi non! Le concierge de la maison est allé prendre les eaux avec sa famille. Je ne suis chargé du cordon que par *interim*, et ne connais absolument personne ici ; je ne reçois même pas les lettres. Repassez dans une quinzaine, on vous rendra réponse.

A bientôt d'autres types de la même farine.

P. A.

UNE SOIRÉE

A LA PORTE D'UN CAFÉ PENDANT LES GRANDES CHALEURS.

M. Troussequin, honnête bourgeois retiré de la ouate, où il a fait une modeste fortune, a promis à sa chaste moitié de lui payer une demi-glace quand il ferait chaud. Les ardeurs de la canicule engagent Élodie (c'est madame Troussequin) à rappeler cette promesse imprudente à son mari. Troussequin s'exécute, et comme il a gagné quarante sous aux dominos en jouant avec des habitués du café Turc, il emmène sa fille Amélia et son fils Agamemnon.

Amélia est une grande dinde aux cheveux fadasses, qui compte dix-neuf printemps.

Agamemnon a dix ans. Afin de le récompenser de ses succès à l'école Turgot, son père l'a fait habiller en zouave.

La tribu Troussequin arrive sur le boulevard du Temple. Elle se répand autour d'une table exposée en plein vent. Troussequin demande gravement une demi-glace pour *madame*, et une canette de bière pour lui et ses enfants.

Chœur intérieur. — Comme nous allons nous amuser!

A peine installée, et se livrant aux prémices de la consommation, la tribu Troussequin voit apparaître au bout de sa table deux violonistes.

— Bravo! nous allons avoir de la musique, dit le papa.

— Bravo! répète le chœur.

Les musiciens exécutent, avec variations, l'air des *Bottes à Bastien*. Troussequin donne dix centimes.

Les violonistes partis, surviennent des *harpistes*, qui jouent l'air des *Bottes à Bastien*. Troussequin donne encore deux sous.

Entrée en lice d'une petite marchande de bouquets qui plante de force une rose à la boutonnière du papa, en prétendant que de loin cette fleur lui donne l'air d'un homme décoré. Encore deux sous.

Arrivée d'un marchand d'éventails. Il offre sa marchandise pour trois francs. Amélia jette un coup d'œil suppliant sur son père. Il fait si chaud! Troussequin, pour prouver sa générosité, offre dix sous de l'éventail. Le marchand le cède avec empressement. Il ne vaut pas cinq sous

Apparaît un joueur de clarinette qui joue l'air des *Bottes à Bastien*. Troussequin se restreint ; il ne donne plus qu'un sou.

Après la clarinette, arrive un juif qui vend des lorgnettes. Il est repoussé avec perte. Vient ensuite une marchande de plaisir. Agamemnon a l'air si contrit de voir s'éloigner la marchande que les entrailles de Troussequin s'émeuvent. Il achète deux sous d'oublies pour sa famille. Afin de résister aux séductions de toutes les Circé ambulantes du boulevard, le bon bourgeois demande un journal du soir.

— En lecture! répondent avec fierté les garçons en défilant entre les tables.

Un petit marmot tout blond, tout rose, offre trois cahiers de papier à lettre pour deux sous. Madame Troussequin manque de papier pour sa correspondance. A force de marchander, Troussequin obtient sept cahiers pour quatre sous. Après le départ du petit, Élodie s'aperçoit que le papier boit... comme un sonneur.

Un trombone beugle l'air des *Bottes à Bastien*. Troussequin feint d'examiner les ourlets de son mouchoir et ne lui donne rien.

— Le portrait de Garibaldi en plâtre! vient lui crier à l'oreille un Piémontais malpropre qui vend de petits bustes.

En sa qualité de bon citoyen, le bourgeois donne vingt sous pour posséder l'image d'un héros de la guerre d'Italie. Il se figure que sa patrie le regarde.

Un accordéon miaule l'air des *Bottes de Bastien*. Troussequin ne quitte plus de l'œil son Garibaldi.

Retour de la marchande de bouquets. Invasion des marchandes de petits paniers d'osier, de porte-monnaie, de canifs, de ronds de serviettes, etc., etc. On ne saura jamais tout ce que vendent ces marchandes-là.

Examen de plus en plus attentif et économique du buste de Garibaldi par le père Troussequin.

Un basson roucoule l'air des *Bottes de Bastien*.

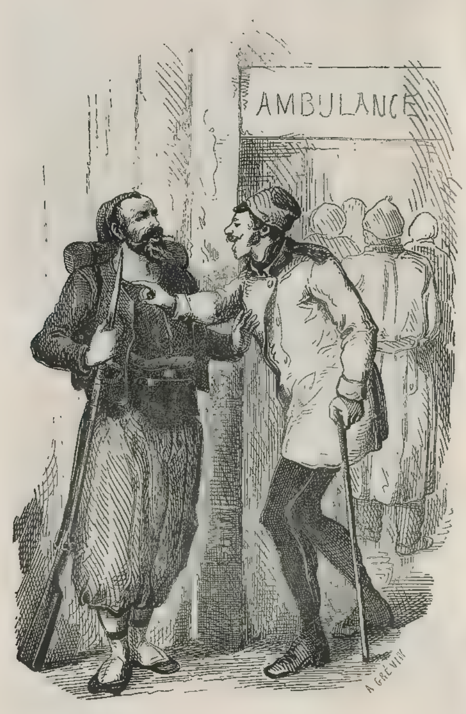
Drelin! drelin! Un muet agite sa cloche aux oreilles des consommateurs. Il offre des beignets. Agamemnon mord dans la pâtisserie sans permission paternelle. Troussequin fait de gros yeux, mais il débourse dix centimes.

Une petite fille aveugle (toujours des petites filles) gratte sur la guitare l'air des *Bottes de Bastien*.

— Pauvre enfant! chevrote la maman Troussequin avec des larmes dans la voix. Troussequin, pour n'être pas en reste de pitié, lâche dix centimes.

Attention au défilé de toutes les infirmités humaines! Quand le public est blasé sur les bouquets, les gaufres et les éventails, surgissent le cul-de-jatte hideux qui chatouille un accordéon, le bancal au tambour de basque, le bossu au flageolet, l'épileptique au triangle, le manchot à barbiche qui veut se donner un air militaire et offre des chansons, le muet qui donne l'alphabet des doigts de

VIVE LA PAIX! — par A. Grévin (suite).



16367

— Touche pas, l'ami, touche pas; tu sais, ça pique, ça pique ceusses que ça n' connaît pas.



— Allons, sifflez-moi ça, gros Loulou, et faisez après une grosse risette à madame Portechnick.

l'abbé Sicard; le tout entremêlé d'orgues de Barbarie, de sifflets, de flûtes de Pan, d'altos, de cymbales, d'ophicléides, jouant ou accompagnant la sempiternelle chanson :

Ah! c'est qu'il a des bottes, il a des bottes,
Bastien,
Il est parti, Bastien,
Pour battre l'Autrichien.

Onze heures sonnent! La tribu Troussequin rentre au logis. Elle a consommé quatorze sous de glace et de canette en principal, et six francs en menus frais.

Mais elle ne s'est pas bien amusée. Elle a le cœur navré. Elle a passé en revue toutes les infirmités et les difformités humaines, et elle a entendu jouer sur tous les instruments inventés pour le supplice des oreilles :

Ah! c'est qu'il a des bottes, Bastien!

Et l'on dit que la mendicité est interdite[1]... Elle n'est interdite qu'aux pauvres.

Henri Henriot.

L'IMPRESSION DE VOYAGES.

Cela date de 1833. Il y a, par conséquent, vingt-six ans. Douze mois de plus qu'un quart de siècle. Dans le temps où nous sommes, cela vaut cent ans. Il y a donc cent ans que l'impression de voyages fleurit. On la croyait au rebut. A bas l'impression de voyages! c'est vieux, c'est rococo, c'est usé! — Eh! non, messieurs, l'impression de voyages est plus en vogue que jamais.

On en imprime à Paris autant qu'il en faudrait, chaque jour, pour couvrir un kilomètre de terrain.

Au fait, il est plus simple et plus expéditif d'écrire ce qu'on a vu que ce qu'on a pensé, quand on ne pense rien, et même quand on n'a rien vu.

Ah! l'impression de voyages, quelle scie surannée!

Alexandre Dumas aidant, et ses beefteack d'ours alléchant la tourbe des imitateurs, nous avons eu, hélas! les allées et les venues du tiers et du quart. Depuis vingt-six ans, nous savons tout ce qui se passe dans la voiture de tous les voyageurs et dans toutes les auberges où ils descendent. Il y en a un qui dit combien de cigares il a fumés; il y en a un qui raconte à combien de servantes il a pris le menton; il y en a un qui dit combien d'œufs de caïman il a réduits en omelettes.

En 1833, lors des beaux jours d'Alexandre Dumas, l'impression de voyages, qui n'était pas encore l'épopée de la *blague*, se bornait à parler de la Suisse, d'un petit morceau de la botte italienne et de l'Espagne.

En 1859, cette *gasconnade* en action s'étend sur toute la surface de la mappemonde.

Cependant il y a de nos jours une *toquade* absolument nouvelle. Tous les yeux et tous les escarpins des voyageurs se tournent du côté de l'Afrique.

Cette vieille bête d'antiquité qu'on nous fait boire goutte à goutte au collége, sous forme de thèmes et de versions, avait contracté l'habitude de traiter l'Afrique par-dessous jambe.

L'Afrique donnait aux Romains un peu de blé et beaucoup de lions pour les cirques; c'était tout ce qu'il fallait.

En 1859, nos voyageurs à impressions rencontrent dans l'Afrique des choses dont on n'a pas la moindre idée.

Les récits des Mille et une Nuits ne sont que des contes de ma mère l'Oie en regard des relations de ces voyageurs.

Au delà de la Cafrerie, dans l'Afrique intérieure, le docteur anglais David Livingston a parcouru un pays trois fois grand comme l'Europe, plus doux que la France, plus boisé que l'Allemagne, plus doux que l'Italie, plus poissonneux que la Grande-Bretagne, plus riche que la Russie Blanche, plus facile de mœurs que la Russie Noire, plus danseur que le Portugal, plus joueur de guitare que l'Espagne, plus abondant en laitage que la Suisse, plus fleuri qu'un roman d'Alphonse Karr.

Dans son parcours à travers d'immenses prairies, qui n'ont pas de propriétaires, il a vu des arbres que vingt hommes faisant la chaîne ne pouvaient pas embrasser;

Il a vogué, avec sa suite, sur le Zambèze, qui est une espèce de mer de lait;

Il a rencontré des troupeaux de quarante mille antilopes, avec lesquelles on fait les meilleures côtelettes du monde;

Il a vu pareillement des bandes de vingt mille buffles, sorte de bœufs sauvages dont la chair est si friande, mais le caractère si farouche;

Il a été pris par un lion à peu près comme une souris est prise par un chat, seulement l'animal l'a lâché après l'avoir légèrement égratigné à l'épaule, ce qui signifie que les lions de la contrée sont assez bien élevés;

Il a respiré auprès de rosiers hauts comme des chênes;

Il a dormi au murmure d'oiseaux au gosier harmonieux, plus habiles ténors que le rossignol;

Il a vécu, çà et là, dans les cours de cinquante rois, empereurs et grands-ducs, noirs comme Victor Cochinat et polis comme la Vénus hottentote;

Il a vu des vallées, des forêts, des pacages, des parterres, des étangs, des rhinocéros, des treilles, des hippopotames, des éléphants, des fruits rares et des crocodiles en assez grande quantité pour faire par trois cent soixante-cinq jours de noces de Gamache à trois cents millions d'hommes;

Il a décrit, détaillé, narré et analysé tout cela dans un

N° 188. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 6 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES SOLDATS D'ITALIE (2e série), — par MARCELIN.



UN ANCIEN D'ARCOLE.

Ça leur a manqué, les chemins de fer.

Avec le présent numéro tous les abonnés reçoivent le Musée français n° 55.

LES SOLDATS D'ITALIE (2e série), — par MARCELIN (suite).



LA MÉPRISE.

« Père capucin,
» Confessez-moi bien! »

DU MÊME AU MÊME.

Étretat, le 31 juillet.

Mon cher ami,

Ah! vous ne venez pas chercher la fin de ma légende. Eh bien, je n'en aurai pas le démenti, et vous la lirez bon gré, mal gré.

Voici l'histoire, croyez-en le plus possible; c'est au moins aussi authentique que du Capefigue — sauf votre respect.

Il y avait donc une fois une rivière à Étretat, et cela ne remonte pas aux temps héroïques, puisque son lit est encore visible à l'œil nu, et que je passe tous les matins sur un pont qui conduisait d'une rive à l'autre et de l'autre à l'une — naturellement. — Sur cette rivière, qui, à la rigueur, pouvait se parer du titre de fleuve, puisque ses eaux se jetaient dans la mer, outre le pont, il y avait un moulin, et dans ce moulin un meunier. — Jusque-là rien de fantastique, n'est-ce pas? On dirait du Champfleury. — Un matin une vieille femme se présente à la porte du moulin. Je ne vous ai pas dit que le moulin eût une porte, mais vous l'avez probablement deviné; rien encore dans ce détail qui sorte de la vie réelle. — La vieille était pauvre; elle en abusait pour mendier. Elle demanda l'aumône, mais le meunier, qui était riche, la chassa. — Je voudrais, et vous aussi, n'est-ce pas? que l'incroyable commençât là; mais nous y voici. — La mendiante jeta un regard terrible sur le mauvais riche, étendit un bras vers la rivière: — les eaux se tarirent subitement, et la roue du moulin cessa de moudre pour toujours.

Ce n'est pas fini, et vous le devinez, car il faut de toute nécessité que notre cheval et notre falaise entrent en scène. La vieille, qui était fée, ne voulut pas faire pâtir les pauvres du crime du meunier, et les pauvres ont besoin d'eau douce. — Depuis ce temps-là, à la marée basse, on voit au pied de la falaise de droite couler, sur un lit de galets, les eaux qui jadis faisaient tourner la roue du moulin inhospitalier; — les femmes des pêcheurs viennent y puiser leur boisson et laver leur linge; et comme c'est là que l'opinion publique de l'endroit fait ses provisions de médisance, notre maître Alphonse Karr l'a baptisé de *Conservatoire des cancans*. — C'est tout simplement, vous le voyez, une rivière qui découche, et rien de plus.

Et le cheval? Un peu de patience.

Quand les eaux eurent disparu, la fée se tourna vers le meunier et lui dit : « Tu as refusé un asile et un morceau » de pain à une femme qui avait l'âge de ta mère; tu se» ras sans pain et sans asile, et comme tu n'as pas dans le » cœur un sentiment d'humanité, tu cesseras d'être » homme, et tu te nourriras de l'herbe maigre et dessé» chée de la falaise tant qu'il se trouvera sur terre des » hommes aussi méchants que toi. »

Et le meunier fut changé en cheval, et depuis ce temps il est sur la falaise de droite, la tête tournée du côté où fut sa maison. S'il est si maigre, ce n'est pas tant d'être mal nourri que de ne plus voir son moulin.

Je crains qu'il n'y reste éternellement, car hier, en me promenant dans Étretat, j'ai lu en divers endroits, écrit en grosses capitales noires : *Ici la mendicité est interdite.*

Mais on frappe à ma porte. Entrez! — Ne vous impatientez pas, je reviens à vous à l'instant.

Me revoici. Que vous êtes imprudent! Comment! mon cher, vous vous amusez à publier dans le *Journal amusant* une lettre que je vous écris à la bonne flanquette pour vous engager à venir me retrouver au plus vite? Encore si vous aviez corrigé les épreuves! Mais, je devine, vous avez voulu vous débarrasser de moi par un moyen violent, et vous espériez probablement que les *philistins* ne laisseraient pas de moi pierre sur pierre. Ma foi, ce n'était pas trop mal calculé, et vous avez été bien près d'avoir un collaborateur de moins. — Les bourgeois étaient furieux. Ils étaient d'autant plus exaspérés que le journaliste dont

LES SOLDATS D'ITALIE (2e série), — par MARCELIN (suite).



CORRESPONDANCE.

« L'Italie!... figure-toi, mon ami, un pays où toutes les » femmes ressemblent à madame Frezzolini!... »



LE LOUSTIC.

— Le colonel, c'est notre père.
Et le lieutenant-colonel?
— C'est notre oncle.



— Grenadiers! nous sommes chargés de forcer les portes de la ville.
— C'est bon, on a son passe-partout.

je vous parlais l'autre jour les a assez vertement menés dans sa feuille, et, ma foi, arrivant par surcroît, je n'étais pas bon à pendre : c'est peut-être ce qui m'a sauvé. — Comment j'ai échappé à leur vengeance, ce serait bien long à vous dire ; qu'il vous suffise de savoir que j'y survis, et que vos calculs machiavéliques sont déjoués.—Mais n'allez pas vous aviser de publier cette lettre-ci ; je ne vous le pardonnerais de ma vie, à moins que cette fois vous ne preniez la peine de corriger les épreuves.

Le père Blanquet n'est pas content, ma foi, non, il réclame pour son poisson à la crème non-seulement de l'argent, mais encore de la considération : c'est par trop d'exigence ! A l'appui de ses prétentions, il m'a montré un portrait d'Alphonse Karr portant cette dédicace : *A mon excellent ami* le père Blanquet.

— Eh bien? a-t-il ajouté d'un ton sévère.

— Après?

— Après! Vous avez lu?

— Père Blanquet, je serais général en chef, on vous prendrait comme espion, on vous amènerait devant moi, que cette ligne suffirait pour vous sauver la vie; ce serait pour moi le meilleur des sauf-conduits.

— Eh bien alors, pourquoi toucher à mon poisson?

— Le poisson à la crème n'en est pas, Alphonse Karr n'en parle point.

— Je n'en faisais pas encore à l'époque.

— Dites-le donc, sans cela jamais Alphonse Karr, qui est inconstant en fait d'habitations, mais qui est un grand écrivain et un homme juste, n'aurait consenti à appeler son ami un individu qui passe ses jours et ses nuits à faire manger du poisson à la crème à des voyageurs égarés dans les replis de son hôtel.

Le père Blanquet s'est gratté la tête, a réfléchi, a hésité ; puis, prenant son courage à deux mains, a fini par me dire :

— Dorénavant je n'en donnerai plus à mes voyageurs qu'une seule fois le matin, à déjeuner, et une seule fois le soir, à dîner.

— Que Dieu vous le rende! lui ai-je dit presque attendri.

Et il m'a fait prendre un rafraîchissement que je vous recommande à l'occasion : c'est un verre de limonade gazeuse tempérée par un peu de cognac. — C'est excellent; essayez.

Il y a de grands tralalas au Casino. — L'entrepreneur, dont le bail expire cette année, cherche constamment des moyens de tirer pied ou aile de l'affaire, et ses expédients sont immédiatement commentés, exagérés et défigurés sur le galet, qui est le Forum d'Étretat. — Il n'est pas de sottes inventions qu'on ne lui attribue. On assurait l'autre matin qu'il voulait faire payer vingt sous à chaque dame qui jouerait du piano. — Ma foi, je voudrais qu'il fît payer un million, et que tous les pianos du monde fussent siens.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le billard du Casino se paye actuellement 2 francs l'heure à la lumière. — Quand je dis la lumière... elle rappelle

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

Les bandes ont l'élasticité du plomb, les queues ont des procédés, mais lesquels! Les billes sont rondes, et il faut lui en savoir gré, car elles seraient ovales que personne n'aurait le droit de s'en plaindre, car nul n'est forcé et contraint de les faire rouler.

La vérité, c'est que certaines personnes ont pris l'entrepreneur actuel en grippe, et que lui, convaincu d'être en butte à des antipathies impitoyables, ne fait rien pour les désarmer, — au contraire.

Qui lui succédera? Je ne sais. Peut-être un de ceux qui s'acharnent le plus après lui; cela ne m'étonnerait guère, car Étretat est maintenant le pays de la concurrence la plus furieuse, la plus exaspérée. — Partout vous la retrouvez. Si vous montez sur l'impériale d'une voiture publique, ne causez pas de l'entreprise rivale avec le conducteur, il vous dira qu'elle tue ses voyageurs.

Il n'y a qu'un coiffeur cette année-ci, mais jadis il y en avait deux; celui-ci prétendait que celui-là chloroformait les duchesses sous prétexte de les friser; celui-là soutenait que celui-ci coupait la gorge aux quincailliers pour mieux les raser.

Concurrence entre les baigneurs. — Chacun a sa barque, chacun a son drapeau. Malheur à qui ne se baigne pas ici! Là-bas, il se noiera infailliblement.

LES SOLDATS D'ITALIE (2e série), — par MARCELIN (suite).



[illegible]

GANDIN DE SOLEIL!

— Hé là haut! baissez donc un peu le quinquet.



16375

— Le général compte sur toi pour arrêter l'ennemi de ce côté : le poste est périlleux,... il faudra tenir trois heures.... un contre dix...
— Enjôleur!



16376

AS-TU DE LA CHANCE!

— Un coup de sabre dans la figure! avec cette balafre-là, toutes les femmes seront folles de toi.



16377

UN VAINQUEUR EN GRANDE TENUE.

— Encore un pantalon tué sous moi!

Il y a deux médecins, mais comme ils sont tous les deux allopathes, ils ne peuvent avoir l'un pour l'autre que de bons procédés. — Les homéopathes sont les seuls qui ne soient pas d'excellents confrères. — J'en atteste Molière.

Et les tailleurs! et les marchands de chaussons, d'espadrilles, de bérets, et les *bibeloteurs*, — et tant d'autres! Mais je n'en finirais pas, et l'on m'attend pour aller à Saint-Joint.

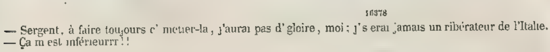
A vous,

GUSTAVE BOURDIN.

P. S. Hier le *cheval de la falaise* a disparu pendant quelques minutes. On disait déjà sur le galet que Blanquet en avait fait emplette pour faire manger de la viande de boucherie à ses dévoués. C'était une calomnie. — M. Anicet Bourgeois lui prenait mesure d'un rôle pour la féerie que je vous ai annoncée dans ma dernière.

SOUVENIRS D'ITALIE, — par A. Grévin.





16378

— Sergent, à faire toujours c' métier-là, j'aurai pas d' gloire, moi ; j's erai jamais un ribérateur de l'Italie.
— Ça m est inférieurrr !!



16379

Bravo ! mame Tremouroux, ça prouve qu'y n'y a pas d' besoin d'être tout à fait totalement comme Jeanne d'Arc pour manœuvrer crânement l' mousqueton.

LES DOMESTIQUES.

II.

LA MAITRESSE QUI BAT SES DOMESTIQUES. — LES DOMESTIQUES QUI BATTENT LEURS MAITRESSES.

On nous disait :

— Comme la révolution a dissous la domesticité en France, vous ne pouvez plus retrouver cet appendice de la famille que chez les Russes, conservateurs des vieux usages. Nous savons ce que vous allez dire : Les Russes ont des esclaves et non des domestiques. Laissons là les mots : domestique ou esclave, c'est tout un en latin : *servus;* c'est tout un dans la réalité. Vous avez émancipé l'homme qui vous servait : vous avez un égal. Ne vous étonnez donc plus de voir que vous ne trouviez plus à côté de vous cette ombre docile et muette qui suivait votre corps, ce demi-ami à qui vous commandiez et qui s'identifiait en vous. Il n'y a plus que chez les Russes que ce type existe.

L'argumentation peut être spécieuse. Un instant de raisonnement fait voir qu'elle ne repose sur rien de solide. Ce n'est pas uniquement en France que les progrès de la philosophie, d'accord avec les lois, ont abaissé sur tous les fronts le niveau de l'égalité humaine. En Russie, il existe encore des serfs de nom, mais ce ne sera plus pour longtemps; Alexandre II, qui a vécu dans les cours de l'Europe occidentale, s'est mis, comme il ne vous est pas permis de l'ignorer, à la tête d'un grand mouvement social. Tous les jours l'émancipation affranchit les esclaves moscovites. Que deviendra la domesticité dans le grand empire de Pierre le Grand?

⁂

En attendant que cette grave question soit résolue par les faits, voyez un phénomène social des plus bizarres, mais aussi des plus attendus. Quand les grands seigneurs russes séjournent seulement six mois à Paris, ils arrivent à comprendre que la vieille servitude de leurs clients doit être modifiée par le fait même des propriétaires d'esclaves. C'est ce que démontre victorieusement l'anecdote suivante, que j'emprunte aux récits d'un de mes confrères en chronique.

Il s'agit d'une impression de voyage.

Dans notre compartiment de Paris à Strasbourg se trouvait une grande dame avec son mari, le prince L...off. La princesse est une jolie femme, fort spirituelle, fort vive, et parlant admirablement le français.

— La conversation roula sur les mœurs russes, sur les domestiques russes, français, et enfin, je ne sais par quelle transition, le prince nous dit :

— Demandez donc à la princesse de vous raconter sa mésaventure de l'an dernier.

La princesse sourit, gronda son mari de son indiscrétion, puis s'exécuta de très-bonne grâce.

- En Russie, dit-elle, toutes les femmes du monde battent leurs domestiques.

— Et les drôles sont bienheureux d'être souffletés par d'aussi jolies mains, interrompit quelqu'un.

— N'est-ce pas? reprit la princesse. Enfin, heureux ou non, c'est l'usage. C'est un usage plus amical que méchant. Les domestiques chez nous sont des mineurs, des enfants de la famille; on les corrige parfois, comme on corrige chez vous un enfant. Il m'est arrivé bien souvent, lorsqu'une femme de chambre me coiffait mal ou me piquait avec une épingle, de lui donner une tape sur la joue; une minute après je lui donnais une de mes robes, et elle était bien vite consolée. — En France, où je venais pour la première fois, j'ai cru que je pouvais faire la même chose. J'avais une petite femme de chambre parisienne qui se nommait Justine. Un beau jour qu'elle me coiffait horriblement, je lui donnai un petit soufflet. Elle me répondit avec impertinence et me dit que si je recommençais elle me battrait. Dans ma colère, je lui donnai une paire de soufflets de toute ma force, et je la jetai à la porte de ma chambre en lui disant d'aller faire sa malle et de sortir de chez moi. Savez-vous ce qu'elle fit? Elle s'en alla porter sa plainte contre moi chez le commissaire de police; je fus assignée en police correctionnelle et condamnée, monsieur, à une amende et trois jours de prison.

— Et vous les avez faits?

— Et je les ai faits, monsieur... Ah! j'en ai bien ri, ajouta la princesse fort gaiement. Seulement, depuis lors, j'ai fait vœu de patience, et je ne bats même plus mes pauvres domestiques russes.

⁂

C'est fort bien fait, sans doute. — En Russie, les grands s'arrogent le droit, fondé sur l'usage, de battre leurs domestiques, même leurs domestiques mâles. Il y a dans ce fait quelque chose qui choque tout à la fois les idées de la religion, les notions de la philosophie et le sentiment des convenances. En France, aussi, par trop de familiarité, on a vu des domestiques, des laquais, des valets de chambre battre leurs maîtresses (j'entends ce mot dans son acception aristocratique). On a vu cette dissonance sociale, et il faut avouer qu'elle n'est pas moins choquante que l'autre.

⁂

Vingt anecdotes pourraient donner raison à ce que j'avance en ce moment. Je n'en veux citer qu'une seule. L'aventure à laquelle cette anecdote se rapporte a fait grand bruit il y a trente ans dans ce qu'on appelait encore

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



16380
Savez-vous pourquoi on aurait pu attribuer à des chirurgiens toutes les blessures faites sur le champ de bataille en 95.

N° 2.



16381
Devinez ce qui peut faire croire à la régénération de ce malfaiteur.

N° 3.



16382
Vous qui êtes des gens de la ville, des malins, devinez en quel temps il faut se méfier du blé.

à cette époque le *beau monde*. Ce n'est point pour spéculer sur le scandale qui pourrait en résulter, mais pour invoquer le bénéfice d'un fait authentique et incontesté que je choisis cet épisode de préférence à tout autre.

Un chroniqueur, M. Maximilien Raoul (Charles Letellier), écrivait, dans le *Cabinet de lecture* de 1840, dix ans après l'événement :

« On a fait grand bruit dans les salons, en 1830, de » l'aventure tragico-burlesque arrivée la semaine dernière » à madame J. de S..., des salons de 1829, et très-proche » parente de deux députés légitimistes influents. Un valet » de chambre de 1792, à ce qu'il paraît, se serait permis » de lever et même d'abaisser la main, de lever et même » d'abaisser le pied sur sa noble maîtresse, et aurait dit » en sortant à ses confrères de l'antichambre : *Je viens de » f... une roulée à madame.* Ce bruit assez étrange était » venu jusqu'à moi dès le lendemain. Les dames de quarante ans se le passaient derrière leurs éventails dans » les salons de 1830. J'avais espéré que cette aventure, » dont, après tout, nulle femme ne peut se dire à l'abri » aujourd'hui, serait réduite à sa juste valeur et se terminerait par quelques mois de prison. Malheureusement » les femmes et les partis sont impitoyables... »

***

Paris a été impitoyable pour la femme compromise et très-caressant pour le drôle : c'est l'usage. En attendant, l'esprit de la vieille domesticité française recevait, du coup, une rude atteinte, et, pendant plusieurs années, les gens du monde qui avaient besoin de prendre des domestiques s'écrivaient malicieusement :

« Êtes-vous bien sûr que le cocher que vous me recommandez ne batte pas sa maîtresse? »

***

Les *bons* domestiques sont-ils encore possibles? Et dans ce cas, où et comment les trouver?

P. A—D.

LES VICTIMES DU THÉATRE.

Ceux qui parlent à tout bout de champ de *gratter la terre avec leurs ongles* pour témoigner de leur intrépidité, cesseraient bientôt de *métaphoriser*, si on les prenait au mot. Ce sont les mêmes philistins qui vous disent en regardant d'un œil d'envie les gens de théâtre : « Ces artistes!... sont-ils heureux!... » Ils prennent au sérieux le pâté de carton et l'eau de Seltz qui figure le vin de Chypre; ils croient que les personnages à qui M. Scribe distribue si libéralement les millions dans ses pièces restent millionnaires à la ville. Et pourtant, l'artiste seul sait combien se paye le moindre succès, la moindre petite gloriole; trop heureux quand ce brin de laurier n'est pas empoisonné par la jalousie d'un confrère!

De tout poison le laurier est l'essence...

Le véritable acteur est au comble de ses vœux quand il ne doit ses bravos qu'à un peu de talent défriché par beaucoup de travail. Le champ de l'art, sol toujours pierreux et souvent ingrat, est plus pénible à labourer qu'un roc de Tauride.

***

« Notre talent commence à valoir quelque chose quand notre mannequin ne vaut plus rien, » me répétait le père Bourgoing, comédien émérite de soixante-seize ans, enfant de la balle, dont le grand-père avait connu Scarron. On était comédien de père en fils dans cette famille-là depuis trois ou quatre siècles, et Bourgoing me donnait à entendre que son aïeul avait inspiré par ses allures grotesques, à l'auteur du *Roman comique*, le type désopilant de la Rancune.

Bourgoing n'avait jamais voulu jouer qu'en province, par amour de l'art, rien que pour y remplir les rôles du grand répertoire de la Comédie-Française dont il possédait, mieux que tous les commentateurs, la vraie tradition, celle de l'intonation et du geste. C'était le seul héritage que lui avait laissé sa famille. (Il était enfant naturel!)

Pour devenir un grand artiste il fallait être *victimé;* c'était l'expression favorite de Bourgoing, qui m'a souvent ouvert le sac aux anecdotes dont le titre de cet article est la véritable étiquette.

Un jour qu'il se trouvait en représentation à Amiens, une enfant figurant l'Amour était suspendue dans les frises et tenait un flambeau à la main. La cire coule du flambeau sur le bras de l'enfant qu'il brûle horriblement; mais l'apprentie artiste, que le feu sacré de l'art brûlait plus encore, a le courage de se taire pour ne pas troubler la représentation.

Bourgoing, les larmes aux yeux, embrassa l'enfant au front dès que la toile fut tombée, lui pansa lui-même le bras et lui prédit qu'elle deviendrait une grande artiste.

Cette enfant était Déjazet ou mademoiselle Georges (je ne sais plus laquelle des deux). Pourtant je crois me rappeler qu'il me citait Déjazet.

***

Le roi des Jocrisses, Brunet, tournait à la mélancolie, il était profondément affecté des infidélités d'une demoiselle Pauline qui l'oubliait avec un Anglais dont la tête, vue de profil, ressemblait exactement à celle d'un mouton.

Le chagrin bouleverse tellement la bile de ce pauvre Brunet qu'en se regardant un matin dans la glace, il s'aperçoit qu'il est atteint de la jaunisse. Une idée lui traverse aussitôt le cerveau. « Il faut vite tirer parti de cette situation!... Fongeray, dit-il à un vaudevilliste qui assistait ordinairement à son petit lever, êtes-vous un homme à faire aujourd'hui même une pièce dont le principal personnage serait un Othello?...

» — Aujourd'hui même, » répondit Fongeray.

» — Eh bien, je le jouerai au naturel!... » dit Brunet avec un soupir de satisfaction.

La pièce fut fabriquée, apprise et répétée en deux jours.

Le soir de la première représentation, en entrant en scène, Brunet a le malheur d'aviser dans une loge la belle et coupable Pauline, qui lui paraît plus ravissante encore dans sa toilette et dans son déshonneur. La première scène débutait par une tirade en forme de monologue contre les mille petites misères que les filles d'Ève font endurer aux fils d'Adam. Cette tirade devait être dite d'une façon comique; mais Brunet, oubliant le théâtre pour la situation réelle qui le dominait, se tourne vers la loge de Pauline et lui débite avec les gestes de Talma et la fureur d'Othello toutes les imprécations qu'elle contenait. Le public, dupe de la même illusion, se sent échauffé par le lyrisme qui déborde du cœur et de la bouche du comédien, et l'applaudit avec des trépignements et des transports, pendant que mademoiselle Pauline, ne sachant où se cacher, se roulait, éperdue de confusion, sur sa banquette.

Tout à coup un jeune blondin ouvre la loge et se précipite au secours de Pauline, pendant que Brunet, revenant

à lui-même et au comique de la situation, s'écrie avec la naïveté irrésistible de Jocrisse : « Oh! l' mouton!... oh! l' mouton!... »

Le public saisit d'autant mieux l'à-propos que la tête de l'Anglais semblait bêler. Heureux de retrouver son sublime Jocrisse, il salue sa belle humeur comme il avait salué sa colère éloquente.

***

Bourgoing parlait avec bonheur des *gobeurs*, c'est-à-dire de cette race bienheureuse des candides pour qui le théâtre est une illusion perpétuelle; mais il conseillait de se défier de leur enthousiasme comme de leur colère.

Il me citait l'exemple d'un de ses camarades, Cartigny, qui remplissait l'emploi des traîtres au théâtre du Wauxhall, boulevard Saint-Martin. Il ne se passait pas de soir sans que Cartigny assassinât, empoisonnât quelqu'un ou fît quelque mauvais coup, si bien qu'il avait fini par inspirer une terreur profonde à un garçon de café du Wauxhall, rendez-vous habituel des artistes.

— S'il y a quelque chose de désagréable dans l'établissement, disait Cartigny, de la *bière d'entr'acte*, ou du *café de chicotin*, on est sûr que François (c'était le nom du garçon) me le sert...

— En revanche, il sert ce qu'il a de meilleur au comique, disait Bourgoing... Mon cher Cartigny, ce garçon-là finira par vous jouer quelque mauvaise farce.

Cartigny continua à s'amuser de la frayeur de François.

Un soir qu'il avait rempli le rôle d'un fossoyeur criminel, Cartigny rentrait paisiblement chez lui, quand ses pieds s'enchevêtrèrent dans une corde qui avait été tendue exprès, et qui le fit rouler d'escalier en escalier pendant deux étages. Cartigny en fut quitte pour une côte cassée qui le tint trois mois alité.

Le traître des mélodrames du Vauxhall était la victime des rancunes de François le *gobeur*.

***

Le plus joli trait de *gobeur* que m'ait raconté Bourgoing est sans contredit celui-ci.

On jouait aux Variétés une pièce de Surville, pièce vertueuse dans laquelle un fils se dévoue pour son père; après s'être engagé à prix d'a gent, il lui apporte la somme qui doit le rendre heureux.

— Misérable gredin! s'écrie un spectateur de la banlieue en administrant à son fils un violent coup de poing qui lui rabat le chapeau sur les yeux, ce n'est pas toi qui en ferais autant pour ton père!...

ANTONIO WATRIPON.

MENUS PROPOS A 35 DEGRÉS CENTIGRADES AU-DESSUS DE ZÉRO!

C'en est fait, le dieu Soleil nous a déclaré la guerre, et la lutte, on peut le dire, est ardente.

Au lieu de nous éclairer simplement, l'*astre du jour* nous brûle. Au lieu de répandre une chaleur douce et vivifiante, comme il appartient à un astre du jour bien élevé, il rôtit. L'excès en tout est un défaut.

Seuls, les restaurateurs trouveront peut-être le moyen d'utiliser un ordre de choses aussi anormal, et je ne serais pas surpris de voir, un de ces jours, se fonder une société profondément anonyme pour l'exploitation d'une rôtisserie où le combustible serait remplacé par les rayons du soleil.

Je demande à l'avance cinquante actions libérées pour cette découverte, et je la laisse généreusement tomber dans le domaine public, certain que quelque industriel de génie la ramassera et cherchera à s'en faire, comme avec des lapins, un certain nombre de mille livres de rente.

Que d'entreprises aussi fabuleuses n'a-t-on pas déjà lancées sur la place! Et le *papier-bois!* et le *gouvernail Fouques!* et tant d'autres qui n'existent plus que dans le souvenir des Gogos qu'elles ont ruinés.

Plus l'objet d'une société est excentrique et dénué de bon sens, plus chez nous cette société a des chances de réussir.

***

Vu l'intensité de la chaleur, le vicomte de lettres Ponson du Terrail s'est vu dans l'obligation de terminer au plus vite son roman interminable des *Drames de Paris*. Il y avait urgence.

Il paraît que l'intérêt fiévreux et les péripéties palpitantes qui abondent dans ce roman cyclopéen, joints à l'influence de la température, ont causé dans les loges de MM. les portiers des accidents désastreux.

On parle de trois cas d'apoplexie.

***

Les individus qui s'élèvent avec le plus de force contre la chaleur inusitée du moment sont, sans contredit, les directeurs de théâtre.

Il n'est sortes de ruses qu'ils n'emploient pour attirer quelques victimes dans leurs salles désertes. Ils mettent tout en œuvre : les dîners, les petits cadeaux et même la violence.

La semaine dernière, dans un théâtre que je ne nommerai pas, et qui le jour même avait fait publier une réclame avec l'en-tête obligé : *Immense succès*, le rideau se leva devant... un spectateur!

Comment le malheureux se trouvait-il là? Par suite de quelles machinations ténébreuses l'avait-on amené dans cet enfer éclairé au gaz? On ne le saura jamais!

Une seconde personne néanmoins ne tarda pas à se montrer dans la pénombre d'une loge : c'était le directeur, qui jetait des regards paternels sur le public courageux qui avait envahi la salle. Il pensait déjà, dans sa reconnaissance, à le doter d'une rente viagère.

Cependant la pièce commence. Dès la troisième scène le spectateur modèle comprime avec énergie un bâillement qui revient avec obstination. Il regarde autour de lui : à l'orchestre, au parterre, dans les loges, personne; il est seul, bien seul! Cette solitude l'effraye, et avant la fin du premier acte, il se faufile doucement du côté de la porte.

Le directeur, qui ne le perdait pas de vue, frémit; il devine que son public veut battre en retraite, et il se précipite, poussé par une soudaine inspiration.

L'homme-foule, qui a gagné les couloirs, respire comme si on venait de lui enlever la butte Montmartre de dessus la poitrine. Il se hâte, il court et arrive au contrôle. Il va le franchir, quand tout à coup une voix retentissante crie à ses oreilles : *On ne passe pas!*

Il lève les yeux, un municipal, l'arme au bras, lui barre le chemin.

— Comment, on ne passe pas?

— J'ai ordre de ne laisser sortir personne. Un vol vient d'être commis dans la salle.

— Un vol, mais ce n'est pas possible, j'étais seul.

— Cela ne me regarde pas : c'est ma consigne!

Et le pauvre public, tout déconfit, rentra en cherchant le mot d'une énigme dont le directeur seul eût pu lui donner le secret.

***

L'autre semaine un auteur dramatique entre dans une salle de théâtre parfaitement déserte.

— Vous avez peu de monde ce soir, dit-il au directeur.

— Par exemple! répond celui-ci avec un grand sérieux; mais c'est plein de spectateurs, mon cher. Seulement je ne sais pas où diable ils se fourrent!

***

Deux directeurs passent sur le boulevard comme deux saules pleureurs entrelacés.

— Ces pauvres directeurs ont des mines!... observe quelqu'un.

— Pas des mines d'or en tout cas! riposte Alexandre Michel, qui se trouve toujours là à point nommé quand il y a un mot piquant à faire.

Si M. Hipppolyte Coignard le savait!

HIPPOLYTE MAXANCE.

THÉATRES.

Depuis deux mois notre chronique ressemble à une vieille paire de bas : on n'y voit que des reprises.

Ce sera donc simplement par acquit de conscience que nous enregistrerons les reprises du *Comte Ory* et de la *Favorite* à l'Opéra. Les reprises de *Polyeucte*, du *Malade imaginaire*, du *Philinte* de Molière, de *Lady Tartuffe*, de la *Fiammina*, des *Piéges dorés*, etc., etc., au Théâtre-Français. Reprises du *Pré aux clercs*, de l'*Ambassadrice*, etc., etc., à l'Opéra-Comique. Reprises partout.

Le théâtre des Variétés est allé chercher dans le répertoire des Folies-Nouvelles une petite opérette, les *Trois dragons*. Pour la reprendre, fallait-il qu'il fît chaud, mon Dieu! Il est vrai que comme à point ce théâtre a repris au défunt théâtre des Nouveautés le *Mari aux neuf femmes* de feu Théaulon, ouvrage de 1830, dont le principal mérite consiste à montrer dix jolies femmes sous toutes sortes de costumes. Dix gentilles créatures sont sans doute fort agréables à contempler, mais quel genre d'esprit est-ce là?

Le *Fait-Paris*, vaudeville de M. Léon Halévy, n'est pas une reprise, mais cette œuvre n'en est pas plus jeune pour cela. C'est une bouffonnerie inspirée par la vue du cadavre putréfié d'un noyé trouvé sur les bords de la Seine. On dirait que M. Halévy a fait tout son possible pour n'être pas reconnu en outrant les facéties permises dans un certain monde dramatique, où l'absurdité des inventions le dispute à la vulgarité du style. M. Halévy ne doit pas être bien fier d'avoir réussi dans ce pastiche de la mauvaise littérature.

Rabattons-nous sur les petits théâtres pour y trouver quelque chose de plus ragoûtant.

L'été dernier, le directeur des Folies-Dramatiques avait tiré à vue sur la curiosité publique, en montrant dans toute sa joviale intimité la *Canoterie* parisienne. Cette année, il s'est adressé à une autre spécialité non moins nombreuse, la typographie.

Un tableau surtout attirera la foule. C'est l'intérieur vrai d'une imprimerie avec ses compositeurs à la casse et le composteur à la main. Voici le metteur en pages avec son collier de ficelles, le prote dans sa petite butte, les *attrape-science* qui se battent, le flâneur qui va souvent *quelque part* pour tuer le temps. C'est bien le vrai langage des ateliers, avec ses calembours renversants, ses farces variées, ses scies cocasses, ses fluctuations perpétuelles, ses caprices et son originalité.

L'un des auteurs a pu traiter ce tableau de main de maître. M. Auger de Beaulieu a été compositeur d'imprimerie avant d'être comédien et auteur dramatique, et il s'en enorgueillit avec raison. C'est à sa casse de l'imprimerie impériale qu'il a composé ses premières poésies (et j'en sais quelques-unes qui sortent de l'ordinaire); c'est là qu'il a commencé cinq ou six pièces qui seront jouées un jour.

La fable principale des *Typographes parisiens* n'est pas neuve, mais les situations qui en découlent sont gaies et intéressantes. Le dialogue est chaud et animé, quoiqu'un peu trop émaillé de fleurs de rhétorique, — une gourme qu'il faut que jettent les jeunes auteurs.

Viennent les pluies, viendront les grosses recettes.

ALBERT MONNIER.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu franco pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique; toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

ALBUM COMIQUE LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Les amateurs du talent de notre jeune ami Doré doivent acheter cet album, qui diffère très-sensiblement des œuvres ordinaires de cet artiste. Ici, ce n'est pas du mouvement, de la fougue, ce charme de composition et cette entente de l'effet qui sont si remarquables dans tout ce que produit l'auteur principal du *Musée français-anglais;* ce sont des types parisiens, en quelque sorte des portraits : portraits des Lorettes, portraits des Gens de Bourse, portraits des Grandes Dames, etc., tout cela est vrai, tout cela est vivant : on l'a vu au bois, sur les boulevards, à la Bourse, partout. Ce n'est pas un album qui doit plaire à tout le monde, c'est un album intéressant pour les artistes et les connaisseurs.

Prix : 10 fr.; — 7 fr. seulement, rendu franco, pour nos abonnés.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.



100 COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.

Peu de personnes savent qu'il existe encore en France une centaine de costumes qui conservent le cachet de l'ancien temps. Aucune collection moderne ne donne un aussi grand nombre de costumes français, — aucune collection ne les donne gravés et coloriés pour le prix de 40 centimes. — Les collectionneurs de costumes, les artistes peintres, les artistes dramatiques, les romanciers, les costumiers, les directeurs de théâtres, en un mot tous ceux qui par goût ou par nécessité désirent connaître les costumes de notre pays, apprendront avec plaisir que la collection du Musée de costumes a poussé la série des costumes français jusqu'au chiffre de 100. Chaque costume, gravé sur acier, imprimé sur in-4° carré, et colorié avec retouches, se vend 40 centimes. Les personnes qui nous adresseront un bon de 40 fr. recevront les 100 costumes *francs* de port.

Adressez le bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, RUE BERGÈRE.

LA CHICANE ET L'AMOUR

Deux vertus du même prix, par LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

Trente caricatures lithographiées; Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente. — *Franco*, pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 fr. au lieu de 10. — Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Aux personnes qui s'abonnent pour un an, nous donnons pour 6 francs, rendu *franco* sur tout point de la France, — l'album de M. Grin, LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album de grandes lithographies que nous mettons en vente au prix de 8 francs broché et pris au bureau, ce qui le porte à 10 francs rendu *franco*. — Nous disons donc que toute personne qui s'abonne ou s'abonnera pour une année au *Journal amusant* aura droit à recevoir *franco* (en France), moyennant 6 francs, au lieu de 10 francs, l'album intitulé :

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI.

Pour cela, il faudra nous envoyer, soit en un bon de poste, soit en un bon à vue sur Paris, 17 francs pour l'année d'abonnement au *Journal amusant*, et 6 francs pour l'album, EN TOUT 23 FRANCS.

A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LA TOILETTE DE PARIS.

La Toilette de Paris paraît deux fois par mois, le 1er et le 15, et elle ne coûte que 5 fr. par an.

Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises.

On ne souscrit pas pour moins d'une année, et les abonnements partent tous du mois de janvier ou de JUILLET.

PRIX : 5 FRANCS POUR L'ANNÉE.

Le journal se vend aussi au numéro, — 15 centimes chaque livraison, à Paris, — chez MM. Martinon, — Havard, — Schultz, — Dutertre, — Ballay et Conchon, et chez tous les autres marchands de publications pittoresques.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon. rue Garancière, 8.

N° 189. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 13 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montague de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. RANDON.



16383

— Bon ! il ne me manquerait plus que d'avoir cassé ma pipe !



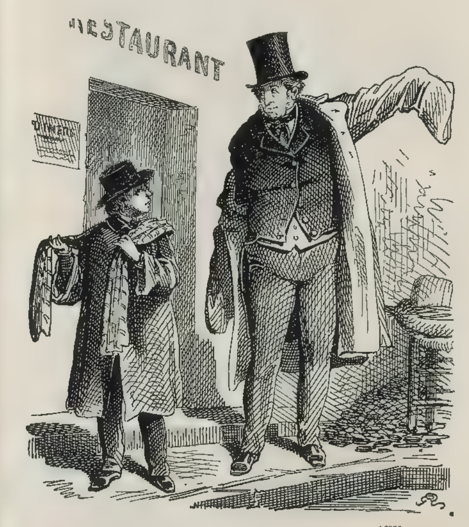
16384

— Que je sache seulement où elle demeure... demain elle a une lettre, dimanche je pousse ma visite, et... *audaces fortuna juvat !*



16385

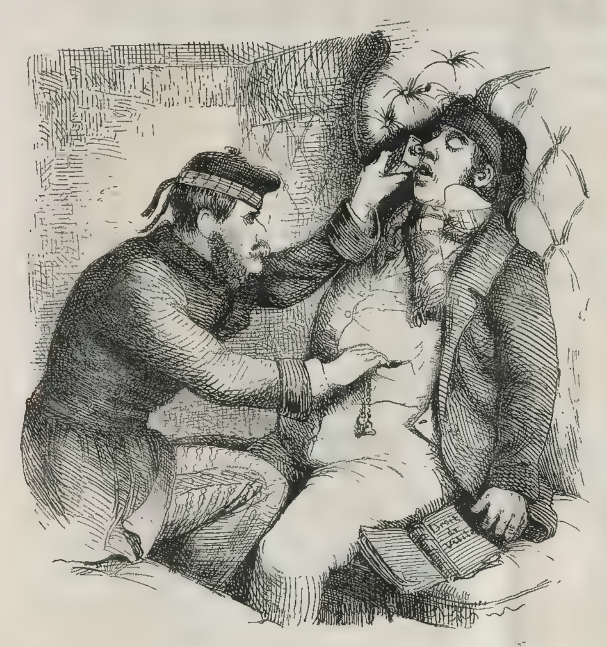
— Je vous inviterais bien à venir déjeuner au quartier avec moi, sans cérémonies ; mais nous avons une pension si mal tenue !... C'est une chose dont il ne serait pas trop tôt que le gouvernement s'occupe.



16386

— Maintenant, veux-tu que nous allions finir la soirée dans un café chantant?
— Merci, parrain ; j'aime mieux aller dans mon café d'habitude... chez Berger ; j'y ai ma pipe et ma queue.

VOYAGES A LA VAPEUR, — par Ledrad.



Le chloroforme appliqué aux voyageurs.



— Avez-vous quelque chose à faire enregistrer, madame?
— Oh yes! deux mâles pour London, s'il vous plaît.

PLUS DE POCHARDS! (1)

Je constate, en commençant, que c'est de l'Angleterre et de l'Amérique que nous viennent généralement ces découvertes étonnantes et mystérieuses que nous voyons de temps à autre se révéler aux yeux du public stupéfait.

Aujourd'hui, c'est un médecin anglais qui entre en scène. Cet *excentric-man* a étudié, lui, la théorie de l'ivresse sous toutes ses faces, et il veut fonder à Lyon un refuge où il se propose de guérir les personnes qui ont la manie de se lier trop intimement avec les boissons alcooliques, et qui voudront bien l'honorer de leur confiance.

Il possède, paraît-il, un remède souverain (toujours!).

A ce sujet, si ce n'est pas un autre docteur noir, je me demande ce que va devenir la classe si intéressante des marchands de vin.

Guérissez le *pochard*, en effet, faites-en un homme tempérant, et le marchand de vin disparaît. Plus de *canons* sur le comptoir, plus de *tournées* de l'amitié, plus de petits verres de *consolation*. Mieux voudrait dans ce cas fermer boutique.

Ce serait la cause de la décadence ou plutôt de la faillite de cette grande maison de commerce si connue sous la raison sociale : *Bacchus, Silène et Cie.*

Mais le dernier mot n'est pas encore dit, c'est à peine si, dans les journaux, le premier a été lancé sous forme de réclame.

Quoi qu'il en soit, je me demande quel peut être le procédé du médecin anglais. *Qui a bu boira*, assure la Sagesse des nations; or depuis Noé, ce vieux pochard antique, la Sagesse des nations n'a pas eu tort.

Aussi suis-je intrigué comme à un drame de l'Ambigu.

Peut-être notre docteur imitera-t-il les anciens Spartiates, qui, pour dégoûter leurs enfants de l'ivresse, leur montraient des esclaves dans un état d'ébriété complet qui les poussait à commettre mille extravagances ridicules et honteuses.

Au reste, disons-le en passant, ce traitement préventif m'a toujours semblé illusoire, car avec le fameux brouet (quelque opulent haricot de mouton) qui à lui seul composait le menu de leurs festins, il aurait fallu aux Spartiates une forte dose de bonne volonté pour se griser à table.

Il se pourrait donc que ce docteur Miracle, à leur exemple, fît voir chaque jour à ses pensionnaires des individus alcoolisés dans l'exercice de leurs plus intimes fonctions de pochards.

Il peut aussi les prendre par les sentiments, les soumettre à un régime diététique sévère, leur tenir des discours bien sentis, et recourir à l'homéopathie, à l'allopathie ou à la blagopathie.

Mais pour toutes ces méthodes, on en est réduit aux conjectures.

Invocation :

O médecin sublime! docteur entre les docteurs! savant parmi les savants! si ta découverte n'est pas une affreuse balançoire, tu vas devenir l'un des régénérateurs de l'humanité. Grâce à toi, l'homme, toujours maître de sa raison, ne se dégradera plus et ne viendra pas au dessert pleurer dans le gilet d'un ami; on ne mettra plus sur le ventre d'un pochard endormi dans la rue un lampion flamboyant; on ne tutoiera pas, dans un moment d'expansion, son portier ou son tailleur, et les orgies dans lesquelles se vautre la jeunesse ruolzée du jour cesseront pour jamais.

Bref, l'âge d'or de la tempérance va naître pour nous.

Homme étonnant! ton nom sera immortel, on t'élèvera des statues et on te représentera en Hercule terrassant l'hydre du vin à quatre sous.

Oui, mais si tout cela n'allait pas se réaliser; si cette découverte n'était que du charlatanisme à haute dose; si notre grand docteur n'allait être qu'un vulgaire empirique!

Le cas n'est pas rare, et notre temps en offre de nombreux exemples.

Et puis, la force de l'habitude, qui est une seconde nature et qu'il est si difficile de déraciner; et puis, comme morale, le mot profond de cet ivrogne auquel son patron faisait des reproches, et qui, pleurant des larmes de *petit-bleu*, s'écria d'une voix sanglotante :

« Ah! monsieur, j'ai tort, je l'avoue; mon état n'est pas convenable; mais ce qu'il y a de plus triste, voyez-vous, c'est de penser que je serai encore comme ça dimanche! »

Hippolyte Maxance.

(1) *Pochard* ne se trouve pas dans le Dictionnaire de l'Académie, mais il se trouve à la barrière, et je suis sûr qu'aucun de mes lecteurs n'ignore le sens de ce mot si usité.

TYPES A LA MODE DE CAEN.

M. LE MARQUIS DE LETTRES.

Il y a gens de lettres et gens de lettres, comme il y a fagots et fagots. Je dis cela à cause des épines dont le métier est orné.

Il y a des gens de talent qui attendent la réputation dans leur chambre garnie, comme il y a des gens de paresse qui attendent la fortune dans leur lit. La fortune vient quelquefois, parce qu'elle est femme; quant à la réputation, c'est autre chose : elle ne vient jamais, — il faut qu'on aille à elle. Seulement, comme, pour qu'on aille à elle, il faut qu'elle soit déjà venue vers vous, et comme elle ne va jamais vers personne, il s'ensuit de là — qu'il faut aller à elle!... C'est pour cela que tant de gens de talent meurent inconnus. C'est pour cela aussi que tant de littérateurs vivent connus.

De ce nombre est le marquis de lettres.

VOYAGES A LA VAPEUR, — par Ledrad (suite).



— Ça y est-il?
— Non, encore un petit coup de reins, ma biche, et ça y sera.



Attendant le dernier convoi.



— Pourquoi non, mon Emma?
— Mais morbleu, monsieur, laissez-moi donc dormir!
— Ah! mille excuses, — je suis nouvellement marié, et je rêvais.



Retenu, monsieur!

Le marquis de lettres n'est pas ce qu'un vain peuple pense. D'abord il n'est pas plus marquis que vous ou moi, malgré la couronne que portent ses cartes. Seulement, comme cela fait bien sur une carte de visite et sur la couverture d'un roman : « M. le marquis de R..., » ou « M. le vicomte de P..., » ou « M. le baron de F..., » il signe ainsi ses romans, ses nouvelles et ses articles. Le pavillon couvre la marchandise. Et quelle marchandise, mon Dieu!...

Le marquis de lettres a peut-être fait ses classes; il a peut-être passé son *bacho;* il sait peut-être distinguer une catachrèse d'un pléonasme, un œillet d'une rose, un Auvergnat d'un coiffeur; mais cela ne prouve pas le moins du monde qu'il ait du talent et de l'imagination. Il y a des marchands de soupe qui se chargent, moyennant salaire, d'apprendre aux jeunes gens le grec et le latin, l'anglais et l'espagnol, l'allemand et l'italien; mais aucun d'eux n'a encore eu l'aplomb d'annoncer, par la voie des grands journaux, qu'il enseignait l'esprit, le talent et le génie. Cela ferait pourtant si bien, à la troisième page de la *Presse* ou du *Constitutionnel*, immédiatement après les *nouvelles diverses*, une réclame ainsi conçue : « L'institution de M. Pedeloup, homme sévère mais juste, déjà si honorablement connue par les accessits qu'elle a remportés au grand concours, et par les forts en thèmes qu'elle a lancés dans le monde, vient de s'adjoindre des professeurs

(*Voir la suite page* 6.)

LA GUERRE POUR RIRE A L'HIPPODROME, — par Pelcocq.



16393

DANSES NAÏVES DES CANDIDES VILLAGEOIS.

A l'Italie, terre classique des arts, le cancan ne devait pas être étranger!



16394

Un vrai zouzou..... et....



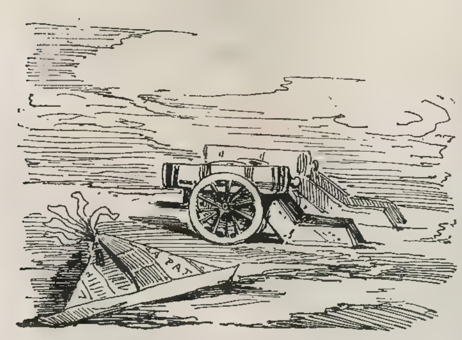
16395

Ce qui figure le général et ses officiers sérieux.



16396

Coutume italienne qui consiste à faire des trous dans les décors pour lorgner les gandins! On assure que M. Hamon s'en est inspiré pour son tableau de cette année.



16397

Personnages muets, ou ne parlant qu'à la cantonnade.
(*Ne pas lire à la canonnade.*)



16398

Expressions non encore recueillies sur les champs de bataille par messieurs les chroniqueurs.

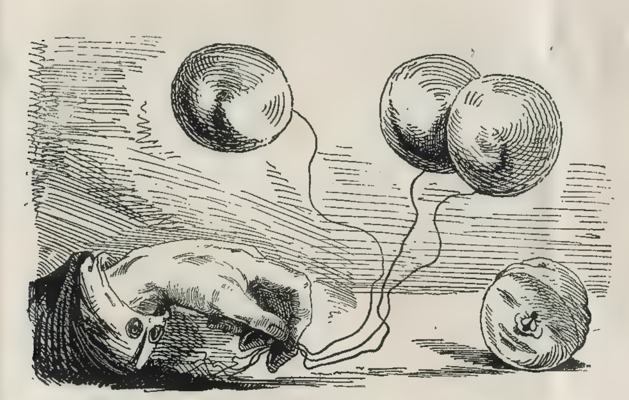
LA GUERRE POUR RIRE A L'HIPPODROME, — par Pelcocq (suite).



16399
Un zouave pour rire, mais plus agréable en société.



16400
ETAT-MAJOR. — Section des houris.



16401
Les boulets qui viennent mourir aux pieds des villageois surpris, mais peu frappés.



16402
LES MORTS EN ATTENDANT QU'ON LES RELÈVE. — Il faut bien faire quelque chose pour tuer le temps quand il ne reste plus que ça à tuer.



16403
Un officier ennemi... peu flatté et par le régisseur et par votre serviteur.

particuliers qui se chargent d'insuffler l'esprit, le talent et même le génie dans les cervelles les plus réfractaires. On traitera de gré à gré avec les familles qui voudront y mettre le prix. Confiance, discrétion et solidité. (Rien de l'agence Havas!...) »

Le marquis de lettres est donc un simple homme comme vous et moi, pourvu d'un peu d'orthographe et de beaucoup de vanité. En outre, il ne possède rien au soleil ni au grand-livre — ni maisons ni inscriptions de rente. Comment faire pour vivre, et bien vivre? Il y a bien la ressource des dettes; mais, outre que c'est une ressource malhonnête, c'est aussi une mauvaise ressource : elle finit par s'épuiser, et, lorsqu'on a *crevé l'œil* qu'on avait ouvert chez le tailleur, chez le marchand de meubles, chez le restaurateur, chez le chemisier, chez le bottier, chez la marchande de gants, chez la marchande de cigares, il faut bien chercher à se retourner d'un autre côté. Or, pour l'homme qui ne travaille pas et qui n'a pas de rentes, il n'y a pas d'autre côté — que Clichy ou Poissy. C'est dur, mais c'est comme ça!...

Le marquis de lettres, né malin, — quoiqu'il n'ait inventé ni le vaudeville ni le fulmi-coton, — se met à faire des romans. Quand il en a fait un, il en fait un autre; quand il en a fait un autre, il en fait deux autres, — et ainsi de suite, jusqu'à ce que sa famille ait atteint un chiffre formidable. Mais ce n'est pas tout! Ces enfants-là sont grands, quoiqu'ils ne soient pas beaux; il faut songer à les établir convenablement, à les placer avantageusement — pour leur père! Leur père ne les a pas faits pour rien; il faut qu'ils lui rapportent de quoi vivre, et bien vivre. Le marquis de lettres appelle alors le commissionnaire du coin, lui place ses enfants sur ses crochets, et les voilà partis. Le commissionnaire sue beaucoup et s'arrête plusieurs fois en chemin, éreinté.

On arrive au bureau d'un grand journal. Le marquis de lettres jette son nom à un garçon; il est introduit, il offre sa marchandise.

— J'ai, dit-il, un charmant petit roman rose et joufflu comme les amours de Boucher. Je vous le céderai dans les prix doux : deux centimes la ligne, ou à forfait, cent francs le volume!... Voyons, arrangez-vous de ma *Rosalba!*...

— Non... lui répond-on; pour le moment, il nous faudrait un roman en douze volumes, bien sombre, bien terrible, bien...

— J'ai votre affaire, dit le marquis en interrompant impoliment; j'ai votre affaire : *Les mystérieuses histoires!* Le titre promet, hein! C'est de l'Anne Radcliffe tout pur; c'est vert-de-gris, c'est rouge de sang, c'est noir de fumée. Et pas cher du tout!...

Le marché se fait, et le marquis de lettres va chercher la marchandise. Le commissionnaire est bien content.

Après un journal l'autre; après les journaux, le théâtre. Le marquis de lettres a son nom partout.

Voilà comment il arrive à se faire dix mille francs de rente, — juste huit mille de plus que Gérard de Nerval ne s'en faisait avec ses chefs-d'œuvre.

Il est vrai que Gérard de Nerval était un écrivain.

ALFRED DELVAU.

LES DOMESTIQUES DE PARIS.

III.

DE LA QUESTION D'ARGENT.

« Il faut savoir payer ses valets. » Tel était le précepte d'un lord homme d'esprit. Les Anglais, oligarques économes et fiers, s'entendent à la chose : ils payent bien la valetaille et ne se laissent pas voler par elle. Pour rien au monde, pas même pour la possession de la Chine entière, ils ne consentiraient à prendre pour prêteur d'argent, dans une heure de gêne, l'homme qui bat leurs habits ou celui qui mène leurs chevaux. En France, les sévères Bretons trouvent leurs antipodes, du moins dans cette question. Chez nous, vous le savez par vingt comédies du vieux répertoire, la domesticité a toujours été d'une familiarité fort impertinente. Laissons là, si vous voulez, les Crispins, les Scapins, les Lafleurs et les Hectors de la France d'avant 1789; ne parlons que du Paris actuel. Diogène y verrait se réaliser son mot si athénien et si vrai : « Un » homme vient de m'acheter comme esclave : il s'est » donné un maître. »

***

Aussitôt qu'un domestique de l'un ou de l'autre sexe se présente dans une maison d'à présent, on commence à *chipoter* avec lui sur la question des gages. Les riches sont peut-être ceux qui débattent le plus. De guerre lasse, le nouveau venu accepte, non sans faire la fameuse restriction mentale qui se trouve dans les *Instructions des Jésuites*, publiées jadis, sous Louis XV, par ordre de M. de Choiseul : « Tout domestique qui n'est payé sui- » vant ses mérites peut, sans perdre son âme, compléter » ses gages par des prélèvements modérés; il ne vole » pas, il va au-devant d'une légitime restitution. » — Je cite textuellement. — Où le domestique a-t-il lu ces fameuses *Instructions* des révérends Pères? Nulle part, sans doute, et pour une très-bonne raison, c'est que, le plus souvent, le domestique français ne sait pas lire; mais il connaît ce texte par voie de tradition orale, et il en use. Il existe un terme proverbial pour caractériser cet état de choses, on appelle l'exercice en question : *Faire danser l'anse du panier.*

***

Rien de plus élastique, il faut le dire, que le jeu de cette métaphore. Il n'est pas nécessaire que le domestique ait affaire à un ménage : l'*anse du panier* se trouve chez le garçon qui dîne au restaurant comme chez le parasite qui prend tous ses repas en ville. *Anse du panier,* où n'es-tu pas? Un porte-cigares dévalisé, une table à toilette dégarnie, le papier à lettres jeté dans un coin, la bougie enlevée, autant de refrains variés de la même chanson. Tout cela deviendra, sinon de l'or, du moins de l'argent, grâce à une mévente précipitée. Chez les femmes élégantes peu amies de l'ordre, l'*anse du panier* produit autant de ravages que le ferait un incendie revenant à des jours périodiques. D'imbéciles faiseurs de statistique prétendent qu'il y a dans Paris, en permanence, à peu près 25,000 voleurs authentiques. — Authentiques, soit. — La statistique, si pleine de ferveur quand il s'agit d'aligner des chiffres, ne veut pas se donner la peine d'entrer dans l'analyse de l'*anse du panier*, et je conçois son épouvante; il y aurait à chiffrer sans cesse.

Un philosophe critique, — imaginez Alceste doublé de Lucien, — ne manquerait pas de creuser profondément ce thème intéressant. Quelle échelle à établir! l'*anse du panier* danse du petit au grand. Voilà longtemps qu'on le dit, et l'on se met à rire. Rions, puisque c'est l'inévitable mouvement de notre caractère national; rions, je ne demande pas mieux; mais cessons de nous plaindre de nourrir toujours de la substance la plus précieuse de notre sang, de notre travail, de nos soins, de nos démarches et de nos veilles, tant d'existences parasites, tant de coquins, tant de sangsues, tant de vampires, tant de bélîtres grossiers qui nous mettent sur la paille en se moquant de nous.

***

Mais quoi! est-ce que je ne deviens pas trop déclamateur? Ces grandes phrases que voilà, qui cela corrigera-t-il? *Mais si je veux être battue, moi!* dit la femme du fagotier de Molière dont elle fera tout à l'heure un médecin malgré lui. — Mais s'il nous plaît d'être volés! s'écrient les Parisiens, fils des joyeux personnages de Regnard. J'en reviens donc brusquement à mes prémisses : on chipote gravement sur les gages, sauf à laisser le valet ou la femme de charge profiter des licences jésuitiques en complétant, suivant leurs caprices, le prix de leur servage. Mais si, par impossible, le domestique rencontre une résistance inattendue, il résulte invariablement de ce choc une scène fort comique, bien connue de plusieurs maîtresses de maison.

***

Par exemple :

Une bonne se présente pour se placer.

— Combien voulez-vous par an?

— Quatre cents francs, madame.

— Accordé, en vous faisant observer toutefois que je fais tous mes achats moi-même.

— Dans ce cas, madame m'accordera alors cent francs pour les étrennes.

— Va pour cent francs. Est-ce tout?

— Je demanderai encore à madame....

— Quoi?

— Un sou par franc sur tout ce qu'elle achètera.

Cette scène s'est produite chez madame la vicomtesse de Renneville.

***

Autre guitare, — chez un artiste :

— Combien voulez-vous gagner?

— Six cents francs, monsieur; mais si monsieur veut, monsieur pourra payer la moitié de mes gages en billets de spectacle.

Celui-là était paradoxal jusqu'à l'impertinence. Il rappelle beaucoup le domestique sans gêne que MM. Théodore Barrière et Henry Mürger ont placé dans leur comédie de la *Vie de Bohême*.

***

Voici mieux : — un domestique huppé, — qui se présente chez l'homme le plus riche de l'Europe actuelle et du monde moderne.

J'ai pris le fait, — à l'aide d'une paire de ciseaux, — dans un journal où j'ai souvent mis de ma prose.

M. le baron de Rothschild avait besoin d'un valet de chambre.

Un garçon parfaitement recommandé se présente; le célèbre banquier le reçoit avec sa bonté ordinaire :

— J'ai de très-bons renseignements sur vous, lui dit-il, votre physionomie me plaît...

— Monsieur le baron est trop bon...

— Mes moyens me le permettent. Si vous n'êtes pas trop exigeant, j'essayerai de vos services.

— Monsieur le baron me donnera ce qu'il voudra.

— Pas du tout, faites vos conditions, je l'exige.

— Eh bien, si monsieur le baron veut, il me donnera six cents francs par an.

— Je vous en donne douze; j'aime les gens modestes dans leurs prétentions.

— Puis je voudrais, selon l'usage, les vieux habits de monsieur le baron.

— Accordé; est-ce tout?

— Puisque monsieur le baron me permet de lui exprimer complétement mes désirs, je voudrais également ses vieilles bottes et un pour cent sur toutes les affaires qui se traitent dans sa maison.

***

Admettons, si vous voulez, qu'on ait mis un peu d'hyperbole dans la forme de l'anecdote, vous comprenez, au fond, qu'elle doit être vraie.

— La famille s'en va! — dites-vous en vous signant d'horreur.

— Oui, la vieille famille européenne se dissout de jour en jour davantage, j'en conviens; — mais c'est vous-même qui la tuez.

Si c'est un bien, si c'est un mal, l'avenir le dira.

Je ne fais pas de théories; je pose des faits. Je dis : — Vous rendez la domesticité impossible en lui donnant barre sur vous.

***

Tout à l'heure je racontais le *domestique à l'anse du panier,* celui qui exploite son maître, mâle ou femelle. — Mais combien de maîtres qui exploitent leur domestique!

Du jour où l'homme qui en sert un autre devient riche des dépouilles d'autrui, c'est l'homme servi qui s'ingénie à dépouiller le domestique.

J'ai été cent fois témoin du fait.

— Le remède? dit-on.

— Ne laissez pas se produire le mal.

Mais, point, rien n'y fera. Les philanthropes du temps de la Restauration, se modelant sur les utilitaires de la Grande-Bretagne, ont implanté en France une institution de prévoyance qu'on appelle la Caisse d'épargne. Tout le monde, — je veux dire tout le petit monde, — porte ses économies à ce réservoir bienfaisant. Toute proportion

gardée, s'il y a des orphelins, des ouvriers, des remplaçants militaires, des professeurs, des artistes, des employés, des manœuvres, il y a aussi, et, en plus grand nombre, des domestiques. — Le mot proverbial d'*anse du panier* reparaît à ce sujet, — mais chez les critiques. — Combien de maîtres qui disent tout haut :

— Quant à moi, j'aime les gens rangés; il me faut des domestiques d'ordre qui mettent leurs gages à la Caisse d'épargne.

***

Eh bien, ce sont ces domestiques-là qui deviennent, à un jour donné, les maîtres de leurs maîtres.

Ils sont banquiers, — prêteurs à la petite semaine, — usuriers; — ils prêtent à leurs maîtres à 100 pour 100; — et les maîtres, croyant l'opération inconnue et leur gêne ignorée, les maîtres sont dans la jubilation.

Ils ouvrent les yeux un jour, mais le jour ils sont ruinés.

Il y a des domestiques qui ont dit à leurs maîtres le mot de Tartuffe à Orgon :

La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

Je n'exagère rien; — je dis toujours ce que j'ai vu.

Tel publiciste très-connu, — que je pourrais et que je ne veux pas nommer, — se trouvant *gêné* pendant deux ans, a emprunté à une vieille servante trois mille francs qu'elle lui avait volés petit à petit, sou à sou; — ces trois mille francs sont devenus trente mille francs avec la boule de neige des intérêts et des cadeaux.

P. A D.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un acteur de province a trouvé une nouvelle voie à exploiter dans le genre des *imitations*. Brasseur venait de passer dans la ville où il jouait et avait fait des recettes superbes en imitant les principaux acteurs de Paris : Arnal, Ravel, Bouffé, Levassor, Lassagne, Laferrière, Frédérick Lemaître, etc., etc.

Dans un café de la ville un chanteur ambulant ramassait également d'abondantes collectes en imitant le cri des animaux et le chant des oiseaux.

— Puisque le vent est aux imitations, se dit notre cabotin, je vais, à l'occasion de mon bénéfice, annoncer des imitations.

— Qui les fera?

— *Moi, dis-je, et c'est assez*, pour parler comme la *Médée* de Corneille.

En effet, l'affiche annonce des *imitations;* on fait salle pleine.

L'acteur aux expédients apparaît entre deux pièces, tout de noir habillé. Il fait les trois saluts d'usage.

— Première imitation! crie-t-il. L'*homme qui se gratte.* Et il se gratte le front. 2° L'*homme qui renifle.* 3° L'*homme qui prend du tabac.* 4° *Un monsieur qui se mouche dans ses doigts.*

Il allait passer à la cinquième, lorsqu'une bordée de sifflets l'arrête court. Alors, dominant le tumulte, il s'écrie :

— Imitation d'un *acteur qui se sauve!* Et, prenant ses jambes à son cou, il s'enfuit de la scène.

Tout était perdu... hors la recette.

*** — Tu reviens de Londres. Que penses-tu de cette patrie du roostbeeff?

— J'en pense encore aujourd'hui ce que Montesquieu en pensait jadis : Londres est une vilaine ville où il y a de très-belles choses.

*** Je ne suis pas fâché de me poser un peu en faiseur de statistique. Ça joue l'homme grave.

Or, sachez donc que, d'après des calculs authentiques, j'ai appris qu'un Français consomme en moyenne 537 grammes de tabac. C'est autant qu'un Russe, deux fois autant qu'un Italien; mais trois fois moins qu'un Allemand ou qu'un Hollandais, et quatre fois moins qu'un Belge. Et sur ces 537 grammes, il y en a seulement 189 en poudre; reste 348 à fumer et à... Ne parlons pas des autres *tabaqueurs*, qui cependant ne manquent pas de chic.

*** Catéchisme matrimonial à l'usage de bien des gens.

D. — Qu'est-ce que le mariage?

R. — Le bagne de l'amour.

*** *Aphorisme tiré de l'album d'un célibataire.*

Une femme ne se trouve jamais mal et n'a jamais d'attaque de nerfs lorsqu'elle est toute seule.

*** — Eh bien, mon cher Armand, es-tu parvenu à trouver un logement à louer?

— Je t'en souhaite... impossible.

— Tu n'y mets peut-être pas le prix?

— Je fais des bassesses chez les portiers. Quel est donc l'animal qui a crié par-dessus les maisons : Les loyers augmentent? Moi, je prétends qu'ils diminuent.

— Quelle plaisanterie!

— Certainement ils diminuent... puisqu'on n'en trouve plus.

*** Un de mes amis qui revient de la Chine y a vu un curieux musée.

Apprenant qu'il était Français, un mandarin plus ou moins lettré l'amena chez un de ses collègues qui avait acheté d'un Français une foule d'objets d'art capables de donner une singulière idée de notre civilisation moderne aux bonnes gens de l'empire du Milieu.

Sur une porte, il lut d'abord en caractères chinois : *État de la peinture en France en* 1859.

C'était une collection de ces images grossièrement coloriées qu'on vend un sou dans le faubourg Saint-Jacques. Barbe-Bleue se prélassait à côté du Petit Chaperon rouge. Cadet Roussel s'unissait au convoi de Malbrough. Crédit est mort souriait à Geneviève de Brabant.

La porte de la seconde salle portait : *Le costume français en* 1859.

Ce n'étaient que bonnets à poil réformés, souliers d'Auvergnats endommagés, culottes de gamin béantes, garde-vue de malade, bonnets de Cauchoises, crinolines avariées et vestes usées de commissionnaires.

La troisième salle contenait les portraits des rois de France; c'étaient des caricatures de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, celui-ci personnifié par la fameuse poire inventée par Philipon. Mayeux y était désigné sous le nom de Robespierre. Un tire-botte y portait le nom de lyre, etc., etc.

C'était un Gascon, commis voyageur dans les huiles de ricin, qui avait commis la mauvaise plaisanterie de céder à notre trop crédule Chinois cette parodie de collection, moyennant un magot assez rond.

Et comme je me récriais sur la fâcheuse idée que les Chinois pouvaient conserver sur notre compte, mon ami me dit :

— Eh bien, mon cher, on juge les Chinois à Paris comme les Chinois jugent les Parisiens en Chine. Je te prouverai quelque jour que nous ne connaissons les habitants de Pékin et de Nankin que par des Gascons de là-bas, aussi mystificateurs que le marchand d'huile de ricin en question.

Qu'on se le tambourine!

*** — Dis donc, Ernestine, sais-tu quelle est la seule chose du monde qui ne passe pas?

— Oscar, veux-tu que je te dise que c'est mon amour pour toi?

— Non, pas de bêtise.

— Alors je jette ma langue aux chiens.

— Eh bien, la seule chose qui ne *passe* pas, c'est le passé!

Luc Bardas.

THÉATRES.

La *femme honnête* est celle qu'on n'affiche pas, l'honnête femme est celle que l'on respecte et qui sait se respecter elle-même. Le monde est plein de femmes honnêtes qui ne sont pas d'honnêtes femmes. Voilà une distinction qu'il importe d'établir pour la complète intelligence de la nouvelle pièce du Vaudeville, les *Honnêtes femmes* de M. Anicet Bourgeois.

M. Anicet a voulu placer vis-à-vis du demi-monde, que l'on a tant exploité, une société plus pure, mais non moins agitée. Aux vertus véreuses, aux crinolines impudentes, aux mœurs dissolues, à la froide corruption parée d'oripeaux insolents, il a opposé les femmes qui s'estiment et se résignent à un sort modeste pour être heureuses. Place aux femmes qui n'envient ni les diamants, ni les dentelles, ni les voitures des lorettes! Elles trouvent trop cher le luxe payé au prix de la honte. Elles travaillent et se cachent au lieu de s'étaler et de solliciter les regards de la foule. Parfois bouleversées par la passion, elles savent lutter, résister aux entraînements funestes et triompher d'elles-mêmes.

L'idée était vaste et dramatique, peut-être l'auteur l'a-t il réduite, par une exécution peu puissante, à des proportions mesquines. Le drame pouvait être original et brillant, l'auteur en a fait une pièce romanesque. Figurez-vous *Antony* et *Adèle d'Hervey* tempérés par la *Morale en action*, et vous connaîtrez les principaux personnages de la pièce des *Honnêtes femmes.*

Autant M. Anicet Bourgeois s'est montré timide et pâle au Vaudeville, autant il s'est montré hardi et violent à la Gaîté en compagnie de M. Ferdinand Dugué. Ces messieurs n'y vont pas de main morte dans leur drame mexicain et sauvage les *Pirates de la savane.* (Ne prononcez pas comme les titis du boulevard : les *Pirates de la savate.*

C'est là qu'il faut voir une infortunée maman courant après sa petite fille égarée. Comme elle brise les toiles d'araignée tendues par l'infâme traître de mélodrame, indispensable au boulevard du Crime!

La petite mignonne fait naufrage à Mexico, et (chose curieuse!) vient aborder au pont Louis-Philippe à Paris, dans la Cité. On la remporte dans les terribles savanes, et là nous jouissons de la vue de magnifiques décorations plus renversantes les unes que les autres. Et puis quels costumes! quelles danses! quelle mise en scène! M. Harmand, le directeur, fait admirablement les choses.

On y voit aussi un combat aux couteaux, puis un duel à la carabine dans une forêt vierge. On y voit des chutes d'eau effroyables avec des pirates qui tombent dedans. On y voit des arbres qu'on déracine pour faire des ponts. On y voit... Qu'est-ce qu'on n'y voit pas?

Pendant les grandes chaleurs, le public a besoin d'émotions fortes. Il est servi à souhait par les *Pirates de la savane.*

L'Ambigu vient de jouer un drame honnête et consciencieux, dont le principal tort est d'être tant soit peu vieillot par l'idée et par la forme. Néanmoins, il y a dans l'œuvre de M. Bellot, le *Secret de famille*, des promesses fondées pour l'avenir.

Ce drame froid (on devrait lui en savoir gré par la chaleur qu'il fait) accompagne les exercices de M. Mazzetti, encadrés dans un gai vaudeville de MM. Clairville et Charles Désolmes.

Sous la peau du singe *Pongo*, M. Mazzetti se livre à des prodiges d'agilité et de souplesse à faire crever de jalousie toute la gent grimacière du jardin des plantes. Ce mime a sérieusement étudié le singe, et il est arrivé à un fort joli talent d'imitation, comme geste surtout.

On dit que M. Mazzetti a quinze mille livres de rente gagnées en Amérique en faisant des cabrioles, et que c'est pour son agrément qu'il s'enferme chaque soir dans une peau de singe, au risque de se briser vingt fois par heure la colonne vertébrale. Tous les goûts sont dans la nature.

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Savez-vous pourquoi on aurait pu attribuer à des chirurgiens toutes les blessures faites sur les champs de bataille en 95?

Parce que c'étaient des coups *de l'an 7*, — lancette.

N° 2. Devinez ce qui peut faire croire à la régénération de ce malfaiteur.

C'est parce qu'il dépouille le vieil homme.

N° 3. Vous qui êtes des gens de la ville, des malins, devinez en quel temps il faut se méfier du blé.

C'est quand il épie.

100 COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE FRANCE.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nimes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs Quimper).
25. Femme de Nimes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.
49 Femme de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysan de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossau.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. March. de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché.
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes.
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer).
87. Paysanne de Biscarosse (Landes).
88. Présidente des matelotes (Boulogne-sur-Mer).
89. Douanier des côtes.
90. Artisane de Faou, près Landerneau (Finistère).
91. Mde de poissons (Boulogne-sur-Mer).
92. Mde d huîtres (Boulogne-sur-Mer).
93. Femme de Saverne (Alsace).
94. Costume des environs de Colmar.
95. Costume des environs de Strasbourg.
96. Mde de crevettes (Boulogne-sur-Mer).
97. Paysanne de Tauves (Auvergne).
98. Paysanne des environs du Vigan (Gard).
99. Laitière des environs de Mâcon.
100. Costume de Pont-de-Buis (Finistère).

Peu de personnes savent qu'il existe encore en France une centaine de costumes qui conservent le cachet de l'ancien temps. Aucune collection moderne ne donne un aussi grand nombre de costumes français, — aucune collection ne les donne gravés et coloriés pour le prix de 40 centimes. — Les collectionneurs de costumes, les artistes peintres, les artistes dramatiques, les romanciers, les costumiers, les directeurs de théâtres, en un mot tous ceux qui par goût ou par nécessité désirent connaître les costumes de notre pays, apprendront avec plaisir que la collection du Musée de costumes a poussé la série des costumes français jusqu'au chiffre de 100. Chaque costume, gravé sur acier, imprimé sur in-4° carré, et colorié avec retouches, se vend 40 centimes. — Les personnes qui nous adresseront un bon de 40 francs recevront les 100 costumes *francs* de port.

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

---

5 FRANCS PAR AN. — **LA TOILETTE DE PARIS** — 5 FRANCS PAR AN.

PARAIT LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS,

AVEC UN DESSIN DE MODES GRAVÉ ET COLORIÉ.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.

Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. — Les patrons se vendent 15 centimes chacun.

Par abonnement, le prix, compris les patrons, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er JANVIER ou du 1er JUILLET.

Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, RUE BERGÈRE, A PARIS.

Lorsqu'une de nos abonnées voudra obtenir le patron d'une robe, d'un mantelet ou d'un manteau représenté sur nos gravures, elle pourra nous envoyer *franco* 1 fr. 25 c. en timbres-poste, et nous lui adresserons, franc de port, le patron qu'elle désire. Ce patron sera tout coupé, et de grandeur naturelle; mais il faut nous désigner avec soin l'objet qu'on demande, et nous indiquer la livraison dans laquelle se trouve le dessin représentant cet objet.

La loi du timbre ne nous permet pas de donner sur le journal les adresses des maisons que nous recommandons ou que nous signalons. — Ces adresses seront toujours envoyées à l'abonnée qui nous les demandera par lettre affranchie.

LA CHICANE ET L'AMOUR,

DEUX VERTUS DU MÊME PRIX,

PAR

LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

TRENTE CARICATURES LITHOGRAPHIÉES.

Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente.

Prix : Paris, au bureau. Cartonné. . 8 fr. Broché. . . 6 fr.
Départements, rendu *franco*. Cartonné. . 10 fr. Broché. . . 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 190. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 20 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :

3 mois . . . . . 5 fr
6 mois . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — À Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, F. Finch Lane, Cornhill, London. — À Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — À Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE RETOUR D'ITALIE, SOUVENIRS DU CAMP DE SAINT-MAUR, — par MARCELIN.



« Ces habits bleus par la victoire usés. »
(BÉRANGER.)

LE RETOUR D'ITALIE, SOUVENIRS DU CAMP DE SAINT-MAUR, — par MARCELIN (suite).



16405

LE RÉCIT.

— Alors, bigrrre de nom d'un nom, mon cherrr....



16406

LA DERNIÈRE MODE.

On reporte les favoris; cela s'appelle des côtelettes à la Solferino.



16407

MA PAUVRE VIEILLE!

— Je ne comptais guère te revoir!
— Ce n'est pas de la faute des Autrichiens.
— Ni de la tienne non plus, mon gaillard.

AGENDA

D'UNE PIÈCE DE CENT SOUS PHILOSOPHE.

Je suis née de parents riches, mais non faux-monnayeurs; frappée par le balancier légal, le métal dont je suis formée est donc pur de tout alliage autre que l'alliage réglementaire. Sans avoir de préjugés nobiliaires, j'attribue à la pureté de mon origine le fonds d'honnêteté dont je ne me suis jamais départie. Si personne n'a remarqué la finesse du travail de ma pile et de ma face, c'est uniquement parce que les uns possèdent trop de mes pareilles à la fois et que les autres ne nous gardent pas assez longtemps. Mais, tout amour-propre mis de côté, chacune de nous est une œuvre d'art.

Charme des premiers souvenirs, donnée le samedi de la paye à l'ouvrier de qui je tenais l'existence, je devins l'objet des tendres soins de sa ménagère; elle me considérait à chaque heure du jour : c'est que j'étais destinée à nourrir des enfants jolis comme des anges et espiègles comme des démons. Depuis ce temps, il m'a souvent semblé que notre mérite, à nous autres, consiste exclusivement à provenir du travail. Les économistes affirment le contraire, et pourtant!...

La fin de la quinzaine approchait, et en même temps le jour où expirait le terme. J'échus en partage au propriétaire de la maison, — un brave homme. — Ma maîtresse pleura bien un peu en se séparant de moi, et j'avoue que je fus près de prendre part à ses larmes : on dit cependant que nous n'avons pas de cœur, et cela sous prétexte qu'on le perd à force de nous manier. Qui s'assemble se ressemble; dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Nous sommes les victimes du voisinage.

Il paraît, — du moins l'ai-je entendu dire à une de mes compagnes d'exil dont les empreintes à demi-effacées représentaient des sujets antiques, — qu'il y a dix ans environ elle avait été remise au même propriétaire pour prix du même loyer, en bien moins nombreuse compagnie. Elle n'expliquait pas pourquoi.

Survint un ami : d'après ce que je vis, les amis de monsieur étaient en même temps ceux de madame; peut-être même l'étaient-ils davantage. Un ménage bien uni. On joua; le mari perdit, et je fus gagnée par l'ami, qui m'emporta dans une maison charmante : de brillantes dames, dont les unes étaient jeunes et paraissaient vieilles, tandis que les autres n'étaient plus jeunes et paraissaient l'être; de nobles étrangers criblés de titres et de décorations; enfin quelques vieillards proprets s'y délassaient des fatigues du jour par un amusement appelé, je crois, le jeu d'*écarté*. Je remarquai chez quelques-uns des hôtes de merveilleuses aptitudes à la prestidigitation; celui en face duquel je me trouvais m'enivra d'enthousiasme par l'à-propos avec lequel il retournait à chaque coup un personnage grossièrement enluminé, qu'on appelle le *roi* dans les cartes. Cette habileté lui valut de devenir mon maître, et, en vérité, il m'avait bien gagnée.

De ses mains je passai dans celles d'une femme charmante, laquelle me donna à un jeune homme singulièrement joli, lequel me donna à la soubrette pour prix d'une trahison. La soubrette acheta de moi un splendide ruban ponceau qui relevait à ravir son minois fripon; c'était pour attirer dans les liens légitimes le cocher de madame.

Je ne demeurai pas longtemps dans le tiroir de la mercière : indécise sur l'usage qu'elle ferait de moi, — disait-elle, — renouveler sa *reconnaissance* envers l'établissement public qui lui conservait ses pauvres bijoux, ou donner au boulanger un à-compte qu'il réclamait avec menaces, — elle se décida pour le dernier parti. J'ai su le soir même qu'elle allait être plus heureuse. Un financier, dont l'âge garantissait la sincérité, s'était précipité sur cette occasion, et avait vu enfin accueillir ses offres de services. Tant mieux, car elle était fort gentille et m'avait paru honnête.

Le boulanger me confia, en même temps que plusieurs autres, à ce même financier. Il passait pour fort habile à la roulette des *différences*, et on se battait pour parier dans son jeu. Cette fois cependant son habileté se trouva en défaut, où il eut affaire à un partenaire plus fort que lui.

Il est difficile de s'imaginer en quelle quantité nous nous trouvâmes, *fin courant*, renfermées dans une immense prison de fer, sous la garde d'un banquier fameux.

C'est l'époque de mes plus rapides pérégrinations. Suc-

LE RETOUR D'ITALIE, SOUVENIRS DU CAMP DE SAINT-MAUR, — par MARCELIN (suite).



UNE VISITE.

— On voit bien que tu n'as pas fait campagne, capitaine, tu es frais comme une rose!
— Allons, allons, parce que vous êtes tout noirs et tout déchirés, ce n'est pas une raison pour humilier les autres.



UN DE MES AMIS.

C'est bien plus beau que l'antique, un sapeur!



LE CAMP EST TROP PRÈS DE PARIS.

— Impossible de tenir les hommes, ils manquent presque tous à l'appel; hier on a voulu faire jouer la musique, on n'a pu réunir que la grosse caisse.

cessivement offerte seule par mon banquier à un ami de vingt ans, qui lui demandait cent écus pour calmer un créancier, — le fiacre attendait l'ami en bas; — accordée par le même à un industriel honoré qui devait, au terme d'un mois et en remercîment du service, rembourser le double de ma valeur; tombée, — triste sort, — entre les mains d'un huissier qui poursuivait l'industriel; offerte par l'huissier avec des centaines d'autres à une actrice qui me donna à un journal de théâtres marron pour prix d'un abonnement; montrée par le rédacteur en chef de cette feuille à ses collaborateurs, puis replacée dans sa poche.

Je me vis ensuite :

Prêtée par le même homme de lettres, au bal de l'Opéra, à un bébé qui lui demandait vingt-cinq centimes de monnaie;

Gardée par le bébé et livrée au parfumeur pour fournitures de corail et de poudre de riz;

Rendue à une dame patronesse par le parfumeur qui venait de lui vendre un flacon d'eau Chantal, sur vingt francs;

Donnée par la dame patronesse à un aveugle qui jouait du flageolet, — pour qu'il n'en jouât plus;

Par l'aveugle à un marchand de vin, solde de compte pour deux jours;

Par le marchand de vin à la compagnie du chemin de fer de *** à ***, pour prix d'un transport à grande vitesse en retard de trois ans;

Retenue par ladite compagnie, à titre d'amende, à un employé à douze cents francs;

Ajoutée, par la même, aux appointements d'un employé à trente mille pour frais de voiture;

Payée à un actionnaire pour dividende de trente-deux actions de cinq cents francs;

Employée par l'actionnaire à l'achat d'une sébile, d'une clarinette et d'un chien;

Rendue à l'auteur de cet article par le facteur d'instruments, sur un billet de mille francs, écornée par l'achat d'un trombone, dont pince — fort agréablement, ma foi! — cet écrivain,

Passée à monsieur le chef du *bureau exactitude* pour prix d'un billet qui devait gagner le gros lot à la loterie des Orphelines;

Versée en compte par ledit chef de bureau à MM. Bigot et Cie pour réclames, annonces, etc.;

Transmise par MM. Bigot à un grand journal;

Rendue par ce journal à M. Prudhomme, abonné;

Dissipée par celui-ci dans l'achat de six douzaines d'épingles à tête pour suivre la campagne d'Italie, et dans un premier versement à la caisse d'une société par actions pour la fourniture de lunettes aux Quinze-Vingt;

Payée par le directeur de cette société à un petit journal pour prix de son portrait et de sa biographie;

Accordée seule à un des rédacteurs dudit journal en récompense d'un an de collaboration;

Lancée au peuple par le même journaliste à titre de largesse;

Rattrapée par un millionnaire;

Abandonnée par ledit à un poëte de talent, avec une pièce de même valeur, pour prix d'une comédie de salon. Le millionnaire n'ayant pas le temps de la faire lui-même, ces dix francs devaient payer en même temps le silence qui couvre ce genre de marchés.

Je restai la dernière des deux, et, je dois le dire, le soir même mon nouveau propriétaire avait déjà dissipé vingt-trois sous sur ma sœur. Ayant mieux dîné que de coutume, il rentrait, ou plutôt nous rentrions à son logis, son nez poignardant le ciel, suivant l'usage de sa profession, lorsqu'une idée l'arrêta; il me prit dans sa main, et, me jetant en l'air, il s'écria : « Pile! » Je retombai face. « Allons, » ajouta-t-il, « puisque le sort l'a décidé, autant aujourd'hui que demain; cette pièce est tout l'argent qui me reste et tout ce que je puis espérer de longtemps. En route pour la Seine. »

Je ne sais s'il exécuta son dessein; quoi qu'il en soit, il ne se donna pas même la peine de me ramasser. Le lendemain matin je fus trouvée par une jeune ouvrière qui, leste et pimpante, se rendait dès l'aurore à son ouvrage. Heureuse d'avoir échappé aux balayeurs, je l'étais davantage encore d'être tombée entre ces mains laborieuses. « Merci, bonne Vierge, » dit-elle tout haut; « on assure que l'argent trouvé porte bonheur. » Chemin fai-

LE RETOUR D'ITALIE, SOUVENIRS DU CAMP DE SAINT-MAUR, — par MARCELIN (suite).



16411

MONSIEUR LE GRENADIER,
Laissez-nous-y toucher seulement un peu à votre bonnet à poil.



16412

IL A TANT SOUFFERT, MON PAUVRE OURSON!
Un coup de fer et quelques papillotes, si ça ne lui fait pas de bien, ça ne peut pas lui faire de mal.



16413

UN TROPHÉE.
— J'aime beaucoup ce pékin qui voulait que je lui vende mon bonnet autrichien! au prix coûtant peut-être?



16414

Ô MÉLIBEE!...
— Tout de même c'est contrariant : plus la moindre Italienne pour m'allumer ma pipe!

sant, un marchand de journaux matinal s'offrit à sa vue; elle voulut se passer une fantaisie; le marchand de journaux vendait des feuilles illustrées, elle me changea pour acheter le *Petit journal pour rire*. C'est ainsi que je revins entre les mains de l'auteur de cet article, qui me reçut du caissier de la rue Bergère, pour prix de ces lignes qui ne me valent pas.

Il m'assure qu'il va acheter de moi quatre mètres de terre dans la forêt de Sénart; le fera-t-il? Quoi qu'il en soit, un si beau dessein valait une récompense; je lui ai raconté mes aventures jusqu'à ce jour. Elles ne sont, hélas! pas finies encore!

UNE PIÈCE DE CENT SOUS.

Pour récit conforme,

E. GUILLOT.

GLANES ET BIGARRURES.

Un candide enfant de l'Auvergne, négociant en peaux de lapins ou porteur d'eau, il n'importe, vint trouver dernièrement un photographe en renom, et le prier de vouloir bien lui *tirer son portrait*, qu'il avait l'intention d'envoyer à sa femme, restée au pays.

SCÈNES DE MOEURS, — par Mlle OCTAVIE ROSSIGNON.



16415

— Que veut dire ce monsieur? il réclame cent francs pour deux romances qu'il a chantées chez moi!
— Il compte donc pour rien le dîner que je lui ai donné?...



16416

— J vous rapporte mon portrait, madame l'artisse, rendez-moi mon argent! Je me suis adressée à vous avec confiance, sans marchander, et v'là le vitrier de Saint-Germain qui dit qu'il n'y a pas un mètre de peinture, et qu' c'est pas de la couleur fine.

Notre photographe, qui jugea son homme d'un coup d'œil, lui fit tout d'abord observer que le minimum du prix de ses portraits était de soixante francs.

A ce chiffre de soixante francs, notre Auvergnat bondit, et il se récria sur ce qu'on voulait lui faire payer aussi cher un travail d'une seconde exécuté à la mécanique.

— Et à la vapeur, ajouta l'artiste en riant : c'est comme ça; je vous ai donné mon dernier prix, il est donc inutile d'insister.

Mais l'Auverpin, par nature, est âpre et a quelque chose de l'obstination du mulet; le nôtre insista et se mit à marchander avec acharnement comme s'il se fût agi d'une forte partie de vieille ferraille à vendre.

Il offrit dix francs, puis quinze, puis vingt.

— *Vingt francs, fouchetra! vingt francs, la pièche ronde!*

— Il a dit fouchetra! s'écria tout à coup l'artiste en feignant une surprise extrême; mais fouchetra est une expression locale, un mot typique, qui est le propre des habitants de l'Auvergne, si je ne me trompe.

— Eh! je suis de l'*Ouvergne* aussi et d'*Ourillac* tout de même, oui.

— D'*Ourillac*, ah! c'est le comble! reprit le photographe. Eh bien, mon brave homme, vous me donneriez mille francs, mille francs! vous m'entendez bien? que je ne pourrais, à présent, vous faire votre portrait.

— Non?... Et pourquoi?

— Pourquoi? A cause d'un empêchement radical, parce que mon objectif ne peut attraper les Auvergnats!

***

A cette locution proverbiale : *Je vous le donne en quatre!* se rattache l'anecdote suivante qui en explique l'origine.

Pendant les guerres de religion, au seizième siècle, le trop célèbre baron des Adrets, dont la cruauté est passée à l'état de légende, avait pris d'assaut la ville de Montbrizon, et forcé tous les soldats qui l'avaient défendue à se jeter d'eux-mêmes du haut d'un rocher au pied duquel ils trouvaient une mort horrible et certaine.

L'un de ces malheureux, quand son tour arriva, prit deux fois son élan et deux fois s'arrêta au bord de l'abîme.

Il y avait de quoi réfléchir, en effet, sur ce saut périlleux s'il en fut.

— Poltron! cria des Adrets, qui assistait en amateur à cette sanglante exécution, te faut-il donc deux fois sonder le gué?

— Je vous le donne en quatre, monseigneur, répondit le patient avec le plus grand sang-froid.

Cette repartie si pleine d'à-propos amena un sourire sur les lèvres du terrible baron, qui, pour la rareté de la chose, fit grâce au soldat en faveur du sourire.

***

Au plus fort du saint temps de carême, un moine fut invité à dîner par quelques gourmets de ses amis. Il hésita d'abord; se livrer à une jouissance aussi mondaine et aussi matérielle, alors surtout que l'Église lui ordonnait le jeûne et les mortifications de la chair, lui paraissait un cas de conscience fort délicat.

Néanmoins, pressé par ses amis tentateurs, et quelque peu séduit par leurs savoureuses promesses, il fit taire les murmures de sa conscience, et vint, au jour dit, prendre sa part du festin.

Le premier service, entièrement composé des seuls mets permis par les canons théologiques, lui enleva ses derniers scrupules, et il se livra sans contrainte aux douceurs du repas.

Notre moine était un gastronome très-entendu, il mangeait avec art et buvait théologalement: tout allait donc pour le mieux. Mais voici qu'au milieu du dîner, — ô surprise! ô terreur! — on apporte une poularde dorée, une superbe poularde du Mans, chargée à mitraille de truffes odorantes

On admire, on s'écrie; les parfums qui s'échappent viennent exciter le nerf olfactif du révérend, qui jette sur le volatile des regards de sensuelle convoitise; mais il frémit en pensant que cette poularde si dodue, si appétissante, ne représente à ses yeux qu'un péché mortel, bourré de truffes, il est vrai, mais enfin un péché.

Que faire? Chacun le regarde d'un air narquois, et le moine, agité par le désir de satisfaire son estomac sans mécontenter le ciel, cherche vainement un moyen dans son esprit.

Tout à coup il se lève : une inspiration lumineuse vient de traverser son cerveau. Il baisse les yeux, se recueille, et étendant ses mains au-dessus de la poularde : *Ego te baptizo carpam* (je te baptise carpe)! s'écrie-t-il d'une voix lente et grave.

— Amen, répond le chœur des convives, et le moyen est trouvé.

Il n'y a que la foi qui sauve.

***

La reine Marie Leczinska, qui à différentes reprises avait demandé au ministre de la guerre un régiment pour l'un de ses protégés et n'avait pu l'obtenir, se plaignait un jour amèrement au roi de la conduite de son ministre, qui refusait de faire droit à une juste requête.

— Eh! madame, dit Louis XV avec un flegme parfait, que ne faites-vous comme moi? Jamais je ne demande rien à ces gens-là!

Ne trouvez-vous pas la réponse admirable? C'est un trait pour l'histoire du règne.

***

La fille de la marquise de Rambouillet, madame de Montausier, *précieuse* autant que sa mère, et autant que sa mère entourée d'hommages et d'adulations, avait une petite cour de gentilshommes qui se pâmaient à chacun de ses mots, et se mouraient d'amour pour elle.

Pour cette cour en miniature, madame de Montausier était la reine du beau langage; elle était aussi la reine de la beauté

A sa première grossesse, et quand l'époque fut révolue, les douleurs de l'enfantement se firent sentir avec des symptômes qui annoncèrent une délivrance pénible. On appela les médecins en toute hâte, mais on voulut en même temps envoyer chercher chez les moines de Saint-Germain une ceinture de sainte Marguerite, très-efficace pour les accouchements difficiles.

Chavaroche, l'un des amoureux de madame de Montausier, se chargea de remplir la commission. Il monta aussitôt à cheval, partit ventre à terre, et arriva en une heure aux portes de l'abbaye.

Il était trois heures du matin, et les moines dormaient du sommeil des justes. Comme ils tardaient à se rendre aux désirs de la fiévreuse impatience de Chavaroche et que le frère portier lui en expliquait vainement la raison :

— Par la sambleu! s'écria le gentilhomme, voilà de beaux moines qui dorment pendant que madame de Montausier est en mal d'enfant!

HIPPOLYTE MAXANCE.

SCÈNES DE MŒURS, — par Mlle Octavie Rossignon (suite).



16417

—Peu m'importe, mon cher monsieur, de qui est, et quel est le genre de tableau que je demande; l'essentiel est qu'il soit d'un auteur cher. Vous comprenez qu'un homme dans ma position ne peut avoir chez lui que des objets d'une grande valeur.



16418

— N'avez-vous pas, monsieur le comte, près de votre château, un très-bon médecin?

— C'est ce qu'on dit dans le pays, madame; mais, vous concevez, un médecin de province!... je ne puis avoir aucune confiance en lui; et je ne m'en sers que pour mes domestiques.

CALEPIN D'UN HUMORISTE.

Martainville devant la censure. —Il n'y a pas d'amis. —Un livret d'Opéra-Comique. — Madame Gail. — Trop de diamants. — Une femme est une cuiller.

On a beaucoup glosé contre Martainville, qui avait du moins une qualité fort rare chez les journalistes : il était indépendant, même du gouvernement qu'il servait.

Sous le ministère de M. Decazes, Martainville, auteur de *Grivoisiana*, du *Pied de mouton* et de *Tapin*, rédacteur en chef du *Drapeau blanc*, Martainville avait fait une pièce nouvelle, et, suivant l'usage, l'avait soumise à l'examen de la censure.

Il la recommandait à son ami Félix Nougaret, écrivain bègue, en le priant de se dépêcher de la faire passer.

— Cet ouvrage, ajoutait-il, est sur un sujet pastoral et ne peut pas fournir la moindre *allusion*.

— Peut-être, mon ami; on... on... peut en... en... trou... trouver.

— Pas une, te dis-je. L'action se passe au village. Des amours de paysan ne présentent rien qui ait rapport à la politique.

— N'im... n'im... porte, mon cher, répliqua Nougaret en nasillant et en bégayant. Il peut y avoir des allusions. Je.. e... suis pay... payé pour trouver des allu... usions, et il faut que j'en cherche.

Malgré sa longue liaison avec Martainville et les raisons alléguées, Félix Nougaret examina sévèrement la pièce.

— Il y y a un... un ma... a... riage de convenance, dit-il.

— Eh bien, oui, après? répliqua l'auteur.

— A... a... près? Cela veut... veut dire... que le... le.. ministère se....se... ma... a... rie a... avec la gauche... Je... je... je... refuse!

***

Toute notre génération connaît M. Gail, l'helléniste, qui a été en 1840 chargé de rédiger le journal *le Voleur*.

M. Gail s'est marié sous le premier empire; il avait épousé une femme jeune, aimable et pleine de talents.

Cependant ce mariage s'était promptement dénoué, grâce à la loi du divorce, alors en activité.

Madame Gail fréquentait les concerts, dont elle était le principal ornement, et les bals, qu'elle aimait beaucoup.

Il lui arriva un jour, ou plutôt une nuit, une aventure qui faillit être tragique.

Sortant d'une réunion brillante, entre deux et trois heures du matin, elle prit un fiacre pour se faire reconduire chez elle.

Le cocher, la voyant couverte de diamants, la conduisit aux Champs-Élysées, le long de la rivière, au lieu de la ramener au faubourg Saint-Germain.

Heureusement elle s'aperçut de la fausse direction de son conducteur; elle appela quelqu'un qu'elle vit passer.

Quant au cocher, voyant son coup manqué, il prétendit que, s'étant endormi, ses chevaux l'avaient égaré. Par bonheur pour elle, madame Gail n'avait pas dormi.

Le lendemain, le commissaire de son quartier lui disait :

— Madame, vous voilà tirée d'une mauvaise affaire, mais rappelez-vous qu'une femme couverte de diamants ou de bijoux ressemble à une cuiller d'argent : les voleurs sont toujours tentés de la mettre dans leur poche.

P. A.

PARIS QUI S'EN VA.

LES TROIS PÈLERINS D'ARGENTEUIL : — BOBLET, — DU CHATELET, — CHAISENEUVE.

Ils étaient trois, et à eux trois ils portaient le monde du passé, et de ces trois il n'en reste plus qu'un seul.

Que va-t-il faire demain?... Restera-t-il seul fidèle au pacte?... Et d'ailleurs, à quoi bon, puisqu'il n'aura plus de témoin de sa fidélité?... Car c'est bientôt l'anniversaire du *ban de vendanges*, et ce jour-là était celui du pèlerinage qu'ils s'étaient promis de faire chaque année à Argenteuil, et pour longtemps!...

Le premier s'appelait Boblet; le second, son plus fidèle Achate, avait nom Armyot du Châtelet; le troisième, le seul qui ne soit pas rayé du nombre des vivants, s'appelle encore Chaiseneuve.

Boblet, le fils d'une des plus anciennes maisons du commerce des gravures du quai des Augustins, avait conservé intacte, en dépit des révolutions et de la ruine de sa fortune, la religion de la *vieille roche;* c'est ainsi qu'il la désignait. Don Quichotte du temps jadis, ce n'était pas contre des moulins à vent qu'il marchait l'arme au poing. Toute sa vie fut une lutte ouverte contre le sort, qui ne se fatiguait pas de le tourmenter. Lui, courbé, mais non vaincu par l'âge, ne se lassait pas de le braver. Son cœur était bronzé et non brisé. Sa mort elle-même, mystérieuse comme celle de certains chevaliers, laisse supposer un dernier combat.

Dans un des derniers jours de cet hiver, on trouvait dans la plaine de Montrouge, sur la neige qui recouvrait la terre, un cadavre percé d'un coup de couteau et roidi par le froid. Ce cadavre était celui de Boblet.

Après 1830, Boblet, désespéré de la révolution de juillet, s'était fait le Mécène de tout ce qui avait un nom dans les arts et la littérature. C'est ainsi que, pour se consoler de la chute d'un trône qui pour lui était la chute d'un monde, il dévora sa fortune.

Nous le retrouvons dix-huit ans plus tard aussi ardent malgré ses soixante ans. Son idée fixe était d'élever une chapelle à sainte Geneviève dans la commune de Nanterre. Comme Fourier, il attendit vainement, pendant trente ans, son millionnaire. Boblet lui donnait rendez-vous à Argenteuil, et le prévenait par des prospectus répandus partout et à grands frais. Le million ne vint pas plus que le millionnaire.

Vous l'avez sans doute remarqué dans Paris, en plein hiver, avec son large chapeau de quaker, son vêtement de coutil blanc des pieds à la tête, qu'il appelait sa *pelure de cerfeuil*, et ses souliers de castor blanc. Il rappelait avec coquetterie qu'il était voué au blanc dès sa plus tendre enfance, et qu'il n'avait jamais manqué aux promesses que cet *ex-voto* entraîne. Boblet est mort célibataire, avare de ce ridicule trésor que Newton emporta dans la tombe. Sa figure, longue et mince, avec un grand nez à lunettes, avait cette transparence lactée qu'on prétend être le privilége des natures virginales. Sa peau était parcheminée comme celle des vieux savants et des bibliothécaires retraités.

C'était à lui que les conservateurs de la Bibliothèque impériale s'adressaient lorsqu'ils voulaient se procurer une gravure rare ou l'œuvre d'un grand maître. C'était le catalogue vivant du département des gravures.

Boblet mort, Armyot du Châtelet, son frère siamois, sentit bien qu'il était dépareillé et que le rappel commençait à battre pour lui là-haut. « Pourtant, disait-il en se frappant le front, mon œuvre n'est pas encore achevée! Je n'ai pas encore retrouvé tous les cunéiformes dont j'ai rêvé la collection! »

Du Châtelet, que tout Paris littéraire et ses confrères

du *Siècle* ont surnommé le *dernier bénédictin*, était bien, en effet, la plus vaste encyclopédie parlante, agissante et écrivante qu'on pût rencontrer. Il n'est pas un coin du vieux Paris dont il n'ait retracé l'histoire. La colonne *faits divers* des journaux a vécu pendant vingt ans et plus de ses découvertes.

Pourtant il ne calomniait pas l'avenir comme son ami Boblet. Semblable au Janus bifrons, un côté de son cerveau était plongé dans les archives de la vieille France, tandis que l'autre, illuminé d'espérance, saluait les destins de la nouvelle. Il appartenait au journalisme libéral, et sa magnifique étude sur les Bagaudes, dans *Paris révolutionnaire*, répond pour lui de ce que j'avance.

Du Châtelet était petit-neveu de la marquise du Châtelet, l'amie de Voltaire, et arrière-neveu de l'abbé de Clairvaux. Il me racontait avec orgueil comme quoi son grand-oncle était reçu au Louvre avec tous les honneurs dus à un prince du sang; comme quoi on parlait le pur latin, la fleur de la latinité, à la table de l'abbé, et comme quoi un illustre convié avait été obligé de sortir de table en présence de onze autres abbés, parce qu'il avait oublié comment se disait *épinards* en latin.

Du Châtelet a suivi de près Boblet au dernier asile. Chose étrange! il est tombé avec les vestiges du vieux Paris. Sa mort a coïncidé avec l'inauguration du boulevard Sébastopol; sa vie s'est envolée juste à l'heure où tombait le *velarium* qui laissait entrevoir aux curieux la vaste carrière de la nouvelle voie sacrée.

Chose plus inouïe encore! le premier article publié au *Siècle* par son successeur traite des embellissements et travaux de la place *du Châtelet*... Je livre le fait sans commentaires à ceux qui croient avec Balzac à l'influence des noms.

Du Châtelet a conservé jusqu'à la fin de sa vie, jusqu'à quarante-cinq ans, l'air juvénile d'un écolier du moyen âge. Cependant il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre le portrait qu'on en a tracé dans une oraison funèbre prononcée sur sa tombe. On est toujours disposé à embellir ceux qui partent pour le grand voyage d'où l'on ne revient pas; cela ce conçoit : on n'a plus à les craindre. Le panégyriste, qui est un de ses bons amis, et, de plus, poëte méridional, a vanté la transparence de son teint byronien, l'éclat de ses yeux, la pureté de ligne de son nez d'aigle; en un mot, il a fait revivre à nos yeux étonnés un du Châtelet après la lettre, un véritable *Cherubino di amore* qui n'est pas du tout celui que nous avons connu.

Son ami Chaiseneuve, le survivant, qui se déclare *archiviste de Port-Royal*, en a été scandalisé. C'est un homme austère, qui ne vit que d'herbes saintes cueillies dans le voisinage du tombeau du diacre Pâris et de ses successeurs. Il couche dans un cercueil et porte toujours sur lui une relique de l'abbé de Saint-Cyran.

Arrêtons-nous ici, car l'heure de la biographie n'a pas encore sonné pour lui; espérons qu'elle sonnera le plus tard possible, et qu'à cette heure fatale il verra réalisé le rêve de toute sa vie : la reconstruction de Port-Royal-des-Champs.

ANTONIO WATRIPON.

CROQUIS.

UN FILS DU MISANTHROPE.

Eh bien, je l'avoue, il y a parmi les proverbes un adage que je ne peux ni ne veux souffrir. Sans préambule, je le confesse, c'est celui-ci : « On ne se gêne pas avec ses amis. » Avec qui donc, dieux immortels! vous gênerez-vous? Avec ceux qui ne vous touchent en rien? qui ne pourraient ni se jeter à l'eau pour vous ni vous envoyer la meilleure bourriche qu'ils reçoivent des Ardennes à l'époque de la chasse?

Tenez, je connais, je rencontre, j'aime et je vois assez souvent un fils du Misanthrope, intraitable sur le chapitre des mésalliances ou des facilités trop vives de l'affection. La seule vue d'une antipathie paralyse toutes les forces de sa pensée. Il dit, lui, tout au contraire : « On » doit se gêner avec et pour ses amis, et l'on ne doit pas » se gêner pour les autres. »

Langage bizarre, j'en conviens, et qui n'est compris de personne.

Un jour, en hiver, un de ceux qu'il voyait alors avec le plus de plaisir, l'ayant tiré à part, lui disait :

— Ce sera dans trois jours ma fête; j'aurai autour de ma table une couronne d'amis et de voisins; je compte que vous en serez.

— Soit, répondit l'humoriste, mais à une condition.

— Je vois ce que vous voulez dire. Vous êtes un délicat, vous, mon gaillard. Deux masques, familiers de la maison, un imbécile et une maîtresse sotte, pourraient vous empêcher de venir; ils n'y seront pas.

Sur ce il accepte.

Trois jours passent vite à Paris.

A l'heure dite, il fait un bout de toilette et arrive. Jamais il ne s'était senti si gai. Le champagne de la belle humeur débridait déjà sa langue. Causeur à l'occasion, ayant joué vingt rôles dans les dix dernières années de notre siècle, il avait toute une gazette de menus propos à jeter sur la nappe au moment du dessert; des faits! des mots! des vers! des tronçons de satire! Mais de la salle d'attente où il était assis, il croit entendre deux voix bien connues de son oreille :

— Eh! c'est mon imbécile que je fuyais! Eh! c'est ma maîtresse sotte que je ne puis voir!

Sans plus attendre, il va droit au maître de la maison.

— Ah çà, cher ami, les deux masques en sont-ils, oui ou non?

— Ils en sont.

— Vous m'aviez formellement dit le contraire.

— Ils en sont; je n'ai pas pu me dispenser de les avoir.

— C'est votre droit. Le mien est de sortir. Je pars.

— Vous nous quittez! Mais c'est impoli cela!

— L'impoli est de dire oui et non en même temps. Adieu.

La femme de la maison vient à son tour. Inutile. Plus on veut le retenir, plus il se sauve.

— Mais qu'est-ce que ça vous fait? ajoute-t-on; ils seront loin de vous.

— Ils seront là, répond le misanthrope, et c'est assez.

Il était déjà loin, marchant à toutes jambes, moins penché sur sa canne que sur une pensée amère.

— Aristote, pensait-il, a mille fois raison quand il dit : « Mes amis, il n'y a pas d'amis. » En voilà deux qui font de l'amitié comme ils feraient le commerce du drap ou tout autre négoce. Il leur semble que se montrer banal, c'est avoir bon cœur. « Nous faisons bon visage à tout le monde, » ajoutent-ils, et ils se croient quittes envers tous ceux qu'ils disent être des leurs. Ils ne sauraient ni étager leurs prédilections ni faire une différence dans leurs sympathies. Leur maison, c'est la baraque à Polichinelle, où tout le monde a la même place.

Dans tout cela, ce fils du Misanthrope n'est pas un homme à voir. On le trouve bizarre comme on fait pour tous ceux qui ont raison. On dit : — « Voilà M. Singu- » lier. » — Ou bien : « Quel original! » — On a dit cela autrefois du second des Brutus, du noble Hamlet et d'Alceste, son aïeul. Voilà pourquoi il ne réplique pas.

MAXIME PARR.

THÉATRES.

C'est un événement parmi les mandarins lettrés de Paris que l'apparition du nom de M. Edmond About sur l'affiche du Gymnase. On ne l'attendait pas, on comptait plutôt sur quelque pseudonyme transparent, et voilà que, sans crier *gare!* M. Edmond About réclame la paternité tout entière de *Risette ou les millions de la mansarde*.

Au milieu des bravos qui éclataient comme des obus, M. About a laissé tomber le faux nez du pseudonyme : il a oublié un moment son rôle d'écrivain grave, d'homme d'État, pour se livrer sans contrainte au plaisir d'entendre louer une bagatelle pendant l'espace de quelques feuilletons.

Depuis *Guillery* (de bruyante mémoire) M. About n'avait jamais consenti à livrer son nom à l'affiche. Ce qui ne l'empêche pas d'être un des auteurs de deux pièces du Palais-Royal : *Plus on est de fous, plus on rit*, et la *Clef sous le paillasson*, et d'une fort amusante bouffonnerie de chez Offenbach : le *Savetier et le financier*.

Cette fois, au Gymnase, c'est M. Edmond About qui s'est nommé seul, et son collaborateur, M. Sarcey de Suttières, a gardé l'anonyme.

Risette est une grisette taillée sur le patron de la Rigolette d'Eugène Sue. Elle est fraîche, jolie, heureuse de ses seize ans, pauvre à ne pas savoir comment déjeuner, riant de sa misère, et sage comme l'héroïne du chef-lieu du Loiret. C'est une grisette comme on n'en trouve plus depuis l'avénement de la lorette.

Le jeune Antonin aime Risette parce qu'il la croit pauvre; mais il apprend qu'elle va hériter de plusieurs millions. Ne voulant point passer pour un flaireur d'héritage et de dot, il renonce à sa grisette enrichie.

— Mais je suis toujours pauvre! s'écrie Risette. Mon oncle est ruiné, et il ne me laisse que cinq millions... de dettes.

— Ah! quel bonheur! je puis vous aimer sans rougir! Et Antonin tombe à genoux. Risette le relève en souriant. La grisette a voulu éprouver son amant; elle est satisfaite de l'épreuve... La nouvelle était vraie, et Risette est bel et bien millionnaire, ce qui ne gâte rien.

Nous ne ferons pas à M. Nestor Roqueplan la mauvaise plaisanterie de raconter le maigriot opéra-comique qu'il a fait jouer sur son théâtre en présence du public caniculaire. Le *Rosier*, qui n'est pas de M. Rosier (parbleu!) est capable de dégoûter de tous les rosiers du monde.

La musique de M. Henri Potier est agréable; mais quel libretto, mon Dieu! Il a dû être écrit avant la retraite de Moscou.

La *Voie sacrée ou les étapes de la gloire* a fait sa rentrée sur l'affiche de la Porte-Saint-Martin en même temps que nos braves troupes de l'armée d'Italie faisaient leur rentrée à Paris.

On a enlevé par-ci, par-là, ce qu'il y avait de trop féroce à l'endroit des Autrichiens, hier ennemis, aujourd'hui amis. Et pour moralité finale, on s'est écrié : « — Il » faut que les Français soient bien forts, puisqu'ils ont » vaincu une armée aussi solide que l'armée autrichienne! »

Il y avait trop longtemps que Paris n'avait eu de pièces de circonstance. Ouvrez vos parapluies, voici l'averse des pièces en l'honneur de la rentrée de nos troupiers.

Néanmoins, après le prologue du *Camp de Saint-Maur*, qui a attiré tout Paris, le plus grand succès de mise en scène de la semaine, ç'a été le cortége triomphal qui s'est déroulé dimanche dernier de Vincennes à la rue de la Paix, avec ses drapeaux mutilés et décorés, ses blessés glorieux et délabrés, ses arcs de triomphe splendides et ses clameurs enthousiastes. La France n'est pas dégénérée, et Shakspeare avait bien raison de dire : « *La France* » *est le soldat de Dieu!* »

ALBERT MONNIER.

COURSES DE BADE.

3, 7, 10 septembre 1859.

Les courses de Bade, qui ont été si brillantes en 1858, promettent d'être splendides cette année. Le turf est admirable et encadré par un paysage d'opéra. Le total des prix atteint 54,000 francs. Parmi les propriétaires qui ont fait des engagements, on cite : MM. Hippolyte Mosselmann, baron de Nivière, A. Schikler, A. Lupin, vicomte Artus Talon, comte de Morny, général Fleury, duc de Terra-Nova, madame Latache de Fay. Et parmi les Allemands : comte de Henkel, comte Kinsky-Chlumetz, comtesse de Hanh. Parmi les Anglais : E. Herdmans, M. Robert Hale.

Voici les engagements faits : *Saint-Léger-Continental*, 34 chevaux; *prix de l'Avenir*, 8 chevaux; *prix de la ville de Bade*, 17 chevaux; *grand prix de Bade*, 18 chevaux; *course de haies*, 10 chevaux.

Total, 87 chevaux : 71 français, 10 allemands, 4 anglais, 2 sardes.

On peut donc prédire que les 3, 7, 10 septembre seront trois dates célebres dans l'histoire du sport européen.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 191. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 27 Août.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LES BAINS DE MER (1re série), — par MARCELIN.



LA MODE DE CETTE ANNÉE.

Chapeau espagnol garni d'une plume; robe de piqué; revers Louis XV aux manches; basques au corsage; la jupe relevée par quatre nœuds; jupe de dessous d'étoffe rayée; jambières à boutons; bottines lacées sur le cou-de-pied. — Cette toilette rappelle un peu le costume des amazones du *Déjeuner de chasse* de Vanloo; c'est régence, sans trop l'être; ce n'est pas talon rouge, c'est talon rose.

Le n° 56 du Musée français paraîtra avec le prochain numéro du Journal amusant.

LES BAINS DE MER (1re série), — par MARCELIN (suite).



16420
LE SINGULIER UNIFORME !
Il faut qu'une femme soit bien jolie pour ne paraître que laide avec ce costume.



16421
TRITONS NAGEANT.
— Peuh...... !



16422
EN CANOT.
— N'est-ce pas que j'ai le pied joliment marin ?

AVIS AUX LECTEURS.

A PROPOS D'UN NOUVEAU DICTIONNAIRE (1).

Il y a bien longtemps, ma foi, trop longtemps, par malheur, j'eus la fantaisie d'apprendre l'anglais. L'idée n'était pas mauvaise, aussi la mis-je très-peu à exécution, et, même avec la meilleure méthode du monde, il était difficile de la mener à bonne fin sans travail ni persévérance; ce fut donc en vain que le hasard, provoqué par des annonces nombreuses et des prospectus innombrables, me fit rencontrer le phénix des professeurs. Il n'exerce plus, ainsi ne criez pas à la réclame. Vous l'avez nommé, c'était M. T. Robertson. J'ai suivi ses cours pendant deux ou trois mois : à trois leçons par semaine, cela représente au maximum trente heures d'anglais; il n'y a donc rien de surprenant si j'ai peu appris et tout oublié, mais ce que je me rappellerai toujours, c'est l'intelligence hors ligne, la complaisance sans bornes, la facilité d'élocution dépensées par M. Robertson dans un si ingrat et si pénible métier. Nous étions là une centaine d'élèves sur lesquels pas un peut-être ne voyait dans l'anglais autre chose qu'un patois ridicule qu'il eût été honteux d'apprendre trop vite. Que de mauvaise volonté, que d'inattention! comme on était content quand on avait trouvé moyen d'écorcher d'une façon nouvelle et originale la langue de Shakspeare, de Byron et de Sheridan!

Ah! les charmants petits jeunes gens que nous étions! que nous avions d'esprit et d'imagination! On sait que les sifflements entrent pour beaucoup dans la prononciation anglaise. Partant de là, j'étais arrivé à prouver à plusieurs de mes condisciples que l'anglais n'était pas une langue, mais un dard. J'ai là sous les yeux une *Méthode anglaise:* le mot *langue* est parfaitement effacé et remplacé par *dard* sur le frontispice. — C'est comme je vous le dis

Vous voyez qu'à cette époque j'appartenais au grand parti des gens qui admettent que c'est un dard qui sert de langue au serpent. De là à croire que ce reptile se mord perpétuellement la queue, il n'y a qu'un pas et un peu de bonne volonté

Eh bien, à force d'esprit, de persévérance, d'ingéniosité, M. Robertson arrivait à fondre la glace de toutes ces mauvaises volontés, et grâce à ses soins tel petit commis de nouveautés arrivait en moins d'un an à siffler l'anglais comme un indigène du Strand. Dans cette lutte, pourtant, il en est un, au moins un, qui sut triompher de ses louables efforts; mais celui-là avait une prédisposition toute spéciale à l'étude des langues : il n'a jamais pu en apprendre une, y compris le français.

***

Tout cela est bel et bon, mais je n'arrive pas à mon but, qui est de vous entretenir de l'excellent livre que vient de publier M. T. Robertson. — Voulez-vous me permettre de vous parler raisonnablement quelques lignes durant? Essayons un peu.

Un mot étant donné, trouver sa signification ou l'idée qu'il représente est un problème que les dictionnaires ordinaires donnent les moyens de résoudre. Le *Dictionnaire idéologique,* lui, fournit la solution du problème inverse : Une idée étant donnée, trouver le mot qui s'y applique le plus convenablement; à cet effet les mots y sont classés strictement selon leur signification et non dans l'ordre alphabétique, qui n'apporte aucune assistance à celui qui, ayant une idée à rendre, ne trouve pas dans sa mémoire l'expression que doit revêtir cette idée

Si par exemple notre homme a besoin d'un mot relatif à l'idée de courage et qu'il ouvre le premier dictionnaire venu, celui de l'Académie, celui de Bescherelle, ou tout autre, que trouvera-t-il à la suite du mot *courage?*

Courageux! il l'avait sous la plume, s'il ne l'a pas employé, c'est qu'il ne faisait pas son affaire.

Puis :

Couramment, il n'en a que faire;

Courant, ce n'est pas encore ça;

Courante, il n'a pas envie de danser;

Courante, avec une autre signification, ne rappelle aucune idée de courage, au contraire;

Courbature, à ce mot il envoie le dictionnaire au diable, et il n'est pas trop tôt, le vocable suivant est *courbe.*

(1) *Dictionnaire idéologique,* recueil des mots, des phrases, des idiotismes et des proverbes de la langue française, classés selon l'ordre des idées, par T. Robertson. Un fort vol. in-8, en vente chez Derache, rue du Bouloi, 7.

LES BAINS DE MER (1re série), — par MARCELIN (suite).



16423

OH! SE PERDRE A DEUX SUR LA FALAISE, ET RESPIRER ENSEMBLE LA BRISE FORTIFIANTE DE LA MER!!

En réalité, monsieur a une certaine façon de s'endormir entre ses repas qui déplaît singulièrement à madame.

Mais, dira-t-on, il y a les dictionnaires de synonymes. Certes ce ne sont pas des livres inutiles, et celui de Lafaye est excellent, mais ils ne peuvent servir qu'à faire connaître la valeur précise des équivalents, et à chaque article ils ne donnent qu'un très-petit nombre de mots convergeant vers la même idée.

Dans celui même que je viens de citer, si je cherche les synonymes de *courage*, je trouve : *cœur, valeur, vaillance, bravoure, intrépidité* et *hardiesse*, mais j'y chercherais en vain : *audace, confiance, assurance, mépris du danger, énergie, virilité, nerf, force d'âme, fermeté, résolution, prouesse, héroïsme, chevalerie, exploit, haut fait, vaillantise, héros*, parce que ces mots, bien qu'ils aient rapport à l'idée de courage, ne peuvent être regardés comme de véritables synonymes, et que les développements d'une même idée ne sont pas du domaine d'un dictionnaire de synonymes, ils ne peuvent trouver place que dans un ouvrage spécial, comme le *Dictionnaire idéologique*.

***

J'ai bien envie de laisser un instant la parole à M. Robertson.

« Tout ouvrier dans l'exercice de son art doit être muni des instruments convenables. Pour la fabrication des pièces compliquées d'un mécanisme, l'artisan a besoin d'un assortiment correspondant d'outils et d'instruments variés. Pour donner tout leur effet aux fictions du drame, l'acteur doit avoir à sa disposition une garde-robe complete, qui lui fournisse les costumes les mieux appropriés aux personnages qu'il représente. Pour retracer avec perfection les beautés de la nature, il faut que le peintre ait à la portée de son pinceau toutes les combinaisons des teintes et des nuances.

» Ce qu'il faut à l'écrivain, c'est un vocabulaire disposé de telle façon qu'il y trouve, groupés dans la même colonne ou dans la même page, tous les mots et toutes les locutions ayant rapport à l'idée qu'il veut rendre. Par suite d'une semblable classification, l'écrivain rencontrera nécessairement l'expression demandée au nombre des termes offerts avec profusion à son choix. En outre, l'examen d'une liste de mots analogues par le sens lui suggérera, souvent par induction, d'autres associations d'idées qui ouvriront à son imagination des aspects nouveaux et variés, et agrandiront la sphère de sa vue intellectuelle; car le langage n'est pas simplement le moyen par lequel nous co mmuniquons nos idées, il remplit une fonction non moins importante comme *instrument de la pensée;* il ne se borne pas à lui servir de véhicule, il lui donne des ailes. Les métaphysiciens s'accordent à reconnaître qu'il n'est presque pas une de nos opérations intellectuelles qui puisse être poussée un peu loin sans le secours des mots. Mais pour employer avec aisance et reconstituer des matériaux aussi nombreux et aussi variés que le sont les mots, il importe avant tout qu'ils soient mis en ordre. »

***

Très-bien; maintenant voulez-vous que j'établisse par quelques expériences l'utilité d'un répertoire de mots méthodique et raisonné comme celui de M. Robertson? Si j'en avais envie, je prouverais clair comme le jour que pour tous ceux qui tiennent une plume, soit par métier, soit seulement par occasion, ce livre sera au moins aussi utile que les nomenclatures créées pour les sciences naturelles l'ont été à faire décorer des savants.

PREMIER EXEMPLE.

Il s'agit de savoir ce qu'est devenu le talent de M. Granier de Cassagnac; j'ouvre notre Dictionnaire, et à la première page je trouve :

Anéanti, détruit, éteint, perdu, péri, fondu, dissous, épuisé, évanoui, disparu, parti, feu, défunt.

Je n'invente rien, c'est imprimé.

DEUXIÈME EXEMPLE.

Mais le même M. Granier de Cassagnac en a-t-il jamais eu beaucoup — de talent?

Réponse. En petite quantité, peu, un rien, un atome, un brin, une pincée, un tantet, un tantinet, une particule, un iota, une idée, un soupçon, une ombre, une nuance, une lueur, une teinte, un grain, un scrupule, un échantillon, une bribe, une miette, ce qu'il en tiendrait dans l'œil. — Point du tout, et il a toujours été à cent piques au-dessous de sa réputation.

TROISIÈME EXEMPLE

Il s'agit d'apprécier la façon dont des romanciers célèbres ou seulement fameux ont analysé l'humanité.

Walter Scott l'a ressuscitée.

Balzac l'a disséquée.

LES BAINS DE MER (1re série), — par MARCELIN (suite).

LE PERSONNEL DE L'HOTEL.



16424

LA MAITRESSE DE L'HOTEL.

— ... Et si vous n'êtes pas content, c'est à moi que vous aurez affaire.



16425

L'ANGLAIS DE FONDATION.

Un vrai Landseer.



16426

LA DAME QUI VIENT RÊVER UN MOIS TOUS LES ANS.

..... La mer lui donnera-t-elle ce que la terre lui a refusé : une âme qui comprenne la sienne?.....



16427

L'ANGLAISE ZÉBRÉE.

Offerte à la ménagerie par la ville de Liverpool.



16428

L'ALMAVIVA DE LA CHAMBRE A COTÉ.

— Ces petits chapeaux-là vont si bien à ma femme, que j'ai voulu en essayer pour moi-même.



16429

LA REINE DES MERS.

Rue Taitbout continuée, 37, à Paris.

Victor Hugo l'a évoquée.
George Sand l'a déchirée.
Mérimée l'a photographiée.
Alexandre Dumas l'a désossée.
Eugène Süe l'a éventrée.
Paul de Kock l'a prise en *flagrant délit*.
M. Champfleury la charcute.
M. Ponson du Terrail l'accommode aux tomates.

QUATRIÈME EXEMPLE.

Dédié aux directeurs de théâtre qui ont besoin de faire croire au public que leur salle est comble tous les soirs.

UNE PENSÉE DE M. DE BALZAC, — par Carlo Gripp.



A trente-cinq ans, la femme se fixe comme une girouette qui se rouille.

Vingt-quatre synonymes de foule :

Multitude, cohue, tourbe (celui-là serait maladroit), horde (celui-là aussi), tribu (au pluriel), bande (tsa ! tsa !), nuée, troupe, essaim (poétique), fourmilière (un peu familier), nichée, volée, couvée (inacceptable), banc de poissons (original), meute (mal porté), troupeau (laisse à désirer), pléiade (charmant pour l'Odéon), escouade (trop modeste), escadron (prévenir que les chevaux n'en sont pas), phalange (très-littéraire), régiment, bataillon, légion et armée (et j'en passe).

CINQUIÈME EXEMPLE.

Réponse à un jeune homme qui veut se *mettre* dans la littérature.

C'est un métier de chien, — on y fait la guerre à ses dépens, — il n'y a pas d'eau à boire ; — il est improductif, stérile, aride, improfitable, infécond, infertile, ingrat et pénible.

SIXIÈME EXEMPLE.

L'absolutisme des concierges faisant toutes les heures de nouveaux progrès et les habitations régulières devant bientôt devenir introuvables, on ouvre le Dictionnaire idéologique et l'on cherche avec anxiété dans quel asile dénué de portier on pourra à la grande rigueur transporter ses lares.

Réponse. Dans un nid, un repaire, un antre, une tanière, un trou, un terrier, un clapier, une ruche, sur un perchoir, un juchoir, dans un nichoir, un colombier, un pigeonnier, un bercail, une bergerie, une bouverie, une fuie, une garenne, un halot.

Ce n'est pas tout :

Au bivouac, dans un camp, sous un berceau, dans un cabanon, dans une tonnelle, une ferme, une métairie, une grange, une chaumière, une cabane, une cabine, une bicoque, un bouge, une masure, un nid à rats (brigands de concierges !), un taudis, une hutte, un hangar, sous un auvent, un appentis, dans une baraque, une stalle (rien du Cirque), une cahutte, un chenil, une étable, une vacherie, une écurie (on pourrait y siffler ? — au Cirque aussi du reste !) un poulailler (on y mangerait des œufs frais).

Vous croyez que c'est fini ? Ah bien, oui !

Dans une villa, un *cottage*, une loge, une bastide, un ermitage, une cour, un chalet, une cassine, un vide-bouteille, un kiosque, une abbaye, dans une mairie, un hôtel de ville, au Louvre (bigre !), dans une auberge, une hôtellerie, une taverne, un caravansérail, un hospice (j'y pensais), une *posada*, une caserne, une casemate (je l'oubliais volontiers), un cabaret, un bouchon, une maison garnie, un hôtel garni, dans un kabak, dans un kan, un muriso, dans une tabagie.

Allons, allons, locataires mes amis, nous avons encore de la ressource !

SEPTIÈME EXEMPLE.

Si vous voulez indiquer d'une façon peu bienveillante la portée générale de plusieurs de nos romans à succès, vous trouverez :

Insignifiance, frivolité, vide, néant, inanité, légèreté, évaporation, vanité, puérilité, badauderie, enfantillage, banalité, lieux communs, futilité, trivialité, nullité, lanternerie, selle à tous chevaux, pauvreté et mesquinerie.

Et nos comédies de mœurs :

Bagatelles, minuties, zéros, attrapes, chansons, riens, billevesées, sornettes, faquenaudes, bibus, viandes creuses, menuailles, piétreries, remplissages, vieilleries, balivernes, bluettes, fadaises, fariboles, misères, niaiseries et ravauderies.

Est-ce tout à fait la faute des auteurs ? Non, car ce que cherche aujourd'hui le public avant tout, c'est :

Un jouet, un joujou, des babioles, un hochet, un colifichet.

Ce qui lui plaît, ce sont :

Des brimborions, des bulles de savon, des fanfreluches, des bimbeloteries, du bric-à-brac, des jolivetés et des verroteries.

C'est donc pain bénit si on ne lui présente si souvent que :

Rebut, boue, ivraie, balayures, débris, scories, lie, écume, poussière, criblure, décombres, ferraille, friperie, gueuserie, plâtras, rogatons et saletés.

Quant à la critique :

Frivole, triviale, légère, mince, menue, sotte, vaine, puérile, vétilleuse, chipotière, oiseuse, futile, ginguette, minutieuse, nulle, anodine et banale.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler ; elle n'est là que pour faire nombre, elle joue à la chapelle, elle fait l'enfant, elle se comporte, se conduit et agit de même ; elle enfile des perles, elle a la tête à l'évent, elle conte des fagots, elle en vit, elle s'amuse à la moutarde quand ce n'est pas à la bagatelle, elle fait plus de bruit que de besogne, elle baye aux corneilles, dispute sur la pointe d'une aiguille, gobe des mouches et du vent, grêle sur le persil, tire sa poudre aux moineaux, court après les papillons, fait ses quinze tours.

C'est la plupart du temps :

La toile de Pénélope, le tonneau des Danaïdes, un

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

Nº 1.



16431
Pourquoi le retour inopiné d'un voyageur peut-il causer un saisissement de frayeur aux personnes qui le revoient?

Nº 2.



16432
On est curieux de savoir à quel pays appartiennent ces individus, et quelle est leur profession?

Nº 3.



16433
Pourquoi les couturières ont-elles le caractère aussi susceptible?

almanach de l'an passé, un cautère sur une jambe de bois, un coup d'épée dans l'eau, une goutte d'eau dans la mer, de l'onguent miton-mitaine, un coque-fétu, une cinquième roue à un carrosse. C'est une montagne qui dans ses grands jours accouche d'une souris.

En somme :

Inutile, inefficace, superflue, improfitable, improductive, stérile, aride, infructueuse, fade, frivole, futile, fanée, vieille, surannée, sans but, incommode, autant en emporte le vent,

Elle ne vaut :

Ni une épingle, ni un manche d'étrille, ni un fétu, ni une obole, ni tripette, ni le diable, ni l'encre qu'elle dépense.

Finalement :

Elle fait de vains efforts, perd son temps, aboie à la lune, bat l'air, casse des noisettes pour les édentés, tire en l'air, bat l'eau avec un porte-plume, rédige de la bouillie pour les chats, se bat contre des moulins à vent, prêche dans le désert, devine les fêtes quand elles sont venues, porte de l'eau à la rivière, enfonce des portes ouvertes, se heurte la tête contre les murailles, cherche le feuilleton perpétuel, travaille pour le régent de Prusse, parle aux rochers, n'est bonne ni à rôtir, ni à bouillir, ni surtout à lire, est toujours à recommencer, ne mène à rien, ne prouve rien, ne vante les hommes de génie que quand ils sont morts, encore n'est-ce que pour faire enrager les vivants.

Je recommande très-chaleureusement le livre de M. T. Robertson à messieurs et amis du feuilleton, — avec la manière de s'en servir.

Gustave Bourdin.

UNE CHARGE D'ARTISTE.

Pugnani, célèbre violon à Turin, était maître de chapelle du roi de Piémont, le père de Charles-Albert; c'était un homme d'un très-grand talent, mais d'un amour-propre ridicule; sa figure était très-plaisante et surtout remarquable par les vastes dimensions de son nez, que ses élèves surnommaient l'*éteignoir du cierge pascal.*

Dans la maison qu'il habitait demeurait un jeune peintre auquel Pugnani en voulait beaucoup, parce qu'il avait fait plusieurs fois sa caricature. L'artiste l'avait représenté un jour conduisant son orchestre, et tous ses musiciens étaient abrités sous son vaste nez, — comme sous un immense parasol.

Pour faire encore plus enrager ce pauvre musicien, notre peintre le peignit une autre fois dans le fond d'un vaste... — Comment dire?... — Cela ne se dit pas proprement, — dans un vase non étrusque, — et pour le faire bien endiabler il déposa l'objet sur l'escalier.

Ce fut la première chose que rencontra Pugnani en rentrant chez lui.

— *Che diavolo!* s'écria-t-il en frémissant de colère.

*
* *

Désirant se venger, le musicien appela le peintre chez le juge de paix et se plaignit du peu d'égards qu'on avait pour ses talents. Il demanda que l'impertinent fût puni et sévèrement admonesté pour l'avoir peint ainsi au fond d'un vase... non étrusque.

— Un instant! j'ai à répliquer! s'écria l'artiste.

Sans se déconcerter, il tira de sa poche un foulard dont le fond représentait la tête du pape Pie VI. Après l'avoir étalé aux yeux du juge, il lui dit :

— Monsieur, quand je me permets de me moucher et de cracher sur la face du souverain pontife, il me semble que je peux bien placer là la figure d'un maître de violon.

Le juge rit et renvoya les deux plaignants.

F. Bogdanoff.

CALEPIN D'UN HUMORISTE.

Un théâtre de château. — *Zaïre.* — Le prince Rostopchin. — Les garçons coiffeurs. — D'un pharmacien du Havre et de deux gros poissons. — Un rapport de Georges Cuvier.

Du temps de la Restauration, dans un château, on jouait la comédie de société chez M. le comte de Clermont-Tonnerre.

C'était une compagnie d'amateurs formée par le comte lui-même.

Un jour que l'on jouait la *Zaïre* de Voltaire, Orosmane se fit beaucoup attendre. L'impatience gagnait les spectateurs, presque tous ducs, marquis, comtes et barons.

— Messieurs, — dit M. de Clermont-Tonnerre de sa loge, qui était sur le théâtre, — je vous demande bien pardon pour Orosmane; mais cet acteur est mon cuisinier, et il est allé voir l'état des broches.

*
* *

Le prince russe Rostopchin, si fameux pour avoir présidé à l'incendie de Moscou, se montrait très-curieux des aventures scandaleuses qui se produisaient dans le peuple et dans la petite bourgeoisie.

On sait qu'il a longtemps habité Paris.

A cause du goût dont il vient d'être question, il était très-attaché à son barbier, qui, au talent de bien raser, joignait celui de bien raconter, ou, pour mieux dire, de bien *commérer.*

Il lui donnait cent francs par mois.

Quand ce barbier envoyait un garçon à sa place, il lui recommandait particulièrement d'amuser monsieur le prince et de lui raconter les petits scandales qui étaient à sa connaissance.

Lorsque Rostopchin n'était pas content, il donnait au garçon un petit écu. Au retour de celui-ci, le bourgeois s'empressait de lui demander des nouvelles de son excellente pratique.

— C'est un homme bien généreux, ne manquait jamais de dire le raconteur maladroit; je suis bien heureux d'aller râcler ce menton-là : il m'a donné pour boire un petit écu.

— Un petit écu! s'écriait le bourgeois furieux; allons vite, fais tes paquets et décampes, imbécile!

Rostopchin donnait dix francs aux garçons dont il était content.

*
* *

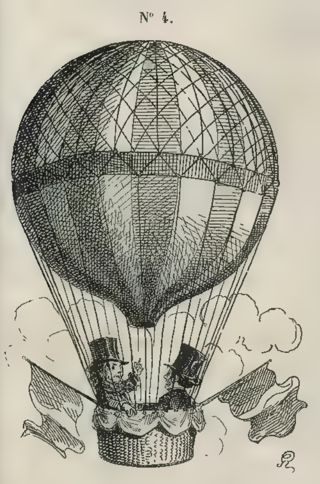
En 1816, à la suite d'une violente tempête, deux poissons de la famille des cétacés échouèrent sur la côte, entre le Havre et Fécamp.

Celui qui les découvrit s'arrangea avec un pharmacien du pays pour dépouiller les deux monstres, exposer leurs peaux à la curiosité publique et partager les bénéfices.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



16434
Devinez quelle analogie existe entre ce ballon et l'académicien nouvellement élu?

N° 5.



16435
Quel rapport peut exister entre la hotte de ce chiffonnier et l'officine d'un pharmacien?

N° 6.



16436
Pourquoi doit-on éviter toute discussion avec les marchands de peaux de lapins?

Pour rendre leur trouvaille plus curieuse et plus lucrative, le pharmacien s'avisa de faire des deux poissons un seul, ce qui fut exécuté avec beaucoup d'adresse.

Le poisson, baptisé du nom pompeux de baleine, fut apporté à Paris, où, pour l'exposer à l'examen des curieux, on construisit une cabane dans le jardin des Capucins, qui était alors une espèce de foire perpétuelle.

La ruse réussit fort bien, et les recettes étaient fort bonnes; mais bientôt l'intérêt divisa les deux exploiteurs.

Chacun porta ses griefs devant un tribunal.

L'affaire s'envenima, et, comme disaient nos pères, *la gueule du juge en peta*.

Des commissaires arbitres, — au nombre desquels se trouvait l'illustre Georges Cuvier, — furent nommés afin de savoir à combien pouvaient s'élever les dépenses pour l'autopsie d'un poisson, pour le bois qui garnissait l'intérieur du corps et pour le vieux satin rouge qui était cousu dans la vaste gueule de l'animal.

Georges Cuvier lut son rapport, d'après lequel le tribunal rendit son arrêt. Le pharmacien, très-mécontent de l'issue de cette affaire, jura, cria, protesta.

— Messieurs, s'écria-t-il dans son accès de fureur et de vivacité, j'en demande pardon au tribunal, mais l'homme qu'il a nommé pour arbitre est un charlatan *qui ne s'y connaît point*.

Ici les rires immodérés coupèrent la parole au pauvre praticien, qui, mettant en jeu toute la force de ses poumons, répéta :

— Non, il ne s'y connaît pas. Il a jugé qu'il n'y a qu'un poisson, et je déclare qu'il y en a deux.

Cuvier avait été le premier à rire de la violente apostrophe du pharmacien, — et il s'est plu souvent à raconter cette anecdote.

Maxime Parr.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ — Mon bon docteur, dites-moi donc votre opinion sur les eaux thermales?

— Volontiers. Les eaux thermales sont l'extrême-onction de la médecine.

⁂ On me rappelait ces jours-ci un mot d'Harel, l'ex-impresario de la Porte-Saint-Martin; ce mot est encore applicable à bien des acteurs en réputation.

Harel venait d'engager dans sa troupe, si remarquable à cette époque, une sorte d'acteur assez médiocre, mais que le public semblait prendre en affection.

— A quoi bon cet engagement? lui répétait mademoiselle Georges. Cet homme n'a pas de talent.

— C'est vrai, mais il a l'air d'en avoir.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Savez-vous ce que c'est qu'un *Chevalier du pince-nez?* — C'est un gandin. Le gandin est un des plus tristes produits de notre siècle : c'est un parasite social. On le reconnaît à sa sottise bien habillée et à son inutilité. Il a pour devise : Ne rien savoir et ne rien faire. Il reste inactif au milieu de ce grand mouvement qui entraîne notre siècle à la conquête des œuvres de l'intelligence. Les autres produisent, et lui consomme. Consommer! telle est pour lui la mission de l'homme sur la terre. Il se promène bêtement, le cigare aux lèvres et le binocle sur le nez, dans un monde merveilleux qui s'agite autour de lui, et auquel il ne comprend rien. Il se rit des travaux de l'homme de génie, l'ouvrier lui paraît un être inférieur, il traite volontiers l'écrivain de *farceur* et l'artiste de *saltimbanque*. Il est un des plus laids ornements du demi-monde. Il se livre au libertinage pour se désennuyer, et parce que même les gens qui ne font rien ne sauraient se passer de faire quelque chose. Bref, le gandin est très-recherché des petites dames... tant qu'il a de l'argent, qu'il soit le fils d'un gentilhomme ou issu d'un portier enrichi à la Bourse.

Et voilà ce que sont les héros du vaudeville nouveau joué aux Variétés : les *Chevaliers du pince-nez* (auteurs : MM. Grangé, Lambert-Thiboust et Paulin Deslandes).

Le Gymnase a donné un mélodrame assez triste, intitulé le *Brigadier Feuerstein*. Aussi, lorsqu'on a proclamé le nom de l'auteur, M. Cottinet, un farceur du parterre s'est écrié : « C'est le premier mot drôle de la pièce! »

Le *Brigadier* est un ouvrage naïf et fait sans beaucoup d'art ni de malice. Le héros principal est absolument repoussant. Nous n'aimons pas voir poser au théâtre des questions aussi graves que la paternité, à propos d'atrocités imaginaires qui bouleversent la raison et le bon sens. Atrocités très-difficiles à expliquer devant un public honnête.

Le Cirque a donné la première représentation de sa grande féerie annuelle devant le public mélangé du spectacle gratis.

L'historique de *Cricri* serait peut-être chose curieuse à écrire pour nos neveux, à propos des recherches sur la collaboration dramatique au dix-neuvième siècle.

Fanfernot combine une pièce destinée à faire valoir les *trucs* qu'il a imaginés. Il s'adjoint quelques amis qui riment les couplets de son œuvre. Mais la féerie n'est pas complète, l'acteur Borssat lui fait subir sa première métamorphose. Des mains de M. Borssat, elle passe dans les mains de M. Gabriel Hugelmann, qui la refond et la récrit. Quelque temps s'écoule, et M. Henri de Kock est chargé d'y semer de la gaieté. Les affaires d'Henri de Kock l'obligent à renoncer à cette grave besogne. Alors c'est une jolie personne, mademoiselle Thys, à la fois écrivain, compositeur et comédienne, qui met la dernière main à cet ouvrage dramatique.

De cet assemblage plus ou moins littéraire, il est résulté, par-ci par-là, des tiraillements; mais, en somme, la féerie hétérogène de *Cricri* est amusante. Les décors d'Eugène Fromont, les costumes de Ballue, la mise en scène d'Achille, le jeu comique des acteurs, ont été l'objet d'ovations méritées.

Vous croyiez peut-être n'entendre plus parler de pièces de circonstance pendant quelque temps? Quelle erreur était la vôtre! A la Gaîté, la *Cantinière de l'armée d'Italie*, de Vulpian et Dutertre. A l'Ambigu : le 15 *août ou le Rêve d'un soldat*, de Perrot de Renneville. Aux Folies-Dramatiques : *Un brelan de turcos*, d'Henri Thiéry. A l'Opéra, le *Retour de l'armée*. A l'Opéra-Comique : la *Muse de l'histoire*. Au Vaudeville : des vers de M. Henri Derville. Aux Variétés : le *Retour d'Italie*, de M. Coignard. Au Gymnase : le *Retour d'Italie*, de M. Henri Meilhac, et puis cantate par-ci, cantate par-là, cantate partout.

Albert Monnier.

FOLIES GAULOISES,

DEPUIS LES ROMAINS JUSQU'A NOS JOURS,

ALBUM DE MŒURS ET DE COSTUMES

PAR GUSTAVE DORÉ.

Cet Album se compose de 20 GRANDES LITHOGRAPHIES dans lesquelles M. DORÉ, avec l'originalité que tout le monde lui connaît, a passé en revue les mœurs françaises, depuis les Gallo-Romains jusqu'à la génération actuelle. Cette peinture critique des mœurs comprenait nécessairement la peinture des costumes, M. DORÉ a critiqué avec esprit et vérité tous les changements qui se sont opérés dans l'habillement français d'un siècle à un autre; son Album est donc à la fois historique et critique, il est surtout extrêmement amusant. C'est un des plus jolis recueils qu'on puisse exposer sur les tables de salons. Nous ne parlons pas du mérite de ces compositions, qui, pour être des œuvres légères, n'en sont pas moins de véritables œuvres d'art; et, afin de donner une idée de l'ouvrage nouveau de notre jeune collaborateur, nous nous bornerons à décrire la première page de son Album.

Les sauvages de la Gaule, qui ont plus d'un trait de ressemblance avec les Tartares et les sauvages de l'Amérique, voient défiler, dans une sorte de rêve, les gandins et les lorettes de nos jours, qui à pied, qui à cheval, et nos costumes modernes excitent l'hilarité de ces *pères* de la nation française, qui s'écrient : NOS COQUINS DE PETITS ENFANTS!...

Cet Album se vend 8 fr. au bureau, 10 fr. rendu franco. — Pour nos abonnés seulement il ne se vend, rendu franco, que 7 fr. Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

PINCEZ-MOI A LA CAMPAGNE!!

ALBUM COMIQUE DE CHAM.

Cham prend un Parisien, M. de Croquoison, l'envoie passer quelques jours à la campagne, dans le château de madame la marquise de la Coquardière, et lui fait goûter tous les plaisirs de la villégiature. M. de Croquoison est chargé des commissions de madame la comtesse, il emporte des crinolines pour madame, des ballons pour les enfants, des cartons à chapeaux, etc., etc. — Il manque le train express, arrive par le train omnibus, débarque à la nuit, se bat contre le chien de garde, couche sur un canapé, ne dort pas, etc., etc. Puis il faut qu'il joue dans une comédie de salon : il fait venir un costume qui lui va fort mal, mais qui lui coûte fort cher; puis la comédie ne se joue pas, etc., etc., etc. Tout cela est dessiné avec la verve originale et surtout baroque de Cham, tout cela est d'une très-spirituelle, très-amusante bêtise, et forme un des plus piquants albums qu'ait produits le caricaturiste parisien. Prix de l'Album broché, 8 fr.; — rendu *franco,* 10 fr.

POUR NOS ABONNÉS SEULEMENT, rendu *franco,* 7 fr.; au bureau, 6 fr.

Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.



Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 192. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 3 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du ***Charivari***, de ***la Caricature politique***, du ***Musée Philipon***, des ***Modes Parisiennes***, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par G. RANDON.



16437

— On fait fi de moi, on me vilipende, on me traite plus bas que terre, et tout ça parce que je ne suis pas beau; comme si c'était ma faute ..
— Oui, mais vous êtes bon,... surtout dans la soupe aux choux!



16438

- Avez vous un état? des moyens d'existence?
— Mon président,... voilà!...



16439

— Il ne tiendrait qu'à moi de débuter au Cirque, mais franchement c'est une scène un peu secondaire, et j'ai en vue quelque chose de mieux.
— C'est comme moi : j'ai quatre directeurs des boulevards qui m'offrent à signer des engagements en blanc, mais vous devez comprendre que je n'ai pas besoin de me presser.



16440

Je ne suis pas plus délicat qu'un autre, mais quand je vois de pareils spectacles ça me fait mal au cœur.

LES CANOTIERS, — par E. Damourette.



La mer est mauvaise.



— Ma chère, je vais avoir un vrai costume de matelot... D'abord, une chemise rouge en soie, un paletot noir en velours épinglé, une ceinture bleue en cachemire laine.

DEUX SOUS LA LIGNE.

SOUVENIRS DU PETIT JOURNAL (1).

J'ai connu jadis un singulier monsieur : c'était certainement l'homme le plus avare qui fût au monde; cependant il avait une belle fortune, mais il en jouissait à sa façon, en mettant de côté bon an mal an les quinze seizièmes de son revenu. Ce qui prouve qu'il n'avait jamais lu ou compris cette magnifique épitaphe :

Ce que j'ai DÉPENSÉ *je l'ai eu!*
Ce que j'ai ÉPARGNÉ *je ne l'ai plus!*
Ce que j'ai DONNÉ *je l'ai encore!*

A cette folie il en joignait deux d'autant plus extravagantes qu'en bonne logique elles auraient dû s'exclure l'une l'autre. Il croyait ne jamais mourir, et en même temps ne passait pas un jour sans se préoccuper de son enterrement.

Il disait une fois à un de ses cousins, qui était aussi fort riche :

« — Dans quel cercueil vous ferez-vous enterrer? »

L'autre, qui est un homme assez timoré, lui répondit en faisant la grimace :

« — Ma foi, je compte bien laisser à mes héritiers un tel soin!

» — C'est bien là votre incurie! — Mon cher, on n'est jamais mieux enterré que par soi-même, et vous manqueriez à tous vos devoirs en n'indiquant pas d'une façon très-précise vos intentions dans votre testament. — Enfin quel cercueil rêvez-vous?

» — Votre conversation n'est pas gaie. — Quand je rêve cercueil, c'est que j'ai le cauchemar. — Je présume qu'on me mettra dans un cercueil de plomb.

» — J'en étais sûr! Un cercueil de plomb! Quelle folie, mon cher! Mais comme usage le zinc vaut le plomb, et vous réalisez une économie de 75 pour 100. — Avec ça on achète un manteau pour son hiver. »

***

Un mot de la même famille :

La terre venait de se refermer sur le cercueil d'une jeune femme enlevée aux siens par une maladie de quelques jours. — Un croque-mort s'approche du mari, qui pleurait toutes les larmes de ses yeux, et lui dit, le sourire aux lèvres :

« — Si vous êtes content, n'oubliez pas notre petit pourboire. »

***

On fume un peu partout à présent, même dans le monde, en petit comité. — A la fin d'un dîner, un amphitryon distribuait des cigares à quelques intimes; il en offrit à un tout jeune homme, qui refusa.

« — Pourquoi? demanda la maîtresse de la maison. Est-ce à cause de moi? Mais puisque je vous autorise.

« — Je vous remercie, mais je ne fume jamais.

» — Vraiment!

» — Madame, c'est ma dot.

***

Ils étaient une vingtaine de vieux gamins, qui, pour tuer le temps, imaginèrent de jouer à *Bonjour, maître, quel métier veux-tu être?* — Charles G..., ayant eu la singulière fantaisie de déclarer qu'il voulait être journaliste, chacun eut à énoncer une des qualités nécessaires à un vrai journaliste. — La partie commença naturellement par les rengaines qui faisaient les joies de notre enfance : Pour être bon journaliste :

Tirli faut : Les quatre doigts et le pouce.
Id. : Une plume. (Pas toujours, hélas!)
Id. : Du papier.
Id. : De l'encre.

Mais bientôt on tomba dans les personnalités. Pour être bon journaliste,

Tirli faut :

L'esprit de Murger,
Le style d'Edmond About,
L'humour de John Lemoine,
La logique de P. J. Proudhon,
La facilité de J. J.,
Le vocabulaire de Théophile Gautier,
Le *tact* de M. Granier de Cassagnac,
La fécondité de Louis Jourdan,
La palette de Paul de Saint-Victor,
La bienveillance d'Édouard Thierry,
Le bon sens d'Alphonse Karr,
La gaieté de Charles Monselet,
La bonne humeur d'Auguste Villemot,
La loyauté d'Amédée Achard,
L'imagination de Méry,
L'originalité de Laurent Jan,
La verve de Gavarni,
La bonhomie de Nefftzer,
L'invariabilité de M. Paulin de Limayrac,
L'exactitude de M. de Biéville,
La vivacité d'Edmond Texier,
L'amabilité d'Albéric Second,
L'atticisme de M. Louis Veuillot.

(1) Notre collaborateur G. Bourdin va publier sous ce titre un volume de nouvelles à la main dont nous espérons que nos lecteurs parcourront avec plaisir quelques extraits.

LES CANOTIERS, — par E. Damourette (suite).



16443

— C'est si beau d'être marin ! toujours entre le ciel et l'eau, voir des nègres et des sauvages.
— Merci ! on ne peut pas descendre à terre le soir, pour aller à Mabille.



16444

— Oh ! du canot ! oh ! accoste pour embarquer deux hommes de l'équipage

Le caractère d'Eugène Guinot,
L'observation de Louis Huart,
Le comique de Clément Caraguel,
La finesse de Jules de Prémaray,
L'habileté de M. Buloz,
Et
La fortune du docteur Véron.

* * *

Il y a dix ans de cela, — au moins, — toutes les semaines on se réunissait chez Murger, et là, journalistes, romanciers, poëtes, et une foule de surnuméraires de la plume se livraient aux fureurs du lansquenet; malheureusement les capitaux abondaient moins que les joueurs, et le numéraire absent était souvent représenté par les mandataires les plus inattendus. Un certain soir, Vernet, Cambon enfanté par les circonstances, ayant découvert dans la cuisine de Murger un sac de légumes secs, *retour de Soissons,* décréta de son autorité privée le cours forcé des haricots monnaie.

Chaque haricot était coté un centime. Avec quelle émotion fébrile on engageait ce singulier enjeu ! On insultait les cartes malheureuses, on proclamait à grands cris l'arrivée *certaine* de la carte *improbable,* et les gens prudents, par exemple Busquet, le poëte des *Heures,* avaient grand soin de retirer moitié sur le refait. — Je crois même avoir entendu, au bout de deux tournées, de G . . , depuis l'abbé Faria, se déclarer en perte de vingt-cinq louis.

Ce soir-là il se passa un fait qu'aucun des assistants n'a dû oublier. — Boyer, qui depuis a fort habilement administré le Vaudeville, venait d'être présenté dans la maison. Je ne sais plus qui tenait la main, mais ce que je me rappelle parfaitement, c'est qu'il y avait quatre francs à la banque. On se contemplait avec épouvante, et Murger, qui pourtant n'est ni envieux ni cupide, répétait avec une sorte de terreur :

« — Il y a quatre francs! »

Tout le monde retenait sa respiration.

« — Allons, messieurs, dit le banquier, on ne fait rien! dix centimes seulement et je pars. »

Vernet toucha les cartes pour compter les coups, le banquier le repoussa en criant :

« — Ça ne se fait pas! c'est pour *empoisonner* ma veine !

« — Parbleu ! fit Vernet; et il ajouta audacieusement.

« — Je fais quarante centimes.

« — Je pars, dit précipitamment le banquier. Et il allait tourner la première carte, quand Boyer, qui a toujours été capitaliste, dit négligemment :

« — *Banco!*

« — Retire-toi, » cria Busquet au banquier.

Mais ce dernier, apparemment pris de vertige, persista et tint les quatre francs; on monta sur les chaises pour suivre le coup.

Il y eut refait.

« — Vous avez perdu, dit le banquier à Boyer, il y a huit francs maintenant. » Et s'adressant à la galerie : « — Mes enfants, voilà ce que c'est que d'*avoir de l'estomac*

« — *Rebanco!* s'écria Boyer.

« — Je me retire, dit le banquier, vous me devez quatre francs. »

Boyer jeta un louis sur la table.

On lui rendit seize cents haricots !

* * *

B...., ex-journaliste, est arrivé à force d'intelligence et de bonheur à réaliser près de trois millions. — Ne vous hâtez pas de l'envier. — A l'époque où il n'avait pas le sou, B... tenait pour certain que tout homme qui veut arriver doit dîner dans les grands restaurants, parce que, disait-il, on y rencontre des hommes qui peuvent vous rendre des services, tandis que dans les gargottes on a à se défendre contre les gens qui vous en demandent. — Imbu de cette idée, il allait dîner quotidiennement chez Bignon ; mais pour ne pas trop écorner son mince budget, il avait soigneusement étudié la carte, et avait découvert que de tous les plats le plus nourrissant et le moins cher était le pied de cochon, de façon que pendant deux années ce mets unique composa son ordinaire de chaque soir. — La fortune étant venue, il songea à varier ce menu ; mais frémissez, âmes sensibles, et vous surtout, estomacs délicats! B... eut beau faire, beau tenter, le pied de cochon était passé pour lui à l'état de nourriture constitutionnelle. Il lui fut impossible de digérer un autre aliment; aujourd'hui encore il semble condamné au pied de cochon à perpétuité.

L'autre jour seulement, à propos de la rentrée de l'armée d'Italie, ayant pris beaucoup d'exercice, et en se faisant violence, il est arrivé à en manger deux.

C'est triste pour lui, — mais comme c'est consolant pour le grand parti des gens sans le sou !

* * *

Il y a quelques mois, le même millionnaire nous annonce une grande nouvelle :

« — Enfin, dit-il, je me suis décidé à acheter un mobilier.

(*Voir la suite page* 6.)



FOIRE DE LA SAINT-G



ES EN BEAUCE, — par Baric.

SCÈNES BOURGEOISES, — par Mlle Octavie Rossignon.



16446

— Pourquoi donc, mon cher, ne vous a-t-on pas entendu ce soir?
— Ah! c'est que moi, je ne chante que quand je suis truffé.
— Eh bien! c'est ce qui vous distingue du dindon; quand il est truffé, il ne chante plus!...



16447

— Maman, c'est aujourd'hui le douzième cachet de ma maîtresse de piano, faut-il lui écrire que je suis malade?

« — Vous prenez du vieux chêne, du bois de rose?
» — Ma foi non, j'ai pris de l'acajou.
» — C'est bien froid!
» — Oui, mais, — *c'est massif.* »

⁂

Un mot de M. Mirès :

« A l'heure qu'il est, il n'est pas un actionnaire qui ne se prenne pour un créancier. »

Pourquoi pas?

⁂

On avait inventé les machines à vapeur, et on parlait de les appliquer à la navigation. — Les ignorants se taisaient, les savants parlaient, et ils établissaient, par des raisonnements admirables de lucidité, que cela était impossible. Je ne sais plus, si je l'ai jamais su, quelle société remplit à Londres le rôle de notre Académie des sciences; toujours est-il qu'un docteur quelconque était en train de prouver à ses collègues que jamais la vapeur ne se prêterait à une application semblable. Il démontrait, à l'aide d'équations de beaucoup de degrés, que pour aller d'Angleterre aux États-Unis, ou *vice versa,* il faudrait que le plus petit navire brûlât plus de charbon que n'en pourraient contenir vingt bâtiments du plus fort tonnage, quand un de ses amis entra dans la salle, le visage rouge d'émotion, et, le tirant par la manche, lui dit :

« — Un bateau à *vapeur* vient d'arriver à Londres, venant tout droit de New-York.

» — Oh! » fit le docteur tout troublé.

Mais il avait encore plus de présence d'esprit que de science, et son parti fut bientôt pris.

» — Messieurs, dit-il après avoir mis les auditeurs au courant du fait qui venait de se jeter au travers de sa thèse, je n'ai rien à retirer de mon raisonnement, il subsiste tout entier; si l'expérience semble lui donner tort, c'est qu'il n'y a rien d'impossible au génie anglais. »

Je ne sais pas si on m'a raconté cette histoire ou si je l'ai lue, mais cela m'est égal, il sera toujours bon de la remettre sous les yeux des Français, les plus grands ennemis du progrès qui soient sur la machine ronde.

⁂

C'était en 1849; — un comte autrichien avait une peur horrible du choléra, il en tremblait le jour, il en frissonnait la nuit. En lisant les journaux, il vit que dans une petite ville du Tyrol, le fléau, en ses trois invasions, avait scrupuleusement respecté la santé des femmes. Que fait-il? Ni une ni deux, il vend toutes ses propriétés, et va s'installer dans la ville en question, en ayant le soin d'endosser des vêtements de femme.

Huit jours se passent, il s'applaudissait déjà de son stratagème, quand le choléra le saisit, et d'une si rude façon que trois heures après l'attaque le médecin lui dit :

« — Vous êtes perdu!

» — Ah! s'écrie le comte furieux, ça me serait moins dur de mourir si je savais qui m'a *trahi!* »

Gustave Bourdin.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU!

Qui est-ce qui au moins une fois dans sa vie n'a pas désiré être petit oiseau? Pourtant dans ce cas-là, le chasseur vous donne la mort. — Si je voulais vous conter à quelle occasion je le souhaitai le plus, bien certainement, oh! oui, cela vous attendrirait. Mais je ne veux pas.

Aujourd'hui je le désire encore, savez-vous pourquoi? Eh bien, c'est pour suivre dans leur vol audacieux les *canards* qui, échappés d'on ne sait quelle basse-cour, traversent parfois Paris, la France, le monde civilisé, et vont troubler la paix profonde des îles Marquises.

L'autre matin mon porteur d'eau, — la crème des Auvergnats, fouchtra! — sonne à ma porte; il était pâle, hagard, en désordre.

— Monsieur, me dit-il en abreuvant mon pot à beurre altéré, vous connaissez M. Tartempion?

— L'illustre publiciste philanthrope? Sans doute Eh bien?

— Oh! monsieur!

— Dites, Cabirol, mon ami; je suis sur des charbons ardents... Le gril de saint Laurent était un lit de roses auprès de celui sur lequel vous me mettez.

— Non, je ne pourrai jamais...

— Faut-il embrasser vos genoux?

— Ne vous donnez pas la peine, monsieur. Eh bien, ce digne homme, ce grand homme, a été assassiné cette nuit...

— Ciel! dites-vous vrai?

— Prenez ma tête si je mens, la voilà. Il a été étouffé entre deux matelas, — la tête la première, — et dans des circonstances!... O monsieur, quelles circonstances!

— Épargnez-les-moi, ô Cabirol! Ce coup me carambole au cœur.

Et le Ganymède du Puy-de-Dôme sortit comme le Parthe antique, après avoir dardé son trait. Moi, j'étais là... « Pauvre publiciste, si jeune encore et si vertueux! » C'est tout ce que j'avais la force de m'écrier. — Et encore...

Enfin, sur le midi, ayant à peine repris mes sens, je sors : je voulais à tout prix me distraire de mon chagrin et savoir quelques détails. Tout Paris s'entretenait de ce malheur public; on racontait des choses, mais des choses!... — C'était à ne jamais plus se coucher sur des matelas. — Moi-même je ne contribuai pas peu à répandre le bruit; je répétais ce que j'avais entendu dire. Et, dame! il faut le reconnaître, à l'éternelle louange du publiciste populaire, c'était partout un concert unanime de doléances, de regrets, — voire même de sanglots.

Tout d'un coup, au détour de la rue aux Ours, savez-vous qui je rencontre? Qui, voyons, dites?... Eh bien, le publiciste Tartempion lui-même, frais, rose, grassouillet, riant, tel enfin que vous le connaissez.

Dame! — ce fut instinctif, — je m'élance dans ses bras, je le serre sur mon cœur, je lui presse les mains : « Mon cher maître! m'écriai-je, vous n'êtes donc pas mort? Oh! merci, mon Dieu! » S'il ne m'eût retenu, je tombais à genoux pour rendre grâces au ciel.

— Comment, me répond-il en pâlissant, est-ce que j'en ai l'air?

— Au contraire, mais c'est qu'on prétendait...

— Ah ça, que diable avez-vous aujourd'hui? reprend le brave homme avec son sourire habituel. Qui vous a dit cela? Non, ma foi! je ne suis pas mort; et la preuve, c'est que nous allons, de ce pas, prendre un gloria, en jouant une partie de piquet, si cela vous va.

Moi, je croyais rêver. Toutefois, je dus à la fin me rendre à l'évidence; c'était bien lui que j'avais devant moi, lui, M. Tartempion, mon vieil ami, humant son moka avec sensualité, se frottant les mains quand il avait annoncé quatorze de dames, et jouant la carte comme ne la joue pas, — lui-même, — G. Bourdin, un autre écrivain qui m'est cher, aime le piquet, — et n'est pas mort.

En rentrant chez moi, je me demandais avec anxiété comment s'y prennent les canards pour faire tant de che-

min en si peu de temps, quand la vérité met tant d'années à franchir un kilomètre; et mon refrain était :

« Ah! si j'étais petit oiseau! »

E. Guillot.

LES ÉMIGRÉS DE NOGENT-SUR-MARNE.

Le joli cottage de Nogent, qui s'étend si coquettement aux bords de la Marne, est cette année une véritable colonie de gens appartenant au monde dramatique.

A l'entrée du bois de Vincennes, devenu le rival du bois de Boulogne, voici la jolie maison de M. Hostein : hier c'était l'habile directeur des théâtres Historique et de la Gaîté; demain ce sera le directeur du Cirque régénéré.

Non loin, voici la maison carrée de Leclère, l'excellent comique des Variétés. Sa propriété est hermétiquement close de grands murs, comme son rival le donjon de Vincennes. Les abords en sont couverts d'arbres comme une forêt vierge. Des sphinx muets veillent aux portes barricadées. On dit qu'en dedans il y a du canon.

A deux pas, derrière un paravent de buissons, est la jolie habitation d'un vaudevilliste-journaliste, Déaddé Saint-Yves

Ici l'on montre la maison qu'occupait, avant que les événements politiques l'en chassassent, l'auteur des *Deux serruriers*, du *Chiffonnier*, de *Cédric le Norvégien*, le représentant du peuple Félix Pyat.

Préférez-vous descendre dans les ravissantes îles qui appartiennent au territoire de Nogent? Dans l'île de Beauté, toujours imprégnée des souvenirs amoureux d'Agnès Sorel, dame de Beauté, et du galant roi Charles VII, voici la charmante chartreuse de mademoiselle Cico, une des gracieuses étoiles du Palais-Royal. Plus loin est la demeure agreste de M. Gil-Pérez, le comique si amusant et si excentrique du même théâtre.

Tout près de là, le logis de mademoiselle Robert, ex-artiste du Vaudeville et de la Gaîté. Pour le moment, elle se contente de faire de la peinture, en digne élève de Scheffer qu'elle est.

Regardez, dans l'île des Loups, cette vaste étendue de terrain : elle appartient aux enfants d'Achard, le comédien qui mit en vogue, conjointement avec Levassor, la chansonnette comique en intermèdes.

Grimpez le double perron fleuri de cette petite maison cachée sous les grands arbres. Donnez-vous la peine d'entrer, et mettez-vous à table si vous ne voulez pas chagriner Charles Cabot, auteur dramatique et ancien régisseur général de la Gaîté. C'est l'amphitryon le plus cordial et le plus engageant que je sache. Quiconque entre chez lui doit y manger.

L'île d'Amour, placée en troisième ligne, a aussi son régisseur général : c'est Léon, ancien chanteur de l'Opéra-Comique, actuellement directeur de la scène aux Folies-Dramatiques

Porte à porte, fenêtre à fenêtre, s'élève la maisonnette d'Alexandre Guyon, l'acteur du même théâtre, et de plus le mari de la nièce de Léon, la jolie madame Jary-Guyon. Mais, mon Dieu! que sa bâtisse est donc petite! on dirait un petit joujou d'Allemagne! Guyon prétend que le bonheur tient si peu de place!

A la pointe de cette île s'épanouit un ancien moulin changé en ferme-modèle, et devenu le lieu d'asile et de repos de Léon Sari, le spirituel directeur des Délassements, à qui il a fallu une grande intelligence pour ne pas se ruiner.

Un peu plus loin trône, en costume de fermière, la majestueuse mademoiselle Suzanne Lagier, une des reines du boulevard.

Près de là, on voit une portion de terrain achetée par M. Lermite, auteur dramatique qui fut un moment l'associé de M. Bertholy, le directeur actuel du pauvre et piteux Beaumarchais, le premier théâtre de Paris... en entrant par la barrière du Trône.

La rue Charles VII possède à elle seule mademoiselle Scriwaneck des Variétés, Canderlh du Vaudeville, Boisselot du même théâtre, et mademoiselle Marguerite des Folies-Dramatiques. Voici aussi mademoiselle Boulard de l'Opéra-Comique; madame Taigny, que le public regrette, et son mari qui, après avoir été l'un des premiers artistes de Paris, est devenu l'un des meilleurs metteurs en scène.

« J'en passe et des meilleurs. »

Mais ce que je ne puis passer sous silence, c'est la délicieuse villa de Christian, l'artiste des Variétés, avec ses vertes charmilles, ses allées sablées, ses kiosques chinois, ses poulaillers discrets, ses fontaines timides et ses pièces d'eau vive. Christian est lieutenant de la garde nationale de Nogent, et on lui a déjà proposé plusieurs fois l'honneur d'être marguillier. Il a modestement refusé. Il verra plus tard. Eh bien, malgré le respect qu'une telle position inspire aux Mohicans riverains de la commune et aux nomades canotiers, la curiosité attire sans cesse des visiteurs nautiques qui débarquent dans sa propriété. S'ils y déposent quelque chose, ce n'est pas leur carte.

Christian aurait bien désiré s'entourer de murs formidables avec créneaux, contrescarpes, mâchicoulis et pontslevis; mais les inspecteurs de la navigation, ces gendarmes fluviaux, veulent le maintien de la servitude des chemins de halage. Christian, voyant que chez lui le pavillon ne couvrait pas assez la marchandise, a donc été obligé d'imaginer un autre système de protection. Il est allé à l'imprimerie Morris et y a fait imprimer des affiches sur papier blanc (symbole d'autorité). Il a collé ses affiches sur les nombreux gros arbres qui bordent son manoir, et depuis cette époque les canotiers en rupture de banc... de quart, les voyous d'eau douce et autres vagabonds aquatiques, ne s'aventurent plus hardiment dans ses domaines et ne pêchent plus de carpes dans ses étangs.

Vous croyez peut-être que Christian a fait tout bêtement imprimer : *Défense d'entrer ici?* Il sait que personne ne respecte cette défense-là.

Voici ce que j'ai lu de distance en distance sur les arbres de ses frontières :

Il y a des piéges à loups ici.
Mon garde est armé.
Il y a un chien affreusement méchant.
Gare aux trous mystérieux.
Prenez garde aux trappes.
Attention aux ruches à miel.
J'ai des insectes très-dangereux.
Il y a un serpent boa en liberté, etc., etc., etc.

Tel est le contenu des affiches placardées aux arbres de tribord, et je n'ai pas vu les inscriptions de bâbord! Que peut-il y avoir, ô mon Dieu!!!

Henri Henriot.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

Lavallette, si connu par le dévouement héroïque de sa femme, avait été éliminé des affaires par la première chute de Napoléon. Après le retour de l'île d'Elbe, il redevenait puissant et il se signalait par un acte de modération qu'on ne saurait trop louer.

Un employé supérieur de son administration, un de ces cœurs abjects toujours prêts à *faire du zèle*, vint officieusement lui présenter une liste de royalistes suspects. Lavallette le laissa parler. Quand le dénonciateur eut fini :

— Monsieur, lui dit-il, avez-vous quelquefois regardé en face la figure d'un honnête homme?

L'employé, interdit, balbutia quelques paroles embarrassées.

— Eh bien, monsieur, apprenez à me connaître.

Là-dessus il prit la liste du délateur et la jeta au feu.

* *

En 1832, on jouait au théâtre du Palais-Royal un vaudeville en deux actes, fort bien fait et très-applaudi, qui avait pour titre *le Camarade de lit*.

On y avait mis en scène un vieux soldat et Bernadotte, roi de Suède, alors qu'il faisait partie des armées de la première république.

Le succès de ce vaudeville étant arrivé aux oreilles du prince, Charles-Jean demanda le rappel de notre ambassadeur, M. de Saint-Simon, brave officier qui avait jadis servi sous lui.

M. de Saint-Simon disait :

— Aujourd'hui le roi de Suède supprime les journaux qui le choquent; il s'offusque de deux ou trois couplets chantés au théâtre. Il fut un temps où le général Bernadotte, alors en Allemagne, tirait son sabre au moment de se mettre à table, et coupait sans pitié la nappe où se trouvaient les images des rois.

* *

Un mot très-spirituel et très-profond de Henri Heine sur la révolution de juillet et sur sa monarchie.

— En 1830, disait-il, on a vu se renouveler ce qui s'est passé à Rome du temps des Tarquins; seulement ce fut la royauté elle-même qui joua le rôle de Junius Brutus pour simuler la folie et duper les républicains.

* *

Voyez ce que dit Henri Heine, — déjà nommé. —

Cette fois, c'est à propos de l'amour de l'or qui s'est emparé du dix-neuvième siècle.

Les deux anecdotes sont extraites de *Lutèce*, page 183.

« Lorsqu'un jour je voulus me rendre chez M. de » Rothschild, un domestique galonné traversa justement » le corridor portant le vase de nuit de monsieur le baron, » et je vis un agioteur de la Bourse, qui passait dans le » même instant, tirer respectueusement son chapeau de» vant le puissant pot. C'est jusqu'à une telle dévotion » que va le respect de certaines gens.

» Je me notai le nom de cet homme révérencieux, et je » suis sûr qu'avec le temps il deviendra millionnaire. »

* *

Autre guitare.

« Quand je racontai un jour à M... que j'avais dîné en » famille avec M. de Rothschild dans un des appartements » intérieurs de ses bureaux de banque, il joignit ses mains » d'étonnement, me disant que j'avais goûté un honneur » qui n'avait été accordé jusqu'alors qu'aux Rotschild du » sang ou tout au plus à quelques princes souverains, et » qu'il achèterait lui-même volontiers cet honneur d'une » moitié de son nez. »

* *

On a beaucoup parlé de l'orgueil des musiciens. Tous se croient demi-dieux ou dieux tout entiers. Cela est renouvelé de la vanité insensée des danseurs, trop adulés sous Louis XIV, sous la Régence, sous Louis XV, sous Louis XVI et sous le Directoire.

Une espèce de fou, le dernier des Vestris, vivait encore en 1815, au moment où Napoléon revenant de l'île d'Elbe, Louis XVIII retournait stoïquement en exil.

— Mais vous voilà tout défait, disait-on au dernier des Vestris. Qu'avez-vous donc?

— Monsieur, répondait emphatiquement le danseur, je ne survivrai pas à ce nouveau désastre de nos rois, avec lesquels la famille des Vestris a toujours été fort liée.

P. A.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pourquoi le retour inopiné d'un voyageur peut-il causer un saisissement de frayeur aux personnes qui le revoient?

Parce qu'on peut le prendre pour un *revenant*.

N° 2. On est curieux de savoir à quel pays appartiennent ces individus, et quelle est leur profession?

Ce sont des militaires en bourgeois (*hambourgeois*).

N° 3. Pourquoi les couturières ont-elles le caractère aussi susceptible?

Parce qu'elles se *piquent* trop souvent.

N° 4. Devinez quelle analogie existe entre ce ballon et l'académicien nouvellement élu?

C'est qu'ainsi qu'un ballon, un académicien est un récipient d'air (*récipiendaire*).

N° 5. Quel rapport peut exister entre la hotte de ce chiffonnier et l'officine d'un pharmacien?

C'est que dans l'une comme dans l'autre on est sûr de trouver des loques (*lochs*).

N° 6. Pourquoi doit-on éviter toute discussion avec les marchands de peaux de lapins?

Parce qu'on sait que ces industriels sont tous *ferrailleurs*.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

ALGÉRIE ET COLONIES FRANÇAISES.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.
25. Moresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.
27. Insulaire malgache, tribu des Houvas (Madagascar).
28. La signare du Sénégal.
29. Malgache de la tribu des Betsimtsavaks.
30. Jeune fille Wolof (Sénégal).
31. Matelot pêcheur (Madagascar).
32. Astrologue médecin (id.).
33. Mulâtresse esclave de l'Ile Bourbon.
34. Jeunes Mauresques (Algérie).
35. Femme du Sahel (id.).
36. Arabe du Sahara.
37. Baigneur en costume (Alger).
38. Femme de Constantine.
39. Négociant grec (Alger).
40. Enfants du Sahara.
41. Nègre badigeonneur (Alger).
42. Juive chez elle.
43. Mendiants d'Alger.
44. Femme mzabite (Sahara).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque.
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).
59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid.
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.
17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coïmbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Tromar (environs de Lisbonne).
26. Femme des envir. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).
29. Marchand de tapis de Lisbonne (Portugal).
30. Habitant de la Navarre.
31. Contrebandier de la Serrania de Ronda (Grenade).
32. Torero, avant la course.
33. Femme de la Catalogne.
34. Femme de Madère.
35. Habitant de la Biscaye.
36. Batelier conducteur de genêts d'Alcochète (Portugal).
37. Paysan de l'île de Madère.

Adresser un bon de poste pour la valeur des Costumes qu'on désire, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère, à Paris.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 193. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 10 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

dirigé par

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierzesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. RANDON.



16448

— Si tu savais, maman, comme l'existence est triste, ici! comme on vieillit vite!.., je crois que j'aurai bientôt les cheveux tout blancs!...



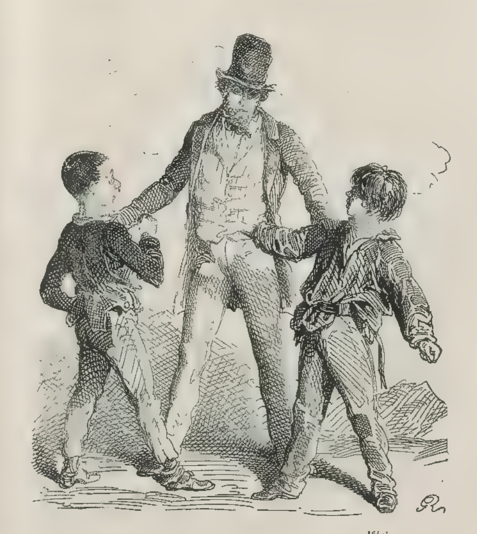
16449

—Peut-on demander à mademoiselle Lilie ce qui lui donne ce petit air de dragon?
—Ne m'en parlez pas!... je viens de me faire une révolution avec ma bonne!



16450

— Qu'on est bête, quand on est enfant! Autrefois je croyais bonnement que l'eau-de-vie empêchait de grandir.



16451

— C'est lui qui a commencé par attaquer mon honneur!...

LE CANOTAGE ET LES CANOTIERS, — par E. Riou.

LES COIFFURES DU CANOTIER.



L'irrésistible. — La provocante. — La gandine.

ENGLISH ROYAL YACHT-CLUB. Aoooh....... — La pittoresque. — La cabotine.

LE SERPENT PRODIGUE.

L'autre lundi, les passants téméraires qui se sont aventurés nuitamment dans la rue de Valois ont été tout surpris en voyant les fenêtres du *Constitutionnel* illuminées en verres de toutes couleurs.

Ce n'est pas précisément la variété des couleurs qui les a surpris : depuis sa fondation le *Constitutionnel* a illuminé tant de fois et sous tant de prétextes différents, qu'il doit avoir naturellement à sa disposition des verres de toutes les nuances possibles ; ce qui les a intrigués, c'est l'illumination en elle-même. — A quel propos cet enthousiasme et ces lanternes? se demandait-on indiscrètement.

Les uns répondaient que c'était à propos de l'anniversaire de la naissance de Blaise Pascal, l'immortel ennemi des jésuites; mais on était au 22 août, et, vérification faite, Pascal serait né le 19 juin.

Et si d'ailleurs le *Constitutionnel* a jamais mangé des jésuites, il y a bien longtemps qu'il les a digérés.

D'autres soutenaient que c'était à l'occasion de la fête de M. Boniface, et profonde était l'erreur de ceux-là, car le 22 août est consacré à sainte Symphorie et le 23 à saint Sidoine. Or son sexe interdit à M. Boniface le premier de ces prénoms, et si par impossible il était affligé du second, l'administration n'illuminerait pas; au contraire, elle profiterait de cette circonstance pour diminuer ses appointements d'un cinquième, et personne n'oserait la blâmer.

Des esprits chagrins, se disant bien informés, prétendaient que ces réjouissances avaient pour but d'annoncer au monde la publication prochaine d'un roman du vicomte Ponson du Terrail dans le feuilleton du *Constitutionnel*. On allait jusqu'à indiquer le titre de l'ouvrage : Les tragédies de la nouvelle banlieue. — Suivant ces gens-là, nouveau Coriolan, le vicomte Ponson, abandonnant les romans de la rue du Croissant, passait avec armes et solécismes au camp des Volsques de *Valois-street*.

Mais cette nouvelle était encore plus fausse que les précédentes. On sut bientôt de source certaine que M. du Terrail ayant déclaré avec beaucoup de justesse qu'on n'emportait pas la *Patrie* à la semelle de ses souliers, — ou du moins très-rarement, — avait refusé carrément le traité d'Artaxercès, — qu'il restait à jamais attaché au journal qui lui rappelait profit et gloire, et qu'il allait même prochainement y publier Les catastrophes des départements, de l'Algérie et des colonies, roman en quatre-vingt-dix parties, de douze volumes chacun, non compris les prologues, épilogues, entrelogues et monologues.

Sur cette rectification, de mauvaises langues s'écrièrent que là était évidemment le secret de l'illumination, et que le *Constitutionnel* était dans le vrai en célébrant la consolidation de M. Ponson à la *Patrie!* Mais on tourna le dos à ces envieux, qui, en parlant ainsi, prouvaient bien que s'ils appréciaient sainement les feuilletons du vicomte, ils n'avaient jamais lu ceux du *Constitutionnel*.

Mais alors pourquoi cette horde de lampions, cette légion de lanternes, cette armée de becs de gaz?

M. Dreolle était-il nommé cardinal?

M. Chedieu passait-il conseiller d'État,

M. de Sainte-Marie membre de l'Institut,

Ou M. Fiorentino directeur de l'Opéra?

Non, il n'en était même pas question.

Le *Constitutionnel* agrandissait-il son format, sur la réquisition de M. Panis, fermier général de la publicité des cinq grands journaux?

Le diminuait-il, sur la demande de ses abonnés?

Non, vingt fois non.

— Oh! j'y suis : M. Véron est à nouveau rédacteur en chef?

— Non, monsieur. Le docteur Véron y songe bien vraiment! en ce moment il est très-occupé. Vous n'avez pas oublié les *Mémoires d'un bourgeois de Paris?* Lui non plus. Il les fait traduire en français. — La tâche est pénible et menace d'être longue.

— Mais enfin on n'illumine pas pour le plaisir d'illuminer; le *Constitutionnel* est un journal sérieux; il avait donc ses motifs?

— Parbleu!

— Dites-les si vous les connaissez.

— Vous êtes bon, vous, si on ne barguignait pas un peu, un article serait tout de suite fini.

— Où serait le mal pour le lecteur?

— Mon cher ami, il faut que le prêtre vive de l'autel, et le journaliste de la *copie*. Tant pis pour le fidèle, tant pis pour le lecteur.

— Une fois, deux fois, voulez-vous me dire le fin mot?...

— Avec votre impatience vous me faites perdre vingt-cinq lignes au moins de questions oiseuses. — On va vous le dire.

Mais comment ne l'avez-vous pas deviné rien qu'au

LE CANOTAGE ET LES CANOTIERS, — par E. Riou (suite).



La galerie sur la berge.

titre? Oh! vous y êtes maintenant!... Cette illumination fêtait le retour du serpent de mer au bureau du *Constitutionnel*, sa Normandie à lui, le pays qui lui donna le jour.

Ce libertin de mer, on l'avait longtemps pleuré: il a fini par revenir, non sans avaries, hélas! Il était parti serpent, il est revenu maquereau. Serpent qui roule n'amasse pas d'anneaux.

Néanmoins le *Constitutionnel* n'a pas hésité à le reconnaître. Que voulez-vous? Vous savez le proverbe : Faute de serpents, on prend des maquereaux.

Et, comme chante toujours de sa voix si pure et si sympathique notre excellent ami Roger,

> Vingt ans d'absence ont bien pu le changer,
> Mais pour sa mère un fils n'est jamais étranger.

Aussi le *Constitutionnel* n'a-t-il pas hésité un instant à tuer un fait-Paris gras pour célébrer le retour du serpent prodigue.

Est-ce que par hasard vous me feriez l'honneur de ne pas me croire? Il vous faut des preuves; eh bien, c'est vous qui l'avez voulu, voici le fait-Paris en question, reproduit textuellement. — Ah! mais :

« *Nous sommes heureux* de pouvoir donner des nouvelles du fameux serpent de mer, dont il est convenu, pour certains journaux, que le *Constitutionnel* est l'inventeur. C'est le *Register d'Yarmouth*, cité par le *Journal du Havre*, qui nous les fournit. Cette feuille dit que ce poisson, objet de tant de poursuites, ayant été récemment signalé dans le port de cette ville, fut pourchassé de près dans une crique étroite et saisi enfin! Mais alors il se trouva que c'était un maquereau monstrueux, de la grosse espèce, qui ne mesurait pas moins de huit pieds de long et pesait trois cent seize livres. Le *Register* ajoute : « Les pêcheurs sont d'avis que c'est là le poisson qui a donné lieu à la croyance du serpent de mer. Lorsqu'il nage d'une vitesse moyenne en quête de sa nourriture, il se tient juste au-dessous de la surface de l'eau, et produit ainsi des ondulations dont la série s'étend environ sur une longueur de cent pieds en droite ligne avant de reprendre son niveau. Par un temps ordinaire, ce mouvement ressemble tellement à celui d'un serpent énorme glissant sur la surface de l'eau, qu'il est difficile, même pour ceux qui y sont accoutumés, de n'y voir qu'une suite de petites vagues. Il n'est donc pas étonnant que le spectacle en frappe de terreur ceux qui en sont témoins pour la première fois. »

Tout homme qui lira ces lignes sans les humecter, sans les mouiller, que dis-je? sans les tremper de ses larmes, est jugé sans appel. C'est un être sans cœur, sans foi et sans loi! que les mamelles qui l'ont allaité se tarissent, si ce n'est déjà fait! Que la terre qui l'a porté s'entr'ouvre désormais sous ses pas inhumains! que la main qui pressera la sienne maigrisse! que le chapeau qui lui rendra son salut se cabosse!

Air de la *Juive*.

> Qu'après lui les chiens jappent!
> Que les biches l'attrapent!
> Que ses plombs s'embarrassent!
> Que les huissiers le traquent!
> Que ses neveux le battent!
> Il mourra sans enfants!
> Anathème! anathème!
> Et que Lucas (1) lui-même
> Le comble de tourments! (*Bis* ou *ter*, je ne sais plus au juste.)

* * *

« Les grandes émotions sont muettes, » dit-on généralement, mais à tort. — Quand M. Boniface a mis les ciseaux sur le *Journal du Havre* qui lui ramenait son serpent, son maquereau ou son canard, il a poussé une exclamation qui a retenti à trente-trois kilomètres à la ronde.

— *Reurèka!* s'est-il écrié, reurèka! je l'ai retrouvé.

Et, dans son attendrissement, il s'est mis à danser des polkas inconnues. On a eu beaucoup de peine à lui faire reprendre sa tranquillité et son calme habituels; sa *joie faisait peur*.

De cette histoire, la morale la voici : on sait bien comment on part, on ignore comme on revient.

Il n'y a pas dans ce canard, serpent au départ et maquereau au retour, de quoi encourager le goût des voyages.

Gustave Bourdin.

(1) Hippolyte, le littérateur le plus aimable et le mieuxveillant qui soit dans la presse.

PRIX DE TROMBONE ET DE CONTRE-BASSE.

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES AVEC TROIS DIÈZES A LA CLEF.

> As-tu connu les houzards de la garde?
> As-tu connu l' trombone du régiment?
> (*Vieux refrain.*)

Lorsque, chaque année, je lis le compte rendu des prix du Conservatoire, je demeure malgré moi en extase devant les noms des lauréats qui ont été couronnés pour fait de trombone et de contre-basse, et je me demande, surpris, qui a pu conduire vers ces instruments ingrats les malheureux qui s'y adonnent.

Il me semble que, si on a le goût de la musique et qu'on veuille l'étudier, on doit choisir l'instrument le plus propre à rendre ses impressions : le piano, le violon, le violoncelle, instruments humains, civilisés, ceux-là, ayant leurs entrées dans le monde. Mais le trombone, lectrice! mais la contre-basse, lecteur!

Allez donc jouer sérieusement des variations de trombone dans un salon! Quant à la contre-basse, Bottesini est le seul qui ait su en tirer quelque chose et faire chanter mélodieusement ses cordes rebelles.

* * *

Mais Bottesini est un grand artiste, un homme de génie même, si l'on veut songer aux difficultés d'exécution qu'offre la contre-basse. Eh bien, malgré ces difficultés, l'habile musicien a su la rendre souple et docile; sous ses doigts elle se métamorphose et laisse échapper de ses flancs des mélodies d'une douceur et d'une pureté incroyables.

Malgré cet exemple qui est une exception, la contrebasse n'en reste pas moins ce qu'elle a toujours été, un instrument abstrait, maussade, qui n'a de valeur que dans un orchestre, bon à faire pressentir l'arrivée du traître ou la perpétration de quelque crime odieux (section du mé-

LE CANOTAGE ET LES CA



Un canotier qui commence.

UN JOUR

Avant

lodrame à coupes de poison et à poignards tachés de sang.

J'en dirai autant du trombone, son digne cousin, qui a pour spécialité, en certaines circonstances, de jeter, par ses imprécations menaçantes, l'effroi dans l'âme des spectateurs. (Voir, pour de plus amples renseignements, l'invocation aux nonnes de *Robert le Diable*.)

***

Ceci posé, je ne vous célerai pas mon désir de savoir comment on devient contre-bassiste ou trombone; est-ce par vocation, par amour de l'art? a-t-on une aptitude spéciale? Le musicien qui souffle dans un trombone et le martyr qui racle avec une insistance digne d'un meilleur sort ses trois câbles en boyaux de mouton ressemblent-ils aux autres hommes? ont-ils comme eux trente-deux vertèbres, un os hyoïde et d'innombrables plis dans les hémisphères du cerveau? appartiennent-ils à quelque genre déterminé du règne animal? existent-ils depuis longtemps? Cuvier en a-t-il découvert en fouillant l'*humus* du globe? peuvent-ils vivre cent ans, en vertu de la méthode de l'enchanteur Flourens? peuvent-ils être bons pères, bons époux et bons gardes nationaux? enfin, est-il nécessaire qu'ils soient vaccinés?

En présence de toutes ces hypothèses, l'esprit hésite, la raison doute, et cherche vainement à faire parler le sphinx.

***

Peut-être, en y réfléchissant bien, place-t-on dès le berceau ces victimes de l'*harmonie* dans quelque coin reculé du Conservatoire, où on les élève à l'aide d'un biberon à embouchure comme sein de nourrice, et les berce-t-on plus tard avec des études écrites à la clef de *fa*, et exécutées en duo par un trombone et une contre-basse.

Peut-être aussi, à force d'intrigues et de promesses affriolantes, les détermine-t-on à se livrer à l'exercice somnifère de ces instruments déshérités. Quoi qu'il en soit, ce mystère n'est pas éclairci, et je ne saurais là-dessus, je l'avoue, hasarder une opinion préventive; j'aime mieux, jusqu'à plus complète information, m'en tenir prudemment aux conjectures.

***

J'ai bien interrogé un de mes amis sur la contre-basse en général, et sur le trombone en particulier; mais cet ami, compositeur renforcé, était par cela même enclin à me cacher la vérité vraie.

« Le trombone n'est pas ce qu'un vain peuple pense, me dit-il tout d'abord; c'est un des organes essentiels à l'harmonie, l'une des bases de l'orchestration. Sans doute le trombone entendu isolément est un instrument impossible; sa sonorité éclatante et son manque de précision absolue offrent trop d'obstacles pour qu'on puisse jamais s'en servir ailleurs qu'à l'orchestre; mais il ressemble à ces rouages cachés et indispensables qui, dans le jeu des machines à vapeur, concourent à la perfection de l'ensemble. »

L'apologie du trombone était faite; j'arrêtai mon ami.

***

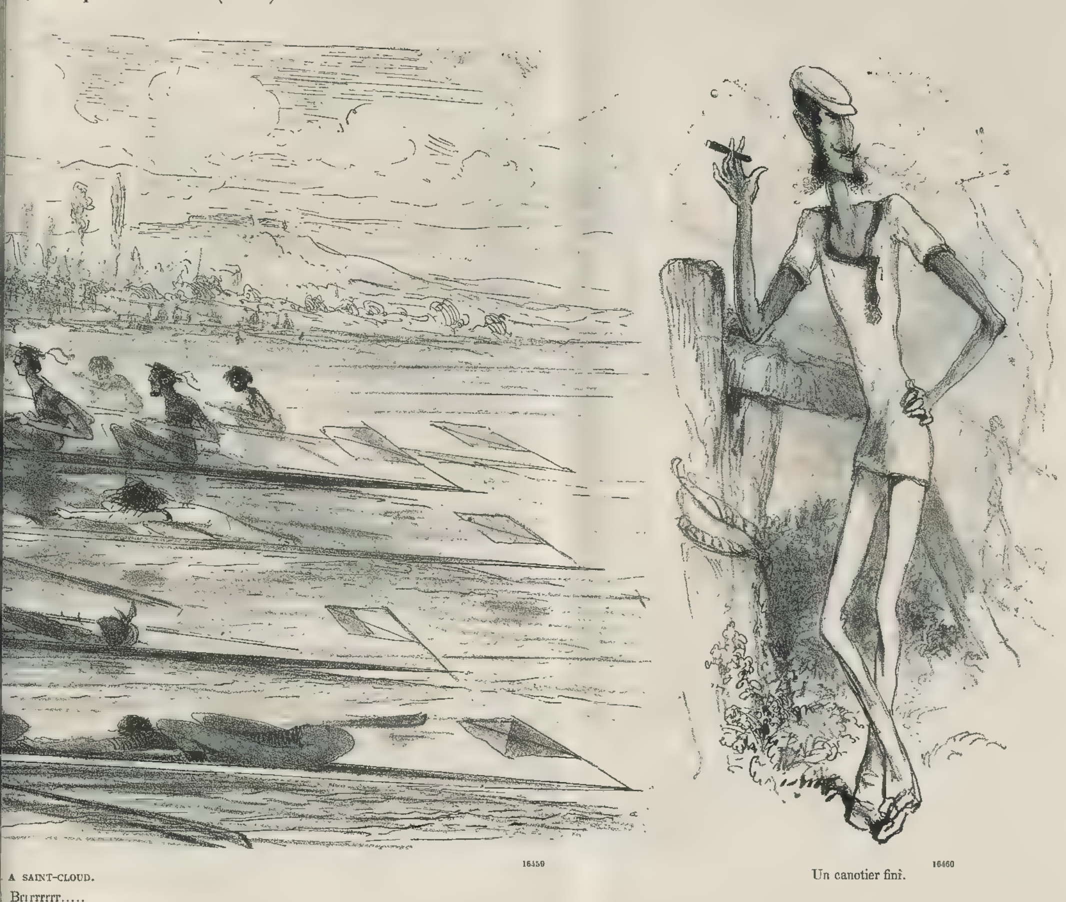
« Bon pour l'instrument, lui dis-je, je passe condamnation, mais parlons un peu de l'instrumentiste.

— Ah! ceci est bien différent, reprit mon compositeur, et j'imagine qu'il faut posséder une grande force morale et avoir de l'abnégation de reste pour se livrer sa vie durant à la culture du trombone, quand il serait si facile de ne pas en jouer. Il n'y a qu'un seul pays en Europe qui comprenne cet instrument, c'est l'Allemagne. Tout le monde, au delà du Rhin, joue du trombone; c'est un goût inné, un besoin, l'un des côtés physiologiques du caractère indigène, le signe particulier auquel on le reconnaît toujours. Prenez un trombone et surmontez-le d'une casquette à longue visière, et vous avez un Allemand.

— Ces têtes carrées sont capables de tout, dis-je à mon ami; mais ne pensez-vous pas que l'abus du trombone puisse conduire à la folie?

— Je ne sais, me répondit-il, dans tous les cas j'ai

S, — par E. Riou (suite).



A SAINT-CLOUD.
Brrrrrrr.....

16459

Un canotier fini.

16460

connu un garçon qu'un trombone faillit mener en cour d'assises.

— Vrai? Contez-moi ça!

* * *

— O mon Dieu, c'est bien simple. Le jeune homme en question était devenu amoureux à lier d'une actrice de l'un de nos théâtres de genre.

Ses moyens pécuniaires ne lui permettant pas d'aller la voir jouer aussi souvent qu'il l'aurait voulu, c'est-à-dire tous les soirs, il forma la résolution de se faire attacher au théâtre à un titre quelconque. Une place de trombone allait être vacante à l'orchestre; il saisit cette occasion par les cheveux, et, avec cette volonté de fer que donne une passion chauffée à blanc, il se mit à étudier avec fureur, eut deux duels avec des voisins et le congé de son propriétaire, mais au bout de trois mois il avait la place et ne se trouvait plus qu'à deux portées de trombone de son *inamorata*.

Après l'avoir dévorée des yeux, après l'avoir brûlée du feu de ses regards pendant une quinzaine de jours, il lui écrivit une lettre insensée, délirante, folle, qui eût peut-être paru sublime à une femme aimante, mais qui ne sembla que ridicule à l'actrice. La lettre, divulguée, fut la risée des coulisses, et le pauvre trombone, désespéré, furieux, plus toqué que jamais, se dit qu'il devait avoir un rival, et se mit à lire Othello.

Depuis ce moment il espionna l'ingrate, et l'espionna si bien, qu'un certain soir il la vit s'éloigner au bras d'un jeune homme qui l'attendait à la porte du théâtre. Plein de rage à cette vue, il s'élança sur leurs traces, éperdu, hors de lui, et pressant entre ses doigts crispés les branches de son trombone, comme il eût fait du manche d'un poignard.

Au moment où l'actrice, arrivée à sa maison, allait disparaître sur le seuil, toujours suivie par son cavalier, le musicien, dans un accès de sauvage jalousie, s'élança en avant, et asséna sur la tête de son prétendu rival un gigantesque coup de son instrument, qui roula brisé sur le pavé.

On arrêta le féroce amoureux, mais il fut acquitté à cause des circonstances atténuantes. Le cavalier était le frère de l'actrice, et le malheureux artiste ne se consola jamais de sa méprise. Il fait aujourd'hui partie de l'orchestre d'un bal obscur de barrière. »

Je me rappelle qu'à cette époque on avait voulu faire un vaudeville dont on citait déjà le titre :

LE TROMBONE HOMICIDE!
OU
LE MUSICIEN PAR AMOUR,

mais l'idée n'eut pas d'autres suites.

* * *

— Et vous croyez, ajoutai-je en guise de morale, que le trombone instrument n'a pas influencé cet homme et ne l'a point poussé à commettre un pareil acte de folie?

— Bah! me dit-il, vous faites des paradoxes à plaisir.

— Vous êtes orfévre, monsieur Josse, lui répondis-je en riant. Et je m'éloignai, cherchant encore la solution de mon problème. Si je la trouve, lecteur, vous en serez averti.

Hippolyte Maxance.

L'AMOUR EN 1859.

Ceux qui ont du goût pour les contrastes peuvent se rappeler qu'un jour, au milieu des bourrasques de 1848, M. Pierre Leroux, philosophe humanitaire et saint-simonien, présidant un banquet d'ouvriers typographes, se levait tout à coup et leur disait, sous forme de toast :

« Un ancien, remuant les cordes de sa lyre, se demandait ce qu'il allait chanter, et il se répondait : « Je vais » chanter l'amour. » De même, moi, citoyens, je vais célébrer l'amour. »

LE CANOTAGE ET LES CANOTIERS, — par E. Riou (suite).


16461
AUX DÉLASSEMENTS COMIQUES.
Avec des marins comme ceux-là on aimerait à faire naufrage.


16462
EN ROUTE POUR L'OCÉAN D'ARGENTEUIL.
Il me semble que j'ai encore oublié quelque chose.


16463
SANS PRÉTENTION.
Son bateau, sa pipe, et pas de femme.

Cet ancien dont parlait M. Pierre Leroux n'était autre qu'Anacréon, le vieillard de Téos. Pas un poëte, en effet, Ovide compris, n'a tant célébré l'amour, je devrais dire tous les genres d'amour.

Il n'est pas possible d'avoir quelque passion pour l'art littéraire et, en même temps, d'ignorer : *l'Amour piqué par une abeille, l'Amour mouillé, l'Insatiable ou l'Amour de cire, les Flottes d'Amours*, et même les vers à Bathylle, quoique cela ne s'accommode guère avec nos idées chrétiennes et ne s'ajuste pas à nos mœurs occidentales.

Je viens d'entendre dire par deux éditeurs divers du pays latin qu'Anacréon devenait fort à la mode et qu'on l'achetait bien plus qu'il y a quelques années.

Cela ne m'étonne en rien.

***

Voilà trente ans que ce dix-neuvième siècle, curieux comme Ève et impatient comme Psyché, demande à tous les philosophes qui passent la définition d'un grand mot et le sens intime d'une grande chose :

— L'amour.

Voyant que le vent du succès souffle plus que jamais de ce côté-là, tout le monde écrit, chante, déclame, peint, sculpte, dessine et bâtit sur l'amour.

La définition n'est toujours pas trouvée.

J. Michelet a fait un livre ingénieux, fantasque, savant, diversement jugé, sérieux, frivole, intitulé *l'Amour*, et qui ne dit pas tout à fait ce que c'est que l'amour.

— Qu'est-ce donc, l'amour?

On a fait dans ces derniers temps une romance normande que toutes les demoiselles à marier ont chantée : *Qué que c'est que ça, l'amour?*

On a fait, pour le théâtre des Variétés, un petit vaudeville sur la romance, et cela s'est joué une trentaine de fois : *Qué que c'est que ça, l'amour?*

La question est donc toujours posée partout, et jamais résolue.

Depuis 1830, il y a 1,830 volumes de romans pour le moins qui mettent debout ce point d'interrogation; mais c'est un sphinx qui n'arrive pas à trouver son Œdipe.

Par hasard, j'ouvre un vieux livre de 1755, un tome dépareillé des *Œuvres de Vadé*.

En 1755, il y a cent cinq ans, l'amour n'était pas à Paris ce qu'il y est aujourd'hui.

— *L'amour, qu'est-ce que c'est que c'te bête-là?* demande un des personnages de Vadé.

— *Un chien d'mal*, répond l'autre.

Voilà tout.

— *Un chien d'mal!*

O Senancour, Byron, George Sand, Hugo, Musset, cela vous satisfait-il, — un chien d'mal?

— Non, sans doute. Pourquoi, dès lors, ne pas dire ce que c'est que l'amour?

Un rapprochement, si vous le voulez bien.

Vadé. — *L'amour, qu'est-ce que c'est que c'te bête-là?* — *Un chien d'mal.*

Ballanche. — *L'amour, qu'est-ce?* — *Un sentiment trempé de mélancolie, qui rapproche le plus du grand artisan des mondes.*

Laquelle des deux définitions adoptez-vous?

Ça, cherchons toujours.

***

Il existe aussi une formule imaginée, dit-on, par M. Théophile Gautier père.

— *L'amour est une action.....*

Cette formule, on la débite dans les bureaux de journaux, dans les foyers de théâtres et dans les ateliers de peintres, ce qui fait que je ne puis guère la reproduire dans ce journal; — la pudeur même.

— Madame, prenez votre éventail, faites-vous-le dire à demi-voix dans l'oreille; mais je vous préviens d'avance qu'elle ne vous satisfera pas.

***

L'amour, puisque j'ai pris ce sujet, creusons-le encore un peu.

Un pape disait à Le Nôtre, le jardinier des Tuileries :

— Demandez-moi une grâce que je puisse vous envier ensuite.

— Donnez-moi des passions, répondit Le Nôtre, c'est-à-dire rendez-moi amoureux.

— Ça, je ne le peux pas, répondit le Saint-Père, et pas un homme vivant ne le pourrait.

***

— Mais, s'écrient les classiques, cela est donc bien enviable, l'amour?

Les crimes de l'amour, quelle litanie à dresser!

Il y a quatre ou cinq ans, M. Paulin Limayrac et madame George Sand devaient s'associer pour écrire un gros ouvrage en vingt volumes sous ce titre : *Les Amours illustres*.

Belle nomenclature sans doute. On s'est brouillé, j'ignore pour quel motif, et les dix volumes projetés ne verront pas le jour.

Tout ce que je sais, c'est qu'on devait commencer cette histoire encyclopédique de l'amour par Adam et Ève.

Vous voyez d'ici combien d'autres chapitres dans ce catalogue de l'amour!

Les amours sombres :

— C'est l'amour qui entraîne la malheureuse Didon sur un bûcher.

— C'est l'amour qui arme Médée contre Jason, et qui la pousse à égorgiller ses enfants.

— C'est l'amour qui amollit Samson et le fait s'endormir sous les ciseaux de Dalila.

— C'est l'amour qui rend Fayel féroce contre l'innocente Gabrielle de Vergy.

— C'est l'amour qui place toutes les fureurs dans la tête de Phèdre.

— C'est l'amour qui pousse la tête redoutable d'Holopherne sous le coutelas de l'étincelante Judith.

— C'est l'amour qui rit de voir Myrrha, — rappelez-vous la Ristori, — brûlant pour Cinyre, son père.

— C'est l'amour qui fait jouer Hercule avec le fuseau nonchalant d'une petite dinde de fileuse.

— C'est l'amour qui change Marc-Antoine en porc à la table de Cléopâtre.

C'est l'amour qui fait mourir Raphaël, à trente ans, sous le poids des caresses.

— C'est l'amour qui a fait perdre la tête aux filles de Loth.

***

L'amour a dicté la magnifique imprécation de Byron :

« Je t'ai aimée! je t'ai aimée! je t'ai aimée! Mon cœur » l'a dit avant mes lèvres, et mes lèvres après mon cœur; » je l'ai crié trois fois. Maintenant je te maudis et je pas» serai ma vie à te maudire. — Je te maudis! je te mau» dis! je te maudis! »

L'amour a fait faire à Alfred de Musset ces vers si connus des rhétoriciens d'à-présent :

> Amour, fléau du monde, exécrable folie!
> Toi qu'un plaisir si frêle à la volupté lie!

***

— Mais, s'écrie l'Histoire, ce grand avocat qui plaide

toujours si bien le pour et le contre, mais il y a des amours roses :

— Alceste et Admète ;
— Alcyone et Ceyx ;
— Ulysse et Pénélope ;
— Le jeune Tobie et la fille de Raguel ;
— Eponine et Sabinus ;
— Orphée et son Eurydice ;
— Pauline et Sénèque ;
— Tous les racleurs de lyre et toutes les Suzons de tous les temps ;
— L'amour fait monter Fleurange à l'assaut ;
— L'amour fait dire à un Français, homme de génie : « *L'amour est un sentiment qui seul prouverait l'existence de Dieu à un peuple d'athées.* »

***

— L'amour ! lisez cette vieille fable :

Un jour la Folie ayant aveuglé l'Amour en badinant avec lui,
Cypris la blonde en demanda vengeance aux dieux.
Ceux-ci condamnèrent la Folie à servir de guide à l'Amour.

Très-joli à mettre en alexandrins, avec accompagnement de serinette.

***

Un gandin d'Athènes demandait à Cratès, Sainte-Beuve d'alors, comment on guérit de l'amour ?

— Petite buse, répondit le philosophe grec, la faim, le temps, la corde, voilà les remèdes de l'amour.

— Eh bien, non, ce n'est pas vrai, a dit Henri Heine dans ces derniers temps ; Cratès a menti : ni toute l'eau des mers ne pourrait éteindre l'amour, ni tout le feu des volcans ne pourrait consumer l'amour. L'amour, c'est le diable.

***

Ce mot de l'auteur de *Reisebilder* me rappelle la thèse de Delorme, médecin de Catherine de Médicis :

« Les amoureux et les fous peuvent être guéris par les mêmes remèdes. »

Il y a un joli latin : *Amantes, amentes.*

***

Concluez donc sur l'amour ; — définissez l'amour.
Je vous en défie !

PHILIBERT AUDEBRAND.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** S***, un banquier fort laid, et Lucien V***, un fort beau garçon, capitaine de dragons, courtisaient une charmante ingénuité de nos théâtres de genre. C'était avant la guerre d'Italie. La comédienne résistait courageusement aux brûlantes œillades du militaire et aux sacs d'écus du moderne Turcaret.

A son retour de Solferino, où notre galant capitaine a gagné un coup de sabre et la croix d'honneur, il se présenta chez la belle Hélas ! plus de chambrette modeste ! Le châle Ternaux est remplacé par le vrai cachemire, la turquoise a cédé le pas aux diamants, la guipure est détrônée par le point d'Alençon ! Mademoiselle X... a ouvert son cœur aux sacs d'écus du financier.

En vain l'officier de dragons veut pénétrer chez la comédienne. S***, transformé en dragon du jardin des Hespérides, veille sur sa toison d'or. Bref, Lucien, à bout de ressources amoureuses, le menace d'une plainte devant les tribunaux, et voici comment il la formule par ministère d'huissier :

« Attendu que l'ennui peut occasionner la mort, le » sieur Lucien V*** fait assigner le banquier S*** d'avoir » à comparaître devant la justice, comme coupable de » tentative d'homicide volontaire sur la personne de ma- » demoiselle X... Déclarant que, puisqu'il ne la quitte » pas d'un moment, il ne saurait alléguer qu'il n'a pas » l'intention de lui nuire, etc., etc. »

Si j'étais tribunal, moi qui sais combien le traitant est ennuyeux, je prononcerais sans hésiter sa condamnation.

*** Le docteur Véron sort de table, quelqu'un lui demande s'il a bien dîné ?

— Cher ami, répond-il, on ne peut savoir si l'on a bien dîné que le lendemain matin.

*** — Vous connaissez H. T***, qui écrit de si gentilles pièces lorsqu'il les fait tout seul ?

— Ne vient-il pas d'en faire une avec A. C***, un écrivain de mérite... et cependant leur livret d'opéra-comique a été conspué.

— Et il méritait de l'être. Tout n'est pas rose dans la vie.

— Comment se fait-il que deux hommes d'esprit, applaudis lorsqu'ils travaillent chacun de son côté, ne le soient plus lorsqu'ils collaborent ?

— C'est parce qu'il n'est pas rare que de concessions en concessions, deux hommes bien élevés qui collaborent finissent par commettre une détestable pièce.

Demandez plutôt à Henri Trianon et à Augustin Challamel, les auteurs du *Rosier ?*

*** « Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la » haine d'un homme. »

Cette pensée n'est pas de moi, elle est de Socrate. Ce qui prouve que le vrai ne vieillit pas.

*** On parlait dans une grande réunion de notre régime pénitentiaire.

— Nos prisons, dit un ancien ministre de la Restauration, M. de Martignac, nos prisons punissent et ne corrigent pas.

Ce à quoi répondit M. Gisquet, alors préfet de police :

— Nos prisons ne punissent pas plus qu'elles ne corrigent.

C'est consolant.

*** — M. Joseph Bouchardy, l'auteur du *Sonneur de Saint-Paul*, de *Paris le bohémien*, de *Lazare le pâtre*, et de tant d'ouvrages, a-t-il de l'esprit ? me demandait une dame.

— Madame, répondis-je, je n'en sais rien ; je n'ai vu que ses pièces.

*** — Je viens de lire l'*Histoire de ma vie*, publiée par George Sand.

— Que vous a-t-elle appris ?

— Rien !... J'avoue que dans cette histoire je n'ai pas trouvé mon *compte*. (Passez-moi le mot.)

— Et que comptiez-vous donc y trouver ?

— Dame !... des petites historiettes folichonnettes... Je m'étais laissé dire que...

— Taisez-vous, mauvaise langue. Madame George Sand a bien voulu tracer son portrait, mais seulement en buste.

— Je l'aurais préféré en pied.

*** — Qu'est-ce que l'Odéon ? demandait-on à M. Paul de Saint-Victor.

— L'Odéon ! c'est le conservatoire des sifflets.

*** FRAGMENT DE CONVERSATION SURPRIS AU VOL SUR LA PLACE DE LA BOURSE.

Un paletot brun à un paletot vert — Prenez-vous des actions dans la machinette industrielle que je viens de lancer ?

Le paletot vert. — Oh ! que nenni !

Le paletot brun. — Pourquoi cet air dégoûté ?

Le paletot vert. — J'ai déjà été actionnaire une fois dans ma vie : je ne serai jamais réactionnaire.

*** Un mois avant de mourir, ce pauvre Privat d'Anglemont, déjà malade, se faisait promener au pas dans une voiture aux Champs-Élysées. Il paraît que ce jour-là, chose rare, il avait eu assez d'argent pour se payer un fiacre à l'heure.

Un camarade du quartier Latin le rencontre et lui crie :

— Où diable vas-tu ? ta voiture ne roule pas, elle rampe.

— Mon cher ami, répliqua le malade en souriant, je vais à la répétition générale de mon enterrement.

*** Une dame interrogeait cet excellent et si regrettable Charles Nodier, pour savoir quelle était à son avis la loi du bonheur ?

— Le bonheur a deux lois, dit-il.

La première est *beaucoup*.

La seconde *pas longtemps*.

*** — Que pensez-vous de *Cricri*, la dernière féerie du Cirque ?

— Oh ! oh !

— Cependant les vingt et un ou vingt-deux auteurs de cette pièce ont fait de leur *mieux*.

— Ne savez-vous pas que le *mieux* est l'ennemi du *bien ?*

*** AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. Un cantonnier arrose les fleurs des massifs, et selon l'habitude déverse l'eau de son arrosoir sur les bottines d'un passant.

— Faites donc attention, brute !

— J'faisons notr' devoir, qu'est d'arroser les plantes.

— Arrose tant que tu voudras les *plantes*... mais n'arrose pas *celles* de mes pieds.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Les plaisirs de la villégiature des bourgeois de Paris ont été souvent chansonnés et présentés sous les aspects les plus bouffons ; Paris n'en émigre pas moins dès qu'Avril, tout verdoyant, fait son apparition au calendrier. *Paris hors Paris*, de MM. Clairville et Bernard Lopez, représenté aux Variétés, est un vaudeville d'été qui arrive un peu en retard. Les bains de mer se chantent ordinairement pendant la canicule ; alors c'est un spectacle rafraîchissant pour les yeux. En fait de pièce de circonstance, Septembre appelle annuellement l'à-propos sur la chasse, sur les vendanges et sur les avoués en vacances.

Il y a beaucoup de maisons comme celle de M. Pamphile : pendant les jours caniculaires tous ses habitants, y compris les portiers, la désertent pour aller prendre le frais hors des murs de la vieille Lutèce agrandie.

Pauvres bourgeois en rupture de ban ! Il n'y a pas d'arbres dans leur jardin, ils cuisent au soleil sous un berceau de lattes implorant les caresses de l'ombre. Un plat de fraises qui leur eût coûté vingt sous à Paris, leur revient à vingt francs à la campagne. Les araignées descendent majestueusement dans le potage comme une fée descendrait d'une gloire ; les chenilles constellent leurs ragoûts ; les abeilles dardent, les cousins piquent, les mouches pompent, les fruits donnent des indigestions et l'eau des puits des coliques. Bref, *Paris hors Paris* nous montre d'une façon amusante le Parisien émigré devenu le bouc émissaire de toutes les infortunes risibles que peut infliger la campagne.

Pour le consoler de ces afflictions, il lui faudrait *Un Ange de charité* comme celui du Gymnase. Mais cet ange, fils de M. Ernest Serret, et qui parle en vers trois actes durant, s'est voué à la consolation des professeurs pauvres. Il leur donne à boire, à manger, à dormir, et quand cet ange en crinoline, qui répond au nom de madame de Varennes, est las d'offrir des éducations de moutard au jeune professeur râpé, elle se charge de faire elle-même son éducation d'homme riche en lui donnant sa main.

M. Ernest Serret manie facilement les vers, mais son style manque de fermeté et de relief. Comme auteur dramatique, il en est encore aux conventions et aux lieux communs. Un jour il saura que la comédie s'apprend dans le monde, par la pratique de la vie, et non pas dans la bibliothèque de l'homme de lettres.

C'est sur le vif qu'étudiait Balzac, aussi quelle puissance, quelle vérité, quel attrait dans son œuvre, et quel admirable drame que cette *Marâtre*, reprise si brillamment au Vaudeville ! C'est là véritablement le seul drame que Balzac ait légué à la postérité. *Les Ressources de Quinola* ne furent qu'une ébauche. *Paméla Giraud*, *Mercadet*, *Vautrin*, sentent trop la retouche et le faire de ses collaborateurs. La *Marâtre* seule a gardé l'empreinte pure et vigoureuse du maître.

Septembre est le Janus théâtral de la saison d'hiver. Il vient d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Odéon et du Théâtre-Lyrique. Bientôt il en fera autant pour le Cirque de l'Impératrice, les Bouffes-Offenbach, le nouveau théâtre Déjazet et les enfants perdus du Paris-spectacle, Beaumarchais, Saint-Marcel et le Luxembourg-Bobino.

L'Odéon a fait sa réouverture avec *Noblesse oblige*, comédie en cinq actes, et un *Portrait de maître*, comédie en un acte et en vers.

Le Théâtre-Lyrique a rouvert avec son vieux et glorieux spectacle, l'*Enlèvement au sérail* et *Abou-Hassan*.

ALBERT MONNIER.

FOLIES GAULOISES,

DEPUIS LES ROMAINS JUSQU'A NOS JOURS,

ALBUM DE MŒURS ET DE COSTUMES

PAR GUSTAVE DORÉ.

Cet Album se compose de 20 GRANDES LITHOGRAPHIES dans lesquelles M. DORÉ, avec l'originalité que tout le monde lui connaît, a passé en revue les mœurs françaises, depuis les Gallo-Romains jusqu'à la génération actuelle. Cette peinture critique des mœurs comprenait nécessairement la peinture des costumes, M. DORÉ a critiqué avec esprit et vérité tous les changements qui se sont opérés dans l'habillement français d'un siècle à un autre; son Album est donc à la fois historique et critique, il est surtout extrêmement amusant. C'est un des plus jolis recueils qu'on puisse exposer sur les tables de salons. Nous ne parlons pas du mérite de ces compositions, qui, pour être des œuvres légères, n'en sont pas moins de véritables œuvres d'art; et, afin de donner une idée de l'ouvrage nouveau de notre jeune collaborateur, nous nous bornerons à décrire la première page de son Album.

Les sauvages de la Gaule, qui ont plus d'un trait de ressemblance avec les Tartares et les sauvages de l'Amérique, voient défiler, dans une sorte de rêve, les gandins et les lorettes de nos jours, qui à pied, qui à cheval, et nos costumes modernes excitent l'hilarité de ces *pères* de la nation française, qui s'écrient : NOS COQUINS DE PETITS ENFANTS!...

Cet Album se vend 8 fr. au bureau, 10 fr. rendu franco. — Pour nos abonnés seulement il ne se vend, rendu franco, que 7 fr.
Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

LA CHICANE ET L'AMOUR,

DEUX VERTUS DU MÊME PRIX,

PAR

LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

TRENTE CARICATURES LITHOGRAPHIÉES.

Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente.

Prix : Paris, au bureau. Cartonné. . 8 fr. Broché. . . 6 fr.
Départements, rendu *franco*. Cartonné. . 10 fr. Broché. . . 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LE TABAC ET LES FUMEURS,

ALBUM COMIQUE NOUVEAU PAR M. MARCELIN.

Prix : 10 francs. — Pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 francs, rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix . 7 francs, rendu franco pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

ALBUM COMIQUE LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Les amateurs du talent de notre jeune ami Doré doivent acheter cet album, qui diffère très-sensiblement des œuvres ordinaires de cet artiste. Ici, ce n'est pas du mouvement, de la fougue, ce charme de composition et cette entente de l'effet qui sont si remarquables dans tout ce que produit l'auteur principal du *Musée français-anglais*; ce sont des types parisiens, en quelque sorte des portraits : portraits des Lorettes, portraits des Gens de Bourse, portraits des Grandes Dames, etc., tout cela est vrai, tout cela est vivant : on l'a vu au bois, sur les boulevards, à la Bourse, partout. Ce n'est pas un album qui doit plaire à tout le monde, c'est un album intéressant pour les artistes et les connaisseurs.

Prix : 10 fr.; — 7 fr. seulement, rendu franco, pour nos abonnés.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.
Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, RUE BERGÈRE.

Aux personnes qui s'abonnent pour un an, nous donnons pour 6 francs, rendu *franco* sur tout point de la France, — l'album de M. Girin, LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album de grandes lithographies que nous mettons en vente au prix de 8 francs broché et pris au bureau, ce qui le porte à 10 francs rendu *franco*. — Nous disons donc que toute personne qui s'abonne ou s'abonnera pour une année au *Journal amusant* aura droit à recevoir *franco* (en France), moyennant 6 francs, au lieu de 10 francs, l'album intitulé :

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI.

Pour cela, il faudra nous envoyer, soit en un bon de poste, soit en un bon à vue sur Paris, 17 francs pour l'année d'abonnement au *Journal amusant*, et 6 francs pour l'album, EN TOUT 23 FRANCS.

A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 194. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 17 Septembre.

Rue Bergère, 20. Rue Bergère, 20.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

PRIX
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

PETIT COURS DE CARTOMANCIE ILLUSTRÉ,

A L'USAGE DES GENS DU MONDE QUI VEULENT OUBLIER LE PASSÉ, TUER LE PRÉSENT, ET SE FAIRE ILLUSION SUR L'AVENIR,

Par A. GRÉVIN et E. GUILLOT.

(PREMIÈRE PARTIE.)

Les cartes ont toujours raison.
BERANGER



PROLÉGOMÈNES.



1646.

Il y a des gens qui prétendent ne pas ajouter foi à la cartomancie : ne les croyez pas.

J'ai beaucoup connu un esprit fort qui aimait démesurément le melon : chaque fois qu'une occasion favorable se présentait, il se jetait avec furie sur ce fruit indigeste, et en dévorait trop de tranches ; il avait même fini par acquérir une telle habileté dans l'art de discerner, à la seule inspection de la queue, les qualités et les défauts de son cucurbitacé favori, qu'on venait de plusieurs lieues à la ronde le consulter sur les choix à faire.



16466

Inquiets d'une passion qui mettait, durant toute une saison de l'année, chaque jour, sa vie en péril, sa famille et ses amis complotèrent ensemble le moyen suivant de l'en guérir : ils appelèrent une devineresse renommée, qui, entre autres prédictions, lui annonça qu'il périrait étranglé par un pepin de melon.

Il parut d'abord frappé comme d'un coup de foudre, resta ensuite quarante-huit heures muet, sans prendre ni sommeil ni nourriture ; et, à partir de cette époque, il témoigna pour l'objet de son ancien culte une répugnance profonde. Il vit encore.

Aujourd'hui, grâce aux progrès des lumières, il reste peu de personnes qui n'emploient au moins de temps en temps un procédé à la fois si sûr et si commode de se renseigner sur toutes choses.

La jeune pensionnaire, inquiète de savoir si son prétendu sera brun ou blond, s'il aura des moustaches et portera des faux-cols, — toutes choses évidemment majeures, — a toujours dans le coin à secrets de son pupitre, — à côté des débris de la fleur des champs dont elle s'est servie la dernière fois pour s'assurer si son cousin l'aimait un peu, beaucoup, passionnément ou pas du tout, — un jeu de piquet mignon qu'elle interroge avec anxiété pendant la récréation, derrière le gros tilleul ; elle compte sur la distraction de la sous-maîtresse, qui, pendant ce temps-là, questionne le sien pour être bien certaine qu'elle sera enlevée par un pair d'Angleterre !

Le père de la pensionnaire, — qui la tancerait inhumainement s'il savait à quel exercice elle occupe ses loisirs, — se renferme dans son cabinet, et « ne sera pas visible avant une heure ». En effet, en tête-à-tête avec trente-deux cartes, il fait *réussite* sur réussite : sera-t-il décoré, ne sera-t-il pas décoré ? Voilà le problème. La première dit « oui », la deuxième « non ». Il faut faire la *belle*. Tout cela prend du temps. A côté, la mère, « qui n'y est pour personne, » recherche si M. Oscar de Vallombreuse, — un joli petit jeune homme qui a les cheveux séparés sur le haut de la tête, — viendra ce soir à son raout ; si la sémillante madame de Vertugadin aura mis sa robe bleue qui l'habille si bien, ou sa robe rose qui lui va si mal, — ce qui serait préférable.



16487

Quant au demi-monde, qui abuse de la cartomancie, jetons un voile sur l'emploi qu'il en fait. Nous écrivons et nous dessinons pour le monde entier.

On ne saurait croire à combien de malheurs on s'expose, quand on n'a pas fait quelque étude de l'art des Nostradamus et des Lenormand.

Vous êtes ambitieux, — c'est la passion des grandes âmes et des larges intelligences : Comment saurez-vous avec précision le jour et l'heure auxquels vous serez promu préfet ? quand on reconnaîtra enfin votre mérite et vos services, malgré les intrigues de vos ennemis ? — car vous devez avoir des ennemis ; — et enfin à quelle date vous serez chargé de former un ministère, si vous n'avez pas su vous munir d'un jeu de cartes, — et de la manière de s'en servir ?

Vous allez vous marier, — cela peut arriver à tout le monde ;

C'est à cette loterie-là qu'il est bon de connaître d'avance le numéro qui doit gagner ; tous les autres perdent :

Nos leçons sont donc indispensables à quiconque se sera, par suite d'un accident ou d'un autre, décidé au sacrifice d'y souscrire.

Mais ce n'est pas seulement dans les circonstances graves de la vie que notre amitié, — on y acquiert un plein droit en devenant notre lecteur, — est un véritable bienfait des dieux.

A chaque heure de la journée on a besoin de nous ; nous sommes la providence de chaque pas :

Vous vous levez. — Prenez vos cartes, et vous saurez de cette manière :

Si la laitière d'en bas a mis dans sa marchandise quelque substance étrangère ; et si vous pouvez vous hasarder à prendre votre café sans exposer vos jours ;

A quelle heure votre femme de confiance a reçu les hommages du sapeur-pompier de ses rêves : ce qui n'est pas sans influence sur la teinte de vos bottes ;

S'il pleuvra, — et s'il faut risquer ce pantalon neuf couleur caca-d'oie, sur lequel vous comptez pour enlever définitivement le cœur de madame Fanfreluche ;

Si vous vous trouverez en omnibus au milieu d'une noce qui vient de manger du gigot à l'ail ; ou au parterre de la Porte-Saint-Martin, à côté d'un monsieur qui travaille dans les guanos artificiels.

En entrant chez le restaurateur où vous avez l'habitude de déjeuner, une réussite avant le potage vous indiquera si vous devez y trouver un cheveu;



16468

Une deuxième, au premier service, vous préservera des côtelettes de chevreuil découpées dans la poitrine d'un veau;

Une troisième, au gibier, vous évitera l'amertume d'appeler le garçon, et de lui dire, comme un de nos amis, après avoir fait tomber l'aile de l'animal : « Garçon, faites-moi donc le plaisir de remporter ceci au chef, de le prier de se le placer sous le nez, pour venir ensuite me dire ce que ça sent? »

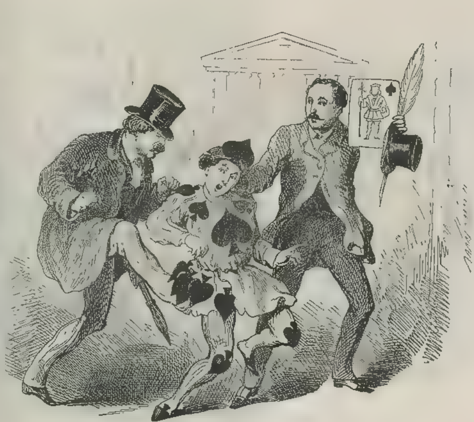
Faites-en une encore, en cherchant sur le menu du jour de quel poisson vous pourriez bien vous sucer les doigts, et l'anguille de mer perdra pour vous ses fallacieux pseudonymes de turbot et de saumon.

Quand vous êtes invité chez madame Follemèche à « une petite réunion sans cérémonie : on y dansera et on y fera un peu de musique, » qu'est-ce qui vous prouve qu'on ne vous rafraîchira pas avec du thé à la crème; qu'une demoiselle en blanc ne chantera pas : « Petits n'oiseaux; » qu'un monsieur ne jouera pas de la clarinette avec accompagnement de piano; que vous ne serez pas entraîné pour le cotillon par une dame blette, qui vous confiera qu'elle a « des rides au cœur », — ne plaisantez pas, cela nous est arrivé, — et conclura en vous demandant votre bras pour la conduire à sa porte? Éclairé par votre jeu de cartes, vous pourrez répondre à madame Follemèche que vous êtes « désolé de manquer une occasion dont vous vous étiez fait un rêve depuis sa dernière soirée; mais qu'une migraine affreuse, etc.; » et rester les pieds sur vos chenets, entre votre lampe à abat-jour multicolore, votre roman de Voltaire et votre pipe éprouvée.



16470

Un soir que nous avions négligé de prendre notre précaution ordinaire, — nous portons constamment le *grand jeu* dans notre poche, — nous rencontrâmes un ami, un homme qui jusqu'alors ne nous avait donné aucun prétexte de défiance; il nous circonvint de sa conversation, nous fit marcher longtemps, longtemps, puis tout à coup, au moment où nous nous y attendions le moins, il jeta son masque, et nous précipita dans la salle de l'Odéon : on jouait les *Grands Vassaux!* Il n'y a point de doute



16469

que si nous eussions été armés, nous l'aurions *vu en valet de pique*, — ce qui nous eût suffi pour savoir à qui nous avions affaire.

Encore un fait :

Tout de noir habillé, cravaté de blanc, ganté de beurre frais, un de nos amis vient nous réveiller, il y a quelques mois.

— Lève-toi vite, nous dit-il en nous secouant d'une force désolante.

— Mais pourquoi faire? Juste ciel! il est à peine dix heures du matin!

— C'est très-grave, mon ami, je me marie.

— O mon Dieu!

— Nous signons aujourd'hui, nous disons demain oui ou non devant l'écharpe municipale. Pendant qu'il en est encore temps, dois-je, ou ne dois-je pas?

Nous bondissons de notre couche en poussant un cri douloureux : un ami dans le péril, nous ne tergiversons guère dans ce cas-là.

— Coupe de la main gauche, prononçons-nous avec solennité. (Nous avons le sentiment des situations très-vif.) Ta future est-elle blonde ou brune?

— Brune.

— Quelle fleur aime-t-elle?

— La giroflée et le bouton d'or.

— Fichtre! Et quel animal?

— Le serin.

— Cela rétablit tes affaires.

Nous étalons nos cartes, nous les lisons; puis, tout d'un coup, inspiré, mais suppliant :

— Mon ami, pleurons-nous, pars, — pars dans une heure, — pour les pays les plus lointains que tu pourras te procurer.

— Pourquoi?

— Parce que cela vaudra mieux.

— Mais que dit le destin?

— Ne me le demande pas.

Il dédaigna notre conseil : le malheureux aimait, disait-il... Si vous saviez ce qui lui est arrivé! Quant à nous, nous avons fait notre devoir : nous n'avons rien à nous reprocher!

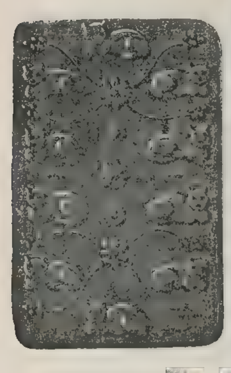
Nous vous citerions dix exemples de ce genre. — Comment, dix? — Cent plutôt, — mille même!

Avant de livrer ce résultat de nos études à la publicité, nous lui avons tiré son horoscope; nous avons la certitude que vous lui ferez un bien meilleur accueil que si l'ouvrage était quelqu'un de ceux qui sont dits sérieux par les gens graves, — nous n'avons jamais pu savoir pourquoi.

Abracadabra!

LA CARTOMANCIE AVANT NOUS.

DIX DE CHATS.



Remplacé aujourd'hui par notre dix de CARREAU.

Tiré d'un jeu de cartes antédiluvien.

FAC-SIMILE D'UNE ESQUISSE DE CHAM (pas celui du *Charivari*. — Faite d'après la photonadarographie ci-dessous.

HUIT DE SANGSUES.



Remplacé aujourd'hui par notre huit de PIQUE.

N. B. Ces animaux se nourrissaient de laitage à cette époque.

Après avoir créé le ciel et la terre, les mammifères, les poissons, les oiseaux, les insectes et les plantes, Dieu créa l'homme, et d'une côte de l'homme, la femme Il donna à ces deux êtres une foule de supériorités sur les autres animaux : ils avaient, sans compter ce que leur postérité a nommé la raison, deux pieds et point de plumes, la faculté de boire sans soif, de manger sans faim et d'aimer sans amour.

« Allez, leur dit-il, et soyez heureux : voici de petits tigres pleins de douceur, de petits éléphants pétris de légèreté, de petits chameaux confits en bonne grâce, des melons exquis, des abricots dont il vous sera loisible de faire de la marmelade et de la compote : lisez le *Parfait cuisinier*. Méfiez-vous seulement du serpent, c'est un sans cœur; et ne mangez point de pommes : c'est indigeste. »

« Je vous aurais bien donné du champagne, mais par malheur il n'est pas inventé. »

(Ne faites pas attention à l'anachronisme du dessinateur, qui leur a mis du cliquot sur la table. C'est une idée fixe chez lui. Il n'est pourtant pas de ce pays-là.)

Puis, songeant qu'ils pourraient peut-être s'ennuyer réciproquement de leur beauté et de leur vertu, il leur fit présent d'un jeu de piquet, et leur enseigna la manière de s'en servir.

Chacun sait par quelle aventure ce furent précisément le serpent et les pommes dont les deux enfants gâtés eurent envie, et ce qui en advint; par une coïncidence fatale, les malheurs de l'humanité et la dynastie carlovingienne devaient commencer par des *pepins* (Oh!)

Commerson ne me pardonnera jamais celui-là : il est presque aussi mauvais que ses bons.

Dans leur malheur, Adam et Ève n'avaient pas oublié leurs cartes; le sort d'Abel, tué par Caïn dans une querelle, — survenue non pas à propos de bottes, comme on l'a cru jusqu'ici, mais parce que ce dernier, tricheur de son naturel, avait repris dans son écart et ne voulait pas en convenir, — ne dégoûta pas l'espèce humaine de la dame de pique.

A quoi, s'ils n'avaient eu ce passe-temps, auraient occupé les loisirs de l'arche, Noé, sa femme, leurs sept enfants, et... les deux paires d'animaux de chaque espèce qui complétaient cette famille patriarcale!



LE PARADIS TERRESTRE, d'après une PHOTONADAROGRAPHIE (sans succursale) de l'an VII, du monde.

Dans le désordre de la dispersion, Japhet, qui sans doute était le plus joueur de la maison, emporta les cartes, puisqu'on les retrouve dans l'Inde, où les brahmines s'en servaient pendant leurs retraites;

16475



16476

Pendant que les fidèles les croyaient activement occupés à se regarder le nombril, — pour y voir plus clair.

Toutefois, Champollion jeune a cru reconnaître sur l'obélisque de Louqsor (côté occidental) deux joueurs, dont l'un fait sauter la coupe pendant que l'autre prend une prise de tabac, dans deux des personnages gravés sur ce monolithe mystérieux. Ce qui expliquerait jusqu'à un certain point ce mot profond du roi d'Égypte Thoutmosis à une députation de ses sujets qui lui demandaient une réforme dans la coupe des cheveux : « Allez vous asseoir; et si vous n'êtes pas contents, vous prendrez des cartes. »

Nous ne nous prononcerons pas.

Voilà pour le piquet.

Quant à la cartomancie, il y a lieu de la croire au moins aussi ancienne que le piquet. Depuis son expulsion du paradis terrestre, l'homme, ayant toujours été médiocrement satisfait de son sort présent, a été par conséquent curieux de savoir si ses désagréments dureraient dans l'avenir. De là, les prophètes faux ou vrais.

Il y a deux moyens de les distinguer : le premier, c'est de se persuader que rien ne ressemble plus à un faux qu'un vrai, et réciproquement.

Le second, qui paraît de tous points le meilleur, d'acheter ce petit ouvrage, œuvre de sorciers qui en seront singulièrement flattés.

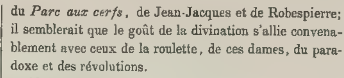
Comment et quand les cartes et leurs différents usages ont-ils été connus en Europe? Voilà la question. Nous aurions bien écrit un gros livre pour la résoudre; mais cela vous aurait peut-être encore plus ennuyé de le lire que nous de le faire.

La croyance générale est que les cartes auraient été inventées pour distraire la folie de Charles VI, et cette opinion a fait dans le monde une fortune d'autant plus brillante, qu'elle est fausse comme une prédiction de M. Babinet.

Un fait positif, c'est que ce n'est pas M. de Montyon qui a pris pour cela un brevet d'importation.

Une bande de ces gredins qu'on appelait *routiers*, revenant d'Espagne après avoir couronné un de ses amis, a, suivant quelques doctes, acclimaté le piquet chez nous, et les premiers tireurs de cartes qu'on ait vus dans notre belle France ont probablement été pendus en qualité de tireurs de bourse; ils appartenaient à la race des *Zingari*, vulgairement appelés *Bohémiens*, parce qu'ils ne sont pas originaires de Bohême.

Le grand siècle de la cartomancie est le dix-huitième; vous savez peut-être pourquoi : c'est l'époque de Law,



du *Parc aux cerfs*, de Jean-Jacques et de Robespierre; il semblerait que le goût de la divination s'allie convenablement avec ceux de la roulette, de ces dames, du paradoxe et des révolutions.

Alors vivait un perruquier, nommé Alliette; doué de ce génie qui semble inhérent au peigne et spécial au fer à friser, il s'avisa de devenir prophète sous le nom d'Etteila.



16477

Il a laissé, sans compter les oracles, un grand nombre de livres. En les lisant, on se sent regretter les perruques de lui, — qu'on a perdues.

Un autre devin par les cartes, du dix-huitième siècle, est Martin. Ce personnage était cul-de-jatte, et se locomouvait au moyen d'une sébile à roulettes dans laquelle il était assis; c'était cabalistique, mais cela ne devait pas être beau du tout.



16478

Enfin parut mademoiselle Lenormand, la *diva*, qui,



16479

venant après la sibylle d'Endor, celle de Delphes, celle de Cumes, les druidesses, les walkyries, etc., les surpassa toutes, et galope aujourd'hui à grandes guides sur le chemin de la postérité, escortée des pharamineux oracles qu'elle a — ou qu'elle n'a pas rendus.

Il y a sans doute encore des sorciers qui tirent les cartes ; la preuve, c'est que nous en sommes deux, et que nous n'entreprenons jamais, sans nous consulter l'un l'autre, un voyage de quelque importance sur l'impériale de l'omnibus.

Quant aux autres, vous pensez bien que nous n'allons pas vous les nommer.

E. GUILLOT.

SERMONS DANS LE DÉSERT.

I.

A propos de la toilette des femmes. — Le mot d'un mari. — J. J. Rousseau. — Pourquoi les jeunes gens veulent rester garçons. — L'article de Paris. — 600,000 bras occupés par le luxe. — Épisode de 1848. — Un carrossier. — D'une théorie de Balzac. — Le vieux vers de Juvénal. — Une boutade de madame Émile de Girardin. — Les soirées d'Armand Marrast — Le mot de M. de Vatimesnil. — Roger de Beauvoir.

Très-chers frères, je prêche; — je prêche dans le désert, je ne l'ignore pas; n'importe, je veux crier : *Vox clamantis in deserto;* — je veux crier contre le luxe.

***

Il y a décidément réaction dans les ménages de Paris contre la toilette des femmes.

Ce sont, bien entendu, les maris qui protestent et demandent qu'on change tout le système. Je n'ai pas besoin de dire que le revirement ne sera pas aisé à accomplir : d'abord, parce qu'il est dans les instincts de toute fille d'Ève d'aimer beaucoup à dépenser beaucoup d'argent; — en second lieu, parce que les toilettes du jour rendent véritablement les femmes charmantes.

J'ai voulu noter cette plainte d'un mari, — (cela date de l'hiver de 1859).

— Voilà une chose bizarre, ma chère belle, vous en conviendrez avec moi : — moins vous vous mettez d'habits sur le corps et plus votre habillement coûte cher!

***

Dans le monde, — au bal, — à un dîner — ou au spectacle, — être proprement vêtue pour une Parisienne de nos jours, c'est être à moitié nue.

A propos de cette nudité toujours croissante, — il faudrait dire toujours descendante, — je demande à citer un tronçon de Jean-Jacques Rousseau.

« Les femmes sauvages n'ont pas de pudeur, car elles » vont nues. Je réponds que les nôtres en ont encore » moins, car elles s'habillent. »

***

Mais votre Jean-Jacques Rousseau, c'était un hibou!

— D'accord, répliquait Diderot, un hibou; mais c'est le hibou de Minerve.

***

Presque tous les jeunes gens à marier d'aujourd'hui tiennent le même langage :

— Je reste garçon, parce qu'une femme de nos jours coûte trop cher à habiller.

***

Au fait, qu'est-ce qu'une dot de cent mille francs pour l'entretien d'une femme? — Beaucoup s'écrient :

— Cette petite n'a que cent mille francs? Disons qu'elle n'a rien.

***

On répond à ce fait par un autre fait :

Supprimez le luxe et vous tuez l'*article de Paris;* or, l'*article de Paris* occupe six cent mille bras, pour le moins, tous les jours. Osez donc!

Rien de plus vrai.

Il m'a été loisible d'entrer dans l'analyse des divers éléments qui composent cette portion si notable du commerce contemporain qu'on appelle l'*article de Paris.* Hommes, femmes, enfants et vieillards en vivent par centaines de mille. Que de choses! La bijouterie, vraie et fausse, les dentelles, la ganterie, la tabletterie, les modes, la parfumerie, la potichomanie, vingt autres industries que je ne nomme pas, répandent sinon l'abondance, du moins la vie dans les cinquième, sixième, septième et huitième arrondissements, sans parler des autres. Le seul commerce de jouets d'enfants a pris depuis 1830 un accroissement tel qu'il donne aujourd'hui du travail à vingt mille ouvriers.

En février 1848, le premier effet de la révolution, très-lacédémonienne dans son origine, a été de frapper d'une soudaine paralysie l'ensemble de tous ces intérêts. C'est dans ce temps-là qu'un carrossier, mon voisin, me prenant à part au corps de garde de la garde nationale, place Lafayette, me disait :

— Monsieur, c'est certainement une belle chose que l'émancipation d'un peuple, mais il faut avant tout que l'émancipé ait du pain sur la planche. Je prévois que Paris restera bien un an sans faire de carrosses. Pendant ce temps-là, les hommes mangeront-ils les chevaux ou bien sont-ce les chevaux qui mangeront les hommes?

***

Qu'on la prenne en long ou en large, en bas ou bien en haut, au point de vue qu'on voudra, on verra que cette question du luxe parisien est entourée d'aspérités, toute couronnée de ronces et d'épines.

***

Balzac avait essayé de se battre avec cette Chimère. — Cette fois Bellérophon a eu le dessous.

Dans l'un des trois numéros de cette *Revue parisienne* qui fait la constante admiration des critiques, notre dit Balzac prétend que les riches sont perdus s'ils ne savent pas se montrer riches. Il veut qu'ils s'élèvent au-dessus de la foule en payant les objets de luxe par des sommes insensées.

Pour le contenter, il faut, par exemple, que M. le baron de Rothschild fasse chaque semaine l'acquisition d'un vase étrusque de 50,000 francs;

Il faut que les duchesses, toutes vêtues, vaillent un million la pièce, pour le moins;

Il faut surtout qu'une grande dame n'obéisse pas à l'esprit de sordidité grossière qui fait qu'une marquise loue, pour quinze centimes, au cabinet de lecture du coin, le roman nouveau que la charcutière, sa voisine, feuilletait hier de ses doigts rouges, — pour le même prix.

Vous pensez bien que Balzac ne résout en rien la question et qu'il l'embrouille, — au contraire, — le plus possible.

***

En attendant, le luxe prend à Paris un développement si exagéré, qu'aucune puissance terrestre ne me paraît assez forte pour s'opposer à ses hyperboles. Rien n'y pourrait, rien, — ni les lois somptuaires, si l'on en faisait; — ni la comédie aristophanique, si l'on avait le talent de la faire; — ni la satire aux ongles de plomb, si l'on retrouvait son fouet, — perdu depuis tant de siècles.

Parisiens, Ninivites, Romains de la décadence, Sybarites, on croit déjà voir s'avancer vers nous cet hexamètre aux pieds ferrés, ce vers prophétique et si menaçant de Juvénal, — où le poëte dit que *le luxe a vaincu Rome pour venger l'univers vaincu.*

***

Je dois faire remarquer pourtant que beaucoup d'esprits d'élite ont sur cette affaire du luxe la même philosophie que l'auteur d'*Eugénie Grandet.*

En 1836, madame Émile de Girardin faisait une sorte d'épître en assez beaux vers aux députés de la gauche qui déclamaient contre le luxe.

— Achetez donc des chapeaux neufs à vos femmes, disait-elle, — cela vaudra mieux que de faire des phrases.

Ce n'était pas répondre.

Armand Marrast était aussi de cet avis, puisque après les sanglantes journées de juin il donnait le signal de la réouverture des salons, — qu'il faisait danser et servait des glaces au Palais-Bourbon.

Un des chefs de la droite à la Législative, M. de Vatimesnil, ancien ministre de Charles X, repoussait même les attaques outrées de ses amis contre le président de la Constituante.

— Au bout du compte, messieurs, il a rendu un grand service à Paris, puisqu'il a fait renaître le commerce des marchandes de violettes.

Observation très-délicate et très-fine.

Mais le luxe, comment le vaincre?

Les Levantins ont trouvé moyen de vivre avec la peste.

***

J'ai retenu aussi ce que m'a dit Roger de Beauvoir, un matin, au coin de son feu.

Veux-tu que je te dise? Il faut bien dépenser son argent, c'est le seul moyen de faire des économies.

Prenons tout cela en riant, — à la bonne heure.

PHILIBERT AUDEBRAND.

VARIA.

A la première de *Faust*, un monsieur racontait à son voisin comment un Italien de ses connaissances avait failli chanter le rôle du ténor, dans l'opéra de Gounod.

— Oui, monsieur, disait-il, à la répétition le premier acte avait marché comme sur des roulettes. Malheureusement, un chat a saisi le chanteur à la gorge et il n'a pas pu continuer. C'est égal, c'est tout de même un fier ténor.

— Eh bien, monsieur, répondit le voisin, c'est absolument comme moi; j'ai à la maison un violon de Stradivarius sans pareil... Malheureusement je ne sais pas en jouer.

***

M. ***, négociant israélite, est fort grossier, contrairement à la coutume de sa nation.

— Tenez, disait-il dans le paroxysme de la colère à un de ses employés qui avait commis une erreur, vous n'êtes qu'un c.ch.n!

— Eh bien, tant mieux, répondit le chrétien blessé, les Juifs ne me mangeront pas.

***

— Avez-vous vu l'éclipse? demandait M. B..., l'astronome illustre, à une dame.

— Hélas! non, monsieur, on ne m'a pas avertie; je l'ai fort regretté.

— C'est dommage, en effet, car c'était fort curieux. La prochaine fois l'Observatoire y attachera une sonnette.

***

Nous racontions à G. Aimard, l'auteur de romans américains si dramatiques, combien nous avions eu peur, dans nous ne nous rappelons plus quelle circonstance.

— Eh bien, nous répondit gravement le Cooper français en dardant sur nous ce regard effrayant qui communique tant de couleur locale à sa physionomie, qu'eût-ce donc été, si tu avais été, comme il m'arriva un jour en Patagonie, embrassé, — malgré toi, — par une femme anthropophage?

E. G.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un vieux rentier de village, connu par son avarice, avait cru devoir offrir chaque hiver, sur les sollicitations du curé de l'endroit, deux paires de sabots aux enfants les plus pauvres de sa commune.

Un soir, notre avare passa de vie à trépas, et le bon prêtre de la paroisse crut devoir lui faire un éloge funèbre au prône.

— Où le mettrons-nous, ce bon M. Blandin, qui don-

nait chaque hiver deux paires de sabots à nos pauvres? criait l'ecclésiastique du haut de sa chaire. Nous le mettrons avec les bienfaiteurs du pays. Oh! ce n'est pas assez pour lui...

Où le mettrons-nous, ce bon M. Blandin? Nous le mettrons avec les bienfaiteurs du département... Non! ce n'est pas assez pour lui.

Où le mettrons-nous, ce bon M. Blandin? Nous le mettrons avec les bienfaiteurs de toute la cinquième division militaire... Non! ce n'est pas encore assez pour lui.

Où le mettrons-nous, ce bon M. Blandin!...

— Ah! c'est trop fort, interrompit un paysan impatienté en s'enfuyant, flanquez-le à ma place, car je m'en vas!

⁂ Trouvez-moi une meilleure définition de l'*épigramme* que celle qui suit, et cependant elle n'est pas jeune, elle date de Voltaire :

« L'épigramme est le supplément de la loi. »

Luc Bardas.

THÉATRES.

En l'absence de quelque grande pièce à grand effet, et signée d'un grand nom, l'Odéon a fait sa réouverture avec *Un portrait de maître*, petite fantaisie écrite par un poëte, M. Barillot, et une longue comédie assez bien faite, mais peu littéraire, composée par M. de Kéraniou, un homme qui saura bientôt son métier, et qui passera prochainement les ponts pour aller aux théâtres du boulevard. Dame! on ne trouve pas des chefs-d'œuvre tous les jours.

Nous préférons *Un portrait de maître* à *Noblesse oblige*, à cause du mérite de son style. Cette comédie est pourtant bâtie sur une donnée bien faible, mais peu importe. L'auteur n'a eu d'autre intention que d'écrire de jolies choses, et il a réussi.

Quant à la grande comédie de M. de Kéraniou, nous y attachons moins d'importance qu'à cette bluette. *Noblesse oblige* est un emprunt à une nouvelle de Balzac, le *Bal de Sceaux*, avec l'ajustement d'un dénoûment vulgaire.

Cette pièce semble écrite pour prouver que les grands seigneurs ont fait leur temps, et que les bourgeois intelligents sont les rois de l'époque. Ceci n'offre guère le mérite de la nouveauté, et M. Legouvé a édifié une comédie intitulée *Par droit de conquête*, qui ne veut pas dire autre chose. Était-ce la peine de mettre Balzac à contribution pour soutenir cette thèse banale?

Un artiste qui comprenait Balzac, c'est Frédérick Lemaître. Avec quelle puissance, quelle vigueur, quelle audace il a créé *Vautrin*, ce drame qui ne devait vivre qu'un soir! Frédérick-Lemaître a traité avec l'Ambigu pour un certain nombre de représentations. Il va passer en revue son glorieux répertoire, et pour commencer il a reparu dans le *Vieux caporal*, drame de MM. d'Ennery et Dumanoir, représenté pour la première fois à la Porte-Saint-Martin le 9 mai 1853.

Frédérick a peut-être un peu moins de fougue que dans ce temps-là; mais comme il nuance avec art ce rôle du vieux caporal devenant muet lorsqu'il s'entend accuser de vol!

Frédérick nous amène à jeter un coup d'œil sur le théâtre infime d'où il est parti pour devenir le premier acteur de drame de ces temps-ci.

Je suis entré, l'autre soir, dans ce populaire théâtre des Funambules, qui peut mettre sur son blason artistique les noms de Frédérick Lemaître et de Deburau. On y jouait une grande pantomime nouvelle, les *Berlingots du diable*. MM. Markais et Alex. Guyon, artistes des Folies-Dramatiques, sont les auteurs de cette amusante bamboche. Ils n'ont pas essayé d'écrire, comme d'autres, une pantomime humanitaire *en vers*, car on a écrit des pantomimes en vers, se souvenir du *Bras noir* des Folies-Nouvelles. Ces deux estimables auteurs n'ont pas cherché à surprendre le secret des harmonies grandioses écloses au sein des théories étoilées. Ma foi, les coups de pied de Pierrot, les pétarades de batte d'Arlequin, les baisers furtifs de Colombine, les conjurations d'Alcofubas, toutes ces joyeusetés sont aussi littéraires que certaines pantomimes bien vantées, et elles n'en sont pas plus fières.

L'administration des Funambules a bien fait les choses. Décors, trucs, costumes, chute d'eau naturelle, tout défile splendidement devant les yeux avec les éblouissements du vertige.

Le voisin des Funambules, le théâtre des Délassements, a donné une drôlerie fort piquante de MM. Henri de Kock et Blum, dont le titre est emprunté aux amusantes séries publiées par M. Randon dans cette feuille. *Il n'y a plus d'enfants* aura autant de succès sur la scène qu'il en a obtenu dans le monde des amis de la caricature. C'est surtout en voyant une toute petite fille danser le cancan de Rigolboche (de chaloupeuse mémoire), qu'on peut s'écrier : *Il n'y a plus d'enfants*.

Albert Monnier.

PINCEZ-MOI A LA CAMPAGNE!!

ALBUM COMIQUE DE CHAM.

Cham prend un Parisien, M. de Croquoison, l'envoie passer quelques jours à la campagne, dans le château de madame la marquise de la Coquardière, et lui fait goûter tous les plaisirs de la villégiature. M. de Croquoison est chargé des commissions de madame la comtesse, il emporte des crinolines pour madame, des ballons pour les enfants, des cartons à chapeaux, etc., etc. — Il manque le train express, arrive par le train omnibus, débarque à la nuit, se bat contre le chien de garde, couche sur un canapé, ne dort pas, etc., etc. Puis il faut qu'il joue dans une comédie de salon : il fait venir un costume qui lui va fort mal, mais qui lui coûte fort cher; puis la comédie ne se joue pas, etc., etc., etc. Tout cela est dessiné avec la verve originale et surtout baroque de Cham, tout cela est d'une très-spirituelle, très-amusante bêtise, et forme un des plus piquants albums qu'ait produits le caricaturiste parisien. Prix de l'Album broché, 8 fr.; — rendu *franco,* 10 fr.

POUR NOS ABONNÉS SEULEMENT, rendu *franco,* 7 fr.; au bureau, 6 fr.

Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

OUVRAGES RÉCEMMENT PUBLIÉS
PAR LA LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14, A PARIS.

ACHARD (Amédée). *Montebello, Magenta, Marignan,* lettres d'Italie. 1 vol. in 12 2 fr.

ANONYME. *Annuaire des eaux minerales et des bains de mer.* 1 vol. in-18. 2 fr.
— *L'Enfant.* 1 vol. in 12 3 fr 50 c
— *Nouveau plan de Paris,* dressé par Vuillemin, avec une liste alphabetique contenant les avenues, les barrieres, les boulevards, les cités, les cours, les galeries, les halles, les impasses, les marches, les monuments, les passages, les places, les ponts, les quais et les rues comprises dans l'enceinte des fortifications, et indiquant leur situation avec renvoi au plan 1 vol. in-16 oblong Prix du plan seul en feuille, 1 fr. 50 c; cartonné, avec la liste alphabétique, 2 fr 50 c

AUNET (Mme Léonie d'). *Étiennette. — Sylvère. — Le secret.* 1 vol. in-12. 2 fr.

BOINVILLIERS Édouard). *Des transports à prix reduits* sur les chemins de fer. 1 vol. in 8. 1 fr.

BULWER-LYTTON (sir Edward). *Le dernier des barons,* roman anglais, traduit avec l'autorisation de l'auteur. 2 vol in 12 4 fr

CORTAMBERT. *Cours de geographie* comprenant la description physique et politique, et la geographie historique des diverses contrées du globe. 3e édition 1 vol. in-12 3 fr 50 c.

DIDIER Charles). *Les amours d'Italie.* 1 vol. in 12, broché. 3 fr. 50 c

DURUY. *Histoire romaine.* 3e édition. 1 vol. in-12, avec cartes et gravures 4 fr
— *Petite histoire du moyen âge* 1 vol. in-18. 1 fr

FIGUIER Louis). *Les grandes inventions scientifiques et industrielles.* Ouvrage destine à servir de livre de lecture dans les écoles primaires et dans les écoles d'adultes 1 vol in-12, avec 86 figures dans le texte. 1 fr 50 c

HEIBERG. *Nouvelles danoises,* traduites par X. Marmier. 1 vol in 12, broché 2 fr

JACOBS. (J. F.). *Manuel pratique des jardins d'enfants,* de Frédéric Frœbel, à l'usage des institutrices et des mères de famille; composé par J F Jacobs sur les documents allemands, avec une instruction de Mme la baronne de Marenholtz 1 vol. in-4. Prix, broché, 10 fr

JOANNE (Adolphe). *Itineraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, du mont Blanc et du mont Rose.* 3e édition entièrement refondue, contenant 10 cartes, 6 plans de ville, 80 vues et 7 panoramas. 1 vol. in 12 Prix, broché, 13 fr. 50 c, relié, 15 fr
— *Manuel du voyageur en Suisse* (nouvel Ebel) 2e édition, 1 vol in 12 avec 8 cartes et 5 plans de villes. Broché, 8 fr. 50 c ; relié, 10 fr.

JOANNE et DU PAYS. *Itinéraire de l'Italie septentrionale,* contenant la Savoie, le Piémont, la Lombardie et la Vénetie 1 vol. in-12, contenant 5 cartes et 8 plans de villes. Prix, broché, 5 fr.; relié, 6 fr.

JOURDAN (Louis) *Contes industriels* 1 vol. in 12, broche, 3 fr. 50 c.

LABOULLAYE Éd.). *Abdallah* ou le trèfle à quatre feuilles, conte arabe 1 vol in-12. 2 fr

LAMARTINE (Alph. de) *Raphaël,* pages de la vingtième année. Nouvelle édition 1 vol. in-12 1 fr

LAUGEL (A *Études scientifiques* (le pôle nord et les découvertes arctiques, le pôle austral et les expéditions antarctiques, communications interocéaniques dans l'Amérique centrale, les Russes sur le fleuve Amour les volcans de Java; la télégraphie électrique entre les deux mondes; la géographie de la mer). 1 vol. in-12 3 fr 50 c

LAVALLÉE (Th.). *Histoire de la Turquie.* 2e édition, continuée jusqu'en 1856 (collect Hetzel), 2 vol. 7 fr.

LEMOINE (Édouard). *Plombières et ses environs,* guide du voyageur. 1 vol. in-12. 2 fr.

MAYNE-REID. *Les vacances des jeunes Boërs.* Ouvrage traduit de l'anglais et illustré de 12 grandes vignettes. 1 vol. in-12. 2 fr

PERRENS (F. T.). *Jérôme Savonarole,* d'après les documents originaux. 3e édition. 1 volume in-12 3 fr. 50 c.

RUCK (Gabriel). *Arithmétique des écoles primaires.* 1 vol. in 18 60 c

SAIGEY, SONNET. etc. *Nouveau manuel du baccalaureat ès sciences restreint pour la partie mathématique,* avec la collaboration pour la partie littéraire de MM. Jourdain, Duruy et Cortambert. 3 vol. in-12. 12 fr.

SAINTINE (X B). *Les métamorphoses de la femme.* 1 vol in-12 Broche, 2 fr

SMITH (J. F.). *La femme et son maître,* roman anglais, traduit avec l'autorisation de l'auteur. 3 vol. in-12. 6 fr.

SOMMER. *Manuel de l'art épistolaire* 3e édition. 2 vol. grand in-18, brochés. 3 fr. 25 c.

TEXIER (Edmond) *Chronique de la guerre d'Italie.* 1 vol. in 12, broché 3 fr. 50 c.

ULLIAC TRÉMADEURE (Mlle). *La maîtresse de maison.* 1 vol. in-12. 3 fr 50 c.

VOLTAIRE. *Œuvres completes,* tomes I et II. Prix de chaque volume, 2 fr. L'ouvrage complet sera publié dans un très-court délai.

CES OUVRAGES SERONT ADRESSÉS FRANCO A TOUTE PERSONNE QUI EN ENVERRA LE PRIX A MM. L HACHETTE ET Cie EN UN MANDAT SUR LA POSTE ET DANS UNE LETTRE AFFRANCHIE.



COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'après les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, coloris à l'aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. Prix de l'Album, 8 francs *franco*

Adresser un bon de poste a M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



DÉCOUPURES DE PATIENCE.

Des dessins noirs sont imprimés sur un papier glacé, noir par derrière; de sorte que le dessin étant découpé se trouve noir des deux côtés; ce qui ne permet pas de reconnaître par quel moyen facile il a été exécuté. C'est un travail de patience, un amusement pour les personnes adroites, et un passe-temps pour les soirées de la ville ou les journées de mauvais temps à la campagne. Le cahier, qui contient plus de **40** dessins grands et petits, ne se vend que 4 fr. rendu *franco* sur tous les points de la France. Envoyer un bon de poste ou 20 timbres-poste de 20 centimes à M. Philipon fils, 20, rue Bergere.

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS.

GUSTAVE DORÉ a représenté dans une série de lithographies, exécutées avec toute la verve qu'on lui connaît, les différentes sortes de gens qui habitent tels et tels quartiers de Paris, — qui fréquentent tels et tels établissements ou localités. C'est un fort bon Album de salon. Prix : 8 fr. au bureau, 10 fr. rendu *franco.*

Pour les abonnés du JOURNAL AMUSANT *Journal pour rire*), prix, rendu *franco* : 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



STATUETTE DE

JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE
EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE,
FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, au Journal, rue Bergère, 20.

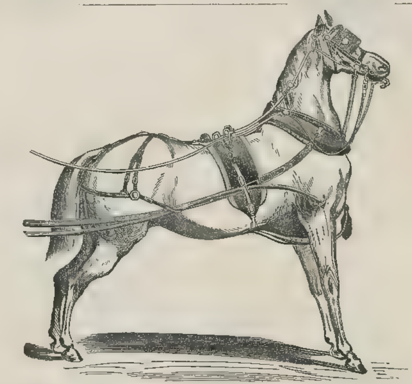


DESSINS DU JOURNAL AMUSANT

EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant.* Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors a très bon marché. On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux.*

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c, nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'etendue de la France.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais ; chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier 20 fr. — 15 fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

LA CHICANE ET L'AMOUR

Deux vertus du même prix, par LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

Trente caricatures lithographiées; Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente. — *Franco,* pour les abonnés du *Journal amusant,* 7 fr. au lieu de 10. — Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 195. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 24 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER.
selon les droits de poste

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun credit.

LES BAINS DE MER (2e série), — par MARCELIN.



La mer, aujourd'hui, avec les chalets, les crinolines et les ânes, c'est tout à fait le lac d'Enghien... un peu plus grand.

16480

SON JOURNAL.

— Encore un nouveau journal?

— Nouveau, non, car il remonte à plus de vingt ans.

— Est-ce la *Patrie*, le *Siècle*, la *Presse!*...

— Non, celui dont je parle n'a pas de cautionnement.

— Alors c'est un journal littéraire... Vingt ans, mais je n'en connais pas qui paraisse depuis si longtemps.

— Celui-là ne paraît pas, il n'a jamais paru, ne paraîtra jamais.

— Et il vit depuis vingt ans? c'est extraordinaire!

— Ne paraissant pas, comment voulez-vous qu'il meure?

— Le moyen n'est pas violent, et il paraît sûr et peu coûteux. Qui est-ce qui le rédige en chef?

— Un de mes amis, M. Pierre-Jacques Durand et Cie.

— Connais pas.

— Tant pis pour vous, je vous jure que vous y perdez!

— Et il fait son journal?...

— Tous les jours.

— Ça s'appelle?...

— Il a hésité longtemps entre plusieurs titres. *Confessions* le tentait beaucoup...

— C'est donc un journal religieux?

— Religieux, commercial, politique, scientifique, statistique, médical, théâtral; il y a de tout : c'est une véritable encyclopédie quotidienne de tous les événements grands ou petits, de tous les faits intéressants ou insignifiants dans lesquels mon ami a joué un rôle actif ou passif.

— Qu'est-ce que vous dites donc?... Ce sont les Mémoires de M. Pierre-Jacques Durand alors?

— Précisément. Je vous disais qu'il avait balancé longtemps entre plusieurs titres : il a repoussé celui de *Confessions* par égard pour saint Augustin et par haine de Jean-Jacques, qu'il considère comme un mauvais coucheur, — l'appréciation est de lui, — vous vous en doutez. *Mémoires* lui a répugné, on en a tant usé : et *la contemporaine*, et Chateaubriand, et M. Véron, et Vidocq, sans parler de Céleste Mogador, d'Alexandre Dumas et

LES BAINS DE MER (2e série), — par MARCELIN (suite).



16481

PÊCHEUSE OU PÉCHERESSE.

Encore n'est-ce pas la première venue qui pourrait porter cette toilette-là.



16482

DES NATURELS..... EXQUIS.



16483

TOUJOURS FRANÇAIS !

— Vite, monsieur, rattrapez mon chapeau qui vient de tomber à l'eau.
— Je le sauverai, madame, au péril de mes bottes.

de M. Guizot. *Souvenirs* lui allait assez, et je ne sais pas au juste pourquoi il ne l'a pas pris. Espérons qu'il a eu ses raisons pour le laisser de côté. Peut-être bien qu'étant avant tout un garçon véridique, il a craint que la postérité ne plaçât son œuvre au rayon des apocryphes, à côté du livre qui n'est pas de madame de Créqui et des feuilletons intimes de M. Marco de Saint-Hilaire. — *Histoire de ma vie* lui souriait, mais il y avait un précédent qui l'aurait condamné à ne se peindre qu'en buste, et il tenait à tout dire. Il lui a donc fallu rejeter encore ce titre-là. Il ne savait plus lequel prendre, quand, en rangeant ses livres de commerce, — il est boutiquier, — il sauta de joie en criant : — « *Journal! journal!* Voilà ce qu'il me faut! » Et il écrivit ce mot en gothique allemande et brodée en tête de chacun des vingt volumes déjà rédigés.

— Alors ce M. Durand est un boutiquier, et ce n'est pas du tout son état d'écrire un journal?

— Non-seulement ce n'est pas son état, mais encore il n'y est forcé par aucune voie de fait ou de droit.

— Et il s'est dit un beau jour : — « tiens, je vais écrire mon journal. »

— Parfaitement, et ce qui est pis, il tient scrupuleusement depuis deux fois dix ans l'engagement pris envers lui-même. « Je ne mourrai pas tout entier, » me disait-il d'un air solennel en me montrant ses manuscrits, et il ajouta, — « J'en suis au vingt et unième, et le *Saint-Simon* de M. Hachette n'a que vingt volumes! »

Je l'ai regardé attentivement : l'œil était brillant, la main s'agitait fébrilement vers le ciel, mais, tout bien vu et bien observé, il m'a semblé jouir de tout le bon sens dont le ciel l'a doué à sa naissance.

— Je serais curieux de parcourir ce journal.

— Eh bien, moi, que vous avez l'imprudence de lire, j'ai fait plus, j'ai pris plusieurs volumes, avec le consentement de Durand, et je suis tout prêt à vous en donner des extraits.

— Je suis tout yeux.

— Je copie un peu au hasard :

4 MAI 1839.

Dimanche. — J'ai été réveillé ce matin à trois heures trente-sept (1) par mon cousin Antoine : « — Dépêche-toi, dépêche-toi, m'a-t-il dit, nous allons voir les eaux et le musée de Versailles par le chemin de fer. On n'attend plus que toi; dépêche-toi. »

Je me suis jeté en bas du lit, il ne faisait pas jour : tout ce qu'il y a de plus *pétro-minet*. Je me suis plongé la tête dans ma cuvette (2); j'avais les yeux qui me piquaient de sommeil. Je me suis habillé. Heureusement j'ai trouvé dans ma commode un pantalon blanc de l'an dernier (3), seulement il y manquait deux boutons; je les ai recousus à moitié endormi avec du fil noir faute d'autre, et comme les jambes étaient frangées, j'ai coupé les fils (1), mais avec soin. Je suis sûr que personne ne s'en sera aperçu (2). J'ai mis des bottes; le pied droit est un peu juste. Je ne sais pas si c'est mon pied qui est plus gros ou la botte qui est plus petite; il faudra que je regarde dans le *Dictionnaire de la conversation* (3). A force de me remuer, j'ai tant fait que quand je suis descendu au magasin j'étais presque réveillé.

Ma cousine se disputait avec mon cousin.

— Pourquoi emmener Pierre? disait-elle, c'est une dépense inutile. (Les femmes sont *rats* (4)!)

— Bah! bah! répondait mon cousin, nous ne pouvons pas l'abandonner comme ça à Paris, sans protection, pendant notre voyage; il a dix-huit ans, il n'aurait qu'à se perdre.

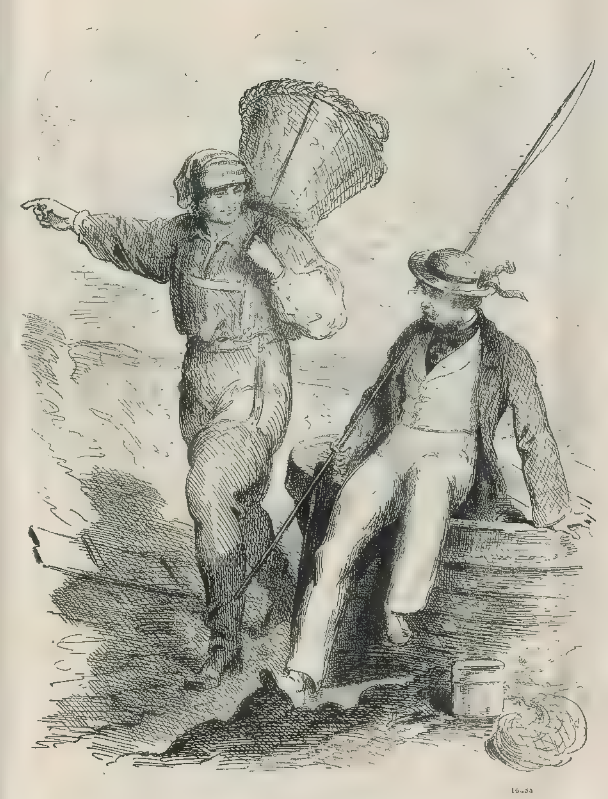
— Laissez donc, dit-elle, vous êtes un lâche; c'est pour lui faire porter le panier.

— Et bien, et puis après? fit-il effrontément. (Les hommes sont égoïstes (5)!)

(1) Voilà qui est précis. (N. de l'éd.)
(2) Il n'oublie rien. (*Id.*)
(3) Dans le fait, s'il oubliait quelque chose, que resterait-il? (*Id.*)

(1) Quel machiavélisme!
(2) A moins que M. Champfleury n'ait passé par là. (N. de l'éd.)
(3) Il est avide d'instruction. Il fera son chemin. (*Id.*)
(4) Publié *S. G. D. de l'éd.*
(5) *Id.*

LES BAINS DE MER (2e série), — par MARCELIN (suite).



UN EFFET DE MARÉE.

— Vous cherchez la rivière? elle a profité du beau temps pour aller faire un tour dans la haute mer; si vous voulez repasser ce soir ou demain matin, elle sera chez elle jusqu'à midi.



PAUVRES DEMOISELLES!

« La trop prévoyante administration du Casino prévient les familles qu'elle » mettra à leur disposition plusieurs pianos d'étude... »



OISIFS.

— Va-t-il bien mon chapeau tyrolien?
— Pas mal, et toi?
— Merci, et ta femme aussi?

J'étais si content de voir les eaux et le chemin de fer, que je n'ai pas pu déjeuner. Nous sommes arrivés rue Saint-Lazare à six heures. Nous avons attendu trois quarts d'heure le départ, et nous sommes montés dans une espèce d'omnibus qui ne finit pas. J'ai été voir la machine avec mon cousin, c'est très-laid. Je ne sais pas, mais comme dit ma cousine, tout ça c'est des bêtises, ça passera comme les boas (1). Enfin ça a sonné, et nous sommes partis; on nous a fait passer par un tas de caves. Pourquoi? Il paraît, d'après ce que m'a dit mon cousin, que c'est par économie de vapeur (2). Le gouvernement ne devrait pas souffrir ça.

Nous sommes arrivés à Versailles à huit heures. Il y a très-peu de devantures de boutique. J'ai regretté que ce n'ait pas été dans la semaine, j'aurais aimé à voir comment on fait les étalages en province. On y parle français, et les boîtes aux lettres sont absolument comme à Paris.

Nous avons été au Musée; c'est peut-être très-beau pour les personnes de la partie, mais ça m'a bien fatigué. J'ai vu le lit de Louis XIV; en voilà un qui aimait ses aises! Je n'aurais pas voulu être chargé de retourner ses matelas. Ses draps devaient coûter cher de blanchissage. Probablement on faisait la lessive, d'autant plus que l'eau ne manque pas à Versailles; ils ne savent qu'en faire, il y a un tas de gens et de bêtes en bronze qui la jettent et la rejettent de tous les côtés; comme le pays doit être humide!

Nous avons repris le chemin de fer à cinq heures du soir, et nous sommes revenus dîner chez Richard, au Palais-Royal, à trente-deux sous, quel dîner! J'ai mangé des goujons, du homard, du chevreuil et des meringues, et trois flûtes. A l'heure où j'écris (dix heures du soir), j'en ai encore le ventre comme un tambour. Je suis sûr que mon cousin a dépensé près de vingt francs dans cette partie-là; nous en avons pour longtemps.

Ce qui m'a fait encore le plus plaisir dans ma journée, c'est le Tapis vert et la pièce d'eau des Suisses; mais j'ai bien de la peine à croire qu'ils l'aient remplie ainsi qu'on me l'a raconté. Il me semble que ce n'aurait guère été convenable de la part d'étrangers (1) à la solde de la France.

LE DIMANCHE D'APRÈS.

Je suis allé aujourd'hui au bal Mabille; ah! si ma cousine le savait, elle l'écrirait à ma mère, et maman me maudirait. Si ce secret affreux pouvait mourir avec le papier auquel je le confie, je le brûlerais à l'instant; — mais non, il vivra éternel comme mes remords!

Mabille est un bal champêtre situé à l'autre bout de Paris, aux Champs-Élysées, dans l'allée des Veuves, endroit tout à fait désert, qui jouit d'une très-mauvaise réputation. — On paye dix sous d'entrée; — tous les jeunes gens du commerce qui mènent la vie *flamme de punch* (1) sont les habitués fervents de ce lieu de perdition, qui est aussi fréquenté par des blanchisseuses, des couturières, et même, aux grands jours, par des modistes. — Quelquefois on y rencontre des étudiants et des peintres, mais ces derniers y sont très-mal vus généralement; ils n'y font pas leurs frais, — ils sont trop sales et trop *canailles;* et puis presque tous sont affreux, ils ont des barbes, des cheveux et des chapeaux pointus à faire frémir. On dirait des sauvages; ils ne causent pas, ils hurlent; ils ne dansent pas, ils exécutent une espèce de danse sauvage qu'on appelle le *cancan*, et qui est bien nommée, car rien n'est plus horrible.

C'est le premier commis qui m'a entraîné à Mabille, ma cousine m'avait confié à lui, et il n'a pas craint... C'est mal, oh! oui, c'est très-mal.

Quelle soirée! j'ai encore les yeux remplis du scintillement des quinquets. Mes jambes frémissent encore en marquant la mesure d'un *galop* infernal. — La musique est de premier choix; il y a un piston qui se destine à l'Opéra, — et qui y arrivera, j'en suis sûr.

J'ai dansé avec l'amie d'une dame qui connaît M. Jules,

(1) On voit qu'à défaut de savoir, M. Durand, dans son jeune âge, n'avait pas la seconde vue. (N. de l'éd.)

(2) Sous le gouvernement de juillet la classe commerçante n'était pas des plus éclairées. (*Id.*)

(1) Se reporter à la légende; nous ne pouvons entrer dans les détails que M. Durand, avec son tact ordinaire, taxe d'inconvenants.

(1) Expression du temps. (N. de l'éd.)

LES BAINS DE MER (2e série), — par MARCELIN (suite).



VENUS SORTANT DE L'ONDE.
On ne voit que ça : Des perches ou des citrouilles.



LE QUARTIER DES DAMES
quand mademoiselle X... prend un bain.



UN NAUFRAGE.
.... Et la mer montait toujours!!!...



APRÈS LE BAIN.
Un monsieur chauve se donnant un air arabe.

— notre premier. — La dame est très-bien; ce qui m'étonne, c'est qu'elle tutoie Jules et l'appelle *mon chou;* il me semble que c'est un peu familier. Jules m'a dit qu'ils étaient amis d'enfance et qu'il devait l'épouser une année ou l'autre. — Il m'a demandé si je voulais être son garçon d'honneur, — j'ai répondu : — « Avec plaisir! » et ils ont tous ri comme des fous; — j'en ai rougi de colère. Est-ce qu'on se serait moqué de moi? — Si je le savais!...

Mademoiselle Julie, l'amie de la fiancée de Jules, appartient à une famille qui n'est plus ce qu'elle a été, par suite du choléra qui lui a enlevé sa fortune. — Elle est blonde, et travaille dans un magasin de la rue Grenétat; elle est très-instruite et connaît tous les romans de Paul de Kock, depuis *André* jusqu'à l'*Agnès de Belleville;* elle s'exprime d'une façon très-pure, mais je ne l'aime pas. Oh! non, je ne veux pas l'aimer; elle m'a dit qu'elle retournerait à Mabille jeudi. Irai-je? J'aurai ce courage.

(*La fin au prochain numéro.*)

GUSTAVE BOURDIN.

LES BAINS DE MER (2e série), — par MARCELIN (suite).



L'ESCLAVE DE L'HOTEL.

— Ma foi tant pis, je ne trouve qu'une botte à celui-là, je vas toujours lui mettre un soulier avec.



16491 LA DERNIÈRE CHAMBRE A LOUER. 16492

— Oui, monsieur, nous n'avons plus que cette chambre, et même, sur votre refus, on doit la garder pour la grande-duchesse Mélanie...

— Et sa cour!

SERMONS DANS LE DÉSERT.

II.

Touchant les notaires et les gens de lettres. — Frédéric Soulié. — Tout ce qu'on fait avec les gens de lettres. — Napoléon à Sainte-Hélène. — Où mène la philologie. — D'où vient le mot *chouette*. — Les *Métamorphoses* d'Ovide. — Les bibliothèques privées. — Un mot de M. Abel Hugo. — Un avoué près la cour impériale de Paris. — Trois bibliothèques. — Un mot de M. Victor Leclerc. — Un mot attribué à M. Villemain. — Une polémique à la brasserie des Martyrs. — Gustave Mathieu. — Perse. — M. Gaëtan de Larochefoucauld-Liancourt. — Un mot d'Alexandre Dumas. — Un mot de Lamennais.

Un notaire de province disait un soir d'hiver à Frédéric Soulié :

— Monsieur, on est injuste vis-à-vis des gens de lettres. Je reconnais qu'il n'y a pas au bagne un seul homme de votre profession, tandis qu'il y en a quelques-uns de la mienne.

— Quelques-uns de la vôtre et deux ou trois de toutes les autres, répondit finement l'auteur des *Mémoires du diable*.

* * *

Et cependant que de gens à Paris et ailleurs qui seraient disposés à répéter pour la littérature, dont ils ne connaissent point le personnel, ce cri inhumain des cabaretiers de province quand ils voient entrer chez eux la famille de Paul Scarron :

— *V'là les comédiens! serrez les couverts!*

* * *

Depuis trente ans les gens de lettres sont partout — à la tête de la société française.

C'est avec ce bois-là qu'on fait des préfets, des conseillers d'État, des organisateurs de grands intérêts, des diplomates, des magistrats, — mais surtout des ministres.

Il y a mieux, tout ce qu'il y a de considérable dans le monde social actuel, les généraux, les archevêques, les princes et même les banquiers, tout cela cherche à se faire passer pour *homme de lettres*.

Sur ce rocher de Sainte-Hélène où il était enchaîné par les rois comme le Prométhée antique l'était sur le Caucase par Jupiter, Napoléon, jetant son épée au vent, prenait la plume de l'homme de lettres.

* * *

Il existe au ministère des finances un employé à dix-huit cents francs, qui est un puits artésien de science, mais surtout de science philologique. Ce grammairien enragé a logé dans sa boîte osseuse le dictionnaire français en entier, les étymologies, les dérivés et tous les trésors de la syntaxe nationale. Chose étonnante, après les mille et un labeurs que lui ont demandés de si patientes études, il revient, comme un autre Faust, fatigué, désenchanté, sceptique. On lui a entendu dire cette phrase curieuse :

— Tout bien considéré, après avoir blanchi sur la grammaire, j'en suis arrivé à croire à l'orthographe de M. Marle. Je pense qu'il est fort indifférent d'écrire, par exemple, *Casterole* ou *Casserole*.

* * *

Tous tant que nous sommes, l'habitude de voir la scène sociale changer en vingt-quatre heures, hommes et choses, nous a rendus profonds sur les riens. Voilà pourquoi un mot nous fait souvent rêver des heures entières.

Il y a quelques jours, en parcourant avec un enfant de neuf ans les *Métamorphoses* d'Ovide, je m'arrêtais à cette fable où Minerve, mécontente de la corneille, son oiseau favori, trop indiscret, le changeait pour prendre la chouette, oiseau plus sage.

— Est-ce donc à cette vieille histoire que vient le sens de beau qu'on donne dans le peuple du mot *chouette?*

— Ça, c'est *chouette;* — rien de plus *chouette,* etc., etc.

* * *

Ceux des habitants de Paris qui ont à changer souvent de logement commencent à voir quelle gêne croissante leur cause le transport d'une bibliothèque. Si peu enclin qu'on soit à la lecture, il n'est pas possible de ne point accumuler de mois en mois dans sa maison tout ce qui s'imprime aujourd'hui avec une profusion si merveilleuse : — les brochures, — les journaux littéraires, — les romans, — les recueils, — les pièces de théâtre, etc., etc. — Trois ou quatre mille volumes sont bientôt formés, et ce n'est pas toujours aisé de donner asile à quatre mille volumes.

Il y a quatre ans, M. Abel Hugo, le frère aîné de notre grand lyrique, me parlait des ennuis que lui causaient ses livres.

— Francklin, me disait-il, prétend qu'un vice coûte plus que deux enfants à nourrir. J'étendrai son opinion à la possession d'une bibliothèque. Voilà trente ans que je suis occupé à m'en faire une. Que de sacrifices! que de démarches! que de lettres! que de temps perdu! Bon an, mal an, logement, reliure, entretien, cette fantaisie m'a coûté quinze cents francs. A la fin cette contrainte m'ennuie. Je vends toute la boutique. Je ne garderai qu'un *Dictionnaire des* 25,000 *adresses*.

* * *

Brochures, journaux, livres, *Revues*, je sais que beaucoup de papier qu'on imprime va chez la beurrière, chez l'épicier, sur le comptoir du marchand de saucisses et

NOS PAYSANS, — par BARIC.



16493

— Vous n' mangez donc jamais d' viande; toutes les fois que je viens, j' vois des *gaudes* (farine de maïs)! vous avez pourtant les moyens?
— Oui ben! mais les *disettes*!...
— Comment, les disettes?
— Oui, quéqu'i' diriont les autres?



16494

— Comment qu' ça va donc, mère Loison?
— Ça n' va guère, ma mignonne!... faut qu'i' passe queuqu' mauvaise nuée, pa'c'que j'ai tout ça tout entrepris!...

même dans la hotte du chiffonnier. Cependant il en reste encore dans une proportion effroyable.

Une remarque à faire, la librairie actuelle étant à très-bon marché et pouvant être achetée en détail, c'est, en général, en faisant l'acquisition de cinq ou six volumes que le prolétaire commence à se meubler.

Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, dit qu'il n'y a qu'un sot qui s'amuse à faire relier richement ses livres; — mais, dans ce cas-là, on ne trouverait que des sots dans la bourgeoisie parisienne, — ce que je suis loin d'admettre.

J'ai entendu un avoué près la cour impériale dire sérieusement à sa femme :

— Ma chère amie, comme tu t'achètes une robe de soie tous les mois, je vais faire comme toi ou à peu près : je ferai désormais relier mes livres en maroquin rouge.

***

Je connais, — pour les avoir entrevues, — trois belles bibliothèques de trois hommes du jour :

Celle de M. Victor Cousin, ancien ministre;
Celle de M. Crémieux, avocat;
Celle de M. Jules Janin.

M. Crémieux a bien voulu me montrer un magnifique Virgile in-folio, — avec gravures, — qui lui a été donné par mademoiselle Rachel.

***

Un mot qu'on prête à M. Victor Leclerc, doyen de la Faculté des lettres :

— Nous ressemblons aux Grecs du Bas-Empire. Nous avons dix mille volumes dans notre bibliothèque; nous n'avons pas dix pages dans la tête.

***

Un mot qu'on attribue à M. Villemain :

— Il y a des peuples qui jettent leurs idoles dans la rivière quand elles ne leur accordent pas ce qu'ils demandent. Est-ce que nous ne serions pas en droit de faire de même pour presque tous les livres qu'on publie?

***

Un soir que j'étais disposé à faire qu'on se moquât un peu de moi, à la brasserie de la rue des Martyrs, je citais, devant vingt culotteurs de pipes, le mot de saint Thomas : — *Timeo hominem unius libri*, — je crains l'homme qui ne lit qu'un livre.

— Allons donc, me disent deux ou trois voisins, est-ce qu'aujourd'hui on doit lire même un seul livre?

***

Ils voulaient dire :

— On ne va pas chercher chez autrui des idées qu'on a en soi-même.

Et l'un d'eux, poëte original, croyait me décocher une très-vive raillerie en m'appelant :

— *Succur de livres!*

***

Cela est d'autant plus bizarre que celui-là n'est autre que mon vieux camarade Gustave Mathieu, — l'auteur de *Jean Raisin*, — qui lit, relit, récite et traduit avec une précision désespérante l'œuvre de Perse, le poëte de la décadence latine le plus difficile à retenir et le plus malaisé à traduire.

A propos de Perse.

Un homme, qui est presque notre compatriote, à Gustave Mathieu et à moi, — M. G. de Larochefoucauld-Liancourt, auteur d'une *Agrippine* fameuse, a fait une traduction en vers des *Satires* de Perse.

Il m'en a même envoyé un exemplaire; mais le tome est si bien relié et il y a tant de dorure sur la tranche, que je n'ai pas pu me décider à l'ouvrir une seule fois.

***

J'ai entendu Alexandre Dumas dire chez lui :

— J'ai eu quelquefois des livres, mais jamais des miens.

***

Chez l'illustre *** c'est tout le contraire.

En fait de livres, on ne voit que ses œuvres.

> Mettez une *bûche* à la place,
> Cela vous voudra tout autant.

***

Lamennais disait :

— N'ayez pas plus de vingt livres. Sermons en l'air! voix du désert!

PHILIBERT AUDEBRAND.

LA RÉAPPARITION DU SERPENT DE MER.

Les peuples, sur la foi des petits journaux, ont vécu pendant longtemps dans cette croyance grossière que le serpent de mer n'était qu'un canard éclos dans le giron du *Constitutionnel*.

Eh bien, je suis fâché d'avoir à le dire, mais les peuples ont eu tort, et ce serpent fantastique existe réellement; on vient de le signaler dans la Manche et dans les colonnes du journal qui a guidé ses premières contractions.

Ce vétéran de la presse revient en effet à la *charge* pour faire naturaliser son monstre marin et couvrir de confusion les incrédules qui se sont obstinés à considérer sa découverte comme une balançoire à haute pression.

Il s'appuie maintenant d'une autorité, j'allais écrire d'un compère, et il essaye de prouver sa bonne foi.

La chose, après tout, est intéressante, et, à défaut de l'Académie des sciences, elle est du ressort du *Journal amusant*.

Le serpent de mer est-il un mythe fallacieux inventé par le *Constitutionnel* ou un ophidien gigantesque créé par la nature dans un jour de spleen? — *That is the question.*

L'examen des arguments qu'on invoque nous conduira peut-être à délier ce nœud gordien.

Comme preuve de l'existence de ce nouveau *Léviathan*, le *Constitutionnel* cite un extrait du *Journal du Havre*, lequel extrait n'est lui-même que la reproduction d'un article emprunté au journal anglais le *Register d'Yarmouth*.

Et d'abord voici un journal anglais qui me paraît suspect.

Poursuivons néanmoins.

Le *Register d'Yarmouth*, quel singulier journal! Et puis

Yarmouth, est-il bien sûr que Yarmouth ne soit pas un lieu imaginaire?

Enfin acceptons Yarmouth : le *Register*, disons-nous, raconte que le serpent de mer est entré dernièrement dans le port du Havre; dans quel but? le *Register* le cache. On ne connaît guère les caprices des reptiles, encore moins ceux des reptiles inconnus ou qui n'existent pas; peut-être le nôtre venait-il simplement au Havre pour se rendre aux bains de Dieppe.

Quoi qu'il en soit, au lieu d'accueillir notre serpent voyageur avec une cordialité écossaise, les Havrais lui donnèrent la chasse et le forcèrent à se réfugier dans une crique, où il fut pris.

Ici j'ouvre une parenthèse, et je me demande si le compositeur du *Journal du Havre* n'a pas perpétré involontairement une légère coquille; s'il n'a pas mis un *i* à la place d'un *a*; en un mot, s'il n'a pas lu *crique* au lieu de *craque*.

On comprend toute l'importance qu'aurait la constatation d'une pareille erreur.

En outre, une chose me frappe : l'événement s'étant passé non loin du Havre, il semblerait naturel qu'il eût été rapporté par le journal local, tandis que, au contraire, c'est le *Register d'Yarmouth* qui, flânant par là, on ne saura jamais pourquoi, raconte le fait *in extenso*.

Mais passons, arrivons au dénoûment.

Voilà donc ce géant des mers, doué, affirmait-on, d'une force de cinq cents requins, et de la prudence... du serpent, qui se laisse enfermer bêtement dans une craque.... non, une crique, et traîner sur la grève comme une vulgaire limande.

On se presse, on l'entoure, on le mesure; il a huit pieds de long, taille un peu modeste, on en conviendra, pour le monstre annoncé par le *Constitutionnel*, qui, d'après ce journal, rendait une foule d'anneaux à la baleine.

Mais en voici bien d'une autre; après l'avoir examiné de près, on découvre que cet ophidien supposé n'est qu'un pseudo-serpent de mer, et qu'il a toutes les apparences d'un merlan, d'un gros merlan, d'un merlan phénomène, mais enfin d'un merlan.

Étonnement prolongé!

Avec ce résultat inattendu, que devient la version du *Constitutionnel?* Car si le poisson capturé est un merlan, ce n'est pas un serpent de mer; il faut s'entendre.

Attendez cependant.

Allons, *Journal du Havre*, vous l'entendez, c'est un merlan; votre aîné se noie, tendez-lui la main, sauvez-le!

— Je suis prêt, répond aussitôt le *Journal du Havre*. Et il ajoute, pour corriger l'effet du premier récit, qu'il a reçu de son côté, au sujet du serpent de mer, la confidence d'un certain capitaine Boonby, commandant le schooner *Arabella*.

Il paraîtrait, si l'on en croit l'indiscrétion du *Journal du Havre*, qu'à la hauteur de Roon-Island, vous entendez? Roon-Island! ledit capitaine aurait vu, de ses yeux vu, ainsi que tout son équipage, le serpent de mer, le seul, le vrai, le grand.

Et il l'a surpris, circonstance singulière, alors qu'il était en train de folâtrer sur la vague avec cinq ou six baleines; le gaillard!

A la bonne heure, *si non è vero, ben è trovato!* J'aime ce sultan des mers qui a un sérail de baleines, et nage une bucolique avec des cétacés badins.

Il s'élevait, raconte le capitaine, par bonds de douze ou quinze pieds au-dessus de l'eau. Je le crois bien, que ne doit-on pas attendre de l'amant d'une baleine?

Son corps, continue le véridique master Boonby, dont on ne voyait tout au plus que le tiers, était de la grosseur d'un tonneau de mélasse (mesure d'épicier); bref, ce serpent extraordinaire devait être de la taille de l'une des deux tours de Notre-Dame, sinon des deux ensemble.

Bravo, *Journal du Havre!* vous avez tiré votre vénérable confrère d'embarras; voilà qui est clair, précis et concluant, quoique parfaitement invraisemblable. Mais un poëte l'a dit : Le vrai peut quelquefois.... (Voir Boileau pour la suite.)

J'espère, lecteur, que vous êtes à présent convaincu. Cette confidence, qui est venue si à propos se glisser dans l'oreille du *Journal du Havre*, ne tranche-t-elle pas à vos yeux la question d'une manière décisive? Il y a dans ce récit de la couleur locale, des noms propres, du mystère, de l'étrange, de l'absurde; il y a de tout, que voulez-vous de plus?

Le *Constitutionnel* s'en contente, il est heureux, il sourit, il s'en félicite, il y trouve la preuve irrécusable qu'il a annoncé un fait authentique : lui-même n'y avait pas cru jusqu'à ce moment, mais il est obligé de se rendre à l'évidence.

Le serpent de mer existe!

Pour ma part, j'y crois, je veux y croire, car j'ai la foi du fait divers, si pyramidalement ridicule qu'il puisse être, quoique je craigne en cette circonstance que le *Constitutionnel* n'ait voulu simplement suivre le précepte d'Horace, *utile dulci*, c'est-à-dire passer du sérieux à la farce.

L'avenir nous l'apprendra, si jamais on s'occupe encore de cette bête plus mystérieuse que celle de l'Apocalypse; néanmoins, s'il m'était permis de donner en passant un conseil à son respectable auteur, je l'engagerais à ne pas trop se livrer dorénavant au retapage des serpents de mer chimériques et au ressemelage des monstres marins fabuleux, c'est un article usé sur la place, je l'en avertis, et le public demande à avaler d'autres couleuvres.

HIPPOLYTE MAXANCE.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

Bruxelles est une ville étrange; Bruxelles, depuis soixante-dix ans, est le rendez-vous de toutes les célébrités proscrites de l'Europe, et notamment de la France; Bruxelles est le champ d'asile universel des joueurs malheureux de la politique, de la finance, de l'amour et de l'industrie. Tous les bannis de la République, de la monarchie et de l'Empire l'ont prise comme pied-à-terre. A chaque instant encore, dans les promenades, au spectacle, dans les églises, on coudoie une illustration européenne ou américaine. Mais cette observation était vraie surtout après Waterloo, quand la Révolution, représentée par l'*homme du destin*, paraissait définitivement vaincue.

En entrant aux Tuileries, Louis XVIII avait banni les anciens membres de la Convention nationale qui avaient coupé le cou à Louis XVI, son frère (Fouché, duc d'Otrante, et ministre *neuf*, était seul excepté). A Bruxelles donc, le Parc était semé de ces colosses politiques, débris de la Gironde, du Marais et de la terrible Montagne, encore environnée de foudres et d'éclairs comme le Sinaï. Le Brabançon à l'œil endormi voyait se promener à côté de lui Chazal, Ramel, Merlin (de Douai), Mailhe, Théophile Berlier, Bertrand Barère, Louis David, le peintre; Sieyès, l'ancien consul; Cambacérès, le prince archichancelier; Cambon, le ministre des finances de 93, le créateur du Grand-Livre de la dette publique; Paganel, Lejeune, et vingt autres, tous ou presque tous fort pauvres, car, comme l'a dit un historien royaliste qui sait rendre justice à ses adversaires : « Ils trempaient leurs » mains dans le sang, mais l'argent ne les souillait pas. »

Parmi ces ardents démocrates, qui avaient pris un jour le bourreau pour coopérateur, quelques-uns se souvenaient d'avoir été anoblis par des décrets de Napoléon, empereur. Ainsi Louis David, qui signait *le baron L. David;* ainsi le *comte* Merlin; ainsi le prince archichancelier duc de Cambacérès. Ce dernier surtout ne pouvait pas se défaire d'habitudes aristocratiques récemment prises. Aussi disait-il de temps en temps à ses anciens collègues de la Montagne :

— Mes amis, je suis Altesse Sérénissime, vous le savez; mais, quand nous sommes entre nous, appelez-moi tout bonnement *monseigneur*.

Cambon, ancien ami et admirateur de Maximilien Robespierre, n'entendait pas de cette oreille-là; il s'écriait vivement :

— Cambacérès, sur la terre d'exil il n'existe plus de *seigneurie*.

P A.

THÉATRES.

Le *Roméo et Juliette* de Bellini, arrangé pour le théâtre de l'Opéra par M. Nutter, n'est pas le meilleur des neuf ouvrages que Bellini a composés pour la scène. La *Norma*, la *Sonnambula*, *I Puritani* et *Il Pirata*, sont des partitions infiniment supérieures. Celle de *Roméo* n'a qu'une valeur relative. Comme toute la musique des maîtres, elle se distingue par des mélodies faciles empreintes d'une douceur mélancolique, mais qui ne brillent pas toujours par l'originalité.

Bellini était doué d'une organisation musicale des plus heureuses. C'a été un compositeur d'instinct et d'imitation. Ce n'est pas dans ses partitions qu'il faut chercher les combinaisons savantes dans l'application des procédés de l'Art.

La musique de *Roméo* n'est pas entièrement de Bellini, et c'est l'opéra composé par Vaccaja sur le même sujet qui en a fourni le quatrième acte

L'apparition de madame Vestvali, attendue avec curiosité, a fait sensation. Madame Vestvali est grande, belle, merveilleusement façonnée par la nature : sa tête est expressive, son geste énergique, sa voix brillante et d'une qualité virile. Un tel début a été l'événement de la soirée.

M. Jules Lacroix vient de donner à la Porte-Saint-Martin un drame en cinq actes et en vers, dont le héros est Louis XI. Il ne nous a pas montré le *Louis XI* de la tradition banale, le vieillard chagrin passant comme une ombre derrière les barreaux de fer de son château de Plessis-lès-Tours, partageant son temps entre les prières et les condamnations, impuissant à pratiquer le mal par lui-même, et s'effrayant à l'idée de la mort. Ce n'est plus le Louis XI de Béranger, de Victor Hugo, de Casimir Delavigne et de Victor Séjour; c'est sa jeunesse turbulente et mauvaise. Elle explique l'homme tout entier et le fait mieux comprendre. Louis a, dans la *Jeunesse de Louis XI* de M. Jules Lacroix, l'âge de Néron dans *Britannicus*, et comme lui, après la veille des armes dans la nuit des complots, il débute en champ clos dans la carrière du crime.

Constatons avec joie ce véritable succès littéraire.

Quittons les majestueux alexandrins pour les flonflons du Vaudeville. On ferait mal entrer dans des vers de douze pieds les titres des pièces nouvelles du Palais-Royal : *Tu ne l'auras pas, Nicolas!* les *Turlutaines de Françoise* et les *Méli-Mélo de la rue Meslay*.

Tu ne l'auras pas, Nicolas, est une gentille opérette gaillardement jouée par Pradeau. La musique, de M. Sylvain Mangeant, est charmante, gracieuse, enjouée. Les *Turlutaines de Françoise* nous dévoilent les amours enfumés d'une cuisinière et d'un sapeur-pompier. Quant au *Méli-Mélo de la rue Meslay*, c'est un imbroglio fantasque qui laisse au critique bien peu de chances de se reconnaître. Cette bouffonnerie de MM. Marc-Michel et Choler appartient à l'école joyeuse du quiproquo; elle est taillée sur le patron du *Tigre du Bengale*.

C'est un titre bien alléchant sur une affiche que celui de *Paris s'amuse*. Les Folies-Dramatiques ont tenté de nous montrer réunies en une seule gerbe toutes les joies, toutes les gaietés, toutes les jovialités de Paris; et ce théâtre compte un succès de rire de plus dans ses annales.

Les Bouffes-Parisiens ont quitté les Champs-Élysées pour reprendre leur quartier d'hiver au passage Choiseul. Et cette jolie salle, habituée à vibrer aux accords de la gaie musique d'Offenbach, s'est de nouveau emplie de public et de rires. *Dans la rue*, bouffonnerie composée et jouée par Léonce; le *Fauteuil de mon oncle*, gentil ouvrage de M. René de Rovigo, et la *Veuve Camus*, musique de M. de Flotow, voilà les titres magiques qui ouvrent les bourses parisiennes en présence du guichet de la buraliste des Bouffes.

La réouverture du CASINO aura lieu mercredi prochain par une Soirée dansante. Les salons, qui l'année dernière avaient été livrés au public sans être achevés, sont aujourd'hui complétement finis. Des améliorations importantes y ont été faites, telles que l'agrandissement des galeries et le déplacement de l'orchestre, qui se trouve maintenant entre les deux salons. Arban, notre célèbre piston, dirige toujours l'orchestre, composé de musiciens d'élite.

ALBERT MONNIER.

FOLIES GAULOISES,

DEPUIS LES ROMAINS JUSQU'A NOS JOURS,

ALBUM DE MŒURS ET DE COSTUMES

PAR GUSTAVE DORÉ.

Cet Album se compose de 20 GRANDES LITHOGRAPHIES dans lesquelles M. DORÉ, avec l'originalité que tout le monde lui connaît, a passé en revue les mœurs françaises, depuis les Gallo-Romains jusqu'à la génération actuelle. Cette peinture critique des mœurs comprenait nécessairement la peinture des costumes, M. DORÉ a critiqué avec esprit et vérité tous les changements qui se sont opérés dans l'habillement français d'un siècle à un autre; son Album est donc à la fois historique et critique, il est surtout extrêmement amusant. C'est un des plus jolis recueils qu'on puisse exposer sur les tables de salons. Nous ne parlons pas du mérite de ces compositions, qui, pour être des œuvres légères, n'en sont pas moins de véritables œuvres d'art; et, afin de donner une idée de l'ouvrage nouveau de notre jeune collaborateur, nous nous bornerons à décrire la première page de son Album.

Les sauvages de la Gaule, qui ont plus d'un trait de ressemblance avec les Tartares et les sauvages de l'Amérique, voient défiler, dans une sorte de rêve, les gandins et les lorettes de nos jours, qui à pied, qui à cheval, et nos costumes modernes excitent l'hilarité de ces *pères* de la nation française, qui s'écrient : Nos COQUINS DE PETITS ENFANTS!...

Cet Album se vend 8 fr. au bureau, 10 fr. rendu franco. — Pour nos abonnés seulement il ne se vend, rendu franco, que 7 fr. Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

LA CHICANE ET L'AMOUR,

DEUX VERTUS DU MÊME PRIX,

PAR

LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

TRENTE CARICATURES LITHOGRAPHIÉES.

Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente.

Prix : Paris, au bureau.	Cartonné. .	8 fr.	Départements, rendu *franco*. Cartonné. .	10 fr.
	Broché. . .	6 fr.	Broché. . .	7 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LE TABAC ET LES FUMEURS,

ALBUM COMIQUE NOUVEAU PAR M. MARCELIN.

Prix : 10 francs. — Pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 francs, rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu *franco* pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

ALBUM COMIQUE LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Les amateurs du talent de notre jeune ami Doré doivent acheter cet album, qui diffère très-sensiblement des œuvres ordinaires de cet artiste. Ici, ce n'est pas du mouvement, de la fougue, ce charme de composition et cette entente de l'effet qui sont si remarquables dans tout ce que produit l'auteur principal du *Musée français-anglais*; ce sont des types parisiens, en quelque sorte des portraits : portraits des Lorettes, portraits des Gens de Bourse, portraits des Grandes Dames, etc., tout cela est vrai, tout cela est vivant : on l'a vu au bois, sur les boulevards, à la Bourse, partout. Ce n'est pas un album qui doit plaire à tout le monde, c'est un album intéressant pour les artistes et les connaisseurs.

Prix : 10 fr.; — 7 fr. seulement, rendu franco, pour nos abonnés.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, RUE BERGÈRE.

Aux personnes qui s'abonnent pour un an, nous donnons pour 6 francs, rendu *franco* sur tout point de la France, l'album de M. Girin, LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album de grandes lithographies que nous mettons en vente au prix de 8 francs broché et pris au bureau, ce qui le porte à 10 francs rendu *franco*. — Nous disons donc que toute personne qui s'abonne ou s'abonnera pour une année au *Journal amusant* aura droit à recevoir *franco* (en France), moyennant 6 francs, au lieu de 10 francs, l'album intitulé :

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI.

Pour cela, il faudra nous envoyer, soit en un bon de poste, soit en un bon à vue sur Paris, 17 francs pour l'année d'abonnement au *Journal amusant*, et 6 francs pour l'album, EN TOUT 23 FRANCS.

A M. PHILIPON FILS, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 196. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 1er Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :

3 mois	5 fr
6 mois	10 »
12 mois	17 »

ÉTRANGER
selon les droits de poste

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mittesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 39.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

CHASSES, — par GRÉVIN.



Avant l'ouverture — ses moyens le lui permettent.

CHASSES, — par GRÉVIN (suite).



LA SARBACANE.
Petite chasse bourgeoise en famille... c'est récréatif et pas bruyant.



15497

SA VANITE.
Son chien tiendrait l'arrêt pendant des demi-journées entières.

SON JOURNAL.

(SUITE.)

Le lendemain, lundi. — Je me suis fait la barbe aujourd'hui avec les rasoirs de mon cousin. On s'est moqué de moi parce que, entendant venir ma cousine dans le couloir, j'ai eu si peur d'être surpris que je me suis coupé.

Je voudrais être à jeudi, pour revoir mademoiselle Julie.

Mardi. — J'ai encore reçu *une chasse* (1) aujourd'hui pour avoir ouvert un compte à mademoiselle Julie sur le *grand-livre*. — Mon cousin était furieux. Il a parlé de me renvoyer dans ma famille. O amour! tu perdis Troyes, à ce qu'assure du moins le premier commis.

Mercredi. — C'est demain que je la reverrai. J'ai fait trois erreurs d'addition dans une seule facture. Ma cousine prétend que j'ai un coup de marteau. Je me suis acheté une paire de souliers vernis et une cravate bleu de ciel. Mon Dieu, que les heures sont longues à venir! Pourvu qu'il ne pleuve pas demain soir, le baromètre est au variable! Une idée : je vais le clouer au beau fixe, ce sera l'affaire de deux pointes de Paris.

Jeudi matin. — C'est ce soir; mais comment motiver ma sortie?

A midi. — Le premier commis, à qui j'ai compté mes peines, m'a tiré d'embarras en me chargeant d'aller ce soir aux *rassortiments* dans la rue des Bourdonnais. Mais il faudra que je sois rentré à dix heures au plus tard, — et sous quel prétexte mettre une chemise blanche? Bah! j'achèterai une chemisette. Mais impossible de prendre mon chapeau neuf. Je mettrai le vieux sur le coin de l'oreille, ça lui donnera du cachet. — Encore sept heures d'attente; je sens que je n'aurai pas faim à dîner. Quand ma cousine me regarde, le rouge me monte au front. — Ma tête est en feu. Je suis si jeune encore pour me marier, et puis ma position n'est pas faite.

Jeudi, minuit. — Fatalité! Mademoiselle Julie est juive; jamais ma mère ne consentira à notre union. Oh! si elle voulait mourir avec moi.

J'ai valsé, j'ai galopé avec elle; elle m'a autorisé à aller la voir chez son amie, la fiancée du premier commis, la brune qui se moque toujours de moi.

Quand je suis rentré, la boutique était fermée. J'ai été obligé de prendre la clef chez le portier; il m'a fait la mine. Je lui ai donné cinq sous, mes derniers, pour acheter sa bienveillance. Il m'a souri en me disant : « Il faut bien que jeunesse se passe. » — Sapristi, la sienne est joliment passée, en admettant qu'il en ait eu une!

Quel *galop* (1) je vais passer demain matin au chapitre des profits et pertes!

Vendredi. — Mon cousin va écrire à mes parents. Il dit qu'une maison comme la sienne ne peut pas garder *un élève* qui découche. Il appelle découcher rentrer à dix heures et quart du soir. — Ah! je voudrais être mort!

Je vais aller voir mademoiselle Julie.

Samedi. — La boutique est devenue pour moi un enfer. Je ne sais pas comment on a su que j'étais allé à Mabille, mais ma cousine cherche toutes les occasions de me tourmenter là-dessus. Par exemple, elle me dit : « — Vous ne devez pas être inquiet de votre avenir, vous vous ferez maître de danse. » Ou bien encore : « — Je comprends pourquoi vous vous êtes rasé, les dames de Mabille n'aiment pas la barbe, » etc., etc. J'enrage, je voudrais être seul dans une île déserte avec mademoiselle Julie.

Dimanche. — Maman arrive demain pour me maudire et me chercher. Où me cacher? Quelle scène! Je l'entends d'ici. — J'ai des envies de m'engager dans la cavalerie; il n'y a qu'une chose qui m'arrête : je voudrais être officier tout de suite, et on me dit qu'il faudrait bien des protections pour ça.

J'ai vu mademoiselle Julie hier; elle m'a très-bien reçu, mais elle était troublée. C'est bien naturel; moi aussi, j'étais tout chose. Elle m'a beaucoup parlé de son loyer et d'affaires qu'elle a mises au mont-de-piété pour une bonne œuvre : des mois de nourrice qu'elle paye pour un enfant qu'elle a adopté. Ame pure et noble cœur! Pourquoi son Dieu n'est-il pas le mien? Mais je ne peux pas tuer ma mère, ce ne serait pas d'un bon fils.

Lundi. — Tout est rarrangé. Mon cousin pardonne et maman m'a donné vingt francs en cachette. J'ai promis de ne pas me marier sans son consentement.

Un mois plus tard. — Je sais tout. Je suis né sous une étoile fatale. Julie! Oh! je ne veux plus écrire ce nom détesté. A-t-elle assez abusé de ma candeur! Enfer et

(1) Expression consacrée dans le haut commerce. (*N. de l'Ed.*)

(1) Autre expression consacrée. (*Id.*)

CHASSES, — par Grévin (suite).



16498
— Pas vu, pas pris! hé faut ben qu' tout l' monde vive...

16499
— Ah!!!

damnation! Qu'on ne me parle plus des femmes; je veux vivre et mourir célibataire. La tenue des livres en partie double, voilà la seule passion qui ne vous laisse jamais de regrets ni de remords. Dès ce jour je veux m'y consacrer tout entier.

Deux mois plus tard, samedi. — Je vais ce soir au bal Musard en débardeur. Je me ferai poudrer. C'est moi, maintenant, qui sais la vie : il faut prendre le temps comme il vient, et les femmes comme elles sont; mais l'amour pur et éthéré, allons donc! Satan en rit comme un fou! J'irai déjeuner chez Philippe, il n'y a que ça de vrai, c'est dommage que ce soit si cher.

Lundi. — J'ai encore les jambes qui me rentrent. M'en suis-je donné! seulement j'ai perdu ma montre. Comment diable cela s'est-il fait? Je l'avais encore aux huîtres hier matin. Une montre à savonnette qui me venait de mon parrain. Anna est délicieuse; quelle charmante créature! et de l'esprit! Elle parle argot comme les *Mémoires de Vidocq*. On n'y comprend rien, mais on devine que c'est drôle; et quel avant-deux, quelle agilité! elle rendrait deux pattes à un singe.

Jeudi. — Je sais maintenant où est passée ma montre. Je suis retourné à l'hôtel d'Anna pour causer un peu. Ni vue ni connue, je t'embrouille; elle a déniché en emportant les draps et le mouvement de la pendule. Cette fille a du goût pour les produits de l'horlogerie. Ah! le caprice ne me réussit pas mieux que l'amour vrai; ces choses-là n'arrivent qu'à moi. J'ai envie de me vouer au blanc; malheureusement je ne gagne que douze cents francs, et c'est bien cher d'entretien.

Un an plus tard. — J'ai été à l'Opéra voir *Robert le Diable;* je ne m'imaginais pas l'Opéra comme ça. Ils chantent toujours!... on n'y comprend rien, ils ont tous l'air de fous; et puis l'orchestre fait un bruit!... J'aime assez quand ils dansent; mais pourquoi dansent-ils toujours d'un même côté? ça ne doit pas les amuser! Mon cousin m'a dit que j'étais un imbécile, que c'était très-beau; mais il bâillait quand il croyait que je ne le voyais pas... Si je suis une bête, il l'est autant que moi; seulement il cherche à s'en cacher... Ah bien, c'est moi qui ne me fais pas de bile, je n'aime pas le gras de bœuf, je m'arrange toujours de façon à ne manger que du maigre... Je n'aime pas leur grand Opéra! Parlez-moi de l'Opéra-Comique, par exemple, à la bonne heure! Je ne dis pas, en voilà un joli théâtre! et puis on y parle, et, franchement, c'est ce que j'aime le mieux en fait de musique.

Mon cousin, furieux de ce que je disais ce que je pensais, m'a dit :

« — Tu n'as pas de goût, c'est trop beau pour toi! Qu'est-ce que ce serait donc si tu allais aux Italiens? c'est encore plus embêtant qu'ici. »

J'ai répondu :

« — Vous faites bien de me prévenir, je n'irai jamais. »

Et j'ai eu tort de lui répondre ça, car il s'est hâté de me dire :

« — Puisque c'est comme ça, je voulais te mettre à treize cents francs, mais ce sera pour une autre fois; je n'augmente pas un employé aussi entêté, ce serait d'un mauvais exemple. »

Que le diable emporte l'Opéra, les Italiens et mon cousin, y compris ma cousine!

Lundi 17 avril, onze heures du soir. — Je me bats demain avec un commis voyageur de la maison Pierret. J'ai été vif, mais on a de l'amour-propre ou on n'en a pas. Il prétendait que mon cousin ne vendait que de la camelotte; il l'a dit devant plus de dix personnes. On me regardait; j'ai répondu :

— Ce n'est pas vrai!...

— J'en ai donc menti?

— Ça n'est pas vrai!...

— C'est un démenti?

Cela m'ennuyait de dire oui, car ce n'était pas poli; mais on me regardait toujours, et j'ai répondu :

— Ce sera ce que vous voudrez.

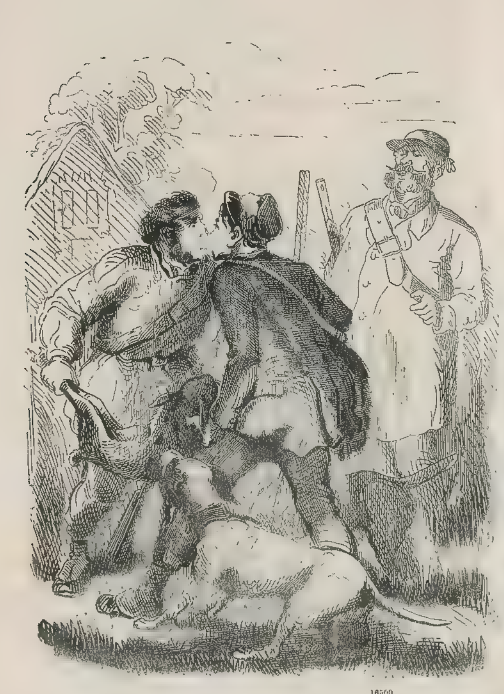
— C'est bien, a-t-il dit, vous aurez de mes nouvelles. Votre carte?

— Vous savez bien mon adresse, ai-je répondu; c'est celle de la maison que vous calomniez.

Mais on m'a fait comprendre qu'il était d'usage en matière d'honneur de donner sa carte quand on vous la demandait, et je me suis conformé à l'usage.

Deux heures après, deux messieurs boutonnés jusqu'au menton sont venus me demander au magasin. J'ai deviné tout de suite pourquoi ils venaient, et je les ai conduits au café en face. Là, ils m'ont dit qu'ils venaient me demander raison : j'étais très-embarrassé. Voyant cela, ils

CHASSES, — par Grévin (suite).





A emberlificoter le grand roi Salomon lui-même. « Coupez-moi cet etc... »



Errare humanum est... et surtout *chassando*.

m'ont dit que je n'avais qu'à les aboucher avec mes témoins. — Mais je n'en ai pas, ai-je répondu. Enfin, à force de chercher, j'ai fini par penser à Victor et à Édouard, deux amis, et j'ai pris rendez-vous pour le soir même. A la suite de cette entrevue, on est convenu de se battre au pistolet demain à sept heures, au bois de Boulogne.

Deux heures du matin. — Je ne peux pas dormir, ça m'ennuie de mourir si jeune. Mais reculer, — jamais! — C'est vrai, tout de même, que mon cousin vend de la camelotte; c'est bien naturel, c'est pour gagner davantage, mais ça ne regarde pas ce monsieur. Et dire que je n'ai que vingt-deux ans! Si encore je savais tirer, mais comment le saurais-je? je n'ai jamais essayé.

Faisons mon testament... Suis-je bête, je n'ai rien à moi. Pauvre mère, c'est elle qui sera triste en apprenant ma mort! Écrivons-lui un mot pour la préparer doucement à cette triste nouvelle.

Voilà qui est fait.

C'est mon cousin qui sera surpris quand on rapportera mon cadavre!

Six heures du matin. — Je viens de me regarder dans la glace, je suis pâle; ils vont croire que j'ai peur. Sacristi! si j'avais le rouge de ma cousine, je m'en mettrais. On frappe à la porte, ce sont mes témoins, n'ayons pas l'air, et ouvrons-leur en chantant l'air du *Postillon*.

Ooooh! qu'il était beau au!
Le postillon de Lonjumeau-eau-eau!

Le lendemain, huit heures du matin. — Je viens de me réveiller, j'ai mal aux cheveux, et je ne suis pas mort. Nous avons tiré chacun une balle qu'on n'a jamais pu retrouver. Il paraît que je me suis très-bien comporté. On nous a fait embrasser, et nous avons été déjeuner. Avons-nous bu! Je ne sais pas comment je suis revenu dans ma chambre, mais le fait est que je viens de me retrouver dans mon lit. Mon Dieu! que j'ai donc mal à la tête!

Gustave Bourdin.

(*La fin au prochain numéro.*)

PHYSIONOMIES DES PLACERS PARISIENS.

I.

LE CHERCHEUR D'OR DU BOULEVARD.

Il n'y en avait pas dans l'ancienne Égypte : cette société, modelée sur celle des castors, était un casier à plusieurs compartiments. Dans celui où on était né, on vivait sans ambition, en attendant les inondations périodiques du Nil; et on mourait sans regrets, en espérant de revivre en momie pour la postérité. De père en fils, on gouvernait les peuples au nom de la vache Isis; on guerroyait en Éthiopie pour faire des prisonniers qui construisissent des pyramides, ou on confectionnait des sandales à l'usage de ses concitoyens. Chacun sait que dans ce paradis terrestre, pour éclaircir et abréger les procès, on avait supprimé les avocats. Rien d'imprévu dans une existence d'homme; de l'enfance à la vieillesse on savait le matin en s'éveillant sur quelle oreille on s'endormirait le soir.

Chez nous il en est autrement depuis l'Écossais Law : ingrat envers la charrue, la truelle, la marmotte ou le cordon qui lui a donné le pain quotidien et la tranquillité de ses vieux jours, un père emploie ses économies à faire étudier son fils au collége de sa localité; c'est son unique enfant. Il ne sera donc ni cultivateur, parce que la terre est trop basse; ni Auvergnat, à cause des marchands de bric-à-brac; ni maçon, pourtant avec du talent les maçons deviennent architectes; ni portier, malgré l'avenir de concierge qui luit pour le génie dans cette profession. Il viendra à Paris, s'il n'y est déjà, pour faire fortune; ce sera un *chercheur d'or* de plus sur le macadam

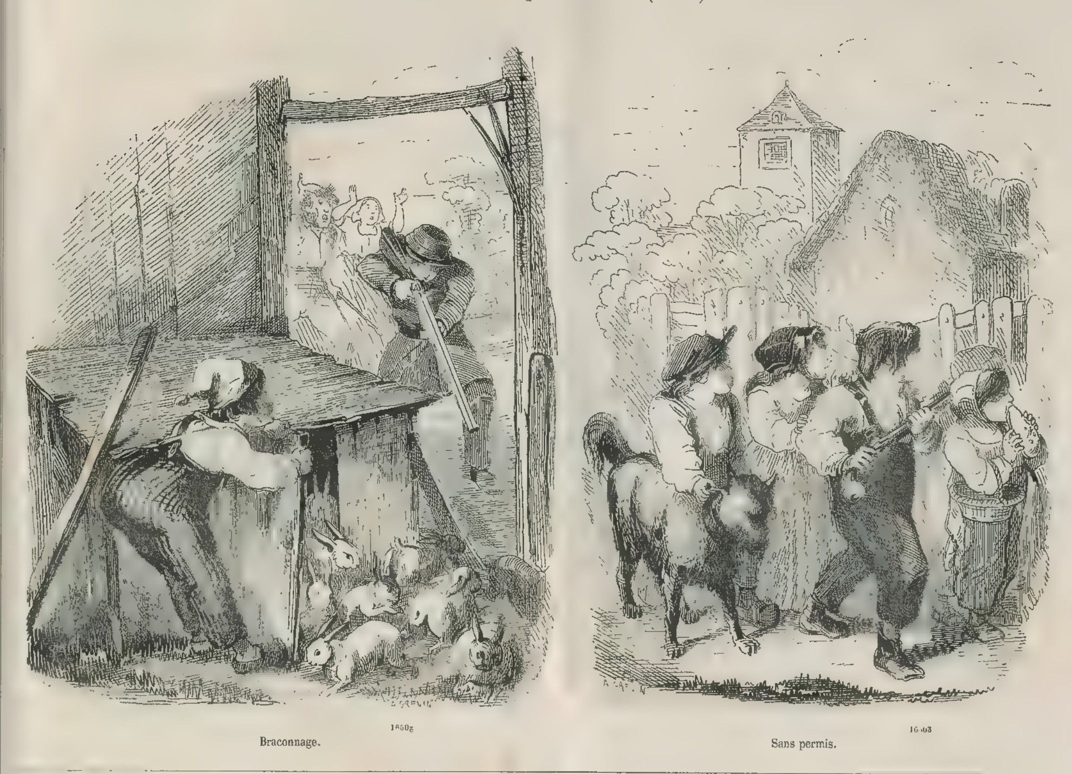
Le chercheur d'or serait avocat s'il n'y en avait deux déjà pour une cause; médecin, mais il n'est pas un rhume de cerveau qui n'en possède au moins trois; employé, si le nombre des postulants ne se calculait à raison de dix, en moyenne, par emploi vacant; ou homme de lettres, si l'on n'en comptait déjà cinq pour une idée : — origine de la collaboration.

Nous avons connu un philanthrope qui avait rêvé une fondation immense, et auquel il n'a manqué, pour la réaliser, — que d'être millionnaire; cela se serait appelé l'*Œuvre de l'apprentissage pour les bacheliers*. On eût utilisé tous ceux qui se seraient trouvés sur le pavé en en faisant d'honnêtes cordonniers ou de laborieux tailleurs de pierre. Par malheur, ce philanthrope... était aussi un chercheur d'or.

Puis, quels insurmontables obstacles il aurait rencontrés! Depuis que deux ou trois déclassés de cet ordre ont réussi, il n'y a plus moyen d'arracher les autres à leur vocation.

Quoiqu'il vive aussi « au jour le jour, » — quand il vit, — le chercheur d'or n'est pas le *bohème*. Pour ce dernier, faire le lézard au soleil, rêver à la lune, boire du petit bleu, — sans souci du présent, sans souvenir du passé, dédaigneux de l'avenir, — voilà le paradis. Le chercheur d'or ne sait jamais le temps qu'il fait; il ne sent venir ni le printemps qui émeut les cœurs ni l'hiver qui rougit les nez. Il ne rêve pas, — il réfléchit; il réfléchit aux cent mille francs qu'il eût gagnés hier, — s'il en eût eu cinq

CHASSES, — par Grévin (suite).



Braconnage. 16603

Sans permis. 16603

dans sa poche; il y renonce pour aujourd'hui parce que la Bourse est fermée et les agents de change en bonne fortune; mais demain l'occasion renaîtra. Il sent cela dans l'air, et il vous le prouvera si vous voulez; alors, pour peu qu'elle ait conservé son cheveu, il l'arrêtera au passage. Ce jour-là que de bouteilles de champagne! Il ne boit que cela — ou de l'eau. Nous demandions à un chercheur d'or comment on dînait au Palais-Royal pour deux francs. « Je n'en sais rien, » nous répondit-il; « pour manger je ne dépense pas tant; si je dînais, je dépenserais davantage. » Il devait toujours dîner le lendemain.

Demain, toujours demain, c'est sa marotte, osons dire sa *tocade;* c'est l'idée fixe qui blanchit le peu de cheveux qu'il n'a pas perdus aux insomnies du désir famélique et de l'ambition altérée.

Le bohème, — s'il faut souper, — attendrira les spectateurs qui rentrent de bonne heure pour avoir leurs contre-marques ou ramassera des bouts de cigare sur le boulevard Montmartre. Le chercheur d'or, poussé jusqu'aux extrêmes confins de la nécessité par le « pas de chance », et seulement pour attendre un tour de roue, car la chance lui viendra, à lui aussi, il en est sûr; sans cela la Seine n'est-elle pas une propriété publique? — copiera des rôles pour les gens d'affaires, ou placera à domicile des veilleuses inédites et des publications trop éditées à tempérament. Il ne veut pas déroger : porter une blouse, lui, allons donc! il se perdrait pour jamais dans sa propre opinion.

Allez flâner dans le pays borné au nord par la Madeleine, au midi par la Porte-Saint-Denis, à l'est par l'hôtel des Ventes, à l'ouest par la banque de France. Examinez cet homme au linge invisible, aux vêtements, hélas! trop longtemps brossés, aux yeux creusés et rougis, au front ridé avant l'âge; voyez-le suivre du regard cette majestueuse crinoline qui se balance lentement en effleurant le bitume, laissant derrière elle un parfum de boudoir; observez-le arrêté devant la chaussée quand passe, au galop de deux chevaux de noble race, cet équipage aux armoiries récentes : cet homme, c'est le chercheur d'or. Dire que tout cela pourrait lui appartenir, — comme à tant de moins instruits, de moins intelligents..., de moins honnêtes! — N'est-il pas né avec des instincts de commandement et d'ardentes aspirations au luxe? Ah! un jour....

Cet homme, ce n'est pas le vice, — croyez-le bien, — qui l'a mis dans l'état où vous le voyez. Il est sobre, — d'une effrayante sobriété! — Il serait vertueux, sage, peut-être charitable..., — s'il était riche!

« S'il était riche! » à ces mots son front rayonne, ses yeux se réveillent, sa taille se redresse, il a presque de la distinction; s'il était riche, — qu'il possédât, comme tout ce monde, un hôtel, de l'or, des voitures, des danseuses, des dettes...; s'il était riche, il réformerait la société, il acclimaterait en France les animaux les plus inconnus, il n'y aurait plus de pauvres, il nourrirait les vieillards, défendrait les veuves, habillerait les orphelins...; s'il était riche!...

Quand il pleut, le bohème établit une planche sur quelque ruisseau, offre la main à la crinoline qui s'est laissé surprendre à pied par l'averse; il l'appelle « ma princesse, » et reçoit la casquette à la main les cinquante centimes qu'elle lui donne. Il fait avancer la voiture de « milord. » Le chercheur d'or garde sa dignité avec tout ce monde, dont il *serait* l'égal, — auquel il est supérieur! Il entre dans un passage ou s'abrite sous une porte cochère. Il appelle « voyou » le bohème qui l'appelle « pané. »

Pauvre chercheur d'or, cette place, vacante n'importe où, qui fournit au titulaire des laquais et un train de maison, il l'enlèverait d'assaut; car n'a-t-il pas du savoir, de la probité, — et quelle prodigieuse expérience des affaires difficiles! puisque, depuis dix ans, il est venu à bout de manger du pain tous les jours, — et quelquefois du fromage? Malheureusement, pour atteindre là, il lui manque... un habit noir.

Il ferait ce mariage éclatant, dont s'émerveille la chronique de tous les journaux, — car il n'a rien contre cette institution éminemment morale; — puis il sait charmer dans la conversation, plaire aux femmes; il dansait même naguère avec mérite; il séduirait sans nul doute la future, le beau père, les grands parents de province. Alors! .. que lui manque-t-il donc pour être un Rastignac? Rien... rien que des gants!

Ah! si quelque Californie se découvrait, il partirait, il reviendrait nabab, écraser de son luxe, de son dédain, — de ses bienfaits, — ces femmes sans cœur qui n'aiment que l'argent, ces hommes sans âme qui n'honorent que cela. De l'argent, parbleu! de l'argent, on en a... quand on veut! tandis que du talent....

Malheureusement, pour faire un pareil voyage, il faut de l'argent encore. Et s'il en avait, — assez seulement pour partir, — y songerait-il?

Puis il oublie que dans les placers américains il faut des bras et des reins pour faire fortune; lui n'a que son diplôme de bachelier. D'ailleurs, voudrait-il s'expatrier de ce macadam aux attractions irrésistibles? A défaut des jouissances qu'il convoite, la convoitise n'en est-elle pas une pour lui? Loin des objets qui la nourrissaient, ne mourrait-il pas du regret de sa misère? L'habitude, à la longue, ne devient-elle pas le plus impérieux des besoins?

Il restera donc, — dans sa redingote chatoyante, — pour combiner des affaires qui ne se feront pas; inventer des professions millionnaires dans lesquelles il lui manquera toujours pour s'établir les premiers cinq cents francs, — les plus difficiles; — découvrir la direction des

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



16504
Devinez, chef, quelle est la sauce la plus compliquée?

N° 2.



16505
Quel est le thé que ces païens de Chinois ne connaissent pas?

N° 3.



16506
Savez-vous, maître, pourquoi les matelots peuvent être comparés à des comédiens?

ballons sans trouver de gens qui croient à ce progrès.

Il a peut-être le génie qui trouve, mais il lui manque la constance qui poursuit. Non, il a les deux : eh bien, c'est qu'il n'a pas de chance!...

Puis un jour, de guerre lasse, il se fera maître d'études dans un pensionnat de banlieue pour parler de son passé, de ses malheurs; car, en s'écoutant les raconter, il finira par se persuader qu'il a eu l'un et l'autre. Il s'imaginera de bonne foi qu'il a perdu tout ce qu'il n'a pas trouvé. Mais il ne désespérera pas encore complétement....

A moins qu'il n'ait fait fortune dans l'intervalle.

E. Guillot.

PHYSIOLOGIE DU BANDIT ESPAGNOL
DÉDIÉE AUX BRIGANDS CALABRAIS.

Un extrait d'un journal espagnol, publié par le *Siècle*, nous apprenait dernièrement qu'on avait vu reparaître dans la province de Serrania-Ronda, en Andalousie, plusieurs bandes de voleurs se livrant aux déprédations les plus audacieuses, mais qu'on allait user à leur sujet d'une prompte et énergique répression.

Depuis un temps immémorial ce *fait brigand* se reproduit périodiquement dans les journaux indigènes, et depuis le même temps immémorial les bandits, loin de diminuer, ne font que croître et embellir.

A quoi tient un pareil état de choses?

Le gendarme espagnol est-il un mythe, ou se trouve-t-il impuissant à arrêter le mal et ses auteurs?

Ce doux pays où fleurit l'oranger renferme-t-il un vieux levain de brigandage qui fermente sans cesse et se conserve comme une tradition dans certaines familles prédestinées?

Le fils du bandit accepte-t-il l'héritage de son père, et ce dernier lui chante-t-il, à son lit de mort, sur un air bien connu :

Va, sois bandit comme ton père!

Questions graves.

Une lettre que je reçois à point nommé d'un ami égaré dans les gorges de la Sierra-Morena éclaircira peut-être ce point important.

Voici cette lettre, que je ne tiens pas à la disposition du lecteur.

« Cher Béotien,

» Voir l'Espagne et mourir, tel a toujours été mon » rêve; eh bien, j'ai vu l'Espagne et j'ai failli mourir. » J'ai quitté Paris, tu le sais, fatigué par la monotonie » plate de l'existence que nous ont faite les chemins de fer » et l'électricité; — je n'aime pas cette vie tirée au cor- » deau qui manque d'imprévu, — d'aventures et de pit- » toresque. — D'ailleurs un poëte l'a dit :

» L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

» Donc, avec mon esprit aventureux et porté au ro- » manesque, je résolus, un beau matin, de partir en pèle- » rinage pour le seul pays en Europe qui, à mon avis, ait » conservé un peu de sa couleur locale et de son origina- » lité native, et je m'acheminai vers l'Espagne.

» Ah! mon ami, quelle contrée adorable! — les lau- » riers-roses et les voleurs y poussent en liberté, — des » ruines moresques frappent à chaque pas vos regards. — » Et quelles ruines! — des palais de marbre, — des » ponts, — des aqueducs; — ici, — là, — partout, — » des ruines, — des ruines toujours, — qui feraient se » pâmer d'aise toutes les sociétés archéologiques de France » et de Navarre.

» Et le *fandango*, la *bourrée* des naturels! — et l'arc » noir du sourcil des Andalouses, sans oublier le poignard » catalan qu'elles portent à leur jarretière, et qui doit tant » les gêner, — et le suret de Valdepeñas qui se boit avec » un couteau, — et la colichemarde du Cid que l'on » montre pour deux sous, — et le *puchero*, un arlequin » dégénéré et la base de la cuisine nationale, — et le plat » de *garbanzos*, ce pois qui, d'après Th. Gautier, a la » prétention d'être un haricot et qui y réussit trop bien.

» Est-ce tout? — Patience.

» Et les combats de taureaux, — un *picador* est tué, » — douze chevaux éventrés jonchent l'arène, — *bravo!* » *toro, bravo!* — et les *manolas*, grisettes de Madrid qui » tuent leurs amants avec un *archillo* (petit eustache, » toujours catalan, brrr!...) et qui ignorent le réchaud de » charbon. — Et puis quoi encore? — et puis si tu veux, » les honnêtes brigands qui, si vous vous égarez sur leurs » domaines, ne résistent pas au plaisir de vous faire payer » une rançon comme les pirates du temps passé.

» Si tu es amateur du pittoresque, arrive, je veux te » griser de couleur locale.

» Quant à moi, je nage dans un océan de délices, et je » suis en train, — tant je suis affolé de la vieille Ibérie, » — de me faire naturaliser Andalou afin d'être plus » complétement Espagnol.

» J'avais lu le voyage *De Paris à Cadix* d'Alexandre » Dumas, mais j'ai reconnu bien vite que cet illustre » plumitif n'était pas allé voir l'Espagne, mais au con- » traire se faire voir à l'Espagne, ce qui n'est pas la même » chose.

» J'arrive à ces dignes voleurs sur lesquels tu me de- » mandes des renseignements.

» Alex... Dumas raconte qu'il a passé trois jours avec » eux, moi j'ai eu la chance de vivre pendant trois mois » dans leur intimité la plus entière. Nous avons rompu la » croûte de l'amitié ensemble, je dis la croûte, car c'était » l'élément principal de nos repas, attendu que mes amis » les brigands n'avaient rien conservé des jambonneaux » et des volailles froides qu'ils avaient reçus jadis du grand » romancier. (*De Paris à Cadix*, IVe vol.) Lesdits jambon- » neaux, du reste, étaient désavantageusement remplacés » par un odorant fromage de chèvre dont le souvenir ne » me quittera jamais.

» Trois mois de fromage forcé, c'était dur, tu en con- » viendras; néanmoins ces repas d'anachorète étaient » offerts de bon cœur et sans argenterie; — j'avais dé- » daigné d'emporter la mienne avec moi, quoique tu » n'ignores pas qu'en voyage j'en traîne une malle pleine » à ma suite, mais je ne voulais pas éblouir ces braves » gens par ma magnificence.

» C'est ainsi, cher, que j'ai vécu de la vie de ces voleurs » hospitaliers, partageant leurs fatigues, — observant » une diète sévère, — couchant à la belle étoile avec des » pointes de rocher pour sommier élastique, — mais » plongé en revanche dans ces aventures picaresques et » étranges que je demandais depuis si longtemps à la » déesse de la fantaisie.

» Je gagnai facilement la confiance de mes hôtes, que » ma gaieté inaltérable amusait, et ils en vinrent même » jusqu'à me proposer un jour de signer un engagement de » bandit, — me faisant espérer que j'arriverais prompte- » ment au grade de capitaine. — Me vois-tu capitaine de

» voleurs au 3e brigands andalous! — Comme bien tu » penses, je refusai un tel honneur.

» Garde-toi, — avant d'aller plus loin, — de juger mes » voleurs par vos filous de Paris; — il y a entre eux une » différence sensible, — différence qui ressort de la visite » même que leur a faite Alexandre Dumas, qui, s'il n'a » pas pleuré en les quittant, avoue du moins avoir été » fort ému, *inde* ... Crois-tu qu'il se soit jamais soucié » d'aller s'asseoir dans un tapis-franc en face de vos lu- » gubres héros de cour d'assises?

» Le bandit espagnol est donc un bandit à part, et qui » a une sorte d'honneur à lui, la foi de la chose jurée, et » jusqu'à des sentiments religieux; — il porte à son cou » des médailles bénies de la Vierge, — dit ses patenôtres, » et n'oublie jamais, — après avoir détroussé un voya- » geur, — de le renvoyer *à la garde de Dieu! — vaya con* » *Dios!* — Tu me diras que le souhait vient un peu tard, » mais qu'importe? il est sincère.

» Être bandit — en Espagne, — c'est presque exercer » une profession, et les chefs de troupes sont des négo- » ciants *sui generis*. Cela est si vrai qu'il leur arrive sou- » vent de vendre leur grade, leur fonds de commerce, » veux-je dire, absolument comme un épicier vend le » sien.

» Il y a mieux, l'Espagne, en mère indulgente, a prévu » le cas où ses voleurs voudraient quitter les affaires et » rentrer dans la vie civile, et dans ce but elle les reçoit à » *indulto*, c'est-à-dire à rémission; — en sorte que le bri- » gand de la veille peut devenir le lendemain — bon père, » — bon époux et marguillier de sa paroisse, s'il le désire. » (Voir Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*.)

» Tu dois comprendre maintenant pourquoi on n'use » pas vis-à-vis d'eux de moyens coercitifs plus énergiques.

» Ce léger aperçu te suffira, je l'espère, pour avoir » une juste idée de ces fameux bandits des *sierras* que l'on » connaît si imparfaitement en France; — tiens-les, en » résumé, pour des types curieux aux mœurs bizarres et » aux habitudes singulières, — intéressants à étudier, » mais dangereux à voir, et garde-toi de venir les admirer » de trop près.

» Cette imprudence pourrait te coûter, — comme à » moi, — la modeste somme de cinq cents réaux et un sé- » jour de trois mois dans les montagnes, jusqu'à l'heure » où tu aurais fait venir, — toujours comme moi, — ladite » somme de chez ton notaire.

» Tu t'expliques par là ma cohabitation forcée avec » mes excellents voleurs andalous. — Que veux-tu, je » n'ai pas la réputation d'Alexandre Dumas, lequel con- » fesse ingénument qu'il était connu de tout le monde, » des douaniers comme des bandits, qu'il appelle ingé- » nieusement les *chasseurs de la montagne*. — Honnêtes » chasseurs!

» Je portais un nom obscur, j'en ai payé la peine; et » grâce à cet incident, je sais aujourd'hui que ma peau re- » présente une valeur de cinq cents réaux d'Espagne.

» Ceci soit dit pour la morale de l'histoire. »

***

Je n'ai rien à ajouter à cette lettre, — que mes lecteurs trouveront peut-être un peu paradoxale, — mais je déclare que, — dans cette hypothèse, — je ne serai pas éloigné d'être de leur avis.

HIPPOLYTE MAXANCE.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Quelqu'un reprochait au vieux duc Pasquier d'aimer trop le café.

— Il vous tuera, disait cette personne.

— Que voulez-vous? répondit le vieux duc en humant son moka, je suis né tué.

*** Mademoiselle S... (des Variétés) disait à mademoiselle C... (du Palais-Royal) :

— Explique-moi donc, ma biche, toi qui as l'expérience du cœur, pourquoi une femme n'aime pas d'amour deux fois en sa vie.

— Deux fois... le même homme! répliqua l'autre.

*** J'ai souvent envie de rire en lisant, le lundi matin, les divers feuilletons des critiques parisiens.

Au dire de J. Janin, telle pièce est ravissante; Fiorentino la trouve détestable; Th. Gautier l'encense avec les adjectifs les plus pharamineux de son dictionnaire; Darthenay lui prédit cent cinquante représentations; Ed. Thierry signale les emprunts forcés dont elle est parsemée, etc., etc.; et chacun de terminer son appréciation par la phrase banale :

LES BIENVEILLANTS. — Succès de bon aloi.

LES MALVEILLANTS. — Œuvre de mauvais goût.

Règle générale. Lorsqu'un lettré dit : « Telle chose n'est pas de bon goût, » cela veut tout bonnement dire : « Elle n'est pas de *mon* goût. »

*** On allait jouer sur un grand théâtre de Paris la pièce d'un auteur qui, dans sa jeunesse, avait eu maille à partir avec la cour d'assises. L'acteur chargé du rôle principal, et conséquemment devant nommer l'auteur, rencontre le spirituel journaliste A. Villemot.

— Prenez garde de vous tromper ce soir, lui dit-il; en annonçant l'auteur, n'allez pas nommer Lacenaire.

*** Un bohème, grand chercheur de dîners, avait pris l'habitude de venir plusieurs fois par semaine s'inviter *sans façons* chez un camarade.

Celui-ci, lassé de sa persistance culinaire, et le voyant entrer chez lui, prend son chapeau, ouvre la porte de l'escalier et lui dit :

— Adieu, mon bon, je vais dîner chez Passoir.

— Avec plaisir, répond le parasite sans se déconcerter; et il lui prend le bras, et l'accompagne chez le traiteur.

*** Vous connaissez les observatoires provisoires établis depuis peu de temps dans Paris, et destinés à la *triangulation* des nouvelles voies parisiennes.

J'examinais ces fluettes charpentes qui poignardent le ciel aux abords de la barrière de Trône; passent près de moi un paysan qui entrait à Paris et un autre qui en sortait, son paquet au bout d'un bâton.

— Où que tu vas, Pierre? dit le paysan entrant.

— Je quittons Paris, répond le paysan sortant.

— L'ouvrage ne va donc plus?

— Au contraire; mais je n' sommes pas rassuré... Vois-tu ces grandes potences?

— Oui.

— Eh bien, on dit que c'est pour l'*étrangulation* de Paris.

*** Sarrazin, le coiffeur littéraire de la rue du Temple, est en train de coiffer Gil Perez, son client favori.

— Savez-vous, s'écrie-t-il, quel est le feuilletoniste théâtral dont j'ai par-dessus la tête?

— Non, et je ne tiens pas à le savoir, de peur de me brouiller avec lui.

— Vous le saurez tout de même. Le critique théâtral dont j'ai par-dessus la tête, c'est le feuilletoniste de la *Patrie*, parce qu'il est *près ma raie*. (Lisez Prémaray.)

*** Autre guitare du même au même.

— Quelle ressemblance y a-t-il entre le nouvel académicien auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*, et un ténor avarié, M. D...?

— Ne me dites pas son nom.

— J'y consens. Eh bien, c'est que l'auteur de la *Maison de Penarvan* et un ténor avarié sont tous les deux *sans do*. (Lisez Sandeau, pour l'académicien.)

*** Cet excellent Antony Béraud est possédé de la manie de tutoyer. On ne passe pas deux heures avec lui sans être honoré de ses *tu* amicaux.

Un jour il rencontre un homme qu'il n'avait jamais vu et qu'il prend pour Alexandre Dumas fils.

— Bonjour, dit-il en l'abordant, cher ami, comment te portes-tu?

L'autre répond.

— Bonjour, cher ami, comment te nommes-tu?

*** Après avoir fait longtemps dîner H. Murger à sept heures, sa bonne lui fit prendre l'habitude de dîner à six heures, puis à cinq heures et demie. Un jour elle vint à cinq heures lui annoncer que le dîner était servi.

— Ma mie, lui dit Murger, si vous continuez vous finirez par me faire dîner la veille.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Marie, ou les trois époques, est l'œuvre capitale de madame Ancelot (si toutefois madame Ancelot a jamais fait une œuvre capitale). Elle a été jouée au Théâtre-Français en 1836, c'est-à-dire à une époque où la littérature était florissante et recherchée pour elle-même. Le Théâtre-Français, un peu confus d'avoir laissé tant de fois les théâtres du boulevard s'enrichir à ses dépens, ramenait à lui Victor Hugo, accaparait Scribe et Casimir Delavigne, et se disposait à faire la paix avec Alex. Dumas. *Ruy Blas* n'était pas encore écrit, et l'on ignorait l'existence de l'enfant qui devait se nommer Rachel. *Marie* parut, grâce au concours de mademoiselle Mars. Le rôle l'avait séduite. Songez donc qu'il n'avait que seize ans au premier acte, trente-trois tout au plus au dernier tableau.

L'ouvrage fut porté aux nues. On lui accorda de la grâce, de l'esprit, de l'observation, du cœur. On lui prêta autant d'importance que l'on eût pu en attribuer à quelque œuvre magistrale de ce temps-là, où les maîtres n'étaient pas rares, et où le public était difficile.

Mademoiselle Mars mourut, et le Théâtre-Français négligea la pièce. Aujourd'hui le Gymnase la ressuscite, et le Théâtre-Français le laisse faire sans se montrer ni jaloux ni contrarié. (Il a bien raison.) Il cède au Gymnase une œuvre qui semble faite pour son cadre. Madame Rose Chéri, la Mars du boulevard Bonne-Nouvelle, a tenté une épreuve dangereuse dont elle est sortie triomphante. Il a fallu tout son talent pour dissimuler les vieillesses de *Marie, ou les trois époques*. Quoi que certaines gens disent, le public est en pleine voie de réaction contre le faux, et surtout contre l'ennuyeux. Hélas! l'ouvrage de madame Ancelot est plein d'invraisemblances et d'impossibilités, non pas au point de vue scénique, mais au point de vue humain.

L'Odéon, qui cherche les Mars et les Rose Chéri de l'avenir, nous a montré son contingent annuel de débutantes, parmi lesquelles nous avons surtout remarqué mademoiselle Laure, une ex-artiste du Vaudeville, qui vient de passer à la comédie du grand répertoire avec armes et bagages. Mademoiselle Laure a débuté dans Dorine de *Tartufe*, rien que cela!

Une telle audace a été encouragée. Mademoiselle Laure est une fort belle personne, très-distinguée et d'une physionomie sympathique. Sa voix est bien timbrée. Son jeu est plein d'aisance et de naturel. C'est une soubrette de la bonne école.

Après avoir un peu trop usé des pièces qui ne sont pas des pièces, telles que les revues, les féeries et les bamboches de circonstance, les Variétés semblent vouloir rentrer dans les voies légales de la muse de la comédie. *Les Compagnons de la truelle* sont le premier gage de la bonne volonté directoriale. Le tort de cet ouvrage est (hasardons un timide *peut-être*) est *peut-être* d'avoir dépassé le but. En voulant arriver à la pièce corsée et intéressante, MM. Clairville et Th. Coignard en sont arrivés au mélodrame dans toute sa pureté. Il y a bel et bien une tentative d'assassinat et un commencement de suicide dans cette œuvre jouée sur ce théâtre de rire et de calembredaines.

Heureusement l'action dramatique, un peu noire, est enjolivée d'épisodes roses. A côté du farouche traître, il y a le niais qui fait le dénoûment. Le crime est puni, la vertu est récompensée, et tout finit par des bravos, du succès et de l'argent.

Paris compte tous ses théâtres au grand complet. Parmi les derniers théâtres ouverts, il faut parler de Beaumarchais et de son grand drame, l'*Étoile du Bocage*. Ma foi, ma surprise a été bien grande en voyant fonctionner, à l'autre bout du monde parisien, une troupe dramatique manœuvrant avec autant d'ensemble. J'ai voulu savoir le nom de gens que je ne connaissais pas la veille et les signaler aux directeurs de théâtres, qui se plaignent de la pénurie des artistes de talent. C'est une vraie pépinière d'artistes que ce lointain Beaumarchais. J'ai remarqué en première ligne Marsigny, qui a d'assez bonnes jambes pour faire vite son chemin; c'est un comique sage et original à la fois. Puis un père noble, Jeandron; un amoureux, Marchetti; deux ravissantes petites femmes, mesdemoiselles Georgina et Adrienne, et madame J. Madeleine, qui joue les traîtresses d'une façon terrible.

ALBERT MONNIER.





Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 197. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 8 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

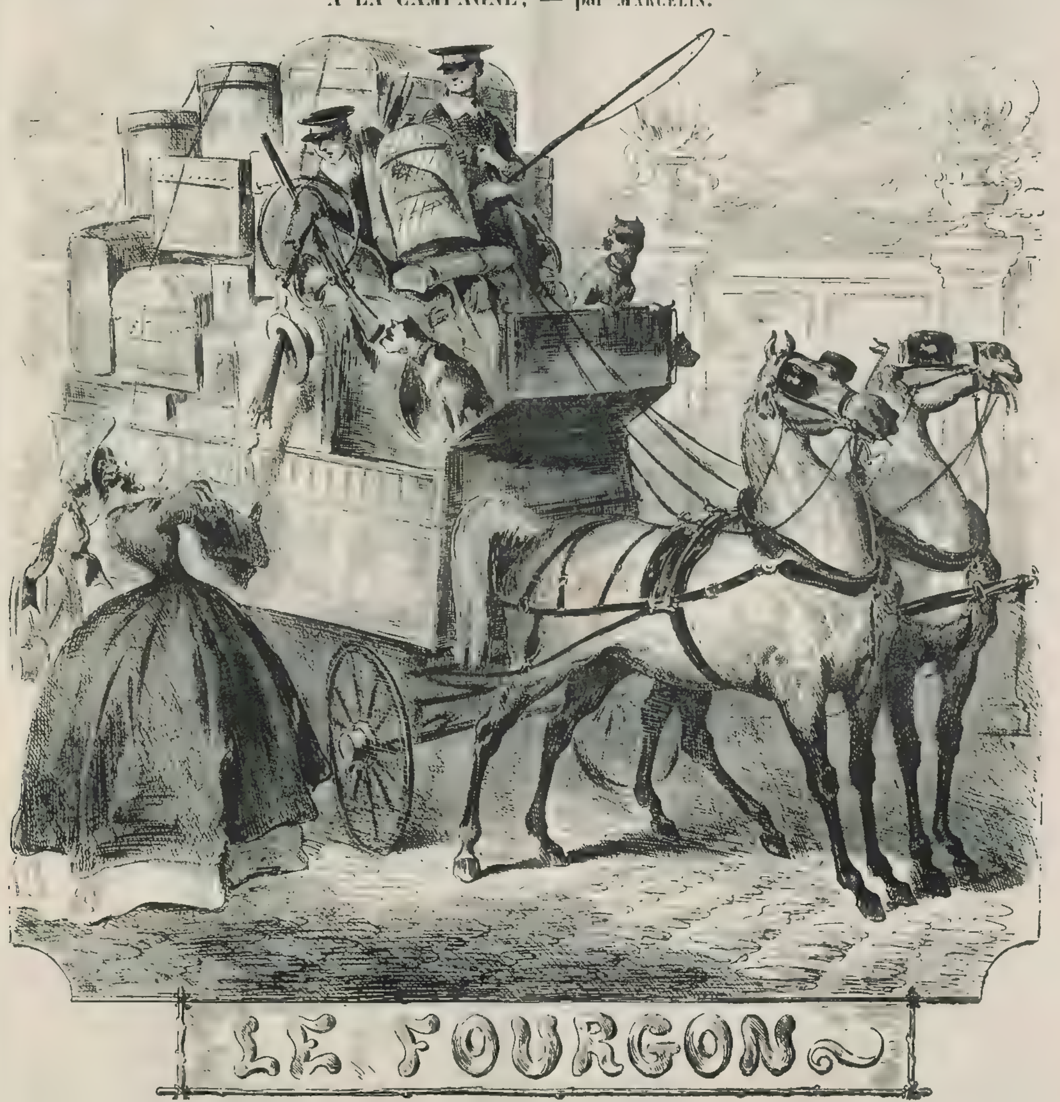
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN.

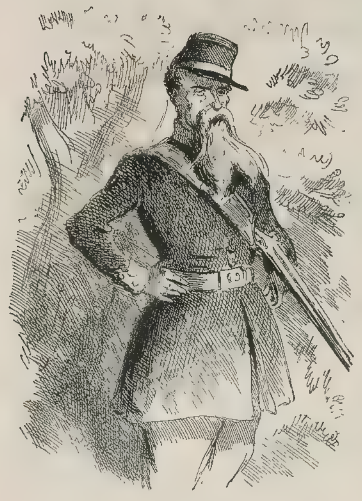


LE FOURGON

LES ORDRES DE MADAME.

— .... Vous irez chez le marchand de fleurs prendre les trois plants de dahlias;... vous passerez chez madame de Charansonnay, où l'on vous remettra les poules huppées blanches;... au fleuriste vous demanderez s'il aura bientôt raccommodé le jet d'eau;... il faudra aussi demander chez madame de Charansonnay si mademoiselle de Charansonnay part avec monsieur de Charansonnay, ou si nous devons l'aller prendre;... recommandez bien à Joséphine de donner à manger à l'oiseau en arrivant;... n'oubliez pas le chapeau de monsieur;... pour plus de sûreté, tenez-le toujours à la main;... surtout ne penchez pas trop la cage!... et ôtez votre casquette quand je vous parle.

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



16508

LE GARDE FORESTIER.

Ex africain au 17e léger.



16509

RUSTIQUES.

— Connaissez-vous la jolie villa de Charansonnay?

— Parfaitement, il y a huit jours j'y passai une charmante soirée; on joua, je perdis dix mille francs.



16510

IDYLLE.

« . . . . l'air du ciel, l'eau des puits,
» Un bon cigare au bord de la rivière, et puis
» La liberté dans la campagne! »
(*Occidentales.*)

SON JOURNAL.

(SUITE ET FIN.)

Nous avons parcouru ensemble, ami lecteur, les dix premiers volumes du *Journal* de Jean-Pierre Durand sans nous arrêter aux entre-filets contenant des mentions dans le genre de celles-ci :

Lundi. — Il faisait aujourd'hui une crotte abominable; j'ai *abîmé* mon pantalon neuf.

Mardi. — J'ai mangé aujourd'hui, pour la première fois, du *gigot bretonne;* c'est bon, mais un peu lourd.

Mercredi. — Les fils tendent à monter. — Il y a stagnation sur les cotons.

Jeudi. — Le nouveau commis a eu une forte colique. — Je le crois poitrinaire.

Vendredi. — J'ai une dent qui me fait mal; en voulant me l'arracher, mon cousin m'en a cassé une autre.

Samedi. — Le thermomètre marquait aujourd'hui à l'ombre 33 degrés. — On aurait fait cuire des œufs durs au soleil.

Dimanche. — Me suis-je assez ennuyé aujourd'hui! — Dans trois ans j'en aurai vingt-cinq.

Ces détails peuvent avoir encore aujourd'hui de l'intérêt pour M. Durand en lui rappelant les belles heures de sa jeunesse; mais pour nous autres gens frivoles ils n'ont pas grand charme. Hâtons-nous de feuilleter les autres volumes en ne nous arrêtant qu'aux faits mémorables.

Je crois que j'en tiens un :

Dimanche. — Ma mère est arrivée ce matin par le convoi de dix heures; je ne l'attendais nullement. Elle est entrée dans ma chambre comme une révolution en me disant :

— Pierre, j'ai à te parler.

J'ai tout de suite compris qu'il y avait un événement dans l'air, et que ma vie allait profondément se modifier. Je me suis mis à trembler en moi-même.

— Pierre, a repris ma mère, tu as vingt-six ans, il est temps de t'établir; je sors de chez ton cousin, il te cède son fonds pour trente mille francs, plus les marchandises à cinquante pour cent de rabais.

J'ai trouvé que c'était cher, cependant je n'ai rien répondu, l'émotion me coupait le fil de mes idées. Ma mère a repris la parole :

— Trente mille francs de fonds, trente mille francs de marchandises, total soixante mille francs; tu comprends que ça ne se trouve pas dans le fer d'un cheval d'omnibus.

— Pardi! ai-je dit.

— Il faut donc te marier.

— Me marier! vous croyez?

— Certainement! et j'ai ton affaire.

— Une brune?... une blonde?... ai-je demandé indiscrètement.

— Les jeunes gens sont bien fous! Brune ou blonde! il ne s'agit pas des cheveux, mais de la dot. J'en sais une de soixante mille francs; du reste, toutes les qualités du cœur et de l'esprit; elle *remonte* ses bas et fait mieux les cornichons que moi. Tu la connais, du reste, c'est la petite Rigois.

— Mais, elle louche.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Vous le disiez vous-même.

— Du tout. D'abord, depuis que tu ne l'as vue, elle a beaucoup gagné sous tous les rapports. Maintenant elle est fille unique, car elle a perdu ses deux sœurs dans le dernier choléra. C'est un parti qui ira, tout compris, à plus de cent cinquante mille francs.

— Mais n'est-elle pas un peu bossue? Il me semble que son épaule gauche!...

— Sa mère l'habille mal et elle ne se tient pas bien; mais avec une couturière de Paris tu verras, tu verras. Tu es étonnant, mon pauvre garçon!... quelle mine faistu là?

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



16511

— Voilà ces dames qui viennent nous chercher avec le canot; un singulier costume tout de même pour nous présenter devant elles.
— Bah! avec des gants.



16512

J'aimerais mieux la campagne sans soleil que sans crinoline, dirait un Parisien.



16513

— Sais-tu qu'il a les jambes fort bien faites, ton mari?
— Mais le tien a les épaules bien plus larges.

— Dame! maman, j'avais rêvé....

— Tu avais rêvé.... Tout songe, tout mensonge!

— J'aurais voulu adorer ma femme.

— Eh bien, tu l'adoreras. Qui est-ce qui t'en empêchera?

— Merci, une femme louche et bossue.

— Pierre, vous êtes un mauvais fils.

— Mais, maman...

— Allez, allez, vous devriez rougir de honte; — moi qui me suis sacrifiée pour vous! — ah! j'ai été bien bête, et si c'était à recommencer... C'est affreux!

Et elle s'est mise à pleurer. Je l'ai embrassée, rien n'y a fait; j'ai cru qu'elle allait se trouver mal. J'ai fini par lui dire que je ferais ce qu'elle voudrait. Alors elle m'a embrassé à son tour, et m'a dit :

— Habille-toi vite, on nous attend.

— Qui nous attend?

— Les Rigois, mon fils; ils sont à Paris, nous sommes venus ensemble, — ils ont de l'argent à toucher.

Il a fallu en passer par là. Quelle journée, mon Dieu! Mais il est tard, couchons-nous, en remettant, comme M. A. Dumas, la suite à demain.

Lundi. — Je suis lié, du reste je m'étais trompé; la petite Rigois n'est pas bossue de l'épaule gauche, c'est la droite qui est un peu forte. — Quant à ses yeux, si le droit est un peu louche, le gauche est de toute beauté, avec des cils et des sourcils longs comme ça. — Elle est très-aimable, — mais son père est bien *embêtant;* il est toujours à me donner des coups de poing dans le ventre en m'appelant « son gendre », et sa femme de dire : — « Rigois, monsieur Rigois, taisez-vous donc, vous êtes inconvenant, vous faites rougir ma fille. » Et Eulalie, ma fiancée, de rougir alors comme un champ de coquelicots. — Nous nous marions dans trois semaines, juste le temps de réunir les papiers nécessaires, de rédiger le contrat et de conclure l'affaire du fonds de mon cousin.

Huit jours après. — Je ne sais pas où j'avais les yeux. Eulalie n'est vraiment pas mal : quant à sa taille, elle n'est pas plate certainement; et, du reste, c'est bien laid les tailles carrées. La sienne est en réalité très-potable, comme dit maman, avec une couturière de Paris; et puis le caractère, un ange! C'est moi qui serai le chef de la communauté, mais je n'en abuserai pas; oh! non, je ferai toutes mes volontés naturellement; mais trancher du maître à propos de rien, c'est moi qui déteste ce genre-là!

Notre chambre à coucher sera bleue; j'avais d'abord pensé à la faire verte, mais Eulalie m'a fait comprendre que cela me pâlirait.

Huit jours après. — Oh! mon Dieu! tout est rompu! Ma mère vient de me l'annoncer : question d'argent. Le père Rigois ne veut payer que l'intérêt des soixante mille francs, ma mère l'a envoyé promener.

Il y est allé, — et moi qui aime Eulalie, ah!

Le lendemain. — Je crois que j'en deviendrai fou! Maman a beau me dire que j'en trouverai une autre plus belle et plus riche, est-ce que c'est possible? Plus riche, je ne dis pas; mais plus belle! — Ah! je le sens, Eulalie est la femme de mes vrais rêves; — et dès notre plus tendre enfance c'est elle que j'ai toujours aimée.

Jeudi. — Tout est renoué. Le père Rigois a cédé aux larmes d'Eulalie, et le contrat est signé. Je n'y ai rien compris, et ma mère a bien encore essayé de jeter des pierres sous les roues, mais le char de notre hyménée n'en a pas moins poursuivi sa carrière. — A samedi la bénédiction nuptiale.

Vendredi. — J'ai envoyé la corbeille ce matin. Eulalie est dans le ravissement, et c'est bien par amour, car elle m'a juré qu'elle exécrait la toilette. — C'est demain le grand jour. Je ne voudrais pas être à après-demain matin.

Samedi matin. — Comme je me suis juré à moi-même de ne jamais passer un jour de ma vie sans écrire quelque chose dans mon journal, je l'entr'ouvre avant de partir pour la mairie, mais je n'ai la force d'écrire qu'un seul mot :

Enfin!!!

P. S. Il serait pourtant encore temps, pour quelqu'un qui ne serait pas sûr de son bonheur. Mais je voudrais avoir quatre mains et quatre pieds et signer des huit.

Un mois plus tard. — Eulalie m'a donné un démenti la première, et encore devant un commis. Je n'y comprends rien.

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



16514

PASTORALE.

— Madame ma femme, je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais je t'aime tout plein.
— Ce ne sera rien, mon ami, c'est le temps.



16515

CORYDON.

Lui et ses légumes, quelle soif!



165.6

LA NYMPHE POTAGÈRE.

« Elle est plus cruelle
» Qu'un coup de coutiau — au! »



16517

FLANERIE.

— Il faut interpréter la naturé; la copier, c'est la méconnaître.

Le lendemain. — Je me perds et ne me retrouve pas dans le caractère d'Eulalie. — Elle devient de plus en plus désagréable, et j'ai remarqué que dans ces moments-là son ancien *louchage* lui revient.

Huit jours après. — Ceci est plus fort, Eulalie est allée en mon absence au spectacle avec sa mère. — Quand elle est rentrée à minuit, j'ai voulu lui faire sentir tout ce que sa conduite avait d'inconsidéré; elle m'a répondu en louchant des deux yeux :

« — Laissez-moi tranquille, vous êtes un tyran. »

Le lendemain. — En me levant ce matin, j'ai ramassé le corset d'Eulalie; dans sa colère d'hier soir elle l'avait laissé tomber à terre, — et je me suis aperçu que l'épaule gauche était bourrée, oh! mais tout à fait, à y enfoncer des épingles à cheveux.

O ma mere adorée!
Pourquoi m'as-tu livré-e,
Pauvre fils éploré-e,
A l'enfant du Rigois-ois?

Le soir même. — Brute! fou! canaille! idiot! crétin! gâteux! sycophante! cancanier et calomniateur! Je suis père! je suis père!... — Eulalie, ma vie, mon cœur, mon âme, ma moitié, mon tout, est à la veille d'être mère!

Quand je dis à la veille, j'anticipe sur la situation, elle en est à huit mois.

Je voudrais déjà serrer mon fils entre mes bras de père.

Deux mois plus tard. — Eulalie a eu aujourd'hui envie d'une pêche; je lui en ai acheté deux chez Chevet. Quand

CROQUIS, — par Ladreys et Belin.



16518

C'lui qu' vous venez d' tuer, m'sieu, y s't en sauvé par là!...



16519

Mouton... si vous vouliez vous mett' de face!... hein?

je les lui ai apportées, elle me les a jetées à la figure. — Pauvre enfant!

Huit jours après. — Eulalie a eu envie de melon; je n'en ai pas pu trouver. Elle m'a appelé imbécile et m'a pincé jusqu'au sang. — Pauvre petite! ça l'a soulagée.

Huit jours après. Quelle peur j'ai eue! Eulalie est tombée en voulant me donner un coup de pied. J'ai fait venir le docteur, il m'a dit que cela n'aurait pas de suites. Espérons-le, mon Dieu!

Samedi, 8 octobre. — J'ai deux filles; ça m'a surpris d'abord, mais j'espère bien m'y habituer. Il paraît, d'après ce que m'a dit madame Rigois, que les filles sont plus comme il faut que les garçons; elle dit que c'est mieux porté dans le faubourg Saint-Germain. Elles pleurent du soir au matin et du matin au soir. Oh! elles auront de la voix! On n'entend qu'un cri.

Maintenant il s'agit de trouver deux nourrices.

Trois mois après. — C'est singulier, Eulalie est parfaitement remise de sa couche, mais elle n'a pas encore retrouvé sa douceur et son obéissance de demoiselle; — il suffit que je dise une chose pour qu'elle en ordonne une autre; il faudra que je consulte un grand médecin à ce propos-là. — Je voudrais savoir si un cas semblable a déjà été constaté dans les annales de la médecine.

J'irai voir le docteur Horace Bianchon, dont ma femme parle toujours avec notre premier commis.

Gustave Bourdin.

UNE HISTOIRE DE CHASSE.

THÈSE DE HAUTE PHILOSOPHIE.

---

§ Ier. — Question préalable

Cela est-il vrai que les chasseurs soient les plus grands vantards de l'univers connu?

Cela est-il exact que les chasseurs soient :

— Plus imagés dans leurs récits que les romanciers de la période romantique?

— Plus fanfarons que les cadets de Gascogne?

— Plus *prudents* dans leurs faits d'armes que Sancho Pança?

— Plus prolixes qu'un avocat stagiaire qui plaide en cour d'assises?

— Plus abhorrés des convives de bon sens que les sots, les sourds et les bègues?

Voilà précisément ce qu'il s'agit de voir.

Éclaircissons la chose, *à grand renfort de besicles*, comme dit François Rabelais, maître à tous et en toutes choses.

§ II. — Parenthèse.

Eh bien, non, toute réflexion faite, je ne creuserai pas la question d'une manière scientifique. Les vieilles façons! les vieux systèmes! n, i, ni, c'est fini; personne n'en veut plus. Depuis dix ans, il n'y a plus qu'un procédé, c'est le fait brut; depuis ces mêmes dix ans, on ne connaît plus qu'une forme, c'est celle de la *Nouvelle à la main.* J'étais encore bon, moi, avec mon idée de passer une thèse! Il est très-certain qu'à la seule annonce de cet expédient, le lecteur, homme sensé, faisait déjà le geste qui consiste à rejeter le journal. — Une thèse! ah! par exemple! mais c'est une chauve-souris pour une jolie femme, un crapaud pour un poëte, un chat qui miaule pour Rossini, et du fricandeau à l'oseille pour un homme qui s'entend un peu en gastrosophie.

Non, point de thèse. Une anecdote, à la bonne heure. Des faits! des faits! — Nous sommes comme les Chinois, nous autres Français du dix-neuvième siècle : nous ne comprenons plus les choses de l'esprit que par les yeux du corps.

Narrons.

Muse, raconte.

§ III. — Où l'histoire commence.

Muse!. .

C'est trop pompeux; — tirons au plus court.

Ce sera, si vous le voulez bien, à très-peu de chose près, le début d'une fable qui est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre : *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.*

Deux amis, qui ne pouvaient pas se quitter parce qu'ils se chamaillaient sans cesse, arrivèrent un jour à se dire .

— Il devient très-bête de se quereller quand on est uni comme deux doigts de la main. Avant-hier nous nous sommes si bien fâchés que nous avons été sur le point de nous colleter en public. C'était, mon très-cher ami, parce que vous avez l'incurable manie de parler sans cesse de vos succès en matière d'amour, et parce que j'ai l'inconcevable faiblesse de ne vouloir pas ajouter foi aux contes bleus que vous faites à cet égard. Tenez, mettons, s'il vous plaît, le sinet à cette plaisanterie maussade, qui n'a duré que trop longtemps. Une fois pour toutes, convenons que tous les jours où nous aurons le plaisir de nous trouver ensemble vous vous abstiendrez absolument de dire un mot touchant vos prétendues fredaines amoureuses, et que, de mon côté, j'éviterai avec le plus héroïque scrupule toute occasion de vous persifler sur les divers romans

NOS PAYSANS, — par Baric.



16520

— C'est du vin du purgatoire ! comment le trouvez-vous ?
— Pour bon, il est fini bon ! si bon, que j' vous apportions d' l'argent à soule fin de faire dire des messes par m'sieur le curé pour défunt p'pa... mais, ma fine, puisqu'i's en boivent ed, comme ça dans l' purgatoire, je remporte moun argent... ils sont mieux que moué, dans c't endroit là !



16521

— *Coût* : cinq francs !
— Comment, coups, cinq francs ! bon sens j'en ai pas donné un ! mais j'ai bonne envie à c't' heure de m' dédommager !... ah ! coups, cinq francs ! j' vas t'en bailler pour cinq francs, et tu verras si j' pèse ben !...

de rendez-vous et d'enlèvement dont il paraît que vous êtes le héros Est-ce convenu?

— C'est convenu, répondit l'autre. Je trouve, mon très-cher ami, que vous venez de parler comme saint Jean Bouche d'or.

§ IV. — Un épisode.

Le soir même de ce jour mémorable, les deux amis allaient dîner en ville chez un amphitryon commun, un financier. — On prit grand soin de les placer à table l'un vis-à-vis de l'autre. Dans le monde, en effet, on connaissait les liens d'intimité qui les attachaient l'un à l'autre. Les hommes à demi lettrés, qui sont si nombreux de nos jours, se montraient même fort heureux d'avoir à rencontrer cette paire d'amis, afin d'avoir un prétexte de montrer qu'ils étaient allés au collége et de pouvoir citer à la queue leu leu :

— Damon et Pythias,
— Thésée et Pirithoüs,
— Castor et Pollux,
— Nisus et Euryale,
— Cicéron et Atticus,

Et quatre ou cinq autres rengaines classiques de la même farine, qui dureront tant que le monde sera monde.

Arrivons au dîner.

Une belle fête où il y avait des femmes de distinction, des vins fins, des fleurs et un dessert de mille francs, comme les riches en servent quelquefois en ce temps de chicherie et de fortunes étourdissantes.

La conversation roula d'abord sur rien du tout, et les deux amis furent d'accord. Cependant, au moment solennel où le chevreuil s'encadra sur la nappe, entre une bordure de grenache et de vins de la Côte-d'Or, un des deux amis, l'homme aux bonnes fortunes, se mit à dire :

— Messieurs, voilà un beau quart de chevreuil !

§ V. — Le drame.

— Messieurs, voilà un beau quart de chevreuil !

En apparence, cela ne ressemblait à aucun roman de tendresse élégiaque ni échevelée; c'était à mille lieues, je devrais dire à dix mille kilomètres de la *Nouvelle Héloïse*, de *Manon Lescaut*, d'*Obermann*, de la *Prison d'Edimbourg*, du *Corsaire Rouge*, de *Werther*, d'*Adolphe*, d'*Indiana*, de l'*Ane mort*, des *Parents pauvres*, des *Francs-Taupins*, de la *Salamandre*, des *Trois Mousquetaires*, de *Notre-Dame de Paris*, de *Stello*, de *Sous les Tilleuls*, du *Médecin du Pecq*, de *Marianna*, de *Colomba*, et des trente-six mille autres tomes tendres ou terribles que la plus folle des civilisations rêve, combine, écrit, imprime, lit et digère sans relâche depuis trente ans.

— Messieurs, voilà un beau quart de chevreuil !

On le laissa donc dire.

Il but un petit coup et continua.

— Tenez, cela me rappelle une histoire de ma jeunesse.

L'ami du conteur pâlit.

— En 1836, je n'avais pas cessé d'être étudiant. J'étais à Fontainebleau en train de faire mon droit, lorsque l'ennui me poussa dans la forêt; j'avais un fusil. Voir un chevreuil, le mirer, le tirer, le tuer, fut le prodige d'un instant. Je pliais mes *Institutes*, quand tout à coup le garde champêtre vint à moi, en me disant : — « Au nom de la » loi, je vous appréhende au corps et je vous dresse pro- » cès-verbal. » En parlant ainsi, il me conduisit dans sa cabane. Or, ce garde-champêtre avait une femme, encore jeune.

Ici l'ami se reprit à pâlir et respira même un peu de vinaigre qui se trouvait sur son assiette.

— Messieurs, reprit le conteur, cette femme sylvestre était châtain clair; ce qui est une nuance injustement dédaignée.

Ici l'ami l'interrompit brusquement :

— Mon ami, ayez un peu de mémoire; vous manquez à vos promesses de ce matin. Voyons, parlez du chevreuil !

— Je parlerai de la femme châtain clair, si cela me plaît.

— Mais cela ne me plaît pas, à moi.

— Monsieur, vous le prenez sur un ton !

— Monsieur, je le prends sur le ton que vous méritez qu'on prenne avec vous !

Ici les autres convives voulurent intervenir.

Deux femmes pleuraient déjà.

Le maître de la maison s'était levé.

— Messieurs, deux amis ! — messieurs, deux inséparables !

Un imbécile, dans un coin :

— Deux hommes qui rappellent Castor et Pollux !

Un second imbécile, sur sa chaise :

— Deux hommes qui font revivre Damon et Pythias !

Un troisième imbécile, qui dénouait sa serviette :

— Deux hommes qui ont reconstruit Nisus et Euryale !

Un quatrième imbécile, qui voulait aussi parler pour ne rien dire :

— Deux hommes qui font refleurir Cicéron et Atticus !

§ VI. — Le duel

On voulut les rapprocher.

Peine perdue.

Ils prirent heure et jour pour se battre à l'épée.

Le lendemain les deux amis inséparables se rendirent à Vincennes, et, dans le bois, entre Saint-Mandé et Charenton, ils vidèrent leur différend comme Olivier et Roland, dans les *Petites Épopées* de Victor Hugo.

Après deux ou trois passes, le conteur eut le bras droit percé d'un très-beau coup de tierce.

— Monsieur, dit-il à son ex-ami, aussitôt que je serai guéri, je m'arrangerai de manière à vous raconter la fin de l'histoire de la femme châtain clair.

— Monsieur, vous vous en tiendrez au chevreuil, ou bien nous recommencerons.

— Nous recommencerons, monsieur.

§ VII. — Conclusion.

Ils ont recommencé, en effet, jusqu'à trois fois.

Le conteur a été blessé à chacune des trois rencontres, toujours au même endroit.

En vrai chasseur de Paris, il dit qu'il veut être inguérissable, — au physique et au moral.

***

Voilà, lecteur, la moralité de cette histoire.

Philibert Audebrand.

ANECDOTES, TRAITS PLAISANTS, MORALITÉS,

POUR FAIRE SUITE AU LIVRE DES MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD.

La fille en permettra la lecture à sa mère.
(J. PRUDHOMME.)

L'homme de talent est rarement modeste, l'homme de génie ne l'est jamais.

Ceci n'est pas un paradoxe fait à plaisir, et je pourrais citer de nombreux exemples à l'appui de mon axiome; mais je me contenterai, pour le gain de ma cause, de rapporter l'anecdote suivante.

C'est de la moralité en action, avec un argument *ad hominem* irrésistible.

Un jour, il y a longtemps de cela, madame Émile de Girardin, qui venait de publier dans la *Presse* des vers charmants comme tous ceux qu'elle faisait, reçut en réponse à ses vers une épître signée d'un nom inconnu. Cette épître était remarquable et annonçait l'œuvre d'un jeune poëte plein de verve, de feu et d'imagination.

Madame de Girardin, voulant tout à la fois complimenter l'auteur sur son talent et le remercier pour sa galanterie, le pria de vouloir bien assister à une soirée qu'elle donnait, à quelque temps de là, dans son hôtel des Champs-Élysées.

Si notre poëte, flatté dans son amour-propre, fut exact au jour dit, pas n'est besoin de le demander : il se présenta le cœur en fête et la bouche souriante; un peu ému d'abord, un peu tremblant peut-être, mais rassuré bientôt par l'accueil plein de grâce de la maîtresse de la maison, qui lui adressa les éloges les plus chaleureux.

Sous l'impression de ces éloges il nageait dans l'éther, il buvait du nectar, il sentait les feuilles de laurier lui pousser sur la tête, il n'était plus de ce monde.

Tout à coup madame Émile de Girardin le prenant par la main :

— Venez, fit-elle, je vais vous présenter à l'un des plus grands poëtes de notre époque, à monsieur X..., il sera le parrain de votre gloire à venir.

Et elle le conduisit vers un personnage rêveur qui, appuyé négligemment sur le coin de la cheminée, semblait complétement étranger à ce qui se passait autour de lui.

Cet homme avait une tête puissante, des yeux d'aigle et un front élevé, derrière lequel on devinait tout un monde d'idées en fermentation.

S'inclinant souriante devant l'illustre poëte, qui, sans se déranger, laissa tomber sur elle un regard de parfaite indifférence :

— Maître, lui dit-elle en montrant son protégé, voici un jeune nourrisson des Muses qui a commis à mon intention ce petit chef-d'œuvre; lisez, et dites-nous bien vite si vous êtes de mon avis.

Le grand poëte prit machinalement le papier, y jeta un coup d'œil distrait, lut quelques mots; puis, se redressant, il le rendit à madame de Girardin, en scandant ces mémorables paroles avec une emphase olympienne :

— Des vers, chère madame, depuis longtemps je n'en lis plus; quand je veux lire des vers, j'en fais.

Je livre cette réponse mémorable, sans l'analyser, à la réflexion du lecteur. J'ajoute seulement qu'elle est historique et inédite.

***

Autre anecdote *ejusdem farinæ*.

Au plus beau temps de la période romantique, cinq ou six romanciers chevelus discutaient, après boire, sur les nombreux défauts de Molière, et l'écartelaient pièce par pièce au milieu des lazzi les plus *duriuscules* et des mots barbelés les plus *rutilants*.

Et le *Misanthrope?* fit quelqu'un. D'un commun accord le *Misanthrope*, appelé à la barre, fut déclaré détestable.

En ce moment parut un poëte dont les opinions passaient pour des oracles; interrogé aussitôt par le tribunal s'il partageait son sentiment à l'endroit du *Misanthrope :*

— Ce n'est pas précisément une pièce détestable, dit-il mielleusement, non; mais c'est une pièce ennuyeuse... et mal écrite.

***

Toujours à cette même époque où Racine était un polisson, Boileau un pédant de rhétorique, Rubens, Rembrandt, etc., de vulgaires barbouilleurs de toiles, il y avait dans l'atelier de Decamps un jeune rapin enragé de romantisme.

Toutes les fois qu'il revenait du Louvre, il ne manquait pas de dire :

— J'ai revu les Raphaël, c'est mauvais, de plus en plus mauvais.

— Mais, lui disait Decamps, que trouves-tu donc de si mauvais dans ses tableaux?

— Ses tableaux, ce sont des galettes, rien que des galettes!

On ne put jamais tirer de lui d'explication qui motivât plus clairement sa haine contre Raphael.

***

Un joli mot de monsieur Royer-Collard.

Sous le règne de Louis-Philippe, un député de la droite qui avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, se rendait le lendemain de sa nomination à la Chambre, le ruban rouge à la boutonnière, lorsqu'il rencontra l'illustre philosophe qui se dirigeait du même côté que lui.

Le député, qui connaissait les opinions puritaines de son collègue en matière de décoration et qui craignait d'être la victime de l'un de ces mots à l'emporte-pièce qu'il faisait avec tant d'à-propos, chercha mais en vain à l'éviter.

M. Royer-Collard remarqua sans doute son embarras, et comme il estimait après tout le caractère du nouveau décoré et son mérite personnel, il s'approcha, et, lui tendant courtoisement la main :

— Monsieur, lui dit-il, recevez tous mes compliments; cela ne vous diminue pas.

***

Paulo minora canamus.

Un épicier de Charenton conçut dernièrement le violent désir d'aller visiter le camp de Saint-Maur. Ce désir était bien naturel, mais pour le satisfaire malheureusement il fallait fermer boutique, et que dirait sa clientèle alarmée si elle voyait sans motif la devanture close une journée durant?

Néanmoins notre épicier, après avoir longuement réfléchi (si toutefois les épiciers réfléchissent), trouva sans doute une combinaison lumineuse, car il se frotta les mains, ferma son échoppe, et partit leste et joyeux pour admirer les défenseurs de son pays.

Deux heures plus tard le quartier était en émoi; le magasin de l'épicier s'obstinant à demeurer fermé, ce qui ne lui était pas habituel, les commères se mirent aussitôt en devoir de broder là-dessus la fine fleur de leurs cancans : le négociant en denrées coloniales avait-il fait faillite? s'était-il pendu? et ceci et cela. On parlait déjà d'avertir le commissaire de police, lorsque plusieurs indigènes se dévouant s'approchèrent de la boutique de l'épicier fantôme et firent signe à la foule de venir; la foule accourut, et pour calmer ses angoisses put lire, sur une pancarte placée au milieu de la porte :

Fermé pour cause de promenade au camp de Saint-Maur.

C'est court, simple, joli et bête... Ma foi! bête comme un épicier.

HIPPOLYTE MAXANCE.

THÉATRES.

On ne reprochera pas au directeur de l'Opéra-Comique de ne pas ouvrir son théâtre aux musiciens nouveaux. M. Fauconnier est l'un de ceux qu'on pourrait citer comme arrivés à l'Opéra-Comique sans un bagage musical bien considérable.

Le poëme de la *Pagode*, qu'on lui a confié, n'est pas d'une fraîcheur printanière. Foa, enfant perdu, a été trouvée dans le ventre d'un de ces dieux bizarres à trompe devant lesquels l'Indien se prosterne sans rire. Recueillie par un matelot ivrogne et paresseux qui, de son autorité privée, s'est institué le grand prêtre de la *pagode,* Foa a été proclamée fille du ciel, descendante de Vichnou ou de Bouddha, déesse enfin. Grâce à ce subterfuge, les dons pleuvent dans les mains du drôle.

Un beau jour l'âme de cette Psyché indienne s'ouvre à l'amour. Elle assiste à une leçon dans le genre de celle que Pangloss donnait au château de Tundertrentronck. Une fois instruite en théorie, il ne s'agit plus que de passer à la pratique. L'instruction de Foa est bientôt complète avec un professeur tel que le chasseur Williams. Alors on rend à la pagode le morceau de sculpture qui en faisait l'ornement avant l'invention de la déesse en chair et en os. Les amoureux détalent, et Foa vivra sous la robe puritaine d'une Anglaise, et confectionnera le thé à l'aide duquel son mari digérera ses roatsbeefs.

M. Fauconnier procède par éclectisme. Il n'a pas encore de manière. Tantôt il imite Grétry, tantôt il passe à la formule sonore de l'Italie, tantôt il adopte la prétention harmonique de l'Allemagne. L'œuvre manque d'individualité; mais il y entre encore assez de talent pour qu'on puisse en faire l'éloge sans se compromettre.

Adieu les Folies-Nouvelles d'Hervé et de Joseph Kelm; elles ont vécu ce que vivent les roses, l'espace de quelques matins! Voici le Théâtre-Déjazet devenu leur successeur.

Mademoiselle Déjazet a été une fortune pour tant de théâtres qu'elle a bien le droit aujourd'hui de s'exploiter elle-même. Elle nous quittait et disparaissait de temps en temps. Elle ne nous quittera plus désormais. Elle sera là, toujours là, avec son talent malicieux, coquet, frétillant; avec ce talent plus frais qu'aux jours de sa jeunesse, avec cette voix jeune, limpide, pénétrante, qui chante à ravir les romances, les grands airs, les flons-flons.

Mademoiselle Déjazet a inauguré son théâtre par les *Premières armes de Figaro,* une comédie à la Beaumarchais, due à la jeune plume de M. Victorien Sardou, aidée des conseils de M. Émile de Vanderburck.

Lorsqu'on touche aux personnages typiques de la comédie classique, il est bien rare qu'on ne froisse pas les lettrés. Quant au public, il ne s'aperçoit pas des accrocs faits aux événements ou aux caractères. Il est bien heureux, le public! il s'amuse franchement, tandis que pour nous le plaisir est encore une étude.

Le *Figaro* de mademoiselle Déjazet et de M. Sardou, cousin éloigné de celui de Beaumarchais, est un charmant Figaro de fantaisie, alerte petit bonhomme à la main habile, au pied leste, à la vive repartie; il chante, va, vient, anime de sa joie et de ses refrains une vieille intrigue constellée de détails jeunes et scintillants.

Auprès de mademoiselle Déjazet, on a applaudi Dupuis et une jolie et intelligente jeune personne de dix-sept ans et demi, mademoiselle Fillion, fille d'un auteur acteur. Il y a de l'avenir pour elle.

Le lendemain (car il y a des lendemains au Théâtre-Déjazet), le *M. Deschalumeaux*, de Creuzé de Lesser, qui a charmé nos aïeux, est apparu tout jeune et tout fringant, grâce à la toilette que lui a faite M. Charles Bridault, et à la ravissante musique de M. Frédéric Barbier, coutumier du fait.

Le *Duel de Pierrot* nous a rendu notre pierrot Paul Legrand, que nous avions déjà entrevu dans le prologue le *Programme en action*, composé par trente-six auteurs. Il n'en est pas meilleur pour ça. C'est curieux à constater, mais lorsque plus de trois auteurs se réunissent pour mettre leur esprit en commun, il y a gros à parier qu'ils ne feront pas une pièce sortant de l'ordinaire très-ordinaire.

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Devinez, chef, quelle est la sauce la plus compliquée?
Ne serait-ce pas la sauce *automate* (*aux tomates*).

N° 2. Quel est le thé que ces païens de Chinois ne connaissent pas?
C'est évidemment le *Te Deum*.

N° 3. Savez-vous, maître, pourquoi les matelots peuvent être comparés à des comédiens?
..... Comment! vous ne devinez pas que c'est parce qu'ils font usage de *phares* (*fard*)?

MUSÉE COSMOPOLITE. 10 COSTUMES NOUVEAUX.

N° 416. Arabe du Sahara.
417. Baigneur en costume (Alger).
418. Femme de Constantine.
419. Paysanne slovaque du comitat de Modon (haute Hongrie).
420. Négociant grec (Alger).
421. Enfants du Sahara.
422. Nègre badigeonneur (Alger).
423. Juive chez elle.
424. Mendiants d'Alger.
425. Femme mezabite (Sahara).

Ces costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin in-4° carré, coloriés avec art, et ne se vendent que 40 centimes pièce.

Les 10 costumes ci-dessus annoncés font partie de la belle et intéressante collection du MUSÉE DE COSTUMES, qui est arrivée à 425 costumes différents.

Le catalogue est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, et nous adresse un timbre-poste de 20 centimes.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

2ME CAHIER.

Nous faisons paraître un nouveau cahier de ces découpures, qui, par des ombres projetées sur la muraille, forment des dessins amusants.

Le nouveau cahier contient six grands sujets.

LA POLKA DE L'OURS MARTIN.
L'ARRACHEUR DE DENTS.
L'OISEAU CHÉRI.
LA TARENTELLE.
L'INDISCRÉTION PUNIE.
QUI A BU BOIRA.

Même prix que le premier cahier : 4 francs rendu *franco.* On peut nous envoyer 20 timbres-poste de 20 centimes; — pas de timbres au-dessus de 20 centimes. Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LES ANNONCES COMIQUES

SUIVIES

DES VERTUS DOMESTIQUES.

ALBUM DE 30 CARICATURES LITHOGRAPHIÉES PAR DAMOURETTE, RANDON ET QUILLEMBOIS.

Prix : Paris, au bureau. Cartonné. . 8 fr. Broché. . . 6 fr.
Départements, *rendu franco.* Cartonné. . 10 fr. Broché. . . 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins. — Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes,* se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal pour rire.* Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port sur tous les points de la France desservis par les chemins de fer ou les Messageries.

Adresser un bon de poste de 6 francs à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.
Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 198. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 15 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

SOUVENIRS D'ENGHIEN-LES-EAUX, — par J. Pelcocq.



16522

« Une robe légère,
» D'une entière blancheur..... »
. . . .
Et trois cents mètres de garnitures.



16523

— Ma chérie, cette nuance est mal assortie. — Il faudra que j'aille à Paris te chercher un autre écheveau de soie. —

Conclusion. — Monsieur ayant assez des eaux, cherche un prétexte pour prendre l'air.

NOUVELLES A LA MAIN.

Ceci n'est pas un conte, mais une histoire qui date d'hier.

Ludovic nourrissait depuis longtemps, non pas un quaterne, — la loterie est abolie depuis longtemps, témoin celle du Vase d'argent, — mais un désir : il tenait à ne pas mourir sans avoir fondé un journal quotidien et littéraire à vingt francs, bon an mal an, que nous appellerons *le Diurne*, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Malheureusement Ludovic avait plus de dettes que de capitaux. Il alla trouver Petrus et lui démontra en huit déjeuners l'excellence de l'opération. Petrus, aux trois quarts convaincu, consentit à faire les frais d'un prospectus tiré à cent mille exemplaires. Ludovic le rédigea de telle façon que l'eau devait en venir à la bouche des lecteurs. On commença par en envoyer trente mille à Paris et aux départements. — Chaque prospectus contenait naturellement un modèle de souscription dont il ne fallait que *remplir les blancs*, puis *couper, cacheter et jeter à la poste sans affranchir*, pour conquérir le grade d'abonné. C'était aussi simple que séduisant, mais Ludovic et Petrus eurent beau guetter l'arrivée du courrier, ce premier envoi rata complétement. Le bon grain était tombé sur des pierres, et probablement il avait été dévoré par les oiseaux du ciel.

Petrus fit la grimace. Mais Ludovic est doué de cette foi qui transportait les montagnes avant l'invention de l'imprimerie, des chemins de fer et des allumettes *amorphes*. Grâce à son insistance, on fit un nouvel envoi de trente mille. Cette fois il y eut un résultat : on moissonna un abonné.

Petrus secoua la tête, mais forcé de reconnaître qu'il y avait progrès, il ne put s'opposer à ce qu'on tentât un nouvel essai. D'ailleurs les prospectus étaient tirés, il fallait les boire. Les quarante mille derniers furent lancés à toute vapeur dans les directions indiquées par l'*Almanach Firmin Didot*. — Ils tombèrent sur des terrains fertiles et produisirent quatre nouveaux souscripteurs. Total, cinq, y compris l'autre.

*
* *

Ludovic enchanté alla trouver Petrus pour s'entendre avec lui sur un nouveau tirage de cent mille. Petrus refusa d'en entendre parler.

« — Comment! comment! s'écria Ludovic, vous lâcheriez l'affaire en si bon train?

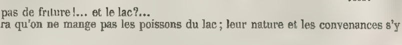
» — Elle est jolie, l'affaire! cinq abonnés à vingt francs qui reviennent chacun à plus de mille francs!

» — Mais remarquez donc la progression : 0, 1, 4... Il ne s'agit que de persévérer, on est sûr d'arriver... »

Mais Petrus fut intraitable. Il est certain pourtant, au point de vue mathématique, que Ludovic était dans le vrai, et que si la progression eût continué on était sûr d'arriver à dix mille abonnés; — ce qui, à raison de vingt francs l'un, produisait deux cent mille francs. Alors avec les annonces l'affaire était claire et nette, on ne perdait

SOUVENIRS D'ENGHIEN-LES-EAUX, — par J. PELCOCQ (suite).




— ... Comment pas de friture!... et le lac?...
— Monsieur saura qu'on ne mange pas les poissons du lac; leur nature et les convenances s'y opposent.



Desinit in piscem...

pas plus de cinquante mille francs par an, et Ludovic avait « un organe ».

Cet écrivain ne pardonnera jamais à Petrus de l'avoir « fourré dedans. »

⁂

On m'a montré hier dans l'excellente ville de Blois la boutique d'un horloger qui depuis sept ans remet à l'heure la montre d'un conseiller municipal.

Le même garde depuis vingt-sept ans l'horloge du château de Chambord, et cela s'explique par trop de conscience : l'horloge est très-compliquée, elle marque non-seulement les secondes, les minutes, les quarts, les demies et les heures, mais encore les jours, les mois, les années et les siècles. Ce n'est donc qu'en l'an 1901, qu'à la grande rigueur le propriétaire aura le droit de se plaindre.

⁂

Du reste, le Loir-et-Cher, un bel et beau département, déclarons-le bien haut, ne brille pas par la fougue de ses habitants. J'entre un jour chez un tonnelier, et je vois dans sa chambre à coucher une glace dont l'extrémité supérieure touchait au mur tandis que la bordure inférieure reposait sur le milieu de la tablette de la cheminée; je m'approche, et je vois que cette glace n'était fixée par aucun clou.

— Tiens, dis-je au vigneron, vous avez fait une emplette?

— Quoi donc, monsieur?

— Cette glace.

— Ah ben oui; il y a treize ans que j' l'avions.

— Elle était dans une autre chambre?

— Mais non.

— Qui a donc ôté les clous?

— Ah! j' vas vous dire : personne; — quand j' l'avons achetée à Blois, j'ons oublié de me faire donner les pattes, et, ma foi, j' l'ons posée là. Depuis ce temps-là, toutes les fois que j' vais à la ville j' me dis : Faudra que j'en achète, et j'oublie toujours.

Or, mon vigneron va trois fois par semaine à Blois, — j'imagine que ce n'est pas oubli de sa part, mais économie. — J'ai remarqué qu'en marchant il regarde toujours la terre; il serait bien possible qu'il espérât trouver un jour ou l'autre entre deux cailloux les fameuses pattes qu'il a oublié jadis de réclamer à son vendeur.

⁂

« Mes amis, il n'y a point d'amis, » est la parole d'un misanthrope enragé. « Les amis de nos amis sont nos amis » est le plus dangereux des aphorismes. « Agissez toujours avec vos amis comme s'ils devaient un jour être vos ennemis » est une des plus grandes infamies qui ait jamais été écrite. « Notre ami, c'est notre ennemi, » est un paradoxe insoutenable. — Je promets un abonnement éternel à l'*Opinion nationale* à qui me dira la vérité, — mais la vraie, — sur l'amitié et sur les amis.

Nota. On ne sera pas forcé de lire la mascarade de la vie parisienne par M. Champfleury.

⁂

Ici je demande à ouvrir une parenthèse.

⁂

(Les premiers feuilletons de l'*Opinion nationale* ont jeté un grand trouble dans l'exercice de la pêche à la ligne. L'œuvre de M. Champfleury avait fait monter de cinquante pour cent le prix des asticots. Les pêcheurs étaient désespérés, mais la nécessité est la plus habile des sages-femmes. Qu'ont-ils fait? — Ils amorcent maintenant avec des morceaux du feuilleton de M. Champfleury. — Cela leur réussit parfaitement, trop même, car on assure que l'administration songe à interdire cet appât, dont l'abus et même le simple us dépeupleraient inévitablement, dans un temps très-rapide, tous nos cours d'eaux.)

⁂

A propos de cours d'eaux, je demande la permission d'ouvrir une seconde parenthèse.

⁂

(Je déjeunais l'autre matin avec plusieurs propriétaires campagnards, nous mangions une matelote de carpes; pour parler plus exactement, ils mangeaient (sous-parenthèse : la carpe n'est pas un poisson, c'est un rendez-vous d'arêtes, et j'ai soin de n'arriver jamais à l'heure). Les susdites carpes étant un peu maigres, un des convives dit à l'amphitryon :

« — C'est drôle, je trouve que votre poisson ne profite pas dans votre vivier.

» — Je crois, répondit-il, que c'est parce que j'en ai trop, ça l'empêche d'engraisser.

» — Il y a un moyen bien simple, dit un quatrième, ce serait de flanquer dans votre vivier quatre ou cinq bons brochets.

» — Vous avez raison, dit le propriétaire, j'y penserai. »

Puis on parla d'autre chose, tandis que j'admirais en moi-même cette recette qui consistait à manger des carpes pour les faire engraisser.

Bah! les gens qui regrettent que la France n'ait pas comme le royaume britannique des fortunes de deux cents millions, ne sont-ils pas dans le même ordre d'idées que notre pisciculteur?

Pauvres carpes! pauvres Irlandais!)

⁂

Ma seconde parenthèse est fermée. Si je revenais à l'amitié et aux amis? Ce sera pour une autre fois, remar-

SOUVENIRS D'ENGHIEN-LES-EAUX, — par J. Pelcocq (suite).



16526

— Monsieur, un pareil mal est trop voyant; il y a des dames, et vous comprendrez que prolonger votre séjour ici est impossible.
— Mais, monsieur, j'y suis pour me guérir.
— Impossible; j'ai dit...



16527

EN CHERCHANT LA SOLITUDE DES BOIS.

— Cette place est retenue, j'y ai mis mon gant ce matin.
— Et moi, mon mouchoir avant-hier.

quez que je ne dis pas pour un autre numéro. Ce n'est donc pas une menace, c'est une défaite.

Gustave Bourdin.

PETITS MÉMOIRES DE CE TEMPS.

Petit travers d'un grand homme du jour. — Ne pas blanchir. — Monomanie des hommes de ce temps. — Ce que devient la table de toilette. — Une kyrielle d'hommes qui se *maquillent*. — *Les Français teints par eux-mêmes*. — Une réminiscence de Jean Racine. — Les femmes. — Acco et son miroir. — Un madrigal. — Un mot de Balzac.

Ce qui va suivre est, au bout du compte, une suite des *Sermons dans le désert*.

On écoutera, puisqu'on a des oreilles, mais on ne voudra pas entendre.

N'importe. Parlons toujours, ne nous lassons point de parler.

***

Un certain peintre, grand homme de son métier, très-honoré pour son talent (je devrais dire peut-être pour son génie), nourrit un petit travers. Aujourd'hui qu'il a gravi la double cime de la célébrité et de la fortune, il se cramponne à l'été de la vie. Il ne veut pas vieillir. S'il fallait entendre le fait au figuré, si cela signifiait que sa main, sa palette, son œil, son pinceau et son esprit veulent à toute force demeurer jeunes, il n'y aurait qu'à crier bravo et à poser notre homme en exemple. Mais, par malheur, il n'en va pas ainsi; c'est au propre qu'il ne veut pas consentir à voir l'hiver de l'âge neiger sur sa tête et argenter sa barbe. La chose ne paraît plus si intéressante.

Est-ce une faiblesse qui soit personnelle à l'artiste? Eh! non, cela devient un des signes caractéristiques de notre époque. On a partout la prétention insensée de river le Temps à sa porte. Pendant cinq ou six ans, on est arrivé et l'on arrive tous les jours, par mille artifices, à faire supposer qu'on a cinq ou six ans de moins que n'en donne l'acte de naissance. Après ce coup de temps-là, quand l'inflexible puissance de la nature reprend le dessus, on a recours aux mystères de la chimie contemporaine, cette fontaine de Jouvence qui se vend chez les parfumeurs.

Voilà précisément ce que fait notre grand peintre.

***

Ne voulant, en aucune façon, faire une personnalité contre un homme dont j'admire les œuvres, j'ai pris ce type-là, au hasard, parce qu'il est venu le premier sous ma plume; mais la même observation peut s'appliquer très-nettement à cent visages bien connus dans le Paris des arts, de la politique, des théâtres et des lettres.

Personne n'admet plus qu'on vieillisse.

A l'opposite du siècle de Louis XV, qui dissimulait finement le passage de l'âge mûr à la vieillesse en mettant la poudre à la mode pour toutes les têtes, même pour les têtes de vingt ans, notre dix-neuvième siècle noircit avec une opiniâtreté folle les cheveux blancs des vieillards. Il s'étudie à mettre du rose à la place où se montre le hâle de la soixantième année. Il change tout cabinet de toilette en un laboratoire de teinturier.

J'ai parlé d'un peintre célèbre qui tourne ses pinceaux contre lui-même.

Il y en a vingt autres, très-fameux, qui l'imitent.

Ce petit homme, qui a fait deux ou trois romans étranges et tant de jolies nouvelles, a la coquetterie d'une Célimène. Nous savons tous qu'il a aujourd'hui le duvet du cygne; n'importe, il cherche à passer comme ayant le plumage du noir corbeau.

Ce feuilletoniste galantin est logé à la même enseigne.

Ce bellâtre, désormais millionnaire, use aussi du pot au noir.

Cet ex-capitaine, aujourd'hui journaliste pour rire, coupait hier ses moustaches parce qu'elles grisonnaient; il les laisse pousser désormais, mais en les trempant dans une eau plus sombre que l'encre de la petite vertu.

***

Encore une fois, c'est un signe du temps, un travers social, une endémie, une sorte de choléra-morbus du pelage et de la peau.

Une question.

— Tout ce noir, tout ce rose, tout ce blanc de céruse, tous ces ingrédients qui sortent de tant de jolis flacons, cela, enfin, parvient-il, en fin de compte, à tromper l'œil de la galerie?

— Nenni.

Il se trouve, ô chose étrange! qu'un des vers de Jean Racine (le polisson!) a prévu la situation. Je veux parler d'un hexamètre du songe d'Athalie. Vous me voyez d'ici venir, avec mes gros sabots, parlant des expédients qu'on emploie

> Pour réparer du temps l'irréparable outrage.

Un beau matin, en effet, rien ne prévaut contre la marche des années. Pot au noir, pot au rose, pot au blanc, pattes de lièvre, il faut tout jeter au rebut et se montrer tout d'un coup tel qu'on est.

Hier, vous étiez une parodie de Narcisse; — aujourd'hui vous êtes, sans transition, une exagération de l'antique Nestor, la plus illustre des vieilles ganaches.

La belle avance!

SOUVENIRS D'ENGHIEN-LES-EAUX, — par J. Pelcocq (suite).



16528
LE MONSIEUR QUI A FAIT SAUTER LA BANQUE AUX MACARONS...
— Ah! si c'était à Bade!...



16529
Il n'y a pas encore de Casino, mais des artistes distingués ne dédaignent pas de se faire entendre dans la saison.

***

Un humoriste qui a l'entêtement étrange de vouloir qu'on ne se *maquille* pas, a dit de ceux qui se couvrent ainsi de peintures variées :

— Ce sont les *Français teints par eux-mêmes*.

Un autre :

— Ils font du sommet de la société française une sorte de Musée des Antiques.

***

Pour les femmes, passe. Il y a déjà beau temps qu'on a parlé en prose et en vers de la première ride et du premier cheveu blanc. A Dieu ne plaise que je revienne sur ce thème traité si souvent par nos devanciers!

J'aime mieux dire l'histoire d'Acco.

Acco, c'était une vieille femme, jadis belle, qui devint folle en voyant dans son miroir combien elle était changée. Ce miroir, si mauvais flatteur, que ne le déposait-elle plutôt dans le temple de la mère des Amours? — Mais à quel âge fallait-il faire ce sacrifice? — Il en était déjà alors des femmes comme du jeu de piquet, où de vingt-neuf on saute à soixante. — Mais il y en a qui savent avoir vingt-neuf ans jusqu'à soixante ans.

Quant à Acco, un poëte, faiseur de madrigaux, a cru devoir rimer son aventure, je veux dire son miroir. — Il fallait qu'elle le prît et qu'elle le déposât aux pieds de Cythérée — la blonde, — en disant :

Je le rends à Vénus, puisqu'elle est toujours belle.
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais ni telle que je suis.

***

Mais en l'an de réalisme 1859, on ne fait plus de madrigaux ni en vers, ni en prose, ni en action. Comment faire? On se contente de répéter avec l'auteur du *Lys dans dans la vallée* :

— L'art le plus difficile est l'art de savoir vieillir.

Philibert Audebrand.

LE TERRIBLE VERT-DE-GRIS.

Le terrible Vert-de-Gris est le type de ces éditeurs interlopes qui se font les Rémonencq, autrement dit les Auvergnats de la littérature. Après s'être repus de la séve du chêne quand il était debout, ils passent à l'état de larves et en dévorent encore la substance quand il est par terre. Rémonencq, le féroce revendeur pris sur nature par Balzac, vivait du fer; de même, le terrible Vert-de-Gris vit de l'intelligence et de sa gloire. Dès qu'un écrivain commence à acquérir de la réputation, il se met à ses trousses, le flatte et le choie; aussitôt qu'il a succombé à la peine, Vert-de-Gris gratte cette réputation comme on gratte l'or d'un riche cadre, ou bien il la dénature; plus la figure est glorieuse, plus il la couvre de sa crasse, et s'attache à elle comme l'oxyde s'attache à une belle médaille.

C'est Vert-de-Gris à qui on reprochait de ne pas savoir lire, et qui répondait : « J'en sais toujours assez pour juger mes auteurs.... Moi, acheter de la copie de Balzac, allons donc!... ça ne tape pas dans le tas; c'est bon pour les faux amateurs!... » Vert-de-Gris est l'opprobre de la librairie, comme les Ladvocat, les Furne, les Perrotin, les Hetzel, les Philipon, les Souverain, etc., etc., en restent les illustrations. Autrefois, libraires et éditeurs se choisissaient parmi les princes de la science; aujourd'hui, le premier venu qui a *manqué son affaire*, faute de savoir peser du sucre ou de la chandelle, se trouve assez fort pour peser l'intelligence et pour vendre en gros ou en détail l'esprit des autres.

Le terrible Vert-de-Gris ne se contente pas d'être un grand éditeur, il aspire encore à passer pour un grand écrivain. Les succès des biographes de haute et basse volée ont enflammé sa cupidité. « Et moi aussi, s'est-il dit, je puis me faire exécuteur des plus belles renommées! C'est si aisé de baver sur les lauriers et de cracher aux étoiles! c'est si facile de traîner Lamennais aux gémonies et de jeter George Sand à la voirie! Que faut-il pour cela? Un peu de papier, une bouteille d'encre et une plume d'oie.... Si tous les imbéciles m'achètent, je pourrai bien gagner des millions.... Mirecourt m'en voudra de cette concurrence, mais Veuillot m'appellera son cher confrère.... » Qui fut dit fut fait. Et voilà pourquoi nous voyons paraître depuis quelque temps tant de révélations écœurantes sur les écrivains morts depuis 1830. Les gens vulgaires battent des mains et encouragent cette propagande de Pipelets, cette littérature de femme de ménage; car nous sommes ainsi faits, que nous croyons nous élever en abaissant le génie.

Le talent du terrible Vert-de-Gris consiste à prouver qu'on peut tuer avec une mâchoire d'âne beaucoup de gens d'esprit, surtout s'ils sont morts depuis un certain temps. Son procédé est on ne peut plus simple. Il a travaillé à leur créer de leur vivant juste assez de réputation pour vendre leurs livres; maintenant qu'il en juge l'édition épuisée et la vente problématique, il défait ce qu'il a fait, il démolit leur gloire pour en vendre les débris aux collectionneurs de scandales. Il les a épiés à chaque minute de leur existence, il est *entré dans leurs bottes*, comme il dit, et il a noté chacune des faiblesses de ces grands hommes; il vient présentement les servir au public.

« Olympio est, sans contredit, le plus grand poëte de l'époque; mais on avait le tort chez lui en 1832 de couper les biftecks en quatre. » — Le terrible Vert-de-Gris

SOUVENIRS D'ENGHIEN-LES-EAUX, — par J. Pelcocq (suite).



Autre dispensateur des plaisirs de l'intelligence.

LE LAC ET SES ACCESSOIRES.
(Plan réduit.)

se garde bien de nous dire qu'on était pauvre alors chez Olympio, et qu'on avait une petite famille à élever.

Canalis est un poëte inférieur à Olympio. Vert-de-Gris nous raconte que, tandis que ses amis lui préparaient une souscription nationale, Canalis faisait placer jusque sur ses escaliers les fleurs les plus rares, et donnait à manger à ses levrettes du pâté qu'on aurait pu employer plus utilement.

C'est surtout sur ce pauvre Timon (de Paris), le grand critique, si indépendant et si fier, que s'acharne le terrible Vert-de-Gris. Il ne lui pardonne pas d'avoir fumé ses *excellents* cigares et bu son punch au rhum (*ô altitudo!*); bien plus, il lui reproche d'avoir emprunté cent sous à sa cuisinière, et d'avoir osé demander à dîner chez lui pendant son absence!...

L'ombre de Balzac doit frémir de ce que le terrible Vert-de-Gris lui impute d'avoir manqué de tailleur lorsqu'il était de ce monde. Croirait-on que l'auteur des *Parents pauvres* a eu l'effronterie de demander à son éditeur, le lendemain de l'interdiction de *Vautrin* au théâtre de la Porte-Saint-Martin, de quoi prendre une voiture pour retourner à Ville-d'Avray?... Que dira la postérité?...

Une anecdote, rien qu'une simple anecdote pour terminer, car il ne faut pas rester trop longtemps au-dessus de ces déjections nauséabondes de la plume de Vert-de-Gris.

Ce Domange de la littérature eut l'honneur immérité de dîner une fois à Passy, chez Balzac, à qui il venait demander une préface. « Une préface! dit Balzac; donnez cent sous à ce nègre de X... ou à ce Savoyard de Z..., et il la torchera à votre goût... » Vert-de-Gris ne répondait rien et tournait avec embarras entre ses doigts un cure-dent d'argent assez joliment ouvragé. Oubliant tout à coup la préface : « Mon cher Balzac, vous devriez me donner ceci en souvenir de vous....

— Le cure-dent?... dit Balzac avec son gros rire; prenez-le, je ne m'en suis servi que deux fois!... »

Artistes et littérateurs, que Dieu et le diable vous gardent du terrible Vert-de-Gris.

Antonio Watripon.

UN PEU DE RHÉTORIQUE.

Pour les becs fins, une métaphore, une antithèse artistement cuisinée est une véritable friandise. A certains *mots* d'Alexandre Dumas fils ou de Th. Barrière, ces confiseurs littéraires, vous voyez Ch. Monselet se caresser avec sensualité la lèvre supérieure de la langue; il craint, le Brillat-Savarin qu'il est, de perdre la moindre bribe du délectable petit-four. Vous vous expliquez alors la petite moue dégoûtée qu'il fait aux finesses du *Cricri*.

On aurait tort de croire que l'art seul soit capable de ces fines pâtisseries intellectuelles; Dumarsais, quoique grammairien, avait raison d'assurer qu'il se débite, en une seule matinée de marché, plus d'antithèses et de métaphores que n'en sauraient pétrir en dix séances annuelles toutes les classes de l'Institut réunies. — Non qu'une boulette ou une brioche académique dorée et cuite à point nous semble moins appétissante qu'à qui que ce soit; — mais nous y persistons, Th. Gautier et P. de Saint-Victor sont dans la nature.

***

Un jour E. Texier insinua, dans une de ces *Chroniques* où s'est réfugiée — comme jadis au ciel la Justice chassée de la terre — la littérature du *Siècle*, une certaine opinion personnelle; à savoir que chaque pays, outre des idées et des mœurs spéciales, exhale une odeur distincte : l'Allemagne, aux yeux du chroniqueur, — ou plutôt à son nez, — sentirait la saüer-craüt (prononcez choucroute); l'Angleterre, la fumée de houille; la Hollande, un arome combiné des senteurs caractéristiques du hareng et du fromage; l'Italie, le macaroni au gratin; la France, qui défraye l'Europe entière de coiffeurs et de femmes parfumées, le patchouli, et ainsi des autres.

Ce ne fut dans toute la bergerie de Panurge qu'un seul bêlement au paradoxe. Notre ami X... se tut et approuva du geste. (C'est sa manière de crier « Vive » quoi que ce soit.) Il trouvait l'idée du chroniqueur toute naturelle, et, à l'appui de son opinion :

***

— Quelle sensation te produisent ces deux aimables personnes qui passent? nous demanda-t-il en désignant du regard une brune plantureuse et une blonde délicate qui dérivaient, enlacées, — autant que le permettent deux crinolines tangentes l'une à l'autre, — le long du boulevard Montmartre.

— Dame!....

— Pure affaire d'esthétique, mon cher.... Eh bien, cette Andalouse à la

> . . . chevelure qui l'inonde,
> Longue comme un manteau de roi,

aux lèvres superfinement carminées, aux dents d'émail, — sincère, croyons toujours le bien plutôt que le mal, — je l'aimerais avec une bouteille d'ermitage de la comète; pour moi, c'est un pâté de gibier — qu'on dévore au retour de la chasse.

Quant à la blonde, — une meringue glacée, — j'en ferais mon dessert avec délices, — et du champagne.

— Permets...

— Je ne permets pas... Tu n'aimes peut-être pas les meringues et le gibier? tu en as le droit; dans ce cas, il te manque un sens pour me comprendre.

— Si. . mais...

— Point de mais. Essaye de te faire... distinguer d'une blonde frêle, — de la variété naine qui pousse de préférence dans les serres de l'horticulteur Alphonse Karr, — et dis à cette blonde frêle, — mais dis-lui cela à propos,

SOUVENIRS D'ENGHIEN-LES-EAUX, — par J. Pelcocq (suite).



16532

PLAISIRS HIPPIQUES.
L'âne a le pied sûr, mais une grande fantaisie dans le caractère.



16533

Ah! mon Dieu! voilà l'omnibus! et mon cheval qui ne veut pas se ranger.

c'est affaire de tact, — qu'elle te rappelle la crème à la vanille, — que tu adores; — je te garantis un succès de sourires.

— Peut-être, répondîmes-nous tout songeur.

***

Le même ami a un jardin : un jour nous l'y surprîmes arrêté devant une certaine fleur que notre honteuse ignorance en botanologie nous interdit de nommer; mais montrez-nous-la, nous la reconnaîtrons — trop bien peut-être.

— A qui ressemble cette fleur? nous dit-il, sortant tout à coup de sa contemplation au bruit de nos pas.

— A madame Z..., répondîmes-nous sans hésiter et comme illuminé subitement. C'était en effet la même taille élancée et souple, la même distinction de gestes, la même grâce exquise, le même teint franc; pour que la ressemblance fût complète avec la dame, il ne manquait à la fleur que la voix, — une voix singulièrement sympathique à notre oreille.

***

Pour X..., une page de Pascal, de Balzac ou de Proudhon, c'est une tranche de roast-beef saignante, juteuse — et qui embaume.

Un roman de Méry, un fin vol-au-vent, un *plaisir,* voilà le plaisir, mesdames, cela se mange sans faim. Quand on en a goûté il faut le finir.

Un livre de Champfleury, une soupe aux oignons, — on est libre d'aimer la soupe aux oignons, — tous les goûts étant dans la nature.

***

C'est X... qui a dit : « La *biche* est la femelle du boursicotier. » Ruminez cet aphorisme à la sauce d'antithèse, et vous reconnaîtrez qu'il est plein de suc.

E. Guillot.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Les méchantes gens affectent presque toujours des prétentions à la débonnaireté.

J'ai connu un vilain homme qui se révolta beaucoup parce qu'on venait de le prendre en flagrant délit de méchanceté.

— Celle-ci, dit-il, je l'avoue. Mais je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie.

— Quand finira-t-elle? répliquai-je.

*** Un acteur auteur, Plancher-Valcour, fit jouer au Vaudeville une pièce intitulée *le Coffre à l'avoine,* qui tomba lourdement.

Au milieu des clameurs du public turbulent de la première représentation, Valcour, étant en scène, apostropha les spectateurs ainsi :

— Qu'avez-vous à reprocher à ce *Coffre à avoine?*

Un plaisant de l'orchestre lui cria :

— Nous ne voulons pas que tu montres en scène le *buffet* de la salle à manger.

*** Voici la contre-partie de cette anecdote. Ici le comédien dame le pion au spectateur.

L'acteur Honoré venait annoncer au public que, par suite de l'indisposition d'un de ses camarades, on allait pourvoir à son remplacement.

Un monsieur furieux se lève et hurle :

— Qu'on nous l'apporte *mort ou vif!*

— Monsieur, dit Honoré avec politesse, je suis payé pour dire des bêtises, c'est vrai; mais je n'aurais jamais trouvé celle-là.

*** On avait demandé à un poëtineau deux vers pour mettre au bas du portrait d'une jolie dame.

Les deux vers édifiés, il les porte à Méry.

— Comment les trouvez-vous?

— Excellents..., sauf les longueurs.

*** On demandait à un médecin, possesseur d'une fort belle clientèle, quels étaient parmi les gens qui réclamaient ses soins les individus qui payaient le mieux.

Il répondit :

— Les héritiers. Ils affectionnent toujours le docteur du défunt.

*** Quelqu'un reprochait à Hippolyte Worms, l'ancien directeur de la scène au Vaudeville, de ne jamais être rencontré dans Paris ni ailleurs qu'en voiture de régie.

— C'est par économie, répondit-il.

— Vous nous la baillez belle. Une simple voiture de place vous coûterait moins cher.

— Vous êtes dans l'erreur.

— Pourquoi y a-t-il de l'économie à prendre un coupé?

— On est toujours sûr d'avoir des *remises.*

*** Il y a certain savant en ce moment à Paris qui ne se pique pas de propreté. C'est en regardant ses mains qu'on sent la fausseté du proverbe : L'eau coule pour tout le monde.

Un de ses collègues en science le présente dans une maison, et il y arrive crotté jusqu'aux omoplates et les ongles en deuil.

— Qu'est-ce donc que ce monsieur? lui demande à voix basse la maîtresse de la maison.

— C'est un savant étranger....

— Étranger... à la propreté, n'est-ce pas? réplique la dame.

*** C'était une nuit de bal à l'Opéra; Rougemont, le vaudevilliste, si connu pour ses mystifications, se présente avec quelques camarades au café le plus voisin du théâtre. Impossible d'y pénétrer tant la foule des consommateurs est épaisse.

— Allons ailleurs chercher un adoucissement à notre soif, s'écrient les amis.

— Y pensez-vous? répond Rougemont, sortir d'ici? il pleut à verse. Attendez, on va nous faire de la place.

— Tu le verras bien!

Rougemont jette un coup d'œil autour de lui et s'aperçoit que les tables voisines sont envahies par des pierrots,

NOS PAYSANS, — par Baric.



16534

— Eh bien ! cette jeune fille, comment va-t-elle?
— Ah ! bonne gent ! toujou' pouint forte !... li faudrait n'un bon *gouvernement*, voyez-vous !
— Comment ça? un bon gouvernement?
— Eh ben oui ! pardine ! li faudrait tous les jours un brin d' viande et queuqu' gouttes de vin pour y faire un fonds, quoi !



16535

— Je venons demander une de vos filles en mariage, malt' Mingot...
— Laquelle des deux?
— Laquelle à qui qu' vous donnez l' pus?
— Dame ! j' donne autant à l'une qu'à l'autre?
— Dans c' cas, je n'ons point besoin d' choisir..... j' prendrons celle qui voudra d' moué.

les uns farinés à l'instar de Debureau, les autres en pierrots de fantaisie.

— Savez-vous ce qui vient d'arriver à l'Opéra? dit-il en élevant la voix.

— Non!

— Un vol considérable a été commis par des gens costumés en pierrots.

— Bah!

— La police vient d'envoyer l'ordre d'arrêter tous les pierrots qui sont dans le voisinage du théâtre. Quand ils seront tous arrêtés, on les conduira à la préfecture de police, et là on cherchera dans le tas. C'est moi qui jouerais un peu vite des jambes si j'étais déguisé en pierrot!

Rougemont n'avait pas terminé sa phrase que tous les pierrots des environs désertaient le café avec promptitude; et il s'écriait :

— Quelle volée de pierrots ! O funeste influence du costume ! Quiconque se déguise en pierrot devient un serin.

⁂ Une autre fois, Rougemont, en train de gaminer, avise, aux abords du pont Neuf, deux provinciaux qui regardaient couler la Seine.

— Messieurs, leur dit-il, je suis inspecteur du pavé de Paris. Il me faut prendre des mesures, je suis seul, voulez-vous m'aider?

— Volontiers.

Rougemont sort une grande corde de sa poche, il en donne un bout à l'un des provinciaux et le place sur la chaussée.

— Tenez bon, lui dit-il.

Et il conduit l'autre du côté opposé.

— Restez là jusqu'à ce que je revienne, leur crie-t-il, et il disparaît.

Nos deux hommes tendent la corde et restent inébranlables à leur poste, en dépit des cochers qui jurent, des chevaux qui piaffent et des voitures qui s'amassent.

On interpelle les deux messieurs à la corde, ils répondent qu'ils sont là par ordre de l'autorité.

Enfin des agents de police surviennent, la garde apparaît, et nos deux provinciaux qui se révoltent sont conduits au poste, où ils apprennent, hélas! à se défier des mystificateurs de Paris.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Nous ne chicanerons pas MM. Bélot et Villetard sur le titre de leur comédie en cinq actes jouée à l'Odéon : *Le testament de César... Girodot*, sorte d'écho bouffon et attardé du drame shakspearien de Lacroix. C'est une puérilité dont le rapprochement, du reste, doit échapper à la majorité du public.

Il n'y a rien d'absolument gai dans les idées que fait naître le mot de *testament*. Il a fallu toute la verve de Regnard pour faire rire, pendant les cinq actes du *Légataire universel*, aux dépens du testateur et de son héritier. Une phrase de Labruyère se demandant, avec tristesse, ce que dirait un testateur s'il pouvait être témoin de la joie indécente de ses héritiers, de leurs querelles avides et de leurs récriminations, contient en germe les tableaux gais ou tristes mis successivement en scène depuis soixante ans.

La comédie nouvelle n'est guère qu'une suite de scènes à tiroirs. Avec le sujet choisi il n'en pouvait pas être autrement. Il s'agissait de peindre une collection de collatéraux avides, avec les différences que la nature, l'éducation, les habitudes et la position de chacun d'eux doivent placer dans leurs actes et dans leurs sentiments. Les touches du tableau sont parfois violentes, et les couleurs tranchées dominent; mais l'expression en est franche, et la vie circule dans ces scènes dessinées à grands traits. Les âmes honnêtes sont en minorité, et leurs sentiments ne sont guère qu'une esquisse vague et banale; mais les caractères d'un paysan, avec ses appétits grossiers, d'un employé, de sa femme et de son fils, et d'un spéculateur insolent et heureux, sont habilement et vivement tracés.

L'ouverture de la saison des Italiens s'est faite avec la *Traviata*. Madame Penco nous est revenue plus vive et plus attrayante que jamais. Graziani, le meilleur baryton italien que je sache, a retrouvé pour l'applaudir toutes les mains qui l'ont toujours si bien fêté. M. Calzado n'ayant pu s'entendre avec Mario, a conclu un traité avec Gardoni. Gardoni est un charmant cavalier et un habile chanteur; nul ne pouvait mieux que lui remplacer Mario. Ce n'est point un débutant, c'est un rentrant.

Sous le titre des *Petits violons du roi*, MM. Scribe et Henri Boisseaux viennent de donner un opéra-comique en trois actes, au Théâtre-Lyrique. Lully enfant est le héros de cette intrigue. Le grand musicien n'est encore qu'un marmiton d'avenir. Comme il fait damner son chef Béchamel, l'immortel cuisinier! aussi celui-ci brise-t-il son violon. Ah! si l'on savait tout ce qui doit sortir d'un violon cassé par un cuisinier!

D'abord une maîtresse pour le jeune roi Louis XIV, puis des lettres terribles de Mazarin à la reine Anne d'Autriche, et puis des pistolets, et puis des commissaires, des amours contrariés, un sorbet, et finalement une symphonie exécutée à grand orchestre par une armée de marmitons commandée par Lully, qui est nommé chef des petits violons du roi.

Tel est le sommaire de l'amusante comédie que M. Deffès a brillamment mise en musique.

Quand le théâtre des Folies-Dramatiques s'y met, il n'y va pas de main morte. Il ne fait qu'une bouchée de trois pièces, sur lesquelles il y en a une en trois actes.

La *Femme de Jephté* est un imbroglio en trois actes, bâti sur une donnée qui passe les bornes les plus larges du vraisemblable. On lui pardonne son origine en faveur des situations gaies qui en résultent. MM. Chivot et Duru ont le sentiment de la situation bouffonne. Il leur manque le savoir-faire.

On a souvent besoin d'un plus gamin que soi est un vaudeville populaire appartenant à l'école défunte du *Coin de rue*, des *Cuisinières*, de la *Marchande de goujons*, etc., etc. école dont Dumersan fut le dernier professeur. M. Auger de Beaulieu, en essayant de ressusciter ce genre, a produit une œuvre pleine de qualités mais d'un aspect vieillot. Une Déjazet de province, mademoiselle Adèle Balthazar, y a fait briller des qualités qui lui donnent du coup ses lettres de naturalisation parisienne.

L'*Éventail de Géraldine*, gentille bluette de MM. Mouchelet et Chanu, deux journalistes rouennais, ne fera point faire un pas de plus à la décentralisation littéraire. Paris! Paris! c'est toujours le but vers lequel tendent toutes les imaginations littéraires de la province.

Albert Monnier.



JOURNAL LES MODES PARISIENNES

Dix-sept années de succès ont assez fait connaître le Journal *les Modes Parisiennes* pour qu'il soit inutile de rappeler que c'est le journal le plus élégant de Paris, celui qui reproduit avec le plus de fidélité les modes, le goût, le geste de la haute société. Ce Journal paraît tous les dimanches, publie chaque fois une belle gravure sur acier, d'après les dessins de M. Compte-Calix, donne tous les mois un patron de grandeur naturelle et les dessins de broderies les plus nouveaux.

A tous ses abonnés d'un an, il donne *gratis* un album d'une valeur presque égale au prix de l'abonnement. L'album donné en prime pour l'année 1860 sera

LES TOILETTES DE NOS GRAND'MÈRES

20 feuilles de Dessins coloriés représentant les Modes depuis 1800 jusqu'en 1830, copiées dans les meilleurs journaux du temps.

Prix de l'abonnement au journal *les Modes parisiennes* : 3 mois, 7 fr.; 6 mois, 14 fr.; un an, 28 fr. L'abonnement d'un an donne seul droit à la prime. Pour la recevoir franche de port, il faut ajouter 2 fr., soit en tout 30 fr.

On souscrit par l'envoi d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, à Paris.



COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

COSTUMES FRANÇAIS.

1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysanne des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermeu).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménée, environs de Pontivy (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne (costume d'hiver et de deuil).
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysanne des environs d'Avignon.
49. Femme de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysanne de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (environs de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossau.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchand de poisson des Sables-d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché.
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes.
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer).
87. Paysanne de Biscarosse (Landes).
88. Présidente des matelotes (Boulogne-sur-Mer).
89. Douanier des côtes.
90. Artisane de Faou, près Landerneau (Finistère).
91. Mde de poissons (Boulogne-sur-Mer).
92. Marchande d'huîtres (Boulogne-sur-Mer).
93. Femme de Saverne (Alsace).
94. Costume des environs de Colmar.
95. Costume des environs de Strasbourg.
96. Mde de crevettes (Boulogne-sur-Mer).
97. Paysanne de Tauves (Auvergne).
98. Paysanne des environs du Vigan (Gard).
99. Laitière des environs de Mâcon.
100. Costume de Pont-de-Buis (Finistère).

ALGÉRIE ET COLONIES FRANÇAISES.

1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.
25. Mauresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.
27. Insulaire malgache, tribu des Houvas (Madagascar).
28. La signare du Sénégal.
29. Malgache de la tribu des Betsimtsavaks.
30. Jeune fille wolofe (Sénégal).
31. Matelot pêcheur (Madagascar).
32. Astrologue médecin (id.).
33. Mulâtresse esclave de l'île Bourbon.
34. Jeunes Mauresques (Algérie).
35. Femme du Sahel (id.).
36. Arabe du Sahara.
37. Baigneur en costume (Alger).
38. Femme de Constantine.
39. Négociant grec (Alger).
40. Enfants du Sahara.
41. Nègre badigeonneur (Alger).
42. Juive chez elle.
43. Mendiants d'Alger.
44. Femme mzabite (Sahara).

COSTUMES RUSSES.

1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finnois.
21. Paysanne finnoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraï (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraï (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).
36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale).
37. Maître d'école de Saint-Pétersbourg.

PIÉMONT ET ITALIE.

1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (id.).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploaghe.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (id.).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano (Terre de Labour, royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jeunbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.
16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21. Laitier bernois.
22. Jeune fille d'Unterwalden.
23. Laitier de Loberhasti (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gugisberg.
25. Laitier des environs de Berne.
26. Jeune fille du canton de Soleure.

AMÉRIQUE.

1. Dame de Lima.
2. id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (id.).
15. Indiens de Chapultepec (environs de Mexico).
16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre de Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Conféd. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Ânier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque.
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (id.).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).
59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Ifeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Trentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.
17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).
21. Paysan slovaque du comitat de Moson (Hongrie).
22. Gardeur de porcs magyar (b. Hongrie).
23. Bourgeois, maître tanneur de Jasberény (basse Hongrie).
24. Bourgeoise de Jasberény (id.).
25. Paysan de Schwarzenberg (forêt Noire).
26. Paysan d'Elzach (id.).
27. Gardeur de bœufs, comitat de Biber (basse Hongrie).
28. Paysanne slovaque du comitat de Modon (haute Hongrie).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid.
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.
17. Curra de Séville.
18. Femme de Fé anix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coïmbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Aguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Thomar (environs de Lisbonne).
26. Femme des env. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).
29. Marchand de tapis de Lisbonne (Portugal).
30. Habitant de la Navarre.
31. Contrebandier de la Serrania de Ronda (Grenade).
32. Torero, avant la course.
33. Femme de la Catalogne.
34. Femme de Madère.
35. Habitant de la Biscaye.
36. Batelier conducteur de genêts d'Alcochète (Portugal).
37. Paysan de l'île de Madère.

HOLLANDE.

1. Paysan de l'île de Walcheren (province de Zélande).
2. Laitière des environs d'Amsterdam.
3. Pêcheur de l'île de Schokland (Zuyderzée).
4. Femme de Vollendam (nord Hollande).
5. Costume de mariage de l'île de Marken (Zuyderzée).
6. Pêcheur de l'île de Marken (id.).
7. Femme de Zaadam (nord Hollande).
8. Pêcheur de Scheveningen (Hollande).
9. Femme de Hertogenbosch (nord Brabant).
10. Paysan de Vollendam (nord Hollande).
11. Orphelin réformé (Amsterdam).
12. Paysanne de Noord-Beveland (Zuyderzée).
13. Patineur de la Frise.
14. Pêcheur de Katwijk-Aan-Zee (Hollande méridionale).

SUÈDE ET NORVÉGE.

1. Habitant de Flesberg dans Nummedal (Norvége).
2. Femme d'Aal dans Hallingdal (id.).
3. Paysan d'Hitterdal dans Tellmarken (id.).
4. Paysanne de Moranger et Oster près Bergen (id.).
5. Habitant d'Aal dans Hallingdal (id.).
6. Femme d'Hitterdal dans Tellmarken (id.).
7. Costume de noces dans Hallingdal (id.).
8. Paysan de Moranger près Bergen (id.).
9. Paysan d'Hgerdal (id.).
10. Paysanne de Flesberg dans Nummedal (Norvége).

Adresser un bon de poste pour la valeur des Costumes qu'on désire, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère, à Paris.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 199. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 22 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR et DARJOU.



16536

Blondin traversant le Niagara.



16537

Nous avons décidément renoncé à ces ridicules pantalons étroits. ..



16538

Coquetterie des marronniers de la Bourse, qui prennent la crinoline au moment où on commence à la quitter.



16539

— Des jambières comme papa! Y a pus d'enfants!



16540

Attendant impatiemment l'éloignement de la banlieue.



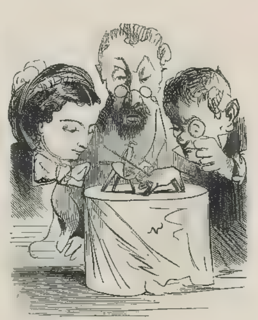
16541

Toute la journée et tous les jours, pendant tout l'été, et monsieur est si spirituel qu'il trouve quelquefois le moyen de persévérer pendant l'hiver.



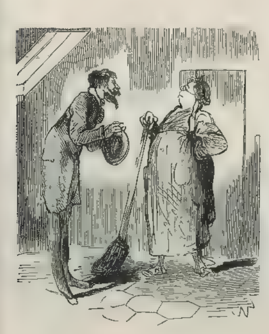
16542

De loin c'est quelque chose....



16543

— et de près,... voilà ce que c'est que les fameux combats de taureaux du faubourg Poissonnière. (Au troisième au-dessus de l'entre-sol.)



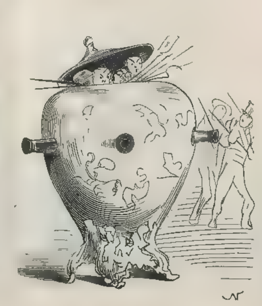
16544

— Trois mille francs seulement, cette mansarde, chère madame! — et on est nourri!...



16545

Arrivée de l'Automne et de son parapluie



16546

Prendre désormais quelques précautions à l'endroit de la porcelaine de Chine.



16547

— Eh ben! camarade, pisque vous partez en Chine, rapportez-nous un *chinois*, — si vous n'attrapez pas une *prune!*

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16548

La meilleure des *Victoires et Conquêtes* de 1859.



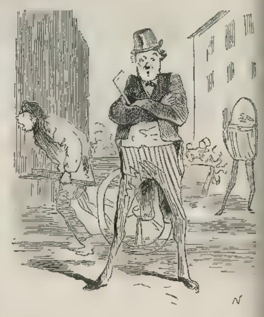
16549

Souvenirs d'Argenteuil.



16550

— Eh bien, que pensez vous de mon petit vin? — Je vous dirai mieux ça dans quelques années.



16551

— Mais qu'est-ce qu'*elle* a donc pu faire à tous ces gens-là, pour qu'ils s'obstinent tant à crier : — *Chasse-la de Fontainebleau!* (Communiqué.)



16552

Petite visite au parent qui a une fenêtre sur le boulevard.



16553

Place à louer!



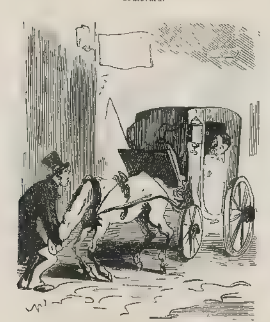
16554

Au camp de Saint-Maur. — Donnez-vous donc la peine d'entrer



16555

Visiteur attardé. — Je m'étais cependant laissé dire que l'armée avait des éclaireurs.



16556

Après une semaine du camp de Saint-Maur.



16557

Modes d'automne : Turban à la turco,
Culottes à la turco,
Tout à la turco.



16558

On frémit quand on pense aux conséquences de ce succes là!



16559

Vue stratégique d'un fiacre pris d'assaut par les Turcos



16560

S'il y en a eu qui ont été contents de les voir venir, j'en connais qui ne sont pas fâchés de les voir partir.



16561

La dernière fête de la banlieue.



16562

Le dernier joli!



16563

Les vacances. — Avocats et tragédie. Ne pressons pas la rentrée.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16564
— Ah! comme je l'aurais laissé à sa pension!



16565
Il n'est que temps que ça finisse!...



16566
Et dire qu'il y a des gens en vacances à l'heure qu'il est!



16567
Tout prêts, tant ils s'amusent, à demander la rentrée au collége



16568
Vacances anglaises.



16569
Abat-jour et leurs supports, — à l'usage des âmes rêveuses.



16570
Favorable à l'incognito.



16571
Les trains de plaisir. — Attendant son tour depuis avant-hier, sous le numero 20 875



16572
Vacances pour tous.



16573
L'embarras du choix.



16574
La question est de trouver une petite place.



16575
Un baigneur qui est bien loin de prendre les *os*.



16576
— Si j'y ramène ma femme l'an prochain, on le verra bien!



16577
— Milord ne va pas visiter notre cascade? — No, je souis trop fatigué; je envoyé mon domestique.



16578
En quête d'un site pittoresque et d'une omelette.



16579
— Comment, ma quittance? mais puisque je suis resté ces trois mois-ci à la campagne!

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).


16580
S'ils avaient encore l'esprit de mettre la chasse en mai, on aurait au moins du beau temps!


16581
A la Providence, rendez-vous de la plaine Saint-Denis.


16582
Vaut bien mieux braconner au collet que de s'y faire prendre.


16583
— Comment Madeleine, vous alliez nous faire manger du chat! — Hi madame, c'est m'sieu qui l'a tué, et qui croyait que madame ne s'apercevrait pas...


16584
Je vous redonne encore cent sous si vous m'en laissez tuer un autre. — Oh! ça m'est égal, y n'sont point z'a moé!


16585
Une tentation.


16586
— Moumoutte! Moumoutte! ici, tout de suite! On n'est sûr de rien, avec des gens comme ça!!!


16587
Le moment de rentrer à Paris.



16588
Il y a quelques précautions à prendre avec ces diables de boulettes.


16589
La chasse étant ouverte.. ..


16590
Un refuge pour le gibier intelligent.


16591
Réapparition inattendue des tables tournantes. *Te Deum* des marchands de meubles.


16592
— Attendez! attendez! nous allons tâcher de la calmer!


16593
Je me demande seulement pourquoi on ne se sert jamais du violon!


16594
Si occupé!!!...


16595
— La prudence est mère — des poids de 500.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16596

Ce que je vois surtout de tourné, c'est les têtes.



16597

Quelques directeurs devant le thermomètre.



16598

Re-fureur des courses de la Marche.



16599

Aurait bien besoin d'emprunter un parachute aux frères Godard.



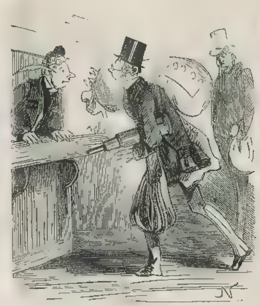
16600

Une rentrée de *Vieux caporal* qui ne trouve aucune espèce d'opposition.



16601

Réouverture du Casino. — Grand branle bas de combat.



16602

Premier voyage sur le Great-Eastern. — C'est 10,000 fr, milord, et à fond de cale.



16603

Deuxième voyage sur le Great-Eastern. — 1 schelling *only*, milord! et vous avez la chambre du capitaine!



16604

— On m'a dit, monsieur, que le capitaine ne me prendrait pas, que le bâtiment avait déjà assez de peine à sortir de la Tamise...



16605

— Si nous n'avons pas assez de prise d'eau, eh bien, monsieur, nous verrons voir à creuser la mer!



16606

— Y m'font rire avec leur *Grit-Externe!* Un bâtiment qui met trois jours pour virer d'bord!



16607

Philosophie. — Le *Great-Extern!* à l'horizon, ce n'est jamais qu'un point!

FANTAISIE.

LA GAIETÉ DE NOS PÈRES.

Il ne se passe point de jour qu'on ne nous corne aux oreilles ce refrain d'une vieille chanson :

— Enfants, vous n'égalerez jamais la gaieté de nos pères!

Que de fois le feuilleton s'est écrié :

— Nos pères! ah! parlez-nous-en! Voilà des hommes gais! ils riaient toujours! ils riaient de tout! ils riaient partout! ils passaient leur vie à se désopiler la rate. A table on mangeait pour rire, et en riant on buvait et l'on chantait avec eux. Mais c'était surtout au théâtre qu'éclatait la gaieté de nos pères. Combien tous nos mélancoliques faiseurs de vaudevilles sont loin de cet intrépide éclat de rire de nos pères!

Feuilleton, mon ami, tu ne dis pas tout.

⁂

Dans le théâtre de nos pères on riait sans cesse, et il y avait une excellente raison à cela; c'est qu'il existait une convention en vertu de laquelle les pantalonnades les plus invraisemblables, les farces les plus pharamineuses et les fantaisies les plus biscornues étaient acceptées par nos pères comme argent comptant.

Tenez, je n'en veux citer qu'un exemple.

Il s'agit d'une des *machines* qui ont le plus égayé nos pères.

Quelle foi robuste ils avaient dans leurs auteurs et dans leurs acteurs! Jamais ils ne disaient : — Mais c'est trop fort! Mais c'est en dehors de toute vérité! Mais c'est impossible! Mais on ne verrait pas même ça dans la lune!

Non, ils gobaient tout, ils avalaient tout et ils applaudissaient tout.

Joyeux compères que nos pères!

⁂

J'arrive à mon exemple.

Cet exemple, je le prends dans le théâtre de la Foire.

que les meilleurs critiques du temps appelaient le *grenier au gros sel.*

La scène dont je parle est tirée d'une comédie-parade intitulée la *Foire de Saint-Germain.*

Le théâtre représente la fameuse *Foire des Loges* avec plusieurs marchands et marchandes dans leurs boutiques. On y voit Mezzetin en pâtissier, avec un clayon sur la tête, lequel clayon est garni de gâteaux appelés ratons.

Arlequin se présente.

Mezzetin. — A deux liards! à deux liards! à deux liards!

Arlequin. — Qu'est-ce que c'est que cela, mon ami?

Mezzetin. — Ce sont des ratons tout chauds, qui sont bons, monsieur.

Arlequin. — Les vends-tu à la douzaine?

Mezzetin. — Oui, monsieur.

Arlequin. — Donnes-tu le treizième?

Mezzetin. — Oui, monsieur.

Arlequin. — Eh bien, je m'en vais toujours manger le treizième, et je prendrai la douzaine une autre fois.

Mezzetin. — Monsieur, si vous en mangez, vous les payerez sur-le-champ.

Arlequin. Combien la pièce?

Mezzetin. — Deux liards.

Arlequin. — Eh bien, je te satisferai.

Un Marchand. — Ces robes de chambre?

Mezzetin. — A deux liards! à deux liards! à deux liards!

Arlequin. — Malepeste! des robes de chambre à deux liards, j'en prendrai une.

Une Lingère. — Des chemises de Hollande très-fines.

Mezzetin. — A deux liards! à deux liards! à deux liards!

Arlequin. — Des chemises de Hollande à deux liards, il faut que je m'en munisse.

Un Marchand. — Des bonnets de velours à la moire, monsieur, de magnifiques bonnets de velours.

Mezzetin. — A deux liards! à deux liards! à deux liards!

Arlequin. — Ces bonnets de velours à deux liards! on fait bon marché à la foire Saint-Germain. Apportez! apportez! j'ai une pièce de quatre sous, je veux m'accommoder comme il faut, et ainsi je mangerai encore des ratons tout mon soûl.

(*Tous les marchands lui apportent une pièce de leur marchandise.*)

La Lingère. — Tenez, monsieur, voilà une chemise de Hollande des plus belles.

Arlequin. — Mettez-la-moi.

Le Marchand. — Tenez, monsieur, voilà une robe de chambre de la Chine.

Arlequin. — Mettez-la-moi, mettez-la-moi!

La Lingère. — Tenez, monsieur, voilà une steinkerque

Arlequin. — Mettez-la-moi, mettez-la-moi!

L'Homme aux bonnets. — Monsieur, voilà un des plus beaux bonnets qui se fassent et des plus à la mode.

Arlequin. — Mettez-le-moi, mettez-le-moi!

(*Après qu'Arlequin s'est équipé de tout ce que dessus, il donne sa pièce de quatre sous au vendeur de ratons et lui commande de satisfaire tous les marchands qui lui ont donné de la marchandise, puis il s'en va.*)

Les Marchands et les Marchandes. — Eh bien, mon garçon, puisqu'il t'a donné de l'argent, paye-nous?

Mezzetin. — Moi? il ne m'a donné qu'une pièce de quatre sous, et il a mangé des ratons pour le double.

Les Marchands et les Marchandes. — Tu te moques de nous : il t'a donné de l'argent pour nous payer.

Mezzetin. — Il ne m'a donné que quatre sous, encore un coup.

(*Les marchands et marchandes se jettent sur le pâtissier, le frappent, il s'enfuit; — puis ils rentrent tous dans leurs boutiques.*)

***

Il me reste à vous dire que cette débauche d'esprit est l'œuvre d'un des plus grands écrivains de notre pays, d'un homme qui savait faire rire, c'est-à-dire de l'illustre auteur de *Gil Blas*, de *Crispin rival de son maître*, et de *Turcaret.*

Le *Diable rose*, journal du temps, constate que la farce de Lesage a fait fureur.

***

Eh bien, qu'en dites-vous?

La gaieté de nos pères se fabriquait, j'imagine, à bon marché. On ne demandait alors la raison d'aucun *truc;* on croyait l'auteur et l'acteur sur parole. Allez donc aujourd'hui vous présenter devant un public avec des *ficelles* de cette nature-là, et vous entendrez un beau tintamarre.

Mais que voulez-vous faire devant une rengaine?

Voilà des siècles qu'il est de mode de dire : La gaieté de nos pères. Ça durera bien encore un siècle ou deux. — D'ailleurs, dans cent ans d'ici, en 1959, nos petits-neveux, en parlant des bouffonneries de Lassagne et des charges de Ravel, s'écrieront en chœur :

— Qu'elle était petillante la gaieté de nos pères!

Jules Du Vernay.

DIS-MOI CE QUE TU CHANTES

ET

JE TE DIRAI QUI TU ES.

Cet aphorisme en vaut bien un autre après tout, et je ne vois pas pourquoi je ne le mettrais pas en avant pour expliquer ma pensée.

Les caractères, les goûts, les passions se trahissent toujours, en effet, par des gargouillades et des fredonnements propres à chaque individu, — du moins à chaque série d'individus, — car beaucoup de gens qui se ressemblent peuvent se rassembler, se grouper sur une série, comme des huîtres sur un rocher.

(Ceci soit dit, bien entendu, sans aucun rapprochement blessant — pour les huîtres.)

Pour vous assurer de l'excellence de la méthode que j'indique, à seule fin de connaître le tempérament, le caractère, la *dominante* de chacun de vos concitoyens et de chacune de vos concitoyennes, fermez les yeux et ouvrez les oreilles.

Tenez, voici une voix qui chante :

« Brûlant du feu qui me consume,
Belle Chloé, plus d'une fois,
Tu m'as su prouver que la plume
Se prête à de plus doux emplois.
Le soir où ta bouche muette
Laissa pour moi parler ton cœur,
Cette plume, souple et discrète,
Fut le trône de mon bonheur... »

La voix chevrote, et l'homme qui chante cela chevrote aussi : c'est un contemporain de Désaugiers, un membre du Caveau, un épicurien. Il a aimé le vin et les belles; il aime aujourd'hui la tisane, et les belles ne l'aiment plus.

Voici une voix plus claire, plus vibrante, qui chante :

« Vous qui mourez à tout propos,
Et six fois par semaine,
Çà, reprenez haleine :
Le dimanche est jour de repos.
Sortis de terre
Par un mystère,
Morts, buvons frais : le suicide altère;
Déjeunons encor, puis mourons...
Mourons de rire, ou bien courons
Nous pendre ailleurs... à des bras blancs et ronds!
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre... »

La voix est jeune, — mais le cœur est vieux. Hégésippe Moreau, Élisa Mercœur, Alfred de Musset ont passé par là. Celui qui chante ainsi est Parisien jusqu'à la moelle.

Voici une voix plus jeune, plus fraîche, plus limpide, qui chante :

« Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait;
Chante, rossignol, chante,
Tu as le cœur bien gai...
Pour moi, je ne l'ai guère,
Mon amant m'a quittée... »

C'est une voix de paysanne qui a encore sur les lèvres et sur l'esprit ce duvet des fruits d'août auxquels aucune main n'a touché. Encore quelques années, quelques mois, quelques semaines peut-être, et le fruit sera cueilli, les lèvres auront pâli, et l'esprit sera flétri par l'air malsain du quartier Bréda. Alors la jeune paysanne, devenue femme entretenue, chantera :

« Ces cheveux que je presse
Sont si longs, sont si longs;
Ces bras que je caresse
Sont si ronds, sont si ronds;
Et vos petits doigts roses
(Entre nous, entre nous)
Promettent tant de choses...
M'aimez-vous?... m'aimez-vous?... »

Mais laissons cette voix qui s'éraille pour écouter un peu cette voix éraillée qui revient de la barrière où elle s'est arrosée de petit bleu, et qui chante :

« Vive le vin,
Vive ce jus divin!
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il egaye ma vie... »

Il appelle ça égayer sa vie, — cet ivrogne! Il ferait peut-être mieux d'égayer sa famille avec les sous qu'il a dépensés pour l'être....

Et cette voix gouailleuse, que chante-t-elle?

« Il était trois jeunes gens du quartier
Qu'étaient tous les quat' malades...
Al! ades!...
On les mena-z-à l'hôpital
Al... al! .. »

C'est un rapin qui débite une *scie* d'atelier. Cela aide à travailler, paraît-il, comme cette autre *scie* aide les nègres à pagayer :

« Ohé! ohé! les bons p'tits nègues,
Ils n' tavaillent pas, ils n' tavaillent pas. .
C'est les Fançais qui seuls tavaillent,
Les bons Fançais des bons p'tits nègues.
Ohé! ohé! ohé!... »

Émancipez donc les nègres pour qu'ils se moquent ainsi de vous!...

Je pourrais pousser plus loin les citations — si j'avais de la place. Mais il me faudrait un volume, et ce volume fait trop de volume pour entrer dans ces colonnes — d'Hercule. Chaque métier a sa chanson, chaque homme a sa chanson, chaque caractère a sa chanson, chaque tempérament a sa chanson. Celui-ci ne peut souffrir que le Béranger, cet autre que le Gustave Nadaud, cet autre que le Charles Gilles, cet autre que le Panard, cet autre que le Frédéric Bérat. Les mélancoliques adorent le *Lac* de Lamartine, les *Cloches* d'Hégésippe Moreau, les *Hirondelles* de Félicien David. Les *rigoleurs* raffolent du Désaugiers et du Co'mance, etc., etc.

Dis-moi ce que tu chantes, et je te dirai qui tu es, ce que tu fais, ce que tu hais, ce que tu aimes, où tu es né, où tu mourras, si tu as été marié, si tu as été militaire, si tu as eu la petite vérole, si tu seras riche, si tu épouseras ta bergère, — et généralement tout ce qui t'intéresse et ne m'intéresse pas.

« Mais, — direz-vous, — et ceux qui ne chantent jamais? »

Ceux qui ne chantent jamais? Ah! c'est vrai, je n'avais pas songé à ceux-là!...

Alfred Delvau.

LE CANARD DANS L'HISTOIRE.

Si l'Académie des inscriptions voulait faire quelque chose pour nous être agréable, elle rayerait des programmes de l'enseignement nombre d'histoires singulières, — telles qu'en les rencontrant dans les livres, on se prend à croire le *Constitutionnel* d'invention antique, et à regretter les facéties auxquelles on a pu se livrer à l'endroit du serpent de mer.

Faut des préjugés : supprimez-les tous, il ne restera plus de croyances. Mais pas trop n'en faut; et si on est forcé d'en ménager quelques-uns pour cause d'utilité publique, il serait bon de choisir ceux qui servent à quelque chose.

Où est la nécessité, par exemple, d'infliger des *pen-*

sums aux écoliers de sixième pour leur prouver que Cynégire, à la bataille de Marathon, a retenu un vaisseau de guerre avec ses dents? Si cet exploit-là était possible, les temps modernes l'eussent réédité; — ce ne sont pas les mâchoires qui leur ont fait défaut....

* * *

Nous ne croyons pas à la conspiration de Catilina : c'est un canard — rouge, — élevé par Marcus-Coco-Tullius-Romieu-Prudhomme-Cicéron, pour s'en faire une réclame de réélection.

Catilina, un jeune gandin qui se plaisait à parler politique, ce en quoi il avait tort, — descendait de l'Aventin, la Courtille de l'époque, avec tous ses amis, — exemple retrouvé plus tard par madame de Framboisy. — Le consul, — fonctionnaire et, qui pis est, avocat, — saisit par les cheveux ce prétexte pour improviser un *ours* d'un placement rare, qu'il léchait depuis longtemps, son fameux *speech : « Quousque tandem... »*

Le sénat romain, — de bonnes gens, tous plus ou moins propriétaires, — ils eussent été actionnaires si cela eût été inventé, — sauta sur son banc, au tapage que faisait le premier magistrat de la république; et, — comme si les lauriers des oies qui avaient sauvé le Capitole avant lui l'avaient réveillé, — vota d'un seul cri la formule : *« Caveant consules... »* quelque chose comme l'état de siége. Cicéron dut rire beaucoup le soir, de compagnie avec son complice en philosophie Atticus.

Ainsi Dandin, surpris et obligé de prononcer immédiatement un arrêt quelconque, envoie, en se frottant les yeux, son chien Citron aux galères.

* * *

Ah! comme avec irréverence
Parle des dieux ce maraud!

n'est-ce pas? Eh bien, pendant que nous tenons les maîtres du monde, nous ne les lâcherons pas sans dire son fait à Caton, — le vertueux Caton, — une réputation surfaite comme M. Veuillot et M. Champfleury. — Ce grand citoyen-là, qui prêtait à cinquante pour cent dans Rome, et avait imaginé pour sa propre consommation un nouveau genre d'usure, — l'*usure maritime* (voir les auteurs), — si Ch. Philipon eût existé, Caton aurait été le 102e *Robert-Macaire* de la série.

E. Guillot.

L'ODONTOMANCIE.

La science du *dedans jugé par le dehors* se perfectionne autant *que celle des petits pâtés*. Déjà nous avions la *cartomancie*, dont les secrets de Polichinelle viennent d'être percés à jour par la plume et le crayon du *Journal amusant*. Plus,

La *chiromancie*, ou l'art de juger du caractère des individus par les lignes de la main, et même de prédire leur destinée. Desbarolles et le capitaine d'Arpentigny nous ont initiés à ses mystères;

La *cléidomancie*, révélation du goût et des mœurs par l'ensemble des vêtements et la manière de les porter;

La *nécromancie*, qui consiste à fouiller les entrailles d'un mort comme autrefois on fouillait le ventre d'un poulet pour en tirer des pronostics; mais ce procédé, qui ne laisse pas que d'avoir ses désagréments, commence à tomber en désuétude.

Il n'en est pas de même de la *blagomancie*, ou l'art de débiter des sornettes, qui est une des spécialités de notre époque.

Le dix-neuvième siècle cultive particulièrement ce qu'il appelle en argot parisien le *boniment*, car il n'a pas moins horreur que ses aînés de la vérité sans crinoline

Voici venir maintenant les infiniment petits de l'art d'observer et de juger le dedans par le dehors : la *buccomancie* et l'*odontomancie*.

Les *buccomanciers* ont la prétention de nous dévoiler les penchants de l'homme ou de la femme à la simple inspection des lignes de la bouche. Lavater affirme qu'une bouche bien close annonce le courage et la fermeté; une bouche ouverte, la plainte; une bouche fermée la résignation.

L'*odontomancie* va plus loin encore. Avec une dent, une simple dent, elle se propose de reconstruire la physiologie intellectuelle et morale de l'individu à qui elle a appartenu. Peut-être Samson, lorsqu'il brisait des têtes de Philistins avec une mâchoire d'âne, faisait-il de l'odontomancie.

L'odontomancie a ses adeptes sérieux. Un savant praticien, M. Bernard (d'Amiens), nous a fait part à ce sujet d'études et de recherches historiques qui sont pleines d'observations curieuses.

Les dents de Cléopâtre formaient le trait caractéristique de sa beauté; elles étaient si fines, si serrées et en même temps si fortes qu'elles broyaient des perles et des diamants. Tout le bas du visage semblait un écrin fait exprès pour elle : la petitesse de sa bouche mignonne, la commissure des lèvres et jusqu'aux attaches des mâchoires et du cou concouraient à la puissance de leur jeu.

On a remarqué la même particularité chez Ninon de Lenclos.

Un médecin célèbre a dit que les dents, ornement de la bouche, auxiliaire d'une bonne prononciation, sont surtout les ciseaux, la meule et le pressoir de l'estomac.

A propos de dents, je ne puis résister à l'envie de citer ici des vers que m'a communiqués M. Joseph Prudhomme sur cet intéressant sujet. Ils sont écrits avec un goût et une élégance dignes de Cicéron traduit par feu Delille.

La bouche fut souvent comparée à la rose,
Au retour du printemps nouvellement éclose.
De la rose, en effet, elle offre la fraîcheur,
Le brillant incarnat et la suave odeur.
Mais ainsi qu'une fleur a besoin de culture,
Il faut soigner sa bouche et surtout sa denture.
Par des soins assidus tout bien est acheté,
Repos, richesse, honneur, et savoir et santé.
Néglige-t-on ses dents, une rouille jaunâtre
S'amoncelle, et bientôt en a souillé l'albâtre;
Votre haleine est fétide, et ce poison rongeur
Finit par vous causer une sourde douleur
Qui s'accroît, qui s'aigrit. Les bouches infectées
N'offrent plus que deux rangs de dents noires, gâtées.
C'est à qui vous fuira; vos amis consternés
Ne vous abordent plus qu'en se serrant le nez.
Déplorables effets! négligence fatale!
Quoi de plus révoltant qu'une bouche aussi sale!...
Dussé-je, soulevant le quartier des Lombards,
Voir sur moi confiseurs fondre de toutes parts,
Aux enfants je dois dire : Evitez ces dragées
Par vous au jour de l'an avec ardeur mangées,
Car leur suc corrosif, se collant sur les dents,
Les déracinera sans attendre le temps.
Qui caresse un enfant à la bouche ébréchée?...
Quant à moi, je crois voir une fleur desséchée
Qui perd dans son printemps ses parfums, sa couleur.
Parents, vous m'entendez, évitez ce malheur!

Après avoir cueilli cette fleur *dans les jardins d'Apollon*, comme dit mon respectable ami, poursuivons le cours de nos observations odontomanciennes.

Danton avait les mâchoires et les dents d'un dogue; les incisives surtout étaient très-développées.

Les dents de Lacenaire, au dire de ceux qui ont moulé sa tête après le supplice, étaient félines et pointues comme celles du tigre.

On a remarqué la régularité des dents de Talma. Leur séparation, parfaitement égale entre elles, contribuait à la netteté de sa diction.

Les anciens ont eu raison de donner à l'Hercule de la fable des dents courtes, un peu larges. Les dents petites et courtes sont, dans l'âge adulte, l'attribut d'une force extraordinaire, et souvent d'une grande pénétration d'esprit. Lorsqu'elles sont rentrantes, comme dans le type espagnol, elles dénotent de la finesse sans méchanceté, mais pourtant un caractère fier et vindicatif.

De longues dents, comme celles qu'on remarquait chez Charles X, sont un indice certain de faiblesse et de timidité.

L'Anglais, dont le goût pour la viande est proverbial, a les incisives et les canines très-développées, comme presque tous les carnivores.

Les Auvergnats ont presque tous des dents magnifiques. On attribue leur bonne conservation à l'air pur des montagnes.

Les Allemands des deux sexes ont, au contraire, de très-mauvaises dents. Ce vice tient, à ce qu'il paraît, à l'abus de la choucroute Leur irrégularité annonce un caractère rêveur et plein d'indécision.

Mais il est temps de borner ici ces observations, pour qu'on ne m'accuse pas de les faire dégénérer en personnalités.

Antonio Watripon.

THÉATRES.

C'est aujourd'hui le tour des noms nouveaux au théâtre. La Comédie française a joué le premier ouvrage dramatique de M. Henri Nicolle, l'Odéon une bluette de MM. Baraguay et Rostan (deux noms littéraires tout neufs), et le Gymnase une comédie en cinq actes de M. Henri Meilhac.

M. Meilhac n'est pas tout à fait un nouveau; le Palais-Royal et le Gymnase ont déjà offert quelques ouvrages en un acte dus à sa plume spirituelle et facile. Aujourd'hui, il donne au public une grande *machine*, comme on dit en jargon de coulisse, et cette œuvre capitale a obtenu un succès très-vif, très-net, très-mérité.

La comédie d'*Un petit-fils de Mascarille* est une étude intéressante, un reflet brillant des mœurs modernes. M. H. Meilhac a vu son héros quelque part. Il a rencontré dans un des mille mondes parisiens ce drôle élégant aux abois, ce produit malheureux d'une société inavouée, tenant de la lorette par sa mère et du gentilhomme par son père inconnu Il l'a vu prendre en dégoût la fange d'où il sort; il l'a vu tenter d'entrer par surprise dans la société honnête qui l'exclut; il l'a entendu rêver aux joies de la famille avec les larmes de Satan pleurant le Paradis perdu; il l'a vu s'élancer sans relâche à la pourchasse d'une position sociale qui lui échappe toujours.

Le héros de M. Meilhac appartient à cette race d'aventuriers qu'on nomme les intrigants Ils sont bons convives, gais compagnons, vivent admirablement avec les créanciers, les huissiers et les recors. Le papier timbré sert à allumer leurs cigares. Ces gens-là sont capables de déshonorer une famille pour ne pas manquer une bonne affaire. Quelquefois ils font fortune; quelquefois ils n'évitent Clichy que pour tomber sur les bancs de la correctionnelle. Bref, ils n'ont pas le sens moral.

La fable imaginée par l'auteur d'*Un petit-fils de Mascarille* est saisissante, et les détails en sont tracés avec une plume spirituelle. Souhaitons du fond du cœur à cet ouvrage remarquable tout le succès qu'il mérite.

M. Henri Nicolle, l'auteur des *Projets de ma tante*, a fait acte de bon goût en s'interdisant, à la Comédie française, les enchevêtrements et les complications d'un roman dialogué; il n'a pas cherché à surprendre ses auditeurs par une fable bourrée de coups de théâtre qui éclatent à l'improviste. Il a choisi une idée simple, et c'est le développement de cette idée qui défraye les scènes de cette œuvre placide.

Une bonne tante veut marier sa nièce à un jeune voisin qui lui plaît. Les deux jeunes gens ne se connaissent pas. Que faire pour les mettre en contact? La bonne tante entame un procès contre son voisin. Il faut se voir, s'entendre, discuter; les deux jeunes gens mis en rapport finissent par s'adorer. C'est simple, mais c'est gentil.

Quant à la *Fille de Voltaire*, représentée à l'Odéon, ce n'est pas par l'intrigue qu'elle brille. Voltaire habite Ferney avec sa nièce et sa fille adoptive. Le marquis de Villette vient pour y séduire la petite et l'épouse; voilà tout.

Ne cherchez pas les motifs qui ont poussé les auteurs à fourrer Voltaire dans cette affaire! Il n'y en a pas. Voltaire eût été facilement remplacé par le bonhomme Cassandre.

Aux Italiens, l'*Italiana in Algeri* a eu pour interprètes Gardoni, Zucchini, Angelini, et mesdames Alboni et Cambardi. Madame Alboni n'est pas, ne peut pas être l'actrice du rôle; mais c'est une grande cantatrice. Gardoni a rempli avec talent sa partie de ténor. Zucchini est un bouffe de mérite que l'on aime, que l'on applaudit, et qui serait plus goûté encore s'il n'y avait pas entre le public et lui le souvenir de Lablache. Madame Cambardi n'a pour se faire entendre que le final du premier acte, mais c'est assez pour apprécier sa voix et sa méthode.

La partition de Rossini a été accueillie avec autant de faveur que si elle eût été nouvelle. Le vrai ne vieillit pas.

Les Concerts du CASINO sont devenus le rendez-vous des amateurs de bonne musique. Arban, Demersseman, Lapret, Lamouri et d'autres solistes d'un grand mérite y sont chaque soir fort applaudis.

Albert Monnier.

LES

TOILETTES DE NOS GRAND'MÈRES

COPIE EXACTE

DES MODES DE 1800 A 1830,

PRISE SUR LES MEILLEURS JOURNAUX DU TEMPS.

ALBUM

DE VINGT FEUILLES COLORIÉES.

La revue des modes des trente premières années du dix-neuvième siècle est une chose curieuse et intéressante aussi bien pour ceux qui peuvent se souvenir d'avoir vu ces costumes et de les avoir portés que pour ceux qui ne les connaissent que par des images.

L'Album que nous annonçons aura, nous en sommes certains, un fort grand succès; il se vendra 15 fr.

LES ABONNÉS D'UN AN AU JOURNAL *LES MODES PARISIENNES* LE RECEVRONT GRATIS.

Pour le recevoir *franc de port*, il faudra ajouter 2 francs au prix de l'abonnement.

ON SOUSCRIT

Au journal *les Modes parisiennes* en envoyant un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

PRIX DES MODES PARISIENNES :

Un an, 28 francs; — six mois, 14 francs; — trois mois, 7 francs.

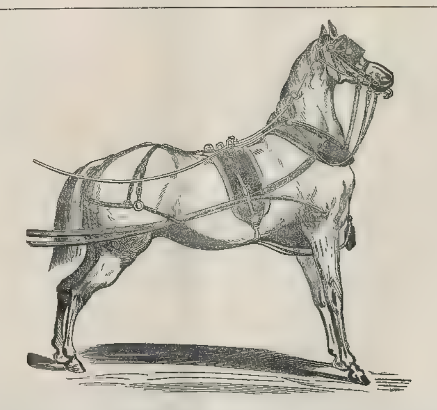


DESSINS DU JOURNAL AMUSANT

EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier · 20 fr. — 15 fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE

DE

JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE

EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE,

FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, au Journal, rue Bergère, 20.

LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu *franco* pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 200. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 29 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES DERNIERS BEAUX JOURS, — par MARCELIN.



16608

On a beau faire, il n'y a encore rien de plus comme il faut que de revenir de voyage dans une vraie chaise de poste peinte en jaune et bien crottée.

LES DERNIERS BEAUX JOURS, — par MARCELIN (suite).



UN OBSTINÉ.

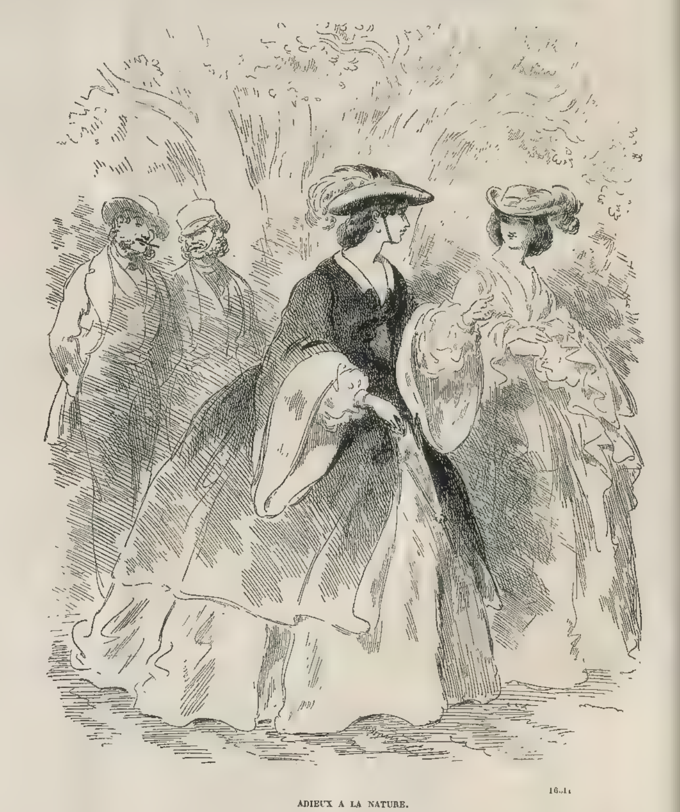
— Eh bien oui, j'en jouirai jusqu'au bout, des derniers beaux jours.



16010

CES BONS JARDINIERS.

— Ah çà, est-ce qu'il ne va pas se dépêcher de s'en aller, not' maître?



ADIEUX A LA NATURE.

— Ce que je regretterai le plus en quittant la campagne, ce sera de ne plus pouvoir porter ces petits chapeaux qui nous vont si bien.

A PROPOS DU GREAT-EASTERN.

RÉVÉLATIONS ET CONFIDENCES.

Tous les journaux, à tour de rôle, ont usé une foule de points d'admiration au sujet du Léviathan des mers : le *Great-Eastern;* le moment est venu pour le *Journal amusant* de dire aussi son mot sur les merveilles féeriques de ce navire gigantesque.

M. de la Harpe appelait jadis, un peu prématurément, les vaisseaux : des villes flottantes. M. de la Harpe a raison aujourd'hui, il avait prévu le *Great-Eastern*.

Ce paquebot fabuleux a été l'objet, jusqu'à son entier achèvement, des versions les plus contradictoires et les plus abracadabrantes. On l'avait nié d'abord, on le considérait comme un puff à vastes proportions; puis, quand il fut terminé, on prétendit qu'il serait impossible de l'immerger dans la Tamise, et qu'il mourrait poitrinaire dans le chantier qui l'avait vu naître.

Une expérience décisive a donné un démenti aux incrédules, et le *Léviathan,* se creusant un lit dans les eaux du fleuve, a prouvé qu'il était à la hauteur de sa mission, et qu'il pouvait marcher aussi bien et mieux que le premier navire venu. Notons cependant qu'il n'a marché jusqu'ici qu'à la lisière, conduit comme un enfant au maillot, par une multitude de *steamers* chargés de diriger ses premiers pas.

Néanmoins, par ses puissantes hélices, il va voler maintenant de ses propres ailes.

On parle, pour ses débuts, d'un voyage de circumnavigation aussi gigantesque que lui : un voyage autour du monde, qui doit amener la découverte d'un sixième continent.

Le fait a été affirmé par une personne digne de foi, mais, disent les journaux à canards, nous le donnons sous toutes réserves.

Voici, du reste, un aperçu des principales dispositions prises par les propriétaires du *Great-Eastern,* et qui laisseraient volontiers supposer que l'hypothèse de l'entreprise grandiose dont nous parlons n'est peut-être pas aussi paradoxale qu'elle le paraît.

Rien n'est oublié en effet pour le confort et les plaisirs des passagers, qui n'auront plus, ainsi que par le passé, à supporter les ennuis traditionnels de l'existence monotone qu'on mène ordinairement à bord.

*
* *

Ainsi, pour commencer, on a construit dans l'entrepont un théâtre pouvant contenir douze mille spectateurs, et nous croyons savoir que Machanette, de l'Ambigu, et M. Billion, du Cirque, se disputent la place de directeur. M. Billion s'engage, lui, à jouer constamment les *Pilules du Diable*. C'est une menace qui demande considération.

On organise en outre, en ce moment, un service intérieur de canots omnibus qui, pour une rétribution modique, conduiront sans relâche les voyageurs dans les principales rues de la ville flottante.

Voilà qui est bien, mais voici qui est mieux encore.

Le *Great-Eastern*, en léviathan bien appris, professe, en matière d'hospitalité, les principes les plus éclectiques, et il fait un appel général à tous les Européens, qui seront traités, sans distinction d'origine, sur le pied d'une égalité parfaite. Il a même poussé le scrupule jusqu'à se préoccuper des habitudes propres à chaque peuple.

C'est ainsi que des restaurants cosmopolites offriront des mets préparés selon le goût particulier du consommateur, et que l'on pourra manger en anglais, en italien, en allemand, en français et en iroquois, selon le désir des convives.

Il y aura aussi des marmites économiques pour les bourses caduques, et, entre autres, un bouillon Duval et une gargote mortifère à 18 sous.

Cette gargote sera tenue, dit-on, par un descendant du fameux Viaut l'empoisonneur, si connu dans les fastes faméliques du quartier latin.

Voilà une bonne recommandation.

Soigneux conservateur des traditions de la famille, ce Viaut *junior* se propose, en s'installant sur le *Great-Eastern,* de faire des expériences sur les biftecks de requin, les serpents de mer à la tartare et les têtes de veau marin à la vinaigrette.

Que les étudiants se défient!

En outre, la ville flottante aura sa société d'acclimata-

LES DERNIERS BEAUX JOURS, — par Marcelin (suite).



A LA CHUTE DES FEUILLES.

— Mon piano, vois-tu, aura été mon seul ami !...
— Laisse-moi donc, vous n'êtes jamais d'accord.



— Mais quand il pleut, qu'est-ce que tu fais?
— Je fais de la boue.



— Comment, ma chère amie, tu veux déjà nous en retourner? Tu avais tant besoin de la campagne pour te reposer de Paris!
— Oui, mais maintenant j'ai besoin de Paris pour me reposer de la campagne.

tion, comme un simple bois de Boulogne; mais les membres de cette société ne s'occuperont, en fait d'animaux, que des naturels anthropophages, auxquels on s'efforcera de persuader, par des discours éloquents, qu'ils ont tort de se mettre mutuellement les uns les autres à la broche, et qu'un bon rosbif saignant est préférable au meilleur salmis d'Indiens possible.

* *
*

Si l'on sustente le corps, il est juste de réconforter l'esprit et d'orner le cœur.

Dans cette intention on a formé, avec un discernement tout littéraire, une bibliothèque composée en général des ouvrages de nos auteurs qui, traduits dans toutes les langues, sont le plus estimés à l'étranger, tels que Pigault-Lebrun, Paul de Kock, Maximilien Perrin et autres éminents psychologistes *ejusdem farinæ*.

De plus, un Alexandre Dumasseul, aussi spirituel et aussi amusant que l'autre, sera attaché au *Great-Eastern*, en qualité d'homme de lettres à tout faire, et il publiera spécialement une chronique des eaux qui ne manquera pas de sel et sera aussi profonde que l'Océan, mais moins amère, espérons-le !

Enfin, ne l'oublions pas, il y aura une exposition de peinture libre et permanente, sans contribution pécuniaire ni dépôt de cannes et de parapluies. Tous les artistes du monde pourront adresser, francs de port, leurs tableaux au *Léviathan*, qui se fera un plaisir de les vendre aux Indiens, grands amateurs d'images, comme chacun sait, et qui leur donneront, en guise de billets de banque, des canots en écorce, des flèches empoisonnées, des calumets, des mocassins et des peaux de castor.

Avis aux peintres qui aiment le canotage, la vengeance et la pipe, ou qui manquent de bottes et de chapeaux.

*
* *

Les passagers trouveront enfin dans la ville flottante des distractions de toute espèce en rapport avec les mœurs de leurs pays respectifs.

Pour les Anglais, par exemple, on aura des combats de coqs, des luttes formidables, des boxeurs intrépides et des *steeple-chases* échevelés.

Des courses de taureaux sont réservées aux Espagnols; pas des courses en peinture comme au faubourg Poissonnière, mais avec de vrais taureaux audacieux et féroces, qui éventreront, au bruit flatteur des bravos de la foule en délire, tous les *banderillos* et *toreadores* qu'on voudra bien leur confier.

Un concerto, d'autre part, sera établi sur de fortes bases pour les Allemands, et l'on exécutera chaque jour à leur intention la fameuse symphonie de Mozart en *si* majeur!

Enfin, un Casino-Cadet ouvrira ses portes aux jeunes gandins égarés sur le *Great-Eastern* qui éprouveraient le besoin de faire une exhibition publique de leur tenue grotesque et de leurs grâces ridicules.

Ces attentions, on le voit, sont pleines de délicatesse.

Qu'apprendrons-nous encore à nos lecteurs?

— Qu'il n'y aura sur le *Léviathan* ni portiers (enfin! merci, mon Dieu!), ni recors, ni Académie, ni Auvergnats, ni macadam, ni, par conséquent, de Champfleury et d'étude sur les mœurs et coutumes des asticots, avec une élégie sur les destins déplorables réservés à ces intéressants vermicules, ni Docteur noir, ni Pagèsdutarn, ni eau de Lob, ni boutique de Foy, ni vermout Lassagne, ni vers couronnés de madame Louise Coletnérévoil!

Que dire de plus? Il faudrait un volume pour donner une idée complète de ce vaisseau fantastique, qui est l'extrémité d'une chaîne immense dont le navire commandé par Jason, 1263 ans avant l'ère chrétienne, est le premier anneau.

Le *Great-Eastern* est donc à tous les points de vue un bâtiment modèle, et il fera époque dans les annales de la marine, à moins que l'Océan, dont on connaît le caractère grondeur, n'entre un jour dans quelque violente tempête et n'engloutisse l'audacieux qui prétend lui imposer sa loi.

Mais nous espérons qu'un arrangement à l'amiable viendra permettre au *Léviathan* d'atteindre le but glorieux qu'il se propose, et qu'il découvrira sans danger le sixième continent, objet de ses recherches.

Au reste, les passagers peuvent dormir tranquilles sur les deux oreilles, j'ai la satisfaction de leur annoncer que, même en cas de naufrage, rien ne sera perdu, le navire est assuré!

Hippolyte Maxance.

LES DERNIERS BEAUX JOURS, — par MARCELIN (suite).



CHANT DU BERGER.
« Encore un Parisien qui file,
» Qui file, file, et disparait! »



CRI DU CŒUR.
— Mon Dieu! mon amie, est-ce que tu vas nous en faire autant que l'an passé, du raisine?...



MON RAISIN.
— Hein! la belle récolte!...
— De sacs.



FAUT-IL ÊTRE..... PARISIEN!
— Et dire qu'on m'y attrapera encore l'an prochain, à la campagne!

SIMPLES ANALOGIES.

PRÉFACE.

« Les animaux sont nos frères inférieurs, » dit M. Michelet.

Inférieurs, — ou supérieurs? *That is the question.* Notre amour-propre dit l'un, et la vérité dit l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que chacun de nous ressemble à un animal quelconque, en bien ou en mal.

Je vais essayer de le prouver.

Commençons d'abord par

LES RUMINANTS.

Ce sont des poëtes, pour la plupart.

Théophile Gautier, que vous voyez là sur cette plantureuse litière faite avec des collections de l'*Artiste*, du *Moniteur* et de la *Presse*, descend en ligne directe de ces beaux bœufs blancs de Hongrie, à l'œil noir, qui se trouvent dans un parc du jardin des plantes de Paris. Il en a la majesté souveraine et le calme olympien. La face est large, et, quoique noir, l'œil est doux et songeur.

Tous les poëtes et tous les bœufs, en ruminant, tournent sans cesse leurs regards vers l'orient — où ils sont nés

Quoique bœuf de Hongrie, Théophile Gautier est un arrière-petit-fils du dieu Apis.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



16619

— A demain donc; une, deux, aussitôt la soupe mangée, je file dans le parc, au pied de l'estatue de l'Amour avec lequel j'aurai celui de vous attendre.



16620

— C'est d'un vin dont monsieur ne boit presque jamais, parce qu'il est trop cher.... A propos, quand voulez-vous que je fasse venir mes papiers de famille?
— Inutile, chère Aglaé.

Qui sert bien son *pays* n'a pas besoin d'aïeux.

***

On peut en dire presque autant de Pierre Dupont, le poëte rustique. Lui aussi, en effet, a la physionomie placide et rêveuse de ces grands bœufs aux flancs roux, au fanon blanc, que l'on voit, à midi, nonchalamment couchés dans les hautes herbes des prairies normandes, et « regardant vaguement quelque part. »

Pierre Dupont a, comme le bœuf, le regard noyé, le front ouvert, la tête courte, les oreilles un peu longues, le nez droit, le cou gros et charnu, les épaules et la poitrine larges, l'allure ferme et sûre, et le poil rouge. Son portrait est dans toutes les éditions de Buffon.

***

George Sand ressemble beaucoup à une brebis berrichonne. Les mêmes yeux tranquilles, la même physionomie doucement étonnée. A voir cette bouche à demi fermée, on devine bien qu'il n'en peut sortir qu'un bêlement plaintif et tendre, — un appel plutôt qu'un cri de révolte. On devine la femme qui a écrit la ***Mare au Diable, François le Champy***, la ***Petite Fadette***, et deux ou trois autres chefs-d'œuvre!

Brebis, soit! brebis de génie, en tout cas, et il serait à désirer que tous ces moutons de Dindenaut qu'on appelle des hommes lui ressemblassent un peu plus!...

***

Alexandre Dumas, père et seul, qui a si souvent appelé madame Sand sa « chère sœur, » est en effet un peu son frère en analogie. Si elle ressemble à une brebis du Berry, il ressemble davantage encore, lui, à un bélier d'Abyssinie, — à un bon et beau bélier. Même bonhomie — et même opiniâtreté.

Quels coups de tête ce bélier-là a donnés dans la vie pour avancer!

Vouloir, c'est pouvoir, mes agneaux!...

***

Alexandre Privat d'Anglemont rappelle (1) étonnamment le bison du jardin des plantes. Même tête laineuse, même barbe rouge, même front, mêmes yeux, même nez, même bouche, avec une pointe de gaieté en plus.

Pauvre bison! comme il a l'air d'être empoigné par la nostalgie! comme il rumine bien en exilé! Il y a dans tout son air un regret profond des prairies natales et des bois familiers, un souvenir des Delawares et du vieux trappeur.

Privat ne regrette pas tant de choses que le bison; il regrette seulement Sainte-Rose, la plus coquette des Antilles, son pays natal, et les deux cents nègres qu'il avait eus pour héritage — et qu'il a mangés depuis longtemps, hélas!

***

Après ces ruminants aimables viennent

LES CARNASSIERS.

Proudhon, — le terrible Proudhon, le croquemitaine de la bourgeoisie, — a le dandinement de l'ours brun, avec le visage d'un quadrumane quelconque.

Cet ours est moins ours qu'il n'en a l'air, et si, par hasard, quelque bourgeois arriéré en avait encore peur, je lui conseillerais, pour se guérir, une promenade au Luxembourg. Il rencontrerait là l'ogre rouge, en redingote à la propriétaire, avec une bonne grosse maman au bras, sa femme, et deux bonnes grosses bambines ses filles à ses côtés. Le bourgeois serait guéri — et vengé.

(1) *Rappelait*, hélas! car il vient de mourir de phthisie il y a deux mois à peine.

***

M. Courbet, — le peintre *réalichte*, — qu'on a comparé à tort à un bas-relief assyrien ou ninivite, ressemble, lui aussi, à un ours, à l'ours noir de la Louisiane. Il en a l'œil malin, la lèvre sensuelle — et les dents désobligeantes.

Ce qui m'a éclairé dans cette ressemblance, ce qui me l'a révélée, c'est l'air enthousiasmé avec lequel j'ai vu un jour cet ours noir de la Louisiane regarder une bonne d'enfant aux formes opulentes, et qu'on aurait dite bâtie par les Romains... du temps de Rubens. Il la dévorait — du regard.

Du regard seulement, car l'ours noir de la Louisiane n'est pas méchant du tout, — M. Courbet non plus. Les voyageurs qui ont été admis dans son intimité, — à l'ours noir, — affirment qu'il préfère le miel au bifteck. Rien n'empêche alors de supposer qu'il boit de la bière de Strasbourg et mange de la choucroute du même pays.

Fait, du reste, de la peinture excellente, — comme solidité. Courbet se construira un jour une maison avec.

***

Charles Baudelaire.....

Mais cela peut faire le sujet d'un second article, soyons économe.

(*La fin au prochain numéro.*) Alfred Delvau.

NOS PAYSANS, — par Baric.



16621

— Les rhabilleux! madame, ah! bon sens! ils en savent pus long qu'on ne pense! d'abord c'est point étonnant, puisqu'ils sont en correspondance avec le malin; à preuve que pour vous guéri' i's prononcent des paroles basilictiques qu'on n'y entend ren!



16622

— Si t'avais été trouver l' rhabilleu, y a longtemps que tu t' servirais d' ton bras!
— Be oui! mais on dit que ceux qui guérissent à secret, que leu' guérissures, on n' peut pus les raboutir si a's démanchent!
— P't-être ben.....

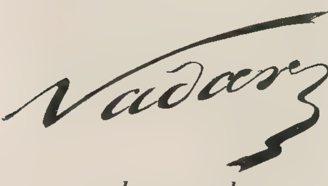
RECHERCHES HISTORICO-SCIENTIFIQUES SUR L'ORIGINE DU NOM DE **NADAR**.

La Chine a son Institut; l'Académie des *Han-lin-youen,* divisée en deux classes: la section des *Kekeu-chou-kouan* (1), et celle des *Kouo-chi-kouan* (2).

Cette seconde section comprend aussi les inscriptions et belles-lettres.

Un mandarin lettré, qui a passé quelque temps chez les *Fa-lan-se* (3), a lu dernièrement, à l'Académie de Péking, un mémoire dont la primeur revient de droit au *Journal amusant.*

« Dans la capitale des *Fa-lan-se,* sur toute la largeur d'un mur de la rue Saint-Lazare, — dit le savant de la fleur du milieu dans son remarquable travail, — une inscription curieuse et gigantesque a frappé mes regards surpris :



Ce nom pyramidal de Nadar, écrit en lettres d'or, m'a fait l'effet d'une signature apposée par un géant sur la muraille.

Le second jambage de l'*N*, crânement projeté dans l'espace, ressemblait au sabre du Grand Mogol, et le jambage recourbé de l'*r*, autre cimeterre flamboyant, resplendissait en sens inverse, comme si ces deux lames bizarres venaient de s'entre-choquer.

(1) Annalistes. — (2) Historiographes. — (3) Français.

— Quel est ce Nadar? — demandai-je à un passant, que j'appris bientôt être un apprenti peintre.

— Un photographe, — me répondit le jeune homme, avec cette expression goguenarde qui caractérise les *Fan-koueï* (1), — mais un vrai photographe qu'il ne faut pas confondre avec les faux-tographes qui se parent de ce titre.

La réponse du *Lam-qua* (2) en herbe m'ayant paru superficielle, j'ai cru devoir, dans l'intérêt bien compris de la science, et pour l'instruction des *tou-chou-sin* (3), me livrer à des investigations sérieuses à l'égard de l'étymologie du nom de Nadar.

J'ai l'honneur d'apporter aux *sieou-tsai* (4) de l'Académie chinoise des inscriptions et belles-lettres le fruit de mes laborieuses recherches.

La photographie, ou *hing-lo-tou* (5), a pour collaborateur la Grande Lumière, c'est-à-dire le soleil.

C'est dans cet ordre élevé d'idées nouvelles qu'il faut chercher l'étymologie qui nous occupe.

La terre, chez les Assyriens et les Babyloniens, s'appelait *Adargatis,* et le soleil *Adar.*

Ceci établit, dès le début, une sorte d'antique parenté entre le nom du soleil et celui du vrai-tographe parisien, lequel ne peut être que le descendant d'une race remontant aux premiers âges du monde.

Souvenez-vous en effet, illustres *kouan* (6), que, dans la Babylonie et l'Assyrie, presque tous les noms d'hommes commençaient par la lettre *N*, témoins Nemrod, Ninus, Ninias, et vous arriverez à cette conclusion que, la photographie ayant existé du temps de Babylone, et les contemporains du premier photographe connu ayant voulu donner à cet homme un nom qui rappelât la haute collaboration du soleil, ajoutèrent au mot *Adar* l'initiale commune aux principaux noms propres, soit la lettre *N*, d'où *Nadar.*

Voulez-vous une origine plus reculée, plus grandiose? Ouvrez la mythologie indienne, et vous y trouverez *Nardâ,* fils de Brahmâ.

Narda n'est-il pas l'anagramme de *Nadar?*

(1) Européens. — (2) Célèbre peintre chinois. — (3) Lecteurs. — (4) Talents en fleur. — (5) Dessin mystérieux. — (6) Mandarins lettrés.

Nadar est aussi le nom que donnent les Arméniens au sixième mois de leur année.

En astronomie, les *Fan-koueï* disent le zénith et le nadir; cette désinence est évidemment une erreur: Lorsque le soleil est au zénith, le point opposé est nécessairement le *nadar.*

Une dernière étymologie m'a été révélée par un *Fa-lan-se,* un journaliste pour rire; je la transmets telle qu'elle aux oreilles toujours ouvertes de votre intelligence.

En ce temps-là, le palais Mazarin mettant trop de temps à décréter chaque mot de son fameux dictionnaire, chacun se mit à faire la langue française à sa façon.

Les ateliers de peintres, de sculpteurs et d'architectes concoururent, mieux que les sociétés plus ou moins savantes, les cercles dits littéraires et les athénées, à l'étude et à la transformation de l'idiome national.

Lors de la première phase de ce travail de linguistique, *l'art goth* dominait.

Vint ensuite la terminaison *dar,* laquelle finissait invariablement tous les mots.

C'était quelque peu monotone au premier abord; mais, dit vite, c'était neuf et original.

Pour dire: Veux-tu faire un tour avec nous? on disait: Veux*dar* tu*dar* faire*dar* un*dar* tour*dar* avec*dar* nous*dar?*

Pour dire: Il n'a pas le sou, on disait: Il*dar* n'a*dar* pas*dar* le*dar* sou*dar.*

C'est à cette époque que *Tournachon* commença à s'appeler *Tournachondar,* puis *Tournadar,* et enfin, par corruption, *Nadar.*

A vous, illustres *sieou-tsai,* le soin de choisir entre ces diverses opinions; quant à moi, je persiste à croire que le nom de *Nadar* a des affinités évidentes avec le soleil, puisque la photographie *n'a d'art* que lorsque la Grande Lumière donne.

Puisse mon *keaë-choou* (1) vous avoir paru émaillé de fleurs de lotus, de morceaux de jade, de pierres d'azur, scintillant comme les perles malaisiennes, éblouissant comme les étoiles du Grand Vide (2).

(Traduit de la *Gazette des Han-Lin*).

Alexandre Flan.

(1) Mode de style employé seulement par les mandarins lettrés.
(2) Le ciel.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Dans une société de gandins, quelques-uns de ces petits messieurs, à raie sur le haut de la tête, s'étaient coalisés pour éreinter l'un des leurs, qui, contrairement à leur opinion, disait du bien de la *Marâtre* de Balzac qu'on venait de reprendre au Vaudeville.

Un monsieur à grosse bedaine, qui jusque-là s'était tenu dans la pénombre, jugeant le défenseur de Balzac suffisamment vaincu, se préparait à lui porter le coup de pied de l'âne.

— Cette pièce est morale, inimdécente, irritante, beugla-t-il.

— Tiens! vous vous en mêlez, exclama le jeune homme attaqué, vous que j'ai vu l'autre soir, ce n'est pas vieux, pleurer à chaudes larmes à la *Marâtre*, dans la loge de madame de Pachelin?

— C'est possible, mais ça ne prouve rien. J'ai vu madame de Pachelin qui pleurait, et j'ai cru qu'il était honnête, moi son invité, de prendre part à sa douleur.

⁂ Deux truands de la Bourse se disputaient dans un café, à propos d'un client que l'un avait chipé à l'autre. Après s'être dit force injures, ils se menacèrent mutuellement d'un procès en diffamation.

— Monsieur, servez-moi de témoin, s'écria l'un des boursicotiers en interpellant un voisin qui avait entendu le commencement de la querelle. N'est-ce pas ce coquin qui a prononcé le premier gros mot?

— Non, c'est vous, dit l'autre. En fait de principes, monsieur saura établir une différence entre nous.

— D'accord, fit le témoin. La différence qu'il y a entre vous est que l'un lécherait l'écumoire et que l'autre l'avalerait.

⁂ Une grande-duchesse d'Allemagne sur le point d'accoucher et redoutant très-fort la crise fatale fit venir un médecin de Paris.

Le premier chambellan du grand-duché fut chargé de recevoir le médecin au débotté, et croyant lui dire quelque chose d'aimable, l'aborda de cette façon :

— Eh bien, docteur, vous devez être content; cet accouchement va faire votre réputation?

— Si ma réputation n'était pas faite, répliqua tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici.

⁂ Le bohème P..... (défunt aujourd'hui) était un parasite de l'espèce la plus tenace. On le chassait par la porte, il rentrait par la fenêtre.

Un écrivain qui refusait de le recevoir et l'avait éconduit durement le rencontre dans la rue et se prépare à passer roide sans le regarder.

Le bohème souriant lui prend le bras et s'écrie :

— Enfoncé, mon cher! Ne se brouille pas avec moi qui veut.

⁂ SUR LE BITUME.

— Henri, pourquoi ne te voit-on plus aux dîners du docteur?

— On s'y ennuie trop. Le docteur est insipide.

— Fais comme moi; je n'y vais pas pour lui, mais pour sa table. Je le mange, mais je ne le digère pas.

⁂ Dans un cercle d'amies intimes, une ancienne actrice d'un théâtre de genre qui a fait fortune (on ne sait comment) criait à qui voulait l'entendre :

— Je ne veux plus entendre parler d'amour.

— A quoi bon cette exaltation vertueuse? lui dit une jeune camarade. Ne peux-tu pas trouver un amant sans dire tout cela?

Luc Bardas.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1869.

On a fait cette remarque assez curieuse que tous les membres de la Convention nationale ont vécu fort longtemps, excepté, bien entendu, ceux qui ont été dévorés par la guillotine. Merlin (de Douai) était prodigieux. En 1832, à Paris, où il avait été rappelé par la Révolution de juillet, il conservait toute la verdeur de la jeunesse. Endurci au travail, non-seulement il avait dirigé la dernière édition de son volumineux *Répertoire de jurisprudence* et de ses *Questions de droit*, mais il en avait revu lui-même toutes les épreuves avec l'infatigable et minutieuse attention d'un correcteur de trente ans. Il y avait du Voltaire dans cet œil de renard, dans cette figure sèche et anguleuse, le dos un peu voûté, la démarche rapide et affairée, la parole décisive comme le tranchant du rasoir. Mais, lui aussi, ancien bonnet rouge, s'écriait :

— Je suis comte!

⁂

A Bruxelles, parmi les régicides proscrits se trouvait un Italien, Michel-Ange Buonarotti, descendant de l'immortel sculpteur, auteur de l'immortel *Moïse* et du *Jugement dernier*. — Ce rejeton d'une grande race d'artistes était un théoricien opiniâtre, complice de Gracchus Babœuf, condamné comme lui, à Vendôme, pour avoir voulu faire refleurir en France l'inepte et irréalisable loi agraire. Mais cet Italien, très-médiocre en fait de philosophie politique, était merveilleux quand on se mettait à le faire chanter; il tirait un très-beau parti des vers de Marie-Joseph Chénier associés à la musique de Méhul.

Michel-Ange Buonarotti a vécu longtemps à Paris sous le règne de Louis-Philippe; il a même écrit dans le *Paris révolutionnaire* de MM. Pagnerre et Guillaumin avec Godefroy Cavaignac, Armand Marrast, Altaroche, Félix Pyat, etc., etc. — Il était soutenu par les subsides de M. Voyer d'Argenson, beau-père du duc de Broglie.

⁂

Quand on rappelle les mots historiques, même ceux de notre temps, on a bien soin de les rapporter tout de travers.

Le fameux mot de M. de Salvandy, mot précurseur des journées de juillet, a mille fois été dénaturé, allongé ou raccourci.

Le voici tel qu'il a été dit.

L'avant-dernier roi de Naples, beau-père du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, était venu visiter Charles X et le duc son gendre, dans l'été de 1830, au milieu de la crise politique.

Charles X venait de dissoudre la Chambre des 221.

Ce fut sur ces entrefaites que le duc d'Orléans, ami des libéraux, donna au roi de Naples, son beau-père, une fête au Palais-Royal.

Dans cette réunion, M. de Salvandy, causant des élections avec un personnage du temps, montrait le bal en disant :

— *C'est bien une fête napolitaine, car nous dansons sur un volcan.*

⁂

A Paris, on vante beaucoup depuis dix ans les mots de M. Alexandre Dumas fils.

Il ne serait pourtant pas impossible que M. Alexandre Dumas fils, écrivain de quelque mérite, au fond, cherchât ses mots et les enregistrât sur un calepin.

Un exemple.

Dans la *Question d'argent*, il fait dire à Jean Giraud, homme de bourse :

— Les affaires, c'est l'argent des autres.

Dans la *Revue de Paris* de novembre 1830, je trouve ceci textuellement :

« Voulez-vous savoir comment M. de Talleyrand définissait un jour les *affaires? — Les affaires*, dit-il, *c'est le bien d'autrui.* »

Un coup de grattoir donc.

⁂

A sa terre de Brunoy, où il invitait souvent des poëtes et des critiques à venir *manger la soupe aux choux*, Talma racontait un trait de ses débuts.

— A l'époque, disait-il, où jeune encore je ne mettais pas de frein à l'impétuosité de mon débit, Monvel, placé dans la coulisse, faisait entendre sur la scène ces paroles jetées à demi-voix et avec l'accent du plus vif intérêt : *Talma! ne déclame pas, mon ami! parle! parle!*

— J'ai essayé de parler, ajoutait Talma.

— Mais, objectait H. Beyle (Stendal), le moyen de parler quand on vous donne à réciter des *machines* telles que le *récit de Théramène* dans *Phèdre!* Il faudrait être en bronze pour résister à la tragédie.

P. A.

THÉATRES.

M. Auguste Maquet a fait un roman : les *Dettes du cœur*. Ce roman est joli, intéressant, bien écrit, comme tous les romans de M. Maquet. Nul n'entend mieux que lui le détail, et peut-être l'entend-il trop bien. Ses peintures gagnent en fini ce qu'elles perdent en franchise. Ce défaut, cette qualité si l'on veut, se fait remarquer dans la pièce nouvelle qu'on vient d'applaudir au Vaudeville. C'est le roman que vous avez lu dont les scènes passent au feu de la rampe, et dont les personnages se sont animés : ils agissent, parlent, sourient ou souffrent.

La situation imaginée par M. A. Maquet restera éternellement jeune, parce qu'elle est éternellement vraie. M. Scribe l'a présentée dans *Une Chaîne* sous une forme légère, railleuse, sceptique. M. Maquet l'expose sous une forme douloureuse et sinistre. M. Scribe en a montré les ennuis. M. Maquet en dévoile les tortures. Avec M. Scribe, les choses s'arrangent toujours et tournent rarement au tragique. M. Maquet ne transige pas avec une inexorable fatalité, et son héros ne sort d'embarras que par le suicide de la femme qu'il a aimée et qui est devenue pour lui un fardeau.

La pièce a été admirablement jouée par la remarquable troupe du Vaudeville, ayant en tête Fechter, l'amoureux élégant, passionné, séduisant; mademoiselle Fargueil, si touchante, si dramatique, et mademoiselle Alice Bressant (fille du comédien de ce nom). C'est un véritable trésor découvert par M. Louis Lurine. Du premier coup cette enfant a eu un grand succès; elle a deviné la comédie et ses secrets. Avant peu, tout Paris s'occupera d'elle.

Et tandis que le Vaudeville jouait les *Dettes de cœur* de M. Maquet, la Porte-Saint-Martin lui reprenait la *Reine Margot*, avec madame Doche pour principal interprète.

Le 20 février 1847, le drame de MM. Alex. Dumas et A. Maquet servit à l'inauguration du Théâtre-Historique, et commença brillamment l'ère splendide ouverte par le directeur Hostein.

Il y a trois ans, le 9 février 1856, le Cirque reprit la *Reine Margot*, et pendant deux mois le public vint la revoir et l'applaudir. Il n'y a pas de raison pour que, chez M. Marc Fournier, elle ne passe pas l'hiver sur l'affiche.

Il Giuramento, le chef-d'œuvre de Mercadante, a été repris avec un succès égal à celui qu'il obtint l'an dernier aux Italiens. Le libretto est une traduction d'*Angelo, tyran de Padoue*, drame de Victor Hugo. La distribution est restée la même, sauf Ludovico Graziani, qui a été remplacé par un débutant, M. Morini.

D'où vient M. Morini? nous l'ignorons. Tout ce que nous en dirons, c'est que, si M. Morini n'a pas soulevé des tempêtes d'applaudissements, toutefois il a été applaudi dans plusieurs morceaux, et il a justifié son succès par son talent.

Des Italiens aux Bouffes-Parisiens le trajet n'est pas long; mais il y a loin du *Giuramento* de Mercadante au *Major Shlagmann* de M. Fétis.

Le major est un paltoquet emmitouflé dans un quiproquo. Le grand Frédéric lui donne simultanément l'ordre de marier au fifre de ses grenadiers une grande fille qui n'en finit plus tant elle est grande, et de faire fouetter de verges une autre pie-grièche qui a peut-être une voix pour chanter, mais qui ne s'en sert guère. Après un nombre suffisant de duo, de romance, de trio et de *la, la, itou*, mademoiselle l'obélisque épouse le fifre, afin de faire souche de grenadiers. Quant à la demoiselle qui est censément une actrice comique, elle épouse le major Shlagmann.

A quand *Geneviève de Brabant?*

Albert Monnier.

STEEPLE-CHASES A LAMARCHE. — La saison hippique sera clôturée cette année par les courses de Lamarche, qui auront lieu dimanche 30 octobre. Deux prix seront courus : un handicap et un prix de clôture.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 201. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 5 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

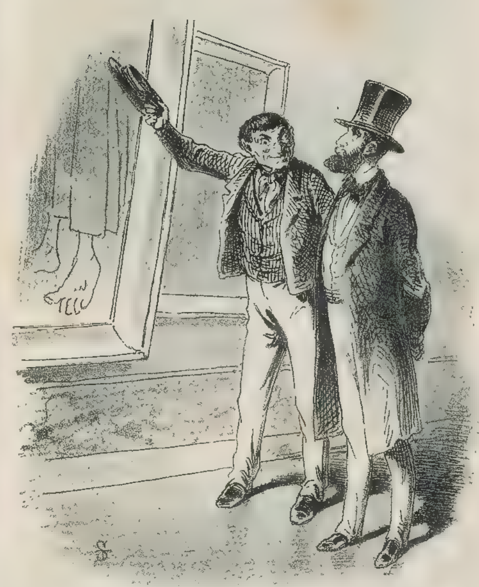
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetzo et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montague de la Cour, 19

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

EN PROVINCE, — par STOP.



16623

— Notre musée ne possède que deux tableaux, mais ils sont de notre célèbre peintre Cancrelard...
— Ah ! c'est un jeune homme de beaucoup d'espérance !
— Monsieur, il est mort l'année dernière... à quatre-vingts ans.



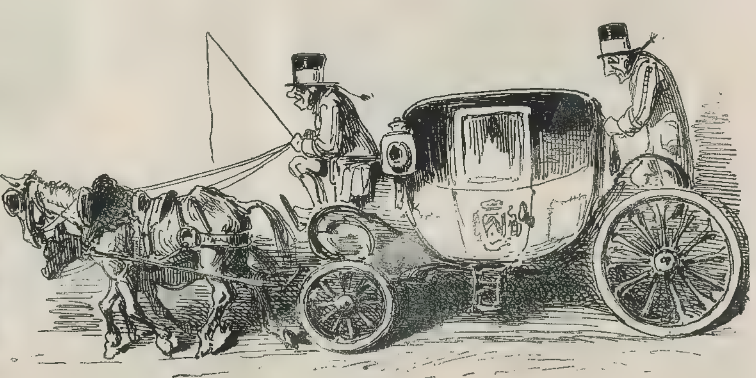
16624

— Qu'est ce que vous cultivez là, brave homme, de la salade?
— C'est une salade qui, dans les temps, a étranglé bien des honnêtes gens. . Nous appelons ça du chanvre, monsieur le Parisien.



16625

Une splendeur qui s'éteint.



1662.

Le carrosse de madame de Roquentin.

EN PROVINCE, — par Stop (suite).



— Ces petites provinciales sont vraiment assez jolies, mais cela n'a pas de manières; nous sommes gâtés, mon cher, par les Parisiennes...
— Du quartier Bréda.



16628

— Madame Cancanet, on a encore mangé des huîtres hier chez le notaire!
— Et de l'homard! je vas lui retirer mes fonds pas plus tard qu'aujourd'hui!



16629

— Notre ville s'embellit tous les jours : on vient de nous donner du macadam à l'instar de Paris; l'an prochain, nous aurons des colonnes... comme sur les boulevards!



16630

La belle madame de Fischtaminel, un dragon de vertu, l'oracle et la terreur de la société.

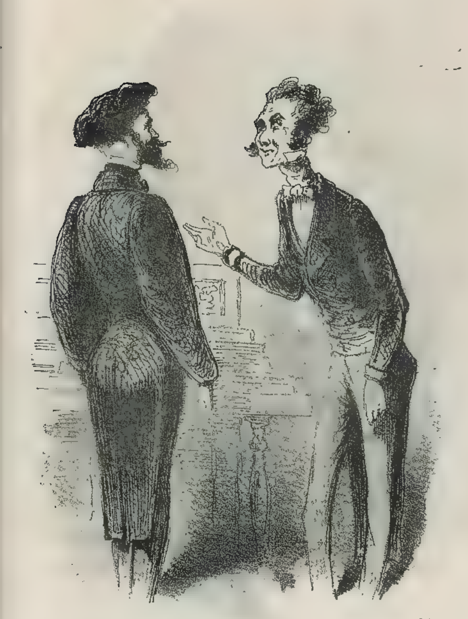
CYCLE MILLIÈME.

Paris de retour. — Guitare à deux voix. — D'où l'on vient. — La maison de campagne. — Une endémie. — Pline et Trajan. — La belle maison d'Albe. — Montaigne. — Arnal. — Où poser un nid. — Un chalet en Suisse. — En l'honneur de l'Helvétie. — En retraite. — Lettre. — Réponse. — Une servante. — Vous vous appellerez Kettly. — Pâté d'anguilles. — Un nuage noir. — Second chalet. — Alphonse Karr à Nice. — Ch. Paul de Kock à Romainville.

Paris est de retour dans Paris. Puisque les hirondelles sont parties, les élégants reviennent. Il y a des feuilles jaunes et rouges aux arbres; il n'y a plus que de la soie, du velours et de magnifiques plumes d'autruche sur l'asphalte du boulevard des Italiens. Depuis huit jours, on n'est plus occupé qu'à se serrer la main; c'est une mode, vous le savez, qui a passé des Anglais aux Français et des hommes aux femmes. On se dit en prose une sorte de couplet de romance : « Bonheur de se revoir, — après » trois mois d'absence. — Le voilà! c'est bien lui; — la » voilà! c'est bien elle! » — Et, à travers les nuages de fumée qui sortent du cigare, le cliquetis des cannes, le chiffre de la Bourse ambulante, chiffre bizarre qui a des ailes comme l'Amour des mythologues, on se dit : — « Et » d'où venez-vous? — Des côtes de la Normandie. — Et » vous? — Moi, c'est différent, je n'ai pas quitté la terre » ferme. J'arrive de la Vallée-aux-Loups, où j'ai bâti mon » vide-bouteilles. »

Au bord de la mer, sur la cime des monts, à la corne d'un bois, dans un paysage de Diaz, dans un pays de loups, où un Alceste peut rêver sans avoir à se trouver

EN PROVINCE, — par STOP (suite).



16631

— Monsieur, de qui est cette chanson que vous venez d'exécuter?
— Monsieur, elle est de Nadaud.
— Ah ! oui, le maçon...
— Précisément, c'est une chanson limousine.



16632

— Ça, la Seine !
— Dame, oui...
— Allons donc, mon cher ! nous en avons une à Paris autrement belle que cela... ceci est une Seine de province.



16633

Un monsieur dont le fils aura cent mille livres de rente.



16634

Sortant d'un déjeuner de famille.



16635

Mais aussi le beau mérite de ne pas se griser avec les horribles choses qu'on boit à Paris !

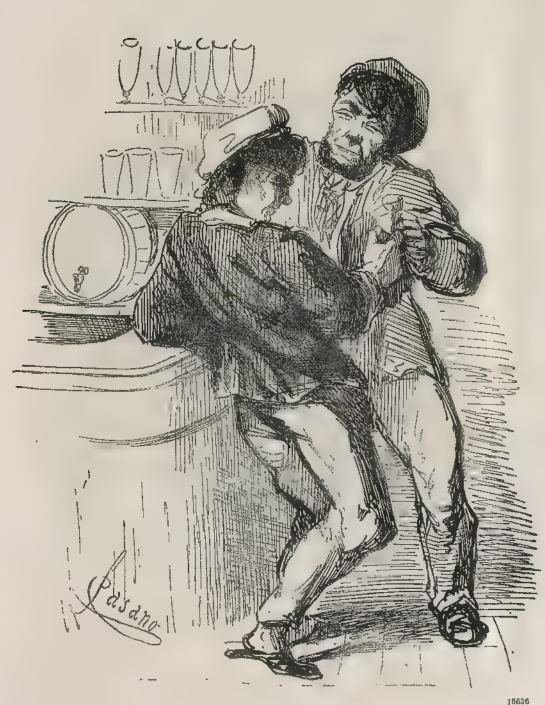
face à face avec le visage d'un homme, on veut avoir aujourd'hui et l'on a une maison d'été. Voilà l'envie de femme grosse que tout Paris porte en soi depuis dix ans.

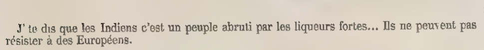
Dans le monde des artistes, où l'on se montrait jadis beaucoup plus détaché des choses de la terre, ce désir déréglé a pris toute l'importance d'une endémie. La maison de campagne devient l'indice infaillible, non du talent, mais du succès, ce qui vaut bien mieux, dit-on. Qui n'a pas un simple chalet hors des murs de Paris est un pleutre, un âne bâté ou un *fruit sec*, trois mots qui n'en font plus qu'un. Cherchez bien, vous verrez que la capitale se dédouble à cette heure à travers les terres et même sur toute la mappemonde en une myriade de petites colonies. Une fois que la séve d'avril s'épanouit en feuilles vertes, on s'écrie : — « Il faut que j'aille à ma maison des » champs, » du ton dont on disait jadis : « Il faut que » j'aille aux eaux. »

Je me suis laissé dire que, l'été venu, il y avait en Normandie plus de Parisiens que de Normands.

A tout prendre, ce luxe de la maison de campagne est une bonne chose. Un roi qui devait son trône à son épée d'abord et en second lieu à l'ingratitude, Henri IV, promettait la poule au pot, le dimanche, au pauvre, je veux dire à tout Français d'alors. On arrivera, je vous en préviens, à nous pronostiquer à tous une maison des champs. Félicitez-vous de ce progrès. Cela sera conforme à la belle lettre que Pline écrit à l'empereur Trajan sur sa villa de la Campanie. Ce que Pline, un peu courtisan, ne dit pas, c'est que, tout compte fait, ce luxe si agréable et si splendide de la maison de campagne est encore un symptôme de décadence pour les peuples. Témoin ce cri d'un Romain qui avait trop richement bâti son vide-bouteilles : « *Ma belle maison d'Albe m'a perdu.* » Mais décidément je ne veux pas avoir l'air d'un philosophe à mine trop rébarbative, et je dis volontiers comme tous les contemporains :

PROPOS D'IVROGNES, — par CASANO.




J' te dis que les Indiens c'est un peuple abruti par les liqueurs fortes... Ils ne peuvent pas résister à des Européens.



J' veux pas qu'on dise que j' suis méchant quand j'ai bu, parce que c'est pas vrai. Du reste, le premier qui l' dit encore, j' lui casse ma bouteille sur la figure.

— Je veux avoir une maison de campagne; — seulement je ne l'aurai pas trop belle, et pour cause.

***

« Tout est à facettes, » a dit, de son côté, le Périgourdin Michel Montaigne, qui n'était pas une bête. — « En toute chose, on peut plaider le pour et le contre », s'écrient chaque jour trois cents jeunes avocats qui, en même temps, vitupèrent grandement les journalistes sur la mobilité de leur plume. — « Chaque médaille a un « revers », a écrit la banale sagesse des nations. Je pourrais vous défiler un chapitre de quatre colonnes sur le même principe, pour peu que vous eussiez de goût pour le style de Sancho Pança.

Mais je soupçonne que vous aimez mieux autre chose.

Je vais vous dire le mauvais côté de la plus charmante maison de campagne qu'il y ait en Europe.

Vous connaissez Arnal, je suppose. Arnal, le dernier comique d'une période où il n'y avait que des hommes de talent au théâtre comme partout, Arnal, voyant arriver du même pas la fortune et les années, Arnal a lancé en l'air, un beau soir, en venant de jouer *Passé minuit*, cette exclamation désormais si parisienne :

— Je veux avoir une maison de campagne!

***

Si un homme pouvait se permettre de formuler ce souhait, c'était très-certainement ce comédien merveilleux qui, pendant trente années de labeur, a fait tomber du front de dix millions de spectateurs les soucis, la tristesse, les chagrins et l'ennui; c'est l'infatigable artiste qui a donné la vie à M. Galochard, à Renaudin de Caen, à l'humoriste, au poltron, à Pécherel l'empailleur, et à vingt autres médaillons comiques dont le souvenir fait encore rire aux éclats. Rentré chez lui, Arnal, qui ne se savait pas d'affaire sérieuse, se faisait déjà un objet de méditation dans sa manière de bâtir sa maison de campagne.

— Où la poserai-je? A Étretat? cela devient bien mêlé. Aux environs de Trouville? on y trouve aussi beaucoup de Parisiens. Près d'une rivière d'eau douce, sur les bords de la Marne, par exemple? c'est bien bourgeois. Dans le Midi, à une portée de fusil de la Méditerranée aux flots bleus? non, pas le Midi, attendu que je ne peux pas souffrir la cuisine à l'huile.

Et après s'être mis pendant un quart d'heure l'esprit à la torture, Arnal s'écriait :

— Ma maison de campagne sera un chalet : j'irai en Suisse.

***

Ah! je vous vois d'ici vous exclamer : — « La Suisse! » — Oui, c'est bien rococo, à ce qu'il paraît, la Suisse à l'heure qu'il est. Mode passée. Passage fané. D'ailleurs on va si lestement en Afrique, en Asie, chez les antipodes, dans la lune! Qu'est-ce qu'un voyage en Suisse maintenant? Un conte de Berquin. Mais je vous ferai remarquer, s'il vous plaît, qu'en véritable produit de 1830 qu'il est, Arnal aimait la Suisse non pour la traverser, afin de boire son lait et d'écouter son ranz des vaches; non, il l'aimait jusqu'à vouloir l'habiter, jusqu'à y vivre, en rentier, avec des habits de coutil, un chapeau d'opéra-comique et des sabots sculptés dans un frêne de la Forêt-Noire.

Arnal se fit bâtir un adorable chalet dans une vallée d'Unterwalden. Il avait là dedans trente mille francs. Il y aurait mis un demi-million s'il l'eût fallu.

On lui écrivait à chaque courrier, de théâtre en théâtre.

— Depuis que vous êtes parti, nous ne savons plus rire à Paris; revenez donc; nous vous ferons un pont d'or.

— Merci, répondait Arnal, j'aime mieux engraisser mes poules.

Un jour une petite servante blonde se présenta à Arnal pour tenir son ménage et donner à manger à sa vache.

— Très-bien, répliqua Arnal; je vous donne cent écus de gages, ce qui est un beau denier pour le pays; mais c'est à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous vous appellerez Kettly. Je tiens à cela très-positivement. Kettly, un nom de fille de l'Helvétie dans tous les opéras-comiques et dans tous les vaudevilles, un joli nom qui réjouira mon chalet.

Arnal était en extase devant son chalet.

Arnal invitait ses anciens camarades à venir y manger un œuf sur le plat. — Cela signifiait que les camarades pourraient y vivre trois mois.

Bref, les deux premières années du chalet se passèrent dans le ravissement.

***

J'aurais bien envie de vous rappeler le conte du pâté d'anguilles; mais non, cela romprait le récit.

Je poursuis donc.

La troisième année du chalet, un visiteur aperçut un léger nuage d'ennui sur le visage du nouveau propriétaire. Au bout de six mois, une ride, fille du spleen rongeur, creusait ses joues.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc? demanda l'ami du comédien. Qui peut vous affliger ainsi en pleine Suisse?

— C'est mon chalet, soupira Arnal.

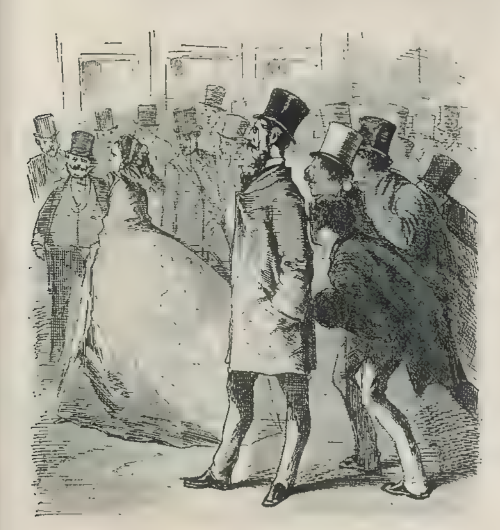
— Comment! votre chalet?

— Oui, il est toujours bien situé; là, des sapins; là, un rocher; là, une source; là, un verger; mais....

— Mais quoi?

— Tout ça ne bouge pas de place. Cet été, j'ai les

SUR LE TROTTOIR, — par CARLO GRIPP.



16638

Quand la femme est jolie.



16639

Quand la femme est laide.



16640

C'est indécent! une femme ne peut passer dans la rue sans être suivie.



16641

Que te prend-il? tu rebrousses chemin?

mêmes points de vue, les mêmes arbres, le même torrent, les mêmes sentiers; c'est ce qui me désole.

— Qui vous empêche d'aller promener ailleurs comme autrefois?

— Et mon chalet? Je ne suis pas un escargot ni une tortue : je ne peux pas emporter ma maison avec moi.

— Il faut la louer à d'autres.

— Tiens, c'est une idée. Je suivrai le conseil.

Arnal fit mieux; il a vendu son chalet, mais il en a fait construire un autre dans un autre des treize cantons.

⁂

Je ne sais si je me trompe, mais je vois dans Arnal tous les contemporains, du moins en matière de maison de campagne.

Arnal n'est pas le seul. — Alphonse Karr avait une maison des champs à Sainte-Adresse; il l'a vendue pour aller en acheter une à Nice.

J'en sais deux ou trois autres qui se sont lassés de même d'avoir sans cesse le même bonheur sous les yeux.

— Toujours pâté d'anguilles, disaient-ils.

Un fait est un fait. Ce siècle de la vapeur, de l'électricité, des amours pour rire, ayant des ailes aux épaules et aux pieds, ce siècle est l'âge de la mobilité et du changement par excellence.

Je ne sais qu'un vrai sage, c'est Ch. Paul de Kock, l'auteur de la *Laitière de Montfermeil*. Voilà vingt ans il a élevé à Romainville une maison de plaisance sous les feuilles. Il dit :

— J'y ai vécu en riant, — c'est en riant que je veux y finir.

PHILIBERT AUDEBRAND.

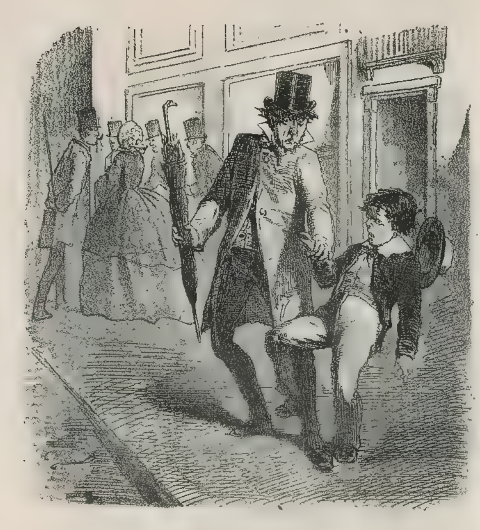
LA LÉGENDE DES JEAN-MARIE FARINA.

Cologne, 23 octobre 1859.

Mon cher Nadar,

Vous usez d'eau de Cologne, n'est-ce pas? eh bien, je

SUR LE TROTTOIR, — par Carlo Gripp (suite).



15642

Fichu gamin! tu refuses de suivre? Et ta mère! elle s'en ira donc toute seule?



15643

Ne me dis rien, mon ours me suit.

suis sûr que vous le faites innocemment et sans songer à mal, sans vous douter que ce produit de parfumerie germanique est peut-être pour vous l'occasion d'un délit grave, d'un attentat à la propriété artistique de Jean-Marie Farina (le vrai). Je vous pardonne, moi qui sais qu'il en est de l'eau de Cologne comme des femmes et des râteliers osanores ; rien ne ressemble à la bonne autant que la mauvaise. Mais Jean-Marie Farina (le vrai) vous pardonnerait-il, lui qui sait combien ses produits sont supérieurs à ceux de qui que ce soit!

A Cologne, il y a trois merveilles qui saisissent le voyageur dès son arrivée : la cathédrale, qui a été commencée en même temps que Notre-Dame de Paris, et sera peut-être terminée dans deux ou trois siècles; j'ai contribué à la dépense pour deux silbergroschen (pardon!) et demi, environ douze centimes; aurais-je souffert que ce chef-d'œuvre se terminât sans mon concours?

Le pont nouveau du Rhin, quel pont! environ six ponts ordinaires au bout les uns des autres.

Enfin et surtout la quantité inouïe d'enseignes sur lesquelles on lit que là seulement se vend la véritable eau de Cologne de Jean-Marie Farina. J'en ai compté déjà vingt-cinq ; je continue activement, pour que mon dénombrement soit au moins achevé en même temps que la cathédrale.

Il fallait bien que j'achetasse de l'eau de Cologne, puisque j'étais à Cologne : — Qu'eût pensé sans cela de moi à mon retour le *Journal amusant?* — D'un autre côté, me trouvant à la source (que cette métaphore nécessaire ne vous induise pas à supposer que les eaux de Cologne se prennent comme celles de Vichy ou de Bade : la tradition locale assure que ce malheur est arrivé déjà à un Anglais — au moins), je me serais considéré comme inexcusable si je n'avais pas choisi celle du vrai Jean Marie Farina. Mais comment le reconnaître dans la foule, surtout moi qui ne l'ai jamais vu?

Voici ce que je tiens d'un habitant très-véridique :

Vers 1700, un Italien, Jean-Marie Farina, émigré à Cologne, inventa l'eau qui porte ces deux noms; son procédé est resté un secret de famille; — et Polichinelle, qui prétend le savoir, en a menti. — Il fit fortune, ce chef de la dynastie des Farina : c'était justice. Mais bientôt un concurrent, alléché par l'odeur, se mit à fabriquer, lui aussi, une eau qu'il avait bien le droit d'appeler de Cologne, puisqu'il tenait son laboratoire dans cette ville; mais le pire, c'est que le succès du nouveau parfum se trouvant lié au nom de Jean-Marie Farina, ledit concurrent imagina de changer son nom allemand de ... (je ne sais pas l'écrire : comment peut-on se résoudre à porter un nom allemand toute sa vie quand les noms français sont si faciles à prononcer?) contre celui de Jean-Marie Farina. Après lui, — il s'était enrichi, — en vint un autre, puis un troisième, puis un quatrième, puis cent. C'est de la sorte qu'à la fin du dix-huitième siècle les fabricants d'eau de Cologne du nom de Jean-Marie Farina étaient aussi nombreux à Cologne que les étoiles au ciel, les photographes à Paris et les grains de sable dans la mer.

Jean-Marie Farina III (le vrai) s'effraya, non sans raison, de cette inondation d'homonymes; il fit jouer la loi, — il paraît qu'effectivement il y a des juges à Berlin, — et force fut aux faux Sosies de rendre gorge de leur nom d'emprunt, et de se réappeler en ...*ach* ou en ...*icht*. Achetez donc des essences embaumées à des noms pareils! Plusieurs furent ruinés.

Tous devaient l'être, si l'un d'eux, — sans doute homme de génie, — n'eût trouvé un moyen de conserver son harmonieux pseudonyme sans heurter les susceptibilités du code commercial rhénan : il s'en fut en Italie, y découvrit sans peine un Jean-Marie Farina, l'associa nominalement à ses affaires moyennant quelque argent, et revint en triomphe à Cologne faire rétablir sur son enseigne : « Jean-Marie Farina et Cie. » L'expédient lui ayant réussi, chacun l'imita; et comme sous le beau ciel de l'Italie il suffit de se baisser pour ramasser une poignée de Farina, de Marie Farina, et même de Jean-Marie Farina, le vrai se trouva de nouveau investi par les faux sans pouvoir cette fois les déloger. Que vous faites bien, mon cher Nadar, de vous appeler ainsi, vous qui n'aimez pas les succursales!

Des pseudo Jean-Marie Farina, venons au vrai : celui-ci, voyant le péril, — c'était Jean-Marie Farina V, je crois (le vrai), — s'arma de papier timbré (y en a-t-il en Prusse? J'en ai vu assez dans ma patrie, mais j'ignore encore si celle de feu de Humboldt jouit de ce bienfait de la civilisation), et conquit le droit d'écrire *seul* sur son enseigne : « Vis-à-vis la place Juliers. » La concurrence, — effort suprême, effet du désespoir, — écrivit bien, elle aussi, sur quelques-unes de ses devantures de boutiques : « Vis-à-vis » une place quelconque. Mais qu'elle n'espère plus abuser mon innocence : je vois clair aujourd'hui dans ses menées perfides : Dieu est Dieu, et Jean-Marie Farina (le vrai, celui de vis-à-vis la place Juliers) est pour toujours mon marchand d'eau de Cologne; — et ses successeurs seuls en vendront aux miens; un codicille particulier de mon testament y pourvoira.

Ne vous y trompez donc plus, mon cher ami; ne vous laissez plus abuser par d'indignes Jean-Marie Farina.

A vous toujours, même sur la terre étrangère.

E. Guillot.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Dans un bureau de journal de théatre. — Un employé est enfermé derrière un grillage comme une bête curieuse. Entre le rédacteur en chef.

— Quelqu'un est-il venu pour moi? demande l'autocrate de la feuille.

— D'abord l'imprimeur pour sa note, et...

— Passons!

— Et puis votre cordonnier pour le même motif.

— Passons! passons!

— Et puis un monsieur bien mis.

— Un abonné peut-être?

— Il ne m'a pas dit son nom. Seulement il m'a dit qu'il était chanteur.

— Savez-vous, au moins, ce qu'il désirait?

— Comment voulez-vous que je sache ce que voulait un chanteur; je ne sais pas la musique, moi.

Le rédacteur ne la sait pas non plus; cependant il saura bien faire chanter le ténor.

*** J'ai vu au camp de Saint-Maur un zouave qui avait trouvé un moyen assez ingénieux d'exploiter la badauderie des visiteurs. Il avait entendu dire que les Parisiens se laissaient toujours prendre aux canards. Pourquoi, avait-il pensé, n'aurais-je pas mes canards?

Un marchand de volailles passait, il lui acheta deux petits canards vivants moyennant deux francs pièce. Aussitôt, à l'aide d'une badine, il leur apprit à marcher en ligne et à tourner, soit par le flanc gauche, soit par le flanc droite. En outre, il les baptisa *Magenta* et *Cavour*.

Vous jugez de l'effet produit sur les visiteurs lorsqu'ils voyaient les deux canards défiler gravement et répondre par des couacs à ces deux noms glorieux.

Ce fut un Anglais qui le premier marchanda un canard. Ça devait être.

Le zouave jeta d'abord les hauts cris. Se séparer de son ami, un canard conquis sur les Autrichiens! Jamais!

L'Anglais poussa jusqu'à cent cinquante francs. Le zouave faiblit. Avec cet argent il acheta d'autres canards qu'il poliça, baptisa et revendit, à l'occasion, tantôt cinquante francs, tantôt cent sous.

Toujours est-il qu'à la levée du camp notre gaillard avait amassé de quoi s'acheter un homme. Aujourd'hui, il est garçon de bureau dans un grand journal politique. Il n'a fait que changer de canards.

⁂ Quand je lis les ouvrages des grands marchands de science politique qui, sous prétexte de raison, déraisonnent à qui mieux mieux, la phrase de Calino concernant les Allemands me revient à l'esprit :

— Je me suis laissé dire qu'ils s'entendent entre eux, mais je n'en crois rien.

⁂ Deux amis se rencontrent rue d'Enghien :

— Tiens, dit l'un, tu sors de chez cette pauvre madame X... qui vient de perdre son mari?

— Pourquoi donc la plains-tu? répond l'autre.

— Dame! une veuve....

— Et tu dis que tu la connais?

— Que veux-tu? la semaine dernière, chez mon oncle, en présence de vingt personnes, elle a pleuré son mari.

— Vrai?... Quand je disais que c'était une femme qui réussirait à tout ce qu'elle voudrait entreprendre.

⁂ CHEZ UNE DAME DU MONDE.

— Dites-moi donc, M. N..., vous qui appartenez au journalisme, et qui, comme tel, devez fréquenter beaucoup de littérateurs, pourquoi les gens d'esprit font-ils tant de fautes en conduite?

— Pourquoi, madame? parce qu'ils ne croient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il est.

⁂ DANS LES COULISSES D'UN THÉATRE.

— Lilie, est-ce vrai? on dit que ta nouvelle petite camarade la danseuse n'a pas d'amant?

— C'est vrai.

— Elle est cependant jeune, gentille...

— Oui, la beauté du diable.

— Elle a donc fait vœu de sagesse?

— Non, bêta. Mais elle a un désagrément, elle est rousse. Ça fait qu'elle ressemble à Samson : toute sa force est dans ses cheveux.

⁂ Voici un aphorisme de marchand de modes qui n'est pas trop mal tourné :

« Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche. »

LUC BARDAS.

THÉATRES.

On dit que la masse du public n'aime pas la littérature, et l'on a tort certes; le public n'aime pas la fausse littérature, cette littérature glacée qui se traduit par l'ennui, et où un dialogue froid ne masque pas la pénurie d'action. Mais comme il aime cette littérature vivante, ardente, chaleureuse, qui donne des ailes à la phrase, du relief au mot, un cachet à la pensée, et pour preuve l'orthographe n'a jamais empêché la réussite d'une œuvre de Paul Meurice au boulevard. Il a débuté par l'*Antigone* de Sophocle et l'*Hamlet* de Shakspeare; puis après *Benvenuto Cellini*, après *Paris*, après le *Maître d'école*, après *Fanfan la tulipe*, voici le *Roi de Bohême et ses sept châteaux*. Paul Meurice est un de ces jeunes auteurs qui sont venus prouver aux grossiers faiseurs de mélodrames qu'une pièce bien écrite pouvait être bien charpentée, et qu'un drame littéraire pouvait être un drame populaire.

Le nouvel ouvrage de l'Ambigu, où Mélingue vient d'ajouter un fleuron de plus à sa couronne d'artiste, montre face à face le roi d'Espagne, — un roi véritable, — et le roi de Bohême, — un roi pour rire. — Le roi d'Espagne a pris ses vacances; il a jeté de côté sceptre et couronne; il parcourt en écolier les domaines de la Fantaisie; c'est là qu'il rencontre le bohême Cabrito. Bataille de rois, mais bataille loyale du fort contre le faible, où le faible est vainqueur. Cabrito protége la belle Silvana, que ce coquin de Buckingham poursuit. Cabrito triomphe, grâce à son courage, grâce à son ingéniosité. Aussi quels bravos! quel succès! On ne sait vraiment s'il faut préférer les premiers actes, si vifs, si spirituels, si amusants, aux derniers actes, si touchants et si dramatiques.

L'Ambigu a trouvé un glorieux pendant au succès bicentenaire de *Fanfan la tulipe*.

Tandis que Mélingue dompte des rois à l'Ambigu, MM. Raymond Deslandes et H. Raimbaut montrent un *Dompteur de femmes* au Palais-Royal.

Ce dompteur, qui veut appliquer le système *Rarey* à la plus belle moitié du genre humain, se met en mesure de dompter certaine madame Lachèvre, qui fait de son mari le plus agacé des hommes. Il y parvient, mais — ô infortunés maris! — ne croyez pas à l'efficacité de ses procédés hippiques. Le prétendu dompteur a dans sa poche, sans s'en douter, un billet compromettant de madame Lachèvre. Il met sur le compte de sa puissance magnétique la terreur qu'il inspire à la dame. Aussitôt que la dame est rentrée en possession de son fatal poulet, le dompteur est dompté à son tour et flanqué à la porte.

Cette folie est enjolivée de mots charmants et jouée adorablement par mademoiselle Aline Duval, et MM. Radeau, Hyacinthe et Poirier.

Pour dompter l'attention de ses habitués, le théâtre des Folies-Dramatiques a donné le *Soufflet de l'amour*. Ce soufflet n'est pas la taloche amoureuse qu'on pourrait supposer. Le soufflet dont il s'agit est l'instrument à vent avec lequel l'amour attise le feu des passions (style mythologique).

Ce *Soufflet* ne fera pas grand bruit dans le monde littéraire...

Et qu'en sort-il souvent?
Du vent.

J'ai gardé aux lettrés une bonne nouvelle pour finir. M. Empis a résilié ses fonctions de directeur du Théâtre-Français, et M. Édouard Thierry a été nommé à sa place. M. Édouard Thierry est l'un des critiques les plus distingués de ces temps-ci où la critique compte tant de princes. La tâche de M. Empis a été de relever l'importance de l'ancien répertoire. Il est probable que M. Édouard Thierry s'occupera plus des vivants, sans pour cela négliger les morts. Le Théâtre-Français est la maison de Molière, de Corneille et de Racine; il n'est pas mauvais qu'elle devienne un peu la maison de la haute littérature moderne.

ALBERT MONNIER.

PUBLICATIONS DU JOURNAL AMUSANT.

ALBUMS SÉRIEUX POUR SALONS.

Album de dessins de crochet, filet et tapisserie. Pour remplacer les dessins fort laids, fort mal imprimés, et qui se vendent si cher, nous offrons un Album qui, au prix ordinaire de ces dessins-là, représenterait plus de 50 francs, car il contient un très-grand nombre de modèles. Nous le vendons : pris au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les seuls abonnés, rendu *franco*, 6 fr.

Six tableaux de Compte-Calix, scènes coloriées de la BONNE COMPAGNIE DE PARIS. — Les dessins de cet album sont reproduits par la gravure sur acier et coloriés à l'aquarelle. — Album de salon. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Douze nouveaux travestissements par Gavarni. Album composé de dessins de Gavarni, reproduits en gravure sur acier et coloriés d'une façon très-élégante. — C'est un ouvrage fait pour les salons. Prix, 15 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Vie élégante de la société parisienne. Dessins de Compte-Calix, gravés sur acier. — Cet album, qui représente avec fidélité la bonne compagnie de Paris, est fait spécialement pour les salons. — Les gravures sont charmantes. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Costumes de la cour des rois de France. Album de charmants dessins représentant les plus jolis costumes de la cour depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, par Compte Calix; gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Musée français, choix de cent gravures. Très-grand et très-intéressant album pour une table de salon. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, 5 fr.

Guide du sellier-harnacheur, dessins et explications faits pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Ouvrage publié par un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Baumann. Prix du cahier, 15 fr.

PUBLICATIONS D'ART.

Musée de Costumes des différents peuples modernes. Nous avons entrepris une collection qui n'existe pas dans le commerce; déjà nous sommes arrivés à publier 425 costumes *français*, *allemands*, *italiens*, *espagnols*, *portugais*, *russes*, *turcs et égyptiens*, *américains*, etc. — Les artistes, les costumiers, les amateurs, tous ceux enfin qui ont besoin de connaître ou qui désirent connaître les costumes de tel ou tel pays, éprouvent les plus grandes difficultés à les trouver. Le *Musée de costumes* les affranchira de toutes peines à ce sujet. Chaque dessin, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle se vend 40 centimes. — (Ils peuvent s'acheter séparément les uns des autres.)

Les 425 costumes parus jusqu'à ce jour se divisent ainsi :

Costumes de France	100
— d'Algérie et colonies	44
— de Turquie, Égypte, etc.	60
— de Russie	37
d'Espagne et Portugal	37
— d'Italie et Piémont	42
— d'Allemagne	28
— de Suisse et Tyrol	26
— d'Amérique	27
— de Hollande	14
— de Suède et Danemark	10
	425

Vingt grandes lithographies de Gustave Doré. Pour les amateurs nous avons fait tirer sur les pierres mêmes ces dessins de M. Gustave Doré, avant qu'ils fussent mis en relief par le procédé Gillot, pour être imprimés typographiquement dans le *Musée français*. Prix, 20 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 12 fr.

Le Dessin sans maître, MÉTHODE CAVÉ, pour apprendre à dessiner de mémoire, par Mme Marie-Elisabeth Cavé. Ouvrage approuvé par MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET, etc.— Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 4 fr.

Seconde partie du dessin sans maître. LA COULEUR, par Mme Marie-Elisabeth Cavé, méthode approuvée par M. Eugène Delacroix. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 4 fr.

Cours de dessin sans maître, d'après la méthode de Mme Cavé. Dessins choisis par Mme Cavé et exécutés sous sa direction pour former les modèles à copier d'après sa méthode. *Trois cahiers* de figures, paysages et animaux; *un cahier* de dessin industriel. Prix de chaque cahier, 10 fr. — Les cahiers se vendent séparément.

Croquis de figures et d'animaux destinés à animer les paysages, par Dubuisson. Ces dessins forment d'excellents modèles pour apprendre à faire des croquis. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Modèles de croquis par H. Bellangé. Tout le monde dessine — plus ou moins. — Très-peu de personnes savent faire le croquis d'une personne ou d'une chose qu'elles voient ou qu'elles ont vue. Il est cependant très-facile d'apprendre à croquer : il suffit de copier de bons modèles de croquis, et lorsqu'on est arrivé à les copier facilement, de s'exercer à faire soi-même des croquis d'après nature. — Les croquis de Bellangé sont les meilleurs guides qu'on puisse suivre. — L'album que nous annonçons contient 50 feuilles remplies de croquis. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

AMUSEMENTS.

Cartes de visite amusantes. Cent dessins différents imprimés sur petit carton mince et formant des cartes sur lesquelles on inscrit son nom. Prix des 100 dessins, 5 fr.; rendus *franco*, 6 fr.; pour les abonnés, rendus *franco*, 3 fr.

Découpures fantasmagoriques, amusement des veillées, composées par Platel. Ces dessins découpés et placés ensuite entre la lumière d'une bougie et la muraille projettent sur celle-ci des ombres fantastiques et présentent des effets curieux.

Trois cahiers différents.—Chaque cahier se vend, rendu *franco*, 4 fr. — On peut n'acheter qu'un ou deux cahiers.

Découpures de patience, par Kreutzberger. Des dessins noirs sur fond blanc sont imprimés sur un papier dont l'envers est tout noir. On découpe avec soin le dessin, et lorsqu'il est découpé, il devient impossible de comprendre qu'il a été fait avec facilité et n'a demandé que de l'adresse et de la patience. Il a tout à fait l'air d'un dessin exécuté par ces habiles découpeurs dont le talent surprend tout le monde. — Le cahier contient plus de 40 dessins, grands et petits. Prix du cahier, rendu *franco*, 4 fr.

ALBUMS COMIQUES.

Histoire d'un projet de femme, fantaisie artistique par Valentin. Sous ce titre, Valentin a dessiné seize jolis petits bustes de femmes, plus ou moins vêtues, mais toutes charmantes. Prix, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Les tortures de la mode, par Cham. Dans 20 pages de dessins très-comiques, très originaux, Cham a passé en revue toutes les tortures auxquelles sont assujettis les esclaves de la mode, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les cent Robert-Macaire. Édition nouvelle des *Robert Macaire*, composés par Daumier sur les légendes de Ch. Philipon. — Cette collection, qui s'est réimprimée un grand nombre de fois et s'est vendue en différents formats à plus de trente mille exemplaires, est assez connue pour qu'il suffise d'en donner le titre. Prix, rendu *franco*, 15 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 11 fr.

La Ménagerie parisienne, par Gustave Doré. Contenant les portraits ressemblants de nos lions, lionnes, lionceaux; — de nos paons,— de nos rats d'Opéra, d'ateliers, de jardins, d'égouts, etc.; — de nos loups de carnaval, de nos loups-cerviers, etc., etc.; en un mot, de toute la ménagerie humaine. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les Folies gauloises, depuis les Romains jusqu'à nos jours. Album comique de mœurs et de costumes français, par Gustave Doré. — Cet album de salon est un des plus charmants ouvrages de Doré; il obtient un grand succès. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les différents publics de Paris. Album de Gustave Doré, formant une sorte de physiologie des habitués des différents théâtres, établissements et lieux publics de Paris. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le tabac et les fumeurs, par Marcelin. Le dessinateur comique fait en quelque sorte l'histoire du tabac depuis son introduction en Europe. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le Parisien hors de chez lui. Souvenirs et impressions de voyages, par Grim. Album comique très-amusant et très-convenable pour exposer sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Histoire de M. Verjus, par Randon. L'histoire de M. Verjus (l'homme d'un caractère désagréable) est fort amusante. C'est un très-piquant album de soirées. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La vie de troupier, charges et fantaisies à pied et à cheval, par Randon. Album comique, tout rempli de petits sujets fort amusants. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Restez chez vous pour éviter les désagréments des voitures, scènes comiques composées et lithographiées par Victor Adam. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir d'être soldat! par Randon. Album très-amusant qui passe en revue toutes les tribulations du soldat. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir de voyager! par Cham. Evénements burlesques d'un voyage de Paris en Belgique. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Pincez-moi à la campagne! par Cham. Album contenant les mille et mille plaisirs négatifs dont jouit l'homme qui va passer quelques jours chez des amis à la campagne. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La chicane et l'amour, deux vertus du même prix, par Lefils, Talin et Damourette. Album comique reproduisant des mœurs un peu trop légères pour qu'il soit convenable de placer cet ouvrage sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les annonces comiques, suivies des VERTUS DOMESTIQUES, album comique par Quillembois, Randon et Damourette. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Au bivouac, croquis militaires par Cham, Daumier et Ch. Vernier. Album comique composé de dessins inspirés par la guerre d'Italie, mais qui ne cesseront pas d'être actuels aussi longtemps qu'il existera des soldats en paix ou en guerre. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les prouesses de maître Renard, copie de l'album de Wilhelm de Kaulbach qui obtient un si grand succès dans toute l'Allemagne; par Collette, d'après le *Reineke fuchs* de Gœthe. Prix, broché, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Album du Journal pour rire. Dessins du *Journal pour rire* imprimés dans le format d'un album, pour composer un recueil d'images amusantes qu'on puisse exposer sur la table d'un salon. — Cet album contient plus de 10,000 sujets ou personnages comiques. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Choix de dessins et articles extraits du Musée Philipon. Plus de 100 pages de dessins comiques avec texte. Prix, rendu *franco*, 6 fr.; pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

CARICATURES.

Album amusant, 90 pages de dessins. Cet album est composé de numéros du *Journal amusant*. Prix, rendu *franco*, 8 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Ces Chinois de Parisiens! Album comique par les dessinateurs du *Journal amusant*. Dessins imprimés sur papier de couleur. Grand album oblong. Prix, rendu *franco*, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Petit Journal pour rire. Édition petit in-4°, formant des albums pour exposer sur les tables de salon. — Le *Petit journal pour rire* ne formera que 4 volumes de 416 pages chacun, ou 8 volumes de 208 pages. — 3 volumes de 416 pages sont complets; chacun se vend, broché, 5 fr. 50; on peut les acheter séparément. — Chaque demi volume se vend, broché, 2 fr. 75; on peut également n'en acheter qu'un ou plusieurs.

PUBLICATIONS POUR ENFANTS.

Alphabet en bande. Dessins coloriés qui se déploient en une grande bande et se replient sous une couverture en forme d'album. — Les publications de ce genre qu'on met habituellement dans les mains des enfants sont grossièrement dessinées, grossièrement coloriées, et le coloris qui se détache facilement du papier contient souvent de l'arsenic. — Le coloris de l'Alphabet que nous offrons est insoluble à l'eau; il est donc tout à fait sans danger. Prix de l'Alphabet, *franco*, 2 fr. Pour les abonnés seulement, *franco*, 1 fr.

Le beau Nick, conte fantastique allemand, par Hermann Scharles. · Légendes en français et en allemand. — Cet album, d'une bizarrerie tout à fait allemande, amuse beaucoup les enfants jeunes et vieux. — Il se vend en noir 10 fr. Pour les abonnés, franc de port, 6 fr. On le trouve aussi en couleur au prix de 15 fr. Pour les abonnés, franc de port, 12 fr.

Où l'esprit va-t-il se nicher? Suite de 12 dessins coloriés par Randon. Bande de dessins qui se déploie et se replie sous une couverture de carton coloriée et dorée. Prix, 2 fr. 50. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr.

Où l'esprit va-t-il se nicher? Suite de 12 dessins coloriés par Randon et réunis en album, sous couverture coloriée et dorée. (Mêmes dessins que la série en bande.) Prix, 3 fr.

L'esprit des bêtes. Choix de 12 dessins de Randon, coloriés et imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture colorée et dorée. Prix, 2 fr. 50. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr.

Les Aventures de deux petits troupiers; texte par A. Simon; huit dessins de Randon, coloriés. — Petit volume très-élégant, cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 2 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 1 fr. 75.

Les petits marins, contes d'enfants par Castellan; illustrés de 8 gravures coloriées. — Charmant petit volume cartonné, couverture coloriée et dorée. Prix, 2 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 1 fr. 75.

Les enfants d'aujourd'hui, choix de 24 dessins de Randon, coloriés. — Petit album cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 2 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 1 fr. 75.

Nouvel abécédaire en énigmes, par Victor Adam. Album dont chaque page est remplie de petits dessins représentant des personnages, des animaux ou des objets divers dont le nom commence par la lettre placée en tête de la page. — Ces dessins fixent facilement et sans travail dans la mémoire de l'enfant le souvenir des lettres. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Charades alphabétiques, par Victor Adam. Cet album est encore destiné à fixer dans la mémoire des enfants le souvenir des lettres et des mots. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

PUBLICATIONS DIVERSES.

Dessins du Journal amusant, EN ROULEAUX. Nous avons fait imprimer en rouleaux les dessins du *Journal amusant*, ce qui permet de les coller sur les murs en guise de papiers peints, et de les faire servir ainsi à décorer des kiosques à la campagne, des salles à manger, des salles de billard et *d'autres lieux*. — Ces dessins sont imprimés sur fond chamois, parce que c'est la seule couleur qui résiste un peu solidement à l'action du soleil. Nos rouleaux sont doubles en largeur des rouleaux de papier peint, en sorte qu'avec cinq de nos rouleaux on couvre une surface qui exigerait 10 rouleaux de papier peint. — Nous avons 5 rouleaux de dessins tous variés. — Prix du rouleau, 3 fr. 50. — Toute personne qui nous adresse un bon de poste de 17 fr. 50 pour les 5 rouleaux, les reçoit francs de port sur quelque point de la France que ce soit, au bureau des grandes Messageries ou du chemin de fer le plus rapproché de la localité, si cette localité n'est pas desservie directement par ces grandes administrations.

Statuette de Jeanne d'Arc, réduction de la belle statue exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe. — Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronzé, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée à nos abonnés pour 15 fr. — Bien emballée dans une petite caisse et rendue *franco*, 20 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 202. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 12 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

NOS PAYSANS, — par BARIC.



16644

— C'est le fi à la grande Borgniote!... il paraît qu'i' li a tombé queuqu' chose sur l'esprit!...
— Il aura mis un de ses bas à l'envers... ça attire les sorciers... il aura été vanné (ensorcelé).



16645

— T'as core bu?
— N' dirait-on pouint qu'i' n' sait ren bouère?... Bentôt on n' pourra p'us ren prendre pour soulager son cœur quand on aura courtresse d'haleine!



16646

C'est i' pas grand dommage!... des bêtes de c't âge-là!... nourries à n' ren faire!....



16647

— N'en v'là-t-i' n'un chapiau qui s' porte ben!
— Ah! j' connais ça, c'est c' qu'i's appelliont des panoramas.
— Ça serait vanqué bon pour mettre dans nout' champ faroucher les oisiaux!

L'ALGÉRIE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE, EXTRAITES DU JOURNAL DE M. ATHANASE CAMUZARD, L'UN DES TOURISTES QUI SONT ALLÉS, EN TRAIN DE PLAISIR, VISITER L'AFRIQUE.

Nous sortons du port de Marseille, le temps est superbe et promet une heureuse traversée. Je me promène sur le pont en fumant comme un vieux loup de mer, et j'examine du coin de l'œil mon vieil ami Polyphème Cocardot, qui, n'ayant pas comme moi le pied marin, commence à être ému.

Pauvre Cocardot! — il blêmit, — ses yeux se dilatent, — il vient à moi en trébuchant comme un homme ivre.

— Eh bien, dis-je en lui montrant la plaine liquide dorée par les rayons du soleil, — notre train de plaisir commence sous de brillants auspices.

— Oui, — murmure Cocardot; — mais ce plaisir ne me met guère en train, car j'ai quelque chose... là... sur le cœur... qui n'est pas naturel,... et je t'avoue, Athanase, que je donnerais bien cent sous,... oui, cent sous! pour être en ce moment au café Turc à faire mon bézigue! — Pauvre café Turc! qui sait si je te reverrai jamais!... Aussi pourquoi m'emmener en Algérie? .. une contrée barbare pleine de bêtes féroces qui, dit-on, dévorent les gens avec une facilité déplorable... Et tiens... voici que la tête me tourne...

Moi, tranquille et fumant comme deux vieux loups de mer, je lui crie : Courage! Mais le mouvement d'escarpolette du vaisseau produit déjà son effet, et Polyphème passe du vert au bleu et fait des confidences intimes à la Méditerranée.

La plupart des passagers l'imitent.

— On voit, monsieur, me dit le capitaine — en mêlant la fumée de son cigare à la fumée du mien, que vous n'en êtes pas à votre première traversée.

Ici M. Athanase Camusard se rengorge. — (Note de la Rédaction.)

— Vous avez deviné, capitaine. — J'ai fait l'année dernière le voyage de Dieppe au Havre, et j'ai payé mon tribut à Neptune. — Aussi vous voyez, je suis dispos... et calme comme si je me... promenais... Oui, comme si je me promenais sur le boulevard du Temple... Mais il me semble que la mer... grossit!

— En effet, — mais vous qui avez affronté l'Océan et payé votre tribut à Neptune...

— Certainement... moi qui... ai payé,... mais c'est drôle l'effet que me produisent... les lames...

— Cela vient sans doute de ce que la mer moutonne.

(Athanase Camusard ne comprenant pas très-bien.)

— Je ne sais pas si c'est parce qu'elle... moutonne,... mais je ne me sens pas bien,... c'est singulier,... je suis sûr d'avoir le pied marin,... et pourtant... (Camusard cherche vainement à se roidir, — son cigare tombe, — il pâlit, chancelle, et s'accroche à un cordage.)

— Vous ne fumez plus? — demande gravement le capitaine.

— Non, merci,... et puisque... la... mer... moutonne... je me retire... Je ne veux pas... la gêner...

(Athanase se précipite vers le bord du bateau, se penche et confie — à son tour, — à la Méditerranée les mystères de son intérieur, puis il va rouler plutôt que s'asseoir auprès de son ami Cocardot, qui — croyant sa dernière heure arrivée, le maudit! (Tableau.)

* * *

Enfin nous voici à Alger, et je reprends mon journal. — La traversée n'a pas été trop mauvaise; — seulement la mer s'est mise à moutonner, sans motif, et j'ai eu — pour cela — quelques mots avec elle. Quant à Polyphème, le prodigue lui a tout donné, tout, jusqu'à la semelle de ses bottes.

Cocardot à présent a horreur de l'eau salée, et il m'a juré qu'il ne reviendrait pas en France par mer. Je n'ai jamais pu lui faire comprendre qu'il n'y avait pas d'autre chemin.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON.



16648

CHARGE EN DOUZE TEMPS.

1. *Chargez* — VOS ARMES. — *Un temps et quatre mouvements.*

Premier mouvement.

Faire une et demie à droite sur le talon gauche, appuyer du même temps le pied droit contre le talon gauche, la platine en dessus et saisir en même temps la pognée-z-avec la main droite d'à-plomb-z-et détachée de l'épaule. Continuer la main gauche dessous la crosse.

Deuxième mouvement.

Rabattre l'arme avec la main droite dans la gauche qu'elle viendra-t-en même temps saisir la capucine, le pouce allongé le long du bois, la crosse en dessous de l'avant-bras droit, le fusil à pognée contre le corps, le bout du canon z-à l'hauteur de l'œil.

Troisième mouvement.

Saisir la crête du chien avec la première phalange du pouce de la main droite, les autres idem embrassant la pognée-z-en érrière la sous-garde, le coude légerement relevé.

Quatrième mouvement.

Faire un effort du pouce contre la crête du chien en rabattant du coude les autres doigts serrant d'a plomb. Mettre le chien au crin du repos sans le brusquer en faisant sonner subséquemment celui du crin de la noix; porter la main droite à la poche des capsules et l'ouvrir.



16649

2. *Prenez* — LA CAPSULE.
Un temps et un mouvement.

Saisir la capsule entre le pouce et l'annexe des autres doigts presque fermés, la porter près de la cheminée, les ongles renversés sur le coude approchant de la crosse.

3. AMORCEZ.
Un temps et un mouvement.

Baisser la tête les yeux fixés sur la cheminée et y placer la capsule forçant dessus avec le pouce, à seule fin pour l'enfoncer-z-entièrement; porter ensuite le pouce à travers du chien le premier doigt sur la détente des autres, en embrassant la pognée de l'arme à la sous-garde.

4. *Couvrez* — LA CAPSULE.
Un temps et un mouvement.

Dégager-z-avec le pouce le chien du crin du repos, presser légèrement la détente avec le premier doigt, conduire le chien à l'abattu en le soutenant avec le pouce, saisir l'arme de la pognée-z-avec le coude droit-z-en errière légèrement détaché du corps.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



1660

5. *Arme* — A GAUCHE.

Un temps et trois mouvements.

Premier mouvement.

Passer l'arme le long de la cuisse gauche redressée près du corps à cet effet en attendant vivement le bras droit, la baguette vers le corps, glisser l'arme à gauche jusqu'à la grenadine, le coude au corps du chien portant le pouce sur la main droite, face en tête sur le talon gauche, le pied droit-z-en avant contre le talon du milieu du pied gauche.

Deuxième mouvement.

Lâcher le fusil dans la main droite, la descendre avec la main gauche le long du corps, la main droite au bout du canon, les quatre doigts réunis sur l'andouille de la baïonnette dont le pouce sur la baguette, la crosse à terre sans frapper la main gauche, l'arme touchant la cuisse idem, le bout du canon-z-au milieu du corps.

Troisième mouvement.

Passer rapidement et vivement la main au long du corps et auprès à seule fin pour ouvrir la giberne.

1661

6. *Prenez* — LA CARTOUCHE.

Un temps et un mouvement.

Prendre la cartouche entre le pouce et les deux premiers doigts et l'emporter entre les dents, le coude au corps.

7. — *Déchirez* — LA CARTOUCHE.

Un temps et un mouvement.

Déchirer la cartouche jusqu'à la poudre, la fermer-z avec l'ouverture du pouce et les deux premiers doigts à l'hauteur du bout du canon.

8. *Cartouche* — DANS LE CANON.

Un temps et un mouvement.

Porter l'œil au bout du canon, retourner brusquement le dessous de la main droite au corps pour renverser la poudre dans le canon, renverser idémement la main, les doigts serrés sans les former.

Je laisse Cocardot au lit et je sors avec mon neveu Gustave, officier de chasseurs, en garnison à Alger, et que je n'avais pas vu depuis dix ans. — Il est si basané, que je le prenais d'abord pour un noir; mais s'il a la peau d'un noir, il a le cœur d'un blanc, car en me revoyant il m'a serré dans ses bras à m'étouffer et il m'a emprunté cent francs!

Conduit par Gustave, je parcours les principaux quartiers de la capitale de notre colonie. Quels cris! — Quel tohu-bohu! — Toutes les langues! — Tous les peuples! — C'est une tour de Babel qu'Alger! — On y rencontre à la fois des Français, — des Espagnols, — des Arabes, — des Maures, — des Kabyles, — des juifs, — des Turcs, — des Italiens, — des nègres et même des Auvergnats, que l'on appelle ici *Biskris*. Pourquoi? je l'ignore. Ce composé d'éléments si divers forme une sorte d'arlequin dont on n'a pas d'idée. — Les rues sont bordées de boutiques à l'instar de Paris. — Il y a, comme chez nous, des marchands de vins à toutes les encoignures, — puis des cafés avec de la bière et des billards, des industries et des industriels de toute espèce, toujours comme chez nous. Enfin, dans la rue Bab-Azoun, — je n'oublierai jamais ce nom, — on m'a volé adroitement mon foulard, — ce qui prouve bien qu'Alger est maintenant aussi civilisé que Paris.

Mon neveu a obtenu, en mon honneur, un congé d'un mois, et nous allons chasser dans la fameuse plaine de la Mitidja, qui a tout bonnement trente lieues de circuit. Je voudrais bien voir la figure que ferait à côté d'elle la mesquine plaine Saint-Denis des Parisiens, où ils vont tirer leur poudre aux moineaux!

Gustave m'a promis une chose que je désire et que je redoute en même temps, — c'est de me faire assister, — si c'est possible, — à une chasse au lion dans les gorges de l'Atlas.

Une chasse au lion! quel honneur pour moi! — Quel coup pour les habitués du café Turc! Et puis, qui sait? — je rapporterai peut-être une superbe descente de lit à ma femme. — Oui, mais si la descente de lit allait me dévorer... Bah! je me cacherai derrière Polyphême; — il est gras, je suis maigre, il sera bien mieux l'affaire du lion. — D'ailleurs Cocardot n'a ni enfants ni famille, — il ne laisse rien derrière lui.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

Nous rentrons; Polyphême va mieux et s'est levé. — Il regrette toujours le café Turc et me crie à tout moment : Mais pourquoi diable m'as-tu emmené en Afrique? — Qu'allons-nous faire dans cette galère?

Nous n'en dînons pas moins gaîment, et au dessert, mon gredin de neveu, qui, — pendant le repas, — a deviné les goûts de Cocardot, en l'excitant à boire pour le faire jaser, — nous propose d'aller voir un bal mauresque. Polyphême accepte avec empressement et nous partons.

Après un quart d'heure de marche, nous nous trouvons en face d'une maison sans fenêtres. — Gustave frappe. — On ouvre et on nous introduit dans une salle basse, éclairée par deux modestes quinquets et garnie de nattes, en guise de fauteuils; — puis on nous présente des pipes et du café, et l'orchestre part.

Cet orchestre est fabuleux : — Il se compose d'un tam-tam et de trois guitares dont les musiciens font résonner les cordes à l'aide d'un cure-dent, ce qui produit une note unique invariablement répétée et constitue le quadrille mauresque.

Mais voici que tout à coup cinq ou six bayadères s'élancent. — Elles ont le visage orange, — les sourcils noirs comme de l'encre de la *Petite Vertu*, — les lèvres passées au carmin et une jupe courte en soie aux couleurs tranchantes, avec trop de crinoline. — Où la crinoline va-t-elle se nicher?

Cocardot, lui, dévore les danseuses des yeux. — Il ne perd aucun de leurs mouvements. — Sa prunelle, que je croyais éteinte, se rallume et lance des étincelles. — Il mettra le feu à la maison.

Ce Polyphême a dû être — dans sa jeunesse — un homme bien dépravé, et je sais maintenant à quel théâtre le vieux drôle, — lorsque la Petra-Camara gigottait à la

Porte-Saint-Martin, — passait ses mystérieuses soirées du samedi.

Cependant les Mauresques se trémoussent, et s'animant peu à peu, arrivent par un *crescendo* insensible au délire, — à la folie.

Ces gestes étranges! — la cambrure de ces tailles de guêpes! — les trépignements de ces pieds mignons, aussi légers que l'air! — les regards de feu que lancent les danseuses en glissant près de nous, tout cela forme un ensemble fantastique, — inouï, — qui excite au plus haut point mon attention.

Cette danse, au reste, est indescriptible. Je n'ai jamais rien vu de pareil à la Closerie des Lilas, où je m'égarais autrefois.. .

Quant à Cocardot, il est hors de lui; je cherche à le calmer, mais en vain. — Sa figure est garance, — son œil incendie les Mauresques. Il ne peut tenir en place; — il voltige comme un vieux papillon sur le retour et répond aux agaceries des danseuses, qui semblent avoir pris à tâche de le provoquer. — Il est épanoui, — radieux, — il rajeunit, — il lui pousse des ailes.

Polyphème ne résiste plus; — sur le geste d'une ballerine plus hardie que les autres, — Cocardot, Cocardot lui-même! s'élance dans le cercle et se livre à une telle intempérance de poses et de jetés-battus que je demeure stupéfait et immobile, en me demandant si je ne rêve pas. Mais non, le voici bien là en train d'exécuter un cancan échevelé, — lui! — le bonhomme Cocardot, parfumeur honoraire et propriétaire posé, rue Saint-Louis, au Marais. — Il fait concurrence à Brididi! — Heureusement qu'il n'y a point de municipal! Mais si en ce moment le café Turc le voyait!

Gustave se tord et applaudit. — Je ne peux m'empêcher de rire, mais j'essaye néanmoins d'arracher Polyphème aux écarts de cette danse insensée, et j'ai beaucoup de peine à y parvenir.

Mon neveu le complimente; — je veux faire rougir Cocardot de ses déportements; — il m'envoie au diable, et, sans m'écouter, il tire de sa poche un superbe madras, y dépose un baiser et le jette à l'une des Mauresques comme un sultan jette le mouchoir.

La Mauresque met gracieusement le foulard autour de son cou, — les danses cessent, les bayadères s'évanouissent, et nous entraînons Brididi-Cocardot qui n'a jamais revu son madras ni les Mauresques.

Ainsi passent les bayadères et les mouchoirs!... C'est égal, je n'aurais jamais cru à tant de dépravation de la part de Polyphème, et je suis sûr qu'à Paris.... Mais à l'avenir, je ne le quitterai plus.

Nous partons demain pour chasser le sanglier dans la Mitidja. — Je mets en état mon fusil Devisme à balles coniques!

. . . .

Hippolyte Maxance.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par Randon (suite).



16652

9. *Tirez* — LA BAGUETTE. — *Un temps et trois mouvements.*

Premier mouvement.

Baisser vivement le coude droit et saisir la baguette entre les pouces et le premier doigt, remployer les autres fermés, allongeant le bras vivement, la rassaisir pour le mélieu de la main renversée, la pomme en avant, les ongles en l'air, les yeux suivant le mouvement, dégager la baguette du tenon en allongeant le bras vivement.

Deuxième mouvement.

Retourner rapidement-z-et vivement la baguette entre la baïonnette et le visage, fermant les doigts; les baguettes des deuxième et troisième rangs rasant l'épaule droite à l'homme médiatement-z-en avant d'eux; la baguette pareille à la baïonnette à bras tendu, le gros bout à l'embouchure du canon sans s'y être engagé, les yeux fixés sur cette embouchure.

Troisieme mouvement.

Mettre le gros bout du canon dans la baguette pour y enfoncer jusqu'à la main.

Le numero un ne va pas trop mal, sauf le numero deux qui s'a trompé d'embouchure, et que le numero trois il n'est pas à la position directe.



16653

10. BOURREZ. — *Un temps et un mouvement.*

Étendre le bras dans toute la longueur, remontant la main à droite pour saisir la baguette avec le pouce allongé. Le premier doigt qu'il doit-z-être remployé et les autres fermés, la chasser avec force dans le canon pendant deux fois de suite, la ressaisir du petit bout, le pouce et le premier doigt ployés; le coude droit joint au corps.

— Numéro un, tenez-vous donc perpendiculierement et allongez-moi le bras... sans vous commander. — Pas mal! numéro deux, seulement que vous vous tenez carrément comme un tire-bouchon, et que cet animal de numéro trois il va-t-avoir deux jours de consine pour lui apprendre à ezécuter ce dont auquel je viens de commander.

GRAMMAIRE NATIONALE.

DE QUELQUES MOTS QUI S'EN VONT.

§ Ier. — Préambule.

En ce moment, vous le savez, la langue française ressemble à un geai en automne; elle mue. Il y a certains mots qu'elle laisse tomber comme de vieilles plumes usées; il y a certains vocables d'argot qu'elle fait pousser comme un duvet de printemps.

De l'argot, je ne vous dirai rien, et pour cause; je n'ai jamais pu me décider à l'entendre. C'est vous dire que je ne comprends plus rien au théâtre moderne. — Une véritable Cour des Miracles.

Pour les plumes qui tombent, pour les mots qui s'en vont, c'est autre chose. Je les regrette. Il y a mieux, je tiens à les saluer d'un dernier sourire, comme on fait pour des amis qui partent.

Par exemple, je tire ma révérence à deux d'entre eux qui sont en train de faire leurs malles. Serrons d'abord la main à celui-là :

§ II. — Le chic.

La génération de 1830 ne connaissait que ce mot-là : *le chic.*

(Toute la révolution de juillet a été un *chic.*)

— L'étymologie? allez-vous demander.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par Randon (suite).



Le soldat modéré dans ses plaisirs, et pour être plus sûr de ne pas manquer l'appel du soir, devra rentrer au quartier avec la retraite.



Après qu'il aura répondu à l'appel, il lui sera permis de se coucher et de tenir sa chandelle allumée jusqu'à dix heures.



16634

Mais aussitôt qu'il entendra battre l'extinction des feux, il devra immédiatement éteindre sa lumière et observer jusqu'au réveil un silence absolu.



16635

SECONDE PARTIE. — *Port d'armes.*

L'instructeur réunira trois ou quatre hommes, qu'il placera sur un rang, non plus coude à coude, comme ose encore le prescrire une théorie barbare et surannée, mais à un intervalle suffisant pour qu'ils ne puissent pas se gêner mutuellement, attendu qu'il est généralement reconnu que le troupier français aime ses aises, et qu'il est convenable de lui en donner — autant que faire se peut.

— D'abord le mot *chic* n'en a pas; secondement, s'il en a, je l'ignore. Cette explication doit suffire. Et puis, si vous voulez connaître la chose, tenez, lisez bien.

Un homme qui ne savait faire autre chose que cirer ses moustaches, peigner ses favoris, lorgner les femmes, marchander des gants, grasseyer en parlant, celui-là n'avait rien à faire avec *le chic*. — Il n'a pas *le chic*, disait-on. — Il était toisé.

Le chic, cela ne pouvait être compris et pratiqué que par une intelligence d'élite, artiste, romancier, clown, voyageur, soldat. Par extension, le type de l'*Antony* d'Alexandre Dumas avait *le chic* en matière de costume, de langage et de paradoxe social. Cet Antony, bâtard, sombre, passionné, insoumis, brillant, amer, cet adultère Antony lançait un mot comme une espingole de guerrillero espagnol crache une balle. C'était *le chic*, cela.

Dans les ateliers de peintres en vogue d'alors, on voyait *le chic* en permanence. *Le chic* représentait le je ne sais quoi qui complète les vêtements, la superficie de l'homme, la couleur du paysage, une chose qu'on ne peut pas décrire et qui est pourtant des plus réelles. — Eugène Delacroix, grand *chic*.

Dans ce temps-là, les grisettes du pays latin avaient aussi un très-beau *chic*. — Habillées sur le patron de mademoiselle Déjazet, encore jeune, elles écrivaient à leur Adolphe, au commencement de l'été :

« Chéri, nous commencerons notre dimanche samedi soir, à la sortie du magasin. Le lendemain, au petit jour, nous nous abattons dans la vallée de Montmorency. Un âne, des cerises et ton cœur, du matin à l'autre matin, quelle belle journée ce sera! Nous aurons *le chic*, n'est-ce pas?

« Ta Lili. »

Et les poëtes! eux aussi avaient du *chic*. — Ce pauvre Pétrus Borel! — le Lycanthrope, — qui est mort à la fin de cet été, en Algérie, florissait à Paris en 1832, dans l'âge d'or du *chic*. — Quel grand style! sa plume crevait le papier, ses vers étaient des flèches de Javanais trempées dans un poison mortel et frappaient l'*épicier* au cœur. — Il y en avait vingt de cette forme-là dans l'armée des romantiques. — Vingt qui ne *décoleraient* pas contre l'Académie. — « Tendez-moi un morceau d'académicien! »

Avant lui, avant ce fier Pétrus, Alfred de Musset pour la *Ballade à la Lune*, et Auguste Barbier pour les ïambes de la *Curée*, passaient pour deux maîtres du genre. Ceux qui portaient des chapeaux rouges ou roses, ceux qui buvaient de l'hypocras dans les hanaps, ceux qui endossaient des pourpoints de velours et se promenaient avec des poignards pour la politique ou pour l'amour, ceux-là disaient, en pleine rue et à l'aide d'une grosse voix :

— Lisez donc Musset; buvez donc Barbier; voilà du *chic!*

Aussitôt qu'on avait lu Barbier ou Musset, on demandait à assassiner Casimir Delavigne. — Quel *chic!*

Quand un académicien du bois dont étaient faits M. de Toux ou le père Viennet venait à entendre ces désirs sacriléges, il entrait vite chez le pharmacien du coin pour demander un flacon d'éther.

C'était un autre genre de *chic*.

*
* *

Que d'autres silhouettes à aligner!

— Les saint-simoniens en habit bleu-barbeau avec une ceinture rouge et un cœur de beurre frais, — *chic;*

— Les jeunes bousingots avec le gilet à la Robespierre et le front méditatif, — *chic;*

— Les jeune-France, moitié royalistes, moitié artistes, qui ressuscitaient le moyen âge en action et habillaient des Toinons en dames châtelaines, — *chic;*

— M. Théophile Gautier, qui se déguisait publiquement en Ribéra, avec un chapeau à longs bords, une veste bleue et des cheveux plus longs qu'un manteau de roi, — *chic;*

— La canne de M. H. de Balzac, — *chic;*

— Le cigare de George Sand, — *chic;*

— Le chien de Terre-Neuve de M. Gustave Drouineau, recouvert d'une peau de lion, — *chic;*

— M. Jean Dusseigneur, statuaire, signant : Jehan du Seigneur, à la manière du quatorzième siècle, — *chic;*

— Paris affolé de petits journaux, de petites images, de petits vers, de petites pièces, de petites émeutes, de petits grands hommes, le tout durant deux ou trois petits jours, — *chic;*

Je m'arrête, pour ne pas faire trop de *chic*, — ce qui serait une manière de n'avoir pas *le chic*.

§ III. — Le Ponsif.

Mot du même temps, qui a eu la même vogue, et qui, je le crois, a les mêmes destinées.

A bien prendre, on désigne sous le nom de *ponsif* ce

papier découpé à l'aide duquel les écoliers, — un morceau de fusain à la main, — font sur leurs cahiers quatre ou cinq barres à la fois. C'est un procédé qui simplifie le travail de la réglementation et qui les dispense de remuer le carré, le crayon et la gomme élastique.

Par extension, — toujours, — on a désigné sous le nom de *ponsif* un moyen d'avoir de l'art tout fait, des vers tout crachés d'avance, des points de vue qui servent toujours dans telle circonstance prévue; bref, tout ce qu'il y a de plus attendu, de plus ressassé, de plus réchauffé, de plus rebattu, mais une chose qui, en définitive, se pose assez proprement à sa place.

Le *ponsif* est le talent des hommes qui n'ont pas de talent.

Où le *ponsif* a surtout été et est toujours de mise, c'est au théâtre. Ici la langue française s'est enrichie dans une sorte de bifurcation. Les auteurs dramatiques parlent de *ficelles*, — eh bien, *ponsif* et *ficelles* ne sont qu'un, à proprement parler. Le tout est de savoir bien s'en servir. — Un bon *ponsif* peut rapporter des tonnes d'or. Voyez les œuvres de M. Eugène Scribe, qui en fourmillent. Voyez le théâtre de vingt autres, où l'on trouve invariablement des situations et des mots tels que ceux-ci :

C'est lui! ciel!

— Dorival qui donne un billet à Euphémie! Ils me trompaient!

— Cela se passait pendant les jours les plus orageux de la tourmente révolutionnaire...

Les Beaucastel, monsieur, ne sont pas riches d'argent, mais ils sont riches d'honneur!

— Quand une jeune fille laisse tomber la fleur de sa ceinture devant son cavalier, au bal, c'est qu'elle est bien près de laisser faire un faux pas à son cœur.

Tout ce *ponsif*-là est extrait mot pour mot des trois mille pièces blanches, roses, noires, gris-perle ou amarante que j'ai vu jouer sur les vingt théâtres de Paris.

***

O *ponsif!* combien de fois ne t'ai-je pas rencontré sur mon chemin, dans les deux Chambres, quand on faisait tant de discours — sur *l'hydre de l'anarchie*, — sur *la monstrueuse alliance carlo-républicaine*, — sur *la nationalité polonaise ne périra pas*, — sur : *Je m'adresse à mon pays*, — sur le *char de l'État*, le *timon des affaires*, l'*égide de la loi*, le *râtelier du budget*, — et tant d'autres métaphores qui sont passées à l'état de rengaines et qu'on ne trouve plus que chez quelques marchands de bric-à-brac de la grande presse.

Ponsif, imitation sotte, copie servile, jeu de casse-tête chinois, à l'usage des ânes savants.

Chez nos peintres aussi, que de *ponsifs!*

***

Faire du *ponsif*, donner dans le *ponsif*, porter sur les épaules la tête d'un sot, c'était même chose. Hélas! on a changé tout cela, comme le dit Sganarelle. S'adonner au *ponsif*, dans un temps positif, dénué de tout idéal, c'est ne plus courir les aventures, c'est ne se jeter dans aucun labeur immodéré pour ne pas embarrasser son avenir, c'est ne pas bayer aux corneilles ni rêver dans les étoiles; c'est être prévoyant, c'est faire ce que la foule stupide aime, comprend et achète; c'est vivre en fourmi sage, c'est se préparer une vie de bon père de famille, c'est n'avoir après ses chausses ni créanciers, ni critiques, ni rivalités, ni luttes, ni ennuis, ni nuits blanches, ni gloire importune, ni chimères; c'est être un véritable citoyen de 1860, c'est-à-dire un être social correct, bien vêtu, bien repu, bien logé; déjeunant, dînant, dormant toujours aux mêmes heures, toujours avec les mêmes plats qui reviennent à des jours périodiques; toujours avec les mêmes rêves ou plutôt sans rêves; le *ponsif* devient alors le synonyme de sagesse, de modération et de bonne conduite.

***

La chose reste, le mot est déjà parti.
C'était le contraire que j'aurais voulu.

PHILIBERT AUDEBRAND.

SIMPLES ANALOGIES.

(SUITE ET FIN.)

CARNASSIERS.

Charles Baudelaire ressemble à l'*ictis* d'Aristote, — autrement dit au kinkajou, qui vit parmi les *Fleurs du mal*.

Comme ce carnassier, Baudelaire « aime à manger des cervelles fracassées (ne pas lire fricassées) par lui. » C'est M. de Buffon qui l'affirme.

Ce qui n'empêche pas Baudelaire d'être un poëte de talent, — ictis et kinkajou à part. Poëte carnassier, mais poëte!...

***

Altaroche a de lointaines ressemblances avec le phoque, — un autre carnassier, mais dans les prix doux. C'est en disant dans la perfection *papa* et *maman* pendant vingt ans qu'il s'est fait vingt mille livres de rente.

Bon métier que celui de phoque!

***

On a dit de Léon Gozlan : Tête et griffes de lion — marseillais. La ressemblance est grande, en effet, — plus grande même qu'on ne le croit. Ce lion a écrit dans le désert. Quelques Arabes lettrés et spirituels, seuls, l'ont entendu et admiré.

La foule préfère les singes aux lions. Elle aime à rire et n'aime pas à admirer. Elle préfère M. Scribe à Bossuet, M. Champfleury à Léon Gozlan.

Elle est bonne, la foule!

***

Chenavard, — le cartonnier du Panthéon, — a la tête chagrine et ennuyée du serval, ou maraputé des Indes. Il est un peu moins féroce, mais beaucoup plus sauvage.

Comme le serval, il a l'air de n'être jamais content de lui, — ni des autres.

Trop savant pour un peintre, pas assez peintre pour un savant. « Cornélius, que me veux-tu?... »

***

Maintenant, passons sans transition aux

PACHYDERMES, GRAVIGRADES, CÉTACÉS, ÉDENTÉS, ETC.

M. de Lamartine, lui, a la tête d'un cheval arabe, — fine, nerveuse et maigre. On devine l'homme à qui lady Stanhope a dit un « Macbeth, tu seras roi! » à propos de son pied cambré. Tête de voyageur plus encore que de poëte. Il piaffe en écrivant.

Noble animal, après tout, que le cheval arabe!

***

Charles Bataille, chroniqueur et poëte, — mais surtout chroniqueur, — ressemble au *the porcupine from Hudson's Bay*, c'est-à-dire à l'urson, qu'on appelle aussi *castor épineux*.

« Nature poignante et hérissée, » — dit M. de Buffon, auquel j'emprunte scrupuleusement tous ces renseignements.

Ne pas confondre Charles Bataille avec le porc-épic ou avec le coendou, auxquels il ressemble par quelques caractères, mais dont il diffère à tous autres égards. *Castor épineux*, simplement!...

***

Antonio Watripon a la tête du bubale, « tête étroite et très-allongée, yeux placés très-haut. »

Comme le bubale, il aime trop François Villon, — c'est ce qui le tuera.

***

Gevaert, qui fait si bien chanter les *Lavandières de Santarem*, ressemble étonnamment au cabiai, « qui est d'un naturel tranquille et doux... »

Et les moustaches, monsieur, les moustaches! Comme c'est ça!...

***

Christophe, « le jeune élève du père Rudde, » ressemble beaucoup à un écureuil brun, — à un bel écureuil. Il en a les yeux noirs enchâssés. De plus, comme l'écureuil, « il demeure pendant le jour à l'abri dans son domicile, dont il ne sort que vers le soir pour jouer, aimer et manger. » « Ce domicile, — ajoute Buffon, — est propre, chaud, impénétrable à la pluie et aux créanciers, » dans le haut du faubourg du Roule.

Comme l'écureuil, enfin, l'auteur du *Philoctète* et de la *Douleur* ne boit que de l'eau.

***

M. Thiers ressemble effroyablement à une chevêche. Il en a le nez, — j'allais dire le bec, — et les yeux ronds, rendus plus ronds encore par les lunettes d'or que porte jour et nuit cet historien de tant d'esprit et de cœur.

Il y a des paysans qui assurent que cette chevêche est un bon écrivain.

***

Traviès le caricaturiste, père du cynique Mayeux, ressemble (1) à un aigle mouillé

Cet aigle, en effet, a le droit d'être mouillé : il a reçu assez d'averses dans sa vie pour cela. Et tout le monde n'a pas le parapluie de M. Mirès!

Traviès, hélas! n'a pas été traité famillionnairement par la destinée.

***

Nadar a été comparé plusieurs fois à un faucheux, — et cela n'a rien de fâcheux pour lui.

Je maintiendrai donc cette ressemblance, aussi extraordinaire que peu photographique. Elle me plaît, d'ailleurs, de toutes les façons. Enfant, j'adorais les faucheux, — à cause de leurs grandes pattes, que je m'amusais à casser pour les voir ensuite boiter. « Cet âge est sans pitié! » Aujourd'hui j'aime encore les faucheux, — quand ils ressemblent à Nadar. Seulement je me garde bien de leur casser les pattes, parce qu'ils pourraient bien me casser les reins.

***

Mais je m'aperçois que l'analogie mène loin. J'aurais besoin d'un volume, et je n'ai que quelques colonnes.

Je vous demande bien pardon, alors, mais,

En joue..... *Fin!*

ALFRED DELVAU.

(1) *Ressemblait*, hélas! car celui-là aussi vient de mourir.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Dans la ferme, à côté de chez moi, à la campagne, il y avait cet été un garçon de basse-cour qui se plaignait de la façon dont on le faisait déjeuner tous les jours.

— A chaque matin, disait-il, je ne mangeons jamais que du pain avec du beurre et du fromage; c'est écœurant! Si encore la mangeaille variait tous les deux ou trois jours, ça ne serait pas toujours la même chose.

Ce propos fut rapporté au fermier.

— Tu aimes le changement? dit-il à son valet.

— Dame, oui, m'sieur.

— Eh bien, voici le programme de tes futurs déjeuners, afin que tu n'aies pas toujours la même chose

— Qué chance!

— Le premier jour tu auras du pain et du beurre, le second jour ce sera du pain et du fromage, et le troisième jour du pain tout sec.

Il a fallu trois semaines d'épreuves à mon paysan pour comprendre qu'il pouvait faire ce partage lui-même, sans jamais en être réduit à manger du pain sec.

*** Lucien aime les femmes, Arthur les déteste. Il s'étonne en voyant Lucien vingt fois trompé, vingt fois bafoué, rechercher encore avec fureur de nouvelles occasions de l'être encore. Il s'écrie :

— Ami Lucien, pourrais-tu me dire ce qu'elles ont de bon?

— Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur.

⁂ Un usurier qui cache son véritable métier sous la qualification d'escompteur, disait pis que pendre de deux ou trois de ses confrères. « Est-il permis de voler ainsi! » Pourquoi la justice n'intervient-elle pas? les usuriers » méritent le bagne! » Telles étaient ce jour-là les exclamations de ce membre de la grande famille de monsieur Tartuffe.

— Est-ce le repentir qui agit sur lui? me demanda à voix basse l'un des assistants.

— Non pas, il crache au plat pour en dégoûter les autres.

⁂ Au retour de la chasse, trois messieurs se rencontrent sur le boulevard des Italiens.

— Tiens, vous vous appuyez sur une canne? dit le premier au second. Vous êtes-vous blessé?

— Non, je ne sais pas ce que c'est.... Probablement une fraîcheur dans la jambe gauche. Mais vous-même, vous boitez, ce me semble?

— Un rien; une petite douleur dans l'articulation.

— Absolument comme moi, dit le troisième personnage en s'arc-boutant sur un jonc. Je dois sans doute un commencement de rhumatisme à ma fâcheuse habitude de la chasse au marais.

Moi, je n'ai qu'une fraîcheur, reprit le premier.

— Moi, je n'ai qu'une petite douleur, ajouta le second.

— Vous avez tous les trois la goutte, exclama en s'approchant un quatrième personnage, le docteur J.... Vous y mettez la coquetterie ordinaire des recrues au noble corps des goutteux. La goutte ressemble aux bâtards des princes, on la baptise le plus tard qu'on peut.

⁂ La cour de Louis XVIII, essentiellement imitatrice du passé, avait ses pages comme celle de Louis XIV. Or les pages voulant continuer les traditions galantes de ce qu'on est convenu d'appeler le grand règne, obtinrent leurs entrées à l'Opéra.

Tout aussitôt messieurs les pages arrivèrent en foule à chaque représentation.

Le directeur de l'Académie royale de musique poussa des cris lamentables.

— Vous voulez donc me ruiner? dit-il au gouverneur des pages.

— De grands mots pour de petites choses! Que font dans une salle comme la vôtre quelques pages de plus ou de moins?

— Monseigneur, je vous ferai observer qu'un certain nombre de *pages* finissent par former un gros *volume*.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Bizarre chose! M. Lurine, auteur de *Monsieur Jules*, spirituelle comédie de caractère, représentée aux Variétés, faisant, grâce à ce succès, concurrence à M. Lurine, directeur du Vaudeville.

M. Jules a cinquante ans, mais il est plus jeune que son fils, qui n'en a que vingt-sept. Le plus grand tort de M. Jules (c'est ainsi que l'appellent ses maîtresses et ses créanciers), c'est de n'avoir pas vieilli en même temps que les années. Ses vingt ans sont un fruit vert qui s'est conservé dans l'alcool des plaisirs. Tandis que son fils devenait un vieillard précoce, il s'attardait gaiement dans les sentiers de la jeunesse. Il est vrai que les vices charmants et du meilleur monde de M. Jules ne sont que l'excès de ses qualités.

Tandis que le fils court après une dot de trois cent mille livres, afin de payer son étude d'avoué, le père court après les jolies filles. Dégusé en Pierrot, il donne des consultations judiciaires aux belles clientes de son fils; il oublie un portefeuille chez une lorette, il a des dettes de jeu, il a un duel avec un jaloux, et c'est à son fils qu'on s'adresse, et il fait, sans le vouloir, rompre le mariage projeté.

Cependant, au dénoûment la vertu est récompensée et le crime puni. Le fils marie son père. Ce ne sera pas le mariage qui corrigera Puymorin, ce sera l'âge. Or, comme en dépit de ses cheveux gris il n'a que vingt ans, l'heure de la sagesse n'est pas encore venue pour lui. Puymorin appartient à la vigoureuse race de Richelieu, lequel épousait à quatre-vingts ans une rosière.

La nouvelle comédie de MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes est une bonne fortune pour la Critique. Elle n'a pas tous les jours une œuvre aussi charmante, aussi alerte, aussi fournie de mots spirituels et du meilleur goût, à se mettre sous la dent.

M. Jules, c'est le passé d'un homme; à l'Odéon, MM. Lafont et Béchard viennent de donner le *Passé d'une femme*.

Il s'agit d'une dame qui a fait ses petites bamboches dans son temps et qui a été condamnée à ne pas dire à sa fille : « Je suis ta mère!!! Néanmoins elle veille sur la petite, qui menace de tomber comme elle dans les ornières boueuses qui bordent le chemin du mariage. Au dénoûment, la mère pardonnée reprend sa place au foyer conjugal de sa fille.

Pour célébrer joyeusement sa rentrée au bercail de la vertu, vite des chants! vite des flonflons! *Hé youp! la Catarina!* Voici justement la *Polka des sabots* qui donne des envies de frétiller, cette gaieté des tibias.

La *Polka des sabots* est une opérette nouvelle jouée aux Bouffes-Parisiens, et dont la ravissante musique est due à M. Varney, l'habile chef d'orchestre du théâtre : *Hé youp! la Catarina!*

Ce cri populaire me conduit à cet autre : *Carreleurs de souliers!* que Paulin Ménier pousse si bien chaque soir à la Gaîté, dans le *Savetier de la rue Quincampoix*, drame de MM. Dennery et H. Crémieux. C'est l'histoire d'un savetier enrichi par la banque de Law, et qui épouse une haute et puissante demoiselle, dont le sort, un crime, la croix de la forêt, la nature, une pie, le hasard, la vertu, un tranchet et la bonté naturelle, l'avaient fait le père adoptif.

Du populaire savetier de la rue Quincampoix au populaire *Aveugle de Bagnolet*, il n'y a que la différence d'une manique.

Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
A l'aveugle de Bagnolet.

Ces deux vers de Béranger contiennent l'exposition, l'intrigue, les mots, les couplets, les situations et les caractères du drame en trois actes de MM. Guénée et Ch. Deslys, représenté aux Folies-Dramatiques. Ne soyez pas étonné de ce succès, le moyen de résister à

Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
A l'aveugle de Bagnolet.

Un succès qui n'est pas tiré par les *cheveux*, c'est *Madame Absalon*, vaudeville de Siraudin et E. Martin, aux Folies-Nouvelles. Un succès qui est tiré par les *chevaux*, c'est le succès du Cirque de l'Impératrice. Quel cheval que *Cerf-volant*, et comme il mérite bien son nom! Si les fenêtres du Cirque n'étaient pas bien fermées, il s'envolerait dans les nuages.

Albert Monnier.

On lit dans la *Revue des sciences* :

« L'huile de marrons d'Inde, appliquée en onctions douces, à l'aide d'un pinceau, sur les articulations enflammées, a une action supérieure à celle de tous les calmants de la matière médicale. Elle rend de véritables services dans le traitement des douleurs aiguës de la goutte, du rhumatisme et quelquefois des névralgies. Cette action sédative, constatée par de nombreuses expériences, est due à la fluidité caractéristique de l'huile de marrons, à la présence de l'esculine et de la saponine combinées aux acides gras formés dans l'huile pendant sa préparation. Son emploi est sans danger, et chaque médecin, en procurant à son patient un prompt soulagement, peut prescrire la médication interne qui lui semble préférable. Avec l'huile de marrons d'Inde, les cataplasmes, les applications de laudanum, de baume Tranquille, de chloroforme, de belladone, de jusquiame, etc., peuvent être complétement supprimés.

» L'huile de marrons soulage huit fois sur dix; les topiques externes de la pharmacopée calment à peine deux fois sur dix. Cette huile est absorbée avec une telle rapidité qu'il faut souvent quatre ou cinq onctions réitérées coup sur coup pour imbiber complétement les pores de la peau. En y pénétrant, elle l'échauffe légèrement et uniformément. Son action spécifique est telle sur la fluxion articulaire que le calme vient parfois subitement, mais presque toujours au bout de quelques heures.

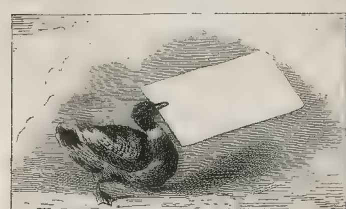
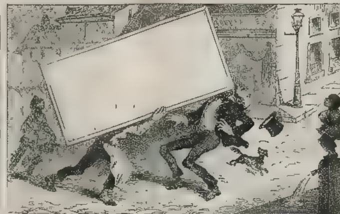
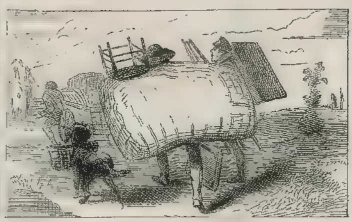
» Nous citerons un fait de notre clinique médicale qui prouve les heureux résultats de l'emploi de l'huile de marrons d'Inde.

» M. P..., distillateur, boulevard de Sébastopol, souffrait de douleurs goutteuses, rhumatismales, qui ne cédaient à aucun moyen. Il fait usage de deux flacons de ce précieux médicament, et en quelques instants un *calme parfait succède à la douleur*. Depuis ce fait, qui ne remonte qu'au mois d'août 1859, nous avons prescrit quatre fois l'huile de marrons d'Inde, et dans chacun des accès de goutte nous avons obtenu, non immédiatement, mais toujours en moins de douze heures, un résultat identique.

» Est-ce à dire que l'huile de marrons d'Inde peut prévenir de nouvelles attaques de goutte? Nous ne le pensons pas; mais combattant instantanément la manifestation fluxionnaire, l'inflammation a moins de durée, et nous croyons les récidives moins fréquentes, surtout si le traitement interne est bien dirigé.

» Maintenant, si le malade veut s'astreindre à un régime sévère, s'il veut bien se pénétrer que la véritable thérapeutique de la goutte est dans l'*exercice*, la *diète végétale* et l'*eau*, il pourra être débarrassé à jamais de l'affection redoutable dont il a été atteint.

» Docteur B. Lunel. »

CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN,

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite, comme on le voit par les trois dessins ci-dessus; un espace est toujours réservé pour y tracer le nom.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FRANCS; PAR LA POSTE, 6 FRANCS.

CHEZ MM. GIROUX, — SUSSE, — ET AU BUREAU DU JOURNAL AMUSANT.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Il est dans l'usage des journaux de modes que les marchands payent une contribution de tant par an pour tel nombre de recommandations qui seront faites dans l'année pour ces maisons-là. Le journal *les Modes parisiennes* fait exception à cet usage. Non-seulement aucun marchand ne paye pour être recommandé par le journal, mais s'il arrivait qu'une personne quelconque collaborant aux *Modes parisiennes* acceptât, — même à titre de présent, — une rétribution, un objet quelconque d'une maison dont le journal aurait parlé ou devrait parler, cette personne cesserait aussitôt de travailler au journal.

Une pareille mesure n'a pas seulement pour but de donner une garantie aux abonnés, qui sont intéressés à ce que les renseignements fournis par leur journal soient justes et dépouillés d'intérêt personnel, elle était indispensable pour arriver à faire un journal qui fût la véritable représentation du goût parisien. Comment, en effet, pourrait-on représenter sincèrement le goût du jour, si l'on est obligé de vanter avant tout les modes de telles ou telles maisons, les produits de telles ou telles autres?

Les Modes parisiennes ont voulu être le vrai journal de la bonne compagnie, elles sont parvenues à leurs fins, et toutes les femmes qui savent reconnaître le genre et le goût de la classe élégante du monde parisien ont adopté ce journal. Ce n'est pas lui que vous trouverez chez toutes les couturières; il ne convient qu'aux couturières du style parisien, — aux femmes du monde distingué, — aux grandes dames, — en un mot à cette classe à part qui ne s'habille pas comme la foule, et n'accepte que ce qui est accepté dans son *monde*.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches; — ses gravures sur acier sont dessinées par Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal de modes. — Tous les mois le journal publie une planche de patrons et de broderies à la mode, — et à tous ses abonnés d'un an il donne en prime un magnifique album gravé sur acier exprès pour cet usage. Prix, en France : 12 mois, 28 francs; — 6 mois, 14 francs; — 3 mois, 7 francs.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES, PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS, ET DONNANT, DANS CHAQUE NUMÉRO, UNE JOLIE GRAVURE DE MODES COLORIÉE.

PRIX POUR L'ANNÉE : 5 FRANCS.

Le journal *la Toilette de Paris* ne publie, ainsi que le journal *les Modes parisiennes*, que des toilettes tout à fait à la mode, mais il choisit parmi les modèles les moins coûteux à exécuter. C'est un journal d'élégances, mais d'élégances moins dispendieuses que celles du journal *les Modes parisiennes*.

Il n'a encore que deux ans d'existence, et déjà il compte un chiffre très-considérable d'abonnés.

Les abonnements ne se font pas pour moins d'un an, et doivent toujours finir soit au 30 juin, soit au 31 décembre.

Si l'on veut s'abonner pour l'année 1860, et recevoir le journal dès à présent, il faut adresser au bureau 6 fr. 50 c.; — le journal sera envoyé pendant quinze mois (du 1er octobre 1859 au 31 décembre 1860).

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 203. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 19 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES MUSICIENS, — par GIRIN.



16656

Le génie des tempêtes.



6 57

La bourse, ou le sire de Francboisy.



16658

Grand air arrangé pour piano et longue vue.



16659

Qui fait entendre ces accords plaintifs sur la harpe? Desdemone? Non, c'est Patouillard.

NOUVELLES A LA MAIN.

De la dépouille de nos bois l'automne a jonché la terre; les raisins s'en vont, les marrons arrivent, la bise souffle, la pluie tombe, le macadam se liquéfie; la roulette grelotte, le trente et quarante frissonne, les tapis se reclouent, les cheminées fument. Les poêles ronflent, les châteaux se ferment, les hôtels se rouvrent. — Voici l'hiver.

Adieu les trains de plaisir (aller et retour); adieu les trajets circulaires sur les bords du Rhin; adieu les panama, les manille et toutes les pailles d'Amérique ou d'Italie fabriquées à Vaugirard; adieu les concerts d'été; adieu les dîners champêtres, les courses nautiques; adieu l'Hippodrome et le cirque des Champs-Élysées, et le Moulin rouge, et le pavillon d'Armenonville! Adieu les bains de mer; adieu Étretat, et Fécamp, et Cabourg, et Dieppe, et Vichy, et Nauheim! Adieu les gras baigneurs et les maigres baigneuses. Adieu Enghien; adieu Asnières; adieu jeunes bacheliers en l'art dramatique, le public revient, adieu à vos remarquables essais!

Salut paletot, salut bottes à doubles semelles, salut *water-proof*, salut petit gris, hermine et bison; salut gants fourrés, salut tissus feutrés, salut flanelle, salut charbon de terre, fagots, fagotins, pommes de pin; salut bois gros et menu scié, pesé et à couvert. Salut vétérans du théâtre; salut M. A..., salut M. B..., salut M. C...; salut ô doyens des auteurs dramatiques, salut à vos œuvres, salut! car voici arrivée la saison accaparée par vous dans vos traités avec MM. les directeurs; salut à vos succès, et, pour ne rien oublier, salut aussi à vos chutes.

Brou! brrou! j'ai les doigts glacés; remettons une bûche dans le poêle.

La scie grince en entrant ses dents aiguës dans les mailles du chêne ou les fils du sapin; les commissionnaires plient sous le poids de leurs crochets, et le portier emmagasine joyeusement le produit du tribut perçu par lui sur le chauffage de chacun de ses feudataires. Mais, s'il se réjouit, d'autres s'inquiètent; bien des mères se demandent avec anxiété comment elles réchaufferont les membres bleus de leur couvée. Je sais bien qu'il y a quelque part un bureau de bienfaisance, — mais son bûcher contiendra-t-il assez de bois pour dégeler toutes ces misères?

* * *

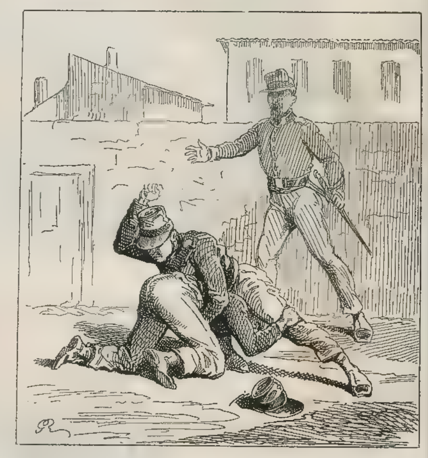
L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON.



Lorsqu'après quelques mois d'exercice, les hommes seront suffisamment affermis dans le port et le maniement des armes, l'instructeur ne fera pas mal de les faire marcher un peu, afin qu'ils n'en perdent pas tout à fait l'habitude.



— Pourquoi c'est que vous m'avez marché sur mon pantalon à l'exercice? que vous êtes un propre à rien, que c'est moi je vous le dis.
— Pourquoi le caporal il a dit d'allonger le pas et que vous n'avez pas allongé, vous?



— Te rends-tu?
— Non!... fallait pas m'appeler propre à rien.

On nous envoie une Revue espagnole.
Voici la traduction littérale de la première page. Nous la reproduisons sans commentaires.

> A celui qui n'aime pas le chou, qu'on lui donne du chou.
> *Alcoran*, vers. 189.

LA SATIRE DES DEUX MONDES,

REVUE MENSUELLE

de babioles politiques et littéraires, blagues, bourdes, drôleries, calembours, vésicatoires, pétarades, tonnerre et éclairs, torgnoles, boulets rouges, carillons et sottises,

Par une société d'écrivains de bonne humeur, sous la direction du

Baron Eug. Guillemot, ANCIEN MINISTRE *de France au Brésil*,

Et Andres A. Orihuela, *avocat et* V.-CONSUL *de l'Uruguay en France.*

Paris. — Octobre 1859. — Coup de langue n° 1. — Tome Ier.

> Les pères en permettront la lecture à leurs fils.
> *Confucius*, tome IV.

* * *

Lors de la discussion des lois de septembre, M. de Liadières, de charivarique mémoire, raconta à la tribune une singulière histoire sur la censure :

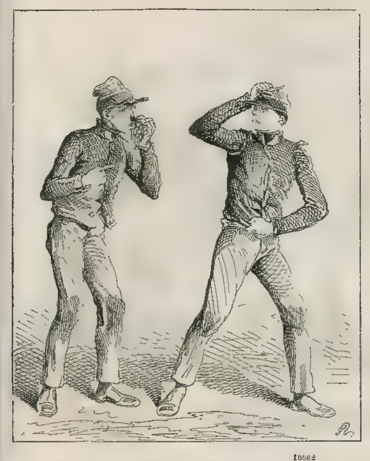
« De tout temps, dit-il, on s'est plaint des censeurs. Il en était déjà ainsi sous Louis XVIII; mais ce monarque qui savait tout ce qu'il faut de tact, de discrétion, d'habileté pour exercer ce métier difficile, répondit à l'un de ses ministres qui blâmait un des membres de la *Commission d'examen* : — Rendez grâce au ciel de la permanence de ces réclamations, car si jamais, par impossible, il se passait huit jours sans qu'on protestât contre un censeur, je m'empresserais de vous renvoyer pour pouvoir lui donner une place dans mon conseil des ministres. »

* * *

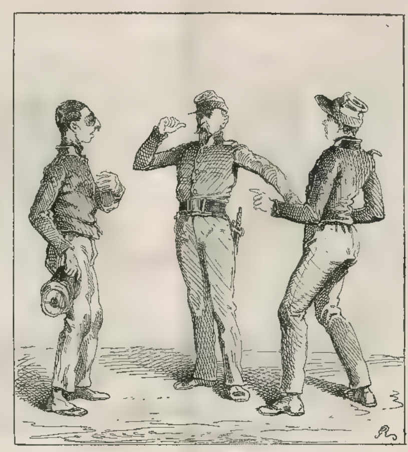
Il est mort, il y a un mois, un homme tellement inexact, qu'il manquait inévitablement tous les départs de chemin de fer. — Cette inexactitude était tellement connue, qu'un de ses héritiers, qui avait plus de crêpe au chapeau que de deuil au cœur, dit le jour de l'enterrement à son voisin de cortége :

« — C'est certainement la première fois que notre pauvre ami ne manque pas le convoi. »

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



— Je veux bien me battre, mais à condition qu'on ne tapera pas sur la tête, ni sur le ventre,... ni sur les engelures.



— Ce n'est point-z-ainsi que des troupiers doivent s'arranger! vous allez me faire le plaisir d'empoigner chacun un sabre de corvée et de vous astiquer le cuir militairement, jusqu'à ce que la barbe vous en fume.



— En garde, la pointe au corps; et conservez vos distances... c'est à l'offensé de tirer le premier.

***

Un musicien, qui s'il n'a pas un grand talent s'en croit un immense, est en train de faire répéter dans un théâtre, grand ou petit, des chœurs appelés, dit-il, à un grandissime succès, et comme on ne peut pas faire d'omelettes sans casser des œufs, il a commencé par demander au directeur une grande quantité non pas d'œufs, mais d'exécutants. — Malheureusement le théâtre n'est pas assez riche pour payer tant de bruit, et il ne voudrait fournir que dix choristes. Le compositeur a donné hier son *ultimatum*. Il lui faut à tout prix *vingt bons chanteurs*. — Le directeur a répondu ainsi qu'il suit :

« Cher *maestro*,

» Vingt bons chanteurs! impossible; mais pour vous faire voir qu'il n'y a pas de mauvaise volonté de ma part, allez à l'Opéra, au Théâtre-Lyrique, chez Offenbach, à l'Opéra-Comique, aux Italiens, et si dans ces cinq théâtres, si dans toute la France, y compris l'Italie, la Russie et les États-Unis, vous trouvez *vingt* bons chanteurs, je m'engage par la présente à payer leur dédit et à leur donner à chacun cent mille francs par an — et des feux. »

Le compositeur a commencé sa tournée et les paris sont ouverts.

***

On m'a raconté un singulier trait du baron de Nucingen.

Il passait sur le boulevard; un de ses coreligionnaires l'accoste respectueusement en lui disant :

— Monsieur le baron, mon nom est A..., j'ose espérer qu'il ne vous est pas entièrement inconnu.

— Mais non, mon bon ami, et, si je ne me trompe, votre père a, dans une circonstance mémorable, témoigné un grand dévouement à ma famille.

— Je vous remercie, monsieur le baron, d'avoir une si bonne mémoire.

— Comment donc, mon bon ami, c'est tout naturel, et si je pouvais faire quelque chose pour vous...

— Merci, monsieur le baron, mais merci oui; j'ai là tout près, dans le faubourg Montmartre, quelque chose qui vous intéresserait infiniment ; c'est au rez-de-chaussée, et si vous vouliez me faire l'honneur...

— Certainement, pour vous faire plaisir, je n'hésiterais pas, fût-ce au cinquième!

Et M. de Nucingen se dirige immédiatement vers l'établissement de M. A... On venait d'inventer les stéréoscopes, et l'on fait passer sous les yeux du baron de Nucingen toutes sortes de vues plus pittoresques les unes que les autres. Il manifeste hautement son admiration.

— C'est charmant, s'écrie-t-il, ravissant; oh! joli! joli!

— Eh bien, monsieur le baron, le service que je sollicite de votre bonté serait de faire part de vos impressions à vos nombreux correspondants à l'étranger.

— A l'étranger?... Vous expédiez donc vos stéréoscopes à l'étranger?... En Allemagne, par exemple?

— Oui, monsieur le baron, et c'est pour cela...

— Par quelle voie?

— Par le chemin de Strasbourg.

— Eh bien, mon bon ami, service pour service : je parlerai de votre invention, mais à une condition, c'est que dorénavant vous ferez vos expéditions par le chemin du Nord... »

Historique.

GUSTAVE BOURDIN.

GÉOGRAPHIE PARISIENNE.

LES FIANCÉES DU MARAIS.

Un certain jour, dans sa petite cellule de la rue de Richelieu, Balzac achevait un roman. Il en était à sa dernière tasse de café noir, ou, si vous voulez, à son dernier aliéna.

Lassailly s'endormait dans un coin.

— Lassailly, s'écria l'auteur d'*Ursule Mirouët*, savez-vous dans quel quartier de Paris je fais cette fois marier mon héros?

— Belle question! Un héros qui sort de votre écritoire dérogerait s'il n'épousait pas au faubourg Saint-Germain.

— Eh bien, vous vous trompez. Cherchez ailleurs.

— C'est donc au faubourg Saint-Honoré, dans le Paris des diplomates?

— Du tout.

— A la Chaussée d'Antin, le Potose de l'Ile de France?

— Nenni.

— Je ne cherche plus, dit Lassailly.

— Allons, s'écria Balzac en riant, le gaillard *serre les nœuds de l'hyménée* au Marais, et croyez bien que je lui fais faire une bonne affaire.

***

Le Marais passe pour être, par excellence, le quartier des honnêtes femmes, quoiqu'un observateur, tout chargé

de souvenirs historiques, puisse rencontrer à travers ses rues silencieuses la silhouette de Marion Delorme, la figure de Ninon de l'Enclos et le front d'airain de la Brinvilliers.

***

Quand on entre dans la boutique d'un agent matrimonial, la première parole qu'il vous adresse est celle-ci :

— Monsieur désire-t-il une femme du Marais?

***

Dans la chanson de *Mignon*, Gœthe s'adresse cette question qu'on a si souvent réimprimée chez nous depuis trente ans : « La connaissez-vous, cette contrée où les citronniers viennent en fleurs? » Là-dessus il nomme l'Italie. Gœthe était un grand faiseur de ballades sans doute, mais il ne se gênait pas. Ce point d'interrogation qu'il émettait à propos de citrons, il aurait pu le renouveler pareillement pour mille autres choses. C'était même le seul moyen de ne pas faire de jaloux.

— En quel pays naissent les oiseaux chanteurs au divin gosier? — En Italie — Quelle terre généreuse produit le macaroni? — L'Italie. Où se font les papes? — En Italie. — Dans quel coin du monde invente-t-on des sous de Monaco? — En Italie. — D'où viennent les meilleurs brigands d'opéra-comique, Fra Diavolo, Zampa et vingt autres? — De l'Italie. — Où se retirent les danseuses, Taglioni, Fanny Essler, Lucile Grahn? — En Italie, sur le lac Majeur. (Rose Pompon s'y promène en gondole du matin au soir.)

Ce que le grand rêveur germain refusait de faire pour l'Italie, nous le ferons pour le Marais. — Savez-vous en quels mystérieux jardins fleurissent les roses bleues tant recherchées? — C'est au Marais. — En quelles solitudes les derniers joueurs de trictrac? — C'est au Marais. — La vallée de lait et de miel où les poëtes cénobites, las de la prosodie humaine, vont planter leurs tentes, où est-elle? — Au Marais.

Tous les faiseurs de romances d'il y a vingt ans prennent leurs Invalides au Marais.

***

Lorsque ce pauvre Privat d'Anglemont voulait inspirer de la confiance à quelque chœur de bourgeois qui l'écoutait, il disait :

— Ne plaisantons, messieurs; je suis un habitant du Marais.

***

Un géographe, doué d'une certaine puissance d'observation, vous dira : « Le Marais est un morceau du ciel » tombé sur la terre ». La raison de ces paroles n'est autre que celle qu'a invoquée Balzac au moment où il terminait son roman. Si l'on veut voir face à face la véritable famille parisienne, calme, décente, pourvue de dots sérieuses, il faut aller au Marais. C'est par conséquent au Marais que grandissent les petites pensionnaires de la bourgeoisie qui passent des cellules du couvent à l'autel du mariage : le Marais est le paradis terrestre des fiancées.

Praxitèle avait formé sa Vénus des beautés réunies des filles de la Grèce. Les plus jolies *promises* passent pour être par là. Il faudrait longtemps se mettre en quête dans les autres sentiers de la Béotie parisienne pour réaliser l'idéal des fiancées du Marais.

Pour la plupart ces jeunes filles portent un nom d'une simplicité biblique. On les appelle Sara, Susanne ou Marie, à moins cependant qu'on ne les nomme Herminie ou Geneviève. Presque toutes sont belles comme le sont les têtes de la première manière d'Achille Devéria, attendu que la contrée où elles sont venues au monde est toujours en retard de trente ans sur le Paris du boulevard de Gand. A l'heure qu'il est, dans l'automne de 1859, le Paris du quartier Bréda ressemble aux femmes de Vidal; le Paris de la Chaussée-d'Antin aux femmes de Dubufe, le Paris du faubourg Saint-Honoré aux femmes de Robert Fleury, le Paris du faubourg Saint-Germain aux femmes du peintre anglais Lawrence : il est tout simple que les petites filles de la place Royale en soient au type des premiers jours du romantisme.

***

L'existence des fiancées du Marais s'écoule calme et heureuse comme celle des héroïnes de Walter Scott. Penchées, à la manière de la reine d'Ithaque, sur un tambour à broder, elles façonnent durant plusieurs années une ravissante paire de bretelles pour l'inconnu qui deviendra un jour leur mari. Un peu de musique, voilà leur vie spirituelle; un peu de danse avec leurs parents de tous les degrés, voilà leur passe-temps. A l'époque de M. Delestre-Poirson, quand on faisait encore des pièces chastes à l'usage des pensionnats, le Gymnase était leur théâtre. Aujourd'hui qu'on n'y joue plus que des comédies du demi-monde comme partout, elles remplacent les vaudevilles irréprochables par la lecture des œuvres de M. Jules Sandeau, le seul romancier qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes filles.

Une grave question :

— Comment marie-t-on ces sensitives?

— A la manière de l'ancien régime.

Cela signifie qu'on se dispense de consulter leur cœur.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



15865

Lorsque les témoins auront jugé que les adversaires ont satisfait à l'honneur, ils devront les séparer; puis aussitôt, et sur le terrain même, exiger d'eux une réconciliation franche et loyale — comme il convient entre militaires.



Toutefois, cette réconciliation ne pourra être considérée comme définitive qu'après qu'elle aura été consacrée et scellée par les soins des témoins aux lieux et en la forme accoutumés.



16666

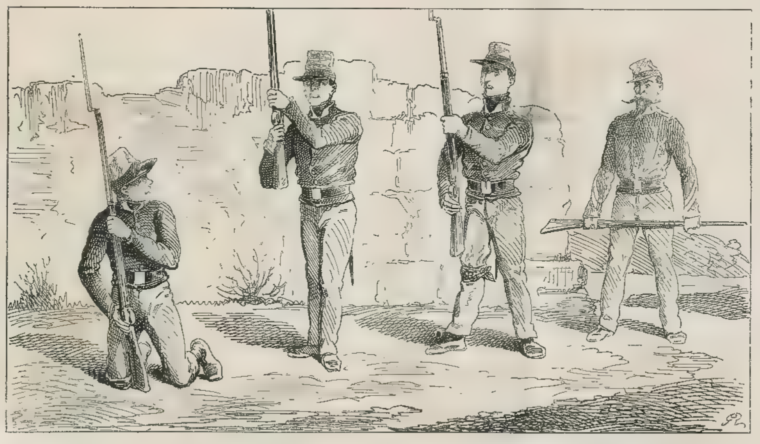
Cette formalité accomplie, les nouveaux frères d'armes et leurs parrains devront rentrer au quartier, pénétrés du sentiment des vertus militaires et de la gravité de l'œuvre qu'ils viennent d'accomplir.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par Randon (suite).



16667

Actuellement nous allons continuer pour passer aux feux. Que chacun s'attache son mouchoir au genou droit, pour à seule fin de ne pas salir son pantalon. — Numéro deux, serait-ce que pour hasard vous vous moucheriez dans vos phalanges? vulgairement parlant, que vous n'auriez pas de mouchoir?... Si je saurais ça, je vous affligerais deux corvées de propreté, histoire de vous apprendre la chose.



16668

Apprêtez — vos armes. — *Un temps et quatre mouvements.*

Position du premier rang.

Tourner l'arme de la main gauche, la saisir à la pognée-z-avec la droite. Porter vivement le pied droit-z-en errière à 76 centimètres du talon gauche et à 16 idem sur la droite, de manière que le genou droit il se trouve à environ à peu près 27 centimètres en errière du talon gauche et à 16 idem sur la droite, etc., etc. (Voir la théorie.)

Position du deuxième rang.

Le premier mouvement pareil comme celui du premier temps de la charge (souvenez-vous-en), apporter l'arme au milieu du corps de la main droite, le petit doigt-z-à l'avidement du bois allongé-z-à l'hauteur du menton, etc., etc. (Voir de même la théorie.)

La position du troisième rang, elle sera dentiquement pareille, comme celle des quatre mouvements de ceux du deuxième rang.

Au reste, s'il arrive, par extraordinaire, qu'on lui demande son avis, c'est une pure formalité qui n'a et ne saurait avoir aucune conséquence, attendu que les fiancées du Marais sont habituées à ne répondre jamais non.

***

PARENTHÈSE.

Faut-il grandement féliciter un homme qui se marie à une fiancée du Marais? — Tout le monde s'accorde à dire au nouveau marié, dans l'abominable jargon d'aujourd'hui,

— Monsieur, compliments bien sincères; vous avez là un trésor.

En bon français, sans en avoir l'air, cela signifie :

— Mon cher garçon, vous venez de donner votre main et votre nom à une jeune fille assez jolie, raisonnablement riche, mais bête comme un chou.

Cette opinion résulte des mœurs qu'on connaît à la fiancée du Marais. Si le harem oriental existe à Paris, le harem sévère et pur, c'est pour elle, et la belle enfant a un double kislar-agha dans son papa et dans sa maman. Approchez d'elle et vous verrez. Je n'ose pas dire que vous serez cousu vif dans un sac et précipité au fond du Bosphore, du haut du pont au Change, mais peu s'en manquera. Pour faire qu'elle soit digne de la couronne des rosières, on s'arrange de façon qu'elle soit une buse. Pendant très-longtemps Paris lui est aussi inconnu qu'aux jeunes mandarines de Canton; l'hydre aux mille têtes siffle chaque jour sans jamais troubler le silence de sa solitude.

Cependant le diable est bien fin. Je n'ose trop vous parler du conte de Voltaire : *Comment l'esprit vient aux filles*. Il est bien vrai qu'on ne trouverait pas un seul exemplaire de ces vers depuis le jardin Turc jusqu'au cheval de Louis XIII.

***

Un certain jour on lui communique un protocole de famille, bref comme un *ultimatum*.

« On te marie dans trois mois. »

Pas un mot de plus. Du promis, rien encore. Nul détail. Ils connaissent le mot de Michel Montaigne : « Une jeune fille peut aimer un mari, mais elle aime surtout le mariage. » « On te marie, » il n'en faut pas davantage. — Pour eux comme pour elle, c'est le signe précurseur de la liberté.

A six mois de là, une transformation s'est opérée tout à coup dans les fiancées du Marais. Les colombes ont émigré dans le pays des pies-grièches. Vous les trouverez rue du Helder; vous les rencontrerez dans les Champs-Élysées. On les voit partout où elles n'étaient jamais allées, ce qui est d'une logique inflexible. De casanières qu'elles étaient, elles deviennent fougueuses comme des tigresses à la mode pour toute notre vie parisienne, tissue de luxe, de plaisirs, de luttes, de scènes bouffonnes, de feux de joie, de feux de paille, de drames. La lune de miel n'est pas encore passée qu'elles ont bu, goutte à goutte, les vingt gros volumes compactes de la *Comédie humaine*. Comme Mignon, elles se rappellent alors la patrie absente, le Marais, non pour pleurer des larmes de tendresse, mais pour rire aux éclats en disant :

— Quelle petite autruche j'étais alors!

Philibert Audebrand.

L'ALGÉRIE.

II.

IMPRESSIONS DE VOYAGE, EXTRAITES DU JOURNAL DE M. ATHANASE CAMUZARD, L'UN DES TOURISTES QUI SONT ALLÉS, EN TRAIN DE PLAISIR, VISITER L'AFRIQUE.

Nous montons à cheval à quatre heures du matin, et j'ai toutes les peines du monde à emmener Cocardot. — Le poltron craint d'être scalpé par les Kabyles ou mangé par une hyène.

J'ai besoin d'une foule d'arguments pour lui prouver que la Mitidja est tranquille et que, grâce à la bravoure de nos soldats, — le Kabyle indomptable est notre ami.

Quoique peu convaincu, Polyphème consent à nous suivre, et emportés par des coursiers arabes, nous nous élançons dans la plaine.

Cocardot, qui n'a pas l'habitude du cheval, bondit et rebondit sur sa selle comme un mannequin de caoutchouc.

Moi, — sans être ce qu'on appelle sur le *turf* un *sportsman* accompli, je m'en tire à mon honneur en usant un peu de cette force de caractère qui me distingue, et beaucoup de mes éperons.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



JOUE. — *Un temps et un mouvement.*

Rabaisser vivement le bout du canon, la main gauche à la capucine, la crosse à l'épaule, les coudes rabattus. Fermer l'œil gauche, abaisser la tête sur la crosse pour y ajuster l'œil droit le long du canon en travers la raie pratiquée z à la partie supérieure de la culasse, le premier doigt sur la détente.

Les hommes du deuxième et troisième rang porteront du même temps le pied droit-z-a vingt-deux centimètres sur la droite du talon gauche de l'homme qu'il se trouve à côté d'euss.

15*69

Moulu, — brisé, — Cocardot demande à descendre. — Son cheval, qui l'entend sans doute, saisit l'occasion et l'envoie rouler au milieu du chemin. — Il se relève et m'invective; mais nous fuyons, et le pauvre Polyphème, tout en jetant des regards de terreur autour de lui, regrimpe à la hâte sur son bidet, et, la peur en croupe, s'élance sur nos traces, à fond de train.

Enfin, après une course au clocher de trois heures, nous arrivons dans une tribu d'Arabes, appelés par mon neveu les *Beni-Mouffetard*. Ce nom de Mouffetard, que je retrouve ici, me surprend. — Après tout, les Arabes qui le portent sont peut-être les chiffonniers de l'Algérie !....

Le caïd, qui est le maire des Bédouins, vient nous recevoir et nous adresse un compliment que Gustave me traduit.

Il paraît que Ben-Salé, le caïd, m'a dit que *j'étais un homme immense!* et qu'il se considérait comme la *semelle de mes souliers!*

Ce qui montre, une fois de plus, que l'homme civilisé et qui porte sur son front l'auréole de l'intelligence, en impose même aux natures les plus grossières.

Au reste, je trouve ce compliment de la semelle de mes souliers très-pittoresque.

Nous pénétrons dans une tente que les naturels s'obstinent à appeler *gourbi;* — pourquoi pas plus simplement : tente! — et on nous offre le café et des pipes.

En passant je fais une remarque, c'est que partout où je vais on m'offre une demi-tasse (le gloria est inconnu) sans jamais me demander de la jouer au domino ; — j'en conclus que le double-six doit être inconnu des Arabes.

Cocardot, qui semble se croire en visite dans une famille du Marais, demande au caïd des nouvelles de Mme Ben-Salé. — Le caïd fronce le sourcil et ne répond pas. — Cette politesse — m'apprend mon neveu — est en Afrique une inconvenance. Mais ce Cocardot n'en fait jamais d'autres.

***

. . . . . . Nous quittons le *douar,* conduits par une douzaine d'Arabes qui vont nous servir de rabatteurs et qui connaissent le fort d'un sanglier monstrueux, auprès duquel le sanglier d'Érymanthe n'eût été qu'un caniche. — Cela promet.

. . . .

. . . . . . Me voici dans le fourré, — seul avec ma carabine.... J'éprouve une certaine émotion, je ne le cache pas; — il est beau d'avoir le courage d'avouer qu'on a peur, et je l'avoue.... Mais je suis comme le conscrit à sa première campagne, et j'ai lu dans Buffon, à l'article Sanglier, que la hure de cet animal dangereux était ornée de deux boutoirs aigus comme des baïonnettes. Ces boutoirs méritent bien aussi quelque considération.

Mais j'aurais honte d'imiter ce Cocardot, qui en apprenant qu'on n'allait pas chasser le lièvre, s'est enfui au plus vite et sous les yeux des Arabes, qui vont concevoir une singulière idée de la bravoure des habitués du café Turc.

***

J'entends les aboiements des chiens.... — Les coups de fusil se succèdent.... Mon cœur bat avec une violence qui m'indique.... A tout moment je m'imagine que la bête va se montrer..., et je serre ma carabine, dans laquelle, par prudence, j'ai mis double charge.... On me prendrait volontiers pour un Mohican en train de guetter un Peau-Rouge.

. . . . . . Un bruit de feuilles et de branches cassées frappe soudain mon oreille. — D'un œil de faucon je plonge dans la profondeur du bois et j'aperçois dans l'ombre deux charbons ardents qui ne peuvent appartenir qu'à l'animal aux boutoirs. — J'épaule avec un sang-froid de Spartiate, je presse la détente et je vais tomber au beau milieu d'un épais bouquet de cactus, où j'ai pu sentir la différence qui existe entre les épines algériennes et les épines françaises. Il est évident pour moi que les premières sont beaucoup plus longues et plus acérées que les secondes.

Je me relève un peu endommagé, et je me trouve face à face avec Gustave.

— Et mon sanglier? dis-je avec empressement.

— Mort!

— Vrai, — il est mort? — m'écriai-je transporté. — Enfin! j'aurai donc la gloire d'avoir abattu l'hôte le plus redoutable des forêts. — Ce sanglier, Gustave, est le plus beau jour de ma vie, et je suis curieux de savoir quelle figure fera le café Turc en apprenant cette nouvelle.

— Il m'en coûte de détruire votre illusion, — reprend mon neveu, — mais le sanglier qui est mort en effet a été tué il y a une demi-heure; — votre sanglier à vous, mon oncle, n'était qu'un chacal.

Un seau d'eau glacée me tombe sur la tête.

— Maintenant, ajoute-t-il, — devinez quel est le vainqueur.... je vous le donne en mille ?... Ne cherchez pas, c'est votre ami Polyphème Cocardot.

— Cocardot! lui, qui s'est éclipsé dès le commencement, il aurait tué...? c'est impossible! — Je le verrais que je ne le croirais pas.

— Vous auriez tort, car, — en deux mots, — voici l'anecdote : Pour échapper aux atteintes du sanglier, savez-vous où ce diable de Cocardot alla chercher un refuge? Dans la caverne même qui servait de bouge à la bête.

— Je reconnais bien Polyphème à cette maladresse.

— En sorte qu'au bout de deux heures, le sanglier, harcelé par la meute, prit le parti de revenir à son repaire, et Cocardot, plus mort que vif, le vit accourir, haletant, furieux, se ruant sur les chiens et se rapprochant toujours de son côté. La bête épuisée allait franchir le seuil de son logis, lorsque votre intrus de Polyphème saisit frénétiquement son chapeau de feutre, et, dans un accès de désespoir, le lança, avec une violence insensée, à la tête de son adversaire. Celui-ci, exaspéré, sauta sur le chapeau et essaya de l'avaler. — Cette malencontreuse inspiration le perdit.

— Le chapeau?

— Non, — le sanglier, car le feutre étant moelleux et élastique, résista à tous ses efforts et obstrua si complétement sa gorge, que le pauvre diable, à bout de forces et d'haleine, roula étranglé aux pieds de Cocardot, qui peut se vanter d'avoir donné là le plus beau coup de chapeau de toute sa vie.

— Quel est ce conte fantastique? dis-je à Gustave.

— Un conte! — Tenez, voilà ma réponse....

Je me retourne et je demeure stupéfait en apercevant, escorté par la bande des chasseurs, Polyphème qu'on a juché sur les épaules de deux Arabes. — Son fameux sanglier le précède, et son chapeau, fixé à une perche, ouvre la marche soi-disant triomphale.... Quelle dérision!...

Ce Cocardot a un air de tyran qui me rappelle Gessler.

— Voici comment je salue les sangliers, me dit-il d'un ton goguenard et avec un geste tragique....

Pour un simple jeu du hasard ne voilà-t-il pas de bien grandes prétentions!... Mais patience, mon tour viendra....

. . . . . Ce Cocardot m'agace!

***

La langue arabe est facile à parler. — *Macache* et *bono* sont les deux termes qui en forment le fond. . . . .

On m'a volé aujourd'hui mon dernier foulard. — C'est le sixième, et je suis enrhumé du cerveau.

Comment le vol à la tire peut-il être pratiqué sur une aussi vaste échelle par ce peuple de pasteurs qui semble mener la vie des anciens patriarches? — Mon esprit, sur ce sujet, nage dans un océan d'hypothèses. — Mon neveu prétend que l'idée du vol est innée chez les Bédouins, et que père, mère, fils, filles et serviteurs, passent leur existence à s'entre-voler : « Comme distraction, » dis-je finement à Gustave.

. . . . . . Le mets national est le *couscoussou*, sorte de brouet lacédémonien, composé de mouton, de raisin et de lait. Du mouton avec du lait! quel dévergondage de goût. Eh bien, si repoussante que soit cette étrange alliance culinaire, Cocardot s'en lèche les doigts, et cela avec d'autant plus de facilité qu'en Afrique ce sont les doigts qui servent de fourchettes, — comme si les couverts Ruolz n'étaient pas inventés . . . .

On devrait populariser chez les Arabes le *Manuel de la cuisinière bourgeoise!*

. . . . . . Cocardot m'agace toujours?

HIPPOLYTE MAXANCE.

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par Randon (suite).



15870

FEU. — *Un temps et un mouvement.*

Appuyez avec force le doigt sur la détente, sans baisser davantage la tête ni la retourner, et rester dedans cette position.
— Bon! voilà le numéro trois qui s'en va en permission!... je parie qu'il n'a pas de papier...

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Le petit duc de G... est légèrement crétin. Son professeur ne le quitte guère, afin de réparer ses bévues.

Dernièrement il commence ses visites de soirée par une maison où il y avait beaucoup de messieurs décorés, et il entasse plaisanterie sur plaisanterie contre les gens ornés d'un ruban rouge. A son dire, tous étaient plus ou moins des intrigants.

Un capitaine de spahis allait lui allonger les oreilles; le professeur para le coup. Il lui souffla cette atténuation :

— Il est bien entendu que les personnes présentes sont toujours exceptées.

Le petit duc opéra sa sortie sans camouflet. De ce salon, il se rendit dans celui de la vieille vicomtesse de ***.

On parlait de la dernière réunion chez un ami commun et des personnes qui y assistaient. Le petit fou de duc s'écria :

— Ma foi, ce soir-là je n'ai pas voulu me lancer dans le moindre quadrille.

— Et pourquoi? demanda la vieille comtesse!

— Parce que toutes les femmes étaient trop vieilles, trop laides. Jamais je n'avais rien vu de plus hideux.

Le professeur confus lui marcha sur le pied. Alors le petit duc pour réparer sa faute reprit le mot de son pion :

— Il est bien entendu que les personnes présentes sont toujours exceptées.

*** Un notaire, protecteur de la danseuse mademoiselle X..., était parti en voyage. La ballerine, pour occuper ses loisirs, accepta quotidiennement le bras, le cœur et la voiture de M. de M....

Un beau soir qu'ils entraient bras dessus, bras dessous, aux Italiens, le protecteur, revenu à l'improviste à Paris, se dressa, blême de fureur, devant le couple joyeux.

— Cette femme est à moi, dit-il en s'efforçant de lui prendre le bras.

— *Possession vaut titre*, répliqua froidement le jeune homme. Vous devez le savoir, puisque vous êtes notaire.

Et il s'éloigna fièrement avec la dame.

*** On conseillait à Alexandre Dumas père de soigner un peu plus ses productions nouvelles.

— Prenez-y garde, lui disait un ami, si vous tenez à ce que votre nom arrive glorieux à la postérité.

— La postérité, répliqua Dumas, ce n'est autre chose qu'un public qui succède à un autre : or, vous savez trop ce que c'est que le public d'à présent pour que j'y tienne.

*** Il s'agissait de nommer un bibliothécaire. On vint engager T..., un littérateur bien posé, à solliciter cette place.

— Nous verrons plus tard, répond-il.

Un matin, un ami essoufflé arrive chez lui.

— Vous savez que la place est formellement promise à un *tel*. Vous n'avez pas voulu vous déranger, tant pis pour vous.

— Elle est promise, presque donnée.... eh bien, je vais la demander.

— Êtes-vous fou?

— Parbleu! non; hier j'avais mille concurrents..., aujourd'hui je n'en ai plus qu'un seul.

T... demanda la place et il l'obtint. Le calcul n'était pas mauvais.

*** La femme d'un moribond le suppliait de recevoir les sacrements. Le bonhomme, craignant de n'avoir jamais le temps de dire toutes ses fautes au curé, préférait ne pas entamer la kyrielle.

Un ami l'excitait dans cette résolution, et comme la femme insistait toujours, le mourant dit à voix basse à son confident :

— Pour qu'elle me laisse la paix, je vais faire semblant de ne pas mourir.

Luc Bardas.

THÉATRES.

La nouvelle comédie de M. Léon Laya, donnée au Théâtre-Français, vient d'obtenir un succès incontestable, sinon indiscutable.

Le *Duc Job* est une des mille facettes de cette question si vivace aujourd'hui : la question d'argent. Après avoir employé trois actes de sa comédie à combattre l'argent dans ses mauvaises tendances, et à signaler le danger de tout sacrifier au veau d'or, M. Laya se trouve, au dénoûment, obligé en quelque sorte de faire amende honorable, d'appeler à son aide cet argent si séduisant, et de reconnaître son utilité pour assurer le bonheur de son héros, le *duc Job*, un duc simple sous-officier dans l'armée.

L'œuvre de M. Laya fait de l'argent, beaucoup d'argent, ce qui n'est à dédaigner dans aucun théâtre. Cela devait être; elle s'adresse à l'élément bourgeois en majorité dans le public. C'est sur ce point d'appui que M. Scribe a bâti l'édifice de sa fortune. Certes, M. Laya est encore loin de M. Scribe, mais il a sur lui l'avantage d'écrire un autre langage, plus moderne et un peu plus littéraire.

M. Léon Laya sera décoré, il sera académicien; plus tard il fera partie du conseil municipal de Paris, et il aura le droit de se faire recevoir marguillier de sa paroisse.

Un écrivain qui fait grandement son chemin, mais pas par les mêmes voies, c'est Théodore Barrière. Il déserte les routes banales, le médiocre lui fait horreur; il adore les sentiers du paradoxe, et possède toutes les qualités qui font l'auteur émouvant.

Les *Gens nerveux* lui revenaient de droit, lui qui est l'homme de lettres nerveux par excellence. Aidé de M. Victorien Sardou, il nous a montré une collection très-curieuse de gens nerveux au Palais-Royal.

Il ne s'agissait pas pour eux de peindre des caractères, mais plutôt de diagnostiquer une maladie, car tous ces gens nerveux qui nous ont tant fait rire sont des malades, de vrais malades, et pas du tout imaginaires.

Hélas! nos bonnes et nos mauvaises qualités ne dépendent-elles pas un peu de notre tempérament? Ce détestable mari n'est peut-être coupable que d'avoir un mauvais estomac. Guérissez ce butor de son rhumatisme, il redeviendra charmant. Enlevez sa névralgie à cette marâtre, elle sera un modèle de tendresse maternelle. Tout médecin doit être doublé d'un philosophe, tout écrivain moraliste d'un médecin.

Le seul malheur des *Gens nerveux*, c'est d'énerver tant soit peu les personnes qui les écoutent. Mais une bonne partie du public n'a pas les nerfs sensibles : je n'en veux pas d'autre preuve que le grand concours de spectateurs qui bat des mains aux jovialités nerveuses d'Arnal, de Delaunay, d'Hyacinthe, de Gil Perez, etc., etc.

La musique calme-t-elle vos nerfs? Je vous conseille une visite au Théâtre-Lyrique lorsqu'on y joue *Mamzelle Pénélope*, fort joli opéra-comique d'Henri Boisseaux, appuyé d'une ravissante partition de M. Th. de Lajarte.

Ce jeune compositeur avait débuté brillamment avec le *Secret de l'oncle Vincent*. Après un succès tel que celui de *Mamzelle Pénélope*, un poëme en trois actes lui est dû. Ce sera une bonne affaire pour le théâtre et pour lui.

Ce *Scélérat de Poireau* fait des siennes au théâtre des Variétés. C'est un paysan comme on n'en voit guère. Les paysans de Florian sont des monstres d'astuce en comparaison de sa naïveté. Poireau se figure qu'il est né sous un chou, et qu'il est devenu père parce qu'il a donné, dans un bois, une poignée de main à une jeune fille.

Lassagne est désopilant de bêtise dans cette gaie paysannerie de MM. Clairville, Pol Mercier et de Jallais.

Je n'ai jamais bien compris pourquoi le nom du *chevalier d'Assas* était arrivé à la postérité couvert d'une auréole militaire. Le chevalier passe dans un bois; il est entouré d'ennemis. On lui dit de se taire, il préfère crier : *A moi, Auvergne!* On le tue. N'est-ce pas là ce qui arrive à la guerre aux sentinelles les plus vulgaires d'une armée?

Enfin, puisque d'Assas est célèbre, constatons que M. Eustache Lorsay a fait avec succès sa biographie au Cirque. Son drame est suffisamment garni de coups de fusil, de coups de sabre et de coups de théâtre.

Albert Monnier.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Il est dans l'usage des journaux de modes que les marchands payent une contribution de tant par an pour tel nombre de recommandations qui seront faites dans l'année pour ces maisons-là. Le journal *les Modes parisiennes* fait exception à cet usage. Non-seulement aucun marchand ne paye pour être recommandé par le journal, mais s'il arrivait qu'une personne quelconque collaborant aux *Modes parisiennes* acceptât, — même à titre de présent, — une rétribution, un objet quelconque d'une maison dont le journal aurait parlé ou devrait parler, cette personne cesserait aussitôt de travailler au journal.

Une pareille mesure n'a pas seulement pour but de donner une garantie aux abonnés, qui sont intéressés à ce que les renseignements fournis par leur journal soient justes et dépouillés d'intérêt personnel, elle était indispensable pour arriver à faire un journal qui fût la véritable représentation du goût parisien. Comment, en effet, pourrait-on représenter sincèrement le goût du jour, si l'on est obligé de vanter avant tout les modes de telles ou telles maisons, les produits de telles ou telles autres?

Les Modes parisiennes ont voulu être le vrai journal de la bonne compagnie, elles sont parvenues à leurs fins, et toutes les femmes qui savent reconnaître le genre et le goût de la classe élégante du monde parisien ont adopté ce journal. Ce n'est pas lui que vous trouverez chez toutes les couturières; il ne convient qu'aux couturières du style parisien, — aux femmes du monde distingué, — aux grandes dames, — en un mot à cette classe à part qui ne s'habille pas comme la foule, et n'accepte que ce qui est accepté dans son *monde*.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches; — ses gravures sur acier sont dessinées par Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal de modes. — Tous les mois le journal publie une planche de patrons et de broderies à la mode, — et à tous ses abonnés d'un an il donne en prime un magnifique album gravé sur acier exprès pour cet usage. Prix, en France : 12 mois, 28 francs; — 6 mois, 14 francs; — 3 mois, 7 francs.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LA TOILETTE DE PARIS

JOURNAL DE MODES, PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS, ET DONNANT, DANS CHAQUE NUMÉRO, UNE JOLIE GRAVURE DE MODES COLORIÉE.

PRIX POUR L'ANNÉE : 5 FRANCS.

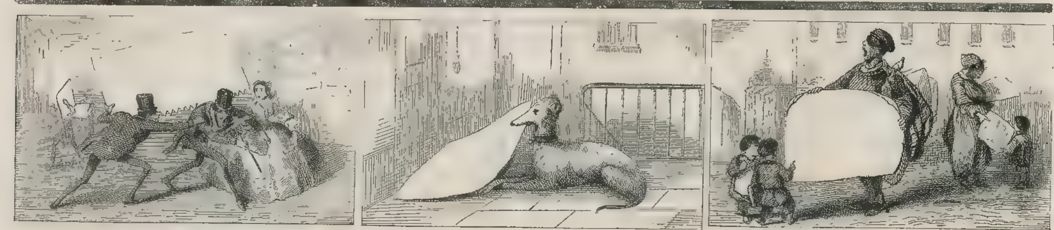
Le journal *la Toilette de Paris* ne publie, ainsi que le journal *les Modes parisiennes*, que des toilettes tout à fait à la mode, mais il choisit parmi les modèles les moins coûteux à exécuter. C'est un journal d'élégances, mais d'élégances moins dispendieuses que celles du journal *les Modes parisiennes*.

Il n'a encore que deux ans d'existence, et déjà il compte un chiffre très-considérable d'abonnés.

Les abonnements ne se font pas pour moins d'un an, et doivent toujours finir soit au 30 juin, soit au 31 décembre.

Si l'on veut s'abonner pour l'année 1860, et recevoir le journal dès à présent, il faut adresser au bureau 6 fr. 50 c.; — le journal sera envoyé pendant quinze mois (du 1er octobre 1859 au 31 décembre 1860).

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN,

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite, comme on le voit par les trois dessins ci-dessus; un espace est toujours réservé pour y tracer le nom.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FRANCS; PAR LA POSTE, 6 FRANCS.

CHEZ MM. GIROUX, — SUSSE, — ET AU BUREAU DU JOURNAL AMUSANT.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 204. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes 26 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LA CHASSE A COURRE (1re série), — par MARCELIN.



LE CHASSEUR RUSTIQUE (1).

Ne lui parlez pas des chasseurs en habits galonnés!

(1) *Une toque garnie de tôle, une peau de bique et des housseaux; pour monture, un bon courtaud pour foncer dans les taillis; un poulet froid dans une fonte, un bouteille de bordeaux dans l'autre.*

LA CHASSE A COURRE (1re série), — par MARCELIN (suite).



16672

DANS LA CHAMBRE DU GARDE.
— Tiens! vous collectionnez les cordons de sonnettes!



16673

COIFFURES DE CHASSE.
— Ne préfériez-vous pas le tricorne monumental de l'ancien régime au melon d'aujourd'hui?



1674

ON S'Y CONNAIT!
— Une fois les connaissances acquises par les empreintes ou par les foulées, s'il fait mauvais revoir, le cerf est tenu en bonnes demeures; on se rend au deduit, on frappe aux brisées, on decouple les chiens, qui tâtent aux branches et vont au vent jusqu'à ce que l'animal ait été vu par corps; qu'il touche à l'eau ou qu'il refoule ses voies, la meute bien creancée l'a bientôt mis aux abois et porté bas; alors la nappe est enlevée et la curée chaude ordonnée sur place.

LA FÊTE DE SCHILLER.

Cologne, 11 novembre 1859.

J'ai vu de l'enthousiasme, mon cher Nadar, puisque j'assistais, — en curieux, — sans être invité, — au baptême de nos cinq ou six derniers gouvernements.

Mais je n'avais jamais vu d'enthousiasme allemand à propos de grand homme. Quel peuple, mon cher ami! ni hommes ni femmes, tous poëtes, philosophes, savants, musiciens pour le moins! La musique, il faut vous dire, est ici le langage de toutes les joies, de toutes les admirations.

L'Allemand fait de la musique — comme le poisson nage — d'instinct et de naissance, et l'éducation développe encore en lui cette disposition. Le voilà sevré : le premier abécédaire qu'on lui confie pour le lacérer et en confectionner des cocottes, est un solfége; le premier livre qu'il épèle est une méthode de violon, de flûte, de clarinette, ou, — puisqu'il faut tout dire, — de piano.

Car, ici aussi, — la perfection n'est-elle pas exclue de ce monde? — le piano foisonne : une épinette pour le pauvre, au riche un Érard indigène; chaque étage de toute maison jouit de son piano, — souvent de ses pianos; — on trouve un piano dans chaque café; dans la plupart des cabarets (*bierbrauerei*, brasserie), un piano pour accompagner la rêverie qui naît de la choppe et s'alimente de la fumée de pipe ; — vous savez que pipe et choppe sont inséparables de tout acte de la vie matérielle, comme de tout mouvement de l'âme, dans la vieille Allemagne. — Hélas! le piano est la goutte d'absinthe qu'a mêlée le ciel jaloux au calice de l'harmonie germanique. Quelquefois c'est horrible tant de pianos!

J'ai devant les yeux une composition musicale inspirée par le nom de Schiller, — écrite pour *piano-forte*, — une explosion d'enthousiasme à quatre mains. Que doit penser le poëte dans ce paradis, — puisqu'il y a une religion des grands hommes, il doit y être annexé un paradis, — dont M. Veuillot n'est pas le saint Pierre, et que ne balaye pas M. Coquille.

> ... A ces gens-là s'il ouvre un jour sa porte,
> Il veut bien, mes enfants, que le diable l'emporte...

A part cela, il se fait à Cologne beaucoup d'excellente musique, et à la portée de toutes les fortunes.

J'aime mon pays : le pays, c'est comme la première maîtresse, — et la dernière aussi, paraît-il; — cela vous a un tas de défauts, mais on aime cela quand même. Eh bien, je voudrais cependant qu'il ne réservât pas, comme il le fait, la bonne musique pour les gens qui n'en ont pas besoin : Rossini, Donizetti, Verdi, Mozart, Beethoven, Meyerbeer, les maîtres poëtes enfin, n'ont guère pour *dilettanti* que ce public boursicotier auquel, en admettant qu'il prît la peine d'ouvrir l'oreille pour écouter, il manque le sens pour entendre.

A la foule, au vulgaire profane, aux bonnes gens enfin, il reste, quoi? Et pourtant ce vulgaire s'entend, lui aussi, en bonne musique : demandez plutôt à Eugène Delaporte, ce Wilhem II, qui a su trouver en lui l'étoffe de cinq ou six cents *orphéons* artistes.

Il est vrai qu'il lui reste le *café chantant*, dont il se tire chaque jour plusieurs nouveaux exemplaires, à Paris et dans les villes tant soit peu importantes de France. Les mœurs allemandes excluent ces exhibitions de poupées endimanchées, porte-respect de consommations hétérodoxes, — des devantures de boutiques de coiffeurs au fond d'estaminets.

Ici on rencontre à peine, de ci, de là, quelque *prima donna* chantant *la-itou* en chapeau tyrolien et en robe montante dont la jupe accuse une horreur — exagérée — de la crinoline. De la crinoline, c'est comme de la vertu, il en faut, du moins un peu. Il est vrai, et c'est là l'excuse de ces modestes chanteuses, que le régisseur du théâtre royal de Berlin vient d'interdire absolument l'usage de la crinoline dans toute l'étendue de ses domaines, comme empêchant de s'asseoir, de s'embrasser (*sic*), etc., en scène...

Il y a peut-être là une sourde protestation contre le goût extraordinaire qu'a l'Allemagne de ressembler à la

LA CHASSE A COURRE (1re série), — par MARCELIN (suite).



LE PIQUEU'.

Le tricorne du grand Frédéric, l'habit d'un valet de la Comédie-Française, les bottes d'un gendarme et le menton rasé d'un avocat.



MON COSTUME.

— Ça me coûte cher, mais ça me fait une belle jambe.



— L'animal sera-t-il forcé à l'heure du dîner?
— Parbleu, les cerfs sont si bien élevés aujourd'hui!

France. Il est difficile, en effet, de pousser plus loin l'imitation d'un peuple qu'on désirerait battre.

Aux vitrines des boutiques vous lisez de tous côtés : *Coiffeur de Paris, modiste de Paris, gravures et livres de Paris,* etc.

Regardez les affiches de spectacle. Aujourd'hui on joue : *Der vicomte de Létorières;* demain on donnera : *Das Fraulein de Belle-Isle*; après-demain ce sera le tour d'*Adrienne Lecouvreur*. Le tout avec noms d'auteur : « traduites du français von Carl Blum, von Alex. Dumas, etc.»

Les feuilles illustrées allemandes qui se lisent à Aix ou à Bade ne dessinent que Trouville, Saint-Sauveur, Biarritz. Tournez la page : c'est le *Défilé de l'armée d'Italie* sur la place Vendôme, avec *turcos*, comme le bon sens vous l'indique; puis *le chemin de fer microscopique* du parc de Saint-Cloud, etc.

Les images qui représentent de belles dames richement enluminées ont l'ambition de reproduire les *Modes de Paris*.

Le tout est clos par des *Échos de Paris*.

N'était l'accent allemand de ces différentes productions, on se croirait sur le boulevard Poissonnière.

Par exemple, quand on regarde les photographies écloses sous le ciel du pays rhénan, on ne se croirait pas rue Saint-Lazare, 113. Il faut que le soleil de ce pays-ci soit bien désavantageux.

Malheureusement le goût des choses françaises n'est pas, en Allemagne, aussi judicieux qu'on l'aurait rêvé. J'ai entre les mains un livre publié à Leipzig, qui porte pour titre : *Théâtre français*, ou *Chefs-d'œuvre choisis*, etc. Voici, en suivant à peu près exactement l'ordre de la série, ces chefs-d'œuvre choisis du théâtre français : l'*Avare*, de Molière; *Bertrand et Raton*, de Scribe; le *Médecin malgré lui*, de Molière; l'*Abbé de l'Épée; Britannicus*, de Racine; *Un Monsieur et une Dame*, de Duvert et Lauzanne; le *Cid*, de Corneille; la *Corde sensible*, de Lambert Thiboust; *Zaïre*, de Voltaire, etc.

Ce recueil, destiné à la jeunesse, semble d'ailleurs pétri d'excellentes intentions.

Comme il est juste, une illustration d'outre-Rhin représente le passage de Blondin au-dessus du saut du Niagara, sur une corde tendue. Gloire aux canards! Quand il s'agit de vérité, tout le grand parti des menteurs s'en mêlant, soutenu par le parti plus grand encore des imbéciles, les choses ne vont pas si vite. Quand on songe que depuis trois siècles Érasme, Luther, Rabelais, Voltaire, Proudhon, se cassent la plume à démontrer une simple et pauvre petite vérité sans être parvenus encore à la débarrasser de ses Coquille et de ses Veuillot! Pour un canard, c'est bien différent : tout le monde se range et fait la haie sur son chemin.

Une autre imitation de la France que je saisis au vol : J'assiste de ma fenêtre au tendre entretien d'un soldat d'infanterie prussien avec une bonne d'enfants dont la pantomime m'indique suffisamment qu'elle n'est pas insensible : « Dieu! que l'militaire est aimable! (*Bis*.) » Ou plutôt ne serait-ce pas là un phénomène universel du cœur humain, et y aurait-il entre les bonnes d'enfants et les guerriers des deux mondes des attractions inconnues? Peut-être...

Je m'aperçois, mon cher Nadar, qu'au mépris de mon titre, j'ai négligé de dithyrambifier un panégyrique du grand Schiller, et d'analyser, avec sept points d'exclamation à la clef, *Fiesque*, la *Pucelle d'Orléans*, *Don Carlos*, *Marie Stuart*, *Wallenstein*, etc.

A moins cependant que j'aie commis cet oubli exprès. Le *Journal amusant*, qui n'en est pas plus fier pour cela, aime mieux lire les grandes œuvres et n'en rien dire, que de les glorifier de confiance sans les avoir lues, — comme les deux tiers de ses confrères — grands ou petits.

Vale et me ama.

E. GUILLOT.

CONSCIENCES LITTÉRAIRES D'A PRÉSENT.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit Salomon, — en hébreu.

Il n'y a eu qu'un vaudeville avec lequel on a fait tous les autres, a avoué M. Scribe, — en langue d'académicien.

On refait tous les cent ans le même livre, a dit Charles Nodier, — en bon Français qu'il était.

Cela est vrai de toutes les façons. Le monde est incorrigible, il ne veut pas changer

LA CHASSE A COURRE (1re série), — par MARCELIN (suite).



SUIVEZ DONC LA CHASSE!
— Heureusement que la boue ne tache pas.



L'ETOILE DE LA FORÊT, OU LE CHASSEUR ÉGARÉ.
Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses!



LA MUSETTE ANGLAISE.
A la portée du premier venu.



LA TROMPE.
Le cor de chasse au moins demande des études spéciales chez le marchand de vin de la rue des Saints-Pères.

J'ai acheté l'autre jour sur les quais, — moyennant cinquante centimes, — un gros volume in-8° de près de quatre cents pages, portant mon titre pour titre : « CONSCIENCES LITTÉRAIRES D'A PRÉSENT, *avec un tableau de leurs valeurs comparées, indiquant de plus les degrés de talent et d'esprit*. Paris, chez Plancher, éditeur des œuvres de Voltaire et du *Manuel des Braves*, rue Poupée, n° 7; octobre 1818. »

L'auteur? l'auteur?? l'auteur???... comme on crie aux premières représentations.

Ma foi, messieurs, je ne le connais pas. Si j'avais un Quérard ou un Barbier sous la main, je pourrais satisfaire votre légitime curiosité, mais je n'en ai pas; vous aurez là bonté de vous en passer.

Ce qu'il y a dans ce gros volume, — que je n'ai pas, bien entendu, l'intention de vous raconter, — c'est de la littérature et de la politique. L'auteur est libéral et il le dit; il ne le dirait pas qu'on le verrait tout de même à la façon désagréable dont il parle de M. Ponchon, de M. Montjoye, de M. Miollis, de M. Sauro, de M. Colnet, — et de cent autres messieurs aussi inconnus.

L'idée est bonne, quoique vieille. Molière prenait son bien où il le trouvait. Ce livre de 1818 est un livre qui m'appartient; je vais lui emprunter sans vergogne son tarif pour l'appliquer aux consciences littéraires d'aujourd'hui.

L'auteur anonyme en question établit un maximum de dix degrés pour la conscience littéraire, pour le talent et pour l'esprit : je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas comme lui....

Commençons. Quand il sera trop scabreux ou trop difficile d'évaluer soit la conscience, soit le talent, soit l'esprit de mes illustres contemporains, j'imiterai mon épicier qui me donne un hareng saur quand il n'a pas de chocolat à m'offrir; je remplacerai les chiffres par des titres.

(*Voir la suite page 6.*)

UN MOT SUR LES NOUVELLES PIPES NICOPHAGES, — par Randon.



16682

— Comment! cher artiste, tu hésites à accueillir *la Vérité!*
— Pardon, déesse, mais avec cette crinoline, au premier abord, je ne vous aurais pas reconnue... Que désirez-vous de moi?
— Peu de chose! un coin de ta fenêtre pour dire deux mots au public.



16683

— Oui, cher public, je suis *la Vérité*, et si je ne me présente pas à toi dans toute ma chaste nudité, c'est afin de ne pas effaroucher les pudibondes susceptibilités du siècle. Bref, me voilà venue ici pour te faire connaître et apprécier un suprême perfectionnement, ou plutôt une de ces découvertes merveilleuses qui font tressaillir le monde... il s'agit de la nouvelle Pipe nicophage *de terre d'écume française;* de cette incomparable pipe qui.....

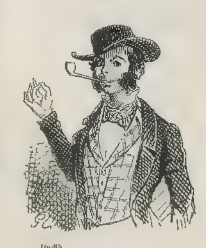


16684

— Pardon, madame, mais.... je crains que vous ne vous enrhumiez; permettez que je referme la fenêtre.



— Tiens! mais pour tomber de la fenêtre sur le pavé sans se casser, faut que ces pipes-là soient déjà pas mal solides.



16685

— Et lézères! on dirait qu'il est une plume qu'on a dedans la bouce!



16686

— Si la marque ne portait pas *Nicophage,* on jurerait que c'est de l'écume ordinaire; faut goûter la chose, ça n'engage à rien.



16687

— A la bonne heure! ça n'a pas cet exécrable goût de terre des autres pipes! et comme le tabac semble bien meilleur dans celles-ci!





16689

— Moi, je suis pour l'écume frrrançaise, et je soutiens morbicus qu'il n'y aurait que des infirmes, des vilains soldats, des Frrrançais de pacotille qui fumeraient désormais dans l'écume allemande!



— Noire comme de l'ébène, polie comme une glace; voilà qui est commode pour mirer sa binette!



16690

— En fumant dans la *Pipe nicophage* qui est si solide, on devient immortel, puisqu'*on ne casse plus sa pipe.*



16688

— En v'là des pipes rigolo! ça se culotte à vue d'œil et ça ne jute pas! enfoncés les marchands de crachoirs!

— Amis fumeurs, j'oubliais de vous dire que la Pipe nicophage ne se vend pas, elle se donne — pour cinquante centimes — dans tous les tabacos de l'univers.....
— Comment! vous êtes encore là!! mais, malheureuse! vous allez me faire avoir des raisons avec mon propriétaire — qui déteste le bruit! —



16691

Voilà une *Vérité* qui me semble quelque peu cousine de Fontanarose... Bah! si elle s'annonçait simplement comme tout le monde, on ne l'écouterait pas.

COMMENT ON DEVIENT RICHE, — par Baric.



16692

— Eh bien! père Pinceliard, que dites-vous du sermon?
— Eh bien! je dis qu'il a raison... l'aumône est une belle chose!... et à partir d'aujourd'hui je la demande.



16693

— Vous avez un billet à payer demain, vous n'avez pas les fonds, vous me les demandez, je vous les donne à titre d'ami, à la condition que vous me rendrez le double à la fin du mois, et vous m'appelez usurier?... Comptez-vous donc pour rien le service que je vous rends?

Au rideau!...

Madame George Sand : conscience, 10; talent, 10; esprit, 4.

Madame Louise Colet : conscience, née Révoil; talent, très-belle femme; esprit, couronnée maintes fois par l'Académie française.

M. de Lamartine : conscience, 8; talent, 10; esprit, 7.

M. Granier de Cassagnac : conscience, 1; talent, 7; esprit, le *Réveil*.

M. Flourens : conscience, 7; talent, 6; esprit, 2.

M. Eugène Scribe : conscience, de l'Académie française; talent, vaudevilliste; esprit, *Bertrand et Raton*.

M. Eugène de Mirecourt : conscience, 0; talent, 0; esprit, 0.

M. Léon Gozlan : conscience, 9; talent, 10; esprit, 10.

M. Jules Barbey d'Aurevilly : conscience, *Une vieille maîtresse;* talent, très-fort à l'épée; esprit, le *Réveil*.

M. Jules Sandeau : conscience, académicien; talent, *Mademoiselle de Kérouare;* esprit, académicien.

M. Champfleury : conscience, bric-à-brac; talent, très-fort sur la contre-basse; esprit, voir aux *Petites affiches*.

M. Louis Lurine : conscience, 10; talent, 8; esprit, 9 3/4.

M. Alphonse Karr : conscience, 10; talent, 8; esprit, 9.

M. Charles Monselet : conscience, le *Gourmet;* talent, *Par le petit bout de la lorgnette;* esprit, s'il n'existait pas il l'aurait inventé!...

M. Henri Murger : conscience, la *Vie de bohème;* talent, les *Vacances de Camille;* esprit, millionnaire.

M. Pierre Dupont : conscience, les *Louis d'or;* talent, la *Vigne;* esprit, excellent camarade.

M. Alexandre Dumas père : conscience, 6; talent, 9; esprit, 10.

M. Alexandre Dumas fils : conscience, 6; talent, 4; esprit, 5.

M. Théodore de Banville : conscience, poëte; talent, poëte; esprit, poëte.

M. Charles Baudelaire : conscience, les *Fleurs du mal;* talent, *Deux Salons;* esprit, la *Fanfarlo*.

M. Théodore Pelloquet : conscience, le *National;* talent, le *National;* esprit, le *National*.

M. Auguste Luchet : conscience, 10; talent, *Frère et sœur;* esprit, les *Vendanges de Bourgogne*.

M. Jules Janin : conscience, *Deburean;* talent, les *Gaietés champêtres;* esprit, le feuilleton des *Débats*.

M. Hippolyte Castille : conscience, direction du *Courrier de Paris;* talent, *Job le socialiste;* esprit, la *Place publique*.

M. Charles Bataille : conscience, adore les omelettes aux fleurs de pêcher; talent, *Panurge;* esprit, *courriers de Paris*.

M. Jules Lecomte : conscience, *Indépendance belge;* talent, *Poignard de cristal;* esprit, *Monde illustré*.

M. Jules de la Madelène : conscience, 10; talent, 9; esprit, 7.

M. Edmond About : conscience; *Tolla;* talent, *Voyage en Grèce;* esprit, *Nos artistes au salon*. (Ne pas confondre avec Valentin de Quévilly, un bien bon jeune homme!)

Je pourrais, on le comprend, multiplier mes noms et mes appréciations; mais, on le comprend aussi, cela me conduirait un peu loin. Je n'y veux pas aller.

Je m'arrête donc ici, en souhaitant à un moins paresseux que moi de compléter cette liste incomplète. Il y mettra tout autant de conscience, et il n'aura pas de peine à y mettre plus d'esprit.

Alfred Delvau.

L'ESPAGNE ÉCLIPSÉE.

D'ici à quelques mois l'Espagne sera complétement éclipsée.

Cette prédiction, publiée par tous les journaux, pourrait rassurer le Maroc; mais, comme il sera éclipsé aussi, les chances se trouvent égales.

L'éclipse aura lieu le 18 juillet 1860. C'est l'Observatoire qui le dit, et jamais le soleil ni la lune ne se sont avisés de manquer à se faire vis-à-vis à l'heure et à la minute désignées par M. Leverrier ou M. Chacornac.

L'obscurité sera complète pendant plusieurs minutes, et comme les Marocains ne doivent être versés que dans la science des cuirs, je conseille à l'Espagne de profiter de leur ignorance en matière astronomique, et d'employer la ruse de Christophe Colomb envers les Américains, c'est-à-dire de les prévenir le 18 juillet au matin que la fin du monde arrivera s'ils ne se rendent pas.

L'Italie centrale est aussi menacée de la même éclipse. Ce n'est toujours pas cela qui contribuera à éclairer les questions qui l'embarrassent, et sa situation n'avait certes pas besoin d'être assombrie.

Quant à la France, le pays des lumières, elle ne cessera point d'être éclairée. Peut-être le soleil y paraîtra-t-il légèrement échancré, — tout au plus comme un plat à barbe, — ce qui sera suffisant pour permettre aux badauds des boulevards d'arborer ces affreux verres noircis avec lesquels on peut contempler le soleil tout en se noircissant le bout du nez.

Les savants de profession, bien mieux prémunis d'instruments, fourbissent déjà leurs lunettes et leurs télescopes. Comme il n'y aura pas d'autre éclipse totale jusqu'en 1887, époque où beaucoup de savants craignent d'être eux-mêmes éclipsés, ils ne manqueront pas de profiter de l'occasion, et on dit qu'ils seront au nombre de deux cent cinquante à la station de Bilbao pour observer le phénomène et surtout approfondir la fameuse question des protubérances solaires, qui ne sont visibles qu'aux époques d'éclipse totale. — Sur cette question épineuse, les savants n'y voient un peu clair que lorsque les autres ne voient rien du tout.

Je m'inquiète assez peu des protubérances solaires, mais je crains beaucoup qu'une telle agglomération de savants ne produise quelques désordres. Une longue expérience démontre que deux savants ne peuvent se trouver ensemble sans finir par se disputer. Que sera-ce s'ils for-

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par Randon.



Le dragon désespère Id.....



Un ras de marée.

ment une sorte de concours régional de deux cent cinquante! Ils vont crier à tue-tête, se provoquer les uns les autres et s'arracher les cheveux ou plutôt les perruques, car il y a dans les corps savants plus de perruques que de cheveux naturels. — Pourvu qu'ils n'en viennent pas aux coups, et que la question des *protubérances* solaires n'en fasse pas naître sur leurs crânes!

Ce qui me rassure un peu, c'est que si les savants aiment la dispute, ils chérissent non moins la table et qu'ils s'apaiseront assez pour pouvoir festiner ensemble, — comme font du reste les diplomates, qui passent volontiers de la table des conférences à celle du maître d'hôtel.

Tout finit par des chansons, disait Beaumarchais; aujourd'hui tout finit par des banquets.

Achille Lafont.

AVIS.

Nous allons reprendre la série des CONTEMPORAINS DE NADAR, par Nadar et Riou.

Nous donnerons la suite de la CARTOMANCIE, par Grevin et Guillot.

La fin de l'ÉCOLE DU FANTASSIN, par Randon.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES, par Marcelin, — imitation et illustration du beau livre de V. Hugo.

LA FIN DES CHASSES A COURRE, par Marcelin, etc., etc.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Rien n'est plus agréable à Sarazin, le coiffeur de lettres de la rue du Temple, que lorsqu'on l'appelle *Hablador*. C'est Paul Mahalin qui l'a orné le premier de cette épithète, et il en conserve une reconnaissance éternelle pour la chevelure luxuriante de ce spirituel chroniqueur.

Sarazin traduit *Hablador* par : *qui parle d'or*, et cela lui donne un cachet tout à fait andalou et figarossien. Quiconque le traite d'*Hablador* a droit, immédiatement, à une série de mots comiques et supercoquentieux.

J'ai confié ce secret à mon ami X..., Sarazin l'a tout de suite pris en affection; il lui a même adressé la lettre d'invitation suivante : « Venez *d...t...ner*, comme vous savez. »

A la réception de ce poulet invitatoire, mon ami accourut chez moi et me demanda la signification de ce logogriphe; car Sarazin ne pouvait pas avoir écrit sans un motif plausible *dîner* de cette façon escarpée.

Moi qui connais mon Sarazin sur le bout du doigt, j'ai deviné que cela voulait dire, dans son style aussi abréviatif que son coup de ciseaux :

« Venez *d...t...ner* SANS SERRER MON I (cérémonie). »

Que les populations se le disent!

⁂ Je passais, quelques jours après le premier de l'an, dans l'antichambre d'un ancien ami qui a le bonheur de posséder un domestique. Ce successeur des Frontin et des Mascarille faisait une addition sur une ardoise. A côté de lui était un livret de la caisse d'épargne. O notre époque! ô notre époque!

Mon drôle se grattait le front et ne semblait pas pouvoir sortir de ses calculs. J'en eus pitié et m'approchai pour l'aider.

— Voici la chose, dit-il; j'ai promis à ma mère de lui envoyer au pays ce que m'auraient donné pour mes étrennes les fournisseurs de monsieur.

— C'est un bon sentiment, mon ami.

— Voici la liste :

L'épicier.	75 fr.
Le boucher.	50
Le tailleur.	35
Le cordonnier.	20
Total. . . .	70 fr.

— Comment soixante-dix francs? tu fais erreur.

— Non pas, monsieur... Comptez : cinq et cinq font dix, je pose zéro.

— Et tu retiens *un*.

— Retenir quelque chose à ma mère? Jamais. Sept et cinq, — douze; douze et trois, — quinze; quinze et deux, — dix-sept.

— Tu poses *sept* et tu avances *un*.

— Oh! que nenni! Puisque je n'ai rien retenu à ma mère, je ne veux rien lui avancer.... Donc, je lui envoie net soixante-dix francs.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Le vent est au répertoire de Rossini, aux Italiens, et nous ne nous en plaignons pas. Voici coup sur coup *Semiramide* et *Il Barbiere*.

Il Barbiere, mal accueilli à son origine, puis réhabilité, rencontra encore de grands obstacles quand il vint s'implanter en France. Il eut contre lui la plupart des musiciens français, qui, compositeurs émérites, ne voulaient pas se voir effacés par un génie naissant.

Rossini a triomphé un peu de ses ennemis, mais il a triomphé tout à fait des obstacles qu'on lui suscitait. Pour cela il a fallu du temps. Populaire au Théâtre-Italien, Rossini a été regardé comme impossible à l'Opéra français jusqu'en 1837. C'est à Duprez que revient l'éternel honneur d'avoir fait comprendre *Guillaume Tell* au public parisien.

Malgré les talents réunis de Nourrit, de Levasseur et de madame Cinti-Damoreau, *Guillaume Tell* avait été dépecé, morcelé; il n'en restait plus que des fragments jetés en pâture aux spectateurs qui venaient voir s'agiter les jambes de mademoiselle Taglioni.

C'est à cette époque qu'un directeur de l'Opéra, rencontrant l'illustre compositeur, lui dit avec empressement :

— Eh bien, cher maëstro, nous jouons ce soir le second acte de *Guillaume Tell!*

— *Tout entier?* répliqua Rossini avec ce sourire narquois qui lui est familier, et qui, chez lui, dissimulait un reproche sanglant.

Guillaume Tell balayant les planches sur lesquelles devaient rebondir les ballerines de la *Révolte au Sérail* ou de la *Fille du Danube*. C'est inouï!

Revenons à *Il Barbiere*, et terminons en disant qu'il a été repris avec éclat par madame Borghi-Mamo, MM. Gardoni et Zucchini.

De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet! est un dicton que les Grands Danseurs du roi ont fait passer dans la langue, et que le Cirque de l'Impératrice s'efforce de justifier.

Rien de plus extraordinaire que les *merveilles gymnastiques* de Léotard fils n'a été offert aux amateurs. C'est prodigieux de courage et d'adresse. Pour opposer un calmant à l'émotion des spectateurs tenue en haleine, on a disposé dans toute l'étendue du cirque un plancher élastique recouvert d'un tapis, destiné à ne pas rendre périlleuse une chute du sommet des trapèzes. Mais la hardiesse et l'agilité de Léotard rendent improbable un accident dans ses évolutions aériennes.

Le poëme du *Diable rose* est de deux hommes d'esprit, MM. Pol Mercier et Éd. Fournier. La musique est de mademoiselle Herminie Déjazet, dit l'affiche. Elle est de M. Eugène Déjazet, directeur du Théâtre Déjazet, dit la clameur publique. Qu'importe aux auditeurs, pourvu qu'elle soit agréable! et elle l'est.

Ce qui me plaît le mieux dans la pièce du *Diable rose*, c'est le diable lui-même. Un lutin ravissant qui a nom mademoiselle Fillion. Elle est gracieuse, jolie, ingénue : c'est un jeune talent qui babille son premier mot, et ce ne sera pas son dernier.

A côté de mademoiselle Fillion, il y a mademoiselle Irma Granier, que le public du Vaudeville n'a pas oubliée. Elle porte le collant, la redingote et les bottes molles de l'étudiant allemand avec une aisance, un charme et un brio qui la rendent digne de marcher sur les traces de mademoiselle Déjazet, son modèle et sa directrice.

La semaine prochaine, je vous dirai le grand succès de *Geneviève de Brabant* aux Bouffes Parisiens.

Albert Monnier.

ÉTRENNES DE 1860.

PUBLICATIONS DU *JOURNAL AMUSANT*, 20, RUE BERGÈRE.

ALBUMS SÉRIEUX POUR SALONS.

Album de dessins de crochet, filet et tapisserie. Pour remplacer les dessins fort laids, fort mal imprimés, et qui se vendent si cher, nous offrons un Album qui, au prix ordinaire de ces dessins-là, représenterait plus de 50 francs, car il contient un très-grand nombre de modèles. Nous le vendons : pris au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les seuls abonnés, rendu *franco*, 6 fr.

Six tableaux de Compte-Calix, scènes coloriées de la BONNE COMPAGNIE DE PARIS. — Les dessins de cet album sont reproduits par la gravure sur acier et coloriés à l'aquarelle. — Album de salon. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Douze nouveaux travestissements par Gavarni. Album composé de dessins de Gavarni, reproduits en gravure sur acier et coloriés d'une façon très-élégante. — C'est un ouvrage fait pour les salons. Prix, 15 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Vie élégante de la société parisienne. Dessins de Compte-Calix, gravés sur acier. — Cet album, qui représente avec fidélité la bonne compagnie de Paris, est fait spécialement pour les salons. — Les gravures sont charmantes. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Costumes de la cour des rois de France. Album de charmants dessins représentant les plus jolis costumes de la cour depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, par Compte Calix; gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Keepsake des dames. Album composé de 20 costumes de différents pays, coloriés et brochés sous une couverture glacée et titre doré. Prix, 12 fr. Pour nos abonnés, 8 fr., rendu *franco*.

Musée français, choix de cent gravures. Très-grand et très-intéressant album pour une table de salon. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, 5 fr.

Guide du sellier-harnacheur, dessins et explications faits pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Ouvrage publié par un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Baumann. Prix du cahier, 15 fr.

PUBLICATIONS D'ART.

Musée de Costumes des différents peuples modernes. Nous avons entrepris une collection qui n'existe pas dans le commerce; déjà nous sommes arrivés à publier 425 costumes *français, allemands, italiens, espagnols, portugais, russes, turcs et égyptiens, américains*, etc. — Les artistes, les costumiers, les amateurs, tous ceux enfin qui ont besoin de connaître ou qui désirent connaître les costumes de tel ou tel pays, éprouvent les plus grandes difficultés à les trouver. Le *Musée de costumes* les affranchira de toutes peines à ce sujet. Chaque dessin, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle se vend 40 centimes. — (Ils peuvent s'acheter séparément les uns des autres.)

Les 425 costumes parus jusqu'à ce jour se divisent ainsi :

Costumes de France	100
— d'Algérie et colonies	44
— de Turquie, Égypte, etc.	60
de Russie	37
d'Espagne et Portugal	37
— d'Italie et Piémont	42
— d'Allemagne	28
— de Suisse et Tyrol	26
— d'Amérique	27
— de Hollande	14
— de Suède et Danemark	10
	425

Vingt grandes lithographies de Gustave Doré. Pour les amateurs nous avons fait tirer sur les pierres mêmes ces dessins de M. Gustave Doré, avant qu'ils fussent mis en relief par le procédé Gillot, pour être imprimés typographiquement dans le *Musée français*. Prix, 20 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 12 fr.

Le Dessin sans maître, MÉTHODE CAVÉ pour apprendre à dessiner de mémoire, par Mme Marie-Elisabeth Cavé. Ouvrage approuvé par MM INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET, etc.— Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Seconde partie du dessin sans maître. LA COULEUR, par Mme Marie-Élisabeth Cavé, méthode approuvée par M. Eugène Delacroix. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Cours de dessin sans maître, d'après la méthode de Mme Cavé. Dessins choisis par Mme Cavé et exécutés sous sa direction pour former les modèles à copier d'après sa méthode. *Trois cahiers* de figures, paysages et animaux; un *cahier* de dessin industriel. Prix de chaque cahier, 10 fr. — Les cahiers se vendent séparément.

Croquis de figures et d'animaux destinés à animer les paysages, par Dubuisson. Ces dessins forment d'excellents modèles pour apprendre à faire des croquis. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Modèles de croquis par H. Bellangé. Tout le monde dessine — plus ou moins. — Très-peu de personnes savent faire le croquis d'une personne ou d'une chose qu'elles voient ou qu'elles ont vue. Il est cependant très-facile d'apprendre à croquer : il suffit de copier de bons modèles de croquis, et lorsqu'on est arrivé à les copier facilement, de s'exercer à faire soi-même des croquis d'après nature. — Les croquis de Bellangé sont les meilleurs guides qu'on puisse suivre. — L'album que nous annonçons contient 50 feuilles remplies de croquis. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

AMUSEMENTS.

Cartes de visite amusantes. Cent dessins différents imprimés sur petit carton mince et formant des cartes sur lesquelles on inscrit son nom. Prix des 100 dessins, 5 fr.; rendus *franco*, 6 fr.; pour les abonnés, rendus *franco*, 3 fr.

Découpures fantasmagoriques, amusement des veillées, composées par Platel. Ces dessins découpés et placés ensuite entre la lumière d'une bougie et la muraille projettent sur celle-ci des ombres fantastiques et présentent des effets curieux.

Trois cahiers différents.—Chaque cahier se vend, rendu *franco*, 4 fr. — On peut n'acheter qu'un ou deux cahiers.

Découpures de patience, par Kreutzberger. Des dessins noirs sur fond blanc sont imprimés sur un papier dont l'envers est tout noir. On découpe avec soin le dessin, et lorsqu'il est découpé, il devient impossible de comprendre qu'il a été fait avec facilité et n'a demandé que de l'adresse et de la patience. Il a tout à fait l'air d'un dessin exécuté par ces habiles découpeurs dont le talent surprend tout le monde.—Le cahier contient plus de 40 dessins, grands et petits. Prix du cahier, rendu *franco*, 4 fr.

ALBUMS COMIQUES.

Histoire d'un projet de femme, fantaisie artistique par Valentin. Sous ce titre, Valentin a dessiné seize jolis petits bustes de femmes, plus ou moins vêtues, mais toutes charmantes. Prix, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Les tortures de la mode, par Cham. Dans 20 pages de dessins très-comiques, très originaux, Cham a passé en revue toutes les tortures auxquelles sont assujettis les esclaves de la mode, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les cent Robert-Macaire. Édition nouvelle des *Robert Macaire*, composés par Daumier sur les légendes de Ch. Philipon. — Cette collection, qui s'est réimprimée un grand nombre de fois et s'est vendue en différents formats à plus de trente mille exemplaires, est assez connue pour qu'il suffise d'en donner le titre. Prix, rendu *franco*, 15 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 11 fr.

La Ménagerie parisienne, par Gustave Doré. Contenant les portraits ressemblants de nos lions, lionnes, lionceaux; — de nos paons,— de nos rats d'Opéra, d'ateliers, de jardins, d'égouts, etc.; — de nos loups de carnaval, de nos loups-cerviers, etc., etc.; en un mot, de toute la ménagerie humaine. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La Ménagerie parisienne, en couleur. Prix, 15 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 10 fr.

Les Folies gauloises, depuis les Romains jusqu'à nos jours. Album comique de mœurs et de costumes français, par Gustave Doré. —Cet album de salon est un des plus charmants ouvrages de Doré; il obtient un grand succès. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les différents publics de Paris. Album de Gustave Doré, formant une sorte de physiologie des habitués des différents théâtres, établissements et lieux publics de Paris. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le tabac et les fumeurs, par Marcelin. Le dessinateur comique fait en quelque sorte l'histoire du tabac depuis son introduction en Europe. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le Parisien hors de chez lui. Souvenirs et impressions de voyages, par Grin. Album comique très-amusant et très-convenable pour exposer sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Histoire de M. Verjus, par Randon. L'histoire de M. Verjus (l'homme d'un caractère désagréable) est fort amusante. C'est un très-piquant album de soirées. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La vie de troupier, charges et fantaisies à pied et à cheval, par Randon. Album comique, tout rempli de petits sujets fort amusants. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Restez chez vous pour éviter les désagréments des voitures, scènes comiques composées et lithographiées par Victor Adam. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir d'être soldat! par Randon. Album très-amusant qui passe en revue toutes les tribulations du soldat. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir de voyager! par Cham. Evénements burlesques d'un voyage de Paris en Belgique. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Pincez-moi à la campagne! par Cham. Album contenant les mille et mille plaisirs négatifs dont jouit l'homme qui va passer quelques jours chez des amis à la campagne. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La chicane et l'amour, deux vertus du même prix, par Lefils, Talin et Damourette. Album comique reproduisant des mœurs un peu trop légères pour qu'il soit convenable de placer cet ouvrage sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les annonces comiques, suivies des VERTUS DOMESTIQUES, album comique par Quillembois, Randon et Damourette. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Au bivouac, croquis militaires par Cham, Daumier et Ch. Vernier. Album comique composé de dessins inspirés par la guerre d'Italie, mais qui ne cesseront pas d'être actuels aussi longtemps qu'il existera des soldats en paix ou en guerre. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les prouesses de maître Renard, copie de l'album de Wilhelm de Kaulbach qui obtient un si grand succès dans toute l'Allemagne; par Collette, d'après le *Reineke Fuchs* de Gœthe. Prix, broché, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Album du Journal pour rire. Dessins du *Journal pour rire* imprimés dans le format d'un album, pour composer un recueil d'images amusantes qu'on puisse exposer sur la table d'un salon — Cet album contient plus de 10,000 sujets ou personnages comiques. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Choix de dessins et articles extraits du Musée Philipon. Plus de 400 pages de dessins comiques avec texte. Prix, rendu *franco*, 6 fr.; pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

CARICATURES.

Album amusant, 90 pages de dessins. Cet album est composé de numéros du *Journal amusant*. Prix, rendu *franco*, 8 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Ces Chinois de Parisiens! Album comique par les dessinateurs du *Journal amusant*. Dessins imprimés sur papier de couleur. Grand album oblong. Prix, rendu *franco*, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Petit Journal pour rire. Édition petit in-4°, formant des albums pour exposer sur les tables de salon. — Le *Petit journal pour rire* ne formera que 4 volumes de 416 pages chacun, ou 8 volumes de 208 pages. — 3 volumes de 416 pages sont complets; chacun se vend, broché, 5 fr. 50; on peut les acheter séparément. — Chaque demi volume se vend, broché, 2 fr. 75; on peut également n'en acheter qu'un ou plusieurs.

PUBLICATIONS POUR ENFANTS.

Alphabet en bande. Dessins coloriés qui se déploient en une grande bande et se replient sous une couverture en forme d'album. — Les publications de ce genre qu'on met habituellement dans les mains des enfants sont grossièrement dessinées, grossièrement coloriées, et le coloris qui se détache facilement du papier contient souvent de l'arsenic. — Le coloris de l'Alphabet que nous offrons est insoluble à l'eau; il est donc tout à fait sans danger. Prix de l'Alphabet, *franco*, 2 fr. Pour les abonnés seulement, *franco*, 1 fr.

Le beau Nick, conte fantastique allemand, par Hermann Scharles. — Légendes en français et en allemand. — Cet album, d'une bizarrerie tout à fait allemande, amuse beaucoup les enfants jeunes et vieux. — Il se vend en noir 10 fr. Pour les abonnés, franc de port, 6 fr. On le trouve aussi en couleur au prix de 15 fr. Pour les abonnés, franc de port, 12 fr.

L'esprit des bêtes. Choix de 24 dessins de Randon, coloriés et imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture coloriée et dorée. Prix, 3 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr. 50.

L'esprit des bêtes. 12 dessins coloriés, imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture en carton, coloriée et dorée. Prix, 2 fr. 50. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 2 fr.

Les Aventures de deux petits troupiers; texte par A. Simon; huit dessins de Randon, coloriés. — Petit volume très-élégant, cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 2 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 1 fr. 75.

Les enfants d'aujourd'hui, choix de 24 dessins de Randon, coloriés. — Petit album cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 3 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr. 25.

Nouvel abécédaire en énigmes, par Victor Adam. Album dont chaque page est remplie de petits dessins représentant des personnages, des animaux ou des objets divers dont le nom commence par la lettre placée en tête de la page. — Ces dessins fixent facilement et sans travail dans la mémoire de l'enfant le souvenir des lettres. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Charades alphabétiques, par Victor Adam. Cet album est encore destiné à fixer dans la mémoire des enfants le souvenir des lettres et des mots. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

PUBLICATIONS DIVERSES.

Dessins du Journal amusant, EN ROULEAUX. Nous avons fait imprimer en rouleaux les dessins du *Journal amusant*, ce qui permet de les coller sur les murs en guise de papiers peints, et de les faire servir ainsi à décorer des kiosques à la campagne, des salles à manger, des salles de billard et *d'autres lieux*. — Ces dessins sont imprimés sur fond chamois, parce que c'est la seule couleur qui résiste un peu solidement à l'action du soleil. Nos rouleaux sont doubles en largeur des rouleaux de papier peint, en sorte qu'avec cinq de nos rouleaux on couvre une surface qui exigerait 10 rouleaux de papier peint. — Nous avons 5 rouleaux de dessins tous variés. — Prix du rouleau, 3 fr. 50. — Toute personne qui nous adresse un bon de poste de 17 fr. 50 pour les 5 rouleaux, les reçoit francs de port sur quelque point de la France que ce soit, au bureau des grandes Messageries ou du chemin de fer le plus rapproché de la localité, si cette localité n'est pas desservie directement par ces grandes administrations.

Statuette de Jeanne d'Arc, réduction de la belle statue exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe. — Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronzé, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée à nos abonnés pour 15 fr. — Bien emballée dans une petite caisse et rendue *franco*, 20 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 205. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 3 Décembre.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère, 20.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LA LÉGENDE DES SIÈCLES!!! PAR VICTOR HUGO!!!. . . . . — et MARCELIN (1re partie).

Feuille, qu'un vent t'emporte
Près de chaque abonné!
On la vend à sa porte
Neuf sous : Vrai, c'est donné!

. . . .
. . . .
C'est de l'histoire de France
Et puis de l'ancienne aussi.
D'abord Adam et Eve
Chassés du Paradis,
Et puis la place de Grève
Et le Conseil des Dix;

Actéon,
Robinson
Dit le Crusoé,
Pharamond,
Clodion,
Et l'Arche de Noé.
(*Vieille chanson.*)



« Il faudrait écrire : Admirable! au bas de chaque page. » (VOLTAIRE.)

« Parfait, parfait, parfait! » (M. PRUDHOMME.)

« .... Il est comme cela, LUI!..... » (*Indépendance belge.*)

« . . . . !!! . . . . (HETZEL.)

Avec le présent numéro nous adressons à tous nos abonnés le MUSÉE FRANÇAIS du mois de novembre.

LA LEGENDE DES SIÈCLES !!! PAR VICTOR HUGO !!! . . . . — et MARCELIN (suite).

MOYEN AGE!!!

DÉNOMBREMENT.

. . . .
Ils sont là cent barons et chevaliers, la fleur
Du grand arbre héraldique et généalogique,
La lance haute au poing. C'est sombre et magnifique!
Corne, fleuron, tortil, chimère, alérion,
Saillent étrangement sur chaque morion.
On entend des sons sourds, bruits de chaudronnerie,
Des armures d'airain, immense batterie
De cuisine où Satan ferait noce et festin.
Quels hommes sous ce fer!!! Voici Jean le Hutin;
Barbacano l'aîné, dont nul ne sait l'histoire
Otho qui fit noyer ses sœurs dans leur baignoire,
Et qui mangeait un bœuf entier chaque repas;
Onulph qui franchissait la Garonne d'un pas.
Ralph le Long que sa tante Alberte fit eunuque;
Torquil le Chevelu qui porte une perruque
Sur champ de gueule; Othbert, cet illustre inconnu
Qui, pour la rime, fut duc de Maradannu;
L'évêque de Narbon, à mine de satrape,
Pretextus qui porta la pantoufle du pape
A raccommoder; puis Ulrich avec Gunther,
Tous deux jeunes et beaux; puis le grand Trocanther,
Vidame de Pantin, baron de Batignole,
Comte du Saint-Empire et de la Croquignole,
Et qui fut fait huissier des bals de l'Opéra
Par Charlemagne; et cæ — tera! Et cætera!!!



Le Moyen Age.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES!!! PAR VICTOR HUGO!!!. . . . . — et MARCELIN (suite).

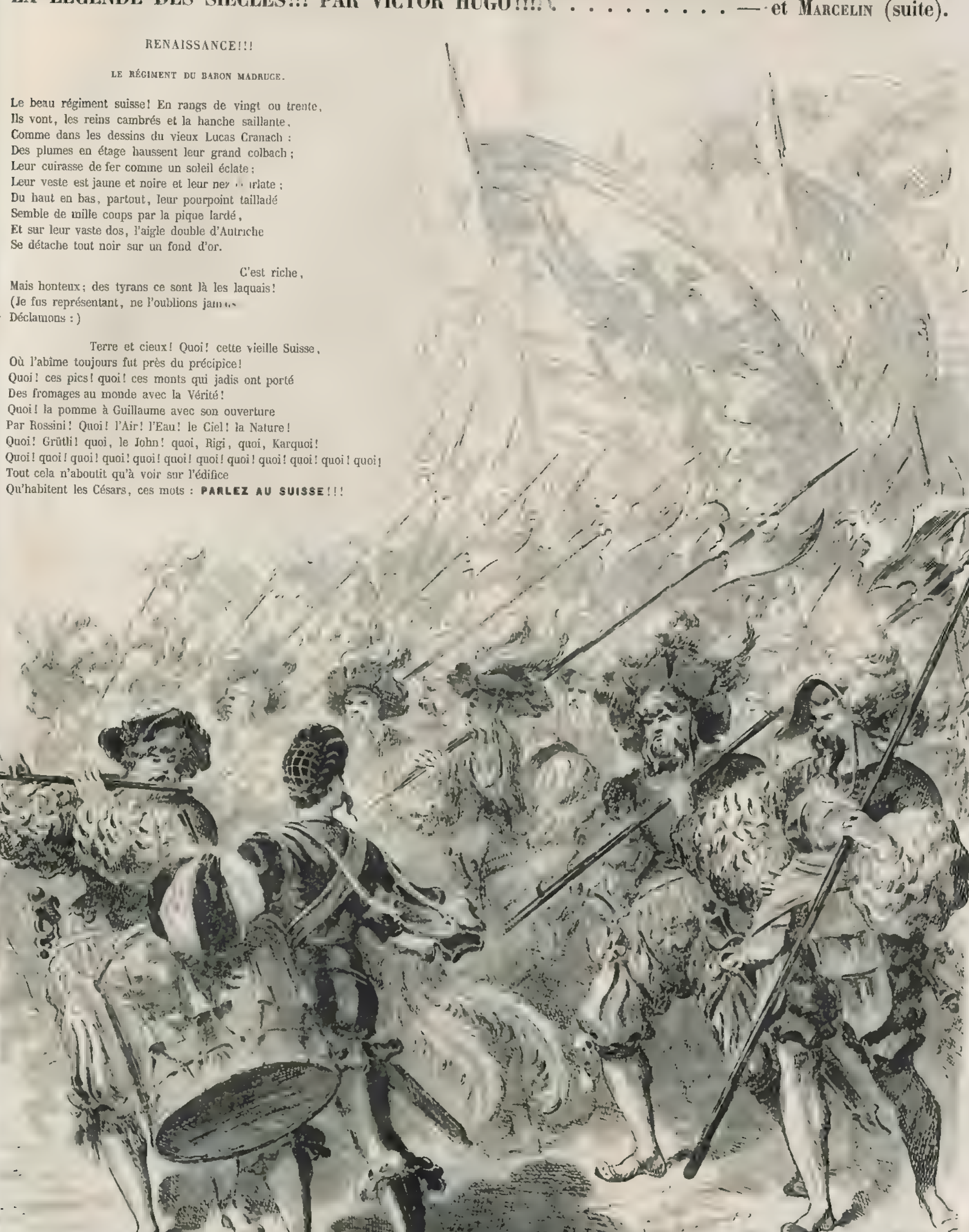
RENAISSANCE!!!

LE RÉGIMENT DU BARON MADRUCE.

Le beau régiment suisse! En rangs de vingt ou trente,
Ils vont, les reins cambrés et la hanche saillante,
Comme dans les dessins du vieux Lucas Cranach :
Des plumes en étage haussent leur grand colbach ;
Leur cuirasse de fer comme un soleil éclate ;
Leur veste est jaune et noire et leur ne[illegible]rlate ;
Du haut en bas, partout, leur pourpoint tailladé
Semble de mille coups par la pique lardé,
Et sur leur vaste dos, l'aigle double d'Autriche
Se détache tout noir sur un fond d'or.

C'est riche,
Mais honteux; des tyrans ce sont là les laquais!
(Je fus représentant, ne l'oublions jam
Déclamons :)

Terre et cieux! Quoi! cette vieille Suisse,
Où l'abîme toujours fut près du précipice!
Quoi! ces pics! quoi! ces monts qui jadis ont porté
Des fromages au monde avec la Vérité!
Quoi! la pomme à Guillaume avec son ouverture
Par Rossini! Quoi! l'Air! l'Eau! le Ciel! la Nature!
Quoi! Grütli! quoi, le John! quoi, Rigi, quoi, Karquoi!
Quoi! quoi! quoi! quoi! quoi! quoi! quoi! quoi! quoi! quoi! quoi! quoi!
Tout cela n'aboutit qu'à voir sur l'édifice
Qu'habitent les Césars, ces mots : **PARLEZ AU SUISSE**!!!



La Renaissance.

LA LEGENDE DES SIÈCLES!!! PAR VICTOR HUGO!!! . . . . — et MARCELIN (suite).



PAGANISME!!!

LE SATYRE PAN.

Du poil à l'hémistiche et la rime velue
Un satyre lettré, d'origine inconnue,
Charmait la terre!... Un jour Jupiter, fatigué,
Le fit monter chez lui. Tout l'Olympe intrigué
Dit en chœur : Qu'il est laid ! Mais lui, sans peur s'approche;
Il met d'abord, sans rien dans la main ni la poche,
Ossa sur Pélion avec le mont Athos,
Et tassant par-dessus l'Athos et le Pathos,
Il chante le grand Tout en un poëme épique,
Sombre et pyramidal, gigantesque boutique
A vingt-cinq : L'Étoilé, le Sombre, le Cornu,
Le Long, l'Oblong, le Rond, le Carré, le Pointu;
Il chante tout : le Noir, le Blanc, le Bleu, le Rouge!

Et dans l'Olympe alors plus personne ne bouge!
Les dieux sont endormis. Lui dit :

« L'instant est bon
» Pour leur dire leur fait.... Mercure est un fripon!
» Neptune, une perruque : un *Great-Eastern* l'enfonce!
» Toute fille un peu grasse et qui l'appelle Alphonse,
» Peut mener Jupiter par le nez! Apollon
» Assis sur sa pendule et peint par Lancrenon,
» N'est qu'un divin navet! Vénus! on lui voit faire
» Tous les trottoirs connus du ciel et de la terre!
» Les dieux ne sont plus rien! Moi seul suis le grand Tout!
» Je suis Victor Hugo : Jupiter, à genoux!... »

Les opinions de chacun de nos collaborateurs sont libres. — On s'en apercevra bien en lisant les spirituelles parodies de notre ami Marcelin, qui ne nous sauraient en rien engager.

Et notre admiration profonde pour la *Légende des siècles* n'en reste que plus fervente et plus enthousiaste au milieu de toutes les admirations qui font cortége au chef-d'œuvre du maître créateur de tant d'autres chefs-d'œuvre.

Pour la rédaction, NADAR.

Le Paganisme.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. Randon.



— C'est moi qui l'ai en exécration, le collège! ce bahut du diable où l'on ne sait que faire pour nous contrarier.... jusqu'à nous empêcher de laisser venir notre barbe!!! Comprend-on une taquinerie pareille?



— Attendez, attendez, madame, ne vous mouillez pas les pieds; je vais vous porter.

Nous invitons ceux de nos souscripteurs qui tiennent à n'éprouver ni lacune ni retard dans la réception de leur journal, à ne pas attendre la fin de l'année pour renouveler leur abonnement. Nous publions cinq journaux dont le plus grand nombre des souscriptions échoit le 31 décembre. — Un seul de ces journaux présente à lui seul **6,000** renouvellements pour cette époque. — On comprend qu'il est impossible que nous ne commettions pas des erreurs et ne laissions pas des inscriptions en retard, lorsque tous ces abonnements viennent à la fois. Afin de décider les abonnés du *Journal amusant* à nous adresser leur renouvellement avant le 25 décembre, nous leur offrons une prime nouvelle : c'est le

VOYAGE COMIQUE EN BRETAGNE,

Album lithographique inédit, dessiné par A. Darjou. Cet Album, — que nous garantissons très-original et très-amusant, — sera envoyé franc de port à tout abonné qui nous adressera AVANT LE 25 DÉCEMBRE un bon de poste de 20 fr. au lieu de 17, pour un abonnement d'un an au *Journal amusant*.

9 fr. au lieu de 5 fr., pour un abonnement de trois mois; 14 fr. au lieu de 10 fr., pour un abonnement de six mois.

Passé le 25 décembre, le prix du *Voyage comique* sera rétabli pour tout le monde : 8 fr. au bureau, 10 fr. rendu *franco*.

Le meilleur mode d'abonnement est l'envoi direct d'un bon de poste à l'ordre de M. Philipon fils, 20, rue Bergère, à Paris.

Le Journal amusant va publier LES CONTEMPORAINS DE NADAR, par Nadar et Riou (suite).

LA LÉGENDE DES SIÈCLES, PAR V. HUGO et Marcelin, 2e série.

LES CHASSES A COURRE, suite et fin, par Marcelin.

LA CARTOMANCIE, suite et fin, par Grévin et Guillot.

LA SEMAINE D'UNE PARISIENNE, par Damourette.

LES ÉMOTIONS D'UN CRÉANCIER, par Carlo Grip.

LE THÉATRE ITALIEN ET SON PUBLIC, par Marcelin.

LES TROUPIERS, par Randon.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, par Randon.

NOUVELLES A LA MAIN.

Dans son numéro du 1er novembre, la *Revue européenne* parlait d'une façon très-intéressante d'une brochure intitulée : *Relevé des dépenses de madame de Pompadour depuis* 1745 *jusqu'en* 1764. Mis en goût par les détails contenus dans cet article, j'ai voulu me procurer l'ouvrage. Mais soit maladresse, soit impossibilité absolue, je n'ai pas encore pu mettre la main dessus.

Tenant à en parler à toute force, je suis dans l'obligation de me contenter des renseignements contenus dans le compte rendu par M. L. Dussieux dans la revue en question.

***

Cette brochure est la réimpression d'un petit manuscrit in-quarto conservé dans les archives de la préfecture de Versailles. Sur la première page on lit : *Énorme dépense*, et vous allez voir que ce titre est plus vrai que quatre-vingt-dix-neuf professions de foi sur cent.

Ce manuscrit, à couverture jaune, contient le relevé détaillé et presque minutieux des dépenses et des recettes de madame *la marquise* — pendant tout *son règne*. — Le mot est d'elle.

Remarquons en passant que le dix-huitième siècle appelait madame de Pompadour « la marquise » tout court, sous l'influence du même sentiment qui fait dire laconiquement à M. Buloz, en parlant de son recueil bi-mondain, la *Revue*, au lieu de la *Revue des Deux-mondes*. C'est que pour la France, alors, il n'y avait, par bonheur, qu'une marquise, — de même que pour les Deux-Mondes, à en croire le naïf et presque légitime orgueil de M. Buloz, il n'y aurait aujourd'hui que la revue de la rue Saint-Benoît.

***

Pour en revenir au budget de madame de Pompadour, il résulte du manuscrit publié par les soins de M. *Le Roi* (singulier rapprochement!), bibliothécaire de la ville de Versailles, que la charmante marquise a dépensé, en dix-neuf années, 36,924,140 livres, et qu'à sa mort elle devait encore 1,700,000 livres.

C'est gentil, surtout quand on considère que ces trente-six millions de ce temps représentent au moins cent millions du nôtre.

***

Voulez-vous savoir en gros comment se décompose ce terrible total?

La marquise a dépensé, de 1745 à 1764, c'est-à-dire en dix-neuf années :

En bâtiments, sept millions et demi de livres;

Pour *sa bouche*, trois millions et demi;

Pour voyages, pour comédies, opéras et fêtes données à son *bien-aimé*, quatre millions;

Pour gages de ses domestiques et générosités à eux faites, quinze cent dix-huit mille huit cent quatre-vingt-six livres;

Pour bougie, falots et chandelle, huit cent dix mille livres.

Pour linge : Un million sept cent soixante-dix-sept livres.

Pour batterie de cuisine : Soixante-six mille cent soixante-douze livres. — C'est beaucoup.

Pour sa garde-robe, — tout compris : — Trois cent cinquante mille deux cent vingt-cinq livres. — Ce n'est pas trop; cela fait environ dix-huit mille livres par an. — Mettons quarante mille francs d'aujourd'hui; — on pourrait citer telle actrice de second ordre, telle marquise de

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. RANDON (suite).



16702

— Mais enfin, mossieu, faites-moi le plaisir de me dire si vous me voyez fumer, moi?
— Dame! m'sieu, c'est que vous ne connaissez pas le bonheur.



16703

— Prêtez-moi votre fusil, rien que pour un petit quart d'heure; le temps seulement de tuer deux ou trois lièvres, et je vous le rapporte tout de suite, parole d'honneur!

Mabille qui en dépensent deux fois autant, bon an mal an, pour leur toilette.

* * *

Continuons.

Elle a dépensé :

Pour ses menus plaisirs, *et en se satisfaisant :* Treize cent trente-huit mille huit cent soixante-sept livres. — Ne creusons pas le mystère de ces italiques, contentons-nous ici de dire, après M. L. Dussieux, qu'en envoyant cent mille livres de poudre au marquis de Montcalm, la France eût conservé le Canada et fut restée maîtresse de l'Amérique du Nord.

* * *

Viennent maintenant les *menues* dépenses :

Vaisselle d'or et d'argent, *colifichets :* six cent quatre-vingt-sept mille six cents livres;

Boîtes d'or, — probablement pour les faiseurs de dédicace, — Trois cent quatre-vingt-quatorze mille livres;

Diamants : Dix-sept cent quatre-vingt-trois mille livres. — Oh! oh!

Vieux laque : Cent onze mille neuf cent quarante-cinq livres;

Porcelaines anciennes : Cent cinquante mille livres,

Pierres gravées et données au roi : Quatre cent soixante mille livres;

Médailles d'or et d'argent : Quatre cent mille livres;

Tableaux et *autres fantaisies :* Soixante mille livres; — c'est peu.

Manuscrits et livres : Douze mille cinq cents livres; — c'est mesquin.

Voitures, chaises à porteur, juments, chevaux de selle : Dix-huit cent mille livres;

Pour la nourriture de ces juments et de ces chevaux : Treize cent mille francs.

Il est vrai, dit M. L. Dussieux, qu'elle fonda le haras Pompadour.

* * *

Elle donna :

Aux dames qui l'accompagnaient toujours, « en variant les effets, » quatre cent soixante mille livres de présents.

Pour les dettes de son père, quatre cent mille livres; — qui se serait douté que cette femme fût soucieuse de l'honneur de sa famille?

En pensions à des parents, à des serviteurs, à des gentilshommes, — ~~surtout~~ à des couvents, deux cent vingt-neuf mille deux cent trente-six livres.

Aux pauvres, *pendant tout son règne*, cent cinquante mille livres.

Oui, mais elle faisait une pension de six cents livres à une madame Lebon, « pour lui avoir prédit à l'âge de neuf ans qu'elle serait un jour la favorite du roi. »

* * *

Passons au chapitre des recettes.

Sa pension fut d'abord de deux mille quatre cents livres par mois, puis de quatre mille. Les cadeaux et les gratifications montent à des chiffres énormes, mais sont très-variables. Les étrennes, qui étaient d'abord de cinquante mille livres, finirent par disparaître tout à fait. Il y a aussi le jeu; la marquise était trop haut placée pour ne pas avoir une veine constante; le lansquenet lui rapporte quelquefois neuf, vingt, trente mille livres.

Enfin, en juin 1761, le roi lui donne six mille livres, parce qu'*elle a bien voulu se laisser saigner*.

* * *

Tout cela n'est pas d'une gaieté folle, j'en conviens, mais est-ce que cela manque d'intérêt? On voit que dans ce temps-là notre pays était déjà riche. Mais, quoi qu'en puissent écrire MM. Veuillot et Capefigue, son argent ne lui servait guère alors qu'à payer sa honte.

* * *

J'aurais mauvaise grâce à chercher quelque chose de gai pour ma dernière nouvelle à la main; c'est donc une bonne occasion pour vous dire un mot que j'ai entendu hier, et celui qui l'a prononcé, un jeune homme de vingt-ans, ne *posait* pas, je vous le garantis.

Ce pauvre garçon racontait que pendant dix années il avait dîné au carreau de la halle à raison de quatre sous le repas, savoir : — viande, un sou; haricots, un sou; fromage, un sou, *régal*, un sou. — Il apportait son pain, et prenait son vin à la fontaine de Jean Goujon.

— Ma foi, lui dit quelqu'un, il n'y paraît guère; vous avez bonne mine.

— La mine n'y fait rien, répondit-il, ces repas-là se payent tôt ou tard; à l'heure qu'il est, quand je reste deux jours sans manger, *j'ai mal à l'estomac*.

GUSTAVE BOURDIN.

LE DIABLE
ET LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

Cologne, 20 novembre 1859.

Mon cher Nadar,

Vous ne savez pas pourquoi la cathédrale de Cologne n'est pas achevée? Je vais vous le dire, — comme on me l'a dit.

A l'époque où l'on construisait des cathédrales, — il y a six siècles environ, — l'archevêque de Cologne fut saisi tout d'un coup d'une idée fixe dont il perdit, — chose extrêmement rare dans l'église, — le boire et le manger. Il voulait, lui aussi, avoir une cathédrale, mais une cathédrale qui rendît tous les autres prélats jaloux et toutes les autres cathédrales honteuses; un monument plus haut, plus grand, plus détaillé que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors; une église qui ne ressemblât à aucune des précédentes.

Il annonça donc une brillante récompense en ce monde, — sans compter un salut certain dans l'autre, — pour l'architecte qui lui présenterait le plan rêvé. Architecte aussitôt de battre la campagne; mais le prélat ne trouvait rien à son goût; il lui fallait toujours mieux que cela.

Un des artistes du pays se promenait un jour sur les bords du Rhin, — peut-être bien était-ce une nuit, mais il faisait clair de lune, — agençant des dimensions dans sa cervelle, élevant mentalement des tours et des clochers, perçant des fenêtres, sculptant un portail. Rien cependant ne le satisfaisait; il voyait toujours au-dessus de sa tête, bien haut, trop haut pour qu'il pût l'atteindre, l'idéal qui lui riait au nez. Enfin, de guerre las, il s'écria : « Je don-

nerais bien mon âme au diable, s'il voulait m'aider un peu seulement. »

A cette époque, comme il est connu, le diable était toujours à la piste de pareils souhaits. Les âmes étaient hors de prix, et il avait une peine extraordinaire à entretenir son feu. — Aujourd'hui, c'est bien différent : il a plus d'âmes qu'il n'en veut, elles sont en baisse; le diable peut se croiser les bras ou dormir tranquillement au fond de la Bourse des actionnaires du Crédit mobilier, sans compromettre ses affaires. Aussi ne le voit-on plus guère que dans les pays où se lisent beaucoup l'*Univers* et les livres de Delaage. —

Notre homme donc avait à peine dit ces mots, qu'un particulier habillé de noir, portant coiffure haute et larges hauts de chausses, — pour cause, — sorti on ne sait d'où, — se met à marcher à côté de lui. L'architecte le laisse un instant exécuter sa manœuvre sans lui parler. Enfin, ennuyé de voir ce personnage mesurer son pas sur le sien, il lui adresse la parole. L'autre lui répond poliment : — « Je sais ce qui vous préoccupe. » — « Comment? » — « Vous êtes en train de songer à la construction d'une église sans pareille, mais vous n'arriverez à rien. » — « Qui donc êtes-vous? » — « Ce n'est pas la question. » — Et en parlant ainsi il tire de sa poche un rouleau de parchemin qu'il étale aux yeux de l'architecte émerveillé. C'était un plan de cathédrale unique, un chef-d'œuvre tel qu'un génie surhumain pouvait seul l'avoir conçu; après cela, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle. Ayant fait, le personnage noir roule proprement son parchemin et le remet dans sa poche.

— « Ce plan vous appartiendra si vous voulez, » ajoute-t-il. — L'artiste était bien un peu effrayé, mais il avait vu le parchemin et ne pouvait plus en détacher sa pensée. Le Rhin était là, ils étaient seuls; il songea un instant à enlever de vive force l'objet de sa convoitise et à se débarrasser ensuite de son compagnon.

Mais le diable :

— « Je vous devine, dit-il, ne songez plus à cela, vous n'êtes pas le plus fort. Faisons plutôt un marché. Je suis bon diable : Signez seulement un parchemin que je vais vous donner, et le plan est à vous; je n'en revendiquerai pas le mérite; à vous seul la gloire et la fortune!... Signez seulement cela. »

C'est toujours ainsi qu'il s'y prend, le scélérat, pour nous faire damner.

L'architecte voyait bien à qui il avait affaire. Il hésitait; mais le plan!... la gloire!... la fortune!... Et puis peut-être bien y aurait-il moyen de mettre le diable dedans, — quoiqu'il soit bien fin. — Il demanda jusqu'au lendemain pour réfléchir.

Le lendemain tous deux se retrouvèrent au même endroit. L'artiste avait son idée, — mais le diable se méfiait.

— « Pour plus de sûreté, dit-il, je vais vous donner ce parchemin, sur lequel vous poserez votre signature. — Un peu de sang de votre main suffira, ce n'est qu'une formalité; — puis vous me rendrez le traité — signé, — de la main gauche pendant que je vous tendrai de l'autre côté le plan. L'échange se fera loyalement ainsi. » — « Doutez-vous de ma bonne foi? » — « Au contraire!... mais il vaut mieux que les choses se passent régulièrement. Les bons comptes font les bons amis. »

Le traité signé, l'architecte le présente au diable, — tout en le tenant bien; — le diable offre le plan à l'architecte, — mais il a une rude poigne....

Tout d'un coup l'artiste saisit de la main droite le parchemin tant désiré, en retirant rapidement sa main gauche, mais le diable ne lâchait pas. Le parchemin se déchira en deux morceaux, dont l'un demeura entre les mains de l'esprit des ténèbres, — qui ne fut ainsi volé qu'à moitié.

C'est pour cela que la cathédrale de Cologne n'est pas achevée. On ne put jamais compléter le projet du diable.

Mais l'architecte avait sauvé son âme. Dans les relations avec le diable, il ne faut pas se montrer trop scrupuleux. — Quelques exorcismes appliqués à propos le nettoyèrent complétement des taches qu'un contact de quelques instants avec le malin aurait pu lui faire sur le moral. D'ailleurs la fin justifie les moyens, comme chacun sait.

Au revoir, mon bon ami, ne vous faites pas damner.

E. Guillot.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

Devenue décidément vieille femme, madame de Staël disait un soir dans un salon de madame Récamier, son amie :

— J'ai observé pour raconter; — j'ai écouté pour répéter.

***

Un mot de Beyle (Stendhal) sur l'auteur de *Childe-Harold :*

— Lord Byron s'estimait plus comme un descendant de ces Byrons de Normandie qui suivirent Guillaume le Roux que comme l'auteur de *Parisina* et de *Lara*.

***

En 1835, au moment où la Belgique s'emportait vis-à-vis de la littérature française dans une frénésie de piraterie littéraire, les écrivains dépouillés ne manquaient pas de se plaindre.

H. de Balzac écrivait :

« On serait tenté de croire que ces Belges sont un nid » de pies voleuses perché dans la forêt Noire. »

De son côté, Léon Gozlan disait, en ayant l'air de s'adresser au roi Louis-Philippe :

« — Nous avons un gendre qui se nomme Contrefaçon Ier. »

P. A.

Nous lisons dans la Chronique de Gérôme de l'*Univers illustré* la sorcellerie chinoise que voici :

« Une des illustrations du numéro de ce jour représente un diseur de bonne aventure chinois, l'Edmond de Hong-kong annonçant l'avenir à ses compatriotes des deux sexes. Si ce sorcier est un bon sorcier, doué de clairvoyance et de seconde vue, j'imagine qu'il tient le langage suivant à son auditoire :

— Mes enfants, de grands événements se préparent, et je vois clairement dans mes cartes que les invincibles troupes de notre Céleste Empereur sont destinées à recevoir sous peu une pile formidable. Les Français et les Anglais ne tarderont pas à débarquer sur nos côtes et à nous les caresser de la belle façon. Nous sommes persuadés que les barbares ne connaissent ni nos lois, ni nos mœurs, ni notre géographie, ni notre organisation intérieure, ni la langue que nous parlons. C'était vrai hier, ce n'est plus exact aujourd'hui. Nous sommes percés à jour, mes enfants, et les barbares vont pouvoir lire couramment dans notre jeu.

— Expliquez-vous, sorcier.

— Je m'explique, mes enfants. Les cartes m'annoncent en outre qu'un capitaine français, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire de Chine, et membre de la Société asiatique de Paris, nommé P. Dabry, vient de publier chez l'éditeur Henri Plon (que le grand Foh les confonde tous les deux!), un volume traitant *ex professo* de l'organisation militaire des Chinois, suivi d'un aperçu sur l'administration civile de la Chine. C'est comme qui dirait les *Mystères de la Chine dévoilés*.

— C'est bien invraisemblable.

— C'est pourtant vrai. Mais ce n'est pas tout. Ce même P. Dabry a publié également chez ce même Henri Plon, un « Guide des armées alliées en Chine, ou Dialogues sur les reconnaissances militaires en trois langues : français, anglais, chinois, avec la prononciation figurée du chinois; suivi d'un Vocabulaire chinois, français, anglais, et précédé de la Division des provinces de la Chine et de l'Hygiène à observer dans ces contrées. » En vérité, je vous le dis, mes pauvres enfants, grâce à ce capitaine Dabry, il n'en restera plus pour nous, — d'abri, et nous sommes condamnés à périr par le fer et par le Plon!

On est en droit de reprocher amèrement au sorcier de Hong-kong ses odieux calembours; mais il faut reconnaître que, s'il a parlé de la sorte, il a parlé comme un sage. »

THÉATRES.

Gluck est presque inconnu de la génération actuelle, et ses chefs-d'œuvre sont seulement lus par les érudits. Les concerts du Conservatoire intercalent par-ci par-là quelques fragments de l'*Alceste*, d'*Iphigénie* et d'*Armide* entre un quatuor d'Haydn et une symphonie de Beethoven; mais un fragment n'est jamais qu'un fragment, et je doute fort qu'un fragment de dix centimètres de la colonne Vendôme donne une idée exacte de cette hardie colonne.

M. Carvalho, le directeur du Théâtre-Lyrique, a eu l'heureuse volonté de faire revivre l'*Orphée* de Gluck. La masse du public qui recherche la nouveauté, la mode, s'est présentée au Théâtre-Lyrique avec la pensée secrète qu'elle allait beaucoup s'ennuyer pendant quelques heures; mais qu'il n'était pas mauvais de se donner un certain aspect de dilettanti. Jugez de sa stupéfaction, de sa joie! Au lieu de prendre un médiocre plaisir à l'audition d'*Orphée*, ses oreilles ont été charmées, ses yeux éblouis par les splendeurs musicales et scéniques de l'œuvre.

Il est vrai que l'un des compositeurs les plus éminents de notre époque, M. Hector Berlioz, un des fervents admirateurs de Gluck, a surveillé l'exécution de cette partition admirable si heureusement ressuscitée.

Une grande artiste, madame Viardot-Garcia, a pu aborder dans leur tonalité les morceaux écrits pour le castrat Guadagny. Elle a chanté simplement cette musique grandiose; elle n'a pas cherché à dramatiser cette musique, déjà si dramatique, où la *vérité* et la *simplicité* (selon les expressions de Gluck lui-même) brillent si radieusement.

C'est un honneur pour M. Carvalho d'avoir remis en lumière ce chef-d'œuvre du vieux répertoire. Le public lui en sait gré, et le succès mirifique qui a accueilli cette heureuse tentative a déjà donné raison à son intelligente hardiesse.

Après toutes sortes de péripéties, cette fameuse *Geneviève de Brabant* est née aux Bouffes-Parisiens. *Geneviève* est destinée à servir de pendant à *Orphée aux enfers*, ouvrage presque tricentenaire.

Le libretto, qui a pour thème la complainte populaire de *Geneviève de Brabant*, est un agréable pot-pourri de facéties, de charges, de coq-à-l'âne et de calembredaines. Le plus grand soin des auteurs, MM. Jaime et Tréfeu, a été d'être fous, toqués, insensés. Ma foi, leur folie est très-divertissante, et ils devront être fort satisfaits lorsqu'on leur aura crié suffisamment qu'ils ont réussi à n'avoir pas le sens commun.

Le grand mérite de la partition de M. Jacques Offenbach, c'est d'être gaie! Ne fait pas de la musique gaie qui veut. A l'aide de certains procédés, l'auteur le moins convaincu peut commander aux larmes des spectateurs; mais le rire n'est pas si obéissant, le rire n'a pas de lois fixes et invariables. Ce qui était dramatique hier, l'est encore aujourd'hui; ce qui était risible hier ne l'est peut-être plus aujourd'hui. L'usage émousse bien vite les pointes acérées du rire.

Donc, la musique d'Offenbach est incontestablement amusante, gaie, spirituelle, bouffonne. Citez-moi beaucoup de musiciens ayant ces qualités réunies sous le même front et dans la même main?

Les honneurs de la soirée ont été pour mesdemoiselles Rautin et Chabert. On a bissé tout ce qu'elles ont chanté.

Joignez à cette partition charmante, à cette excentricité bien interprétée, des décors luxueux, des costumes ébouriffants, dus au prodigieux crayon de Gustave Doré, et vous comprendrez aisément le grand succès de *Geneviève de Brabant*.

Les revues d'année se préparent. Au Palais-Royal la revue se nommera l'*Omelette du Niagara;* elle est de MM. Dormeuil père, Delacour et Lambert-Thiboust. Aux Variétés, elle aura nom *Sans queue ni tête* ou *Les Guêpes de* 1859; auteurs : MM. Clairville et Coignard. Aux Folies-Dramatiques, *Vivent la joie et les pommes de terre!* auteur : M. Henri Thiéry. Aux Délassements, *La toile ou mes quatre sous!* auteurs : MM. Jules Renard et Amédée de Jallais.

Albert Monnier.

NOUVELLE PRIME DU JOURNAL AMUSANT.

Nous avons le plus grand intérêt à ce que les renouvellements soient faits avant la fin de décembre, parce qu'à cette époque nous sommes accablés de travail et qu'il nous est impossible de ne pas commettre des erreurs dans les inscriptions des abonnements arrivant tous à la fois. Afin de décider nos abonnés à ne pas attendre les derniers jours de l'année, nous offrons une prime à tous ceux qui renouvelleront AVANT LE 25 DÉCEMBRE. — Cette prime est un très-charmant Album inédit, composé et lithographié par M. DARJOU à son retour d'un voyage dans l'ouest de la France; il est intitulé :

VOYAGE COMIQUE EN BRETAGNE.

Nous l'adresserons *franc de port* à tout souscripteur qui, AVANT LE 25 DÉCEMBRE, nous enverra 20 fr. au lieu de 17 fr. pour un abonnement d'un an.

A tout souscripteur qui, AVANT LE 25 DÉCEMBRE, nous enverra 9 fr. au lieu de 5 fr. pour un abonnement de trois mois, ou 14 fr. au lieu de 10 fr. pour un abonnement de six mois.

Passé le 25 décembre, le prix sera rétabli pour tout le monde à 8 francs pris au bureau, et 10 francs envoyé franco.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 206. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 10 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

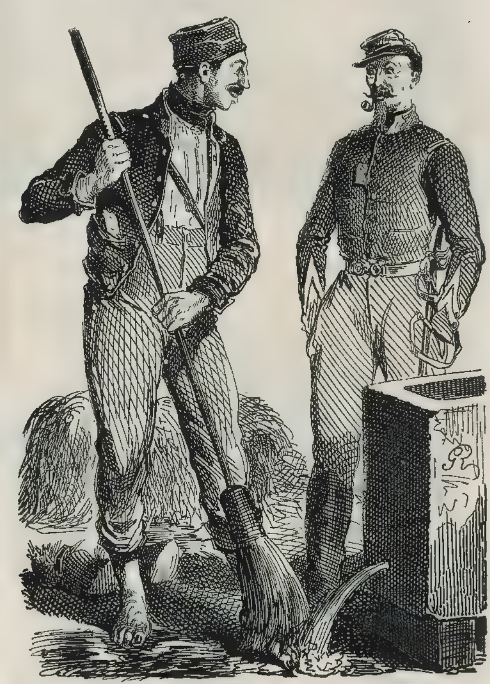
L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



16704

— La nature est juste; si elle avait donné à certains individus le quart seulement de l'ornement dont que nous avons de reste, ils se croiraient que la terre n'est pas digne de les porter.



16705

— C'est comme ça, Chourignac, que vous astiquez vos abatis!
— Echecugez, brigadier, j'y frotte douchement pour que le balai i ch'uge pas.

PETIT VOYAGE
A TRAVERS L'ANCIENNE PRESSE.

M. Lautour-Mézeray. — Le camélia à la boutonnière. — Que la France est aristocratique. — L'oncle et le neveu. — Rencontre avec M. Émile de Girardin. — Une légende. — La scène sur le pont des Arts. — Nisus et Euryale. — Une tonne d'or. — Fondation du *Voleur*. — Le *Journal des Enfants*. — Un *factotum*. — Joseph, domestique et agent de change. — Impressions d'un homme qui va chercher *la copie*. — Contre M. H. de Balzac. — Le *Journal d'Horticulture*. — On n'aime plus ce qui coûte cher. — M. Lautour-Mézeray sous-préfet, puis préfet. — Comment il a fini. — Eugène Briffault et Étienne Béquet.

MM. les dandys du boulevard de Gand n'ont sans doute pas absolument oublié un homme fort spirituel et d'une très-grande distinction de manières, qui vient de partir pour l'autre monde.

J'ai nommé M. Lautour-Mézeray, tout dernièrement encore préfet d'Alger.

Il y a trente ans, lorsqu'il était encore dans la fleur de la jeunesse, M. Lautour-Mézeray avait deux manies charmantes et ruineuses, qui l'ont rendu fort populaire. En toute saison, même pendant que la neige poudrait à blanc les toits de Paris, il portait un camélia à la boutonnière de son habit, et le camélia, alors peu acclimaté en France, coûtait un louis la pièce. En tout temps aussi, durant la guerre civile et à travers la peste, il fondait des journaux pour le monde élégant. — « Monarchie constitutionnelle, République, Empire, la France sera toujours une aristocrate, » disait-il. — Tout prouve qu'il ne se trompait pas.

***

Un oncle, qui l'aimait comme son fils, le général Lautour, lui disait :

— Mais, mon neveu, ce n'est pas un métier, ça, que de faire des journaux.

— Un métier, non, cher oncle, ce n'en est pas un, répondait le viveur, mais c'est le commencement de toutes les grandes positions. Il n'y a rien sans journaux, chez nous.

Cela était vrai, surtout du temps de Charles X, sous le ministère Martignac, à l'époque où se passait cette scène. Henri IV a dit : *Plantez des gascons, cela pousse partout.* Gascon ou journaliste, c'est tout un. En 1829, quand on avait besoin d'un ministre, d'un conseiller d'État, d'un ambassadeur ou d'un préfet habile, c'était un journaliste qu'on prenait, au hasard, dans le tas, les yeux fermés, et l'on faisait bien. Sous Louis-Philippe, ces prédilections sont devenues plus manifestes encore, et M. Lautour-Mézeray a dû l'éprouver pour son propre compte.

FAITS D'HIVER, — par J. Pelcocq.



16706
Une étoffe nouvelle!...

16707
Ce sont ces messieurs qui payent.



Autant de pieds... autant de chaussures.

* *

En 1829 il s'était associé à M. Émile de Girardin, encore inconnu. Il ne se nommait alors qu'Émile Lamotte ou Émile tout court. On a raconté à ce sujet une histoire qui m'a tout l'air d'une légende faite à plaisir. L'un des deux, sous le coup d'un découragement amer, voulait, disait-on, déserter la vie en se jetant en pleine Seine, du haut du pont des Arts. C'est alors que Nisus aurait arrêté Euryale par le pan de son habit, en lui disant : Non, ne meurs pas encore d'aujourd'hui. Mourir à vingt ans! Attends donc! Tiens, voici un projet qui vaut une tonne d'or.

Cette tonne d'or n'aurait été autre chose que la fondation du *Voleur*, recueil bizarre dont le titre — si téméraire — disait la spécialité. Pour la première fois, on mettait en pratique l'idée de prendre une paire de ciseaux en guise de rédacteur en chef et de faire une feuille de rognures avec ce qu'il y avait d'excellent dans toutes les autres. — La combinaison était si bonne, commercialement parlant, que l'idée du *Voleur* était volée dès le lendemain par trois ou quatre concurrences à la fois.

C'est l'usage.

* *

Ainsi dévalisé, mais pas encore dégoûté de faire du neuf, l'ingénieux inventeur imaginait une presse pour un public encore inconnu, pour ces abonnés naïfs qui jouent au cheval fondu et à la raquette. Il créait donc le *Journal des Enfants*, charmante brochure mensuelle, dans laquelle ont appris à épeler presque tous ceux qui sont aujourd'hui des hommes. Cette nouveauté paraissait si aimable que pas un littérateur en renom ne voulait s'exempter d'y prendre part. On arrivait vite à 25,000 abonnés. Les bénéfices étaient énormes.

Cette fois-ci encore l'idée de M. Lautour-Mézeray fut prise par les paresseux et par les capitalistes, comme les pommes de la Normandie sont cueillies sur les routes par les voyageurs insoucieux et par les vagabonds.

Que de journaux d'enfants! Vingt sont morts. Six ou sept sont restés debout. Ce sont sept Potoses qui donnent de grosses prébendes à leurs chanoines de propriétaires. Toute cette presse spéciale représente à l'heure qu'il est un capital de 4,000,000 de francs. — Voilà ce que c'est qu'une idée qui fructifie.

Pour en revenir au *Journal des Enfants*, il donnait à son fondateur de quoi mener la vie d'un prince. L'homme ne s'en privait pas. Il trouvait bon de faire l'Altesse du matin au soir. Par bonheur, dans ce temps-là, M. Lautour-Mézeray avait pour *factotum* un domestique comme il n'y en aura bientôt plus, un Toulousain madré qui avait appris l'arithmétique dans les antichambres de M de Villèle. Notre dandy trouvait piquant d'en faire son ministre des finances. C'était un raffinement d'ironie pour un libéral de 1830.

Le valet se nommait Joseph.

Joseph faisait main basse sur la caisse pour forcer son maître à faire des économies.

Joseph faisait le marché et allait spéculer sur le 5 pour 100 à la Bourse, comme M. Jacques Lefebvre, banquier, l'un des Régents de la Banque de France.

Dans le monde, M. Lautour-Mézeray disait, tout en remuant les branches d'or de son lorgnon :

— J'ai trouvé un nouveau moyen de faire des économies.

— Lequel donc?

— J'ai remplacé mon agent de change par mon domestique.

* *

Joseph était quelquefois employé à aller chercher *la copie* en retard chez les rédacteurs du *Journal des Enfants*. — MM. Éléonore de Vaulabelle, Louis Desnoyers, Frédéric Soulié, Jules Janin et Jules Sandeau ont reçu ses visites. — Joseph avait fini, grâce à ce frottement, par avoir un langage de bonne compagnie assez remarquable. Il s'exprimait mieux qu'un académicien membre de la commission du Dictionnaire.

Dans un hôtel garni d'étudiants, au pays Latin, rue du Battoir-Saint-André-des-Arts, où j'habitais en 1838, Joseph, qui avait quitté son maître, en était réduit à *faire les chambres*. — Un jour, tout en rangeant dans la mienne, il s'arrêtait, le plumeau à la main, et me racontait en gémissant les temps de sa splendeur passée.

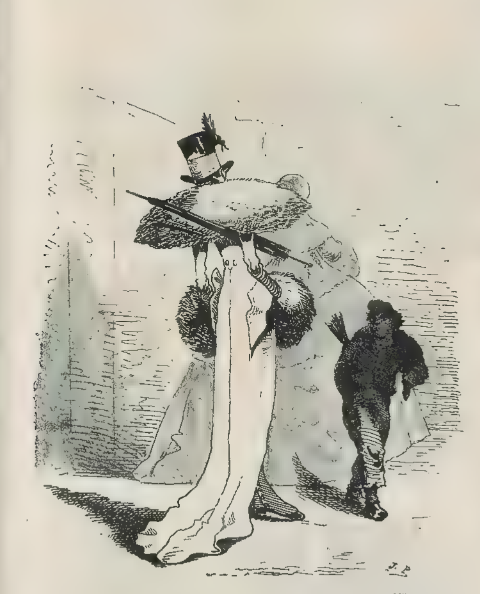
FAITS D'HIVER, — par J. PELCOCQ (suite).



Au coin du feu.



Dans la rue.



Cherchant à reconnaître sa marmotte dans la fourrure de ce mossieu.



Décidément cette robe n'est pas assez décolletée. Henriette, mettez donc du bois dans le feu... on gèle ici.

— J'aime messieurs les écrivains, me disait-il; ce sont quelquefois des hommes bien appris.

Là-dessus il entamait le chapitre des particularités.

— M. Jules Janin, un bon garçon; — l'on peut se moucher tout haut chez lui pendant qu'il écrit; ça ne le dérange pas. M. Alphonse Karr, il fait du jour la nuit, ferme ses volets et allume des bougies à midi, originalité d'auteur. Je veux crier par-dessus les toits que M. Alexandre Dumas est l'homme le plus poli de France, quoique à demi nègre et grand homme couronné. Quant au sieur de Balzac, c'est une autre paire de manches : il est bourru comme du mauvais vin à quatre sous.

***

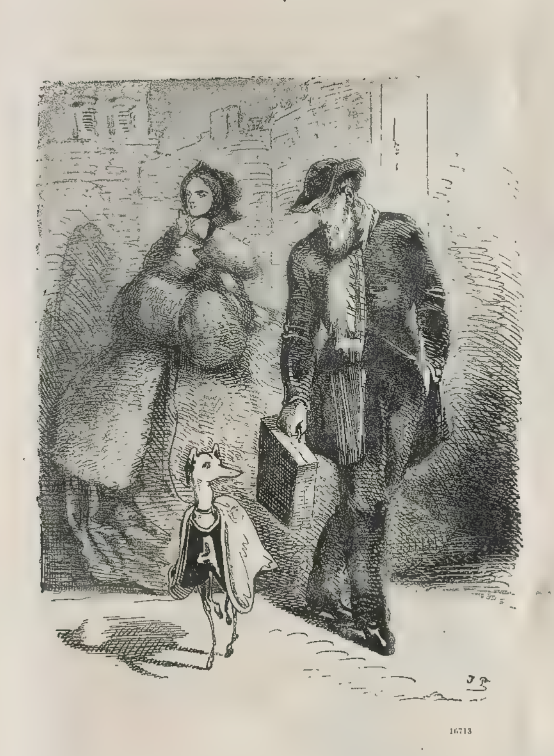
Ces paroles amères de Joseph contre l'auteur de la *Comédie Humaine* étaient un peu le reflet d'une brouille qui avait eu lieu entre l'illustre romancier et son maître, autrefois très-bons amis.

Au reste, M. Lautour-Mézeray racontait l'épisode d'une manière charmante.

Un soir, dans une causerie intime, l'homme du monde racontait à M. de Balzac les aventures de son grand-père, et M. de Balzac faisait dès le lendemain de son récit le thème d'un de ses romans. Là-dessus grande colère du journaliste.

— Messieurs, disait-il à ses amis, si vous avez un grand-

FAITS D'HIVER, — par J. Pelcocq (suite).



16713

« ... Et dire que j'en ai salué qui n'avaient qu'un chapeau de plus que lui? »



16714

A L'OPÉRA-COMIQUE, 11 HEURES 35.
Ah! que la brise est embaumée-e-e...
La belle nuit!....



167.5

PLACE FAVART, MINUIT QUINZE. — Brrrrr!!!...

père, cachez-le bien, ou sinon M. de Balzac vous le prendra pour en faire un personnage.

Le trait m'a paru caractéristique des mœurs littéraires du temps et digne d'être noté.

***

M. Lautour-Mézeray, grand ami du camélia, fleur au succès de laquelle il avait si puissamment contribué, avait créé un troisième recueil, le *Journal d'Horticulture*, livre mensuel, *vade-mecum* de châtelaines, plein de luxe et de gravures.

Notez, s'il vous plaît, qu'il se livrait à cette entreprise en 1833, c'est-à-dire quand Paris était réveillé tous les matins par l'émeute ou par le choléra. Mais qu'importait à une conviction si robuste? Il croyait qu'il n'y avait de nécessaire que le superflu. Dans ce recueil, rien n'était négligé pour éclairer les millionnaires obtus et pour charmer l'âme délicate des amateurs. A côté de savantes leçons d'arboriculture, on trouvait des recettes pour transformer en rivière un filet d'eau, pour arranger un bois avec trois platanes, pour marier les roses et les œillets, pour disposer le piédestal d'une statue, la situation d'un banc ou la salutaire trahison d'un piége à loups.

M. Lautour-Mézeray s'était dit :

— Tout le monde aristocratique français s'abonnera.

Le journal coûtait trente francs. — Il eut, au plus, 300 souscripteurs.

— Que je suis bête! s'écriait le spirituel fondateur, dans notre France mesquine, Béotie de l'avenir, les riches deviennent de plus en plus inintelligents. Ce qui reste d'aristocratie n'aime que les bouquets de violettes d'un sou. Fermons boutique

***

Dans les *Guêpes* de 1843, Alphonse Karr a consacré un chapitre aux fantaisies floréales de Lautour-Mézeray :

« Il y a, dit-il, des élégants qui dépensent leur fortune à nourrir une voiture à quatre chevaux; M. Lautour-Mézeray mettait, lui, sa voiture à sa boutonnière. Chacun son goût. »

***

Cependant, la preuve que cette autre idée de M. Lautour-Mézeray était née viable, c'est qu'elle respire et réussit fort bien aujourd'hui. A Paris, il y a des journaux d'horticulture, d'arboriculture et de floriculture. A Lyon fleurit le *Journal des Roses*, fait par Saint-Jean, le peintre, notre Redouté, et par sa fille. Ce journal a des abonnés dans tout l'univers connu.

— Marchons lentement, n'arrivons pas avant l'heure, disait Royer-Collard, qui disait toujours bien.

***

Sous Louis-Philippe, pendant le long ministère du 29 octobre, M. Lautour-Mézeray a abandonné les lettres et la vie élégante pour entrer dans l'administration. Il a été nommé sous-préfet de je ne sais quelle bourgade, et, après le 2 décembre, préfet d'Alger.

Les journaux ont annoncé sa mort, survenue après une longue et douloureuse maladie, le délabrement des facultés mentales, la ruine d'un esprit qui s'était prodigué.

Ceux qui ne pensent pas ne succombent jamais à l'invasion de ce mal-là.

Une fatalité bizarre a pesé sur les hommes de cette génération de 1830.

Préfet, M. Lautour-Mézeray administrait avec intelligence, comme tous les préfets et sous-préfets littéraires, comme Romieu, comme Capo de Feuillide, comme Bohain, comme Mazères, comme Gauja, comme Larrégus, comme vingt autres sortis de l'école polytechnique du journal. Mais le viveur et l'homme d'esprit s'éteignaient en lui. Exilé au fond des terres, il lui fallait l'air du boulevard, le mot du jour, le journal du soir, l'opéra nouveau, une

(*Voir la suite page 6.*)

FAITS D'HIVER, — par J. PELCOCQ (suite).



Glace à l'extérieur.

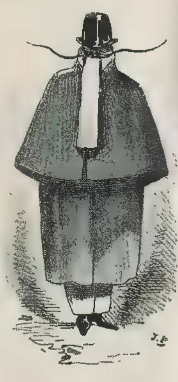


Glaces à l'intérieur.



16718

TOILETTE DE FEMMES.
Semis de rubis et d'émeraudes. La robe de Peau d'Ane est distancée de six longueurs.



16719

MODES D'HOMMES.
Genre : Frère, il faut mourir.



16720

« Et la garde qui veille aux barrières... de l'Opéra
» Est sujette à l'onglée. »



16721

Crédit ouvert chez la marchande à la toilette, œil fermé chez le charbonnier.
En avant donc le cotret de deux sous!



16722

Les philosophes de l'hiver.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



16723
A quelle catégorie d'artistes les femmes font-elles tort en agissant ainsi?

N° 2.



16724
A quel indice peut-on reconnaître la nationalité de cet individu?

N° 3.



16725
Devine, Gros-Jean, pourquoi ta basse-cour peut être comparée à la boutique d'un pharmacien.

lorgnette pour étudier la femme à la mode. Loin de tous ces principes du mouvement social, il n'était plus rien.

Il a succombé à peu près à la mort d'Eugène Briffault, l'un de ses anciens collaborateurs et convives. Eugène Briffault avait fini, à peu de chose près, comme Étienne Béquet. — Cela vient que dans le temps où ils étaient jeunes on usait avec frénésie de deux choses qu'il ne faut faire agir que modérément : le travail et le plaisir.

Philibert Audebrand.

LE GRAND BOSPHORE DE FRANCE.

D'aucuns se plaignent de l'aplatissement de notre époque; ils craignent de voir la France tourner au réalisme. Qu'ils se consolent et se rassurent! il naît encore plus d'une grande idée sous l'influence de son libre soleil, témoin celle du *Bosphore de France*.

Il y avait autrefois le Bosphore de Thrace, dans lequel, au dire d'Hérodote, les brigands faisaient disparaître les victimes de leurs déprédations. Mercure, le dieu des voleurs, a changé de caractère depuis ces temps héroïques; il s'est fait industriel pour gagner honnêtement sa vie, et s'est mis à la tête du progrès.

Le Bosphore de France réunira l'Océan à la Méditerranée en lui faisant traverser Paris. Ce gigantesque projet, dont la pensée appartient à l'un de nos éminents publicistes, fait pendant à celui du percement de l'isthme de Suez. Capital..., une bagatelle..., quelques centaines de millions...

Attendez la formation de la *Société du Bosphore de France*, et vous verrez que nos écus sont toujours patriotiques quand il s'agit de mener à terme une noble entreprise.

⁂

On me raconte les détails d'un dîner où l'idée sublime du *Bosphore de France* a été jetée sur le tapis entre la poire et l'ananas. La plupart de nos grands capitalistes étaient présents. L'amphitryon recueillait chacune de leurs objections et y répondait.

Un gros monsieur se déclara l'adversaire quand même du projet, sans vouloir décliner ses raisons.

— Mais enfin, qu'avez-vous à objecter? donnez-nous un simple argument, rien qu'un seul qui motive votre opposition, — lui dit vivement S... en lui administrant une troisième portion de charlotte russe que le gros monsieur dévorait en se barbouillant de crême.

— Merci, monsieur, — répondit celui-ci avec un sang-froid de batracien, — je crois avoir mangé plus que je ne pensais...

— En effet, monsieur, — reprend S... impatienté, je crois que *vous mangez toujours plus que vous ne pensez.*

Le gros monsieur jouait au naturel le proverbe des dindons de Loches *« qui ne disent rien et n'en pensent pas davantage »*.

⁂

La création du Bosphore de France ne profiterait pas seulement au commerce et à l'industrie en favorisant les transports d'importation et d'exportation; elle permettrait la réalisation du plan exposé par Fulton, il y a soixante-quatre ans, au Directoire, et approuvé par lui; il consistait à appliquer à toute la France un système de petits canaux destinés tant à l'écoulement des produits de l'agriculture qu'à l'irrigation des terres et à l'entretien de marais salants. Ce serait la vie portée d'un seul coup par cette immense artère dans mille endroits que l'isolement a stérilisés. On verrait bien alors si la France ne contient pas en elle-même les éléments d'une puissance maritime!

Antonio Watripon.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Le bohême P. d'A..: manquait souvent de dîner et de gîte; alors il s'accrochait bravement au premier camarade venu, et il fallait que celui-ci, bon gré, mal gré, le nourrît et le logeât.

Vach...., qui trouvait que le bohême revenait à lui et chez lui plus souvent qu'à son tour, se voyant abordé au moment où il tournait le boulevard pour entrer dans sa rue Mazagran, lui prit le bras et dit :

— Je ne loge plus ici.

— Tiens! je l'ignorais.

— J'ai eu congé parce que je recevais trop de vilain monde... Je ne dis pas ça pour toi.

— Je le pense bien. Et où loges-tu?

— Je ne loge plus... je perche. Tu vas voir.

Il emmène P. jusqu'au boulevard Bourdon, ôte ses souliers qu'il met dans sa poche, grimpe sur un orme magnifique, et s'y établit commodément.

— Que fais-tu donc?

— Je loge ici, et je t'invite à faire comme moi; seulement prends garde de me déborder en te couchant, et surtout ne tombe pas dans la ruelle.

⁂ Savez-vous que Grassot a quitté le théâtre pour le café? Le succès du *punch-Grassot* lui a donné du goût pour le commerce des alcools; il a acheté le café Minerve, près du Théâtre-Français. C'est là qu'il faut l'entendre donner la réplique à ses garçons alertes.

L'autre jour, un jeune gandin voulant voir de près le spirituel interprète du *Chapeau de paille d'Italie*, entre chez lui pour prendre son café, et croyant honorer l'ex-comédien en lui adressant un compliment du haut de sa grandeur, s'écrie :

— Monsieur Grassot, je vous aimais beaucoup, en dépit de votre organe, parce que vous jouiez fort bien les rôles de bête.

— Monsieur, repartit Grassot, votre suffrage est bien flatteur pour moi; vous devez vous y connaître, monsieur, votre père en faisait.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Il y a eu avalanche de nouveautés cette semaine. L'hiver arrive, les théâtres mettent leurs bûches au feu. Combien y en a-t-il qui, placées dans la cheminée au 1er décembre, ne deviendront pas des bûches de Noël?

Ce n'est pas pour le *Père prodigue*, d'Alex. Dumas fils, que je dis cela. Aucun de ses ouvrages n'a obtenu un triomphe plus éclatant au Gymnase. Succès de pièce et

d'acteurs. On a rappelé l'auteur, qui n'a pas voulu reparaître.

Ce n'est pas non plus les *Petites mains*, du Vaudeville, qui ne flamberont plus à Noël. Cette comédie en trois actes, de MM. Eug. Labiche et Ed. Martin, pose cette thèse audacieuse : « L'oisiveté est pour l'homme riche le » plus saint des devoirs; sa mission sociale se borne à dé» penser loyalement son argent et à faire vivre les pau» vres. Actif, laborieux, il prendrait nécessairement la » place de quelque pauvre diable. Le consommateur est » un travailleur comme un autre; c'est lui qui donne » l'impulsion à l'activité humaine; c'est pour lui que le » pauvre se fatigue, que les navigateurs traversent les » mers, que les locomotives franchissent les distances, » que l'industrie enfante des merveilles, que les poëtes » chantent, que les théâtres s'ouvrent le soir, et que » MM. Labiche et Martin font des comédies[1] »

Ce n'est pas tout; selon cette théorie paradoxale et spirituelle, il y a des gens créés tout exprès pour manger, boire et se divertir, tandis qu'il y a de pauvres êtres voués à la fatigue, condamnés à la géhenne du travail. Cette aristocratie et cet esclavage sont marqués par la nature. Avez-vous une petite main? vous êtes un passager payant sa place sur un navire que les grosses mains font mouvoir. Pilotes et matelots, tous gens à grosses et larges mains, sont à vos ordres, et vous n'avez qu'à laisser doucement et gaiement voguer vos petites mains.

Mais vienne l'orage... Ah! ma foi! ce cas n'a pas été prévu par les auteurs. Il faudra que les petites mains se mettent à la manœuvre. Vienne l'adversité, il faudra qu'elles travaillent encore. Car enfin, lorsqu'elles auront bien travaillé, les grosses mains auront acquis le droit au repos, et, quand les grosses mains se reposeront, qui nourrira les petites mains?

Les auteurs n'ont pas voulu aller si loin, ils ont tenu à prouver que la comédie pouvait être gaie, amusante, sans perdre de sa valeur. Ils ont réussi et grandement réussi. Cette œuvre est jouée à merveille par Félix, Parade, Saint-Germain, mesdemoiselles Bérangère et Pierson.

Voici *Yvonne*, drame lyrique de M. Scribe, musique de M. Limnander; je vous engage à prendre votre mouchoir, vous allez pleurer en musique, mais avec une certaine *mesure*, puis, après avoir poussé un *soupir*, vous ferez une *pause*.

Il s'agit de Vendée, où les bleus et les blancs se font des noirs. Après une distribution de horions assez émouvante, Hoche pacifie la Vendée, et les blancs deviennent des bleus, ce qui fait que bleus et blancs deviennent rouges de bonheur. Cet opéra tricolore flottera longtemps sur l'édifice de l'Opéra-Comique.

Le Théâtre-Déjazet nous a gratifiés d'une œuvre mimique parlée, chantée et musicale, portant ce titre : Le *Grand roi d'Yvetot*. Vous devinez que le grand roi c'est Paul Legrand, l'admirable Pierrot que vous savez : le Talma de la pantomime. Avec ce titre populaire du *Roi d'Yvetot*, les auteurs auraient pu faire un de ces gais vaudevilles comme le public les aime; ils ont mieux aimé s'effacer derrière le costumier et le décorateur. Les gens qui préfèrent une mise en scène éblouissante à un dialogue spirituel, leur sauront gré de cette modestie. Une mention honorable à la très-jolie musique de M. Fréd. Barbier.

Il me reste bien peu de place pour parler des deux pièces nouvelles du Palais-Royal. L'une se nomme *Voyage autour d'une marmite;* les auteurs, MM. Labiche et Delacour, ont montré les luttes cocasses d'un bon bourgeois qui est devenu amoureux de sa cuisinière. L'autre a pour titre *Coqsigrue poli par l'Amour*. Les auteurs sont MM. Albert Monnier et Éd. Martin (déjà nommé). Si nous ne parlons pas de ce vaudeville pour des raisons faciles à deviner, qu'il nous soit du moins permis de payer une dette de reconnaissance en remerciant avec effusion nos intelligents interprètes : MM. Brasseur, L'Héritier, Bardeau, et la ravissante mademoiselle Schneider.

ALBERT MONNIER.







NOUVELLE PRIME DU JOURNAL AMUSANT.

Nous avons le plus grand intérêt à ce que les renouvellements soient faits avant la fin de décembre, parce qu'à cette époque nous sommes accablés de travail et qu'il nous est impossible de ne pas commettre des erreurs dans les inscriptions des abonnements arrivant tous à la fois. Afin de décider nos abonnés à ne pas attendre les derniers jours de l'année, nous offrons une prime à tous ceux qui renouvelleront AVANT LE 25 DÉCEMBRE. — Cette prime est un très-charmant Album inédit, composé et lithographié par M. Darjou à son retour d'un voyage dans l'ouest de la France; il est intitulé :

VOYAGE COMIQUE EN BRETAGNE.

Nous l'adresserons *franc de port* à tout souscripteur qui, AVANT LE 25 DÉCEMBRE, nous enverra 20 fr. au lieu de 17 fr. pour un abonnement d'un an.

A tout souscripteur qui, AVANT LE 25 DÉCEMBRE, nous enverra 9 fr. au lieu de 5 fr. pour un abonnement de trois mois, ou 14 fr. au lieu de 10 fr. pour un abonnement de six mois.

Passé le 25 décembre, le prix sera rétabli pour tout le monde à 8 francs pris au bureau, et 10 francs envoyé franco.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 207. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 17 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit

UN CHENIL, — par MARCELIN.



Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien, disait Charlet.

UN CHENIL, — par MARCELIN (suite).



16727 Un vieux grognard.

16728 Le passage de la meute.

16729 A quoi rêvent les chiens ?... quel joli titre de romance !

J'ai très-bien diné.

Le calme d'une conscience pure.

16730 On a fait des sottises.

VOYAGE AUX PYRÉNÉES,

PAR M. H. TAINE.

Ce livre en est à sa troisième édition. — Il se présente cette fois en grande, très-grande toilette : papier satiné, caractères fondus exprès, tirage ultra-soigné, et quelque chose comme quatre cents vignettes de G. Doré. — M. Taine est un des trois ou quatre hommes — quatre c'est peut-être trop dire — dont peut s'enorgueillir la génération littéraire qui devait succéder à celle de 1830. Nous n'aurons certes pas l'outrecuidance d'essayer d'apprécier M. Taine comme écrivain; cela ne rentre ni dans notre compétence ni dans le cadre d'un *journal* qui doit avant tout être *amusant*. Mais chez M. Taine, comme chez tous les écrivains qui se rattachent à la vraie tradition française, le penseur, l'homme sérieux, est doublé d'un humoriste, d'un observateur qui ne croit pas déroger en sacrifiant à la gaieté vive et même un peu gamine, qui enfin rit à gorge déployée sans craindre de s'agrandir la bouche et de montrer ses trente-deux dents.

Ceux qui ont lu le *Voyage aux Pyrénées* sont déjà de mon avis; il ne s'agit plus que d'y ranger les autres. C'est ce que je vais essayer par quelques citations.

***

Il termine ainsi une charmante et poétique description de la route de Dax à Orthez :

« Ici votre voisin vous tire par la manche en criant : « N'est-ce pas, monsieur, que le gigot d'Orthez ne donne point de crampes à l'estomac? »

« Vous sursautez ; puis un instant après vous remettez le nez à la portière. Mais la sensation a disparu : le mouton de Dax a tout effacé. Les prairies sont des kilogrammes de foin non fauché; les arbres des stères de solives, et les troupeaux des biftecks qui marchent. »

***

« Le désintéressement n'est pas une vertu de montagne. Dans un pays pauvre, le premier besoin est le besoin d'argent. On dispute pour savoir s'ils considèrent les étrangers comme une proie ou comme une récolte. Les deux opinions sont vraies : c'est une proie qui chaque année donne une récolte. Voici un détail bien petit, mais capable de montrer avec quelle dextérité et quelle passion ils tondent un œuf.

« Paul dit un jour à une servante de remettre un bouton à son pantalon. Au bout d'une heure elle vient avec le pantalon, et d'un air indécis, inquiet, comme si elle craignait l'effet de la demande : « C'est un sou, » dit-elle.

« Paul tire le sou sans mot dire et le donne. Jeannette s'en va sur la pointe du pied jusqu'à la porte, se ravise, revient, prend le pantalon et montre le bouton : « Ah! c'est un beau bouton ! (Une pause.) Je n'en avais pas dans ma boîte. (Autre pause plus longue.) J'ai acheté celui-là chez l'épicier : c'est un sou » Elle se dresse avec anxiété. Le propriétaire de la culotte, toujours sans mot dire, donne un second sou.

« Il est clair qu'il y a là une mine de sous. Jeannette sort, et un instant après rouvre la porte. Elle a pris son parti, et d'une voix aiguë, perçante, avec une volubilité admirable. « Je n'avais pas de fil, il a fallu acheter du fil; j'ai usé beaucoup de fil, c'était du bon fil; le bouton ne partira plus, je l'ai cousu bien fort : c'est un sou. » Paul pousse sur la table un troisième sou.

« Deux heures après, Jeannette, qui a fait ses réflexions, reparaît. Elle prépare le déjeuner avec un soin minutieux; elle essuie attentivement les moindres taches, elle adoucit sa voix, elle marche sans faire de bruit, elle est d'une prévenance charmante; puis elle dit en déployant toutes sortes de grâces obséquieuses : « Il ne faut pas que je perde ; vous ne voulez pas que je perde; l'étoffe était dure, j'ai cassé la pointe de mon aiguille. Je ne le savais pas tout à l'heure, je viens de le voir : c'est un sou. »

« Paul tire le quatrième sou, en disant de son air grave : « Courage, Jeannette; vous ferez une bonne maison, ma fille. Heureux l'époux qui vous conduira, candide et rougissante, sous le toit de ses ancêtres! Allez, brossez mon pantalon. »

Quel charmant récit. Vit-on jamais touche plus fine et plus légère ?

***

« Du temps de Napoléon, un préfet gourmandait un paysan aisé qui ne payait pas ses contributions; l'autre répondit avec une franchise d'honnête homme : « Ma foi, Excellence, ce n'est pas ma faute. Voilà quinze jours que je vais tous les soirs avec ma carabine me poster sur la route pour voir s'il ne passera personne. Personne ne passe; mais je vous promets d'y retourner jusqu'à ce que j'aie ramassé les ducats que je vous dois. »

***

« Ce qui me plaît dans l'histoire, » dit ailleurs M. Taine, « ce sont les petites circonstances et les détails de caractère. »

« Le jour où Jérusalem fut prise, on avait fait grâce à beaucoup de musulmans. Mais le lendemain, les autres, *fâchés* de voir qu'il y avait encore des infidèles en vie, montèrent sur les toits du temple et massacrèrent et déchirèrent tous les Sarrasins, hommes et femmes. »

***

Le trait suivant est tiré du siége d'Antioche : « Beaucoup de nos ennemis moururent, et d'autres pris furent

UN CHENIL, — par MARCELIN (suite).


16731

LE VALET DE CHIENS.
Car les chiens de bonne maison ont aussi leurs domestiques.


16732

ON EST SUSCEPTIBLE.
— Est-il drôle ce chien-là! il s'appelle Corsaire, mais il ne veut répondre que quand on l'appelle Petit-Mimi.


16733

I. LE DINER DES CHIENS.
On leur coupe d'abord quelques tartines.


16734

II. LE DINER DES CHIENS.
— C'est ça une soupe qui tient l'estomac! on bâtirait des maisons avec!

conduits devant la porte de la ville, et là on leur coupait la tête, *afin de rendre plus tristes* ceux qui étaient dans la ville. »

* * *

« ... Chaque siècle a son degré de décence, lequel est pruderie pour tel autre et polissonnerie pour tel autre. Les Chinois trouvent horriblement immodestes nos pantalons et nos manches d'habits collants. Je sais une dame, Anglaise à la vérité, laquelle n'admet que deux parties dans le corps : le pied et l'estomac; tout autre mot est indécent; de sorte que lorsque son petit garçon fait une chute, la gouvernante doit dire : « Madame, M. Henri est tombé sur l'endroit où le haut des pieds rejoint l'estomac. »

* * *

« ... Quand Henri VIII d'Angleterre eut salué François Ier au camp du Drap d'or, il l'empoigna à bras-le-corps et voulut, par gaieté, le jeter par terre; mais le roi, bon lutteur, le mit à bas par un croc-en-jambe. Imaginez aujourd'hui l'empereur Napoléon accueillant de cette façon à Tilsitt l'empereur Alexandre... »

UN CHENIL, —



III. LE DINE…
Ces messieur…

***

Paul est monté sur le pic du Midi de Bigorre; voici son journal de voyage :

« Départ à quatre heures du matin dans la vapeur. Des pâturages de race à travers la vapeur; on voit la vapeur. Le lac d'Onces à travers la vapeur; même vue.

» Hourque des Cinq-Ours. Plusieurs taches blanchâtres ou grisâtres dans un fond blanchâtre ou grisâtre. Contempler, pour s'en faire une idée, cinq ou six pains à cacheter, d'un blanc sale, collés derrière une feuille de papier brouillard.

» Commencement de l'escarpement; montée au pas, à la queue l'un de l'autre, cela me rappelle le manége Leblanc, et les cinquante chevaux qui avancent gracieusement dans la sciure de bois, — chacun ayant le nez contre la queue du précédent, et la queue contre le nez du suivant; — le jeudi, jour de sortie et d'équitation pour les colléges. Je me berce voluptueusement dans ce souvenir poétique.

» *Première heure :* Vue du dos de mon guide et de la croupe de son cheval. Ce guide a une veste de velours bouteille avec deux raccommodages à gauche et un à droite; le cheval est d'un brun sale et porte les marques de la cravache. Quelques gros cailloux sur le sentier. Je pense à la philosophie allemande.

» *Deuxième heure :* La vue s'élargit; j'aperçois l'œil gauche du cheval du guide. Cet œil est borgne; il ne perd rien.

» *Troisième heure :* La vue s'élargit encore. Vue de deux croupes de cheval et de deux vestes de touriste, qui sont à quinze pieds au-dessus de nous. Vestes grises, ceintures rouges, bérets. Ils jurent et je juré. Cela nous console un peu.

» *Quatrième heure :* Joie et transports; le guide me promet, pour la cime, la vue d'une mer de nuages.

» *Arrivée :* Vue de la mer de nuages. Par malheur, nous sommes dans un des nuages. Aspect d'un bain de vapeur quand on est dans le bain.

» *Bénéfices :* Rhumes de cerveau, rhumatisme aux pieds, lumbago, congélation : bonheur d'un homme qui aurait fait huit heures antichambre dans une antichambre sans feu.

» — Et cela arrive souvent?

» — Deux fois sur trois. Les guides jurent que non. »

***

Qu'est-ce qu'un journalier a gagné à nos trente siècles de civilisation? Il y a gagné pourtant; quand nous nous accusons, c'est que nous oublions l'histoire. Il n'a plus la petite vérole ni la lèpre; il ne meurt plus de faim comme au quinzième siècle, sous Monluc; il n'est plus brûlé comme sorcier, ce qui arriva encore sous Henri IV; il peut, s'il est soldat, apprendre à lire, devenir officier : il a du café, du sucre, du linge. *Nos fils diront que c'est peu;* nos pères auraient dit que c'est beaucoup.

Pour copie conforme :
GUSTAVE BOURDIN.

LA VIE EN PLEIN VENT.

PETITE GAZETTE.

I

Ce que c'est que la vie en plein vent. — Paris, ville du mouvement et de l'imprévu. — Journalistes. — Romanciers. — Auteurs dramatiques. — Quelques anciens. — Cent mille francs sur un brelan. — Prêtez-moi dix sous. — A propos des chiens. — Histoire d'un Limousin. — Considérations sur la grandeur et la décadence de la race canine. — Jean-Jacques Rousseau.

Si la Halle au poisson est l'endroit de Paris où il se fait le plus de fleurs de rhétorique, la rue est assurément le théâtre sur lequel il se joue le plus de drames. Attachez dans un seul faisceau Eschyle, Sophocle, Calderon de la Barca, Shakspeare, Schiller, Gœthe, Alexandre Dumas

Marcelin (suite).



hiens.

servis.

et tous nos dramaturges de quatre pieds dix pouces, vous ne parviendrez pas, j'imagine, à rencontrer dans les œuvres réunies de cette pacotille de grands poëtes autant d'éléments sombres, comiques, animés et inattendus qu'il s'en trouve dans une seule journée de la grande ville. La vie en plein air peut se déployer à Londres sur un cercle plus large; à Jedo, elle est plus pittoresque; à New-York, elle est plus tumultueuse; à Dehly, plus poétique; à la Haye, plus riche; à Naples, plus bruyante; à Madrid, plus grave; à Tombouctou, plus naïve; à Rome, plus imposante; à Taïti, plus voluptueuse. Nulle part elle n'est et ne saurait être aussi agitée ni aussi changeante qu'à Paris.

Cela est si vrai que nos vingt journaux quotidiens consacrent avec une ponctualité des plus scrupuleuses trois de leurs immenses colonnes en petit texte à raconter ce qui se passe dans les deux mille rues de la capitale du monde dramatique. Je vois de près les conteurs, je puis vous dire qu'ils se condamnent à une concision lacédémonienne, afin de ne pas trop dévorer l'espace de cinq cents lignes à cinquante-cinq *n* chacune qui leur sont dévolues. En général, une aventure lamentable comme celle de la famille des Atrides ne demande pas plus de dix lignes. Que de faits tragiques dans un mois! que d'épisodes ou comiques, ou divers, dans une semaine seulement! Huit jours de la *Gazette des Tribunaux* auraient donné la chair de poule à cet Aristote qui pâlissait au récit du seul festin de Thyeste. Ce que je dis là, c'est d'ailleurs l'A B C de la statistique morale. Depuis vingt années, le roman, qui explique tout, qui exploite tout, et le théâtre, qui vient tondre sur le roman, ont largement vécu de ces particularités fantasques de ce kaléidoscope qu'on appelle la vie parisienne. De Paris, le lecteur et le spectateur avalent toute chose avec un louable et éternel empressement : *Notre-Dame de Paris*, la *Tour de Nesle*, la *Tour Saint-Jacques-la-Boucherie*, le *Vieux Paris*, le *Nouveau Paris*, les *Mystères de Paris*, les *Drames de Paris*, le *Bourreau de Paris*, le *Chiffonnier de Paris*, le *Barbier de Paris*, le *Bourgeois de Paris*, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, le *Diable à Paris*, *Paris à table*, *Paris dans l'eau*, *Paris la nuit*. Bref, ce serait à écrire une nomenclature longue comme d'ici à Pékin s'il fallait énumérer tout ce qu'il y a déjà eu, tout ce qu'il y a aujourd'hui et tout ce qu'il y aura désormais de prose et de vers dans cette mine intarissable : le pavé de Paris.

* * *

Je ne dis pas, et j'ai grand tort sans doute, qu'il y a eu, longtemps avant nous, de vingt à trente hardis et illustres pionniers qui se sont mis à défricher ce sol si riche. Sans remonter au déluge ni à Jules César, ni à Sauval, ni à l'École des chartes, il faut citer Mercier, Rétif de la Bretonne, le Cousin Jacques, Fournier-Verneuil, Dulaure, les Ermites, les Rôdeurs, J. de Saint-Victor, Ch. Nodier et Privat d'Anglemont, le dernier de leur race

J'en oublie.

Cependant, pour faire un peu comme tout le monde, je vais me mettre, moi millième, à flâner aussi dans ce vaste champ de la vie de Paris, toujours racontée et toujours inconnue. N'ayez aucune crainte : il y a encore à dire. Ce Paris en plein vent, la caricature ne l'a pris que de profil, le théâtre ne l'a joué qu'au point de vue de la plastique, le roman n'a esquissé que quelques-unes de ses mœurs; l'entre-filet du journal ne le dit que sommairement; l'antiquaire l'a trop pris dans son passé; l'utopiste le rêve trop dans son avenir; l'optimiste le voit trop dans son présent. Il y a, je crois, à s'emparer de tous les procédés, et à le prendre, en marchant, dans sa nature si complexe.

Voilà donc ce que j'entends faire.

* * *

Sans plus de préambule, je commence.

* * *

Il n'y a pas encore bien longtemps tout Paris a pu voir pendant plusieurs années dans le jardin du Palais-Royal un homme qui demandait l'aumône en disant qu'il avait perdu à la bouillotte d'un seul coup cent mille francs, c'est-à-dire toute sa fortune.

CRIS DE PARIS, — par Randon.



16736

Ah! ah! le voilà celui qui règle le soleil : le rrraccommodeur de coucous!



16737

Cassées les vertes! Toutes cassées les belles noix vertes!



16738

Avez-vous rêvé de chiens?... Avez-vous rêvé de chats?... Avez-vous rêvé que vous tombiez dans un puits?... Voilà un passe-lacet, un cure-dents, un cure-oreilles en ivoire, et votre bonne aventure pour un sou.

— Monsieur, ajoutait-il, j'avais brelan d'as (et il montrait trois as au fond de son chapeau, qu'il conservait en mémoire de sa seule aventure), auriez-vous tenu?

On lui répondait immanquablement.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, poursuivait-il en poussant un profond soupir, je trouvai un brelan quatrième de huit.

Et en guise de conclusion :

— Monsieur, vous aurez bien l'obligeance de donner dix sous à un pauvre diable qui a perdu cent mille francs sur une carte.

***

Les chiens ont été bien plus nombreux dans l'ancien Paris qu'ils ne le sont dans le nouveau. Il y a un peu moins de cent ans, on prétendait qu'il y en avait six cent mille. Un beau chiffre, comme vous voyez. — Nous connaissons tous l'épisode de Jean-Jacques Rousseau, mordu. Était-ce par rancune que le citoyen de Genève, devenu résidant de Paris, s'écriait : « Quelle quantité énorme de » pain, de viande, de lait et de sucre prodiguée presque » en pure perte dont les pauvres profiteraient! » Je vous laisse à penser si Jean-Jacques Rousseau eût été partisan de la capitation de dix francs par an imposée à la race canine. Et pourtant cette loi est antipythagorienne, ainsi que l'a dit M. Pierre Leroux, disciple de l'auteur du *Contrat social*.

Dans le temps où les chiens étaient si vivement aimés des Parisiens, un bon Limousin, en passant sur le pont Neuf, vit vendre vingt-quatre livres d'alors, près de quarante d'aujourd'hui, une levrette grosse comme le poing fermé. Il en conclut que l'espèce canine était très-précieuse dans la capitale.

— On peut faire avec ça un commerce avantageux, pensait-il.

Il se hâta de retourner dans son pays pour revenir bientôt avec une troupe de chiens d'une grosseur énorme.

— Si l'on a donné un louis pour une petite bête de rien du tout, disait-il, que ne fera-t-on pas pour les animaux de haute taille?

Les femmes de bon ton auxquelles il proposait son troupeau ne savaient que rire aux éclats à son aspect.

— Brave homme, lui disait un exempt, si M. de Crébillon père vivait encore, il pourrait vous acheter toute votre nichée. Ce grand homme aimait les chiens. Mais si vous persistez à les tenir auprès de vous sans les nourrir, je vous mettrai en fourrière tous ensemble.

(*A bientôt la suite.*)

Philibert Audebrand.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

En 1840, au cimetière Montmartre, sur la fosse entr'ouverte de Burat de Gurgy, romancier et auteur dramatique maintenant oublié, M. Granier de Cassagnac a raconté l'origine de sa vie littéraire. Il était arrivé à Paris en 1833, venant de Toulouse, avec deux amis : Burat de Gurgy, qui succombait à une affection de poitrine, et Louis de Maynard, créole de nos colonies, auteur d'*outre-mer*, qui avait été tué en 1839 à la Martinique dans un duel à la carabine. — M. Granier de Cassagnac avait l'air d'ajouter qu'il n'irait pas loin lui-même. « Les plus jeunes ne sont pas destinés à vieillir, » disait-il.

On sait que ses prévisions à cet égard ne se sont pas justifiées.

Cependant peu d'écrivains auront eu une existence plus orageuse; M. Granier de Cassagnac est entré dans la littérature par deux articles fameux du *Journal des Débats* dirigés contre M. Alexandre Dumas. Cet incident a été sur le point de faire naître une rencontre armée. A la *Presse*, de M. Émile de Girardin, il a eu deux ou trois fois maille à partir avec les radicaux du *National*, successeurs d'Armand Carrel, qui demandaient toujours à se battre. A Haïti, où il était allé étudier la question de l'esclavage et du travail libre, il a été sur le point (c'est lui qui le raconte), d'être dévoré par un charivari hurlé par trois cents noirs. Au *Globe*, il a eu des *explications orageuses* avec toute la gauche du temps. A l'*Époque* de M. Félix Solar, il a eu avec M. Émile de Girardin, son ancien patron, un duel de paroles et d'alinéas qui devait dégénérer par une promenade commune au bois de Boulogne, avec des pistolets ou des épées; et dans tout cela, grâce au ciel, il n'a jamais eu une égratignure.

J'oublie à dessein une affaire avec M. Creton, représentant d'Amiens à la Législative, parce que cela se rapportait à la politique courante.

***

Toutefois ses affaires les plus sérieuses auront été ses polémiques avec M. Alexandre Dumas.

Ce dernier, dans une préface autobiographique publiée en 1833 par la *Revue des Deux-Mondes*, s'efforce déjà de répondre à M. Granier de Cassagnac, dont il fait exprès d'estropier le nom. Il s'écrie :

« Je me trouve entraîné à dire ces choses, parce que, » génie à part, on me fait aujourd'hui la même guerre » que l'on faisait à Shakspeare et à Molière; parce qu'on » en vient à me reprocher jusqu'à mes longues et persé» vérantes études; parce que, loin de me savoir gré » d'avoir fait connaître à notre public des beautés scéni» ques inconnues, on me les marque du doigt comme des » vols, on me les signale comme des plagiats. Il est vrai, » pour me consoler, que j'ai du moins cette ressemblance » avec Shakspeare et Molière, que ceux qui les ont atta» qués étaient si obscurs qu'aucune mémoire n'a con» servé leurs noms. Cela vient de ce qu'un homme d'art » qui sait par expérience ce que la plus petite œuvre » coûte n'appuiera jamais de l'autorité de sa signature » qu'une attaque consciencieuse et mesurée. Certes le » nombre de nos critiques littéraires est grand, et dans » ce nombre il y a des noms d'hommes qui ont une puis» sance de production : Sainte-Beuve, Loeve-Veymar, » Planche, Latouche, Rolle, J. Janin, E. Becquet. A » peine si je connais quelques-uns d'entre eux; il y en a » même parmi eux que je n'ai jamais vus. Tous ont, cha» cun à leur tour, jugé bien diversement les huit drames » que j'avais donnés à l'âge de vingt-neuf ans : eh bien, » je porte le défi à chacun d'eux d'oser pour lui-même » signer de toutes les lettres de son nom les deux articles » du *Journal des Débats* signés de la lettre G. »

Et plus bas, en forme de Note, M. Alexandre Dumas ajoute :

« On m'apprend que ces articles sont d'un M. *Grenier* » ou *Garnier de Cassagnac*. »

***

Dans toute la littérature d'alors on prétendait que ces fameux deux articles signés G. avaient été inspirés par M. Victor Hugo, alors en froid avec son confrère l'auteur d'*Antony*.

Aussi ce dernier ne tarissait-il pas en jeux de mots contre son illustre confrère de la place Royale.

Par exemple, il disait :

— Le Théâtre-Français, épuisé par *Angelo, tyran de Padoue*, est tout en désarroi. Quand les comédiens voient entrer Victor Hugo, ils lui disent : *Sauvez-vous!* Quand c'est moi qui entre, ils crient : *Sauvez-nous!*

***

M. de Corbière (jadis Corbière tout court) était issu d'une excellente famille de bourgeois bretons. Sa mère, royaliste de bonne roche, n'en revenait plus de voir son fils anobli et à la tête de l'État; elle ne voulait pas y croire. Dans son étonnement, la brave femme disait :

— Mon fils, on prétend que l'autorité de nos rois est rétablie et que les bons principes sont en vigueur; mais c'est un faux bruit qu'on fait courir, puisque vous voilà ministre, vous qui êtes un homme de rien.

P. A.

Grenoble, 4 décembre 1859.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous apprendre que mon fermier est venu hier en ville pour m'informer qu'il allait à la foire de Saint-Just acheter un porc. Je l'ai, comme d'usage entre nous, chargé d'en acheter aussi un pour mon compte.

Je reçois aujourd'hui de lui la lettre suivante :

« J'ai acheté hier, comme il était convenu, deux cochons, l'un pour vous, l'autre pour moi, ils ont coûté trente écus chaque.

« Le vôtre est mort ce matin. »

Croyant la chose digne de l'*Esprit des Paysans*, par Baric, je vous la livre pour que vous en fassiez tel usage que vous jugerez convenable.

Je vous prie de vouloir bien agréer, etc.

Giroud Vor.

THÉATRES.

On ne saurait glisser légèrement sur une œuvre nouvelle de M. Alexandre Dumas fils. Il y a une telle puissance de volonté, une telle conscience dans tout ce qu'il produit, qu'il faut s'arrêter et saluer.

M. Dumas fils est né heureux, le bruit qu'on fait avant l'apparition de ses ouvrages, loin de lui nuire, le sert énormément. Pour la masse bourgeoise du public qui va voir le *Père prodigue* au Gymnase, c'est l'histoire du père de l'auteur racontée par son propre fils.

La pièce commence, le naïf spectateur voit bien vite qu'il s'est trompé, que les ressemblances ne se trouvent pas dans les caractères, mais seulement dans quelques détails. Au lieu d'être désenchanté, il est content de trouver un bon fils qui exalte les défauts de son père jusqu'à en faire des qualités. Il est heureux de rencontrer l'honnête homme sous l'auteur dramatique. Il bat des mains et ne pense pas qu'on lui a volé son argent.

C'est l'un de ces bons bourgeois qui, avant la représentation de la comédie du Gymnase, rencontra Dumas fils dans une maison tierce et lui dit :

— Est-il vrai que vous avez voulu peindre votre père dans le *Père prodigue?*

— Non, répond le fils; dans ce cas j'aurais fait le *Père prodige*.

Quelques esprits timorés crient à l'immoralité devant la vérité de certains détails de mœurs. Molière, Balzac et tous les grands esprits qui ont scruté le cœur humain ont toujours procédé de la même manière. Tout médecin qui veut guérir son malade doit commencer par examiner la plaie à nu.

La pièce est admirablement jouée. Lafont est magnifique dans ce beau rôle du *Père prodigue*, dont il a toutes les qualités : l'esprit, la légèreté, le bon ton suprême, la sensibilité, le pathétique. Il a obtenu un des plus formidables succès que nous ayons jamais enregistrés. Lesueur, Dupuis, mesdames Rose-Chéri, Dieudonné, ont joué avec ce bel ensemble de talent qu'on retrouve si souvent au Gymnase.

M. Alexandre Dumas fils, rappelé sur la scène par les clameurs d'une salle enthousiasmée, a eu assez de respect de sa dignité personnelle pour ne pas paraître devant la rampe. C'est bien assez de *redemandages* d'acteurs à n'en plus finir. Ne nous laissons pas entraîner dans les abus de l'Italie théâtrale.

Sous la direction habile de Bocage, le théâtre Saint-Marcel a rouvert ses portes. On a plaisanté l'Odéon sur son éloignement du centre parisien, que dira-t-on de Saint-Marcel? C'est une véritable province dans Paris, et il est plus facile d'aller à Rouen ou à Orléans qu'au quartier Mouffetard, ce beau berceau de la motte à brûler, cette nécropole du chiffon ramassé dans les tas d'ordures.

Aujourd'hui, grâce à M. Bocage, le théâtre a subi une transformation complète. La salle, remise à neuf et convenablement éclairée, réunissait le premier jour un public spécial, où les arts, la presse, la littérature et le théâtre étaient représentés. On a joué l'*Amour*, légende allemande de M. Paulin Niboyet, qui a réussi.

On a beaucoup applaudi la musique savante, trop savante, de M. Lacombe, exécutée sous la direction de M. Conninck. Les chœurs ont été bien chantés par les élèves du Conservatoire.

En ce moment où l'on s'occupe tant de décentraliser les théâtres, il y a peut-être une chance de succès pour le théâtre Saint-Marcel.

Albert Monnier.

Samedi, 17 courant, ouverture des Bals masqués de l'Opéra. Nos artistes seront à leur poste; ils taillent déjà leurs crayons et se préparent à nous dessiner les épisodes, les accidents, et, autant que possible, les splendeurs du royaume que Strauss remplit de sa gloire. A bientôt donc les scènes du Bal masqué.

Au moment où l'on va s'occuper des livres d'étrennes, nous recommandons à nos abonnés la librairie Rigaud, galerie Vivienne, dans laquelle ils trouveront tous les plus beaux livres illustrés, tous les livres d'art et de nouveautés, tous les livres d'instruction et d'amusement pour les enfants; en un mot, tout ce qui se publie à Paris de bon, de beau et d'utile.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES
CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. A quelle catégorie d'artistes les dames font-elles tort en agissant ainsi?

Aux portraitistes, puisqu'elles se *peignent* elles-mêmes.

N° 2. A quel indice peut-on reconnaître la nationalité de cet individu?

Rien qu'à sa physionomie, qui annonce évidemment l'état de gêne (de Gênes).

N° 3. Devine, Gros-Jean, pourquoi ta basse-cour peut être comparée à la boutique d'un pharmacien.

C'est parce qu'elle renferme quantité de *volatiles* (*volatils*).

ÉTRENNES DE 1860.

PUBLICATIONS DU *JOURNAL AMUSANT*, 20, RUE BERGÈRE.

ALBUMS SÉRIEUX POUR SALONS.

Album de dessins de crochet, filet et tapisserie. Pour remplacer les dessins fort laids, fort mal imprimés, et qui se vendent si cher, nous offrons un Album qui, au prix ordinaire de ces dessins-là, représenterait plus de 50 francs, car il contient un très-grand nombre de modèles. Nous le vendons : pris au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les seuls abonnés, rendu *franco*, 6 fr.

Six tableaux de Compte-Calix, scènes coloriées de la BONNE COMPAGNIE DE PARIS. — Les dessins de cet album sont reproduits par la gravure sur acier et coloriés à l'aquarelle. — Album de salon. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Douze nouveaux travestissements par Gavarni. Album composé de dessins de Gavarni, reproduits en gravure sur acier et coloriés d'une façon très-élégante. — C'est un ouvrage fait pour les salons. Prix, 15 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Vie élégante de la société parisienne. Dessins de Compte-Calix, gravés sur acier. — Cet album, qui représente avec fidélité la bonne compagnie de Paris, est fait spécialement pour les salons. — Les gravures sont charmantes. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Costumes de la cour des rois de France. Album de charmants dessins représentant les plus jolis costumes de la cour depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, par Compte Calix; gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Keepsake des dames. Album composé de 20 costumes de différents pays, coloriés et brochés sous une couverture glacée et titre doré. Prix, 12 fr. Pour nos abonnés, 8 fr., rendu *franco*.

Musée français, choix de cent gravures. Très-grand et très-intéressant album pour une table de salon. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, 5 fr.

Guide du sellier-harnacheur, dessins et explications faits pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Ouvrage publié par un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Baumann. Prix du cahier, 15 fr.

PUBLICATIONS D'ART.

Musée de Costumes des différents peuples modernes. Nous avons entrepris une collection qui n'existe pas dans le commerce; déjà nous sommes arrivés à publier 425 costumes *français*, *allemands*, *italiens*, *espagnols*, *portugais*, *russes*, *turcs et égyptiens*, *américains*, etc. — Les artistes, les costumiers, les amateurs, tous ceux enfin qui ont besoin de connaître ou qui désirent connaître les costumes de tel ou tel pays, éprouvent les plus grandes difficultés à les trouver. Le *Musée de costumes* les affranchira de toutes peines à ce sujet. Chaque dessin, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle se vend 40 centimes. — (Ils peuvent s'acheter séparément les uns des autres.)

Les 425 costumes parus jusqu'à ce jour se divisent ainsi :

Costumes de France	100
— d'Algérie et colonies	44
— de Turquie, Égypte, etc.	60
— de Russie	37
— d'Espagne et Portugal	37
— d'Italie et Piémont	42
— d'Allemagne	28
— de Suisse et Tyrol	26
— d'Amérique	27
— de Hollande	14
— de Suède et Danemark	10
	425

Vingt grandes lithographies de Gustave Doré. Pour les amateurs nous avons fait tirer sur les pierres mêmes ces dessins de M. Gustave Doré, avant qu'ils fussent mis en relief par le procédé Gillot, pour être imprimés typographiquement dans le *Musée français*. Prix, 20 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 12 fr.

Le Dessin sans maître, MÉTHODE CAVÉ, pour apprendre à dessiner de mémoire, par Mme Marie-Elisabeth Cavé. Ouvrage approuvé par MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET, etc. — Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Seconde partie du dessin sans maître. LA COULEUR, par Mme Marie-Élisabeth Cavé, méthode approuvée par M. Eugène Delacroix. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Cours de dessin sans maître, d'après la méthode de Mme Cavé. Dessins choisis par Mme Cavé et exécutés sous sa direction pour former les modèles à copier d'après sa méthode. *Trois cahiers* de figures, paysages et animaux; *un cahier* de dessin industriel. Prix de chaque cahier, 10 fr. — Les cahiers se vendent séparément.

Croquis de figures et d'animaux destinés à animer les paysages, par Dubuisson. Ces dessins forment d'excellents modèles pour apprendre à faire des croquis. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Modèles de croquis par H. Bellangé. Tout le monde dessine — plus ou moins. — Très-peu de personnes savent faire le croquis d'une personne ou d'une chose qu'elles voient ou qu'elles ont vue. Il est cependant très-facile d'apprendre à croquer : il suffit de copier de bons modèles de croquis, et lorsqu'on est arrivé à les copier facilement, de s'exercer à faire soi-même des croquis d'après nature. — Les croquis de Bellangé sont les meilleurs guides qu'on puisse suivre. — L'album que nous annonçons contient 50 feuilles remplies de croquis. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

AMUSEMENTS.

Cartes de visite amusantes. Cent dessins différents imprimés sur petit carton mince et formant des cartes sur lesquelles on inscrit son nom. Prix des 100 dessins, 5 fr.; rendus *franco*, 6 fr.; pour les abonnés, rendus *franco*, 3 fr.

Découpures fantasmagoriques, amusement des veillées, composées par Platel. Ces dessins découpés et placés ensuite entre la lumière d'une bougie et la muraille projettent sur celle-ci des ombres fantastiques et présentent des effets curieux.

Trois cahiers différents. — Chaque cahier se vend, rendu *franco*, 4 fr. — On peut n'acheter qu'un ou deux cahiers.

Découpures de patience, par Kreutzberger. Des dessins noirs sur fond blanc sont imprimés sur un papier dont l'envers est tout noir. On découpe avec soin le dessin, et lorsqu'il est découpé, il devient impossible de comprendre qu'il a été fait avec facilité et n'a demandé que de l'adresse et de la patience. Il a tout à fait l'air d'un dessin exécuté par ces habiles découpeurs dont le talent surprend tout le monde. — Le cahier contient plus de 40 dessins, grands et petits. Prix du cahier, rendu *franco*, 4 fr.

ALBUMS COMIQUES.

Histoire d'un projet de femme, fantaisie artistique par Valentin. Sous ce titre, Valentin a dessiné seize jolis petits bustes de femmes, plus ou moins vêtues, mais toutes charmantes. Prix, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Les tortures de la mode, par Cham. Dans 20 pages de dessins très-comiques, très-originaux, Cham a passé en revue toutes les tortures auxquelles sont assujettis les esclaves de la mode, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les cent Robert-Macaire. Édition nouvelle des *Robert-Macaire*, composés par Daumier sur les légendes de Ch. Philipon. — Cette collection, qui s'est réimprimée un grand nombre de fois et s'est vendue en différents formats à plus de trente mille exemplaires, est assez connue pour qu'il suffise d'en donner le titre. Prix, rendu *franco*, 15 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 11 fr.

La Ménagerie parisienne, par Gustave Doré. Contenant les portraits ressemblants de nos lions, lionnes, lionceaux; — de nos paons, — de nos rats d'Opéra, d'ateliers, de jardins, d'égouts, etc.; — de nos loups de carnaval, de nos loups-cerviers, etc., etc.; en un mot, de toute la ménagerie humaine. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La Ménagerie parisienne, en couleur. Prix, 15 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 10 fr.

Les Folies gauloises, depuis les Romains jusqu'à nos jours. Album comique de mœurs et de costumes français, par Gustave Doré. — Cet album de salon est un des plus charmants ouvrages de Doré; il obtient un grand succès. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les différents publics de Paris. Album de Gustave Doré, formant une sorte de physiologie des habitués des différents théâtres, établissements et lieux publics de Paris. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le tabac et les fumeurs, par Marcelin. Le dessinateur comique fait en quelque sorte l'histoire du tabac depuis son introduction en Europe. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le Parisien hors de chez lui. Souvenirs et impressions de voyages, par Girin. Album comique très-amusant et très-convenable pour exposer sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Histoire de M. Verjus, par Randon. L'histoire de M. Verjus (l'homme d'un caractère désagréable) est fort amusante. C'est un très-piquant album de soirées. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La vie de troupier, charges et fantaisies à pied et à cheval, par Randon. Album comique, tout rempli de petits sujets fort amusants. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Restez chez vous pour éviter les désagréments des voitures, scènes comiques composées et lithographiées par Victor Adam. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir d'être soldat! par Randon. Album très-amusant qui passe en revue toutes les tribulations du soldat. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir de voyager! par Cham. Evénements burlesques d'un voyage de Paris en Belgique. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Pincez-moi à la campagne! par Cham. Album contenant les mille et mille plaisirs négatifs dont jouit l'homme qui va passer quelques jours chez des amis à la campagne. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La chicane et l'amour, deux vertus du même prix, par Lefils, Talin et Damourette. Album comique reproduisant des mœurs un peu trop légères pour qu'il soit convenable de placer cet ouvrage sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les annonces comiques, suivies des VERTUS DOMESTIQUES, album comique par Quillembois, Randon et Damourette. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Au bivouac, croquis militaires par Cham, Daumier et Ch. Vernier. Album comique composé de dessins inspirés par la guerre d'Italie, mais qui ne cesseront pas d'être actuels aussi longtemps qu'il existera des soldats en paix ou en guerre. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les prouesses de maître Renard, copie de l'album de Wilhelm de Kaulbach qui obtient un si grand succès dans toute l'Allemagne; par Collette, d'après le *Reineke Fuchs* de Gœthe. Prix, broché, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Album du Journal pour rire. Dessins du *Journal pour rire* imprimés dans le format d'un album, pour composer un recueil d'images amusantes qu'on puisse exposer sur la table d'un salon. — Cet album contient plus de 10,000 sujets ou personnages comiques. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Choix de dessins et articles extraits du Musée Philipon. Plus de 400 pages de dessins comiques avec texte. Prix, rendu *franco*, 6 fr.; pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

CARICATURES.

Album amusant, 90 pages de dessins. Cet album est composé de numéros du *Journal amusant*. Prix, rendu *franco*, 8 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Ces Chinois de Parisiens! Album comique par les dessinateurs du *Journal amusant*. Dessins imprimés sur papier de couleur. Grand album oblong. Prix, rendu *franco*, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Petit Journal pour rire. Édition petit in-4°, formant des albums pour exposer sur les tables de salon. — Le *Petit journal pour rire* ne formera que 4 volumes de 416 pages chacun, ou 8 volumes de 208 pages. — 3 volumes de 416 pages sont complets; chacun se vend, broché, 5 fr. 50; on peut les acheter séparément. — Chaque demi volume se vend, broché, 2 fr. 75; on peut également n'en acheter qu'un ou plusieurs.

PUBLICATIONS POUR ENFANTS.

Alphabet en bande. Dessins coloriés qui se déploient en une grande bande et se replient sous une couverture en forme d'album. — Les publications de ce genre qu'on met habituellement dans les mains des enfants sont grossièrement dessinées, grossièrement coloriées, et le coloris qui se détache facilement du papier contient souvent de l'arsenic. — Le coloris de l'Alphabet que nous offrons est insoluble à l'eau; il est donc tout à fait sans danger. Prix de l'Alphabet, *franco*, 2 fr. Pour les abonnés seulement, *franco*, 1 fr.

Le beau Nick, conte fantastique allemand, par Hermann Scharles. — Légendes en français et en allemand. — Cet album, d'une bizarrerie tout à fait allemande, amuse beaucoup les enfants jeunes et vieux. — Il se vend en noir 10 fr. Pour les abonnés, franc de port, 6 fr. On le trouve aussi en couleur au prix de 15 fr. Pour les abonnés, franc de port, 12 fr.

L'esprit des bêtes. Choix de 24 dessins de Randon, coloriés et imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture coloriée et dorée. Prix, 3 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr. 50.

L'esprit des bêtes. 12 dessins coloriés, imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture en carton, coloriée et dorée. Prix, 2 fr. 50. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 2 fr.

Les Aventures de deux petits troupiers; texte par A. Simon; huit dessins de Randon, coloriés. — Petit volume très-élégant, cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 2 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 1 fr. 75.

Les enfants d'aujourd'hui, choix de 24 dessins de Randon, coloriés. — Petit album cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 3 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr. 25.

Nouvel abécédaire en énigmes, par Victor Adam. Album dont chaque page est remplie de petits dessins représentant des personnages, des animaux ou des objets divers dont le nom commence par la lettre placée en tête de la page. — Ces dessins fixent facilement et sans travail dans la mémoire de l'enfant le souvenir des lettres. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Charades alphabétiques, par Victor Adam. Cet album est encore destiné à fixer dans la mémoire des enfants le souvenir des lettres et des mots. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

PUBLICATIONS DIVERSES.

Dessins du Journal amusant, EN ROULEAUX. Nous avons fait imprimer en rouleaux les dessins du *Journal amusant*, ce qui permet de les coller sur les murs en guise de papiers peints, et de les faire servir ainsi à décorer des kiosques à la campagne, des salles à manger, des salles de billard et *d'autres lieux*. — Ces dessins sont imprimés sur fond chamois, parce que c'est la seule couleur qui résiste un peu solidement à l'action du soleil. Nos rouleaux sont doubles en largeur des rouleaux de papier peint, en sorte qu'avec cinq de nos rouleaux on couvre une surface qui exigerait 10 rouleaux de papier peint. — Nous avons 5 rouleaux de dessins tous variés. — Prix du rouleau, 3 fr. 50. — Toute personne qui nous adresse un bon de poste de 17 fr. 50 pour les 5 rouleaux, les reçoit francs de port sur quelque point de la France que ce soit, au bureau des grandes Messageries ou du chemin de fer le plus rapproché de la localité, si cette localité n'est pas desservie directement par ces grandes administrations.

Statuette de Jeanne d'Arc, réduction de la belle statue exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe. — Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronzé, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée à nos abonnés pour 15 fr. — Bien emballée dans une petite caisse et rendue *franco*, 20 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 208. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 24 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois . . . . . 5 fr ; 6 mois. . . . . . 10 » ; 12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieciesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE BARBIER DE SÉVILLE AUX ITALIENS, — par MARCELIN.

La musique italienne, c'est l'amour,
La musique allemande, c'est la science,
La musique française, c'est le défilé de la garde nationale.



« La reprise du BARBIERE, pour les dilettante, c'est le retour du mois de mai pour les amoureux. »
(PAUL DE SAINT-VICTOR.)

LE BARBIER DE SÉVILLE AUX ITALIENS, — par MARCELIN (suite).

LES COSTUMES DE MARIO.



16740

I. ACTE 1er, SCÈNE I.

Pourrait-on se figurer Mario dans une pièce où il ne viendrait pas sous un balcon, où il ne porterait pas un manteau couleur de muraille, et où il ne chanterait pas une sérénade?

II. ACTE 1er, SCÈNE XII.

Pourquoi quitter en entrant ce grand manteau blanc qui drape si bien? Est-ce pour faire voir son beau pourpoint boutonné sur le côté, comme on en voit dans les traités d'armes du dix-septième siècle?

III. ACTE II, SCÈNE II.

Le vrai page de madame Malbrough : « tout de noir habillé ». E quel professeur! unique pour les transitions de la voix de gorge à la voix de nez!

LES COSTUMES DE MARIO.



16741

IV. ACTE II, SCÈNE IX.

Et comme il porte bien les chapeaux à plumes!

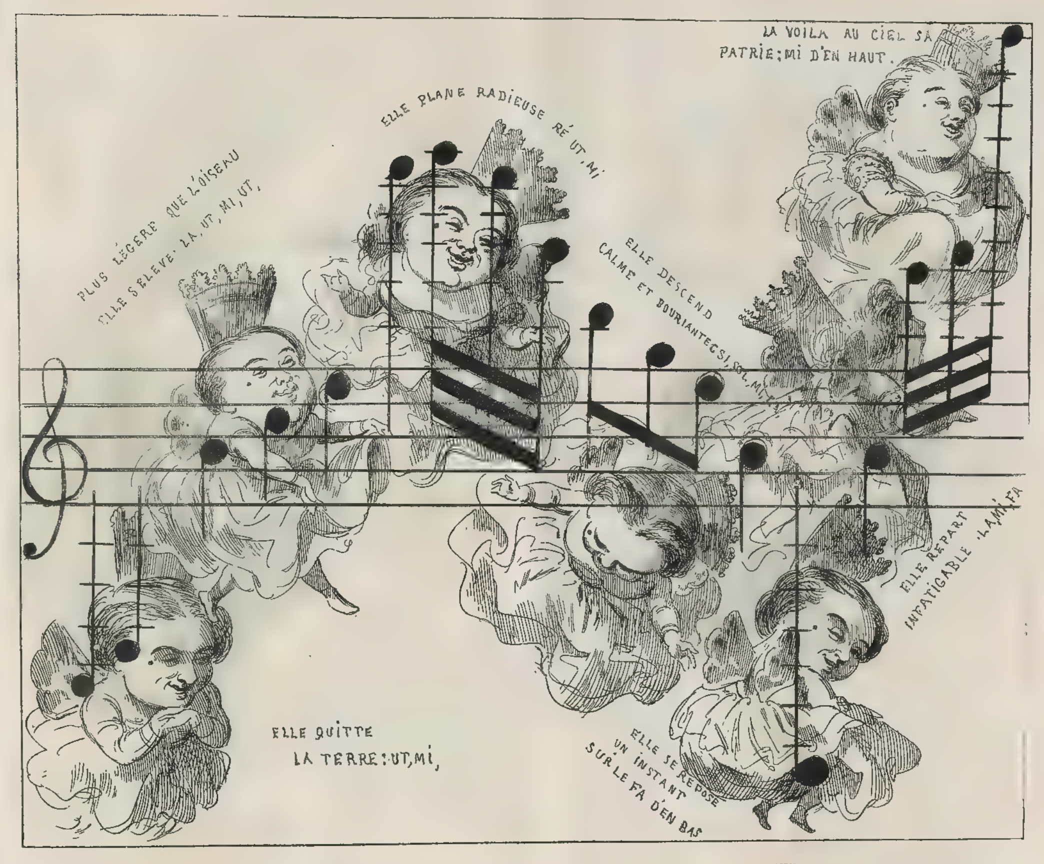


.67.2

QUAND MARIO NE JOUE PAS.

Le même costume rempli par un autre.

LE BARBIER DE SÉVILLE AUX ITALIENS, — par Marcelin (suite).



16743

VUE D'UNE VARIATION DE RODDE EXÉCUTÉE PAR LA DIVA ROSINETTINETTA ALBONI.

La singulière chose que les variations en musique! Voici un thème : *Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous?* Que diriez-vous si quelqu'un vous répétait ainsi cette phrase : *Bon bon — jour jour, mon mon — sieur sieur, com com — ment ment, vous vous por por — tez tez vous vous?* Puis, une seconde fois : *Bon bon bon — jour jour jour, mon mon mon — sieur sieur sieur*..., etc., et ainsi de suite en doublant chaque fois de vitesse?

LA VIE EN PLEIN VENT.

PETITE GAZETTE.

II.

M. Pierre Leroux. — Alexandre Dumas et Crébillon pères. — Maison de santé pour les chiens. — Histoire de vingt-quatre chapeaux et d'un chapelier de Paris.

M. Pierre Leroux, déjà nommé, a considéré la loi de 1850 comme un expédient malthusien, c'est-à-dire comme amenant la mort par le fait de l'encombrement social. A-t-on tué beaucoup de chiens pour se soustraire à l'impôt? Je ne sais. Je pense cependant que, dans les temps actuels, les chiens sont plus heureux qu'ils ne l'ont été à l'époque de Jean-Jacques Rousseau. Il est hors de doute que leur condition sociale a fait de grands progrès. Cherchez, furetez, étudiez, vous trouverez dans Paris quinze cents domestiques de l'un et de l'autre sexe n'ayant rien autre chose à faire qu'à soigner, peigner, laver, nourrir, promener et égayer les chiens. Ces mêmes chiens occupent, dans un ministère quelconque, à cause des dix francs par tête qu'ils payent, une subdivision tout entière. Les chiens! ils ont des poëtes, ils ont des artistes : par exemple, Jadin et Alfred de Dreux, peintres; Lechesne, sculpteur. Ils possèdent dans la littérature un grand ami, M. Alexandre Dumas père, qui dit sans cesse, en parodiant Crébillon père : « La bonne chose » qu'un chien! » Croyez-vous que ce soit tout? Eh, non, vous allez bien voir que la race canine a une très-grande importance sociale.

Il existe dans la Rome de marbre d'Auguste, je veux dire dans Paris moderne, mille institutions érigées pour l'agrément des chiens. Si vous vous promenez autour des Champs-Élysées, vous rencontrerez trois fois de cent pas en cent pas une très-belle maison brodée d'arabesques ayant à son frontispice cet écriteau en lettres d'or : *Maison de santé pour les chiens.*

Nota bene. — M. Léon Gozlan a fait la physiologie d'un de ces établissements. L'ingénieux écrivain commence son article par ces mots : *Aboyez au concierge.*

Les chiens pauvres ont aussi leur maison de refuge. Rue Rochechouart et boulevard Pigalle, vous rencontrez un autre écriteau : *Hôpital des chiens.*

Ouvrez l'*Almanach des 25,000 adresses,* vous y trouvez trois médecins spéciaux pour les maladies des chiens. Ceux-là font des affaires d'or.

Faubourg Saint-Antoine : Gubetta, *chirurgien-mécanicien pour la race canine.*

Rue de l'Échaudé, faubourg Saint-Germain, autre enseigne : Nicolle, *maître de danse pour les chiens.*

Je ne parle pas des selliers harnacheurs, des tapissiers, des couturières, des carrossiers ni des baigneurs qui s'occupent du bien-être des chiens à Paris; on sait bien que les bassets, les lévriers, les kings-charles, les épagneuls et autres caniches sont l'objet d'une très-grande industrie, pivotant sur leurs besoins ou sur leurs caprices; mais il y a beaucoup plus que cela sur le pavé de Paris, on trouve un homme auquel tout le beau monde donne le nom que voici :

— Le notaire des chiens.

Ne criez pas à l'impossible, à l'invraisemblable, ni surtout au scandale. L'honorable officier ministériel dont je parle a très-légitimement conquis la confiance des familles par sa haute probité et le savoir qu'il met à rédiger des testaments où il est question de l'avenir de nos seigneurs les chiens. Chacun de nous touche de près ou de loin à des douairières qui ont eu pour volonté dernière de

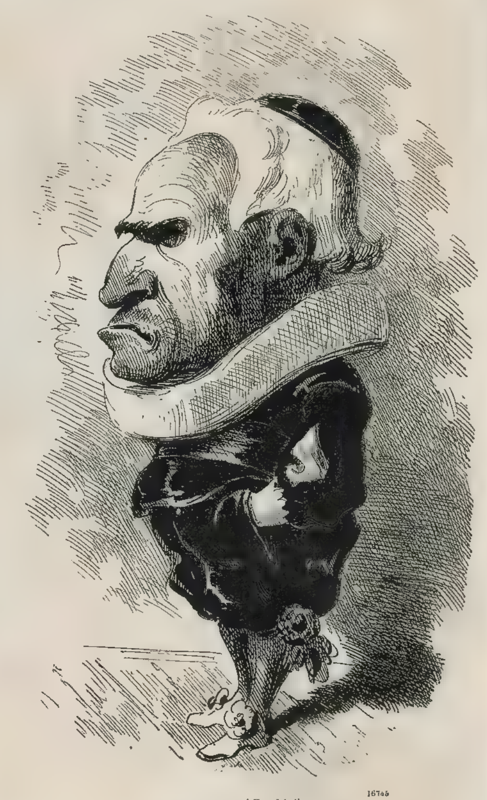
LE BARBIER DE SÉVILLE AUX ITALIENS, — par Marcelin (suite).



16744

FIGARO (*Badiali*).

« . . . . . Poter del mondo!
» Sei molto dimagrato. »



16745

BARTHOLO (*Zucchini*).

Une mention honorable aux grimaces de Zucchini.
(*Prochainement :* Le Public des Italiens.)

garantir les derniers jours d'un Pyrame ou bien la vieillesse mélancolique d'une Zémire. Le notaire en question connaît la difficulté sur le bout du doigt; il est fort habile à la résoudre. C'est pour cela qu'on va par préférence frapper à la porte de son étude.

*
* *

Il y a quelque temps, un monsieur, mis avec recherche, entra chez un des principaux chapeliers de Paris, dans les alentours de la place de la Bourse, et lui dit :

— Tenez, monsieur, je vous apporte le dessin d'une forme nouvelle. Veuillez me faire pour demain vingt-cinq chapeaux conformes à ce croquis.

Enchanté d'une telle commande, le chapelier se mit rondement à l'œuvre. Quand il arriva à son vingt-cinquième chapeau, il l'essaya, se regarda dans une glace et trouva la forme fort élégante.

— J'en veux faire, dit-il, un vingt-sixième, qui sera pour moi.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Cependant le monsieur de la veille revient; il examine les couvre-chef, les trouve à son goût, paye et emporte la commande.

Deux jours se passent. On est arrivé au dimanche. Le chapelier, ayant fait fermer sa boutique, se dit :

— Voilà un peu de soleil; le ciel est bleu; il faut essayer mon chapeau neuf.

Là-dessus il fait sa toilette, prend sa femme sous le bras, et s'en va faire un tour aux Champs-Élysées.

Chemin faisant, il rencontre çà et là dans la foule des hommes coiffés absolument comme lui. Ceux-ci s'arrêtent un moment à l'aspect de son chapeau, et ont l'air de lui faire des signes d'intelligence.

— Tout va bien, l'ami! lui dit même l'un d'eux en se faufilant dans les groupes.

En ce moment, une idée soudaine traverse le cerveau de l'industriel.

— Ce sont peut-être, se dit-il, des membres de quelque société secrète. Allons! j'aurai fabriqué, sans m'en douter, un signe de ralliement.

En parlant ainsi, il arrive à l'arc de triomphe de l'Étoile. — Au moment où il lorgne la plate-forme du monument, un des vingt-cinq l'arrête par la manche :

— Eh! dit-il, l'ami, tiens vite et mets cela dans ta *profonde!*

C'étaient trois magnifiques montres en or avec leurs chaînes brisées.

Un autre lui apporte des foulards.

Le chapelier, tremblant de peur, comprit alors qu'il avait affaire à une bande de voleurs. — Dans son effroi, il courut tout conter au premier commissaire de police qu'il rencontra.

Au bout de quelques minutes, on arrêta tous les hommes qui portaient le chapeau de convention.

Tout ceci, fort authentique, rappelle ces mystérieuses associations de voleurs que M. H. de Balzac a décrites dans *Ferragus, chef des dévorants*.

(*A bientôt la suite.*)

Philibert Audebrand.

L'ALGÉRIE.

III.

IMPRESSIONS DE VOYAGE, EXTRAITES DU JOURNAL DE M. ATHANASE CAMUZARD, L'UN DES TOURISTES QUI SONT ALLÉS, EN TRAIN DE PLAISIR, VISITER L'AFRIQUE.

Mais voici qui est plus fort. Gustave m'a fait assister à un spectacle révoltant pour l'homme dont l'esprit a percé depuis longtemps la croûte épaisse des préjugés. — J'ai vu ce qu'on appelle en Algérie des *mangeurs de feu* : les *Aïssaoua*, si ma mémoire est fidèle.

Ces mangeurs de feu, égarés par un déplorable fanatisme, croient être agréables à Mahomet en se livrant aux excès d'une orgie immonde.

Les plats du festin, — chose horrible à dire, *horribile dictu*, se composent de serpents, — de lézards, — de scorpions — et de crapau vivants que les convives en

(*Voir la suite page 6.*)

PARIS AGRANDI, — par G. RANDON.



16746

—Nous allons etre obligés de pousser la course jusqu'aux fortifications! quelle misère pour nos pauvres jambes, qui trouvaient déjà si loin le mur d'octroi!

— Que veux-tu, mon pauvre vieux! le cheval est fait pour souffrir et se taire... sans murmurer,



16747

— Après ça, si monsieur craint de monter, nous avons encore un sous-sous-sol fraîchement décoré; la vue donne sur les catacombes, avec jouissance de la promenade.



16748

— La rue des Vertus, s'il vous plait?

— Au bout du boulevard à gauche, la troisième rue à droite, la quatrième à gauche; vous traverserez le canal... et vous demanderez.



16749

Souvenirs et regrets.



16750

— Voilà la baronne de Saint-Fard qui finit comme elle a commencé: par un mariage au treizième.

— O sainte morale! le treizième sera donc désormais une vérité!



16751

— Ma pauvre vieille barrière du Maine! ils vont donc me la démolir aussi!... j'ai trop vécu!!...

16752

Rendez-moi ma Courtille,
Ou laissez-moi mourir.



16753

Il y a bien aussi la classe intéressante de messieurs les rôdeurs de barrières qui aurait son petit mot à dire sur tout ce remue-ménage; mais s'il fallait écouter tout le monde!!...



16754

— Ce n'est pas pour dire, mais vous vous arrondissez joliment!

— Dame, mon garçon, quand on prend de l'*arrondissement*, on n'en saurait trop prendre.



16755

Au train dont nous y allons, il n'y a pas de raison pour que la carte de France ne soit pas tout simplement le *Plan de Paris en l'an* 2000.

pâmoison dévorent avec tous les signes de jouissances infinies. — On dirait qu'ils mangent un filet Châteaubriand, de chez Bonvalet.

Au dessert, on fait circuler, en guise de champagne, des pelles chauffées à blanc sur lesquelles les adeptes passent et repassent amoureusement leur langue. Beaucoup en redemandent. — La pelle rougie au feu est le nanan du dîner.

Pour remplacer le café, ils se précipitent sur la muraille en la frappant de leur tête transformée en bélier. Ceux qui veulent y joindre le pousse-café font de la voltige, sans balancer, sur le tranchant d'un sabre.

Quant au coup de l'étrier, il consiste en une infusion des feuilles de ce cactus dont j'ai conservé un souvenir si piquant....

J'ai voulu faire initier Polyphème, mais il est moins brave en présence d'un scorpion qu'en présence d'un sanglier, — et malgré mon insistance, il a refusé énergiquement de devenir mangeur de feu....

. . . Ce Cocardot continue à m'agacer.

* * *

Enfin voici une occasion de prendre ma revanche. Je suis au pied de l'Atlas, chez les Beni-Pantin (encore un nom qui plonge mon esprit dans une mer d'hypothèses), et je vais assister à une chasse au lion.

C'est là que j'attends Cocardot. — Il ne s'agit plus à présent d'un vulgaire sanglier, et nous verrons s'il tuera le roi des animaux en lui souhaitant simplement le bonjour.

Mon neveu m'apprend que le lion qui va être attaqué se livre aux déprédations les plus coupables. Ce *seigneur à la grosse tête*, suivant la locution des Arabes, déjeune en général chez les Beni-Pantin et dîne en particulier chez les Beni-Zoug-Zoug, une tribu voisine de la nôtre

Pour varier son régime probablement, il a mangé hier un indigène.

Polyphème, à ce dernier détail, se rappelle aussitôt qu'il a une forte migraine qui l'empêchera de nous suivre le lendemain à la chasse.

Et moi qui voulais me servir de lui comme d'un bouclier, sous forme de *paragriffes;* — mais il a peur de servir au lion d'entremets, le lâche!...

Faut-il qu'un homme soit pusillanime à ce point! — Ah! certes, Cocardot n'a pas le droit d'être fier de sa qualité de Français quand il regarde la colonne! . . . .

Escortés par une trentaine d'Arabes, nous nous enfonçons dans la montagne, et Gustave, le long de la route, me fait un petit cours sur la chasse au lion.

On arrive à la retraite présumée de l'animal. — C'est un taillis s'élevant en amphithéâtre sur le flanc d'une colline. Des Arabes traqueurs, le fusil en arrêt, pénètrent sous bois pour forcer le lion à sortir de sa tanière....

Le moment est solennel.

Je suis posté sur une roche qui s'élève sur la lisière du taillis.

Dix minutes se passent.... Rien.... Mais ma poitrine est oppressée, et mon pouls, j'en suis sûr, marque quatre-vingts pulsations.. . Néanmoins, si la chair est faible, le cœur est fort.

Je voudrais que le café Turc pût me voir à cette heure critique.

Une demi-heure.. . Rien encore.... Je me rassure, le lion n'est pas là, et je fredonne une chanson du pays ..

— Tout à coup, ô terreur! — un gigantesque rugissement, — un rugissement épouvantable, fait pour mettre en faillite le courage le mieux éprouvé, — retentit dans les airs.

Disons la vérité. — Une sueur froide m'inonde; — je cherche vainement à reprendre quelque empire sur moi-même; un frisson mortel court dans mes veines.... Un second rugissement, plus fort et plus rapproché, augmente encore mon effroi. — Ma vue se trouble, — mes yeux deviennent hagards, et j'ai oublié mes lunettes.... Cocardot avait raison.. , et j'ai eu tort de souhaiter une descente de lit pour ma femme.... Mais peut-être que le lion ne viendra point de ce côté.... Je ne veux plus de descente de lit, — je préfère m'en aller.... Malédiction! il est trop tard!... Voici le lion qui sort du taillis à quinze pas de moi.... Son encolure est énorme, et je comprends trop maintenant l'expression de *seigneur à la grosse tête*....

Mon ennemi s'avance un peu, puis il s'arrête et me regarde avec une fixité qui me fascine et me donne le vertige. — Ce lion a dû fréquenter quelque magnétiseur. Cependant j'essaye d'épauler ma carabine.... Mes bras refusent d'obéir.... Je veux crier; ma voix expire dans mon gosier ... Je veux courir, mes jambes se dérobent.. . Et je suis sans défense..., à la merci d'une bête fauve incapable de généreux sentiments.... Si ce lion, comme celui d'Androclès, pouvait avoir une épine sous la patte à se faire arracher!...

Mais non, le voici qui arrive.... Il est ingambe et trop complet.... Si ce misérable Polyphème était là, du moins je n'hésiterais pas à l'offrir en pâture à ce carnassier intraitable.... Mais il n'y a plus d'espoir.. . Je me sens défaillir et je ferme les yeux.... Une minute se passe, un siècle!... Je hasarde un dernier regard.... Il est là, immobile et pensif; on dirait qu'il se demande de quelle façon il doit me massacrer.

Il se passe alors un acte fabuleux, un acte incompréhensible, que je traiterais d'imposture si je n'en avais été le spectateur et la cause.

Le lion après avoir fait plusieurs fois le tour de ma personne en ayant l'air de m'examiner comme une bête curieuse, et au moment où j'adresse un dernier adieu à la France et au café Turc, le lion, dis-je, vient à moi, lève la jambe à la hauteur de ma cuisse et macule mon pantalon et ma dignité d'homme; — puis il rentre tranquillement dans le taillis.

On ne me croira pas, et c'est pourtant la vérité vraie. Oui, — moi, Athanase Camuzard, *intelligence servie par des organes*, garde national modèle, rentier et père de famille, j'ai été humilié par une brute, car il est évident que c'est par dédain que ce lion a commis une action aussi en dehors des convenances....

Outré d'indignation, je veux venger une insulte aussi grossière que malsaine. — J'étreins ma carabine. — Je m'élance et j'arrive juste à temps sur la lisière du bois pour voir mon ennemi emporter dans sa gueule un Arabe.. . Mettre en joue, — viser et presser la détente est pour moi l'affaire d'une seconde.... Il y a une justice céleste!... Le lion, grièvement blessé, lâche sa proie, et se roule bientôt dans les convulsions de l'agonie....

Une joie immense inonde tout mon être. — Je rougis et je pâlis tour à tour, — je crois rêver, et je doute de mon bonheur et de ma gloire.... Ça, qu'on m'amène le fameux Gérard, je lui rends quatre balles sur dix.... Je suis aussi fort que lui.. .

Cependant les Arabes accourent, leur camarade n'est que blessé, et chacun félicite Gustave sur son courage et son adresse.

— Ah ça! lui dis-je stupéfait, quelle est cette nouvelle plaisanterie; n'est-ce pas moi qui, à l'instant, viens d'abattre ce lion d'un coup de carabine?

— Vous, mon oncle? me répondit-il d'un air narquois, décidément vous jouez de malheur.

— Pourquoi cela? — Je suis certain de ce que j'avance, et j'affirme avoir tiré le lion, il y a cinq minutes à peine. ..

— En même temps que moi alors.... C'est bizarre.... Mais voyons votre carabine.... Eh! parbleu, s'écrie-t-il après l'avoir examinée, tout s'explique . votre carabine a raté, et vous avez pris mon coup de fusil pour le vôtre.

Deuxième seau d'eau glacée!...

Mes illusions s'envolent, et ma gloire fait comme ma carabine, elle rate. Heureusement que Gustave met du baume sur la blessure que m'a causée cette amère déception.

— Vous n'avez pas tué le lion, me dit-il, mais vous auriez pu le tuer.

Rien de plus logique; je devais même le tuer, j'avais le point de mire, et lorsqu'on a le point de mire — tout est dit.

— Acceptez-le donc, continue mon neveu, ce sera un souvenir de moi et de cette chasse mémorable que vous pourrez raconter à vos amis en leur montrant la victime empaillée comme preuve de conviction.

Gustave a raison. J'emporterai en France ce seigneur à la grosse tête, qui m'a traité si.... cavalièrement. Je vais le faire empailler, car je renonce à la descente de lit et je veux qu'il reste chez moi comme un monument qui atteste la puissance souveraine de l'homme sur la brute, si redoutable qu'elle soit!....

Un Beni-Zoug-Zoug, qui avait vu de loin le lion en train de.... m'insulter, me dit en revenant au douar : Par Allah! *moi croire toi mangir par le lion.*

Le fait est que le roi des animaux a perdu là une fameuse occasion de se régaler d'un dernier et suprême ragoût....

Cocardot ne m'agace plus.... A son tour il est jaloux de moi.

* * *

Je rentre à Alger après une excursion d'un mois.... et j'aspire à revoir Paris, la France, le boulevard du Temple et le café Turc . La patrie! il n'y a que ça au monde!...

. . . . En résumé, j'ai vu en Afrique des choses assez curieuses; mais dans mon faible entendement, je crois qu'il faudra de longues années encore avant que l'arbre de la civilisation jette des racines profondes sur une terre aussi sauvage.... Je me promets, au reste, d'écrire une brochure là-dessus qui, — j'en suis sûr, — fera sensation .

Un adieu à l'Algérie, — un salut à la France, et nous partons.. .

Ce gourgandin de Cocardot ne regrette qu'une chose, c'est le bal mauresque.... Comme trophée, il emporte la peau de son sanglier, dont il veut se faire un paletot historique. — Quant au feutre, il le mettra sous globe, sur la cheminée du salon! avec une légende.

Pour moi, je suis ravi de mon lot; — mon lion empaillé est superbe, et tellement *nature*, pour employer un mot d'artiste, que parfois j'en ai peur.

C'est égal, je reviens dans mon pays avec l'orgueil d'avoir assisté à une chasse que n'ont jamais vue et que ne verront jamais les Nemrod du café Turc! . . . .

Pour copie conforme,

Hippolyte Maxance.

Nous allons publier :

La seconde série de LA LEGENDE DES SIÈCLES, par Marcelin.

La seconde série de LA CARTOMANCIE, par Grévin.

La reprise des CONTEMPORAINS, de Nadar.

LA SEMAINE D'UNE PARISIENNE, par Damourette.

LA PROVINCE (suite), par Stop.

VOYAGE EN ITALIE, par le même.

LE THÉATRE ITALIEN (suite), par Marcelin, etc., etc.

THÉATRES.

Voici près de vingt ans que mademoiselle Augustine Brohan occupe, à la Comédie-Française, une place digne de son talent. A côté de sa réputation d'éminente soubrette de comédie, elle a su se faire remarquer dans le monde comme femme spirituelle, dont les mots ont de la portée et de l'éclat.

Ce n'était point assez encore; mademoiselle A. Brohan a tenu à chausser le bas d'azur de la femme auteur. De 1849 à 1852 elle a fait représenter aux hôtels de Forbin-Janson, Castellane et Paraza trois proverbes, que l'élite de la société parisienne accueillit avec faveur. Mademoiselle Brohan se fit aussi remarquer par quelques lettres écrites dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de *Suzanne*.

Le 24 septembre dernier, elle fit jouer par Bressant et mademoiselle Fix, sur le théâtre de Bade : *Qui femme a, guerre a.* Ce proverbe fut imprimé, et c'est celui-là que le Théâtre français vient de nous offrir avec succès.

Cette petite comédie a une base bien frêle. Après cinq années de ménage, une jeune femme s'ennuie du bonheur calme dont l'entoure l'affection de son mari. La placidité conjugale l'irrite. Elle veut aller au bal avec l'intention d'y danser avec un élégant qui lui fait la cour. Le mari s'y oppose. Apparition de quelques nuages dans ce ciel jusque-là si pur.

Au moyen d'un billet de date ancienne, oublié à dessein par le mari, la jalousie de la femme s'avive. Elle regrette

le calme perdu de l'Éden qu'elle a fui. Elle va le pleurer dans l'appartement de son mari. Celui-ci n'est point parti, il l'attendait, souriant de la leçon, et reçoit à bras ouverts l'enfant prodigue de l'Hyménée.

Ainsi s'apaise cette nouvelle *tempête dans un verre d'eau.* Bressant et mademoiselle D. Fix ont été vivement et justement applaudis.

N'ayant plus Mario et n'ayant pas encore Tamberlick, le directeur des Italiens vient d'engager Giuglini et lui donne deux mille francs par représentation. Ce ténor remarquable ne peut être mis sur la ligne de Tamberlick et de Mario, mais après eux c'est ce qu'on peut entendre de mieux. C'est un ténor de gorge, mais à peu d'exceptions près, il n'y a guère que cela aujourd'hui. Les ténors de poitrine existent peut-être en germe, mais ils n'ont pas encore poussé. Giuglini a été rappelé après le premier acte d'*Il Trovatore*, après le troisième et au quatrième après le *Miserere*.

Une des plus joyeuses incarnations de la bonne gaieté française, M. Paul de Kock, vient de donner un petit acte fort alerte et de très-belle humeur au Théâtre-Déjazet : *Les Veuves turques*, tel est son titre. Il s'agit d'un monsieur aux mœurs peu délicates, qui épouse deux vieilles Turques afin de toucher leurs dots et de s'en servir pour racheter une jeune Française qu'il aime et que des corsaires ont réduite à l'esclavage. Ce qu'il y a de crânerie, d'ardeur et de pétulance de dialogue dans cette pochade est incroyable. Paul de Kock n'a pas soixante ans, il a trois fois vingt ans.

1859 se fait vieux ! Voici les revues de l'année qui sortent de dessous terre pour constater sa mort et proclamer l'avénement de 1860. A huitaine, la constatation du succès de *Sans queue ni tête*, revue de MM. Coignard et Clairville, aux Variétés, et constatation du même genre aux Folies-Dramatiques pour *Vivent la joie et les pommes de terre*, grande revue de M. Henri Thiéry.

ALBERT MONNIER.

ÉTRENNES DE 1860.

PUBLICATIONS DU *JOURNAL AMUSANT*, 20, RUE BERGÈRE.

ALBUMS SÉRIEUX POUR SALONS.

Album de dessins de crochet, filet et tapisserie. Pour remplacer les dessins fort laids, fort mal imprimés, et qui se vendent si cher, nous offrons un Album qui, au prix ordinaire de ces dessins-là, représenterait plus de 50 francs, car il contient un très grand nombre de modèles. Nous le vendons : pris au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les seuls abonnés, rendu *franco*, 6 fr.

Six tableaux de Compte-Calix, scènes coloriées de la BONNE COMPAGNIE DE PARIS. — Les dessins de cet album sont reproduits par la gravure sur acier et coloriés à l'aquarelle. — Album de salon. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Douze nouveaux travestissements par Gavarni. Album composé de dessins de Gavarni, reproduits en gravure sur acier et coloriés d'une façon très-élégante. — C'est un ouvrage fait pour les salons. Prix, 15 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Vie élégante de la société parisienne. Dessins de Compte-Calix, gravés sur acier. — Cet album, qui représente avec fidélité la bonne compagnie de Paris, est fait spécialement pour les salons. — Les gravures sont charmantes. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Costumes de la cour des rois de France. Album de charmants dessins représentant les plus jolis costumes de la cour depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, par Compte Calix; gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Keepsake des dames. Album composé de 20 costumes de différents pays, coloriés et brochés sous une couverture glacée et titre doré. Prix, 12 fr. Pour nos abonnés, 8 fr., rendu *franco*.

Musée français, choix de cent gravures. Très-grand et très-intéressant album pour une table de salon. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, 5 fr.

Guide du sellier-harnacheur, dessins et explications faits pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Ouvrage publié par un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Baumann. Prix du cahier, 15 fr.

PUBLICATIONS D'ART.

Musée de Costumes des différents peuples modernes. Nous avons entrepris une collection qui n'existe pas dans le commerce; déjà nous sommes arrivés à publier 425 costumes *français*, *allemands*, *italiens*, *espagnols*, *portugais*, *russes*, *turcs et égyptiens*, *américains*, etc. — Les artistes, les costumiers, les amateurs, tous ceux enfin qui ont besoin de connaître ou qui désirent connaître les costumes de tel ou tel pays, éprouvent les plus grandes difficultés à les trouver. Le *Musée de costumes* les affranchira de toutes peines à ce sujet. Chaque dessin, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle se vend 40 centimes. — (Ils peuvent s'acheter séparément les uns des autres.)

Les 425 costumes parus jusqu'à ce jour se divisent ainsi :

Costumes	de France	100
—	d'Algérie et colonies	44
—	de Turquie, Égypte, etc.	60
—	de Russie	37
—	d'Espagne et Portugal	37
—	d'Italie et Piémont	42
—	d'Allemagne	28
—	de Suisse et Tyrol	26
—	d'Amérique	27
—	de Hollande	14
—	de Suède et Danemark	10
		425

Vingt grandes lithographies de Gustave Doré. Pour les amateurs nous avons fait tirer sur les pierres mêmes ces dessins de M. Gustave Doré, avant qu'ils fussent mis en relief par le procédé Gillot, pour être imprimés typographiquement dans le *Musée français*. Prix, 20 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 12 fr.

Le Dessin sans maître, MÉTHODE CAVÉ, pour apprendre à dessiner de mémoire, par Mme Marie-Elisabeth Cavé. Ouvrage approuvé par MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET, etc. — Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Seconde partie du dessin sans maître. LA COULEUR, par Mme Marie Elisabeth Cavé, méthode approuvée par M. Eugène Delacroix. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Cours de dessin sans maître, d'après la méthode de Mme Cavé. Dessins choisis par Mme Cavé et exécutés sous sa direction pour former les modèles à copier d'après sa méthode. *Trois cahiers* de figures, paysages et animaux; *un cahier* de dessin industriel. Prix de chaque cahier, 10 fr. — Les cahiers se vendent séparément.

Croquis de figures et d'animaux destinés à animer les paysages, par Dubuisson. Ces dessins forment d'excellents modèles pour apprendre à faire des croquis. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Modèles de croquis par H. Bellangé. Tout le monde dessine — plus ou moins. — Très-peu de personnes savent faire le croquis d'une personne ou d'une chose qu'elles voient ou qu'elles ont vue. Il est cependant très-facile d'apprendre à croquer : il suffit de copier de bons modèles de croquis, et lorsqu'on est arrivé à les copier facilement, de s'exercer à faire soi-même des croquis d'après nature. — Les croquis de Bellangé sont les meilleurs guides qu'on puisse suivre. — L'album que nous annonçons contient 50 feuilles remplies de croquis. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

AMUSEMENTS.

Cartes de visite amusantes. Cent dessins différents imprimés sur petit carton mince et formant des cartes sur lesquelles on inscrit son nom. Prix des 100 dessins, 5 fr.; rendus *franco*, 6 fr.; pour les abonnés, rendus *franco*, 3 fr.

Découpures fantasmagoriques, amusement des veillées, composées par Platel. Ces dessins découpés et placés ensuite entre la lumière d'une bougie et la muraille projettent sur celle-ci des ombres fantastiques et présentent des effets curieux.

Trois cahiers différents. — Chaque cahier se vend, rendu *franco*, 4 fr. — On peut n'acheter qu'un ou deux cahiers.

Découpures de patience, par Kreutzberger. Des dessins noirs sur fond blanc sont imprimés sur un papier dont l'envers est tout noir. On découpe avec soin le dessin, et lorsqu'il est découpé, il devient impossible de comprendre qu'il a été fait avec facilité et n'a demandé que de l'adresse et de la patience. Il a tout à fait l'air d'un dessin exécuté par ces habiles découpeurs dont le talent surprend tout le monde. — Le cahier contient plus de 40 dessins, grands et petits. Prix du cahier, rendu *franco*, 4 fr.

ALBUMS COMIQUES.

Histoire d'un projet de femme, fantaisie artistique par Valentin. Sous ce titre, Valentin a dessiné seize jolis petits bustes de femmes, plus ou moins vêtues, mais toutes charmantes. Prix, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Les tortures de la mode, par Cham. Dans 20 pages de dessins très-comiques, très originaux. Cham a passé en revue toutes les tortures auxquelles sont assujettis les esclaves de la mode, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les cent Robert-Macaire. Édition nouvelle des *Robert Macaire*, composés par Daumier sur les légendes de Ch. Philipon. — Cette collection, qui s'est réimprimée un grand nombre de fois et s'est vendue en différents formats à plus de trente mille exemplaires, est assez connue pour qu'il suffise d'en donner le titre. Prix, rendu *franco*, 15 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 11 fr.

La Ménagerie parisienne, par Gustave Doré. Contenant les portraits ressemblants de nos lions, lionnes, lionceaux; — de nos paons, — de nos rats d'Opéra, d'ateliers, de jardins, d'égouts, etc.; — de nos loups de carnaval, de nos loups-cerviers, etc., etc.; en un mot, de toute la ménagerie humaine. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La Ménagerie parisienne, en couleur. Prix, 15 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 10 fr.

Les Folies gauloises, depuis les Romains jusqu'à nos jours. Album comique de mœurs et de costumes français, par Gustave Doré. — Cet album de salon est un des plus charmants ouvrages de Doré; il obtient un grand succès. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les différents publics de Paris. Album de Gustave Doré, formant une sorte de physiologie des habitués des différents théâtres, établissements et lieux publics de Paris. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le tabac et les fumeurs, par Marcelin. Le dessinateur comique fait en quelque sorte l'histoire du tabac depuis son introduction en Europe. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le Parisien hors de chez lui. Souvenirs et impressions de voyages, par Girin. Album comique très-amusant et très-convenable pour exposer sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Histoire de M. Verjus, par Randon. L'histoire de M. Verjus (l'homme d'un caractère désagréable) est fort amusante. C'est un très-piquant album de soirées. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La vie de troupier, charges et fantaisies à pied et à cheval, par Randon. Album comique, tout rempli de petits sujets fort amusants. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Restez chez vous pour éviter les désagréments des voitures, scènes comiques composées et lithographiées par Victor Adam. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir d'être soldat! par Randon. Album très-amusant qui passe en revue toutes les tribulations du soldat. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir de voyager! par Cham. Evénements burlesques d'un voyage de Paris en Belgique. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Pincez-moi à la campagne! par Cham. Album contenant les mille et mille plaisirs négatifs dont jouit l'homme qui va passer quelques jours chez des amis à la campagne. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La chicane et l'amour, deux vertus du même prix, par Lefi's, Talin et Damourette. Album comique reproduisant des mœurs un peu trop légères pour qu'il soit convenable de placer cet ouvrage sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les annonces comiques, suivies des VERTUS DOMESTIQUES, album comique par Quillembois, Randon et Damourette. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Au bivouac, croquis militaires par Cham, Daumier et Ch. Vernier. Album comique composé de dessins inspirés par la guerre d'Italie, mais qui ne cesseront pas d'être actuels aussi longtemps qu'il existera des soldats en paix ou en guerre. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les prouesses de maître Renard, copie de l'album de Wilhelm de Kaulbach qui obtient un si grand succès dans toute l'Allemagne; par Collette, d'après le *Reineke Fuchs* de Gœthe. Prix, broché, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Album du Journal pour rire. Dessins du *Journal pour rire* imprimés dans le format d'un album, pour composer un recueil d'images amusantes qu'on puisse exposer sur la table d'un salon. — Cet album contient plus de 10,000 sujets ou personnages comiques. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Choix de dessins et articles extraits du Musée Philipon. Plus de 100 pages de dessins comiques avec texte. Prix, rendu *franco*, 6 fr.; pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

CARICATURES.

Album amusant, 90 pages de dessins. Cet album est composé de numéros du *Journal amusant*. Prix, rendu *franco*, 8 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Ces Chinois de Parisiens! Album comique par les dessinateurs du *Journal amusant*. Dessins imprimés sur papier de couleur. Grand album oblong. Prix, rendu *franco*, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Petit Journal pour rire. Édition petit in-4°, formant des albums pour exposer sur les tables de salon. — Le *Petit journal pour rire* ne formera que 4 volumes de 416 pages chacun, ou 8 volumes de 208 pages. — 3 volumes de 416 pages sont complets; chacun se vend, broché, 5 fr. 50; on peut les acheter séparément. — Chaque demi volume se vend, broché, 2 fr. 75; on peut également n'en acheter qu'un ou plusieurs.

PUBLICATIONS POUR ENFANTS.

Alphabet en bande. Dessins coloriés qui se déploient en une grande bande et se replient sous une couverture en forme d'album. — Les publications de ce genre qu'on met habituellement dans les mains des enfants sont grossièrement dessinées, grossièrement coloriées, et le coloris qui se détache facilement du papier contient souvent de l'arsenic. — Le coloris de l'Alphabet que nous offrons est insoluble à l'eau : il est donc tout à fait sans danger. Prix de l'Alphabet, *franco*, 2 fr. Pour les abonnés seulement, *franco*, 1 fr.

Le beau Nick, conte fantastique allemand, par Hermann Scharles. — Légendes en français et en allemand. — Cet album, d'une bizarrerie tout à fait allemande, amuse beaucoup les enfants jeunes et vieux. — Il se vend en noir 10 fr. Pour les abonnés, franc de port, 6 fr. On le trouve aussi en couleur au prix de 15 fr. Pour les abonnés, franc de port, 12 fr.

L'esprit des bêtes. Choix de 24 dessins de Randon, coloriés et imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture coloriée et dorée. Prix, 3 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr. 50.

L'esprit des bêtes. 12 dessins coloriés, imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture en carton, coloriée et dorée. Prix, 2 fr. 50. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 2 fr.

Les Aventures de deux petits troupiers; texte par A. Simon; huit dessins de Randon, coloriés. — Petit volume très-élégant, cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 2 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 1 fr. 75.

Les enfants d'aujourd'hui, choix de 24 dessins de Randon, coloriés. — Petit album cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 3 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr. 25.

Nouvel abécédaire en énigmes, par Victor Adam. Album dont chaque page est remplie de petits dessins représentant des personnages, des animaux ou des objets divers dont le nom commence par la lettre placée en tête de la page. — Ces dessins fixent facilement et sans travail dans la mémoire de l'enfant le souvenir des lettres. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Charades alphabétiques, par Victor Adam. Cet album est encore destiné à fixer dans la mémoire des enfants le souvenir des lettres et des mots. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

PUBLICATIONS DIVERSES.

Dessins du Journal amusant, EN ROULEAUX. Nous avons fait imprimer en rouleaux les dessins du *Journal amusant*, ce qui permet de les coller sur les murs en guise de papiers peints, et de les faire servir ainsi à décorer des kiosques à la campagne, des salles à manger, des salles de billard et *d'autres lieux*. — Ces dessins sont imprimés sur fond chamois, parce que c'est la seule couleur qui résiste un peu solidement à l'action du soleil. Nos rouleaux sont doubles en largeur des rouleaux de papier peint, en sorte qu'avec cinq de nos rouleaux on couvre une surface qui exigerait 10 rouleaux de papier peint. — Nous avons 5 rouleaux de dessins tous variés. — Prix du rouleau, 3 fr. 50. — Toute personne qui nous adresse un bon de poste de 17 fr. 50 pour les 5 rouleaux, les reçoit francs de port sur quelque point de la France que ce soit, au bureau des grandes Messageries ou du chemin de fer le plus rapproché de la localité, si cette localité n'est pas desservie directement par ces grandes administrations.

Statuette de Jeanne d'Arc, réduction de la belle statue exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe. — Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronzé, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée à nos abonnés pour 15 fr. — Bien emballée dans une petite caisse et rendue *franco*, 20 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 209. — 1859. Prix du numéro : 45 centimes. 31 Décembre.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 3 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

MONSIEUR JOUR DE L'AN, — par J. Pelcocq.



L'idole des enfants et des employés, — des valets, des concierges, des lorettes, des garçons limonadiers, des coiffeurs et des tambours de la garde nationale. La bête noire, l'exécration de vous, de moi, et de bien d'autres!

Avec le numéro de ce jour, les abonnés du Journal amusant recevront la livraison de décembre du MUSÉE FRANÇAIS.

LA CARTOMANCIE AMUSANTE (suite). — *Voir le n° 194.*

SIGNIFICATION DES COULEURS.
LE CŒUR.



— La joie et le plaisir dans ce monde; dans l'autre, un paradis selon votre goût; — ils sont tous dans la nature :

Alphonse Karr respirera éternellement des clématites, pendant que des houris faites exprès pour lui, blondes, aux yeux bleus, lui chanteront des cantiques en allemand, avec accompagnement d'orgue Alexandre. Cela



se passera dans un jardin hermétiquement fermé aux épiciers.

Théophile Gautier aura cinq cents chats, dont il mangera chaque jour un en civet et un autre en gibelotte, sans que le nombre en diminue jamais; — comme si cela se passait du temps de Prométhée, et que Théo fût le vautour; ajoutez-y *foi* pour compléter la légende.

Champfleury fera un roman de mœurs intitulé la *Botte éculée.*



Moi je ne lirai pas le roman de Champfleury, et on me pendra chaque matin un réaliste devant ma fenêtre.

— Le bonheur : comment l'entendez-vous? N'importe. Le pape vous admettra par diplôme au nombre de ses



16760

moutardiers ordinaires, et, poussé par votre mérite sans intrigue, vous ne tarderez pas à devenir le premier.

Vous épouserez la femme que vous aimez, — et comme elle en aimera un autre, votre ménage sera le temple de la félicité.

Vous, monsieur, vous serez cet autre.

Vous, mademoiselle, vous serez la femme.

Moi, je m'amuserai démesurément de ce tableau, qui mettra le comble à ma gaieté.

— L'amour.

Votre fiancée n'aura pas lu celui de Michelet : sauvé! merci, mon Dieu! Vous, vous l'aurez lu : elle sera la plus heureuse des femmes. Elle sera belle : quels yeux! mais


16761

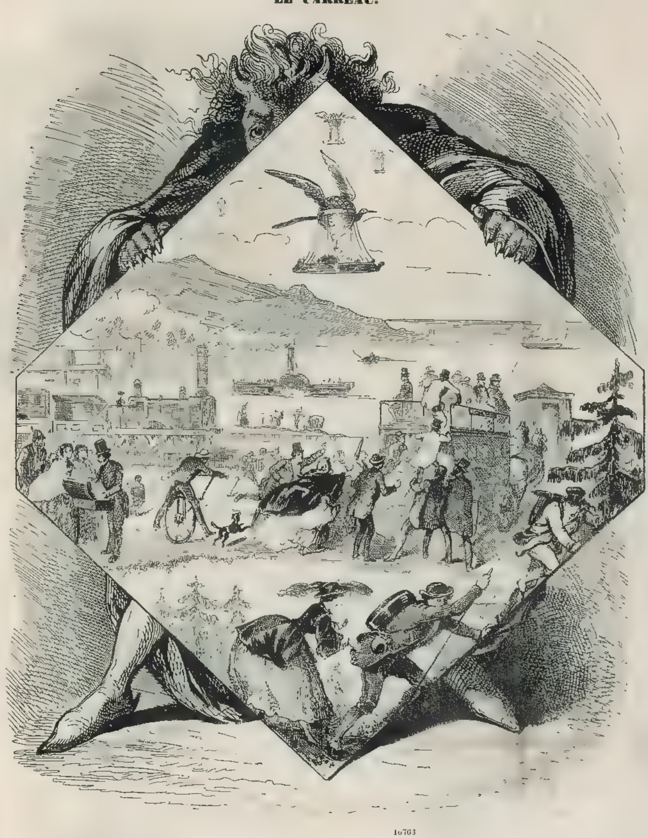
ils ne s'ouvriront que pour vous; pour tout autre, elle en fermera les volets. Cela durera toute votre vie; vous aurez quatorze enfants, et, qui mieux est, cela ne finira



pas par vous embêter. La scène se passera dans une chaumière, naturellement; il ne vous manquait que cela, puisque vous avez déjà beaucoup de cœurs.



LE CARREAU.



16763

Ni oui ni non, ni bonne ni mauvaise couleur : le carreau est le caméléon de la *cartomancie*.

Il signifie voyage, campagne, etc.

S'il vient avec du cœur, vous irez à la fête de Saint-Cloud, dont vous reviendrez rassasié de pain d'épice, et exécutant tout le long du chemin la *Mère Godichon* sur le mirliton.



16764

Avec du pique, vous irez manger une friture en partie fine à l'île Saint-Denis, comptant sur la bonne foi de votre baromètre. Sur les deux heures, les cataractes du ciel s'ouvriront : un second déluge commencera; pas de voitures; vous n'aurez pour traverser la plaine Saint-Denis d'autre arche de Noé que l'ombrelle de madame;

16765

vous en serez pour trois cent trente-deux francs de robe blanche, de capote et de bottines, et l'on vous répétera pendant trois ans que c'était de votre faute.

— Changement.

Avec du cœur, votre propriétaire fera ramoner vos cheminées, et vous accablera d'égards.

Avec du pique, il exigera les trois termes que vous lui devez, et montera la garde toutes les nuits avec un revolver, pour vous empêcher de le quitter par la fenêtre.

Toutefois, le carreau seul indique la contrariété.

Vous louerez un logement dans une maison sans concierge; les punaises vous donneront l'assaut en colonnes serrées; vous vous défendrez vaillamment : vaincre ou mourir! Au premier coup de canon, votre soufflet insecticide perdra vent.

Ou il y aura un portier dans votre maison : — ce sera pire que les punaises.

— Les disputes.

Un monsieur vous marchera sur le pied, et vous en-



16766

verra des témoins pour vous demander des excuses. Comme vous êtes conciliant, vous lui proposerez une transaction : celle d'accepter les siennes. Il lui faudra du sang. On ira sur le terrain. La carte du restaurateur vous coûtera cent dix-neuf francs et des centimes.

— Les retards.

Un ami du Havre vous annoncera l'envoi d'une alose; vous inviterez trois rédacteurs de l'ex-*Gourmet* à dîner pour le jour où vous devrez la recevoir. Mais le chemin de fer, par suite d'une substitution malheureuse de colis, aura embarqué votre bourriche pour les mers du Sud; il vous offrira en échange un paquet de bretelles en caoutchouc du même poids. Vous refuserez avec indignation. Pris au dépourvu, il vous faudra donner à vos convives des côtelettes aux cornichons de confection; ils feront un nez!... Vous réclamerez au chemin de fer, qui vous rendra votre alose au bout de trois ans, taxée en grande



16767

vitesse comme poisson frais, et vous demandera quatre-vingt-douze francs de port. — Vous ne donnerez pas de pour-boire au facteur.

LE PIQUE.



Le pique est noir, — comme le deuil; — noir comme le temps qu'il faisait le jour de vos noces; noir comme l'âme du traître qui vous fit..... tant regretter le « oui » sans appel que vous avez prononcé; noir comme un rôti brûlé; noir comme le chat qui vous étouffait dans votre dernier cauchemar.

Un peu, c'est la vie, — un mélange; — beaucoup, c'est la boîte de Pandore, — pleine.

Montez votre garde, monsieur, — vous avez du pique dans votre jeu, — et, si vous y manquiez, vingt-quatre heures de *salle des haricots* sont suspendues sur votre tête, comme une autre épée de Damoclès; or, en vingt-quatre heures, que de désastres peuvent fondre sur votre maison!

Une servante mettra le feu à ses rideaux, en lisant un roman du vicomte Ponson; votre caissier prendra des actions dans l'entreprise Carpentier, Grellet et Cie, et passera en Amérique par le télégraphe sous-marin; votre femme.... — dame! les absents ont toujours tort. —

Ciel! vous gémirez quarante-huit heures sur la paille humide des cachots civiques; le conseil de discipline sera sourd à vos larmes, car vous avez beaucoup de piques, et le pique, c'est la prison — Silvio Pellico devait abuser de cette couleur-là.

Du pique... je vois que vous serez mordu par le petit chien de Grévin.

Dans son état normal, cet animal est plein de douceur, de grâce, et même de savoir. Mais il aura été mordu lui-même par un journaliste enragé, qui a déjà causé de nombreux accidents dans la littérature. Dans ces cas-là, une cautérisation immédiate est indispensable : on appliquera sur votre plaie un feuilleton de Paul de Saint-Victor rougi à blanc, cela vous sauvera.

S'il y a du pique dans votre jeu, madame, ne portez pas de bottines trop étroites, car il en résulterait des cors.

S'il y en a beaucoup, il vous faudra manquer le bal de la comtesse de Flambergeauvent : car le pique, c'est la maladie.

S'il y a du pique dans votre jeu, — au nom du ciel! ne confiez à votre femme de chambre aucune des lettres que *lui* seul doit lire. Qui sait si votre mari ne l'a pas gagnée! Peut-être même... c'est que, voyez-vous, la dame



16769

de pique sait être au besoin jeune et jolie, et le roi de cette couleur-là est quelquefois sans scrupule. Puis, tout est possible, avec beaucoup de piques : car le pique, c'est la trahison.

Vous présenterez un tableau au jury pour la prochaine exposition. Soit que le tableau ait été mal pétri, soit que les juges aient oublié ce jour-là leurs lunettes, la toile vous sera rendue avec une R que vous n'aviez pas fait entrer dans votre composition.

Vous vous couperez le cou avec un rasoir : ce qui fera que la *Patrie* attribuera votre mort à un suicide.



16770

Vous adorez votre *king-charles*, milady; eh bien, — que de piques, grand Dieu! — eh bien, — préparez votre courage, approvisionnez-vous de sels, — eh bien, il avalera une boulette : car le pique, c'est la mort.



16771

LE TRÈFLE.



Il y a un dicton dans mon pays : si, en herborisant ou en vous étendant sur la coudrette, vous rencontrez un trèfle à cinq feuilles, c'est que votre existence sera tissue de velours et garnie de dentelles. — Ce n'est pas la même chose que pour les giroflées.

Le trèfle des cartes n'a que trois feuilles, mais cela lui suffit. Il signifie :

— De l'argent.

Un peu de trèfle, un peu d'argent; beaucoup, de l'argent comme s'il en pleuvait.

Vous êtes médecin : une épizootie s'abattra sur la ménagerie parisienne; — vous n'en mourrez pas.

Employé aux pompes funèbres, vous jouirez d'une reprise du choléra ; elle ne sera pas perdue pour vous.

Pour X..., les pièces de six liards se métamorphoseront dans sa poche en pièces de vingt francs, et l'absinthe ne coûtera toujours que trois sous le verre.

Pour les tripoteurs du passage de l'Opéra, le trèfle veut dire bonne liquidation, vous aurez acheté mille actions de la *chaudronnerie*, qui se régleront fin courant à 5 fr. 60, dont deux sous.

Pour la famille Gogo, cette couleur-là signifie que le dernier agent de change se sera étranglé en avalant le dernier coulissier.

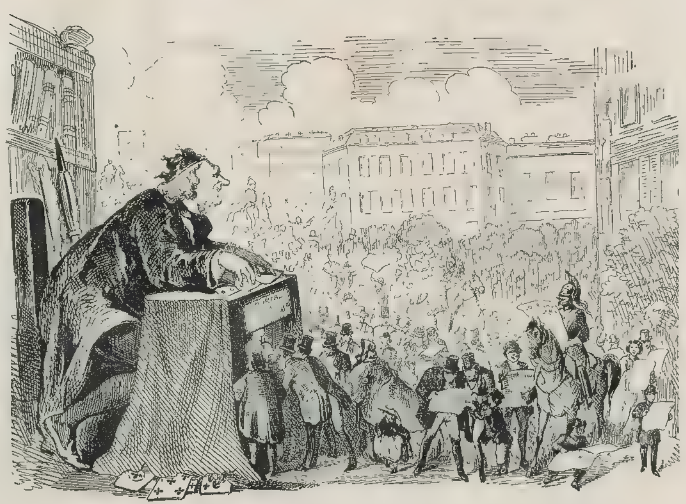
Grévin et moi publierons :

Une théorie illustrée des participes,

Et une table de logarithmes accompagnée de vignettes, dont les dessins et le texte seront tellement réjouissants, que Philipon s'en tiendra les côtes pendant un an et un jour, et que la queue des acheteurs ira depuis le n° 20 de la rue Bergère jusqu'à l'Hippodrome;

L'autorité aura pris des mesures d'ordre pour maintenir la foule : on n'aura à déplorer aucun accident.

— Des honneurs, au point d'en avoir trop.



Il se fondera une académie de dominos, dont Siraudin sera élu président à l'unanimité.

Le Docteur noir repoussera les présents d'Artaxerxès; Couture éternisera le souvenir de ce noble désintéressement par un tableau peint au jaune clair.

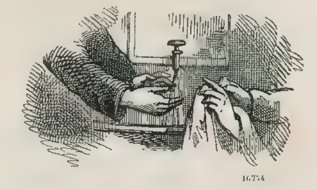
Les invalides prendront l'habitude de tirer vingt et un coups de canon au lever et au coucher de Bastien.



Tous les habitants de Paris hériteront les uns des autres : la prospérité publique sera ainsi assurée.

Nota. Nous avons fait des recherches sans nombre pour savoir en l'honneur de quel saint le trèfle des cartes signifie de l'argent.

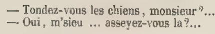
Au moment de livrer cet ouvrage à la postérité, nous découvrons un manuscrit inédit, signé d'un bohémien mort pendu au quinzième siècle : il assure que cela tient à ce que la luzerne serait la nourriture la plus convenable pour certains millionnaires. Nous ne garantissons pas l'interprétation, de peur qu'elle ne fasse notre fortune.



CROQUIS PARISIENS, — par A. Ladreys et A. Belin.



16776



— Tondez-vous les chiens, monsieur?...
— Oui, m'sieu ... asseyez-vous la?...



16777

UN PAUVRE AVEUGLE.
Tu n'as reçu que cinq sous?..

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

—

⁂ On ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails peu connus concernant la personne de Molière, et dus à ses contemporains.

Marie-Angélique-Gassaud Ducroisy, femme du comédien Paul Poisson, en a laissé le portrait suivant, qui démontre jusqu'à quel point les faiseurs de romans l'ont défiguré.

« Molière n'était ni trop gras ni trop maigre; il avait » la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe » belle. Il marchait gravement, avait l'air très-sérieux, le » nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint » brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouve» ments qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie » extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il » était doux, complaisant, généreux; il aimait fort à ha» ranguer, et quand il lisait ses pièces aux comédiens, il » voulait qu'ils y amenassent leurs enfants pour tirer des » conjectures de leur mouvement naturel. »

Un hoquet convulsif rendait son débit plus plaisant dans la comédie, et tout à fait insupportable dans les rôles sérieux. C'est à cette infirmité qu'il fit allusion lui-même dans *l'Avare*, en faisant dire à Frosine, qui veut flatter Harpagon :

« Cela n'est rien; votre fluxion ne vous sied pas mal, et vous avez grâce à tousser. »

Dans *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, Montfleury lui reprocha son goût pour les rôles tragiques.

ALCIDON.

Il est fait tout de même (*Molière*); il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèse, et l'épaule en avant;
Sa perruque, qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de lauriers qu'un jambon de Mayence;
Les mains sur les côtés d'un air peu négligé,
La tête sur le dos, comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés; puis débitant ses rôles,
Un hoquet éternel sépare ses paroles,
Et lorsque l'on lui dit : « *Et commandez ici!* »

il répond :

Con-nais-sez-vous-Cé-sar-de-lui-par-ler-ainsi?

Ce défaut naturel ne détourna pas Molière des rôles tragiques. Les grands hommes ont leurs taches, comme le soleil.

⁂ C'était pendant une excursion militaire algérienne. Un zouave qui avait rossé un cantinier arabe après boire, et n'avait pas voulu payer son écot, était conduit à la garde du camp, lorsque le maréchal Bugeaud passa près de là.

— Qu'a fait cet homme? dit-il.

On lui raconta le délit.

Il fit approcher le militaire, et lui voyant une blessure cicatrisée au front, lui demanda :

— Dans quel cabaret t'a-t-on arrangé ainsi?

— Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, mon maréchal, répliqua le troupier; à la bataille d'Isly.

Le maréchal gratta cette casquette qui est devenue célèbre dans l'armée française; cela ne lui arrivait que dans les grandes occasions. Cette flatterie des camps le flatta plus que tous les compliments officiels. Il paya l'écot du zouave et leva sa punition.

⁂ Saint-Ernest, qui tenait avec beaucoup de talent l'emploi des premiers rôles à l'Ambigu, aurait difficilement posé pour l'Apollon du Belvédère. En dépit de son bon gros visage grêlé et de son nez imperceptible, il avait voulu jouer le rôle de Napoléon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène.*

Or, comme Saint-Ernest s'était accolé un nez en mastic pour se donner des apparences napoléoniennes, il avait le plus disgracieux visage qu'on pût voir. Il est un moment dans la pièce où le fidèle Bertrand, annonçant une fâcheuse nouvelle à l'empereur, lui dit ces mots :

— Sire, vous changez de visage.

— Laissez-le faire, cria un loustic, il ne peut pas y perdre.

⁂ Lablache avait une passion, une *toquade* : la tabatière; il en possédait une collection unique dans son genre. tabatières royales, impériales, princières, républicaines, artistiques, littéraires, directoriales, féminines et romanesques, depuis la tabatière de madame de Sévigné jusqu'à la queue de rat de la portière; depuis la tabatière à la Charte jusqu'à la tabatière à diable, à secret et à musique de Musard. Il en avait de monstrueuses destinées à des nez de Titans, et de microscopiques, sans doute confectionnées pour le nez du petit Poucet.

On lui demandait un jour quelle raison lui avait fait concentrer toutes ses passions dans la tabatière.

— La tabatière! s'écria-t-il, résume tout; je ne vois la vie que sous la forme de boîte magique et de tabatière fatale. Qu'est-ce que le berceau? une tabatière! L'urne du tirage au sort? une tabatière? L'urne de l'électorat au pouvoir législatif ou à l'Académie? tabatière! tabatière! La corbeille de noces? tabatière! Le bassin baptismal? tabatière!... et le cercueil aussi?... tabatière! seulement, celle-là, c'est la tabatière de la fin?

Luc Bardas.

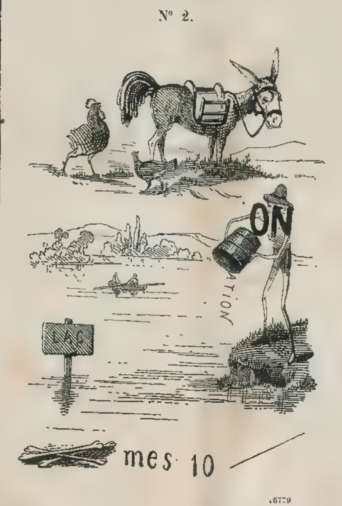
HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



N° 2.



N° 3.



Grenoble, le 18 décembre 1859.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DU *Journal amusant*, A PARIS.

Une perle de naïveté rustique, assez pauvrement enchâssée au milieu de deux ou trois phrases d'un style grotesque, a paru avec ma signature dans votre numéro du 17 courant.

Vous avez sans doute voulu venger le paysan dauphinois, en livrant à la publicité la prose saugrenue et le nom de son détracteur.

Je viens vous prier de compléter cet acte de justice en faisant savoir à vos lecteurs que, si ce nom est le mien, cette prose est l'œuvre de quelque béotien oisif, qui aura trouvé fort spirituel de jeter ses haillons littéraires sur les épaules du premier venu.

Veuillez agréer, etc.

Vor GIROUD,
Ancien rédacteur en chef du *Patriote des Alpes*.

THÉATRES.

La *Fille de trente ans*, comédie en quatre actes de MM. Scribe et de Najac, est, on le sait, une pièce que le Théâtre-Français avait refusée, et que le chevaleresque directeur du Vaudeville s'est empressé de jouer, pour que le public restât le seul juge entre le comité et M. Scribe.

Pourquoi ne dirions-nous pas franchement que le comité avait raison?

Hélas! ce n'est pas M. Scribe qui a changé, c'est le public. M. Scribe écrirait encore aujourd'hui les jolis vaudevilles d'autrefois, ces petits chefs-d'œuvre que l'on admirait et que l'on appelait la vraie comédie. Aujourd'hui la comédie a d'autres allures. Elle est moins superficielle, elle a plus d'audace, et elle refuse net le secours des flonsflons. Les difformités sociales, les douleurs du demi-monde, les ridicules de l'époque traduits sur la scène par des écrivains habiles et hardis, font oublier les petits tableaux esquissés d'une main légère et prudente par le maître qu'étonne et afflige cette indifférence. Il devrait pourtant la comprendre et s'en consoler; les autres font aujourd'hui ce qu'il a fait jadis : la comédie qui convient à leur époque.... Et ils réussissent, parce qu'ils ont *trouvé le joint*.

Affaire de mode! dépravation de goût, s'écrie-t-on. Ceci est une question que l'avenir décidera. On a prédit que le café passerait, que le théâtre de Victor Hugo serait mis au pilon, et que M. Scribe lui-même ne durerait pas, parce qu'il produisait trop. Et M. Scribe dure toujours!

La pièce du Vaudeville est habilement faite, mais elle est construite dans une forme trop connue. Tout le monde devine la pièce au premier mot, tout le monde devine ce que vont répliquer les personnages, à la façon dont leurs interlocuteurs les interrogent.

Mademoiselle Ursule est une *fille de trente ans;* elle a été dédaigneuse au beau temps de sa florissante jeunesse, comme « certaine fille un peu trop fière, » dont parle le bonhomme la Fontaine, et aujourd'hui elle n'est pas mariée, et elle use de tous les moyens pour y parvenir. Elle a refusé le dessus du panier et se contente du rebut.

Madame Fargueil et Fechter ont prêté pour quelque temps la vie à cette œuvre, qui est plus vieille que son âge.

L'Opéra-Comique a ressuscité une ancienne pièce : le *Précepteur dans l'embarras*, pour en faire *Don Gregorio*, opéra-comique en trois actes, musique de M. le comte Gabrielli. Comme cette pièce est très-gaie, comme cette musique ne fait point bâiller, comme enfin c'est un véritable opéra-comique, qui manque absolument de tendances esthétiques et de portée humanitaire, j'ai peur que la foule le traite à la légère, et ne lui fasse pas l'honneur d'un succès.

Couderc a mis dans le personnage de *Don Gregorio* une naïveté adorable, une grâce venant du cœur, une émotion gaie qui trouve toujours des mains prêtes à l'applaudir. Le type de Gregorio, c'est un *Michel Perrin* musical.

Il y a quelques mois à peine, un affreux accident frappait Roger, au milieu d'une carrière remplie de triomphes et riche encore d'un brillant avenir. Lorsqu'on apprit qu'il avait été amputé de son bras droit, on le crut perdu pour l'art. Eh bien, non, Roger nous est revenu; il a reparu sur la scène de l'Opéra avec son double talent de chanteur et de comédien. Charrière, Mathieu et Béchard ont inventé chacun un bras artificiel pour qu'il joue, dans la même soirée, avec des mouvements différents, la *Dame blanche*, le *Prophète* et la *Favorite*. Les mouvements obtenus par ces savants praticiens ont paru prodigieux. Quoi qu'il en soit, Roger, tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas perdu pour le théâtre.

Dans le steeple-chase des revues de l'année, c'est *Sans queue ni tête* (Variétés) qui est parti numéro 1; *Viv' la joie et les pommes de terre* (des Folies-Dramatiques) est parti numéro 2; *La toile ou mes quatre sous* (des Délassements-Comiques) est parti numéro 3. Voici maintenant l'*Omelette du Niagara* (Palais-Royal) et le *Sac à la malice* (Théâtre Déjazet). C'est le mois de janvier qui nous dira celui des cinq qui arrivera premier et distancera ses concurrents.

Albert Monnier.

CURIOSITÉS THÉATRALES.

M. Victor Fournel a publié sous ce titre, chez Delahays, un petit livre très-savant, qui a le défaut d'être très-amusant. Ce n'est pas ici le lieu de lui en faire un crime; aussi passons-nous condamnation.

L'auteur, sans étalage d'érudition, nous fait d'abord connaître les origines du théâtre moderne, la mise en scène des mystères, des moralités, des farces et soties. Puis vient le tour de la mise en scène des pièces régulières.

L'histoire du costume des acteurs forme un chapitre des plus piquants. On voit les Grecs et les Romains, sous Louis XIV, avec des chapeaux à plumes, des gants blancs à franges d'or, une épée suspendue à un large baudrier. Ce fut Lekain qui commença, dans *Andromaque*, à revêtir le costume de l'emploi, et encore n'osa-t-il innover qu'à moitié. « Je me souviens, dit mistress Bellamy dans ses *Mémoires*, je me souviens de l'avoir vu roulant entre ses mains, au lieu de casque, un petit chapeau garni de plumes à l'espagnole, pendant que le reste de son costume était grec. » Talma acheva l'œuvre de Lekain.

M. Victor Fournel ne s'est rendu coupable d'aucune omission. Il nous apprend quelle était la disposition matérielle des anciennes salles de théâtre; il nous met au courant du prix des places et des honoraires alloués aux auteurs et aux acteurs; il raconte les usages et les traditions, les accidents comiques et autres, les menées des cabales, les gaietés du parterre, les querelles et les rivalités des gens de théâtre, il montre les auteurs dramatiques dans leurs relations avec les comédiens; il enseigne l'argot des coulisses et donne la liste des acteurs canonisés. « Faut d'la vertu, pas trop n'en faut. » Racine le fils, un dévot qui, entre parenthèses, buvait comme deux chantres, prétend avoir connu deux farceurs de la comédie italienne qui ne montaient sur les planches qu'après s'être couverts d'un cilice. Voilà de la macération bien placée.

On ne peut adresser qu'un reproche à M. Victor Fournel, c'est d'avoir donné plus qu'il n'avait promis. Il avait juré, dans sa préface, de ne pas parler des péchés mignons de ces dames. Il n'a pas tenu parole. Nous ne nous sentons pas le courage de le lapider.

Emile Colombey.

ÉTRENNES DE 1860.

PUBLICATIONS DU *JOURNAL AMUSANT*, 20, RUE BERGÈRE.

ALBUMS SÉRIEUX POUR SALONS.

Album de dessins de crochet, filet et tapisserie. Pour remplacer les dessins fort laids, fort mal imprimés, et qui se vendent si cher, nous offrons un Album qui, au prix ordinaire de ces dessins-là, représenterait plus de 50 francs, car il contient un très-grand nombre de modèles. Nous le vendons : pris au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les seuls abonnés, rendu *franco*, 6 fr.

Six tableaux de Compte-Calix, scènes coloriées de la BONNE COMPAGNIE DE PARIS. — Les dessins de cet album sont reproduits par la gravure sur acier et coloriés à l'aquarelle. — Album de salon. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Douze nouveaux travestissements par Gavarni. Album composé de dessins de Gavarni, reproduits en gravure sur acier et coloriés d'une façon très-élégante. — C'est un ouvrage fait pour les salons. Prix, 15 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Vie élégante de la société parisienne. Dessins de Compte-Calix, gravés sur acier. — Cet album, qui représente avec fidélité la bonne compagnie de Paris, est fait spécialement pour les salons. — Les gravures sont charmantes. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Costumes de la cour des rois de France. Album de charmants dessins représentant les plus jolis costumes de la cour depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, par Compte Calix; gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Keepsake des dames. Album composé de 20 costumes de différents pays, coloriés et brochés sous une couverture glacée et titre doré. Prix, 12 fr. Pour nos abonnés, 8 fr., rendu *franco*.

Musée français, choix de cent gravures. Très-grand et très-intéressant album pour une table de salon. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, 5 fr.

Guide du sellier-harnacheur, dessins et explications faits pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Ouvrage publié par un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Baumann. Prix du cahier, 15 fr.

PUBLICATIONS D'ART.

Musée de Costumes des différents peuples modernes. Nous avons entrepris une collection qui n'existe pas dans le commerce; déjà, nous sommes arrivés à publier 425 costumes *français*, *allemands*, *italiens*, *espagnols*, *portugais*, *russes*, *turcs et égyptiens*, *américains*, etc. — Les artistes, les costumiers, les amateurs, tous ceux enfin qui ont besoin de connaître ou qui désirent connaître les costumes de tel ou tel pays, éprouvent les plus grandes difficultés à les trouver. Le *Musée de costumes* les affranchira de toutes peines à ce sujet. Chaque dessin, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle se vend 40 centimes. — (Ils peuvent s'acheter séparément les uns des autres.)

Les 425 costumes parus jusqu'à ce jour se divisent ainsi :

Costumes	de France	100
—	d'Algérie et colonies	44
—	de Turquie, Égypte, etc.	60
—	de Russie	37
—	d'Espagne et Portugal	37
—	d'Italie et Piémont	42
—	d'Allemagne	28
—	de Suisse et Tyrol	26
—	d'Amérique	27
—	de Hollande	14
—	de Suède et Danemark	10
		425

Vingt grandes lithographies de Gustave Doré Pour les amateurs nous avons fait tirer sur les pierres mêmes ces dessins de M. Gustave Doré, avant qu'ils fussent mis en relief par le procédé Gillot, pour être imprimés typographiquement dans le *Musée français*. Prix, 20 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 12 fr.

Le Dessin sans maître, MÉTHODE CAVÉ, pour apprendre à dessiner de mémoire, par Mme Marie-Elisabeth Cavé. Ouvrage approuvé par MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET, etc. — Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Seconde partie du dessin sans maître. LA COULEUR, par Mme Marie-Élisabeth Cavé, méthode approuvée par M. Eugène Delacroix. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Cours de dessin sans maître, d'après la méthode de Mme Cavé. Dessins choisis par Mme Cavé et exécutés sous sa direction pour former les modèles à copier d'après sa méthode. *Trois cahiers* de figures, paysages et animaux; *un cahier* de dessin industriel. Prix de chaque cahier, 10 fr. — Les cahiers se vendent séparément.

Croquis de figures et d'animaux destinés à animer les paysages, par Dubuisson. Ces dessins forment d'excellents modèles pour apprendre à faire des croquis. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Modèles de croquis par H. Bellangé. Tout le monde dessine — plus ou moins. — Très-peu de personnes savent faire le croquis d'une personne ou d'une chose qu'elles voient ou qu'elles ont vue. Il est cependant très-facile d'apprendre à croquer : il suffit de copier de bons modèles de croquis, et lorsqu'on est arrivé à les copier facilement, de s'exercer à faire soi-même des croquis d'après nature. — Les croquis de Bellangé sont les meilleurs guides qu'on puisse suivre. — L'album que nous annonçons contient 50 feuilles remplies de croquis. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

AMUSEMENTS.

Cartes de visite amusantes. Cent dessins différents imprimés sur petit carton mince et formant des cartes sur lesquelles on inscrit son nom. Prix des 100 dessins, 5 fr.; rendus *franco*, 6 fr.; pour les abonnés, rendus *franco*, 3 fr.

Découpures fantasmagoriques, amusement des veillées, composées par Platel. Ces dessins découpés et placés ensuite entre la lumière d'une bougie et la muraille projettent sur celle-ci des ombres fantastiques et présentent des effets curieux.

Trois cahiers différents. — Chaque cahier se vend, rendu *franco*, 4 fr. — On peut n'acheter qu'un ou deux cahiers.

Découpures de patience, par Kreutzberger. Des dessins noirs sur fond blanc sont imprimés sur un papier dont l'envers est tout noir. On découpe avec soin le dessin, et lorsqu'il est découpé, il devient impossible de comprendre qu'il a été fait avec facilité et n'a demandé que de l'adresse et de la patience. Il a tout à fait l'air d'un dessin exécuté par ces habiles découpeurs dont le talent surprend tout le monde. — Le cahier contient plus de 40 dessins, grands et petits. Prix du cahier, rendu *franco*, 4 fr.

ALBUMS COMIQUES.

Histoire d'un projet de femme, fantaisie artistique par Valentin. Sous ce titre, Valentin a dessiné seize jolis petits bustes de femmes, plus ou moins vêtues, mais toutes charmantes. Prix, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Les tortures de la mode, par Cham. Dans 20 pages de dessins très-comiques, très-originaux, Cham a passé en revue toutes les tortures auxquelles sont assujettis les esclaves de la mode, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les cent Robert-Macaire. Édition nouvelle des *Robert-Macaire*, composés par Daumier sur les légendes de Ch. Philipon. — Cette collection, qui s'est réimprimée un grand nombre de fois et s'est vendue en différents formats à plus de trente mille exemplaires, est assez connue pour qu'il suffise d'en donner le titre. Prix, rendu *franco*, 15 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 11 fr.

La Ménagerie parisienne, par Gustave Doré. Contenant les portraits ressemblants de nos lions, lionnes, lionceaux; — de nos paons, — de nos rats d'Opéra, d'ateliers, de jardins, d'égouts, etc.; — de nos loups de carnaval, de nos loups-cerviers, etc., etc; en un mot, de toute la ménagerie humaine. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La Ménagerie parisienne, en couleur. Prix, 15 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 10 fr.

Les Folies gauloises, depuis les Romains jusqu'à nos jours. Album comique de mœurs et de costumes français, par Gustave Doré. — Cet album de salon est un des plus charmants ouvrages de Doré; il obtient un grand succès. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les différents publics de Paris. Album de Gustave Doré, formant une sorte de physiologie des habitués des différents théâtres, établissements et lieux publics de Paris. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le tabac et les fumeurs, par Marcelin. Le dessinateur comique fait en quelque sorte l'histoire du tabac depuis son introduction en Europe. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le Parisien hors de chez lui. Souvenirs et impressions de voyages, par Girin. Album comique très-amusant et très-convenable pour exposer sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Histoire de M. Verjus, par Randon. L'histoire de M. Verjus (l'homme d'un caractère désagréable) est fort amusante. C'est un très-piquant album de soirées. Prix, au bureau, 8 fr., rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La vie de troupier, charges et fantaisies à pied et à cheval, par Randon. Album comique, tout rempli de petits sujets fort amusants. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Restez chez vous pour éviter les désagréments des voitures, scènes comiques composées et lithographiées par Victor Adam. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir d'être soldat! par Randon. Album très-amusant qui passe en revue toutes les tribulations du soldat. Prix, au bureau, 8 fr; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir de voyager! par Cham. Evénements burlesques d'un voyage de Paris en Belgique. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Pincez-moi à la campagne! par Cham. Album contenant les mille et mille plaisirs négatifs dont jouit l'homme qui va passer quelques jours chez des amis à la campagne. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La chicane et l'amour, deux vertus du même prix, par Lefils, Talin et Damourette. Album comique reproduisant des mœurs un peu trop légères pour qu'il soit convenable de placer cet ouvrage sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les annonces comiques, suivies des VERTUS DOMESTIQUES, album comique par Quillembois, Randon et Damourette. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Au bivouac, croquis militaires par Cham, Daumier et Ch. Vernier. Album comique composé de dessins inspirés par la guerre d'Italie, mais qui ne cesseront pas d'être actuels aussi longtemps qu'il existera des soldats en paix ou en guerre. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les prouesses de maître Renard, copie de l'album de Wilhelm de Kaulbach qui obtient un si grand succès dans toute l'Allemagne; par Collette, d'après le *Reineke Fuchs* de Gœthe. Prix, broché, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Album du Journal pour rire. Dessins du *Journal pour rire* imprimés dans le format d'un album, pour composer un recueil d'images amusantes qu'on puisse exposer sur la table d'un salon. — Cet album contient plus de 10,000 sujets ou personnages comiques. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Choix de dessins et articles extraits du Musée Philipon. Plus de 100 pages de dessins comiques avec texte. Prix, rendu *franco*, 6 fr.; pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

CARICATURES.

Album amusant, 90 pages de dessins. Cet album est composé de numéros du *Journal amusant*. Prix, rendu *franco*, 8 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Ces Chinois de Parisiens! Album comique par les dessinateurs du *Journal amusant*. Dessins imprimés sur papier de couleur. Grand album oblong. Prix, rendu *franco*, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Petit Journal pour rire. Édition petit in-4°, formant des albums pour exposer sur les tables de salon. — Le *Petit journal pour rire* ne formera que 4 volumes de 416 pages chacun, ou 8 volumes de 208 pages. — 3 volumes de 416 pages sont complets; chacun se vend, broché, 5 fr. 50; on peut les acheter séparément. — Chaque demi volume se vend, broché, 2 fr. 75; on peut également n'en acheter qu'un ou plusieurs.

PUBLICATIONS POUR ENFANTS.

Alphabet en bande. Dessins coloriés qui se déploient en une grande bande et se replient sous une couverture en forme d'album. — Les publications de ce genre qu'on met habituellement dans les mains des enfants sont grossièrement dessinées, grossièrement coloriées, et le coloris qui se détache facilement du papier contient souvent de l'arsenic. — Le coloris de l'Alphabet que nous offrons est insoluble à l'eau; il est donc tout à fait sans danger. Prix de l'Alphabet, *franco*, 2 fr. Pour les abonnés seulement, *franco*, 1 fr.

Le beau Nick, conte fantastique allemand, par Hermann Scharles. — Légendes en français et en allemand. — Cet album, d'une bizarrerie tout à fait allemande, amuse beaucoup les enfants jeunes et vieux. — Il se vend en noir 10 fr. Pour les abonnés, franc de port, 6 fr. On le trouve aussi en couleur au prix de 15 fr. Pour les abonnés, franc de port, 12 fr.

L'esprit des bêtes. Choix de 24 dessins de Randon, coloriés et imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture coloriée et dorée. Prix, 3 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr. 50.

L'esprit des bêtes. 12 dessins coloriés, imprimés en une bande qui se replie sous une élégante couverture en carton, coloriée et dorée. Prix, 2 fr. 50. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 2 fr.

Les Aventures de deux petits troupiers; texte par A. Simon; huit dessins de Randon, coloriés. — Petit volume très-élégant, cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 2 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 1 fr. 75.

Les enfants d'aujourd'hui, choix de 24 dessins de Randon, coloriés. — Petit album cartonné sous couverture coloriée et dorée. Prix, 3 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 2 fr. 25.

Nouvel abécédaire en énigmes, par Victor Adam. Album dont chaque page est remplie de petits dessins représentant des personnages, des animaux ou des objets divers dont le nom commence par la lettre placée en tête de la page. — Ces dessins fixent facilement et sans travail dans la mémoire de l'enfant le souvenir des lettres. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Charades alphabétiques, par Victor Adam. Cet album est encore destiné à fixer dans la mémoire des enfants le souvenir des lettres et des mots. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

PUBLICATIONS DIVERSES.

Dessins du Journal amusant, EN ROULEAUX. Nous avons fait imprimer en rouleaux les dessins du *Journal amusant*, ce qui permet de les coller sur les murs en guise de papiers peints, et de les faire servir ainsi à décorer des kiosques à la campagne, des salles à manger, des salles de billard et *d'autres lieux*. — Ces dessins sont imprimés sur fond chamois, parce que c'est la seule couleur qui résiste un peu solidement à l'action du soleil. Nos rouleaux sont doubles en largeur des rouleaux de papier peint, en sorte qu'avec cinq de nos rouleaux on couvre une surface qui exigerait 10 rouleaux de papier peint. — Nous avons 5 rouleaux de dessins tous variés. — Prix du rouleau, 3 fr. 50. — Toute personne qui nous adresse un bon de poste de 17 fr. 50 pour les 5 rouleaux, les reçoit francs de port sur quelque point de la France que ce soit, au bureau des grandes Messageries ou du chemin de fer le plus rapproché de la localité, si cette localité n'est pas desservie directement par ces grandes administrations.

Statuette de Jeanne d'Arc, réduction de la belle statue exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe. — Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronzé, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée à nos abonnés pour 15 fr. — Bien emballée dans une petite caisse et rendue *franco*, 20 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

